LA

REVUE DE PARIS

VINGT ET UNIÈME ANNÉE

TOME PREMIER

Janvier-Février 1914

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1914

LE PETIT PIERRE

I

LE GÉNIE EST VOUÉ A L'INJUSTICE

Le génie est voué à l'injustice et au mépris ; j'en fis de bonne heure l'expérience. A l'âge de quatre ans, je dessinais avec ardeur. Mais, loin de retracer tous les objets qui s'offraient à mes regards, je représentais uniquement des soldats. A vrai dire, je ne les dessinais pas d'après nature : la nature est complexe et ne se laisse pas imiter facilement. Je ne les dessinais pas non plus d'après les images d'Épinal que j'achetais un sou la pièce. Il y avait encore là trop de lignes dans lesquelles je me serais perdu. Je me proposais pour modèle le souvenir simplifié de ces images. Mes soldats se composaient d'un rond pour la tête, d'un trait pour le corps et d'un trait pour chaque bras et pour chaque jambe. Une ligne brisée comme un éclair figurait le fusil avec sa baïonnette, et c'était très expressif. Je ne faisais pas entrer le schako sur la tête ; je le mettais dessus, pour montrer toute ma science et spécifier à la fois la forme de la tête et celle de la coiffure. J'en composais un grand nombre de ce style, commun à tous les dessins d'enfants. C'étaient, si l'on veut, des squelettes et même des squelettes très sommaires. Tels quels, mes soldats me paraissaient assez bien faits. Ces ouvrages étaient à la mine de plomb ; je mouillais excessive-

271558

ment mon crayon pour le faire marquer. J'aurais préféré dessiner à la plume; mais l'encre m'était interdite, de peur des taches. J'étais content de mon œuvre, je me trouvais du talent. J'allais bientôt m'étonner moi-même.

Un soir, soir mémorable, je dessinais dans la salle à manger que Justine venait de desservir. C'était l'hiver; la lampe, coiffée d'un abat-jour vert à chinois, éclairait mon papier d'une chaude lumière. J'avais déjà tracé cinq ou six soldats, par ma méthode ordinaire que je pratiquais avec facilité. Tout à coup, dans un éclair de génie, j'eus l'idée de représenter les bras et les jambes, non plus par un seul trait, mais au moyen de deux lignes parallèles. J'obtins ainsi une surface qui donnait l'illusion de la réalité. C'était la vie même. J'en demeurai ravi. Dédale, quand il fit des statues qui marchaient, ne fut pas plus content de son ouvrage. J'aurais pu me demander si j'avais été le premier à imaginer un si bel artifice et si je n'en avais pas déjà vu des exemples. Mais je ne me le demandai pas. Je ne me demandai rien et, les yeux écarquillés et tirant une langue d'une aune, stupide, je contemplai mon ouvrage. Puis, comme il est dans la nature des artistes de proposer leurs œuvres à l'admiration des hommes, je m'approchai de ma mère qui lisait dans un livre et, lui présentant mon papier barbouillé, je criai :

— Regarde!

Voyant qu'elle ne faisait aucune attention à ce que je lui montrais, je mis mon soldat sur le livre qu'elle lisait.

Elle était la patience même.

— C'est très bien, — me dit-elle avec douceur, mais d'un ton qui montrait qu'elle ne s'apercevait pas assez de la révolution que je venais d'opérer dans les arts du dessin.

Je répétai plusieurs fois :

— Maman, regarde.

— C'est bien, je vois. Laisse-moi tranquille.

— Non! tu ne vois pas, maman!

Et je voulus lui tirer des mains le livre qui la détournait de mon chef-d'œuvre.

Elle me défendit de toucher à ce livre avec mes mains sales.

Je lui criai désespérément :

— Tu ne vois donc pas!

Elle se plaignit que j'étais insupportable.

Outré d'un tel aveuglement et d'une telle injustice, je frappai du pied, je fondis en larmes, je déchirai mon chef-d'œuvre.

— Que cet enfant est nerveux! — soupira ma mère.

Et elle me mena coucher.

J'étais en proie à un sombre désespoir. Songez donc! Avoir fait faire aux arts un bond immense, avoir créé un moyen magique d'exprimer la vie et, pour tout salaire et pour toute gloire, être envoyé coucher!

Peu de temps après cette disgrâce, il m'en arriva une autre qui ne me fut pas moins cruelle. Voici dans quelle circonstance : Ma mère m'avait appris assez vite à former passablement mes lettres. Sachant un peu écrire, je pensai que rien ne m'empêchait de composer un livre. J'entrepris, sous les yeux de ma chère maman, un petit traité théologique et moral. Je le commençai en ces termes : « Qu'est-ce que Dieu... » et aussitôt je le portai à ma mère pour lui demander si cela était bien ainsi. Ma mère me répondit que c'était bien, mais qu'à la fin de cette phrase il fallait un point d'interrogation. Je demandai ce que c'était qu'un point d'interrogation.

— C'est, — dit ma mère, — un signe qui marque qu'on interroge, qu'on demande quelque chose. Il se met après toute phrase interrogative. Tu dois mettre un point d'interrogation puisque tu demandes : « Qu'est-ce que Dieu? »

Ma réponse fut superbe :

— Je ne le demande pas. Je le sais.

— Mais si! tu le demandes, mon enfant.

Je répétai vingt fois que je ne le demandais pas, puisque je le savais et je me refusai absolument à mettre ce point d'interrogation qui m'apparaissait comme un signe d'ignorance.

Ma mère me reprocha vivement mon obstination et me dit que je n'étais qu'un sot.

Mon amour-propre d'auteur en souffrit et je répliquai par je ne sais quelle impertinence pour laquelle je fus mis en pénitence.

J'ai bien changé depuis lors; je ne me refuse plus à placer des points d'interrogation à tous les endroits où c'est l'usage d'en mettre. Je serais même tenté d'en tracer de très grands au bout de tout ce que j'écris, de tout ce que je dis et tout ce que

je pense. Ma pauvre mère, si elle vivait, me dirait peut-être que maintenant j'en mets trop.

II

MADEMOISELLE MÉRELLE

Il régnait, en ce temps-là, si je ne me trompe, sur le beau quai Malaquais, une douceur de vivre, une familiarité des êtres et des choses, une grâce intime qui n'existent plus aujourd'hui. Il me semble qu'alors, les gens étaient plus près les uns des autres; ou bien ma sympathie enfantine les réunissait. Quoi qu'il en soit, on voyait, le matin, dans la cour de ma maison natale, le propriétaire, M. Bellaguet en bonnet grec et robe de chambre à carreaux s'entretenir paisiblement avec M. Morin, concierge de la maison voisine et huissier de la Chambre des députés. Et qui ne les a pas vus a perdu un beau spectacle : car ils représentaient à eux deux tout le régime inauguré par les Trois glorieuses. Mais le mal est réparable : on trouvera cent fois ces deux personnages dans les lithographies de Daumier. Enfin, tout le monde se connaissait et ma mère, quand, à trois heures de l'après-midi, elle cousait à la fenêtre, derrière un pot de réséda, disait en regardant le perron vitré :

— Voilà mademoiselle Mérelle qui va donner sa leçon de grammaire à la petite fille de M. Bellaguet. Elle est charmante, mademoiselle Mérelle, et elle a d'excellentes manières.

C'était l'avis commun que mademoiselle Mérelle avait bon ton et était toujours bien mise. Si je n'y prenais garde, en décrivant sa toilette, je peindrais les robes d'aujourd'hui. Je crois que nous sommes tous ainsi : à mesure que le temps passe, nous rhabillons, dans notre souvenir, à la mode nouvelle, les jeunes femmes que nous avons vues autrefois. Et c'est aussi ce qu'on fait au théâtre pour les pièces sur lesquelles dix, quinze ou vingt ans ont passé : à chaque reprise, on ramène au goût du jour la toilette de l'héroïne. Mais j'ai le sens historique et le goût du passé. Je me garderai bien de ces rajeunis-

sements qui altèrent la physionomie d'une époque et je dirai que mademoiselle Mérelle, âgée alors de vingt-six ou vingt-sept ans, portait des manches à gigot, et que sa jupe, au rebours de celles d'aujourd'hui, allait en s'évasant vers le bas. Elle serrait contre sa poitrine une écharpe de cachemire ; et elle avait, comme on disait, une taille de guêpe. J'oubliais de dire que de longues anglaises encadraient ses joues de leurs spirales d'or et qu'elle était coiffée d'une capote de velours ou de paille d'Italie, selon la saison, qui s'appelait, je crois, un cabriolet et qui avançait de manière à lui cacher entièrement le profil. Enfin elle se mettait à la mode.

Or, en ce temps-là, j'avais huit ans. Mon savoir était petit, mais heureusement acquis ; c'était ma mère qui me l'avait donné. Il comprenait la lecture, l'écriture et le calcul. Je mettais, disait-on, assez bien l'orthographe pour mon âge, hors ce qui concernait les participes. Ma mère avait conçu, dans son enfance, une terreur des participes dont elle ne s'était jamais remise, et elle s'était bien gardée de me conduire dans ces sentiers de la grammaire où elle craignait de s'égarer. Seule ma mère, en sa bienveillance, m'accordait de l'esprit ; aux yeux de toutes les autres personnes, y compris mon père et ma bonne, je passais pour un enfant assez borné, bien que j'eusse une certaine intelligence, mais qui différait de celle des autres enfants. Elle était plus spéculative et, s'attachant à des objets plus divers et plus variés, semblait moins sûre et moins ramassée. Mes parents me trouvaient un peu jeune et trop délicat de santé pour m'envoyer en pension, et ils trouvaient avec raison les petites écoles du quartier malpropres et désordonnées. Mon père était revenu très mal édifié notamment de ce qu'il avait vu dans une petite école de la rue des Marais-Saint-Germain, où, au fond d'une salle noire d'encre et de poussière, sordide et puante, un magister apoplectique, étouffant de graisse et de fureur, tenait agenouillés au pied de sa chaire une douzaine d'enfants, coiffés du bonnet d'âne, et menaçait de ses verges le reste de la classe, trente petits polissons qui, riant, pleurant, hurlant tous à la fois, se jetaient à la tête leurs encriers, leurs paniers et leurs livres.

En ces conjonctures, ma mère conçut le projet de me donner pour institutrice mademoiselle Mérelle, mademoiselle

Pauline Mérelle elle-même. Le projet était grand et difficile. Mademoiselle Mérelle ne donnait des leçons que chez les princes ou les bourgeois cousus d'or; elle ne fréquentait que dans les familles riches ou nobles. Elle était la protégée de ce vieux Bellaguet, notre propriétaire, ce riche financier qui avait marié ses filles à des Villeragues et à des Monsaigle, et l'on doutait qu'elle consentît à instruire l'enfant d'un très petit médecin de quartier. Car mon père était pauvre, et la répugnance qu'il éprouvait à recevoir des honoraires n'était pas pour l'enrichir. Sans compter que, méditatif et contemplatif de son naturel, il passait à réfléchir sur la destinée de l'homme un temps qu'avec moins de génie, il eût employé au soin de sa fortune. Tout physicien qu'il était, il inclinait au spiritualisme; ses raisons tenaient plus de la poésie que de la science et j'ai respiré par lui, dans la maison paternelle, un air de romantisme à la manière de Chateaubriand et de Lamartine. Est-ce pour cela que je suis devenu au contraire très étroitement rationaliste? Il se peut; mais je crois que je m'égare.... Je voulais seulement dire que le docteur Nozière, mon père, n'était riche que d'idées et de sentiments. Ma mère qui, néanmoins, voulait me procurer les leçons de mademoiselle Mérelle, lui fit parler par madame Montet, caissière, au Petit Saint-Thomas, à laquelle mon père donnait ses soins et qui passait pour une amie intime de madame Mérelle mère. Celle-ci était une veuve pieuse, qui portait un éternel cabas de crin et avait l'air d'être la bonne de sa fille. J'en parle par ouï-dire, ne l'ayant jamais vue. Sollicitée par madame Montet, la jeune institutrice consentit à s'occuper de moi, tous les jours de une heure à deux.

— Pierre, mademoiselle Mérelle te donnera demain ta première leçon, — me dit ma mère avec une joie contenue, où perçait quelque orgueil.

Sur cette nouvelle, je me couchai dans une telle agitation que je fus au moins dix minutes à m'endormir et que je crois que j'en rêvai.

Le lendemain, ma mère me fit faire ma toilette avec plus de soin que de coutume, me coiffa et me pommada, et de moi-même je remis de la pommade. Je me serais relavé les mains si je n'avais su par expérience que c'était inutile et que les

mains des petits garçons, quelques soins qu'on se donne, sont toujours sales.

Mademoiselle Mérelle vint à l'heure annoncée. Elle vint, et l'appartement fut tout embaumé d'héliotrope. Ma mère nous conduisit tous deux dans le petit cabinet tapissé de boutons de roses qui touchait à sa chambre. Elle nous installa devant un guéridon d'acajou et, nous ayant donné l'assurance que personne ne viendrait nous déranger, se retira.

Aussitôt, mademoiselle Mérelle ouvrit un mignon portefeuille de cuir de Russie, en tira du papier à lettres et un porte-plume fait d'un dard de hérisson terminé par une boule d'argent, et se mit à écrire. Elle écrivait très vite, et s'interrompait seulement de temps en temps pour regarder le plafond en souriant, et pour me recommander la lecture des fables de La Fontaine qui se trouvaient d'aventure sur la table. Ainsi se passa la première leçon et quand ma mère me demanda si mademoiselle Mérelle m'avait bien fait travailler, je répondis que oui, sans concevoir clairement que je mentais.

Le lendemain, ayant repris place devant le guéridon, elle me conseilla de nouveau d'étudier une fable et se remit à écrire avec une sorte de ravissement; parfois, elle s'arrêtait comme pour attendre l'inspiration et quand, d'aventure, ses beaux yeux se posaient sur moi, son visage exprimait une paisible et douce indifférence. La troisième leçon se passa de la même manière, ainsi que toutes celles qui suivirent. Je la dévorais des yeux; pendant les trois quarts d'heure que durait la leçon, je buvais le jour de ses prunelles. Elles me semblaient, ces prunelles, une étonnante merveille. Et aujourd'hui encore, après tant d'années, je crois que c'en était une. On y voyait un petit rond d'un noir profond et velouté au milieu d'un globe d'or liquide, et le blanc des yeux tirait sur le bleu; de longs cils y donnaient de l'ombre. Je n'ai rien oublié de ce joli visage : mademoiselle Mérelle avait les narines un peu ouvertes, roses en dedans comme le nez de minette; les coins de sa bouche se retroussaient légèrement et il y avait sur la lèvre un fin duvet dont mes yeux d'enfant, grossissants comme une loupe, distinguaient les poils imperceptibles. Les loisirs que me laissait mon institutrice, je les employais, non à lire les fables de La Fontaine, comme elle me le conseillait,

mais à la contempler et à rechercher quelles sortes de lettres elle pouvait bien écrire, et je me persuadai que c'était des lettres d'amour. Je ne me trompais pas, à cela près que nous ne nous faisions pas alors, mademoiselle Mérelle et moi, la même idée de l'amour. M'étant demandé ensuite à quelles sortes de personnes elle écrivait, je me figurai que c'était aux anges du paradis, non que ce fût très vraisemblable même à mes propres yeux ; mais cette idée m'épargnait les tourments de la jalousie.

Jamais mademoiselle Mérelle ne m'adressait la parole. J'entendais le son de sa voix, quand elle relisait, tantôt avec une douce mélancolie, tantôt avec une gaieté brillante quelques phrases qu'elle venait d'écrire. Je n'en pouvais suivre le sens ; il me souvient pourtant qu'elle y parlait de fleurs et d'oiseaux, des étoiles et du lierre qui meurt où il s'attache. Les cordes de sa voix remuaient harmonieusement les fibres de mon cœur.

Ma chère maman, qui avait sur les participes des idées vraiment superstitieuses, me demandait de temps en temps si j'en étais parvenu avec mon institutrice à cet endroit de la grammaire qui était de tous, selon elle, le plus embarrassant et le plus difficile, surtout en ce qui concerne la distinction de l'adjectif verbal et du participe présent. Je lui répondais évasivement et d'une manière qui l'affligeait en la faisant douter de mon intelligence. Mais pouvais-je lui dire que tout ce que m'apprenait mademoiselle Mérelle c'était ses yeux, ses lèvres, ses cheveux blonds, son parfum, son souffle, le bruit léger de sa robe et le murmure de sa plume courant sur le papier ?

Je ne me lassais pas de contempler mon institutrice. Je l'admirais surtout quand, s'arrêtant d'écrire, pensive, elle pressait sur sa lèvre la boule d'argent de son porte-plume. Bien des années plus tard, en voyant au musée de Naples cette peinture de Pompéi qui représente en médaillon une poétesse, une muse tenant de la même manière son stylet sur sa bouche, je tressaillis au souvenir des délices de mon enfance.

Oui, j'aimais mademoiselle Mérelle, et ce qui me la rendait adorable presque autant que sa beauté, c'était son indifférence. Cette indifférence était infinie et divine. Mon institutrice ne m'adressait jamais la parole, ne me regardait jamais, ne me

donnait jamais aucune marque d'intérêt. En aucun moment je ne reçus d'elle une louange ou un blâme. Peut-être que, si elle m'avait donné le moindre signe de bienveillance, le charme aurait été rompu. Mais pendant dix mois que durèrent les leçons, elle ne me témoigna ombre d'intérêt. Parfois, avec la candide audace de mon âge, je tentais de l'embrasser; je passais la main sur sa robe mordorée et lustrée comme un plumage, je tentais de m'asseoir sur ses genoux : elle m'écartait comme on écarte un petit chien, sans daigner m'adresser un reproche ni me faire une défense. Au reste, j'avais rarement de ces élans. Presque tout le temps que je passais près d'elle, j'étais à peu près idiot et plongé dans un abêtissement délicieux. J'éprouvai à l'âge de huit ans que bienheureux est celui qui, cessant de penser et de comprendre, s'abîme dans la contemplation de la beauté; et il me fut révélé que le désir infini, sans crainte et sans espoir, et qui s'ignore, apporte à l'âme et aux sens une joie parfaite, car il est à lui-même son entier contentement et sa pleine satisfaction. Mais cela, je l'avais bien oublié à dix-huit ans; et depuis, je n'ai jamais pu le rapprendre complètement. Je demeurais donc devant elle immobile, les poings dans les joues et les yeux tout grand ouverts. Et quand, enfin, je sortais de mon extase (car tout de même j'en sortais) je manifestais ce réveil de l'esprit et du corps en donnant des coups de pied dans la table et en faisant des pâtés d'encre sur les fables de La Fontaine. Un regard de mademoiselle Mérelle me replongeait aussitôt dans une bienheureuse ataraxie. Ce regard sans haine et sans amour suffisait à m'anéantir.

Après son départ, je me mettais à genoux sur le plancher, devant sa chaise. C'était une petite chaise en palissandre de style Louis-Philippe et qui voulait être gothique; le dossier était ogival et le siège de tapisserie au petit point représentait un épagneul sur un coussin rouge, et qui me paraissait la plus précieuse chose du monde quand mademoiselle Mérelle s'y était assise. Mais, à dire vrai, cette contemplation durait peu et je sortais de la chambre aux boutons de rose par sauts et par bonds et en criant à tue-tête. Ma mère m'a dit que je n'avais jamais été aussi tapageur qu'en ce temps-là, et c'est une tradition de famille, que je rivalisais en catastrophes avec

Justine. Tandis que la petite bonne rompait dans la cuisine les cataractes des eaux potables, je mettais le feu à l'abat-jour vert, orné de chinois, si cher à mon père et qu'on pensait éternel dans la maison. Parfois, nous étions associés, Justine et moi, dans un même cataclysme, comme le jour où nous roulâmes tous deux ensemble, une bouteille à la main, du haut en bas de l'escalier de la cave, et cette matinée tragique où, en arrosant de concert les fleurs, sur le rebord de la fenêtre, nous laissâmes tomber l'arrosoir sur la tête de M. Bellaguet. Ce fut à cette époque aussi que je rangeai en bataille avec le plus d'ardeur des armées de soldats de plomb sur la table de la salle à manger, et que j'y livrai les plus terribles combats, malgré les objurgations de Justine, pressée de mettre le couvert et qui, sur mon refus prolongé de ranger mes militaires dans leurs boîtes, ramassait, en dépit de mes cris, vainqueurs et vaincus pêle-mêle dans son tablier. Je cachais la boîte à ouvrage de Justine dans le four de la cuisine et je m'étudiais à faire « endéver » cette simple créature. Enfin, j'étais un enfant très enfant, un petit garçon garçonnant, un petit animal vif et joyeux. Et il est vrai aussi que mademoiselle Mérelle exerçait sur moi une puissance magique et que je subissais à sa vue un enchantement tel qu'on en voit dans les contes arabes.

Or, un jour, après dix mois d'ensorcellement, ma mère me dit à dîner que mon institutrice ne reviendrait plus.

— Mademoiselle Mérelle, — ajouta ma mère, — m'a averti aujourd'hui que tu avais fait des progrès suffisants et que tu pourrais entrer au collège à la rentrée.

Chose étrange! J'appris cette nouvelle sans étonnement, sans désespoir, presque sans regret; elle ne me surprenait pas. Il me semblait au contraire naturel que l'apparition s'évanouît. C'est ainsi du moins que je m'explique cette tranquillité d'âme où je demeurai. Mademoiselle Mérelle était déjà si lointaine quand elle était près de moi, que je pouvais supporter l'idée de son éloignement. Et puis enfin on n'a pas, à huit ans, une grande faculté de souffrir et de regretter.

— Grâce aux leçons de ton institutrice, — poursuivit ma bonne mère, — tu sais assez de grammaire française pour être mis tout de suite au latin. Je suis bien reconnaissante à cette charmante demoiselle de t'avoir appris les règles des participes;

c'est ce qu'il y a de plus embarrassant dans notre langue et je n'ai jamais pu, malheureusement, surmonter cette difficulté, faute d'avoir été bien commencée.

Ma chère maman s'abusait : non ! mademoiselle Mérelle ne m'apprit pas la règle des participes, mais elle me révéla des vérités plus précieuses et des secrets plus utiles ; elle m'initia au culte de la grâce et de la vénusté ; elle m'enseigna, par son indifférence, à goûter la beauté, même insensible et lointaine, à l'aimer avec désintéressement, et c'est un art parfois nécessaire dans la vie.

Je devrais finir là l'histoire de mademoiselle Mérelle. Je ne sais quel mauvais génie me pousse à la gâter en la terminant. Du moins le ferai-je en peu de mots. Mademoiselle Mérelle ne resta pas institutrice. Elle alla vivre sur le lac de Côme avec le jeune Villeragues qui ne l'épousa point, mais la fit épouser par son oncle Monsaigle, en sorte que sa destinée ressemble par ce côté à celle de Lady Hamilton. Mais elle s'écoula plus obscure et plus tranquille. J'eus plusieurs occasions de la revoir, que j'évitai soigneusement.

ANATOLE FRANCE

(A suivre.)

TOLSTOÏ[1]

(SOUVENIRS D'UN DE SES FILS)

XIII

FETT. — STRÂKHOV. — GAY

— A qui est ce demi-sabre ? — demandait le jeune lieutenant de la garde Afanassii Afanassévitch Fett, dans l'antichambre d'Ivan Serguiéévitch Tourguèniév, à Pétersbourg, aux alentours de 1855.

— C'est le demi-sabre du comte Tolstoï, — répondit le domestique. — Le comte est dans le salon, où il dort, et Ivan Serguiéévitch prend le thé dans son bureau.

« Nous causâmes à voix basse une heure entière avec Tourguèniév, raconte Fett dans ses *Souvenirs*, pour ne pas réveiller le comte qui dormait dans la pièce voisine.

» — C'est tout le temps comme cela, expliqua en souriant Tourguèniév. Depuis qu'il est revenu de Sébastopol avec sa batterie, il est descendu chez moi et fait la fête. Toute la nuit les cartes, les tziganes ; ensuite, il dort jusqu'à deux heures de l'après-midi, comme un mort. J'ai essayé de le raisonner, mais j'y ai renoncé.

» C'est à ce moment-là de la vie de Tolstoï, continue Fett,

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 décembre 1913.

que j'ai fait la connaissance de Tolstoï. Mais ce ne furent d'abord que des relations tout à fait superficielles. Je n'avais jamais rien lu de ses œuvres, et, même, je n'avais jamais entendu dire qu'il eût un nom en littérature, bien que Tourguèniév m'eût raconté quelque chose de ses récits intitulés *Enfance.* »

Peu après, Fett et mon père se lièrent d'une solide amitié qui dura, comme leur correspondance, presque jusqu'à la mort du poète.

Ce n'est que dans les dernières années de la vie de Fett, alors que mon père était entièrement pris par ses nouvelles idées, totalement étrangères à la conception de la vie qu'avait Afanassii Afanassévitch, ce n'est qu'alors qu'un froid s'établit entre eux; ils se rencontrèrent moins souvent.

Au commencement de leur liaison, leurs routes étaient parallèles : tous les deux, jeunes officiers, étaient des littérateurs débutants.

Ensuite, tous les deux se marièrent, — Fett beaucoup plus tôt que mon père, — et tous les deux s'installèrent à la campagne.

Fett vivait dans une de ses propriétés, Stépânovka, district de Mtsensk, tout proche de Spasskoié Loutovinovo, la propriété de Tourguèniév. Pendant un temps, mon père et son frère Nicolas, ainsi que Tourguèniév, se réunissaient chez Fett.

Ils chassaient les coqs de bruyère, et, souvent, se rendaient à Spasskoié Loutovinovo, et plus loin, à Nicolskoié-Viazemskoié, chez mon oncle Serge.

C'est à Stépânovka, chez Fett, que Tourguèniév se brouilla avec mon père.

Avant que le chemin de fer existât, quand on voyageait en voiture, Fett s'arrêtait régulièrement à Iassnaia Poliâna pour voir mon père, et ses visites devinrent traditionnelles.

Même après que le chemin de fer fut fait, et que mon père fut marié, Afanassii Afanassévitch ne manqua pas de venir nous voir. Et si, par hasard, il ne le faisait pas, mon père lui écrivait pour le lui reprocher, et Fett s'excusait.

En ce temps-là, mon père et Fett étaient liés par des intérêts combinés de littérature et d'agriculture.

Quelques lettres de mon père, se rapportant aux années 1860-1870, sont fort intéressantes à ce sujet.

Un exemple. En 1860, il écrit tout un commentaire sur le roman de Tourguèniév : *A la veille*, qui venait de paraître et, dans le post-scriptum, il demande :

« Que peuvent coûter les meilleurs instruments de vétérinaire ? Combien coûtent une paire de lancettes et des ventouses ?... »

Dans une autre lettre, autre post-scriptum :

« Quand vous irez à Orel, achetez-m'y deux pouds de cordes variées, des guides et des traits... » Puis : « *Toi, ô ma douce*[1]... et le reste est charmant. Je ne sais rien de vous qui soit mieux. Tout cela est délicieux. »

Mon père et Fett n'étaient pas liés seulement par l'analogie des occupations. La cause de leur amitié était que tous les deux, au dire de mon père, « pensaient avec l'intelligence du cœur ».

« J'ai tout d'un coup aperçu, d'après différentes données insaisissables, écrivait mon père à Fett en 1876, combien votre nature est sœur de la mienne. »

L'automne de la même année, il répète :

« C'est étonnant combien nous sommes proches par le cœur et l'esprit. »

Mon père disait que le grand mérite de Fett était d'avoir des idées et des images qu'il n'empruntait à personne, et il le plaçait, à côté de Toûtchév, au nombre de nos meilleurs poètes.

Après la mort de Fett, il se souvenait souvent encore de quelques-unes de ses poésies et, je ne sais pourquoi, s'adressant toujours à moi en ce cas, il disait :

— Ilioûcha, dis-moi la poésie *Je pensais... je ne sais à quoi je pensais* ou encore *Les gens dorment...* Tu les connais certainement.

Et il écoutait avec délices, répétant à mi-voix les plus beaux passages, et, quelquefois, les larmes lui venaient aux yeux.

1. Poésie de Fett.

*
* *

Je me souviens des visites de Fett en ma plus tendre enfance.

Il venait presque toujours avec sa femme Mâria Pétrôvna, née Botkine, et passait souvent plusieurs jours chez nous.

Il avait le type juif très prononcé, une longue barbe brune grisonnante, et des petites mains de femme aux longs ongles bien soignés.

Il avait une voix de basse profonde et toussait d'une toux saccadée et prolongée; après quoi, la tête très inclinée, il gémissait, passait sa main sur sa barbe et se remettait à parler.

Parfois sa conversation pétillait d'esprit et ses traits faisaient rire toute la maison.

Ses plaisanteries avaient cela de charmant qu'elles lui échappaient tout à fait à son insu.

C'est avec lui, si je ne me trompe, qu'il arriva que notre domestique Iégôr, servant à table et en gilet rouge pour plus de cérémonie, ne pouvant plus y tenir après une plaisanterie de Fett, se mit à rire si fort qu'il fut obligé de poser le plat par terre et s'enfuit à la cuisine, à notre grande joie.

Ma sœur Tânia savait très bien imiter Fett dans sa façon de dire ses vers, entrecoupés de gémissements.

La poésie nous intéressait peu. Il nous semblait qu'on n'avait inventé les vers que pour nous les faire apprendre par cœur. Il est certaines poésies de Pouchkine et de Lermontov dont je fus si ennuyé pour les avoir apprises en mon enfance, que, longtemps après, je ne voulais pas lire de vers, regardant toute poésie comme une punition.

Il n'est pas étonnant, après cela, que je n'aimasse pas Fett dans mon enfance. Il me semblait qu'il n'était bien avec Papa que parce qu'il faisait des plaisanteries.

Ce n'est que beaucoup plus tard que je le compris comme homme et l'aimai comme poète autant qu'il le mérite.

*
* *

Je me souviens aussi des visites de Nicolas Nicolaiévitch Strâkhov [1].

1. Critique célèbre en Russie.

C'était un homme extrêmement timide et doux. Il apparut à Iassnaia Poliâna un peu après 1870, et ensuite, il y revint presque tous les ans en été, jusqu'à sa mort.

Il avait de grands yeux gris, ouverts et étonnés, une longue barbe grisonnante, et il avait l'habitude, en finissant une phrase, de sourire timidement.

En s'adressant à mon père, il l'appelait *Liév* Nicolaiévitch et non Liov Nicolaiévitch, comme faisait tout le monde. Il prononçait mollement.

Il logeait dans le cabinet de travail de Papa et ne cessait pas de fumer de grosses cigarettes qu'il roulait lui-même. Il lisait ou écrivait toute la journée.

Une heure avant le dîner, on faisait avancer une voiture attelée de deux chevaux, et toute la sociéte se préparait à aller se baigner.

Nicolas Nicolaiévitch sortait, coiffé d'un chapeau mou de couleur grise, tenant sa canne et une serviette; il faisait route avec nous.

Tous, sans exception, grands et petits, nous l'aimions, et je ne me souviens pas qu'il fût désagréable à qui que ce fût.

Il déclamait très bien une poésie humoristique de Kozma Proutkov *les Feuilles se fanent*, et souvent, nous autres enfants, le priions et l'ennuyions jusqu'à ce que, se mettant à rire, il nous la dît du commencement à la fin.

Moi, je l'aimais surtout parce qu'il me fit présent d'un bel album de papillons et m'apprit à les conserver.

Ses relations entre mon père et lui furent, à l'origine, basées sur des intérêts matériels. Quand parurent le premier *Alphabet* de mon père et *Le Livre de lecture*, c'est à lui que l'on confia les épreuves.

C'est à ce sujet que commença leur correspondance. Entièrement d'affaires tout d'abord, elle devint plus tard amicale et philosophique.

Lorsque mon père écrivait *Anna Karénine*, il faisait grand cas de l'opinion de Strâkhov et estimait très haut son sens critique.

« Il me suffit que vous le compreniez ainsi » lui écrivait-il en 1872 (probablement à propos de l'*Alphabet*).

En 1896, à propos d'*Anna Karénine*, mon père écrivait encore :

« Vous me demandez si vous avez exactement compris mon roman et ce que je pense de votre opinion? Évidemment c'est cela, et votre manière de me comprendre m'est une grande joie. Mais tout le monde n'est pas forcé de me comprendre comme vous. »

Mon père n'aimait pas les critiques, et prétendait que, seuls, le deviennent les gens incapables de créer quelque chose. Il estimait surtout en Strâkhov l'homme réfléchi, le penseur profond.

Lorsque dans la conversation il arrivait à mon père de poser à Strâkhov une question scientifique (Strâkhov avait fait des études d'histoire naturelle), je me rappelle avec quelle netteté extraordinaire, quelle clarté, le critique répondait.

C'était comme une leçon faite par un bon professeur.

« Savez-vous ce qui m'a surtout frappé en vous? — lui écrivait mon père. — C'est l'expression de votre figure, quand, une fois, me croyant absent de mon bureau, vous y êtes entré par la porte du balcon en revenant du jardin. Vous aviez une expression étrange, concentrée et sévère. Cette expression m'explique votre nature, — évidemment avec l'aide de tout ce que vous avez écrit et dit. — Je suis persuadé que vous êtes uniquement fait pour une carrière de philosophie. Vous avez une qualité que je n'ai pas encore rencontrée chez les Russes: c'est qu'avec la netteté et la brièveté de votre exposé, vous possédez la douceur, jointe à la force. Vous n'arrachez pas le morceau avec les dents, mais avec des pattes fortes et douces. »

Strâkhov était un « véritable ami » de mon père (comme ce dernier le qualifiait lui-même), et je me souviens de lui avec le plus profond respect et avec amour.

*
* *

Me voici enfin arrivé au souvenir de l'homme qui fut le plus proche de mon père par son esprit. C'est Nicolas Nicolaiévitch Gay[1].

« Grand-papa Gay », comme nous l'appelions, fit la connaissance de mon père en 1882.

1. Peintre religieux célèbre en Russie.

Il habitait sa propriété dans le gouvernement de Tchérnîgov et, ayant lu par hasard un article de mon père sur le recensement, dans lequel il trouvait la solution des questions qui en ce temps-là le tourmentaient, il se mit, sans plus réfléchir, en route pour Moscou.

Je me rappelle sa première visite; j'en ai gardé l'impression que mon père et lui s'étaient compris dès les premiers mots, et qu'ils parlaient la même langue,

Gay, à ce moment-là, passait, comme mon père, par une pénible crise d'âme. Tous deux suivaient à peu près les mêmes voies pour arriver à comprendre l'Évangile d'une manière nouvelle.

Ma sœur Tatiâna, dans le chapitre qu'elle a consacré à Gay, dans son livre *les Amis et les visiteurs de Iassnaia Poliâna*, écrit :

« Pour la personne de Jésus, Gay avait un amour tendre et passionné, comme pour quelqu'un de vivant qu'il eût aimé de toute la force de son âme. Souvent, au milieu d'une chaude conversation, Nicolas Nicolaiévitch tirait de sa poche un évangile, qu'il avait toujours sur lui, et il en lisait des passages convenant à la situation.

» — Dans ce livre il y a tout ce dont l'homme a besoin — ne manquait-il pas de remarquer.

» En lisant l'Évangile, il levait les yeux vers son auditeur et citait le passage, sans regarder dans le livre. A ce moment, sa figure s'éclairait d'une joie intérieure, et, on voyait à quel point les paroles qu'il lisait lui étaient chères et proches de son âme.

» Il savait les Évangiles presque par cœur; mais il prétendait que, toutes les fois qu'il les relisait, il ressentait une nouvelle et véritable joie spirituelle. Il disait que non seulement il comprenait tout dans l'Évangile, mais, qu'en le lisant, c'était comme s'il lisait dans sa propre âme et se sentait capable de monter plus haut et plus haut vers Dieu, et de communier avec lui. »

Quand Nicolas Nicolaiévitch vint à Khamôvniki [1], il proposa à mon père, « pour le remercier », lui dit-il, « du bien qu'il lui avait fait », de peindre le portrait de ma sœur Tânia.

1. Quartier de Moscou où les Tolstoï avaient leur maison.

Papa le pria de faire plutôt le portrait de ma mère, et, dès le lendemain, Gay apporta la toile et ses couleurs. Et il commença à travailler.

Je ne me rappelle plus combien de temps il peignit, mais, à la fin des fins, malgré les mille observations qui tombaient sur lui de tous les côtés et que Gay écoutait attentivement et prenait en considération, ou, peut-être à cause de ces observations même, le portrait fut manqué. Et Nicolas Nicolaiévitch le détruisit.

En artiste fin, il ne pouvait pas se contenter d'une ressemblance extérieure. N'ayant peint, disait-il, « qu'une dame en robe de velours, qui a quarante mille roubles dans sa poche », il s'indigna de son œuvre et décida de tout recommencer.

Ce n'est que quelques années plus tard, quand il connut plus intimement ma mère et l'aima, qu'il la peignit, presque en pied, tenant ma petite sœur Sâcha âgée de trois ans.

Le « Grand-papa » venait souvent passer quelques temps chez nous à Moscou, comme à Iassnaia Poliâna. Dès la première heure, il avait été comme de notre famille.

Quand il peignit le portrait de mon père dans son cabinet de Moscou, Papa s'était tellement habitué à sa présence qu'il n'y faisait plus aucune attention et travaillait comme s'il était seul.

C'est aussi dans cette pièce que le « Grand-papa » couchait.

Il avait une figure extrêmement sympathique et intelligente. Des boucles de cheveux grisonnants foisonnaient autour de son crâne nu, et ses yeux, ouverts et spirituels, lui donnaient un air de prophète biblique.

Dans les conversations, quand il s'échauffait, — et il s'échauffait chaque fois qu'il était question de la science évangélique et de l'art, — ses yeux s'allumaient, et ses gestes larges et énergiques le faisaient ressembler à un voyant. Il est curieux qu'à l'âge de seize ou dix-sept ans, quand les questions religieuses ne m'intéressaient guère, j'aimais à écouter les prophéties du « Grand-papa ». Elles ne m'ennuyaient pas du tout. C'est probablement parce qu'on y sentait une grande sincérité et un grand amour.

Sous l'influence de mon père, Nicolas Nicolaiévitch se remit à la peinture qu'il avait abandonnée depuis quelque temps.

Ses dernières œuvres, *Jésus devant Pilate*, *Où est la vérité? le Crucifiement*, et les autres, furent le résultat de sa nouvelle conception de l'Évangile et comme une illustration de sujets qui lui furent inspirés par son ami.

Avant de commencer un tableau, il le portait longtemps dans son âme et soumettait à mon père, de vive voix et par écrit, tous ses projets. Papa sympathisait profondément avec lui et admirait sincèrement son art et sa fine entente des choses. Il faisait grand cas de l'amitié de Gay. Ce fut le premier homme qui partagea toutes ses idées et l'aima sans imposture.

Tous les deux se rencontrèrent dans la recherche et au service de la vérité. Ils étaient un soutien l'un pour l'autre et se communiquaient leurs impressions qui étaient analogues.

De même que mon père ne perdait jamais de vue les travaux artistiques de Gay, de même celui-ci ne laissait passer sans la lire aucune ligne écrite par mon père. Il recopiait au besoin ses manuscrits et suppliait chacun de lui envoyer tout ce que mon père publierait.

Tous deux cessèrent en même temps de fumer et devinrent en même temps végétariens.

Ils étaient du même avis sur le travail physique et l'aimaient également. Gay savait fort bien construire les poêles. Chez lui, dans sa propriété, il les fabriquait ou les réparait tous, et il construisait aussi ceux des paysans.

Quand mon père apprit cela, il le pria de faire un poêle pour une pauvre veuve du village de Iassnaia, pour laquelle il venait de bâtir une isba en pisé.

Le « Grand-papa » passa un tablier et se mit à l'œuvre. Il faisait le maître, et mon père l'aidait comme compagnon.

Nicolas Nicolaiévitch est mort en 1904.

Quand le télégramme annonçant sa mort arriva à Iassnaia, mes sœurs Tatiâna et Mâcha en furent tellement saisies qu'elles ne pouvaient se décider à aller en donner la nouvelle à leur père.

C'est Maman qui dut se charger de cette triste tâche.

XIV

TOURGUÈNIÉV

Je ne veux pas parler des malentendus qui s'élevèrent entre mon père et Tourguèniév et qui les amenèrent à une rupture complète en 1861.

Chacun en sait les faits principaux; il n'y a pas à les répéter.

Selon l'opinion générale, ce fut la rivalité littéraire qui engendra la discorde entre les deux meilleurs écrivains du temps. Je dois m'élever contre l'opinion reçue, mais, auparavant, je raconterai comment Tourguèniév vint à Iassnaia Poliàna. Je m'efforcerai d'expliquer de mon mieux la vraie cause des dissentiments continuels de deux hommes, tous deux bons, et qui avaient l'un pour l'autre une amitié très cordiale.

Autant que je le sache, mon père, dans sa vie, n'a jamais eu de grosse dispute qu'avec Tourguèniév. De son côté, Tourguèniév écrivait à mon père en 1856 :

« Vous êtes le seul homme avec lequel j'ai eu des désaccords... »

Quand mon père parlait de sa dispute avec Tourguèniév, il prenait sur lui tous les torts, et Tourguèniév, immédiatement après leur querelle, écrivit des excuses à mon père et ne chercha jamais à se justifier.

Pourquoi donc, d'après l'expression même de Tourguèniév, leurs « constellations (la sienne et celle de mon père) eurent-elles dans l'éther des mouvements hostiles? ».

Voici ce que ma sœur Tatiâna en dit dans son article sur Tourguèniév :

« Il ne pouvait pas être question, me semble-t-il, de rivalité littéraire. Tourguèniév, dès les débuts de mon père, reconnut son grand talent et n'a jamais pensé à rivaliser avec lui. Dès l'année 1854, il écrivait à Kolbâssine : « Dieu veuille que Tolstoï vive longtemps; j'en suis persuadé, il nous étonnera ». Il ne cessa jamais de suivre ce que mon père écrivait et il n'en parlait qu'avec admiration.

» Quand ce jeune vin aura fermenté, il en sortira une boisson digne des Dieux », écrivait-il en 1856 à Droujînine,

» En 1857, il écrit à Polonnski :

» Cet homme ira loin et laissera une grande trace. »

Et pourtant ces deux hommes n'ont jamais pu s'entendre...

En relisant les lettres de Tourguèniév à mon père, on s'aperçoit que ces malentendus existaient entre eux depuis toujours. Ils tâchaient de les dissiper, de les oublier, mais ils ressortaient bientôt sous quelque autre forme, et, à nouveau il fallait s'expliquer et se réconcilier.

En 1856, Tourguèniév écrit :

« Votre lettre, cher Liov Nikolaévitch, ne m'est arrivée que tardivement. Je commence par vous remercier de me l'avoir envoyée. Je ne cesserai jamais de vous aimer, et votre amitié m'est très chère. Cependant, chacun de nous, en présence l'un de l'autre, éprouvera encore longtemps une grande gêne, ce qui est probablement de ma faute... Je crois que vous comprendrez d'où provient cette gêne.

» Vous êtes le seul homme avec lequel j'ai eu des *désaccords*. Cela est arrivé, parce que, avec vous, je ne voulais pas me contenter de simples relations amicales. Je voulais aller plus loin, plus à fond. Mais je m'y suis pris maladroitement, j'ai fait un accroc. Je vous ai dérangé. Quand je m'aperçus de ma faute, je reculai, peut-être avec trop de hâte. Et voilà probablement pourquoi un fossé s'est creusé entre nous.

» Mais cette gêne n'est qu'une sensation physique. Rien de plus. Si, à notre nouvelle rencontre, je vois trouble, cela ne viendra pas, en vérité, de ce que je suis un mauvais homme. Je vous assure qu'il n'y a pas à chercher d'autre explication. Faut-il ajouter que je suis beaucoup plus âgé que vous et que j'ai marché dans un autre chemin?

» Je me suis persuadé qu'hormis les intérêts littéraires, nous n'avons que très peu de points de contact. Toute votre vie est un élan vers l'avenir; la mienne est toute basée sur le passé. Il m'est impossible de vous suivre, vous de même. Vous êtes trop éloigné de moi et vous êtes trop solide sur vos jambes pour avoir à suivre qui que ce soit. Je puis vous assurer que je n'ai jamais pensé que vous soyez méchant, et jamais je ne vous ai soupçonné de jalousie littéraire. Je vous ai soupçonné

— passez moi l'expression — d'être très absurde, mais jamais de rien de mauvais.

» Vous êtes trop clairvoyant pour ne pas savoir que, si l'un de nous devait être jaloux de l'autre, ce n'était certainement pas à moi de l'être... »

L'année suivante, il écrivit à mon père une lettre qui doit servir, je crois, de clef pour l'intelligence de leurs rapports :

« Vous m'écrivez que vous êtes très satisfait de n'avoir pas suivi le conseil que je vous donnais, de n'être qu'un homme de lettres. Je ne discute pas. Peut-être avez-vous raison. Pourtant, je l'avoue à ma honte, j'ai beau me casser la tête, je ne puis me figurer ce que vous pouvez être si vous n'êtes pas un homme de lettres.

» Officier ? Propriétaire ? Philosophe ? Fondateur d'une nouvelle religion ? Fonctionnaire ? Homme d'affaires ?... Je vous en prie ; tirez-moi de cet embarras, et dites-moi laquelle de ces hypothèses est la bonne. Je plaisante ; mais au fond, je voudrais extrêmement que vous déployassiez enfin tous vos voiles pour naviguer... »

« Il me semble — continue ma sœur — que Tourguèniév ne voyait chez mon père, en artiste, que son énorme talent littéraire et ne voulait pas lui accorder le droit d'être autre chose qu'un homme de lettres, un artiste. Toute occupation de mon père offensait Tourguèniév, et il lui en voulait de ne pas suivre ses conseils.

» Étant beaucoup plus âgé que lui, il ne craignait pas de constater que son propre talent était moindre. Il ne demandait qu'une chose, c'est que mon père consacrât toutes ses forces à la littérature.

» Et voilà que mon père ne faisait aucun cas de sa modestie, de sa générosité, ne lui obéissait pas, et suivait le chemin que ses goûts et sa nature lui indiquaient ! Les goûts et le caractère de Tourguèniév étaient tout à l'opposé de ceux de mon père. Autant la lutte enivrait mon père et lui donnait des forces, autant elle était contraire à la nature de Tourguèniév. »

Étant pleinement de l'avis de ma sœur, je ne veux ajouter qu'une phrase ; elle est de Nicolas Nicolaiévitch Tolstoï :

« Tourguèniév, disait-il, ne pouvait pas se faire à l'idée que Liovotchka échappât à sa tutelle. »

En effet, quand Tourguèniév était déjà célèbre, nul ne connaissait encore Tolstoï, et, comme le remarque Fett, « on ne parlait que de ses récits, l'*Enfance* ».

Je m'imagine quelle vénération devait ressentir pour Tourguèniév un débutant, d'autant plus qu'Ivan Serguéévitch était un grand ami de son frère aîné et préféré : Nicolas.

Je n'ose pas insister, mais il me semble que, de même que Tourguèniév ne pouvait pas se contenter de relations purement amicales, de même les sentiments de mon père pour Ivan Serguéévitch étaient trop ardents. De là vient, que jamais ils ne purent se rencontrer sans discuter et se brouiller.

A l'appui de mon opinion je vais rapporter un extrait d'une lettre de V. Bôtkine [1], grand ami de mon père et d'Ivan Serguéévitch, au poète Fett.

Cette lettre fut écrite tout de suite après leur brouille :

« Je crois qu'au fond Tolstoï a une âme passionnément aimante et qu'il voudrait aimer Tourguèniév avec toute la fougue qui lui est propre; mais, par malheur, ses sentiments impétueux ne rencontrent que douce indifférence. Il ne peut admettre cela. »

Tourguèniév racontait lui-même que mon père, aux premiers temps de leur amitié, le suivait partout « comme une femme amoureuse », et que, lui, essaya un temps d'éviter mon père, par crainte de son esprit de contradiction.

Il se peut encore que le ton légèrement protecteur de Tourguèniév aux premiers temps de leur connaissance ait irrité mon père. De son côté Tourguèniév était agacé par les « originalités » qui éloignaient mon père de sa spécialité littéraire.

En 1870, avant la brouille, Tourguèniév écrit à Fett :

« Liov Tolstoï continue à faire l'original; c'est probablement sa destinée. Quand fera-t-il sa dernière cabriole ? »

Il lut peu de temps avant de mourir le livre de mon père, *Ma Confession*. Il avait promis de le faire, de « tâcher de comprendre, et de ne pas se fâcher ». Il commença une longue lettre à mon père en réponse à son œuvre, mais ne l'acheva pas « pour ne pas tomber dans la controverse ».

Dans une lettre à Grigôrovitch, le romancier, il appela cette

1. Frère de madame Fett.

œuvre qui était basée selon lui sur des propositions fausses : « la négation de tout ce qu'il y a de vivant dans la vie humaine » et « une sorte de nihilisme ».

Il est évident que Tourguèniév ne comprit pas à quel point mon père était possédé par sa nouvelle façon d'entendre la vie et attribua cet élan à une de ses bizarreries ordinaires, de ces « cabrioles », sur le compte desquelles il avait mis jadis ses occupations pédagogiques, la gérance de son bien, l'édition d'une revue, et ainsi de suite.

*
* *

Autant qu'il me souvienne, Ivan Serguiéévitch vint trois fois à Iassnaia Poliâna. Les deux premières en août et en septembre 1878, et la troisième au commencement de mai 1880.

Je me rappelle toutes ces visites, mais il est possible que j'embrouille quelques menus faits.

Je me rappelle que l'attente de Tourguèniév fut tout un événement et que Maman était fort agitée. Nous apprîmes d'elle que Papa, brouillé avec Tourguèniév, l'avait une fois provoqué en duel, et qu'il venait maintenant, après une lettre de Papa, pour faire la paix avec lui.

Tourguèniév passa tout le temps de sa visite avec Papa qui ne « travailla » même pas pendant qu'il resta à Iassnaia Poliâna. Une fois, Maman nous réunit tous au salon au milieu de la journée, heure inaccoutumée, et Ivan Serguiéévitch lut son conte : *le Chien*.

Je me rappelle la haute et puissante stature de Tourguèniév, ses cheveux gris, soyeux, un peu jaunâtres, sa démarche un peu déhanchée, et sa petite voix qui ne répondait pas du tout à son extérieur imposant.

Il riait aux éclats comme un enfant, et, alors, sa voix devenait encore plus menue.

Le soir, après le dîner, tout le monde se rassemblait au salon. En même temps que Tourguèniév, il y avait à Iassnaia l'oncle Sérioja (le frère de mon père), le prince Léonide Dmitriévitch Ouroûssov (vice-gouverneur de Toûla), l'oncle Sâcha Beers (le frère de ma mère) avec sa jeune femme Patti (une beauté Géorgienne) et toute la famille Kouzminnski.

On pria ma tante Tânia de chanter.

Nous l'écoutions avec un serrement de cœur, attendant ce que Tourguèniév dirait de son chant. Il était connaisseur et amateur.

Il complimenta notre tante et je crois qu'il fut sincère.

Après le chant, on voulut danser.

Tout à coup, au milieu de la danse, Tourguèniév qui était assis à l'écart et regardait, prit par la main une des dames, et, les pouces dans les entournures de son gilet, il se mit à danser un cancan d'après toutes les règles de l'art parisien.

Tout le monde rit aux éclats et Tourguèniév plus que les autres.

Après le thé, les grandes personnes se mirent à causer et une forte discussion s'ensuivit. Le prince Ouroûssov était surtout échauffé et pressait Tourguèniév.

C'était le temps où commençait la « naissance spirituelle » de mon père, comme il appela lui-même cette période de sa vie, et le prince Ourôussov fut un des premiers qui pensèrent sincèrement comme lui et l'aimèrent.

Je ne me rappelle plus ce que le prince Ourôussov, assis en face d'Ivan Tourguèniév, voulait démontrer en faisant de grands gestes, quand, tout à coup il advint quelque chose d'extraordinaire : sa chaise glissa et il tomba doucement par terre, la main toujours étendue et l'index levé.

Saus s'émouvoir, il continua la phrase qu'il disait.

Tourguèniév le regarda de haut en bas et se mit à rire aux éclats :

— Il m'assomme, ce Troubetskoï, — cria-t-il de sa petite voix aiguë, au milieu de son rire, se trompant sur le nom du prince.

Ourôussov fut sur le point de se fâcher, mais, voyant que tout le monde riait, il se releva et se mit à rire lui aussi.

Un magnifique soir d'été, on était assemblé autour de la table du salon. Quelqu'un, je crois que ce fut Maman, proposa que chacun racontât quel avait été le moment le plus heureux de sa vie.

— Ivan Serguiéévitch, à vous de commencer, — dit-elle à Tourguèniév.

— Le moment le plus heureux de ma vie fut celui où, dans

les yeux de la femme aimée, je lus qu'elle m'aimait aussi, — dit Ivan Serguiéévitch, et il devint rêveur.

— Serguiéi Nicolaévitch, c'est votre tour, — dit ma tante Tânia à l'oncle Serge.

— Je ne vous le dirai qu'à l'oreille, — répondit-il avec son sourire fin et sarcastique. — Le moment le plus heureux de ma vie....

Et il continua à voix basse, tout à fait penché contre l'oreille de Tatiâna Andréiévna. Je ne pus entendre ce qu'il lui dit.

Je vis seulement que tante Tânia se retira vite et se mit à rire :

— Ah, vous dites toujours de ces choses-là, Serguiéi Nicolaiévitch! Vous êtes un homme insupportable.

— Que t'a dit Serguiéi Nicolaiévitch? — demanda Maman, qui n'entendit jamais les plaisanteries.

— Je te le dirai plus tard.

Là-dessus, le jeu s'arrêta.

*
* *

Pendant la seconde visite de Tourguèniév, je me souviens d'un incident de chasse à l'affût.

C'était le 2 ou le 3 mai 1880.

Nous allâmes tous en famille, c'est-à-dire Papa, Maman et nous, les enfants, à la clairière de l'autre côté de la Vorônka.

Papa posta Tourguèniév au meilleur endroit et alla se placer à cent cinquante mètres de là, à l'autre bout de la clairière.

Maman, près de Tourguèniév, et nous, les enfants, nous allumâmes du feu.

Papa tira plusieurs fois et tua deux énormes bécasses, tandis qu'Ivan Serguiéévitch, que la chance ne favorisait pas, enviait mon père.

Enfin, quand il commençait à faire nuit, une bécasse vola au-dessus de Tourguèniév et il la tua.

— Tuée? — cria mon père de sa place.

— Tombée comme une pierre. Envoyez votre chien la chercher, — répondit Ivan Serguiéévitch.

Papa nous envoya vers Tourguèniév avec le chien. Ivan Serguiéévitch indiqua où il fallait chercher la bécasse. Mais le chien eut beau chercher, et nous aussi, la bécasse restait introuvable.

Tourguèniév et Papa cherchèrent également. Pas de bécasse.

— Il se peut que vous ne l'ayez que blessée légèrement et qu'elle se soit sauvée, — disait Papa étonné; — il est impossible que le chien ne la trouve pas. Il ne peut pas ne pas trouver un gibier tué.

— Voyons, Liov Nicolaiévitch, je ne suis pas un débutant. Je vous dis qu'elle est tombée comme une pierre. Je ne l'ai pas blessée; je l'ai tuée net. Je connais la différence.

— Alors comment se fait-il que le chien ne la trouve pas? Cela ne se peut pas. Il doit y avoir quelque chose.

La bécasse ne fut pas retrouvée et il en résulta une gêne, comme si l'un des deux chasseurs mentait un peu : ou bien Tourguèniév en disant qu'il avait tué net la bécasse, ou bien Papa, en assurant que le chien ne pouvait pas ne pas trouver un gibier abattu.

Cela arrivait au moment où les deux hommes voulaient éviter le moindre malentendu. Craignant qu'il n'en surgît, ils avaient soin de ne pas entamer de conversations sérieuses et passaient leur temps en distractions agréables.

Le soir, en nous embrassant au moment d'aller au lit, Papa nous souffla d'aller le matin, le plus tôt possible, chercher soigneusement la bécasse à l'endroit que nous savions.

Or, qu'advint-il?

La bécasse, en tombant, s'était accrochée à la cime d'un tremble. Nous ne parvînmes à l'atteindre qu'à grand'peine.

Quand nous l'apportâmes triomphalement à la maison, ce fut un véritable événement, qui fit encore plus de plaisir à Tourguèniév et à Papa qu'à nous autres. Tous deux avaient raison, et tout finit à leur satisfaction commune.

Ivan Serguiéévitch couchait en bas dans le cabinet de Papa. Quand on se sépara pour la nuit, j'allai le conduire dans sa chambre, et, pendant qu'il se déshabillait, je m'assis sur son lit et entamai une conversation sur la chasse.

Il me demanda si je savais tirer.

Je lui dis que oui, mais que je n'allais pas à la chasse parce que ma carabine était mauvaise.

— Je vous donnerai un fusil ; j'en ai deux à Paris et l'un des deux ne sert pas. Il n'est pas de grand prix, mais il est bon. La prochaine fois que je reviendrai en Russie, je vous le porterai.

Je fus très confus. Je remerciai, et j'étais très heureux de penser que j'aurais un fusil « à percussion centrale ». Malheureusement, Tourguèniév ne revint pas en Russie. Dans la suite, je voulus acheter un fusil chez ses héritiers, non pas comme fusil « à percussion centrale », mais comme une arme ayant appartenu à Tourguèniév. Mais je n'y réussis pas.

C'est tout ce que je me rappelle de cet homme, charmant et naïvement cordial, aux yeux et au rire d'enfant, et, dans mon souvenir, sa grandeur s'allie à une bonhommie séduisante et simple.

En 1883, Papa reçut d'Ivan Serguiéévitch sa dernière lettre avant sa mort, écrite au crayon, et je me rappelle avec quelle émotion il la lut. Quand arriva la nouvelle de sa fin, Papa durant plusieurs jours ne parla que de cela. Il s'enquérait partout des détails de sa maladie et de ses derniers moments.

Puisque je parle de cette dernière lettre de Tourguèniév, j'ajouterai que Papa se révoltait sincèrement quand on lui donnait le titre qui en est tiré : « le grand écrivain de la terre russe ».

Il détestait tous les clichés et tenait celui-ci pour stupide.

— Pourquoi « écrivain de la terre » ? — disait-il. — Il arrive que les gens s'accrochent à une bêtise quelconque et la répètent sans aucun besoin.

*
* *

J'ai cité plus haut quelques passages des lettres de Tourguèniév qui montrent avec quelle invariable constance il proclama les dons littéraires de mon père. Je regrette de ne pouvoir dire la même chose des jugements de mon père sur Tourguèniév. Sa nature passionnée apparaît là encore. Ses émotions l'ont empêché d'être impartial.

En 1867, à propos du roman *Fumée*, qui venait de paraître, il écrivait à Fett :

« Dans *Fumée*, il n'y a d'amour presque pour rien, comme il n'y a presque pas de poésie. Il n'y a d'amour que pour l'adultère facile et folâtre. Voilà pourquoi la poésie de ce roman est dégoûtante... J'ai peur d'exprimer cette opinion, parce que je ne puis envisager froidement l'auteur dont je n'aime pas la *personnalité*. »

En 1865, avant sa brouille définitive avec Tourguèniév, il écrivait encore à Fett :

« *Assez*[1] me déplaît. Le subjectif, le « personnel », n'est bon que quand il déborde de vie et de passion, tandis qu'ici le subjectif est plein d'inerte souffrance. »

Dans l'automne de 1883, alors que Tourguèniév était déjà mort, quand toute notre famille déménagea à Moscou, mon père, resté seul à Iassnaia Poliâna avec Agâfia Mikhaïlovna, se mit à relire attentivement Tourguèniév. Voici ce qu'il écrivit alors à ma mère :

« Je pense toujours à Tourguèniév; je l'aime extrêmement; je le regrette et ne cesse de le lire. Je vis avec lui et ferai infailliblement une conférence sur lui; ou bien je vais écrire un article que je ferai lire. Dis cela à Ioûrièv[2]. »

Puis :

« Je viens d'achever la lecture d'*Assez* de Tourguèniév; lis-le, c'est délicieux. »

Malheureusement la conférence publique de mon père sur Tourguèniév n'eut pas lieu. Le gouvernement, en la personne du comte D. A. Tolstoï, lui défendit d'apporter ce dernier tribut à cet ami défunt, avec lequel il se disputa toute sa vie, — uniquement parce qu'il ne pouvait pas être indifférent à son sujet.

XV

GARCHINE

Mes souvenirs sur Vsévolod Mikhaïlovitch Garchine se rap-

1. Roman de Tourguèniév.
2. Directeur de la revue *l'Idée russe*.

portent à mon enfance et sont, à cause de cela, à mon grand regret, incomplets et fragmentaires.

Garchine vint à Iassnaia Poliâna au commencement du printemps de 1880.

J'appris dans la suite que, ce même printemps, il se rendit de Toûla à Kharkov, où il fut enfermé dans une maison d'aliénés.

Cela explique certaines étrangetés de la conduite d'un homme toujours fort modeste et sympathique, bizarreries qui nous sautèrent aux yeux, et, grâce auxquelles sa première apparition à Iassnaia Poliâna resta gravée dans ma mémoire.

Personne de nous n'eut l'idée que nous avions devant nous un homme malade, sous l'excitation d'un mal prêt à se déclarer, et, par conséquent pas tout à fait normal.

Nous attribuâmes ses bizarreries à la simple originalité. Et nous eûmes l'occasion de voir à Iassnaia Poliâna tant d'originaux!...

C'était vers six heures, le soir. Nous étions à table dans la grande salle. Le dîner touchait à sa fin.

On avait servi le dernier plat, quand le domestique, Serge Pétrovitch, annonça à mon père qu'un « homme » l'attendait en bas.

— Que veut-il? — demanda mon père.

— Il n'a rien dit; il demande à vous voir.

— Bon, j'y vais.

Sans finir de manger, mon père se leva de table et descendit.

Nous, les enfants, nous nous levâmes aussi et le suivîmes en courant.

Nous vîmes, dans le vestibule, un jeune homme assez pauvrement vêtu qui avait gardé son pardessus.

Mon père lui dit bonjour et demanda ce qu'il désirait.

— D'abord, je désire un verre d'eau-de-vie et la queue d'un hareng, — répondit l'homme, fixant mon père dans les yeux, d'un regard hardi et clair, et souriant naïvement.

Mon père, qui ne s'attendait nullement à une pareille réponse, parut un instant déconcerté.

Quelle bizarrerie! Un homme à l'air décent, pas ivre, appartenant aux classes intellectuelles; quelle manière étrange de lier connaissance!

Il le regarda encore une fois de son regard profond et pénétrant, et, ayant rencontré ses yeux, il sourit.

Garchine sourit aussi, comme un enfant qui vient de faire une plaisanterie et cherche les yeux de sa mère pour savoir si la plaisanterie a plu.

La sienne avait plu. C'est à dire non pas la plaisanterie, mais les yeux de cet enfant, clairs, lumineux et profonds.

Une telle droiture et une telle intelligence se peignaient dans ce regard, réunies à tant de pureté et de bonté enfantines, qu'il était impossible de ne pas éprouver, en le voyant, de l'intérêt pour lui et de ne pas l'aimer.

Liov Nikolaévitch eut probablement cette impression-là.

Ayant ordonné à Serge d'apporter de l'eau-de-vie et quelque chose pour manger, il ouvrit la porte de son cabinet et engagea Garchine à quitter son pardessus et à entrer.

— Vous devez avoir froid? — lui dit-il avec affabilité, en le regardant attentivement.

— Je ne sais pas; oui, il paraît que j'ai froid. J'ai fait un long trajet.

Ayant avalé un petit verre d'eau-de-vie et mangé un morceau, Garchine dit son nom et ajouta qu'il était « un peu écrivain ».

— Et qu'avez-vous écrit?

— *Quatre jours*, un récit qui a paru dans les *Annales de la Patrie*; vous n'y avez probablement pas fait attention.

— Mais si, mais si, je m'en souviens. C'est vous qui êtes l'auteur de ce beau récit? Il a fortement attiré mon attention. Vous avez donc été à la guerre?

— J'ai fait toute la campagne.

— Que de choses intéressantes vous avez dû voir! Racontez nous cela; c'est si intéressant.

Et mon père se mit à questionner Garchine méthodiquement sur ce qu'il avait vu et sur ce qui lui était arrivé.

Mon père était assis à côté de lui sur un sopha tendu de cuir, et nous, les enfants, nous prîmes place autour d'eux.

A mon grand regret, je ne me souviens pas des détails de cette conversation et je ne prends pas sur moi de la rapporter. Je me souviens seulement qu'elle fut très intéressante.

L'homme qui nous avait ébahis dans l'antichambre, n'exis-

tait plus. Nous étions en face d'un interlocuteur intelligent et agréable qui nous dépeignait en couleurs vives et réelles toutes les horreurs de la guerre qu'il avait vécue. Ses récits étaient si captivants que nous passâmes toute la soirée à l'écouter sans détacher de lui nos regards.

Me ressouvenant de cette soirée à présent, et cherchant à retrouver les symptômes de la grave maladie à la veille de laquelle se trouvait Vsévolod Mikhaïlovitch, je puis dire qu'aucune anomalie ne se sentait en lui, sauf une volubilité exagérée, et aussi que ce qu'il disait était « trop intéressant ».

Les yeux brillants et largement ouverts, il nous déroulait un tableau après l'autre, et, plus il parlait, plus son langage devenait expressif et pittoresque.

Lorsqu'il se taisait un instant, l'expression de sa physionomie changeait, et nous avions à nouveau devant nous, un enfant aimable et doux.

Je ne me rappelle pas s'il passa la nuit à Iassnaia ou s'il repartit le jour même.

Quelques jours plus tard il revint, cette fois monté sur un cheval non sellé.

Nous le vîmes arriver par l'avenue conduisant à la maison, avenue que l'on appelait la « perspective ».

Il parlait seul et faisait de grands gestes bizarres.

Arrivé près de la maison, il descendit de cheval, et, tenant la bête par la bride, nous demanda une carte de Russie.

Quelqu'un lui demanda pourquoi il en avait besoin.

— Je veux voir comment je puis aller à Kharkov, chez ma mère, — dit-il.

— Comment, vous voulez y aller à cheval?

— Mais oui, à cheval; qu'y a t-il là d'étonnant?

Nous allâmes chercher un atlas. Nous l'aidâmes à trouver Kharkov.

Il nota les villes qui se trouvaient sur la route, prit congé et repartit.

Par la suite, nous apprîmes que Garchine avait dételé pour venir chez nous le cheval d'un cocher de Toûla. Le possesseur du cheval ne se doutant pas qu'il avait eu affaire à un homme malade, le chercha longtemps et eut beaucoup de peine à ravoir son cheval.

Après cela, Garchine disparut.

J'ignore comment il arriva jusqu'à Kharkov et comment il fut interné.

Quelques années plus tard parurent les deux minces volumes de ses récits. Je les lus étant jeune homme, et n'ai pas besoin de décrire l'impression que j'en ai gardée.

Je me demandai si ces récits étaient écrits par le même homme aux yeux si singuliers, qui, assis, jadis sur le sopha de cuir, avait raconté tant de choses intéressantes.

Oui, certainement c'était lui! Je le reconnus dans les deux livres.

Et alors, ma sympathie d'enfant pour un inconnu, rencontré par hasard sur mon chemin, se transforma en un profond amour pour l'homme et pour l'artiste. Je suis heureux d'avoir gardé de lui au moins ces mélancoliques et courts souvenirs.

Une troisième fois, j'eus la chance de voir Garchine; ce fut dans notre maison de Moscou, environ un an avant sa mort.

Mon père était absent; ce fut ma mère qui reçut Garchine.

Il était silencieux et concentré, et sa visite fut de courte durée.

Je me souviens que ma mère lui demanda pourquoi il écrivait si peu.

— Est-il possible d'écrire quand on est absorbé toute la journée par un service qui rend la tête malade et stupide? — répondit-il avec amertume, devenu songeur.

Ma mère le questionna sur sa vie privée et lui témoigna beaucoup de sympathie et d'intérêt.

Les grands beaux yeux, ombragés de longs cils, me frappèrent à nouveau. Je les comparai involontairement à ceux que je lui avais vus auparavant.

Jadis ils brillaient d'énergie et de courage, et à présent ils étaient tristes et pensifs. La vie leur avait enlevé l'éclat et les avait recouverts d'un voile d'affliction. Et tout son être paraissait pénétré de tristesse.

On avait envie de lui parler doucement. On sentait le désir de le choyer, de le dorloter.

Lorsque j'appris sa mort, je n'en fus pas étonné. De pareils hommes ne vivent pas longtemps.

Pour répondre à la question que ma mère avait posée à Gar-

chine : — pourquoi il écrivait peu, — j'aurais répété ce que Tourguèniév dit du défunt Nicolas Nicolaévitch Tolstoï, mon oncle :

« Garchine écrivait peu parce qu'il avait toutes les qualités qu'il faut pour être un grand écrivain, sans les défauts qui sont également indispensables pour cela. »

XVI

LES PREMIERS « HOMMES LOUCHES ». — L'ASSASSINAT D'ALEXANDRE II. — ESPIONS.

Le mouvement révolutionnaire qui aboutit au 1er mars 1881 n'atteignit presque pas Iassnaia Poliâna ; nous n'en sûmes rien que par les journaux, décrivant les attentats qui se répétaient si fréquemment à cette époque.

De temps en temps, venaient chez Papa des « hommes louches » qu'il recevait dans son cabinet et avec lesquels il avait de chaudes discussions.

Généralement ces visiteurs hirsutes et sales n'apparaissaient à Iassnaia qu'une fois. N'ayant pas trouvé de sympathie auprès de mon père, ils repartaient pour toujours.

Seuls revenaient ceux qui s'intéressaient à ses nouvelles idées chrétiennes. Je me souviens de quelques *nihilistes* qui revinrent souvent à Iassnaia et, qui, sous l'influence de Papa, abandonnèrent complètement leurs idées de terrorisme.

« Le révolutionnaire et le chrétien, disait Papa, sont placés aux deux extrémités d'un cercle non fermé. Leur proximité n'est qu'apparente. Au fond, il n'y a pas de points plus éloignés. Pour se rencontrer, il faudrait que les deux antagonistes retournassent en arrière et parcourussent toute la circonférence qui les sépare. »

Voici comment nous apprîmes l'assassinat d'Alexandre II. Le 1er mars, mon père était allé faire comme d'habitude sa promenade d'avant le dîner sur la grand'route.

Après un hiver de grande neige, le dégel commençait. Le long des routes, de profondes crevasses s'étaient ouvertes et l'eau les remplissait.

En raison des mauvais chemins, on ne pouvait envoyer personne à Toûla et nous étions sans journaux.

Sur la chaussée, Papa rencontra un Italien ambulant, portant un orgue de Barbarie et des oiseaux au moyen desquels il disait la bonne aventure.

L'Italien venait de Toûla.

On se mit à causer : « D'où venez-vous ? où allez-vous ? »

— De Toûla, affaires méchantes, oiseaux attrapés, tsar tué.

— Quel tsar ? qui l'a tué ? quand ?

— Tsar russe. Pétersbourg, jeté bombe. Journaux reçus.

Rentré à la maison, Papa nous donna la nouvelle de la mort d'Alexandre II et les journaux, arrivés le lendemain, la confirmèrent.

Je me souviens de l'impression accablante que ce meurtre insensé produisit sur mon père.

En dehors de la mort cruelle d'un tsar qui avait fait tant de bien et qui n'aspirait qu'au bonheur du peuple, d'un « vieil homme bon », mon père ne cessait de penser aux assassins, à leur exécution qui se préparait et, moins encore à eux qu' « à ceux qui devaient coopérer à cette exécution et, en particulier à Alexandre III ».

Plusieurs jours de suite, mon père fut soucieux et sombre. Enfin il se décida à écrire une lettre au nouvel empereur.

Il y eut beaucoup de discussions sur le ton à prendre dans cette lettre. Recourrait-on aux appellations qu'exigeait l'étiquette, ou serait-elle écrite dans les termes usités entre simples mortels ? Faudrait-il l'écrire de sa propre main ou la donner à copier à Alexandre Petrovitch Ivanoff, un scribe qui vivait alors chez nous ?

On envoya acheter de bon papier à Toûla. La lettre fut copiée et recopiée plusieurs fois de suite. Enfin elle fut envoyée à Pétersbourg à N. N. Strâkhov, avec prière de la faire parvenir à l'empereur par l'entremise de K. P. Pobiédonôtsév.

Si intense que fût la conviction de mon père, il n'espérait pas que les meurtriers seraient graciés ; il espérait seulement qu'on ne les exécuterait pas.

Il suivit avec transes les journaux, espérant toujours, jusqu'à ce qu'il lût que tous ceux qui avaient pris part à l'attentat avaient été pendus.

Plus tard, mon père apprit que Pobiédonôtsév n'avait même pas remis sa lettre à l'empereur. Il la lui retourna parce que, comme il le lui écrivit, « sa croyance » ne lui avait pas permis de se charger de la commission.

Cette exécution de plusieurs hommes et d'une femme ne frappa pas seulement mon père. Elle nous frappa aussi beaucoup, nous les enfants.

En ce temps-là les exécutions capitales n'étaient en Russie qu'un événement très rare ; on n'y était pas encore accoutumé.

Ce n'est pas comme à présent.

*
* *

Avec le temps, le nombre des « gens louches » qui visitèrent Iassnaia Poliâna, s'accrut. Mais parmi eux il n'y avait presque plus de révolutionnaires.

La plupart étaient des adeptes de mon père ou des chercheurs, venant lui demander conseil ou soutien moral.

Il y en avait de tous les âges et de toutes les professions. Beaucoup d'entre eux étaient sincères et profondément convaincus. D'autres n'étaient que des pharisiens, cherchant à se frotter au nom de Tolstoï et à en tirer quelque profit.

Combien d'originaux, de demi-fous !

Il y avait, par exemple, un vieux Suédois, qui marchait pieds-nus et à peine vêtu, été comme hiver.

Son principe se résumait dans ces mots : « la simplification » et « se rapprocher de la nature ».

Il intéressa mon père quelque temps, mais comme il poussa trop loin « sa simplification », devint cynique et même tout à fait indécent, il fallut le mettre à la porte.

Une autre fois, vint à Iassnaia un monsieur qui ne mangeait qu'une fois tous les deux jours. Il arriva le jour où il ne devait pas prendre de nourriture.

Chez nous, dès le matin, la table était servie pour toute la journée. C'était, pour commencer, le thé et le café, puis le déjeuner, encore le thé avec des biscuits et du pain, ainsi de suite. Le monsieur restait à nous regarder, mais ne touchait à rien.

— J'ai mangé hier, — disait-il modestement, quand on lui offrait quelque chose.

— Et que mangez-vous donc quand vous mangez? — lui demandait-on.

Il ne mangeait qu'une livre de pain, une livre de légumes et une livre de fruits.

— Et avec cela vous n'êtes pas trop maigre! — remarqua mon père.

Il vint aussi, assez souvent, un monsieur blond, le morphinomane O., qui démontrait le dogme chrétien par des formules mathématiques. Il y avait encore un « bon à rien » à chevelure noire, M. P... Dans le village, vivait un juif converti au christianisme, M. F..., et enfin arriva Génitchka[1] S., un espion, envoyé par la police secrète.

Un jour d'été, en nous promenant dans le parc, nous aperçûmes un jeune homme assis sur un fossé et fumant une cigarette. Nos chiens coururent vers lui, en aboyant.

Nous laissâmes, sans en avoir l'air, nos chiens s'exciter un peu, et nous nous dirigeâmes d'un autre côté.

Quelques jours plus tard, nous rencontrâmes ce même jeune homme sur la route, non loin de la maison. Il nous dit bonjour très poliment et entra en conversation.

Il nous raconta qu'il s'était installé dans notre village, chez un de nos paysans, ancien domestique serf, pour y passer l'été avec sa fiancée, Adia, et la mère de celle-ci.

— Venez prendre le thé avec nous, — me dit-il. — Je m'ennuie, nous causerons. Je vous raconterai quelque chose et vous pourriez me rendre un service : je vais me marier un de ces jours et n'ai pas de garçon d'honneur. J'espère que vous ne me refuserez pas de l'être.

La demande me tentait ; j'acceptai.

Au bout de quelques jours, S. m'avait tellement accaparé que nous devînmes de grands amis. J'allais le voir tous les jours ; souvent, j'y restais très tard.

Le jour fixé pour le mariage, je demandai à mes parents la permission de m'absenter toute la journée. Je mis un vêtement propre et me sentais extrêmement fier du rôle de garçon d'honneur.

1. Diminutif d'Eugène.

Au sortir de l'église, on dîna chez les mariés et on but du cassis à leurs santés.

Maman, remarquant que j'étais trop attiré chez mes nouveaux amis, se mit sur le qui-vive et essaya de me retenir.

Un de ses arguments fut qu'un homme comme il faut, qui reçoit chez lui un jeune garçon, devrait avant tout, d'après les usages reçus, faire la connaissance de ses parents.

— Je ne peux pas laisser mon fils aller chez quelqu'un que je ne connais pas, — dit-elle.

Je répétai ces paroles à S. qui vint le jour même s'excuser auprès de ma mère de ne s'être pas présenté plus tôt.

Il fit après cela la connaissance de mon père et vint de temps en temps à la maison. On s'habitua à lui; on le recevait simplement et affablement comme quelqu'un de la famille. Parfois, il prenait part aux travaux des champs avec mon père et paraissait partager complètement ses idées.

En automne, au moment de son départ de Iassnaia, il vint chez Papa et lui confessa sincèrement sa faute : il avoua qu'il était un espion, envoyé par la police secrète pour le surveiller, lui et ceux qui venaient le voir.

Un autre personnage vint beaucoup plus tard à Iassnaia pour y jouer le même rôle; ce fut l'aumônier de la prison de Toûla. Il venait périodiquement causer religion avec mon père.

Ses manières de faux libéral incitaient Léon Nicolaévitch à des confidences. Le prêtre faisait semblant de s'intéresser infiniment à ses idées.

— Quel homme étrange! — disait mon père. — Mais il me paraît sincère. Je lui ai demandé si ses visites fréquentes ne provoqueraient pas le mécontentement de ses supérieurs. Il n'y prend pas du tout garde. L'idée m'est venue qu'il était envoyé pour m'espionner et je lui ai fait part de ma supposition; mais il a assuré qu'il vient me voir de son propre mouvement.

Plus tard, nous apprîmes que le synode, après l'excommunication de mon père, en référait au témoignage de ce prêtre, lequel « avait essayé en vain d'exhorter Liov Nicolaévitch ».

Il vint voir mon père encore une fois pendant une de ses maladies. On lui dit que Papa, souffrant, ne pouvait pas le recevoir. Cela se passait en été. Le prêtre s'assit sur le perron

et annonça qu'il y resterait tant qu'il n'aurait pas vu Liov Nicolaévitch.

Après qu'il eût attendu deux heures il fallut s'expliquer assez vertement avec lui, et le prier de partir.

Je ne l'ai plus revu.

XVII

LA NOUVELLE VIE DE MON PÈRE. — LA GRAND'ROUTE.

Insensiblement, me voici arrivé dans ces souvenirs aux environs de 1880 et j'entre dans la période de mon adolescence.

Dans la réalité, la transition fut pour moi plus insensible encore. Je ne me rendis compte du changement que fort tard. Je regrettai alors mon enfance et me mis à pleurer.

Autant mon enfance avait été radieuse, autant le temps de mon adolescence fut triste.

Est-ce le sort de chacun, ou chacun subit-il différemment cette période-là? Je ne sais. Il me semble que tous les doutes et les agitations que mon père endura à partir de 1876 se sont inconsciemment répercutés en moi.

A ce moment-là, j'avais dix ans.

La vie de mes parents ne m'intéressait, comme il arrive chez tout enfant, qu'autant qu'elle me touchait en propre. Je vais tâcher de raconter ce que je perçus des agitations religieuses de mon père.

Dès ma petite enfance, autant qu'il me souvienne, nous étions élevés à la manière ancienne, dans un esprit purement orthodoxe. Tous les soirs, avant de nous coucher, nous priions Dieu pour Papa, Maman, nos frères, nos sœurs, et « tous les chrétiens orthodoxes ».

La veille des grandes fêtes, un prêtre venait chez nous chanter les vêpres. Pendant le Grand Carême [1] toute la maison faisait maigre la première et la septième semaine.

L'instigatrice de cet ordre de choses était Maman, tandis

1. Le carême d'avant Pâques qui dure sept semaines.

que Papa était assez indifférent en matière religieuse. Souvent, il n'entrait même pas dans la pièce où se trouvaient les prêtres quand ils venaient chez nous célébrer une cérémonie.

Les choses se passaient ainsi quand nous étions tout petits. Ensuite, la manière de voir de mon père sur l'Église changea. Je me rappelle la courte période de sa vie durant laquelle il allait à la messe chaque dimanche, et observait tous les carêmes.

A dater de ce temps-là nous l'entendîmes parler plus souvent de religion.

Qu'il survînt à Iassnaia n'importe qui, le gouverneur de Toûla, M. Oûchakov, ou le comte Bobrinski le radstockiste[1], ou Fett ou P. F. Samârine, ou le prince Ouroûssov, la conversation tournait invariablement sur la religion. Des discussions interminables s'ensuivaient, et, souvent, mon père y fut fort déplaisant et acerbe.

En même temps que lui, nous devînmes plus religieux.

Jusque-là nous n'avions fait maigre que la première et la dernière semaine du « Grand Carême ». A partir de 1877, nous fîmes maigre les sept semaines. On ne servait des plats gras que pour nos professeurs.

L'été, durant le Carême de l'Assomption, nous faisions toutes nos dévotions. Je me souviens que l'on nous conduisait à l'église en linéika[2] et que nous étions tous dans une disposition d'esprit pieuse. Nous tâchions de nous rappeler nos pêchés, et nous nous préparions solennellement à la confession.

L'été de 1877 fut pluvieux; ce fut un été à champignons.

Sur la route qui menait à l'église il en poussait une quantité énorme. Nous nous arrêtions pour les ramasser et les emportions à la maison dans nos chapeaux.

Au cours de ce même été, nous eûmes la visite d'un chanteur de bylines (anciennes légendes) nommé Tchégolioûkov. On l'appelait simplement d'après le prénom de son père, Pétrôvitch. Sa façon de conter les bylines rappelait un peu le chant des aveugles; seulement sa voix n'était pas comme la leur désagréablement nasillarde, ce qui m'a toujours dégoûté de ces derniers.

1. Adepte des doctrines de lord Radstock.
2. Voiture longue où l'on est assis dos à dos.

Je le vois, assis sur les marches de notre perron, en face du cabinet de mon père.

Quand il contait ses bylines, j'aimais à regarder sa longue barbe grise, tordue en tirebouchons. Ses interminables récits me plaisaient beaucoup. On y sentait une profonde antiquité et la saine sagesse populaire. Papa l'écoutait avec un intérêt tout particulier. Chaque jour, il lui faisait dire quelque chose de nouveau et Pétrôvitch trouvait toujours quelque chose à conter. Il était inépuisable.

Plus tard, mon père lui emprunta plusieurs sujets de ses récits populaires, par exemple *les Trois Vieillards* et *De quoi vivent les gens*.

Quand je fus plus âgé, beaucoup de choses se rapportant à cette période-là me devinrent intelligibles. Mais, sur le moment, la nature de la pénible crise morale que traversait mon père m'intéressa peu.

Au printemps de 1878, il fit ses dévotions pendant le carême, et, en été, il alla au couvent d'Optino voir le Père Ambroise. Je ne me rappelle pas ce qu'il raconta de ce voyage. Je sais seulement qu'il en revint de mauvaise humeur. Ensuite, nous l'entendîmes de plus en plus souvent critiquer d'abord, puis définitivement repousser tous les rites, tout le conventionnel religieux.

A la même époque, délaissant les promenades à cheval, les bains à la rivière, la chasse, il commença à aller plus fréquemment se promener à pied sur la grand'route. Il cherchait à y rencontrer des pèlerins avec lesquels il aimait à entrer en conversation.

Cette route qui va de Moscou à Kiév passe à une verste de Iassnaia Poliâna. Avant les chemins de fer, c'était la seule voie de communication entre le Nord et le Sud de la Russie. J'y ai vu, et je m'en souviens très bien, le vieux postillon Pâvel Chentiakov, qui racontait avoir conduit précisément sur cette « chaussée », l'Empereur Alexandre II.

Depuis les chemins de fer, la route a perdu de son importance pour le roulage ; mais pour les piétons, pour les pèlerins, qui, leur besace au dos et de grands bâtons à la main, s'en vont à Kiév, à Notre-Dame d'Ibérie, et autres lieux saints échelonnés sur son parcours, elle reste une voie aimée.

— Je vais à la perspective Nevski, — disait mon père, prenant sa canne et partant se promener.

A son retour, il contait pendant le dîner les rencontres qu'il avait faites. Ses carnets de cette époque sont pleins de notes colorées, caractéristiques, de proverbes, d'adages, expressions typiques de la sagesse populaire.

N'ayant pas trouvé de solution qui le satisfît dans la religion de l'Église, mon père se mit à chercher Dieu dans les croyances des gens simples. Il y trouva ce qui, plus tard, l'amena à étudier l'Évangile et à s'en faire une conception personnelle.

Une fois sur cette voie, il s'adonna tout entier à ses aspirations nouvelles et s'écarta brusquement de son ancienne façon de vivre.

Voici ce qu'il écrit sur cette période de sa vie dans *Ma Confession*.

« La vie de notre société, des riches, des savants, non seulement me dégoûte, elle a perdu pour moi toute raison d'être. »

Cette négation de ce qui faisait jusque-là la vie de notre famille se fit douloureusement sentir pour nous tous.

Enfant de douze ans, je sentais que mon père s'éloignait de plus en plus de nous et que ce qui nous intéressait lui devenait indifférent, étranger, et même répugnant.

Il devint sombre, irritable. Souvent, pour des riens, il se disputait avec Maman, et, de camarade, de chef de famille joyeux et plein de vie, il se transforma sous nos yeux en un prophète accusateur et sévère.

De plus en plus souvent, nous l'entendîmes critiquer âprement l'oisiveté des nobles, leur gloutonnerie, leur vol du travail du peuple.

« Nous sommes assis dans des chambres bien chauffées, tandis qu'on vient de ramasser sur la chaussée un homme mort de froid. Il a été gelé parce que personne n'a voulu le recueillir pour la nuit. Nous mangeons à satiété des côtelettes et toute sorte de pâtisseries et, à Samâra, le peuple mange des herbes, enfle comme du bétail et meurt de famine par milliers. Nous allons nous baigner en voiture, et Procope, qui a perdu son dernier cheval, ne peut plus labourer son lopin de terre. Nous dormons encore quand notre tailleur est déjà allé

à pied à Toûla et en est revenu, pour acheter des agrafes pour nos vêtements. »

Je ne puis pas dire que ces paroles de mon père ne fussent pas compréhensibles, même pour des enfants; nous les comprenions naturellement. Mais elles gâtaient notre égoïste bonheur enfantin et bouleversaient toute notre vie.

Voulait-on organiser un spectacle d'amateurs quand venaient à Iassnaia les deux baronnes Mengden, Noûnia Novossiltsov et les Kilenski? Tout le monde était gai; on causait, jouait au croquet, on parlait d'amour, etc.; et voilà que Papa apparaissait, et, d'un seul mot, ou ce qui était pire, d'un seul regard, il gâtait tout. La gaîté était partie; on se sentait comme honteux.

Il eût mieux valu qu'il ne vînt pas.

Et, ce qu'il y avait de pénible, c'est qu'il le sentait lui-même.

Il aurait voulu ne pas troubler notre gaîté; il nous aimait tous infiniment. Mais sa seule venue nous déconcertait sans qu'il dît un mot, — en pensant seulement.

Tous, nous savions ce qu'il avait pensé et nous en étions gênés.

Malgré tout, notre vie de famille, suivant une route tracée, continuait son cours et se développait.

C'étaient les mêmes gouverneurs et gouvernantes, les mêmes leçons, et toujours des petits enfants que Maman allaitait. La base sur laquelle reposait la vie de notre fourmilière n'était pas encore ébranlée, et, comme auparavant, elle nous demeurait à tous égoïstement indispensable.

A la vérité, on sentait un certain dédoublement pénible. Il manquait quelque chose, et quelque chose de principal, parce que Papa s'éloignait de nous de plus en plus. Souvent cela nous oppressait. Mais nous ne pouvions cependant pas changer notre vie comme il l'aurait voulu, car cela nous semblait absolument impossible.

Dans la lutte de l'idée et des traditions, dans la lutte du « gâteau d'Anquet » et de « la vie selon Dieu », il advint ce qui arrive toujours en des cas pareils; les traditions prirent le dessus et l'amertume de « l'idée » ne fit que gâter la douceur des « gâteaux » familiaux.

Comment aurions-nous pu concilier « la vie selon Dieu », la

vie des pèlerins, la vie des paysans qui plaisait tant à Papa, avec les principes infrangibles qui nous avaient été inculqués dès le berceau? avec l'obligatoire nécessité de manger à dîner de la soupe et des côtelettes? avec celle de parler l'anglais et le français? avec la préparation pour le gymnase et l'université? ou avec les rôles qu'il fallait apprendre pour un spectacle de société?

Souvent il nous semblait, à nous, enfants, que ce n'était pas nous qui ne comprenions pas notre père, mais que, au contraire, c'était lui qui ne nous comprenait pas parce qu'il s'occupait de « choses personnelles ». Ces choses, c'étaient ses idées nouvelles et le tas de livres qui s'amassait dans son bureau.

Il apportait on ne sait d'où des montagnes de livres, vies des saints, canons, homélies des pères de l'Église. Il passait des journées entières à les lire, enfermé en bas dans son cabinet. Il lisait et pensait.

Il sortait pour les repas, sombre, soucieux, et, s'il commençait à parler, ce n'était que de ce qui l'intéressait : cela pour nous tous, n'offrait guère d'intérêt.

Ce n'est qu'avec une profonde épouvante que je me représente l'état de son âme en ce temps-là.

Arrivé à la négation complète de tout ce qu'il avait jusqu'alors adoré, à la négation de cette vie patriarcale et seigneuriale qu'il venait de décrire avec tant d'amour, et qu'il s'était créée ; arrivé à nier tout ce qui l'avait occupé précédemment, à commencer par la guerre même à son renom littéraire et sa religion ; à quel point dut être terrible son isolement!

Il l'était d'autant plus que c'était l'isolement au milieu d'une foule d'étrangers.

Ayant commencé par la négation, et n'ayant pas encore trouvé les sources de l'amour que lui donna plus tard l'étude de l'Évangile et qui devint la base de toute sa façon d'envisager la vie, il se jetait de tous côtés comme un homme condamné à mort, et, pendant deux ans, il se débattit contre la tentation du suicide.

Et nous ne le comprenions pas!

S'il déversait devant nous le trop-plein des idées qui le tourmentaient, nous nous écartions avec effroi craignant qu'il ne gâtât notre « gâteau d'Anquet ».

Pourtant il s'intéressait à nos leçons, et tâchait de se mettre à notre niveau, mais on sentait que ce n'était pas naturel; que c'était forcé. Il le faisait, non comme un père mais comme un précepteur. Il en avait lui-même conscience.

Dans une de ses lettres à V. I. Alexèiév vers 1882, il disait, en lui décrivant sa famille :

« Seriôja travaille beaucoup et met sa confiance dans l'université; Tânia est bonne à demi, sérieuse à demi, intelligente à demi; elle ne se gâte pas; elle devient plutôt meilleure. Ilioûcha fait le paresseux, grandit, et son âme n'est pas encore écrasée par son développement organique, Liôla et Mâcha me paraissaient meilleurs; ils n'ont pas pris ma grossièreté comme ont fait les aînés. Il me semble qu'ils se développent dans de meilleures conditions qu'eux. »

J'ai cité cette lettre, touchante par ce blâme de soi-même qu'elle exprime, pour montrer combien mon père s'intéressait délicatement et consciencieusement à notre éducation, et à quel point il était tourmenté durant ses périodes d'éloignement, lorsqu'un combat intérieur le détournait de sa famille.

COMTE ÉLIE TOLSTOÏ

(Traduction de Mme LIMONT-SAINT-JEAN et de DENIS ROCHE.)

LE CENTENAIRE

DE

CLAUDE BERNARD

L'année qui vient de s'écouler est celle du centenaire de la naissance de Claude Bernard, un des génies qui ont le plus honoré la science française au cours du siècle passé. Il est juste et il est utile qu'à cette occasion le grand public sache les titres qu'a la mémoire de ce savant à la reconnaissance de ses compatriotes et de l'humanité. Ces quelques pages sont pour les lui rappeler.

Discuté et contesté pendant sa carrière, proclamé sans rival vers la fin de sa vie, partiellement éclipsé après sa mort par une autre gloire, nous assistons présentement à un retour d'une opinion mieux informée en faveur de Claude Bernard. Ses doctrines se confirment dans ce qu'elles ont de vraiment essentiel; sa philosophie règne de nouveau dans la biologie, qu'elle a mise au rang de ses sœurs aînées, les autres sciences. Le moment paraît donc venu de porter, sur l'homme et l'œuvre, une estimation que l'évolution des choses a rendu plus facile à la fois à formuler et à comprendre.

***

Claude Bernard est né à Saint-Julien-sur-Saône. Sa famille était d'origine beaujolaise. Il reçut l'éducation classique dans un collège religieux à Villefranche. Ses études terminées, il commença un stage dans une pharmacie de Lyon, au faubourg de Vaise. Au cours de ses études au collège, il avait ambitionné la gloire littéraire. Il partit pour Paris, emportant une œuvre théâtrale qu'il voulut soumettre au jugement de l'un des princes de la critique d'alors. Sur l'avis qui lui fut donné de ne pas se hasarder dans une carrière si dangereuse, il se voua à l'étude de la médecine, qu'il ne quitta plus désormais.

Jamais conseil donné plus à propos n'eut de plus heureuses conséquences; et lorsque quelque vingt ans plus tard le grand savant alla prendre place à l'Académie française à côté de celui qui, à un moment décisif, avait influencé si utilement son avenir, ils purent se féliciter l'un d'avoir donné le conseil, l'autre de l'avoir suivi.

Claude Bernard fut rapidement distingué par ses maîtres et en particulier par Magendie, dont il devint l'interne à l'Hôtel-Dieu en même temps que le préparateur à son laboratoire du Collège de France. Il aborda sans succès les concours de l'agrégation en chirurgie; et cet exemple n'est pas à l'actif du concours comme mode de recrutement pour les chaires de haut enseignement. Il fit de l'enseignement libre et (ce qui n'était pas alors commun) expérimental de la physiologie.

A la fois partagé et hésitant entre la pratique chirurgicale et la recherche scientifique, il s'adonna de plus en plus à cette dernière et finit par en être récompensé. Il suppléa, dans sa chaire de médecine du Collège de France, Magendie, longtemps malade, avant de lui succéder. Pour lui fut créée à la Sorbonne une chaire de physiologie générale (1854), qu'il échangea, après quelques années, contre une chaire de même nom au Muséum d'histoire naturelle (1868).

Il fut nommé à l'Académie des Sciences (1854) et à l'Aca-

démie française (1868), et fait sénateur vers la fin de l'Empire. Sa vie s'écoula dans le travail de la recherche scientifique et dans la méditation des problèmes de la biologie. C'est dans son laboratoire du Collège de France, « cave humide » où il passa sa vie de chercheur, qu'il fit successivement toutes ses belles découvertes. Ses leçons professées au même endroit ont été la matière d'une série d'ouvrages dont chacun, à son apparition, fut un événement scientifique. Dans son cours du Muséum, il coordonna plus tard toutes ces données en un ensemble cohérent, et donna un corps à la physiologie générale qu'il avait fondée.

Il vivait en relations d'amitié, ou même d'intimité, avec des hommes eux-mêmes illustres, tel que Dumas, Chevreul, Pasteur, H. Sainte-Claire-Deville, Berthelot, P. Bert, pour ne nommer que les plus connus parmi les morts et dans le seul milieu scientifique. Sa renommée, rapidement grandissante et universelle, appelait près de lui les savants étrangers, dont certains se sont initiés ainsi à cette méthode expérimentale qu'avec Magendie il a fait pénétrer en biologie et en médecine. Il les laissait étonnés, autant des résultats obtenus dans cette voie, que des moyens de fortune employés pour les obtenir; les séances avaient lieu parfois dans des abattoirs ou des salles d'équarrissage.

De haute taille, l'œil vif, le regard profond, la figure expressive, sa personne était empreinte de dignité et de bienveillance. Ses élèves étaient pour lui une famille, avec laquelle il vivait en échange d'idées et de sentiments. Pour ceux d'entre eux qui survivent, cette familiarité avec le Maître marque, dans leur existence, une époque inoubliable. Comme à beaucoup d'hommes d'élite, les épreuves ne lui furent pas ménagées. Sa vie domestique ne fut pas heureuse autant qu'elle aurait mérité de l'être. Sa santé subit une crise grave, pendant laquelle il se retira dans sa campagne de Saint-Julien. Il y utilisa les loisirs forcés, que lui imposait la maladie, à la composition de son immortelle *Introduction à la médecine expérimentale*. Dans ce domaine paternel, agrandi et rénové par lui, il aimait, pendant les vacances, à recevoir ses amis et ses élèves; Pasteur y vint. Son esprit observateur ne l'y abandonnait pas, et comme viticulteur il

donnait des conseils profitables à ceux qui voulaient l'entendre.

On l'avait en profonde vénération dans tout le pays. Châtelains et paysans du voisinage, d'un commun accord, l'environnaient de considération et de respect, ayant le sentiment qu'une supériorité incontestable le désignait comme une des gloires les plus pures de leur patrie locale et de la patrie commune. C'est au retour d'une période de vacances, qu'encore dans toute la force de son beau génie, il dut s'aliter, et, après un mois de maladie, mourut d'une pyélo-néphrite suppurée. Ses funérailles, sur la proposition de Gambetta, furent faites aux frais de l'État, au milieu d'un grand concours d'admirateurs, d'élèves, d'amis, de compatriotes.

*
* *

Pour comprendre l'œuvre des grands hommes, il faut les situer dans leur temps. La valeur de leurs découvertes se juge à la grandeur des inconnues, des préjugés, des erreurs qu'elles ont fait disparaître, autant qu'à la fécondité des méthodes et des principes qu'elles nous ont légués. A l'époque où Claude Bernard débutait dans la physiologie, la science qu'il allait de son vivant personnifier était en possession déjà de données essentielles. Au fond commun des connaissances qu'elle avait reçues de l'antiquité et des anatomistes de la Renaissance, à l'œuvre des Érasistrate et des Galien, puis à celle des Regnier de Graaf, des W. Harvey, des Haller s'était ajoutée celle de Lavoisier et Laplace, et aussi celle de Bichat. Magendie, le maître direct de Claude Bernard, avait inauguré, par une découverte fondamentale, l'étude méthodique du système nerveux, et donné à l'expérimentation physiologique une impulsion décisive. La physiologie de cette époque pourrait être comparée à un monument, dont certaines parties auraient été poussées déjà fort avant, mais qui ménageaient entre elles de grands vides, et ne laissaient point deviner le plan d'ensemble qui doit les rattacher dans un tout harmonieux.

Autre lacune également grave : les rapports que la physiologie doit soutenir, d'un côté avec la médecine d'où elle est

née et pour laquelle elle travaille, de l'autre avec la science générale à laquelle elle demande ses moyens expérimentaux, n'étaient pas clairement définis. Ils étaient même compris, soit avec celle-ci, soit avec celle-là, d'une façon exclusive, qui enlevait à la physiologie sa signification et jusqu'à son existence propre. Ce dont la médecine scientifique (la physiologie n'est pas autre chose) avait alors besoin, ce n'était pas seulement d'ouvriers habiles en l'art d'expérimenter et d'observer, mais d'un architecte qui sût fixer le dessin général de l'œuvre poursuivie jusque-là sans plan véritable, d'un législateur qui codifiât les règles de la recherche biologique, semée de tant de difficultés, d'un savant, à la fois penseur profond, autant qu'inventeur de vérités nouvelles. Ce fut là justement l'œuvre de Claude Bernard, et, sous certains de ses aspects, elle ressemble à la tâche accomplie par Descartes dans la philosophie, puisqu'en débarrassant la biologie des fantômes insaisissables qui l'obsédaient et en l'établissant solidement sur les données de l'expérience, il lui a rendu le même service que ce dernier à la philosophie, en lui donnant pour point de départ le sens commun et l'évidence.

Depuis le travail sur *le Suc gastrique et son rôle dans la nutrition*, qu'en 1843 il présente comme thèse inaugurale de médecine, jusqu'à ses dernières publications sur *les Phénomènes de la vie communs aux animaux et aux végétaux*, en passant par son *Introduction à la médecine expérimentale*, nous voyons cette œuvre se poursuivre sous son double aspect scientifique et philosophique, chaque vérité conquise apportant à l'investigateur un enseignement pour des conquêtes nouvelles : enseignement dont il nous fait profiter, en le développant en termes explicites, au lieu de le garder par devers lui, ou de n'en user qu'à l'état inconscient, comme c'est le cas chez beaucoup de créateurs. Inventorier le détail de ce monument scientifique n'est pas ce qui importe ici; mais il convient d'en dégager la portée et la signification par des exemples caractéristiques.

Un trait commun à toutes ces recherches, c'est, en premier lieu, l'esprit d'analyse. L'expérimentation physiologique date de loin, puisqu'on en fait remonter l'origine à Galien ; mais l'être vivant est resté longtemps une sorte de réactif global, dont on

n'avait guère les moyens et dont on n'entreprenait même pas de dissocier les fonctions. Cela tenait et à la difficulté de l'œuvre et à la conception fausse qu'on se faisait de l'unité de l'être, attribuée au rayonnement dans l'organisme d'une force centrale intérieure dite *vitale*, à la fois spécifique et indivisible. L'anatomie, qui procède pourtant par dissection, c'est-à-dire par analyse, n'avait rien changé à cet état d'esprit jusqu'au jour où Bichat, lui donnant pour base ses systèmes composants élémentaires, eut l'idée de rattacher à ces éléments les propriétés physiologiques, dont le consensus est nécessaire pour l'entretien de la vie. Mais c'est à Magendie que revient le mérite d'avoir mis en vogue définitive la pratique de l'expérimentation sur l'être vivant. Il n'y a pas moins un abîme entre la discipline expérimentale de Magendie et celle de son génial élève. Le premier, systématiquement défiant à l'égard du raisonnement, ne voulait avoir que des yeux; le second, comprenant que la découverte n'est pas dans le fait, mais dans l'idée, trace la marche du raisonnement expérimental et fixe d'une façon définitive les règles de son emploi.

*
* *

La recherche de la vérité scientifique met en jeu nos sens, qui doivent être éveillés et rompus aux constatations exactes, nos mains qui doivent posséder la technique des expériences, enfin et surtout notre esprit qui, s'appuyant sur certains principes généraux, établit entre les phénomènes observés les relations, qui sont l'expression essentielle de la connaissance scientifique. C'est la nécessité de cette coopération de l'esprit et des sens, pour la connaissance des lois naturelles, qui a été longue à saisir, en biologie principalement.

Avant que sa technique expérimentale eut été créée et possible, la médecine fut d'abord en proie, comme toutes les autres sciences et plus longtemps qu'elles, à l'esprit de système. Lorsque l'expérimentation y devint praticable et courante, il était fatal qu'elle cherchât, à son tour, à y prendre une place exclusive, avant de s'adapter au raisonnement scientifique, pour lui fournir, tantôt sa base, tantôt sa conclusion, comme

il est devenu de règle depuis lors. Ce sera l'éternel honneur de Cl. Bernard d'avoir réalisé d'abord en lui-même cet accord essentiel de l'idée avec le fait, d'avoir montré par des découvertes admirables sa puissance à pénétrer les secrets du règne vivant, puis, en des pages impérissables, de nous avoir retracé, dans son détail, le légitime processus psychologique, qui mène à de si grands résultats. Par là ses écrits ressemblent à ceux de ces grands hommes de la Renaissance, les Copernic, les Galilée, les Stevin, les Kepler, qui, nous dit un savant contemporain qui les a beaucoup étudiés, « sans aucune arrière-pensée de cachoterie mesquine, heureux de leurs recherches et de leurs découvertes, nous apprennent comment ils sont arrivés à débrouiller les faits ».

Sans doute, dans le temps où Cl. Bernard écrit sa mémorable *Introduction à la médecine expérimentale*, les règles de la recherche scientifique existent déjà ; les principes les plus généraux sur lesquels elle s'appuie sont proclamés et utilisés ; des sciences expérimentales, la mécanique, la physique, la chimie sont en plein essor ; des modèles existent donc qu'il n'y a qu'à imiter ; c'est ce qu'il reconnaît lui-même, dès les premières pages de son livre, en annonçant son dessein de faire pénétrer ces vérités dans la médecine, qui était restée jusqu'alors trop à l'écart de ce grand mouvement. Mais la difficulté de tous les temps a toujours été de rendre évident ce qui ne l'est pas encore. Si légitime que pouvait paraître cette tentative à ses yeux, comme elle l'est maintenant aux nôtres, elle ne rencontrait pas moins la plus vive opposition de la part des représentants de la science médicale d'alors, y compris ceux qui avaient la charge de son enseignement.

Il faut vraiment avoir vécu l'âge d'homme pour se rendre compte de ce qu'il faut de temps et d'efforts persévérants pour que les vérités, qui nous paraissent les plus simples, s'imposent aux esprits. Ce n'est que par échelons que le progrès se réalise, comme si une gradation trop rapide risquait de compromettre la solidité de l'édifice qui laborieusement s'élève. Les différences superficielles, qui existent entre les phénomènes et objets de nos études, nous frappent naturellement beaucoup plus que les relations profondes qui établissent entre eux l'unité. Ce n'est donc que peu à peu que celle-ci se

dévoile à nous. Chaque grand homme, comme le dit Claude Bernard, est fonction de son temps, c'est-à-dire ne se dégage qu'incomplètement des ténèbres qu'il a réussi à percer sur un point.

A première vue quelle différence entre la spontanéité des manifestations de la vie et l'inertie de la matière inanimée qui, par opposition, nous donne l'image et la définition de la mort! Bichat, lorsqu'il projetait une organisation des sciences biologiques, calquée sur les divisions des sciences physiques et chimiques, avait très bien compris la nécessité d'une décentralisation et d'une décomposition de la force vitale, en facteurs multiples, qui pussent se prêter à l'analyse; mais il avait reculé devant l'idée d'identifier ces facteurs eux-mêmes avec ceux de la nature cosmique. Il ne pouvait les comprendre que vitaux. Il fallait donc bien l'effort d'un génie nouveau, pour achever l'œuvre que le génie précédent n'avait pu qu'ébaucher.

Si, pour établir la vérité nouvelle, il suffisait de prendre le contre-pied de la doctrine en cours, les réformes philosophiques seraient en vérité bien faciles; mais il n'en est pas ainsi. Magendie, dont il ne conviendrait de méconnaître ni les services qui furent grands, ni les travaux dont certains furent de premier ordre, avait tenté une réaction de ce genre, comme en témoigne un de ses principaux ouvrages sur les *Phénomènes physiques de la vie*. La physiologie, pour laquelle il fit tant, n'était pour lui qu'une physique animée. Des manifestations de la vie, qu'il soumettait à une expérimentation rigoureuse, il ne voulait et ne croyait retenir que le côté physique ou chimique, seul réel à ses yeux. Savoir distinguer dans les choses, à la fois les caractères qui les rassemblent et ceux qui les séparent, est le propre des esprits véritablement réformistes et novateurs. C'est l'appréciation exacte de la nature des liens qui rattachent la physiologie à la science générale et la mise en relief des caractères qui lui sont propres, qui font la valeur de la réforme accomplie par le nouveau et jusqu'ici dernier législateur de la biologie. Il lui découvre ses racines dans la physico-chimie d'une part et dans l'anatomie de l'autre; il montre en quoi consiste son problème propre, au fond bien distinct de celui de ces sciences; il indique qu'elle se prolonge dans les manifestations plus difficilement analysables de la sensi-

bilité : définissant par là même l'ordre dans lequel se superposent les questions si complexes qui ressortissent à son domaine. Il joint surtout l'exemple au précepte, et il y a profit, en le suivant, à méditer les réflexions dont il l'accompagne et à se pénétrer des conclusions qu'il en déduit.

*
* *

La philosophie naturelle, celle particulièrement qui envisage la distribution de la vie à la surface de notre globe, les formes multiples qu'elle revêt et l'équilibre des règnes qui se la partagent, a toujours attiré l'attention des penseurs. De grands expérimentateurs, les Priestley, les Bonnet, les de Saussure, les Dumas, nous en avaient tracé un tableau qui rendait compte des faits mémorables par eux observés et qui n'est pas sans grandeur. Le principe en était un dualisme, une opposition de fonctions entre les deux grandes divisions du règne vivant, les végétaux d'un côté, les animaux de l'autre. Aux premiers était dévolue la fonction de création, à partir des éléments, des groupements chimiques qui constituent la substance vivante, de réduction de l'acide carbonique de l'air, avec libération d'oxygène, enfin d'absorption de l'énergie représentée par la radiation solaire ; aux seconds était attribuée la fonction inverse de destruction, jusqu'aux éléments, des corps complexes de la substance des tissus, la fonction de formation de l'acide carbonique après absorption de l'oxygène, de dégagement de l'énergie sous forme de chaleur et de travail. Ce tableau n'est point inexact, si on s'en tient aux premières apparences et qu'on néglige d'entrer dans le détail intime des opérations. Il nous masque cependant ce qu'il y a de plus essentiel dans ces opérations mêmes, à savoir le type commun, suivant lequel elles se déroulent dans tout être et tout élément vivant; en d'autres mots, il nous cache l'unité des phénomènes de la vie, base essentielle sur laquelle Cl. Bernard va fonder la physiologie générale.

C'est en étudiant l'*Évolution des matières sucrées dans les animaux* qu'il entre en possession des faits qui, dûment inter-

prétés, devaient le conduire à une des réformes les plus profondes qui aient été réalisées en biologie. L'importance des découvertes qu'il fit dans cette voie est accusée par l'opposition qu'elles suscitèrent, et dont les dernières manifestations se sont prolongées jusqu'après sa mort. Les animaux ne peuvent avoir dans leur sang et leurs tissus que les complexes, dits principes immédiats, qui leur sont fournis directement ou indirectement par les végétaux, voilà ce qu'affirmait la doctrine dualiste, et ce que la philosophie naturelle, en se basant sur la statique chimique des deux règnes, acceptait sans restriction, comme un exemple d'une des grandes harmonies et une preuve de l'ordre qui gouverne l'univers. L'esprit humain, lorsqu'il a acquis la conviction qu'il est en possession d'une vérité de ce genre, n'aime pas à la voir menacée dans ses preuves, même si on lui affirme qu'elle sera rétablie sous une forme nouvelle, à la fois plus exacte et plus générale. Il craint toujours de perdre au change. C'est l'éternel obstacle que rencontrent et rencontreront toujours les novateurs, promoteurs d'une idée ou d'un fait qui accuse un progrès de la connaissance; c'est aussi le témoignage le plus probant de la puissance créatrice de l'inventeur, que l'aptitude qu'il montre à découvrir ce que personne n'est disposé à voir, jointe au courage et à l'indépendance d'esprit, avec lesquels il défend, contre tous, la vérité nouvelle.

L'inventeur de la « glycogénie animale » nous a raconté, comme il l'a fait pour la plupart de ses découvertes, la suite des idées et des expériences par lesquelles il a passé pour arriver à la certitude de ses conclusions; son point de départ, en quelque sorte obligé, dans la doctrine dualiste alors en faveur; l'extension analytique qu'il compte donner à cette doctrine par des expériences nouvelles; la précaution (circonstance vraiment capitale de son œuvre) qu'il prend de vérifier le bien-fondé de son point de départ; sa surprise de trouver en défaut l'axiome réputé fondamental de la biologie de son temps; son choix inflexible en faveur du témoignage de l'expérience, après qu'il a épuisé les épreuves vérificatrices de sa découverte; les conséquences si importantes qui s'en déduisent pour l'étude du problème de la vie; le progrès capital enfin qu'elle représente de ce point de vue, sans contradiction réelle avec l'ancienne

conception, à laquelle on avait seulement donné une signification qui dépassait le témoignage des faits.

Plus il avance dans le développement de cette œuvre, plus s'accuse le parallélisme et non plus l'opposition des processus glycogénésiques chez les animaux et chez les plantes. La matière sucrée, aussi nécessaire à ceux-là qu'à celles-ci, suit chez les uns et chez les autres une évolution, dont les étapes, à des nuances près, se ressemblent. L'être vivant, quel qu'il soit, fabrique cette substance avec des matériaux en somme divers ; il lui donne, il est vrai, des formes multiples et variées, mais qui ont entre elles des équivalences ; il la détruit finalement pour ses besoins, en l'oxydant à l'état d'acide carbonique et d'eau ; et ces corps, voisins des éléments, sont restitués au milieu. Voilà ce que montre l'analyse, lorsqu'elle pénètre dans l'intimité de l'être vivant, au lieu de ne considérer que les rapports existant entre les individualités ou les groupements qui le représentent sur le globe. On sent tout de suite que cette vue unitaire va s'étendre aux autres substances alimentaires et constitutives des organismes, pour devenir le schème fondamental de la nutrition. La physiologie actuelle ne fait que développer, en le contrôlant à chaque pas, sur les autres substances et en particulier sur les plus intimement constitutives de l'organisation animale, les protéiques, le concept si exact et si profond du maître.

On se demandera, à ce propos, comment la doctrine unitaire, devenue maintenant familière aux esprits, avait pu si longtemps se dissimuler à des observateurs d'une perspicacité éprouvée, et surtout comment sont conciliables avec elle les faits constatables, à première vue, d'opposition fonctionnelle des deux règnes du monde vivant. C'est ce qui ressortira clairement de l'analyse qui va suivre. Qu'il suffise, pour en préparer la compréhension, de rappeler que l'opposition de fonctions, qui se manifeste dans les deux types caractéristiques qui représentent la vie, est bien réelle, mais que, pour en comprendre le sens, il faut la transposer de ces types eux-mêmes à la matière vivante, dans laquelle elle va figurer les deux phases inverses et obligées de son évolution, prise à tout instant de son existence. La vie n'existe pas sans leur double coopération ; elle est fondée sur leur succession et leur accord ; et cela se

voit d'autant mieux, grâce aux ressources actuelles de l'analyse biologique, qu'on l'étudie dans ses représentants les plus élémentaires. L'erreur des anciens se comprend d'elle-même, si l'on remarque que, chez les végétaux, la phase de destruction fonctionnelle est masquée au point de ne pouvoir être décelée que par des artifices d'expérience, et que chez les animaux la phase créatrice l'est encore davantage par un travail préliminaire de décomposition des aliments, qui commence à leur digestion, mais se poursuit beaucoup plus loin que les moyens d'alors ne pouvaient permettre de le voir et même de le soupçonner. A tout prendre, l'opposition fonctionnelle des deux règnes, qui serait une erreur physiologique, subsiste, si nous ne consultons que leur rapport extérieur et leur rôle dans l'équilibre cosmique.

***

La vie n'est pas un état statique. Sous certaines apparences d'immobilité elle cache l'activité incessante des processus intérieurs qui participent à sa réalisation et à son entretien. C'est un équilibre essentiellement mobile, un flux ininterrompu de matière et d'énergie, un courant morphogène, dans lequel un régime de succession régulière d'éléments qui se remplacent donnent l'illusion de la stabilité : ou mieux, suivant que l'esprit s'arrête sur le résultat ou sur les moyens mis en œuvre, c'est à la fois un acte de conservation et une suite de substitutions perpétuelles. Le physiologiste analyste n'a garde de négliger ce second point de vue, qui est proprement le sien. Dans ce courant ininterrompu, qui va de l'inorganique à l'organisé, pour retourner à l'inorganique, on peut reconnaître ce qu'on appelle présentement un *cycle*; mais le mot n'était pas en usage à l'époque à laquelle se réfère le débat en question.

Ce cycle dont l'ensemble, dans un organisme développé, embrasse une infinité de cycles partiels ou composants, présente, comme tous les cycles un peu complets, une phase de progression et une phase de régression. Le mérite du maître a été de saisir, dans sa réalité, ce qu'un terme approprié nous

fait maintenant bien comprendre. La relation de l'être vivant à son milieu est à deux faces et présente en succession deux ordres de phénomènes, les uns de *création organique*, les autres de *destruction organique*. Incessamment il puise dans ce milieu des matériaux qu'il amène, par degrés, à l'état d'organisation qui est le sien; incessamment il rejette dans ce milieu des substances usées, qui font ainsi retour à la nature inorganique. Ces deux opérations sont « connexes et inséparables, en ce sens que la destruction est la condition nécessaire de la rénovation; les actes de destruction sont les précurseurs et les instigateurs de ceux par lesquels les parties se rétablissent et renaissent ».

Nous sommes ici au point nodal de la conception de la vie, telle que Cl. Bernard l'a énoncée, et il est nécessaire de bien dégager sa pensée, qui n'a pas toujours été bien comprise, d'autant qu'il lui a donné des formules qui, pour être plus expressives, ont pu paraître contradictoires. Tantôt, quand il veut nous faire bien saisir la nature réelle des manifestations les plus frappantes de la vie, il insiste sur l'activité destructive de ces manifestations : il proclame alors que « la vie, c'est la mort ». Rappelant à ce propos une phrase de Cuvier, qui désigne l'amour comme une des activités les plus caractéristiques de la vie, il remarque que le langage populaire ne s'y est pas trompé, lorsqu'il dit d'un être qu'il brûle d'amour, qu'il se consume et meurt d'amour. Mais, pour être le plus évident, le processus destructeur n'est pas le plus vital des deux phénomènes; c'est bien plutôt l'inverse; d'où l'autre formule : « la vie, c'est par excellence la création », — création non de matière assurément, mais de complexes chimiques, de protoplasme vivant, de formes qui se conservent à travers le renouvellement des éléments composants. Voilà bien ce qui, pardessus tout, distingue la vie, et lui donne une place à part au milieu des phénomènes offerts à l'étude de nos diverses sciences et à la méditation de notre esprit.

Par sa phase fonctionnelle ou destructive le cycle vital se rattache, sans effort, à l'ensemble théorique des sciences générales qui ont l'expérience pour base. Il ne viole aucun principe essentiel, aucune loi reconnue fondamentale, et plus on l'étudie plus se vérifie l'identité qu'il manifeste avec ceux dont

les règles nous sont coutumières. Nous devons avouer qu'il est loin d'en être de même pour ce qui concerne la phase organisatrice, à qui est dévolu le rôle de réparer cette destruction et de préparer les conditions d'une nouvelle activité. Il faut, à la vérité, dans celle-ci distinguer ce qui étant œuvre de *synthèse chimique* a comme tel son équivalent dans les opérations du laboratoire, de ce qui est œuvre de *synthèse morphologique* ou travail d'organisation proprement dit. Comment expliquer cette croissance, cette extension continue de la vie laissée à elle-même? De quel secours nous sont ici les principes généraux qui sont à la base des sciences? Au-dessus de cette matière et de cette énergie qui se conservent, qu'y a-t-il qui les gouverne et les dirige, dans les voies innombrables que suivent les manifestations de la vie? Qu'est-ce que cette modalité d'un être pour qui la conservation est une alternative de création et de destruction? Comment ces termes que la physico-chimie exclut par définition s'accordent-ils avec les postulats que les sciences, que la science en un seul mot a pris pour point de départ de toutes ses spéculations?

Sans doute, le double invariant matériel et énergétique, qui impose ses bornes à l'univers sensible, s'applique aux représentants de la vie, comme à tout le reste; on n'en sent pas moins que celle-ci le déborde par quelque côté. Enserrée dans les lois de la quantité qu'elle connaît, si on peut dire, trop bien pour songer à les enfreindre, elle s'épanouit dans le sens de la qualité, et, par ses œuvres du moins présentes, semble échapper au principe de dégradation qu'on pose comme une des lois essentielles du Cosmos. Elle nous montre, comme l'a dit A. Comte, « un enrichissement du réel ». Elle laisse deviner un ordre de faits qui, sans rompre avec les données connues, réclame des principes nouveaux ou un élargissement des anciens : tous changements que seul l'avenir peut réaliser, dans une mesure qui nous est inconnue, et dont nous ne pouvons avoir que le vague pressentiment.

L'énigme de la vie, qui sous une de ses faces s'est laissée entamer, fuit donc de nouveau devant nous, et se retranche dans un ordre de faits et d'idées qui peut paraître inaccessible. Nous ne devons pas pour cela nous laisser décourager, et c'est Cl. Bernard encore qui nous en donne les raisons. L'enchaî-

nement des phénomènes dans la nature est tel que l'action que nous avons sur les uns nous donne indirectement puissance sur les autres; de sorte que, par le connu, si nous savons nous y prendre, nous pouvons gouverner aussi l'inconnu. Puisque la création organique se règle sur la destruction fonctionnelle, nous pouvons indirectement l'influencer par le moyen de cette dernière; en modifiant ou régularisant une des phases du cycle vital, nous le maîtrisons tout entier. Comme le dit si éloquemment notre auteur, « nous pouvons plus que nous ne savons », et si notre pouvoir reste en somme limité, il est réel et va s'agrandissant.

***

Lorsqu'au moment de sa mort Cl. Bernard fut proclamé le créateur de la physiologie générale, une voix s'éleva de l'étranger pour dire que si, en France, on eût suivi plus attentivement le mouvement biologique alors en cours, on aurait compris que ce titre n'était plus à donner, revendiqué qu'il était par la science allemande. Il était trop facile de répondre en détournant le reproche, que c'était l'attention de nos voisins qui s'était trouvée distraite.

Les travaux du botaniste allemand Schleiden et ceux du physiologiste Schwann avaient apporté effectivement, en biologie, une donnée de la plus haute importance, celle de la constitution cellulaire des tissus végétaux et animaux, base depuis lors incontestée de l'anatomie générale. La science, que le génie de Bichat avait créée par l'emploi de moyens encore très imparfaits, prenait, de ce fait, une généralité et une unité insoupçonnées. Wirchow, auquel on doit la formule célèbre « omnis cellula ā cellulā », avait fondé sur ces nouveautés une « pathologie cellulaire » qui se trouvait alors encore en pleine faveur. Voilà ce qu'on opposait à l'œuvre du savant français, pour lui dénier le titre dont on le saluait à peine disparu.

Si capitale que soit la donnée qui s'était ainsi introduite dans notre science, elle n'a par elle-même rien d'explicatif, donc rien de physiologique dans le sens vrai du mot; et le dis-

crédit dans lequel est tombé le système médical qui l'avait prise pour base, tient justement à ce que les vues hypothétiques et les déductions tirées de la morphologie y tiennent, à chaque pas, la place de l'expérience. Cette physiologie cellulaire qui n'est, du reste, qu'un des aspects et non des plus essentiels de la physiologie générale, loin que Cl. Bernard l'ait négligée, c'est lui encore qui nous a fourni les méthodes d'analyse et les exemples sur lesquels elle s'appuie pour formuler ses prétextes et ses lois, dans la mesure où celles-ci sont connues. C'est à chaque instant qu'il parle des éléments histologiques ou cellulaires ; il ne les perd pas de vue, et arrive à nous faire connaître certaines de leurs propriétés, tant communes que spécifiques.

A l'aide du *curare* dont il nous dévoile les surprenants effets, il résoud le problème de l'*irritabilité musculaire*, posé par Haller, mais resté en suspens. Voilà la propriété physiologique par excellence, établie sur un fondement expérimental. A l'aide des anesthésiques, il nous fait pénétrer plus profondément encore dans cette étude de l'irritabilité, envisagée dans les deux règnes de la vie, et il en fait le premier degré de la sensibilité, telle qu'on l'observe chez les animaux. Partout il unifie et généralise ; mais toujours il se maintient sur le terrain solide de la physico-chimie, qu'il a pris pour base et point de départ. Il va nous dire comment se fait la liaison entre ceci et cela.

La science, en somme, n'est qu'un système de relations, établi dans notre esprit, et représentatif de celui que nous imaginons exister entre les choses. Prise dans son acception la plus simple, la plus immédiate, la relation manifestée par l'intoxication curarique, est définie par l'action d'une substance chimique, le curare, sur un élément anatomique, la fibre nerveuse motrice, dans laquelle ne s'introduit aucun changement visible, mais dont le pouvoir de réponse aux excitants, l'irritabilité propre, a disparu. Que faut-il entendre par là ?

Avant tout ne soyons pas dupes des mots. L'irritabilité n'est pas une donnée directe de l'expérience ; c'est un concept, par lequel s'exprime le terme ultime auquel nous conduit, dans un cas donné, l'analyse expérimentale. En raison même de

cette irréductibilité de l'irritabilité, tant nerveuse que musculaire, à quelque propriété commune de l'ordre chimique ou physique, nous avons parfaitement le droit d'en faire une *propriété vitale* puisque, par définition, la propriété n'est jamais que l'expression de l'impossibilité où nous sommes de ramener un phénomène d'ordre donné à des phénomènes plus élémentaires, et que la notion d'élément est toute relative, variable de ce fait suivant l'état de nos connaissances. Mais nous n'aurons plus jamais l'idée que ces propriétés, vitales par définition, c'est-à-dire inexistantes hors du champ de la vie, puissent subsister sans le concours des propriétés communes des corps de la nature, à plus forte raison entrer en conflit avec elles, ou s'y substituer par élimination.

En principe, la physico-chimie s'impose à la nature entière; on ne conçoit rien d'objectif qui puisse lui échapper. Mais si la nature prend ses bases dans les lois primaires de la matière et de l'énergie, elle ne limite pas ses productions aux êtres que ces lois sont suffisantes à conditionner; elle complique son œuvre dans des voies diverses et nous en montre, existant côte à côte, des échantillons très inégaux. Voilà pourquoi le simple nous apparaît à côté du complexe, et pourquoi aussi dans le complexe, le simple n'apparaît pas à premier examen. Il a fallu l'étudier d'abord dans ceux de ses représentants qui sont extérieurs à nous-mêmes, pour avoir les éléments de comparaison qui nous permettent de le reconnaître en nous.

Un séculaire malentendu est donc dissipé. Quelle que soit la forme ou la nature de l'agent provocateur, qui, du dehors, intervient pour exciter, paralyser ou modifier en quelque façon notre organisme, ce sera toujours en mettant en jeu quelque propriété physico-chimique que cet agent réalisera l'effet obtenu, propriété incluse et souvent indiscernable dans ce complexe organisé qu'est l'élément vivant, mais qu'on y peut cependant déceler dans des circonstances favorables. C'est du reste ce que notre auteur fait voir, dans le cas si caractéristique de *l'action de l'oxyde de carbone sur les globules rouges du sang* et, par extension, de celle de l'oxygène lui-même sur ces éléments histologiques si caractéristiques. C'est en réalisant, d'après des lois chimiques déterminées, une combinaison définie avec une substance définie du globule

rouge (l'hémoglobine), que, soit l'un, soit l'autre gaz exerce son action, celui-ci d'entretien de la respiration, celui-là de suppression de cette fonction, quand accidentellement il prend la place du gaz respiratoire normal, l'oxygène. La physiologie générale nous apparaît désormais fondée sur l'unité de la vie, et ses relations avec la physique générale se trouvent du même coup merveilleusement exposées.

Les faits généraux, découverts par Cl. Bernard et dont la mise en lumière d'un seul aurait suffi à illustrer une carrière, sont si nombreux dans son œuvre, qu'on se voit astreint à choisir parmi eux. Avant d'entrer plus avant dans la philosophie de cette œuvre, il faut rappeler encore qu'on lui doit la connaissance d'une relation fondamentale, insoupçonnée avant lui, rattachant le système nerveux aux actes de la nutrition. C'est sous le nom d'action vaso-motrice ou celui plus anatomique et plus usuel de *nerfs vaso-moteurs*, que cette liaison fonctionnelle est communément désignée. Tout d'un coup, vers 1851, on apprenait, par une expérience, que les recherches ultérieures de plusieurs physiologistes ont complétée dans ses détails, que l'action du système nerveux, restreinte jusqu'alors aux mouvements de déplacement des membres et du corps, s'étendait à tout l'arbre vasculaire; et un système particulier de nerfs (le grand sympathique), auquel on ne connaissait pas d'emploi certain, était justement celui auquel était attribuée cette importante fonction. Une motricité, à première vue moins visible et gouvernant des activités purement intérieures, s'ajoutait ainsi à la motricité grossièrement évidente de nos relations avec le dehors.

C'est là l'explication, en un sens très exacte et la plus facilement compréhensible, qu'on donne d'ordinaire de cette mémorable expérience. En fait, si l'on se reporte au concept qui lui a donné naissance dans l'esprit de son auteur, on voit qu'elle déborde de beaucoup le résultat, si important soit-il, d'une extension de l'influence nerveuse à tout le mouvement vasculaire et viscéral, qui se trouve ainsi démontrée par elle. Ce que Cl. Bernard cherchait initialement, ce n'était pas précisément un rapport de nerf à muscle, mais une relation entre l'action nerveuse et cette chaleur, qui incessamment sort des êtres vivants, en témoignage de leur activité intérieure,

relation qui s'est éclairée et étendue depuis, mais qui était alors démontrée pour la première fois.

Pareillement, par une autre expérience dite de la *piqûre diabétique*, il sut, en atteignant le système nerveux en un de ses points nodaux et, en rompant par une infime blessure l'équilibre de la glycogénèse, montrer comment ce centre d'action tient sous sa dépendance la chimie hépatique, et par extension comment le système nerveux gouverne la chimie nutritive tout entière. Le domaine de l'action nerveuse, en même temps qu'il s'agrandissait jusqu'à atteindre les limites mêmes de l'organisme, descendait, de ce fait, dans un ordre de fonctions, où il semble que cette action se rapproche de la phénoménalité ordinaire, dont les lois nous sont accessibles ou déjà connues. La distinction, au regard de notre ignorance, n'en reste, à vrai dire, pas moins profonde et, jusqu'à nouvel informé, irréductible. Parler du système nerveux, c'est, sous une forme aiguë ou obtuse, consciente ou subconsciente, faire intervenir la sensibilité et poser le problème si obscur de ses rapports avec le mouvement. Le système nerveux n'est capable de rien en dehors des strictes lois de la physico-chimie et de l'énergétique communes; c'est lui toutefois qui commande dans l'organisme. Étroitement conditionné par ces lois dans l'exécution des actes qu'il suscite, il devient, à son tour, condition de l'ordre dans lequel ceux-ci s'assemblent et se succèdent, en vue, ne craignons pas de dire le mot, d'une fin, qui est le bien-être et la conservation de l'être vivant. On voit que si la vie a ses racines dans les phénomènes de la nature inanimée, elle a aussi, en un certain sens, ses lois particulières. Son problème complexe ne peut s'aborder que par échelons, et, pour avancer sa solution, les bonnes directions, données à l'esprit qui raisonne, sont aussi nécessaires que les faits nouveaux qu'on demande à l'expérience de nous révéler.

*
* *

Réformer une science, c'est, avant tout, modifier le fond d'idées, sur lequel les esprits s'exercent, et donner une direction, autant qu'une impulsion nouvelle, à leur activité. Les

sciences diverses s'offrent à cet égard, les unes aux autres, des modèles qu'il faut savoir adapter à leurs besoins particuliers. Nombreuses sont les conceptions de la vie, qui ont été proposées et se sont succédées dans l'esprit des hommes de réflexion. Cl. Bernard comprend, mieux que qui que ce soit à son époque, qu'une définition en est illusoire, en tant qu'elle se prétendrait adéquate à son objet, Il doit suffire de la caractériser et encore en termes qui n'auront rien d'absolu. Il faut surtout, si on veut agir sur elle, fixer les conditions de ses manifestations, et c'est à cette fin qu'il dirige la médecine dans la voie expérimentale. L'état relativement avancé des autres sciences lui permet de voir que leur développement et leur puissance d'action leur sont venus de ce qu'elles ne considèrent jamais un corps comme isolé dans l'univers, mais définissent toutes ses propriétés par ses relations avec les autres corps. Les caractères, de prime abord si dissemblables de l'être vivant, quand on le compare à la nature inanimée, ont jusqu'alors éloigné l'esprit des biologistes d'un tel rapprochement; il en saisit la légitimité et la fécondité, il le met à la base de sa conception de la vie.

Pour la première fois la relation de l'être vivant avec son milieu est comprise, affirmée et définie en termes expressifs et clairs. « Les conditions de la vie, dit-il, ne sont ni dans l'organisme ni dans le milieu extérieur, mais dans les deux à la fois. En effet, si l'on supprime ou si on altère l'organisme, la vie cesse, quoique le milieu reste intact; si d'un autre côté on enlève ou on vicie le milieu, la vie disparaît également, quoique l'organisme n'ait pas été détruit. » Cette conception s'est montrée à la fois juste et féconde. Le conflit, comme l'on dit quelquefois, entre l'être et le milieu est, en réalité, incomparablement plus constant et plus actif dans le règne vivant que dans le règne minéral, où s'établit généralement un équilibre statique ou de repos; tandis que dans le premier cet équilibre est mobile et conditionne le renouvellement incessant de la substance organisée, qui n'est vivante que par cette permanence de son mouvement évolutif. C'est du reste ce que Cuvier avait déjà aperçu, et ce qu'il traduit par sa comparaison si expressive de l'être vivant avec « un tourbillon, dans lequel la forme est plus essentielle que la substance ». Seulement il

se méprend, en faisant de la nutrition une fonction intermittente, parce qu'il la confond avec la digestion, pour n'avoir pas pénétré la loi fondamentale de l'organisation, comme l'a fait depuis Cl. Bernard.

C'est une tradition que se sont longtemps transmise les biologistes, aussi bien que les poètes, que l'âme et la vie sont dans le sang. Ce fluide coloré, cette chair coulante qui est canalisée à travers les régions les plus intimes de nos tissus, passait pour être la quintessence de la substance vivante, parce que la vie s'écoule en quelque sorte avec elle, quand par l'ouverture d'un gros vaisseau elle s'échappe de notre corps. C'est encore là une simple apparence, démentie par un examen raisonné et approfondi des choses, et c'est encore à Cl. Bernard que nous devons d'avoir inverti les termes du rapport qui rattache notre sang à nos tissus. Une idée à coup sûr géniale, c'est d'avoir compris que le sang est un *milieu intérieur*, c'est-à-dire le milieu direct, immédiat, commun, dans lequel vivent les éléments histologiques constitutifs des organes. C'est à ce milieu, que l'organisme emporte avec lui, qu'est dévolu le rôle d'assurer les conditions essentielles à l'entretien de la vie : les réserves alimentaires, l'eau, l'oxygène, la chaleur, toutes conditions qu'il tire lui-même du milieu cosmique, mais qui y sont à l'état intermittent, irrégulier, quantitativement diffus ou variable. C'est lui qui fait l'unité entre ces organisations animales, à la fois complexes et diversifiées qui peuplent l'univers habitable. Les animaux qui rampent sur la terre, qui nagent dans les eaux, qui volent dans les airs, le possèdent ce milieu, qui leur distribue température uniforme, concentration régulière des substances en dissolution, tension convenable de l'oxygène nécessaire, etc., et c'est à lui qu'ils doivent, dans chacun des genres de vie auxquels ils sont adaptés, l'indépendance relative qu'ils ont acquise à l'égard des différences et variations si profondes que présentent leurs habitats. Sous des apparences infiniment diverses la vie est donc bien une.

Par là même le problème de l'organisation s'éclaire d'un jour inattendu. Ces fonctions qu'on considérait jusque-là comme primordiales, la respiration, l'absorption digestive, la dépuration excrémentielle, la calorification et jusqu'à la distri-

bution de l'excitation nerveuse, n'existent point pour elles-mêmes, mais pour l'entretien et le bon équilibre de ce milieu intérieur devenu si parfait, c'est-à-dire si constamment bien adapté aux conditions de la vie chez les animaux les plus hautement différenciés. Toutes les fonctions tendent à la régularisation du milieu intérieur. Leurs traductions extérieures, par des organes morphologiquement différents, indiquent seulement les relations particulières que chacune soutient vis-à-vis du milieu cosmique, d'où tout procède et où tout retourne. Quant aux différences, parfois si profondes, qui s'observent d'une classe d'animaux à l'autre, elles visent l'adaptation particulière de cette classe d'êtres au milieu également particulier, air, terre, ou eau, qu'elle a choisi pour l'habiter. Telle est la loi dite *de constitution des organismes*. L'œil humain a-t-il jamais pénétré plus loin dans les secrets de la nature vivante ?

*
* *

Dans les sciences, comme dans la vie pratique, on vit parfois longtemps sur des axiomes qui finissent par être trouvés faux. C'est la vocation des esprits supérieurs de découvrir en quoi consiste l'erreur, et de la signaler à leurs contemporains ; et c'est aussi l'obstacle le plus sérieux, auquel se heurte le développement de leur œuvre, que le préjugé bien ancré auquel elle vient donner un démenti. Pour réformer une science, il arrive qu'il faille réformer une mentalité ; ce fut le cas de Cl. Bernard, au temps où il vécut. Toute sa doctrine repose sur un principe philosophique, celui du *déterminisme des phénomènes*, qu'il a la gloire d'avoir introduit en biologie.

Les principes sont, par définition, les formules les plus générales que nous puissions donner de l'expression du réel. Nous les voyons s'introduire un à un dans les sciences, en éclairant chaque fois plus profondément leur domaine. Il arrive, qu'avant d'être dégagés et formulés, ils se trouvent en germe dans l'œuvre des maîtres, qui les appliquent d'abord d'une façon inconsciente. C'est ce qui est arrivé dans l'étude du monde inanimé. Ni Galilée, ni Descartes, ni Lavoisier

n'auraient jamais eu l'idée que les lois qu'ils découvraient pussent être sujettes à variations, c'est-à-dire au caprice de la nature. Le déterminisme expérimental était pour eux un point de départ, un axiome assez évident pour être sous-entendu. Mais justement, en opposition avec cette vérité incontestée, et à titre de caractère distinctif fondamental, la nature animée était exclue de ce déterminisme. Faire revenir l'esprit humain d'un préjugé aussi fortement enraciné a été un des services les plus méritoires qui ait été réalisé en vue de ses progrès et qui témoigne de la pénétration de l'intelligence qui l'a accompli, autant que de la valeur incomparable des faits expérimentaux qui ont forcé la conviction.

Ce déterminisme, sans lequel il n'y a pas de prévision, c'est-à-dire pas de science possible, il n'y a en réalité (et c'est ce que Cl. Bernard s'efforce de faire comprendre) qu'à le laisser subsister comme attribut des phénomènes de la mécanique, de la physique et de la chimie, et à voir que ceux-ci sont partie intégrante de l'être vivant. L'échange perpétuel, qui se fait entre celui-ci et son milieu et qui est la condition première de la vie, ne permet pas qu'il en soit autrement. Substances et énergies, du fait qu'elles pénètrent de l'un à l'autre et réciproquement, ne peuvent pas se dépouiller de leur nature propre. Éléments constitutifs de l'être vivant, elles lui imposent leurs conditions de déterminisme irrévocable. Du moment qu'est affirmée la relation nécessaire et continue des deux termes qui se succèdent, dans l'évolution du cycle vital, l'énergétique s'impose à l'être vivant, comme à tout le reste. S'il en pouvait être autrement, l'invariant qui est à la base du postulat sur lequel tout repose, perdrait jusqu'à sa définition, et l'édifice tout entier de la science générale s'écroulerait avec celui de la biologie. Enfin, le déterminisme fondamental, qui s'impose à la substance et à l'énergie organisées, n'exclut nullement l'existence de conditions intérieures propres à la vie, lui donnant une place caractéristique dans l'univers; l'énergétique la conditionne, mais ne suffit pas à l'expliquer.

Le déterminisme, transporté ainsi du domaine de la physique à celui de la biologie, a franchi les limites de cette dernière; il est devenu un système, tout au moins un concept philosophique. Cl. Bernard a eu occasion de dire qu'il décli-

nait toute responsabilité de cette extension. Il a distingué le fatalisme du déterminisme scientifique, tel qu'il le reconnaît nécessaire. Il n'a pas voulu se laisser entraîner, par les nécessités apparentes de la logique, sur un terrain où l'on perd facilement pied. Et c'est en cela encore qu'il nous montre bien la nature de son esprit dégagé (mais cela absolument) de toute idée de système *a priori*. Il ne se laissera enrôler dans aucune des philosophies qui se partagent, se sont partagé et se partageront probablement toujours l'esprit humain, en tant que croyance ou aspiration de nos sentiments les plus intimes. Il sait qu'il y perdrait sa liberté de recherche. Ce n'est pas qu'il condamne la tendance à philosopher; il la considère même comme l'excitant secret, qui nous pousse, à notre insu, à l'investigation dans les sciences; mais il n'en veut retenir que ce qu'on appelle l'esprit philosophique, ou esprit d'ordre et de généralisation légitime, qui adapte l'ensemble innombrable des faits observés à la capacité de notre intelligence. « Que si après cela, dit-il, nous laissons notre esprit se bercer au vent de l'inconnu et dans les sublimités de l'ignorance, nous aurons au moins fait la part de ce qui est la science et de ce qui ne l'est pas. » Paroles dignes d'un Pascal, qui aurait échappé au vertige de la pensée.

Ce grand observateur était aussi un grand méditatif. Toutes les faces du problème de la vie ont retenu son attention. Lui aussi, comme Cuvier, Lamarck, Darwin, a réfléchi sur cet enchaînement des êtres dans le temps, cette répétition des formes à travers leur évolution qu'on qualifie d'*hérédité*. Quel est le lien qui rattache, les uns aux autres, ces états morphologiques successifs et renaissants? Il ne le voit pas nettement, mais il insiste surtout pour qu'on distingue ce côté du problème de celui qui est proprement expérimental. Sa crainte est, avant tout, qu'en sortant de l'expérience, qui définit les limites d'action de la physiologie, on ne compromette les résultats acquis, et qu'on ne lâche la proie pour l'ombre. Il ne repousse pas toute idée de *finalité*, parce que notre intelligence a besoin de ce concept, pour embrasser les faits dans leur ensemble. Il veut seulement qu'on l'enferme dans l'être vivant, qu'on comprenne que cet être a sa fin en lui-même et non en dehors de lui; « il forme un microcosme, un petit

monde, où les choses sont faites les unes pour les autres et dont on peut saisir la relation, parce que l'on peut embrasser l'ensemble naturel de ces choses ».

Pour ce qui est de la filiation des êtres vivants, il la comprend et la définit admirablement dans son expression objective. Après nous avoir dit que la vie est une création dans le sens de passage de l'organique à l'organisé, il nous prévient que cette expression ne vaut plus rien, lorsqu'elle désigne l'être nouveau qui est censé naître d'un parent. En ce sens « rien ne naît, rien ne se crée, tout se continue », ou, pour condenser les deux points de vue dans la même formule, « le mystère de la continuation de la vie n'est pas moindre, ni plus grand, que celui de sa naissance ».

Voilà le terme où la science biologique a été amenée par l'effort expérimental et intellectuel d'un seul homme. Qu'on le compare, ce terme, à celui qui lui a servi de point de départ et qu'on se demande s'il y a beaucoup d'exemples d'une transformation aussi profonde, dans un sujet aussi difficile. En tout cas, ne nous étonnons plus que, mise en possession de ses principes directeurs et de ses lois fondamentales, cette science se signale désormais par des progrès qui vont étonner le monde. C'est ce qu'on n'a pas assez compris.

*
* *

Parmi les savants que nous admirons, il en est qui, soit que leur activité ait triomphé de l'âge, soit qu'ils soient morts trop jeunes, ou pour une raison qui tient à la fois de l'une et de l'autre cause, n'ont pas eu de vieillesse. Cl. Bernard fut de ceux-là. A soixante-cinq ans, âge de sa mort, son intelligence est en plein labeur. Dans l'ordre expérimental, il vient de faire connaître ses belles recherches sur l'anesthésie des plantes et du protoplasme en général. Dans l'ordre doctrinal, il a commencé la publication de ses leçons sur les phénomènes de la vie commune aux végétaux et aux animaux, qui s'achèvera par les soins d'un de ses élèves. Il s'est tracé un vaste plan de recherches et de méditations sur les problèmes les plus fondamentaux de la science de la vie. Il aborde en

particulier l'étude des *fermentations*, qu'il se propose de traiter dans son enseignement, et sur lequel il a institué des expériences que la mort va l'obliger de laisser à l'état d'ébauches.

Il est alors dans la plénitude de sa renommée. Ses doctrines règnent et servent de guide à la pensée médicale de l'époque. Si sur certains points elles ne sont pas comprises et estimées à leur valeur, elles ne laissent pas d'être acceptées et cultivées, parce qu'il n'y a rien qui leur fasse ombre. En revanche par la généralité des vues qui y sont exposées, elles débordent le champ de la médecine et réagissent sur la pensée scientifique du temps, et c'est par là qu'elles valent à leur auteur cette sorte de royauté, qu'on aime, chez nous, à décerner à telle personnalité plus représentative que les autres des tendances et des progrès du jour.

Mais c'est à ce moment même qu'un autre astre était en train de se lever, dont les rayons allaient frapper les regards d'un tel éblouissement que, pour un temps, l'attention serait distraite de tout ce que sa lumière n'éclairait pas.

Pasteur avait abordé depuis des années déjà l'étude des fermentations, connexe de celle plus générale des *générations* dites *spontanées*. Ses travaux, suivis avec le plus grand intérêt par Cl. Bernard, étaient, par certains côtés, confirmatifs de la doctrine de celui-ci, notamment sur l'unité des phénomènes et processus essentiels de la vie, sur les relations de l'être vivant avec son milieu, etc. D'accord sur tous les faits constatables, comme cela ne pouvait manquer d'être entre expérimentateurs de ce mérite, les deux maîtres de la science biologique divergeaient d'opinion sur la partie en quelque sorte philosophique du problème.

Pasteur voyait dans la vie du ferment la cause de la fermentation; Cl. Bernard ne pouvait rattacher ce phénomène qu'à un agent d'ordre chimique, d'autant qu'il se manifeste essentiellement par une destruction de la substance fermentescible. Cette dernière explication était du reste celle que les physiologistes donnaient des actes digestifs, qui sont essentiellement des fermentations. Cl. Bernard pensait faire l'unité dans la question, en rapprochant la cellule du ferment figuré (la cellule de levure de bière par exemple), de la cellule sécrétante d'une glande intestinale, et l'agent opérant de

cette cellule de levure, du suc sécrété pas la cellule glandulaire. Cette vue, dont il n'aboutit par à faire la preuve (il y travaillait au moment où la mort allait le surprendre), était l'expression de la réalité, telle qu'elle fut démontrée depuis et acceptée par Pasteur lui-même. La vérité était donc de son côté.

Mais heureusement d'une erreur le génie sait faire sortir des merveilles; Pasteur l'a montré mieux que personne avant lui, et cela tient, il faut le dire, à ce que le point de vue nouveau, qui allait être développé, est, par un certain côté, indépendant de la question en litige. Négligeant systématiquement le détail intime de l'action des germes, il porte son attention sur leurs manifestations visibles les plus saillantes; il met en relief leur pouvoir de multiplication, qu'il utilise pour les faire apparaître là où ils se dissimulent, et pour les trier ensuite par catégories et espèces pures. Ce qu'il met en jeu, c'est cette vie créatrice, que les physiologistes connaissent bien, mais qu'ils n'expliquent pas, faute de données suffisantes sur ses processus intimes, et qui n'en est pas moins un outil admirable de puissance, tombé sous la main d'un génie.

Peu à peu, sous l'impulsion qu'il a donnée, un règne nouveau se découvre à nous, le règne microbien, dont l'importance se dévoile à mesure qu'il est mieux connu. Les microbes ont une fonction cosmique dans la circulation de la matière et les conditions de la végétation à la surface du sol; ils sont, d'autre part, la cause des maladies infectieuses, qui menacent, à chaque instant, notre existence. Leur dispersion incessante et leur pullulation, dans des milieux appropriés donne une explication rationnelle aux faits de contagion et d'épidémie. Dans le conflit permanent, qui s'établit entre le milieu cosmique et nous, il faut donc désormais tenir compte d'adversaires, qui ont à la fois la puissance et la fragilité de la vie, susceptibles qu'ils sont d'envahir nos humeurs et nos tissus, aptes à s'y développer en troublant leurs fonctions. Mieux encore, ces virus sont susceptibles d'être transformés en *vaccins*, et cette découverte fait naître des espérances illimitées.

Pendant un temps le microbe devint la raison suffisante de tous les phénomènes morbides, comme déjà la « cellule spé-

cifique » l'avait été à une époque antérieure, dans les premiers débuts de la pathologie cellulaire. La grande faute fut, dans un cas comme dans l'autre et comme toujours, de bâtir sur des données nouvelles, assurément fondamentales, un système de toute pièce. Les maîtres ne sont pas responsables des déformations que l'esprit public fait subir à leurs travaux et à leur pensée. Quoi qu'il en soit, les difficultés surgirent, lorsque de la constatation on chercha à pénétrer dans l'explication des phénomènes. La relation du microbe à son milieu naturel ou artificiel a dû alors entrer en ligne de compte ; l'ère des *sérums* s'est ouverte et l'on a inscrit de nouvelles conquêtes.

C'était revenir à l'étude de ce « milieu intérieur » dont on a défini plus haut le rôle dans l'organisme ; et, ce qu'on étudie présentement dans cette nouvelle direction, c'est son adaptation et sa résistance à l'attaque des ennemis venus du dehors. Qu'on fasse un pas de plus, qu'on se souvienne de la loi de constitution des organismes et de la relation qu'elle implique entre les éléments constitutifs du corps vivant et ce milieu, pour sa régulation, son équilibre, son appropriation aux diverses circonstances, en vue de la conservation de l'être, et l'on rentrera alors dans la pure doctrine de Claude Bernard, appliquée à la pathologie et à la thérapeutique, augmentée de la géniale acquisition due aux travaux de Pasteur et de son école.

Pour ce qui est de la gloire qui s'attache aux œuvres et aux hommes, elle n'est pas nécessairement adéquate à leur mérite et il n'en faut accuser personne. L'esprit public n'est pas apte à porter de tels jugements en connaissance de cause. Il est naturel qu'il base son estimation d'une découverte sur le profit immédiat qu'il en retire. Il apprécie mieux l'utilité d'un objet que la valeur d'un principe. L'homme qui découvre un continent le frappe plus d'admiration que celui qui fait connaître une loi de la nature. Il ne peut pas voir que les principes, devenus monnaie courante, qui servent de base à des nouveautés qui l'étonnent, ont dû être arrachés par l'effort d'une pensée supérieure, et qu'ils ont une part réelle, sinon très visible, à tout le progrès qui se fait jour après qu'ils sont connus.

Au surplus, l'opposition qu'il établit entre les grands hommes, quand il les compare, vient surtout de son inca-

pacité à comprendre ce qui fait le fond commun de leurs découvertes. C'est la mission justement des génies, qui se succèdent, de se compléter les uns les autres, en unifiant de plus en plus l'œuvre de leurs devanciers. Jamais pas plus grand, vers ces généralisations qui nous rendent la nature compréhensible et soumise, ne fut fait, que le pas franchi par l'incomparable savant, dont Pasteur lui-même a dit qu'il personnifiait la physiologie. Nous devons le même hommage à ces deux grandes mémoires, qui n'ont rien à s'envier, et la même reconnaissance, pour leurs œuvres grandioses, poursuivies dans des voies, qui ont pu paraître différentes, mais dont l'avenir dévoilera de plus en plus l'admirable unité.

Dr J.-P. MORAT

LE CENTENAIRE

DE

LOUIS VEUILLOT

Nous devons la vérité aux morts. Nous la devons même à ceux dont on célèbre en grande pompe le centenaire, et même quand l'Église prête à de telles solennités l'éloquence de la chaire et l'éclat de la liturgie. Nous la devons surtout aux morts qui ont fait école, parce qu'il y a là pour nous une occasion excellente de payer aussi notre dette — une dette de même nature — aux vivants. On ne trouvera donc pas ici, en dépit de l'apothéose récente de Louis Veuillot en l'église votive du Sacré-Cœur où il avait déjà son buste, un éloge sans réserve du grand polémiste qui fut assurément redoutable à ses adversaires, mais peut-être plus redoutable à la cause que de toute l'ardeur de sa foi il voulait servir.

Victor Hugo disait : « Dans Shakespeare j'admire tout comme une brute ». Je revendique le droit de n'admirer pas Louis Veuillot de la même façon. Je m'efforcerai du moins d'être juste. Bref, je dirai ce que je pense, et me tenant à distance égale de l'admiration brutale et du dénigrement systématique, je dirai aussi, loyalement et sans crainte, mes raisons de le penser.

*
* *

Un mot d'abord des origines de Louis Veuillot. Elles furent très humbles, et il s'en montra, lui, très fier. Un jour que

certain personnage, plus riche d'aïeux que de valeur personnelle et dont le tact en tout cas ne devait pas être la qualité maîtresse, se complaisait à énumérer devant lui les hauts seigneurs dont il se flattait de descendre : « C'est entendu, monsieur, lui dit Louis Veuillot, agacé, c'est entendu, vous descendez; eh bien, moi, je monte! »

Il montait d'un simple tonnelier. Qui ne connaît cette page de *Rome et Lorette* — une vraie page d'anthologie — où il raconte les fiançailles de son père et de sa mère :

Il y avait une fois, non pas un roi et une reine, mais un ouvrier tonnelier qui ne possédait au monde que ses outils et qui, les portant sur son dos, l'hiver à travers la boue, l'été sous l'ardeur du soleil, s'en allait à pied de ville en ville et de campagne en campagne, fabriquant et réparant tonneaux, brocs et cuviers; s'arrêtant partout où il rencontrait de l'ouvrage, repartant aussitôt qu'il n'y en avait plus; heureux s'il emportait de quoi vivre jusqu'au terme de sa course nouvelle, mais sûr de laisser derrière lui bonne renommée et de trouver, lorsqu'il reviendrait, bon accueil. Il se nommait François. Il était né dans la Bourgogne; il ne savait pas lire; il ne connaissait que son métier...

Un jour, traversant une bourgade du Gâtinais, il vit, à la fenêtre encadrée de chèvrefeuille d'une humble maison, une belle robuste jeune fille qui travaillait en chantant; il ralentit sa marche; il tourna la tête, et ne poussa pas sa route plus loin...

Sur Louis Veuillot enfant, voici une simple anecdote, mais symbolique : on l'avait mis à l'école du village, dès l'âge de quatre ans. On lui donna un petit alphabet classique qui s'appelait la *Croix de par Dieu* parce que le signe de la croix y était gravé sur la couverture. Or, chaque jour il s'amusait à en déchirer une page, la page qu'il venait d'apprendre, sous prétexte qu'elle lui était désormais inutile. Ce que voyant, son oncle Adam, menuisier de son état, lui confectionna un abécédaire en bois. Et Louis, ravi de l'aventure, commença de se servir de cet abécédaire en cognant sur ses camarades. C'est ainsi qu'il prit de très bonne heure une habitude qu'il devait garder jusqu'à la fin de sa vie.

De son village natal de Boynes, Louis Veuillot vient à Paris où son père est employé chez un commissionnaire en vins. On le fait entrer à l'école mutuelle de Bercy, où son instruction

ne sera pas poussée très loin. A quinze ans, obligé de gagner sa vie, il entre comme petit clerc dans une étude d'avoué, chez Fortuné Delavigne, le propre frère du poète des *Messéniennes*. Trente francs par mois. Ce n'était guère. Mais il augmentait un peu ses ressourees en faisant des copies à ses moments libres. En outre, il aidait parfois des bateliers qui puisaient du sable dans la Seine à le transporter et à le vider sur la berge. Ce travail lui était payé cinq sous de l'heure, et avec ce profit supplémentaire, raconte son frère Eugène, il achetait le plus souvent possible quelque livre au rabais.

En somme, c'est dans l'étude quasi-littéraire de Me Fortuné Delavigne, où fréquentaient Scribe, Auguste Barbier, Jules et Natalis de Wailly, Émile Perrin, que Louis Veuillot prit goût à la littérature. « Vous êtes fait pour écrire, lui dit un jour le poète Henri de Latouche; travaillez ferme; je vous aiderai et vous réussirez. »

Louis Veuillot travailla ferme. Il lut, sans beaucoup de méthode, tous les livres qui lui tombèrent sous la main, mais surtout il s'imprégna des grands auteurs du XVIIe siècle. Un peu plus tard il trouvera le moyen de s'initier aux chefs-d'œuvre de l'antiquité latine. Où, quand a-t-il appris le latin? Ses biographes se le demandent. Mais il l'a appris, c'est certain. Sans cela, comment écrirait-il un français si pur, d'une précision si nerveuse, et d'une si élégante sobriété?

Buffon a dit, et que d'autres l'ont répété : « Le style c'est l'homme ». Je ne crois pas qu'il faille prendre cette définition tout à fait à la lettre encore qu'elle comporte une grande part de vérité. Quelle que fût la beauté de son style, Louis Veuillot n'était pas beau. Le marquis de Ségur qui, dans son enfance, l'a approché de très près, nous en faisait, il y a quelques semaines, un portrait qui doit être exact, mais dont l'original n'est assurément pas flatté : « En fermant les yeux pour mieux voir, selon la méthode usitée pour ce genre de contemplation, je retrouve un gros homme, au corps lourd et massif, solidement planté sur ses jambes, avec une tête énorme, un visage couturé, labouré, troué par la petite vérole, des traits bouffis, de très petits yeux, noirs et vifs, un nez volumineux, une barbe épaisse et rude, une forte crinière hérissée, un ensemble à vrai dire de la plus rare laideur, mais

d'une laideur puissante, une laideur à la Mirabeau. Lui-même d'ailleurs raillait spirituellement ce qu'il appelait sa beauté d'écumoire, et il semblait, parfois, presque tenté de s'en féliciter. « Je frémis, écrit-il, en pensant à mon sort dans le cas « où les dames viendraient à m'admirer autant que les curés. »

Et le marquis de Ségur ajoute que Louis Veuillot n'était nullement détaché des douceurs de ce monde, qu'il aimait la bonne chère, qu'il dégustait certains plats d'un air de sensualité amusante, et enfin qu'il était fort coquet, recherché dans sa mise. Quelques faiblesses en somme, mais qui ne s'étaient pas encore accusées, et pour cause, lorsque, sans autre capital que sa plume, il entra en 1831 à l'*Écho de Rouen*.

Ce sont ses débuts dans la presse. Il n'est âgé que de dix-huit ans. Veut-on un échantillon de sa manière à cette époque? Voici comment il exécute — car c'est bien plutôt une exécution en effet qu'un compte rendu — une pièce de théâtre qui vient d'être jouée à Rouen. Cela s'appelle *Un duel sous Richelieu* : Il y a un petit trapu qui dit avec une voix de basse superbe : « Je vous aime! Damnation! » La femme répond! « Moi aussi! Infamie et malédiction! » Alors vient un grand maigre qui, apprenant tout cela, s'écrie : « Honte, opprobre et dérision! » On tire un coup de pistolet : « détonation! » Puis le public de siffler : « Ventilation! » Je n'ai ni vu jouer ni lu ce *Duel sous Richelieu*. Pour sommaire qu'elle fût, la critique qu'en faisait Louis Veuillot ne l'était peut-être pas plus que de raison. En tout cas elle ne manquait pas de spirituelle bonne humeur.

De l'*Écho de Rouen* notre jeune journaliste passe, en 1833, au *Mémorial de la Dordogne* qu'il dirigera sans beaucoup d'éclat jusqu'en 1836.

Ces deux petites feuilles, l'*Écho*, le *Mémorial*, sont orléanistes et ministérielles. Quant à lui, il n'est au fond ni l'un ni l'autre. Il a plutôt des instincts révolutionnaires. Une scène entre son père et le patron de celui-ci lui inspire ces réflexions dont nous lui devons la confidence : « Qui l'a fait maître et mon père esclave? Mon père qui est bon, brave et fort et qui n'a fait tort à personne; tandis que son patron est chétif, méchant, larron et de mauvaises mœurs. »

Jules Lemaître, tout chaud de la lecture de l'*Esclave Vindex*

où Louis Veuillot stigmatise, avec une passion ardente, les iniquités sociales, a dit de lui : « Quel bel insurgé eût été cet homme, s'il n'eût été chrétien ! »

Louis Veuillot n'était pas encore chrétien à ses débuts dans le journalisme, Il l'était encore moins qu'orléaniste et ministériel. « J'avais eu, confesse-t-il, la foi de mes besoins, j'eus aisément celle de mes intérêts. Sans autre préparation je devins journaliste. Je me trouvai de la résistance : j'aurais été tout aussi volontiers du mouvement, et même plus volontiers. C'est un aveu dont je ne refuse pas l'ignominie ; je veux bien publier que c'est la religion seule qui m'a fait comprendre le véritable honneur et qui m'a rétabli dans ma dignité. »

Bref, il défend l'ordre, comme il s'est donné à la bourgeoisie, sans conviction, et non sans remords : « Si mon père, écrit-il, pouvait comprendre ma situation et refusait le pain dont je le nourris, mieux vaudrait pour moi n'avoir ajouté qu'un cri de haine, un gémissement, à cette plainte éternelle que n'écoutent ni la terre ni les cieux ! »

Louis Veuillot n'est pas encore chrétien ; mais dégoûté de lui-même il se trouve en de bonnes conditions pour le devenir. A son ami Gustave Olivier, qui l'a précédé sur le chemin de Damas, il avoue que l'indifférence de cœur où il vit lui paraît « une immonde lâcheté » et que son esprit « voudrait s'élever à la foi ». Au mois de mars 1838 il est à Paris où il collabore sans joie au *Moniteur parisien*. Il éprouve le besoin de secouer la tristesse qui opprime son âme. Gustave Olivier lui propose la diversion d'un voyage en Sicile, en Grèce, en Turquie. Louis Veuillot se laisse tenter. Il part avec une mission du gouvernement. « Je croyais aller à Constantinople, a-t-il dit, j'allais plus loin, j'allais à Rome, j'allais au baptême. »

*
* *

Je n'ai certes aucune envie de jeter fût-ce l'ombre d'un soupçon sur la sincérité religieuse de Louis Veuillot. Si j'avais cette envie et si j'y succombais mû par quelque intérêt de polémique, je suivrais un des errements les plus fâcheux de l'école de Louis Veuillot lui-même. A Dieu ne plaise ! Je tiens la sincérité religieuse de Louis Veuillot pour évidente.

Aussi bien sa vie familiale nous en offre-t-elle maintes preuves péremptoires. Jules Lemaître ose dire « qu'aux heures douloureuses il y eut chez Louis Veuillot de la sainteté ». Je ne sais si M. Jules Lemaître est un bon juge en la matière. Pour ma part je ne me sens guère plus porté à canoniser les gens qu'à les damner sans forme de procès. Toujours est-il que Louis Veuillot a été souvent et durement frappé dans ses affections les plus profondes et que sous ces coups répétés son âme a toujours vibré chrétiennement. Il a perdu sa femme au bout de huit ans de mariage; il a vu mourir quatre de ses enfants, dont trois en quarante jours. Au retour du cimetière où il avait conduit sa deuxième petite fille il écrivait : « Je pleure, mais j'aime; je souffre, mais je crois. Je ne suis pas écrasé, je suis à genoux. Ces deux chers tombeaux sont des jours sur la vie éternelle. » Et après avoir vu clouer le troisième petit cercueil : « Si j'étais assez chrétien, je me réjouirais d'avoir trois de mes enfants au ciel à côté de leur sainte mère. Je le suis assez pour n'être pas accablé, pour goûter même une ombre de cette joie sainte. »

On ne simule pas de pareils sentiments dans de pareils moments.

Il restait à Louis Veuillot deux filles : l'une a épousé le commandant Pierron en 1874, l'autre est entrée au couvent. Cette mort au monde d'une fille tendrement aimée raviva naturellement dans le cœur du père la douleur des deuils anciens. Là encore, la foi de Louis Veuillot fut égale à l'épreuve. « Rien ne m'a fait plus de peine et plus de joie que ta résolution, écrivait-il à celle qu'il appelait son « ancienne fille Luce toujours aimée ». Je ne peux m'y habituer en aucun sens. La joie est dans mon âme et ne peut pas entrer dans mon cœur, la peine est dans mon cœur et ne peut pas troubler mon âme. » En somme, sa nature était violentée, elle souffrait; mais en même temps il était heureux dans les régions élevées de son être, celles qui reçoivent d'abord, dirait-on, la lumière et la force d'en haut. Éternel et mystérieux dualisme de l'homme, « écartelé à deux mondes » comme disait je ne sais plus quel philosophe. Mais pour donner son vrai sens à cette lutte intérieure de l'homme contre l'ange dont la bible nous a transmis le magnifique symbole, il faut être chrétien.

Donc Louis Veuillot était chrétien. Une chose seulement m'étonne, c'est que le christianisme privé de Veuillot n'ait pas réagi plus parfaitement — je m'expliquerai tout à l'heure à cet égard — sur sa vie publique.

*
* *

La vie publique de Louis Veuillot n'a commencé vraiment qu'à son entrée à l'*Univers*. Et il est amusant de savoir comment il y entra.

L'*Univers* avait été fondé en 1834 par l'abbé Migne. Dès 1838 Guerrier de Dumast écrivait à Montalembert : « L'*Univers* se meurt, l'*Univers* va mourir. La crise est formidable. Le péril est imminent. Songez que les légitimistes le veulent acheter... » (Déjà !)

L'*Univers* ne mourra pas. Et qui donc va le sauver? Qui donc y va faire le lit de Louis Veuillot? L'histoire a de ces ironies : Le sauveteur de l'*Univers*, le fourrier de Louis Veuillot à l'*Univers*, — et nous allons voir bientôt comment l'*Univers* et Louis Veuillot paieront la dette de reconnaissance qu'ils ont contractée envers lui — ce sera Montalembert; Montalembert, qui emprunte 25 000 francs pour combler, comme entrée de jeu, le déficit de la caisse du journal où il versera en outre mille francs à chaque fin de mois; Montalembert, qui écrit à Lacordaire : « Il serait honteux, il serait désespérant que le seul journal catholique de l'Europe vînt à périr »; Montalembert, qui n'hésite pas à faire appel à la charité des catholiques d'Angleterre et d'Irlande pour galvaniser ce moribond...

Vers la fin de l'année 1839, Saint-Chéron parlait à Montalembert « d'un jeune et énergique écrivain » qui désirait entrer à l'*Univers*. « Sa collaboration, disait-il, nous serait très précieuse, mais il est très pauvre et nous le sommes encore plus que lui. Il sera entièrement à nous le jour où nous pourrons lui payer un peu ses articles. » Un mois plus tard l'*Univers* s'assurait la collaboration de Louis Veuillot.

Louis Veuillot a trouvé sa voie. Vainement il aspirera, comme il en a fait l'aveu, « à être délivré de cet horrible poids du journalisme ». Je ne suis pas sûr qu'il n'y ait pas là un

peu d'exagération. En tout cas l'horreur d'être attaché, comme le serf à la glèbe, à une tâche dont on ne peut tout de même pas dire qu'il ne l'aimait pas, mais qu'enfin il ne préférait pas, ç'a été pour Louis Veuillot la rançon de sa véritable gloire. Car s'il est par ailleurs un grand écrivain — l'un des cinq ou six plus grands prosateurs du XIXe siècle, a dit Jules Lemaître — et pour le contester il faudrait n'avoir lu ni *Çà et là*, ni les *Libres penseurs*, ni le *Parfum de Rome*, ni les *Odeurs de Paris*, ni même la *Vie de Notre Seigneur Jésus-Christ*, qui fut la première réplique catholique à la *Vie de Jésus* de Renan — ce n'est que comme journaliste qu'il est le plus grand : « Notre maître à tous », au jugement d'Henri Rochefort. Et en tout cas ce n'est ni comme romancier ni comme poète qu'il serait devenu célèbre. Ses romans — Dieu merci il n'en a écrit que deux ou trois — n'attestent guère que l'impossibilité en quelque sorte intrinsèque du roman catholique. Quant à la poésie, elle fut, comme on dit, son violon d'Ingres. Il y a cependant dans les *Couleuvres* — un volume que je m'étonne que ni M. le chanoine Lecigne ni M. Tavernier, ses plus récents biographes, n'aient même cité, — nombre d'excellents vers satiriques, mais c'est peut-être que la satire c'est encore sous une forme moins personnelle, de la polémique, et par conséquent, d'une certaine manière, du journalisme.

Je le répète, Louis Veuillot, en tant que journaliste, est incomparable. Il est supérieur à Lamennais et à Lacordaire, trop lyriques, à Montalembert, dont la phrase toujours oratoire n'a pas la simplicité qui convient à un article de journal. Au contraire, le style de Louis Veuillot, par son élégance toujours simple, par sa clarté, par sa concision, et, dans la polémique, par ce cliquetis de mots à l'emporte-pièce qui fait songer à un cliquetis d'épées, est merveilleusement adéquat à l'œuvre de presse. Le style! Louis Veuillot l'appelait « l'art sublime qui bâtit des palais impérissables à la pensée humaine ». Et s'adressant aux jeunes hommes de son époque qui avaient la vocation d'écrire, il les mettait en garde contre le « jargon », Il les conjurait de « restituer au langage sa vieille orthodoxie et son ancienne dignité ». Cet avertissement et cette prière, qu'il me soit permis de les adresser en passant à ceux qui se destinent à la noble carrière des lettres. Lisez et relisez Louis Veuillot,

leur dirai-je. Soyez, professionnellement s'entend, ses disciples. Vous ne trouveriez nulle part de modèle plus accompli.

*
* *

Mais ce n'est pas précisément une critique littéraire de l'œuvre de Louis Veuillot que je me propose d'écrire. Un devoir plus impérieux me presse, qui consistera à dégager les rapports de cette œuvre avec l'apologétique chrétienne.

Nous avons vu que c'est grâce à Montalembert que Louis Veuillot a pu entrer à l'*Univers*. Cela surprend, au premier abord, mais il faut se rappeler que Louis Veuillot n'était pas en ce temps-là moins libéral que Montalembert lui-même [1].

Il écrivait le 24 mai 1844 : « Si les gens de bien peuvent désirer quelque chose, c'est le pouvoir de faire entendre la vérité. Nos institutions nous donnent ce pouvoir. Qu'importe qu'elles le donnent aussi à l'erreur »! Vous avez bien lu : « Qu'importe qu'elles le donnent aussi à l'erreur! » N'est-ce pas du libéralisme, cela?

Il y a mieux. Ceci est du 16 septembre 1846 : « Vouloir imposer la religion aux consciences qui la repoussent serait une folie aussi criminelle que de la persécuter... Rien de bon ne se peut faire, aucune plaie ne sera fermée, aucune sécurité ne sera bien établie que par l'accord de la religion et de la liberté. La religion a besoin de la liberté, la liberté a besoin de la religion et elles jettent entre elles les bases d'une loyale alliance. Voilà le grand fait de ce siècle. Nous disons que ce fait est heureux et il n'est pas un cœur droit où il ne produise des tressaillements d'espérance et d'amour. »

Est-ce Montalembert qui parle ainsi? — Non, c'est Louis Veuillot.

Il y a mieux encore : dans un article relatif aux élections de 1846 et que l'on trouve au second volume de la 1re série

1. Entre le 30 octobre 1840 et le 3 avril 1843 Louis Veuillot a émargé dix fois — à raison de 500 francs chaque fois — aux fonds secrets du ministère de l'Intérieur, sous cette rubrique... euphémique : « dépenses extraordinaires et imprévues *pour le maintien de l'ordre public* ». (Voir, aux Archives nationales, la *Revue Rétrospective*, Paris, Paulin, rue Richelieu, 60, pages 443, 452, 454, 455, 456, 457, 458, 460.)

des *Mélanges*, Louis Veuillot va jusqu'à dire que « l'abbé Sieyès a eu plus de mémoire et de science théologique que d'invention lorsqu'il a tracé, au flambeau de ses études sacerdotales, cette célèbre déclaration des Droits de l'homme dont la charte de 1830 n'est qu'une édition corrigée sur l'avis des événements et sur les besoins de la France ». Si ce n'est pas là du libéralisme, et même du libéralisme assez avancé, qu'est-ce donc?

Et enfin voici deux petites phrases qui sont, je pense, de la même époque, et que les catholiques libéraux pourraient, sans modifier aucunement leur position doctrinale, prendre pour devise. Je les ai découvertes dans un recueil de pensées de Louis Veuillot publié par le chanoine Jacob : « J'aime beaucoup l'autorité, je l'aime autant qu'un catholique le doit. J'aime la liberté dans toute la mesure où un catholique le peut. » N'est-ce pas la formule même du catholicisme libéral? Et dès lors nous serons moins surpris de trouver dans la correspondance de Montalembert des confidences comme celles-ci : « Ce Veuillot m'a ravi; voilà un homme selon mon cœur. » (Lettre à Foisset du 11 novembre 1843.) Et nous ne serons pas surpris du tout de voir Montalembert défendre Veuillot ou à tout le moins l'excuser dans les conflits qui vont mettre ce dernier aux prises avec la direction de l'*Univers*.

Encore libéral de convictions, Louis Veuillot était de tempérament autoritaire, cassant, et il avait déjà des violences qu'il ne maîtrisait pas. Le nonce et l'archevêque de Paris s'accordaient à blâmer ces violences et ils s'en plaignaient amèrement. « Je le désavouerai publiquement, je le condamnerai », menaçait Mgr Affre. Il fut question, un moment, d'abandonner l'*Univers* à son imprudent pilote (car Louis Veuillot, quoi qu'il n'en fût pas le directeur, y faisait ce qu'il voulait et rien que ce qu'il voulait), et de fonder un journal qui se serait appelé le *Défenseur*. Louis Veuillot offrit sa démission, que l'on n'accepta pas. On le pria de consentir à soumettre ses articles à un comité composé, notamment, de Lacordaire, Ravignan, Dupanloup, Montalembert et Lenormant. Il répondit : « J'accepte, mais je vous préviens qu'à la troisième correction je quitte le journal ». Ce n'est pas moi qui blâmerai cette réponse, où s'affirme une très noble dignité

professionnelle. Bref, il eut gain de cause. Et tout de suite il abusa de sa victoire.

D'abord il aggrave les excès de langage qu'on lui reproche. Et Lacordaire écrit à Montalembert qu'il « souffre autant que personne de ce ton hautain qui verse l'injure et le mépris, changeant à tout propos les questions de choses en personnalités ». Mgr Parisis, évêque de Langres, fait tenir à Louis Veuillot un Mémoire que celui-ci met au panier. « Il est clair, écrit à ce sujet Mgr Parisis à Montalembert, que l'*Univers* ne peut plus être notre tribune avouée. »

Tout le monde se plaint de Louis Veuillot, et toutes ces doléances sont adressées à Montalembert. Cependant Montalembert reçoit de Louis Veuillot les marques extérieures du plus vif enthousiasme et de la plus grande admiration : « Tant qu'il y aura une voix catholique en France, ou seulement une voix honorable et sincère, écrit Louis Veuillot à Montalembert, vous saurez bien la forcer à répéter vos idées et à chanter vos louanges. Je sais trop qu'il est possible de vous mécontenter; je sais mieux encore qu'il est impossible de ne pas vous aimer et de ne pas s'enorgueillir de vous. » (4 juillet 1846.)

Et Montalembert, croyant savoir que Rome va interdire l'*Univers*, déjà saisi plusieurs fois dans la ville éternelle par l'autorité du Pape, et qu'on ne laissera plus ce journal pénétrer dans les États pontificaux, Montalembert écrit au nonce une lettre où il vante les immenses services rendus à l'Église par l'*Univers* et Louis Veuillot, une lettre qu'il lui demande de placer sous les yeux du cardinal Lambruschini, secrétaire d'État de Sa Sainteté. Son Éminence répond qu'on n'interdira pas l'*Univers*, mais le motif qu'il en donne n'a rien de flatteur. On n'interdira pas l'*Univers*, écrit-il, parce qu' « il ne suffit pas qu'un journal soit un obstacle plutôt qu'un secours à la marche des affaires pour être condamné ». Il suit de là — et l'on aura d'autres occasions de le voir — que M. le Chanoine Lecigne exagère un peu lorsqu'après avoir reconnu que Louis Veuillot a eu souvent contre lui des évêques, des prêtres, il ajoute que le même Louis Veuillot a eu pour lui toujours l'évêque des évêques.

*
* *

Les querelles intestines dont je viens de parler n'avaient pas eu d'écho au dehors. Il n'en sera pas de même du conflit relatif à la liberté de l'enseignement, et qui aboutira à séparer définitivement Louis Veuillot de Montalembert et à le détacher du catholicisme libéral sans esprit de retour.

La liberté de l'enseignement, tous les catholiques la veulent, il va sans dire. Mais les uns — et à leur tête Louis Veuillot — veulent bien autre chose. Ils demandent que l'Université, qui a présentement le monopole de l'enseignement, non seulement perde ce privilège, mais ne soit désormais plus rien dans l'État. Ils exigent la séparation complète, absolue, de l'Université et de l'État. C'est le bon moyen pour ne rien obtenir du tout. Aussi bien la politique du tout ou rien n'est-elle pas à proprement parler une politique, mais un enfantillage, ou si l'on veut, c'est la politique des enfants qui demandent la lune.

Plus sages, mieux avisés, le plus grand nombre des évêques et des grands catholiques libéraux de ce temps-là affichaient de moindres, mais de plus réalisables désirs. Dans sa brochure *De l'état actuel de la question*, Dupanloup défendait une politique modérée, transactionnelle et enfin ménageait le pouvoir. Cette brochure fut violemment attaquée par Louis Veuillot qui s'était d'ailleurs senti personnellement touché par cette phrase de l'auteur : « Je ne m'occuperai point des opinions extrêmes; je n'aime à invoquer dans la polémique que la pensée sérieuse des hommes graves qui comptent dans leur parti parce que leur modération est une force et leur parole une lumière. »

Quand donc fut connu le projet Falloux, et alors que l'Université menacée dans son monopole, se disait trahie, Louis Veuillot se hâta de déclarer ce projet « détestable ». C'était, osa-t-il écrire, « une déception, une défaillance de la raison et de la conscience, un pacte avec le mal, une monstrueuse alliance des ministres de Satan avec ceux de Jésus-Christ ». Et il écrivait le 2 août 1849 à l'évêque d'Annecy qu'il fallait au plus vite diviser le parti catholique pour en sauver quelque chose.

La coupure était déjà faite, grâce à Louis Veuillot à qui une quinzaine d'évêques emboîtaient le pas.

Et lorsque le projet Falloux fut devenu la loi Falloux, cette loi sur laquelle nous vivons encore et où Lacordaire saluait un nouvel Édit de Nantes, « ce grand acte, disait-il, qui fut pendant un siècle l'honneur de la France et le principe fécond de l'élévation intellectuelle et morale de son Église », l'*Univers* marqua ainsi le coup : « Qu'il soit bien entendu que nous ne sommes pas de ceux qui l'ont voulue, que nous l'avons combattue depuis le premier jusqu'au dernier jour, et dans son principe, et dans son ensemble, et dans ses détails. »

Eh! bien, oui, il est entendu que l'inappréciable conquête de la liberté de l'enseignement, seuls les libéraux, catholiques ou non, en peuvent revendiquer l'honneur. Mais je ne pense pas que les héritiers intellectuels de Louis Veuillot songent aujourd'hui à chercher dans cette sorte de procès-verbal de carence que je viens de citer, un titre de gloire.

Pie IX, en exprimant sa gratitude aux auteurs de la loi sur la liberté de l'enseignement et en parlant aux évêques des avantages que l'on pouvait espérer de cette loi, avait réduit l'*Univers* à un silence provisoire. Mais après le coup d'État, lorsque Napoléon rêva de rétablir le monopole en en faisant bénéficier le clergé, Louis Veuillot, qui exalta ce dessein, en profita pour renouveler ses attaques contre la loi Falloux. Il applaudit d'ailleurs à tous les coups portés par le second empire contre les libertés publiques. Un rédacteur de l'*Univers* évolué écrivait avec un tranquille cynisme : « La liberté, nous n'avons pas à peser ou à discuter ses droits; nous les nions tous ».

Et ce n'était pas là une simple boutade. Un à un tous les rédacteurs de l'*Univers* exprimeront sous des formes diverses la même idée, je veux dire la même négation.

Coquille écrit : « En principe nous sommes opposés à la liberté de conscience ». Et encore : « Le principe idéal de la liberté est antichrétien ».

De la Tour : « Nous n'avons jamais eu qu'une définition et qu'une pratique de la liberté, et c'est celle-ci : il faut que l'Église soit libre. »

Du Lac : « L'Église admet le droit des protestants et des juifs comme elle admet chez les Turcs la polygamie, et dans les

pays idôlâtres toutes les abominations qui y sont en usage. A ses yeux le vol et l'adultère ne sont pas des crimes plus grands que l'hérésie. »

Léon Aubineau : « Le plus honorable et surtout de beaucoup le meilleur défenseur de la vraie liberté de conscience c'est le bras séculier des gendarmes. »

L'abbé Morel : « Nous sommes un journal qui se confesse... Telle est toute la raison du bénéfice d'écrire et de parler chaque jour que nous nous attribuons en le refusant à d'autres qui n'offrent pas les mêmes garanties. »

Enfin Louis Veuillot lui-même : « Quand je suis le plus faible je vous demande la liberté parce que tel est votre principe; mais quand je suis le plus fort, je vous l'ôte, parce que tel est le mien. » Nous voilà loin de l'ancien couplet sur l'alliance nécessaire de la liberté et de la religion, ou sur l'orthodoxie de la déclaration des Droits de l'Homme. On a contesté, je le sais bien, l'authenticité de cette formule véritablement cynique. Jules Ferry en ayant fait état devant la Chambre au mois de juin 1876, Louis Veuillot en personne se hâta de protester qu'elle n'était pas de lui, et de la restituer à Montalembert qui, disait-il, « a laissé croire qu'il me l'imputait malgré son invraisemblance ». Et en effet Louis Veuillot ne l'a pas écrite, mais il l'a prononcée et M. Tavernier a donc tort de parler ici purement et simplement de légende. Louis Veuillot a dit la phrase en question au cours d'un entretien avec Augustin Cochin qui, le jour même, la rapporta à Montalembert et à Émile Ollivier. Ce dernier l'a rapportée à son tour à l'éminent historien de Montalembert, le P. Lecanuet, dont je suis d'autant plus fondé à invoquer le témoignage, que je l'ai recueilli de sa bouche.

*
* *

Étant donné ce genre d'estime que Louis Veuillot accordait à la liberté, on devine de quelle manière il traitait les libres penseurs et par exemple Thiers, Girardin, Havet, Jourdan, Eugène Sue. « Il les empoignait, les déshabillait, les tenaillait, les désarticulait, les démantibulait », a écrit M. Jules Lemaître, qui partageait avec M. de Mun la présidence du comité du

Centenaire. Et Veuillot ne ménageait pas davantage les catholiques libéraux. Les plus éminents et les plus fidèles : Armand de Melun, le grand ami des pauvres ; de Corcelles, de Falloux, de Vatimesnil, Barthélemy, Foisset, Lenormant, Beugnot, de Carné, de Riancey, furent ceux qu'il attaqua avec le plus de violence. « L'*Univers*, disait Lacordaire, est un hercule de basse-cour qui s'est armé d'une fourche pour traiter le monde en manant. » Et Montalembert se plaignait en ces termes à son beau-frère Mgr de Mérode : « Le gouvernement des intérêts catholiques en France appartient à un proconsul entouré d'une bande de licteurs armés de verges et chargés de nous flageller jusqu'au sang au moindre signe du maître, lorsque ce saint personnage ne daigne pas nous consacrer lui-même l'activité de sa main fraternelle. Comme des pauvres nègres sur une habitation coloniale, on nous prend un à un et on nous lie au poteau de cette publicité orthodoxe, d'où l'on ne nous renvoie que bien et dûment écorchés par une correction tirée à 10000 exemplaires, le tout pour la plus grande gloire de Dieu et le plus grand profit de la justice et de la charité. »

Comment s'étonner que des évêques aient osé élever contre Louis Veuillot et ses collaborateurs la voix du reproche ! « C'est presque toujours, écrivait Mgr Guibert, évêque de Viviers et futur archevêque de Paris, la colère, l'ironie, le sarcasme ; ce qui provoque, ce qui blesse, ce qui irrite ; l'intention d'humilier leurs adversaires est partout manifeste ; le désir de les ramener à la vérité et au bien, nous l'avons rarement aperçu... L'*Univers* a converti certaines discussions en disputes indécentes dans lesquelles il n'a pas craint de couvrir de boue le caractère sacerdotal de ses contradicteurs. » (2 février 1852.)

Mgr Guibert va plus loin. Il dénonce à Rome le danger que l'école de l'*Univers* fait courir à la religion : « Ceux qui composent ce parti, écrit-il le 12 février 1853 au cardinal Antonelli, sont des hommes de piété et de talent, mais d'un jugement peu sûr, d'une imagination très exaltée et d'une obstination peu commune. Telle est l'opinion qu'en ont conçue toutes les personnes calmes et sensées. Ce sont ces écrivains qui ont mis le trouble parmi nous sous le vain prétexte de défendre les droits de l'Église romaine... Malheureusement ces hommes sont soutenus par quelques évêques (5 ou 6 autant que j'en

puis juger), et c'est ce qui leur donne tant d'audace. Je ne juge pas ces évêques, mais ma conviction intime est qu'avec d'excellentes intentions ils donnent la main à un parti qui fait beaucoup de mal à l'Église. »

Napoléon III exprimera la même idée quand il écrira (mai 1856) à Mgr de Marguery, évêque d'Autun : « Certes, je n'ai pas à me plaindre personnellement de M. Louis Veuillot, il m'a fait beaucoup de bien, mais je dois convenir qu'il vous a fait beaucoup de mal. »

Un autre évêque affirme sans détour que « le fanatisme de l'*Univers* a fait plus de mal à la religion que celui de Voltaire » (8 septembre 1853). « Je ne lis jamais l'*Univers* parce que je veux rester chrétien », disait Lefebvre Pontalis à un de ses amis. « Et moi, répondait cet ami, comme je ne veux pas devenir chrétien je lis l'*Univers* tous les jours. » Une femme d'esprit définissait en ces termes le rôle de Louis Veuillot dans l'Église : « Vous assurez (c'est à lui-même qu'elle parlait) à beaucoup d'incroyants le bénéfice d'une bonne foi à laquelle ils devront leur salut, en leur faisant de l'Église un portrait qui ne peut que les révolter. »

Dans le même temps Mgr Sibour stigmatisait ces hommes qui « jettent chaque matin l'anathème à la liberté, déifient le pouvoir absolu, brûlent ce qu'ils avaient adoré, refusent en politique aux peuples tout droit, en philosophie à la raison humaine toute force et en religion nous bâtissent une constitution faite à l'image de ces belles théories ». Et il s'effrayait de voir l'école « prétendue ultramontaine » nous mener « à une double idolâtrie : idolâtrie du pouvoir temporal et du pouvoir spirituel ».

Louis Veuillot était alors nettement bonapartiste. C'était avant que l'empire ne suspendît l'*Univers*. Il avait « une napoléonité aiguë », selon l'expression du plus enthousiaste de ses biographes, M. le chanoine Lecigne. Et ce dernier considère que Louis Veuillot retrouva la santé quand il adhéra pleinement à la Monarchie traditionnelle représentée par le comte de Chambord. Après quoi il se demande « avec qui Louis Veuillot serait aujourd'hui ». Comme lui-même est avec l'*Action française*, il suppose naturellement que Louis Veuillot « eût salué le renouveau des printemps de France dans ces

neuves énergies qui se déchaînent, un peu violentes peut-être, mais qui ont au moins le rare mérite de ne point se compromettre avec l'erreur ». Je crois, soit dit en passant, que ce brevet général d'orthodoxie décerné aux neuves énergies suscitées par M. Maurras a dû étonner M. Maurras lui-même et faire sourire les théologiens. Je crois même que l'expression de M. le chanoine Lecigne a dépassé un peu sa pensée. Quoi qu'il en soit, n'oublions pas que Louis Veuillot avait été orléaniste — au moins en apparence — sous Louis-Philippe, républicain en 1848, et qu'après s'être fait impérialiste sous Napoléon III, il adhérera derechef, en 1870, à la République avant de devenir légitimiste. Et sans doute le Roi est à ses yeux « le représentant légal du peuple opprimé », le « véritable représentant du peuple chrétien », et il a tous les droits d'un « fondé de pouvoir universel ». Louis Veuillot a écrit cela. Mais il a écrit aussi : « Que la forme et surtout l'essence du gouvernement français doive être républicaine, nous le croyons, nous le désirons, et nous sommes convaincu que nul autre régime n'est possible... Je crois à la République. En dehors de la République il n'y a que des dictatures à peu près également corrompues et infécondes. »

Et encore : « Je crois que l'avenir est à la démocratie ; que l'Église disciplinera la barbarie démocratique comme elle a discipliné toutes les autres barbaries, qu'elle la baptisera et qu'enfin il y aura une sainte démocratie romaine comme il y eut un saint empire romain. »

Quant aux d'Orléans, Louis Veuillot n'hésitera pas à déclarer qu' « ils n'ont pas le droit de tendre la main » et qu' « il n'y a qu'eux qui puissent être flétris du nom d'usurpateurs ».

En somme, Louis Veuillot a eu, en politique, beaucoup de sincérités successives qui ne peuvent s'expliquer que par un déplorable scepticisme foncier. Ce scepticisme, la plupart de ses disciples d'aujourd'hui le voudraient ériger en loi. Et cela n'explique-t-il pas — pour une part — le peu d'influence que les catholiques exercent sur la marche des affaires publiques dans notre pays?

***

Je ferme la parenthèse.

A l'époque où Mgr Sibour dénonçait courageusement la double idolâtrie temporelle et spirituelle où les catholiques se laissaient mener par l'école prétendue ultramontaine, l'*Univers* se présentait naturellement comme l'organe par excellence du Saint-Siège, ce qui décida Falloux, Montalembert et Corcelle à s'adresser à Pie IX pour en avoir le cœur net. Montalembert s'expliquait ainsi sur cette démarche dans une lettre à Mgr de Mérode : « Nous demandons que les gens de l'*Univers* ne puissent pas, comme des roquets hargneux, aller se réfugier entre les jambes du Pape pour y aboyer à leur aise contre nous. »

Pie IX déplora les violences et les exagérations de l'*Univers*, déclara nettement que ce journal n'était pas son organe, et s'en tint là. L'archevêque de Paris n'avait pas attendu ce désaveu pontifical — d'ailleurs très relatif — pour interdire dans son diocèse l'*Univers*, déjà interdit dans le diocèse d'Orléans.

L'année suivante Louis Veuillot publiait l'*Illusion libérale*, où il traitait les catholiques libéraux de « gens de peu de fierté et de peu de foi, cœurs défaillants, pleins de l'appétit d'Esaü et de sa passion pour les lentilles, gens sentant l'hérésie et qui ont pour vrai nom : sectaires ».

C'est le moment que choisit Mgr Mermillod pour entreprendre de réconcilier Montalembert avec Louis Veuillot. « Où se réunir et qui marquera le terrain ? » demanda celui-ci. Montalembert refusa net. « Si, dit-il, M. Veuillot rétractait publiquement les injures et les calomnies dont il m'a publiquement gratifié, je ne l'en regarderais pas moins comme l'ennemi le plus redoutable de la religion que le XIXe siècle ait produit, mais je pourrais et je devrais avoir avec lui l'attitude prescrite par la courtoisie à des gens comme il faut. Tant qu'il ne l'aura pas faite cette rétractation, je le tiendrai pour un calomniateur et un insulteur public, avec lequel le respect de ma bonne renommée m'interdit toutes relations. » Ainsi réglée la question personnelle, Montalembert ajoutait que Louis Veuillot venait de « dépasser toutes les bornes jusqu'à présent connues de l'invective et de l'injure contre cette société contemporaine

qu'il avait contribué plus que personne à dépraver et à désorienter ». Et il concluait : « Absoudre les traîtres et les fous qui nous ont conduits où nous en sommes, jamais ! »

On sait comment la lutte entre ultramontains et libéraux se poursuivit et s'aggrava encore dans la période qui précéda le Concile du Vatican et pendant ce Concile au sujet de l'infaillibilité du Pape. Pour avoir osé prendre position contre l'opportunité de la définition prévue — ce qui était son droit, la question étant libre encore — Montalembert est accusé par Louis Veuillot d'être « passé aux Volsques », et ses amis sont vilipendés, traités d'hérétiques et de blasphémateurs dans l'*Univers*. Ce journal se montre particulièrement agressif à l'égard de Mgr Dupanloup. L'évêque d'Orléans, qui avait naguère — en 1853 — publié contre Louis Veuillot une *Déclaration* à laquelle adhéra la moitié de l'épiscopat, lui adresse cette fois un *Avertissement*. Louis Veuillot répond que ce prélat s'est constitué à la fois juge et partie, et qu'il ne croit, quant à lui, « manquer à aucun devoir en récusant cette prétention ».

Maintenant Louis Veuillot se sent soutenu à Rome. C'est le temps où l'*Univers* expose que Pie IX, c'est « le Christ sur la la terre », où l'évêque de Tulle définit le Pape « le verbe incarné qui se continue », où d'autres prélats mettent au même rang la dévotion à l'Eucharistie et la dévotion au Pape, où Mgr Mermillod prêche sur la triple incarnation de Dieu dans le sein de la Vierge, dans l'Eucharistie, dans le Pape...

Viennent la guerre, la défaite, la proclamation de la déchéance de l'Empereur, le gouvernement provisoire, Louis Veuillot n'a pas assez d'injures et de sarcasmes contre l'Assemblée. « Je m'aperçois de plus en plus en causant avec les députés, écrit-il, que la race des imbéciles n'est pas du tout perdue. » Il parle de leur friponnerie et de leur lâcheté. Il accommode Thiers de la belle façon : Thiers, « c'est un affreux rien et d'autant plus rien qu'il est quelque chose. Il est la stupide France révolutionnaire ».

Dans l'affaire des pétitions relatives au pouvoir temporel du Pape, Mgr Dupanloup consent-il patriotiquement, sur la prière de M. Thiers, à l'ajournement du débat, un collaborateur de Veuillot traite l'évêque d'Orléans de Pilate. Et Pie IX se voit

obligé de blâmer l'*Univers* qui, dit-il, « oublie totalement les lois de la charité ». Le Pape ajoute : « Sans la charité on ne peut être vraiment catholique ».

Louis Veuillot s'incline. Il commence toujours, en pareil cas, par s'incliner, rendons-lui cette justice. Mais d'ailleurs il n'en traitera pas moins, bientôt, de félons, de pervers, de prévaricateurs les légitimistes qui conseilleront au comte de Chambord d'accepter le drapeau tricolore, conseil que lui a donné également le Souverain-Pontife.

*
* *

Il est temps de conclure. Est-ce que l'œuvre de Louis Veuillot a vraiment été utile à l'Église catholique et aux âmes ? Très sincèrement, je ne le crois pas.

C'est pourquoi il me semble que du point de vue catholique c'est plutôt une leçon *a contrario* qu'il y aurait à tirer du centenaire de Louis Veuillot. Et puisque ce qui distingue le plus Louis Veuillot, c'est l'intolérance, ce serait donc une leçon de tolérance.

Mais il ne faut pas confondre l'intolérance avec l'intransigeance. L'objet propre de l'intransigeance, ce sont les principes, et l'intolérance se réfère aux personnes. Le catholique, comme tel, doit donc être intransigeant sur tout ce qui est pour lui objet de foi. Et c'est donc bien à tort que les ennemis des catholiques libéraux font consister le libéralisme catholique en un perpétuel recul doctrinal. Je serais curieux que l'on voulût bien me dire ce que Montalembert, par exemple, a cédé de ses croyances. Il n'en a rien cédé, jamais, pas plus que Louis Veuillot. Mais celui-ci avait fini par intégrer dans son symbole la haine de la liberté. Au contraire celui-là en a su garder jusqu'à la dernière minute de sa vie l'amour le plus désintéressé et le plus ardent.

La tolérance, dans l'ordre intellectuel, consiste à permettre que les autres ne pensent pas comme nous et à ne pas conditionner l'estime que nous accordons à autrui par une impossible identité de vues, même et je devrais dire surtout en matière de religion.

Aussi bien, puisque les catholiques font profession de croire, d'une part que toute créature humaine est appelée au salut, d'autre part qu'il n'y a pas de salut hors de l'Église, semble-t-il convenable de tenir les portes de celle-ci aussi largement ouvertes que possible. Et c'est donc mal la connaître que de la considérer comme une sorte de camp retranché d'où il n'importe que de tenir à distance respectueuse les mécréants. Rien de plus contraire qu'une telle conception au catholicisme de l'Église. Et c'est donc mal la servir, cette Église, que de ne songer qu'à faire le coup de poing contre ceux qui rôdent autour d'elle.

Avez-vous vu Léon XIII traverser Saint-Pierre de Rome au milieu des vivats d'une foule immense où toutes les nations de la terre étaient représentées? Je garde dans ma mémoire la vision et dans mon cœur l'inoubliable émotion de ce spectacle. Je vois le magnanime vieillard se dresser debout sur la *Sedia*, mouvante image de la barque de Pierre, lever la main sur cette multitude pour la bénir, et tout à coup prolonger de ses deux bras étendus ce geste de bénédiction, comme s'il eût voulu étreindre toutes les âmes pour les donner toutes à Jésus-Christ.

Ce n'est pas assez pour le vrai chrétien, pour le vrai catholique, d'une tolérance purement philosophique. Il faut que sa tolérance soit aimante, conquérante par la grâce de cet amour.

JULIEN DE NARFON

LA FUITE

DE

GABRIEL SCHILLING[1]

ACTE III

A l'arrière-plan, entre deux collines de sable, une large route disparaissant vers la mer parmi d'autres collines. Dans l'angle que forment les collines plus éloignées, la mer se dresse comme une sorte de muraille d'un bleu foncé. Au-dessus, le bleu plus clair du ciel sans nuages. A droite de la route, au premier plan, sur une petite hauteur, un cimetière; on distingue une partie du mur bas qui l'entoure, on voit paraître au-dessus du mur un vieux crucifix. Un peu plus loin, une vieille petite masure couverte en tuiles, bâtie contre le mur même. Aucune végétation, qu'un bouquet de sureaux en dehors du cimetière. Près du sureau un banc délabré, composé de quatre pieux et d'une planche. A gauche de la route, des ruines imposantes, restes d'un couvent; quelques frênes et peupliers s'élèvent derrière l'arc d'une ancienne porte assez bien conservée, en briques d'un brun rougeâtre. Sur tout ce lieu plane une atmosphère lugubre et romantique. Deux heures ont passé depuis les événements du second acte.

Lucie est étendue dans le thym, près du banc; elle lit.

Maurer apparaît sur la route venant de la mer et s'approche d'elle.

MAURER. — Quel bonheur! tu es encore seule! ma petite. Ouf!

1. Voir la *Revue* du 15 décembre.

Je craignais d'entendre déjà parler russe autour de toi. Quelle fichue histoire!

LUCIE. — Je ne crois pas que le pauvre Schilling vienne ici avec ses dames; il a peur.

MAURER. — Est-il Dieu possible de savoir si mal tenir une femme en laisse et de lui permettre de vous suivre partout à la piste, comme un chien courant! L'île a perdu maintenant tout son charme pour moi. Hanna a flairé depuis longtemps que nous formons des projets avec Schilling : il faut qu'elle les contrecarre. Aucun sentiment de décence, rien au monde ne l'en détournera. Mais elle peut en être certaine (j'ai tout combiné pendant ma promenade) elle trouvera en moi un adversaire décidé à aller jusqu'au bout. Je lui enlèverai sa proie.

LUCIE. — Peut-être la situation n'est-elle pas aussi mauvaise que tu crois, Ottfried; peut-être Schilling trouvera-t-il l'énergie d'en sortir.

MAURER. — Du moment qu'il s'agit d'énergie, je n'ai aucune confiance en lui. Non, surtout maintenant. Il aura absolument besoin qu'on l'aide; je n'y manquerai pas, va, mais ce qu'il faudrait faire pour lutter contre l'arsenal de ruses de cette femme et la supériorité de sa stratégie, cela, je ne le sais pas.

LUCIE, *riant*. — Tu finiras par me la rendre tout à fait intéressante.

MAURER. — Qu'elle soit intéressante, je ne le nie pas. Parfois même, elle me fait penser à Goya. Je l'imagine aisément vivant là-haut (*il montre le cimetière*) derrière le mur, ayant sa demeure parmi les tombes, et condamnée pour l'éternité à puiser comme un vampire dans la chaleur du sang masculin une lugubre apparence de vie.

LUCIE, *riant*. — Si c'était vrai, il faudrait l'absoudre.

MAURER. — Pas du tout! Je ne fais pas de mamours aux spectres.

LUCIE. — Veux-tu mon avis, Ottfried? Tout ici me semble spectral : la mer pendant le jour et pendant la nuit, la violence, le rugissement ininterrompu des flots qui déferlent, les étoiles, la voie lactée... Eh bien! cette atmosphère étrange me plonge dans le ravissement. C'est pourquoi j'aime tant à rester ici, près de ce mur.

MAURER. — En moi, je l'avouerai, il existe un autre sentiment dont la plupart des hommes ont perdu la notion : la sensation nette d'un monde invisible, caché par la réalité. Parfois j'en suis tout près, près à le toucher. Si c'est là le sentiment dont tu veux parler, alors tu peux t'y livrer à ton gré, ma petite. Du reste je suis responsable de toi et je n'ai jamais songé, en t'amenant ici, à te replonger dans un monde de visions attristantes.

LUCIE. — Crois-tu donc que les rêves où ma mère m'apparaît soient quelque chose d'attristant?

MAURER. — On ne doit pas rêver les yeux ouverts, en plein jour. Moi-même j'en ai fait l'expérience; tous ces revenants puisent leur vie dans notre sang, et aucun de nous n'en a suffisamment pour résister à la longue.

LUCIE. — Tu te trompes si tu crois que cet état singulier où je me plonge si volontiers est nuisible. Au contraire, il m'est agréable et bienfaisant. C'est comme si quelqu'un venait de passer une porte pour pénétrer dans des lieux inconnus, et que, pendant le court instant où la porte s'ouvre et se referme, on le suive du regard et de l'âme et l'on entrevoie l'Inconnu.

MAURER. — Je sais quelle est la séduction de ces visions, de cette sorte d'état intermédiaire où l'on a un pied sur terre et l'autre dans l'Invisible. Et pourtant l'homme recule en frissonnant à la vue de la mort et du mystère angoissant qui l'enveloppe.

LUCIE. — Tout cela est pour moi souriant et non pas angoissant. Je me berce doucement dans la certitude d'être unie par un lien invisible à ma mère. Tout ce qui m'entoure me paraît provisoire. Je ne sais pas, mais je ne crois pas que ce bruissement de la mer, cette lumière, ce chant d'alouette, soient là pour l'éternité.

MAURER, *l'enlaçant.* — Mais, nous deux, nous sommes là, je l'espère, pour l'éternité?

LUCIE. — Crois-tu, chéri? Je n'en sais rien. (*Il la couvre de baisers passionnés.*)

MAURER. — Toi, je t'emmène pour l'éternité, par delà les étoiles et les planètes, dans l'infini.

LUCIE. — Bien vrai?

MAURER. — Mais qu'as-tu donc, Lucie?

LUCIE. — (*Elle le regarde, les yeux agrandis et mouillés de larmes.*) Je pense parfois qu'à l'exemple de Schilling, s'il y avait jamais chez toi conflit entre l'art et l'amour, c'est l'art qui l'emporterait.

MAURER. — Oui, mais chez nous tous deux vont la main dans la main, chère petite.

LUCIE. — Cette Hanna, n'a-t-elle pas eu un fils il y a deux ans?

MAURER. — Elle prétend même que Schilling en est le père.

LUCIE. — Eh bien?

MAURER. — Ça se peut. C'est un délicieux petit bout d'homme blond; malheureusement, il ne paraît pas fait pour vivre bien longtemps.

LUCIE. — Eh bien, et Schilling?

MAURER, *haussant les épaules.* — Il m'a montré sa photographie. — La destinée de l'enfant, pendant les premières années, dépend de la mère, ma chérie. Celle-ci le néglige, elle aime mieux boire du thé et faire de la politique dans les cafés viennois avec des étudiants

déguenillés. Elle se souvient de l'enfant quand elle a besoin d'une arme contre Schilling. Je suis même surpris qu'elle n'ait pas profité de l'occasion pour venir jouer le rôle de mère abandonnée, tenant le bébé dans ses bras.

LUCIE. — En somme, tu es très dur. Et pourtant je t'aime, Ottfried.

MAURER, *riant*. — Justement! je suis un joujou incassable. Mais peut-être bien, comme les enfants, vous plaisez-vous à détruire ce que vous aimez le mieux?

LUCIE. — Chut, Ottfried! Ils viennent. Allons au-devant d'eux, par amitié pour Schilling.

MAURER. — C'est à contre-cœur que je le fais, bien à contre-cœur, ma petite!

Au fond, sur la route, des têtes surgissent : Schilling, Hanna Elias, mademoiselle Mayakine. Lucie s'est relevée vivement. Maurer se lève avec lenteur, comme à regret, secoue le sable de ses vêtements, et va à la rencontre des nouveaux arrivants.

LA VOIX DE SCHILLING. — Cou-i!

Maurer ne répond rien. La rencontre a lieu dans le fond. On voit des saluts et on entend des voix indistinctes. Une mouette traverse les dunes et le cimetière de gauche à droite. Peu d'instants après, Maurer et mademoiselle Mayakine se détachent du groupe et s'avancent au premier plan; les autres se dirigent au loin vers les collines à gauche, restent un moment immobiles à contempler la mer et disparaissent.

MAURER, *à mademoiselle Mayakine*. — Y a-t-il longtemps que vous connaissez Madame Elias?

MADEMOISELLE MAYAKINE, *l'accent russe, parle lentement, avec réflexion*. — Oh non! je la connais depuis peu. Nous nous sommes rencontrées à Berlin ce printemps, à une séance du grand congrès international féministe. Mon père est docteur, ma mère est morte. Je voyage déjà depuis quatre ans avec papa en Europe. Il a abandonné... comment dit-on? sa pratique? sa clientèle?

MAURER. — Je croyais que vous aviez connu Madame Hanna en Russie?

MADEMOISELLE MAYAKINE. — Oh, non! Il y a peu de temps. Mais j'admire beaucoup Madame Hanna, je la vénère, je l'aime beaucoup. Je la trouve une femme supérieure, très extraordinaire, étonnamment intéressante et intelligente.

MAURER. — Où voyez-vous sa supériorité, Mademoiselle?

MADEMOISELLE MAYAKINE. — Je n'aime pas les femmes qui sont des esclaves et qui laissent porter atteinte à leurs droits. Je l'honore beaucoup, je lui dois beaucoup. Je peux presque dire, qu'elle m'a enseigné une nouvelle religion... la religion de la beauté.

MAURER. — N'avez-vous pas quantité de femmes de ce genre en Russie?

MADEMOISELLE MAYAKINE. — Non. Nous avons des femmes, qui parlent tout le jour de politique et pas du tout d'art. Elles sont superficielles. On les voit rarement fascinées par l'art. Et c'est beau de voir comme Madame Hanna est fascinée par le grand art du professeur Schilling.

MAURER, *avec un sourire sardonique, qui veut paraître aimable.* — Vraiment, c'est très beau, il n'y a rien à répondre à cela. Et alors vous avez adopté la religion de Madame Hanna, n'est-ce pas?

MADEMOISELLE MAYAKINE. — Oh! malheureusement je suis encore jeune et ignorante. Je n'ai pas la prétention de me mesurer avec son intelligence. Je vous en prie! Vous devez être indulgent avec moi. Mais j'ai compris tout de suite à la galerie Nationale que Monsieur le professeur Schilling est un grand artiste.

MAURER. — Pardon! Où l'avez-vous compris, Mademoiselle?

MADEMOISELLE MAYAKINE. — Dans le musée de Berlin, où Madame Hanna a eu l'amabilité de me conduire devant les célèbres œuvres du professeur Schilling.

MAURER. — Je crois que si jamais vous disiez à ce brave Schilling qu'il est professeur et que ses œuvres sont à la galerie Nationale, il trouverait la plaisanterie mauvaise.

MADEMOISELLE MAYAKINE. — Comment dites-vous?

MAURER. — Rien. Ce n'est rien.

MADEMOISELLE MAYAKINE. — Qu'il est à plaindre, cet homme supérieur!

MAURER, *interdit, la considère un moment.* — Peut-être bien. J'espère pourtant que nous n'arriverons pas trop tard. Mais qu'est-ce qui vous fait supposer cela, Mademoiselle?

MADEMOISELLE MAYAKINE. — Oh! ce n'est pas si difficile de lire dans ses yeux fiévreusement douloureux et dans la grande souffrance de son beau visage ravagé.

MAURER, *presque effrayé.* — Le croyez-vous malade physiquement?

MADEMOISELLE MAYAKINE. — Je ne parle naturellement pas de ses souffrances psychiques.

MAURER. — Cela m'amuse toujours de voir les gens s'effrayer de la mine de Schilling. Cela leur arrive généralement la première fois qu'ils le voient. Voilà dix-huit ans que Schilling a cette mine là. Lui-même a l'habitude de dire en plaisantant qu'à travers les cercles noirs qui entourent ses deux yeux, il voit le monde d'une manière plus précise et plus profonde.

MADEMOISELLE MAYAKINE, *sans répondre.* — Imaginez-vous, Monsieur le professeur, que je m'étais fait la même idée de vous

d'après vos eaux-fortes que j'aime tant, lorsque je les ai vues dans la salle des gravures à Saint-Pétersbourg.

MAURER. — Comment? Vous connaissez mes eaux-fortes?

MADEMOISELLE MAYAKINE. — Oh! mon papa m'a appris à les connaître dans les musées de Russie quand j'avais seulement douze ou treize ans.

MAURER. — Avec un pareil papa vous n'avez pas besoin d'une Hanna Elias.

MADEMOISELLE MAYAKINE. — Je m'imaginais une longue figure pâle, avec des yeux noirs comme le charbon et des lèvres minces, un homme que de grandes et horribles visions ont creusé et torturé comme la fièvre. Et je vois maintenant un savant plein de santé.

MAURER, *haussant les épaules et riant.* — Oui, c'est ainsi, Mademoiselle. Faute inexcusable et qu'il ne faut jamais commettre, que de venir voir de trop près son idéal! (*Tout en causant ils s'arrêtent parfois, puis, continuant à marcher, arrivent au petit banc près du mur.*) Je vous en prie, détournez maintenant vos regards de l'objet innocent de votre déception et admirez ce merveilleux paysage.

MADEMOISELLE MAYAKINE. — Vous semblez aimer la solitude par-dessus tout.

MAURER, *dans une agitation joyeuse.* — Je me sens heureux comme un dieu, lorsque je suis complètement seul six à huit heures par jour. Une journée passée en société me rend pareil à ce pauvre homme battu et dévalisé, qui se rendait de Jérusalem à Jéricho et tomba au milieu d'une bande de brigands.

MADEMOISELLE MAYAKINE. — Oh! moi, j'aime la société, j'aime le monde.

MAURER. — Alors notre île, sans cafés viennois, sans concerts, sans théâtres, ne vous plaît sans doute guère?

MADEMOISELLE MAYAKINE. — Oh non! je comprends, il est vrai, cette grandeur, cette beauté froide et inquiétante. Seulement je souffre dans un tel entourage, je me sens écrasée par le sentiment de mon insignifiance et de mon isolement. Par contre, celui que j'aime comme un dieu, c'est l'homme. Elles ne me disent rien, ces collines mortes, où rien ne répond au cri de mon cœur. Je n'existe pas pour elles et elles n'existent pas pour moi, et pour l'homme, l'homme seul est Dieu, ciel, monde, patrie et refuge. Moi, je ne peux mettre aucun sens dans la nature morte.

MAURER, *interdit.* — Quel âge avez-vous donc, mademoiselle Mayakine?

MADEMOISELLE MAYAKINE. — J'ai eu dix-sept ans il y a trois jours.

MAURER. — Alors je vous félicite après coup.

Lucie avec sa vivacité habituelle arrive de derrière les dunes.

LUCIE. — Tu nous as perfidement laissés en plan, mon cher Ottfried.

MAURER, *froid.* — Comment ça?

LUCIE. — Est-ce qu'ici aussi je suis de trop?

MAURER, *sec et bref.* — Pourquoi ici aussi? Mais pas du tout, Lucie.

Lucie stupéfaite se met à rire et s'assied sur le sol à quelque distance. Elle arrache des brins d'herbe et les mâche, tout en observant discrètement Maurer et mademoiselle Mayakine.

LUCIE. — Ta brusque disparition a, je crois, un peu peiné ce brave Schilling, Ottfried.

MAURER, *répond à Lucie en la regardant par-dessus ses lunettes, tout surpris, et hoche la tête pour témoigner qu'il blâme son indiscrétion; finalement il se détourne en haussant les épaules et s'adresse à mademoiselle Mayakine.* — De quoi parlions-nous, mademoiselle Mayakine?

MADEMOISELLE MAYAKINE. — Pardon, Monsieur, quelles sont ces vieilles ruines?

MAURER. — Ce sont les restes d'un ancien couvent de Franciscains. C'étaient les moines gris de Stralsund. Il existe encore de vieilles voûtes de leurs caves, et je sais pertinemment que les gens qui croient aux esprits peuvent voir les frères et les pères célébrer leur messe et faire procession sur le coup de minuit.

LUCIE. — Sais-tu, Ottfried, si là-bas, vers l'ouest, il y a encore d'autres îles?

MAURER. — Non.

LUCIE. — Toute la journée j'ai entendu sonner des cloches, sans interruption.

MAURER. — Moi aussi. C'est peut-être la cloche d'une bouée, ou plutôt une illusion acoustique.

MADEMOISELLE MAYAKINE. — Je doute presque de la réalité, quand je pense que l'ardent désir de mes années d'adolescence, celui de vous voir, s'est réalisé si miraculeusement dans cette île solitaire, inconnue, dans ce paysage si singulier. (*Elle regarde ses mains, qui déchirent des brins d'herbe.*)

Schilling et Hanna apparaissent au fond.

SCHILLING, *criant avec des gestes de polichinelle.* — Aoh, coucou! Aoh, coucou!

MAURER, *nerveux et inquiet.* — J'ai presque envie d'être franc avec vous. Je ne suis pas en harmonie... je ne sais à quoi cela tient... je ne sympathise pas avec votre amie Hanna Elias... Je suis injuste. Sa présence me porte sur les nerfs. Tout dans sa personne

m'irrite, chaque attitude, chaque geste, chaque parole. Si vous voulez bien, si ma société ne vous importune pas, nous les éviterions encore quelques instants, en tournant autour du cimetière.

LUCIE, *d'un ton décidé.* — Tu blesserais profondément Schilling!

SCHILLING, *plus proche.* — Aoh, coucou!

L'écho venant du cimetière répète distinctement le cri du coucou très bien imité par Schilling.

MAURER, *hausse les épaules, rougit de colère et dit d'un ton qui veut paraître indifférent.* — Où serez-vous l'hiver prochain, mademoiselle Mayakine?

MADEMOISELLE MAYAKINE. — A Berlin; mon père a l'intention d'y travailler à la bibliothèque jusqu'à la fin de mars.

SCHILLING. — Coucou! (*l'écho : coucou!*) Aoh! (*l'écho : Aoh!*) Entendez-vous le coucou, les enfants?

MAURER. — Un coucou en automne? comme histoire naturelle, ce n'est pas fort!

SCHILLING, *affichant une crânerie exagérée, où perce une nuance d'embarras suppliant.* — Ma parole, Ottfried! tu es sourd!

LUCIE, *à Ottfried.* — Il y a aussi des coucous parmi les oiseaux qui, la nuit, viennent se tuer contre les vitres du fanal et dont les cadavres gisent au pied du phare.

SCHILLING, *comme avant.* — Coucou! (*L'écho : coucou!*) — Coucou! — (*L'écho : coucou!*)

MAURER. — Tu es de joliment bonne humeur.

SCHILLING. — Vous riez, parce que vous ignorez qui me répond.

MAURER. — Eh bien, un coucou, parbleu!

SCHILLING. — Oui, bernique, Ottfried, c'est la plaisante camarade avec sa faux, qui est là, derrière la masure! Vous ne l'entendez donc pas marteler, les enfants? (*On entend le bruit d'un marteau.*) Coucou! (*L'écho, plus fort : coucou! Tout le monde rit nerveusement.*) Qui de vous a de bons yeux? Qu'il lise l'inscription qui est là, sur la chapelle des morts!

LUCIE, *lisant lentement à haute voix :*

> La mort est engloutie dans la victoire.
> O Mort, où est ton aiguillon?
> O Enfer, où est ta victoire?
>
> (*Première aux Corinthiens*, 55.)

SCHILLING, *d'un geste théâtral, avec une sorte de rage.* — Coucou! — (*Echo : coucou!*) Coucou! (*Echo : coucou!*) Coucou! (*Echo : coucou.*)

MAURER. — Allons, finis tes lugubres bêtises.

Schilling s'est approché avec Hanna Elias, qui est très pâle.

SCHILLING, *d'un ton dégagé, très nerveux.* — Permets-moi de te faire les présentations. Ottfried Maurer, madame Hanna Elias, ma vieille amie. — Un royaume pour un verre de Pilsen, Messieurs et Mesdames!

MAURER. — Saperlotte, quel oubli! Aussitôt rentré, je télégraphie à Stralsund, demain tu en auras un tonneau.

HANNA, *haut à mademoiselle Mayakine.* — Il était horriblement abattu, à ce qu'il disait; maintenant voici sa bonne humeur revenue.

SCHILLING, *avec un enthousiasme ironique.* — C'est la joie infinie, la joie, la joie, ma chère enfant!

HANNA, *sombre.* — Oh, je ne prétends pas être l'unique cause de ta joie. Cependant je sens à quel point il était nécessaire que j'arrive!

SCHILLING, *avec une ironie emphatique.* — Merci, femme prête au sacrifice!

MAURER. — Mademoiselle Mayakine, peut-être cela vous intéresserait-il de jeter un coup d'œil sur les pauvres tombes anonymes du cimetière?

SCHILLING. — Tu veux encore te défiler, Ottfried?

MAURER. — Moi? Comment? Je ne te comprends pas.

SCHILLING. — Parce que la Société d'un peintre moins d'aplomb que toi sur son siège t'ennuie peut-être?

MAURER, *d'un ton mordant.* —Je travaille presque toujours debout. — Nous revenons à l'instant; je ne montrerai à Mademoiselle que quelques-unes des inscriptions les plus curieuses.

SCHILLING. — « Une sauterelle morte ne sautille plus. »

MAURER. — Comment?

SCHILLING. — Ce serait une jolie épitaphe. Il y a là des gens qui sont venus dans l'île, sans savoir comment.

MAURER. — Oui, des marins naufragés.

SCHILLING. — Ils ont abordé ici, sans avaries graves, en général les pieds en avant, — le caleçon un peu mouillé seulement. Mais ça sèche avec le temps. Quelques-uns sans chapeau, voire même sans bas. Mais qu'est cela pour un marin intrépide?

MAURER. — Si c'est là ta bonne humeur, j'aime, ma foi, mieux tes dispositions soi-disant mélancoliques de ce matin. Pardon, un moment.

Maurer s'éloigne avec mademoiselle Mayakine, on les voit pénétrer dans le cimetière par une petite porte grillée. Schilling les suit du regard, hausse les épaules, rit intérieurement, s'assied à côté d'Hanna sur le banc, suivant toujours du regard le couple. Puis se retournant vivement avec un sourire égaré, il regarde Lucie, étendue tranquillement sur le sable.

SCHILLING. — Oui, mademoiselle Lucie, voilà la vie.

LUCIE, *répond d'un air entendu en écrasant du thym entre ses mains.* — L'homme propose, Dieu dispose.

HANNA. — Grâce au ciel, j'ai perdu l'habitude à l'Université de Zurich de m'en laisser imposer par des hommes impolis.

SCHILLING. — Moi, les gens juchés sur leurs succès comme sur des échasses ne m'en imposent guère non plus.

LUCIE. — Non, vous ne le pensez pas, Schilling. (*Elle se relève.*) Du reste, Schilling, dites à Ottfried — si par hasard, il me cherchait, mais je ne le crois pas, — que je suis rentrée.

SCHILLING, *répétant les paroles de Lucie en les appliquant à mademoiselle Mayakine.* — L'homme propose, Dieu dispose. On ne sait à quoi se fier en ces choses-là. Les surprises se succèdent. (*Clignant des yeux*). Si nous jetions un coup d'œil furtif?

Schilling se lève et se glisse avec une prudence comique vers le mur du cimetière; il escalade comme s'il voulait épier Maurer et la petite Mayakine.

LUCIE, *riant involontairement.* — N'allez pas tomber, Schilling!

SCHILLING. — Surtout pas dans le cimetière.

LUCIE. — Non, si possible, il vaudrait mieux de ce côté-ci.

Schilling fait, à dessein, une chute comique. Lucie se sauve en riant. Schilling secoue ses vêtements.

HANNA. — Gabriel, t'es-tu fait mal?

SCHILLING. — Pas le moins du monde, je l'ai fait exprès. (*Il l'attire et lui souffle passionnément à l'oreille.*) Veux-tu retourner dans les dunes? — Chercher de l'ambre, naturellement.

HANNA, *pâle et émue.* — Fais de moi ce que tu voudras.

SCHILLING. — C'est drôle, ces cygnes sauvages qui planaient au-dessus de nous. As-tu eu peur?

HANNA. — Un peu.

SCHILLING. — Moi, pas du tout. Et quand ç'aurait été des bêtes à griffes, je ne t'aurais pas lâchée. O toi, ma noire amie, toi qui es froide comme la neige, ô fiancée de Corinthe!... (*Il tressaille.*) Vois-tu Maurer?

HANNA. — Dieu merci, non.

SCHILLING, *avec une joie mauvaise, mystérieusement.* — Il mord à la petite Mayakine.

HANNA. — Je n'admire ni l'homme ni l'artiste. Il sait blesser les femmes sans défense, c'est tout.

SCHILLING, *avec une indignation comique.* — Oui, c'est vrai, Hanna; faut-il le provoquer en duel?

HANNA. — Tu plaisantes, je le sais bien. Tu ne dois pas le faire et tu ne le feras pas.

SCHILLING. — J'ai soif. (*Se baissant au-dessus d'une flaque*

d'eau et buvant.) Oh, que c'est bon! (*Il aperçoit son image dans l'eau et s'effraye.*) Par la barbe du prophète, est-ce moi?

HANNA. — Tu ne veux pourtant pas boire dans cette flaque verdâtre?

(*Un corbeau croasse.*)

SCHILLING. — Maudit corbeau, veux-tu fermer ton bec. Viens ici, Hanna, regarde-moi. De quoi ai-je l'air?

HANNA. — Mais tu es comme toujours, chéri!

SCHILLING. — Eh bien, alors pourquoi irais-je en Grèce? (*Il s'est levé debout, immobile; il regarde fixement la mer.*)

HANNA, *ne peut plus cacher sa secrète inquiétude devant l'état singulier de Schilling.* — Et si en cet instant, Gabriel, tu me disais : — Va-t'en! — je partirais immédiatement. Donne m'en l'ordre. Je le sais, tu es sous l'empire de cet homme froid, sans cœur. Je baiserai ta main et je partirai. Je vois bien... Je ne veux pas que tu sois martyrisé.

SCHILLING. — Écoute la mer, son grondement monte jusqu'à nous! (*Il écoute, lève subitement les bras, extasié, hagard, comme devant une vision surnaturelle.*) Oh! Oh! Oh! Oh! L'élément! L'élément! (*Ébloui par une sorte d'apparition splendide dans laquelle il voudrait plonger, il se met à chanceler.*)

HANNA. — Pour l'amour de Dieu, qu'as-tu, Gabriel?

SCHILLING. — Rien, rien du tout! Du repos! N'en puis plus! Me reposer seulement, chérie! (*Il s'appuie lourdement sur Hanna, qui le laisse glisser à terre.*)

HANNA, *affolée.* — Gabriel! Gabriel! Gabriel!

ACTE IV

Le premier étage de l'auberge de Klas Olfers; une chambre blanchie à la chaux, avec deux fenêtres. On aperçoit la mer dans le fond comme un grand mur bleu qui ne laisse passer qu'un petit coin du ciel.

Un jour d'automne éblouissant. A droite et à gauche de la chambre des portes communiquant avec d'autres chambres. A gauche, contre le mur, un lit de bois très simple avec un sac de paille, en guise de matelas; couverture bariolée, etc. A droite, un petit canapé, devant lequel se trouve une table. Une modeste toilette avec une glace; une armoire où Maurer serre ses vêtements. Sur des patères le chapeau de Maurer, son pardessus, sa canne. Sur la table couverte d'un tapis verdâtre, une carafe d'eau et des verres. Dans un coin de la chambre, la malle fermée de Maurer. Lucie est assise devant la table, elle écrit des lettres. Hanna Elias entre doucement par la porte de gauche.

LUCIE. — Schilling dort toujours?

HANNA. — Oui, il dort. Il s'est réveillé un instant et a demandé

le docteur Rasmussen. Quand le docteur peut-il être ici au plus tôt?

LUCIE. — Hier, avant que Schilling n'en eût exprimé le désir, Maurer a télégraphié à Rasmussen aussitôt après son attaque.

HANNA. — Croyez-vous qu'il fera ce long voyage?

LUCIE. — Mais certainement, sans hésiter.

HANNA, *s'assied à la table.* — Il demande instamment le docteur Rasmussen. (*Après un court silence :*) Je n'oublierai jamais la journée d'hier et la nuit passée dans cette île.

LUCIE, *tour à tour écoutant, écrivant ou réfléchissant.* — Je le crois.

HANNA. — Vous voyez, mademoiselle Lucie, combien il est heureux que je sois venue.

LUCIE, *interdite.* — Je ne puis pas très bien le comprendre, madame Hanna.

HANNA. — Je sentais ces derniers temps que Schilling traversait une crise. Je le savais et cette idée me tourmentait.

LUCIE. — Alors vous auriez dû vous dire qu'il valait mieux pour lui être délivré de tout souci pendant quelque temps.

HANNA. — Ce sont toutes les tracasseries de sa prosaïque ménagère allemande, qui l'ont si fort ébranlé. Il m'a répété cent fois : « Auprès de toi seule, Hanna je me sens en sécurité. » C'est un crime que cette femme commet envers lui : elle le tue avec ses reproches, ses éternelles plaintes, ses larmes, ses quotidiennes exigences d'argent... auxquelles malgré tout son travail, Schilling ne peut suffire. Elle pourrait bien mieux que lui gagner sa vie en donnant des leçons de piano.

LUCIE. — Peut-être Eveline Schilling n'est-elle pas très énergique; il paraît cependant qu'elle l'était naguère, lors de son retour d'Angleterre où elle avait été institutrice.

HANNA. — J'ai connu cet homme dans la misère. Je l'ai aimé dans la misère! et à cause de sa misère! Je voulais l'aider dans sa détresse. Jamais je n'ai accepté le moindre argent de lui. Je m'en serais plutôt procuré n'importe où. Je voulais l'arracher à ses soucis, je ne voulais pas, comme Eveline, être nourrie et avoir ma vie assurée. Elle fait porter au pauvre Schilling toute la responsabilité. Moi, je la prends, la responsabilité. Son art est trop élevé, je le sais, son art ne peut pas lui procurer grand profit. Il a besoin de moi, je lui suis indispensable, je partagerai mon dernier morceau de pain avec lui.

LUCIE. — Moi, je ne pourrais jamais me persuader que je suis indispensable à la vie d'un homme.

HANNA. — Pour vous et Maurer, c'est tout différent. (*Lucie sourit.*) « Je veux ton travail, je désire ton bonheur, lui disais-je. Je partirai, je disparaîtrai, si tu es plus heureux sans moi. » Je

savais qu'il couchait sur un misérable lit de camp, dans son atelier, humide et glacé, et si je lui disais qu'il vaudrait mieux pour lui dormir près de sa femme, il me répondait : « Non, tout excepté ça ». Un jour il est resté plusieurs heures devant la porte de ma maison par un froid de dix-huit degrés, pendant que je recevais chez moi des amis russes. J'ignorais qu'il fût là ; il est parti à onze heures parce que je ne m'étais pas aperçue de sa présence ; et à minuit et demi, quand tout était tranquille, il est revenu et m'a réveillée en jetant de petites pierres à ma fenêtre. C'est ainsi que, par bonheur, j'ai été avertie qu'il était là.

LUCIE, *sèche*. — Le brave Schilling aura quelque peu gelé.

HANNA. — Il était presque mort en arrivant et ne s'est réchauffé que vers le matin.

LUCIE. — A-t-il déjà eu des attaques comme celles d'hier?

HANNA. — C'est sa femme, je le sais, qui l'a exaspéré. Elle l'a menacé de se suicider s'il ne renonçait pas à son amour pour moi. Comment renoncerait-il à cet amour qui est la seule raison d'être de sa vie, le salut contre la banalité de son existence? Doit-il renoncer à son art, alors que son amour pour moi, dit-il, est l'âme même de son art?

LUCIE. — Malheureusement il n'a rien produit ces dernières années.

HANNA. — Oh! il a fait un délicieux portrait de mon petit Gabriel.

LUCIE. — Quand on pense que ce portrait est sa seule œuvre depuis si longtemps, on ne peut que constater l'épuisement de son talent.

HANNA. — Ce n'est pas vrai du tout. Il n'admire rien autant que mon corps. Eh bien; j'ai été malade de longs mois, je ne pouvais poser dans son atelier froid et humide sans vêtements, le corps courbé dans une position fatigante, et lui servir de modèle pour sa naissance de Vénus. Cependant je m'y suis efforcée jusqu'à ce que brisée, épuisée, je sois tombée évanouie de la caisse sur laquelle il m'avait fait monter.

LUCIE. — J'admets que vous ne manquiez pas de bonne volonté, mais le résultat est évident. Et vous devriez soutenir intelligemment les projets de Maurer.

HANNA, *se levant*. — Il prétend que Maurer le déprime, qu'il le décourage.

LUCIE, *avec un éclat de rire mêlé d'amertume*. — Allons, bon! à mettre d'accord les bavardages contradictoires des hommes, on perd son latin.

LA VOIX DE SCHILLING. — Hanna!

HANNA. — Voyez, il m'appelle, mademoiselle Lucie. (*Elle entre chez Schilling.*)

A peine Hanna Élias est-elle sortie, que Rasmussen entre doucement. Comme type, il se rapproche des pêcheurs de l'île; cheveux grisonnants, barbe d'un blond roussâtre, vêtements de confection solides et quelconques, chaussures lourdes, sac de cuir pendu en bandoulière, pardessus d'été sur le bras, chapeau mou de couleur noire à la main gauche, canne solide dans la main droite.

RASMUSSEN, *sur le seuil, avec bruit.* — Eh bien, te voici, Lucie? qu'y a-t-il? qu'avez-vous encore fricoté? Bonjour, Ottfried! Où est-il? Comment ça va?

LUCIE, *lui faisant signe.* — Chut! Silence! Schilling est couché à côté.

RASMUSSEN. — Chut! ah oui! Pardon, Lucie.

LUCIE, *moitié riant.* — Pour un médecin qui n'exerce pas, tu as une assez jolie clientèle, Rasmussen.

RASMUSSEN. — J'enverrai prochainement ma note... Vrai, vous me causez bien du dérangement. Du reste une mauvaise étoile semble régir notre destinée tous ces temps-ci; il y a treize mois à peine, j'ai perdu mon père; en décembre dernier, mon frère; puis je fus appelé auprès de ta mère dont, hélas, j'ai prédit la mort; puis ce fut encore le tour d'une vieille amie et maintenant Dieu sait ce qui se mijote ici! D'ailleurs, tu peux m'en croire, le voyage avec Éveline n'a pas été des plus agréables.

LUCIE. — Le voyage avec qui?

RASMUSSEN. — Avec Éveline. Elle ne peut pas encore être là. Je l'ai laissée au débarcadère de l'île Faer et suis accouru à pied à travers les dunes. La voiture aura besoin d'une bonne demi-heure pour grimper les chemins sablonneux. — Figure-toi, voilà trois ans que je n'ai pas vu la mer, quoique je sois né à Wollin.

LUCIE. — Pardon, Rasmussen, que dis-tu là? c'est impossible... car Hanna Élias est à côté, chez Schilling.

RASMUSSEN. — Mais, bon Dieu! je croyais la chose terminée!

LUCIE. — C'est plus facile à dire qu'à faire, avec une femme comme Hanna Élias.

RASMUSSEN. — Éveline aussi est persuadée que tout est fini. — mais quel malheur, mes amis! — Pourquoi pas la moindre allusion dans votre télégramme?

LUCIE. — Cet oubli de la part d'Ottfried me surprend aussi; lui qui me reproche toujours mon étourderie.

RASMUSSEN. — Que fallait-il donc faire? Je lis : « Venez, Schilling malade ». Bien entendu, je cours chez sa femme. Je la supposais, cela va de soi, mieux instruite que moi. Et lorsqu'un médecin est appelé au bout de l'univers, il faut bien qu'il sache à quoi s'en tenir, puisqu'il n'y a ici ni pharmacie, ni moyen de secours. D'ailleurs tu n'as pas très bonne mine, toi.

LUCIE, *évasivement*. — Nous avons tous peu dormi.

RASMUSSEN. — Saperlotte, que faire? Je ne suis vraiment pour rien dans cette fâcheuse affaire. Même... j'ai essayé de retenir Éveline, voyant qu'elle n'était pas au courant. Enfin, j'ignorais la situation et Éveline voulant à tout prix m'accompagner... Je n'avais aucun droit de l'en empêcher.

LUCIE. — Rien n'aura été épargné à ce pauvre Schilling!

LA VOIX DE SCHILLING *chantant* :

Près de l'eau, près de l'eau
C'est là qu'est mon pays

RASMUSSEN, *écoutant en riant*. — Ça n'a pas l'air d'être très grave, mes amis. — Au fait, qu'est-il arrivé à Schilling?

LUCIE. — Oh! nous étions franchement gais et heureux avant l'apparition de ces chauves-souris. Nous faisions des projets de voyages, nous ébauchions des idées. Maintenant je n'ai plus qu'une seule idée : travailler dans l'indépendance.

RASMUSSEN. — Où donc est Ottfried?

LUCIE. — Il vit dans les régions éthérées avec une admiratrice, mademoiselle Mayakine.

RASMUSSEN. — Êtes-vous tous devenus fous, mes enfants? J'aurais pourtant juré qu'un homme comme Maurer, à son âge, sachant tout ce qu'il sait de la vie et, — sans flatterie, Lucie, — ayant comme lui un bonheur inespéré à portée de la main, serait à jamais guéri de renouveler pareille expérience! Mais, quoique tout l'opposé de ce pauvre Schilling, il est sujet aux toquades et cela le rend capricieux, fantasque, au moment où l'on aurait été prêt à garantir sa fidélité.

LA VOIX DE SCHILLING. — N'est-ce pas Rasmussen?

RASMUSSEN, *haut*. — Si, Si.

LA VOIX DE SCHILLING. — Entre donc.

RASMUSSEN, *entr'ouvrant la porte de la chambre de Schilling*. — Allons, mon garçon, je rentre donc en grâce?

VOIX DE SCHILLING. — Pas de bêtises, Rasmussen!

RASMUSSEN. — Il faut bien que je le sache, car tu serais capable de flanquer à la porte un barbare de mon espèce. Allons, qu'y a-t-il, Gabriel? (*Il entre dans la chambre de Schilling et ferme derrière lui la porte à clef. Lucie cachète sa lettre, y colle un timbre, arrange la table. Puis Ottfried Maurer entre et sans façon accroche sa canne et son chapeau à la patère.*)

MAURER. — Il fait un temps superbe! Toute la matinée on entend les cloches, des bouées, ou je ne sais quoi; on dirait que les poissons dans l'eau fêtent le dimanche. La petite île commence même à plaire à mademoiselle Mayakine. Nous sommes allés voir le gardien du

phare, Lucie. Je t'ai apporté un coucou mort que nous avons trouvé au milieu d'un véritable massacre de toutes nos espèces d'oiseaux.

LUCIE. — Un oiseau mort? tu me l'apportes, Ottfried?

MAURER. — Admire ma noblesse d'âme, ma petite L'autre jour tu affirmais que le coucou honorait de sa présence l'île des Pêcheurs — tu sais, le jour où Schilling provoqua l'écho... eh bien! je voulais te le faire constater une fois de plus.

LUCIE, *avec intention.* — Alors tu m'apportes un oiseau, qui se fracassa le crâne, pour avoir commis la bêtise de voler en pleines ténèbres au-devant de la grande lumière.

MAURER. — Mais oui, ce pauvre idéaliste trompé gît en bas sur la table de la salle. Les créatures ne gagnent rien à ces élans vers la lumière, et leur malchance s'expliquerait difficilement, je l'accorde, sans l'intervention d'un diable maudit, d'un infernal Satan.

LUCIE. — Mademoiselle Mayakine s'est-elle tant soit peu habituée à l'horrible langage des pêcheurs?

MAURER. — Elle prétend que la conversation des pêcheurs et des pêcheuses résonne comme un concert de mouettes. Puis elle a trouvé encore une très jolie métaphore : le bruit des flots éveille de loin l'image d'un taureau puissant, arrachant l'herbe avec avidité et soufflant ensuite avec fureur. C'est bien cela, observe un peu. Et elle rattache à cette idée l'origine du mythe de Zeus enlevant Europe sous la forme d'un taureau.

LUCIE. — C'est l'idée que tu as émise ici même, il y a deux ans; elle me semble être venue à mademoiselle Mayakine par l'intermédiaire de Hanna, qui la tient de Schilling, à qui je l'ai répétée.

MAURER. — Elle viendrait de moi? Je ne le crois pas.

LUCIE. — A propos, Rasmussen est chez Schilling.

MAURER. — Rasmussen est arrivé?

LUCIE. — Il est surpris que tu ne lui aies rien télégraphié au sujet de Hanna Elias.

MAURER. — Comment ça, Lucie?

LUCIE. — Si tu l'avais prévenu, il n'aurait pas amené Eveline.

MAURER. — Eveline est ici? (*Il pâlit, hausse les épaules en hésitant.*) J'en suis désolé! Règle générale, ne vous mêlez pas des affaires d'autrui; mais on veut toujours jouer le rôle de la Providence, de la destinée... (*Il fait un effort et se dirige vers la porte de Schilling.*) Eh bien, il faudra dire bonjour à Rasmussen.

LUCIE. — Alors tu as complètement abandonné l'idée de la Grèce?

MAURER. — Elle n'est pas réalisable, je crois; les choses ne s'arrangent pas; il faut que je reste à Berlin l'hiver prochain.

LUCIE. — Quand as-tu donc pris cette décision?

MAURER. — Hélas, ma petite, j'ai dû la prendre après examen de mes contrats.

LUCIE, *avec intention.* — Des vieux ou des nouveaux?

MAURER. — Des vieux, bien entendu. Voyons, on n'en signe pas de nouveaux à l'île des Pêcheurs. (*Il s'approche d'elle et la caresse.*)

LUCIE. — Pourquoi ne pourrait-on en signer ?... Oh! que te voilà tendre, Ottfried!

MAURER. — Comme toujours, ma petite.

LUCIE, *calme, le regardant avec de grands yeux.* — Allons, va voir ton pauvre voyageur grec naufragé.

MAURER. — Tu es de mauvaise humeur, Lucie?

LUCIE. — Non, un peu pensive seulement.

Elle regarde devant elle et frappe légèrement la table du bout de ses doigts. Maurer lui baise la main gauche qu'elle laisse pendre négligemment et entre ensuite chez Schilling. Lucie pousse un soupir de résignation et veut sortir par la porte de droite, lorsqu'au même moment on frappe à cette porte.

LUCIE. — Entrez! Entrez!

La porte s'ouvre. Klas Olfers fait signe à une femme voilée, maigre, humblement vêtue. C'est la femme de Gabriel Schilling, Eveline Schilling.

KLAS OLFERS. — Le mieux, je crois, c'est de le demander à la demoiselle.

Lucie, vite remise de son émotion, retient madame Schilling sur le seuil de la porte.

LUCIE. — Monsieur Olfers... Madame cherche probablement monsieur Rasmussen?

EVELINE, *sans relever le voile.* — Rasmussen n'est pas ici?

LUCIE, *en rougissant.* — Vous voyez, Madame.

EVELINE. — Vous êtes mademoiselle Lucie Heil, n'est-ce pas?

LUCIE, *de même.* — C'est moi. Vous me connaissez, Madame?

EVELINE. — Je vous ai entendu jouer en matinée une sonate de Schubert. (*Klas Olfers s'éloigne, haussant les épaules.*) Vous permettez que je me débarrasse? Vous avez peut-être deviné en moi la malheureuse femme de Gabriel Schilling. (*Elle enlève son chapeau et son voile, sans en être priée par Lucie.*)

LUCIE, *très inquiète.* — Nous sommes dans la chambre de monsieur Maurer. Si vous vouliez bien, Madame, me suivre chez moi.

EVELINE. — Avant tout, où est mon mari, Mademoiselle?

Madame Schilling, débarrassée de son chapeau, apparaît comme une femme rongée par le chagrin, plus vieille que son âge, les yeux enfoncés dans les orbites, les pommettes saillantes, d'une rougeur maladive. Elle a un peu plus de trente-cinq ans, mais semble plus âgée, et sans grâce féminine.

LUCIE. — Ne désirez-vous pas vous rafraîchir un peu, Madame? Vous avez dû voyager toute la nuit; voulez-vous vous reposer une

demi-heure? Monsieur Schilling dort, et, en tous cas, son état ne présente aucun danger immédiat.

EVELINE, *se laissant tomber sur une chaise.* — Ne vous mariez jamais, chère demoiselle! (*Elle pleure doucement.*)

LUCIE, *avec un embarras douloureux.* — Vous êtes surmenée, chère Madame! Le voyage de nuit vous a épuisée et surexcitée. Voulez-vous vous en remettre à moi? Vous avez besoin de repos, je le sens. J'ai soigné longuement ma pauvre mère. On ne peut pas combattre la dépression nerveuse en réfléchissant et se creusant le cerveau.

EVELINE, *essayant de se remonter.* — Cela va déjà mieux, laissez-moi, je vous prie!

LUCIE. — Vraiment, je voudrais vous conduire dans ma chambre.

EVELINE. — Savez-vous, Mademoiselle, sous quel aspect j'aperçois le cours de ma vie? — Vous êtes femme, pourquoi ne pas être franche envers vous? — On a construit à grand'peine, avec de grosses pierres et du sang comme ciment, une demeure solide. Et puis, lorsque tout est terminé, on s'aperçoit que ce n'est qu'un château de cartes.

LUCIE. — Vous voyez en ce moment le monde sous un jour trop sombre.

EVELINE. — Oui, je le vois comme une chose étrange, sans intérêt, terriblement indifférente. Le monde est vide, désolant, archi-sombre. — Je n'exagère rien, Mademoiselle! Mes prétentions n'étaient vraiment pas excessives. — Une paisible vie de famille. — Mais le ciel dans son immense bonté m'a refusé même cette modeste aumône. Schilling m'a soutiré mes économies. J'étais jeune comme vous, plus entreprenante que vous peut-être. Je ne sais. Je partis pour l'Angleterre. J'y gagnai de l'argent, j'étais bien mise, je voyageais pendant les vacances. Avec mon amie nous avons visité la Hollande, la Normandie, nous ne nous refusions rien, nous habitions les hôtels de premier ordre... Puis Schilling vint! Je le croyais un homme probe, fidèle au devoir; je croyais mes économies en mains sûres chez lui. Ah oui! regardez-moi! (*Elle montre sa jupe rapiécée et la doublure déchirée de sa jaquette usée.*) J'ai tout donné, tout sacrifié en vain.

LUCIE, *avec effort.* — De meilleurs jours viendront.

EVELINE. — Toujours demain, demain!... rien aujourd'hui. Aujourd'hui j'emprunte — que dis-je, Rasmussen me fait l'aumône de vingt marks pour mon voyage : mais demain j'achèterai peut-être un billet circulaire autour du monde, en première. Aujourd'hui, moi et ma fille, nous vivons d'un petit pain rassis et de lait écrémé : mais demain je dînerai chez Dressel ou au Bristol. C'est une vieille chanson, je la connais. On ne se nourrit pas de « ce demain ». Biberon trempé de fiel et de vinaigre qu'on donne aux pauvres nourrissons

affamés!... On se dit : ton mari t'a quittée aujourd'hui, demain il te reviendra. Ah oui! Mais comment? Porté par quatre hommes sur un lit de mort peut-être. — Il faut que je le voie! Où est Gabriel?

LUCIE. — Calmez-vous d'abord, je vous en prie, Madame; et vous sentirez alors combien une entrevue, dans l'état où vous êtes, serait inopportune.

EVELINE. — Que voulez-vous dire? Que faites-vous tous de moi? Pourquoi m'empêchez-vous de voir Gabriel? Pourquoi me cachez-vous la vérité? Tout est si inquiétant! quelles sont ces voix à côté?

LUCIE, *mentant.* — Des étrangers! Un père et son fils de Stralsund.

Hanna Elias sort de la chambre de Schilling. Les deux femmes se considèrent quelques instants avec une indicible surprise.

EVELINE, *avec étonnement, sans la moindre trace de l'émotion craintive et larmoyante de tout à l'heure.* — Hanna, c'est toi? — Que fais-tu ici?

HANNA. — Écoute, Eveline, puisque nous nous rencontrons ici d'une manière inexplicable, laissons parler tout d'abord la raison.

EVELINE. — Nous nous rencontrons d'une manière inexplicable?

HANNA. — Par hasard en tous cas!

EVELINE. — Alors ta présence est due au hasard? Ou bien trouves-tu inexplicable et fortuite l'arrivée de la femme légitime auprès de son mari gravement malade? Pourquoi es-tu ici, que veux-tu?

HANNA. — Il ne s'agit pas de nous en ce moment, mais du salut de ton mari. Je t'en supplie, ne m'interroge plus. Pas ici; épargnons à Schilling nos discussions, je t'accompagnerai à la plage pour répondre à tes questions.

EVELINE. — Je t'en prie, Hanna, dis-moi franchement, comment et pourquoi es-tu ici? Je voudrais résoudre cette énigme. Vous avez rompu? Quoi? et moi pauvre femme trompée, je crois dans ma stupidité tout fini entre vous pendant que vous vous moquez de moi, dans mon dos. L'as-tu de nouveau ensorcelé? Lui as-tu fait accroire que tu n'es pas une traînée? Ou bien faut-il être une traînée pour plaire à son mari?

HANNA, *perdant son calme.* — C'est toi plutôt la traînée! De grâce, en voilà assez! Si tu as le moindre sentiment de dignité féminine, laisse ce ton et ces injures.

EVELINE, *à Lucie.* — Madame parle de dignité féminine!

HANNA. — Oui, je parle de dignité féminine, certes!

LUCIE. — Mesdames, songez donc, vous êtes dans une petite auberge! Pas de scandale, vous ne pouvez continuer cette discussion, ne fût-ce que par égard pour le malade.

EVELINE, *à Lucie.* — Il faut que je vous raconte, Mademoiselle, les moyens, les ruses dont cette dame s'est servie pour arriver

à son but. Elle a commencé par feindre l'amitié : « Tu es trop patiente! Il faut être plus exigeante! Il faut lui montrer que tu es son égale, et non pas une esclave. Vous autres Allemandes, vous êtes toutes esclaves. » Et ainsi de suite. Au début je m'y suis laissée prendre, jusqu'à ce que j'aie vu enfin où elle voulait en venir. Fatiguée de son mari, elle voulait simplement m'enlever Gabriel. Ah la belle société! la jolie famille! raconte donc! Mais raconte donc! voilà un sujet de conversation, chère Hanna! une belle matière pour ton éloquence.

HANNA. — Ces billevesées morbides, jaillies de l'imagination d'une femme qui se croit insultée, ne me touchent guère.

Rasmussen sort furieux de la chambre de Schilling et referme soigneusement le loquet de la porte.

RASMUSSEN. — Nom d'un tonnerre! qu'est-ce qu'il y a? quelle idée vous faites-vous donc de l'état de Schilling? Il s'agite, il m'interroge; que répondre? Choisissez un autre champ de bataille!

Eveline oublie Hanna et fixe Rasmussen. Hanna s'éloigne résolument par la porte de droite.

EVELINE, *voulant passer devant Rasmussen pour entrer chez Schilling.* — Où est mon mari?

RASMUSSEN, *la retenant.* — Doucement, un peu de patience!

LA VOIX DE SCHILLING. — Rasmussen! Rasmussen!

RASMUSSEN, *retenant avec énergie Eveline qui essaie de se dégager.* — Ecoute, si tu as une étincelle de raison, si tu ressens le moindre amour pour ton mari, et que tu tiennes à le garder peu de temps encore en vie, n'entre pas maintenant.

EVELINE, *poussant involontairement un cri de détresse obstinée.* — Gabriel!

VOIX DE SCHILLING, *vite, avec frayeur.* — C'est moi! (*Il apparaît dans la porte. Ses traits nobles, mais cruellement altérés, expriment la consternation et l'étonnement.*) Qu'est-il arrivé?

RASMUSSEN. — Rien! Il n'est rien arrivé! Seulement il appert une fois de plus que la femme et le bon sens n'ont rien à voir ensemble!

EVELINE, *suffoquant.* — Tu m'as menti, Gabriel! Pourquoi m'as-tu trompée à l'instant même où une lueur d'espoir brillait dans mon âme. Tu prétendais avoir repris ta liberté. Tu prétendais avoir rompu avec Hanna, et juste à ce moment je découvre en toi un fourbe, un homme froid, cruel, endurci. Gabriel, pourquoi l'as-tu fait? Pourquoi détruis-tu en moi le misérable reste d'estime que je ressens pour toi? — Non, je ne puis plus estimer un homme comme toi!

SCHILLING, *tour à tour pâlissant et rougissant, écoute avec une expression tendue et un air d'interrogation presque hébétée.*

Son regard, implorant une solution, erre de Lucie à Rasmussen; il dit enfin avec un rire bref et étouffé. — Ah! je partage cet avis... Mais qu'est-ce qui t'amène ici, Eveline?

EVELINE. — Demande plutôt ce qui amène Hanna, Gabriel.

RASMUSSEN. — Là-dessus, la discussion est close. — Je suis médecin, Eveline, ton mari est malade...

SCHILLING. — Pas de bêtises, je ne suis pas malade! As-tu cru, par hasard que c'en était fait de moi, Eveline? — Non, je n'accorderai pas cette joie au monde. Si tu n'ajoutes pas foi à mes paroles, demande-le à Rasmussen! C'est simplement une plaisanterie d'assez mauvais goût, que je me suis permise hier, à mon grand regret.

EVELINE, *égarée.* — Partir, partir, ou je perdrai la raison! (*Elle veut s'éloigner.*)

SCHILLING. — Eveline, tu resteras!

EVELINE. — Je ne puis rester chez cet homme, mon mari, mon époux devant Dieu et les hommes. Le père de mon enfant n'est que l'esclave sans volonté d'une vulgaire fille de joie.

RASMUSSEN. — Allons! allons! en voilà assez, Eveline!

SCHILLING, *après un court silence, avec le même air d'interrogation éplorée.* — Mais à quoi tout cela tient-il? Je ne sais. J'ai... comment dirais-je? Je n'ai jamais tendu vers le mal consciemment. Jamais je n'ai eu de mauvaises intentions.

EVELINE. — Joue l'indifférence, Gabriel; un jour viendra où tu distingueras entre la femme que tu maltraites aujourd'hui et une Hanna Elias.

Hanna Elias accourt comme une furie déchaînée; elle se jette sur Eveline avec des cris perçants, les poings levés.

HANNA. — Tout ce que tu dis m'est indifférent! Je crache dessus, ça m'est égal! Je crache sur ton maudit amour! Tu n'as pas d'amour! Tu mens, tu mens! Tu n'as qu'un épais venin de vipère! un dard empoisonné! tu n'as pas d'amour! Comme tu fais souffrir ton mari malade! va! femme sans pudeur, créature de mal et d'infamie! Pas une étincelle au cœur, pas une lueur de foi! Là, tue-moi! perce-moi de tes yeux. Perce-moi avec une vraie pointe de poignard! Là! Qu'est-ce que la vie? je m'en moque. Mais va-t-en, va-t-en, laisse mon Gabriel! Il est à moi, à moi! Tu l'as perdu! Il n'est pas à toi! Je le sens! Il est à moi, mon Gabriel!

On entend subitement sous les fenêtres le murmure confus d'une petite émeute. Des enfants, des femmes, des jeunes gars, miaulent, toussent et crient : « Hoho! » La voix énergique de Klas Olfers apaise le bruit : « Silence!... Sauvez-vous! qu'é'qu'vous voulez par ici! » Pour calmer Hanna et apaiser sa folle surexcitation, Rasmussen la prend dans ses bras. Il la pousse doucement dehors. Maurer a assisté à la plus grande partie de la scène, se

tenant dans la porte, derrière Schilling. Eveline est muette de terreur et comme égarée. Son regard plein d'une atroce stupeur est fixé sur Schilling qui, immobile, pousse quelques sanglots convulsifs. Les yeux de Schilling paraissent agrandis par les larmes. Eveline, mordant son mouchoir, s'est fait emmener par Lucie et passe devant son mari.

(*Silence.*)

RASMUSSEN, *après un silence à Schilling.* — Allons, ça changera un jour, Schilling!

MAURER, *frappant légèrement Schilling sur l'épaule.* — Courbe-toi, laisse passer l'orage.

SCHILLING, *la face exsangue avec une terreur infinie.* — Nous ne sommes pas encore en Grèce, mon pauvre ami.

Maurer, très ému, continue à lui frapper sur l'épaule; involontairement il le prend dans ses bras. Silence. Rasmussen s'approche d'eux...

SCHILLING, *les attirant tous deux de côté, avec un cri de souffrance intérieure.* — Le dégoût m'étouffe. Du poison! Donnez-moi du poison! Un poison violent, Rasmussen!

ACTE V

Même décor qu'au premier acte. La plage. Le hangar de la station de sauvetage, la statue de bois; barque de pêcheur sur la dune; sémaphore; planches derrière le hangar. Le ciel après le coucher du soleil est incendié de rouge, une clarté magique est répandue sur le paysage. Lucie et Mademoiselle Mayakine reviennent de la plage.

LUCIE. — Toutes les horreurs qui viennent de se passer, m'inspirent une si grande répugnance, que, je vous l'assure, je préférerais renoncer à tout plutôt que d'en être réduite à jouer le rôle de ces pauvres femmes.

MADEMOISELLE MAYAKINE. — Cependant, mademoiselle Heil, on lutte pour ce qu'on aime; c'est la nature qui le veut, il me semble.

LUCIE. — Moi je ne lutterais à aucun prix. J'ai lu la légende des harpies. Eh bien! elles sont comme les harpies, ces femmes. Jamais elles ne lâchent leur proie une fois qu'elles la tiennent entre leurs griffes. Je ne saurais d'ailleurs trouver que leur chant soit beau!

MADEMOISELLE MAYAKINE. — Comment va monsieur Schilling?

LUCIE. — Schilling dort d'un sommeil qui ressemble à la mort, depuis des heures.

MADEMOISELLE MAYAKINE. — Il y a en effet des maladies qui aboutissent vers la fin à un sommeil effrayant, sans réveil.

LUCIE. — C'est ce que Rasmussen m'a dit.

(*Court silence.*)

MADEMOISELLE MAYAKINE. — M. Maurer a l'air très attaché à vous, mademoiselle Lucie.

LUCIE. — Je considère Maurer comme mon ami et le considérerai toujours comme tel. Peu m'importe la façon dont il arrangera sa vie quant au reste. Il est libre. Je n'exige absolument rien de lui. Je suis heureuse de pouvoir gagner mon pain, grâce à mon modeste talent.

MADEMOISELLE MAYAKINE. — Est-ce vrai que vous avez été engagée deux hivers de suite à l'orchestre de l'Opéra de Dresde?

LUCIE. — C'est exact. Mais si maintenant j'entreprends quelque chose, peut-être ouvrirai-je une petite école de musique dans une ville de province.

MADEMOISELLE MAYAKINE. — Croyez-vous que le professeur Maurer se mariera jamais?

LUCIE, *riant.* — Je ne sais. Rien d'étonnant à ce que l'exemple de ses amis l'effraye...

MADEMOISELLE MAYAKINE. — Oui. Il me semble. Il me semble qu'il est ennemi du mariage.

LUCIE. — Seriez-vous peut-être une amie du mariage?

MADEMOISELLE MAYAKINE. — Je m'imagine que la femme qui épouserait un homme comme le professeur Maurer pourrait lui être attachée toute une vie. Je me l'imagine, mademoiselle Lucie.

LUCIE. — Mais vous croyez-vous capable, vous, de l'attacher à vous toute une vie?

MADEMOISELLE MAYAKINE. — Je ne me crois pas du tout capable de cela. Il a un très grand amour, une très grande admiration pour une dame toute autre que moi. — Savez-vous que nous partons?

LUCIE. — Pourquoi voulez-vous déjà partir, mademoiselle Mayakine? Laissez partir Hanna Elias! Qu'elle aille à tous les diables, qu'elle y emmène Eveline Schilling! Mais puisque vous prétendez vous plaire ici, pourquoi ne resteriez-vous pas?

MADEMOISELLE MAYAKINE. — Vous ne parlez pas sérieusement, mademoiselle Lucie, non, je ne le crois pas. Et quand même votre cœur de femme parlerait en toute sincérité, je ne resterais pas. Moi aussi, croyez-moi, je suis un peu.,. effrayée par tout ce que j'ai vu et entendu... par la tragédie d'amour de ce pauvre artiste près de s'éteindre.

LUCIE. — Je suis tellement furieuse, que je voudrais battre ces horribles femmes, et les rouer de coups, de mes deux poings.

MADEMOISELLE MAYAKINE. — Et moi par-dessus le marché?

LUCIE. — Non, pas vous, mademoiselle Mayakine; je désirerais simplement vous voir retourner auprès de votre père. — Maurer n'est pas comme Schilling, allez. Une chose lui plaît, un, deux, trois, il vous la prend, puis il s'en retourne modeler ses statues. Il ne traîne pas de longs scrupules.

MADEMOISELLE MAYAKINE. — Alors il n'a pas encore trouvé la femme qu'il lui faut?

LUCIE, *riant*. — Qui sait, Mademoiselle?

MADEMOISELLE MAYAKINE. — Quand un homme est si inconstant, c'est qu'il n'a pas encore rencontré celle qui le comprend, jusqu'aux moindres mouvements de son âme.

LUCIE. — Peut-être en connaissez-vous une pour lui! Chaque femme, après tout, s'imagine être la véritable élue. Je parierais même que cette pauvre Eveline est persuadée qu'elle est pour Schilling l'épouse accomplie. Mais on ne peut pas savoir si votre instinct ne vous fait pas deviner juste. (*Court silence.*) Ne trouvez-vous pas, il y a dans l'air je ne sais quelle angoisse, qui oppresse?

MADEMOISELLE MAYAKINE. — Oui, quelque chose de mort. C'est l'effet du calme plat.

LUCIE. — On étouffe. Regardez-donc : on voit toutes les barques en double sur le miroir lisse de la mer. Je voudrais pour Schilling que le vent se lève, il désirait si ardemment une tempête.

MADEMOISELLE MAYAKINE. — Généralement l'homme a peur de la nature; parfois c'est la nature qui semble avoir peur de l'homme.

LUCIE. — C'en est fait de Schilling, je crois.

Pendant la dernière partie du dialogue, on entend des appels dans le lointain. Des pêcheurs courent sur la plage. Lucie et mademoiselle Mayakine n'y font pas attention. Elles continuent à avancer et disparaissent à droite parmi les dunes. Arrive le menuisier avec son apprenti, conduisant une charrette. Tous deux y chargent des planches.

KÜHN. — Vivement, mon garçon, y aura une tempête.

L'APPRENTI. — Quoi qu'ils ont donc les pêcheurs sur la plage, patron?

KÜHN. — C'est les harengs qui viennent.

L'APPRENTI. — Vous ne voyez pas les lumières, là-bas, sur la mer, patron? Ils y sont tous les pêcheurs.

KÜHN. — Allons, tant mieux!... charge voir les planches.

L'APPRENTI. — Dites donc, patron, c'est-y que l'peintre de Berlin, il va mourir?

KÜHN. — Vas-tu te taire? ça ne nous regarde pas, nous autres.

L'APPRENTI. — Je croyais des fois, à cause du cercueil en bois de pin que nous faisons.

KÜHN. — Est-ce qu'on sait pour qui c'est, les cercueils?

L'APPRENTI. — Patron, patron, le v'là qui vient.

KÜHN. — Qui ça?

L'APPRENTI. — Alors, c'est qu'il n'est pas malade, patron?

Gabriel Schilling sort des dunes à gauche. Il est à peine vêtu : chemise, pantalon, veston; sans gilet, sans col, sans chaussettes. Il marche comme un somnambule et se dirige droit vers la statue de bois, qui, à des intervalles réguliers, est éclairée par les lueurs du phare. Arrivé près de la statue, Schilling s'arrête et la regarde.

KÜHN. — Bonsoir, Monsieur.

SCHILLING, *effrayé, la voix enrouée.* — Bonsoir, qui êtes-vous?

KÜHN. — Pardon! c'est vous monsieur le peintre Schilling?

SCHILLING. — Chut! le nom et la qualité ne font rien à l'affaire. Dites un peu, comment se fait-il que cette statue là-haut est tantôt dans l'ombre, tantôt éclairée?

KÜHN. — Cela vient du phare, tout naturellement.

SCHILLING. — Il y a un moment que je l'observais sans en comprendre la signification.

KÜHN. — Comment, la signification?

SCHILLING. — Tout d'abord je n'avais pas l'intention de venir jusqu'ici. Finalement je me suis dit que cela devait pourtant signifier quelque chose. D'où vient cette statue?

KÜHN. — D'un brick danois naufragé, là-bas, au large.

SCHILLING. — Oui; oui... Équipage et navire ont coulé, naturellement.

KÜHN. — Tout juste.

SCHILLING. — Comment appelait-on le brick?

KÜHN. — Ilsabé.

SCHILLING. — J'ai vu ce nom-là quelque part.

KÜHN. — Vous avez dû le lire au cimetière où les naufragés de l'*Ilsabé* ont été enterrés? Il y a là une croix avec l'inscription : *Ilsabé.*

SCHILLING. — En effet, on est bien pour reposer, là-haut dans le sable.

KÜHN. — Vous dites?

SCHILLING. — Qu'il n'y a pas de plus joli endroit pour être enterré... Préféreriez-vous être enterré dans un de ces immenses cimetières de Berlin?

KÜHN. — Ça, je n'y ai jamais réfléchi!

SCHILLING. — Pas d'autobus, pas de tramways, rien que les petits grains de sable qui voltigent, sautillent. La tempête saine, rafraîchissante, humide! Le beau salut de la mer au-dessus de la tombe!

KÜHN. — Ben oui, mais tout ça, on ne s'en aperçoit guère!

SCHILLING. — C'est vous qui le dites. Qui sait, menuisier? J'ai lu, je ne sais où cette phrase : « Dieu n'éteint point dans les ténèbres de la tombe la flamme née dans les ténèbres du sein maternel ». D'ailleurs, regardez un peu derrière vous.

KÜHN, *s'exécutant.* — Pourquoi? Qué qu'il y a à voir, Monsieur.

SCHILLING. — Cela va de soi. Vous n'avez pas besoin que je vous l'explique. La mer vient sans doute de rejeter un pauvre diable sur la plage.

KÜHN, *interdit, ne voyant rien.* — Quel pauvre diable?

SCHILLING, *continuant à regarder fixement.* — Mon Dieu, je ne sais pas son nom, à celui qu'on enterre. Le pasteur marche devant, suivi des enfants de chœur portant le crucifix. Est-ce donc l'usage dans votre pays? Ils ne chantent pas, c'est bizarre.

KÜHN. — Hé, c'est-y que vous voulez plaisanter?

SCHILLING. — Eh! c'est vous qui avez confectionné sa robe de chambre en bois, à ce pauvre diable de l'*Ilsabé*?

KÜHN. — Alors, pour sûr que vous voyez des choses que nous autres ne voyons pas.

SCHILLING. — Allez, je reconnais bien mon vieil ami Maurer, malgré son chapeau haut de forme et son parapluie ; je le vois malgré la tempête et le grésil.

L'APPRENTI. — Patron, j'ai peur; il est fou, c'ui là.

SCHILLING. — Et les dames, je les reconnais, allez. Ces femmes qui courent par derrière et qui... et qui... retroussent si soigneusement leurs jupes, car c'est ce qui les préoccupe le plus sous la pluie.

KÜHN. — Mais, il ne tombe pas une goutte d'eau, monsieur Schilling.

SCHILLING, *se frappant le front.* — Sapristi... Vous avez raison. Où sommes-nous? (*Il étend la main sous la pluie imaginaire.*) Pas une goutte, ma parole, n'importe. Je l'aurais pourtant juré. Mais voyez, voyez donc, patron, ce pêcheur portant une longue caisse jaune sur les épaules. Le voyez-vous? Oui ou non? Allons, vous êtes satisfait?

KÜHN. — Si vous continuez ainsi, cher Monsieur, je vais avoir tout à fait peur... c'est y que le diable s'en mêlerait dans notre île... eh, alors j'aimerais mieux m'en...

SCHILLING. — Vous avez raison. Je le vois bien. C'est tout bonnement, parce que je confonds toujours la réalité et la fantaisie.

KÜHN. — Voilà des gens! On cherche après vous, monsieur Schilling.

SCHILLING. — Ah! où ça? Si l'on vous demande... Rien, ne dites rien, ou bien dites que je préfère mille fois être couché là-haut près de la croix d'*Ilsabé* que dans le plus beau mausolée de Berlin.

Dites-leur qu'en allant droit, les bras levés, comme ceci, tout droit vers la mer — on peut aussi dormir là-bas, dans la mer.

KÜHN, *riant.* — Bien.

SCHILLING, *les bras tendus comme pour la prière.* — Et si l'on vous questionne encore à mon sujet, dites : « Le peintre Schilling a conçu la meilleure de ses idées dans l'île des Pêcheurs... » Ou bien, dites simplement que je suis allé prendre un bain.

Pendant toute cette conversation, Schilling regarde avidement la statue, puis s'arrachant avec peine à cette contemplation, disparaît dans l'obscurité avec un rire bizarre, les bras levés vers le ciel.

KÜHN. — Qu'on vienne me dire qu'il n'a pas vu son propre enterrement!...

Kühn et l'apprenti disparaissent avec un chargement de planches sur leur charrette. Le docteur Rasmussen et Maurer arrivent à droite, causant tranquillement et s'arrêtant parfois.

RASMUSSEN, *se retournant.* — Qu'est-ce qui peut bien se passer chez Klas Olfers? On voit sortir à tout instant des gens avec des lanternes.

MAURER. — Une nouvelle cargaison d'étrangers, sans doute.

RASMUSSEN. Sûrement, Eveline dormira jusqu'à demain matin. Dans ces cas-là il n'y a que la morphine.

MAURER. — Schilling, lui, n'a pas besoin de morphine pour dormir. Dis-moi pour l'amour de Dieu, que signifie cette léthargie de plomb?

RASMUSSEN. — Le terme technique t'intéressera peu. Retiens seulement que ce sommeil est un état dont on ne se réveille, hélas! que pour peu de temps.

MAURER. — Comment? Que veux-tu dire?

RASMUSSEN. — Bon. N'en parlons plus.

MAURER. — Rasmussen, tu ne veux pas dire qu'il n'y a plus d'espoir pour Schilling?

RASMUSSEN. — Si, Ottfried, c'est ça.

MAURER. — En bon français : Schilling mourra?

RASMUSSEN. — Écoute, calme-toi, Ottfried. Il porte certainement en lui les germes latents de ce mal depuis une dizaine d'années, c'est par là que s'explique sa faiblesse morale. Car sans cela, étant donnée sa nature, il eût opposé plus d'énergie aux femmes et aux influences corruptrices. N'importe, je suis heureux de m'être réconcilié avec lui.

MAURER *serrant violemment le bras de Rasmussen.* — Alors tu prétends?... Impossible!... Ce serait atroce!

RASMUSSEN. — Si, si, si, mon cher, rien à y changer. Ne me casse pas l'avant bras, Schilling est perdu, il ne quittera pas cette île vivant.

MAURER. — Tu en es certain? Pas de doute?

RASMUSSEN. — Si cela te fait plaisir, doute! Mais d'ailleurs, Schilling avait déraillé de la bonne voie. Même sa réputation de galant homme en a souffert; tu sais mieux que moi pourquoi ses propres collègues l'ont abandonné.

MAURER, *avec emportement*. — C'est une infâme calomnie, Rasmussen. Il y a là-dessous des racontars ignobles; on accusait cette nature d'élite d'avoir vécu aux dépens de Hanna Elias et des amoureux de cette femme. C'est faux, j'en mettrais ma main à couper; le pauvre diable, il ne pouvait prendre sur lui de tendre la main, fût-ce pour accepter un mark; c'était justement là son défaut.

RASMUSSEN. — Fort bien, mais, avec ces beaux principes, on n'arrive à rien en fin de compte.

MAURER. — Il me semble pourtant que Schilling aurait pu atteindre quelque notoriété dans l'art. Il eût fallu simplement l'aider à secouer sa nonchalance. J'aurais voulu que tu le visses il y a peu de jours encore, alors que nous l'avions vigoureusement remonté, avant que son fatal destin n'apparût de nouveau sous les traits de cette Hanna. Je soutiendrai toujours que son mal, même s'il date de loin, n'a passé à l'état aigu qu'après l'arrivée de ces femmes. Lorsque nous le trouvâmes au cimetière, courbé devant cette Hanna, j'eus la vision d'une chasse à courre infernale, où les démons auraient sonné l'hallali.

RASMUSSEN. — Sinistre dénouement. Ecoute : méfie-toi de la petite Mayakine.

MAURER. — Rasmussen, je ne suis pas un Gabriel Schilling. Dans quinze jours, je fais mes paquets avec ma Lucie, et en route pour Florence.

RASMUSSEN. — Pourquoi n'épouses-tu pas la petite?

MAURER. — Parce que le mariage, pour nous autres, c'est l'écueil, vois-tu!...

(Klas Olfers apparaît.)

KLAS OLFERS, *de loin*. — Y'aura de la tempête, messieurs. C'est-y que Monsieur le peintre Schilling il est avec vous, messieurs?

MAURER. — Hélas! non. Ecoute, Rasmussen, tue-moi plutôt, mais je ne puis arriver à me mettre dans le crâne que cette situation est sans issue.

RASMUSSEN. — Pourtant c'est une issue, Ottfried.

KLAS OLFERS. — Monsieur Schilling n'est point à la maison. Il s'a enfui à c'te heure.

MAURER. — Mon brave ami, vous vous trompez.

KLAS OLFERS. — Hé, point, Monsieur le professeur; le lit, il est vide. On le cherche et on ne le trouve point.

RASMUSSEN. — Il ne peut être allé loin. Possible qu'il se soit traîné jusqu'au couloir; il doit être étendu dans une de vos chambres vides.

KLAS OLFERS. — Hé, i'n'y est point. Moi et madame Elias, on a fouillé toutes les chambres jusque sous les lits. Il est parti. Il s'a sauvé du côté de la grève.

MAURER, *se faisant un porte-voix avec les mains et appelant.* — Schilling! Schilling!

RASMUSSEN. — Allons, mes amis, cherchons bien. Il pourrait s'être évanoui sur la plage. Il faut absolument empêcher qu'il passe la nuit dehors.

MAURER, *comme auparavant.* — Schilling! Schilling!

RASMUSSEN. — J'ai peine à croire qu'il puisse t'entendre.

Arrive Schuckert une lanterne à la main; deux autres pêcheurs le suivent.

KLAS OLFERS. — Eh ben quoi, Schuckert?

SCHUCKERT. — Rien trouvé. On a fouillé presque toute la grève jusqu'à Grube.

KLAS OLFERS. — Et vous n'avez rien découvert du peintre Schilling, dans les dunes non plus?

SCHUCKERT. — Ni sur la grève, ni dans les dunes non plus. (*Il crie.*) Aoh, Aoh! (*A droite des pêcheurs répondent de la grève.*)

LES PÊCHEURS. — Aoh, Aoh!

SCHUCKERT. — Avez-vous trouvé?

LES PÊCHEURS, *de loin.* — Rien.

MAURER. — Qui vient là?

Le vent se déchaîne violemment. On lutte avec peine contre la bourrasque. Arrive Lucie.

LUCIE. — Superbe, Ottfried : Schilling aura sa tempête.

MAURER. — Lucie, nous sommes à la recherche de Schilling. Il a quitté son lit et s'est sauvé en cachette.

RASMUSSEN. — Sauvé? Mais pourquoi?

LUCIE, *spontanément.* — C'est la fuite, il n'y a pas de doute, la fuite. Tenez; on entend des cris de femme parmi d'autres appels, en bas, près de la demeure du pêcheur Kummer... C'est Hanna Elias.

MAURER. — Ma chérie, va la chercher. Prends bien garde : fais en sorte de la tenir éloignée de Schilling.

Le menuisier Kühn sort de l'obscurité.

KÜHN. — Vous cherchez le peintre Schilling, Messieurs?

MAURER. — Oui, oui.

KÜHN. — M. Schilling était ici même, il y a un petit quart d'heure.

MAURER. — Vous dites?

KÜHN. — Ici-même, Messieurs.

MAURER. — Ne vous tromperiez-vous pas mon ami?

KÜHN. — Je lui ai même parlé.

MAURER. — De quoi donc?

KÜHN. — De toutes sortes de choses. Entre autres — je m'en souviens à l'instant — je devais vous dire que M. Schilling avait été prendre un bain...

KLAS OLFERS. — Allons, Schuckert, ouvrons le hangar; mettons à flot la petite barque, vivement. Allons, viens. As-tu la clef, mon gars?

SCHUCKERT. — Je l'ai, Klas Olfers.

Schuckert disparaît derrière le hangar, on entend le grincement d'une grosse serrure et le craquement d'une porte cochère qui s'ouvre.

RASMUSSEN. — Monsieur Olfers... je vous accompagne dans votre barque. (*à Maurer*) Il se pourrait du reste que Schilling, dans sa folie de l'eau, se soit aventuré au large.

Il se précipite avec Klas Olfers et les autres derrière le hangar. On les entend retirer la barque de sauvetage. Parfois le vent, qui augmente, apporte le bruit sourd des rames. La mer devient plus agitée.

LUCIE. — Je vais chercher Hanna Elias.

MAURER. — Attends! Si ses idées de suicide ont réellement poussé à la mer ce pauvre Schilling et si, par hasard, là-bas, il a été pris de regrets... Viens, allumons un feu.

LUCIE. — La chaudière de goudron brûle devant le hangar.

Une flamme rouge, une fumée pleine de lueurs sortent de derrière le hangar. Des pêcheuses en grand nombre, des enfants, criant et gesticulant, émergent successivement de l'ombre. Les femmes s'interrogent, questionnent les hommes. Ceux-ci, occupés à appareiller, semblent laconiques, des gamins escaladent la barque renversée sur la dune, d'autres grimpent sur l'échelle du sémaphore. Entre temps on a poussé la barque à l'eau.

MAURER, *aux gens, qui l'assaillent.* — Je ne sais pas. Aucun renseignement, — Je ne sais rien, rien. Je regrette.

HANNA ELIAS, *défaite, écarte la foule.* — Monsieur Maurer, l'a-t-on trouvé?

MAURER. — Non, on vient seulement de mettre la barque à l'eau.

HANNA. — On ne l'a toujours pas trouvé?

MAURER. — Non.

HANNA. — Il faut que j'y aille, il faut que je les accompagne. (*Elle se fraye un chemin; les cheveux flottants, elle court vers la barque.*)

LUCIE. — Comment lui en vouloir?

MAURER, *à Lucie.* — Y allons-nous aussi, qu'en penses-tu?

LUCIE. — Regarde, quel coup d'œil fantastique! La surface entière de la mer est d'un noir de houille; et déjà on voit déferler de grosses volutes d'écume.

MAURER. — Oui, des flots jaunes comme une écume de houille.

LUCIE. — C'est beau. Vois les reflets jaunes dans le sable mouillé.

MAURER. — Ils sont jaunes et plus loin pourpres. Ma chérie, comment donc es-tu si calme?

LUCIE. — Je ne sais. Un sentiment nouveau me pénètre depuis que le vent me souffle la fraîcheur au visage... une sensation de liberté. Je crois... qu'il est pour jamais en sécurité.

MAURER. — Tu aimais bien Schilling?

LUCIE, *le regardant.* — Moins que toi.

MAURER. — Nous resterons toujours ensemble?

LUCIE, *fataliste.* — Aussi longtemps que c'est possible dans ce bas monde. Chut! là-bas.... des appels sinistres!

MAURER. — Peut-être l'a-t-on trouvé. Viens.

LUCIE. — Non, Ottfried. Je reste.

MAURER. — Pourquoi?

LUCIE. — Je ne puis pas. Je ne veux pas. Si vraiment Schilling a pris la fuite... eh bien non, — pas plus loin — ne le suivons pas à la piste comme les chiens courants.

MAURER. — C'est bon. Amen!

LUCIE, *vivement.* — Tiens! on l'apporte.

On aperçoit de sombres silhouettes, des pêcheurs portant une civière, où repose le corps de Schilling. Pêcheuses et enfants suivent. Rasmussen marche à côté. Le cortège avance silencieusement, passe derrière le hangar, devant la statue de bois et se dirige vers la gauche. Lucie et Maurer, la main dans la main, l'observent du haut d'un petit tertre. Un silence surnaturel et comme irréel plane sur toute cette scène.

GERHARDT HAUPTMANN

(Traduit de l'allemand par BETTY SÉGAL.)

LE 24 MAI 1873

I

J'ai raconté ici même l'année dernière les principaux épisodes parlementaires de la révolution du 4 septembre 1870. Je rencontre aujourd'hui, dans mes *Souvenirs* de secrétaire-rédacteur, le petit coup d'État légal du 24 mai 1873, qui en est comme un diminutif : la chute d'un homme après la chute d'un régime. Ce fut un de ces moments où les historiens disent volontiers que l'histoire en est arrivée à un tournant. C'était plutôt un carrefour, une croisée de routes qui permettait l'hésitation. Laquelle prendre?

Les mandataires de la nation, plus montés que jamais, se retrouvèrent face à face le 19 mai, après quelques semaines de vacances. La droite et la gauche étaient à peine sur leurs bancs qu'une vive échauffourée préluda à la collision prévue, annoncée et désormais inévitable entre la majorité de l'Assemblée et le chef du pouvoir exécutif. Les royalistes déposèrent une interpellation, signée de plus de trois cents membres et franchement agressive et comminatoire. Ils prenaient résolument l'offensive. Cette déclaration de guerre était ainsi rédigée :

Les soussignés, convaincus que la gravité de la situation exige, à la tête des affaires, un cabinet dont la fermeté rassure le pays, demandent à interpeller le ministère sur les dernières modifications

qui viennent de s'opérer dans son sein et sur la nécessité de faire prévaloir dans le gouvernement une politique résolument conservatrice.

C'était surtout la présence de M. Casimir-Perier au ministère de l'intérieur qui les avait irrités.

La gauche grogna, puis cessa de grogner quand elle vit Dufaure à la tribune. Il demanda et obtint assez facilement que le jour du débat ne fût fixé que le lendemain, ce qui était juste puisque les membres du Gouvernement n'avaient pas eu le temps d'en délibérer.

En même temps, il releva le défi des interpellateurs en déposant sur le bureau de l'Assemblée un projet de loi relatif à l'organisation des pouvoirs publics et à la création d'une seconde Chambre, en réalité un cadre de Constitution. C'était de bonne guerre et cependant cette idée fut combattue par Peyrat, qui déposa une proposition en sens contraire. Peyrat, républicain avancé, moins orateur que journaliste, n'acceptait momentanément la République conservatrice que pour l'exploiter au profit de son groupe et laisser à *l'autre* le temps de mûrir. Il n'admettait à aucun prix que la nouvelle Constitution fût faite par l'Assemblée nationale. Sa proposition n'obtint que les honneurs d'un enterrement dans la commission d'initiative.

Le lendemain, on s'entendit sans trop de peine pour fixer au vendredi 23 le jour de la rencontre qui prenait d'ailleurs la tournure d'une lutte à mort. Et l'on procéda au renouvellement du bureau. Buffet fut réélu président à une grosse majorité, et il remercia sans forfanterie ni platitude. La droite fournit aisément trois vice-présidents sur quatre et il n'y eut de véritable compétition que pour le quatrième siège. Trois tours de scrutin furent nécessaires. Le candidat de la gauche, M. Martel, l'emporta de 37 voix, sur son concurrent M. de Larcy, récemment éliminé du ministère et à qui les conservateurs auraient voulu donner une compensation. Immédiatement on en tira, sur l'issue de l'interpellation, des conjectures qui furent bientôt démenties par l'événement; mais une pareille division de l'Assemblée était bien tentante pour les parieurs et pour les prophètes.

Enfin, après toutes ces opérations préliminaires, on se

déclara également prêts pour le vendredi suivant, 23 mai, à deux heures. Le théâtre où l'on joua *Esther* était plein, du parterre au cintre, et débordait sur les acteurs. Des porteurs de cartes avaient dû se cacher dans les rideaux et se recroqueviller comme des rats, dans les coins. Aucune des dames parlementaires ne manquaient à l'appel. On remarquait au bord d'une tribune cette princesse Troubetzkoï qui était l'amie et qu'on voulait absolument faire la confidente, même la conseillère, l'Égérie de M. Thiers. Ses admirateurs disaient qu'elle était pire que belle. Non loin d'elle, on se montrait la duchesse de Magenta, venue en simple curieuse pour assister à une séance importante. Comme elle fréquentait peu le monde politique, on fit beaucoup de commentaires sur cette visite inaccoutumée. On supposa que son mari avait été l'objet d'avances discrètes et qu'elle tenait à voir par elle-même ce qu'il pouvait y avoir de sérieux dans cette invite.

Ces deux journées du 23 et du 24 mai sont tellement connues et acquises à la grande histoire, qu'il me suffira d'en rappeler quelques détails. Tout s'y passa très simplement et, avec un calme relatif que, pour ma part, j'eus d'abord quelque peine à m'expliquer. Cependant je compris bientôt que l'enjeu de ce défi était trop considérable pour qu'on se permît des deux côtés autre chose que de timides approbations ou de légers murmures. Aucun désordre, aucune de ces mêlées confuses dont les vicissitudes changent quelquefois l'aspect du combat et font hésiter un moment la fortune.

Le duc de Broglie avait pris sans contestation la tête du mouvement et s'était réservé la première attaque. A l'heure dite, il monte à la tribune, très soigné de sa personne, comme à l'ordinaire, et prononce un discours où il se montre, en quelques phrases, manœuvrier supérieur. Que demande-t-il? Un peu plus de lumière? Le chef du Gouvernement était-il décidément avec la droite ou avec la gauche? Que signifiaient les derniers remaniements du cabinet? Que fallait-il penser de cette politique de bascule qui paraissait favoriser tantôt un parti, tantôt l'autre, pour aboutir, en fin de compte, à d'inquiétantes élections?

En effet pendant la prorogation de la session parlementaire, il y avait eu, dans la composition du ministère, des remanie-

ments, transactions, chassés-croisés et, à proprement parler, de petits concordats intimes qui déroutaient la majorité royaliste et l'empêchaient de discerner exactement l'orientation politique de son délégué, M. le Président de la République. Revenait-il aux conservateurs? Ne faisait-il pas plutôt des avances, des *mamours* aux radicaux? La droite l'en croyait fort capable, surtout lorsqu'elle l'avait vu substituer à M. de Goulard qui la représentait comme ministre de l'Intérieur, M. Casimir-Perier, le fils du grand Casimir, décidément converti à la République. Il est vrai que Jules Simon, ministre de l'Instruction publique, dont elle se défiait et qui était aussi malin que M. Thiers lui-même, s'était spontanément offert en holocauste compensateur. Il avait cédé son portefeuille au glacial Waddington, helléniste blafard, sorte de fantôme lunaire, qui n'était point un sot, mais dont on disait qu'il lui suffisait d'approcher de la tribune pour frapper le verre d'eau sucrée. Cet Esquimau anglo-français ne rassurait qu'à moitié les gens soupçonneux. Ils se préoccupaient moins de voir parmi les membres du Gouvernement le centre-gauche Bérenger (de la Drôme), que le 24 mai ne laissa ministre que quatre jours, mais dont la longévité parlementaire fut plus longue que l'existence ministérielle, car il est encore aujourd'hui, après quarante-deux ans, sénateur inamovible, avec son contemporain de Marcère.

On devinait bien que le duc de Broglie visait surtout la présence de M. Casimir-Perier dans le ministère et son influence sur toute l'administration comme ministre de l'Intérieur; mais il évitait de le nommer. Il se bornait à répéter que les ténèbres s'épaississaient chaque jour davantage, et qu'il fallait absolument les dissiper, par de loyales et lumineuses explications. Autrement, où allait-on? Une vaste éclaircie dans cette espèce de forêt noire était d'autant plus nécessaire, que les périls qui avaient menacé la société deux ans auparavant semblaient la menacer de nouveau et que, de politique, la question était devenue sociale. Il prononçait *chochiale*. Oui ou non, le Président de la République était-il avec les conservateurs ou avec la Révolution? Oui ou non, voulait-il opposer aux passions anarchiques, déjà renaissantes, une politique de résistance? Que signifiait cette impu-

nité de Ranc déjà dénoncée par Raoul Duval? Et l'orateur terminait cette mise en demeure en suppliant le ministère et ses amis de se rappeler le ministère des Girondins, suivi de si près par le 10 Août, châtiment mérité, car l'histoire est « impitoyable pour les Gouvernements et les Ministres dont la faiqlesse livre à l'ennemi les lois et les sociétés qu'ils sont chargés de défendre ».

Ce fut un des plus beaux triomphes oratoires du duc de Broglie. Des extrémités de la salle on se précipitait vers lui pour le féliciter; jamais peut-être il n'avait joui d'un tel crédit auprès de son parti. Entouré et comme étouffé dans cette foule, il fut près d'un quart d'heure sans pouvoir regagner sa place. Si l'on s'était promis de ne pas porter atteinte par des démonstrations trop violentes à la solennité de cette crise suprême, l'émotion rompit la consigne. Un sentiment se mêlait à cet enthousiasme. Ce n'étaient plus seulement des témoignages d'admiration, mais des transports de reconnaissance.

M. Thiers était là, impassible et muet, tenu par ce petit supplément de constitution dont on l'avait ligoté le 13 août de l'année précédente. Ces « Chinois » lui avait mis sur la langue un bâillon légal qui jetait un peu de ridicule sur les inventeurs de cet engin. Il ne pouvait plus prendre la parole dans l'Assemblée sans en demander la permission ou du moins sans en annoncer l'intention par un message *ad hoc* solennellement motivé.

Les regards allaient du duc de Broglie acclamé à ce chef d'État silencieux. Allait-il protester, essayer par quelque détour de briser le cercle où les Lilliputiens s'étaient flattés d'enfermer Gulliver? Bientôt toute l'attention de la Chambre se tourna vers lui. Son abstention forcée ajoutait encore à la curiosité de cette bataille, extraordinaire par les résultats immenses qu'elle produisit, plus extraordinaire encore si l'on songe aux formes bizarres qu'elle affecta et surtout aux prescriptions, aux subtilités, aux contraintes que l'une des deux armées imagina pour empêcher le général ennemi d'y prendre part. Ce fut une sottise, puisqu'il y tint son rôle quand même — et quel rôle! — et que sa présence réelle, soulignée par son absence fictive, ne fit que mettre dans un fâcheux relief cet

insidieux exil auquel on avait prétendu le condamner. Ce jeu puéril illustrait son isolement. *Praefulgebat*, comme ces images de Brutus et de Cassius qui brillaient de tout leur éclat, précisément parce qu'on avait pris soin de les voiler.

Ce fut Dufaure qui répondit au duc de Broglie. Lui aussi, il prononça un discours digne de l'assaillant, digne de la circonstance.

L'action se déroula d'ailleurs en trois phases bien distinctes, séparées par de longs intervalles qui laissèrent tout le temps nécessaire à la réflexion; le premier jour, l'offensive du duc de Broglie suivie de la riposte de Dufaure; le lendemain, le discours du Président de la République, et enfin la cérémonie tragique du vote final, le dénouement.

Dufaure se déclara, au même degré que le duc de Broglie, l'ennemi mortel du radicalisme.

« Et vous le savez bien! disait-il d'un ton qui n'admettait pas le doute. Mais que reproche-t-on au Gouvernement? Des complaisances républicaines? Lesquelles? Où sont-ils les actes qu'on suspecte ou qu'on incrimine? Vous lui faites un simple procès de tendance. Vous vous plaignez qu'il vous apporte quelques embryons de lois constitutionnelles; mais n'est-ce pas vous-mêmes qui l'en avez chargé? Dans votre résolution du 13 août, ne lui avez-vous pas ordonné, à une immense majorité, d'organiser les pouvoirs publics et même d'apporter ici un projet de seconde Chambre? »

C'était bien la vérité; mais elle était aussi gênante pour l'orateur que pour son auditoire. Il y avait eu, à ce moment, imprudence et erreur des deux côtés. L'Assemblée ne pouvait méconnaître que, dans son impatience de faire passer sa loi sur la responsabilité ministérielle et pour l'étoffer un peu, elle avait consenti à y ajouter cette invitation à organiser les pouvoirs publics. Elle n'avait pas vu le parti que le Gouvernement allait en tirer. Thiers avait saisi la balle au bond et Dufaure avait le droit de répéter avec son écrasante logique : « Qu'avons-nous fait, que vous obéir? » L'Assemblée était prise là à son propre piège; mais l'intrépide logicien et sa terrible bonne foi n'étaient pas à leur aise non plus, car il était obligé de se rappeler qu'il avait lui-même conseillé à l'Assemblée de ne pas se presser, d'étudier à loisir cette organisation des

pouvoirs qui impliquait un changement de Constitution, et de ne pas baptiser trop vite le régime nouveau.

Dufaure ne fut pas beaucoup moins applaudi à gauche — et (ce qui fit une grande impression) au centre-gauche — que le duc de Broglie ne l'avait été à droite ; même, dans leur fièvre d'en finir, un certain nombre de députés demandèrent immédiatement la clôture. La bataille n'avait pas duré longtemps. Il était juste quatre heures. Alors se produisit un incident considérable : on vit Waddington, encore plus pâle qu'à l'ordinaire, monter au fauteuil du président et remettre à celui-ci un pli cacheté. Qu'y avait-il dans ce papier mystérieux? On s'en doutait ; mais on voulait en avoir le cœur net et Buffet ne les fit pas trop languir. C'était le Message obligatoire, assez ironique. Je le donne comme l'unique document historique de ce genre :

Monsieur le Président, Conformément à la loi du 13 mars 1873 qui m'autorise à prendre la parole sur les interpellations lorsqu'elles touchent à la politique générale de l'État, conformément à la déclaration des ministres qui reconnaissent ce caractère aux interpellations actuelles, je vous prie d'informer l'Assemblée de l'intention où je suis d'intervenir dans la discussion, usant ainsi du droit que me confère la loi *et que la raison seule suffirait à m'assurer si la loi n'existait pas.*

La gauche se mit à rire et elle en avait bien un peu le droit. Les ministres ne se cachaient pas, et M. Thiers pas davantage, pour insinuer que la flèche finale était de la main du chef de l'État.

Il n'y avait pas à ergoter. Ses amis auraient voulu qu'il fût entendu le jour même et au besoin, tout de suite. Il se leva même pour dire un mot : « Je demande... » Mais l'interdiction était formelle ; une immense et impérieuse exclamation lui coupa la parole : « La loi ! La loi ! »

« Il faudrait un mandarin pour l'interpréter ! » s'écria Édouard Charton. Raoul Duval insista pour le renvoi de la séance au lendemain, neuf heures du matin. Après un assez long tumulte, la date et l'heure furent acceptées. Quelqu'un demanda : « Quel sera l'ordre du jour? — L'*audition* de M. le Président de la République ! » répondit le Président de la Chambre ; « il ne peut pas y en avoir d'autre ! »

Je laisse à penser si Versailles fut curieux ce soir et cette

nuit là. J'en passai quelques heures dehors et jamais je ne le vis aussi vivant, même un jour de grandes eaux. Il se réveillait d'une léthargie de deux siècles. Les conciliabules durèrent jusqu'au jour, et la correspondance entre les divers clubs et les hôtels où ils se tenaient eût suffi pour galvaniser la capitale de Louis XIV. *Le chien qui fume*, *la Chasse*, *le Plessis*, *les Réservoirs* étaient affairés et agités. On rencontrait à chaque pas des révolutionnaires et des chevau-légers qui se regardaient de travers et paraissaient se poursuivre. On s'envoyait des nouvelles entre groupes limitrophes et des recommandations et des pronostics. Des courriers se croisaient dans toutes les rues, dans toutes les gares mal éclairées, et, pour monter au Palais, il fallait croiser sur la place d'Armes une foule d'aides-de-camp et d'officiers d'ordonnance civils. Paris était à Versailles. Un revenant du grand siècle eût cru qu'il y avait, là-haut, gala à la Cour.

II

Pendant ce temps-là, le président de la République achevait de dicter au fidèle Saint-Hilaire ce Message qui devait être un testament. Le lendemain, à neuf heures, il parut et fit peut-être, de tous les discours de sa longue carrière, le plus fort. Il y mit même, sans le vouloir, cet accent profond et comme lointain des *ultima verba* dont la mélancolie vous pénètre. Je ne pus échapper à l'émotion qui gagna la salle entière lorsque ce vieillard de soixante-seize ans déroula devant nous toute sa vie.

Il commença, sans toutefois désavouer complètement ses collaborateurs et en leur rendant justice, par prendre tout sur lui : « Je suis le grand coupable de cette politique tant dénigrée hier. Je le déclare avec la fierté d'une conscience honnête et la franchise d'un citoyen dévoué ! » Il disait vrai, car son tort comme sa force était de n'avoir jamais cru qu'en lui-même. Une première explosion de bravos en salua l'aveu.

Il rappela ensuite dans quel abîme de misères la France était plongée lorsqu'il avait non pas pris, mais accepté un pouvoir abreuvé d'amertume. Il ne fallait donc pas s'y tromper :

l'attaque s'adressant à lui directement, il en comprenait la portée et, battu, il s'empresserait de rentrer dans le rang, il s'en irait; là-dessus, pas d'équivoque, pas de doute.

De quoi l'accusait-on? D'avoir oscillé ou paru osciller quelquefois entre les partis. D'avoir pratiqué une politique hésitante et flottante, une politique double. L'avait-il donc choisie? Pouvait-il, dans l'état de la France, dans cet affreux déchirement des esprits et cet antagonisme des volontés, en adopter une autre? Qui donc l'eût osé, qui donc l'eût essayé? Elle s'imposait comme une fatalité nationale, à laquelle tout autre eût obéi comme lui. Avant tout, il devait non pas réconcilier entre eux les Français — tâche impossible — mais les empêcher de se jeter les uns sur les autres comme des chiens enragés; et éviter la guerre civile qui eût achevé la France, tombée plus bas qu'après Azincourt et Waterloo. Regardez-vous et souvenez-vous! Était-ce sa faute? Et il leur remettait sous les yeux cet horrible tableau devant lequel, en ce moment même, ma plume recule.

On lui objectait que les principes conservateurs lui commandaient de s'appuyer sur la majorité de l'Assemblée nationale pour sauver la société française en péril. C'était bien son opinion; mais comment faire? Où était-elle, cette soi-disant majorité? N'avait-elle pas, dans les derniers scrutins, donné une preuve éclatante de son impuissance. On s'y tenait à une demi-douzaine de voix, et le pays était-il moins divisé que la Chambre? Oui, dans les classes élevées, préoccupées avec raison de l'ordre public, la forme républicaine se heurtait à des appréhensions, à de légitimes répugnances; mais dans les masses — qu'on ne s'y trompât point — la République avait une immense majorité. Sans doute les masses sont mobiles, mais, actuellement, le nombre était républicain.

Ici, on échangea des démentis : « Oui! Oui! Non! Non! » Mais l'orateur n'y prit garde et, ferme dans sa démonstration, continua. Cette division, cette désunion irréductible, ce schisme politique mortel existait-il seulement entre royalistes et républicains? Peut-être eût-on pu, en se précipitant d'un côté, faire pencher la balance, mais on savait bien le contraire. Pouvait-on nier qu'il y eût trois monarchies, légitimiste, constitutionnelle, impérialiste, ennemies l'une de l'autre et

deux républiques, la conservatrice et la radicale, en tout cinq partis, cinq factions, cinq armées prêtes à s'entre-déchirer aussitôt qu'elles verraient jour à se battre? Ne valait-il pas mieux les tenir en bride et s'efforcer chaque jour de leur faire entendre raison? Qu'on affectât de dédaigner cette politique modeste; celui qui s'y cramponnait comme à une planche de salut était au-dessus des dédains. Il plaignait, lui, ceux qui ne comprenaient pas sa conduite.

Son impartialité était-elle donc du scepticisme? Lui sceptique? Sa vie n'était-elle pas là tout entière pour protester? Ne lui reprochait-on pas tous les jours le contraire? Ne l'accusait-on pas de soutenir avec trop d'obstination ses idées politiques, économiques et sociales?

Non, cette politique, on y était condamné. C'était le bon sens lui-même qui la dictait, lorsque le désordre et l'anarchie étaient partout; un peu de mémoire, Messieurs!

Et puis, quels étaient donc les engagements réciproques pris à Bordeaux, dans cette heure suprême où tout semblait perdu? Qu'avait-il demandé lui-même aux partis? Une trêve immédiatement consentie par tous? Y avait-il manqué? Où et comment? Deux ans s'étaient écoulés depuis cet espèce de renoncement mutuel. Comment les avait-il employés? Qu'avait-il fait? Il était loin de s'en attribuer tout l'honneur; mais son gouvernement avait vaincu la Commune et libéré le territoire presque complètement. Dans quel état avait-il pris le pouvoir? Dans quel état s'apprêtait-il à le rendre? Comparez!

On invoque sans cesse le pacte de Bordeaux, alors que chacun, de son côté, cherche à le rompre. Aujourd'hui, si le gouvernement cherche à faire quelque chose de définitif, ne l'y avez-vous pas invité, et croyez-vous que ce soit une impatience théorique, une satisfaction personnelle? N'est-ce pas plutôt une nécessité pratique? La monarchie est impossible, mais il est également impossible de vivre longtemps en paix sans que le principe du gouvernement soit établi et respecté. Qui en doute et qui travaille en sens contraire n'a pas le droit de se dire conservateur. La République frappe à nos portes et nous voulons que ce soit l'Assemblée nationale qui la fasse : conservatrice! bien entendu, puisqu'elle ne peut vivre et faire vivre la société française qu'à ce prix.

Mais en face des dernières élections, comment hésiter? Sont-elles donc si inquiétantes et, avec une nouvelle loi électorale, ne seront-elles pas meilleures? Hommes de peu de foi, pourquoi tremblez-vous?

En dehors des moyens de pacifier le pays, l'orateur n'en voyait pas d'autre que la République ou la dictature; or la dictature, on savait où elle nous avait conduits. C'était son spectre qui l'avait décidé à se prononcer résolument pour la République.

Jusque-là il s'était appliqué à ne pas dire un mot blessant contre les personnes. A peine avait-il fait une courte allusion à certain ton hautain — c'était cet air de morigéner, cette allure parfois cassante du duc de Broglie — dont il avait été plus offensé qu'il n'en voulait convenir; — mais à la fin de son discours il n'y put tenir et, irritable comme il l'était, il lança à la tête du noble duc le mot qui lui parut le plus propre à le blesser : « Vous serez le protégé de l'Empire! »

Cette piqûre savamment préméditée ne fut pas du premier coup sentie par tout le monde; mais, en y réfléchissant, on constatait que les débris du parti impérialiste, reconstitués depuis la mort de l'empereur, étaient devenus, pour la majorité conservatrice, un appoint avec lequel il lui fallait compter, et voilà pourquoi M. Thiers avait dénoncé, comme une tache dans le passé des Broglie, ces ménagements à l'égard d'un groupe qui, d'ailleurs, devint plutôt un dissolvant qu'un appoint.

J'ai dû reproduire en style indirect, à la manière latine (souvenir d'école) l'éloquente apologie d'un chef d'État provoqué. J'espère que malgré les abréviations nécessaires, on ne contestera pas l'exactitude de cette traduction, libre mais loyale. On y verra du moins avec quelle habileté l'accusé sut monter au Capitole et y faire monter la République conservatrice avec lui. Son discours remua encore plus l'Assemblée que celui du duc de Broglie, elle en resta comme démontée et il lui fallut un certain temps pour s'en remettre.

La dernière loi sur les rapports entre les deux pouvoirs ordonnait de lever la séance. Le président en avertit l'Assemblée et l'on convint de se retrouver à deux heures. M. Thiers avait parlé très longtemps sans être à bout de souffle. Il était midi moins vingt minutes. On s'en alla déjeuner.

Nous avions fait la partie avec mon collègue Sextius Aude, de prendre notre repas ensemble aux Réservoirs afin d'entendre un peu ce qu'on dirait. Ce bon Sextius, un des hommes les plus sincères que j'aie connus, était, sous Barthélemy Saint-Hilaire — et un peu au-dessus par certains côtés — le secrétaire particulier, intime de M. Thiers, de madame Thiers et de mademoiselle Dosne, l'ami, le familier, on l'appelait quelquefois le *neveu* de la maison.

Les hors-d'œuvre n'étaient pas sur la table que nous échangions nos conjectures, en prêtant un bout d'oreille à celles qu'on échangeait autour de nous. On convenait généralement qu'il y avait dans le panégyrique du chef de l'État, une forte part de vérité mêlée toutefois de raisons qui n'étaient point inattaquables. On trouvait qu'il avait péché par omission, qu'il n'avait pas tout dit, mais on ajoutait qu'il lui était difficile de tout dire. Comment eût-il avoué que son ambition personnelle et son amour du pouvoir devaient l'incliner forcément vers la République? Celle-ci ne le déplacerait pas. Après l'avoir eu comme Président provisoire, elle serait trop heureuse de le garder comme Président définitif. Tandis que la monarchie restaurée, que pouvait-elle lui promettre, sinon une sinécure de paresse et d'oubli, sous un gouvernement soupçonneux, tracassier, ingrat, une vague connétablie civile, dont on parlait quelquefois, Thiers-Warwick. Les *restaurateurs* de monarchie lui cherchaient déjà la même querelle que Lamartine à Bonaparte :

> Ah! si rendant ce spectre à ses mains légitimes,
> Plaçant sur ton pavois de royales victimes,
> Tes mains des saints bandeaux avaient lavé l'affront
> Soldat vengeur des rois, plus grand que ces rois même....

Mais on n'y comptait pas, l'homme étant connu, on était même sûr qu'il était moins porté à venger les rois qu'à les remplacer et c'est précisément ce qu'ils ne pouvaient lui pardonner, c'est pour cela qu'ils avaient juré sa perte.

Sextius et moi n'y apportions pas le même parti pris, mais, tandis que je voyais déjà Thiers victorieux, mon commensal avait une tout autre impression. Avait-il des renseignements particuliers? Était-ce simplement appréhension d'ami inquiet?

Toujours est-il qu'il croyait plutôt à une défaite. Alors nous fîmes un pari. Je souhaitais qu'il eût raison et je serais vraiment embarrassé de dire pourquoi, car il suffisait d'un peu de sagacité pour redouter les effets d'une pareille rupture. C'étaient sans doute les bravades et les impertinences fréquentes du patron de Sextius et sa façon de traiter les gens du haut en bas qui m'avaient agacé, mais il est certain que je rêvais stupidement pour lui d'une bonne leçon qui l'eût rendu plus maniable. Je dois dire aussi qu'en me tâtant le pouls, je le sentais battre pour la monarchie constitutionnelle. Pourquoi celui qui, le matin même, avouait encore sa préférence pour elle n'avait-il pas essayé d'en renouer les fils brisés par la révolution de 1848? Pourquoi avait-il témoigné une défiance aussi égoïste qu'injuste aux fils de Louis-Philippe, à un Joinville, à un d'Aumale, alors que la France leur faisait tant d'accueil?

J'ai l'habitude — pourquoi ne l'avouerai-je pas en m'excusant d'une parenthèse aussi personnelle? — de parier toujours contre tout ce que je souhaite, et la chose s'explique. Si je gagne, c'est toujours cela; si je perds, je suis enchanté puisque le hasard a favorisé mon secret désir. Aude paria que M. Thiers allait être renversé et comme il était bientôt deux heures, nous regagnâmes la salle des séances en compagnie d'un certain nombre de députés que le dénouement n'intéressait pas moins que nous.

III

La discussion recommença immédiatement.

Après quelques chicanes réglementaires du normand Bertauld, vrai type d'avoué de province, retors et tenace, le ministre de l'Intérieur, M. Casimir-Perier, réclama la parole et protesta énergiquement en son nom et au nom des nouveaux ministres, contre certaines accusations du duc de Broglie. Avaient-ils donc cessé d'être conservateurs?

Etaient-ils devenus du jour au lendemain des révolutionnaires inconscients? On les calomniait. On savait bien qu'ils étaient toujours les plus fermes défenseurs, les garants de la

République conservatrice et, si elle tournait mal, ses otages entre les mains des radicaux.

On l'écouta sans l'interrompre, ce qui n'était pas une bonne note, et la droite, tout d'une voix, demanda la clôture qui fut immédiatement prononcée; symptôme caractéristique d'où il était facile de conclure que tous les sièges étaient faits, sauf peut-être par quelques hésitants qui se tâtaient pour savoir de quel côté ils iraient.

Bertauld tenta encore d'ergoter, il s'admirait à la tribune; mais on lui refusa le plaisir d'y rester longtemps.

J'arrive au troisième et dernier acte d'une rapsodie politique dont il est bien difficile de dire si ce fut une comédie ou un drame.

Nous approchions du dénouement et tout à coup une tempête se déchaîne à partir de laquelle l'Assemblée nationale ne sera plus qu'une mer houleuse, soulevée à chaque instant par de subites et assourdissantes rafales. Un député de la Vienne, Ernoul, avocat célèbre à Poitiers et dans la région, orateur parfois éloquent et surtout ardent légitimiste, se lève sur les bancs de la droite, présente un ordre du jour motivé et se met en devoir de le lire. C'était plus qu'il n'en fallait pour déchaîner une tempête. Dès les premiers mots on l'interrompt, on l'arrête; mais le Président le soutient et il parvient, dans le vacarme, à épeler jusqu'au bout son terrible papier :

« Considérant que la forme du gouvernement n'est pas en discussion;

» Que l'Assemblée est saisie de lois constitutionnelles présentées en vertu d'une de ses décisions et qu'elle doit examiner;

» Mais que dès aujourd'hui, il importe de rassurer le pays en faisant prévaloir dans le Gouvernement une politique résolument conservatrice;

» Regrette que les récentes modifications ministérielles n'aient pas donné aux intérêts conservateurs la satisfaction qu'ils avaient droit d'attendre, et passe à l'ordre du jour. »

C'était l'invite nette et franche à renverser M. Thiers.

Est-il nécessaire de dire que les divers paragraphes de cet impromptu fait à loisir eurent l'honneur d'un sabbat de premier ordre. Littéralement la gauche hurlait.

Et les rugissements succédèrent aux hurlements lorsque l'excellent Target, qui n'avait pas toujours le sens de l'à propos, vint expliquer que le groupe centre-gauche, dont il faisait partie, s'associait à cette motion, *sans repousser la forme républicaine*. Ce *distinguo* parut subtil, mais on finit par comprendre que Target prétendait en concilier les deux termes. Il voulait éliminer M. Thiers sans toucher à la République elle-même.

A peine a-t-il fini que droite et gauche marchent l'une sur l'autre, l'œil en feu, les poings fermés, avides d'en découdre. Les huissiers s'apprêtent à séparer les combattants. Cependant on s'arrête une minute pour voir l'effet d'une assez habile riposte au coup de Target. C'est M. Denormandie qui l'a savamment préparée. Il appartient, lui aussi, au centre-gauche, mais à la fraction la plus foncée de ce groupe multicolore, et il demande l'ordre du jour pur et simple, qui a un droit de priorité sur toutes les motions contraires.

Le sabbat recommence; mais je tiens à dire que je n'emploierai plus ces mots : bruit, tapage, haro, vacarme, bacchanale, tintamarre, charivari, ou leurs synonymes; je serais réduit à en user trop souvent et je n'en trouverais jamais d'assez forts. Il suffit de rappeler que, pendant les deux dernières années de l'Assemblée, chacune de ses séances politiques fut comparable à une foire régionale où tout se mêle, les voix des marchands et les cris des animaux.

Bon gré mal gré, il fallut avaler cette amère pilule de l'ordre du jour pur et simple, d'autant que Dufaure s'empressa de l'accepter, comme un dernier moyen de salut; mais l'événement trompa son espoir. En dépit des commodités que cette façon de ne dire ni oui ni non offre aux timides et aux neutres, l'ordre du jour pur et simple fut repoussé à une majorité de 14 voix, 362 contre 348, et dès lors on put prévoir ce que seraient toutes les autres tentatives analogues et tous les autres scrutins. J'éprouvai même une maligne et sotte joie à l'idée que j'allais perdre mon pari. Sextius me regarda et me dit : « Eh bien ? » L'Assemblée demeura comme figée dans une de ces syncopes que les *Annales officielles* appellent des *mouvements prolongés*.

Cependant le centre gauche n'avait pas encore dit son der-

nier mot. J'avance péniblement sur un terrain semé d'obstacles; mais j'éprouve moi-même un certain plaisir à repasser par cette vieille route qui nous a conduits où nous sommes. Deux modérantistes, MM. Bröet et Antonin Lefèvre-Pontalis, qui désiraient « ne rien casser », usèrent d'un des innocents stratagèmes qui étaient dans les habitudes et les moyens de leur groupe. Ils présentèrent une nouvelle rédaction très édulcorée qui, sauf une petite réserve, équivalait à un certificat de confiance. Mais ils oubliaient qu'Ernoul avait la priorité pour la sienne de par le règlement.

Un vote lui donna raison. La priorité, c'est-à-dire le droit d'être mis aux voix la première, fut maintenue à cette motion décisive qui tranchait péremptoirement la querelle, et la gauche acculée réclama le scrutin à la tribune. Elle fut encore battue, elle avait même perdu plusieurs voix, et n'en réunissait plus que 342 contre 366. Alors elle comprend, elle cède et l'ordre du jour Ernoul est voté dans la forme ordinaire à une majorité de 16 voix, 360 voix contre 344.

Désormais il n'y avait plus à y revenir. Les représentants du pays se séparaient de M. Thiers. Le Président de la République était explicitement désavoué par les représentants du pays.

IV

L'émotion que l'Assemblée éprouva de son exploit se trahit d'abord par un étonnement presque silencieux. Elle ne s'en croyait pas elle-même et ne songeait guère à dissimuler son embarras qui devint un malaise et dégénéra bientôt en fièvre, surtout chez les vainqueurs. Que faire? Ils tenaient à battre le fer pendant qu'il était chaud et à donner, dans la journée même, un successeur à celui qu'ils venaient de renverser. Si M. Thiers était congédié, il n'était pas parti et, à cette heure, le successeur n'était pas encore trouvé. On savait que des pourparlers étaient engagés entre les principaux meneurs, qu'on négociait même auprès de personnages en vue, et que, sans doute, la solution ne tarderait pas; on parlait même d'une pentarchie ou d'une tétrarchie présidée par le général Changarnier; mais il fallait amuser le tapis pendant ces con-

ciliabules préparatoires et gagner un peu de temps pour en finir sans autre anicroche. Que faire? attendre; mais attendre quoi? en face d'une minorité irritée qui demandait déjà qu'on renvoyât la séance au lendemain, puisqu'il n'y avait plus rien à l'ordre du jour. Cette minorité elle-même, déçue et désemparée, se refusait à admettre que la chute de M. Thiers fût définitive. Elle voulait, elle aussi, attendre un peu, mais sans siéger, elle avait mis dans sa tête d'avoir encore une nuit devant elle; pour tout dire, elle caressait vaguement l'illusion d'un miracle qui allait le lui rendre plus résolu et plus fort que jamais.

Dans ce trouble général des esprits, la droite avait sous la main un serviteur zélé, ou plutôt une manière de factotum, Numa Baragnon, député du Gard, toujours prêt et résolu. Elle le lança à la tribune, elle l'employait toujours en éclaireur à chaque défilé scabreux, et lui-même recherchait volontiers ces initiatives ingrates. Elle l'appelait familièrement Numa, son parrain l'avait baptisé ainsi, le prédestinant, sans le savoir, à fabriquer des lois. Ce méridional, si parfaitement oublié aujourd'hui, eut un peu plus tard de hautes visées; il afficha sous le septennat de Mac-Mahon la prétention de *faire marcher* la France. Il n'en était pas encore là dans cette crise du 24 mai, cependant il croyait déjà qu'un gouvernement de combat peut pétrir à son gré le suffrage universel et la volonté nationale. Au demeurant, c'était un politicien de second plan qui avait des qualités de premier ordre, notamment une justesse de coup d'œil qui lui révélait très vite le nœud d'une situation embrouillée, et un mépris des horions qui lui permettait de batailler ou plutôt de boxer longtemps et sans peur. Avec cela une voix forte, « le coup de gueule », disaient ses meilleurs amis.

Chargé tout spécialement ce jour-là de faire traîner la séance pendant que les chefs de file s'employaient aux démarches nécessaires, son ingéniosité usa de toutes les ressources. Il y avait des inconvénients, disait-il, à prolonger outre mesure la vacance du pouvoir. Une admonestation maussade de Dufaure, qui lui rappela que le pouvoir n'était jamais vacant, même quand on avait déposé le titulaire, parce qu'il y avait toujours des ministres pour expédier les affaires et maintenir l'ordre, ne

démonta pas le bon Numa. Il reconnut qu'il était absolument d'accord avec le Garde des Sceaux; mais il n'abandonna pas son idée. Il raconta qu'il venait de consulter, à leur banc, ces ministres toujours en fonctions, qu'il leur avait demandé s'ils n'avaient aucune communication à faire à l'Assemblée et qu'ils lui avaient répondu : « Aucune! »

En conséquence, il demandait une troisième séance le soir même. Une violente exclamation des gauches lui répondit. Il ne se laissa pas intimider. On vota au milieu des huées, et il eut gain de cause. Rendez-vous à huit heures.

Ces séances de nuit, après dîner, sont toujours dangereuses. Celle-là paraissait plus menaçante que jamais. Que va-t-il se passer entre ces loups dévorants? Tout respire la bataille, même l'exactitude des combattants. En effet la lecture du procès-verbal est à peine commencée, que Bertauld conteste; mais le Président l'arrête en route et Dufaure s'empare de la tribune. Enfin, c'est la communication prévue. L'émotion ou plutôt l'oppression des cœurs se devine à la pâleur des visages. Le Garde des Sceaux apprend à l'Assemblée que les ministres se sont rendus auprès du Président de la République et lui ont donné leurs démissions. Il les a acceptées et leur a remis un nouveau message qu'il transmet au Président de l'Assemblée.

Il est connu, ce Message. C'est la démission explicite et formelle : « Je résigne entre les mains de l'Assemblée nationale les fonctions de Président de la République qu'elle m'avait conférées [1]. »

Le successeur était trouvé, car le général Changarnier que l'on avait désigné comme un des candidats éventuels, demande immédiatement la parole, probablement pour démentir le bruit qui en a couru. Mais alors un député de la Manche, nommé Foubert, noir et velu comme une casquette de loutre, fait observer qu'il faudrait d'abord savoir si l'Assemblée accepte la démission de M. Thiers. Les républicains un moment consternés se raccrochent à cet expédient dilatoire et confondent

1. Textuellement : « M. le Président, J'ai l'honneur de remettre à l'Assemblée nationale ma démission des fonctions de Président de la République qu'elle m'avait conférées... »

Et un salut très sec : « Recevez l'assurance de ma haute considération ».

leur désir en un cri unanime : « Votons! Votons! », pendant qu'au pied de la tribune, Foubert, de plus en plus hirsute, cherche querelle au Président.

Armé du règlement, Buffet était invulnérable et tout le poil de Foubert ne put l'empêcher de lire, dans le tumulte, une motion qu'il venait de recevoir :

« Les soussignés, vu la démission de M. Thiers, Président de la République française, proposent à l'Assemblée de procéder immédiatement au scrutin sur la nomination de son successeur. »

Consternés tout à l'heure, les républicains se remettent à vociférer, surtout quand ils connaissent les signataires, en première ligne le duc de Broglie et le général Changarnier.

Foubert obtient la parole et poursuit son idée. Il exige que l'Assemblée vote d'abord sur la démission de M. Thiers. Oui ou non, l'accepte-t-elle? et Foubert déplore l'ingratitude humaine. Il n'a pas lui, la mémoire courte, il se souvient des services que le démissionnaire a rendus. « Et il répète à chaque bout de phrase : J'en ai, de la mémoire, j'en ai toujours eu, de la mémoire, j'en aurai toujours, de la mémoire. » Il y patauge et n'arrive pas à en sortir. Cependant cette intervention, dépourvue d'éloquence, ne lui sera pas inutile. Deux ans après, M. Thiers, qui ne manquait pas non plus de mémoire, le fera nommer sénateur inamovible et son fils obtiendra de la République sauvée un fructueux emploi.

Aussi bien sa tentative a réussi. Plusieurs députés ont déposé une motion conforme à ses vœux. Ils demandent à l'Assemblée de ne pas accepter cette malheureuse démission qui met toutes les têtes à l'envers.

On passe les urnes et les gauches sont encore une fois battues. La majorité a grossi; elle atteint maintenant 31 voix.

Buffet, toujours correct, essaie alors d'adresser un dernier hommage, un regret, un adieu sympathique de l'Assemblée tout entière à l'homme d'État dont elle se sépare; mais, au premier mot, on devine sa pensée et on l'invective. La plupart des apostrophes que lui lancent les républicains sont des injures : « Taisez-vous! Pas d'hypocrisie! » Il réclame le silence : « Non! Non! Vous ne parlerez pas! » Le *pasteur* Pressensé se distingue parmi les plus animés. En vain Buffet

proteste contre un pareil scandale ; c'est à peine si on lui permet de relire la proposition de Broglie-Changarnier. Mais Lenoel (de la Manche) chicane à son tour comme Bertauld (du Calvados). Il prétend que la proposition doit être soumise à l'examen des bureaux, qui nommeront une commission, qui fera un rapport, lequel sera discuté en séance publique, etc... On lui objecte qu'il s'agit d'une simple nomination et après beaucoup de contredits et d'interlocutoires, le Président parvient à ouvrir le scrutin. Il reste entendu que le nouveau Président de la République que l'on va élire se trouvera exactement dans les mêmes conditions légales et constitutionnelles que son prédécesseur.

Le vote et le dépouillement durent environ une heure et demie. On en connaît d'avance le résultat. A onze heures du soir, le maréchal de Mac-Mahon est nommé Président de la République par 391 voix contre une, qui s'est égarée sur le nom de M. Grévy. La minorité, qui n'a pas pris part au vote, s'incline tant bien que mal, et d'assez mauvaise grâce, mais ce n'est pas encore fini. M. Buffet, sans lever la séance, cède le fauteuil à un vice-Président et revient une demi-heure après. Il annonce à l'Assemblée qu'avec une députation du bureau, il s'est rendu auprès du maréchal de Mac-Mahon et lui a appris son élection. Il a dû faire appel à son dévouement et ce n'est pas sans peine qu'il a vaincu ses scrupules, ses objections et sa résistance. L'illustre maréchal qui a donné tant de preuves de son abnégation en donne aujourd'hui une nouvelle, plus éclatante encore. Il compte sur les anciens ministres pour expédier les affaires jusqu'à la formation d'un nouveau cabinet. La droite réunit ce qui lui reste de forces pour applaudir et on se décide à quitter cet étouffoir où la représentation nationale siège et s'égosille presque en permanence depuis seize heures. Il est minuit moins dix minutes. On peut sans inconvénient aller respirer un air moins vicié autour de la statue de Louis XIV.

Que se passait-il pendant ce temps chez M. Thiers, à la préfecture de Versailles? Le jour même où il fut renversé, il se forma une légende sur l'impression que lui avait causée la nouvelle de sa disgrâce. On a dit, on a même écrit qu'il en avait paru étourdi et comme atterré. Les renseignements que j'obtins alors de M. Aude, présentent les faits sous un jour

tout différent. Il s'était mépris, il avait compris que ce faible écart de 16 voix était en sa faveur et déjà il se flattait de gouverner quand même, comme l'ont fait certains grands ministres anglais, avec cette majorité impondérable. Il fallut le détromper et il en éprouva certainement un désappointement très pénible; mais il se ressaisit aussitôt et passa toute sa soirée à cribler d'épigrammes ceux qui le forçaient ainsi à « rendre son tablier ». C'était la métaphore de garçons de café qu'ils lui appliquaient journellement, ceux qui travaillaient à lui « ôter sa serviette ». Les oreilles durent tinter au petit groupe défectionnaire, à Léonce de Lavergne et à Target.

Telle fut cette mémorable bataille du 24 mai 1873, dont le résultat réel fut de grossir encore la liste de ces Journées des dupes qui égaient si agréablement nos annales politiques. Duperie fâcheuse pour les partisans de la monarchie, qui crurent un moment que leur victoire ouvrait la porte toute grande à une restauration et qui ne tardèrent pas à se heurter le front contre une muraille infranchissable; duperie heureuse pour les républicains, puisque leur défaite les conduisit précisément où ils n'espéraient plus aller, à la République.

C'est ainsi que l'événement, ce *demain* dont on ne peut jamais dire de quoi il sera fait, se plaît à leurrer la prévoyance humaine et à déjouer tous les calculs de probabilité. Le baromètre est au beau fixe, on se met en route, brusquement un petit souffle s'élève, le vent change, la girouette tourne et la pluie tombe. Trop heureuses les campagnes quand elles échappent à un de ces ouragans qui ravagent vignes et moissons.

Ces législateurs, qui venaient de renverser M. Thiers, en eurent bien le sentiment, car, dès le lendemain, plusieurs d'entre eux, redoutant ce qui allait se passer, exprimèrent, sur leur propre vote, des doutes qu'on pouvait prendre pour des repentirs. Ils n'oubliaient pas les grands services du vaincu. N'avaient-ils pas décrété eux-mêmes qu'il avait bien mérité de la patrie? Pouvaient-ils méconnaître qu'après avoir reçu de leurs mains une France blessée, mutilée, malade et que beaucoup disaient condamnée, cet homme, ce médecin un peu exigeant sur les honoraires, la leur remettait convalescente et presque guérie.

Un souvenir classique obsède ma pensée. La défiance

qu'inspirait l'ambition de M. Thiers et qui l'emporta, en fin de compte, sur tant de raisons qu'on avait de le maintenir au pouvoir, n'a-t-elle pas beaucoup d'analogie avec cet ostracisme athénien qui exila Miltiade et Thémistocle après Marathon et Salamine? M. Thiers n'avait repoussé aucune invasion; mais il avait pansé d'atroces blessures.

Qu'arriva-t-il? Huit jours après sa chute, les partis unis contre lui, dans un intérêt commun, tant qu'il était au pouvoir, retournèrent à leurs anciennes dissensions et, de sottise en sottise, lui préparèrent la plus glorieuse des revanches. Il devait vivre assez longtemps pour la voir ou du moins la prévoir et même pour en savourer les prémices, lorsque les nouvellistes, curieux du détail, nous apprirent un beau matin qu'il venait d'être frappé d'apoplexie sur la terrasse de Saint-Germain. Il n'eut pas, avant de mourir, le chagrin de soupçonner ce qu'allait devenir sa république conservatrice. En la voyant péricliter, il eût juré que ce n'était pas sa faute et que s'il avait été là... Il croyait à la durée de son œuvre et à l'éternité de sa personne.

V

Lorsque le maréchal de Mac-Mahon qui hésitait à prendre le pouvoir, s'y résigna, après de pressantes sollicitations, par pur dévouement, il était le plus sincère des hommes. On a su depuis que, dès les premières ouvertures du duc de Broglie et de l'évêque d'Orléans, dans les heures qui précédèrent la troisième séance du 24 mai, il était allé, de son propre mouvement, trouver M. Thiers, et lui avait exposé ses répugnances. « Un mot de vous, M. le Président de la République, et je refuse! » Mais M. Thiers lui ayant répondu très sèchement : « Vous savez ce que vous avez à faire, je n'ai pas de conseils à vous donner! » il céda aux prières de Buffet. Et dès lors il fut l'ennemi. Les républicains ne lui pardonnèrent jamais d'occuper une place qu'ils avaient destinée à un autre homme, peut-être plus ambitieux que lui. Son évidente loyauté ne put triompher de leur rancune.

A la tête de ce premier ministère, le maréchal plaça le duc de Broglie, que la logique des événements lui indiquait, et ce grand vainqueur arrivait là entouré d'un prestige que justifiaient ses talents. Il était alors l'objet de l'admiration enthousiaste des uns et de la haine inexpiable des autres.

Le lundi 26, il annonça à l'Assemblée la formation du nouveau cabinet. Elle en avait appris la composition par *le Moniteur*. Chacun des groupes coalisés avait eu sa part du gâteau ministériel. Magne y représentait l'appel au peuple ; Beulé, du centre-droit, aurait dû avoir l'Instruction publique, qui lui revenait de droit comme à un ancien élève de l'École Normale et de l'École d'Athènes, déjà célèbre par ses découvertes sur l'Acropole. Il eut l'Intérieur, et on s'aperçut bientôt qu'il aurait dû se cantonner dans les fouilles archéologiques. L'Agriculture et le Commerce encore réunis étaient échus à un chevau-léger de la droite pure, M. de la Bouillerie ; enfin on avait mis aux Travaux Publics un ingénieur, M. Deseilligny, qui était presque un centre-gauche.

La lune de miel du duc de Broglie n'eut pas ces trente quartiers d'un baron saxon dont parle Musset. Cependant on lui laissa quelque répit. Sauf quelques impertinences de temps à autre, la minorité subissait son ascendant. En revanche elle s'en prit tout de suite au maréchal, qu'elle s'imaginait n'avoir été mis là que pour favoriser une restauration monarchique. Je réunis et rappelle ici pour n'y plus revenir une série d'épigrammes plus ou moins injurieuses qui embrassent plusieurs années, mais dont on l'honora à peine installé. Pour quelques-unes j'anticipe un peu leur date, en m'excusant de ces légers anachronismes sur la nécessité d'en finir de suite avec cette gerbe de flèches quelquefois empoisonnées.

Il en est une, entre autres, que je me décide à reproduire telle quelle, malgré son parfum scatologique, parce que l'orthographe la sauve et qu'elle résume très exactement la fausse idée qu'on se faisait de Mac-Mahon. C'était au plus fort des démarches tentées auprès de celui qui ne voulut pas être Henri V. Les républicains étaient convaincus que le maréchal y prêtait la main de son mieux et ils se vengèrent de cette supposition absolument gratuite par le quatrain suivant :

Mac-Mahon, l'illustre vaincu,
Loyal, mais avide de gloire,
Tient à se faire dans l'histoire
La même place que Monck eut.

Déjà Jules Simon avait fait un rapprochement entre « l'épée de Sedan et l'épée d'Austerlitz », mais on avait inauguré très vite cette petite guerre, sans se douter du peu d'importance que le destinataire y attachait. Allait-il visiter et secourir les inondés de la Loire, on répandait le bruit qu'il n'avait trouvé qu'un seul mot à leur dire : « Que d'eau! Que d'eau! »

S'il inspectait l'école militaire de Saint-Cyr où on l'avait averti qu'un nègre laborieux et intelligent faisait d'excellentes études, on racontait partout qu'il s'était borné à lui adresser cet encouragement : « Ah! c'est vous qui êtes le nègre, eh bien, continuez! »

On tenait boutique de ces espièglerie, il y avait, dans certains journaux des officines spéciales, de véritables ateliers où, sous la direction d'Edmond Texier, les Tallemant des Réaux et les Bussy-Rabutin de ce temps-là fabriquaient leurs historiettes.

Je n'en rapporterai plus qu'une, pittoresque entre toutes. Elle est très connue, elle a été racontée partout, même en Amérique, mais je crois qu'elle n'a jamais été écrite, et il ne faut pas la laisser perdre. Le maréchal, harcelé de toutes parts par ses adversaires à moitié victorieux, s'était vu obligé de retirer je ne sais quel commandement à son vieil ami le général Ducrot. Celui-ci vint le trouver et lui reprocha doucement ce qu'il considérait comme une injustice :

« Ah! mon cher! lui répondit vivement Mac-Mahon, tu n'y peux rien comprendre, toi! Tu ne sais pas ce que c'est que la politique, et les odieux sacrifices qu'elle réclame et le nombre de couleuvres que je suis obligé d'avaler tous les matins; — et il ajouta qu'il en aurait bientôt assez, ce qui calma un peu le général.

— Alors tu me pardonnes! reprit Mac-Mahon. Dis-moi que tu me pardonnes et, pour me le prouver, viens dîner avec nous ce soir...

— Ah! ce soir, je ne puis pas, je vais voir *Hernani* et je n'ai plus que le temps de m'habiller...

— Hernanie! Hernanie! Il me semble que j'ai entendu ce nom-là. Eh bien, nous dînerons en tête à tête, amène-la avec toi, sans cérémonie! »

Incontestablement, après celle-là, il faudrait tirer l'échelle, s'il n'était apparu que c'était une pure invention de la malice républicaine. A qui convient-il de l'attribuer? Personne ne le saura jamais; on la cite encore, mais on n'en connaît même plus l'origine, et on l'adapte quelquefois à d'autres noms, qui lui ôtent de sa saveur. Ce qui est certain, c'est que le but poursuivi par tous ces railleurs était le même : ils voulaient persuader au peuple que cet intrépide soldat qui fit si souvent parler la poudre eût été incapable de l'inventer.

C'est ainsi que la prétendue pauvreté intellectuelle du maréchal fut quelque temps proverbiale dans une certaine classe de badauds; mais cette scie qu'on lui montait perdit bientôt de son mordant et on s'accorde à reconnaître aujourd'hui qu'un bon sens très aiguisé fut au contraire une de ses facultés maîtresses et ouvrit souvent ses yeux aux pièges que la perfidie environnante lui tendait.

Après avoir présenté son ministère à l'Assemblée, le Président du Conseil lui lut un message du maréchal, dans lequel, à plusieurs reprises, le second président de la République répétait qu'il n'était qu'un « soldat légal » chargé de la garde des institutions confiées à sa loyauté, à la tête d'une armée fidèle, qui serait toujours, sous ses ordres, la servante de la loi. « Je considère le poste où vous m'avez placé comme celui d'une sentinelle qui veille au maintien de l'intégrité de votre pouvoir souverain. » La majorité honora cette déclaration de bravos prolongés. Les républicains restèrent muets et soupçonneux jusqu'au jour où ils durent se rendre à l'évidence. Leurs historiens rendent plus de justice aujourd'hui au soldat légal.

Quant au duc, ce fut peut-être le plus beau moment de sa vie, bien que la foule l'attendît à l'œuvre sans grande conviction. Elle connaissait à peine son nom, qu'elle prononçait simplement *Brogli*, à la française. Elle n'était pas la seule. Beaucoup de bourgeois, qui se croyaient malins, s'y trompaient comme elle et suspectaient *Brogli*, tandis que dans le monde politique ce nom estropié devenait *de Breuil*. Un jour, j'en fis

l'observation à un de ces négociants de la rue du Sentier qui s'intitulent eux-mêmes « le haut-commerce ». Il consulta ses filles qui suivaient plusieurs cours et qui lui jurèrent que tous leurs professeurs disaient Brogli, de sorte que j'en fus pour mes frais.

Brogli ou Breuil, Broglie était alors l'homme en vue. Deux ans plus tard, après sa chute, je publiai dans un journal très lu, les *Figures de mon temps*, où je fis de lui un portrait que je reproduirai quelque jour, parce que j'y retrouve aujourd'hui encore une assez juste image de ce qui était alors pour moi l'actualité.

VI

Dans les jours qui suivirent ce 24 mai, date mémorable, d'où part, suivant moi, la fondation de la République, les partis éprouvèrent un irrésistible besoin de se reposer un peu. Vainqueurs et vaincus paraissaient également harassés. On se sépara, les uns défiants de leur victoire, les autres furieux de leur défaite, dans un état d'esprit où dominaient la colère et la rancune. Il était temps de quitter la lourde atmosphère de Versailles et de s'en aller respirer un peu en famille, car les quelques séances qui précédèrent l'adieu provisoire ressemblèrent à des *chahuts* d'étudiants. L'autorité du Président était à chaque instant méconnue et bravée. Il n'arrivait même plus à poser ou à éclaircir les questions. De nouveaux orateurs, jusque-là plus discrets, naissaient à la chicane parlementaire. Rouvier, Lepère, Ferry, Brisson, Bouchet criblaient d'interruptions embarrassantes ses moindres explications. Tous étaient doués d'un certain talent de parole, excepté pourtant ce Bouchet, député de Marseille, épais comme le plus lourd poteau de Hollande, à propos de qui Andrieux a dit, dans ses *Souvenirs d'un préfet de police*, qu'au moment où il se sentait perdu, désavoué, condamné par l'Assemblée et par la presse pour une arrestation dont on lui reprochait l'illégale témérité, il eut la suprême chance d'être attaqué — c'est-à-dire sauvé — par l'insuffisance de ce Bouchet.

Un jour, ce fut Choiseul, naturellement hargneux, mais encore plus revêche depuis la chute de M. Thiers, son grand ami et protecteur, qui chercha à ce malheureux Buffet une mauvaise chicane de règlement, jappa cinq longues minutes contre lui et essaya de le mordiller aux jambes. Il n'eut pas à se louer de cette tentative. Une querelle de règlement à Buffet qui était le règlement en personne et, contre toutes les attaques, s'y retranchait comme dans une citadelle! Choiseul fut si durement ramené que ses amis et voisins l'abandonnèrent à sa mésaventure.

Enfin, après quelques derniers corps-à-corps entre ces batailleurs attardés qui ne peuvent pas se lâcher malgré l'envie réciproque qu'ils en ont et qui reviennent toujours à la charge, on se tourne le dos en ajournant les nouvelles rencontres au 2 juillet. Il est inutile de dire qu'ils revinrent les dents aiguisées, plus ardents que jamais à se manger les uns les autres, sous les yeux de la nation, comme des gladiateurs de cirque.

Le premier jour de la session, mercredi 2 juillet, Dufaure, qui n'était plus Garde des Sceaux, mais à qui la majorité gardait une certaine indulgence comme au plus conservateur des ministres renversés avec M. Thiers, présenta une motion qu'il jugeait embarrassante pour le gouvernement du duc de Broglie. Il rappela que précédemment, lors de la réforme constitutionnelle qui avait écarté Thiers de la tribune, l'Assemblée avait décidé par une loi explicite qu'elle ne se séparerait pas sans avoir statué : 1° sur le mode d'organisation et de transmission des pouvoirs législatif et exécutif; 2° sur la création et les attributions d'une seconde Chambre; 3° sur la loi électorale.

Dufaure ajouta qu'il était impossible d'*enterrer* ces projets et demanda, non sans aigreur, la nomination d'une commission pour les examiner. Comme on murmurait, à droite, de ce qu'on regardait comme une niche, les dents de son ratelier craquèrent et il souligna sa pensée d'un commentaire désobligeant : « Ces projets doivent renaître, grogna-t-il. Autrement, la loi que vous avez votée serait vaine, illusoire, frustratoire, et vous-mêmes la condamneriez en l'ajournant ». C'était évidemment un défi. Dufaure parla longtemps, répétant presque à chaque phrase qu'il ne faisait que se conformer aux volontés exprimées par l'Assemblée elle-même et affectant de rendre ainsi

hommage à sa souveraineté. Alors Gambetta intervint pour contester ce pouvoir souverain, dont elle se prévalait et que lui refusait, disait-il, « l'infirmité de son origine ». Le mot les blessa; ils traitèrent Gambetta d'insulteur et le duc de Broglie repoussa dédaigneusement cette première attaque : « La discussion actuelle n'a rien à faire avec le vieux débat qui existe entre cette Assemblée et l'honorable préopinant, débat qui a commencé avant même qu'elle fût élue et alors qu'il voulait l'empêcher de prendre naissance... Elle n'a pas attendu sa permission pour naître; elle n'a pas besoin de sa permission pour vivre... »

Cette courte et sèche réplique allait au cœur de l'Assemblée; elle fut saluée d'une acclamation retentissante qui permit au duc d'insinuer qu'il n'y avait pas péril en la demeure et qu'il n'était pas nécessaire de se presser. Comme on parlait d'une prorogation très prochaine, une forte majorité décida que la commission réclamée par Dufaure serait nommée à la rentrée. Simple escarmouche, mais caractéristique. Léon Say, peu querelleur de sa nature, y mit un grain de sel où l'on sentit la main de M. Thiers et un prurit de revanche, qui ne pouvait pas attendre. Le fait est que l'impatience des mécontents ne laissa plus à l'Assemblée une minute de repos. La prorogation elle-même et la Commission de permanence qu'elle nécessitait devinrent matière à disputes. Brisson y chercha, dans un long réquisitoire, des objections constitutionnelles d'une très inventive subtilité, et un déluge d'interpellations tomba sur la tête du nouveau gouvernement.

D'abord M. Étienne Lamy, député du Jura, en lança une contre le maintien de l'état de siège dans quelques départements. M. Lamy, à cette époque, ne séparait pas la République de la religion. Depuis il les a jugées incompatibles et je crois bien qu'il a opté.

La tactique de la majorité était de retarder le plus possible et même de renvoyer aux calendes grecques, ces occasions de tumulte, ces *journées*, tandis que l'opposition brûlait toujours d'en découdre. Généralement on remettait la bataille après la prorogation. Jules Favre voulut en tâter et demanda à interpeller « sur la politique intérieure du Gouvernement ». Celui-ci l'avait dit avec autant d'énergie que de clarté. Elle serait

« conservatrice »; elle s'appliquerait à rétablir l'ordre moral aussi profondément troublé que l'avait été trois mois auparavant l'ordre matériel. C'était sa seule raison d'être, puisqu'elle avait fait, sur ce programme, une manière de révolution. Cette politique de conservation sociale, n'était-ce pas celle qui avait triomphé le 24 mai? Jules Favre le savait bien, mais il éprouvait le besoin de récriminer et de prendre part, pour son compte, au branle-bas qui avait transformé les délibérations en un scandale quotidien. Il lui en coûtait de ne pas figurer en nom dans cette révolte continue contre la majorité et le Président.

Cet homme qui, à une certaine époque, avait été si populaire et avait paru si grand, oubliait l'immense déchet que sa personnalité avait subi. Il se croyait toujours — malgré ses fautes et ses aveux — l'idole encensée, le Jules Favre de 1868, et il n'était plus que le Jules Favre de 1871, complètement changé, vieilli, tombé, méconnaissable. Cinq mois de pouvoir l'avaient tué. On ne l'acceptait plus que comme le syndic d'une faillite dont il était en partie responsable et je crois bien qu'il en avait le sentiment, mais son orgueil n'en voulait pas convenir. Celui qu'on appelait autrefois Me Aspic avait usé son dard contre l'acier des événements.

Son interpellation, inspirée par M. Thiers, comme l'attaque récente d'Horace de Choiseul contre Buffet, se déroula triste et embarrassée. Il voulut bien reconnaître que la majorité n'avait jusque-là rien changé à l'institution républicaine et ne paraissait pas encore conspirer contre elle; mais il essaya de semer la division dans ses groupes en l'accusant de pactiser avec les bonapartistes. Il savait pourtant bien que, suivant un mot souvent répété depuis, elle ne les aimait pas pour eux, mais contre lui-même, Jules Favre, membre d'un gouvernement qu'elle venait de renverser. Il trouvait aussi le ministère de Broglie trop familier avec les princes d'Orléans; mais sa parole ne portait plus; elle avait l'accent lointain des prophéties sinistres d'un spectre évadé de son tombeau. Je me rappelai mes anciennes admirations et je sentis vivement cette ruine. Il espéra qu'une évocation mélodramatique du 2 décembre lui rendrait quelque faveur; mais ce couplet hors d'usage ne lui réussit pas mieux que les autres effets sur lesquels il avait

compté. Ce fut plus que l'écroulement d'un homme, ce fut la fin d'une renommée.

Le duc répondit, ou plutôt essaya de répondre, car ses explications furent hachées de protestations et d'invectives. A cette division entre les divers groupes de la majorité, signalée par Jules Favre, il opposa la désunion des groupes de gauche, qui n'étaient d'accord que sur le mot de république, et en pleine dispute et hostilité sur la chose. Ils siégeaient mêlés sur les bancs de l'opposition, mais ce voisinage apparent dissimulait à peine les prétentions contraires de ces frères ennemis dont chacun avait ses convoitises personnelles et qui venaient là prêts à se battre pour l'héritage. Quel rapprochement pouvait-on établir, par exemple, entre un Casimir-Perier et un Challemel-Lacour, entre un Challemel-Lacour et un Louis Blanc? Au moins la conservation sociale créait un lien entre les vainqueurs du 24 mai; mais la victoire des autres eût été un déchirement dès le lendemain.

Par malheur, le duc commit une imprudence; il lui arriva de dire que son programme conservateur était celui des gens de bien, entendant par là que sans distinction de parti tout le monde pouvait s'y rallier. Et alors les membres de la minorité prirent ou affectèrent de prendre ce simple mot pour une injure, comme si l'orateur les excluait de cette honnête société dont il espérait le concours. Ils se précipitèrent vers la tribune, poussant des cris et menaçant du poing « l'insulteur ». Je crus un instant qu'ils allaient le dévorer. L'enchifrené Latrade se fit rappeler à l'ordre pour quelque sottise échappée à son rhume de cerveau. Lorsqu'ils furent à peu près calmés, Louis Blanc prit la parole et glosa sur cette ligue des « gens de bien » qui, suivant lui, apparaissait régulièrement aux plus sinistres jours de l'histoire de France : Ligue du Bien public sous Louis XI, Sainte Ligue Catholique « soudoyée par Philippe II », etc... Ces anachronismes de rhéteur à bout de souffle irritèrent la majorité et valurent à Louis Blanc un tel accueil qu'il descendit de la tribune et refusa d'y remonter, malgré l'invitation de Buffet. C'était un geste familier à Jules Favre, mais un peu démodé. Il en usait avec une suprême impertinence. Un jour qu'à la fin d'une longue séance, la Chambre des Députés de l'empire l'avait un peu houspillé, il retourna brusquement à sa place

et, au Président qui le priait très courtoisement de reprendre son discours, il répondit de sa voix la plus sèche : « La Chambre est fatiguée, qu'elle se repose! »

L'interpellation eut le sort que son peu d'à-propos lui méritait.

Un ordre du jour de confiance présenté, en faveur du Gouvernement, par le général Changarnier, obtint 388 voix contre 263 et ce gros écart — gros dans la circonstance — étonna la gauche elle-même. Elle avait rappelé, au cours du débat, que le jour de la grande bataille du 24 mai, ses adversaires ne l'avaient d'abord emporté qu'à une faible majorité de 14 voix. Les autres ne manquèrent pas de lui crier : « Eh bien! Et les 14 voix? » C'était bien sa faute. Elle avait manœuvré comme une débutante, sous le coup du dépit.

Il y eut beaucoup d'autres journées semblables. On s'y disputa comme des cochers de fiacre et, quand on en parlait avec n'importe qui, le mot de pétaudière appliqué à l'Assemblée nationale, même par ses membres, ne paraissait pas exagéré. La plus innocente parole, la plus naturelle réplique était qualifiée d'injure. On se traitait réciproquement de radicaux et de cléricaux et l'on se prétendait insultés.

Le Sacré-Cœur de Montmartre les mit aux prises plus enragés que jamais. Dans leur état d'esprit il n'y avait pas de plus beau champ de bataille. Les uns y apportaient toutes les passions de la philosophie voltairienne et toutes les grossières plaisanteries qu'elle a suggérées aux Homais; les autres, toutes les violences d'une Sainte-Ligue à la tête de laquelle étaient MM. Keller et Belcastel. Ces derniers donnaient ainsi barre sur eux à des adversaires peu scrupuleux sur le choix des armes. Des deux côtés sévissait le plus pur fanatisme. Le protestant Pressensé saisit le joint. Il accusa les auteurs de la proposition de mêler le spirituel au temporel devant une assemblée exclusivement politique. Il insista tout particulièrement sur ce vocable : *Le Sacré-Cœur*, et là il se sentait fort lorsqu'il rappelait que cette dévotion au Sacré-Cœur de Jésus était relativement une nouveauté contre laquelle protestait « le plus pur passé de l'Église catholique de France depuis Gerson jusqu'à Pascal et Bossuet ». Michelet l'a depuis qualifiée d'amour mystique et de « culte sensuel ».

Vint ensuite le chicaneau normand, Bertauld, qui ergota en légiste sur des pointes d'aiguille et combattit le projet, ou du moins le libellé du projet, au nom de la loi. Batbie, alors ministre de l'Instruction Publique et des Cultes se défit de ce bourdonnant gêneur avec quelques pichenettes, qu'on n'eut pas attendues de sa corpulence, et ne daigna même pas en user de même pour chasser cette grosse mouche de Bouchet (de Marseille) qui s'efforçait de le piquer à travers sa cuirasse.

L'Assemblée, à une majorité qui allait sans cesse grossissant, décida qu'elle discuterait les articles et les séances suivantes furent employées à de nouvelles disputes. Chaque jour, les spectateurs assistaient à une attaque générale d'épilepsie; les cris rauques, les traits convulsés, l'écume aux lèvres, les yeux fous; rien n'y manquait. Depuis, dans les Chambres de la République, j'ai revu le même spectacle, aussi sauvage, mais moins souvent renouvelé. Tous les prétextes leur étaient bons. La séance à peine ouverte, la crise commençait et ne se calmait, à de rares intervalles, que pour sévir encore plus violemment ensuite. La prorogation annoncée et surtout le droit de poursuites donné à la commission de permanence contre les insulteurs de l'Assemblée détermina chez quelques énergumènes un véritable accès de rage. Gambetta se déclara personnellement visé et reprocha à la majorité de prendre des précautions *ad hominem*; ce qui était un peu vrai.

Je trouve encore dans cette fin de session un débat très intéressant sur la loi militaire. Le père Raudot, toujours partisan des économies, affirma qu'avant la guerre, l'armée allemande sur le pied de paix était moins nombreuse que la nôtre.

La session fut close le 29 juillet, malgré la gauche qui reprocha à l'Assemblée d'abandonner son poste. La majorité lui rappela que, sous la présidence de M. Thiers, les républicains manifestaient un goût beaucoup plus vif pour les vacances et enfin on consentit à se séparer pour trois grands mois, jusqu'au 5 novembre.

Une lettre du duc d'Aumale avait un peu douché cette longue démence parlementaire. La voici :

Monsieur le président, M. le ministre de la Guerre m'a désigné pour la présidence du Conseil de Guerre, chargé de juger l'affaire

de la capitulation de Metz. L'Assemblée nationale n'ayant pas décidé qu'il y avait incompatibilité entre le mandat de député et les fonctions qui viennent de m'être conférées, et M. le ministre de la Guerre ayant passé outre aux observations que je lui avais adressées, il ne me reste qu'à exécuter l'ordre que j'ai reçu.

J'ai l'honneur de demander à l'Assemblée nationale de m'accorder un congé.

Agréez, Monsieur le Président, l'assurance de mon respect.

D'ORLÉANS, DUC D'AUMALE
Député de l'Oise.

Ainsi, le gouvernement s'était arrangé pour que ce fût un ordre; mais je suis convaincu, étant donné le caractère du prince, qu'il n'avait pas sollicité cet ordre. Sa lettre produisit une impression bizarre. La majorité y répondit par le plus profond silence. La minorité en parut comme atterrée, médusée. On eût dit qu'elle devinait quel surcroît de prestige cette présidence apporterait au duc d'Aumale. Elle lui rendait véritablement son grade de général et son rôle de soldat. Henri d'Orléans redevenait le gouverneur de l'Algérie et l'officier qui, à vingt ans, avait pris la Smala d'Abd-el-Kader. L'histoire n'a oublié ni la manière dont il conduisit ce procès tragique où l'on débattit le sort d'un homme, accusé d'avoir trahi la France, ni le mot que le prince cloua au front d'un malheureux qui se défendait en prétextant qu'à cette heure de déchirante capitulation, il n'y avait plus rien : « Monsieur le Maréchal, il y avait la France! »

A. CLAVEAU

ROMANS DE FIN D'ANNÉE

C'est par leur divergence même et leur variété que se trouvent ici rassemblés ces quelques romans nouveaux : c'est aussi par leur actualité, et tout autre cadre plus rigide apparaîtrait factice.

Le mois de décembre, en effet, apporte bien quelques prix, dont le critique, qui cherche une direction, pourrait espérer une clarté. Mais, jadis retentissantes, il est à craindre que ces attributions n'aient perdu quelque chose de leur première importance aux yeux du public.

Cela ne signifie point, au reste, que les choix de cette année aient été mauvais, mais seulement difficiles. *Le Peuple de la Mer*, de Marc Elder, lauréat du prix Goncourt, témoigne d'un talent solide, sincère, du sens réel de la vie extérieure, d'une bonne discipline d'esprit, d'une extrême habileté enfin à rajeunir les procédés d'observation et d'expression en usage vers 1885 : il y a même de la poésie dans la sobriété avec laquelle sont peintes les trois passions de ces rudes pêcheurs, la barque, la femme, la mer. De même, un aimable ouvrage comme cette *Statue voilée*, qui séduisit tant de femmes de goût, révèle certainement chez son auteur, madame Camille Marbo, une sensibilité attachante, un instinct heureux du détail, et la forte croyance que les hommes n'entendent rien à l'amour : il y a même de la délicatesse dans la sentimentalité un peu conventionnelle qui voile cette statue. Mais aucun de ces deux

lauréats ne s'imposait. Chez leurs concurrents se manifestaient d'autres qualités : du tempérament, de la verve, avec de l'outrance et du paradoxe, chez M. Léon Werth, disciple un peu trop fidèle de M. Octave Mirbeau et auteur de *la Maison blanche*, roman, non pas d'un malade, mais d'un opéré; de la naïveté, chez M. Alain Fournier, auteur un peu gauche d'une sorte de conte enfantin, *le Grand Meaulnes*; de la force enfin dans les *Cœurs farouches* de M. P.-L. Garnier, qui a tenté d'envelopper sa violence naturelle dans une sorte de brume flamande, à la Mæterlinck. Quoi qu'on en puisse dire et quoi qu'on en ait dit, la vérité est donc bien claire : ce ne sont point les lauréats qui sont dans leur tort de n'être pas plus éclatants; ce ne sont pas davantage les jurys qui risquent de se déprécier eux-mêmes par l'incertitude de leur choix ou l'hésitation de leurs scrutins; ce sont les candidats, qui non seulement deviennent trop nombreux, mais qui, en vérité, ont tous trop de mérite. Là est la signification certaine de ces concours : les vainqueurs ne s'y distinguent plus des vaincus, parce que, dans le temps même où l'œuvre de premier ordre apparaît de plus en plus rare, l'ensemble de la production ne cesse de s'améliorer. Il y a dix ou quinze ans, c'était le plein de la crise du style et du désordre réaliste. Les jeunes écrivains ne parvenaient que bien lentement, lorsqu'ils y parvenaient, à dégager leur langue et leur nature. Aujourd'hui, ces défauts du temps ont disparu ou tendent à disparaître. Ils ne masquent plus les sensibilités intéressantes et les vives intelligences. Ainsi s'est produit ce nivellement dont souffrent les concours, par la qualité même, non par la médiocrité.

Mais, si consolant qu'il soit, ce fait n'est guère significatif. Bien plus, à y regarder de près, il est possible que le premier effort de la jeunesse étant l'imitation, les livres couronnés ne l'aient pas été pour leur originalité, mais au contraire à cause de tout le passé qui s'y reflétait encore, avec la limpidité de beaux miroirs. La caractéristique de l'heure présente, la note d'une fin d'année un peu chargée, mais qui compte de beaux succès, cherchons-la donc chez des écrivains plus expérimentés qui, par leurs essais précédents, ont senti justement la nécessité de se renouveler.

Car il ne faut pas voir là une simple coïncidence, si presque

tous les derniers livres marquants sont à peine des romans ou parfois n'en sont plus du tout. Jamais, semble-t-il, ne s'est affirmée avec cette abondance et cette diversité le besoin de faire du roman autre chose que l'anecdote passionnelle ou le tableau de vie.

*
* *

Dans le Réalisme même, n'avons-nous pas vu, dès le printemps dernier, M. Octave Mirbeau donner lui-même comme un exemple de désertion en ne nous parlant plus, dans la libre forme d'une sorte de chronique, que de son chien [1], comme il avait déjà fait de son automobile [2]?... Presque dans le même moment, M. Paul Adam, en qui se manifestent successivement tous les dons et par qui se réalisent si magnifiquement tous les genres, renonçant pour un temps aux somptueuses évocations de l'épopée, se divertissait, avec cette charmante *Stéphanie*, en une vive et profonde étude de psychologie personnelle. Depuis, avec *la Rose des Ruines*, les lecteurs ont pu admirer ici même les souffles de poésie et de spiritualité qui animent aujourd'hui le généreux et rude auteur de *l'Or* et du *Talion*.

Enfin, voici avec *les Choses voient*, de M. Estaunié, une tentative bien curieuse.

M. Estaunié, qui pendant si longtemps ne fut pas un littérateur de profession et qui, il y a deux ans, recevait le prix de *la Vie Heureuse*, possède le don très précieux de rendre sensible « la vie secrète ». Son originalité, parmi les écrivains de cette génération, s'est manifestée dès ses premiers livres. S'il observe le dehors comme on le faisait dans sa jeunesse, c'est avec le souci du dedans, comme l'ont toujours fait les grands écrivains, et il ne s'intéresse à un sujet que dans la mesure où, sous le détail pittoresque, il discerne un intérêt psychologique ou social : ainsi, dans *l'Empreinte*, les effets prolongés d'une

1. *Dingo*.
2. *La 628, E8*.

éducation faite par les jésuites, ou bien, dans le *Ferment*, les funestes résultats d'une disproportion inévitable entre la culture exigée par certaines professions, même les plus enviées, celle des ingénieurs par exemple, et les moyens d'existence qui y correspondent. Il analyse ses personnages dans des conditions qui ne dépendent pas d'eux : il n'est ni un pur descriptif ni un pur psychologue : il tient compte du milieu et du moment. Ses personnages sont modifiés par les conditions où ils se trouvent : ils sont, comme disent les mathématiciens (il en fut un lui-même), « fonction » de la société actuelle. Vue très précise et très riche.

Il semble pourtant qu'avec *les Choses voient*, M. Estaunié se soit d'abord préoccupé, tout en suivant et approfondissant son idée de « la vie secrète », de changer la forme même de son exposé, de renouveler le procédé narratif du roman, en sorte que la question la plus attachante que pose son dernier ouvrage est surtout une question de technique.

L'affabulation, en effet, très pathétique, est fort étendue dans le temps, très compliquée par là même, et bien malaisée à résumer : c'est l'histoire d'un crime qui se répercute sur plusieurs générations, répercussion aussi mystérieuse que lointaine, et pourtant naturelle, fatale. De tels enchaînements sont difficiles à ramasser en un relief dramatique, et le temps, principe de toute vie, est ce qui échappe le plus aux prises de l'art : on pourrait même affirmer, assez justement, je crois, que, dans le roman tout au moins, la profondeur et la force d'une œuvre se mesurent à la manière dont s'y trouve exprimée la durée. A cet égard, M. Estaunié n'a point lésiné, et les perspectives de son roman sont immenses.

Une sorte de maîtresse servante, Noémi, a commis un faux pour s'approprier, non pas la maison ni les biens, mais le seul amour de son maître, jeune veuf, Marcel Clerabault, épris d'une autre femme, madame Rose : Noémi a fait croire à Marcel que Rose avait un amant. Elle a agi, non par cupidité, par passion seulement. Mais de ces mensonges madame Rose est morte tout de suite; Marcel Clerabault, ayant épousé la servante, succombe lui aussi quelque temps après. Noémi reste dans la maison, dont fut dépouillée la famille : crime originel, première génération. Or, Noémi a une fille, Lina, en

qui survit le tempérament passionné de Marcel Clerabault. Bientôt cette Lina commet une faute, victime, elle aussi, de l'amour et de l'illusion. Elle est séduisante : elle inspire un sentiment sincère et fort à Juste Pichereau, fils de M. Pichereau, rude homme d'affaires qui fut jadis dépouillé de l'héritage par Noémi et ne l'a pas oublié. Lina est enceinte. Le mariage des deux cousins rétablirait toutes choses en état, ferait rentrer la maison dans la famille. Mais il faut dissimuler la faute et la grossesse; ce mariage est une trahison : deuxième génération et nouveau crime, nécessité, semble-t-il, par le premier. Il ne manquera pas de porter à son tour ses fruits funestes. Il en naît, — troisième génération, — un fils, Claude, un intrus celui-là, enfant de la faute, mais noble garçon, généreux, bien élevé par le brave Juste, qui n'était point son père, et qui l'aime toujours, même après la révélation. Alors, tous deux enfin instruits d'une vérité si lointaine et si lourde, ce Claude et ce Juste qui ne se sont rien l'un à l'autre, s'en vont ensemble, quittant la maison maudite où un forfait s'était perpétué comme par la complicité mystérieuse des choses.

Réduite à elle-même, l'aventure ne serait, comme on voit, qu'un long mélodrame, probablement même un mélodrame ennuyeux, à cause de la difficulté d'en raccorder les péripéties. Comment donc en dégager le mystère que contient toute destinée humaine, la poésie que renferme toute fatalité, comment en exprimer l'ordre secret, l'invisible enchaînement? Un détour était nécessaire, qui tout à la fois facilitât le récit et l'embellît. C'est alors que M. Estaunié s'avisa qu'il n'y avait pas que les hommes et les femmes à posséder une vie secrète, mais aussi les choses, principalement les choses de nos demeures, nos meubles, ceux de nos pères, immobiles témoins des générations qui passent, dépositaires des drames qui se prolongent et de tout ce qui s'ignore et dure dans les familles.

Là était la trouvaille, trouvaille tout à la fois d'observation et de facture. M. Estaunié n'avait plus qu'à disparaître, pour ainsi dire, de sa narration : il cédait la parole à l'horloge, au miroir, au secrétaire. Chacun de ces meubles, qui avait vu, disait ce qu'il avait vu : l'horloge, jadis présente dans la cuisine,

contait le crime de la servante; le miroir, où s'était livré son vrai visage, en disait le long remords et l'ennui; le secrétaire, avec les papiers de ses tiroirs, révélait toute la procédure où achevait de s'effondrer la famille. Ainsi, d'elle-même, en ces récits directs, l'histoire se composait dans sa suite apparente, s'enchaînait dans son mystère profond.

Voici donc un très sensible et ingénieux effort. Est-il parfaitement réussi?

Certes, on trouve ici toutes les qualités ordinaires de M. Estaunié et quelques autres : le récit est sobre, rapide, attachant. Les dessous des personnages s'éclairent d'une lumière tout à la fois nette et troublante. Mais la question n'est pas là et je me demande seulement si le rôle des choses qui d'abord apparaît comme une beauté, ne donne pas un peu à la longue une impression de procédé. La sincérité artistique de M. Estaunié est au-dessus de tout soupçon. Il a vu là une beauté, lui, c'est certain, une beauté fondée sur cette observation poétique, émouvante, que nous aimons les choses qui nous entourent, les objets familiers; qu'ils ont l'air de nous aimer, eux aussi, comme si notre propre image, mieux qu'à n'importe quels yeux humains, leur livrait notre cœur. Malheureusement l'horloge, le miroir et le secrétaire ne sont guère ici que des narrateurs : ils ne prennent point de part à l'action, n'influent nullement sur les personnages ni sur les événements. Ils finissent par n'être plus que des greffiers dont le procès-verbal est rédigé dans un très beau style de romancier ménageant ses effets. Il est charmant et vrai que les chosent voient; il est plus conventionnel qu'elles parlent pendant quatre cents pages. La poésie première peu à peu se dissipe; c'est l'intérêt de curiosité qui l'emporte. On se demande ce qui va arriver. On ne sait même plus quel est le conteur, le meuble de la cuisine, de la chambre, du salon, ou M. Estaunié. La matière finit par déborder la forme et la jolie lueur du début se diffuse à l'excès dans l'épaisseur du récit : il n'en reste plus qu'une atmosphère un peu lourde, obscure. Contrairement à la promesse du titre, les acteurs l'emportent sur les témoins et, si intéressants que soient ceux-là comme personnages d'une histoire entre les histoires, on regrette un peu ceux-ci qui étaient la nouveauté attendue.

*
* *

Après quoi, je ne voudrais pas avoir l'air de rapprocher de M. Estaunié madame Colette (naguère Colette Willy), — l'une des triomphatrices de l'automne, — ni de lui, ni d'aucun réaliste, ancien ou nouveau genre. Pour cela, il faudrait d'abord décider qu'elle est romancière, alors que le principal de son succès fut justement d'avoir échappé, par la nécessité même de son talent, aux difficultés du roman.

A la longue étude d'un cœur éperdu, à la biographie sentimentale et voluptueuse de cette Renée Néré qui lui ressemble comme une sœur, madame Colette a su communiquer un accent et un charme qui comptent parmi ce que nous avons de plus précieux dans la littérature féminine d'aujourd'hui. Elle y a adopté le ton de la confession, de la confidence, le plus prenant de tous, lorsqu'il est sincère et vibre comme la résonance même de l'âme. Madame Colette est la sincérité faite femme. N'entendez point seulement par là qu'elle ne nous dit que la vérité et ne cherche point à se tromper elle-même : ce serait déjà un grand mérite et ce mérite-là, elle le possède à coup sûr. Je crois pourtant distinguer en elle quelque chose d'infiniment plus rare et plus profond, difficile à définir, principe de son originalité véhémente et d'une séduction irrésistible comme l'attrait physique.

Vers la fin de la première aventure, son héroïne, songeant à l'amant éventuel qu'elle écartera, suppute ses chances et examine sa beauté; elle dit :

> J'ai encore de quoi le contenter, mieux : l'éblouir. Je puis quitter ce visage-ci, comme on se démasque, j'en ai un autre plus beau, qu'il a entrevu... Et je *me dévêts comme d'autres se parent*, rompue, — car je fus le modèle de Taillandy avant d'être danseuse, — à déjouer les dangers de la nudité, à me *mouvoir nue sous la lumière comme sous une draperie compliquée.*

Transposez au moral, et voilà tout le secret de l'ensorceleuse. C'est comme si l'âme de madame Colette avait été modèle et danseuse. Son talent a une grâce, une désinvolture de déshabillé. Elle ne perd point de son naturel pour s'être

dévêtue et se meut avec aisance, sans timidité ni affectation, sous le regard de tous. On dirait qu'elle écrit le cœur tout nu.

De là ses qualités et ses défauts, ses qualités qui brillaient toutes pures dans *la Vagabonde*, ses défauts qui commencent à poindre dans *l'Entrave*.

Tout le monde se rappelle le mince sujet de *la Vagabonde*, — cette petite femme, si longtemps amoureuse et humiliée dans son ménage, et qui, un beau soir, s'en est allée, parce qu'elle en avait assez, s'en est allée vers le Music-Hall, danse et gagne sa vie, et puis « tourne », joue de ville en ville avec son vieux camarade, rencontre l'amour sincère d'un homme séduisant et médiocre, et finalement le repousse, parce qu'elle veut rester libre d'elle-même, besogneuse et fière, parce qu'elle est la « Vagabonde », ayant trop souffert du ménage et de l'amour.

Entre ce thème et le talent de madame Colette, convenance absolue : admirable nudité, statue sans voiles. Ici, point d'auteur, point de femme de lettres; c'est l'accent même de l'âme, le regard des yeux, le frémissement de la vie. Le portrait de l'ex-mari, les projets littéraires, les camarades de L'Empyrée-Clichy, Braque, Bouty, les autres, leur misère et leur fierté, jusqu'au public et aux acrobates, tout est art et nature, vérité et poésie, sobre, vif, pathétique, touche le cœur et fait tableau.

Ainsi cette répétition, dans la promiscuité du plateau de « caf'-conc' » :

> Au-dessus de nous, voltigent maintenant, sur trois trapèzes, des gymnastes qui échangent des appels aigus, des *cris d'hirondelle*... L'éclair nickelé des trapèzes de métal, le grincement, sur les barres polies, des mains colophanées, toute cette dépense, autour de moi, de force élégante et souple, ce mépris méthodique du danger m'exaltent, m'échauffent, à la fin, d'une contagieuse émulation...

Pourtant la grande originalité du livre en était le lyrisme, — un lyrisme sensuel, nerveux, désinvolte, où frissonne l'ironie, et qui ressemble, en ses plus beaux élans, à un haussement d'épaules. Il y a chez madame Colette une lucidité qui, bien loin de l'atténuer, exalte son trouble, accuse ses faiblesses, comme une clairvoyance pathétique. Elle parle d'elle-même avec l'intelligence d'un analyste qui l'observerait du dehors, mais c'est malgré tout d'elle-même et de ce qu'il y

a en elle de plus secret, qu'elle parle ainsi : de là l'ardeur et la force, le mouvement, je ne sais quoi de brillant et de passionné qui donne chez elle aux effusions du désir, du regret, de la volupté ou de la mélancolie un rythme exceptionnel et une sonorité sans pareille.

Ainsi, cette méditation sur sa première défaite :

La première? Non, la seconde. Il y eut un soir, — ah! quel souvenir empoisonné et que je le maudis de ressusciter à cette heure! — un soir où je m'accoudai ainsi, penchée sur un jardin invisible. Mes cheveux très longs pendaient comme une corde de soie hors du balcon... La certitude de l'amour venait de s'abattre sur moi et, loin d'en faiblir, ma force adolescente la portait orgueilleusement, avec une joie impitoyable au reste des humains. Ni le doute ni la mélancolie même la plus suave n'assagirent cette nuit triomphale et solitaire, couronnée de glycines et de roses!... Cette aveugle, cette innocente exaltation, qu'en a-t-il fait, l'homme qui la suscitait?...

Fermons la fenêtre, fermons la fenêtre!... Je tremble trop de voir monter, à travers le voile de la pluie, un jardin provincial, vert et noir, argenté par la lune levante, où passe l'ombre d'une jeune fille qui enroule rêveusement sa longue tresse à son poignet, comme une couleuvre caressante...

Quelle charmante page, où l'on goûte jusqu'à l'illusion de la langue la plus pure, où reparaît, plus grave encore, ce même thème de l'amour! Elle écoute sa conseillère sans pitié, « celle qui parle de l'autre côté du miroir » :

Tu n'y mettais pas tant de façons, lorsque l'amour, fondant sur toi, te trouva si folle et si brave! Tu ne t'es pas demandé, ce jour-là, si *c'était l'amour!* Tu ne pouvais t'y tromper : c'était lui, l'amour, le *premier amour*. C'était lui, et ce ne sera plus jamais lui! Ta simplesse de petite fille n'a pas hésité à le reconnaître et ne lui a marchandé ni ton corps, ni ton cœur enfantin. C'était lui qui ne s'annonce point, qu'on ne discute pas. Et ce ne sera plus jamais lui. Il t'a pris ce que tu peux donner seulement une fois : ta confiance, l'étonnement religieux de la première caresse, la nouveauté de tes larmes, la fleur de ta première souffrance... Aime, si tu peux...

Et enfin, cet admirable adieu qu'elle adresse par lettre à l'homme dont elle n'a pas voulu, parce qu'il n'était pas l'amour, mais seulement le désir.

Je n'ose plus, mon chéri, — voilà tout, je n'ose plus. Ne soyez pas irrité si je vous ai caché, longtemps, mes efforts pour ressusciter en moi l'enthousiasme, le fatalisme aventureux, l'espoir aveugle, toute l'allègre escorte de l'amour... Point d'autre délire que celui de mes sens. *Hélas! il n'en est point dont les trêves soient plus lucides.* Tu m'aurais consumée en vain, toi de qui le regard, les lèvres, les longues caresses, le silence émouvant, guérissaient, pour un peu de temps, une détresse dont tu n'es pas coupable...

Si j'ai tenu à ces citations, c'est qu'un tel talent ne s'analyse guère en des phrases de critique. Il est, à ses moments heureux, la vie même, toute la vie, âme et visage, forme visible et rythme intérieur. Il est comme le vol des mouettes que Renée Néré, un jour, contemplait au bord du lac de Genève et qu'elle eût voulu décrire avec des mots nouveaux. Mais comment fixer « le reflet de l'eau bleue au creux d'une aile blanche, ouverte »?

De plus, lorsque parut *la Vagabonde*, tout conspirait au succès, les circonstances complétaient l'écrivain et le public, de lui-même, s'il existait des lacunes, les comblait. Si personnels et si captivants, en effet, les incomparables dons de Colette ne s'annoncent pas comme ceux d'une romancière. Elle ne sait bien parler que d'elle-même; pour les autres, elle ne fait guère que les silhouetter; elle les voit, se laisse émouvoir ou toucher, mais elle ne les devine ni ne les invente; ce sont les figurants de sa vie. Sa psychologie, c'est la sienne. Elle a peu d'imagination créatrice, soit pour les personnages, soit pour les événements. Il n'est point jusqu'aux amoureux de son héroïne qui ne soient très pâles : je ne veux pas dire insignifiants, car il convient en effet qu'ils le soient, l'amour d'une femme suffisant à tout, mais inexistants, car la médiocrité elle-même prend du relief sous un regard créateur. De même Colette ne se met point en peine d'inventer des aventures ni d'affabuler la moindre intrigue. Elle travaille sur un canevas fort sommaire. Mais qu'importait alors?... *La Vagabonde* n'apparaissait-elle pas comme une sorte de roman historique, dont les personnages étaient connus déjà et l'aventure familière? La personnalité de l'auteur commentait et achevait le livre, en éclairait les situations, lui communiquait la vie même de l'actualité. Le roman semblait un geste de la romancière.

Et voilà comment *la Vagabonde* n'avait révélé que les qualités de son auteur. Mais il fallait bien qu'un jour nous fissions connaissance avec quelques-uns de ses défauts. C'est à quoi répond *l'Entrave*.

Cette fois-ci, en effet, le livre ne bénéficie plus des mêmes circonstances. Colette est célèbre, c'est-à-dire connue. Elle-même, qui n'est plus qu'un grand écrivain, n'éclaire point son ouvrage de la même nouveauté, ne lui communique pas le même reflet d'intimité et de confidence. L'héroïne est la même; la Vagabonde s'amarre et, après avoir fui l'amour, s'y attache. Soit, la femme ne peut échapper à son destin, mais justement, attendions-nous cela de Renée Néré? En tout cas, c'est une explication à nous donner, une longue étude intérieure, une évolution. Bref, c'est un roman à faire. Comment l'a fait madame Colette?

Au début, Renée Néré a changé son genre de vie. Elle n'a plus de métier, mais elle n'a pas d'amant : demi-vagabonde. Situation intenable, antiféminine. Elle est oisive, vague, flottante, frissonnante et nerveuse, par instants, comme une petite fille qui attend l'amour; elle fuit, dans les hôtels, la solitude, et aussi dans la compagnie de gens de rencontre, Jean, un monsieur entre les messieurs, May, une petite femme entre les petites femmes, et Massaud, le pâle Massaud, opiomane. Elle rôde et flâne à Nice, languit. Elle a des envies mystérieuses et impérieuses, comme de caresser les mouettes : c'est une force latente qui déborde en elle, la volupté qui couve. Le désir, en elle, est comme un animal qui hiberne. Et voici le réveil. Jean, le monsieur, en a assez de May, la petite femme. C'est la dame qu'il veut. Et la dame, qui veut bien, s'enfuit d'abord, de Nice à Genève. Le monsieur la poursuit, lui baise la nuque. Et ce baiser est très clair : il signifie, non pas l'amour, mais l'aventure, le plaisir passager. De cela, la vagabonde n'a plus peur, parce qu'elle en a trop besoin et qu'elle se croit plus forte, capable de le dominer, de le franchir. Elle ne voit dans l'homme, dans le beau visage aux narines frémissantes, que son propre désir qui a pris figure. C'est comme un obstacle de sa route indépendante et solitaire qu'elle va passer d'un élan, les pieds libres. Mais une femme, une femme comme

elle, est-elle capable de cela?... L'amour, jusque dans le plaisir, n'est-il pas là qui la guette?... Avec effroi et surprise, Renée sent renaître en elle ce qu'elle avait cru mort. La nuit, près de son amant endormi et satisfait, elle songe, elle songe au secret nouveau de son cœur. Elle est prise, vaincue, entravée. Au cours de la plus banale aventure, elle n'a trouvé que l'amour.

Il n'y a pas, comme on le voit, de sujet plus vrai ni plus sincère que puisse traiter une femme et tout ce livre respire comme une fierté humiliée, une fierté de féministe humiliée devant l'homme, ce qui en fait l'un des plus curieux documents de la littérature amoureuse.

Car c'est dans la première partie seulement de l'ouvrage qu'apparaissent les défauts dont j'ai parlé. Mais là, ils apparaissent nettement. Renée a failli être victime dans notre esprit de ses pitoyables fréquentations et madame Colette a failli nous masquer elle-même la grande beauté de son sujet. Cette May, ce Jean, ce Massaud, qui étaient « les autres », madame Colette n'a pas su leur donner la vie, ni le relief, ni l'intérêt. Peut-être les a-t-elle trop appuyés pour les ressources objectives dont elle dispose : elle avait si bien réussi, d'un trait, ses silhouettes de « caf'-conc' »!... J'entends bien que son intention secrète a été de nous montrer comment, dans les circonstances les plus défavorables, il n'avait pas été possible pourtant à sa Renée d'échapper à l'amour. Mais c'est justement cette excellente intention qui est restée inexprimée, c'est-à-dire que la romancière n'a pas su, dès le début, par l'atmosphère et les personnages, nous rendre sensible son sujet. On croit alors à une aventure d'un tout autre ordre que le beau servage commençant de Renée.

Mais ce n'est là, après tout, que la mise en œuvre, marquant à madame Colette le sens vrai de son talent : dès qu'elle ne s'occupe plus que de sa Renée, elle se surpasse elle-même. Toujours aussi lucide, aussi précis, aussi sobre, son lyrisme devient plus grave encore et plus émouvant. L'amoureuse a eu trop peur de l'amour, pour qu'elle n'en note pas tous les mouvements avec une sorte de tendresse crucifiée ; elle en a trop d'expérience aussi pour ne pas mêler à ses faiblesses je ne sais quel dédain supérieur et pathétique. Elle pressent et

s'explique à elle-même tout ce qui arrive, sans que sa clairvoyance même puisse rien empêcher.

Ainsi, cet homme inconnu qui vient à elle, ce soir, pour la première fois, elle sait bien qu'il n'existe pas par lui-même :

Tu es beau, et je ne sais pas qui tu es. Tu as surgi, nécessaire, de ce pays chaleureux auquel tu manquais. Tu complètes le paysage que composa mon songe, au même titre que le peuplier, posé en raide aigrette sur la colline, au même titre que le rocher violacé, que la vague verte qui s'enflamme soudain, blanche, en l'assaillant... Voici que ton ombre grandit sur l'allée à côté de la mienne. Tu vas me dépasser, j'entends ton pas endormi et long, qui fait un bruit doux de pattes lourdes et veloutées... Dépasse-moi, va devant, pour que mes yeux descendent de ta nuque tondue, toute bleue de cheveux noirs, à tes mains nues, fermées et menaçantes... Marchons, suis-moi, précède-moi, ne parle pas... Pourquoi n'es-tu pas muet, belle ombre?... Environne-moi, hâtons-nous ensemble vers la fin du songe, mais ne parle pas...

Certes ce n'est pas la première fois qu'une amoureuse exprime ainsi le néant de l'homme qu'elle va aimer. Il faut même apercevoir là le principal apport de toute la littérature féminine à la psychologie de l'amour. L'amant, dans les livres de femmes, a, pour ainsi dire, disparu. Il n'a plus de réalité personnelle. Il n'est qu'un accessoire de l'univers qu'elles se sont composé, un détail sensible, comme les parfums, les sons, les couleurs, comparable aux animaux ou aux végétaux, pareil au reflet des étoiles et à la mélancolie des parcs. Ainsi, jadis, les romantiques, qui étaient du sexe masculin (George Sand n'est pas une objection), parlaient de leurs maîtresses : elles flottaient, comme des vapeurs, sur le monde visible. Aujourd'hui, dans l'amour féminin, c'est l'homme qui se dissipe et se volatilise, comme une écharpe de brume. Madame Colette excelle à nous dissoudre ainsi. Déjà le premier tentateur de Renée n'était qu'un « grand-serin », appellation aussi poétique qu'injurieuse parce qu'elle exprimait seulement toutes les perspectives ouvertes à l'imagination d'une femme intelligente. Quant à l'amant d'aujourd'hui, ce Jean, qu'en dire de plus que ses traits physiques et sa beauté, comme on parle des tons et des lignes d'un paysage? Et je voudrais citer tout entière l'incomparable méditation de

Renée, lorsque la nuit, contemplant le sommeil de son amant, elle comprend que c'en est fini du plaisir pour elle et que, désormais, elle aime :

Tu dors sous la lampe que je viens d'allumer... Rêves-tu? Non. Je ne vois pas sur ta joue ni sur ton front ce frisson d'eau courante, cette vie de source qui décèle le passage, au plus profond de toi, d'un songe rapide... C'est l'heure où j'erre autour de toi, comme sous les murs d'un palais fermé...

Il est passé le temps où j'admirais en souriant ton sommeil!...

Quelque chose a passé entre nous, qui a empoisonné tout cela, — l'amour, ou seulement l'ombre longue qui marche en avant de lui?... Déjà tu as cessé de m'être lumineux et vide.

J'ai mesuré tout le danger, le jour où j'ai commencé de mépriser ce que tu me donnais : un joyeux et facile plaisir qui me laissait ingrate et légère, un plaisir un peu féroce comme la faim et la soif, innocent comme elles... Un jour, je me suis mise à penser à tout ce que tu ne me donnais pas : j'entrais dans l'ombre froide qui chemine devant l'amour...

Bref, un livre pas très bien conçu, qui n'est guère un roman, souvent admirable et qui, au surplus, confirme avec éclat la qualité première de madame Colette, la fermeté et la souplesse du style. Non seulement elle sait bien la langue, mais elle aime écrire. Elle parle quelque part de son plaisir à modeler la phrase. On le sent très bien. Ses plus beaux passages sont d'un art très savant. Elle sait également la force du rythme, du son, et de la sobriété. Il n'y a jamais trop de mots chez elle. Elle arrange, combine, supprime. Ses effusions sont d'un styliste : c'est sa marque.

*
* *

Ainsi triomphe le lyrisme, la littérature personnelle, comme si, fermés au monde extérieur, certains yeux ne s'ouvraient plus qu'en dedans. Il serait aisé de montrer que ce n'est point là un fait spécial au roman et que, dans tous les arts, principalement en peinture, se développe dans son plein un mouvement analogue. Il est même possible que la littérature ait pris les devants et que justement soit sur le point de s'achever chez elle une évolution qui ailleurs commence seulement.

Rien n'est plus malaisé à saisir et à délimiter que ces courants aux larges franges d'ombre et de mystère, mais ne serait-ce point ce même besoin d'innovation qui, par un effort inverse, explique, l'année même où parut *la Colline inspirée*, la renaissance et l'extrême faveur du roman historique, transition naturelle d'un réalisme à un autre où le document, qui laisse plus de place à l'imagination, remplacerait la « tranche de vie » ?

Les aspirations, la volonté, les secrètes espérances du romancier qui se détourne ainsi de son temps pour en évoquer d'autres, de tout cela, qui est l'âme même d'une œuvre, il me semble apercevoir la vivante image, j'allais dire le symbole, dans le gracieux et ferme écrivain à qui nous avons dû, il y a quelques mois, le plus beau portrait de Lavallière que nous possédions. L'auteur de *Un double Amour*, grande dame que Jean Richepin, la première fois qu'il la vit, put prendre pour une contemporaine de la Fronde, n'a jamais professé, que je sache, aucune théorie littéraire. Les ouvrages des autres, elle les juge avec du goût, et, pour les siens, elle les écrit par un besoin intérieur. Et voici qu'à un moment, elle a trouvé monotone le spectacle de la vie contemporaine, si psychologique qu'y fût l'observation et malgré les succès qu'elle-même en avait tirés. Elle a eu envie d'un beau voyage imaginaire, qui pourtant ne fût pas un rêve, où elle se retrouvât elle-même, en un temps qu'elle aurait aimé, dans la familiarité d'un cœur dont elle comprend la ferveur.

Dans la pauvre amoureuse, seule tendresse du roi, dans la petite Tourangelle qui reflétait en ses yeux toute la douceur de France, si timide, si éblouie, si naïvement heureuse, si désespérée et si repentante, Claude Ferval a voulu peindre surtout l'unité de l'amour humain. On connaît la fameuse phrase de Bussy-Rabutin : « Elle aimait la personne du Roi si fortement qu'on vit bien qu'elle l'eût aimé autant si il avait été un simple gentilhomme et elle une grande reine. » Phrase juste, dans la mesure où elle signifie l'extrême et naturelle modestie de la jeune fille, son absolu désintéressement, son exclusive sensibilité à l'amour ; phrase incomplète et vue courte, en ce sens qu'elle incline à méconnaître ce qu'il y eut tout de suite de reli-

gieux dans la passion de cette mystique pour qui le Roi était déjà comme un présage de Dieu. C'est cette continuité de tendresse et d'effusion, cette harmonie de la volupté, de la douleur et de l'adoration qui fait l'humaine profondeur et la nouveauté du livre de Claude Ferval. Cela, sans le dire et le formuler nulle part, par son seul récit, elle a su l'éclairer, le baigner d'art touchant et de poétique lumière, non en historien, ni en romancier, sans grands effets de style, mais en femme, en amie, par une narration de bonne compagnie. Dans le charme infiniment discret de ce livre, on goûte d'abord une convenance parfaite, convenance de l'héroïne et de l'auteur, du roman à l'histoire, du ton à la psychologie.

Ainsi une œuvre qui soit une évocation, c'est-à-dire du rêve; une œuvre supposant une documentation, c'est-à-dire de la vie tout de même, sorte de réalisme lointain et qui d'abord s'enveloppe dans la poésie des choses disparues, n'est-ce pas la formule même de ce que pourrait être aujourd'hui le roman historique, que l'on avait vu récemment philosophique avec Anatole France, lyrique avec Maurice Barrès, et vers lequel vient de se tourner aussi, avec le plein sentiment de son opportunité, l'un des plus conscients romanciers de la génération mûrissante, M. Louis Bertrand?

***

C'est ici même que M. Louis Bertrand, a publié, pour ses débuts, un livre admirable, peut-être un chef-d'œuvre. Depuis, ceux qui s'étaient enthousiasmés pour *le Sang des races*, ayant hésité devant la confuse *Cina*, avaient repris goût et plaisir aux vifs tableaux de *Pepete le Bien-Aimé*. Mais *le Rival de Don Juan* était surtout un travail de lettré et *Mademoiselle de Jessincourt* n'avait pas été sans révéler quelque flottement, non seulement dans le public, mais dans l'esprit même de l'auteur, assez incertain, semblait-il, entre Flaubert, son premier maître Balzac, et même M. René Boylesve. C'est alors que, désabusé d'idées qui avaient séduit sa jeunesse, un peu dédaigneux, las des voyages et des théories, comparant son succès

à son effort, M. Louis Bertrand s'est aperçu que les succès ne tiennent presque jamais à des causes littéraires, mais à des causes sociales, et qu'un livre, pour aller très loin, doit d'abord être emporté par un courant d'opinion. Or le vent de l'esprit, depuis quelque temps, ne souffle pas seulement sur la colline de Barrès : heure bien favorable pour devenir hagiographe! Sans doute, par sa culture, ses habitudes d'esprit, ses procédés de romancier, M. Louis Bertrand ne semblait point spécialement prédisposé à entreprendre une œuvre d'inspiration religieuse. Mais, d'autre part, n'ayant guère poursuivi, avec une objectivité presque systématique, que l'expression somptueuse de la vie pittoresque, il n'avait fait profession ni de scepticisme ni d'incrédulité. Sans compter que, à parcourir le monde, il avait pu en esquisser une autre conception que jadis, au temps de l'agrégation. Il lui était donc loisible, rencontrant un Saint, de ne voir là qu'un sujet d'actualité, qui plairait presque de lui-même.

Or, il est un fait capital dans la carrière de Louis Bertrand. Presque au sortir de l'École Normale, après une thèse sur la Fin du Classicisme, il fut nommé professeur au Lycée d'Alger. C'est de là qu'il rayonna dans tout le Sud algérien, sur les routes de Laghouat, parmi les rouliers, dont il a donné une fois une si splendide et vivante peinture. Dès lors, il avait constitué, comme son domaine propre, l'Afrique du Nord et, avec elle, la Méditerranée. Universitaire, archéologue lui-même, aussi apte à explorer les siècles qu'à peindre les pays, également maître du temps et de l'espace, de l'Espagne à la Grèce, de Rome à Carthage, savant ou romancier, il était là chez lui. C'était son fief, son bien. Il n'a pas seulement écrit le *Livre de la Méditerranée* son œuvre entière est méditerranéenne.

C'est donc par les chemins de la terre, non par la route de l'âme, que Louis Bertrand, s'éloignant du roman, est venu à Augustin ; il y est venu, si je puis dire, de toute sa littérature, par la nécessité même de son œuvre et de son plan, à l'invite du décor dont ses yeux étaient pleins. Dans le saint qui naquit à Thagaste, dans l'écolier de Madaure, dans l'évêque d'Hippone qui mourut sous l'œil des Barbares, ayant vu d'abord un magnifique héros spirituel, il vit ensuite et sur-

tout un Africain, le plus attachant des Africains qu'eût pu imaginer un romancier réaliste, et comme son personnage prédestiné.

D'où le caractère très particulier de l'ouvrage.

Chez Augustin, en effet, de la naissance à la conversion, parmi les errements et les combats de la jeunesse, puis de la conversion à la mort, dans l'innombrable et fiévreuse effusion de la charité, Louis Bertrand a voulu reconnaître et exprimer l'ardeur même de l'âme africaine. Son saint est un voluptueux, un artiste, épris de toutes les joies du monde, la lumière, le chant des oiseaux, les femmes, les beaux repas, sensible aux mots cadencés, à la parole, esthète et rhéteur, amoureux de l'art, des idées. Il déborde de tendresse, de suavité, d'enthousiasme. Sa jeunesse orageuse n'est qu'un irrésistible besoin de se donner, d'adorer la vie. A Carthage qui l'éblouit, à Rome qui l'intimide et le déçoit, à Milan où il avait cru devenir un grand de la terre, toutes ses passions ont été ses amies, ses vieilles amies qu'il aura tant de peine à quitter, parce que, honteuses et cruelles, elles étaient pourtant de l'amour et de la vie. Monique était chrétienne dès la naissance de son fils ; il y avait beaucoup d'elle en lui. S'il a tardé si longtemps, c'est qu'il était non pas faible, mais trop tendre. Ne sentant pas encore la douceur de Dieu, il avait trop peur de laisser perdre en vain, par la tiédeur et la sécheresse, les brefs instants d'une vie qui ne devait être que jouissance et beauté. Dans ses erreurs, il ne luttait pas, il souffrait seulement, il était déçu, ne sentait pas la soif de son cœur étanchée. Il ne fut pas un volontaire, jamais, ne fit point son salut par effort. Il devint chrétien, pour ainsi dire, en amoureux. Trop attaché d'abord au monde visible, c'est par Platon qu'il s'est élevé à la spiritualité, a entrevu la beauté métaphysique, pressenti le visage de Dieu : « Si je n'étais pas encore capable de *jouir de toi, mon Dieu, j'étais emporté vers toi par la beauté.* » Ce n'est pas un Dieu abstrait, pas un Dieu de philosophe, qu'il cherche : il ne pourrait, comme il vient de le dire si fortement, en jouir. Il lui faut un Dieu vivant, réel, qui parle à son âme un langage sensible. C'est dans l'ombre et le mystère des églises qu'il poursuit et entrevoit la face miraculeuse, dans la musique des chants qu'il écoute et entend sa voix :

Comme j'ai pleuré, mon Dieu, à tes hymnes et à tes cantiques! Comme j'étais exalté par les douces voix de ton Église! Elles pénétraient dans mes oreilles, et la vérité se répandait dans mon cœur, et l'élan de ma piété rebondissait plus fort, et mes larmes coulaient, et cela me faisait du bien.

Même après sa conversion, après le souffle de tempête qui le jeta au pied du figuier, dans le jardin d'Alypius, Augustin, longtemps recueilli à Cassiciacum dans la douceur d'un décor et d'un repos qui achevaient son apaisement intérieur, puis revenu sur la brûlante terre de sa patrie, moine, évêque, répandant son cœur en charité avec la profusion et la force qui jadis le livraient aux passions, demeura tendre toujours à la suavité du monde, charmé par ses yeux qui voyaient la nature et par ses oreilles qui en percevaient les musiques. Pour lui le salut, c'était la conquête de la joie, dit son biographe, et il cherchait, dans les choses sensibles, des échelons, pour monter aux réalités spirituelles. Il écrivait :

Dis-moi, est-ce que le rossignol ne te semble pas moduler sa voix à ravir?... Est-ce que son chant, si nombreux, si suave, si bien d'accord avec la saison, n'est pas la voix même du printemps?...

Louis Bertrand, dans le grand évêque de l'Afrique du Nord, nous a donc peint le plus humainement du monde le plus humain de tous les saints. Vivante, la figure aussi semble vraie. Elle apparaît dans la magnificence du décor familier à l'auteur. On sent, dans la richesse du style et l'ampleur des tableaux, l'extrême plaisir que Louis Bertrand a pris à peindre les paysages de Thagaste et d'Hyppone, Carthage, Rome, les douces plaines de Cassiciacum, deux mondes, deux civilisations.

Hagiographe en qui survit l'expérience du romancier, il s'est appliqué aussi à rapprocher de nous son héros, à le moderniser. Il lui fait exprimer beaucoup de nos inquiétudes, de nos désordres, ayant tenté de figurer en lui le conflit même de l'intellectualisme et de la foi. On devine que, dans cette œuvre où la réflexion a eu autant de part que l'inspiration, il a voulu ouvrir toutes les perspectives du temps, faire converger toutes les forces, le passé et le présent, l'histoire et l'actualité.

Pourtant, cette lecture terminée, ouvrez les *Confessions*, parcourez-en quelques pages et, tout de suite, vous sentirez la différence d'accent, de rythme intérieur. Si ardent, si tendre, si voluptueux, si enfiévré d'amour et de charité que Louis Bertrand nous l'ait peint, on se demande si, de tout cela, Augustin n'avait pas mis bien davantage encore dans son œuvre. Sans doute, l'historien ne doit pas répéter son personnage; mais justement, voilà la question : Louis Bertrand a-t-il pris assez nettement parti entre l'histoire et le genre de roman dont il avait l'habitude? Comme travail d'historien on aurait souhaité plus d'autorité, une démarcation plus nette entre l'acquis et le supposé, entre ce que devine l'auteur et ce qu'il sait. On aurait souhaité moins de modernisme surtout, et peut-être moins de décor. Ainsi seulement, par l'effort même de la recherche, aurait pu s'expliquer l'absence de ce qui manque le plus ici comme œuvre d'art, comme intuition et création du romancier : la *sainteté* même du saint. Par instants, on a l'impression que, pour lui communiquer plus de réalité, il a comme rapetissé la grandiose figure et aussi son entourage, écrasé par la toile de fond, et jusqu'à Monique qui, elle aussi, fut une sainte. La partie la plus intéressante du livre précède la conversion, et, à mesure qu'on avance, on est effleuré du soupçon que ce qui, en définitive, a fait le plus défaut à l'hagiographe, c'est peut-être l'esprit chrétien lui-même. Louis Bertrand, aujourd'hui comme hier, par ses dons et son application, semble surtout apte à saisir la vie par ses manifestations pittoresques? Ainsi a-t-il été conduit à mettre ici un peu trop de sa magnifique Afrique et pas assez d'Augustin. Son livre d'aujourd'hui est du même ordre, exactement, que son premier roman, *le Sang des Races*. Il a traité le saint de Thagaste dans la même forme, presque avec le même esprit, et, en tout cas, selon la même conception d'art que les rouliers de Laghouat. Seulement y avait-il convenance égale, cette fois-ci, des moyens au sujet?

*
* *

Ainsi ne se rapprochent pas seulement par artifice les livres et les écrivains dont nous venons de parler.

Cette tendance à mettre dans le roman autre chose que le roman lui-même est-elle propre aux romanciers? N'est-elle pas aussi une nécessité imposée par un public de plus en plus distrait à mesure qu'il est plus sollicité et qu'il est difficile d'atteindre par l'art seul? Est-ce une orientation bonne ou mauvaise, ne promettant que des succès, ou qui risque, peu à peu, d'égarer de bons esprits?

Quoi qu'il en soit, on cherche : on cherche partout, dans tous les sens, de toutes les manières. On se jette jusque dans la politique comme Léon Daudet qui, avec *la Fausse Étoile*, a mis tout son talent à nous démontrer comment le régime actuel n'a pas permis à un fantoche de devenir dictateur français, ou bien dans la morale, comme Émile Nolly, qui avec *le Chemin de la Victoire*, ne semble pas avoir été aussi heureux, en enseignant la vertu, qu'il l'avait été à seulement bien peindre des gens de guerre. Ce sont là des cas extrêmes et qui peuvent faire réfléchir, car il est difficile, dans l'un et l'autre, de dépenser plus de mérite.

D'autres se tournent vers les idées pures, vers la philosophie.

L'Éternel retour, de Jules Bois, est un livre dont on peut discuter la forme : il atteste une haute intellectualité. Une intrigue violente, dramatique, dont les ressorts sont les seules passions, n'est ici mise en jeu que pour l'illustration d'une idée, qui s'est peut-être rencontrée chez le vieil Héraclite avant de se préciser chez Nietzsche, c'est à savoir le recommencement de toutes choses, de la vie humaine, des drames d'amour et de jalousie, ou, avec plus de netteté encore, le retour des mêmes âmes, dans d'autres corps, pour les mêmes aventures, avec les mêmes passions.

De même, on ne voit pas sans admiration M. Marcel Proust, auteur de *Du Côté de Chez Swan*, consacrer tant de talent, de finesse, de poésie, de temps, tant d'élégance et de souplesse de style, tant de pages aussi à des analyses dont je doute pourtant que le limpide génie qui les a mises à la mode reconnaîtrait volontiers la paternité. Marcel Proust est une âme exquise : il ne s'aurait s'étudier sans découvrir en lui des trésors de délicatesse. Il a raison d'y consacrer une des plus pénétrantes intelligences qui soient : il a raison, en le faisant,

de chercher de hauts modèles. Puisqu'il se recommande de la pensée bergsonienne, que n'emprunte-t-il d'abord au philosophe qu'il veut honorer un peu de la lumière et de la sobriété qui ont fait rayonner la doctrine mystérieuse?

En revanche, d'autres jeunes écrivains, par dédain du roman, s'adonnent à de simples jeux, où ils excellent souvent. Voici que Franc-Nohain, notre charmant humoriste qui suit de très près et sans complaisance la marche des affaires publiques, badine, dans *le Gardien des Muses*, avec le surintendant des Beaux-Arts, avec la surintendante surtout, cette toute exquise et drôlette petite madame Grivot, — œuvre légère, amusante, spirituelle et sans prétention, fantaisie toute proche de la vie, chronique rapide, reliée par un fil ténu et suffisant, formule très française, de vraie gaîté, un peu passagère seulement. C'est à la chronique aussi que se complaît pour l'instant l'impertinent conteur que fut et que redeviendra Marcel Boulenger. Son *Cours de vie Parisienne à l'usage des étrangers* est une satire bien savoureuse de tous les snobismes, car l'ironie de Marcel Boulenger reste sympathique à ses victimes : le ton dont elle use ainsi est proprement une trouvaille.

Conviendrait-il enfin de donner ce nom solennel de roman aux amours d'Adalbert de Scoury avec madame Erbeline, tel que les conte François de Bondy en son leste volume intitulé *Constance dans les Cieux*?

Ce jeune auteur a remarqué fort judicieusement ceci :

« Il y a chaque année un bon nombre de maris qui sans s'en douter le moins du monde, et du premier coup, dégoûtent pour longtemps leurs femmes non seulement d'eux-mêmes, mais de tous les hommes, ce qui donne par la suite bien du travail à MM. les amants. »

C'est justement cet effroyable travail que procura Constance à Adalbert et sur lequel, tout en s'y donnant de son mieux, il médite fort ingénieusement et spirituellement, à la manière d'un personnage de M. France.

Une menue chose, que cet ouvrage, mais charmante.

*
* *

Ainsi s'achève 1913.

C'est une heureuse fin, toujours brillante, souvent neuve, où se remarquent des œuvres importantes et bien venues, dont l'ensemble surtout est de bon aloi, sympathique, attrayant.

Nous sommes allés du naturalisme à l'histoire, de l'autobiographie à la chronique, du lyrisme sentimental à l'essai psychologique. La volonté de renouveler le fond est donc générale; elle semblera peut-être un peu incohérente aussi et multiple, image même du temps, de l'heure précise où nous sommes. Mais elle manifeste par là l'extrême souplesse, et la plasticité de cette incomparable forme d'art, le roman moderne.

Il semble donc, en définitive, que cet effort auquel nous venons d'assister dans des directions si diverses, soit destiné beaucoup moins à rompre le genre même du roman, que cette espèce particulière, qui fut le roman naturaliste. Le naturalisme est partout décrié, jusque dans les arts les plus retardataires. Mais, dans cette voie, il faut se garder d'aller trop loin. Le réalisme, à son heure, fut pour l'esprit une école utile, une solide discipline; ne méconnaissons point, surtout n'oublions point ce qu'il nous a appris. Bien d'autres théories, depuis, ont passé, sans seulement laisser de traces. Le réalisme vit et lutte encore. Sans lui, on ne comprendrait rien, non seulement aux œuvres de ceux qui en appliquèrent la formule stricte, mais à ceux mêmes qui, aujourd'hui, s'évertuent le plus heureusement pour lui échapper, signe qu'il y avait là, comme dit le Philosophe, « une âme de vérité ». Longtemps captive et peut-être asservie, n'est-ce pas cette âme même que nous sentons palpiter un peu partout et qui, incertaine encore, mais riche et forte, cherche son vol?...

GASTON RAGEOT

LE JOURNAL MODERNE

Le journal moderne est né sous le règne de Louis-Philippe, le 1er juillet 1836. Il est remarquable que l'on puisse fixer avec une telle précision la date de cet événement. Le progrès, à l'ordinaire, ne fait point brusquement son apparition. Il approche par étapes obscures, que le temps a longuement préparées. Et lorsqu'enfin il est arrivé, c'est une tâche souvent malaisée de retrouver la trace usée de ses premiers pas. Mais, cette fois, il s'agit moins d'un progrès que d'une révolution. Le journal moderne ne doit rien à ses devanciers. Il est sorti tout armé du cerveau d'un homme, à la date exacte que nous indiquons.

Avant le 1er juillet 1836, en effet, les journaux sont des journaux d'opinion. Ils sont uniquement destinés à la classe riche. Le prix uniforme de l'abonnement est de 80 francs. Il n'y a pas de vente au numéro. Mais, avec trois mille abonnés seulement, une feuille quotidienne réalise un bénéfice annuel d'une cinquantaine de milliers de francs : 56,320 francs tout au juste, si nous en croyons M. de Villèle.

M. de Villèle, en 1827, cherchait des impôts nouveaux, ce qui est naturel à un ministre. Il crut pouvoir augmenter la taxe postale des journaux, et, pour justifier ce projet, fournit à la Chambre des chiffres précis :

Voulez-vous savoir quels sont les bénéfices des journaux, et s'ils peuvent supporter la taxe proposée?

Un journal qui a vingt mille abonnés, et il en est qui les ont, (M. de Villèle fait allusion au *Constitutionnel*) paye dans l'année, pour le tirage du premier mille, 48 960 francs et pour les dix-neuf autres 109 440 francs. Total des frais d'impression, fourniture de papier et tout ce qui constitue le journal tel qu'il arrive aux abonnés, 158 400 francs par an. Il paie, pour frais de timbres, à 6 centimes, 432 000 francs; frais de poste, 2 centimes pour les deux tiers des abonnements, car l'autre tiers se distribue à Paris : 96 000 francs. Total des frais ; 686 405 francs. Le produit des abonnements est de 1 440 000 francs. Reste, pour les frais de rédaction et les bénéfices, 753 595 francs.

Et la mise dehors, non compris les frais de rédaction, à prendre sur les bénéfices, est de 10 000 francs pour une presse mécanique, 7 000 francs de caractères, et un millier d'écus pour le petit mobilier nécessaire à un bureau de journal : au total 20 000 francs. Voilà le capital nécessaire.

Après le journal dont j'ai parlé, en vient un autre qui a 12 600 abonnés (les *Débats*) : d'après les mêmes données, les bénéfices, frais de rédaction exceptés, sont de 458 784 francs. Pour un autre journal qui a 6 500 abonnés (*la Quotidienne*), ils sont de 179 906 francs. Pour un autre, qui a 4 000 abonnés (*le Journal de Paris*), ils sont de 76 158 francs. Enfin, pour d'autres, qui ont 3 000 abonnés, ils sont de 56 320 francs[1].

Puisqu'il s'agissait d'un impôt, les journaux avaient autant d'intérêt à diminuer le chiffre du bénéfice que le ministre à l'augmenter. *Le Constitutionnel* protesta contre les calculs établis par M. de Villèle. Celui-ci avait, de parti pris, négligé le loyer, les frais de rédaction et d'administration, le port dans Paris et la banlieue... Enfin, *le Constitutionnel* affirmait que son bénéfice net avait été, en 1826, de 375 000 francs seulement — soit 25 000 francs par action. Acceptons ce chiffre sans le discuter. Il prouve qu'un journal, en cette époque bénie, n'avait besoin que de quelques milliers d'abonnés pour prospérer. Une douzaine de feuilles quotidiennes avaient la jouissance paisible et sans trouble du domaine restreint de la presse. Satisfaites de leur médiocrité lucrative, elles se bornaient à flatter les préférences politiques de soixante-dix mille bourgeois aisés.

1. Discours cité par E. Hatin. *Bibliographie de la presse périodique française*. Paris, 1866. Introduction, p. LXXXVIII.

Mais M. de Girardin surgit. M. de Girardin, en 1836, a toute l'ardeur de ses trente ans déjà célèbres, et des raisons personnelles de ne pas considérer les hommes et les choses avec un respectueux contentement. Il a, en outre, l'expérience du journalisme. Non qu'il ait encore abordé la presse quotidienne. Mais il a bouleversé la presse périodique avec son ingénieux *Voleur*, et surtout avec ce *Journal des connaissances utiles* qui a tiré, dès la seconde année, à 130 000 exemplaires. Chiffre fabuleux, en 1831, et qu'aucun périodique ne dépasse en 1913.

Un tel homme, aventureux, et familier du succès, possédé au surplus du goût des spéculations financières, peut-il trouver naturel que, parmi trente-trois millions de Français, les journaux ne sachent recruter que soixante-dix mille lecteurs? En un clin d'œil il a fait le tour du problème. Pour augmenter le nombre des abonnés, il faut diminuer le prix de l'abonnement : « 80 francs sont à peine la rente annuelle d'un capital de 6 à 8 000 francs en terres arables... La majorité des électeurs français se compose de propriétaires ruraux. La presse politique appelle donc une réforme. »

Cette réforme, il la réalise incontinent. Il fonde *la Presse*, qui sera vendue 40 francs. A ce taux, il perdra 200 000 francs par an. Il ne le cache pas. Il le crie, tout au contraire, à toute la France, qu'il inonde de prospectus. Il se flatte d'obtenir, au bout de six mois, dix mille abonnés qui lui donneront 400 000 francs. Il dépensera :

Rédaction, composition et administration . .	160 000	francs.
Timbre, poste, papier, tirage, pliage	448 000	—
Soit	608 000	—

Comment combler le déficit? Par les annonces. Car, « plus un journal a d'abonnés, plus il reçoit d'annonces, et plus il les fait payer à prix élevé... Dix mille abonnements placeront *la Presse* au premier rang des journaux quotidiens [1] et lui assureront alors, par les annonces payées, une recette annuelle qui suffira à la balance de ses frais, au service des intérêts du capital social, et enfin à son remboursement. »

1. *Le Constitutionnel*, en 1836, a beaucoup baissé. Les deux journaux les plus importants sont les *Débats* et *la Gazette de France*, avec dix mille abonnés.

Ainsi raisonne l'habile homme. Et il ne s'est pas trompé. Il demandait six mois pour rassembler dix mille abonnés. Trois mois suffisent. Bientôt le chiffre double. Dès lors, le journal moderne est créé. Une grande loi le régit : pour vivre, il doit plaire au grand nombre.

Aussi n'est-il plus question de soutenir un drapeau parmi les remous de l'opinion populaire. Sans doute M. de Girardin n'ose pas encore renoncer expressément à l'austère accessoire de la doctrine. Il écrit :

« Sans donner le fatigant spectacle d'un journal sans conviction et sans unité, admettant à tour de rôle le pour et le contre, ou bien celui d'un journal sans individualité, pillant de çà et de là, timidement et tardivement, *la Presse* aura cela de particulier qu'il suffira qu'un débat ait de l'importance pour qu'elle l'accepte contradictoirement et avec loyauté en présence de ses lecteurs. »

Phrase embarrassée, et qui dissimule mal la véritable pensée de l'écrivain. M. de Girardin conçoit l'éclectisme. Et bien sûr il le repousse. Mais n'est-ce pas assez de l'avoir conçu? N'est-ce pas beaucoup de convier les lecteurs à une discussion, au lieu de leur imposer un prêche? Le temps marchera, et d'autres érigeront en règle absolue cette impersonnalité que M. de Girardin blâme seulement d'être « fatigante ». Ils se contenteront de mettre les adversaires en présence et d'exposer avec indifférence leurs thèses contraires, en laissant aux lecteurs le soin de juger.

Donc, plus de politique dogmatique : voilà pour ne pas déplaire. Mais, pour plaire, quoi? Pour plaire, d'abord le roman-feuilleton. C'est M. de Girardin qui invente cette récréation. Et, pendant qu'il est en humeur d'inventer, il invente aussi la chronique, que sa jeune femme, sous le nom de vicomte de Launay, écrira chaque semaine. Balzac donnera ses scènes de la vie privée ; Berthoud inaugurera le reportage en visitant l'intérieur des contemporains célèbres ; Esquiros étudiera les sciences occultes. Gustave Planche et Jules Sandeau critiqueront les livres nouveaux ; Frédéric Soulié fera le compte rendu des pièces de théâtre. Victor Hugo... Victor Hugo traitera les questions sociales.

Il y aura un feuilleton dramatique, un feuilleton de l'Aca-

démie des sciences, un feuilleton de l'agriculture et de l'industrie, un feuilleton intitulé *Revue étrangère*, et qui présentera ce que les journaux et revues des deux mondes publieront d'intéressant sur les mœurs, les usages et les travaux comparés des divers peuples. Et tout cela pour 40 francs!

On conçoit que les autres journaux s'effarent et prennent peur. Quoi! jusqu'alors la vie était si aisée! Et maintenant il faudra transformer la tribune en comptoir, vendre à perte, et mener la lutte médiocre d'un boutiquier. Armand Carrel se mêle à la polémique que la vieille presse engage contre le redoutable révolutionnaire.

« Chez Carrel, a dit un pénétrant écrivain[1], la méfiance se commande par cette opinion très fondée que, dans un état social où tout finit par se payer le plus cher possible, il peut être également improbe d'offrir une denrée au-dessous de sa valeur; par le sentiment de la moralité propre au journalisme; et par l'amour d'une profession si malaisée à maintenir pure. » Sans doute. Et lorsqu'il meurt, la balle de Girardin n'a pas tué seulement un beau talent et un noble caractère : l'ancien journalisme s'est abattu.

La Presse tire à vingt mille, puis à vingt-cinq mille. *Le Siècle*, que Dutacq a fondé sur le plan qu'il a dérobé à Girardin, tire à 36 000. Le comte Rœderer est mort un an trop tôt pour voir ce prodigieux essor. Qu'eût-il pensé, lui qui écrivait, en l'an XI, pour le Premier Consul :

> Dix mille abonnés ne peuvent s'obtenir que d'un scandale permanent qui attire tous les regards, et du trafic journalier de l'intérêt public, soit avec l'étranger, soit avec les passions qu'une révolution récente laisse encore allumées dans toutes les âmes[2].

Et quelles surprises l'avenir ne réserverait pas à son ingénuité passionnée! Dix mille abonnés! Aujourd'hui nous avons des journaux qui tirent à plus d'un million d'exemplaires, quotidiennement. Or, leur fortune est établie sur la base déficitaire que leur a imposée M. de Girardin. Après trois quarts de siècle, notre presse obéit encore à la discipline de cet

1. Robert Dreyfus, *Quarante-huit*, p. 154.
2. *Œuvres du comte Rœderer*. t. VII, p. 255.

homme audacieux. Elle porte le caractère qu'il lui a conféré : elle est commerciale.

***

Toutes les transformations futures de la presse étaient contenues en puissance dans les formules de M. de Girardin. Mais des barrières fiscales et politiques s'opposaient encore à leur plein épanouissement. Le timbre et le cautionnement opprimaient lourdement les entreprises. On n'a pas oublié la célèbre apostrophe : silence aux pauvres! que jette Lamennais, obligé de fermer *le Peuple Constituant*. Quelques mois encore, et l'Empire bâillonnera les journaux, les tiendra sous la menace de la suspension, de l'interdiction et des procès. Enfin, voici la liberté. Les journaux ont le droit de tout dire et de tout raconter. Ils reçoivent l'entière faculté de séduire.

Alors commence la fortune du *Petit Journal* fondé en 1863, et qui se vend un sou. Ses quatre pages équivalent à deux pages des journaux actuels. Mais le public n'a pas encore été gâté. Il fait un triomphe à cette feuille bon marché qui contient « beaucoup de petits faits, tous les éléments de la vie pratique, point de polémiques ni de discussions ». Voyez naître ici le premier journal d'informations pures. *Le Petit Parisien* survient pour exploiter le même programme. Les deux concurrents grandissent de conserve. Pendant de longues années, ils vont être seuls à dépasser un tirage de cinq cent mille exemplaires. De 1880 à 1900, ils dominent incontestablement le marché des journaux.

Leur succès, pendant cette période, est dû à des causes très évidentes. D'abord, ces deux feuilles s'adressent à la masse populaire : paysans, ouvriers et petites gens. Elles lui donnent exactement ce qui doit lui plaire : un article de vulgarisation facile à propos d'un incident du jour; un feuilleton sentimental; le récit complet et pathétique de tous les drames; le compte rendu sans commentaires des séances des Chambres; peu de nouvelles étrangères. L'assassinat de la crémière a plus de chances d'intéresser les lecteurs que le discours du Trône.

En outre, la vente est admirablement organisée. Il n'est si

petite commune où les deux journaux n'arrivent à heure dite. Les autres ne songent pas encore à imiter cet exemple. Donc, paysans et ouvriers trouvent deux journaux faits pour eux, et ils les trouvent aisément, pour un sou seulement.

Aux antipodes de ces deux journaux sont les journaux littéraires, qui se piquent d'attirer les lecteurs par des contes et des articles dus aux meilleurs écrivains. *L'Écho de Paris*, fondé en 1883, a détrôné *le Gil Blas*. Il coûte dix centimes. Surgit, en 1892, *le Journal* qui, coûtant cinq centimes seulement, le détrône à son tour. *L'Écho de Paris* est contraint d'abaisser son prix, et, doucement, se transforme, jusqu'à devenir un grand journal d'informations sérieuses et sûres, mais d'où la littérature pure est bannie.

Entre ces journaux littéraires et les deux grands journaux populaires, se rangent des journaux politiques proprement dits, organes d'un parti, comme *le Radical*, ou organes d'un homme, comme *la Libre Parole*, *l'Autorité* et *l'Intransigeant*. Ils connaissent des fortunes moyennes et exercent une vive influence.

Enfin, à l'écart, se tiennent les journaux qui ont maintenu les anciens prix : *le Temps* et *le Figaro*, pour ne citer que les plus importants. Leur publicité est particulièrement recherchée, parce qu'elle atteint une clientèle disposée à la dépense. L'un et l'autre font une grande place à l'information, sans renoncer à la parure littéraire. Tous deux peuvent, tant leurs abonnés leur demeurent attachés, envisager sans émoi la grande transformation qui se prépare.

Ainsi, de 1880 à 1900, nous avons des journaux à quatre pages pour un sou, populaires, politiques ou littéraires. Les populaires ont un très grand tirage : *le Petit Journal* atteindra le million. Les autres ont un tirage restreint. On compte, à ce moment-là, qu'il leur faudrait, pour vivre sans publicité, tirer à 80 000 au moins. Or, la plupart demeurent au-dessous de ce chiffre. Et sans doute ils ont de la publicité, mais en trop petite quantité pour qu'ils puissent constituer un fonds de réserve important. Leur situation est donc assez précaire. C'est pourquoi nous en avons vu dépérir un grand nombre, dans un faible laps de temps.

Mais, en 1898, M. Poidatz achète *le Matin*, qui végétait. *Le*

Matin avait été fondé treize ans auparavant, par une société américaine, dans le dessein de fournir au public français des informations nues et rapides, selon la formule anglo-saxonne. Il devait plaire aux gens de Bourse, aux commerçants, à tous ceux qui demandent au journal de les renseigner, non de les guider, et ne s'intéressent à la politique que si elle a une répercussion sur les affaires. Aussi, tout d'abord, *le Matin* n'a pas eu de politique personnelle, et les articles de tête ont été rédigés, chaque semaine, à tour de rôle, par Jules Vallès et par Cornély, par Emmanuel Arène et Paul de Cassagnac. Il a connu une période assez brillante, puis il a décliné, pendant que *l'Éclair*, ayant copié son programme, a prospéré. *Le Matin* coûte deux sous : *l'Éclair*, un sou seulement.

M. Poidatz, qui achète *le Matin*, est un homme d'affaires, versé dans l'art de la publicité, et qui a tenu longtemps le bulletin financier du *Petit Journal*. Il professe, comme théorie principale, qu'un journaliste doit dépouiller toute opinion et même toute sympathie personnelle. Il aimerait, par exemple, que le critique théâtral ne connût ni l'auteur de la pièce qu'il doit juger, ni aucun interprète. Et volontiers il confie au premier reporter venu le soin de rendre compte d'un spectacle nouveau.

Il songe tout d'abord à développer les informations étrangères, et il conclut un traité avec *le Times*. Moyennant 125 000 francs par an, le grand journal de la Cité communiquera au *Matin* les nouvelles coûteuses qui lui parviennent du monde entier. Des rédacteurs du *Matin*, installés à Londres, les transmettront aussitôt à Paris par fil spécial. Le coût total de ce service est, au début, de 25 000 francs.

M. Poidatz, non content d'avoir ainsi obéré le budget d'un journal agonisant, n'hésite pas à baisser le prix de vente : cinq centimes au lieu de dix. Aussitôt *le Matin* reprend vie. M. Poidatz songe à frapper un autre coup. Un soir, dans le bureau du secrétaire de rédaction, M. Danthesse, il dit, avec hésitation :

— Il faudrait mettre *le Matin* à six pages.

— Pourquoi pas? dit M. Danthesse, aussitôt séduit par le projet.

— Vous oseriez l'annoncer? demande M. Poidatz, que cette confiance détermine.

— Ce matin même.

Et, séance tenante, M. Danthesse rédige la note qui promet aux lecteurs la prochaine transformation. Jusqu'alors, seul *le Figaro*, depuis 1896, paraît sur six pages. M. Poidatz vient de fonder le journal à un sou et à six pages, qui contiendra les nouvelles du monde entier. *Le Petit Parisien* suivra, puis *le Journal*, *le Petit Journal*, et *l'Écho de Paris*. Et nous voilà dans la période actuelle. L'âme de M. de Girardin doit être satisfaite.

Et le succès vient. A la fin de 1899, le tirage du *Matin* s'élève à 79340 exemplaires. En trois ans, il quadruple et s'enfle jusqu'à 285770. M. Poidatz estime que ce chiffre ne pourra guère être dépassé, et que l'entreprise a atteint son plein développement. Il revend. Pour la première fois, ce remarquable administrateur s'est trompé.

Il laisse à ses successeurs et à ses concurrents une doctrine et une formule dont il a établi l'efficacité commerciale. La doctrine, c'est que la valeur d'un journal doit être jugée uniquement sur le nombre et l'intérêt des informations qu'il contient. Le journal idéal serait celui qui fournirait à ses lecteurs, chaque matin, le récit de tous les événements qui se sont déroulés sur toute l'étendue du globe, dans les dernières vingt-quatre heures. Le reporter doit, par conséquent, être le roi du journal. Ses qualités d'enquêteur doivent prendre le pas sur son talent littéraire. Si d'aventure il est bon écrivain, tant mieux. S'il est seulement un observateur précis, cela suffit. La narration détaillée que brouillonne hâtivement un jeune homme actif et curieux est plus utile au journal que la composition nuancée d'un homme de lettres, si cette composition laisse dans l'ombre une partie des faits.

La formule, c'est que la présentation matérielle des nouvelles doit être claire. Il faut que le lecteur, dépliant son journal, trouve sans effort l'article qui doit l'intéresser spécialement. Déjà *le Matin*, suivant la coutume américaine, place très volontiers les titres en haut des colonnes, ce que jadis les imprimeurs français déclaraient contraire à l'art typographique. Ces titres ne sont encore suivis que d'un sommaire en phrases détachées. Il y a, en première page, trois articles principaux, un filet d'une cinquantaine de lignes, où le même rédacteur —

en l'espèce M. Harduin — tient chaque jour des propos simples et propres à plaire au grand nombre. Dans la deuxième page, se trouvent les nouvelles politiques, le compte rendu des Chambres, quelques échos d'information pure, et des articles de seconde importance. La troisième page est occupée par les dépêches de l'étranger et une « revue de la presse ». La quatrième, par les faits divers, le courrier des théâtres, les sports, et des articles de publicité. La cinquième et la sixième, en période normale, par des annonces diverses.

Aujourd'hui, cette formule a été élargie, mais pour donner au journal plus de clarté encore, et aux nouvelles plus d'évidence. La théorie de l'information maîtresse a été appliquée aussi avec plus de rigueur. Enfin, les grands journaux ne peuvent plus se contenter des six pages de M. Poidatz. Voici peu de temps encore, *le Matin*, lorsqu'une abondance exceptionnelle de matières le contraignait à paraître sur huit pages, s'en excusait auprès de ses lecteurs comme d'une inconvenance. Il a dû se décider aux huit pages quotidiennes. *Le Journal*, la plupart du temps, remplit dix et même douze pages. Qu'on mesure le chemin parcouru, depuis le jour où M. Poidatz, timidement, quêtait l'encouragement du secrétaire de la rédaction.

Ainsi sans augmenter leur prix, les journaux fournissent à leurs acheteurs deux et trois fois plus de papier qu'il y a quinze ans. Or le prix du papier n'a nullement diminué : tout au contraire. Donc, les journaux y perdent, ce n'est pas douteux, et il nous sera facile de l'établir avec précision tout à l'heure. Ils ne comblent pas le déficit d'une autre manière que celle qui leur fut enseignée par M. de Girardin : par la publicité. Mais rappelons-nous que le prix et le nombre des annonces sont en raison directe du nombre des lecteurs[1]. Il a donc fallu, pour que les journaux puissent prendre un pareil développement, que le nombre des lecteurs s'accrût considérablement.

Depuis 1899, en effet, *le Matin* a augmenté son tirage de mille pour cent. Pendant qu'il montait, d'autres journaux ont baissé sans doute, mais non point dans la proportion suffisante pour justifier son ascension. Durant la même période

1. Cette règle ne s'applique pas, comme nous le verrons, aux journaux à deux et trois sous, par rapport aux journaux à un sou.

d'ailleurs, *le Journal* s'est élevé prodigieusement, et *le Petit Parisien* a poursuivi sa fortune[1]. Les lecteurs qu'ils ont gagnés, ils ne les ont pas pris à des concurrents. Ce sont de nouveaux consommateurs apparus sur le marché. On peut penser que le développement de l'instruction les a amenés. On peut soutenir aussi que les efforts du vendeur pour placer sa marchandise dans les plus lointains villages ont eu un succès naturel. Ces deux raisons sont valables, et il y en a d'autres, générales et particulières, depuis le suffrage universel jusqu'à l'abaissement de la valeur de l'argent.

Il semble certain, en tout cas, que les nouveaux lecteurs ont été pris dans la masse populaire, ouvriers, paysans et petits commerçants. D'où cette conséquence, que les journaux, de plus en plus, doivent se démocratiser.

***

Si l'on complète l'une par l'autre la liste de l'*Annuaire de la Presse*[2] et celle de la Préfecture de police[3], on constate qu'il y a, à Paris, soixante-six journaux politiques quotidiens. Dans ce nombre, nous ne rangeons pas le *Journal Officiel* qui n'a pas une exploitation industrielle normale. Il faut, en outre, écarter de prime abord vingt-cinq journaux qui n'ont de la vie que l'apparence. Deux ou trois d'entre eux tirent à deux ou trois cents exemplaires; les autres, à cent, cinquante ou vingt-cinq. Ils n'ont ni domicile, ni rédacteurs, ni lecteurs. Il leur reste un titre, qui a parfois été illustre en des époques révolues, et sous lequel un imprimeur range au hasard quelques articles. Le croirait-on? C'est un métier passablement lucratif que l'exploitation d'un journal mort. L'étude des

1. Voici les chiffres qui nous ont été fournis au *Matin* et au *Petit Parisien* :

Matin : 1899, 78 340 exemplaires; 1902, 285 770; 1905, 483 219; 1908, 631 410; 1909, 655 949; 1911, 816 319; 1913, 1 000 000.

Petit Parisien : 1899, 777 000; 1905, 1 180 000; 1910, 1 330 000; 1913, 1 550 000.

2. Édition 1913.

3. 1er août 1913.

combinaisons nécessaires pour tirer profit de ces feuilles fantômes n'entre pas dans notre plan.

Restent quarante et un journaux, qui atteignent un tirage total de cinq millions d'exemplaires environ, si l'on s'en rapporte aux statistiques mensuelles de la Préfecture de police. Mais ces documents ne sont pas établis sur des bases certaines. Les journaux, comme il est naturel, ne sont pas tenus à la déclaration officielle de leur tirage. Les agents chargés de recueillir les chiffres ne peuvent les obtenir que d'intermédiaires parfois mal informés. Tous les administrateurs de journaux que j'ai interrogés ont protesté de l'inexactitude des calculs préfectoraux. Ainsi *le Matin* déclare et prouve avoir atteint un tirage normal et moyen d'un million. La statistique officielle ne lui accorde que 640 000. Il en va de même pour *le Journal*. Les agents évaluent son tirage à 997 000, et je tiens de source certaine qu'il dépasse douze cent mille. Pour *le Petit Parisien*, la différence est de quatre cent cinquante mille : 1 090 000 au lieu 1 550 000 !

D'après mon enquête, le tirage total des journaux parisiens s'élève à près de six millions d'exemplaires par jour, dont quatre millions et demi sont absorbés par *le Petit Parisien*, *le Journal*, *le Matin* et *le Petit Journal*, rangés ici en ordre d'importance numérique. Des trente-sept autres journaux, enlevons ceux qui coûtent plus d'un sou, et auxquels il suffit d'un succès moyen pour obtenir une publicité lucrative. Il y en a sept. Parmi les trente qui restent, quatre journaux du soir, *la Presse*, *l'Intransigeant* et *la Liberté*, *Paris-Midi* se vendent surtout à Paris, et leur budget n'est pas alourdi par les frais de poste. Nous avons encore vingt-six journaux, dont trois ou quatre seulement ont un tirage suffisant pour assurer leur existence. Il est surprenant que les autres puissent se soutenir. Certains, politiques, vivent sans doute des subsides d'un parti. Ceux qui ne défendent pas une doctrine peuvent être entretenus par un financier, désireux de posséder un instrument commode, ou simplement ambitieux d'honneurs.

En résumé, parmi les journaux du matin à un sou, nous aurions grande peine à en trouver dix qui soient des entreprises prospères et sûres du lendemain. Exactement, nous ne les avons pas trouvés. C'est que la presse est, entre toutes les

industries, la plus compliquée et la plus malaisée. Où est le temps où quelques grands noms et quelques belles pages suffisaient à attirer les lecteurs? L'autre jour, l'administrateur d'un de nos plus grands journaux m'a dit :

« Peu importe ce qu'on met sur le papier. L'essentiel est de savoir le vendre. »

Propos moins paradoxal qu'il ne paraît, et qu'il nous faut compléter par celui-ci :

« Soixante tonnes de marchandise ont été préparées en douze heures, exécutées en trois heures, expédiées en cinq heures à vingt mille personnes. Il s'agit de les vendre dans la journée, parce qu'alors la marchandise vaut 75 francs les 100 kilogs, et que, le lendemain, elle ne vaudra plus que 6 fr. 75. »

C'est ainsi que l'ingénieux directeur d'un grand journal parisien m'énonçait le problème quotidien qu'il doit résoudre. Et j'en ai écrit les termes sous sa dictée. Délibérément, il assimilait sa tâche à celle d'un industriel quelconque. Il n'a point prononcé le mot « sacerdoce ». Il n'a fait aucune allusion à cette mission confiée aux journalistes par un dieu qu'on ne nomme point. Pendant une heure, il a remué des chiffres à la manière et suivant les méthodes d'un négociant.

Retenons sa formule, encore qu'elle soit bien sommaire, et néglige jusqu'au scandale le rôle social de la presse. Elle nous invite à ne pas oublier qu'un journal est une entreprise soumise aux fatalités économiques, désireuse d'étendre sa clientèle, d'augmenter ses bénéfices, et, en un mot, de prospérer. Qui voudrait l'étudier sans tenir compte des nécessités de la vente, écrirait une apologie ou un pamphlet, et plutôt ceci que cela, sans doute. Ce n'est pas notre dessein. Nous voulons considérer les grands journaux dans leur organisation et leur fonctionnement matériels.

***

Nous commencerons par la rédaction, comme nous y invite l'ordre chronologique.

Voici quelques années encore, on ne pouvait trouver aucun

rédacteur, dans les bureaux d'un journal du matin, avant cinq heures de l'après-midi. Il n'en va plus de même aujourd'hui. Pas de journal important où ne se tienne, avant midi, une espèce de conseil. On y étudie les événements qui se sont produits dans la matinée, et ceux qui se préparent; on distribue des consignes et des recommandations aux reporters, et on se sépare après avoir dressé un plan provisoire du numéro du lendemain. On se retrouvera à cinq heures. Pourquoi à cinq heures? C'est que *le Temps* paraît à cinq heures.

Le Temps, c'est la grande source d'informations des petits journaux. C'est encore le guide et le conseil des grandes feuilles. Entrez à cinq heures dans le cabinet de n'importe quel rédacteur en chef ou du premier chef d'informations venu. Vous trouverez ces personnages occupés à lire *le Temps*, et tenant à la main les ciseaux avec quoi ils couperont les articles. Il suffit qu'une information paraisse dans ce sûr répertoire pour que tous les journaux la reproduisent. Ainsi *le Temps* à trois sous n'atteint pas seulement ses riches lecteurs. Il renseigne la majorité des acheteurs de journaux, indirectement.

Depuis neuf heures du matin, ses rédacteurs ont parcouru Paris, visité les ministères et les commissariats de police, dépouillé les feuilles de province et de l'étranger, reçu les dépêches des correspondants, assisté aux débats parlementaires et judiciaires. Les journaux moyens n'ont qu'à reprendre ses informations et à les compléter, s'ils le peuvent. Les autres les utilisent au moins comme moyen de contrôle. Trois journaux seulement ont une organisation permanente grâce à quoi ils sont indépendants de leur grand confrère. Ce sont *le Petit Parisien*, *le Petit Journal* et *le Matin*.

Pour les deux premiers, cette organisation est une nécessité. En effet, ils sont, à Paris, des journaux du matin. Mais, pour la province, ils sont véritablement des journaux du soir. Les lecteurs de Marseille n'y trouvent seulement que les faits qui se sont passés dans Paris avant quatre ou cinq heures de l'après-midi. Chaque jour, *le Petit Parisien* publie normalement six éditions — parfois sept — dont cinq sont réservées à la province. La première paraît à six heures du soir, la cinquième à onze heures. Les éditions de Paris et de banlieue paraissent à deux heures et demie et à quatre heures du matin.

Il faut donc que les rédacteurs du *Petit Parisien* et du *Petit Journal* soient à leur poste dès le matin et travaillent exactement comme ceux du *Temps*. La première édition, qui s'en va vers les villes les plus éloignées, ne contient pas beaucoup plus d'informations neuves que les journaux du soir. Dans les autres, on ajoutera, au fur et à mesure de leur réception, des nouvelles supplémentaires. Grâce à ces publications successives, le lecteur, sur tous les points de la France, trouvera dès son réveil un journal de Paris. Les autres feuilles n'arriveront que plusieurs heures après, et cette avance explique une part du succès des deux journaux.

Le *Matin* pourrait se passer d'une rédaction permanente. Il l'a établie pour rester fidèle à son principe d'indépendance, et, surtout, par amour-propre. Il plaît à ceux qui dirigent *le Matin* de ne tenir des informations que d'eux-mêmes, et de pouvoir, quand ils le veulent, à toute heure du jour et de la nuit, publier une édition spéciale. En somme, *le Matin* est en mesure de paraître deux fois par jour, s'il le juge à propos. Il n'use pas de cette faculté, et il ne publie d'édition spéciale que très rarement, et lorsqu'un événement exceptionnellement insolite passionne la curiosité universelle. Il se contente d'afficher d'heure en heure sur la façade de son hôtel les principales nouvelles qu'il reçoit, et d'offrir ainsi aux passants, gratuitement, un résumé des événements du jour.

Les rédacteurs d'un journal sont répartis en trois services :

Le service politique, qui assure les comptes rendus des débats parlementaires, et recueille des informations dans les couloirs de la Chambre et du Sénat, ainsi que dans les ministères.

Le service de l'étranger, qui est chargé de la politique extérieure et des informations qui s'y rattachent.

Le service des informations proprement dit, qui recherche l'actualité criminelle, judiciaire, sociale, municipale, théâtrale, scientifique et sportive.

Il y a en outre, dans certains journaux, un service des départements, qui centralise les informations venues de province.

Le nombre total des rédacteurs est très variable, même dans les journaux d'égale importance. C'est ainsi que *le Matin* en a

cent cinquante, et le *Petit Parisien* soixante-quinze seulement. Dans ces chiffres ne sont pas compris les correspondants de province et de l'étranger. Et, ici, le *Petit Parisien* reprend l'avantage avec 450 correspondants.

Le service de l'étranger n'a pas besoin de nombreux rédacteurs. La plus grande part de sa besogne est faite dans les grandes capitales par les correspondants. A Paris, il suffit d'une ou deux personnes pour entretenir des rapports avec le ministère et les ambassades, et de quelques scribes pour mettre des virgules aux télégrammes.

Le rôle le plus important est dévolu au chef du service, qui doit connaître l'ensemble de la situation politique, et avoir la confiance des hommes d'État étrangers, afin d'obtenir d'eux, dans les grandes circonstances, une interview sensationnelle, ou la primeur d'une information. Pour le reste, son rôle est de choisir, parmi les nouvelles qui lui parviennent, les plus importantes, et aussi de guider les correspondants, si besoin est.

Tous les grands journaux, après que M. Poidatz eût conclu avec *le Times* le traité dont nous avons parlé, développèrent, pour employer un terme du métier « la rubrique de l'étranger ». Jusqu'alors, ils se contentaient d'un correspondant dans les grandes capitales, et puisaient les informations supplémentaires dans l'*Agence Havas*.

L'*Agence Havas* est une énorme manufacture de nouvelles qui fournit à tous les journaux, moyennant un abonnement mensuel, des dépêches du monde entier. D'heure en heure elle distribue des feuilles qui contiennent les télégrammes qui viennent de lui parvenir. Elle ne communique pas aux journaux parisiens les informations de Paris — sauf toutefois celles qui ont un caractère officiel, et émanent des ministères ou de la Présidence de la République. Ainsi elle ne nuit pas aux journalistes parisiens.

Cette agence fut fondée vers 1835 par un traducteur, M. Havas, qui tirait des journaux étrangers les nouvelles les plus importantes et les communiquait au *Constitutionnel*. Il s'avisa d'étendre sa clientèle, ouvrit, rue Jean-Jacques Rousseau, un petit bureau d'où il envoya chaque jour à la presse des informations étrangères, et ne remporta qu'un pauvre

succès. Mais, quelques années plus tard, il eut l'idée d'établir entre Paris, Londres et Bruxelles un service de dépêches par pigeons-voyageurs. Il reçut ainsi à deux heures de l'après-midi les nouvelles publiées par les journaux anglais, et parties de Londres à huit heures du matin. Les nouvelles publiées par les journaux belges lui parvenaient en quatre heures. Progrès considérable, et qui établit la fortune de l'agence. Plus tard, M. Havas utilisa naturellement le chemin de fer et le télégraphe. Un de ses employés M. Reuter partit pour Londres. Un autre, M. Wolff, s'installa à Berlin. Ainsi furent fondées les trois grandes agences européennes d'informations.

Ces agences et leurs sous-agences enserrent aujourd'hui le globe d'un réseau télégraphique. Associée à l'agence Wolff et à l'agence Reuter, ayant sous sa dépendance les agences de Rome, Madrid, Vienne, Bruxelles, disposant en outre de correspondants dans toutes les grandes villes d'Europe et d'Amérique, ainsi que dans la moindre sous-préfecture française, l'agence Havas possède une puissance considérable. En quelques heures elle peut faire connaître une nouvelle au monde entier. En échange, les agences associées ou filiales lui fournissent toutes les autres.

Dans le budget d'un journal, il faut donc inscrire tout d'abord un abonnement à l'agence Havas, grâce à quoi une feuille sans correspondants peut néanmoins fournir à ses lecteurs un résumé fidèle de la vie mondiale. Mais on conçoit que les grands journaux aient songé à donner d'autres nouvelles que celles que peuvent se procurer tous leurs concurrents. Aussi possèdent-ils tous des correspondants personnels dans les grandes villes étrangères. *Le Matin* reçoit les informations du *Times* et *l'Écho de Paris* celles du *Daily Telegraph*. En outre, *le Matin* a fondé à Berlin et à New-York de véritables agences qu'il entretient de ses deniers. Il ne se passe cependant point de l'agence Havas. Il en use principalement comme d'un instrument de contrôle. Le chef du service étranger voit-il dans une feuille de l'agence Havas une information qu'il ne possède point? Il télégraphie ou téléphone aussitôt au correspondant, qui lui fournit une information personnelle.

En résumé, le service de l'étranger dans un grand journal classe et met en œuvre les nouvelles qu'il recueille dans Paris

même, au ministère des Affaires étrangères et dans les ambassades; celles que lui transmettent les correspondants; celles, enfin, que lui communique l'agence Havas. En outre, si quelque événement politique important se prépare à l'étranger, un rédacteur, souvent le chef de service lui-même, part pour y assister.

Le service parlementaire s'occupe, nous l'avons dit, des informations politiques, parmi lesquelles figure en première ligne le compte rendu des séances de la Chambre et du Sénat. Au Palais-Bourbon comme au Luxembourg, une tribune est réservée aux journalistes. Ceux qui appartiennent aux journaux du soir, aux journaux à rédaction permanente ou aux agences d'informations rédigent sur-le-champ leur article, dont un employé du journal transmet les morceaux, de quart d'heure en quart d'heure, en utilisant les fils téléphoniques spéciaux qui relient directement les deux Chambres aux grandes salles de rédaction. Les autres journalistes, qui auront le temps, le débat terminé, de composer leur article à loisir, n'assistent à la séance que pour être en mesure d'ajouter au récit une impression personnelle, et ce qu'on appelle « la physionomie ». Quant au texte même des paroles prononcées par les orateurs, ils le puiseront dans l'admirable « compte rendu analytique » composé par les secrétaires-rédacteurs des Chambres.

Cependant d'autres journalistes se promènent dans la salle des Pas-Perdus, et, interrogeant les parlementaires qu'ils y rencontrent, leur soutirent des informations. Ils s'inquiètent en outre de savoir ce qui s'est passé dans les réunions des commissions et des groupes. Chaque journal dispose au moins d'un informateur de ce genre, et, parfois, de deux, de trois, et même de quatre.

Enfin, les rédacteurs du service politique se rendent chaque jour dans les ministères, et conversent, sinon avec le ministre, du moins avec le chef de son cabinet. Ils tâchent d'apprendre quel décret se prépare, quelle réforme est en voie d'accomplissement, reçoivent communication des listes de promotion et de nomination des fonctionnaires, des discours que prononcera le ministre dans un banquet ou une réunion, en un mot sont informés de tous les actes du gouvernement. Ils voya-

gent peu. Un déplacement présidentiel, la tenue d'un congrès en province, un discours politique important, telles sont les seules occasions qu'ils aient de quitter Paris.

Et voici le service des informations proprement dit, le plus important, et qui, en raison de la diversité de ses attributions, comprend le plus grand nombre de rédacteurs. C'est aussi le service qui a subi, depuis dix ans, dans les grands journaux, les modifications les plus profondes. Une nouvelle rubrique s'est établie : celle des informations ouvrières. Deux autres se sont considérablement développées : celle des faits divers et celle des sports.

Tout d'abord et à l'exception des feuilles socialistes, *le Petit Parisien* fut le seul journal à un sou qui s'occupât, en dehors des grandes crises, du mouvement ouvrier et syndicaliste. Mais, en même temps que leur tirage augmentait dans les proportions formidables que nous avons indiquées, les journaux reconnurent la nécessité de satisfaire la clientèle qu'ils prenaient dans la masse populaire. Ils chargèrent donc un rédacteur de se rendre chaque jour à la Bourse du Travail, et d'en rapporter des informations. Les ouvriers ne sont plus tenus d'acheter un journal socialiste pour savoir les réunions auxquelles ils sont convoqués. En outre, ils trouvent un peu partout le récit de toutes les assemblées importantes, et de tous les faits de la lutte sociale.

C'est dans le même dessein de plaire à la clientèle populaire que les journaux ont fait une si grande place aux faits divers : Ils se sont aperçus sans peine que la vente monte aisément à l'occasion d'un grand drame, d'un vol sensationnel ou d'un scandale majeur. Sur ce point comme sur d'autres, le public a les journaux qu'il mérite. Le jour où les faits divers cesseront de l'intéresser, soyez sûrs que les commerçants avisés qui dirigent les journaux ne lui en fourniront plus. Mais il est malheureusement trop manifeste que le goût des récits violents grandit chaque jour.

C'est, le plus généralement, par les communications officielles de l'administration policière que la première connaissance d'un fait divers parvient dans les rédactions. Les commissaires de quartier reçoivent les premières informations?

Des rédacteurs iront chaque jour visiter les commissaires. La préfecture de police centralise les renseignements qu'elle reçoit de minute en minute? Un rédacteur demeurera en permanence à la préfecture. Les services de sûreté suivent des pistes, opèrent des perquisitions, fouillent les bouges? Un rédacteur se tiendra au courant de leurs enquêtes. Enfin, le criminel arrêté est interrogé par un magistrat? Un rédacteur passera sa journée dans les couloirs du Palais, et demandera aux juges et aux avocats le récit de l'interrogatoire. Plus tard, l'instruction achevée, le prévenu retrouvera dans la salle d'audience un rédacteur encore, pour noter son attitude et écrire ses réponses.

Dès le matin, le rédacteur du planton à la préfecture va demander au secrétaire de service les dépêches qui viennent d'arriver. Il les copie, et en transmet aussitôt le texte à son journal. Plusieurs journaux ont loué, aux environs du boulevard du Palais, un petit local qui est relié par un fil téléphonique spécial à leur immeuble. Aussi quelques minutes après que le rédacteur « préfecturier » a eu connaissance des dépêches, le chef des informations en possède le texte. S'agit-il d'un accident minime, d'une chute mortelle, ou d'un cambriolage sans importance, le journal l'insérera ou le négligera, suivant la place dont il dispose. Mais que l'un des faits divers intéresse par sa singularité, son horreur exceptionnelle, le mystère qui l'entoure, ou la qualité sociale des acteurs, alors le chef des informations confie à un reporter le soin de recueillir des renseignements complets.

Le reporter se transportera sur le lieu du crime ou de l'accident, interrogera les témoins, recherchera les amis du criminel et tâchera de trouver une piste. Parfois il se contentera de suivre pas à pas les hommes de police. Mais, parfois aussi, il mènera sans se soucier d'eux une enquête personnelle. Il y a, dans la presse, quelques journalistes qui dépassent en habileté et en perspicacité les plus célèbres détectives. Et la police est souvent obligée de composer avec eux, afin qu'ils ne ruinent pas son œuvre par une divulgation prématurée. Le reporter qui se distingue par ses qualités policières est fort apprécié dans les grands journaux. Il est indispensable qu'il soit vigoureux, car son métier est fatigant, et exempt de timidité, car il

lui faut de l'audace pour ses démarches. Mais il est inutile qu'il soit un écrivain. Le journal veut des faits, le plus grand nombre de faits possible. Quant au style, il y a maintenant, dans plusieurs journaux, un service qui s'en occupe. C'est le service de la revision. Les rédacteurs qui le composent recommencent, s'il y a lieu, la « copie » du reporter, et, en tous cas, la corrigent.

Pendant que le « préfecturier » téléphone sans relâche les dépêches parvenues à la préfecture, des rédacteurs visitent les commissariats de police et demandent communication des faits survenus dans le quartier. Souvent ils recueillent une petite histoire amusante. Quelquefois ils apprennent un crime, ou un vol important, et en téléphonent aussitôt la nouvelle à leur journal. Suivant le cas, on les prie de commencer aussitôt une enquête, ou bien on envoie par une automobile un autre reporter.

L'informateur judiciaire, chargé de savoir ce qui se passe dans les cabinets des juges d'instruction, se tient pareillement en communication avec le journal. Qu'un inculpé dénonce un complice, aussitôt l'informateur court au téléphone. Et souvent, lorsque les policiers arriveront pour saisir le malfaiteur, ils trouveront à la porte de la maison les reporters des journaux.

Ainsi, minute par minute, le cabinet du chef des informations s'emplit des mille nouvelles de Paris. Cependant, un rédacteur assiste aux courses de chevaux, un autre observe un match de boxe, ou le départ d'un aviateur, ou une épreuve de football. Un courriériste théâtral tâche de savoir les projets des directeurs, et dresse la liste des spectacles. A l'Hôtel de Ville, voici un journaliste qui écoute les délibérations du conseil municipal, et tout à l'heure interviewera les édiles. Un autre s'inquiète des séances académiques. Enfin, il y a les reporters sans rubrique précise, ceux qui vont aujourd'hui interroger un savant, et écouteront demain les divagations d'une pythonisse, qui assistent à un grand enterrement ou à l'inauguration d'une statue, ou à une conférence, suivant que l'actualité l'ordonne.

Ainsi sont connus les événements de Paris. Nous avons dit sommairement comment sont connus ceux de l'étranger. Reste ceux de province.

Les nouvelles de province sont fournies par l'*Agence Havas* et par les correspondants particuliers de chaque journal. Ceux-ci varient en nombre suivant l'importance de la feuille. Naguère encore ils ne se servaient que du télégraphe. Maintenant, ils font grand usage du téléphone, moins coûteux. Au reste, on ne leur laisse guère le soin de s'occuper d'une affaire importante. Généralement un « envoyé spécial », choisi, selon l'occasion, parmi les reporters criminels ou parmi les autres, prend le train pour la ville où un fait intéressant s'est produit. Il n'est pas rare de rencontrer à la fois, dans un coin de province, dix ou quinze reporters parisiens, alors que jadis *le Figaro*, *le Temps* et l'*Agence Havas* usaient à peu près seuls d'envoyés spéciaux.

A ces services de rédaction, il faut ajouter le service photographique. C'est M. Poidatz qui, en 1903, introduisit dans la presse quotidienne à grand tirage l'illustration photographique, jusque-là réservée aux publications hebdomadaires. Il s'écoula une longue période, avant que les photograveurs pussent obtenir, à coup sûr, des clichés nets. Souvent une large tache noire remplaçait le document annoncé. Aujourd'hui, après de patients tâtonnements, on a si bien perfectionné la technique que même un document médiocre fournit un cliché passable. En outre, les manipulations sont devenues très rapides. Il ne faut que trente-deux minutes aux employés spéciaux du *Matin* pour tirer d'une épreuve sur papier un cliché sur zinc, prêt à être inséré dans la « forme ».

Les grands journaux ont leurs ateliers de photographie et de photogravure. Ils ont aussi une équipe de reporters-photographes qui accompagnent les rédacteurs. Le métier de reporter-photographe est l'un des plus difficiles qui soient au monde. Il exige une audace, une habileté et un sang-froid étonnants. Le reporter ordinaire peut se dissimuler et passer inaperçu, pourvu qu'il ait une assez bonne mémoire pour n'être pas obligé de prendre des notes. En outre, s'il a eu la mauvaise fortune de ne pouvoir assister à un spectacle, il peut en reconstituer le récit d'après les déclarations des témoins. Le photographe, au contraire, dénoncé par son appareil, ne peut opérer que si on le lui permet, et il doit être présent au moment même de l'événement. Une seconde après, il arrive trop tard.

Aussi les reporters-photographes sont-ils généralement dépourvus de timidité. J'en ai vu se poster en face de souverains en visite, et, à trois mètres, braquer sur eux un appareil en criant pour toute excuse : « Permettez, Majesté ! » Et j'en ai vu aussi photographier, avec une tranquillité romaine, des émeutiers en délire. Nul ne sait mieux fendre une foule que le reporter photographe, encombré de son appareil et de ses « magasins ». Nul ne sait mieux imposer aux agents, et rompre toutes les consignes. Nul ne sait mieux non plus séduire un voyageur par des discours, et le déterminer à se charger de deux douzaines de plaques, qu'il portera au journal dès son arrivée à Paris. Car, généralement, le photographe en voyage ne peut expédier ses plaques par la Poste, qui les remettrait trop tard. Il va à la gare, à l'heure du départ du train, et les confie à un voyageur qu'il juge sur la mine, infailliblement.

LOUIS LATZARUS

(La fin prochainement.)

LA QUESTION MONTÉNÉGRINE

De Vir Bazar à Cettinjé, 20 septembre 1913. — J'ai gravi, cette fois, les lacets de la Montagne noire, dans une petite calèche usée, dévernie, souillée, qui a servi tout l'hiver au transport des blessés, et même — ajoute son conducteur — « de nos frères glorieusement morts ». Il me semble croiser moins souvent que l'année dernière ces chars du pays, les seules « messageries » locales, sur lesquels les sacs, les caisses, les bottes de foin sont dressés dans un équilibre invraisemblable, et qu'on devine aux grelots de leurs chevaux faméliques et frémissants. De temps en temps, un gamin en haillons grimpe sur un murger et nous fait le salut militaire. Dans leur encorbellement de rochers aux polissures noirâtres, les champs de maïs, auxquels a manqué l'ouvrier, n'offrent qu'une végétation éparse. Les troupeaux qui traversent la route pour dévaler vers leurs hébergeages ont été décimés par les réquisitions. Dans un champ, s'entassent des rouleaux de fil de fer barbelé, trophées de la dernière guerre. Je les désigne à un passant : *Tarabosch?* — Il ajoute une mimique expressive des doigts à un signe affirmatif. Puis, la tête tournée du côté des Bouches de Cattaro, de ses lèvres froncées ne sort qu'un mot : *Austria.*

Tout à l'heure notre cocher s'est arrêté devant une fontaine rustique, blottie dans une anfractuosité de la route. Il a

décroché le vieux seau de fer-blanc qui pend sous le caisson de son véhicule, et donne à boire à ses bêtes. De ce point la vue embrasse jusqu'aux monts d'Albanie, par-dessus d'innombrables ondulations entre lesquelles s'étagent des terrasses de sol arable, des vallées, des hameaux, des chapelles rustiques, mille recoins où l'on devine l'homme, et d'où l'on pense entendre monter un appel ou une chanson. Mais le silence est absolu, et il semble que la lassitude, au lendemain de la guerre, y ait plus de part que l'apaisement.

*
* *

Cettinjé, 22 septembre. — L'Europe a dit : « Que l'Albanie soit! », et l'État d'Albanie n'est pas encore. Nulle part on n'est plus sceptique qu'ici sur la vertu de ce geste créateur. C'est que nulle part peut-être, sans excepter Vienne, on n'est aussi bien renseigné sur les choses albanaises. Presque tous les hommes qui ont occupé ou occupent de hautes situations au Monténégro — MM. Mijuskovitch et Popovitch, délégués à la Conférence de Londres, Plamenatz, ministre actuel des Affaires étrangères, Ramadanovitch et tant d'autres — sont d'anciens consuls à Scutari. Chaque jour, par des agents officieux ou des informateurs bénévoles, arrivent des nouvelles de l'autre côté de la frontière. Et chacun de nos interlocuteurs, soit qu'il rapporte une anecdote, soit qu'il signale un trait de mœurs, soit qu'il émette un jugement général, conclut : La seule forme d'existence politique et sociale à laquelle aient été préparés les Albanais, c'est l'Anarchie.

Quoiqu'on s'attende, en l'occurrence, à quelque partialité chez des Monténégrins, l'assurance et la sérénité avec lesquelles ils rendent ce verdict vous imposent. Ils donnent leurs raisons, d'ailleurs. A toutes celles qu'on connaît déjà — différences de religions et de dialectes, barbarie native, entretenue plutôt qu'éduquée par le régime turc, paresse, ignorance générale, émiettement en clans auxquels même la prescription des vindictes réciproques est inconnue — ils ajoutent des renseignements inédits ou des notations pitto-

resques. Ils vous diront, par exemple (ce dont la Conférence des ambassadeurs ne s'est peut-être jamais enquis), qu'il faudrait commencer, en Albanie, par une réforme du régime foncier, radicale et presque révolutionnaire, pour donner à la masse de la population l'idée même de la propriété individuelle. On peut citer en effet des beys qui possèdent jusqu'à trois cents kilomètres carrés, et la petite ville de Fir, qui compte trois mille habitants, appartient « jusqu'à la dernière tuile » à Omer-Pacha.

Ils savent jusqu'où peut aller Essad Pacha, hors de son fief de Tirana, fièrement campé sur son cheval blanc, et à partir de quel point, quand il se rapproche de Scutari, il juge prudent de l'échanger contre la monture d'un homme de son escorte : affaire de dérouter la balle anonyme, à laquelle il se sent désigné par ses exactions. — Quant aux « hommes d'Etat » que la constitution d'un gouvernement provisoire albanais a mis en vedette, qu'ils s'appellent Issa-Boletinaz ou Ismaïl-Khemal-Bey, ce sont, pour les Monténégrins, de vieilles connaissances. Il est bien curieux, aussi, ce candidat au trône d'Albanie qui, l'hiver dernier, vint solliciter du Roi de Monténégro un concours de bon voisin. Le Roi le reçut, entendit les raisons pour lesquelles son interlocuteur se jugeait assuré de l'amour de ses futurs sujets et digne de la confiance de l'Europe, puis se déchargea sur un de ses ministres de la suite de la conversation. Le ministre, à son tour, trouvant le temps un peu long, finit par demander au candidat souverain, sous une forme polie, ce qu'il attendait pour s'en aller? « J'attends, dit l'autre, que vous ayez la complaisance de mettre à ma disposition un bataillon monténégrin, pour me protéger jusque chez moi. »

A distance, tout ce personnel pseudo-gouvernemental fait encore illusion : il tient une place, après tout, dans les dépêches des Agences, et plusieurs journaux graves lui ont pris des *interviews*. A Cettinjé, on en connaît les antécédents, les « histoires », la savoureuse amoralité, la poltronnerie quelquefois. Au vrai, on le considère comme la troupe d'une opérette à la fois usée et neuve, dramatique et bouffe, qui se recommencera tant qu'on prendra les Albanais au sérieux.

*
* *

25 septembre. — Je viens de rencontrer un homme extrêmement scandalisé. C'est un notable commerçant de Scutari, musulman, dont le nez busqué forme un angle droit avec sa moustache épaisse et débonnaire, et qui vient de temps à autre raconter à des amis de Cettinjé ses innombrables sujets de préoccupation. Il n'est pas du tout rassuré sur le sort que réserve à ses coreligionnaires de Scutari et des environs la décision de l'Europe qui incorpore ce pays à l'Albanie. Car à Scutari, l'élément catholique indigène se réclame à la fois du nombre et de la sollicitude du consul d'Autriche; et, maintenant que l'autorité turque a disparu, il ne se gêne pas pour molester les musulmans.

Ainsi, raconte notre Scutaritain, ces peu charitables compatriotes, ont fondé un « cercle », où l'on fait un bruit infernal jusqu'à des heures tardives, et d'où sortent, de temps à autre, d'inquiétantes proclamations politiques. Pour célébrer l'évacuation de Dibra par un demi-bataillon serbe, ils ont organisé une retraite aux flambeaux : autre prétexte à prendre possession de la rue. Enfin, à leurs moments perdus, ils viennent chanter, sous les fenêtres des musulmans, des chansons satiriques. Ce dernier trait ulcère notre interlocuteur. Qu'on lui prenne des poules, ou même un mouton, ce n'est là qu'une des familiarités dès longtemps tolérées en Albanie. Mais une chanson, monsieur, une chanson *à refrain*, dans laquelle on le tourne en ridicule, lui, ancien notable sous le régime turc, grave et fidèle serviteur d'Allah!... Certes, il y a plus coupable à Scutari que le chansonnier lui-même : c'est l'amiral Burney, commandant en chef des troupes internationales, responsable de la police de la ville...

Je demande à cet honnête homme comment se comportent, depuis l'occupation, son commerce et ses petites affaires? Son commerce, médiocrement. Ses intérêts de propriétaire dans la banlieue, tout à fait mal. Il possède, en effet, quelques terres, au delà du rayon de dix kilomètres protégé par les contingents internationaux, du côté des Malissores. L'autre jour, il est allé demander timidement à ses tenanciers si la récolte de maïs avait été bonne, et quand il toucherait ses fermages? Ils l'ont

toisé sans aucune aménité, reconduit, le fusil en bandoulière, et nanti du conseil — qu'il suivra — de ne plus recommencer.

*
* *

27 septembre. — Une haute personnalité politique, qui vient de parcourir le nouveau domaine dévolu au Monténégro, veut bien m'associer à ses réflexions. « En somme, dit-il, c'est presque un Maroc que nous allons nous mettre sur les bras.

» Il est entendu que notre pays va s'agrandir de 80 p. 100 en territoire, et de près de 100 p. 100 en population, ce qui portera à environ cinq cent mille le nombre définitif de ses ressortissants. Mais observez que nous annexons au moins cent mille musulmans, parmi lesquels un certain nombre d'Albanais, élément difficile entre tous à assimiler, plus encore à civiliser. La paix sociale, le tribut, l'obédience à une magistrature quelconque, seront pour lui autant de nouveautés intempestives. Notez que ces sujets de demain, en certaines régions, et singulièrement à Djakova, n'entendent presque pas notre langue.

» Sans doute, nous avons fait déjà, de ce genre d'annexions, à la suite du traité de Berlin, une première expérience — mais combien plus réduite et plus facile! A peine une vingtaine de milliers de musulmans, à moitié « slavisés », parlant serbe, nichés dans les recoins fertiles du littoral, entre Dulcigno et Antivari, paysans laborieux, de mœurs douces, et relativement aisés. Si, du reste, notre Souverain se propose d'employer, vis-à-vis de ses nouveaux sujets, les procédés de « ralliement » qui lui ont réussi vis-à-vis de ceux-là, que de ménagements, et surtout que de dépenses! Il faudra être généreux vis-à-vis des *muftis* et des *hodjahs*, réparer les mosquées, accorder des modérations d'impôts, généraliser la dispense du service militaire, etc.

» Au début d'une conquête, on ne gouverne qu'avec des routes. Il n'en existe pas une qui relie Plevljé, Bérané, Biélopoljé, dans l'ancien sandjak de Novi-Bazar, Ipek, Djakova, Gussinjé, sur les confins albanais, aux villes principales de l'ancien Monténégro. Ce problème routier est loin d'avoir été simplifié, d'ailleurs, par le tracé des frontières de l'Albanie du

Nord, tel qu'il ressort du « coup de pinceau » de la Conférence des ambassadeurs. Voyez notamment, aux abords des monts de la Malissie, cette savante configuration, suggérée par l'Autriche, qui recoupe brusquement, du sud au nord, la vallée du Cem, et en incorpore la partie orientale à l'Albanie. Cette vallée, pourtant, constitue la seule voie naturelle entre Podgoritza, centre économique actuel du Monténégro, et la région d'Ipek. Une Commission d'ingénieurs, à qui l'on aurait prescrit de construire un barrage entre notre ancien et notre nouveau territoire, n'aurait pas fait mieux.

» Il faudra bien aussi ouvrir des écoles pour nos annexés ; entreprendre, dans les agglomérations de quelque importance, quelques travaux de voirie et d'hygiène ; débloquer les régions fertiles, aujourd'hui sans communication avec les marchés extérieurs. Elles sont décidément grevées de bien des charges, ces parts de succession à l'Empire ottoman, et je n'ai rien dit encore de la plus lourde : le Monténégro d'hier pouvait se reposer de sa défense sur de simples milices. Demain, c'est une armée permanente qu'il lui faudra.

» Cette armée est nécessaire pour imposer aux musulmans de l'intérieur le respect de l'ordre nouveau. Elle l'est plus encore pour prévenir les incursions albanaises sur notre territoire, à moins que l'Europe, en décuplant les contingents internationaux qui occupent Scutari, se charge elle-même de la police de l'État qu'elle improvise. Est-il possible, en effet, d'exiger du paysan monténégrin qu'il abandonne, peut-être plusieurs fois l'an, son foyer et ses travaux, pour reprendre son poste de surveillance, ou même de combat, à la frontière albanaise? Imaginez-vous la Suisse — un pays qui, pourtant, ne manque pas, comme nous, de moyens de communication, et qui a de quoi indemniser ses miliciens — obligée de lancer à chaque instant un ordre de mobilisation, pour se protéger contre un voisin? Nous avons besoin d'entretenir, au bas mot, deux mille hommes dans le Sandjak, autant à Ipek, trois mille à Djakova, quinze cents dans le voisinage du lac de Scutari. En réduisant au *minimum* les garnisons de l'Ouest et la gendarmerie, c'est une force permanente de dix à douze mille hommes qu'il nous faut constituer, instruire et payer. Une charge de plus de dix millions par an, sans compter l'amortis-

sement du capital à prévoir pour la réfection de notre matériel et les approvisionnements indispensables.

« Or les recettes de notre budget *civil*, avant la guerre, — car c'est la Russie qui pourvoyait alors à nos modestes armements, sous la forme d'une subvention supprimée depuis le 26 septembre 1912 — ne dépassaient guère quatre millions de couronnes. Il en fallait déjà déduire une annuité d'un demi-million pour faire face aux charges des emprunts en cours. A combien va se monter la liquidation du passif accumulé depuis un an (réquisitions, pensions, retrait du papier-monnaie à cours forcé, arriérés d'intérêts, de traitements, etc.)? On ne sait encore : on parle de quinze millions. Et combien faudra-t-il d'années pour faire ressortir la matière imposable, dans nos nouveaux domaines, la transformer en revenus d'État, effectifs et réguliers? C'est une autre inconnue. En attendant qu'on la déchiffre, nul ne peut pressentir comment s'établira l'équilibre de nos futurs budgets. »

***

28 septembre. — Le « prince Nikita », comme on l'appelait encore il y a une vingtaine d'années, homme d'imagination et rusé diplomate, type éminent de « Balkanien » et Occidental accompli, qui avait rêvé jadis de faire de son pays le Piémont d'une Confédération balkanique, dont il eût été à la fois le Savoie et le Cavour, a remporté du moins une autre gageure. De quelques clans de paysans et d'un chaos de montagnes, de ce « paysage lunaire », décrit non sans dédain par Pierre Loti, au temps où l'on se rendait à cheval de Cattaro à Cettinjé, il a fait surgir un petit État qui, se faufilant à travers l'histoire de l'Europe, occupe de plus en plus l'opinion et trouve moyen de rehausser sa taille, à chaque tressaillement de la péninsule. En 1878, malgré l'échec subi au Congrès de Berlin par la Russie, sa protectrice, Nicolas Ier augmente considérablement le territoire de sa Principauté, et se fait attribuer une « tranche » de ce littoral adriatique, dont les Puissances viennent d'exclure la Serbie victorieuse. En 1908, au moment de l'annexion bosniaque, il est assez heureux pour se faire libérer d'une restriction du traité de Berlin, qui soumettait précisé-

ment les eaux monténégrines à la police maritime de l'Autriche-Hongrie. En 1912, il donne le signal de la guerre de libération balkanique, et sa « part de prise » élève au double la population et la superficie du Monténégro. Entre temps, il a ajouté au lustre de sa Maison par de brillants mariages ; dans son petit État, aux confins de l'Albanie sauvage, la rue est propre et la route sûre; enfin, dans sa capitale, à la place des logements de fortune qui ont abrité pendant longtemps la résignation du corps diplomatique, s'élèvent aujourd'hui dix Légations, parmi lesquelles de beaux édifices, signe sensible et permanent de l'importance accrue de l'ex-Principauté minuscule, et du cas que l'Europe en fait.

Le miracle est que, jusqu'à présent, cette création — il n'y a pas d'autre mot — s'est accomplie presque sans appel au crédit public. A la veille de la guerre, le Monténégro n'était guère endetté que d'une dizaine de millions. Faut-il donc s'étonner de ce que, brusquement, après avoir vécu de parcimonie, au lendemain d'annexions importantes, en pleine crise de renchérissement de la vie et d'enflure de tous les budgets, ce petit pays se trouve à son tour en face de besoins inopinés et réclame l'aide des grandes Puissances?

***

30 septembre. — Au contact de l'armée serbe, pendant près d'un an, les Monténégrins ont vérifié, ce qu'ils avaient jusqu'alors vaguement ouï dire, que leurs frères venus des plaines de Serbie parlaient la même langue qu'eux, chantaient souvent les mêmes chansons et se connaissaient les mêmes ennemis : ici, le Turc, là l'Autrichien. Au bivouac, pendant les lenteurs du siège de Scutari, on a beaucoup causé, non pas simplement comme on cause entre soldats confondus dans le même camp, mais de paysans à paysans, conscients de l'unité de leur race et de la communauté du devoir qu'ils accomplissaient. On s'est questionné réciproquement sur la façon de vivre, le mode de gouvernement, les mœurs politiques, dans l'un et l'autre Royaume. Le Monténégrin, troupe intrépide, mais encore imparfaitement organisée, a admiré ces beaux bataillons serbes, instruits à la moderne et ravitaillés

régulièrement, l'artillerie à tir rapide, les services de l'intendance et des ambulances, dont il n'avait qu'une vague idée. Il a appris avec admiration que ces soldats et ce matériel avaient été transportés en chemin de fer jusque sur le théâtre de la guerre. — Bref, à cette fraternité militaire, le sentiment de fraternité ethnique n'a pas seulement gagné de s'accroître : il a évolué en une conscience nouvelle d'un intérêt et d'un avenir communs. A tout le moins, les soldats paysans de la Montagne Noire ont rapporté dans leurs foyers l'impression que la Serbie était le « grand État frère », appelé à partager désormais avec leur pays la fortune des armes, et à lui communiquer, dans la paix, une part de sa civilisation supérieure.

A mesure qu'on examine de plus près la situation extérieure du Monténégro, telle qu'elle va ressortir des nouveaux traités, et surtout l'étendue de la tâche de son gouvernement à l'intérieur, on est plus frappé de la justesse de cette intuition populaire. Il est certain, par exemple, que ce petit État ne saurait, au moins pour le moment, assurer à lui tout seul la protection de sa frontière du côté d'Ipek et de Djakova. Ce dernier point est particulièrement vulnérable, et peut-être les bandes albanaises du voisinage l'auraient-elles déjà enlevé, sans la présence d'une brigade serbe, qui l'occupait hier encore. Il est donc de l'intérêt certain du Monténégro, et il y va de la sécurité même de ses nouveaux sujets chrétiens, de négocier avec la Serbie l'adoption de tel dispositif militaire qui, tout le long du Drin, garantisse la sécurité des deux États. Il y a lieu aussi, fort probablement, de prendre des mesures analogues sur la frontière opposée du sandjak de Novi-Bazar.

La même nécessité d'entente se manifeste, à simple vue de la carte économique. Sans doute la Serbie obtiendra, sur l'Adriatique, le port « commercial » que les Puissances de la Triple Alliance lui ont si âprement chicané, et qui servira d'exutoire au commerce de ses nouvelles provinces méridionales. Mais elle ne s'est pas interdit, et, en droit du moins, personne ne saurait lui interdire de se relier directement au port monténégrin d'Antivari, par une ligne qui, partant de Merdaré, ou descendant la haute vallée de l'Ibar, serait certainement la plus courte et la plus commode pour les relations entre le nord du Royaume et l'Occident. — De

son côté, le Monténégro, qui ne saurait fournir à lui seul les éléments d'un transit important au port d'Antivari, verrait ce port et le littoral d'une quarantaine de kilomètres qui fait suite jusqu'à Dulcigno devenir rapidement prospères, dès que le complexe problème de la jonction du Danube à l'Adriatique aurait reçu cette solution partielle.

Quant à l'établissement d'un budget commun avec la Serbie, pour les dépenses d'un certain ordre — l'armée, les voies de communications, peut-être même la représentation diplomatique et consulaire, etc., — c'est assurément l'une des rares perspectives qui doivent rasséréner les futurs ministres monténégrins des Finances. Elle se lie, tout naturellement, à une conception commune des relations postales et télégraphiques, monétaires et douanières. Ces projets d'union pourraient fort bien s'inspirer d'emprunts aux institutions austro-hongroises. Ils n'excluent nullement, d'ailleurs, ni l'autonomie de chaque pays, en matière d'administration purement civile, ni surtout la dualité des dynasties, qui, l'une et l'autre, ont glorieusement participé à la régénération du monde serbe, et entre lesquelles, à ce point de vue, l'émulation se justifie, mais non pas la rivalité.

*
* *

2 *octobre*. — Ce n'est point au *Ballplatz* qu'on est jamais à court d'expérience ou de ressources pour conjurer les groupements qui menacent de s'opérer autour d'un principe national. Aussi la même politique qui s'est efforcée longtemps de mettre aux prises les Serbes avec les Croates, à l'intérieur du Royaume de Saint-Etienne, et qui a réussi, sur le Balkan, à les opposer aux Bulgares, s'ingénie-t-elle à détourner le Monténégro d'un rapprochement plus étroit avec la Serbie. La matière, à la vérité, offre peu de prise, si l'on veut bien entendre sous ce mot la conscience intime et quasi unanime qu'a ce petit pays de ses véritables intérêts. Et cependant, on semble ne pas désespérer, à Vienne de gagner le gouvernement de Cettinjé, à quelque « combinaison » qui ferait ressortir, pour le Monténégro, l'avantage supérieur de l'amitié austro-hongroise.

« Ne vous étonnez pas, me disait-on l'autre jour, si la diplomatie viennoise, qui a expulsé les Monténégrins de Scutari, et qui leur a fait assigner, à Londres, une frontière orientale arbitraire et incommode, revient à une attitude plus conciliante. La commission internationale de délimitation ne terminera ses travaux que l'année prochaine. Elle a été autorisée par la Conférence des ambassadeurs à interpréter largement son mandat, en tenant compte des « besoins locaux », pour la fixation des limites définitives. Il n'en faut pas davantage, si l'Autriche s'y prête, pour que le Monténégro obtienne la frontière si convoitée de la Bojana.

« De quel prix l'Autriche lui ferait-elle payer sa condescendance? On parle d'une rectification de frontières que le Monténégro devrait consentir à son tour, du côté des Bouches de Cattaro; de la complaisance qu'il mettrait à ouvrir les rangs de son administration civile ou militaire à certains « spécialistes », à des capacités techniques que lui désignerait le gouvernement de Vienne; enfin de l'acceptation de certains concours financiers de la même origine. Il s'agit, comme vous voyez, de réaliser, sous une forme ou sous une autre, l'introduction systématique, et même *contractuelle*, de l'influence austro-hongroise chez nous.

« Mais vous pouvez être assuré que ces tentatives seront vaines. Combien l'Autriche serait mieux avisée de marquer, par son attitude générale, qu'elle admet les Royaumes serbes à vivre en paix, et dans un état d'indépendance, à côté d'elle! A récapituler les épisodes de la guerre qu'elle fait au « serbisme », depuis quelques années — au dehors : le *veto* au port serbe, l'affaire Palisch, l'affaire Prohaska, l'affaire de Scutari, les notes comminatoires ; au dedans : le procès d'Agram, la suspension de la Constitution croate, les rigueurs quotidiennes en Dalmatie et en Bosnie — on se prend à douter que ce soient là les effets d'une *politique*, conçue et réalisée par le Pouvoir central. On se demande si ce n'est pas plutôt le zèle des agents subalternes qui communique sa fébrilité au Pouvoir. »

*
* *

3 octobre. — Je suis frappé de ce que l'influence italienne, ici, est fort limitée, ou du moins très peu apparente. L'éton-

nement s'accroît, à récapituler les causes qui devraient, au contraire, lui assurer la prépondérance : le voisinage immédiat, l'alliance des familles régnantes, la diffusion relative de la langue italienne, familière à la classe cultivée, et presque la seule dont le voyageur occidental trouve à se servir dans les boutiques. Un certain nombre d'officiers ont fait leurs études techniques à l'Académie militaire de Turin. Plusieurs fonctionnaires sont d'anciens élèves de l'Institut agricole de Naples. Enfin l'introduction, en ce pays, d'un germe de civilisation économique, est le fait de groupes italiens, subventionnés par leur gouvernement : port d'Antivari, que fréquentent déjà une douzaine de vapeurs réguliers par semaine; chemin de fer à voie étroite, entre Antivari et le lac de Scutari; services journaliers sur le lac, qui relient la ville albanaise aux petits ports internes de Plavnitza, Vir-Bazar, Rieka. Bref toute la partie sud-orientale du Monténégro, la plus fertile et la plus peuplée, doit à l'initiative des Italiens l'ébauche d'un réseau de communications dont on ne trouve l'équivalent ni à l'Ouest, ni surtout au Nord.

Au cours de la dernière crise, la diplomatie italienne s'est sans doute accolée à l'autrichienne, mais non sans une nuance de retenue, et même, à l'occasion, de bienveillance, vis-à-vis du Monténégro. On est unanime, en tous cas, à louer l'attitude de son représentant à Cettinjé, le baron Squitti. Cet été, enfin, à l'heure où aucun établissement financier ne se souciait de faire la plus légère avance au gouvernement monténégrin, la *Banca commerciale*, de Milan, s'est mise d'accord avec la Banque de Paris et des Pays-Bas pour lui procurer un prêt à court terme de six millions. Et, grâce à cette entente, encouragée, du reste, et contrôlée par le gouvernement français, le petit État balkanique a pu toucher, au début d'octobre, une première « tranche » de deux millions, qui lui a permis de faire face à ses besoins les plus urgents.

Pourquoi donc, en dépit de ces services certains et de ces ménagements plus ou moins voilés, l'Italie ne paraît-elle jouir ici d'aucun crédit particulier? — Sans doute, c'est qu'on lui sait moins de gré de son attitude vis-à-vis du pays, pris à part, qu'on ne lui tient rigueur de sa politique générale dans les Balkans. Elle a dérouté les esprits simplistes qui, après l'avoir

applaudie d'intervenir à la liquidation de l'Empire Ottoman, l'ont vue traiter à Ouchy avec le Turc, la veille même de la guerre libératrice, puis s'entendre avec l'Autrichien, pour arrêter l'élan serbe. Quant à ceux qui regardent au delà des contingences du moment, ils finissent par se demander sur quel plan de l'histoire future l'Italie se place pour envisager ses intérêts dans le bassin adriatique?

Est-ce sur le plan prochain de la rivalité austro-italienne, que des accords temporaires peuvent bien masquer, mais qui procède de la nature même des choses? Alors pourquoi chercher à diminuer la Serbie, qui se présente comme un allié naturel contre l'impérialisme austro-hongrois? — Est-ce sur le plan plus lointain où une certaine école italienne entrevoit et dénonce le « péril slave », tout le long de la côte orientale de l'Adriatique? Mais pourquoi s'obstiner à voir un péril dans le développement légitime et fatal de la race Slave du Sud, et l'accroissement de son influence politique? Il s'agit, en tous cas, d'un événement inéluctable. Et, tout compte fait, l'Italie a sans doute plus d'intérêt à le voir se produire au profit du « serbisme », avec lequel il lui sera toujours loisible de s'arranger, que sous la forme du « trialisme », qui la placerait face à face avec une Autriche évoluée, et peut-être d'autant moins maniable.

En attendant, si l'Italien tient à ne pas perdre, au Monténégro, le bénéfice de sa politique bienveillante et de son effort financier, le plus sûr est d'y faire figure en compagnie, et, pour ainsi dire, sous la caution de la France. Dans cette partie du Balkan, notre popularité n'a jamais été plus florissante. Elle se fonde, non plus seulement, comme avant la guerre, sur un reliquat de prestige oriental et des sympathies traditionnelles : le monde serbe nous a été profondément reconnaissant de l'attitude de notre diplomatie, pendant la dernière crise, et de la tenue, chez nous, de l'opinion publique. Ajoutez cette circonstance inattendue, et, sans aucun doute, passagère, que, pour le moment, l'appui russe se dérobe au Monténégro. C'est ainsi. Quand vous demandez aux gens informés de ce pays sous quelle forme, au cours de la crise qu'il traverse, il reçoit des témoignages de la sollicitude séculaire du grand Empire, on vous répond tout simplement : la Russie boude.

De telle sorte que ce petit peuple monténégrin, qui redoute l'Autriche, se défie de l'Italie, n'attend rien de l'Angleterre, et voit « bouder » son ancien protecteur, ne compte plus, en somme, que sur les conseils et l'aide de la France.

Il nous importe toutefois de montrer à l'Italie, qui se méprend souvent sur le caractère véritable de nos desseins, notre inclination à travailler, d'accord avec elle, à l'affermissement du Monténégro, son voisin et notre ami. En d'autres temps, nous aurions à nous entendre avec l'Italie sur plus d'un point de la péninsule balkanique. Même en ce temps, au moins sur ce point, nous ne nous trouvons exposés à aucune dissidence d'intérêts, et nous sommes plutôt appelés à faire œuvre économique commune.

Les gouvernements de Paris et de Rome l'ont d'ailleurs fort bien compris, puisque déjà, grâce à leur entente, le Monténégro a reçu une première avance de quelques millions. Il leur reste à provoquer la réalisation du programme financier esquissé par la Conférence des ambassadeurs à Londres, et qui permettrait à ce pays de conclure un emprunt beaucoup plus important, sous le contrôle et la garantie des Puissances.

Les arguments dont ils disposent vis-à-vis des autres chancelleries ne ressortissent pas seulement au point d'honneur international et à la haute probité politique (puisqu'enfin cette promesse d'emprunt a été faite au gouvernement de Cettinjé à titre de dédommagement de l'évacuation de Scutari). Le plus positif est celui-ci : le Monténégro, qui subit tout naturellement l'attraction de la Serbie, et sur la politique duquel, par cette raison même, l'Autriche exerce un contrôle jaloux, ne peut offrir de garanties de stabilité que si l'Europe prend la peine de se demander comment il fera pour vivre. La « question monténégrine » se ramène pour le moment à cette donnée. Elle pourrait devenir, avec le temps, beaucoup plus complexe, si les Puissances, après avoir dressé tant bien que mal le nouvel édifice balkanique, tardaient à en consolider la pierre angulaire occidentale.

CHARLES LOISEAU

L'administrateur-gérant : H. CASSARD.

LE PETIT PIERRE[1]

III

LE TAMBOUR

Vivre, c'est désirer. Et, selon que l'on croira que le désir est doux ou qu'il est amer, on jugera la vie bonne ou mauvaise. A chacun de nous d'en décider sur son propre sentiment. Raisonner, en ce cas, est vain; c'est affaire aux métaphysiciens. A cinq ans je désirais un tambour. Ce désir était-il doux, était-il amer? Je n'en sais rien. Disons qu'il était amer en ce qu'il résultait d'une privation et qu'il était doux puisqu'il représentait à mon imagination l'objet désiré.

Pour qu'on ne s'y trompe pas, je voulais avoir un tambour, sans me sentir aucune envie d'être tambour. Du métier je ne considérais ni la gloire ni les risques. Je n'avais pas vu cette toile où David, en représentant le jeune Bara héroïsé, égale en beauté tout ce que nous pouvons imaginer de la peinture grecque. Bien qu'assez versé, pour mon âge, dans les fastes militaires de la France, je n'avais pas encore entendu parler du tambour de quinze ans qui, à la bataille de Zurich, le bras percé d'une balle, continua de battre la charge, reçut du consul, à l'une des revues du décadi, une baguette d'honneur et, pour la mériter, se fit tuer à la première occasion. Nourri

1. Voir la *Revue* du 1er janvier.

dans une période de paix, je ne connaissais de tambours que les deux tambours de la garde nationale qui, le premier de l'an, présentaient à mon père, aide-major au 11e bataillon, et à son épouse, une lettre de compliments ornée d'une vignette coloriée. Cette vignette représentait les deux tambours, très embellis, saluant dans un salon tout doré un monsieur en redingote verte et une dame en crinoline et volants de dentelle. Dans la réalité ils avaient l'œil émerillonné, de grosses moustaches et le nez rouge. Mon père leur donnait une pièce de cent sous et les envoyait boire un verre de vin, que la vieille Mélanie leur servait dans la cuisine. Ils buvaient tout d'un trait, faisaient claquer leur langue et s'essuyaient la bouche avec leur manche. Tout en me plaisant assez par un certain air jovial, ils ne m'inspiraient aucun désir de me rendre semblable à eux.

Non, je ne voulais pas être tambour; je voulais plutôt être général, et si je désirais ardemment une caisse et des baguettes noires, c'est que j'associais à ces objets mille images guerrières.

On ne pouvait me reprocher alors de préférer le lit de Cassandre à la lance d'Achille. Je ne respirais qu'armes et combats; je me réjouissais dans le carnage; je devenais un héros, si les destins « qui gênent nos pensées » l'eussent permis. Ils ne le permirent point. Dès l'année suivante, ils me détournèrent d'un si beau chemin et m'inspirèrent d'aimer les poupées. Malgré la honte qu'on m'en fit, j'en achetai plusieurs sur mes économies. Je les aimais toutes; j'en préférais une, et ma bonne mère m'a dit que ce n'était pas la plus jolie. Mais pourquoi me hâter de ternir ainsi la gloire si pure de ma quatrième année, alors qu'un tambour faisait toute mon envie?

Comme je n'étais pas stoïque, je confiais souvent mon désir aux personnes capables de le satisfaire. Elles faisaient mine de ne rien entendre, ou me répondaient d'une manière vraiment désespérante.

— Tu sais bien, — me disait ma chère maman, — que ton père n'aime pas les jouets qui font du bruit.

Ce qu'elle me refusait par piété conjugale, je le demandai à ma tante Chausson, qui ne craignait nullement d'être désagréable à mon père. Je m'en étais fort bien aperçu, et c'est sur

quoi je comptais pour obtenir ce que je désirais si ardemment. Par malheur la tante Chausson, parcimonieuse, donnait rarement et peu.

— Qu'est-ce que tu ferais d'un tambour? — me dit-elle. — N'as-tu pas assez de jouets? Tu en as des armoires pleines. De mon temps on ne gâtait pas ainsi les enfants; mes petites compagnes et moi, nous faisions des poupées avec des feuilles... N'as-tu pas une belle arche de Noé?

Elle parlait d'une arche de Noé qu'elle m'avait donnée le 1er janvier d'antan et qui m'avait paru d'abord, je dois le dire, quelque chose de surnaturel. Elle contenait le patriarche et sa famille et un couple de tous les animaux de la création. Mais les papillons y étaient plus grands que les éléphants, ce qui choquait mon sens des proportions. Et maintenant, par ma faute, les quadrupèdes ne se tenaient plus que sur trois pattes et Noé avait perdu son bâton. L'arche n'avait plus de charme pour moi.

Un jour qu'étant enrhumé je gardais la chambre, mon bonnet de nuit noué sous le menton, je me fis un tambour et des baguettes d'un pot de grès et d'une cuiller de bois. Ce devait être d'un style assez hollandais et dans le sentiment de Brauwer et de Jean Steen. J'avais le goût plus noble et quand la vieille Mélanie indignée me reprit son pot à beurre et sa cuiller à pot, j'en étais déjà dégoûté.

Environ ce temps, mon père m'apporta certain soir un petit biscuit peint, qui représentait un pierrot jouant de la grosse caisse. Je ne sais s'il pensait que l'image tenait lieu de la réalité ou s'il voulait se moquer de moi. Il souriait, selon sa coutume, avec un peu de tristesse. Quoi qu'il en soit, je reçus son présent de mauvais cœur et ce biscuit, horrible au toucher, m'inspira une soudaine aversion.

Je n'espérais plus posséder l'objet de mes vœux, quand, un clair jour d'été, ma mère, après le déjeuner, m'embrassa tendrement, me recommanda d'être sage et m'envoya promener avec la vieille Mélanie, après m'avoir tendu un objet en forme de cylindre, enveloppé dans du papier gris.

J'ouvris le paquet. C'était un tambour. Ma mère n'était déjà plus dans ma chambre. Je suspendis ce cher instrument à mon épaule par la ficelle qui servait de bandoulière et ne

me demandai point ce que le sort exigerait en retour; je croyais alors que les dons de la fortune sont gratuits. Je n'avais pas appris à connaître dans Hérodote la Némésis des Dieux, et j'ignorais cette maxime du poète, que j'ai, par la suite, beaucoup méditée.

> C'est un ordre des Dieux qui jamais ne se rompt
> De nous vendre bien cher les grands biens qu'ils nous font.

Heureux et fier, la caisse à mon flanc, les baguettes à la main, je m'élançai dehors et marchai devant Mélanie en tambourinant. J'allais au pas de charge, sûr d'entraîner des armées à la victoire. J'avais bien toutefois, sans me l'avouer à moi-même, quelque sentiment que ma caisse n'était pas très sonore et ne s'entendait pas à une lieue à la ronde. Et, dans le fait, la peau d'âne (si c'était une peau, ce dont je doute véhémentement aujourd'hui) mal tendue, ne retentissait point sous le choc de baguettes si petites et si légères que je ne les sentais pas entre mes doigts. Je reconnaissais là le génie paisible et vigilant de ma mère et son zèle à bannir de la maison les jouets bruyants. Elle en avait écarté déjà les fusils, les pistolets et les carabines à mon grand regret, car je me délectais dans le vacarme, et mon âme s'exaltait aux détonations. Sans doute on ne voudrait pas qu'un tambour fût muet; mais l'enthousiasme supplée à tout. Le tumulte de mon cœur emplissait mes oreilles d'un bruit de gloire. J'imaginais une cadence qui faisait marcher d'un seul pas des milliers d'hommes, j'imaginais des roulements qui pénétraient les âmes d'héroïsme et d'horreur. J'imaginais, dans le jardin fleuri du Luxembourg, des colonnes s'avançant à perte de vue par la plaine infinie; j'imaginais des chevaux, des canons, des caissons défonçant les routes, des casques étincelants aux noires crinières, des bonnets à poil, des plumets, des aigrettes, des panaches, des lances, des baïonnettes.

Je voyais, je sentais, je créais tout cela. Et présent dans mon œuvre, j'étais moi-même tout cela, les hommes, les chevaux, les canons, les poudrières et le ciel embrasé et la terre ensanglantée. Voilà ce que je tirais de ma caisse! Et ma tante Chausson me demandait ce que je ferais d'un tambour!

Quand je rentrai à la maison, elle était silencieuse. J'appelai maman, qui ne me répondit pas. Je courus à sa chambre et à celle des boutons de rose et ne vis personne. J'entrai dans le cabinet de mon père, il était vide. Le Spartacus de Foyatier, debout sur la pendule de la cheminée, répondit seul à mon regard inquiet, par le geste de son éternelle indignation.

Je criai :

— Maman! Où tu es, maman?

Et je me mis à pleurer.

La vieille Mélanie m'apprit alors que mon père et ma mère étaient partis par la diligence de la rue du Bouloi pour le Havre, avec monsieur, madame et mademoiselle Danquin et qu'ils y passeraient huit jours.

Cette nouvelle m'abîma de désespoir, et je connus à quel prix le sort m'avait accordé un tambour. Je compris que ma mère m'avait donné un jouet pour me dissimuler son départ et me distraire de son absence. Et, me rappelant le ton grave et un peu triste avec lequel elle m'avait dit en m'embrassant : « Sois sage! », je me demandai comment je n'avais point eu de soupçons. Et je pensais :

— Si j'avais su, je ne l'aurais pas laissée partir.

J'étais désolé et honteux aussi de m'être laissé tromper. Pourtant, que de signes auraient dû m'instruire! Depuis plusieurs jours, j'entendais chuchoter mes parents, j'entendais chanter les portes des armoires, je voyais des piles de linge sur les lits, des malles, des valises dans les chambres. Le couvercle bombé d'une de ces malles était tendu d'une peau de bête galeuse et pelée sur laquelle passaient des traverses de bois noir très sale, et c'était hideux. Tant de présages m'étaient vainement apparus, dont un pauvre chien se serait inquiété. J'avais ouï-dire à mon père que Finette prévoyait les départs.

La maison était grande et froide. L'horrible silence qui y régnait me glaçait le cœur. Et, pour l'emplir, Mélanie était vraiment trop petite : à peine son bonnet tuyauté dépassait-il ma tête. Je l'aimais, Mélanie, je l'aimais de toutes les forces de mon égoïsme enfantin; mais elle n'occupait pas assez mon esprit. Ses paroles me semblaient insipides. Avec

ses cheveux gris et son dos qui se faisait rond, elle me semblait plus puérile que moi. L'idée de passer une semaine entière seul avec elle me désespérait.

Elle essaya de me consoler; elle me dit qu'une semaine était vite passée; que ma mère me rapporterait un joli petit bateau que je ferais naviguer sur le bassin du Luxembourg; que mon père et ma mère me conteraient leurs aventures de voyage, et me décriraient si bien le beau port du Havre, que j'y croirais être moi-même.

Et il faut reconnaître que le dernier trait n'était pas mauvais, puisque le pigeon du fabuliste l'employa pour consoler de son absence sa tendre compagne. Mais je ne voulais pas être consolé. Je ne croyais pas que ce fût possible et je jugeais que ce serait moins beau.

Ma tante Chausson vint dîner avec moi. Je n'éprouvai aucun plaisir à voir sa face de chouette. Elle me donna aussi des consolations, mais les siennes avaient l'air de vieux rogatons comme tout ce qu'elle donnait. C'était une nature trop avare pour apporter des consolations fraîches et pures. A table elle prit la place de ma mère, empêchant ainsi que sur la chaise de cette chère maman s'élevât une lueur imperceptible d'elle, une ombre impalpable, une invisible image, enfin ce qui reste des absents aimés sur les choses qui leur étaient familières.

Cette incongruité m'exaspéra. Dans mon désespoir, je refusai de manger ma soupe et m'enorgueillis de ce refus. Je ne sais plus si je songeai alors qu'en pareille circonstance Finette en aurait fait autant; mais cela n'était pas de nature à m'humilier, car je reconnaissais que pour l'instinct et le sentiment, les bêtes l'emportaient de beaucoup sur moi. Ma mère avait commandé un vol-au-vent et de la crème qu'elle avait jugé propres à me distraire de mon chagrin. J'avais refusé la soupe; j'acceptai le vol-au-vent et la crème et y trouvai quelque soulagement à mes maux.

Après dîner, ma tante Chausson me conseilla de jouer avec mon arche de Noé; ce conseil m'enflamma de fureur. Je répondis de la façon la plus impertinente et, par surcroît, lançai mal à propos des injures à Mélanie, qui dans toute sa sainte vie ne mérita que des louanges.

La pauvre créature me coucha avec un soin délicat, essuya mes larmes et dressa son lit de sangle dans ma chambre. Néanmoins, je ne tardai pas à m'apercevoir des effets terribles de l'abandon où ma mère m'avait laissé. Mais pour comprendre ce qui m'advint, il faut savoir que toutes les nuits, dans cette même chambre, avant de m'endormir, je voyais de mon lit une troupe de petits hommes à grosse tête, bossus, bancals, étrangement difformes, coiffés de feutres à plumes, le nez chaussé d'énormes lunettes rondes, qui tenaient divers instruments tels que broches, mandolines, casseroles, tambours de basque, scies, trompettes, béquilles, dont ils tiraient des sons étranges, en dansant des danses grotesques. Leur apparition dans cette chambre, à cette heure, ne m'étonnait plus : je ne connaissais pas assez les lois de la nature pour savoir qu'elle y était contraire. Et puisqu'elle se produisait régulièrement toutes les nuits, je ne la trouvais pas extraordinaire, mais elle m'effrayait, sans pourtant que ma peur fût assez forte pour m'arracher des cris. Ce qui calmait beaucoup mon épouvante, c'est que j'observais que ces petits musiciens rasaient le mur et ne s'approchaient point de mon lit. Telle était leur coutume ; ils ne faisaient pas mine de me voir et je retenais mon souffle pour ne pas attirer leur attention. C'était assurément la bonne influence de ma mère qui les tenait éloignés de moi, et la vieille Mélanie n'exerçait pas, sans doute, le même empire sur ces esprits malins, car en cette nuit affreuse où la diligence de la rue du Bouloi emportait mes chers parents vers de lointains rivages, ces petits musiciens s'aperçurent pour la première fois de ma présence. L'un d'eux qui avait une jambe de bois et un emplâtre sur l'œil, me montra du doigt à son voisin, et tous, l'un après l'autre, s'étant tournés vers moi, chaussèrent d'énormes bésicles rondes et m'examinèrent curieusement sans nulle bienveillance. Je commençai de trembler de tous mes membres. Mais quand ils s'approchèrent de mon lit en dansant et en brandissant broches, scies, casseroles et lorsque l'un d'eux, qui avait un nez en forme de clarinette, braqua sur moi une seringue grande comme la lunette de l'observatoire, glacé d'épouvante, je criai :

— Maman !

La vieille Mélanie accourut à mon appel. A sa vue, je fondis en larmes. J'étais bien malheureux.

Quand je me réveillai au chant des moineaux, j'avais tout oublié, la triste absence et ma solitude. Hélas! le visage clair de ma chère maman ne se pencha pas sur mon lit, les boucles noires de ses cheveux ne caressèrent point mes joues, je ne respirai point l'iris qui parfumait son peignoir. Mais les joues semblables à des pommes d'hiver de ma vieille Mélanie m'apparurent dans un énorme bonnet à bavolet, et je vis sur la camisole de la bonne créature des temples et des amours. Ils étaient imprimés en rose sur le fond beige et elle les portait innocemment. Cette vue renouvela mes douleurs. Toute la matinée j'errai mélancoliquement dans la maison muette. Ayant trouvé mon tambour sur une chaise de la salle à manger, je le jetai à terre avec fureur et, d'un coup de talon, le crevai.

Plus tard, devenu homme, il m'arriva peut-être de souhaiter encore quelque chose de semblable à cet instrument sonore et creux que j'avais tant désiré dans ma petite enfance, les tympanons de la gloire, les cymbales de la faveur publique. Mais dès que je sentais ce désir naître et remuer en moi, je me rappelais le tambour de mes quatre ans et le prix dont je l'avais payé et aussitôt je cessais de désirer des biens que le sort ne nous accorde pas gratuitement.

Jean Racine, en lisant sa bible latine, a souligné cet endroit : *Et tribuit eis petitionem eorum.* Et il se l'est rappelé quand il a mis dans la bouche d'Aricie ces mots qui font pâlir l'imprudent Thésée :

Craignez, seigneur, craignez que le ciel rigoureux
Ne vous haïsse assez pour exaucer vos vœux.
Souvent dans sa colère il reçoit nos victimes;
Ses présents sont souvent la peine de nos crimes.

IV

LES DEUX SŒURS

En ce temps-là maman m'emmenait très souvent dans la rue du Bac. L'hiver approchait. Elle achetait, dans cette rue marchande, des tricots et toutes sortes de lainages et me faisait faire un vêtement chaud par M. Augris, tailleur plein de politesse et d'inexactitude, qui demeurait vis-à-vis de l'hôtel où l'année précédente M. de Chateaubriand était mort. Ce souvenir ne me touchait guère et je regardais négligemment la porte à médaillons, d'un goût noble et pur, qui s'était ouverte pour le laisser passer sans retour. Ce qui me ravissait dans la belle rue du Bac, c'était les boutiques pleines d'objets merveilleux par la forme et la couleur, mille ouvrages de tapisserie, du papier à lettres chiffré d'or et d'azur, des lions et des panthères sur des descentes de lit, des figures de cire artistement coiffées, des biscuits de Savoie dont le dôme, pareil à celui du Panthéon, portait une rose épanouie ; c'était enfin des gâteaux prodigieux, en façon de tricorne,, de dominos, de mandoline. En me faisant voir ces merveilles, ma mère me les rendait d'un mot plus merveilleuses encore. Elle avait ce don rare d'animer toutes choses et de faire naître des symboles.

Il y avait alors dans cette rue, au coin de la rue de l'Université, un marchand de tableaux chez qui l'on pénétrait par une porte assez étroite, peinte en jaune et décorée dans le style du temps, non sans richesse. De la corniche qui la surmontait je ne dirai rien, n'en ayant gardé nul souvenir ; mais il est certain qu'aux deux consoles qui supportaient cette corniche s'adossaient des figurines longues comme le bras, bizarrement composées de parties empruntées à l'homme, au quadrupède et à l'oiseau. Ce n'était pas proprement des chimères, car elles ne procédaient en rien du lion ni de la chèvre ; ce n'était pas non plus des griffons, puisqu'elles avaient un sein de femme. De longues oreilles coiffaient leur tête qui tenait de la chauve-souris ; leur corps délié participait du levrier. On voit aujourd'hui sur les candélabres du pont de Suresnes de petites bêtes fantas-

tiques assez semblables à celles-là, qu'on pourrait aussi rapprocher du monstre qui soutient une lanterne sur la façade du palais Ricardi à Florence. Enfin c'étaient de petites figures décoratives exécutées vers 1840, par un sculpteur comme Feuchère; mais elles possédaient une physionomie particulière et elles tiennent trop de place dans ma vie pour que je les confonde avec aucune autre figure de ce genre.

C'est ma mère qui me les fit remarquer un jour en passant :

— Pierre, regarde ces petites bêtes, — me dit-elle. — Elles ont beaucoup d'expression. Leur physionomie trahit la malice et la gaîté. On passerait des heures à les regarder tant elles ont l'air spirituel et semblent vivantes! Vois comme elles rient.

Je demandai comment elles s'appelaient. Ma mère me répondit qu'elles n'avaient point de nom en histoire naturelle, parce qu'elles n'existaient pas dans la nature.

Je dis :

— Ce sont les deux sœurs.

Il nous fallut retourner le lendemain chez M. Augris pour essayer une fois encore mon vêtement d'hiver. Quand nous repassâmes devant les deux sœurs, ma chère maman me les montra gravement du doigt.

— Vois; elles ne rient plus.

Et maman disait vrai. Les sœurs avaient changé d'expression; elles ne riaient plus, et leur visage se faisait sévère et menaçant.

Je demandai pourquoi elles ne riaient plus :

— Parce que tu n'as pas été sage aujourd'hui.

Nul doute à cet égard. Je n'avais pas été sage ce jour-là. J'étais allé dans la cuisine où mon cœur m'attirait, j'y avais trouvé la vieille Mélanie qui épluchait les navets. Je voulus les éplucher aussi, ou plutôt les sculpter; car je méditais de les tailler en forme d'hommes et d'animaux. Mélanie s'y opposa. Irrité de ce refus, je lui arrachai son bonnet tuyauté, à bavolet de dentelle. Ce pouvait être là le mouvement d'un génie fougueux; ce n'était assurément pas un acte de sagesse. Je contemplai les deux sœurs, et soit qu'en effet elles me parussent douées d'une puissance magique, soit plutôt que

mon esprit, avide de merveilleux, se prêtât à l'illusion, un petit frisson de peur, aigre et doux, me secoua la poitrine.

— Elles ne savent pas tes fautes, — reprit ma mère ; — mais tu les lis dans leurs yeux. Sois bon, et elles te souriront, comme te sourira la nature entière.

Depuis lors, chaque fois que nous passions, ma mère et moi, devant les deux sœurs, nous nous inquiétions de voir si elles se montraient irritées ou sereines, et toujours leur expression répondait exactement à l'état de ma conscience. Je les consultais avec une entière bonne foi et trouvais dans leur visage, ou souriant ou sombre, le loyer de ma sagesse ou la peine de mes fautes.

De longues années s'écoulèrent. Devenu un homme et ayant acquis une pleine liberté d'esprit, aux heures de trouble et d'irrésolution, je consultais encore les deux sœurs. Un jour que j'avais un particulier besoin de voir clair en moi-même, j'allai les interroger. Je ne les trouvai plus : la porte contre laquelle elles s'adossaient était démolie. Je m'en retournai, plein d'incertitude et d'hésitation, et pris un mauvais parti.

ANATOLE FRANCE

(A suivre.)

MISSIONS MILITAIRES
EN TURQUIE

La mission militaire du général Liman von Sanders s'est installée le mois dernier à Constantinople. Ainsi les Prussiens, anciens amis d'Abdul-Hamid, continuent à jouir de la confiance des Jeunes-Turcs. Cette constance que les Ottomans témoignent aujourd'hui à l'Allemagne, ils l'avaient autrefois vouée à la France. Leurs premiers conseillers militaires furent des Français et pendant longtemps nos compatriotes ont été chargés de la tâche ingrate d'arrêter la décadence de l'armée des Sultans.

La puissance militaire des Turcs, qui a failli submerger la chrétienté, atteignit son apogée sous le règne de Soliman le Magnifique, au XVIe siècle, puis elle déclina rapidement. Le corps des janissaires, formé d'enfants chrétiens, arrachés à leurs parents et élevés en commun dans la foi musulmane, en constituait l'élément le plus solide. Conduite par les Sultans en personne, cette infanterie s'était montrée, pendant deux cents ans, la plus redoutable de l'Europe. Elle n'avait aucun contact avec la population, ne sortant guère de ses casernes que pour partir en campagne; le mariage n'était admis que pour les vétérans retraités du service actif.

Les successeurs de Soliman permirent aux recrues musulmanes de s'introduire dans les rangs des janissaires; le nombre des *enfants de tribut* éduqués militairement diminua, puis ils

disparurent[1]. Du jour où le statut organique fut ainsi modifié les influences extérieures se firent sentir; la discipline se relâcha; la troupe d'élite dégénéra en une soldatesque turbulente et avide, perdit ses qualités guerrières pour se faire l'instrument des intrigues de palais, égorger les vizirs et déposer les Sultans qui menaçaient ses privilèges. La valeur des autres corps décrut également, surtout celle de l'artillerie, devenue incapable de participer aux progrès que cette arme accomplissait dans les armées occidentales.

La nécessité de recourir aux lumières d'officiers et d'ingénieurs étrangers s'imposa bientôt, mais les Turcs se refusant à recevoir des ordres de chefs chrétiens, on dut se contenter pendant longtemps d'employer des renégats. Dès la fin du XVIIe siècle, l'italien Sardi, converti à l'islam, dirigeait les fonderies de canons de Tophané, près de Galata.

Le plus célèbre des aventuriers qui entrèrent ainsi au service du grand seigneur, fut un gentilhomme limousin, Bonneval, l'être le plus insupportable de son temps. D'abord officier dans l'armée française, il ne cessa de se quereller avec ses subordonnés, ses camarades, ses chefs et finit par s'en prendre à Chamillart, secrétaire d'État à la Guerre, qui émettait la prétention de faire vérifier sa comptabilité. Il écrivit une lettre cinglante au ministre roturier, lui annonçant qu'il allait offrir ses services à l'Empereur, dont le conseil « se compose exclusivement de gens de qualité sachant comment il faut traiter leurs semblables[2] ». Voilà Bonneval dans les rangs autrichiens et grand ami d'Eugène de Savoie; on le vit à Malplaquet combattre sa patrie. Il se distingua ensuite contre les Turcs en Hongrie, mais se brouilla avec son protecteur; après une série d'aventures scandaleuses, il goûta quelque peu aux cachots du Spielberg et gagna la Bosnie.

Le gouverneur de cette province, désirant plaire au prince Eugène, s'apprêtait à lui livrer le transfuge, qui n'échappa à l'extradition qu'en se faisant musulman. L'âge du néophyte

1. En 1680 il n'y avait plus aucun *enfant de tribut* dans le corps des janissaires. Cf. Juchereau de Saint-Denis : *Révolutions de Constantinople en 1807 et 1808*, t. I, p. 45.

2. Lettre citée par le prince de Ligne, dans son *Mémoire sur le comte de Bonneval*.

lui épargna la désagréable formalité de la circoncision; il lui suffit de prononcer la formule d'abjuration devant deux témoins, de se raser le crâne et de coiffer un turban, moyennant quoi il monta rapidement en grade, obtint la faveur du Sultan, lui révéla les secrets de la diplomatie des États chrétiens, devint pacha à deux queues et chef du corps des bombardiers [1]. A ce dernier titre, Bonneval fut le premier étranger chargé d'instruire une troupe ottomane. On lui confia aussi des recrues albanaises, qu'il essaya de dresser à la manœuvre à rangs serrés; mais il trouva, en ces rudes montagnards, des gens encore plus intraitables que lui-même et renonça à s'en occuper pour aller en Hongrie fomenter une insurrection qui devait le venger du prince Eugène. Pendant son absence, les bombardiers, qui n'avaient pris de leur chef que son penchant pour l'indiscipline, se mutinèrent. Le pacha Bonneval fut disgracié, exilé et mourut à quelque temps de là sans avoir éprouvé la suprême satisfaction de trahir le Sultan, comme il avait trahi la France et l'Autriche (1747).

Après la guerre de Sept Ans, Choiseul, résolu à reprendre la politique traditionnelle de la France en Orient, entreprit de venir en aide aux Turcs lorsque ceux-ci déclarèrent la guerre à la Russie. Il n'était pas possible de les appuyer ouvertement. On désirait les secourir d'une manière indirecte en leur envoyant quelques officiers, qui se feraient leurs conseillers militaires. Mais on se heurta à d'insurmontables difficultés. L'esprit de routine, la crainte de toute innovation pesant sur l'esprit du Sultan et de ses ministres, firent rejeter les propositions de la France.

Cependant l'ambassadeur de Louis XV à Constantinople, M. de Saint-Priest, n'abandonna pas la partie et songea à utiliser les talents d'un des membres de l'ambassade, le baron de Tott. Ce gentilhomme d'origine hongroise, représentait le type accompli de ces officiers de fortune, comme il y en eut tant au XVIIIe siècle; parlant toutes les langues, connaissant toutes les cours d'Europe, s'adaptant à toutes les situations,

1. Les bombardiers (*combaradjis*) formaient un corps distinct de celui des canonniers (*topdjis*); ceux-ci se recrutaient parmi les janissaires et jouissaient des mêmes privilèges qu'eux, tandis que les bombardiers étaient assimilés aux soldats ordinaires.

soldats, diplomates, architectes, ingénieurs, médecins au besoin, ils servaient d'agents indispensables aux gouvernements pour leurs missions confidentielles.

Tott, attaché depuis treize ans à l'ambassade, parfaitement au courant des mœurs turques et des habitudes du sérail, savait qu'on n'obtenait rien en s'attaquant de front aux préventions des Ottomans ou en les obligeant à un effort intellectuel trop prolongé. Au lieu de présenter au Divan des rapports, des mémoires et des programmes de réformes, il exposa ses projets en causant, en amusant les ministres à l'aide d'images et de modèles en carton qu'il fabriquait sous leurs yeux avec beaucoup de dextérité. Il parvint à faire remettre au Sultan par son médecin italien la collection des dessins d'artillerie qui figuraient dans l'ouvrage de Saint-Rémy. Le commandeur des croyants se montra ravi de ces gravures; il ne pouvait s'en séparer et, « lorsqu'il sortait, les faisait porter par un des gens de sa suite[1] ».

L'envoyé français conquit patiemment la confiance du souverain et de son conseil. Il eut bientôt l'occasion d'acquérir des titres sérieux à leur reconnaissance. L'escadre russe de l'amiral Alexis Orloff venait de détruire la flotte turque à Tchesmé, dans le détroit de Chio, et menaçait les Dardanelles. La Porte y envoya en toute hâte Tott, qui trouva les défenses dans le plus grand délabrement. Partout les canons gisaient à terre, faute d'affûts, ou avaient été hissés sur des tréteaux de bois qui ne pouvaient les remplacer. Une seule couleuvrine était en état de servir, mais elle avait gros calibre et bonne portée. L'ennemi vint tâter la batterie où elle se trouvait et envoya quelques bordées mal ajustées, dont le seul effet fut de mettre en fuite la horde de curieux qui entourait Tott et l'empêchait de manœuvrer. Il répondit à boulets rouges avec tant de précision et de vélocité, que la flotte russe n'insista pas et se retira vers Ténédos. Ce répit permit d'organiser la résistance. Tott mit la main sur tous les ouvriers du pays, fit travailler nuit et jour à la fabrication des affûts et à la construction d'épaulements en terre. Bientôt les côtes d'Europe et d'Asie se hérissèrent de batteries assez inoffensives en réalité, mais

1. *Mémoires du baron de Tott*, t. III, p. 102.

de l'aspect le plus imposant. Elles suffirent à intimider Orloff, qui disparut vers la Méditerranée, tandis que Tott rentrait en vainqueur à Constantinople.

L'activité du jeune diplomate et ses beaux résultats émerveillèrent le Sultan. Il se souvint des doléances du grand vizir, commandant de l'armée du Dniester, qui avait été battu l'année précédente et attribuait sa défaite à la supériorité de l'artillerie russe. Les canons de campagne ottomans ne valaient pas mieux en effet que les pièces de côte. Au lieu d'accrocher les bouches à feu à des avant-trains on les faisait traîner à la suite des troupes sur des charrettes basses attelées de buffles, qui n'arrivaient jamais en temps utile sur le champ de bataille. Quant aux artilleurs, ils n'étaient bons qu'à quémander une augmentation de solde et appuyaient leurs réclamations sur le fait « d'avoir passé toute la nuit précédant un combat à charger leurs canons ».

La détresse du Divan eut raison de ses préjugés. Il chargea Tott, malgré sa qualité de chrétien, d'instruire un corps de canonniers à l'européenne et demanda à l'ambassadeur de faire venir de France un bas-officier et quelques ouvriers d'artillerie pour le seconder. Muni de pleins pouvoirs et même d'argent, Tott réunit six cents recrues dans la caserne de Kiathané, aux Eaux Douces, et leur fit confectionner des uniformes du modèle albanais.

Au lieu de la discipline ottomane « toujours sévère et jamais exacte », Tott inculqua à ses soldats les principes de la subordination française. Il refusa d'appliquer les peines corporelles, les fers et la bastonnade, qu'il remplaça par des gardes et des corvées supplémentaires; en revanche il exigea qu'on envoyât aux galères les déserteurs. Par-dessus tout il veilla à ce que la solde fût régulièrement payée, munificence inconnue, qui, jointe à ses bons traitements, lui gagna le cœur de sa troupe. Bientôt la compagnie sut se former en rangs, marcher au pas, évoluer correctement. L'instruction allait pour le mieux, lorsque le premier exercice au canon faillit tout gâter.

La faveur dont jouissait le jeune étranger n'avait pas manqué de lui susciter des ennemis, parmi lesquels le grand trésorier se montrait un des plus acharnés. Ce fonctionnaire s'était mêlé

à la foule, le jour où pour la première fois les canonniers furent mis en présence de leurs canons et des accessoires nécessaires à leur manœuvre. Le trésorier s'approcha et, désignant un écouvillon, demanda ce qu'était cet instrument. Tott lui en expliqua l'emploi.

« Ce n'est pas ce que je veux savoir, dit le ministre, mais en quoi est faite la brosse qui se trouve au bout du bâton.

— En poils de porc, répond le Français. »

Là-dessus le trésorier crie au scandale, prend le peuple à témoin, le fait juge du crime qui va se commettre; jamais on n'a encore osé mettre entre les mains de vrais croyants cet outil au contact duquel ils vont se souiller. La foule approuve, commence à murmurer, devient houleuse. La situation est critique. Mais Tott, esprit fertile en ressources, ne se laisse pas émouvoir et interpelle à son tour les assistants. Y a-t-il parmi eux un ouvrier en peinture? Un homme se présente.

« As-tu jamais blanchi l'intérieur d'une mosquée? — Souvent. — De quoi te sers-tu? — D'eau et de couleurs. — Et pour étendre les couleurs sur la mur? — D'une brosse. — De quoi est-elle faite? — De poils? — Des mêmes poils que celle-ci? — Certainement. — Vous voyez bien, dit Tott, en se retournant vers les spectateurs déjà calmés, que ces poils sont employés aux plus saints usages et ne peuvent nuire en aucune manière aux musulmans les plus scrupuleux. » On l'acclame, le trésorier fait chorus de mauvaise grâce et l'exercice commence.

Le commandant du corps des canonniers s'attacha moins à obtenir la précision que la rapidité du tir. Il arriva, dit-il, à atteindre une moyenne de quinze coups par minute, grâce à un travail assidu qui se répétait tous les jours. La fréquence des manœuvres, l'attention soutenue des nouveaux artilleurs, la prestesse de leurs mouvements leur fit donner le nom de *diligents* (*suratchis*). Leur chef obtint qu'on leur octroyât un règlement de forme très moderne[1]. Le sultan Moustapha III

1. M. Auguste Boppe, l'éminent conseiller de notre ambassade à Constantinople, dont les travaux font autorité sur toutes les questions concernant l'histoire des relations de la France et de l'empire Ottoman, a publié la traduction de ce règlement dans une étude intitulée : *la France et le « militaire turc » au XVIIIe siècle* (*Feuilles d'Histoire*, mai 1912).

et son successeur Abdul-Hamid Ier prenaient un égal plaisir à venir se rendre compte de leurs progrès.

Le crédit du baron de Tott était alors au zénith. Il se vit chargé, outre le commandement des *diligents*, de diriger les fonderies de Tophané, de construire des ouvrages à l'entrée du Bosphore; enfin il créa une école de mathématiques, où il enseigna aux jeunes ottomans destinés à devenir officiers d'artillerie la géométrie plane et les rudiments de la trigonométrie. Ainsi sollicités de toutes parts, les efforts de Tott se dispersèrent. Le meilleur de son temps se passait en caïque à se rendre de la caserne à l'école ou de la fonderie aux forteresses. Les quelques renégats et le sergent français Obert qu'on lui avait adjoints ne pouvaient le suppléer. L'ambassade eût dû profiter de la faveur de son agent pour faire valoir ses services et exiger qu'on fît venir de France un personnel capable de le seconder dans ses multiples entreprises. Soit négligence, soit jalousie, M. de Saint-Priest ne s'employa point à appuyer son subordonné, ni à déjouer les intrigues qui se nouaient contre lui à l'instigation des agents russes. Le Divan, d'ailleurs, dont le trésor était maigrement garni, commençait à trouver que l'ingénieux artilleur dépensait beaucoup d'argent.

Tott reçut du Sultan une superbe pelisse de fourrure, partit en congé et ne revint plus. Le meilleur accueil l'attendait en France. A cette époque, rien ne plaisait tant que les voyageurs arrivant de pays lointains avec un bagage de récits pittoresques et d'anecdotes de libre ton. Consécration suprême : Voltaire avait fait allusion au conseiller des Ottomans dans une de ses Satires, celle où il se raille lui-même de sa manie pacifiste et raconte comment il chasse à grands fracas son libraire Caille, qui lui présente un traité d'art militaire :

> Allez, de Belzébuth détestable librairie,
> Portez cette tactique au chevalier de Tot *(sic)*,
> Qui fait marcher les Turcs au nom de Sabaoth.

En 1776, ces trois mauvais vers valaient un brevet d'immortalité. Tott témoigna sa gratitude au patriarche de Ferney en fournissant des documents à son neveu, l'abbé Mignot, qui

écrivait alors une assez médiocre Histoire de l'Empire Ottoman [1].

Quelques années plus tard le manuscrit des charmants *Mémoires du baron de Tott sur les Tartares et les Turcs* circulait dans les salons de Paris et y obtenait un vif succès. Il n'en fallut pas davantage pour attirer vers Constantinople les regards de la vibrante jeunesse française; le retour des volontaires qui venaient de faire triompher la cause des « insurgents » d'Amérique l'avait mise en goût d'aventures. La régénération de l'armée turque devint la marotte du jour.

Les uns offraient au Sultan leur épée, d'autres des plans de réformes. Une mention doit être accordée à celui qu'élabora un des plus grands seigneurs de la Cour de Versailles, le duc de Luxembourg. Il consistait à lever « un corps de troupes qui sera armé, discipliné et dressé comme les meilleurs troupes de l'Europe. Dans ses manœuvres et ses évolutions journalières, il présentera aux Ottomans le modèle de la discipline militaire et de cette science à laquelle les adversaires de la Sublime Porte ont dû tous leurs succès [2]. » Le Divan s'effraya naturellement de cette nouveauté et donna une réponse dilatoire, mais l'idée du duc de Luxembourg était destinée à faire son chemin, puisqu'elle a été adoptée par toutes les missions militaires modernes, au Japon, en Grèce et en Turquie même, où elle est appliquée actuellement dans un cadre singulièrement amplifié.

Les Turcs, qui refusaient avec hauteur les conseils des étrangers lorsque rien ne les inquiétait, se montraient pleins d'empressement à les solliciter, dès qu'ils croyaient leurs frontières menacées. Après l'occupation de la Crimée en pleine paix par les Russes (1784), la Turquie pouvait craindre à tout moment une violation de son territoire et s'alarmait du mauvais état de ses forteresses de couverture, notamment d'Otchakof, sentinelle avancée au delà du Dniester. Elle eut encore recours aux bons offices de la France. Plusieurs

1. A la suite d'un voyage aux Échelles du Levant, Tott, rentré définitivement en France, devint maréchal de camp; après une carrière assez terne, il émigra au commencement de la Révolution pour se rendre en Hongrie, où il mourut en 1793.

2. Lettre du duc de Luxembourg au Grand vizir — *Arch. des Aff. ét. — Turquie*, t. CLXX, pièce 144.

capitaines du génie arrivèrent à Constantinople et repartirent presque aussitôt en tournée d'inspection. Pour coordonner leurs travaux, il eût fallu les constituer en une mission militaire homogène et les soumettre à l'autorité d'un chef. Malheureusement aucune mesure de ce genre ne fut prise; les officiers relevaient directement du nouvel ambassadeur, Choiseul-Gouffier, qui s'occupait uniquement d'archéologie. Bientôt on ressuscita toutes les entreprises de Tott. On vit Obert, devenu lieutenant, tenter sans grand succès de reformer une compagnie d'artilleurs.

Les officiers du génie, gens à l'esprit abstrait, s'attachèrent surtout à développer une école de mathématiques et de fortification, calquée sur celle qu'avait fondée leur prédécesseur; mais ils ne savaient pas le turc, comme lui, et durent faire leur cours avec l'aide d'interprètes. Les étudiants, d'abord très nombreux, montrèrent bientôt quelque lassitude. Pour stimuler leur zèle, l'ambassadaur eut l'idée de les inviter à une magnifique collation, où on leur servit toutes les sucreries imaginables. L'âme des élèves devint le théâtre d'une lutte dramatique; le goût des friandises y livrait bataille à l'aversion pour les sciences exactes. Il faut bien constater que celle-ci l'emporta, car en août 1785 on ne comptait plus que deux auditeurs; encore l'un d'eux était-il bossu[1]!

Malgré ce contre-temps et quelques autres, les officiers français continuaient consciencieusement leurs travaux, lorsqu'en 1787 la guerre éclata de nouveau entre la Turquie et la Russie, à laquelle se joignit l'Autriche. Joseph II demanda à sa sœur Marie-Antoinette de faire rappeler les instructeurs français. La reine obtint facilement cette concession du gouvernement royal, alors aux prises avec de graves difficultés intérieures et fort disposé à agréer toutes les solutions qui se traduisaient par une économie d'argent.

*
* *

La Révolution porta un coup mortel à notre influence en Orient. La France perdit son protectorat religieux ; son com-

1. Cf. A Boppe, *loc. cit.*, p. 496.

merce levantin, si florissant dans les dernières années du règne de Louis XVI, éprouva des pertes dont il ne put se remettre. Le sultan Sélim III, cédant aux exhortations des ambassadeurs de toutes les puissances, refusa d'abord de recevoir les envoyés de la République; mais il finit par comprendre que celle-ci servait ses intérêts en combattant l'Autriche. Son premier soin fut de demander des intructeurs à la Convention, car il désirait par-dessus tout accroître la valeur de son armée. Plusieurs officiers, parmi lesquels le chef d'escadrons Obert, se rendirent en Turquie, où ils passèrent leur temps à se disputer avec les émigrés qui s'étaient réfugiés en grand nombre à Constantinople; chaque parti prétendait faire expulser l'autre.

C'est à cette époque — en août 1795 — que Bonaparte, alors attaché au service topographique du département de la guerre, fatigué de cet emploi sédentaire, demanda à aller reconstituer l'artillerie du Sultan. « La formation du service de l'artillerie, écrivait-il, qui influe si puissamment dans notre tactique moderne sur le gain des batailles est surtout la partie où la France excelle et où les Turcs sont le plus arriérés. Le Sultan a plusieurs fois demandé des officiers d'artillerie et effectivement nous en avons acheminé plusieurs; mais ils ne sont ni assez nombreux, ni assez instruits pour former un résultat qui puisse être considéré comme de quelque conséquence. Le général Bonaparte, qui depuis sa jeunesse est dans l'artillerie, qu'il a commandée au siège de Toulon et pendant deux campagnes à l'armée d'Italie, s'offre pour passer en Turquie avec une mission du gouvernement [1]. »

Le rejet de cette demande ne précéda que de quelques jours la nomination de Bonaparte au commandement de l'armée de l'Intérieur (vendémiaire). Son projet visant l'aide militaire qu'il convenait de fournir aux Turcs ne devait pas rester longtemps abandonné.

Le Directoire, qui montrait autant d'aptitude à concevoir des projets grandioses que d'incapacité à les exécuter, voulut donner une impulsion nouvelle à sa politique orientale et se faire représenter à Constantinople par une ambassade impo-

1. Lettre citée dans *Napoléon Ier et son temps*, par R. Peyre, p. 45.

sante. Il nomma ambassadeur [1] un des héros du siège de Mayence, le général Aubert-Dubayet, qui venait de détenir pendant trois mois le portefeuille de la guerre. On lui adjoignit une suite nombreuse et une mission militaire comprenant plusieurs officiers et sous-officiers, la 3e compagnie légère du 1er d'artillerie (forte de 4 officiers et 80 hommes) et une compagnie de 66 artistes — lisez ouvriers fondeurs; en outre il emportait des pièces de campagne et des mortiers pour les offrir au grand seigneur.

L'ambassade avait l'ordre de s'embarquer à Toulon sur deux frégates, mais la présence d'une escadre anglaise en vue du port retarda le départ et amena un fractionnement de la mission. La compagnie d'artistes sous les ordres de son chef, un ancien membre de la constituante, Pampelonne, partit la première par voie de terre (Italie, Dalmatie, Bosnie). L'ambassadeur suivit peu après le même itinéraire accompagné du général Menant, chef de la mission militaire, du général Carra Saint-Cyr, premier secrétaire d'ambassade, des capitaines Castérat et Caulaincourt [2]. Dubayet, affligé d'un caractère difficile, se brouilla avec Caulaincourt avant le départ, et, pendant le voyage, avec Saint-Cyr [3], son plus vieil ami; il s'en débarrassa en l'expédiant comme chargé d'affaires à Bucarest. Arrivé à Péra le 1er octobre 1797, l'ambassadeur n'y fut rejoint qu'à la fin de décembre par le reste de son personnel, les frégates ayant enfin trouvé le passage libre.

La Porte avait d'abord attendu « avec la plus grande impatience » l'ambassade et la mission militaire françaises, mais elle changea subitement d'attitude lorsqu'elle apprit la mort de Catherine II, survenue le 17 novembre. A la terrible impératrice, à l'ennemie irréconciliable et perfide, succédait Paul Ier, prince peu entreprenant et ne s'intéressant qu'aux questions occidentales. Sentant le péril s'éloigner, les Turcs retombaient dans ce que Vergennes appelait leur sommeil léthargique.

1. La République n'avait encore été représentée en Turquie que par des chargés d'affaires : Sémonville, Descorches et Verninac.

2. Le futur duc de Vicence.

3. Lettres de Dubayet à sa femme du 7 floréal et du 27 thermidor an IV, reproduites dans l'ouvrage du comte de Fazi du Bayet, intitulé *les Généraux du Bayet, Carra Saint-Cyr et Charpentier*, p. 106 et 138.

Cependant ils firent bon accueil aux premières requêtes des Français. Le général Menant fut accrédité comme inspecteur militaire « afin de donner un ensemble parfait à toutes les branches de l'instruction guerrière des troupes musulmanes [1] ». On fournit sans retard les 130 chevaux nécessaires à la compagnie d'artillerie légère, qui commença aussitôt à manœuvrer. Mais les preuves de bon vouloir n'allèrent pas au delà. Dubayet, chez qui le zèle républicain n'excluait pas un amour immodéré de l'apparat, discutait avec la Porte des détails d'étiquette au lieu de ranimer son ardeur pour la régénération de l'armée.

Il ne sut que répondre aux ministres du Sultan, qui alléguaient le manque d'argent pour se dérober à leurs obligations vis-à-vis des officiers passés à leur service. Dès le commencement de février on commença à les renvoyer successivement en France. La plupart étaient partis lorsque, en juillet, la compagnie d'artillerie alla rejoindre l'armée d'Italie; les artistes demeurèrent encore deux mois en Turquie.

Le général Aubert-Dubayet mourut à la fin de l'année. Il ne restait plus alors, de la brillante mission militaire arrivée un an auparavant, que le capitaine Castérat et le général Menant. Carra Saint-Cyr, revenu à franc étrier de Bucarest, s'appliqua à remplacer son chef dans tous ses emplois; il prit la direction de l'ambassade, puis épousa madame Dubayet, après l'avoir ramenée en France. Moins heureux, Menant, resté à Péra, fut incarcéré aux Sept-Tours lorsque la Porte déclara la guerre au Directoire, après le débarquement de Bonaparte en Égypte. Transféré ensuite à Sinope, l'infortuné général resta trois ans en captivité, tomba malade et dut quitter le service actif à son retour [2].

Malgré sa courte durée et sa fin lamentable, le séjour de la mission militaire à Constantinople devait porter ses fruits. Les instructeurs français avaient pu former et dresser à l'européenne un escadron et deux compagnies d'artillerie. En ce qui concerne l'infanterie, on dut se contenter de recruter parmi les renégats un maigre bataillon, les janissaires ayant refusé de servir sous des officiers chrétiens.

1. Note à la Sublime Porte du 6 brumaire. *Arch. des Aff. ét.*, t. CXCV; pièce 126.

2. Cf. A. Dry, *Soldats Ambassadeurs sous le Directoire*, p. 529.

Lorsque la mission du général Menant fut dissoute, le capitan-pacha Husséïn, homme intelligent et énergique, prit les renégats à son service et les fit exercer tous les vendredis sous ses yeux; cette tentative ne souleva aucune protestation; « la populace accourait à ces manœuvres comme aux spectacles d'ombres chinoises et de marionnettes[1] ». Le bataillon comptait environ 600 hommes quand Husséïn pacha l'embarqua à destination de Saint-Jean-d'Acre, où il se fit remarquer comme le corps le plus solide et celui qui contribua pour la plus large part à repousser les assauts des colonnes françaises.

Enchanté des bons services de cette troupe, le sultan Selim en augmenta le nombre. Il créa en trois ans, sur le modèle français, 8 régiments d'infanterie, 2 escadrons et 10 batteries légères. Ces formations, baptisées *nizam djedid* (nouvelle ordonnance), furent placées sous le commandement de deux renégats, un Grec et un Prussien. Tout alla bien tant qu'on recruta les nizam djedid dans la population d'Anatolie, mais le Sultan ayant voulu faire passer dans ces unités un certain nombre de janissaires, le corps privilégié se révolta et le souverain épouvanté rapporta le décret. Malgré la précaution qu'on prit de caserner la majorité des nizam djedid en Asie, les rivalités de ces troupes et des janissaires devaient amener, quelques années plus tard, de sanglantes révolutions et causer la mort de deux Sultans.

Napoléon, ayant fait la paix avec la Porte en 1802, essaya à plusieurs reprises de se servir des Turcs contre la Russie, mais il ne songea jamais sérieusement à améliorer leur armée. Cependant un de ses ambassadeurs, le général Sébastiani, et les officiers de sa suite eurent l'occasion de jouer un rôle très important dans la défense de Constantinople en 1807. A la fin de l'année précédente, Sélim, à l'instigation de l'envoyé de Napoléon, avait déclaré la guerre au Tsar; toutes les forces d'Alexandre étant engagées contre la Grande Armée en Pologne, il ne put relever le gant. L'Angleterre s'en chargea. Son ambassadeur à Constantinople, Arbuthnot, exigea le renvoi de Sébastiani; devant le refus de la Porte, il alla rejoindre clandestinement l'escadre de l'amiral Duckworth, qui croisait dans l'Archipel.

1. Juchereau de Saint-Denis, *loc. cit.*, p. 14.

Sébastiani envoya son aide de camp, le capitaine de Lascours, aux Dardanelles. Moins heureux que Tott, l'officier français ne parvint pas à tirer de sa torpeur le grand amiral ottoman, qui se refusait à croire à une attaque et négligea les précautions les plus élémentaires.

Le 19 février la flotte anglaise se présente à l'entrée du chenal et s'y engage. Quelques boulets chassent les artilleurs turcs de leurs batteries; le dangereux passage est franchi presque sans pertes, exploit sans précédent et qui n'a jamais été renouvelé. L'amiral Duckworth va mouiller aux Iles des Princes en vue de Stamboul et renouvelle l'ultimatum de l'ambassadeur Arbuthnot. Sélim est sur le point de céder; Sébastiani vient relever son courage. Il lui représente que les Anglais n'ont pas de troupes de débarquement et par conséquent ne peuvent causer grand dommage, qu'en quelques heures il sera facile de mettre la ville en état de répondre à l'artillerie de l'escadre et d'obliger l'ennemi à se retirer sans rien entreprendre.

Le Sultan voyant la foule pleine d'enthousiasme, envoie aux Anglais une réponse conciliante pour gagner du temps et presse les préparatifs de résistance. Les habitants, sans distinction de race ni de croyance, répondent à l'appel du souverain. Sébastiani et ses officiers[1] prennent la direction des travaux; 200 Français résidant à Constantinople les secondent. Après cinq jours d'efforts ininterrompus, il y a plus d'un millier de canons en position le long du rivage. Sélim envoie alors à son tour une sommation à Duckworth; celui-ci apprenant qu'on armait également les batteries des Dardanelles, jugea prudent de profiter de la première brise favorable pour repasser le détroit; sous le feu croisé des canons turcs; il y perdit deux navires et plusieurs centaines d'hommes (mars 1807).

Sauvé par Sébastiani d'une agression étrangère, Sélim ne devait pas tarder à succomber sous les coups de ses propres

1. La maison militaire de Sébastiani se composait des capitaines de Lascours, Gérard, de Fleurages. Trois officiers envoyés de Dalmatie par Marmont, les capitaines Boutin, Leclerc et Coutaillout, étaient arrivés le jour même de l'apparition de l'escadre anglaise. Peu après quatre autres officiers, dont trois étaient destinés à acquérir une grande notoriété, Foy, Sorbier, Haxo et Tracy, vinrent de Pologne se mettre à la disposition de l'ambassadeur, mais ils ne restèrent que peu de temps en Turquie.

soldats. Deux mois après la retraite des vaisseaux anglais, les janissaires, qui n'avaient pas pardonné au Sultan sa prédilection pour les troupes instruites à l'européenne, soulevèrent les milices accourues d'Anatolie à la défense de la capitale. Quoique Sélim eut accordé le licenciement des nizam djedid, il fut déposé; l'année suivante Moustapha IV, qui l'avait remplacé, eut le même sort. Son successeur Mahmoud II, menacé par une troisième émeute ne conserva le trône qu'en sanctionnant toutes les exigences des janissaires.

Le nouveau Sultan, prince tenace et rancunier, sut dissimuler ses sentiments et attendre dix-huit ans pour se venger. L'insolence des janissaires, devenus tout-puissants, et leur lâcheté pendant la guerre de l'indépendance grecque, avaient fini par les rendre odieux à tout le monde. « C'étaient, dit un historien turc, des coursiers fougueux bondissant en liberté dans les pâturages du désordre; ils entretenaient le feu sous la chaudière de l'insubordination et limaient le collier de l'obéissance. » Sûr de l'appui de la population, le Sultan, en promulguant une loi portant atteinte aux privilèges des janissaires, provoqua de propos délibéré une nouvelle mutinerie. Les dispositions étaient prises. Cernés de toutes parts dans leur caserne de l'Hippodrome, les révoltés, mitraillés sans merci, durent se rendre à discrétion. On en tua un grand nombre; le reste fut licencié (juin 1826).

***

Malgré leur déchéance, les janissaires n'en constituaient pas moins l'ossature de l'armée ottomane. Leur destruction mettait la Turquie à la merci de ses voisins; le tsar Nicolas en profita pour passer le Danube. Après deux ans d'opérations, où le courage des Turcs ne put compenser leur manque d'organisation, il imposait au Sultan le désastreux traité d'Andrinople (septembre 1829).

Le système militaire de l'Empire était à refaire complètement

Mahmoud avait été frappé, pendant la campagne de Morée, de la supériorité des troupes égyptiennes sur les siennes. Il se

détermina à suivre l'exemple de son vassal Méhémet Ali, qui avait fait organiser et instruire son armée à l'européenne par des Français et conçut un plan de grande envergure : huit divisions de huit régiments à 1 500 hommes devaient remplacer les janissaires.

Le Sultan, avec beaucoup d'activité et d'énergie, manquait d'expérience et surtout de méthode. Il acheta du matériel un peu partout et recruta ses instructeurs au hasard dans la foule d'officiers sans emploi de toutes nations, dont les guerres et les révolutions du commencement du siècle avaient peuplé l'Europe. Ce personnel disparate fut incapable de donner aux soldats un dressage homogène. L'armée sortie de leurs mains avait « des tuniques russes, un règlement français, des fusils belges, des coiffures turques, des selles hongroises et des sabres anglais »; sa valeur militaire était à l'avenant.

Les défaites que subirent les troupes ottomanes dans leur campagne contre les Égyptiens d'Ibrahim en 1832, montrèrent la nécessité de mettre quelque unité dans ce mélange bariolé et de charger de ce soin des officiers occidentaux. Malgré le souvenir cuisant de Navarin et de l'expédition d'Alger, le Sultan envoya un ambassadeur extraordinaire, Réchid pacha, entamer des pourpalers à Paris. Pour la première fois notre pays refusa de prêter son concours à la réorganisation de l'armée ottomane. Louis-Philippe, tout à son amitié pour Méhémet Ali, repoussa la demande du plénipotentiaire turc (1835).

Le Sultan se souvint alors d'avoir lu dans un ouvrage français[1] que la Prusse était parvenue à former « une force militaire importante avec le moins de dépenses possible ». Il pensa aussitôt à s'inspirer d'un système si avantageux et s'en ouvrit au ministre de Prusse. Un officier prussien, le capitaine von Moltke, qui avait pris un congé de six mois pour visiter en touriste l'Orient et l'Italie, se trouvait de passage à Constantinople. On l'envoya au Seraskier[2], qui le consulta sur diverses questions, le décida à faire prolonger son congé, puis à entrer au service de la Turquie. Le mois suivant (janvier 1836) la Porte demandait au roi Frédéric-Guillaume de détacher à

1. *Essai sur l'organisation militaire de la Prusse*, par le général de Caraman.

2. Ministre de la Guerre.

l'armée ottomane, pour trois ans, onze officiers et trois sous-officiers; mais on ne s'entendit pas au sujet des attributions de la mission, qui se réduisit à quatre officiers[1].

Moltke avait quitté l'Allemagne pour voir du pays et n'entendait pas s'enfermer dans un bureau ou dans une cour de quartier. Sous prétexte de levés topographiques, il voyagea continuellement, d'abord en Roumélie, puis en Anatolie avec ses camarades; au cours de ses pérégrinations, il atteignit l'armée de Hafiz pacha sur l'Euphrate juste à temps pour assister au désastre de Nésib, que lui infligea Ibrahim, conseillé par un officier français, Beaufort d'Hautpoul.

Cette première mission militaire prussienne, qui quitta la Turquie en 1839, n'obtint que de faibles résultats; on trouve cependant trace de son passage dans la loi militaire de 1843, où sont prévues des formations de réserve calquées sur la landwehr[2].

La guerre de Crimée fit regagner à notre influence en Turquie tout le terrain qu'elle avait perdu et rendit à nos armes le prestige que lui avaient valu les guerres de la Révolution et du premier Empire. Une modeste mission militaire, commandée par le capitaine d'état-major Guilloux, s'établit à Constantinople. A partir de 1861 elle eut pour chef le commandant de Lalobbe, qui resta en fonctions jusqu'en 1870[3]. Les instructeurs français créèrent à la caserne Sélimié, à Scutari, un bataillon, un escadron et une batterie modèles. Ils réformèrent les écoles militaires; celle de Pancaldi devint un Saint-Cyr ottoman et on lui rattacha une section supérieure, du type de notre ancienne école d'état-major. Nos officiers ne furent pas non plus étrangers à l'élaboration de la loi militaire de 1869, qui permit de mettre sur pied les

1. Cf. *Moltke und Mühllach zusammen unter dem Halbmond*, par le lieutenant-colonel R. Wagner, p. 29.

2. En dehors de la mission, la Porte engagea à plusieurs reprises des officiers prussiens par contrats individuels; les plus connus sont Kuczkowski pacha, qui servit de 1838 à 1863, avec une année seulement d'interruption, s'attachant surtout à perfectionner les arsenaux, et Blum pacha, de l'arme du génie; les fortifications élevées par cet officier aux Dardanelles lui firent grand honneur.

3. Promu lieutenant-colonel en 1866, cet officier fut rappelé le 24 juillet 1870 et nommé commandant de la place de Mézières, qui capitula le 1er janvier suivant.

armées dont la conduite à Plevna et en Arménie fit l'admiration de l'Europe (1877).

*
* *

L'héroïsme que les troupes ottomanes avaient déployé contre les Russes ne mit que plus vivement en lumière l'impéritie du commandement et les lacunes de l'organisation militaire. La mission française, rappelée dans son pays au moment de la guerre de 1870, n'était pas retournée en Turquie. En 1881 le sultan Abdul-Hamid pria le gouvernement de la République d'en reconstituer une, mais il essuya un refus, dont il faut peut-être chercher l'origine dans les visées de notre politique sur la Tunisie.

A en croire certains témoignages, « un officier français au service de la Porte se fit, auprès du Sultan, le thuriféraire de l'armée allemande, seule capable, disait-il, de fournir aux troupes de Sa Majesté des instructeurs dignes d'elle[1] ». Bismarck, auquel les affaires d'Orient furent toujours parfaitement antipathiques, se montra fort réservé lorsqu'il fut question de profiter des bonnes dispositions d'Abdul-Hamid ; mais l'ambassadeur d'Allemagne, le comte de Hatzfeld, diplomate adroit et remuant, prit les démarches à son compte et après quelques atermoiements, finit par obtenir du Sultan une demande en bonne forme.

A la fin de l'année 1882, une mission militaire commandée par le général Kähler et comprenant trois officiers — un de chaque arme — plus un fonctionnaire de l'administration militaire, était présentée au Sultan[2]. La composition même de cette mission indique qu'il s'agissait moins d'instructeurs de troupes que de conseillers destinés à apporter à Abdul-Hamid le concours de leur expérience pour le guider dans ses réformes.

1. G. Gaulis, *la Ruine d'un empire*, p. 105. — Il s'agit sans doute du commandant X., ancien aide de camp de Napoléon III, qui avait été attaché à la personne d'Abdul-Hamid pendant le voyage qu'il fit à Paris avec son oncle Abdul-Aziz en 1867.

2. Les trois officiers s'appelaient von Hobe, Ristow et Kamphövener ; le fonctionnaire, von Schilger.

Le mode de gouvernement de la Turquie venait de subir une transformation profonde. De temps immémorial, les prédécesseurs d'Abdul-Hamid, quels que fussent leur souci des affaires de l'État et leur intention de les diriger personnellement, déléguaient toujours aux ministres une partie de leurs pouvoirs. Le nouveau Sultan au contraire prétendait traiter toutes les questions lui-même. Les rapports, les projets, les demandes aboutissaient tous à Yildiz Kiosk ; un fonctionnaire étranger a estimé à 1 100 la moyenne des pièces administratives que recevait quotidiennement le secrétaire particulier du souverain. Sur cette manie de centralisation vint se greffer le délire de la persécution, dont les accès augmentèrent constamment en nombre et en durée. Le Sultan ne voyait partout que traîtres et complots. Un régime d'espionnage et de délation s'étendit du palais à la capitale, puis à tout l'empire.

Dans ces conditions la tâche de la mission militaire s'annonçait comme particulièrement difficile. Même aux époques où les Sultans s'étaient montrés le plus accueillants à leurs collaborateurs étrangers, ceux-ci avaient constaté que la Turquie est « un pays de retards et d'entraves » ; ils avaient dû louvoyer, cajoler les vizirs, flatter leurs préjugés et leurs faiblesses afin d'obtenir l'exécution des mesures les plus urgentes. Il eût fallu aux nouveaux venus beaucoup d'habileté et de finesse pour inspirer quelque confiance au plus soupçonneux des hommes.

Ces qualités ne sont pas celles qu'on trouve le plus généralement développées dans le caractère allemand. L'officier prussien semble toujours casqué et botté, guindé comme s'il attendait perpétuellement l'inspection de ses supérieurs. Comme instructeur de troupes étrangères, il se présente tout d'un bloc avec ses méthodes et ses fournitures : le pas de parade, les canons Krupp, la tactique enveloppante et les fusils Mauser s'entassent pêle-mêle dans ses malles. Aucun effort pour s'adapter au milieu inconnu où il va vivre et travailler ; il impose ses idées telles qu'elles sont, ses programmes tels qu'il les a échafaudés ; il apporte toute la Prusse avec lui.

Le général Kähler, dès qu'il eut pris possession de son poste se mit à l'œuvre avec acharnement. Après plusieurs mois d'un

labeur colossal, il avait rédigé un plan général de réformes, étudié minutieusement, dans lequel tout était prévu, décrété, démontré. « Ce mémoire n'avait qu'un seul défaut, écrivait mélancoliquement un des subordonnés du général ; il était trop complet pour des Orientaux et aussi trop long. » Nous sommes loin, on le voit, des modèles de carton et des estampes du baron de Tott. Inutile d'ajouter que le volumineux travail du général prussien ne fut même pas lu. Pour consoler son auteur, on lui conféra le titre de deuxième chef d'état-major général, sans fonctions définies.

L'année suivante, le personnel de la mission s'augmenta d'un officier qui était appelé à jouer un rôle considérable, le baron Colmar von der Goltz, lieutenant-colonel d'état-major et auteur d'un ouvrage célèbre : *la Nation armée* (*das Volk in Waffen*). Ses débuts furent désastreux. Afin de se rendre compte des connaissances techniques de quelques chefs ottomans, il avait organisé une manœuvre de cadres. Par malheur cet exercice inoffensif se déroulait aux environs d'Yildiz. Le premier mouvement du Sultan, qui croyait déjà à une sédition militaire, fut, dit-on, de chasser le colonel étranger ; on eut grand'peine à l'apaiser.

Les terreurs maladives d'Abdul-Hamid s'exaspéraient. La faveur d'un courtisan se mesurait alors au nombre de dénonciations dont il était l'auteur ; une sorte de surenchère s'établit dans les accusations secrètes, qui firent des victimes surtout parmi les officiers. Ceux-ci pour conserver leur emploi et même leur liberté, en étaient réduits à se cloîtrer dans leurs demeures et à éviter de se montrer en public ; ils ne sortaient de chez eux que pour se rendre au quartier, toujours par le même chemin.

On ne distribuait pas de cartouches aux régiments. Tirs à la cible, écoles à feu, service en campagne, étaient choses inconnues. Confinée à la caserne, la troupe ne recevait qu'une instruction théorique, coupée de séances de maniement d'armes et d'évolutions à rangs serrés dans des cours exiguës. Les élèves de l'école militaire de Pancaldi, soupçonnés de libéralisme, s'étaient vu enlever les culasses mobiles de leurs fusils. Toute initiative de la part des officiers les eût exposés à passer pour des révolutionnaires ; ils vivaient dans le désœuvrement

et la routine, s'alourdissaient, perdaient toute vigueur physique et morale, vieillissaient prématurément. Le soldat turc, déjà naturellement disposé à la lenteur, devint un pur automate.

Les efforts des officiers allemands ne pouvaient rien modifier à ce déplorable état de choses. On les employa d'abord dans les bureaux, puis on les attacha à des corps de troupes; mais que faire d'unités qui ne manœuvrent jamais? Il n'est pas étonnant que les instructeurs soumis à ce régime déprimant aient perdu courage. Plusieurs d'entre eux ne survécurent pas à leurs illusions. Le général Kähler mourut en 1885[1].

Von der Goltz se trouva alors le plus élevé en grade des membres de la mission. Grand, large de poitrine, glabre, la physionomie ouverte et souriante, il affectait une rondeur joviale qui ne déplut pas en haut lieu. Loin de se laisser abattre comme certains de ses collègues, il sut faire contre mauvaise fortune bon cœur, attendant patiemment les occasions favorables et les périodes de détente. Il réussit à renouveler complètement l'armement des troupes ottomanes avec des produits de l'industrie allemande et à introduire quelques réformes : service obligatoire pour les musulmans (à l'exception des habitants de Constantinople et du clergé), refonte des corps de seconde ligne, modifications à l'organisation des grandes unités, etc.

Ces dispositions nouvelles, pour devenir vraiment utiles et donner tout leur rendement, auraient dû entrer en application sous le contrôle de leur inspirateur. C'est à quoi le Sultan ne voulut jamais consentir. Lorsque, après douze ans de séjour ininterrompu, von der Goltz, chargé d'honneurs et de titres pompeux, quitta Constantinople, il avait accompli une œuvre purement abstraite, sans portée réelle; dans le cadre nouveau

1. Peu après Kälher, Ristow mourut également, ainsi que son remplaçant Steffen. Celui-ci eut pour successeur le général von Grumbkow, décédé au cours de son voyage de retour en Allemagne. Les généraux von Hobe et von der Goltz, quittèrent le service ottoman en 1893 et en 1895. De l'ancienne mission, il ne restait alors que Kamphövener, devenu maréchal turc et auquel furent adjoints les généraux von Ditfurth, Imhoff et von Rüdgisch, plus quelques fonctionnaires et médecins militaires. (Article de la *Nouvelle presse libre*, du 15 novembre 1913).

qu'il avait tracé, on apercevait tous les vices, toutes les lacunes d'autrefois.

Certes l'armée turque présentait encore une façade imposante, avec ces sept *ordous* (armées) organisés dès le temps de paix et ses nombreuses divisions de réserve. Cette situation brillante n'existait que sur le papier. Théoriquement, le Sultan pouvait appeler sous les drapeaux, en cas de guerre, environ un million et demi de combattants; mais plus du tiers de cet effectif n'avait jamais manié un fusil; près d'un autre tiers n'était resté que quelques jours à la caserne. Les unités de seconde ligne disposaient d'un outillage insuffisant, sans artillerie ni services; pour les plus anciennes, rien n'était prévu, pas même les cadres.

La puissance militaire de la Turquie diminuait donc constamment, lorsque, deux ans après le départ du maréchal von der Goltz, la guerre gréco-turque fit naître des illusions sur sa valeur. On ne s'aperçut pas que ses victoires avaient pour cause principale la désorganisation totale de l'adversaire, d'ailleurs très inférieur en nombre. Les troupes hellènes manquant d'approvisionnements, de matériel, même de munitions, étaient incapables de prendre l'offensive et laissèrent aux Turcs tout le temps de se mobiliser et de se concentrer. Dès la première affaire, les soldats du diadoque reçurent l'ordre de ménager leurs cartouches; ils durent recourir à la maraude pour subsister; les rangs se vidèrent et c'est avec des unités affaiblies avant de combattre qu'ils engagèrent la lutte.

Les instructeurs allemands ne participèrent pas à la direction des opérations. L'un d'eux, Grumbkow pacha, put rejoindre l'armée à Larissa, mais six jours après il fut renvoyé à l'arrière avec la plaque en brillants de l'Osmanié, à titre de dédommagement. Un autre officier figurait à l'état-major du directeur des chemins de fer, mais il n'était pas investi de fonctions officielles et ne portait même pas d'uniforme[1].

A la nouvelle des défaites grecques, la presse allemande entonna un hymne triomphal. Elle célébra les succès des Turcs comme des victoires prussiennes; à l'entendre, tout l'honneur

1. Cf. G. Gaulis, *loc. cit.*, p. 111.

en revenait aux instructeurs, qui avaient transformé l'armée ottomane. En vain quelques esprits pondérés et von der Goltz lui-même tentèrent de mettre une sourdine à cet enthousiasme. On ne les écouta pas. Les éloges continuèrent de pleuvoir sur les régénérateurs. Fâcheuse imprudence, que les Allemands devaient payer cher quinze ans plus tard!

Parmi un grand nombre de décisions inefficaces, la mission allemande avait réussi à en faire prendre une qui pouvait avoir des conséquences profitables pour l'armée ottomane : l'envoi annuel d'une douzaine de jeunes officiers en Prusse, où ils prenaient du service dans les régiments après avoir passé par l'école militaire.

Grâce à ce va-et-vient entre Constantinople et Berlin, il se constitua peu à peu un noyau de chefs instruits qui s'étaient assimilé plus ou moins les conceptions et les traditions allemandes. Ces officiers devinrent particulièrement suspects à Abdul-Hamid, qui les éloigna pour la plupart de la capitale et les exila dans des postes lointains. Mal lui en prit. C'est précisément au fond de la Macédoine, en donnant la chasse aux bandes, que les adversaires du Sultan purent se rapprocher les uns des autres, agir sur la troupe et l'entraîner à la révolution de 1908.

*
* *

« Bien taillé, maintenant il faut coudre. » Le régime hamidien était mort; un large souffle d'air avait balayé les espions et les agents provocateurs, vidé les officines où se tramaient les dénonciations. Après les fêtes joyeuses célébrant la liberté et la fraternité des Ottomans, après le mouvement réactionnaire de 1909, facilement réprimé, le nouveau gouvernement dut envisager l'avenir et ne fut pas long à mesurer l'immensité de l'œuvre qu'il avait à entreprendre. La réorganisation de l'armée n'en était pas la partie la moins ardue. Les Jeunes-Turcs venaient de faire l'expérience des difficultés du pouvoir, des exigences d'une opinion publique naissante et tumultueuse; ils jugèrent prudent pour les remaniements qu'ils accomplissaient dans l'organisation et le personnel de l'armée, de se

couvrir de l'autorité d'une mission militaire étrangère. Les généraux qui détenaient le pouvoir étaient d'éducation allemande : on ne fut pas surpris de les voir s'adresser à leurs anciens professeurs, notamment au maréchal von der Goltz.

L'ancien conseiller d'Abdul-Hamid arriva à Constantinople plein d'espoir ; les obstacles qui l'avaient constamment arrêté n'existaient plus ; il se flattait de pouvoir enfin travailler sans contrainte, avec une complète liberté et des pouvoirs étendus. Il ne tarda pas à être détrompé. Le ministre de la guerre, Mahmoud Chefket pacha, lui fit comprendre que le haut commandement turc était décidé à diriger lui-même l'œuvre de régénération, qu'il serait toujours disposé à écouter les conseils des Allemands, mais non à se soumettre à leur autorité. Le maréchal von der Goltz dut se contenter de devenir, suivant sa propre expression, « l'hôte et l'ami » de l'armée ottomane et ne fit que deux courtes visites en Turquie. Quant aux treize officiers prussiens engagés par la Porte en 1909 [1], ils ne constituèrent pas, à proprement parler, une mission militaire ; ils n'étaient pas soumis au commandement de l'un d'entre eux et travaillaient chacun pour leur propre compte.

A l'exception de trois spécialistes, attachés à des comités techniques (santé, génie, intendance), d'un professeur de l'Académie de guerre et du directeur de l'Ecole normale de tir ; tous les instructeurs furent pourvus de commandements dans la troupe. Dans les inpections de corps d'armée, un régiment de chaque arme servit de régiment modèle ; à chacune de ces unités étaient attachés un ou plusieurs officiers allemands, chargés de veiller à l'observation des règlements et de donner au service une vigoureuse impulsion.

La mission a tiré parti du changement de régime qu'on introduisit dans la vie quotidienne des troupes, après avoir mis fin à l'oppression qui les étouffait et empêchait leur développement. Partout les régiments sortirent des casernes pour s'exercer et s'entraîner au tir, au service en campagne, à toutes les parties de l'instruction qui leur avaient été interdites pendant trente ans et avaient encore tout l'attrait du fruit défendu ; ce fut une véritable débauche de manœuvres en ter-

1. Ce nombre fut ensuite presque doublé.

rains variés. A ce renouveau les instructeurs allemands prirent une assez large part, mais, ne comptant aucun représentant dans les organes de direction, ni au ministère de la guerre, ni à l'état-major général, ils n'ont pu collaborer à l'œuvre de réorganisation proprement dite.

Cette réorganisation est due exclusivement à des généraux turcs. Ce sont eux qui firent entrer les chrétiens dans l'armée, pour se conformer à la politique du parti unioniste, qui tendait à créer une nation ottomane, tous les habitants de l'empire ayant les mêmes droits et les mêmes devoirs, sans égard à la différence de religion ni d'origine. Ils procédèrent aussi à l'épuration brutale des cadres, renvoyant dans la vie civile une foule d'officiers sans avoir pourvu à leur remplacement et provoquant ainsi une crise dangereuse. Puis l'école militaire de Pancaldi fut réorganisée sur le modèle de celle de Gross Lichterfelde, berceau des sous-lieutenants prussiens. L'école d'état-major, restée semblable à ce qu'avait été la nôtre lorsqu'on y formait les officiers de l'ancien corps d'état-major, se transforma en une académie, copiée sur celle de Berlin, avec trois ans de cours. Ensuite vint la fondation d'une école de tir, d'écoles d'application pour les officiers de cavalerie, d'artillerie de campagne, d'artillerie lourde; on ouvrit à Beylerbey sur le Bosphore une école à l'usage des étudiants destinés à devenir officiers de complément, à Yildiz un établissement de perfectionnement pour les cadres des divisions de réserve (rédifs), un peu partout des écoles de sous-officiers.

L'organisation des grandes unités ne fut pas moins profondément remaniée que l'instruction et les cadres. Elle ne comportait sous l'ancien régime que des armées (ordou) et des divisions; l'élément intermédiaire, le corps d'armée (col-ordou) fut obtenu par l'adoption du système ternaire (trois régiments formant un corps d'armée), qui supprimait les anciennes brigades.

Tous ces changements se sont opérés beaucoup trop brusquement. Les généraux turcs, avides de réformes et de progrès, ont agi avec une hâte fiévreuse et généralement sans méthode. Pour réussir à améliorer l'armée, il leur eût fallu quelques années de travail, à l'abri de toute attaque, de toute menace extérieure. Ils ont compté sans les adversaires de la

Turquie. Occupés à tout bouleverser, ils ont négligé de compléter les approvisionnements, de penser aux besoins des armées mobilisées, d'étudier la concentration des nouvelles unités. Les désastres de la dernière guerre furent la conséquence de leur précipitation et de leur imprévoyance.

Quelle est la responsabilité des missions militaires allemandes dans l'effondrement du système militaire ottoman? Des attaques très vives ont été portées contre les instructeurs prussiens et ces critiques sont la contre-partie obligée des éloges que la presse germanique ne leur a pas ménagés après la campagne turco-grecque de 1897.

A considérer la question de sang-froid et en se dégageant de tout préjugé politique, on doit conclure que la responsabilité directe du maréchal von der Goltz et de ses collaborateurs est assez restreinte parce que leur action n'a jamais pu s'exercer librement. Responsabilité implique autorité, et l'autorité des officiers étrangers a toujours été réduite à peu de chose.

Cependant n'oublions pas que von der Goltz pacha a approuvé, au lendemain même de la révolution de 1908, la réforme du recrutement sur la base de l'introduction des non-musulmans dans l'armée, réforme qui a eu des suites extrêmement fâcheuses [1].

On peut encore blâmer les Allemands de n'avoir pas su conformer leur enseignement tactique et stratégique aux capacités de leurs élèves. Des régiments prussiens et de l'Académie de guerre de Berlin, les officiers turcs revenaient avec l'idée bien arrêtée que seule l'offensive avec manœuvre enveloppante donne la victoire. Cette doctrine était ancrée dans leur esprit sous la forme d'un schéma rigide et étroit. On eut déjà l'occasion de s'en apercevoir pendant les grandes manœuvres de 1909 au nord d'Andrinople, les premières qu'aient jamais exécutées l'armée ottomane. Il suffira de citer à ce propos les observations du directeur lui-même : « La contre-offensive du parti Ouest ne put se produire, car aux efforts de l'assaillant qui consistaient à augmenter de plus en plus l'envergure de son mouvement enveloppant, la défense répondait en prolon-

1. *Die verjüngte Türkei und ihre Armee.* Vierteljahrshefte für Truppenführung und Heereskunde, année 1909, p. 21.

geant sans cesse son front du côté menacé, de sorte qu'il ne restait plus de troupes disponibles pour une attaque[1]. »

Cette leçon ne corrigea pas les chefs turcs. En 1912, contre un ennemi réel, ils agirent de même. Sur la foi de suppositions erronées, le commandant de l'armée de Thrace, Abdoullah pacha, un des disciples préférés du maréchal von der Goltz, déploya prématurément son armée pour tourner l'ennemi. Aux renseignements précis que lui envoyaient ses reconnaissances, « il répondit ironiquement en demandant si les officiers de cavalerie étaient munis de jumelles Zeiss et ajoutait qu'il était fâcheux de les voir prendre des régiments pour des corps d'armée[2] ». Ainsi les principes de la tactique chère aux Prussiens, mal compris ou mal digérés par leurs émules ottomans, conduisirent ceux-ci à s'enferrer en avant de Kirkkilissé.

Dans tout cela, il y a certainement plus de la faute des Turcs que de leurs professeurs, car ils exécutèrent maladroitement une théorie qui n'est pas mauvaise en soi. Le manque de souplesse, la raideur de leurs instructeurs n'en est pas moins critiquable.

Voilà pour la responsabilité directe, matérielle. La responsabilité morale des missions allemandes semble infiniment plus lourde. Jamais des officiers du rang et de la valeur de ceux qui entrèrent au service de la Turquie n'auraient dû accepter la position médiocre, voire humiliante, où un grand nombre d'entre eux ont été maintenus. Leur présence dans les rangs et sous l'uniforme ottomans équivalait presque à une approbation du despotisme hamidien et du désordre irréfléchi des unionistes. Elle concourut à endormir les Turcs, toujours portés à l'optimisme et à l'insouciance, au lieu de leur révéler leur faiblesse. En refusant leur collaboration, les instructeurs prussiens auraient obligé la Porte soit à leur donner une autorité suffisante, soit à assumer l'entière responsabilité de leurs erreurs.

1. *Erinnerungen an die Türkischen Herbstmanöver 1909. Ibid.*, Frhr. v. der Goltz, année 1910, p. 531.

2. Lieutenant Sélim, *Carnet de campagne d'un officier turc*, p. 57.

*
* *

On ne pourra accuser d'une complaisance semblable la nouvelle mission militaire du général von Sanders. Passant d'un extrême à l'autre par un saut prodigieux, elle se carre à l'aise dans l'armée ottomane devenue docile et soumise à ses volontés. Au manque d'unité succède une centralisation à outrance. Un officier prussien a été nommé sous-chef de l'état-major de l'armée, ce qui n'est que logique, mais en outre le général von Sanders a été placé à la tête du 1er corps d'armée (Constantinople), dont les divisions et les régiments auront leurs chefs pris parmi les trente-deux officiers allemands qui constituent la mission. Le corps d'armée de Constantinople deviendrait ainsi un corps d'armée modèle sur lequel les autres troupes se régleraient.

L'attribution de ce commandement au général von Sanders a soulevé en Turquie et hors de Turquie les plus vives protestations. Certains y voient une manœuvre des unionistes tendant à se servir des instructeurs étrangers pour écarter de l'armée les officiers qui sont hostiles à leur parti; d'autres redoutent la mainmise de l'Allemagne sur les détroits. Ce sont là des accusations d'un caractère politique, qui sortent du cadre de cette étude. Nous nous bornerons à envisager la question à un point de vue strictement militaire.

Est-il préférable de transformer en unités modèles tous les régiments d'un seul corps d'armée ou de créer soit un, soit deux régiments modèles dans chaque inspection d'armée? La première solution, adoptée par le général von Sanders, est combattue par un grand nombre de spécialistes. Il ne semble pas inutile de rapporter l'opinion d'un des hommes les mieux qualifiés pour donner son avis sur ce sujet, Imhoff pacha, l'instructeur allemand qui — von der Goltz pacha mis à part — a rendu les plus signalés services à l'armée ottomane.

« Je ne puis me représenter, dit-il, l'action d'un corps d'armée modèle couronnée d'un succès rapide et général, car je sais le temps qu'il faut au levain parti de Constantinople pour atteindre Bagdad, Erzeroum et Damas; en outre il est

douteux qu'il y trouve une pâte préparée à le recevoir et à laquelle il puisse se mêler efficacement. » Pour illustrer sa pensée Imhoff pacha raconte l'anecdote suivante.

Un chef kurde, au cours d'un voyage à Constantinople, apprit à connaître maintes inventions merveilleuses, entre autres le grog au rhum. Rentré dans son pays, il voulut régaler ses amis. Son serviteur apporte le breuvage; les invités y goûtent, mais le rejettent aussitôt avec force grimaces. « Que signifie ceci? » crie furieusement l'amphitryon. « Effendim, répond le domestique, j'ai fait tout mon possible pour imiter ce qu'on m'a montré à Stamboul. Comme je n'ai pu trouver ici les ingrédients voulus, j'ai remplacé le rhum par du jus de raisin, le sucre par du sirop et le citron par du vinaigre [1]. »

Voilà quel sort attend peut-être les efforts des instructeurs allemands s'ils les centralisent d'une manière exagérée au lieu d'en assurer la diffusion. Ils perfectionneront un seul corps d'armée, mais les treize autres ne bénéficieront pas des progrès qu'il accomplira. L'œuvre entreprise restera partielle et localisée.

Depuis l'époque lointaine du baron de Tott et du sergent Obert jamais les missions militaires n'ont occupé dans l'armée ottomane la place qu'il eut fallu pour donner un plein rendement; celle du général von Sanders n'échappera pas à cette règle, mais ce sera par sa propre faute, car c'est elle-même qui a tracé son programme et fixé ses attributions.

RÉGINALD KANN

1. *Die neue deutsche Militärmission in der Türkei; Nouvelle presse libre*, numéro du 7 décembre 1913.

OPINION SUR LES SENTIMENTS

DE L'ALSACE-LORRAINE

Dans la mémorable séance du Reichstag où furent discutées les interpellations sur les événements dont Saverne a été le théâtre, le ministre de la guerre prussien, général von Falkenhayn, après avoir parlé de l'attitude des Savernois, déclara : « Nous voulons extirper de la population l'esprit qui s'y est manifesté jusqu'ici et qui a provoqué les incidents de Saverne ».

Le chancelier von Bethmann-Hollweg, dans une lettre écrite le 21 juin 1913 au professeur Lamprecht de Leipzig s'exprime ainsi : « Nous sommes un peuple jeune; nous avons peut-être encore trop la foi naïve dans la force; nous faisons trop peu de cas des moyens fins, et ne savons pas encore que, ce que la force conquiert, la force seule ne suffit jamais à le conserver ».

Jamais le mode de germanisation appliqué en Alsace-Lorraine par l'Allemagne n'a été mieux caractérisé que par les paroles du ministre prussien et jamais il n'a été mieux jugé et condamné que par les paroles du chancelier.

Ce que le général von Falkenhayn voudrait extirper n'est autre chose que l'âme de l'Alsace et de la Lorraine. D'autres ont voulu l'endormir, cette âme; quelques-uns, la changer en âme allemande; mais les « extirpateurs » n'ont jamais permis l'application continue de la méthode douce. Nous

comprenons parfaitement que M. le professeur van Calker, ait pu s'écrier à la tribune du Reichstag : « C'est à en hurler de douleur ! Depuis seize ans je m'applique à faire disparaître les malentendus et à réconcilier les immigrés et les indigènes, et maintenant nous en sommes arrivés au point où l'on peut dire : tout est de nouveau fichu ! ».

Cette confession en termes pittoresques de l'insuccès de la germanisation prouve que M. van Calker, qui peut être considéré comme le type de l'immigré allemand bienveillant et conciliant, s'était singulièrement abusé sur les progrès de la réconciliation entre immigrés et indigènes. Aussi les conservateurs ne se sont-ils pas fait faute de lui répondre que, si, par les seuls incidents de Saverne « tout était cassé », cela prouve que ce tout était bien fragile.

Les événements de Saverne n'ont pas été une surprise pour les Alsaciens et Lorrains ; ils ne sont qu'un symptôme du mal endémique dont souffre tout le pays, mais un symptôme plus significatif que d'autres, parce qu'il est apparu à Saverne, la plus paisible ville du monde et à l'occasion de brutalités commises par des soldats allemands.

Les Allemands ont voulu ne voir dans l'affaire qu'une simple querelle entre militaires et civils, comme il peut s'en produire partout ; ce ne sont pas seulement des indigènes qui ont été molestés, disent-ils, mais aussi des immigrés ; et, d'ailleurs, ajoutent-ils, presque toute la presse allemande et le *Reichstag* ont pris parti contre les militaires ; et ainsi l'Alsace et l'Allemagne ont fraternisé dans cette lutte contre les abus de l'autorité militaire. — S'il en était ainsi, pourquoi donc ces gémissements dont le Reichstag a retenti ? Pourquoi l'aveu que tout est « fichu » ? Et, d'abord, il n'est pas vrai que tous les immigrés ni même une notable partie se soient délibérément mis du côté des indigènes. Les journaux officieux comme la *Strassburger Post* et la *Metzer Zeitung* — et ceux-là seuls comptent pour la grande majorité des immigrés — ont cherché au début à nier les faits, et, lorsqu'en face de l'évidence cette audace devint grotesque, à atténuer les fautes commises. Plus tard, lorsqu'il apparut que l'affaire produirait un conflit entre les autorités civiles et militaires, des immigrés se sont imposés une certaine

réserve, non par sympathie pour les indigènes, mais bien dans l'intérêt même de la cause allemande que compromettait le cynisme des illégalités commises.

Mais voici qui prouve clairement qu'il s'agit d'autre chose et de plus que d'un différend entre civils et militaires : c'est bien en leur qualité d'Alsaciens que les soldats ont été insultés par la dénomination de « Wackes ». Tous les Alsaciens ayant encore conscience de leur race — et c'est l'immense majorité — ont bondi sous l'injure. Beaucoup se sont souvenus qu'eux aussi avaient été traités de même façon au régiment, et le ressentiment qu'ils en avaient gardé s'est accru.

Personne dans le pays ne s'est trompé sur le vrai sens des protestations alsaciennes. On s'indignait contre les ignominies du lieutenant et du colonel, mais on se disait aussi que les procédés de ces militaires, pour être empreints d'une plus grande brutalité, ne différaient pas sensiblement de ceux dont les Allemands usent depuis l'annexion contre les Alsaciens-Lorrains. Les événements de Saverne ont poussé au paroxisme l'antipathie entre les Alsaciens-Lorrains et les Allemands, antipathie innée qu'ont entretenue, depuis l'annexion, les mauvais traitements infligés aux conquis par les conquérants. M. Jaurès se trompe, quand il croit qu'en Alsace-Lorraine les deux populations se sont rapprochées par suite de l'incident de Saverne. Le correspondant berlinois de l'*Humanité*, le député socialiste Weil s'est trompé, quand il a déclaré à la tribune du Reichstag : « Il est hors de doute que d'ici quelques années, d'ici un an, le développement normal de l'Alsace-Lorraine eût pu être considéré comme complet. La population s'était résolue au rattachement définitif avec l'Allemagne. *Aujourd'hui ce n'est plus le cas...* » Est-il admissible qu'après quarante-deux ans de régime allemand, la population se soit décidée au « rattachement définitif avec l'Allemagne », et que, dans la quarante-troisième année, elle se soit subitement ravisée à propos d'incidents qui, pour être très graves, n'ont cependant pu étonner outre mesure des populations vivant depuis bien longtemps sous la domination des germanisateurs?

*
* *

Les événements de Saverne ont de nouveau attiré l'attention du monde entier sur la situation anormale où se trouvent les provinces séparées de la France en 1871. Cet état de choses n'est pas seulement déplorable pour les Alsaciens-Lorrains; il est dangereux pour la paix du monde. La question d'Alsace-Lorraine, que les Allemands prétendent n'exister plus, est au fond de toutes les difficultés auxquelles se heurtent les bonnes volontés désireuses d'amener une entente entre les peuples civilisés. Et, d'autre part, en même temps qu'elle est une cause de souffrance pour les Alsaciens-Lorrains, elle est une cause d'embarras et de malaise pour l'Empire. Aucun des vingt-cinq États qui forment le territoire de l'Empire Allemand n'a imposé autant de travail ni créé autant de soucis aux hommes d'État de l'Empire que l'Alsace-Lorraine.

En 1911, lors des débats de la nouvelle constitution, le gouvernement d'Empire a fait valoir qu'à l'avenir le centre de gravité pour toutes les questions concernant le *Reichsland* serait transféré, de Berlin à Strasbourg, et qu'ainsi le Reichstag ne serait pas continuellement saisi des affaires particulières du pays annexé. Or il n'en a rien été. A peine la constitution votée, s'est produite l'interpellation sur les nouvelles lois d'exception destinées à museler la presse de langue française; et voilà que le scandale de Saverne a occupé le Reichstag pendant plusieurs séances. Il en sera ainsi, tant que la population n'aura pas été moralement conquise par les Allemands.

Si cette conquête morale n'est pas faite, comme on le voit avec évidence, est-il vrai que l'Alsace-Lorraine se soit au moins habituée à vivre dans l'Empire allemand de telle sorte que sa séparation de l'Allemagne lui créerait de sérieuses difficultés? Depuis quelques années, on fait valoir que les Alsaciens-Lorrains sont pacifistes, qu'ils ne désirent pas s'affranchir au prix d'une guerre; qu'ils demandent seulement l'autonomie dans le cadre de l'Empire allemand; que les liens économiques entre eux et l'Allemagne se resserrent de jour en jour; qu'un changement de nationalité leur causerait de graves préjudices; que, d'ailleurs, la politique intérieure de la France offense la

majorité des Alsaciens-Lorrains; bref que, tout bien pesé, ils acceptent l'état de chose créé par le traité de Francfort.

Pour réponse à ces assertions, je pose la question suivante : Quelle serait l'attitude probable de la population d'Alsace-Lorraine en cas du retour du Reichsland à la France?

J'écarte les raisons de sentiment; je ne reviens pas sur les faits qui prouvent la persistance de l'antipathie, j'examine seulement la valeur des raisons qui pourraient engager le *Reichsland* à souhaiter le maintien du *statu quo*.

Accordons que la situation économique de l'ensemble du pays a été améliorée; mais en quoi les avantages acquis pourraient-ils être compromis par le retour de l'Alsace-Lorraine à la France? Il ne faut pas oublier que le poids des impôts, si lourd qu'il soit en France, l'est beaucoup plus encore en Alsace-Lorraine. Quant à la perte des nouveaux débouchés que l'industrie et le commerce des provinces annexées se sont créés en Allemagne, elle serait vite compensée par la réouverture des débouchés vers la France. L'agriculture n'aurait rien à redouter d'un changement. D'ailleurs, la population ne se compose pas que de patrons; pour les ouvriers et employés, la préoccupation des intérêts économiques ne pourrait empêcher le plus grand nombre de suivre le courant de leurs sympathies.

Mais que serait l'attitude des partis politiques et religieux, qui divisent l'Alsace-Lorraine? C'est ici qu'il faut regarder de près.

Les socialistes furent les premiers après la guerre de 1870, à s'organiser en parti politique ; ils se sont immédiatement affiliés au parti socialiste allemand; le travail de propagande fut fait au début exclusivement par des immigrés. Le parti est donc d'importation allemande; mais la masse de ses adhérents est recrutée parmi les indigènes, qui ont également fourni quelques chefs; il représente actuellement à peu près un cinquième des électeurs. On sait qu'il attire un grand nombre de mécontents qui, ne trouvant de satisfaction dans aucun autre groupe socialiste, votent par dépit avec le parti le plus extrême. Le parti, d'essence internationale, antimonarchique, et avant tout économique, trouverait un champ de travail aussi fertile, si non plus, en France qu'en Allemagne. Les socialistes

par ailleurs étant en grande majorité indigènes ne se distinguent pas des autres Alsaciens ; ils ont la même mentalité, les mêmes sentiments. Il n'y a pas de doute qu'ils échangeraient très volontiers la nationalité allemande contre la nationalité française.

Le parti démocratique, pour ne pas être très nombreux, n'en exerce pas moins une assez grande influence surtout dans le Haut-Rhin. Il est exclusivement composé d'indigènes : son programme ressemblant fort à celui des républicains de gauche en France, le retour à la France des provinces annexées lui offrirait de plus grandes facilités pour réaliser ses aspirations. Fondé à Colmar en 1895, il gagna bientôt des adhérents dans toute l'Alsace-Lorraine et contribua notamment dans le Haut-Rhin à la création d'importants groupements démocratiques à Mulhouse et à Sainte-Marie-aux-Mines. Ceux-ci se sont affiliés au parti progressiste — dont je vais parler — tout en continuant à revendiquer l'autonomie républicaine ; mais la direction du parti démocratique, qui a son siège à Colmar a conservé son entière indépendance ; elle ne veut pas, sous prétexte de mieux combattre le cléricalisme avec les progressistes, faire les affaires de la germanisation. L'organe attitré du parti démocratique est l'*Elsass-Lothinger*, quotidien paraissant à Colmar. Sa politique est vaillamment soutenue par le *Journal d'Alsace-Lorraine* de langue française paraissant à Strasbourg.

Le parti progressiste se compose d'immigrés et d'indigènes modérés ou avancés ; on peut dire que la moitié de ses adhérents se sentiraient bien vite à l'aise dans la république française. Quant à l'autre moitié composée d'immigrés, nous examinerons son cas plus loin où nous aurons quelques mots à dire sur l'ensemble des immigrés. Le parti progressiste est le produit de la fusion des partisans de la politique nationale-libérale allemande et des libéraux alsaciens, lesquels sont en majorité protestants. Sa composition disparate entrave beaucoup la liberté de ses mouvements. Les démocrates qui s'y sont en partie ralliés pour la lutte anticléricale le gênent considérablement dans ses tendances gouvernementales. Ses organes de presse sont les journaux gouvernementaux et germanisateurs, notamment la *Strassburger Post*.

Le parti conservateur ne renferme que de très rares indigènes. Il vient de se réorganiser sous la dénomination de

« parti moyen », et se recrute en grande partie parmi les fonctionnaires immigrés ou les descendants d'immigrés. Primitivement il ne comprenait en somme que les partisans du docteur Haeffel à Bonneviller, rallié de la première heure. L'échec de M. Haeffel aux dernières élections législatives pour le Reichstag lui a donné l'idée de créer une organisation pour les luttes futures. Cette entreprise est encouragée par les pangermanistes qui trouvent le parti progressiste trop tiède au point de vue de la germanisation.

Les quelques indigènes du parti moyen commenceraient par se résigner et seraient bientôt des ralliés sous le régime français; de même qu'ils se sont le plus vite ralliés au régime allemand en 1871. Quant aux immigrés, je répète que nous y reviendrons tout à l'heure.

Restent le parti du Centre alsacien-lorrain et le parti lorrain qui ne font qu'un seul parti au point de vue où nous sommes placés. La différence entre les deux, c'est que le parti lorrain est exclusivement indigène, tandis que le parti du Centre, notamment en Lorraine, compte beaucoup d'immigrés.

Le parti lorrain est détesté par les Allemands comme « nationaliste »; cette qualité n'est pas imputée par eux au Centre alsacien-lorrain, ce Centre n'a jamais rien entrepris contre les nationalistes; il les a au contraire soutenus dans les luttes électorales contre les amis du gouvernement.

Le parti lorrain et le centre alsacien-lorrain sont des partis catholiques. Les Allemands s'étaient leurrés de l'espoir qu'en raison de la politique anticléricale de la France, les sympathies des catholiques indigènes se détourneraient de l'ancienne patrie. On escomptait l'appui des catholiques pour l'œuvre de la germanisation; c'était une illusion. Certes les catholiques surtout dans la presse, qui est dirigée et rédigée par des prêtres, ont souvent donné libre cours à leur ressentiment contre les mesures prises en France pour la défense laïque et la séparation des Églises et de l'État; ils ont menacé pour ainsi dire de devenir de bons Allemands; mais, au premier déboire que l'administration allemande leur a procuré, ils ont tout de suite dénoncé leur patriotisme allemand. De fait, tous les indigènes du parti centriste et tout le parti lorrain seraient enchantés du retour de l'Alsace-Lorraine à la France.

Ce qui empêche souvent de voir clair dans l'appréciation des sentiments de la population au point de vue national, ce sont les questions confessionnelles, qui malheureusement divisent ce petit pays beaucoup plus qu'elles ne le faisaient sous le régime français.

Les immigrés sont en grande partie protestants et anticléricaux. Au point de vue confessionnel, ils sont par suite les alliés naturels des protestants indigènes, et cela mène dans le domaine de la politique intérieure à des accords électoraux de nature à troubler les idées qu'un Français vivant en dehors du milieu alsacien peut se faire des choses alsaciennes. La question de nationalité n'étant pas directement en cause, des Alsaciens qui, par ailleurs, n'ont rien abandonné de leurs sentiments envers l'ancienne patrie, marchent la main dans la main avec les Allemands contre d'autres Alsaciens; mais ces indigènes qui se trouvent ainsi rangés en deux camps adverses, n'ont au fond rien à se reprocher réciproquement au point de vue national.

Les catholiques en Alsace-Lorraine ne pourront jamais s'entendre avec les Allemands pour la raison que le plus grand nombre des immigrés et l'administration sont protestants. Ils supporteront plutôt un régime indifférent ou même hostile au point de vue religieux qu'un gouvernement pénétré d'idées et de tendances protestantes et travaillant, même sans le vouloir expressément, au profit d'une confession hostile à celle de la majorité des habitants du Reichsland. Sur les 1 875 000 habitants de l'Alsace-Lorraine, on compte plus de 1 400 000 catholiques. En faisant la part des catholiques socialistes et immigrés, il reste plus d'un million de catholiques indigènes sur lesquels l'influence des partis lorrain et centriste s'étend. Or, il est à noter que les liens qui rattachaient le parti centriste alsacien au parti du Centre allemand ont été rompus en 1911, à l'occasion du concours que le Centre allemand prêta au gouvernement pour l'établissement de la nouvelle constitution de l'Alsace-Lorraine. Les députés catholiques alsaciens qui avaient fait partie de la fraction du Centre au Reichstag en sont sortis à ce moment. Aujourd'hui, de tous les partis existant en Alsace-Lorraine, les seuls socialistes se sont affiliés à un parti allemand; mais nous avons vu que les indigènes de ce parti

comme ceux de tous les autres, s'acclimateraient aisément dans la République française.

Pour préjuger de l'attitude probable de la population au cas du retour de l'Alsace-Lorraine à la France, il ne faut pas tenir compte du reproche que les Alsaciens-Lorrains s'adressent les uns aux autres dans les luttes électorales — le reproche de faire les affaires des immigrés. — Les Alsaciens et les Lorrains, qui sont bien français en cela encore, médisent facilement d'eux-mêmes. Mais que survienne une affaire comme le scandale de Saverne; immédiatement il se produira une séparation nette entre indigènes et immigrés.

Et maintenant voyons, pour terminer cette revue des groupements en Alsace-Lorraine, ce que serait l'attitude probable des immigrés en cas de changement de nationalité.

Il y a aujourd'hui sur les 1 875 000 habitants de l'Alsaec-Lorraine environ 400 000 immigrés et descendants d'immigrés. Les militaires et leurs familles y comptent pour plus de 200 000. Ceux-ci quitteraient le pays immédiatement et seraient suivis de près par l'armée de fonctionnaires. La minorité qui resterait et qui se composerait en grande partie de commerçants, d'employés et d'ouvriers s'assimilerait très vite; une grande partie de ceux qui accepteraient le nouvel état de choses ferait même probablement surenchère de loyalisme français.

*
* *

Il est par conséquent permis de dire que, si l'Alsace-Lorraine retournait à la France, l'immense majorité de sa population deviendrait ou redeviendrait française. On objectera que c'est là une hypothèse hasardée. A cela, je répondrai que personne n'a jamais osé prétendre que, lors de l'annexion, les habitants de l'Alsace-Lorraine aient accepté autrement que contraints et forcés leur nouvelle condition; d'autre part, personne, même parmi les Allemands, n'estime que, pendant quarante-trois années écoulées, les indigènes sont devenus allemands de cœur. On fait uniquement valoir des raisons économiques et politiques pour démontrer que les indigènes sont en voie de se réconcilier avec le fait accompli; mais ces arguments ne résistent pas à un examen sérieux. Quant à la

conquête morale, les Allemands en sont encore à chercher les moyens de l'entreprendre.

Malgré les mille tracasseries policières contre la diffusion de la culture française, contre l'usage et l'enseignement de la langue française, contre les mœurs françaises des sociétés littéraires et sportives, l'esprit que le général von Falkenhayn voudrait extirper a gagné en étendue et en profondeur. Et, qu'on n'argue pas des résolutions prises par des sociétés pacifistes, et même par la deuxième chambre du Parlement d'Alsace, qui a déclaré que l'Alsace-Lorraine ne veut pas être l'objet d'une guerre entre la France et l'Allemagne. Ces manifestations ne sont nullement en contradiction avec notre thèse, pas plus que l'acceptation du fait accompli par tous les partis politiques, pas plus que la demande d'une autonomie complète dans le cadre de l'Empire allemand. Évidemment personne en Alsace-Lorraine n'attend ni ne demande que la France déclare la guerre à l'Allemagne pour se faire rendre les provinces perdues. Mais c'est un sophisme que de dire : l'Alsace-Lorraine ne peut faire retour à la France qu'à la suite d'une nouvelle guerre entre la France et l'Allemagne ; l'Alsace-Lorraine ne veut pas de cette guerre ; donc l'Alsace-Lorraine désire rester incorporée à l'Allemagne. La question d'Alsace-Lorraine en tant qu'internationale ne dépend pas de la volonté des Alsaciens-Lorrains. Elle peut d'ailleurs se résoudre autrement que par une guerre entre la France et l'Allemagne. Il n'est nullement dit que jamais l'Allemagne n'aura besoin du concours de la France et qu'il ne se présentera jamais telle conjoncture où la revision du traité de Francfort lui apparaîtra comme le moindre mal.

Quant au respect du fait accompli, il est certain qu'il doit être la base de toute activité politique pratique. Il est la règle dans les relations de la France et de l'Allemagne depuis 1871 et aucun homme sensé ne demandera aux annexés d'être plus français que les Français.

En ce qui concerne l'autonomie, le peuple d'Alsace-Lorraine ne peut pas la demander autrement que dans le cadre de l'Allemagne, tant que le traité de Francfort subsiste. Cette aspiration vers l'autonomie est donc en dehors de la question que nous avons soulevée.

C'est notre conviction, non point aveugle, mais réfléchie et raisonnée que le retour de l'Alsace-Lorraine à la France se ferait sans difficulté. La réintégration aurait lieu sans heurt ; il y aurait du jour au lendemain 1500000 Français de cœur et d'âme en plus.

Nous n'avons rien exagéré, nous nous sommes efforcé de faire taire nos propres sentiments profondément remués par les récents événements de Saverne. Nous avons voulu dire « objectivement » ce qui est. Le fossé qui sépare les indigènes des immigrés n'a pas été comblé ; on n'a pas même bâti de ponts pour permettre le passage. Les relations de sociabilité n'existent pas entre les deux populations. Elles sont séparées par leur mentalité, leurs mœurs et leur caractère. *Les Allemands et les Alsaciens-Lorrains sont de civilisations différentes.*

Citons, pour terminer, l'opinion d'un savant allemand, le professeur Fœrster, de Munich ; il montre dans son livre sur l'Éducation civique, que les insuccès de la politique allemande dans les provinces-frontières sont imputables à l'application de méthodes irrationnelles de répression aux Polonais, aux Danois et aux Alsaciens. Il constate que « l'Alsace, pays d'origine archi allemande, a encore, quarante ans après son retour à l'Allemagne, des sentiments français dans une étonnante mesure ou au moins pas de sentiments germanophiles ». Il met en opposition la façon pleine de tolérance et de générosité dont les Français, dignes émules des Romains, ont traité les habitants des pays conquis, et notamment les Alsaciens, à la manière allemande, et il répète : « Après plus de quarante ans nous n'avons pu de nouveau germaniser cette population. » De ce témoignage, rapprochez le « Tout est fichu » du professeur van Calker de Strasbourg ; le « Ce n'est pas le cas », du socialiste Weil, la confession du chancelier von Bethmann-Hollweg, et tant d'autres assertions que l'on pourrait produire en longues files. Et l'on verra bien que nous n'avons pas fait une hypothèse hasardeuse, en affirmant que, sans difficulté, l'Alsace-Lorraine redeviendrait française.

UN ALSACIEN

L'ŒUVRE PHILOSOPHIQUE

DE

M. E. BOUTROUX

Il y a deux manières de philosopher. Veut-on, comme dit Comte, « savoir pour pouvoir »? Alors, la philosophie ne saurait guère être conçue que comme une généralisation ou une systématisation de la science, déjà tout orientée vers l'action. Elle ne retient des choses, que ce qui les fait objets de science, clairs pour l'entendement et maniables pour la pratique; elle les voit simples et inertes, sans profondeur ni spontanéité. Estime-t-on qu'avant de chercher des instruments à l'action humaine, il y a lieu de s'enquérir de la valeur et du sens de cette action elle-même? Est-on soucieux surtout de la vie intérieure et de ses destinées? Alors, c'est vers l'art, vers la religion que la philosophie se tourne; elle ne voit plus dans la science qu'un symbolisme commode; elle découvre la vie sous le mécanisme, l'âme sous le corps, la richesse sous la simplicité, le mouvement sous l'immobilité. Si, aujourd'hui encore, l'antique philosophie paraît incertaine de sa voie; si, curieuse de science, elle reste à l'aise dans nos « Facultés des lettres »; si, exclusivement mathématique avec un Descartes, elle se retrouve morale et religieuse avec un Kant ou un Fichte, esthétique avec un Schopenhauer ou un Bergson; si, malgré toutes les conquêtes de « l'esprit de géométrie », elle

garde pour « l'esprit de finesse » une visible préférence, ce n'est pas là, sans doute, l'effet d'un hasard. Il faut y voir la manifestation de deux besoins différents de l'esprit humain, à qui il ne servirait de rien de conquérir l'univers s'il ne s'était d'abord conquis lui-même.

L'œuvre de M. Boutroux restera et vaudra comme l'analyse la plus pénétrante, la plus complète, la plus nuancée qui ait été faite de cette fondamentale antinomie. Non pas sans doute qu'il faille lui réserver l'honneur de l'avoir aperçue : elle s'impose à toute réflexion philosophique. Non pas encore qu'il ait été le seul en son siècle à oser la résoudre contre le scientisme assez gros où la pensée parut se complaire : avant lui Renouvier, l'admirable dialecticien des *Essais de critique générale*, avait soutenu de rudes combats en faveur de la liberté et de la personnalité ; avant lui encore, Ravaisson, fidèle à l'inspiration de notre grand Maine de Biran, était allé demander à la conscience le sens véritable d'une nature pénétrée et dominée par la Pensée ; et plus récemment J. Lachelier, après avoir subordonné le mécanisme à la finalité, nous avait invités « à subordonner la finalité elle-même à un principe supérieur et à franchir par un acte de foi morale les bornes de la pensée en même temps que celles de la nature ». Ce qui est propre à M. Boutroux, ce sont moins ses affirmations que sa méthode, la conception très large et très synthétique qu'il eut de la philosophie. Averti, par l'expérience de l'éclectisme, des dangers d'une philosophie purement littéraire et oratoire et ne pouvant songer à séparer la métaphysique et la science, dont l'union fut si féconde chez un Aristote, un Descartes ou un Leibniz, mais, d'autre part, sensible à la vérité plus large et plus humaine qui est le privilège de l'art et de la vie morale ; aussi apte à la vision intuitive du réel complexe qu'à la déduction rigoureuse et à la notation abstraite ; aussi « fin » que « géomètre », M. Boutroux était mieux préparé que quiconque à opposer et à rapprocher, dans leur irréductible autonomie comme dans leur nécessaire solidarité, les deux grandes tendances qui tiraillent, plus que jamais, la pensée humaine. « Science et religion », « science et vie », « morale et religion », « science et philosophie », « religion et science » : ces titres, choisis au hasard parmi ceux de ses

livres, articles ou conférences, suffisent à montrer combien une telle préoccupation lui fut impérieuse et constante. « La philosophie, écrivait-il déjà dans l'introduction de sa traduction de la *Philosophie des Grecs* d'Ed. Zeller, la philosophie qui prend le nom de science descend imprudemment sur un terrain où, tôt ou tard, elle sera refoulée par un adversaire mieux armé pour la lutte. » Mais « ne poursuit-elle pas, en définitive, d'abord la distinction de la chose donnée et de l'agent créateur, de l'objet et du sujet, de la raison et de la volonté, de la science et de la morale, ensuite le rapprochement et la réunion de ces deux termes en un principe suprême »? Si cette hypothèse était fondée, la philosophie « impliquerait et des éléments scientifiques et des éléments religieux ou artistiques; elle aurait pour mission spéciale d'établir de justes rapports entre ces éléments ». Pour ancien qu'il soit déjà, ce texte ne nous en paraît pas moins toujours très significatif de l'attitude originale de M. Boutroux. Confrontation de la science et de la vie, de la nature et de l'homme, des choses et de nos aspirations; établissement de « justes rapports » entre ces éléments divers de la spéculation : telle est la tâche à laquelle il n'a pas cessé de donner toutes ses forces.

*
* *

C'est à l'histoire de la philosophie que M. Boutroux a consacré son enseignement presque entier et la plus grosse part de son œuvre écrite, ainsi qu'en témoignent ses *Études d'histoire de la philosophie*, ses introductions à la *Monadologie* et aux *Nouveaux Essais* de Leibniz, ses livres sur *Pascal* et *William James*, voire même *Science et Religion*, où l'exposé des idées personnelles de l'auteur est resserré en cinquante pages. Mais, professeur à l'École Normale ou à la Sorbonne, M. Boutroux ne terminait jamais un exposé historique sans se demander : Quelle est la valeur de cette doctrine? Quel enseignement pouvons-nous en retenir? Qu'en reste-il aujourd'hui? Et le seul timbre de la voix, à la fois si douce et si nette, si calme et si prenante, disait l'émotion de l'historien et le sérieux de sa tâche. Témoin des efforts faits par les philo-

sophes du passé pour résoudre les questions qui l'agitaient lui-même, comment n'eût-il pas partagé l'angoisse de leurs recherches et la joie de leurs conquêtes? Persuadé d'instinct que la vérité ne peut être le prix instantané d'un artifice de rhétorique ou d'un ingénieux dispositif d'expérience, qu'elle suppose la mise en jeu de toutes les puissances humaines, comment ne se fût-il pas soucié de recueillir d'abord les vues nécessairement fragmentaires, mais peut-être complémentaires, que les systèmes et les doctrines nous donnent de cette inconnue? Préoccupé enfin de justifier, de fonder « le point de vue de l'homme », comment eût-il pu se dispenser de regarder la pensée humaine à l'œuvre dans ses plus hautes créations?

Mais l'histoire n'a pas été seulement pour M. Boutroux un champ d'observation. Elle a été pour lui une expérimentation décisive. Dans son effort même pour constituer sa méthode, il a trouvé une vérification précieuse de ses vues théoriques les plus hardies sur la réalité irréductible de l'individu, la solidarité nécessaire de nos diverses facultés psychologiques, la transcendance de la vie aux catégories purement logiques.

Quel est, se demande M. Boutroux dans l'importante introduction aux *Études d'histoire de la philosophie*, quel est l'objet propre de l'histoire de la philosophie? Quelle est la méthode qu'il convient d'y suivre? S'agit-il de rassembler simplement et de classer selon la géographie et la chronologie les faits auxquels convient l'épithète de philosophiques? S'agit-il, ce triage une fois opéré, de rattacher chacun de ces faits aux particularités du milieu où il s'est produit comme à ses conditions ou à ses causes? Ou bien, si l'on estime que la philosophie a, jusqu'à un certain point, une existence et un développement propres, constitue une sorte d'organisme, s'agit-il de démêler et de suivre ce développement autonome à travers les inventions en apparence capricieuses des individus? Considérerons-nous chaque philosophe comme l'instrument plus ou moins docile d'un esprit immanent et universel?... N'y a-t-il pas enfin une conception de l'histoire de la philosophie, très plausible à cause de son rapport aux sciences positives, suivant laquelle la tâche de l'historien serait de prendre pour objet d'étude, non la philosophie, mais les philosophes et de montrer à propos de chacun d'eux, dans une analyse psychologique, par quelle évolution, étant donné son tempérament, son éducation et les circonstances de sa vie, il a dû nécessairement produire des idées qu'il a mises au jour?

Tout en reconnaissant l'intérêt et la valeur de ces diverses conceptions, M. Boutroux les écarte comme timides ou aventureuses, et il conclut que l'objet propre de l'histoire de la philosophie ce sont les doctrines elles-mêmes considérées comme des individualités vivantes, des touts organiques et animés, dont les parties se tiennent et se conditionnent et qui ne peuvent être compris du dehors.

Ne voir dans les systèmes que les moments d'une évolution qui les entraîne irrésistiblement, les éléments d'une synthèse où ils s'absorbent, les résultantes mécaniques d'un milieu qu'ils expriment sans le modifier, c'est toujours les traiter en choses, et l'analyse à laquelle on les soumet ainsi, pour semblable qu'elle soit à celle que la science applique avec succès à l'étude du monde matériel, n'en laisse pas moins échapper tout ce qu'ils présentent d'original et de caractéristique. Et comment prétendrait-on connaître une chose en négligeant ce qui lui est propre? Disons au contraire avec Aristote : ζητεῖται τὸ ἴδιον, c'est l'individuel qu'il nous faut. Ne nous obstinons donc point à pratiquer, dans l'histoire des idées, une méthode si peu appropriée à la nature de ce nouvel objet. Les systèmes ne peuvent être détachés, sans doute, du temps et du milieu où ils ont pris naissance, mais ils n'y ont pas leur explication totale, chacun étant l'œuvre originale et contingente d'une liberté. Ils sont l'œuvre d'une même pensée, mais d'une pensée toujours créatrice, et dont la libre marche déjoue les calculs. Le philosophe, à cet égard, est « comme l'artiste, qui ne se propose pas de compléter, par un détail nouveau, la part de beauté qu'ont pu réaliser ses prédécesseurs, mais qui prétend exprimer, pour son propre compte, et d'un seul coup, le beau total, tel qu'il le conçoit. La philosophie est œuvre personnelle. En un sens, elle ne se transmet pas. » Une doctrine est une individualité. Mais quel moyen de connaître un individu sans entrer en relations directes et personnelles avec lui? Sans négliger les renseignements extérieurs, l'historien se mettra donc en face et comme au cœur de la doctrine elle-même. Il lira, relira et méditera les textes jusqu'à ce que leur harmonie interne lui en devienne sensible, jusqu'à ce qu'il voie les membres disjoints de cette chose apparemment morte se rejoindre, se ranimer et revivre. Et, parce que la

philosophie n'est pas seulement affaire d'entendement, mais affaire d'âme, il ne croira pas être parvenu à pénétrer l'œuvre qu'il n'aurait pas essayé d'aimer. Qui ne se rappelle l'émouvante invocation que M. Boutroux adressait, avant de l'étudier, à l'auteur des *Pensées*?

Pascal, avant d'écrire, se mettait à genoux, et priait l'Être infini de se soumettre tout ce qui était en lui, en sorte que cette force s'accordât avec cette bassesse. Par les humiliations, il s'offrait aux inspirations. Il semble que celui qui veut connaître un si haut et rare génie dans son essence véritable doive suivre une méthode analogue, et, tout en usant, selon ses forces, de l'érudition, de l'analyse et de la critique, qui sont nos instruments naturels, chercher, dans un docile abandon à l'influence de Pascal lui-même, la grâce inspiratrice qui seule peut donner à nos efforts la direction et l'efficace.

Et qui ne sait l'admirable résurrection que cette soumission parfaite à son sujet a permis à M. Boutroux? Résurrection d'un Pascal vivant, humain dans sa sublimité, — et combien plus riche que toutes les images que nous en avions! « Il y a en Pascal un savant, un chrétien, un homme. Chacun des trois est un tout, l'un est l'autre et les trois ne font qu'un. »

M. Faguet a dit qu'après ce livre « il y eut deux choses nouvelles : un grand philosophe mieux ou plus profondément fouillé; et un professeur de philosophie aiguisé et affiné par l'étude nouvelle qu'il venait de faire; deux choses nouvelles : le Pascal de Boutroux et le Boutroux de Pascal ». Le mot est aussi juste que spirituel. Mais il ne s'applique pas au seul *Pascal*. M. Boutroux doit à l'histoire autant que l'histoire lui doit. Il n'eût pas été le critique si avisé qu'il fut, et l'interprète si pénétrant, s'il n'avait apporté dans l'étude du passé une idée *a priori*, l'idée que l'homme est vraiment un être, une activité, une liberté, et non pas seulement un remous anonyme dans l'océan des forces éternelles; mais cette idée, dont il nous faut maintenant montrer l'importance philosophique, n'a cessé de se confirmer, de se préciser en lui au contact de l'histoire et, par elle, de la vie.

*
* *

Le problème de la liberté a perdu aujourd'hui — du fait d'une conception nouvelle de la vérité scientifique que personne, d'ailleurs, n'a plus efficacement aidée à se formuler que M. Boutroux lui-même — beaucoup de son acuité passée. Mais il se présentait tout autrement encore, il y a quarante ans. La science avait posé le principe du déterminisme comme postulat fondamental de ses recherches; la philosophie, renchérissant sur une affirmation après tout fort légitime, avait transformé le postulat en vérité objectivement démontrée, et l' « axiome éternel » de Taine menaçait finalement de peser aussi lourd à la conscience humaine que l'antique destin. — Oui ou non, l'homme a-t-il l'initiative et la responsabilité de ses actes? Oui ou non, une telle puissance ferait-elle de lui un empire dans un empire et, au sens étymologique du mot, une monstruosité? Oui ou non, est-il possible de reconnaître dans le monde assez de contingence pour que la liberté cesse d'y paraître un inconcevable prodige et puisse y trouver un point d'application? Ces questions pouvaient sembler alors préliminaires à toute métaphysique spiritualiste. Elles font l'objet du premier livre qu'ait publié M. Boutroux, *De la Contingence des lois de la nature*, livre d'une densité extrême, impossible à résumer, et dont il faut nous borner à rappeler les conclusions.

Il s'agit de savoir si tout est nécessaire. Mais d'abord à quel signe reconnaît-on qu'une chose est nécessaire? Ou plutôt — car il ne peut être question dans le monde donné d'une unité qui exclurait toute multiplicité — à quel signe reconnaît-on l'existence d'un rapport nécessaire entre deux choses? Trois définitions différentes ont été données de la nécessité : celle des philosophies de l'identité pour qui tout jugement est analytique, et toute vérité tautologique; celle du criticisme qui, concédant que l'analyse suppose des synthèses préalablement données, persiste à croire que ces synthèses sont posées par l'esprit *a priori*, et donc nécessairement; celle du déterminisme empiriste qui, à défaut d'identités ou de synthèses *a priori*, cherche et pense réussir à retrouver partout des coexistences

constantes. Pour arriver à une démonstration complète et décisive de la contingence des rapports donnés entre les choses, conclut l'auteur, il faut donc montrer que ce ne sont ni des rapports analytiques où le second terme puisse être immédiatement tiré du premier, ni des synthèses *a priori* telles que, posant le premier terme, l'esprit ne puisse se refuser à poser le second, ni des relations de fait invariablement vérifiées.

Comme il a distingué plusieurs types de nécessité, M. Boutroux distingue encore dans l'univers plusieurs mondes qui y forment comme des étages superposés, tels les mondes de la matière, de la vie et de la pensée; et ces deux distinctions combinées dessinent en quelque sorte la charpente de l'ouvrage. S'installant successivement, pour ainsi dire, dans chacun de ces mondes, M. Boutroux cherche à y reconnaître les marques de la nécessité, au triple sens où nous venons de prendre ce mot : mais c'est la contingence, au contraire, qui lui apparaît partout.

La science montre en chaque forme de l'être la préparation et comme le support d'une forme supérieure : la conscience, par exemple, ne se manifestant que chez les vivants et la vie ayant elle-même des conditions physiques déterminées. Elle s'est attachée aussi avec succès à retrouver les formes intermédiaires qui établissent, entre tous les êtres de la nature, une gradation insensible et une apparente continuité. Mais solidarité n'est pas détermination, et continuité n'est pas identité. Il est impossible de rattacher le supérieur à l'inférieur par un lien de nécessité. Raisonne-t-on *a priori* et prétend-on d'abord tirer l'un de l'autre par voie d'analyse? La tentative apparaît paradoxale dès qu'on se met en face de la réalité concrète. Ni du possible au réel, ni de la quantité à la qualité, ni de la matière à la vie, ni de la vie à la pensée le passage ne se fait du même au même : il implique, chaque fois, l'addition d'éléments nouveaux et irréductibles, disons le mot — une véritable création. L'inférieur ne fournit qu'une matière au supérieur, et celui-ci apparaît toujours à son égard comme « d'un autre ordre ». Dira-t-on que pour n'être point analytique, mais synthétique, le lien n'en est pas moins nécessaire, parce qu'il est posé par l'esprit *a priori* et conformément à ses lois constitutives? Mais pour que de telles synthèses

soient dites *a priori*, il faut que leurs éléments, termes et rapports, ne puissent être objets d'expérience. Or, en fait, « les formules qui supposeraient une origine *a priori* ne sont pas celles qui s'appliquent aux choses données ou même à la connaissance de ces choses; tandis que les formules qui expliquent véritablement la nature des choses données dérivent de l'expérience ». L'existence des divers degrés de l'être, qui n'est pas nécessaire en droit, l'est-elle en fait? L'expérience, il est vrai, montre que l'apparition d'une forme ou essence supérieure coïncide toujours avec un certain état de la forme inférieure. « Mais quelle est la signification de cette coïncidence? De quel côté est l'agent? De quel côté est le patient? Est-ce le principe inférieur qui détermine l'apparition du principe supérieur? Ou bien est-ce le principe supérieur lui-même qui, en se posant, suscite les conditions de sa réalisation? » Eût-on démontré, par exemple, que la vie est liée à certaines conditions physiques déterminées, il resterait toujours à savoir si ce n'est pas la vie elle-même qui pose ces conditions. « Selon cette doctrine, il y aurait effectivement relation de cause à effet entre les conditions physiques et la vie, mais c'est la vie qui serait la cause. »

Chaque monde possède ainsi par rapport aux autres quelque autonomie. Mais, affranchi de toute fatalité externe, ne porte-t-il pas en lui, une fatalité interne? « L'observation et le raisonnement ne montrent-ils pas que les phénomènes se produisent suivant un ordre constant; que les uniformités de détail se ramènent à des uniformités générales; et que finalement, chaque monde est gouverné par une loi spéciale, qui consiste dans la conservation de l'essence même dont il est la réalisation? » Ces lois de permanence existent sans contredit, et tout porte à croire que le principe de la conservation de l'énergie, affirmant la permanence de la quantité mesurable à travers toutes les décompositions et recompositions de l'étendue et du mouvement, a un fondement objectif. Mais elles ne sont pas nécessaires. Ni analytiquement ni synthétiquement elles ne peuvent être déduites *a priori* et l'expérience même ne les vérifie que très imparfaitement. « La loi fixe recule devant l'observateur. Il l'atteindrait, suppose-t-il, s'il pouvait observer tout. Mais dans l'espace et dans le temps, qu'est-ce

que le tout? L'indétermination qui subsiste invinciblement dans les moyennes relatives aux ensembles mécaniques les plus considérables, a vraisemblablement sa raison dans la contingence des détails. »

Si donc la stabilité règne dans les choses, elle n'y règne pas sans partage. A côté d'elle, le changement, progrès ou décadence, manifeste l'action d'un principe de renouvellement et de création. Les premiers philosophes grecs avaient cru pouvoir expliquer tous les êtres par les transformations d'une substance unique, eau, air, terre ou feu. Une interprétation superficielle de l'œuvre de la science a fait croire de même que le mouvement pouvait, réellement et littéralement, se convertir en chaleur, en lumière, en vie, en pensée. Grossière équivoque que M. Boutroux dénonce après Renouvier, « Le vieil adage : « Rien ne se perd, rien ne se crée », n'a pas une valeur absolue. L'existence même d'une hiérarchie de mondes irréductibles les uns aux autres, sans être coéternels, est une première dérogation à cet adage; et la possibilité du perfectionnement et de la décadence au sein de ces mondes en est une seconde. »

La contingence étant ainsi reconnue à l'origine et au cœur des choses, il reste à l'expliquer. Recouvre-t-elle le hasard pur et simple ou est-elle le signe de quelque autre puissance? Manifeste-t-elle la présence d'activités analogues à la nôtre? C'est en ces termes que M. Boutroux pose la question dans la conférence *Hasard ou liberté?* faite en mars 1910 à l'Université Harvard[1]. Moins nettement peut-être, le dilemme s'imposait dès 1872, à l'auteur de la *Contingence des lois de la nature*. Pour ne pas recourir au hasard, qui est l'inintelligible même, et que la raison, sinon la science, se refuse à concevoir, il admet des sources vives d'activité et d'être, des causes véritables, douées de spontanéité et orientées vers des fins. C'est cette spontanéité qui, devenue intelligente, s'appelle chez l'homme la liberté. C'est elle encore qui nous permet de comprendre Dieu, liberté absolue en même temps que fin suprême, « créateur de l'essence et de l'existence des êtres ». Sans doute, de tels objets sont scientifiquement inconnais-

1. *Revue de Métaphysique et de Morale*, mars 1910.

sables. Il nous faut, pour y atteindre, une faculté plus haute que l'entendement. Mais « cette faculté, l'homme la déploie et en prend conscience, alors qu'il agit pour réaliser l'idée attrayante ou obligatoire. L'action, communiquant sa vertu à l'intelligence, l'introduit dans un monde supérieur, dont les mondes visibles n'étaient que l'œuvre morte. D'une part, elle lui révèle la réalité de la puissance ou de la cause, comme principe créateur et spontané... D'autre part, elle lui montre que cette puissance ne peut passer à l'acte et être ce qu'elle veut être, que si elle se suspend en quelque sorte à une fin considérée comme nécessaire... » Finalement, loin de voir dans la nécessité l'essence même de l'être, M. Boutroux, reprenant ici une idée profonde de Ravaisson, l'explique comme une dégradation de la liberté. Nous voyons tous les jours l'activité humaine, « éprise en quelque sorte de ses actes, comme si, d'abord, ils réalisaient l'idéal », se laisser déterminer par eux après les avoir déterminés, dégénérer en tendance fatale et uniforme. Pourquoi l'instinct des animaux et les forces chimiques elles-mêmes ne seraient-ils pas « des habitudes qui ont pénétré de plus en plus profondément dans la spontanéité de l'être »? Les lois de la nature n'exprimeraient plus qu'une phase, une étape de son développement : leur fixité marquerait un état contingent des choses. Le déterminisme viendrait d'une défaillance de la liberté et la liberté pourrait se reconquérir sur lui. « Le triomphe complet du beau et du bien ferait disparaître les lois de la nature proprement dites et les remplacerait par le libre essor des volontés vers la perfection, par la libre hiérarchie des âmes. »

*
* *

Nous lisons dans la *Contingence des lois de la nature* que le point de vue de l'entendement ne saurait être « le point de vue définitif de la connaissance des choses »; que les sciences positives ne nous font connaître l'être que « dans sa nature et ses lois permanentes » et que, pour le connaître dans sa « source créatrice » il est nécessaire de recourir à un autre mode d'investigation, à une « faculté supérieure ». Toute une épis-

témologie était là en germe, mais en germe seulement. Elle se développe, elle se précise dans le *Cours sur l'idée de loi naturelle*, professé à la Sorbonne en 1892-1893, où M. Boutroux reprend le problème de la loi, mais en le transposant, en quelque sorte, de la métaphysique à la critique et en subordonnant décidément la question : qu'est-ce que l'être? à cette autre : qu'est-ce que la science?

Intelligibilité d'une part, objectivité d'autre part : telles sont visiblement les deux fins que se propose la science. Œuvre indivisiblement expérimentale et rationnelle de l'entendement travaillant sur les choses, elle ne veut être ni une systématisation d'idées sans rapport avec le réel, ni une description pure et simple de ce réel hétérogène et complexe : c'est l'intime coïncidence de l'intelligible et du sensible, de la pensée et de l'être qu'elle poursuit, notamment par l'union des mathématiques et de l'expérience. Mais y parvient-elle? Le tissu de ses déductions est-il aussi rigoureusement continu qu'elle le pense? Nous fournit-elle une image adéquate du mécanisme vrai des choses? — L'idée essentielle de la critique de M. Boutroux est que la science ne réalise exactement aucune des deux fins auxquelles elle tend; bien plus, que ces fins sont incompatibles, car on s'éloigne de l'une dans la mesure où l'on se rapproche de l'autre.

Les lois logiques, les plus proches de l'intelligibilité parfaite, n'y atteignent pourtant pas. Tel qu'a dû le formuler Aristote pour le rendre applicable au réel : « il est impossible qu'une même chose appartienne et n'appartienne pas à un même sujet dans le même temps et sous le même rapport », le principe de contradiction implique déjà des éléments extra-logiques, non entièrement pénétrables à la pensée; et le syllogisme n'échappe aux reproches classiques de cercle vicieux ou de tautologie stérile qu'en se référant à une distinction fort confuse de l'implicite et de l'explicite. D'autre part il est difficile de voir dans des lois logiques des lois du réel : rien ne prouve qu'il existe les genres naturels d'extension et de compréhension immuablement, exactement déterminées, et le transformisme, notamment, nous a même donné de fortes raisons de penser le contraire. Il n'est pas douteux que les lois mathématiques ont une valeur objective bien supérieure, pour nous surtout

qui avons éprouvé la prodigieuse fécondité expérimentale du calcul et appris de Descartes à voir dans les choses des déterminations particulières des essences mathématiques elles-mêmes. Mais pour faire ce pas vers le réel, la science a dû s'éloigner d'autant du pur intelligible. Sous les noms divers de jugements synthétiques *a priori*, postulats, axiomes, faits fondamentaux, les mathématiciens sont obligés d'admettre certains principes féconds, mais impénétrables, véritables artifices qui n'ont place dans la science que parce qu'ils y réussissent. D'autre part le rêve cartésien d'une mathématique universelle reste un rêve; ce n'est pas une réalité. Ce qui le prouve, c'est qu'aucune science n'a pu se constituer sans ajouter, aux éléments mathématiques qu'elle est susceptible d'intégrer, des éléments d'un autre ordre, philosophiquement irréductibles. Malgré les efforts tentés pour en donner une formule exclusivement algébrique, il est évident que la notion mécanique de force enferme quelque chose de nouveau, à savoir l'idée de causalité ou plus précisément de loi naturelle proprement dite, rapprochant deux termes qui ne peuvent être déductivement tirés l'un de l'autre : « la force est une dépendance uniforme, connue expérimentalement, entre des choses extérieures l'une à l'autre ». Nouveauté encore que la notion de qualité, qui apparaît avec la physique. La qualité ne se confond pas, quoi qu'on fasse, avec son équivalent mécanique, et les physiciens lui font ouvertement appel quand ils arrivent, avec le principe de Clausius, à présenter le travail comme supérieur à la chaleur, laquelle ne restitue jamais intégralement le travail d'où elle est issue. Nouveauté que cette idée d'espèces matérielles, de corps simples indécomposables, sur laquelle repose la chimie. Nouveauté que cette finalité du vivant, cette tendance de l'être à persévérer dans son être dont les plus grands biologistes, comme Claude Bernard, ont fait une propriété essentielle de la vie et sans laquelle l'évolution même ne peut s'expliquer. Nouveauté enfin que la pensée, la conscience, la faculté que l'homme acquiert de reconnaître ses réactions et de les utiliser pour des fins posées par lui-même. Vouloir faire de la psychologie physique, prétendre connaître scientifiquement ces éléments subjectifs de la réalité que les autres sciences ont dû négliger pour se constituer comme telles, c'est poser un

problème contradictoire dans les termes. « De deux choses l'une : ou l'on entend réduire absolument le dedans des phénomènes qu'avaient réservé les sciences, et cette réduction aura, métaphysiquement, une influence rétroactive sur les sciences. Elle fera de leurs objets des abstractions sans base. Les concepts scientifiques, intelligibles comme mesure de la réalité, perdront toute signification si l'on veut que la mesure ne mesure finalement qu'elle-même... Ou, comme second terme de l'alternative, on ne poursuivra la résolution que jusqu'à un certain point, ainsi que font les sciences. En ce cas, la science que l'on constituera sera aussi légitime que les autres. Mais, comme les autres, elle laissera subsister l'esprit. » Il est donc impossible de faire une psychologie sans âme. Il ne l'est pas moins de faire une sociologie sans homme. Quand on y réfléchit, on voit que nécessaire, dans le monde social, ne peut vouloir dire qu'indispensable, indispensable pour la réalisation d'une certaine fin, et indispensable à son tour doit être traduit par préférable, plus conforme aux idées et aux désirs de l'humanité. Ainsi la lutte pour la vie comporterait en fait d'autres solutions que la division du travail, qu'on dit en être une suite nécessaire — ne serait-ce que le simple entre-mangement. La division du travail est justement un moyen imaginé par l'homme pour échapper à cette solution qui lui répugne. « Qu'est-ce à dire, sinon que ce qu'on prenait pour une loi de causalité brute enveloppe un rapport de finalité, et qu'on suppose l'intervention de l'intelligence et de la volonté humaines, là où l'on ne croit faire agir que des conditions extérieures et matérielles ? »

En résumé donc, celles des lois de la science qui atteignent un haut degré d'unité et de rigueur logique ne s'appliquent pas exactement au donné; celles au contraire qui paraissent déterminer le détail concret des faits ne sont elles-mêmes intelligibles et nécessaires que par rapport à des postulats indémontrables. Rationalité sans objectivité, ou objectivité sans rationalité : il semble que nous soyons enfermés dans ce dilemme. N'en faut-il pas déduire que les conditions d'existence des choses ne coïncident pas avec leurs conditions d'intelligibilité? ni les lois de l'être avec celles de la pensée scientifique? Telle est, en effet, la conclusion de M. Boutroux.

Dans l'œuvre de la connaissance, qui résulte de leur collaboration, la nature et l'entendement apportent, en quelque sorte, des exigences opposées. L'entendement a besoin, pour comprendre, d'unité, d'homogénéité et d'immutabilité; le réel au contraire est impatient de variété, de mouvement et de vie. Les lois et concepts de la science sont le résultat d'un compromis entre ces exigences opposées : ce sont les méthodes les moins imparfaites que l'esprit ait pu trouver pour penser le monde. Ce ne sont certes pas de pures conventions, des fictions, des jeux : « l'homme n'étant pas, apparemment, une anomalie dans la nature, ce qui satisfait son intelligence ne doit pas être sans rapport avec le reste des choses ». Mais on ne peut postuler leur objectivité. L'expérience seule peut nous apprendre dans quelle mesure ils sont vrais du monde. Il en va sans doute de la nature comme de l'homme même, où l'intelligence règle l'activité, mais sans qu'on puisse dire *a priori* dans quelle mesure l'activité réalise l'intelligence.

*
* *

Il faut dépasser la science. Mais quelles sont les méthodes, plus larges que la sienne, qui peuvent nous permettre de retrouver l'être sous le fait, la cause sous la loi? A cette question, trois mots suffisent pour répondre : art, morale, religion.

Les idées de M. Boutroux sur l'art et la morale sont loin d'être négligeables et nous ne connaissons rien peut-être, dans son œuvre entière, qui puisse donner une plus heureuse idée de sa personnalité et de son talent que les conférences faites à l'École de Fontenay-aux-Roses sur la morale hellénique, la morale chrétienne et la morale scientifique. Mais elles sont restées trop fragmentaires pour qu'il ne puisse être permis de les négliger en une étude comme celle-ci, où l'essentiel a peine à tenir. Nul n'ignore que les conceptions religieuses de M. Boutroux ont fait au contraire, dans *Science et religion*, l'objet d'un exposé continu et systématique qui, plus que tout autre ouvrage peut-être, a contribué à populariser son nom.

C'est une tendance aujourd'hui très générale de poser le problème religieux en fonction du problème même de la vie.

Elle inspire les œuvres de philosophie religieuse les plus caractéristiques du temps présent : le pragmatisme de William James qui, jugeant l'arbre à ses fruits, justifie la foi comme une force, force de joie, de confiance et de paix ; la « philosophie de l'action » de MM. Blondel et Laberthonnière qui montre dans le problème religieux « non pas *une* question particulière, une question comme une autre qui s'offre à nous. C'est *la* question, celle sans laquelle il n'y en a point d'autre. » Il n'est que juste d'ajouter qu'elle dominait déjà l'apologétique de Pascal, à qui le christianisme apparaissait avant tout comme une explication de la vie. M. Boutroux accepte ce point de départ. « L'individu dans la science, cherche à systématiser les choses à un point de vue impersonnel. Comment la science, qui est son œuvre, lui interdirait-elle de chercher également à les systématiser du point de vue de l'individu lui-même?... Il doit être permis à l'homme de considérer les conditions de sa vie propre. » Il s'efforce donc, lui aussi, de montrer l'attitude religieuse impliquée dans la vie même. Mais son argumentation lui reste personnelle. Un simple résumé suffira à le montrer.

S'il est pour la vie humaine, nous fait-il remarquer, un fondement nécessaire, c'est la croyance à la réalité et à la valeur de l'individualité, et, plus généralement, la croyance à la valeur singulière de certaines choses à l'exclusion d'autres. Chacun de mes actes signifie que j'attribue quelque prix à mon existence individuelle, à sa conservation, à son rôle dans le monde. La vie sociale repose de même sur l'opinion, scientifiquement futile, que la famille, la société, la patrie, l'humanité sont des êtres qui tendent à subsister, et qu'il est bien de travailler à les faire vivre et progresser. L'art arrache au temps et à l'oubli des formes contingentes et instables auxquelles les lois de la nature n'attribuaient qu'un simulacre d'existence momentanée. Et la science elle-même, pourquoi la cultivons-nous? Est-ce seulement pour avoir une existence plus agréable et plus facile? N'est-ce pas surtout pour avoir une existence plus haute et plus noble?

Toute vie humaine, pour peu qu'elle soit consciente et non purement instinctive, implique ces trois conditions : foi, représentation d'un idéal, enthousiasme ou amour. Foi, parce que toute valeur est indémontrable, que le devoir est une aventure,

un risque, et que, réellement, comme dit saint Augustin, « on travaille pour l'incertain ». Représentation d'un idéal, parce qu'agir c'est se proposer une fin et que toute fin est un idéal plus ou moins distinct du réel. Amour enfin, parce que la volonté ne peut pas ne pas s'éprendre de son idéal et que, par l'amour seul, nous pouvons consommer notre union avec lui. Or ces trois conditions de l'action humaine sont aussi les trois éléments fondamentaux de toute religion.

Certains objectent que c'est là compliquer bien inutilement cette chose au fond si simple qu'est la vie ; que l'instinct, sens très sûr des intérêts de l'espèce, aidé au besoin de la science qui nous renseigne sur les moyens propres à les sauvegarder, suffit à diriger notre conduite. « Sans doute, répond M. Boutroux, l'homme pourrait vivre sans se donner d'autre fin que la vie, mais il ne le veut pas. Il pourrait se borner à faire ce qu'il fait, ce qu'on fait, mais s'il réfléchit, cela ne lui suffit pas. Rien ne le force à se dépasser, à chercher, à vouloir, à être. C'est une aventure qu'il tente, c'est un hasard qu'il court, c'est un combat qu'il lui plaît de livrer. Mais le mot de Platon demeure vrai : Le combat est beau et l'espérance est grande. » Quelque chose, en nous, insiste : le sentiment du devoir. Et malgré tous les raisonnements par lesquels on essaye de la séduire, la raison persiste à sentir en elle une affinité pour cette loi mystérieuse et sacrée. Aucune autorité ne se fait agréer de nous qu'en se recommandant d'elle. La foi qui préside à la vie humaine est en définitive la foi au devoir. Or le devoir est essentiellement chose religieuse. L'objet que l'intelligence conçoit et pose, est nécessairement le plus haut, le plus parfait idéal, et l'amour de cet idéal est déjà le sentiment d'une parenté avec lui, une première participation à son existence.

La religion est donc à la racine de la vie humaine, à qui elle peut seule assurer plénitude et grandeur. C'est pourquoi elle se maintient, même chez les esprits les plus libres. Mais elle n'est pas soustraite à cette loi générale d'après laquelle tout vivant, s'il veut durer, doit se mettre d'accord avec ses conditions d'existence. Il lui faudra rester en contact, en rapport d'action et d'interaction avec les idées, les aspirations et les institutions humaines, avec la science, la morale et la vie sociale. C'est dire qu'elle devra être avant tout spirituelle,

affranchie du joug d'une lettre immuable et morte ou d'une autorité qui ne serait pas purement morale.

Faut-il toutefois en conclure qu'elle répugne à toute expression dogmatique ou rituelle? Nullement. Chez l'homme, corps et âme, l'esprit ne peut se réaliser sans s'incarner : il ne se détache d'une forme que pour en chercher une autre. A côté et au-dessus du mysticisme passif, qui se contente de se retirer du monde pour contempler Dieu, il y a le mysticisme actif qui, du sein de Dieu, aime, veut et rayonne. Et comment se réaliser au dehors sans penser ni agir? C'est pourquoi il faut à la religion des dogmes et des rites. Le dogme est une conception nécessairement symbolique et par suite confuse. « Si déjà les catégories et les notions préformées que nous appliquons aux choses pour les percevoir n'en peuvent être que des symboles irréductibles, si la connaissance scientifique elle-même demeure invinciblement symbolique, comment la religion, qui veut représenter l'irréprésentable échapperait-elle à cette loi de l'intelligence? » Mais l'idée confuse a un grand rôle dans la vie humaine. Toute vérité, tout idéal commencent à se poser sous cette forme, l'esprit ne les rendant distincts qu'après coup, et souvent incomplètement, grâce à un travail prolongé d'analyse et d'épreuve. A MM. Lachelier et Laberthonnière, qui lui reprochaient un jour dans une réunion de la *Société française de philosophie*[1], de ne pas faire malgré tout la part assez large à l'élément objectif de connaissance impliqué dans la religion, puisque « croire, c'est croire à quelque chose », M. Boutroux répondit qu'il était loin, cependant, de vouloir justifier le prétendu spiritualisme religieux selon lequel l'objectif n'est jamais qu'une projection imaginaire du subjectif. Toute séparation radicale du subjectif et de l'objectif, estime-t-il, est artificielle et fausse. Indépendamment de sa valeur pratique, le dogme doit offrir une signification théorique qui satisfasse la raison. Et M. Boutroux cite comme dogmes fondamentaux des religions l'affirmation d'un Dieu vivant, parfait et tout-puissant, l'affirmation d'un rapport réel, également vivant et concret, de ce Dieu avec l'homme. Quant aux rites et aux œuvres, ce ne sont pas non plus des ma-

1. *Bulletin de la société française de philosophie*, février 1909.

nisfestations facultatives et indifférentes de la religion. « Loin que les œuvres puissent être, chez l'homme, un simple résultat, d'éminents psychologues veulent que le sentiment, les dispositions intérieures, ce qu'on appelle l'être ne soit lui-même que l'effet et la traduction psychique de l'activité extérieure et motrice. » Ce qui est vrai, c'est que les rites ne sont pas une fin, mais le moyen des fins religieuses, et notamment de l'union des âmes. La religion part du sentiment pour y aboutir. Au fond, toute vie religieuse est mystique. Son rêve suprême, c'est l'avènement d'un règne de la paix et de la charité où tous les hommes s'uniraient en Dieu, tous en un, et où la tolérance, notion encore mal venue, « expression d'une condescendance dédaigneuse », serait remplacée par l'amour véritable ; l'avènement nécessaire d'un règne d'amour.

*
* *

M. Boutroux cite quelque part, avec une visible complaisance, un joli mot du mystique allemand Boehme qui pourrait servir d'épigraphe à son œuvre entière : « Considérez les oiseaux de nos forêts. Ils louent Dieu chacun à sa manière, sur tous les tons et dans tous les modes. Voyons-nous que Dieu s'offense de cette diversité et fasse taire les voix discordantes? Toutes les formes de l'être sont chères à l'être infini. » Toutes les formes de l'être, en effet, sont chères à M. Boutroux, et toutes les possibilités de la vie. Gardons-nous donc de toute interprétation unilatérale d'une pensée qui veut essentiellement être synthétique. Parce qu'il insiste fortement sur la relativité de la connaissance scientifique, n'allons pas croire que M. Boutroux nous invite à lui tourner le dos. Naguère encore il répétait au congrès international de philosophie de Bologne : « Ce n'est pas en s'isolant des sciences, c'est en se rapprochant d'elles, en s'unissant à elles de plus en plus intimement que la philosophie, actuellement, se rajeunit et acquiert une vigueur nouvelle. » La doctrine de la contingence ne doit pas être confondue avec le pragmatisme grossièrement utilitaire, le volontarisme artificiel ou l'intuitionnisme tout négatif où certaines âmes désemparées ont pu être tentées de

chercher un précaire refuge. Mais ce ne serait pas moins la méconnaître que d'y voir un éclectisme béatement optimiste où les conceptions les plus diverses de la vie se juxtaposeraient sans réussir à s'organiser et qui, à défaut de rigueur systématique, offrirait à notre pensée hésitante l'inappréciable avantage de la dispenser de choisir. Tous les travaux récents de M. Boutroux nous le montrent préoccupé d'une théorie de la raison, et cette théorie, en même temps qu'elle limite et détermine son anti-intellectualisme, manifeste l'unité souple mais robuste de l'œuvre entière.

M. Boutroux, dans *Science et religion*, avertissait de ne pas confondre, avec l'entendement ou raison scientifique, la raison en général qui, « prise dans toute sa compréhension... est le point de vue sur les choses que détermine, dans l'âme humaine, l'ensemble de ses rapports avec elles », et, dans ses conférences de l'Université Harvard, il définissait déjà avec beaucoup de précision cette raison vivante. « Elle ne fournit pas des connaissances inertes et matériellement objectives, à la manière de la science : elle n'est pas simplement une faculté de connaître. Elle est une faculté de contrôle et de jugement. Elle a ses principes, qui ne sont pas, comme le voudraient les rationalistes dogmatiques, définis ou définissables *a priori*, mais qui se lisent plus ou moins clairement, comme une pensée vivante à travers un texte, dans l'histoire intellectuelle et morale de l'humanité. » La même idée est reprise dans l'étude sur *William James*, où, soucieux de réintégrer cet original penseur dans la grande tradition philosophique, M. Boutroux se demande s'il n'eût pas admis, « derrière la raison statique des dialecticiens, liste toute faite de catégories immuables, une raison vivante et concrète, ayant affaire, non à des concepts vides, mais aux êtres mêmes, et jaloux, non seulement d'unité, d'immutabilité et de nécessité, mais aussi, et par-dessus tout, de libre harmonie et de communauté interne »; dans la communication *Science et philosophie* au Congrès de Bologne, où il insiste sur le caractère éminemment concret de cette faculté à la fois théorique et pratique, qui rapproche « en une unité indissoluble les conditions de l'action et celles de la connaissance » et qui « permet une fusion aussi intime que possible de la dialec-

tique et de l'intuition »; dans l'article *Morale et religion*[1] où il demande qu'il soit fait place dans la pensée à des rapports « de convenance ou d'harmonie... solidarités rationnelles plus intimes et plus profondes que les liaisons données dans l'expérience, plus respectueuses de l'individuel et du contingent que celles qui instituent la pure logique... rapports d'intelligibilité concrète reliant entre eux, non plus des faits ou des concepts, mais des êtres ». Nous ne savons s'il est dans les intentions de M. Boutroux de « pousser » quelque jour cette séduisante esquisse. Nous le souhaitons quant à nous. Mais dès maintenant, et dans son élégante imprécision, elle suffit à défendre son auteur des reproches éventuels de sentimentalisme timide ou de dilettantisme inconsistant.

Il reste que l'œuvre de M. Boutroux est toute de conciliation et d'adaptation; qu'elle a pour but avoué et pour résultat manifeste de mettre les consciences à l'aise en dissipant les cauchemars d'une inévitable et pourtant impossible option. Mais y a-t-il donc là la matière d'une critique? et est-il nécessaire de redire que l'esprit humain ne saurait se satisfaire d'une vérité qui le divise à jamais contre lui-même et contre ses plus hautes aspirations? Les oscillations les plus hardies de la pensée ne peuvent pas ne pas la ramener, un jour ou l'autre, à un état d'équilibre et de paix. Il est nécessaire que d'intransigeants novateurs viennent parfois troubler la trompeuse sécurité de nos systèmes fixés et de nos opinions reçues. Il est nécessaire aussi que des maîtres plus indulgents atténuent ensuite ces négations généralement trop tranchantes et nous aident à retrouver, sous les formules vieillies, l'âme de vérité qui ne doit point périr. Et pour être plus discrète, leur tâche n'en est pas moins glorieuse.

P. ARCHAMBAULT

1. *Revue des Deux Mondes*, 1er septembre 1910.

LE BARON DE LÜDWIG

A DES SCRUPULES

— Où est le brigadier palefrenier? — cria le Directeur dès qu'il eut pénétré dans les coulisses. — Antonin! Antonin!... Cré bouteille! il est ivre-mort. Faudra pourtant que je le liquide. Regardez-le vautré dans la paille au lieu de faire son tableau! Écris, Leborgne!...

Leborgne, un de ces bons à tout faire, échoué garçon d'écurie à l'Hippo-Palace d'Alger en passant par les bataillons d'Afrique, sortit de la stalle où il cirait les sabots d'un percheron de selle plate.

— M'sieur l'Directeur? — fit-il avec un fort accent de la Villette.

— Au tableau, bon Dieu!... Tu ne vois pas cette gouape d'Antonin?

— Y fait carême, — ricana Leborgne.

Et prenant un morceau de craie, il calligraphia sous la dictée, d'une belle écriture de sergent-major, l'ordre du spectacle.

— Bonsoir, Monsiou lé Direttore, — dit Sarina, la petite écuyère italienne qui gagnait sa loge. — Madone! Té voilà brigadier, Léborgne... — et avant de fermer la porte — Dis,

Léborgne, tâche qué la bête elle soit plous sanglée qu'hier; pourquoi la selle tourne?...

— On y dira, — fit Leborgne.

— Onze heures et demie, *Campeador*, monté et présenté en haute école par madame la baronne de Lüdwig, — termina le Directeur. — Ça va, ce soir, Leborgne, tu remplaceras Antonin.

— Et mon piquet?

— Je m'en fiche! Tu diras à ton copain La Douleur d'y jeter un œil. Et puis, tu feras les deux : brigadier et garçon d'écurie, c'est pas pour gêner un type à la coule comme toi!

— On y dira, — répéta Leborgne, et il réintégra sa stalle.

A l'approche du spectacle, le mouvement augmentait dans les coulisses. Les ampoules électriques s'allumaient devant les loges, éclairant de simples inscriptions au fusain ou des cartes de visite : Pick et Pock, clowns musicaux. — Philipp's, jockey d'Epsom. — Van der Not, nain contorsionniste. — Miss Smidson et ses chiens. — Les Miglio, gymnasiarques — et la baronne de Lüdwig. Pour éviter les regards indiscrets, les artistes avaient fait coller des affiches sur les planches mal jointes de leurs loges. C'était tout le long du pourtour un bariolage de colonne Moriss. Les accessoires gisaient pêle-mêle contre le mur : un filet, des tables de jongleurs, la barre fixe, des décors pour la pantomime, une bicyclette de *looping-the-loop* et des banderoles. Au râtelier, les chambrières étaient prêtes. D'inconciliables odeurs de sapin vert, de fards et de fumiers irritaient l'atmosphère. Du côté des écuries, les jurons préférés de toutes les races fusaient parmi les aboiements des fox et les cris des oies savantes.

La voix d'un balayeur arabe domina le tumulte.

— Alors, quoi! — tonna Leborgne, sorti dans le pourtour, les deux poings sur les hanches.

— Qui-c'qu'y a? — fit l'indigène.

— Tâche à fermer. On est pas à la mosquée ici!... Bibi remplace Antonin. Dehors, si tu brames!

Une porte claqua. Ces messieurs de l'orchestre firent leur entrée. Il y avait là de petits bureaucrates ronds et débonnaires, nés pour la clarinette et le tambour; le premier violon,

artiste de carrière, avec une chevelure fatale; la pianiste dans son éternel cache-poussière.

— Votre cigarette! — fit l'agent de service à l'un deux.

Sarina entr'ouvrit la porte de sa loge et passa une tête dépeignée. Le premier violon, qui lui faisait depuis le commencement de la saison une cour sans avantage, se précipita pour la saluer. Sarina était une petite femme juste assez rosse pour être dite raisonnable. Les virtuoses la laissaient indifférente. Elle n'avait d'ailleurs pas l'habitude de choisir ses amants parmi les artistes. On lui connaissait des goûts exotiques, et comme unique faiblesse, un penchant pour Hammou, le jeune chasseur du bar.

— Bonsoir, — dit-elle. — N'entrez pas. Jé souis inconvénante. Soyez aimable, appelez Hammou, jé vous prie!...

Le premier violon estimait certaines lâchetés nécessaires pour conquérir une femme. Il s'exécuta de bonne grâce. Hammou, ex-cireur kabyle, affublé d'un uniforme d'officier des guides galonné jusqu'à la chéchia, connaisssait la consigne. Il jeta un regard circulaire pour s'assurer de l'absence du Directeur, et bientôt sur lui et sur l'Italienne la porte de la loge se referma.

*
* *

— Que j'ai mal à la tête! — fit la baronne de Lüdwig en achevant de se grimer.

Derrière elle, le baron, gaillard blond aux larges épaules, fin de visage et les moustaches relevées, lisait son journal dans un rocking-chair. Le baron se disait ancien officier bavarois, mais on ne lui connaissait pour profession que celle de protecteur en titre de l'écuyère. Amant ou mari, — dans le monde des coulisses on ne sait jamais, — il l'accompagnait de piste en piste, férocement jaloux, prêt, sous les prétextes les plus futiles, à l'injure et à la violence. Cependant la baronne n'était pas belle. Osseuse, un peu voûtée, avec une chevelure fauve d'Anglaise et l'afflux d'un sang trop rouge aux pommettes, elle n'avait pour tout charme que l'éclat d'incomparables yeux verts, pailletés d'or et voluptueux.

Elle se peignit les lèvres, et Lucette, la femme de chambre, fixa sous le chignon haut une dernière torsade.

— Passe-moi le crayon antimigraine, — fit-elle.

Le baron continuait sa lecture. Lorsque l'écuyère voulut se lever, elle eut un vertige.

— Parole! Je ne finirai pas mon numéro ce soir; les yeux me cuisent!...

Le baron haussa les épaules et sans relever la tête :

— Tu te plains toujours! — fit-il.

— Vous savez bien que Madame est malade, — dit Lucette.

— C'est bon! C'est bon! — grogna le baron. — Si tu claques ton numéro pour un mal de tête!...

— Te fâche pas, mon gros! Ça marchera, bien sûr. Lucette, donne-moi l'amazone.

On frappa. C'était Schwartz, le palefrenier de la baronne.

Le baron le reçut mal :

— Tu tiens tes chevaux comme des cochons! Hier, après son numéro, Madame avait le bas de sa robe plein de crasse. Si ce soir c'est la même chose, je te plaque à Alger sans biscuits.

— *Mislow* avait été savonnée...

— Monte pas des bateaux, ou je te colle une gifle, tout gros et bête que tu es! *Mislow* est à ne pas toucher avec des pincettes. Si tu te figures que je veux payer tous les jours des amazones!...

— Mon ami..., — risqua la baronne.

Mais l'Allemand était lancé, il prit une chaise et la rejeta violemment sur le sol :

— Bien sûr, par le diable! Il a raison! Tout le monde a raison ici; il n'y a que moi qui ai tort!

La baronne n'insista pas; elle s'approcha de sa toilette pour mettre son chapeau. En cherchant une épingle, elle fit tomber un flacon.

— C'est épatant, — dit-elle doucement, — je ne sais pas ce que j'ai ce soir : je n'y vois plus.

Le baron avait reprit son journal.

— Madame, — dit Schwartz, — j'étais venu parler pour le cheval. Aujourd'hui j'ai vu Zamith, il m'a montré plusieurs bêtes. Il a un Syrien de cinq ans qui a de la lame et du geste;

bonne robe, bai-brun miroité, beaux aplombs, bien musclé, l'œil ressorti. Une fois encadré, il sera perçant sur piste. On me l'a trotté à la main, il met déjà les pieds dans le nez. Madame en fera un sujet.

— Combien?

— Brut, mille francs. Peut-être qu'en travaillant la peau du juif on pourrait lui sortir une image, cinquante, cent francs! Ça dépend!...

Le baron fronça les sourcils :

— Alors tu as toujours cette fichue idée d'acheter un cheval?

— Voyons, mon gros, je t'ai expliqué. Je voudrais présenter *Mislow* en tandem. Ça rajeunirait mon numéro, tu comprends? (Elle alla regarder sa montre). Il est... Ah! c'est épatant : par moments, mes yeux se voilent, je ne peux pas lire! Lucette, lis donc.

— Neuf heures et demie, Madame.

— Neuf heures et demie! Va vite seller *Mislow*, — dit-elle en se tournant vers le palefrenier. — Nous reparlerons de ça demain. Je suis trop mal fichue ce soir.

Le baron se promenait de long en large. Il avait allumé un cigare :

— Tonnerre du diable! — s'écria-t-il tout à coup, — tu as la rage de dépenser. On gagne à peine de quoi ne pas crever de faim comme des banquistes, et il faut que tu te payes des canassons de mille francs, pour le plaisir! Et les deux autres, *Monte-Christo* et *Tigre*, que nous trimballons après nous comme des petits chiens! Qu'est-ce que tu vas en fiche? Les donner au Zamith par-dessus le marché? Ah! ma petite, tu n'as pas fini de te faire rouler par ton palefrenier et le Zamith. Ils vont te coller quelque bête à rebours qui te fichera la figure par terre, ou un immonde ratonnet qui te rendra si ridicule qu'aucun directeur ne t'engagera! Et les mille francs? Crois-tu que je les fabrique?...

— T'ai-je demandé quelque chose?

— Parbleu! tu ne manqueras pas de me jeter à la tête que tu as de l'argent. C'est idiot! Si j'en voulais, va!... Ah! la galette, ça n'embarrasse jamais les femmes! Tu te dis : quand j'aurai gaspillé la mienne, il y aura l'amant sérieux.

Eh bien, l'amant sérieux, ma petite, je t'ai prévenue : c'est pouf, pour toi et pour lui! — et il tapa sur la poche de son revolver.

Ayant boutonné ses gants, la baronne s'était assise :

— Oh! — dit-elle, — assez! Je suis esquintée!

On frappa de nouveau. Lucette alla ouvrir. Miss Smidson, en peignoir, salua de la main :

— Bonsoir, les enfants! Dérangez-vous pas. Dites, petite amie, prêtez-moi donc votre blanc gras. Je viens de finir le mien et j'entre en piste tout de suite. — Puis se tournant vers Lüdwig qui continuait sa promenade rageuse : — Vous avez l'air rien furieux, vous!

Le baron s'arrêta :

— Vous trouvez le numéro de madame de Lüdwig insuffisant!

— Qu'est-ce qui dit ça?

— Elle. Elle s'est mis dans la tête d'acheter un nouveau cheval et de le présenter en tandem. Je vous demande! Va voir un peu si Smidson s'offre des fox pour le plaisir!

La baronne, accoudée à sa toilette, appuyait les mains sur ses yeux brûlants.

— J'aime à dresser, — dit-elle.

Alors, Smidson se récria :

— Dans ce cas, mon petit, si vous voulez faire de l'art!... Mais vous savez, il faut des rentes pour faire de l'art! Moi, j'achète tout dressé; juste ce qu'il faut pour que mon numéro soit intéressant. Jusqu'à présent ça m'a réussi. Aussi, vous ne me voyez pas courir après les amants à galette. Je suis libre, et avec mes cachets je peux me payer ce qui me plaît. Mon petit, je vous aime beaucoup; laissez-moi vous dire : vous êtes une gosse et le baron a raison. Bien sûr, votre numéro rapporte moins que d'autres, parce que vous avez des frais; mais il est très bien comme ça. Gardez donc votre galette. C'est pas un tandem de plus ou de moins qui doublera vos engagements! Je me sauve. Bonsoir!

La porte se referma sur les flonflons de l'orchestre et le claquement des chambrières. La représentation battait son plein. A intervalles, des sonneries électriques annonçaient les rentrées des artistes.

De Lüdwig ralluma son cigare, tandis que Lucette pliait les vêtements de ville sur une chaise.

— Tu vois, — dit-il simplement.

— C'est tout de même malheureux que je n'aie pas le droit de faire ce qui me convient! Cette rosse de Smidson me déteste et crève de jalousie. Elle te monte le coup. Je ne veux plus qu'elle fiche les pieds ici! Et puis ce n'est pas toi qui peux savoir ce qu'il faut. Parle de ta cavalerie allemande tant que tu voudras, mais pas de chevaux de cirque. Vous me cassez tous, à la fin!...

Le baron s'approcha :

— Tu vas te taire?...

— Zut!... Je me tairai et j'achèterai le syrien si je veux!

Un formidable soufflet ébranla la tête douloureuse.

— Brute! — fit la baronne en serrant les dents.

De Lüdwig était aussi pâle que ses cheveux.

— Par le diable, — scanda-t-il la voix sourde, — tu n'achèteras pas ton syrien et tu ne me parleras pas avec insolence! On verra qui est le maître ici!

Ayant pris la pelisse de fourrure dont il couvrait les épaules de la baronne après les exercices, il sortit violemment.

— Quel chameau! — s'écria Lucette.

— Si je le plaque, il me tuera, — gémit l'écuyère.

Le régisseur de la piste vint l'avertir que son tour était proche. Elle descendit vers les écuries. Là, un journaliste et un riche fabricant de machines agricoles, conseiller municipal et coureur d'aventures, l'attendaient. Ils s'inquiétèrent de sa mauvaise mine et lui firent porter une coupe de champagne. Sarina, qui avait terminé son numéro, et miss Smidson se trouvaient avec eux. Le journaliste tenait des propos épicés; visiblement, pour son compagnon, gros homme apoplectique et peu susceptible de traits d'esprit, il était l'allumeur des femmes. De Lüdwig les rejoignit. Il salua froidement les deux hommes et s'immobilisa, impassible, derrière l'écuyère. A la troisième coupe de champagne, Sarina trouva qu'on serait plus libre dans sa loge. De Lüdwig, choqué de la proposition, commençait à faire une scène lorsqu'il fut interrompu par un bruit de dispute. C'était le jockey Philipp's, aux prises avec

Pick et Pock, les clowns musicaux, que le directeur et le nain Van der Not s'efforçaient d'apaiser.

— As-tu vu, — hurlait Philipp's — ces deux fluxions d'Amérique! Parce qu'on est dans leur loge, ça parle qu'on leur barbotte leur maquillage! Plus souvent que j'vais me fiche sur la figure de pareilles saletés! J'suis pas un auguste, moi!...

— *Yes*! — maintenait obstinément Pick, — y vole le maquillage!

— Voler? Machine à grimaces! Viens avec moi dans une stalle.

— Philipp's! — criait le directeur — et vous, Pick! si ça continue, je fais appeler la police!

Le nain, accroché aux basques des adversaires, enchanté d'une dispute qui flattait son instinct tracassier, les excitait sous prétexte de les calmer :

— Des artistes! — répétait-il d'une voix de fausset, — ça est vilain, savez-vous, god fordom! Mais les artistes, pour une fois, ils sont des hommes! On ne peut mal de se cogner pour l'honneur! Pourquoi prendre le maquillage? Pourquoi dire ça n'est pas? Vous êtes pernicieux! Faites le combat au plus fort! Mais vrai, ça est vilain pour des artistes, savez-vous!

Philipp's se retourna :

— Y nous embête, celui-là! — Et d'une bourrade il envoya rouler le nain sur une botte de paille.

— Encaisse! — fit une voix.

Élastique comme une balle, Van der Not eut vite fait de se remettre sur ses pieds. Il s'avança, menaçant; mais à le voir, sa grosse tête congestionnée, ses yeux blancs, ses cheveux en désordre, agitant hors de sa houppelande de petits bras moulés dans un jersey vert pomme, une gaieté secoua la galerie.

— Va te faire refaire! — railla Philipp's; — et les deux clowns, d'ordinaire moroses, ayant souri à l'écuyer, on échangea des poignées de main. A distance respectueuse, Van der Not, auteur involontaire de la réconciliation, lançait des bordées d'injures.

— A vous, Smidson! — cria le régisseur.

*
* *

La lune n'était pas encore levée, et de la terrasse contiguë au promenoir on ne distinguait rien de la mer. Seuls, le long de la baie, jusqu'au cap Matifou, des points de feu délimitaient sa nappe obscure. Il faisait chaud, d'un reste de chaleur diurne que rayonnaient les murs; et comme si la nuit avait soulevé sa paupière, des éclairs illuminaient l'horizon. La ville basse et le port, au pied du boulevard, étaient endormis. De la ville haute, où la casbah proxénète ne met ses bijoux et ne dévêt toutes ses filles que la nuit, une rumeur descendait. C'étaient des rires, des musiques grêles sur la cadence des tams-tams, des disputes et ce bourdonnement laborieux des mille petits métiers honnêtes qu'elle entretient autour d'elle. Parfois, un tramway lancé sur la voie libre faisait trembler les édifices et grincer les fils. Très loin on pouvait le suivre, par delà Hussein-Dey et Maison-Carrée, aux étincelles bleues qui marquaient son passage. Le ciel, dans la partie que n'atteignait point encore l'orage, offrait une fête des astres infinie et miséricordieuse; et c'était une de ces nuits de grandes villes où la volupté s'évade des maisons et des jardins, des portes entrebâillées; où, provocante, elle erre dans les carrefours, parfois darde son œil derrière une fenêtre rose, parfois sanglote sous une lueur de gaz, près du ruisseau. Ce soir plus que jamais, tout l'exprimait. On la sentait dévalant les pentes, venue d'on ne savait quelle région mystérieuse, forte des lueurs, du silence, de ce désir des races mêlées et de l'électricité de l'air, poétisée surtout par ce reste de ciel aux merveilleux regards. En bas, tout contre l'eau, un train fit retentir la nuit de son cri de fer.

Le baron tourna le dos.

Il était venu, par la porte réservée des coulisses, pour fumer une cigarette pendant le numéro de la baronne.

— Peste d'orage! — fit-il entre ses dents. — Sale nuit!

Hammou le suivait :

— Madame Smidson vous demande dans sa loge.

— Dis-lui que je suis ici.

Au bout de quelques minutes, Smidson, enveloppée d'une sortie de bal, arriva.

— Vous avez peur de vous compromettre? — dit-elle. — C'est un coup à me faire attraper mal : je suis en nage. Voyez!

Ayant écarté son manteau, elle prit la main du baron, qu'elle appuya contre sa gorge.

— Oui, — fit-il.

Elle eut un petit rire sec :

— Ça ne vous émeut guère!

— Et vous me faisiez appeler?...

— Pour causer.

— Ah!

Elle s'assit sur la balustrade et regarda le vide.

— Ça doit être délicieux de se tuer en tombant. On vole comme un oiseau, avant la mort. Petite fille, je passais plus de a moitié du corps par-dessus le balcon; la nuit surtout, quand on n'a qu'un trou sombre devant soi, j'éprouvais le frisson de la chute... le bon petit frisson! Une fois, en m'apercevant, ma mère s'est évanouie.

Silencieux, le baron envoyait vers le ciel des bouffées de fumée. Smidson se pencha d'une façon inquiétante :

— Tenez... — dit-elle.

— Allons! — fit rudement le baron, — pas de bêtises! On dirait que je vous ai flanquée en bas, après!

— Donnez-moi la main pour me redresser.

— Quelle gosse!

Ils se turent. De la salle de spectacle venaient des tempêtes d'orchestre, coupées de bravos. Soudain ce fut une valse lente.

— Comme tout est beau ce soir! — murmura Smidson. — On dirait sur la ville des diamants de toutes les couleurs. Si j'étais riche, je voudrais une chambre tendue de velours bleu nuit. Avant de me coucher, je piquerais au mur mes bijoux pour imiter le ciel. Je la parfumerais aussi. Pas du parfum à la mode, bien sûr. Un chimiste, auquel j'aurais donné beaucoup d'amour, me fabriquerait une essence nouvelle, qui contiendrait les parfums de la mer et des minuits, comme maintenant. J'aurais des peignoirs de légende, ou plutôt non,

je n'en porterais pas. Les femmes, mon cher, devraient aller sans voiles dans la nuit.

De Lüdwig haussa les épaules.

— Je vous parais loufoque?

— Moi, vous savez, la poésie...

— Vous êtes de mauvaise humeur. Allons! c'est l'affaire du cheval qui vous turlupine? Votre petite n'a pas le sens commun. Si vous ne la matez pas, elle vous mettra sur la paille.

Le baron ouvrit son porte-cigarettes.

— Donnez, — fit Smidson; et elle continua, coupant ses phrases d'une nerveuse aspiration qui faisait grésiller le tabac : — Elle monte bien à cheval; tout le monde peut monter à cheval. A quatre ans on l'a collée sur une selle, je vous demande!... Seulement, avec mes chiens, pas de frais : une soupe et des caisses pour le transport. Avec l'équipage de Madame, autre chanson! Vous devez connaître la couleur des notes!

Le baron tapotait le sol de sa semelle.

— Puis, Lucia n'a pas de santé. Elle devrait penser à l'avenir, surtout avec un homme comme vous qui, très chiquement, l'a autorisée à porter son titre.

De Lüdwig se mit à rire.

— Pourquoi riez-vous?

Il s'approcha, les bras croisés, et fixa la jeune femme.

— Vous avez un béguin pour moi, — dit-il.

Smidson, les lèvres sèches, fit oui de la tête.

— Pas besoin de tant d'histoires pour en arriver là. Voilà une heure que vous m'amusez.

— Oui, — dit Smidson à voix basse, — j'ai un béguin pour vous et furieux, et pas d'hier, vous savez. Vous pouvez parler en maître quand vous voudrez, à l'instant si ça vous plaît. Je ne suis pas sujette aux béguins, mais en vous voyant ça a été fait tout de suite. Voilà quinze nuits, mon ami, que je mords mes oreillers avant de m'endormir. J'en suis arrivée à détester Lucia, la pauvre gosse, qui vous comprend si mal et vous monopolise. Car, c'est inouï, vous lui restez fidèle! Pourtant, ça vous serait facile, avec votre tête à inquiéter l'imagination des femmes. Tenez, laissez-moi vous dire : votre

corps, vos cheveux si blonds qu'on dirait qu'il a neigé dessus, vos yeux comme des yeux d'image, enfin le mystère de votre vie, tout cela m'attire, me prend invinciblement! Mais parler, c'était difficile! Vous avez été capitaine en Bavière, il paraît? Eh bien! je tremblais devant vous, comme les petits soldats de là-bas devaient trembler.

Smidson posa ses mains sur les épaules du gentilhomme :

— On raconte, — murmura-t-elle, — que vous avez tué à Toulouse, dans les coulisses du Pré-Catelan, un officier qui la regardait. Est-ce vrai?

Le baron recula, et sans répondre à la question :

— Vous ne me déplaisez pas plus qu'une autre, mon petit; mais que voulez-vous, on n'est pas de race pour rien. L'infidélité a toujours quelque chose de répugnant. C'est trahir. Les gens de ma race ne trahissent pas. Et puis, admettez, Smidson, que nous nous laissions aller, qu'une âme charitable — il s'en trouve dans votre monde — découvre le pot aux roses. Me voilà brûlé aux yeux de Lucia; car autant la baronne m'est attachée, autant une pareille histoire, avec le caractère que je lui connais, m'en ferait une ennemie. Elle n'hésiterait pas à me plaquer, vous comprenez? Or, mon petit, elle m'a fait lâcher tout emploi de mon rang pour la suivre.

— Eh bien?

— Eh bien! je serais obligé de tenter des démarches auprès d'amis influents pour me faire recaser. C'est ennuyeux!

— Vous êtes fou! — s'écria Smidson. — Qui pourrait savoir? Mon cher, je suis la prudence même et si le pot aux roses, comme vous dites, était découvert, la belle affaire! Un homme tel que vous retombe toujours sur ses pattes. (Elle se rapprocha jusqu'à le frôler.) Mon cher, Lucia n'a rien du merle blanc! J'en sais, moi, des femmes qui, légitimes ou illégitimes, n'hésiteraient pas à travailler pour deux afin de vous garder auprès d'elles.

De Lüdwig l'enveloppa de ses bras et la baisa au front :

— C'est gentil ce que vous dites-là.

Les nuages avaient envahi le ciel et l'orage grondait.

— Mais vous aimez Lucia, — fit-elle.

Il l'embrassa de nouveau, chastement, mais en prolongeant

le baiser par la caresse de ses longues moustaches. Alors elle se mit à pleurer.

— Tu l'aimes, la rosse! Mais je suis cabocharde, je me fiche de tout. Si tu m'envoies promener je fais une bêtise.

Le baron de Lüdwig appréhendait le scandale.

— Il ne s'agit pas, — dit-il, — d'être dinde. Nous ne pouvons conclure un pacte sur ce parapet, n'est-ce pas? Il faut attendre.

— Je vais faire une bêtise! — répéta Smithson, que la poigne de fer du baron immobilisa contre la balustrade.

— Jour de Dieu! quelle femme! Ne pleurez pas, mon petit! Nous sommes de revue. Demain... un autre jour... je ne demande qu'à vous faire plaisir, moi.

Alors, les yeux extasiés, n'ayant retenu que le mot prestigieux « demain » :

— Oui, oui, — dit-elle, — demain, pendant qu'elle répète ici, nous nous retrouverons. Mon appartement sera paré comme une chapelle. Dites-moi les fleurs et les étoffes que vous préférez. Fumez-vous l'opium? Je vous promets des instants comme jamais...

— Rentrons, — fit le baron.

Elle lui barra la route.

— Demain?...

Mais brusque, au milieu d'un morceau, l'orchestre venait de s'arrêter, et dans la salle de spectacle s'élevait une clameur.

— Écoutez! — fit de Lüdwig.

Ils attendirent un instant. Des pas précipités résonnaient dans les couloirs. Plus de doute, c'était un accident. Comme ils arrivaient à la porte, ils se heurtèrent à Leborgne.

— Écopeau de bat-flanc! — cria-t-il au baron — on vous cherche partout! Votre dame a vient de devenir tout d'un coup aveugle, et pendant la reprise a s'est collée avec son cheval contre un poteau... Même qu'elle a la figure abîmée!...

— Aveugle? — répéta le baron.

— Un médecin vient de la voir, y dit que ça arrive comme ça quelquefois. Dégrouillez-vous, elle vous demande pire que le bon Dieu!

Le baron restait figé.

— La tuile! — murmura-t-il.

— Dégrouillez-vous, quoi! — gronda Leborgne.

L'Allemand allait le suivre, lorsque Smidson, qui se tenait silencieuse derrière lui, les artères battantes d'émotion, le tira par le smoking.

— Demain?... — fit-elle très bas.

Alors, s'étant retourné et lui ayant souri :

— J'irai, — dit-il.

JOSEPH SCHEWÆBEL

« PARSIFAL » À PARIS

(DOCUMENTS)

HISTORIQUE ET ANALYSE

Sur les origines littéraires de *Parsifal*, sur sa genèse musicale, sur le symbolisme et la philosophie de l'œuvre, sur les volontés suprêmes de l'auteur, sur le théâtre de Bayreuth, sur Wagner et, par surcroît, sur Louis II de Bavière, tout a été dit, non seulement depuis le 26 juillet 1882, date de la première représentation à Bayreuth, mais surtout depuis le soir du 1er janvier dernier, où notre Opéra offrit ce « festival scénique sacré » au public des grandes répétitions générales.

Tout le monde à présent connaît *Parsifal* et cette représentation a fait beaucoup en faveur des romans du cycle breton. Pendant quelques soirs les chevaliers de la Table Ronde et les compagnons d'Arthur furent « d'actualité ». Dans les coulisses et même dans les salons on se renseignait sur bien des personnages qui n'étaient plus, par delà les siècles révolus, habitués qu'aux discussions de thèses et aux questions d'examens. Comme Léon Gautier et Gaston Pâris eussent été heureux de voir « leurs » héros devenus si parisiens!

Malgré Wagner, Bayreuth et Louis II de Bavière, Parsifal reste un héros français et cela eût consolé les érudits du siècle passé qui consacrèrent leur vie à l'étude de nos romans de chevalerie. C'est un roman français du XIIe siècle qui conta le premier les aventures de Perceval. Ce nom, *Perce-val*, indique déjà celui qui triomphera de tous les obstacles. Cepen-

dant un philologue allemand, Görre, affirme qu'il est d'origine arabe (*Parsch*, pur et *fal*, innocent, candide, simple). Wagner a accepté cette étymologie qui fournit même plusieurs des répliques du livret [1] !

La légende du Graal et celle de Parsifal furent indépendantes d'abord du cycle breton. Néanmoins Chrestien de Troyes, dans son *Parceval li Gallois ou le conte del Graal*, les a confondues ainsi que Robert de Boron dans son poème en vers octosyllabiques qui mêle étroitement la légende du Graal et celle d'Arthur.

Mais Wagner s'est inspiré surtout du *Parzival* de Wolfram d'Eschenbach, lequel se réclamait d'un certain Kiot le Provencal (peut-être Guyot de Provins). Le poème de Wolfram, fort confus et fréquent en digressions, a pourtant fourni au musicien et au dramaturge toute la matière de son festival sacré. D'ailleurs Wagner le suppose connu de son public; dès le lever du rideau, il est assez difficile de suivre et même de comprendre son drame spirituel pour qui n'est pas familier du poème de Wolfram [2].

Le *graal* ou *greal* ou *grial* désigna d'abord un bassin magique rempli de plantes merveilleuses dont la possession confère la sagesse, la jeunesse et la prévoyance. Il aurait été donné, d'après la légende kimrique, à un chevalier chrétien par un nain et un géant, surgis d'un lac d'Écosse. Plus tard ce bassin devient le plat où fut servi, à Jésus et à ses disciples, l'Agneau pascal. Pour d'autres, le Graal consiste en une pierre précieuse d'une grosseur extraordinaire détachée de la couronne de Lucifer, au matin de sa révolte et de sa défaite. C'est dans ce rubis taillé en forme de coupe que le Fils de l'Homme a bu pendant la Cène et c'est dans cette coupe que Joseph d'Arimathie reçut le sang qui coulait des blessures du Christ. Il conserva jalousement cette relique dont les vertus se renouvellent annuellement, car, le Vendredi-Saint, une colombe

1. Kundry — Oui, c'est toi, fol candide : Fal-Parsi; candide fol : Parsifal!... Ainsi quand il mourut au pays d'Arabie, ton père Gamuret nomma son fils (Acte II, 2e tableau. Trad. Judith Gautier).

2. La traduction de Parsifal adoptée à l'Opéra est celle d'A. Ernst. Il existe d'autres traductions : de Judith Gautier et Kufferath, de G. Prod'homme, de Raoul Gunsbourg, etc. Cf. Leo Van Riel : *Petit manuel pratique pour bien comprendre Parsifal.*

descend du ciel, pour venir déposer dans le saint Graal une hostie consacrée. A cette relique est jointe la lance dont le légionnaire Longin perça le flanc divin sur le Golgotha. Pour la garde de la lance et de la coupe, une chevalerie spirituelle s'institua sous le commandement de Perillus, chevalier de Cappadoce, évangélisateur de l'Espagne, au temps de Vespasien. On se souvient de ce que chante Lohengrin :

« Dans un pays inconnu de vous, pays inabordable, plane un château du nom de Montsalvat. Là rayonne au temple lumineux... Mon père Parsifal y porte la couronne. »

Parmi les hauts sommets du Montsalvat, au moment où le rideau se lève, Amfortas, fils de Titurel, descendant de Perillus, règne sur les gardiens mystiques du Graal, tous liés, à l'exception du roi, par un vœu de célibat. Sur le versant méridional du Montsalvat, l'enchanteur Klingsor, a établi sa tour et ses jardins. Jadis, pour s'introduire dans Montsalvat et prouver sa chasteté, il n'hésita pas à se faire eunuque. Il n'en demeura pas moins suspect aux gardiens de la coupe et chassé honteusement. Pour se venger, il fit « de la lande un parc magique ». « Il le fleurit d'étranges femmes. Il attire les chevaliers du Graal vers ces délices infernales. Ceux qu'il séduit sont ses esclaves. »

Le roi lui-même, ne sut pas résister aux caresses d'une de ces femmes « terrible et belle »[1]. La lance lui échappa. Klingsor s'en saisit et le malheureux Amfortas souffre d'une plaie qui ne se ferme plus, et qui paraît symboliser le remords et l'ulcère du péché. Il prie et se lamente et le ciel en pitié lui répond :

Par la souffrance, un simple instruit
Doit venir; espère en lui!

Ce Simple, ce sera Parsifal, fils de Gamuret et d'Herzéléide et, par elle, neveu d'Amfortas. Il est né le jour où son père était tué en combattant les infidèles d'Orient. Sa mère, pour lui éviter une mort semblable, l'a élevé loin de la chevalerie. Pourtant, un jour, il est parti à la suite de quatre inconnus. Il s'aventure sur les terres du Graal; il y tue un cygne et le vieux Gurnemanz lui fait honte d'un tel acte de cruauté. Ému de pitié, gauche, naïf et violent, l'adolescent ne sait que

1. Qui n'est autre que Kundry. (Cf. acte II, 1er tableau, la réplique de Klingsor.)

répondre aux reproches. Il ignore son nom, sa mission, ses aïeux et c'est Kundry, à la fois messagère du Graal et servante de Klingsor, qui renseigne l'enfant. De la sorcière de Wolfram, Wagner élargit singulièrement le rôle. Dans son *Parsifal*, elle nous arrive non du poème médiéval, mais de *la Tentation de Saint-Antoine*[1]. C'est une sorte d'Ennoïa, une de ces incarnations féminines dont les hérésies syriennes fourmillaient, comme on en rencontre dans les cultes de la Rome néronienne. Elle souffre en expiation d'un passé très ancien et des crimes d'une existence antérieure. Elle fut Herodiade, Myriam de Magdala, Dalila, Hélène de Sparte. Belle pour le péché et forte pour le rachat, soumise aux ordres de Klingsor et pourtant rebelle de pensée, elle essaiera vainement de séduire le pur adolescent. Elle sera sauvée par lui.

Conduit, à travers des chemins ardus, par Gurnemanz, jusqu'au sanctuaire du Graal, Parsifal assiste, en apparence insensible et muet, au repas des chevaliers. Il entend les cris de douleur d'Amfortas. A la fin du sacrifice Gurnemanz le chasse, n'espérant rien de lui.

Au premier tableau du deuxième acte, Klingsor, par ses conjurations, force Kundry à lui obéir et à tenter, malgré elle, l'envoyé divin. Inconscient de sa haute mission spirituelle, Parsifal l'accomplira cependant. Il pénètre dans les jardins de Klingsor, joue innocemment avec les Filles-Fleurs, s'attendrit aux paroles de Kundry qui lui ouvre ses bras et lui tend sa bouche, en évoquant la tendresse maternelle. Mais sentant une plaie qui s'ouvre à son flanc, Parsifal repousse cette étreinte. Armé de la sainte lance, Klingsor essaiera alors de le frapper. L'arme échappe à l'enchanteur et vient dans la main du fils d'Herzéléide. Parsifal trace un signe de croix dans l'air; les fleurs se fanent, les murailles s'écroulent, Kundry s'évanouit. Le charme est rompu.

Au troisième acte, devant la cabane où Gurnemanz a recueilli Kundry, se présente Parsifal, revêtu d'une armure noire, visière baissée et lance au poing. « Il arrive des routes de l'erreur cruelle. » Il dépose ses armes et la lance que « ses mains ont gardée sans souillure et, vierge, il rapporte le fer sacré du

1. Cf. dans *La Tentation* : l'épisode de Simon et d'Ennoïa.

Graal ». Il baptise Kundry au « nom du Dieu qui sauve ». Alors Gurnemanz revêt Parsifal de son manteau de chevalier et tous trois retournent au sanctuaire où, par l'application de la lance sacrée, se guérit la blessure d'Amfortas. La colombe descend sur la tête du jeune héros, du nouveau roi, « dont le cœur fut ouvert au vrai savoir par la pitié ». Kundry tombe morte. Amfortas et Gurnemanz rendent hommage à Parsifal.

Tel est ce drame sacré que Wagner considérait comme une sorte de mystère et dont il voulait réserver le privilège au seul théâtre de Bayreuth[1]. Malheureusement pour « son désir et sa dernière volonté », la nation allemande n'a pas accepté ce legs et, malgré la supplique de Mme Wagner au Reischtag en 1901, la loi allemande est demeurée sans exception. Trente ans après la mort du compositeur, l'œuvre tombe dans le domaine public.

Le Vendredi-Saint 10 avril 1857, Wagner accoudé à la terrasse de la villa des Wesendonck, qui domine le lac de Zurich avait eu la première idée, « la soudaine révélation » du chef-d'œuvre qui devait couronner sa carrière. Il entendit le soupir de pitié qui retentit sur la croix du Golgotha, il entendit ce soupir dans sa propre poitrine. Immédiatement il nota un premier projet. Dans des lettres du 1er octobre 1857 et d'août 1860, Wagner donne déjà à Madame Wesendonck le plan de *Parsifal*. Un temps il parut l'oublier : *Tristan*, *les Maîtres chanteurs*, *la Tétralogie*, l'écartèrent du « Pur Adolescent ».

1. « En effet comment une action dans laquelle les mystères les plus sublimes de la foi chrétienne sont mis en scène pourrait-elle être représentée sur des théâtres comme les nôtres ? C'est dans un sentiment bien déterminé que j'ai qualifié Parsifal *Bühnenweihfestspiel* (festival scénique sacré.) Je veux lui consacrer une scène qui ne peut être que mon *Bühnenfestspielhaus* de Bayreuth, le seul qui existe. C'est là que *Parsifal* doit exclusivement et seulement être représenté dans toute la suite des temps : jamais *Parsifal* ne devra être offert au public comme un amusement, sur quelque scène que ce soit et c'est en prévision de quoi, je m'occupe uniquement de prendre des dispositions et d'aviser aux moyens par lesquels je pourrais assurer cette destination de mon ouvrage. » (Lettre de Wagner à Louis II de Bavière, 28 sept. 1880.)

Wagner refusa maintes fois d'autoriser des représentations de *Parsifal* (Lettres à Feustel, 18 juillet 1881 ; à Angelo Neumann 16 oct. 1881, etc.). Le roi de Bavière avait approuvé la volonté de Wagner et renoncé le premier à reprendre *Parsifal* sur son théâtre de Munich.

Cependant vers le 30 août 1865, il fixait, à la demande de Louis II de Bavière, le schéma des trois actes, qui fut modifié plus tard au cours de la double création poétique et musicale. Le 2 avril 1877, à l'occasion de la fête de Liszt, alors à Bayreuth, Wagner fait une première lecture du poème qui n'est complètement achevé, au crayon, que dix-sept jours plus tard. L'esquisse musicale des trois actes fut terminée le 26 avril 1879. Au mois d'août suivant il commençait l'instrumentation. Le 25 du même mois il offrait une première audition pour l'anniversaire de sa femme. Le 13 janvier 1882, à Palerme, le maître déclarait au peintre Joukowski :

— Je viens de terminer mon *Parsifal* pour votre anniversaire.

Après de nombreux pourparlers relatifs aux décors, aux costumes, en juin 1882, les répétitions s'enchaînent sous la direction de Wagner. La première représentation eut lieu le 26 juillet 1882. Le compositeur ne permit pas aux acteurs de saluer le public. Ce fut lui qui vint remercier, sur le devant de la scène. Le 19 août, la dernière des seize représentations de la première série fut troublée par un incident. Hermann Lévi, qui dirigeait l'orchestre depuis la « première », s'étant trouvé mal, Wagner prit la baguette et conduisit le deuxième tableau du troisième acte.

Il ne devait plus assister à aucune représentation à Bayreuth [1], car, parti quelque temps après pour l'Italie, il mourait le 13 février 1883.

Les créateurs de *Parsifal* ont été :

Amfortas : M. Reichmann; *Titurel* : M. Kinderman; *Gournemanz* : M. Scaria; *Parsifal* : M. Winkelmann; *Klingsor* : M. Hill; *Kundry* : Madame Materna [2].

1. Malgré la volonté de Wagner et bien que l'œuvre ne fut pas encore dans le domaine public, le *Metropolitan-Opera* de New-York en donna plusieurs représentations dès 1904 : Le *Stadt-Theater* de Zurich en donna également plusieurs représentations en 1913 (avril), la loi suisse l'y autorisant. Sur ces deux scènes *Parsifal* était joué en allemand. Il le fut en français dans trois représentations privées à Monte-Carlo, le 27, le 31 janvier et le 2 février 1913. M. Rousselière interprétait Parsifal et madame Litvinne, Kundry.

2. Le seul grand adversaire que rencontra *Parsifal* fut Frédéric Nietzsche dont la morale s'opposait à la morale de Parsifal. Il écrivit : « C'est la forme la plus grossière de ce qu'il y a d'anti-naturel dans l'idéal ascétique; *Parsifal* est un sujet d'opérette par excellence ». *Le Crépuscule des Idoles*, p. 88.

A PARIS

Lorsqu'il y a six ans, MM. Messager et Broussan prirent la direction de l'Opéra, ils prévoyaient la création de *Parsifal* sur la scène de l'Académie nationale de Musique et dès la première année de leur administration, M. Broussan, au cours d'un voyage en Allemagne, entamait déjà les premiers pourparlers. Quelques bruits avaient couru, annonçant que l'Empereur prendrait l'initiative d'une mesure d'exception en faveur de *Parsifal* et de Bayreuth. Ces rumeurs s'évanouirent. La maison Schott de Mayence, dont l'un des directeurs, le docteur L. Strecken, avait été honoré de l'amitié de Wagner, se préparait à traiter avec les divers théâtres de l'Europe. L'administration de l'Opéra s'entendit avec M. Eschig, éditeur concessionnaire pour la France du répertoire Wagnérien.

Les premières études commencèrent le jeudi 8 mai 1913. La première répétition d'ensemble des artistes eut lieu au foyer le mardi 21 octobre 1913; la première lecture d'orchestre le 6 novembre; la première répétition d'orchestre et d'artistes à l'italienne le jeudi 20 novembre; la première mise en scène le 12 novembre. Pour la mise en scène, M. Paul Stuart, régisseur général de l'Opéra, en assuma la responsabilité, tandis que M. Maurice Colleuille prenait la conduite de la pièce.

Les répétitions furent presque toujours dirigées par M. André Messager. M. H. Rabaud donna pourtant ses soins à plusieurs d'entre elles, lorsque M. Messager crut devoir donner une démission non acceptée par le ministre. M. Sax dirigeait la musique de scène. Quelques jours plus tard, M. Messager annonçait que, quelle que dût être la réponse du ministre, il dirigerait *Parsifal* et revenait à son pupitre, décision dont les ovations du public l'ont depuis félicité comme il convenait.

L'orchestre complet de *Parsifal* exige la présence de 97 exécutants. Cet ensemble, le meilleur peut-être qui existe au monde, a appris la partition en un laps de temps très court et l'a traduite avec une sûreté, une maîtrise, une unité dont on a peu d'exemple dans les annales musicales[1]. Ce qui importait

1. Pour la partie chant et chœurs, chaque soir le service est assuré par MM. Estyle, Bachelet, Catherine et Ray, par le chef des chœurs Jean Gallon et les sous-chefs Félix Leroux et Chadeigne, par M. Vincent Lorant, régisseur des chœurs.

le plus, l'orchestre, est ce qui a demandé le moins de temps et de soins.

L'INTERPRÉTATION

Les Chœurs ont une importance particulière. Il fut nécessaire de renforcer les cadres de l'Opéra : on dut les porter à :

28 *Soprani* : Mesdames Hamelin, Garin, Denante, Curie, Urban, Lepage, Bloume, Rény, Guérin, Roger, Covin, Berteaux, Silva, Choquet, Mourgues, Durry, Lépine, Cheyrat, Doux, Bourgogne, Patriarche, Ley, La Taste, Cathala, Andez-Hervé, Gemain Caldier, Guibert, Mancini.

21 *Contralti* : Mesdames Harel, Guibert, Dumas, Holard, Grangeneuve, Roux, Aubert, Murial, Ducreux, Wirth, Bertin, Véfa, Cossini, Weill, Baudouin, Mathieu, Roulleau, Hœtfler, Lahor, Valette, Marchand.

25 *Ténors* : Claudin, Luciani, Canuel, Cudel, Dupiré, Cazaux, Gilliet, Buffard, Gervais, Sacépé, Devillario, Pancotti, Saint-Maurice, Marty, Pons, Tramasset, Terrisse, Raynald, Mille, Payan, Kochinski, Pascaud, Leclerc, Damien, Levif.

21 *Basses* : Taveau, Vilain, Graux, Betbeder, David, Noëll, Blanc, Depienne, Lefebvre, Picat, Marcadé, Fourcade, Besson, Borgnet, Coste, Longuecamp, Dossogue, Miellet, Renault, Cottel, Eyraud.

10 *Enfants* : Renoux, Valay, Klar, Poissier, Pouliguen, Dervaux, Cézard, Cottin, Laroche, Larue.

Soit un total de 105 choryphées et choristes.

De ces choristes, ceux de l'Opéra commencèrent à répéter en juin ; ceux qu'on a engagés en supplément n'ont eu que 13 répétitions en scène. Il est juste de dire que presque tous avaient déjà chanté *Parsifal* chez Colonne. Ils furent choisis, après trois séances d'audition très rigoureuses, sur près de deux cents candidats.

Le chœur des enfants chante, placé au cintre, conformément au vers célèbre de Verlaine :

> Et puis ces voix d'enfants tombant de la coupole !

Les autres choristes sont divisés en deux parties : un chœur dans la coulisse et un chœur dans le cintre.

Quant à l'interprétation, elle fut décidée plus d'un an à l'avance. Depuis longtemps M. Franz, qui a débuté et grandi sur la scène de l'Opéra, s'était fait applaudir dans le répertoire wagnérien. Sa voix, une des plus belles qu'on ait entendues sur ce théâtre, sa volonté de travail, sa force, son succès dans *les Maîtres Chanteurs* le désignaient pour le rôle de *Parsifal* qu'il ambitionnait et dans lequel il vient de conquérir la plus légitime renommée. Pieusement fidèle aux indications du compositeur, M. Franz a été non seulement le chanteur, mais le tragédien sobre, l'enfant naïf, violent, inspiré que Wagner avait voulu. Madame Lucienne Bréval était elle aussi une interprète attitrée du maître. Elle poussa loin les scrupules, se renseigna, chercha, interrogea, voulut même faire tailler et coudre sa robe sous ses yeux et d'après indications. Dans le premier tableau du second acte, elle a les plus déchirants accents et elle atteint, au dernier acte, un pathétique simple. Ses attitudes de statue, le grand style de son chant et de son jeu restent d'un art très français. On a remarqué l'étrange prononciation à laquelle la traduction littérale du texte allemand qui suit la musique oblige les chanteurs. Kundry par exemple prononce : « Je suis *lasseu* » (pour : je suis lasse!) traduction de *ich bin müde*! Par moment ces muettes transformées en syllabes accentuées donnent au récit je ne sais quel aspect désarticulé; ce sont là inconvénients inévitables. M. Delmas fut un Gurnemanz inoubliable : la netteté, la force de sa diction, sa prestance, la possession magnifique de tous ses dons, sa gravité, son autorité ont suscité une juste admiration.

Il faut louer également les autres interprètes. La voix généreuse et légère de M. Lestelly (Amfortas); M. Journet (Klingsor); M. A. Gresse (Titurel).

A Bayreuth, de l'avis même des spectateurs allemands, jamais, même aux soirs où la présence du maître versait sa flamme aux interprètes, jamais le chœur des Filles-Fleurs ne comprit une si riche gamme de voix, une telle variété de beaux visages. Les directeurs de l'Opéra en effet confièrent ces rôles secondaires à des artistes de premier plan : Mesdames Yvonne Gall, Laute-Brun, Alice Daumas, Campredon, Bugg, Lapeyrette, Courbières, Kirsch, Goulancourt, Mon-

tazel, Bonnet-Baron, Delisle, Marie-Hubert, Durif, Gauley-Texier, Sedeville, Lepage, Dupiré, Perret, Nizet, Cosset, Audan, Darny, Varnier, Notick, Bonneville, Gardy, Doyen, Bertin.

Écuyers : Mesdames Laute-Brun, Montasel. MM. Nansen, Revol.

Le rôle de l'écuyer porteur du Graal exige de la grâce, de l'élégance; on le confia à une danseuse : Mademoiselle Delsaux, Enfin les chevaliers du Graal sont représentés par MM. Dutreix, Cerdan, Triadou, Ezanno, Delpouget, Gonguet, Chappelon, Cousinou, Claudin, Delrieu, Prim, Beauchel, Tréville, Brunlet, Cherrier, Bernard, Delmart, Marchisio, Cheyrat, Brulfert, Armand, Augros, Leroux, Lacaze, Christin Toveau, Cosset, Narçon, Fredin.

Ainsi l'interprétation de *Parsifal* nécessite (artistes et choristes, non compris les chefs de service et trente-huit danseurs et danseuses figurant les enfants qui passent au début du 2e tableau du 1er acte, un ensemble de *deux cents personnes*.

Les répétitions se continuèrent sans accrocs, sans heurts, sans graves incidents. Il y a peu d'exemples au théâtre d'une attention et d'une bonne volonté aussi constantes. Cela seul donnerait raison à ceux qui disent que *Parsifal* est un mystère.

LES COSTUMES

La crainte de déplaire aux fervents de Bayreuth, un souci perpétuel de demeurer dans la tradition wagnérienne n'ont pas permis à J. P. Pinchon de suivre son inspiration personnelle. Faisant abnégation de ses préférences, il a copié les costumes bavarois : mais un artiste ne saurait copier strictement et, dans le costume de Klingsor, par exemple, M. Pinchon a su corriger par une fraîcheur, une franchise de tons, ce que le modèle allemand avait de criard et de banal à la fois. Tous ces vêtements, à l'exception de celui de Madame Bréval ont été exécutés dans les ateliers de l'Opéra.

Pour ceux des Filles-Fleurs, tout en demeurant fidèle à la tradition qui les vêt et les coiffe de pétales mouvants, M. Pinchon s'est refusé à garder les nuances plates de Bayreuth et l'on sait quel heureux effet ont produit les couleurs franches, vives, les vraies couleurs florales qu'il leur donna.

LES DÉCORS

L'Opéra a respecté aussi la tradition de Bayreuth en ce qui concerne la plantation des décors, mais il a suivi le goût français pour la partie décorative et s'est montré fidèle à la vérité historique dont Bayreuth se soucie assez peu. On a écrit, il est vrai, que, sur le conseil de Wagner, Joukowsky aurait fait le voyage de Montserrat. Je connais bien le Montserrat et de la chaotique montagne catalane, qui se fendit en deux le vendredi de la Passion (*Montserrat* : montagne sciée), je ne retrouve rien dans les décors de Bayreuth. Pourtant la haute basilique où l'on adore encore la vierge noire sculptée par saint Luc, pourtant l'Ermitage de sainte Cécile, les bords du Llobregat auraient pu inspirer le peintre de façon heureuse et donner au drame sacré un cadre plus conforme à son origine; puisqu'il est démontré que Montserrat s'identifie à Montsalvat.

C'est en décembre 1912 que l'administration de l'Opéra commandait les décors de *Parsifal* à MM. Rochette et Landrin, pour le deuxième acte, à M. E.-M. Simas pour les premier et troisième actes. Cependant que MM. Rochette et Landrin, surtout dans le deuxième et troisième tableau de l'acte qui leur était confié, pouvaient en appeler à leur imagination, M. E.-M. Simas devait se préoccuper de l'exactitude du paysage et de l'architecture. Aucun d'eux ne devait copier Joukowski.

M. E.-M. Simas, familier des sites catalans, avait été frappé du caractère très particulier des Pyrénées. Ces montagnes plus anciennes que les Alpes ont une ligne plus simple, moins déchiquetée, une couleur plus forte, moins aimable. La végétation y est puissante; des hêtres d'une grande beauté décorative y croissent en abondance.

Ces hêtres et ces rochers pyrénéens fournissent les notes les plus heureuses des deux panoramas de Montsalvat. Pour le temple, M. E. Simas l'a conçu dans le style roman primitif du midi et, comme Montsalvat s'élevait sur une des routes où l'influence de l'Orient fut réelle, il l'a décoré à la manière byzantine. Le marbre y domine, puisqu'on en trouve à profusion dans la région, et le peintre a choisi un marbre d'un noir roux qui donne à l'ensemble de la gravité, sans exclure la

somptuosité, car ce noir roux exalte la riche polychromie du déambulatoire. Ce temple est enchâssé harmonieusement dans un cadre d'avant-scène, composé de tentures et d'ornements dont une partie recouvre les loges dites « sur le théâtre ».

MM. Rochette et Landrin, pour le décor de la Tour de Klingsor, s'éloignèrent également du décor de Bayreuth où l'on voit une tour à demi-ruinée encombrée de chaînes et de tout le bric-à-brac d'un nécromant. Ils ont construit l'intérieur d'une tour dans le style hispano-arabe, très sobre et sans accessoires[1].

MACHINERIE

C'est la brigade des machinistes, menuisiers et serruriers de l'Opéra qui construisit l'armature et la machinerie des décors, et en commença le montage dans les ateliers du boulevard Berthier, dès le mois de juin. Cette brigade de 22 hommes, sous les ordres d'un brigadier constructeur : Gros, d'un brigadier de cintre : Montagné, d'un brigadier des décors : Tubet, allait avoir à réaliser de vrais tours de force. M. Pinchon chef des services artistiques, auquel incombait la direction de l'ensemble des décorations et costumes, les directeurs de l'Opéra qui suivaient dans les moindres détails la réalisation scénique de *Parsifal*, se trouvaient aux prises avec des difficultés en apparence insurmontables. Wagner a tout prévu dans son œuvre. Toutes les transformations machinées sont réglées mathématiquement, car elles accompagent le développement musical. Il y a tant de mesures pour tel changement et tant pour tel autre. Le nombre des pas des chevaliers est compté de même. Tout cela a été minuté pour la scène de Bayreuth dont les dimensions ne dépassent pas 10 m. 50 de largeur au rideau et 22 mètres de profondeur.

Or la scène de l'Opéra s'ouvre sur 17 mètres au rideau et s'étend sur 27 mètres de profondeur. Dès lors il ne reste plus

1. Pour le théâtre de la Monnaie à Bruxelles, M. Delescluze a refait, dit-on, le voyage de Montserrat. Il est à remarquer que, comme les constructions actuelles du monastère espagnol ne remontent qu'à 1811 et 1813 — les soldats français ayant brûlé l'ancienne église en 1808, — le décorateur ne peut, à Montserrat, trouver quelques renseignements utiles que pour le panorama et les tableaux de paysages.

rien des indications minutieuses du compositeur. On s'en aperçut encore lorsque les plaques de métal qui sont les cloches arrivèrent de Bayreuth. Elles ne rendaient plus les sons nécessaires dans un cadre aussi vaste. Ces plaques, qu'on fait vibrer en les frappant à la mailloche, ne répondaient plus à ce qu'on en attendait. Il y eut quelques indécisions, puis on se décida à les renforcer par un appareil que construisit la maison Pleyel et qui se compose d'une caisse de résonnance, sur laquelle sont tendus de forts ressorts d'acier. On frappe sur ces ressorts. Comme cela ne suffisait pas encore, on ajouta des tubas.

Le public qui assiste aux transformations à vue ne se doute guère du personnel nécessaire pour manœuvrer des décors de cette importance. M. Pétremend, chef machiniste de l'Opéra, M. Loiseau sous-chef, aidés de deux brigadiers, MM. Champeaux et Lévêque, ont sous leurs ordres non seulement les 80 personnes du personnel machiniste, mais encore, le soir, 85 aides machinistes de plus, soit un total de 165 personnes.

Les deux changements à vue du deuxième acte sont classiques. Cependant que les parties en toile des décors à disparaître remontent au cintre et s'y enroulent, les parties menuisées se déplient par feuilles et descendent dans les dessous par les costières (fentes transversales du plancher). Les nouveaux décors au contraire descendent et remontent par les mêmes procédés [1].

Seuls, les longs panoramas du premier et du troisième acte, composés de bandes de toile de 75 mètres et 55 mètres de longueur, sur 12 m. 15 de hauteur, exigeaient d'être équipés de façon nouvelle. La partie supérieure de la toile cousue à une grosse corde glisse dans le tunnel d'une « patience » horizontale.

Par le haut et le bas, des câbles invisibles du public tirent cette toile de droite à gauche au premier acte, de gauche à droite au dernier acte, et la déroulent ainsi d'un premier tambour octogonal, dressé verticalement et mobile pour l'enrouler autour d'un second tambour également vertical et mobile, placé de l'autre côté de la scène et mû par un cable et un treuil situés sur un des ponts supérieurs.

1. L'Opéra comprend en dessus et en dessous de la scène, des espaces libres d'une hauteur et d'une profondeur de 20 et 22 mètres.

L'ÉCLAIRAGE

Comme dans tous les mystères, l'éclairage de la scène est dans *Parsifal* d'une importance capitale et peu de pièces offrent à l'électricien à la fois plus d'occasions de se manifester et plus de difficultés à surmonter.

Dès le début et pour chaque acte, *Parsifal* présente une situation anormale au théâtre. Chaque acte comprenant, soit un changement, soit un panorama, comporte donc un premier décor plus petit placé dans un décor plus grand, équipé derrière le premier, ce qui, joint aux tambours des deux panoramas, oblige à remonter les herses électriques jusqu'à une hauteur de 18 mètres (la hauteur d'une maison de cinq étages). On comprend qu'il soit impossible, dès lors, d'éclairer la scène de si haut par le procédé ordinaire de l'incandescence électrique. Ainsi le lever du jour du premier acte fut obtenu par projections. La lumière diffuse du deuxième tableau (au moment de l'élévation du Graal) provient d'une lampe électrique de mille bougies enfermée dans un réflecteur conique.

Pour le troisième acte, M. Demange, le chef électricien de l'Opéra, assisté de ses neuf électriciens, construisit un appareil spécial composé d'une lampe à arc suspendue et qui, au moyen d'un miroir, envoie une lumière jaune sur l'autel.

C'est à M. Demange que revient l'honneur d'avoir construit les deux accessoires essentiels de *Parsifal* : le Graal et la lance. Je doute que le nain et le géant de la légende écossaise aient été plus ingénieux. Ici on n'a pas suivi la tradition de Bayreuth et nul fil ne relie le vase à un groupe électrogène. Non ! le Graal se compose d'un pied en cuivre fondu orné de cabochons multicolores, de forme byzantine et dont la tige, creuse à la façon des vieux chandeliers de campagne, contient un rhéostat commandé par un bouton que l'artiste dirige et fait monter lui-même. Quant à la coupe proprement dite, c'est une tulipe de verre ordinaire, une de ces tulipes comme on en voit à toutes les lampes d'administration. Celle-ci a été colorée par M. Demange au moyen d'un vernis à l'aniline et à l'acide citrique.

La lance est formée d'un tube en aluminium dont la pointe

est découpée sur un « cache » en gélatine dépolie et rougie. Un bouton établit le contact et fait étinceler cette pointe à la façon d'une lampe électrique de poche.

Au 2e tableau du 2e acte, lorsque Klingsor jette la lance sur Parsifal, cette lance maintenue par un double pied de biche à un double fil se suspend à un chariot à deux galets courant sur un fil horizontal. Une butée placée dans le parcours l'arrête juste au-dessus de la tête de Parsifal qui n'a qu'à la tirer à lui pour la dégager du pied de biche.

On peut évaluer les cachets des artistes, les appointements du personnel, le coût des décors, de l'éclairage, etc... à une somme totale de 195 à 200000 francs, pour l'ensemble des six représentations hors série (y compris la répétition générale).

Durant un an une partie de ce petit peuple, et durant quatre mois ce peuple entier (environ 500 personnes), ont travaillé en vue de ce spectacle[1].

*
* *

Si, dans l'Olympe des musiciens, Richard Wagner a connu l'accueil que Paris réservait à son *Parsifal*, peut-être a-t-il regretté ce qu'il écrivit contre nous et n'a-t-il plus regretté qu'on eût tant méconnu ses volontés dernières.

Puis, dans la paix éternelle, reconcilié avec Frédéric Nietzsche, devant cet auditoire recueilli, empressé, fervent et religieux qui, abandonnant au vestiaire ses ironies quotidiennes, se laissait gagner comme un enfant par sa pure et miraculeuse musique, peut-être Wagner a-t-il compris la phrase du *Crépuscule des Idoles* et que c'est bien en France « où Wagner est chez lui, dans ce refuge de la culture la plus

1. Une grande partie du personnel de chant et celui de la danse tout entier, le plus nombreux, ne collaborent pas à cette œuvre.

Parsifal occupe en réalité :

200 artistes et choristes,

38 figurants (danseurs et fillettes de l'école de danse),

165 machinistes,

97 musiciens (nous ne comptons pas les tailleurs, habilleurs, huissiers, ouvreuses, les chefs de service et le personnel particulier aux peintres décorateurs).

intellectuelle et la plus raffinée qu'il y ait en Europe » « dans cette grande école du goût[1] » qu'on a su le mieux l'aimer.

Parsifal est un mystère, déclarent les fervents, il ne faut l'entendre qu'à Bayreuth; la représentation de Paris est un sacrilège! Ainsi toujours, pour les arts comme pour les religions, les premiers initiés se montrèrent-t-ils jaloux de toute propagande, jaloux d'un dieu adoré du plus grand nombre. On aime à cacher ce qu'on aime! Les musiciens, plus que d'autres, portent dans leurs admirations ces jalousies d'amants, ces jalousies religieuses. Elles sont respectables assurément, mais les génies humains et leur œuvre intégrale sont comme ces dieux solaires, ces dieux miséricordieux, adorés d'abord dans les petits sanctuaires fermés de l'Orient, et dont les mystères, longtemps secrets, tout d'un coup éblouissent et conquièrent l'univers.

ERNEST GAUBERT

1. Le *Crépuscule des Idoles*, trad. H. Albert, p. 83.

TOLSTOÏ[1]

(SOUVENIRS D'UN DE SES FILS)

XVIII

NOTRE DÉMÉNAGEMENT A MOSCOU. — SUTÂIÈV. — LE RECENSEMENT. — L'ACQUISITION D'UNE MAISON. — FIODOROV. — SOLOVIOV.

Dans l'automne de 1881, toute ma famille vint s'installer à Moscou.

Ce déménagement, résultat logique de notre vie antérieure, fut indispensable pour les trois raisons suivantes :

Mon frère aîné, Serge, entrait à l'Université et on ne pouvait pas le laisser à Moscou sans surveillance ; il était temps, d'autre part, de mener dans le monde ma sœur Tânia, qui serait devenue une sauvage la campagne, privée de bonne société ; enfin il était beaucoup plus facile d'élever les autres enfants à Moscou qu'à Iassnaia.

Mes parents se rendirent donc à Moscou, y louèrent un appartement au Dénejny Péréoulok, et nous déménageâmes.

Cette même année, au printemps, j'avais passé mes examens à Toûla pour entrer en cinquième ; je pouvais par conséquent être envoyé dans un lycée de l'État.

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 décembre 1913 et du 1er janvier 1914.

Papa alla voir le directeur d'un lycée classique de Moscou, mais là surgit une difficulté imprévue.

Parmi les papiers exigés, on lui demanda d'en signer un garantissant ma bonne conduite. Il ne voulut pas signer un papier de ce genre et je dus entrer dans un lycée tenu par un particulier, M. Polivânov. Chez lui, il n'y avait qu'à passer un examen, sans autre formalité.

— Comment, — disait mon père tout révolté, — puis-je garantir la bonne conduite d'une autre personne que moi-même, fût-ce mon propre fils? J'ai tâché de faire comprendre au directeur qu'il était insensé d'exiger des parents de pareilles assurances; il convient que ce n'est qu'une formalité, mais, sans elle, l'élève ne peut pas être admis.

Les impressions nouvelles de la vie urbaine assaillirent chacun de nous à notre arrivée.

Chacun se passionna à sa façon. Maman s'occupa avec un redoublement d'activité à l'installation de notre appartement. Guidée par l'oncle Kôstia elle acheta des meubles, fit des visites mondaines indispensables et fixa le programme des sorties de Tânia. Serge s'était donné tout entier à ses cours. Moi, dans l'intervalle des classes et de la préparation de mes devoirs, je jouais aux osselets avec les gamins de la rue, et, vers le printemps, je m'étais déjà amouraché d'une inconnue, élève d'un lycée.

Durant l'hiver, mon père se lia avec le sectaire Sutâièv, qui l'intéressait beaucoup, et qui eut assurément une grande influence sur lui.

Ce n'était qu'un simple paysan du gouvernement de Tver, tailleur de pierre de son état. Papa avait entendu parler de lui par Prougâvine, lors de notre séjour à Samâra. Il alla le voir dans son village. Après cela, Sutâièv vint chez nous à Moscou, l'hiver, et y resta assez longtemps.

A première vue, il donnait l'impression d'un paysan pauvre, très ordinaire. Il avait une barbiche d'un gris sale, des yeux petits et incolores. Son parler en O était typique pour un habitant du Nord. Il était vêtu, à la maison comme au dehors, d'une pelisse de mouton en cuir noir, graisseuse.

Comme tout paysan honnête et sérieux, il avait une manière de se tenir simple et noble, et n'était gêné en aucune

société. Quand il parlait, on sentait que tout ce qu'il disait était réfléchi et qu'il serait impossible de le faire démordre de ses convictions.

Sutâièv avait avec mon père beaucoup d'idées communes.

Comme lui, Sutâièv n'admettait pas l'Église et ses rites, et, comme lui, il prêchait la fraternité, l'amour et « la vie en Dieu ».

— Tout est en toi, — disait-il —; où il y a l'amour, il y a Dieu.

En homme simple, n'admettant aucun compromis, Sutâièv rejetait toute violence et la repoussait même s'il s'agit de résister au mal. Par principe, il refusait de payer tout impôt, puisque l'impôt sert à l'entretien de l'armée. Quand la police procéda à la vente de son bien et de son bétail, il assista à sa propre ruine, ne faisant aucune résistance.

— C'est leur péché, qu'ils le commettent! Je n'irai pas leur ouvrir ma porte, mais s'ils ont besoin de venir, qu'ils entrent. Chez moi, — disait-il en racontant ces faits, — il n'y a pas de serrures.

Sa famille partageait ses vues et vivait en communauté, rejetant la propriété individuelle.

Son fils, quand on le prit comme soldat, se refusa à prêter serment, puisqu'il est dit dans l'Évangile : « Tu ne jureras pas ». Il ne voulut pas non plus toucher son fusil « car il puait le sang ».

Pour le punir, on l'envoya à Schluesselbourg, dans un bataillon de discipline où il endura de fortes privations.

La réalisation de son idéal : « la vie en Dieu », Sutâièv la voyait dans la communauté chrétienne.

Les champs, les bois, les maisons, il ne fallait pas les diviser en propriétés particulières. De cette façon-là il n'y aurait pas besoin des serrures. Pas besoin de gardiens, pas besoin de commerce, pas de juges, pas de guerre. Tout le monde n'aurait qu'un cœur, une âme, rien ne serait mien ou tien, tout serait à tout le monde.

Il le disait et on sentait sa profonde foi dans la réalisation de cet idéal, puisé dans l'Évangile.

Mon père était tellement engoué de cette prédication qu'il

invitait souvent des connaissances pour entendre Sutâièv, et il lui faisait exposer ses vues.

On comprendra que l'apparition d'un pareil personnage à Moscou, et surtout dans la maison Tolstoï, attira l'attention de l'administration.

Le gouverneur général, prince Dolgorouki, envoya chez mon père un élégant officier de gendarmerie avec la mission d'apprendre de lui quel rôle pouvait jouer dans sa maison ce Sutâièv, quelles étaient ses convictions, et combien de temps il comptait rester à Moscou.

Je n'oublierai jamais comment mon père reçut ce gendarme dans son cabinet, car je n'aurais jamais cru qu'il fût capable de se fâcher si fort.

Sans lui tendre la main, sans le prier de s'asseoir, il lui parla debout.

Après avoir écouté la demande de l'envoyé, il lui répondit sèchement qu'il n'était pas obligé de répondre à ses questions.

Quand l'officier voulut répliquer, mon père devint blanc comme du linge, et, lui montrant la porte, dit d'une voix étranglée :

— Allez-vous-en, au nom de Dieu, allez-vous-en! Et plus vite que ça.... Je vous prie de partir! — cria-t-il, ne se contenant plus et donnant à peine à l'officier tout confus le temps de quitter la chambre.

Et il claqua la porte de toutes ses forces en la refermant.

Il regretta ensuite de ne s'être pas maîtrisé et d'avoir agi grossièrement envers quelqu'un; mais lorsque, quelques jours plus tard, le général-gouverneur, qui ne s'était pas tenu pour satisfait lui envoya, dans le même but, un fonctionnaire, M. Istômine, mon père, sans autre explication, lui dit que si Vladimir Andréiévitch (le prince Dolgorouki) voulait lui-même venir le voir, personne ne l'empêcherait d'arriver jusqu'à lui.

Je ne sais comment aurait fini cette histoire, si Sutâièv n'avait pas, bientôt après, quitté Moscou.

*
* *

La même année, mon père collabora au recensement de la ville de Moscou, qui dura trois jours.

Il choisit le quartier le plus pauvre, près du marché de Smolensk, qui comprenait la rue Prototchnaia et des asiles de nuit célèbres, comme la Forteresse de Rjanov, et autres.

Des étudiants venaient le voir; enfermé dans sa chambre, il causait longtemps avec eux. Je me rappelle qu'une fois il m'emmena avec lui voir un des asiles.

Nous allions d'une pièce à une autre, au milieu d'une saleté et d'une odeur infectes. Papa demandait à chaque individu de quoi il vivait, comment il était arrivé là et ce qu'il payait.

Dans la chambre commune, où l'on couchait pour rien, c'était encore pire. Ici, il n'était même plus la peine de questionner. Il était tout à fait évident que tous ces gens-là étaient tombés au plus bas. On ne pouvait éprouver que dégoût et horreur à voir cette misère et cette ordure.

Je regardais mon père et lisais sur son visage tout ce que je ressentais moi-même. Mais il y avait en plus, chez lui, une expression de souffrance et celle d'une lutte intime, contenue, qui se sont gravées inoubliablement en moi.

Je sentais que, comme moi, il aurait voulu fuir vite, vite cet asile; mais cela n'aurait servi à rien, puisque, partout où il serait allé, l'impression de ce que nous venions de voir aurait continué à le poursuivre et serait devenue peut-être encore plus intense.

C'est ce qui arriva.

Voici comment mon père traduisit ses impressions dans son article : *Alors que faut-il faire?* (1886.)

« La vie urbaine, qui m'a toujours été étrangère et m'a toujours semblé anormale, m'est devenue tellement odieuse que toutes les joies d'une vie luxueuse, qui jadis me paraissaient des joies, sont aujourd'hui pour moi des tourments.

» Bien que j'aie cherché en mon âme des excuses à notre manière de vivre, je ne puis plus voir sans colère ni mon salon, ni celui des autres. Je ne puis voir ni une table bien

servie à la façon seigneuriale, ni voiture, ni cocher bien nourri, ni chevaux, ni magasins, ni théâtres, ni aucune assemblée.

» Je ne puis pas voir à côté de cela les habitants de la maison Liâpone (un asile de nuit) affamés et gelés.

» Je ne puis pas me défaire de l'idée que ces deux choses se tiennent, que l'une provient de l'autre.

» Ma première sensation fut que j'étais responsable de tout cela, et cette sensation m'est restée. »

*
* *

Pendant ce même hiver, mon père fit la connaissance à Moscou de deux personnes très intéressantes avec lesquelles il se lia beaucoup. C'étaient Vladimir Fiodorovitch Orlov et Nicolas Fiodorovitch Fiodorov.

Je me souviens moins du premier, tandis que je vois Fiodorov, l'ex-bibliothécaire du musée Roumiantsov, comme s'il était devant mes yeux.

C'était un petit vieillard maigre, toujours pauvrement vêtu, extrêmement doux et timide.

Il avait, en guise de faux-col, un méchant foulard gris à carreaux, et portait, hiver comme été, le même petit pardessus très court.

L'expression de son visage était telle qu'on ne l'oubliait pas. Avec ses grands yeux mobiles et perçants, il était tout illuminé par une bonté intérieure qui touchait à la naïveté enfantine.

S'il y a des saints, ils sont ainsi.

Non seulement Nicolas Fiodorovitch était organiquement incapable de faire du mal à qui que ce soit; mais je crois qu'aucune chose mauvaise ne pouvait avoir de prise sur lui, parce que, tout simplement, il ne la comprenait pas.

On disait qu'il vivait dans une chambre en véritable ascète. Il dormait sur des planches nues, se nourrissait de presque rien et donnait tout ce qu'il avait aux pauvres.

Autant qu'il me souvienne, il n'eut jamais de discussions avec mon père, et, ce qu'il y avait de remarquable, c'est que

mon père, qui s'échauffait toujours et se maîtrisait si peu, écoutait Nicolas Fiodorovitch avec une attention particulière et ne s'irritait jamais.

C'était toute autre chose avec Vladimir Soloviov.

Il y eut un temps où le philosophe venait assez souvent voir mon père et je me souviens qu'ils ne se séparaient jamais sans grosse dispute. Chaque fois qu'ils se rencontraient, ils se donnaient leur parole de ne plus s'échauffer, mais, chaque fois, l'entretien finissait de la même façon.

Parfois, quand nous avions du monde pour le thé du soir et qu'on causait gaiement, Soloviov plaisantait; on s'amusait. Tout d'un coup, une question abstraite surgissait. Mon père discourait, en se tournant toujours du côté de Soloviov, ce dernier commençait à répondre, et, de fil en aiguille, ils quittaient leurs places et une discussion acharnée se déroulait.

Soloviov, grand et élancé, avec ses beaux cheveux bouclés, s'agitait à travers la chambre comme un balancier. Mon père s'émouvait; les voix s'élevaient. Il n'y avait plus moyen d'apaiser les deux hommes.

Au moment du départ, Papa accompagnait son monde et, dans l'antichambre, prenant congé de Soloviov, il retenait un moment sa main dans la sienne, le regardait dans les yeux avec un sourire confus et le priait de ne pas lui en vouloir de son emportement.

Soloviov, en tant que philosophe, ne fut jamais un ami de mon père. Il cessa très vite complètement de s'intéresser à lui.

Mon père le qualifiait de cérébral et l'appelait « fils d'archiprêtre ».

— Il y a nombre de ces gens-là, — disait-il. — Un fils d'archiprêtre est un homme qui ne vit que de ce qu'un livre peut lui donner; il le lit et en tire des conclusions. Il n'a rien en propre, rien de ce qu'il y a de plus précieux. Parmi les fils des prêtres, il y a des gens intelligents, Strâkhov, par exemple. Strâkhov était même fort intelligent. Mais s'il avait pu penser personnellement, il eût été un grand homme; son malheur fut d'être « fils de prêtre ».

J'ai entendu mon père donner cette définition de ces deux hommes après leur mort.

XIX

LE TRAVAIL PHYSIQUE. — LES BOTTES. LA FAUCHAISON.

En 1881, mon père écrivait à notre ancien instituteur V. I. Alexéièv :

« Maintenant, je me suis convaincu qu'il n'y a que l'exemple qui puisse montrer le chemin de la vie : l'effet en est très lent, très indéterminé, très incertain, mais lui seul peut donner le branle. L'exemple prouve la possibilité d'une vie chrétienne, c'est-à-dire d'une vie raisonnable et heureuse dans toutes les conditions possibles. Lui seul peut faire agir l'homme; et vous et moi, nous n'avons besoin que de cela. Aidons-nous donc les uns les autres pour y arriver. »

« Une vie exemplaire, heureuse et raisonnable dans toutes les conditions possibles », c'était l'unique solution des questions compliquées qui hantaient en ce temps-là l'esprit de mon père. C'est dans ce sens qu'il orienta sa vie et la conduisit jusqu'au fatal automne de 1910.

Malgré l'énorme travail intellectuel qui absorbait ses forces, mon père se regardait comme un parasite, vivant sur l'échine du peuple ouvrier, et, pour se justifier un peu de ce qu'il appelait son oisiveté, il se mit à produire du travail physique. Il ne l'abandonna plus désormais que quand il fut devenu trop faible pour travailler.

Dans une lettre à Gay, en juillet 1892, il écrivait :

« Vous ne pouvez vous figurer combien, à présent, au moment de la moisson, je me sens mal à l'aise, comme j'ai honte, comme il est triste de vivre dans les conditions odieuses et lâches dans lesquelles je vis, surtout en me souvenant des années passées. »

Il avait toujours aimé le travail physique comme exercice sain et utile et comme moyen de communier avec la nature. Mais ce n'est que vers 1880-1890 qu'il commença à le regarder comme un devoir chrétien.

Le premier hiver que nous passâmes à Moscou, je me sou-

viens qu'il se rendit souvent sur la rive gauche de la Moscowa, du côté de la Montagne des Moineaux, pour y scier du bois avec les paysans.

Il rentrait à la maison fourbu, en sueur, plein des impressions nouvelles d'une vie saine et laborieuse. A dîner, il nous racontait comment les scieurs de bois travaillaient, combien de pauses ils faisaient et combien ils gagnaient. Il va sans dire qu'il opposait leur vie de peine et leurs besoins à notre luxe et à notre vie d'oisiveté seigneuriale.

Pour pouvoir travailler à la maison et utiliser les longues soirées d'hiver, mon père apprit le métier de cordonnier.

Il trouva je ne sais où un cordonnier, homme modeste, à barbe noire, du type des ouvriers sérieux. Il s'acheta des outils, du cuir, et installa, dans la petite chambre à côté de son cabinet de travail, un établi.

Près de la fenêtre, à côté de l'établi, se trouvait un poêle à pétrole très bizarre, destiné à la fois à chauffer et à ventiler la pièce. Malgré cet arrangement dont mon père était fier comme d'une trouvaille, il n'y avait jamais assez d'air dans le petit atelier bas. On y sentait toujours le cuir et le tabac.

Le cordonnier arrivait à heure fixe; maître et apprenti s'asseyaient côte à côte sur leurs tabourets. Le travail commençait : ensoyer le fil, piquer, battre les quartiers, clouer les semelles, monter les talons.

Mon père, toujours ardent au travail, voulait tout faire lui-même et n'était satisfait que quand il réussissait comme son maître.

Penché sur son établi, il préparait soigneusement le bout de son ligneul, l'ensoyait, le cassait, recommençait encore, ahanant de l'effort qu'il faisait, et, comme un écolier, se réjouissant de son succès.

— Laissez-moi faire ça, Liov Nicolaévitch, — disait parfois le cordonnier, voyant mon père s'épuiser en efforts inutiles.

— Non, non, je veux le faire moi-même. Fais ton affaire et moi la mienne, autrement je n'apprendrai jamais.

Souvent, pendant ces leçons, des personnes venaient voir mon père et, parfois, le nombre de ceux qui sympathisaient avec lui était si grand qu'on ne pouvait plus bouger dans « l'atelier ».

J'aimais à y venir aussi et j'y restais des soirées entières.

Un jour, mon cousin, le prince Obolénski, l'y visita à son tour. Mon père venait d'apprendre à enfoncer des chevilles dans la semelle. Il était assis, tenant une botte, la tige en bas, serrée entre ses genoux, et enfonçait soigneusement des chevilles de bois dans une semelle neuve toute rouge. Quelques chevilles refusaient, se brisaient, mais la plupart entraient très bien.

— Voyez, comme ça marche ! — disait mon père avec joie, en montrant son travail au prince.

— Qu'y a-t-il là de difficile? — demanda Obolénski en plaisantant.

— Essayez d'en faire autant !

— Tant que vous voudrez.

— Parfait, mais à une condition. C'est que pour chaque cheville bien entrée, je vous paierai un rouble, et pour chaque cheville que vous casserez, vous me donnerez dix kopeks. Cela vous va-t-il?

Obolénski prit la botte, l'alène et le marteau, cassa huit chevilles de suite, éclata de rire et paya quatre-vingts kopeks, qui furent remis au cordonnier, au milieu du rire de tous.

*
* *

L'été, mon père travaillait aux champs; s'il apprenait la situation difficile de quelque veuve ou de quelque vieux malade, il allait travailler pour eux, labourant, fauchant, moissonnant.

D'abord, il était seul à faire ces travaux. Personne ne pensait comme lui et la majeure partie de notre famille ne regardait ses occupations qu'avec une nuance de pitié, comme un caprice auquel il dépensait ses forces en un travail pénible et sans fruit.

Vers cette époque, Papa devint beaucoup plus doux. Il s'échauffait moins dans les discussions, censurait plus rarement, et, même, de temps en temps, il redevenait gai et communicatif. Pourtant on sentait un grave défaut d'harmonie entre notre vie (le croquet, les amis, toutes nos distrac-

tions) et le travail intense de Papa, partagé entre son cabinet et les champs, entre le bureau et la charrue.

La première personne qui, dans notre famille, se rapprocha de notre père fut ma sœur Marie, morte depuis.

En 1885, elle avait quinze ans.

Elle était blonde, mince, assez grande de taille. Elle rappelait de corps notre mère, mais, de figure, elle ressemblait plutôt à Papa. Elle avait les mêmes pommettes accentuées et les mêmes yeux bleus clairs. Douce et modeste, elle donnait l'impression d'une personne un peu tenue à l'écart.

Elle sentit par le cœur l'isolement de son père et, quittant la société de ses amis, elle passa doucement, mais fermement et nettement de son côté.

Continuel défenseur de tous les opprimés et de tous les malheureux, Mâcha (Marie) se dévoua de toute son âme aux intérêts des pauvres du village. Elle les aidait de ses faibles forces physiques, mais surtout de son grand cœur sensible.

En ce temps-là il n'y avait pas encore de médecin chez nous. Tous les malades de Iassnaia Poliâna et même ceux des villages voisins venaient demander les secours de Mâcha. Souvent, elle allait voir les malades dans leurs isbas. Nos paysans gardent son souvenir avec reconnaissance. Les femmes des villages sont absolument persuadées que Maria Lvovna « savait », c'est-à-dire qu'elle pouvait, sans se tromper, reconnaître si un malade devait ou non guérir.

Ce même été, vint à Iassnaia Poliâna un jeune Israélite, F., idéaliste convaincu et désintéressé, qui fut en ce temps-là un fervent disciple de mon père.

Il vivait au village et travaillait lui aussi pour les paysans, sans rien demander pour sa peine que la nourriture la plus simple et la plus vulgaire. Il rêvait de fonder une communauté chrétienne.

Pour ne pas être inquiété par l'administration, il se fit baptiser dans notre église.

Pendant un temps, ce F. fut tellement enthousiaste des idées chrétiennes qu'il étonnait tout le monde par son intransigeance. Il eut une certaine influence sur les paysans de notre village, principalement sur la jeunesse.

Sa femme, une jolie juive, Rébecca, et leur petit garçon

habitaient une isba de notre village; et littéralement ils mouraient de faim. F. leur apportait les morceaux de pain qu'on lui donnait pour son travail; mais, souvent, les pauvres gens pour lesquels il travaillait ne lui donnaient rien, et alors il restait lui-même sans manger.

Rébecca rôdait dans le village comme une mendiante et venait parfois aussi chez nous, quêtant partout de la nourriture pour elle et son fils. Elle voulut enfin obliger son mari à demander en payement de son travail au moins un pot de lait par jour pour leur enfant. F. ne considéra pas possible de demander même cela, et sa femme finit par le quitter, ne pouvant plus supporter une pareille vie.

Un soir, F. vint voir mon père, qui le pria de lui lire quelque chose à haute voix. Au milieu de la lecture, F. pâlit soudain et tomba sans connaissance. Il avait travaillé toute la journée sans rien manger. Cela produisit une impression profonde sur mon père. Il ne l'oublia jamais.

— Nous mangeons, nous qui ne faisons rien, et cet homme qui travaille toute la journée tombe d'inanition. Quel éclatant et affreux contraste!

Une autre fois, en automne, un Bohémien de passage prit à F. son dernier grossier habit de paysan. L'hiver vint et F. resta sans vêtement, n'ayant sur lui qu'une chemise en toile grossière.

On en parla beaucoup et quelqu'un, par pitié, finit par le vêtir mieux qu'il ne l'avait jamais été.

Cette année-là, au commencement de juin, je vins à Iassnaia Poliâna après les examens. Toute ma famille était déjà réunie. J'avais alors dix-neuf ans, et me regardais comme le fiancé de la jeune fille que j'ai épousée. Je ne songeais qu'à me marier pour commencer avec elle une vie nouvelle, répondant aux idées de mon père.

Ne sachant que faire de mes forces, j'allai prier Papa de m'indiquer ce à quoi je pourrais m'occuper.

— Très bien, — dit-il. — Va chez la femme de Jârov qui est parti l'hiver dernier pour chercher du travail et n'est pas encore revenu. Sa femme se débat avec ses enfants. Il n'y a personne pour labourer son lopin de terre. Prends la charrue,

attelle Mordvine, et va-t'en aux champs; c'est justement le temps du premier labour.

Je fis ce qu'il me disait et, assez vite, quelques sillons furent labourés derrière le village, près de l'étang.

Je me souviens de la sensation nouvelle pour moi d'un travail utile, sensation agréable et apaisante.

Comme le cheval, on se sent attelé à la charrue. On la suit tranchant sillon après sillon, et on réfléchit paisiblement. On regarde la bande de terre luisante et interminable qui glisse sous le soc. On observe les grosses larves blanches des hannetons qui se tortillent impuissantes dans le sillon frais, les freux, qui, sans avoir l'air de faire attention à vous, ramassent derrière la charrue tout ce qu'elle exhume pour eux. On ne remarque sa fatigue qu'au moment de dîner, ou quand le soir tombant vous renvoie à la maison.

Alors on renverse la charrue, on s'assoit sur son cheval à la cavalière, et on s'en retourne, doucement balancé, et rêvant agréablement à la nourriture et au repos.

Souvent, ayant mis mon cheval à l'écurie, n'attendant pas le repas familial, je courais dans la chambre des domestiques, où, autour d'une table sans nappe, « les gens » dînaient. Je m'asseyais entre le cocher et la blanchisseuse, et, avec une cuiller en bois, je mangeais la soupe au kvass froide, agrémentée de ciboule râpée et de pommes de terre, ou quelque autre soupe, accommodée à l'huile de chènevis vert.

Vers la Saint-Pierre, nous commençâmes à faucher.

Ordinairement les paysans du village coupaient l'herbe de nos prés, en en prenant une part pour leur peine.

Avant de commencer, ils se groupaient en équipe de quelques familles, et chacune fauchait une prairie, partageant l'herbe avec nous par moitié, par tiers, ou par deux cinquièmes, selon la qualité du foin.

Notre équipe se composait de deux paysans, le grand Vassilii Mikhéiév et le petit Ossip Makârov au long nez, plus mon père, F., et moi.

Nous entreprîmes de faucher le Nouveau potager, au delà des Allées et de l'Étang de la Vorônka.

Je fauchais pour la femme de Jârov; mon père et F. je ne sais plus pour qui.

Il faisait très chaud; il fallait se presser, parce que les seigles mûrissaient, le temps de la moisson approchait. L'herbe, brûlée par le soleil, était sèche et dure comme du fil de fer. Ce n'est que tout à fait le matin, à la rosée, qu'elle passait mieux sous la faux. Il fallait donc se lever à l'aube pour venir à bout de la tâche qu'on s'était fixée la veille.

Le meilleur faucheur, Vassilii, tenait la tête, puis venait Ossip; Papa le suivait, puis F., enfin moi.

Mon père fauchait bien et ne restait pas en arrière, mais il transpirait beaucoup et on voyait qu'il se fatiguait.

Je ne sais pourquoi, en me regardant travailler il disait que je fauchais comme un menuisier. Quelque ligne, dans la courbe de mon dos, et mon coup de faux lui rappelaient un menuisier.

Dans la journée, nous faisions sécher l'herbe, la mettions en meule et, à la rosée du soir, nous reprenions nos faux pour travailler jusqu'à la nuit.

A notre exemple, une autre équipe se forma à côté de nous. Elle était très nombreuse et très gaie. Mes frères, Serge et Léon, Alcide, le fils de madame Seuron, en faisaient partie. Alcide, qui avait mon âge, était un charmant garçon que les paysans, russifiant son prénom, appelaient à leur manière Aldakîme Aldakîmovitch.

Ma sœur Mâcha était de notre équipe, tandis que Tânia et nos deux cousines Kouzminnski faisaient partie de la seconde.

Notre équipe était sérieuse et sévère. L'autre, étourdie et bruyante.

Les jours de fête, dans l'équipe joyeuse, et parfois les jours ouvriers, « on buvait » des meules. On chantait sans cesse, on s'amusait. Chez nous, « les saints », tout était sérieux, — et, je l'avoue, on s'ennuyait un peu.

J'avoue aussi que, les jours où l'on « buvait » les meules dans l'équipe voisine, mon frère Léon qui ne buvait pas d'eau-de-vie (vodka), me donnait sa part, et je vidais avec plaisir ma petite tasse, trompant pour quelques instants mes camarades.

Cela ne m'empêchait pas de traiter d'un peu haut leur équipe, d'autant plus que leur divertissement finit mal. Les paysans ayant trop bu, se battirent, et le chef de l'équipe, Sémione Résounov, cassa un bras à son père.

L'été dont je parle fut extraordinaire par la passion de travail qui envahit tous les habitants de Iassnaia Poliâna.

Maman elle-même, vêtue d'un sarafane, vint avec un râteau remuer les foins. Mon oncle, qui n'était plus très jeune et qui occupait une place assez en vue dans l'administration, travailla tellement qu'il avait les mains remplies d'énormes ampoules.

Il va sans dire que tout le monde ne partageait pas les idées de Papa et ne travaillait pas par conviction. Mais, cet été, le travail attira toute notre société, et tout le monde s'y adonna, les uns sérieusement, les autres comme à un agréable sport.

***

C'est alors que vint chez nous un des jeunes disciples de mon père, M***. On était en plein travail. Après déjeuner, toute notre bande se dirigea vers l'écurie où l'on serrait nos instruments de travail.

En ce temps-là, mon père et moi étions en train de bâtir dans le village une remise pour un paysan. F. couvrait une isba, et mes sœurs liaient les gerbes de blé. Chacun de nous prit l'outil qu'il lui fallait pour son travail; mon père et moi des scies et des haches, F. des fourches, mes sœurs des râteaux. Et l'on se mit en route. M*** marchait avec nous.

Tânia, toujours gaie et taquine, voyant que M*** avait les mains vides, lui demanda :

— Et vous, où allez-vous donc?

— Je vais au village.

— Quoi faire?

— Aider.

— Avec quoi voulez-vous aider? Vous n'avez aucun outil. Prenez au moins une fourche pour présenter la paille.

— Je vous aiderai de mes conseils, — répondit M*** avec sa prononciation à l'anglaise, sans soupçonner l'ironie de ma sœur et à quel point il était ridicule avec ses « conseils » dans un village où chacun travaillait, et où les gens travestis en sportmen anglais ne pouvaient que gêner et empêcher tout.

Je me souviens avec mélancolie de ce trait qui caractérise si bien certains « Tolstoïens ».

Combien de ces « donneurs de conseils » ont passé sous mes yeux, depuis que je me souviens !

Combien il en est venu à Iassnaia Poliâna ! Et combien peu étaient des gens véritablement sincères et convaincus !

Beaucoup, du vivant même de mon père, ont carrément tourné d'un autre côté. D'autres se cachent encore vaniteusement dans son ombre et ne font que nuire à sa mémoire. Ce n'est pas pour rien que mon père disait des « Tolstoïens » que cette secte lui était la plus étrangère et la moins compréhensible.

— Voilà, — prévoyait-il tristement, — je vais mourir bientôt, et l'on dira que Tolstoï enseignait à labourer, à faucher, à coudre des bottes. Mais le principal, ce que toute ma vie je me suis efforcé d'exprimer, ce que je crois et ce qui est le plus important, on l'oubliera...

XX

MON PÈRE ÉDUCATEUR

Il me faut revenir en arrière pour essayer de déterminer l'influence que mon père eut sur ma formation morale. Je veux me rappeler autant que je le pourrai tout ce qui s'imprima en moi dans mon enfance et pendant la période pénible de mon adolescence.

J'ai parlé plus haut des « gâteaux d'Anquet » apportés à Iassnaia Poliâna par maman. En mettant toute la responsabilité symbolique de ce gâteau sur ma mère, j'ai eu tort, puisque, jusqu'à son mariage, mon père eut lui aussi ses habitudes familiales. Mais il ne s'en rendait pas compte, tant il y était fait.

Ses « gâteaux d'Anquet », c'était l'ancienne manière de vivre de Iassnaia Poliâna, telle qu'il la trouva étant enfant et qu'il rêva de la ressusciter plus tard.

En 1854, dans un moment de tristesse, lorsqu'il était au Caucase, il écrivait à sa tante Tatiâna Alexandrovna Ergolski une lettre où il dépeint le « bonheur qui l'attend » *.

* Cette lettre était écrite en français. Tout le texte entre guillemets jusqu'à : « Je m'imagine comme il racontera » est le texte même de Tolstoï.

« Vous habitez Iassnaia, vous avez un peu vieilli mais vous êtes encore fraîche et bien portante. Nous menons la vie que nous avons menée. Je travaille le matin, mais nous nous voyons presque toute la journée. Nous dînons; le soir je vous fais une lecture, qui ne vous ennuie pas; puis, nous causons — moi je vous raconte ma vie au Caucase, vous me parlez de nos souvenirs, — de mon père, de ma mère; vous me contez des « histoires effrayantes », que, jadis, nous écoutions les yeux effrayés et la bouche béante. Nous nous rappellerons les personnes qui nous ont été chères et qui ne sont plus. Vous pleurerez, je ferai la même chose, mais ces larmes seront douces. Nous causerons des frères qui viendront nous voir de temps en temps, de la chère Marie [1] qui passera aussi quelque mois de l'année à Iassnaia qu'elle aime tant, avec tous ses enfants. Nous n'aurons point de connaissances — personne ne viendra nous ennuyer et faire des commérages. C'est un beau rêve, mais ce n'est pas encore tout ce que je me permets de rêver.

« Je suis marié; ma femme est une personne douce, bonne, aimante; elle a pour vous le même amour que moi. Nous avons des enfants qui vous appellent : « grand-maman » (grand-tante). Vous habitez la grande maison, en haut, la même chambre qu'a jadis habitée grand-maman. Toute la maison est dans le même ordre qu'elle a été du temps de papa, et nous recommençons la même vie, seulement en changeant de rôles : vous prenez le rôle de grand-maman, mais vous êtes encore plus bonne (*sic*), moi le rôle de papa, mais je désespère de jamais le mériter. Ma femme celui de maman, les enfants le nôtre. Marie le rôle des deux tantes, leurs malheurs excepté. Même Gâcha [2] prendra le rôle de Prascôvia Illinichna [3]. Mais il manque un personnage pour prendre le rôle que vous avez joué dans notre famille, — jamais il ne se trouvera une âme aussi belle, aussi aimante, que la vôtre. Vous n'aurez pas de successeur. Il y aura trois nouveaux personnages qui paraîtront de temps en temps sur

1. La sœur de mon père, celle qui à la fin de sa vie se fit religieuse.

2. La future Agâfia Mikhailovna.

3. La grand'mère de Liov Nicolaévitch du côté paternel.

la scène — les frères; surtout l'un, qui sera souvent avec nous — Nicolas, vieux garçon chauve, retiré du service, toujours aussi bon, aussi noble.

« Je m'imagine comme il racontera aux enfants, ainsi qu'il le faisait jadis, des contes de son invention! Les enfants baiseront ses mains crasseuses, mais qui méritent ces baisers, et il jouera avec nos enfants. Ma femme lui préparera ses mets favoris et nous égrènerons avec lui les souvenirs des temps anciens. Et vous nous écouterez avec plaisir, assise à votre place habituelle.

« Nous serons vieux, mais vous nous appellerez toujours « Liovôtchka » et « Nicolenka » et vous nous gronderez, moi de manger avec mes doigts et lui d'avoir les mains sales.

« Si on me faisait Empereur de Russie, si l'on me donnait Pérou, en un mot, si une fée venait avec sa baguette me demander ce que je désire — la main sur la conscience — je répondrais que je désire seulement que ce rêve puisse devenir une réalité. »

Dix ans juste après cette lettre, mon père se maria. Et presque tous ses rêves se réalisèrent selon son désir. Seule, la maison principale, avec la chambre de grand'mère, n'existait plus. Son frère Nicolenka, aux mains sales, était mort aussi, deux ans auparavant, en 1860.

Mon père voyait, dans sa vie de famille, se répéter celle de ses parents, et il voulait trouver en nous, ses enfants, la répétition de lui-même et de ses frères.

Notre éducation commença dans ce sens-là et se prolongea ainsi jusque vers 1875.

Nous grandissions en vrais « seigneurs », fiers de l'être et étrangers au monde extérieur.

Tout ce qui n'était pas nous nous était inférieur et, par conséquent, indigne d'attention.

Quand on invitait pour l'arbre de Noël notre voisin A. N. Bîbikov et son fils Nicolenka, nous observions tout ce que l'enfant faisait de « pas comme il faut » puis, nous nous taquinions en nous appelant Nicolenka Bîbikov.

Il nous semblait qu'il n'y avait au monde rien de plus bête et de pire que lui.

Nous en agissions ainsi parce que nous voyions que Papa se comportait de la même façon envers le père de notre camarade.

M. Bîbikov avait une grande vénération pour Papa et n'osait venir chez lui qu'en voiture attelée de quatre chevaux. Papa n'admettait pas ces cérémonies et allait à Téliâtniki en simple charrette, sans cocher, et, parfois, à cheval.

Mon père m'a raconté que M. Bîbikov croyait de son devoir de ne causer avec lui que de choses sérieuses et qu'il lui posait des questions scientifiques, comme celle-ci : Pourquoi le soleil éclaire-t-il?

L'officier de police de notre district, par déférence pour notre père, n'osait, de même, jamais venir en voiture jusqu'à la maison.

A une verste, il accrochait, pour l'empêcher de tinter, la clochette de l'arc de ses brancards et, à cent pas, il descendait pour finir à pied, laissant ses chevaux dans la « perspective ».

On le recevait dans l'antichambre, et jamais on ne lui tendait la main.

Nous regardions aussi du haut de notre grandeur les enfants du village. Je ne commençai à m'intéresser à eux que quand ils m'apprirent des choses que je ne savais pas et qu'il m'était interdit de connaître. J'avais alors environ dix ans. Nous allions au village pour glisser et nous commençâmes à nous lier avec les petits paysans. Quand Papa s'en aperçut il y mit vite ordre.

Ainsi nous grandissions, entourés, comme par une muraille, d'anglaises, d'instituteurs, de professeurs, et, dans ce milieu fermé, il était aisé à nos parents de surveiller chacun de nos gestes et de diriger notre vie selon leur volonté. D'autant plus qu'alors les idées de mon père et de ma mère sur notre éducation concordaient exactement.

Outre les quelques leçons que Papa prit sur lui de nous donner, il s'intéressait beaucoup à notre éducation physique, à la gymnastique et à tous les exercices qui développaient la hardiesse et l'indépendance.

Pendant un temps, il nous réunissait tous dans l'allée où se trouvaient nos appareils de gymnastique et nous obligeait

chacun à notre tour à faire toutes sortes d'exercices difficiles aux barres parallèles, au trapèze et aux anneaux.

Le plus difficile était le rétablissement sur le dos au trapèze, ce que nous appelions faire « Michel Ivanovitch ».

Papa et M. Rey le faisaient très bien, mais pour nous c'était très difficile. Nous dûmes travailler longtemps avant d'y arriver. Sériôja y parvint le premier, ensuite moi.

Lorsqu'on sortait pour une promenade à pied ou à cheval, Papa n'attendait jamais ceux qui, pour quelque raison, étaient en retard. S'il m'arrivait de rester en arrière et de pleurer, il me contrefaisait en disant : « On ne veut pas m'attendre ». Je pleurais plus fort; je rageais; mais, cependant, je rejoignais les promeneurs.

L'adjectif « douillet » était une dérision. Si Papa en qualifiait quelqu'un, c'était la pire injure.

Je me souviens qu'une fois ma grand'tante Pélaguia Ilïinichna, en arrangeant une lampe, prit dans ses doigts le verre chauffé et se brûla jusqu'à en avoir une ampoule. Pourtant elle ne lâcha pas le verre qu'elle posa avec précaution sur la table. Papa vit cette scène et dans la suite, dès que l'occasion se présentait d'incriminer quelqu'un de mollesse, il nous la rappelait :

« Voilà une maîtrise de soi extraordinaire. Votre tante avait le droit de laisser tomber un verre qui ne coûte que cinq kopeks, alors qu'avec son seul crochet elle aurait pu chaque jour gagner cinq fois plus; mais elle ne le fit pas. Elle se brûla, mais ne lâcha pas le verre. Toi, tu l'aurais lâché. Moi aussi, je crois. » Et il s'émerveillait de l'endurance de sa tante.

Papa ne nous forçait jamais à faire quelque chose, mais il arrivait que, de notre propre mouvement, nous faisions tout comme il voulait.

Maman nous grondait et nous punissait très souvent. Lui, n'avait qu'à nous regarder dans les yeux. Nous comprenions son regard qui était plus efficace qu'un ordre.

Voici une différence entre la façon de nous élever de mon père et de ma mère : Si nous allions demander à Maman vingt kopeks dont nous avions besoin, elle prétendait savoir ce que nous voulions faire de cet argent; elle nous grondait et souvent refusait. Si nous nous adressions à Papa, il ne faisait aucune

question ; il nous regardait fixement et disait : « Prends-les sur la table ».

S'il me fallait les vingt kopeks, je préférais les demander à ma mère. Je ne m'adressais jamais à Papa.

Mon frère Serge, pour faire plaisir à Papa, étudia le latin en secret tout un hiver et lui fit la surprise de ce qu'il savait, au lieu de lui faire un cadeau.

La grande force de mon père comme éducateur consistait en ce qu'on ne pouvait pas plus se cacher de lui que de sa propre conscience. Il savait tout, et, le tromper, c'était se tromper soi-même. C'était aussi pénible qu'inutile.

L'influence de mon père s'exerça sur moi avec une particulière clarté dans la question du mariage et auparavant dans mes rapports avec les femmes.

Souvent un rien, un mot, dit au hasard, mais à temps, laisse une trace profonde, et son influence dure toute la vie.

C'est ce qui m'advint.

Je descendais quatre à quatre, un matin, le long escalier de notre maison de Iassnaia, et, fidèle à une vieille habitude, je franchis les dernières marches d'un bond hardi et adroit. J'avais alors seize ans, j'étais fort, et mon saut était réellement ample.

A ce moment, mon père arrivait en sens inverse. Voyant mon élan il s'arrêta au pied de l'escalier, ouvrant les bras pour m'y recevoir, au cas où je ne pourrais pas me remettre sur pieds et tomberais.

Je me rétablis adroitement sur mes jambes devant lui et lui souhaitai le bonjour.

— En voilà un gaillard, — me dit-il en souriant, admirant évidemment ma vigueur juvénile ; — au village, un gaillard tel que toi serait marié depuis longtemps, tandis que toi tu ne sais que faire de tes forces.

Je ne répondis rien, mais ces mots produisirent sur moi une impression énorme.

Ce ne fut pas la remarque sur mon manque d'occupation qui me frappa, mais celle que j'étais en âge d'être marié.

Je savais que Papa tenait jalousement à la chasteté des jeunes gens, à la pureté : aussi le mariage précoce me semblait la

meilleure solution du difficile problème qui tourmente tout garçon qui réfléchit au temps de sa puberté.

Je ne crois pas qu'en me parlant ainsi mon père ait pu prévoir l'impression que cela me ferait; mais il n'est pas douteux que ces mots venaient du fond de son cœur. Voilà pourquoi ils produisirent un si grand effet.

Je compris non seulement leur sens direct, mais tout ce qu'ils avaient de sous-entendu et qui était si important pour moi.

***

Deux ou trois ans plus tard, quand j'avais dix-huit ans et que nous habitions Moscou, je subis l'attrait d'une jeune fille qui est devenue ma femme; j'allais tous les samedis la voir chez ses parents.

Mon père voyait cela, mais ne disait rien.

Une fois qu'il sortait pour sa promenade, je lui demandai la permission de l'accompagner.

Comme je me promenais rarement avec lui à Moscou, il comprit qu'il s'agissait de quelque chose de sérieux, et, après que nous eûmes marché quelque temps en silence, sentant évidemment que le courage me manquait pour commencer à parler, il me demanda, comme à l'improviste :

— Pourquoi vas-tu si souvent chez les Ph...?

Je lui répondis que leur fille aînée me plaisait beaucoup.

— Veux-tu donc l'épouser?

— Oui.

— Est-ce une bonne fille? Prends garde de te leurrer et de la tromper elle aussi, — me dit-il tout songeur, d'une voix particulièrement douce.

Sur ce, j'abandonnai mon père et courus à la maison avec joie. J'étais heureux de lui avoir dit ce qui était vrai. La façon tendre et délicate dont il accueillit ma confidence ne fit que fortifier les sentiments que j'avais pour lui. Et sa cordialité envers celle qui, depuis ce moment, me devint encore plus chère, me fit prendre la ferme résolution de ne jamais la tromper.

*
* *

La discrétion de mon père envers nous touchait à la timidité.

Il y avait des questions qu'il n'osait aborder, de peur de nous froisser.

Je n'oublierai jamais qu'un jour à Moscou, tandis qu'il était assis à mon bureau, dans ma chambre, et écrivait quelque chose, j'y entrai précipitamment pour changer de costume.

Mon lit se trouvait derrière un paravent.

Je ne pouvais pas voir mon père.

En entendant mes pas, il me dit sans se retourner :

— C'est toi, Ilia ?

— Oui.

— Tu es seul ? Ferme la porte. Maintenant personne ne peut nous entendre et nous, ne nous voyant pas, nous n'aurons pas honte ; dis-moi : As-tu jamais eu des relations avec des femmes ?

Quand je lui eus répondu : « Non », je l'entendis tout d'un coup pleurer et sangloter comme un enfant. Je me mis à pleurer comme lui, et, séparés par le paravent, sans aucun sentiment de honte, nous versâmes longtemps de bonnes larmes.

Je sentais si bien que cette minute restera l'une des plus heureuses de ma vie ! Aucun raisonnement, aucune discussion n'aurait pu me donner la satisfaction que j'éprouvais alors. De pareilles larmes d'un père âgé de soixante ans ne s'oublient pas, même dans les moments des plus grandes tentations.

*
* *

Quand j'avais de seize à vingt ans, mon père surveilla de très près ma vie intime. Il remarquait mes hésitations, me soutenait dans mes bonnes intentions et, souvent, me reprochait mon inconséquence.

Je garde quelques-unes de ses lettres de ce temps-là.

La première est une carte postale envoyée de Iassnaia, alors qu'il souffrait beaucoup d'un mal à la jambe.

Mon frère aîné et moi, nous étions alors à Moscou avec N. N. Gay (le fils).

« On vous écrit tous les jours et vous savez tout de moi, mais je vous écris moi-même pour que vous n'ayez aucun doute. Mon état général est bon. S'il y a à me plaindre de quelque chose, ce n'est que de l'insomnie qui rend ma tête lourde et m'empêche de travailler. Je reste couché et j'écoute la conversation des femmes. Je suis tellement plongé dans le « monde féminin » que je commence à parler de moi au féminin : « Je me suis endormie ». Mon état d'esprit est bon, mais, parfois, je m'inquiète de l'un de vous, de l'état de vos âmes. Pourtant je ne me permets pas cela, j'attends, et je me réjouis du cours de votre vie. Surtout, ne soyez pas trop entreprenants, tenez-vous éloignés du mal et tout sera parfait. Je vous embrasse, ainsi que Kôletchka (Gay). »

Deux autres lettres se rapportent au même temps.

« Je viens de t'écrire, mon cher Ilia, une lettre juste selon moi, mais j'ai craint ensuite qu'elle ne fût injuste, et je ne te l'ai pas envoyée.

» Je te disais des choses désagréables, ce que je n'ai pas le droit de faire. Je ne te connais pas comme il faudrait et comme je voudrais. C'est ma faute. Je veux y remédier. Je vois beaucoup de choses en toi qui me déplaisent, mais il en est d'autres que je ne saisis pas. Pour ton voyage, il me semble que dans votre situation d'élèves, non pas seulement d'élèves de lycées, il vaudrait mieux se déplacer moins. Puis toute dépense dont on peut s'abstenir facilement est immorale selon mon opinion, et ce sera la tienne si tu veux y réfléchir. Si tu viens ici, j'en serai content, pourvu que tu ne sois pas tout le temps inséparable de G.

» Ainsi fais comme tu voudras. Mais il faut que tu travailles de tête et de cœur, que tu apprennes à discerner exactement le bien du mal, lors même qu'il paraît être le bien. Je t'embrasse.

» L. T. »

« Mon cher ami Ilia,

» Il y a toujours eu quelque chose pour m'empêcher de répondre à tes deux lettres sérieuses, qui me sont très chères.

Tantôt c'était la visite de Boutourline, tantôt ma maladie, ou l'insomnie. A l'instant arrive M. D., camarade de Kh., dont je t'ai parlé. Il est assis à prendre le thé et cause avec les dames, mais ils ne s'entendent pas les uns les autres. Je me suis retiré dans ma chambre pour t'écrire, du moins en partie, ce que je pense à ton sujet.

» Admettons que madame Ph. soit trop exigeante [1], mais il n'est pas mauvais d'attendre un peu, surtout pour l'autre côté, afin d'assurer vos vues, votre foi. Tout est là! Il est affreux d'abandonner une rive sans pouvoir atteindre l'autre.

» Au fond, il n'est de vie tranquille que la vie honnête, pour sa satisfaction personnelle et le profit d'autrui. Mais il y a une mauvaise vie, si remplie de jouissances et si répandue que, si on l'adopte, on ne remarque plus qu'elle est mauvaise, et elle n'afflige que la conscience, quand on en a une. Si l'on y renonce et que l'on n'atteigne pas la vraie rive, on souffre de sa solitude; on se reproche de n'être pas comme les autres gens; on est confus.

» Bref, je veux dire qu'il n'y a pas à désirer d'être bon *un peu*, et qu'il ne faut pas se jeter à l'eau sans savoir nager; il faut vouloir être bon par tous les moyens. Sens-tu ce désir en toi? Je te dis cela à cause de l'opinion que le monde aura de ton mariage : « Il se marie trop jeune et avec trop peu de fortune ». Viendront les enfants, la gêne. Dans un ou deux ans, vous vous lasserez l'un de l'autre. Au bout de dix ans, ce seront les querelles et la misère, l'enfer. Et le monde aura raison. Il prédit juste si les jeunes gens qui s'épousent n'ont pas un but que le monde ignore, but non pas cérébral, non pas fixé par l'intelligence, mais qui est la lumière de la vie. Si ce but est le vôtre, c'est parfait; épousez-vous immédiatement et le monde sera trompé. Mais si cela vous manque, il y a 99 chances sur 100 pour que votre mariage soit malheureux. Je te parle de toute mon âme; accueille aussi mes paroles de toute ton âme et pèse-les. En dehors de mon amour comme père, mon cœur s'émeut pour toi comme pour quelqu'un qui se trouve à un carrefour. Je t'embrasse, de même que Liôla, Kôlôtchka et Sériôja, s'il est rentré. Nous allons bien. »

1. La mère de ma fiancée. Elle voulait que je ne me mariasse que dans deux ans pour pouvoir passer des examens et devenir officier.

Voici la fin de la réponse de mon père à la lettre que je lui écrivis avant mon mariage :

« Le but de votre vie ne doit pas être la joie dans le mariage, mais celui d'apporter sur la terre plus d'amour et de vérité. On se marie pour s'aider l'un l'autre à atteindre ce but.

» La plus haute vocation humaine est de vivre pour servir Dieu et apporter le bien sur la terre. Aussi ne te trompe pas. Pourquoi l'homme ne choisirait-il pas la plus haute vocation? Seulement, quand on l'a choisie, il faut y mettre toute son âme et non pas une partie. « Un peu » ne sert à rien. Je suis fatigué d'écrire et j'aurais voulus encore te dire bien des choses.

» Je t'embrasse. »

XXI

MON MARIAGE. — LETTRES DE MON PÈRE. — MON JEUNE FRÈRE VÂNITCHKA ET SA MORT

Au mois de février 1888, je me mariai et me rendis avec ma jeune femme à Iassnaia où nous nous installâmes pour deux mois dans les trois chambres d'en bas.

Au printemps, je dus partir pour notre ferme d'Alexandrovskoé dans le district de Tchèrn. Je voulais y construire une maison et m'y installer. Peu de temps après mon mariage, je reçus de mon père la lettre suivante :

« Comment allez-vous, mes chers enfants? Êtes-vous vivants, vivants d'esprit? Vous traversez une période très sérieuse : tout est sérieux en ce moment pour vous, chaque pas, comprenez-le. Votre vie se forme et de vos rapports mutuels naît un nouvel organisme « homme-femme » et les relations de cet être compliqué s'établissent avec le reste du monde, avec Mâria Afanâssievna, Kôstiouchka, etc., comme avec le monde inanimé, nourriture, vêtement, etc. Tout est nouveau. Si donc vous désirez quelque chose, désirez-le maintenant.

» Le plus grave est que vous allez passer par un état où tout prendra à vos yeux, vous-mêmes y compris, des cou-

leurs inhabituelles. Ne vous y laissez pas prendre. Ne croyez pas à ce qui est mal : Attendez et tout redeviendra bien.

» Je ne puis juger Sônia, mais Ilia a un penchant au mal : qu'il soit donc particulièrement sur ses gardes. Quant à toi, Sônia, quand tu te sentiras triste, triste, triste, triste, ne te laisse pas aller, et sache que, simplement, ton âme réclame du travail, physique ou spirituel, n'importe.

» Surtout, et avant tout, soyez bons pour autrui, non pas de loin, mais de près, accessiblement. Ainsi votre vie sera pleine et heureuse. Donc tenez bon. Je vous embrasse et vous aime beaucoup tous les deux. »

A la fin de mars, mon père vint à Iassnaia et y resta jusqu'à notre départ pour Nikôlskoié.

Nous n'avions avec nous que la vieille Mâria Afanâssiévna, très faible et à laquelle on faisait une pension ; il fallut donc nous passer de serviteurs. Nous préparions nous-mêmes nos repas, allions puiser l'eau et faisions nos chambres. Papa nous aidait tant qu'il pouvait, mais je me convainquis alors qu'il était très peu fait pour la vie de Robinson.

Il est vrai qu'il n'était pas exigeant et trouvait tout parfait. Mais, la longue habitude d'un certain régime, d'une certaine nourriture prenait le dessus. Tout écart de ce régime, même avant que mon père eût soixante ans, retentissait sur sa santé.

Que de fois il partait de la maison très bien portant et, soumis à de nouvelles conditions de vie, là même où l'on connaissait ses habitudes et où on le soignait comme un enfant, il devenait malade.

A la fin d'avril, nous partîmes ma femme et moi pour Alexândrovskâé, et je ne revins plus à Iassnaia qu'à intervalles réguliers pour affaire ou pour voir mes parents.

Après avoir quitté Iassnaia nous reçûmes la lettre suivante :

« Comment avez-vous fait votre voyage, mes chers amis? Nous nous ennuyons ici sans vous ; je veux dire, nous regrettons que vous ne soyez plus avec nous. Nous avons reçu le télégramme, mais n'avons rien fait. Je crois que ce n'est pas un mal. Écrivez-nous. Comment êtes-vous installés et quels sont vos plans? Ma santé pour le moment est très bonne.

» Notre société de tempérance a un grand succès. Beaucoup de gens s'y sont inscrits ; seul Danîlo a eu l'art de s'y inscrire

et de s'enivrer. Je ne perds pas courage pour cela. Je t'y attends, Ilia, et serai très heureux pour toi quand tu abandonneras tes deux mauvaises habitudes, boire de l'alcool et fumer, l'une et l'autre produits de la vie anormale. La vie n'est pas une plaisanterie, surtout pour toi en ce moment. Chacun de tes gestes est important. Il y a beaucoup de bon en vous, votre chasteté et votre amour qu'il faut conserver de toutes vos forces; mais il y a beaucoup, beaucoup de choses qui vous menacent. Vous ne les voyez pas, mais moi je les vois et les redoute. Au revoir, je vous embrasse, et chacun vous salue. Écris. A Moscou, d'après les dernières lettres, tout le monde va bien. On a hâte de venir ici. — L. T. »

La lettre suivante fut écrite à l'occasion de la naissance de ma première fille, Anna.

« Je vous félicite, chers jeunes parents. Ce n'est pas seulement en paroles que je le fais, je ressens une joie inattendue d'avoir une petite-fille et je vous en remercie. Je conçois votre bonheur; je regarde maintenant toutes les filles et toutes les femmes avec une hautaine compassion! Que sont-elles? C'est Anna qui sera, elle, une vraie personne; je ne plaisante pas. Au reste ce que j'écris n'est pas une plaisanterie, et voici ce que je vous dis avec un très grand sérieux : Ma petite-fille et votre fille, ayez-en grand soin; élevez-la bien. Ne commettez pas les erreurs qu'on a commises quand on vous a élevés, — erreurs du temps. Je suis sûr qu'Anna sera mieux élevée, moins dorlotée et gâtée par la vie seigneuriale que vous ne le fûtes. Où en est la santé de Sônia? On a peur d'écrire quand on pense que quelque chose peut ne pas bien aller. Au reste, tout ira bien, si dans votre âme tout va bien. Comme je suis content que S. Al. (la mère de ma femme) soit avec vous. Embrassez-la et félicitez-la de ma part. Je vous embrasse. — L. T. »

*
* *

Après mon mariage, au printemps, ma mère mit au monde son dernier fils, Vânitchka.

Cet enfant ne vécut que sept ans. Il mourut de la fièvre scarlatine en 1895. Il fut l'enfant gâté de toute la famille.

Ma mère l'adorait et mon père l'aimait de toute la force que met un homme âgé dans sa dernière paternité.

Il faut savoir que mon père ne prit qu'une très faible part à l'éducation de mes deux frères André et Michel. Ils atteignirent l'âge d'écoliers au temps où mon père rejetait toutes les formes d'éducation dans lesquelles nous avions été élevés. Ne se sentant pas la force de les diriger comme il l'aurait voulu, d'après ses convictions, il s'écarta d'eux complètement, s'en désintéressa et ne se mêla ni de leur vie ni de leurs études.

Ma mère les mit au lycée Polivânov où mon frère Léon et moi avions fait nos classes. Ils passèrent ensuite au lycée Katkov.

Il me semble que mon père regardait Vânitchka comme son héritier spirituel et rêvait de l'élever à sa manière dans les principes du bien et de l'amour chrétien.

Je connus bien moins ce jeune frère que mes autres frères et sœurs, puisqu'il grandit au temps où je vivais loin de ma famille; mais, autant qu'il me souvienne, si, au physique, il était frêle et débile, il se distinguait par un cœur extraordinairement tendre et sensible.

Il n'avait qu'un an et demi quand mon père résolut de se dépouiller de toute propriété personnelle et distribua ce qui lui appartenait aux membres de sa famille.

Vânitchka, en qualité de dernier-né, reçut une partie de Iassnaia Poliâna avec la maison et la réserve qui l'entoure. Maman reçut le reste de la propriété.

Ma mère m'a raconté, après la mort de Vânitchka, qu'un jour où elle se promenait avec lui dans le parc, elle lui expliqua que cette terre lui appartenait.

— Non, maman, je ne veux pas que cette terre soit à moi, — dit-il en frappant du pied : — la terre doit être à tous.

Quand je reçus le télégramme m'annonçant sa mort, je partis immédiatement pour Moscou.

On enterra Vânitchka au cimetière du village de Nikôlskoié, près de Moscou, là où repose mon autre petit frère Alexis.

Quand on descendit le cercueil dans la fosse, Papa se mit à sangloter et prononça tout doucement (à peine pus-je l'entendre) :

« De la terre tu viens, dans la terre tu retournes. »

Ces mêmes paroles, il les avait écrites à son frère Serge en 1860, lors de la mort de leur frère Nicolas.

La mort de Vânitchka fut pour lui un grand chagrin.

Souvent j'ai pensé que si Vânitchka n'était pas mort, bien des choses peut-être eussent tourné différemment dans la vie de mon père. Cet enfant sensible et délicat l'aurait peut-être attaché à sa famille, et l'idée de quitter Iassnaia Poliâna ne lui serait peut-être pas venue.

Ce qui me fait supposer cela, c'est une lettre que mon père écrivit à ma mère un an et demi après la mort de Vânitchka.

Je vais la transcrire en entier :

Iassnaia Poliâna [le 8 juin 1897].

« Chère Sophie,

» Il y a déjà longtemps que la désharmonie entre ma vie et mes idées me tourmente. Je n'ai pu vous obliger à changer la manière de vivre et les habitudes que moi-même je vous ai fait prendre ; vous quitter, je ne l'ai pu davantage, craignant de priver mes enfants, tant qu'ils étaient petits, de l'unique influence que je pouvais avoir sur eux, et de vous chagriner. Continuer à vivre comme j'ai vécu ces seize dernières années, tantôt luttant et vous irritant, tantôt succombant moi aussi aux tentations de ce dont j'ai l'habitude et qui m'entoure, je ne le puis plus. J'ai donc décidé de faire ce que je voulais faire depuis longtemps : partir. D'abord parce que, avec mon âge qui avance, il m'est de plus en plus difficile de supporter cette vie, et que j'ai soif de solitude. Ensuite, parce que nos enfants étant devenus grands, mon influence ne leur est plus nécessaire, et vous avez tous des intérêts vitaux qui vous feront moins remarquer mon absence.

» Comme les Hindous qui, vers l'âge de soixante ans, se retirent dans les forêts, il est naturel que tout vieil homme religieux veuille consacrer les dernières années de sa vie à Dieu et non pas aux plaisanteries, aux calembours, aux potins, au tennis. Aussi, moi, qui vais avoir mes soixante-dix ans, je veux de toutes les forces de mon âme gagner cette paix, cette solitude ; si je ne réalise pas ainsi un accord complet, du moins

le désaccord sera moins criant entre ma vie, ma foi et ma conscience.

» Si je faisais cela ouvertement, il y aurait des supplications, des blâmes, des querelles. Je faiblirais, et peut-être n'exécuterais-je pas ma résolution. Or elle doit être exécutée.

» Pardonnez-moi donc, je vous prie, si mon acte vous fait souffrir, en vos âmes, toi, Sônia, surtout. Laisse-moi partir de bon gré. Ne me cherche pas ; ne te plains pas ; ne m'accuse pas.

» Que je parte, cela ne prouve pas que je sois mécontent de toi. Je sais que tu ne pouvais pas, littéralement *que tu ne pouvais pas*, et ne pourras pas voir et sentir comme moi. Par conséquent tu ne pouvais pas et ne pourras jamais changer ta manière de vivre et faire des sacrifices à ce que tu ne peux concevoir. Aussi, je ne te blâme point.

» Tout au contraire, je me souviens avec amour et reconnaissance des longues trente-cinq années de notre vie, particulièrement de la première moitié de ce temps, quand, avec le dévouement maternel qui t'est propre, tu assumas si énergiquement et si fermement ce que tu considérais comme ton devoir.

» Tu me donnas et donnas tout ce que tu pouvais donner. Tu donnas beaucoup d'amour et d'abnégation maternelle, et il est impossible de ne pas t'estimer pour cela. Mais pendant les quinze dernières années de notre vie, nos voies se sont séparées. Je ne peux pas croire que ce soit ma faute parce que je sais bien que je n'ai changé ni pour moi, ni pour autrui, mais uniquement parce que je ne pouvais pas faire autrement. Je ne puis pas t'accuser non plus de ne m'avoir pas suivi. Je te remercie au contraire et me souviens et me souviendrai toujours de tout ce que tu m'as donné.

» Adieu, chère Sophie.

» LÉON TOLSTOÏ qui t'aime. »

Il y avait sur l'enveloppe :

« Si je ne donne aucun ordre au sujet de cette lettre, on la remettra après ma mort à S. A.[1]. »

1. Sophie Andréevna, la comtesse Tolstoï.

Cette lettre ne parvint entre les mains de Maman qu'après la mort de mon père.

Il se peut que plus tard je revienne sur ce document extrêmement important, qui explique tant de choses incompréhensibles pour la plupart des gens ! Je la donne ici à propos de la mort de Vânitchka, parce qu'il me paraît qu'entre ces deux faits il y a un lien incontestable.

L'idée du départ ne put pas venir à mon père immédiatement après la mort de son fils, puisqu'il partagea avec ma mère « son état d'âme, d'une tension extrême ».

Il écrivait à ce propos :

« Plus que jamais, en ce moment où elle souffre, je sens la justesse de la parole que le mari et la femme ne sont pas deux êtres différents, mais ne font qu'un.

» Je voudrais infiniment lui transmettre une partie de la croyance religieuse que j'ai. Aussi faible soit-elle, elle me permet de m'élever au-dessus des amertumes de la vie. Je voudrais la lui transmettre parce que je sais qu'il n'y a que la croyance en Dieu qui donne la vie. Et j'espère que cette croyance lui viendra, non pas par moi évidemment, mais par Dieu, encore que cette croyance vienne très difficilement aux femmes. »

Un an et demi plus tard, quand la douleur aiguë de ma mère commença à décroître, mon père se sentit moralement libéré et écrivit la lettre transcrite ci-dessus.

XXII

FAMINES ET ORGANISATION DES SECOURS

Après le recensement de Moscou, quand mon père eut acquis la certitude que toute aide pécuniaire était pour autrui non seulement inutile mais démoralisante, le rôle qu'il joua, en 1890, 1891 et 1898, dans l'organisation des secours aux affamés, peut paraître une inconséquence et même une contradiction intime.

« Quand un cavalier s'aperçoit que son cheval est exténué, il faut, au lieu de le soutenir en restant dessus, qu'il en

descende. » C'est par ce mot que mon père critiquait la bienfaisance des riches, qui, profitant de tous les biens de leur position privilégiée, ne donnent qu'une partie de leur superflu.

Il ne croyait pas à l'efficacité d'une pareille bienfaisance et la qualifiait d'illusion d'autant plus malsaine, qu'à cause d'elle ces bienfaiteurs acquièrent une sorte de droit moral à continuer leur vie oisive et seigneuriale, en augmentant par chacun de leurs mouvements la misère du peuple.

En automne 1890, mon père projeta d'écrire un article sur la disette dont presque toute la Russie avait souffert cette année-là. Il savait par les articles des journaux et par les récits des personnes qui arrivaient des pays éprouvés à peu près toute l'étendue du malheur public. Pourtant, lorsque son vieil ami Ivan Ivânovitch Raiévski lui proposa de se rendre avec lui dans le district de Dankov pour voir de ses propres yeux ce qui se passait dans les villages, il accepta très volontiers et partit sur-le-champ pour Béguîtchévka, la propriété de M. Raiévski.

Venu là pour un ou deux jours, mon père vit à quel point l'aide était urgente, et, à l'instant même, avec M. Raiévski, qui avait déjà organisé plusieurs tables communes dans les campagnes, il se mit à venir en aide aux paysans. On commença sur un très petit pied, puis, quand de tous côtés arrivèrent des offrandes, on élargit les secours de plus en plus. Mon père finit par consacrer à cette œuvre deux années de sa vie.

On aurait tort de dire que dans cette circonstance mon père manqua de logique. Il ne s'illusionna pas un instant et ne crut pas qu'il faisait là une œuvre absolument bonne et essentielle. Ayant vu la misère du peuple, il lui fut simplement impossible de rester tranquille à Iassnaia Poliâna ou à Moscou : ne pas venir en aide aux malheureux lui eût été trop pénible.

« Beaucoup de choses, — écrivait-il à Nicolas Nicolaévitch Gay, — ne sont pas ici ce qu'elles devraient être. Il y a l'argent de S. A. et les dons. Il y a les rapports entre ceux qui nourrissent et ceux que l'on nourrit : tout est mal de fond en comble. Mais il m'est impossible de rester à la maison et d'écrire. Je sens la nécessité de faire quelque chose. »

Dès les premiers moments, mon père fut cruellement éprouvé. Au mois de novembre, Ivan Ivânovitch Raiévski qui

voyageait beaucoup à cause même de la famine, se rendant tantôt aux séances des conseils provinciaux (zemtvos), tantôt dans quelque village, prit froid et mourut de l'influenza.

Cette mort créa pour mon père, semble-t-il, comme une obligation morale de continuer l'œuvre du défunt et de la mener à bien. Raiévski était un de ses plus anciens amis.

Il était connu jadis pour sa force, et je crois même qu'il fit la connaissance de mon père à Moscou, au temps où tous deux, passionnés de culture physique, fréquentaient l'école de gymnastique de M. Poiré, un Français[1]. Je me souviens de M. Raiévski dès mon enfance, quand il venait à Iassnaia Poliâna et que des goûts sportifs, lévriers et chevaux, le liaient à mon père. C'était entre 1870 et 1880.

Plus tard, quand mon père se détacha entièrement de ses anciennes passions, son amitié pour Raiévski continua. Il me semble que, en réalité, jamais leur amitié ne fut plus grande qu'au moment où ils s'unirent pour lutter contre la misère du peuple. Raiévski s'y donna de toute son âme.

Avec son grand sens pratique et son ardeur au travail, il fut pour mon père un collaborateur inappréciable.

Ce même hiver, en raison, je crois, de sa mauvaise santé, mon père fut obligé de quitter pour deux mois Béguîtchévka et me demanda de le remplacer quelque temps.

Je fis sur-le-champ mes préparatifs de départ, passai à ma femme la charge d'organiser les secours dans le district de Tchèrn et me rendis à Béguîtchévka.

Les secours organisés par mon père étaient réellement considérables. J'y trouvai une aide de mon père, mademoiselle P..., excellente personne, très énergique, avec laquelle je travaillai tout le temps que je restai à Béguîtchévka. Quelques jours après, une demoiselle envoyée par mon père me remit une lettre de lui :

« Cher ami Ilioûcha,

» Cette lettre te sera remise par mademoiselle P... qui peut travailler. Après le 20, quand nous serons de retour, nous lui trouverons un emploi. En attendant, qu'elle vous aide. Je

1. M. Poiré était le père du dessinateur Caran-d'Ache.

regrette de ne pas t'avoir écrit de passer à Iassnaia pour causer de tout ce qu'il y aurait à faire. J'ai peur que, ne connaissant pas tous les côtés de la question, tu ne fasses quelques fautes. Je ne veux pas essayer de t'écrire; ce serait trop long; puis, je ne sais ce qui se passe maintenant. La seule chose que je te demande est d'être sur tes gardes. Soutiens l'organisation sans la trahir; occupe-toi surtout d'acheter du blé, de faire conduire celui qu'on envoie, et de le faire distribuer régulièrement. Veille aussi à ce que ceux qui peuvent se nourrir eux-mêmes et qui reçoivent des secours suffisants du conseil du district ou d'autres sources, ne viennent pas manger dans les réfectoires. Fais attention d'autre part que ceux qui ont besoin ne soient pas repoussés.

» Il faudrait maintenant distribuer du bois de chauffage aux plus pauvres. C'est très important et très difficile.

» Sur ce point, aussi peu que cela soit désirable, mieux vaudrait que ceux qui n'ont pas besoin de combustible en reçussent que si ceux qui en ont besoin n'en recevaient pas.

» Où en est le foin d'Oûssov? J'ai peur qu'Ermôlaiév désorganise quelque chose. On parle de foin débottelé. Il faut se dépêcher d'enlever ce foin et de le transporter chez Lébédiév à Kolôdiézy. Cherche des pommes de terre sur place; si on en vend, achètes-en. Il faudrait te dire encore beaucoup de choses, mais il est impossible de donner des ordres par correspondance quand on ne sait pas ce qui se passe. J'ai confiance en toi. Je t'en prie, travaille de toutes tes forces. Je t'embrasse. Salue Hélène Mikhâïlovna, Natâcha, et tous les autres.

» L. T. »

L'aide qui m'apporta cette lettre, arriva de la gare en charrette, au moment où mademoiselle P... et moi allions dîner.

Un vieux menuisier qui nous servait de domestique l'annonça en ces termes :

— Dieu nous envoie encore une demoiselle!

La demoiselle étudiante (elle était étudiante) entra, tenant sous le bras une énorme boîte de bonbons, et me remit la lettre de mon père.

Je la priai de s'asseoir et lui offris à dîner; nous avions de la choucroute crue au kvass et du pain noir.

La malheureuse Moscovite regarda ces mets, en avala deux ou trois cuillerées, devint toute triste et considéra avec tendresse sa boîte de bonbons.

Je crus lire sur ses traits ses réflexions :

« Me voilà véritablement au pays de la famine ; il n'y a que de la choucroute : qu'aurais-je fait si je n'avais pas eu l'idée d'emporter cette boîte de bonbons? »

Quand on servit du hachis de bœuf, elle resplendit de joie.

Le jour suivant, dès l'aube, elle me demanda du « travail ». Je donnai l'ordre d'atteler et la priai d'aller avec le cocher au village de Gaï pour y inscrire tous ceux qui venaient prendre des repas dans nos réfectoires.

Une demi-heure plus tard arriva Dmîtri Ivânovitch Raiévski, le frère du défunt Ivan Ivânovitch, qui me dit avec effroi : — Que viens-je de voir! Il fait un chasse-neige affreux et, dans un traîneau, un enfant est debout, seul, et il part à toute vitesse en s'écartant du chemin. Le cheval est d'ici. Qui est-ce donc?

J'en fus tout saisi.

C'était la demoiselle qui partait seule, sans cocher, on ne savait où.

Il fallut envoyer un homme la chercher et la ramener au logis.

Une autre fois, je lui confiai en partant la distribution du bois pour le chauffage de nos réfectoires. Le bois était humide, vert, et pour l'allumer nous faisions venir du gouvernement de Kaloûga du bois de bouleau sec. Ce bois coûtait cher et nous l'économisions le plus possible. On en donnait un quart pour trois quarts de bois vert. J'avais bien expliqué cela à l'étudiante avant mon départ. A mon retour je fus stupéfait : Elle avait distribué tout le bois sec :

— On me demandait du bois sec! — dit-elle pour s'excuser.

— Qu'allons-nous faire du bois mouillé? — demandai-je; — il ne peut pas brûler sans une partie de bois sec.

Il fallut chercher en hâte du bois sec et le payer trois fois son prix.

Au retour de mon père, je restai encore quelque temps à Béguîtchévka avec lui, puis je retournai chez moi.

*
* *

J'eus l'occasion de travailler une autre fois avec mon père, et à la même œuvre, dans les districts de Tchèrn et de Mtsénsk, pendant la famine de 1898.

Après deux mauvaises récoltes, il devint évident, à l'entrée de l'hiver, qu'une nouvelle famine se préparait et que l'intervention de la bienfaisance publique était nécessaire. Je m'adressai à mon père.

Il recueillit de l'argent pendant l'hiver et, au début d'avril, il vint lui-même chez moi.

Il faut dire que mon père, très économe de nature, était, dans les choses de bienfaisance, extrêmement circonspect, je dirai même avare. Certes, jouissant de la confiance sans bornes des donateurs, il ne pouvait pas ne pas sentir l'énorme responsabilité morale qui pesait sur lui. Aussi, avant d'entreprendre quoi que ce soit, il voulait s'assurer par lui-même que les secours étaient indispensables.

Le lendemain de son arrivée chez moi, nous fîmes seller deux chevaux et partîmes tout droit à travers champs, comme nous le faisions une vingtaine d'années auparavant, quand nous allions à la chasse à courre.

Il m'était entièrement indifférent d'aller ici ou là, puisque je savais que tous les villages d'alentour étaient également éprouvés; mais mon père, en souvenir du passé, voulut se rendre à Spâsskaié-Loutovînovo, qui n'était qu'à dix verstes de chez moi. Il n'y était pas allé depuis que Tourguèniév y habitait. En route, il me parla de la mère d'Ivan Serguiéiévitch (Tourguèniév), réputée dans tout le pays comme femme de beaucoup d'esprit, très énergique et originale. Je ne sais si mon père l'avait jamais vue ou s'il me raconta ce qu'il avait entendu dire.

En traversant le parc de Spâsskoié, il se ressouvint qu'entre lui et Tourguèniév il y avait une vieille dispute pour savoir lequel des deux parcs, celui de Spâsskoié ou celui de Iassnaia Poliâna, était le plus beau. Je lui demandai :

— Et maintenant qu'en penses-tu?

— Je pense que tout de même celui de Iassnaia est plus beau, bien que celui-ci le soit aussi.

Au village, nous entrâmes chez le stâroste et dans deux ou trois isbas, et sortîmes déconcertés : il n'y avait pas de famine.

Les paysans, ayant reçu un lot entier de bonnes terres et ayant du travail assuré, n'avaient presque pas besoin d'aide.

Sans doute, quelques familles étaient un peu gênées; mais il n'y avait pas cet état aigu qui s'appelle la famine, et qui se manifeste à première vue.

Je crois me souvenir que mon père me reprocha doucement d'avoir donné l'alarme sans raison sérieuse. Un moment je me sentis un peu gêné.

Papa demandait naturellement à chaque paysan avec lequel il causait s'il se souvenait d'Ivan Serguéiévitch, et recueillait avidement tous les souvenirs qui se rapportaient à lui. Quelques vieillards se le rappelaient et en disaient beaucoup de bien.

Nous continuâmes à trotter. A deux verstes, se trouvait un petit village perdu qui s'appelait « Poguîbélka » (perdue). Nous nous y arrêtâmes.

Les paysans n'y avaient que de misérables lots de méchante terre, éloignés du village, et leur misère était si grande que, sur huit maisons, nous ne trouvâmes qu'une vache et deux chevaux. Le reste du bétail avait été vendu. Grands et petits demandaient l'aumône. Au village suivant, la grande Goubariôvka, c'était pareil. Plus loin, c'était encore pis.

Nous décidâmes d'ouvrir des réfectoires sans délai. Il y eut beaucoup à faire.

Mon père prit sur lui la tâche la plus difficile, celle de désigner dans chaque famille les personnes qui devaient venir au réfectoire. Comme il faisait tout lui-même, il allait de village en village et ne rentrait que tard dans la soirée. L'achat et la distribution des denrées m'étaient confiés. Des aides nous arrivèrent. Au bout d'une semaine, douze réfectoires fonctionnaient dans le district de Mtsénsk et autant dans celui de Tchèrn.

Nous n'étions pas en mesure de nourrir tout le monde sans distinction. On prenait de préférence les enfants, les vieillards et les malades. Je me souviens que mon père aimait à venir

dans un village au moment du repas et qu'il s'attendrissait en voyant le respect pieux, quasi religieux, que les mangeurs avaient pour la pitance.

De la part de l'administration, tout n'alla malheureusement pas sans incidents.

La police commença par faire partir deux des demoiselles venues de Moscou pour diriger les réfectoires, sous la menace de ne pas les laisser ouverts si elles restaient. L'officier de police de l'arrondissement vint ensuite me demander si j'avais une autorisation du gouverneur pour ouvrir des réfectoires.

Je voulus le convaincre qu'il ne pouvait pas y avoir de lois défendant la bienfaisance ; mais, naturellement, ce fut inutile.

A ce moment, mon père entra et une discussion courtoise s'engagea entre lui et l'officier de police, l'un démontrant qu'on ne pouvait pas défendre aux gens de manger et l'autre suppliant de se mettre dans la situation d'un subalterne qui ne fait que ce que ses chefs lui ordonnent.

— Que voulez-vous que je fasse, monsieur le comte? — demandait-il.

— Très simple, ne pas accepter de servir là où l'on peut vous faire agir contre votre conscience.

Après cela, il me fallut, pour la conservation de notre œuvre, aller chez les gouverneurs d'Orel et de Toûla, et, enfin, j'envoyai un télégramme au ministre de l'Intérieur, lui demandant de « lever les difficultés créées par les autorités locales pour arrêter la bienfaisance privée que les lois ne défendent pas ».

Nous arrivâmes ainsi à conserver nos réfectoires, mais sans pouvoir en ouvrir d'autres.

En partant de chez moi, mon père alla dans la partie Est du district de Tchèrn, où il voulait voir l'état des semailles. Mais il tomba malade en route et resta quelques jours alité chez mes amis les Lévîtski.

Voici la lettre qu'il écrivit à ma femme et à moi après son départ.

« Mes chers amis Sônia et Ilia,

» Continuez, je vous prie, l'œuvre comme elle a été commencée. Donnez-lui même une plus grande ampleur si c'est

nécessaire. Je puis vous envoyer encore trois cents roubles. Je garde mille cinq cents roubles comme j'en ai informé les donateurs. J'ai envoyé mon article et le compte des trois mille et quelques roubles. La dépense est montée à deux mille cinq cents roubles environ. Je t'en prie, Ilioûcha, envoie-moi une note très exacte de l'emploi du reste de l'argent, afin que je puisse la communiquer aux journaux.

» Je garde une très bonne impression de ma visite chez vous. J'ai appris à mieux vous connaître, à vous comprendre et à vous aimer.

» Ma santé est meilleure, mais je ne dirai pas qu'elle soit bonne. Je suis toujours très faible.

» L. T.

» J'embrasse mes chers petits-fils et Annotchka. Qui d'entre eux est chez sa grand'mère? »

COMTE ÉLIE TOLSTOÏ

(Traduction de Mme LIMONT-SAINT-JEAN et de DENIS ROCHE.)

(La fin prochainement.)

ROUSSEAU ET LES FEMMES

Dans un des passages les plus piquants des *Confessions*, Rousseau nous conte qu'un jour, à Venise, étant entré « dans la chambre d'une courtisane comme dans le sanctuaire de l'amour », il sentit le poison de la réflexion se glisser en lui et émousser les délices qu'il s'y promettait. La « fille enchanteresse » — à qui il avait auparavant laissé connaître ses goûts studieux, — dut lui donner, en guise de conclusion, le conseil quelque peu dédaigneux de laisser les femmes et d'étudier les mathématiques. « *Lascia le donne e studia la matematica.* » Or, s'il était un conseil que Rousseau ne pût suivre, c'était bien celui-là. Les femmes, qu'il avait aperçues comme des révélatrices de bonheur au seuil de son adolescence, seront la joie et le tourment de sa vie, et l'on ne saurait concevoir son génie en dehors d'elles. Aussi bien, allons-nous les rencontrer au début, à l'apogée, au déclin de sa douloureuse carrière ; et, quand il cessera de les aimer, n'ayant plus désormais de quoi occuper son cœur, il deviendra le jouet des obsessions et la proie de la folie. Qu'on ne croie pas, d'ailleurs, que cet extraordinaire créateur, qui eut le don redoutable d'inventer dans l'ordre des sentiments, pût goûter l'amour comme le vulgaire, — et c'est ce qui explique assez le conseil désenchanté de Zulietta. Quand des promesses de joie s'offraient à lui, au lieu de la savourer pleine et entière, il s'ingéniait à en réduire le prix. En des termes qu'un art subtil lui eût enviés, il nous en confie la raison : « J'en émoussai toutes les délices, je les tuai comme à plaisir. Non, la nature ne m'a point fait

pour jouir. Elle a mis dans ma mauvaise tête le poison de ce bonheur ineffable dont elle a mis l'appétit dans mon cœur [1]. »

On ne sera donc pas surpris de l'insistance avec laquelle Rousseau, écrivant ses *Confessions*, évoque le souvenir de celles qui avaient embelli, charmé, quelquefois inquiété son existence. Il le leur devait bien. Dans des pages émues qu'on ne saurait oublier, Fromentin, parlant de Rubens et du tableau qui orne son tombeau, rappelle que Rubens sur le déclin, désireux de se glorifier lui-même avec tous les siens, avait, en un jour d'attendrissement, groupé autour de lui, représenté en Saint-Georges, « vieilli, un peu ravagé, mais superbe de feu intérieur », les membres de sa famille ainsi que ses amitiés d'élection. Ce tableau était donc fait tout entier avec ses affections, ses amours mortes, ses amours vivantes, ses regrets, ses espérances [2]. Rousseau procède de même. Ses *Confessions*, surtout quand elles s'appliquent à ses liaisons, ne sont-elles pas un retour pensif sur tant d'émotions profondes ou délicieuses? Ne groupent-elles pas, en un tableau qui les sauvera de la mort, tant de nobles pensées et de vives images? Comme pour Rubens, au même âge, au moment des mélancoliques retours sur une carrière accomplie, après tant d'années du combat brillant qu'il soutenait contre la vie, il lui a plu de recueillir, pour l'immortaliser, ce qu'il y avait eu de charme et de séduction dans les êtres qu'il avait aimés. L'entreprise fut ce qu'on pouvait attendre de sa piété, de sa gratitude, de son génie. Il en fit en même temps l'histoire de son cœur tourmenté et infatigable. Nous allons nous efforcer de la suivre avec le sérieux qu'elle comporte. En dépit de la frivolité des apparences — on le comprend maintenant sans peine — il n'y a pas de sujet plus grave : les destinées d'un génie s'y jouent.

I

Disons-le d'abord : bien qu'il nous ait souvent entretenus de ses liaisons avec une complaisance extrême, Rousseau nous découragerait presque d'en tirer une vue d'ensemble. Parlant

1. *Confessions*, partie II, liv. VII, p. 75.
2. Fromentin, *les Maîtres d'autrefois*, 9e édit., p. 125.

de lui, il nous fait cet aveu singulier : « Il est peut-être le seul être au monde *des liaisons duquel on ne peut rien conclure*, parce que son propre goût n'en forma jamais aucune et qu'il se retrouva toujours subjugué avant d'avoir eu le temps de choisir[1]. » Il en cherche la raison dans une sorte d'inertie qui n'influe pas seulement sur ses actions indifférentes, mais sur toute sa conduite, sur les affections même de son cœur. L'indolence et le besoin d'aimer ont assuré sur lui l'ascendant de tout ce qui l'approchait. « Une rencontre fortuite, l'occasion, le besoin du moment, l'habitude trop rapidement prise, ont déterminé tous ses attachements, et par eux toute sa destinée. En vain son cœur lui demandait un choix, son humeur trop facile ne lui en laissa point faire[2]. »

Comment comprendre cette aptitude à aimer de la sorte, en hâte et sans choix, qui paraît bien être une des marques caractéristiques de la sensibilité de Rousseau? On ne la comprendrait pas, ou l'on serait tenté de la mal juger, si l'on n'en cherchait l'origine dans la formation première de Rousseau, au début de ce qui pourrait s'appeler le roman de sa vie. N'écrivait-il pas à cinquante ans passés : « Quoique né homme, à certains égards j'ai été longtemps enfant, et je le suis encore à beaucoup d'autres. » La vie sentimentale de Rousseau ne fut, par certains côtés, qu'une enfance prolongée, et cette survivance d'une période assez souvent indifférente expliquera bien des choses. Elle explique tout d'abord le caractère prépondérant et à quelques égards exclusif, du sentiment dans sa conduite et dans son inspiration. Son âme prit alors, pour parler comme lui, une forme qui lui restera et qui se marquera dans ses affections avant d'éclater dans ses ouvrages. Cette forme, il la doit entièrement à la culture prématurée des émotions tendres, à l'action d'abord douce et bienfaisante des femmes que nous trouvons à l'éveil de son cœur et dans ses crises décisives. Élevé de la sorte, choyé, caressé par son père qui ne l'embrassa jamais sans qu'il sentît qu'un regret amer se mêlait à ses caresses, l'enfant délicat et méditatif, né presque mourant, devait de bonne heure se familiariser avec la vie des

1. Second dialogue : *Rousseau juge de Jean-Jacques.*
2. *Ibid.*

sentiments et goûter ce qu'elle renferme de doux et de poignant à la fois.

C'est là que l'énigme de sa vie a ses nœuds et ses détours. Son génie, qui fut tout de sentiment avant d'être un génie de connaissance, s'annonce déjà. Alors commence à se montrer « ce cœur à la fois si fier et si tendre, ce caractère efféminé, mais pourtant indomptable » qui, flottant toujours entre la faiblesse et le courage, entre la mollesse et la vertu, l'ont jusqu'au bout mis en contradiction avec lui-même, et ont fait que l'abstinence et la jouissance, le plaisir et la sagesse lui ont également échappé.

Quand, éloigné de Genève avec son cousin Bernard, il fut placé chez le pasteur Lambercier, ce fond de sentiments affectueux et paisibles s'enrichit encore. Venu à Bossey pour y apprendre avec le latin « tout le menu fatras dont on l'accompagne sous le nom d'éducation », il y découvre la nature nouvelle pour lui, l'amitié, et les premières pointes de la sensualité. Il nous le confie lui-même : « Être aimé de tout ce qui m'approchait était le plus vif de mes désirs ; j'étais doux, mon cousin l'était, ceux qui nous gouvernaient l'étaient eux-mêmes... Je ne connaissais rien d'aussi charmant que de voir tout le monde content de moi et de toutes choses. » Au temple, répondant au catéchisme, rien ne le troublait plus, quand il lui arrivait d'hésiter, que de voir sur le visage de mademoiselle Lambercier, la sœur du pasteur, des marques d'inquiétude et de peine. Il était plus fâché de déplaire que d'être puni, et le signe du mécontentement lui était plus cruel que la marque de l'affliction. Bonne mademoiselle Lambercier ! Elle ne pouvait guère se douter que l'exercice de son autorité, en la poussant à infliger au redoutable écolier dont elle avait la garde la... correction des enfants, allait mettre en mouvement une sensibilité des plus singulières et des plus combustibles qui cherchait déjà sa voie. Devant le récit de Rousseau, le moraliste ne se récriera point. Il songera au contraire que nos vices, comme nos vertus, ont le plus souvent une origine insignifiante et que du même limon dont nous sommes pétris, sensible aux premières empreintes, rien ne peut sortir qu'on doive trop glorifier ou trop condamner. Donc, Rousseau nous conte comment la « punition », longtemps réduite à la menace,

s'exécuta et lui parut, venant de la main de mademoiselle Lambercier, « moins terrible à l'épreuve » que l'attente ne l'avait été. Par une sorte de bizarrerie que les chercheurs de tares ne manqueront pas de relever, ce châtiment l'affectionna davantage à celle qui l'avait imposé. « J'avais trouvé dans la douleur, dans la honte même, un mélange de sensibilité qui m'avait laissé plus de désir que de crainte de l'éprouver derechef de la même main[1]. » Après une récidive qui lui vint sans qu'il l'eût recherchée et dont il profita, avoue-t-il, en sûreté de conscience, mademoiselle Lambercier s'étant sans doute aperçue que ce châtiment n'allait pas à son but déclara qu'elle y renonçait. Et Rousseau d'ajouter pour tout commentaire : « J'eus désormais l'honneur dont je me serais bien passé d'être traité par elle en grand garçon. »

A l'en croire, cette expérience devait décider de ses goûts, de ses désirs, de ses passions, de lui enfin, pour le reste de sa vie. Avec une clairvoyance que les analystes du cœur pourraient lui envier, Rousseau note qu'en même temps que ses sens s'éveillaient en une inquiétante précocité, ses désirs se bornaient à eux-mêmes, pour ainsi parler. De là ce mélange, que la destinée amoureuse de Rousseau manifeste clairement, de sensualité exagérée et de retenue apparente ou même réelle, l'une d'ailleurs poussant l'autre. « Avec un sang brûlant de sensualité presque dès ma naissance, je me conservai pur de toute souillure jusqu'à l'âge où les tempéraments les plus froids et les plus tardifs se développent. Tourmenté longtemps sans savoir de quoi, je dévorai d'un œil ardent de belles personnes; mon imagination me les rappelait sans cesse, uniquement pour les mettre en œuvre à ma mode, et en faire autant de demoiselles Lambercier. » On pourrait s'étonner — si tout n'était accident dans les premiers effets de l'amour — de la façon dont Rousseau entendait cultiver en lui l'honnêteté et la réserve; mais on ne saurait douter que cette première espèce d'attachement n'ait commandé en partie sa sensibilité amoureuse. Elle eut tout d'abord d'autres répercussions. En révélant à l'écolier pensif et inquiet le monde trouble des sentiments qu'il aura à refouler, elle devait hâter encore sa maturité

1. *Confessions*, p. 19.

précoce et mettre un terme à la sérénité de sa vie enfantine. Nous savons que la fin du séjour à Bossey fut pour lui comme une chute originelle et marqua la fuite irrémédiable du premier bonheur. Une injustice dont il eut à subir l'atteinte le précipita de son rêve, qui devint pour lui un paradis perdu dont il aura toujours la nostalgie. Nous estimons pourtant que la mutation de sentiments que l'on vient de signaler fut pour beaucoup dans le sérieux et la gravité de ses premières visions. On en jugera par le ton de ce passage : « Dès ce moment, je cessai de jouir d'un bonheur pur, et je sens aujourd'hui même que le souvenir des charmes de mon enfance s'arrête là. Nous restâmes encore à Bossey quelques mois. Nous y fûmes comme on nous représente le premier homme encore dans le Paradis terrestre, mais ayant cessé d'en jouir. C'était en apparence la même situation, et, en effet, une tout autre manière d'être. L'attachement, l'intimité, le respect, la confiance ne liaient plus les élèves à leurs guides; nous ne les regardions plus comme des dieux qui lisaient dans nos cœurs; nous étions moins honteux de mal faire et plus craintifs d'être accusés; nous commencions à nous cacher, à nous mutiner, à mentir. Tous les vices de notre âge corrompaient notre innocence et enlaidissaient nos jeux. La campagne même perdait à nos yeux cet attrait de douceur et de simplicité qui va au cœur : elle nous semblait déserte et sombre; elle s'était comme couverte d'un voile qui nous en cachait les beautés [1]. »

Ainsi, au bénéfice sans doute d'une puberté toute cérébrale, la vision du monde naissant commençait à perdre son charme primitif. Le mythe d'une chute personnelle se formait déjà dans cette imagination hallucinée, qui évoquera après lui par attraction le mythe du retour à la nature, c'est-à-dire à la simplicité et à la paix du cœur, dont elle sentait si vivement la privation.

De précoces amours, dont les *Confessions* nous donnent l'amusant détail, vinrent un peu plus tard achever l'œuvre involontairement amorcée par mademoiselle Lambercier. A Nyon, où Rousseau allait de temps en temps voir son père, il répond aux agaceries de mademoiselle de Vulson en se livrant de tout son cœur, ou plutôt de toute sa tête, car il n'était guère

1. *Confessions*, p. 29.

amoureux que par là, « quoiqu'il le fût à la folie ». Cet attachement d'enfant ne l'empêchait pas d'avoir à cette même époque avec une petite mademoiselle Goton des tête-à-tête assez courts, mais assez vifs, dans lesquels elle daignait faire la maîtresse d'école, et c'était tout; « mais ce tout, ajoute Rousseau, me paraissait le bonheur suprême[1] ». Cette rencontre de deux sentiments bien différents devait initier la sensibilité novice à deux aspects de l'amour qu'elle n'était point faite encore pour entendre, — ce qui va contribuer à produire le foncier désaccord qui éclatera de plus en plus entre les conditions imaginées du désir et les conditions réelles de son accomplissement. Purement social et pour la galerie, — car il se sentait pour lors transporté d'amour dans un cercle, — l'attachement à mademoiselle de Vulson relevait d'une aimable familiarité « douce au cœur, non aux sens ». Il supportait avec plus d'impatience la vue de mademoiselle Goton; il était devant elle aussi tremblant que charmé; il se sentait subjugué, mais surtout heureux de l'être. Ce furent là, à coup sûr, des amours de tête, un peu « stylisés » dans le récit des Confessions, mais leur résultat le plus clair fut d'entretenir Rousseau dans cette vie du désir qui s'ouvrait pour toujours devant lui.

Ces premières impressions furent encore plus durables dans la sensibilité de Rousseau qu'elles ne l'avaient été dans sa mémoire. Mêlées avec ses lectures, elles lui donnèrent ce tour romanesque et sensuel qui sera sa marque propre. Elles expliquent les bizarreries d'une adolescence inquiète qui, évidemment, mit les préoccupations de l'amour bien au dessus de tous les soucis pratiques en assignant comme unique affaire à la vie d'être aimé, avec une pointe de subordination et de soumission. Ce mélange d'affection déférente et de docilité, — pour ne pas dire davantage, — il ne pouvait guère l'appliquer qu'à des personnes de qualité, plus âgées que lui, capables d'exercer un ascendant dont il sentait le besoin et une sujétion dont il garda toujours le goût. Ce fut le rôle dévolu à madame de Warens.

1. *Confessions*, p. 39.

II

Celle-ci réalisait pour lui pleinement l'idéal que tant d'accidents et de lectures lui avaient mis en tête. Aussi lui fit-elle l'effet d'une apparition radieuse. Au lieu de la vieille dévote bien rechignée qu'il s'était figurée et qui devait hâter sa conversion, il découvre un visage pétri de grâce, de beaux yeux bleus pleins de douceur, un teint éblouissant, le contour d'une gorge enchanteresse. « Rien n'échappa au rapide coup d'œil du jeune prosélyte », car il devint à l'instant le sien, gagné d'avance à une religion prêchée par de tels missionnaires. « Elle avait alors vingt-huit ans, étant née avec le siècle. Elle avait de ces beautés qui se conservent, parce qu'elles sont plus dans la physionomie que dans les traits : aussi la sienne était-elle encore dans son premier éclat. Elle avait un air caressant et tendre, un regard très doux, un sourire angélique, des cheveux cendrés auxquels elle donnait un tour négligé qui la rendait très piquante[1]. » Bref, dès le premier regard, par un effet naturel de la sympathie des âmes, il l'aima un peu comme un enfant qui a encore moins besoin d'attachement que de confiance. En fait, cette passion fut accompagnée, dès sa naissance, des sentiments qu'elle inspire le moins d'ordinaire : « la paix du cœur, le calme, la sérénité, l'assurance[2]. » On voit se dessiner, avec une netteté frappante, un trait nouveau de la sensibilité de Rousseau. Naturellement inquiète, facilement défiante, prompte à l'effroi, à l'aventure, au drame intérieur, cette sensibilité éprouvait plus qu'une autre le besoin d'être rassurée contre elle-même et d'être apaisée. Déjà la crainte maladive de l'abandon se glisse en elle parmi tant d'images riantes sur lesquelles elle étend un voile de tristesse. Délaissé, il faut qu'il se sente rassuré; menacé, il doit reprendre confiance; élevé dans la crainte de la mort et de ses suites, se posant de bonne heure avec un affolement morbide le problème du salut, il devait trouver auprès de madame de Warens la sérénité de l'âme et la paix du cœur. Ainsi se formera-t-il la première idée de la

1. *Confessions*, p. 74.
2. *Ibid.* p. 79.

femme qui doit hanter sa maturité. Il la veut encore « enivrante dans le calme ». Or madame de Warens ne s'embarrassait ni n'embarrassait ses amis d'aucune des perplexités que la réflexion suscite ou qu'une conscience à scrupules se plaît à entretenir. Née, ou se croyant née pour les grandes affaires, au point que Rousseau déclare que madame de Longueville auprès d'elle n'eut été qu'une tracassière, ses talents se trouvaient déplacés dans sa condition. Ils lui inspiraient du moins cette vue détachée sur les petites choses et une indifférence pratique soit pour les menus détails de la dévotion, soit pour les formalités de la morale. Sa religion était accommodante comme son caractère, accueillante comme son cœur. Docile et abandonnée, selon la tradition de la Visitation et les souvenirs vivaces de saint François de Sales, elle excellait à tout concilier. Elle évitait les heurts, avait raison des résistances, savait vaincre les ruses de l'amour-propre et l'exaspération du sens privé : il lui paraissait qu'une indépendance d'esprit trop entière et qu'un souci exclusif de la dignité morale était un raffinement de l'orgueil. Elle ne voyait pas dans ses fautes une défection et ne s'en mettait guère en peine. En parfaite quiétiste, elle les expliquait par un vice originel de l'esprit plutôt que du cœur, et elle mettait sa confiance en l'œuvre de rédemption qui s'accomplit mystérieusement en nous, sans nous. Cette œuvre, elle songeait à s'en appliquer le fruit, non par l'effet d'un mérite qu'elle n'avait jamais revendiqué, mais par le sentiment profond, touchant à force d'ingénuité et de modestie, de son indignité et de ses manques. Bref, sa vie était loin d'être un acte de courage; mais elle n'aspirait nullement à l'héroïsme moral. Cette vie n'était pas non plus tissée, comme on l'a prétendu bien à tort, d'une suite d'indignités; elle relevait d'un « acte d'abandon » que tout mystique se plaît à renouveler dans les moindres circonstances. Elle savait que les détails visibles des actes ne sont rien et n'ont pas de signification pour qui connaît les délices de la « vie cachée ». Que madame de Warens ait fait de cette maxime un usage abusif en l'étendant à l'ordre même de ses affections et en greffant sur ces dispositions du cœur les sophismes de son esprit, nous n'en doutons pas. Mais nous tenons à dire que, pour bizarre qu'elle paraisse, cette disposition devait introduire

une harmonie momentanée dans l'âme de Rousseau en calmant, en adoucissant les révoltes commençantes de cette nature désaccordée. De son propre aveu, il puisait avec sécurité à cette source de confiance. Et, dans la dixième promenade qui reste comme son testament sentimental et que la mort est venue interrompre, il lui rend ce magnifique témoignage : « Mon âme, dont mes organes n'avaient point développé les précieuses facultés, n'avait encore aucune forme déterminée. Elle attendait, dans une sorte d'impatience, le moment qui devait la lui donner... Aidé de ses leçons et de son exemple, je sus donner à mon âme, encore simple et neuve, la forme qui lui convenait davantage et qu'elle a gardée toujours [1]. »

Cette affection rare et précieuse est donc bien éloignée de la liaison quelque peu vulgaire en laquelle on l'a travestie. Il n'y a là rien de ces faciles enchantements qui auraient grisé l'adolescence de Rousseau, ou d'un banal « Eldorado » dont madame de Warens lui aurait ménagé l'accès. Rousseau le répète à satiété : familiarité, confiance, communion dans les mêmes idées, les mêmes croyances, le même goût de la solitude et de la contemplation : voilà ce que fut cet attachement sur lequel ne se projette qu'une ombre, mais bien rapide, et qu'on regrette... Mais voici l'essentiel : son cœur se nourrit, dès lors, « d'un sentiment tout nouveau dont il occupait tout son être [2] ». Et ce sentiment, en lui rendant confiance en soi, le remit dans la plus heureuse situation de corps et d'esprit où il ait jamais été. « Ma douce inquiétude avait un objet qui la rendait errante et fixait mon imagination : je me regardais comme l'ouvrage, l'élève, l'ami, presque l'amant de madame de Warens [3]. » Il allait ainsi comme dans un rêve délicieux : les jeunes désirs, l'espoir enchanteur, les brillants projets remplissaient son âme. Désormais rien ne frappait ses yeux sans porter à son cœur quelque attrait de jouissance. Ainsi se forma pour toujours cette sensibilité, étrangement mystique, qui ne devait plus s'appliquer à un plaisir sans y démêler je ne sais quoi de profond et de poignant.

1. *Les rêveries du promeneur solitaire, dixième promenade*, t. XVII, p. 198.
2. *Confessions*, p. 84.
3. *Ibid.*, p. 89.

Ce côté émouvant des choses, qui lui fut dès lors révélé, n'avait pas d'ailleurs aboli le tour romanesque de son esprit, ni la pointe de sensualité que nous avons déjà signalée. On les verra se produire à part, amuser l'imagination, sans dommage pour la tendresse confiante et grave. Au terme du voyage de Turin et de sa superficielle conversion, ce qui, dans cette capitale du Piémont, intéresse le plus le nouveau converti, ce qu'il recherche uniquement dans l'éclat entrevu de la Cour, c'est « s'il n'y aurait point là quelque jeune princesse qui méritât des hommages » et avec laquelle il pût nouer un roman[1]. Ce roman s'ébaucha ; ce ne fut pas avec une princesse, mais avec une jeune marchande, de bonne grâce et d'air attirant, madame Basile. « C'était, nous dit Rousseau, une brune extrêmement piquante, mais dont le bon naturel, peint sur son joli visage, rendait la vivacité touchante. » De quelle manière Rousseau s'attacha-t-il à elle ? Quelle fut la forme de son amour ? Réservée et honnête assurément. « Troublé, ravi, tremblant, je n'osais la regarder, je n'osais respirer auprès d'elle : cependant je craignais plus que la mort de m'en éloigner... Cet état, très tourmentant pour moi, faisait cependant mes délices, et à peine dans la simplicité de mon cœur pouvais-je deviner pourquoi j'étais si tourmenté. » Et Rousseau de préciser ce qu'il se croyait en droit d'attendre d'une honnête femme et ce qu'il demandait à une telle liaison : « Rien de tout ce que m'a fait sentir la possession des femmes ne vaut les deux minutes que j'ai passées à ses pieds, sans même oser toucher à sa robe. Non, il n'y a pas de jouissances pareilles à celles que peut donner une honnête femme qu'on aime : tout est faveur auprès d'elle. Un petit signe de doigt, une main légèrement pressée contre ma bouche, sont les seules faveurs que je reçus de madame Basile, et le souvenir de ces faveurs si légères me transporte encore en y pensant. » Ce minimum d'exigences est la marque de tous les attachements de Rousseau au cours de son adolescence vagabonde. S'agit-il de mademoiselle de Breil, chez qui il avait pris du service ? Il lui trouve de l'agrément, « quoique brune », et il découvre dans son visage cet air de douceur des blondes auxquelles son

1. *Confessions*, p. 42.

cœur n'a jamais résisté. Toute son ambition sera de rêver auprès d'elle, en quête d'un léger service à lui rendre, d'un désir à devancer, d'un regard à attirer. Ainsi s'affirme le goût dominant de Rousseau : « Il me fallait des demoiselles. Chacun a sa fantaisie. Cela a toujours été la mienne. Ce n'est pourtant pas du tout la vanité, c'est la volupté qui m'attire ; c'est un teint mieux conservé, de plus belles mains, une parure plus gracieuse, un air de délicatesse et de propreté sur toute la personne, plus de goût dans la manière de se mettre et de s'exprimer, une robe plus fine et mieux faite, une chaussure plus mignonne, des rubans, de la dentelle, des cheveux mieux ajustés [1]. » Il souhaitait encore autre chose : il fallait rompre la glace et se mettre bien vite sur le pied d'une familiarité confiante. Qu'on songe plus tard à la partie de campagne de Rousseau avec mademoiselle Galley et mademoiselle de Graffenried, partie relevée « par la gaieté, le babil, les jeux ». Aucune privauté, sauf des bouquets de cerises envoyés du haut de l'arbre, et une main baisée à la dérobée. Ce type d'affection très simple et très naturel, sans convention ni fausse galanterie, est la troisième forme de l'amour chez Rousseau. Elle vient après la sensualité discrète, la tendresse mêlée de respect. Ajoutez-y, déjà, la pluralité d'affections, qui ne gâte rien. « La tendre union qui régnait entre nous trois valait des plaisirs plus vifs, et n'eût pu subsister avec eux : nous nous aimions sans mystère et sans honte, et nous voulions nous aimer toujours ainsi [2]. » Voilà le grand mot lancé : l'amour sans jalousie, sans tracas d'esprit, sans choix à exercer, celui qui se réduit au tranquille rayonnement de la vie sentimentale. L'imagination s'y divertit, l'esprit s'y occupe, le cœur s'y repose. Au fond, sous tant de personnages joués, sous tant d'apparitions successives, c'est bien cet amour que Rousseau recherchera toujours. Ce qu'il y a de romanesque dans ses récits est surajouté et de surface. Rien ne vaut la minute d'abandon où le cœur se confie, participant à la fois aux calmes séductions de la beauté et au paisible éclat de la nature.

1. *Confessions*, livre IV, p. 213.
2. *Ibid.*, p. 219.

III

Que l'on ne nous reproche pas cette apparente digression : aussi bien nous bornons-nous à suivre les digressions du cœur de Rousseau. Ce dernier applique toujours, on le voit, la même méthode : des attachements multiples et contrastés se font valoir et accusent par leur diversité même la richesse d'une sensibilité à l'étroit dans des bornes. Ce rapprochement d'ailleurs en fait foi : la liaison avec madame de Warens — à laquelle nous devons faire retour — présentait un sérieux et une gravité que les autres attachements, plus voisins de la fantaisie, ne possédèrent à aucun degré. Nous verrons que jusqu'au bout Rousseau excelle à conduire de front ces deux sortes d'amour.

Revenu auprès d'elle, à Annecy d'abord, à Chambéry ensuite, Rousseau, dans la fougue imaginative de la dix-neuvième année, prompt à la légère griserie que le commerce féminin ne pouvait manquer de susciter en lui, goûta le plus complexe des sentiments. Ce sentiment qui n'était ni l'amour, ni l'amitié seule, mille fois plus délicieux que l'un et plus voluptueux que l'autre, était un mélange de confiance et de familiarité, répondant à un besoin du cœur et à la nécessité d'en combler le vide. Madame de Warens apparaissait aux yeux de Rousseau comme la plus tendre des mères, et si les sens s'émouvaient, c'était pour rendre l'attachement plus vif et plus exquis, pour l'enivrer du charme d'avoir une maman jeune et jolie. Ajoutez-y les dispositions « quiétistes » que Rousseau rechercha toujours dans ses expériences sentimentales. Il nous confie qu'il n'avait auprès d'elle ni transports ni désirs; il se trouvait dans un charme ravissant, jouissant sans savoir de quoi [1]. Ce quiétisme amoureux n'allait pas d'ailleurs sans une exaltation des images qui se faisaient en lui ardentes et pressantes. L'intensité imaginative était redoublée et la faculté de rêve, qui sera l'origine de son lyrisme, s'exerçait déjà en liberté. Et le voilà du coup devenu poète,

1. *Confessions*, p. 169.

car la poésie qu'est-elle en effet, sinon un grand amour s'épanouissant en belles images? « Le besoin de vivre avec elle me donnait des élans d'attendrissement qui souvent allaient jusqu'aux larmes. Je me souviendrai toujours qu'un jour de grande fête, tandis qu'elle était à vêpres, j'allais me promener hors de la ville, le cœur plein de son image et du désir ardent de passer mes jours auprès d'elle. J'avais assez de sens pour voir que, quant à présent, cela n'était pas possible, et qu'un bonheur que je goûtais si bien serait court. Cela donnait à ma rêverie une tristesse qui n'avait pourtant rien de sombre et qu'un espoir flatteur tempérait. Le son des cloches qui m'a toujours singulièrement affecté, le chant des oiseaux, la beauté du jour, la douceur du paysage, les maisons éparses et champêtres dans lesquelles je plaçais en idée notre commune demeure, tout cela me frappait tellement d'une impression vive, tendre, triste et touchante, que je me vis comme en un rêve transporté dans cet heureux temps et dans cet heureux séjour où mon cœur, possédant toute la félicité qui pouvait lui plaire, goûtait des ravissements inexprimables, sans songer même à la volupté des sens. Je ne me souviens pas de m'être élancé jamais dans l'avenir avec plus de force et d'illusion que je fis alors —; et, ce qui m'a frappé le plus dans le souvenir de cette rêverie, quand elle s'est réalisée, c'est d'avoir retrouvé les objets tels exactement que je les avais imaginés. Si jamais rêve d'un homme éveillé eût l'air d'une vision prophétique, ce fut assurément celui-là. Je n'ai été déçu que dans sa durée imaginaire; car les jours et les ans et la vie entière s'y passèrent dans une inaltérable tranquillité, au lieu qu'en effet tout cela n'a duré qu'un moment. Hélas! mon plus constant bonheur fut un songe; son accomplissement fut presqu'à l'instant suivi du réveil[1]. »

On objectera que tous ces beaux récits se font à trente-cinq ans de distance, et que le grand poète, le grand passionné qu'est devenu Rousseau depuis, ne manque pas de projeter son imagination derrière lui, comme au temps de sa jeunesse il la projetait devant lui. Tous ces détails, insignifiants en

1. *Confessions*, livre III, p. 171.

eux-mêmes, auraient profité de l'amour rétrospectif qui devenait plus ardent à mesure que le temps s'écoulait. D'accord. Mais sans accepter le sens littéral du récit, il reste que les germes sont jetés de cet amour qui ira grandissant, que la sensibilité a été émue pour la première fois, et qu'elle ne cessera plus de vibrer et de méditer. Sa « grande amie [1] » venait ainsi de lui révéler la nature composite des sentiments, qui ne vont jamais seuls, mais en groupes mobiles et vivants. S'il ne connait pas encore l'angoisse amoureuse, que madame d'Houdetot communiquera à son imagination enfièvrée, il assiste du moins à cette *féerie intérieure* que les premiers feux de l'amour suscitent. Il sait maintenant quelle est la magie qui la soulève. Bref, il se prête spontanément à l'art naturel de combiner ou d'orchestrer ses affections. Et le voilà du coup initié à cette redoutable faculté qui consiste à créer dans l'ordre du sentiment.

Ce redoublement de l'intensité intérieure se marque en Rousseau de vingt à vingt-six ans; effet d'une adolescence prolongée et de cette demi-virginité qui fut toujours pour lui le ferment indispensable de l'amour. Le commerce et le frôlement continuel de jolies femmes étaient bien faits pour maintenir son esprit à ce diapason. A Chambéry, Rousseau se trouvait, avec sa bienfaitrice, dans un cercle brillant, un peu dissipé, où il commençait à goûter la douceur de la vie. Joignez-y le chœur des écolières, car il est pour lors professeur de musique, et il courtise toutes ses élèves : mademoiselle de Mellarède, mademoiselle de Menthon, mademoiselle de Charlie et mademoiselle Lard, beauté impassible qu'il se plaît à agacer, ce que lui rend bien, non pas précisément mademoiselle Lard, mais sa mère. Il se retrouve dans une atmosphère capiteuse dont sa tendresse pour madame de Warens ne pouvait que profiter.

Je dis à dessein « tendresse » : c'est le mot qui convient, équivalant à ce que M. Faguet appelle « amitié-amour-maternité ». Il est clair qu'on doit y joindre la confiance et la familiarité sans borne que des sentiments longtemps partagés et l'accoutumance peuvent faire naître. Rousseau ne nous laisse

1. Le mot est de M. Faguet, *les Amies de Rousseau*.

pas ignorer que, même à ce moment de leur amitié, madame de Warens avait un cœur chaste et un tempérament de glace. Je suis plutôt de son avis que de celui de M. Faguet qui tient à voir en elle une passionnée et presque une névrosée. Oublie-t-il que le quiétisme, dont elle fait profession, la conduisait à regarder avec indifférence les mouvements de la chair dont la vie supérieure de l'esprit n'est guère troublée, et que c'était une de ses maximes favorites que de voir dans la morale des formalités de police sans signification pour qui a compris la sagesse mystique? Donc, Rousseau a raison de penser que ses fautes, dépourvues à ses yeux de toute conséquence, lui vinrent de ses erreurs plutôt que de ses passions. Autant dire qu'en dehors de sa tendresse quasi-maternelle, l'offre qu'elle put faire de sa personne à Rousseau, peu impatient d'ailleurs de la recevoir, fut une formalité sans importance, une erreur de raisonnement, un sophisme de plus. Nous lui avons ailleurs rendu cette justice que, pratiquant Rousseau depuis plus de cinq ans, elle ne s'était guère pressée de le favoriser, ce qui confirme notre hypothèse. Il ne convient pas d'insister davantage sur une aventure à qui les intéressés ont prêté moins d'importance que nous, et où nous avons vu déjà une crise d'adolescence galamment dénouée, dans le goût du temps.

On le voit : le roman des Charmettes, trop connu pour que nous songions à y revenir, avait commencé bien avant que les Charmettes eussent offert leur pacifique retraite; et ce roman vécu, répétition avant la lettre de celui de la *Nouvelle-Héloïse*, n'avait rien que de noblement humain. Mais les Charmettes, que vont devenir les Charmettes en tout cela? « Le long de ce vallon, à mi-côte, sont quelques maisons éparses, fort agréables pour quiconque aime un asile un peu sauvage et retiré. » Que devient ce lieu où Rousseau a voulu situer l'origine de son bonheur? Faut-il y voir une fiction de plus, imaginée pour embellir le récit? Nous devons en convenir : à l'encontre de la poétique idylle des *Confessions*, nous avons de prosaïques contrats de fermages et des actes notariés. Or, les uns et les autres nous donnent à entendre que si les Charmettes entrent en scène dans la vie de Rousseau, c'est sensiblement plus tard qu'il ne l'indique, après le voyage de Montpellier et non avant, en 1738 et non en 1736. Point de

doute : ces documents administrent la preuve indiscutablement. Il serait bien dommage qu'ils eussent raison. Disons, pour tout accorder, que nous retrouvons ici ce mélange de vérité et de mythe auquel incline le génie de Rousseau. C'est ainsi qu'il aura besoin, pour situer d'autres amours, des rives du lac autour duquel son cœur n'a jamais cessé d'errer. Pareillement il lui faut « localiser » son bonheur, fût-ce au prix d'une légère transposition. Au moment où il essaie de le revivre, il use d'un procédé symbolique, habituel chez les imaginatifs quand ils s'avisent d'aimer à distance, ou rétrospectivement. Il le rattache à des circonstances réelles qui puissent fortifier l'image de la félicité promise et faire corps avec elle. Les Charmettes, dans l'inspiration de Rousseau, sont le cadre sensible et matériel d'immatérielles amours. Elles sont un point d'appui nécessaire pour le cœur. A quoi bon les discuter entre notaires? Elles ne furent pas seulement un lieu de l'espace, mais un instant précieux du temps. Elles furent mieux qu'un cadre : un moment de la sensibilité de Rousseau. Leur rôle est établi, quand on sait qu'elles servirent un jour à accroître la richesse et à refléter l'intensité d'une âme.

C'est dans ce sens spirituel qu'on doit les entendre. Il faut en prendre son parti : le pélerinage des Charmettes n'est pas un voyage à Cythère. Tout ce qu'on peut dire, c'est que, sous l'action d'une grande tendresse, le contentement intérieur s'y joignait à la vie champêtre et projetait sur elle son paisible éclat. Les promenades matinales, la prière faite d'une élévation du cœur vers Dieu, la méditation de l'après-midi nourrie de fortes lectures, quelques visites d'amis éprouvés, d'autres plaisirs dus aux longues marches et aux haltes sous les grands arbres, tandis que l'air était pur, l'horizon sans nuages, et que la sérénité régnait au ciel comme dans les cœurs : tels étaient les épisodes d'une vie faite de simplicité et de recueillement [1]. Les souvenirs d'Annecy accouraient d'ailleurs en foule, et le rêve que l'adolescent y avait fait tout éveillé s'accomplissait maintenant : rêve de tendresse et de bonheur. La réalité y ajoutait simplement de sa plénitude et de sa sécu-

1. Voir J.-J. Rousseau, *Extraits et Commentaires* (*Bibliothèque française*). Plon.

rité. A ce moment, infiniment précieux, Rousseau eut la vision d'un âge d'or dont la vie champêtre est le signe, à condition qu'il s'y joigne la sérénité de l'âme et la simplicité du cœur, réflétées dans les objets familiers. De ce concours d'émotions devait résulter un état habituel calme et voluptueux que nous trouvons mêlé à toutes les impressions de Rousseau, et qui sera par la suite l'une des marques les plus originales de sa sensibilité. Le mélange de langueur et d'exaltation, qu'on s'est plu à relever comme sa marque propre, s'explique par ces heures de recueillement, d'effusion partagée et de maladie. Loin donc de trouver dans les Charmettes, ainsi que quelques critiques le voudraient, un facile Eldorado qui aurait développé en Rousseau le goût d'une existence paresseuse et matérielle, nous n'avons pas hésité à y voir la retraite où se recueillaient, avant de prendre définitivement leur essor, ses jeunes forces [1].

L'âme de Rousseau s'ouvrait ainsi aux multiples influences que la vie tient en réserve ; il se familiarisait avec les réalités du sentiment et avec celles de la nature. Une religion plus douce et plus large lui était révélée. A l'opposé de la personnalité romanesque et faussement héroïque que Genève et l'imitation de la valeur romaine avaient façonnée, il se formait en lui un moi composé d'émotions, d'affinités ou de répulsions instinctives, qui tendait à supplanter sa première condition. Ce moi, — images impatientes, forces vives et fraîches qui vibraient et ondulaient au moindre appel, — s'épanchera jusqu'au bout en rêves, en lyrisme, en effusions. Il s'opposera de tout son élan au système contraignant des forces sociales ; il poursuivra obstinément sa libération à leur égard. Au centre de ce moi, des souvenirs qui le peuplent et des impressions qui l'animent, l'image radieuse de madame de Warens ne cessera de se détacher en relief, mêlée à tous les événements de sa vie romanesque, à tous ses projets, à tous ses rêves. Or que résultera-t il de cette circonstance capitale ? Le voici. Désormais cette atmosphère chargée de langueur et de passion lui sera nécessaire pour penser. Les idées qui baigneront en elle perdront de leur rigidité pour prendre un peu du charme

1. *Confessions*, p. 370.

et de l'indécision des rêves. Elles ne seront parfois que mythes et figures. Et que représenteront-elles sous leur héroïsme voulu, si artificiel? Justement cet état d'un cœur blessé, pétri de sentimentalité et de chimère, avec des élancements douloureux vers d'impossibles jouissances. Les personnages d'emprunt ont beau se succéder et les jeux à transformation se produire; le même fond subsiste sous tant de déguisements successifs. Il est fait de méditation et de sensualité fine et triste. Il prolonge sous les doctrines d'apparat les thèmes de l'amant, et ces thèmes nous parleront toujours de désirs inapaisés et d'incurable faiblesse. Pauvre Rousseau, répéterons-nous avec Michelet, pauvre « citoyen »!

IV

Madame d'Houdetot, qui sera la « grande passion » de sa maturité, laissera moins de traces. Elle profitera même des dispositions sentimentales que madame de Warens avait fait naître, cette langueur et ce besoin de confiance, pour subjuguer l'esprit de Rousseau. Cela est si vrai qu'à leur première rencontre dans le cercle de madame d'Épinay, l'impression produite sur lui fut à peu près indifférente. La vie mondaine à laquelle il s'appliquait alors à la Chevrette ou à Chenonceaux refoulait ces réserves de sentiment, qui attendront une occasion favorable pour se faire jour. Et puis, d'autres événements s'étaient produits, d'autres liaisons avaient eu lieu qui les eussent abolies si, dans une sensibilité de cette trempe, de tels désirs ne tenaient enveloppées en eux des parcelles d'éternité. Ils étaient bien, comme on le verra par la suite, ce qui ne meurt pas, — ce qui renaît toujours. Ces événements, que nous tenons à rappeler, furent dans le voyage à Montpellier la rencontre de madame de Larnage, la seule femme qui, de l'aveu de Rousseau, lui ait fait connaître le vrai plaisir. Elle lui révéla du moins ses « forces de volupté » et leur impatience; elle émancipa sa sensualité qui n'avait guère connu jusque-là que des contrefaçons. Ensuite, après l'idylle amorcée à Lyon avec Mademoiselle Serre, ce fut l'arrivée à Paris, l'accueil de

madame de Broglie et de madame de Buzenval, de madame Dupin surtout. Naturellement, il devient amoureux de cette dernière, qui lui apparut dans le prodigieux éclat de sa grâce et de sa générosité; mais en femme avisée — qui avait d'ailleurs bien autre chose à faire — elle ne l'encouragea guère. Ce n'est que plus tard qu'il vit madame d'Épinay, grâce à Francueil, et qu'il fréquenta son cercle, sans que l'amour fût de la partie. Toutefois, il intéressait déjà les femmes, peut-être par ses gaucheries et ses brusqueries, en tout cas par sa réputation de romanesque. A ce moment, donc, ce n'est pas le méconnu que la légende nous représente. Nous l'avons établi ailleurs; nous nous bornerons à rappeler les résultats de ces observations. A cette date, avant la première conversion, il est très soigné, sinon recherché de mise; il a la tournure et les manières distinguées. Souvent distrait et rêveur, il paraît singulier par ce qu'il dit et même par ce qu'il ne dit pas. Il a des saillies qui surprennent, des boutades qui déconcertent. C'est un original. Il y avait là de quoi plaire et intriguer. On sait combien les femmes possèdent de divination instinctive dans les choses du sentiment. Elles soupçonnent donc le côté romanesque de sa vie et ce goût des aventures morales qui leur plaît autant que l'héroïsme. Sa personne physique sort d'ailleurs de l'ordinaire et sa physionomie, nullement étudiée, extraordinairement expressive, fixe leur sympathie mobile. Et puis, il présente à leurs yeux je ne sais quel charme exotique. Son regard plein de feu, d'une vivacité singulière, est à la fois timide et ardent, toujours en quête du leur; il le tient longuement fixé sur elles, laissant deviner, à la complaisance avec laquelle il s'y attarde, les passions qui l'ont consumé et le fond de langueur qui est en lui. A l'occasion, il est brillant à force de sincérité et de confiance. Il excelle à parler de ses malheurs. Il « se confesse » (déjà!) de ses fautes et de ses amours. Son air d'abandon et d'ingénuité intéresse. Bref, il sait se faire plaindre et se laisse aimer.

C'est assez dire que l'atmosphère où vivait Rousseau, lors de sa première rencontre avec celle qui devait être plus tard sa grande passion, ne lui permettait pas de l'incorporer à son rêve. Ce rêve s'était même suspendu devant les nécessités

pratiques et le besoin où se trouvait notre « déraciné » de s'adapter aux conditions d'un nouveau milieu social. Mais il avait trop souvent consolé son âme douloureuse, il s'était trop inscrit dans les profondeurs de l'intelligence et de la sensibilité pour capituler de la sorte. Viennent les déceptions, les contrariétés, les intrigues, — et l'on sait si l'esprit social en est prodigue, puisqu'il vit surtout de pharisaïsme et de violence — la rêverie joyeuse s'évoquera de nouveau, tendre et consolante, toute faite de lumière et d'amour. A cet instant, l'image d'une femme aimée, madame d'Houdetot, par exemple, ou de telle autre, s'introduira sans effort dans cet état de cœur, et en tirera profit.

Il serait superflu de rétablir l'enchaînement des affections de Rousseau. Il est tel que ces affections réunies se rassemblent à un moment donné sur la même tête et l'entourent de tout leur prestige. A la veille de sa retraite à Montmorency, Rousseau, fatigué de vie sociale et déjà rassasié de gloire, faisait des retours vers son passé. A l'occasion de la visite d'un ami de sa jeunesse, Venture, il se prit à méditer sur ses jeunes ans, « si doucement, si pleinement consacrés à cette femme angélique » (madame de Warens). Les souvenirs lui venaient en foule : les anecdoctes de cet heureux temps; la romanesque journée de Thoune, passée avec tant d'innocence et de jouissance « entre ces deux charmantes filles dont une main baisée avait été l'unique faveur » et qui, malgré cela, lui avait laissé des regrets si vifs, si touchants, si durables; ces ravissants délires d'un jeune cœur qu'il avait sentis alors dans toute leur force et dont il croyait le temps pour jamais passé, toutes ces tendres réminiscences, avoue-t-il, lui firent verser des larmes sur sa jeunesse écoulée et sur ces transports désormais perdus pour lui. De même, un peu plus tard, installé à l'Hermitage, il sentira, avec ce vide du cœur, un besoin inextinguible d'aimer qui s'explique par cette seconde jeunesse : « Au milieu des biens que j'avais le plus convoités, je revenais par élans sur les jours sereins de ma jeunesse et je m'écriais quelques fois en soupirant : « Ah! ce ne sont pas encore ici les Charmettes [1]. » Ce qu'il cherchait évidemment, ce que Thérèse Le Vasseur, compagne des

1. *Confessions*, p. 246.

mauvais jours et utile garde-malade, ne pouvait guère lui donner, c'était une société spirituelle aussi intime qu'elle pouvait l'être. « Ce besoin singulier était tel que la plus étroite union des corps ne pouvait encore y suffire : il m'aurait fallu deux âmes dans le même corps; sans cela, je sentais toujours du vide. »

Ce qui va arriver, on le suppose. Un imaginatif tel que Rousseau ne se met pas longtemps en peine de l'absence d'objets à qui s'attacher. Il les crée, ou il les retrouve. Rousseau fit les deux. Bientôt il eut rassemblé autour de lui, pour en peupler sa solitude, tous les objets qui lui avaient donné de l'émotion dans sa jeunesse. Laissons-le les énumérer lui-même : « Mademoiselle Galley, mademoiselle de Graffenried, mademoiselle de Breil, madame Basile, madame de Larnage, mes jolies écolières et jusqu'à la piquante Zulietta, que mon cœur ne peut oublier. Je me vis entouré d'un sérail d'houris... Mon sang s'allume et pétille, la tête me tourne malgré ses cheveux grisonnants; et voilà le grave citoyen de Genève, voilà l'austère Jean-Jacques, à près de quarante-cinq ans, redevenu tout à coup le berger extravagant. L'ivresse dont je fus saisi fut si durable et si forte, qu'il n'a pas moins fallu, pour m'en guérir, que la crise imprévue et terrible des malheurs où elle m'a précipité [1]. » Cette exaltation sans objet (madame d'Houdetot n'y est donc pour rien; elle n'a pas paru) donne lieu à de fantastiques amours : « Ne voyant rien d'existant qui fût digne de mon délire, je le nourris dans un monde idéal que mon imagination créatrice eut bientôt peuplé d'êtres selon mon cœur. » On sait la suite : il imagine deux amies auxquelles il se livre tour à tour; il les situe au lieu natal de sa « pauvre maman », choisissant le lac autour duquel son cœur n'a jamais cessé d'errer. Les lettres enflammées qui comprennent les deux premières parties de la *Nouvelle Héloïse* furent écrites dans cette sorte d'ivresse mystique et dans cet élan d'amour. C'est au plus fort de ces rêveries que madame d'Houdetot surgit, entre en riant dans la vie et l'œuvre de Rousseau. Cette première visite, qui ne fut pas sans émouvoir notre solitaire, fut suivie quelques mois après d'une seconde. « A ce voyage, elle était à cheval et en

1. *Confessions*, p. 248.

homme[1]. » Rousseau se laissa prendre à cet air engageant et romanesque : « cette fois, ce fut de l'amour ». Disons plus simplement que madame d'Houdetot arrivait au bon moment. Elle n'inspira pas la passion de Rousseau : elle profita de l'effervescence sans objet qu'il entretenait dans son âme. Elle ne produisait pas un état déterminé du cœur ; elle s'y associait.

Elle apparut à Rousseau comme elle était en réalité : jeune, étourdie, très gaie, avec du naturel et de l'agrément, prompte aux saillies, d'humeur enjouée, d'excellent caractère, avec une bonté et une sûreté à toute épreuve. Physiquement, sans être belle, — elle avait les traits un peu gros et masculins, la démarche dégingandée — elle avait l'air juvénile et caressant. « Elle avait une forêt de grands cheveux noirs, naturellement bouclés, qui lui descendaient au jarret, sa taille était mignonne, et elle mettait dans tous ses mouvements de la gaucherie et de la grâce tout à la fois. » Il était donc très naturel que Rousseau l'aimât. Comment l'aima-t-il ? Il l'aima avec transport et soumission ; il l'aima avec des dérèglements imaginatifs et cependant avec un respect indéfectible. Qu'on lise la fameuse lettre à Sophie, qui ne fut sans doute pas envoyée ; Rousseau y médite sur son affection, et elle commence par un doux reproche : « Viens, Sophie, que j'afflige ton cœur injuste. » On y lira ceci : « Toi qui vis, qui causas ces délices, ces pleurs, ces ravissements, ces extases, ces transports qui n'étaient pas faits pour un mortel, dis, ai-je goûté tes faveurs de manière à les perdre ? Tu le sais, toi qui vis mes égarements, si même alors ta personne me fut sacrée... J'aurais donné l'univers pour un moment de félicité ; mais t'avilir, il n'est pas possible, et quand j'en serais le maître, je t'aime trop pour te posséder jamais. » Jamais il n'avait parlé de l'amour avec cette gravité.

En même temps cet amour se fait paradoxal à l'excès et revêt un aspect imprévu. Veut-on comprendre pareille transformation ? Qu'on se rappelle le goût naturel de Rousseau pour la frénésie ou le « délire » de l'imagination, et surtout qu'on l'oppose aux conditions sociales qui requièrent d'ordinaire un état plus tempéré. C'est là un premier malentendu qu'on verra se glisser dans tous ses sentiments. Et en voici un second, beau-

1. *Confessions*, p. 269.

coup plus grave. Il se trouve que le couple amoureux forme une société fermée et exclusive, relevant par là d'un strict protocole. La jalousie et l'ombrage, si fréquents et si nécessaires en amour, n'ont d'autre but que la défense de ce code spécial. Ils signifient que, dans cette association bien réglée, il n'y a point de place pour un tiers. Or ce rôle de tiers, Rousseau le revendique. Il l'a toujours recherché. Une de ses bizarreries fut de s'accommoder autant des confidences de l'amour que de l'amour même. Madame d'Houdetot lui parle-t-elle de Saint-Lambert? Il éprouve aussitôt la force contagieuse de l'amour. « Elle parlait; et je me sentais ému; je croyais ne faire que m'intéresser à ses sentiments quand j'en prenais de semblables... Sans que je m'en aperçusse et sans qu'elle s'en aperçût, elle m'inspira pour elle-même tout ce qu'elle m'exprimait pour son amant ». Être mis ainsi de tiers dans une affection pour une femme « dont le cœur est plein d'un autre amour », n'est pas sans péril. D'abord, c'est se condamner au rôle un peu effacé de confident; c'est ensuite donner une prise au désir, sans plus; c'est, enfin, à la première hardiesse (et que la mesure est difficile à trouver!) courir le risque d'un ostracisme fâcheux. Des deux premières conditions, le romanesque de sentiment qui est en Rousseau s'accommode fort bien. Mais il n'en va pas de même de l'esprit d'exclusion et d'étroitesse, sauvegarde de l'amour. Son « romanesque » viendra s'y heurter à chaque instant. Que madame d'Houdetot lui parle de Saint-Lambert, c'est à merveille! Mais qu'elle l'évoque juste à point pour décourager les effusions naissantes, voilà ce qui peut moins facilement se supporter. « Dans un transport involontaire, elle s'écria : Non, jamais homme ne fut si aimable et jamais amant n'aima comme vous! Mais votre ami Saint-Lambert nous écoute, et mon cœur ne saurait aimer deux fois[1]. » Cette évocation est dans la logique de la situation. Il fallait être Rousseau pour n'y avoir pas songé d'abord, ou s'en étonner après coup.

Deux caractères essentiels se marquent dans cette aventure sentimentale. Il ne faut pas oublier que Rousseau se prend à aimer — et d'un impossible amour, savons-nous — à l'âge où les passions sont peut-être plus vives, mais où leur expres-

1. *Confessions*, p. 178.

sion parait le plus difficile. Bref, la psychologie de l'homme de quarante-cinq ans, qu'il ne cesse de faire, éclairerait singulièrement sa situation. Il se voit arrivé à l'heure grave des retours sur soi, sur les années révolues, avec l'impression de vide qui parfois inquiète cet âge désabusé. A l'impétuosité de ses désirs et à l'élancement de ses passions longtemps comprimées, il sent qu'il a manqué sa vie. Son cœur, dont il est le seul à connaître la valeur, n'est pas apprécié à son prix. Il attend, il espère un dédommagement qui lui est dû. A cette psychologie un peu triste de la quarante-cinquième année, que l'on ajoute maintenant, comme nouveau caractère, le besoin d'un attachement où tout serait désintéressé et de libre don : on aura la clé de cette singulière expérience. Rousseau n'est pas seulement, par son exaltation extraordinaire, un « mystique de l'amour » ; il l'est encore par son goût d'un commerce intime et de la fusion des âmes. Il ne veut pas que ses amis tournent leur attachement en soins officieux, mais en sentiments; il ne veut pas qu'ils fassent valoir leur amitié par des signes mercenaires. Il s'écrie : « O mon ami, qui que tu sois, s'il est au monde un cœur fait pour l'être, et sentir tout ce qu'il peut m'inspirer, laisse-là tout cet appareil de bienfaits, et m'aime ! Ne me bâtis point une maison dans tes terres, pour ne m'y plus venir voir. Bâtis-m'en une au fond de ton cœur, c'est là que j'établirai mon séjour : c'est là que je veux habiter toute ma vie, sans être plus tenté d'en sortir que toi de m'en chasser. Recherche-moi sans cesse, et laisse-toi rechercher ! En t'abordant, que je lise dans tes yeux la joie que ma présence te cause ! Faisons mille promenades délicieuses où le soleil se couche toujours trop tôt, sur une journée passée dans l'innocence et la simplicité. Console-moi dans mes peines, verse à ton tour les tiennes dans mon sein, afin que nos chagrins mêmes soient pour nous une source de plaisirs, et que notre commune vie soit un tissu de bienfaits réciproques et de vrais signes d'amitié[1] ! » A cette suavité de langage, à ce mélange d'onction et de romanesque, ne reconnaît-on pas le quiétisme, quand il exprime les délices du « pur amour » ? On retrouve bien là l'élan mystique.

1. Lettre inédite publiée par M. H. Buffenoir dans son livre *la Comtesse d'Houdetot*.

Il aura toujours voulu diviniser ses affections, ce Rousseau!

Mais, du coup, le voilà condamné aux visions et aux désirs sans satisfaction immédiate. Tout autre sortirait brisé et découragé de ces épreuves. Mais tout autre ne se fût point avisé de faire de son âme un sujet de fiction. Or, de là justement le remède. L'amour traversé devient émouvant et pathétique. La poésie s'en empare : des images, grandes et tristes, le pénètrent et peu à peu le transfigurent. Il se survit en lyrisme. Il se survit aussi en roman ou, du moins, en tendances romanesques. Rousseau vient de découvrir que tout amour repose sur un malentendu. Du coup, il prend le sens, il prend le goût des attitudes paradoxales du cœur, et ce goût persistera, même quand il aura cessé d'aimer, même dans la période de direction spirituelle, même dans les « Rêveries » remplies de retours pensifs sur lui. Les paradoxes du cœur lui sont, dès maintenant, familiers. De là un redoublement d'attrait dans les minimes événements de la vie intérieure, une source d'agitation pour elle, une étrange animation autour de tout sentiment qui s'éveille. Rousseau envisagera la vie du cœur, non comme un repos, mais comme une exaspération croissante, comme un état de continuelle et d'épuisante exaltation.

A ce degré d'intensité, l'émotion de l'amour se fait créatrice. Elle suscite un mirage bienfaisant qui l'apaise et la console; ou encore elle célèbre son réveil en accents d'un lyrisme éperdu. Tout simplement, c'est le génie qui en résulte. La lettre à d'Alembert, si pathétique, la « Julie » où se joue la magie de l'amour, les Confessions où pareil état est éternisé, ne se comprendraient pas autrement. Les femmes ont rendu Rousseau amoureux et délirant; elles ont contribué à sa folie : elles lui ont aussi valu, en grande partie, son génie.

V

Rousseau aima donc en dehors de toute sensualité et de toute galanterie, par pur attachement à la sensibilité féminine. Cela s'appelle aimer. Il rechercha les femmes par besoin d'esprit, par inclination naturelle, parce que leur caractère

instinctif, où tout est laissé à l'imagination et à la passion, lui plaisait autrement que les calculs de la réflexion. Il savait gré aux femmes de l'éloigner des perplexités et des indécisions de la pensée, de le rappeler insensiblement à la nature qu'on est toujours tenté d'oublier, bref de lui faire connaître un séduisant repos. La femme qui tourmente et qui agite, qui se refuse à l'amitié, celle qui complique les attitudes spontanées du cœur, est la seule qu'il écarte systématiquement de sa pensée. En revanche, il la croit capable de donner un repos et un réconfort ; il la veut « enivrante dans le calme[1] ». A ses attachements féminins, il sera toujours reconnaissant de l'avoir initié à la délicatesse morale tout en stimulant son goût naturel de la beauté, et surtout de lui avoir révélé son cœur.

Or cette révélation qui — au même titre que l'initiation musicale — manque presque toujours aux esprits qui font simplement profession de penser, marque, dans l'éclosion de son génie, le moment capital. A partir de là, il l'avoue à maintes reprises, l'héroïsme de la valeur lui paraît moins touchant que le charme du sentiment. Le ton dur et sec des premiers écrits, leur manière exclusivement rationnelle font place à une inspiration moins tendue et plus nuancée. Son imagination qui se plaisait auparavant à multiplier les situations dramatiques, recherchera désormais ce qui est capable d'émouvoir ou d'attacher : le côté pathétique de la vie, si peu intéressant pour un froid penseur, si attachant pour un artiste, lui sera soudainement révélé. Dans la *Lettre à d'Alembert*, qui nous présente cette nouvelle manière avec plus de perfection que la *Nouvelle Héloïse*, nous sommes à chaque instant séduits par ces poussées ou ces jaillissements subits du sentiment. Il nous est permis de juger du chemin parcouru depuis l'implacable logique des premiers discours. L'intrépidité du dialecticien n'a rien perdu de sa vaillance, elle a même gagné en souplesse et en variété ; elle est plus capable de se mesurer avec la réalité, d'en saisir les points vivants, de pénétrer profondément en elle. C'est que la pensée qui s'y déploie s'est laissé gagner par le charme de sentir au lieu de poursuivre obstinément la volonté de produire. Au vertige de la démonstration se sont substitués en partie l'attrait insinuant des passions et les effets troublants de

1. Lettre à M. du Belloy, 1770.

la beauté quand, à son approche, l'âme se soulève de tendresse et d'admiration. A ce trouble soudain, elle commence à comprendre que les objets passionnés sont d'autant plus dangereux pour elle qu'elle s'est plus longtemps contenue et qu'elle a naturellement trop de penchant à les aimer. Est-ce du Genevois, n'est-ce pas plutôt de lui-même que Rousseau nous entretient quand il déclare que, sous un air flegmatique et froid, il peut cacher une âme ardente, plus facile à émouvoir qu'à retenir? Et les appréhensions que peut causer la beauté, qu'on ne saurait voir sans en être ému, ne sont-elles pas l'effet des tourments et des inquiétudes d'un cœur ouvert depuis peu à l'amour? Si dans ce séjour de la raison, il constate que la beauté n'est pas étrangère ni sans empire, n'est-ce pas à une expérience récente, où la beauté s'est manifestée à lui, qu'il en doit la révélation? Il a compris qu'elle pousse ses pointes bien loin dans l'âme, qu'un travail mystérieux et redoutable y décèle bientôt sa présence, que le levain de la tristesse y fait souvent fermenter l'amour. Ces vues profondes sur le cœur, qui ont la propriété de nous émouvoir encore, sont le produit de l'amoureuse retraite de Montmorency. Et que dire du ton singulièrement expressif qui témoigne, par le nombre et le rythme, de cette intensité nouvelle? On y devine, en un mélange inquiétant, la fièvre commençante et l'accélération des mouvements du cœur. Qu'on en juge par ce passage ardent et languissant tout ensemble, où les contrastes de la passion sont réunis en un relief saisissant : « Les hommes ne sont que trop capables de sentir les passions violentes, les femmes de les inspirer; et les tristes effets qu'elles y ont quelquefois produits ne montrent que trop les dangers de les exciter par les spectacles touchants et tendres. Si les héros de quelques pièces soumettent l'amour au devoir, en admirant leur force le cœur se prête à leur faiblesse, on apprend moins à se donner leur courage qu'à se mettre dans le cas d'en avoir besoin. C'est plus d'exercice pour la vertu; mais qui l'ose exposer à ces combats mérite d'y succomber. L'amour, l'amour même prend son masque pour les surprendre; il se pare de son enthousiasme, il usurpe sa force, il affecte son langage; et quand on s'aperçoit de l'erreur, qu'il est tard pour y revenir[1] ! »

1. *Lettre à d'Alembert*, p. 177.

Cette vue ne demeure pas limitée au domaine du sentiment. La révélation du beau, de l'inquiétude et des égarements dont il est la source ouvre à l'imagination, à la fois charmée et effrayée, des perspectives troublantes. Bourdaloue disait qu'à l'origine des grandes fortunes on soupçonne des choses qui font trembler. Voyez ce qu'un analyste du cœur, éclairé par les souvenirs récents de son amour, peut trouver à l'origine du goût et de la délicatesse. La culture, le théâtre, les réflexions sur l'art de plaire peuvent faire germer le goût, mais ne suffisent pas à son développement. Il y faut encore « de grandes villes, il faut des beaux-arts et du luxe, il faut une étroite dépendance les uns des autres, il faut de la galanterie et même de la débauche, il faut des vices qu'on soit forcé d'embellir pour faire chercher en tout des formes agréables et réussir à les trouver. Une partie de ces choses nous manquera toujours, et nous devons trembler d'acquérir l'autre[1] ». La nouveauté du ton, la véhémence de l'accent sont significatives. Les passions de l'amour sont passées par là ; elles ont révélé tout un ordre de choses inconnu du pur penseur ; elle ont laissé leur trouble dans cette âme incendiée.

Là d'ailleurs se termine l'histoire des amours de Rousseau. Mal guéri peut-être de sa passion pour madame d'Houdetot, il sent que plus rien ne peut la remplacer, et il fait « ses adieux à l'amour pour le reste de sa vie ». Les dames de qualité avec qui il correspond dès cette date ne seront pour lui que des amies[2] ; de ce nombre se trouvent madame de Verdelin, sa « voisine », et madame de Créqui dont la fidélité et la bonne humeur sont à toute épreuve. Il faudrait faire une exception pour madame de Boufflers qui, belle et jeune, venait souvent le voir à Montmorency avec le chevalier de Lorenzy. « Elle affectait l'esprit romain, et moi je l'eus toujours romanesque ; cela se tenait d'assez près. Je faillis me prendre ; je crois qu'elle le vit... Mais pour le coup je fus sage, et il en était temps à cinquante ans. Plein de la leçon que je venais de donner aux barbons, dans ma lettre à d'Alembert, j'eus honte d'en profiter si mal moi-même[3]. » Sera-t-il complètement

1. *Lettre à d'Alembert*, p. 177.
2. Faguet, *les Amies de Rousseau*.
3. *Confessions*, livre X, p. 44.

guéri? Malgré la perpétuelle opposition entre ses principes et ses tendances, sa doctrine et les besoins de sa sensibilité, sommes-nous sûrs de cette constance dans les résolutions? Retenons cet aveu fait dix ans plus tard au cours de la rédaction des *Confessions* : « Au moment où j'écris ceci, je viens d'avoir d'une jeune et belle personne des agaceries bien dangereuses, et avec des yeux bien inquiétants : mais si elle a fait semblant d'oublier ma soixantaine, pour moi je m'en suis souvenu. Après m'être tiré de ce pas, je ne crains plus de chutes, et je réponds de moi pour le reste de mes jours. » Ces sensibilités-là sont incorrigibles. Quand l'amour a brûlé une âme, le moyen pour lui de s'éteindre? Toutefois, il se transforme et il se ment à lui-même. Nous allons le suivre dans ce suprême déguisement.

Mais, ici encore, Rousseau sera trop sincère et trop clairvoyant pour ne pas en convenir. A une jeune femme qu'il dirige [1], il rappelle que leur correspondance a commencé d'une manière à la lui rendre à jamais intéressante : « Un acte de vertu dont je connais bien tout le prix, un besoin de nourriture à votre âme qui me fait présumer de la vigueur pour la digérer et la santé qui en est le principe. » Mais ce qui importe aussi par la suite c'est cet aveu plein d'ingénuité : « J'eus toujours le cœur un peu romanesque, et j'ai peur d'être encore mal guéri de ce penchant en vous écrivant. Excusez donc, madame, s'il se mêle un peu de vision à mes idées; et, s'il s'y mêle aussi un peu de raison, ne la dédaignez pas, sous quelque forme et avec quelque cortège qu'elle se présente. »

VI

Autant dire que nous allons assister à la dernière métamorphose de la sensibilité amoureuse chez Rousseau. Que peut faire un ami sincère des femmes, épris de leur commerce, appliqué à leur bonheur, quand les expériences répétées et l'âge lui commandent le détachement? Les diriger. Ce rôle de directeur de conscience convenait à merveille à la délicatesee de ses sentiments, au sérieux moral qui s'accusait en lui de

1. *Lettre à madame B.*; 17 janvier 1770, t. XVIII, p. 303, l. IX.

plus en plus, et surtout à l'onction et à la gravité de ses émotions affectueuses. La direction de conscience est un dérivé de l'amour. D'abord, elle est le signe d'un intérêt supérieur accordé à celle qu'on aime ou qu'on aimerait, mais que l'on ne doit plus aimer sous la forme d'une affection vulgaire. On l'aime en mieux, en plus beau; on révèle à ses yeux, on dégage peu à peu de sa nature complexe d'imprévues perspectives; et voilà toute une partie d'elle-même, endormie, qui peu à peu se réveille et un accroissement de mérites qui se produit. Magie toujours, puisqu'il y a création de forces nouvelles, magie de l'amour transformé.

Cette dérivation n'échappe pas à Rousseau qui, dans une lettre de direction écrite à son énigmatique correspondante, s'en excuse et s'en accuse. « Je crains bien, madame, que l'intérêt peut être un peu trop vif que vous m'inspirez ne m'ait fait vous prendre un peu trop légèrement au mot sur ce ton de pédagogue que vous m'invitez en quelque façon de reprendre avec vous. Si vous trouvez mon radotage impertinent ou maussade, ce sera ma vengeance de la petite malice avec laquelle vous êtes venue agacer un pauvre barbon qui se dépêche d'être sermonneur, pour éviter *la tentation d'être encore plus ridicule*[1]. » L'aveu est clair, et il n'est pas pour surprendre. Cette tâche de « directeur », il va d'ailleurs la remplir avec la tactique consommée d'un maître de la vie spirituelle. La note laïque en plus, il nous fera souvent penser à saint François de Sales et à Fénelon, qu'il avait tant pratiqués. Il prendra leurs précautions dans le maniement des choses de l'âme; il inaugurera ce commerce de refus et d'acceptation qui constitue le charme piquant de ces hautes aventures. « Je suis un peu triste, je vous l'avoue, de m'en tenir là : l'état où vous m'apprenez que vous êtes actuellement et le vide du cœur, accompagné d'une tristesse habituelle que laisse dans le vôtre ce tumulte qu'on appelle société, me donnent, madame, un vif désir de rechercher avec vous s'il n'y aurait pas moyen de faire servir une de ces deux choses de remède à l'autre; mais cela me mènerait à des discussions si déplacées dans le train d'amusement où je vous suppose, et que le carnaval dont nous approchons va probablement rendre

1. *Lettre à madame B.*, 7 déc. 1769, p. 301, t. XVIII.

plus vif, qu'il me faudrait de votre part plus qu'une permission pour oser entamer cette matière dans un moment aussi désavantageux : si vous m'entendez d'avance, comme je puis l'espérer ou le craindre, dites-moi, de grâce, si je dois parler ou me taire, et soyez sûre que, dans l'un ou l'autre cas, je vous obéirai, non pas avec le même plaisir peut-être, mais avec la même fidélité. » C'est là l'exorde inévitable de toute direction : attachement qui s'avoue à demi, tendre intérêt, appel à une collaboration active, avec des réticences presque ecclésiastiques, le ton discret et à demi-voilé, rien n'y manque.

Mais, enfin, comment arriver à cette vertu solide et délicate qui sera la parure d'une jeune femme? Rien de plus aisé, si l'on songe que le goût d'une telle vertu ne se prend pas par des préceptes : il est l'effet d'une vie « simple et saine », et voilà le grand précepte de l'éducation féminine formulé sans le moindre bel esprit. Cette habitude, on ne commence à la goûter qu'après l'avoir prise, et pour la prendre il faut un motif; qu'on choisisse ce motif dans les devoirs de sa condition. « Je vous en offre un que votre état me suggère : nourrissez votre enfant. J'entends les clameurs, les objections; tout haut, les embarras, un mari qu'on importune,... tout bas, une femme qui se gêne, l'ennui de la vie domestique, l'abstinence des plaisirs. » Des plaisirs? Il en promet en retour, et qui rempliront vraiment l'âme. « Ce n'est point par des plaisirs intenses qu'on est heureux, mais par un état permanent qui n'est point composé d'actes distincts. » Si le bonheur n'entre, pour ainsi dire, en dissolution dans notre âme, s'il ne fait que la toucher, l'effleurer par quelques points, il n'est qu'apparent, il n'est rien pour elle [1]. Voit-on la progression habile des conseils? Voit-on surtout le sortilège de cette direction qu'on croirait inspirée directement de Fénelon éducateur? Elle se termine par l'appel au bonheur, et c'est à sa prestigieuse image qu'elle compte emprunter la force de persuasion. Comme tout bon directeur, Rousseau assiste d'avance à la lente ascension d'une âme fragile : il fait briller à ses yeux l'image de la félicité promise; il lui en donne le goût et l'espoir; il tend ses ressorts vers le terme qui se réalise peu à peu. En cela réside sa force d'évocation et sa magie.

1. *Lettre à madame B.*, 7 déc. 1769, p. 301, t. XVIII.

Le voici donc assuré de sa conquête spirituelle. Il s'agit d'en user au plus vite et d'organiser ce bonheur dont il vient d'éveiller le goût dans une conscience de jeune femme impatiente jusque-là de joies faciles. Sa direction va se faire plus pressante encore et plus touchante : rien de chimérique ne s'y révèle. L'amour sincère et profond, servi par ce sens délicat de l'âme féminine, lui suggère des conseils pratiques excellents. Qu'on médite ce passage qui nous fait songer par le tour et par le fond des préoccupations aux soucis les plus récents, à ceux qui se trahissent, sous une forme enjouée et séduisante, dans les *Lettres à Françoise Maman*. Le même problème s'y agite, celui du bonheur avec des conditions matérielles données et des garanties de stabilité. En tout cas, rien ne paraît plus attirant que ce mélange de délicatesse précieuse et de préoccupations positives. J'esquisse la doctrine. L'habitude la plus douce qui puisse exister est celle de la vie domestique, car elle nous tient plus près de nous qu'aucune autre; rien ne s'identifie plus fortement, plus constamment avec nous que notre famille et nos enfants. Les sentiments que nous acquérons ou que nous renforçons dans ce commerce intime nous attachent le plus solidement qui se puisse aux êtres périssables, car la mort seule peut les rompre, alors que l'amitié et l'amour vivent rarement autant que nous. Ils sont aussi les plus purs, parce qu'ils tiennent de plus près à la nature, à l'ordre, et qu'ils nous éloignent par leur simple jeu du vice et de la dépravation. Et Rousseau de conclure : « J'ai beau chercher où l'on peut trouver le vrai bonheur; s'il en est sur la terre, ma raison ne me le montre que là... Les comtesses ne vont pas d'ordinaire l'y chercher, je le sais : elles ne se font pas nourrices et gouvernantes; mais il faut aussi *qu'elles sachent se passer d'être heureuses*; il faut que, substituant leurs bruyants plaisirs au vrai bonheur, elles usent leur vie dans un travail de forçat pour échapper à l'ennui qui les étouffe aussitôt qu'elles respirent; et il faut que celles que la nature doua de ce divin sens moral qui charme quand on s'y livre, et qui pèse quand on l'élude, se résolvent *à sentir incessamment gémir et soupirer leur cœur, tandis que leurs sens s'amusent.* » La direction s'élève, comme on voit, aux sommets de la spiritualité. De ces cimes, on découvre soudain de simples joies sub-

stituées au mirage du bonheur. Mais Rousseau en descend aussitôt, car il ne perd pas de vue l'œuvre du perfectionnement positif : il veut que le bonheur règne dans des cœurs apaisés, et la famille sera le foyer moral intense qui en assure le calme rayonnement.

N'avions-nous pas raison de dire que Rousseau se comportait jusqu'au bout comme le plus délicat et le plus prévenant des directeurs laïques? Nulle mysticité, nulle chimère dans sa direction; mais un sens exquis des réalités morales, une divination merveilleuse des besoins du cœur féminin, de ce cœur inquiet et agité tant qu'il se laisse abuser par l'imagination. Si la femme échappe à ce mirage du bonheur, si elle s'aperçoit que ses mortelles amours ne s'adressent qu'à des fantômes, elle reconnaîtra le côté décevant des fictions qu'elle nourrissait et qui la subjuguaient. Les chimères du pur amour lui apparaîtront comme autant d'entreprises d'un bel esprit qui fait fausse route et qui s'égare loin des réalités toutes simples du dévouement et de l'effort. Qu'on s'applique donc à écarter ces souhaits imaginaires. Que la femme trouve en soi, dans son cœur pacifié, les ressources actives; au lieu de se disperser à la poursuite de ce qui brille et déçoit, qu'elle se donne une solide nourriture, faite de sentiments médités et de devoirs positifs; aussitôt elle multipliera autour d'elle les points de contact affectueux, et elle comprendra tout ensemble, par une révélation soudaine, le sérieux moral de la vie et la gravité du bonheur. Elle échappera aux deux tentations toujours renaissantes qui la guettent : la frivolité qui n'est qu'un manège pour cacher le vide du cœur, et la « spiritualité romanesque » qui veut le remplir au plus vite d'images brillantes, mais inconsistantes. Elle trouvera dans les suggestions continues de la vie, conçue à la fois comme un devoir et comme un plaisir dont on s'est rendu digne, de quoi régler les aspirations d'une sensibilité impatiente. Elle y verra le régulateur suprême, loin duquel on s'égare, et dont la présence rythme les mouvements de l'âme.

Voilà comment Rousseau aime les femmes et quelle idée il s'en fait. Il les aime d'abord comme des êtres d'instinct et

d'émotion, tout proches de la spontanéité des forces élémentaires. En elles, il aime surtout cette révélation immédiate du sentiment que nous chercherions vainement dans l'ordre de la réflexion et de la pensée calculatrice. Mais au moment où il croit saisir cette vie du cœur que recèle, selon lui, la sensibilité féminine, il s'aperçoit qu'elle est à son tour menacée d'altération et qu'il est singulièrement difficile d'en jouir dans sa pureté native. Et pourquoi ? Parce qu'une telle sensibilité est soumise à deux sortes de prestiges : d'abord ce mirage du bonheur qui domine trop exclusivement des êtres purement sensibles ; ensuite, ce qu'on pourrait nommer l'illusion sociale, qui grossit démesurément pour elle l'importance des conventions mondaines au point de doter les sentiments les plus vifs et les plus tendres, qu'elle eût spontanément goûtés, d'une valeur d'emprunt sans rapport avec leur origine et leur valeur véritable. Ainsi tout se trouve faussé ou compromis dans la sensibilité de la femme. Elle était faite pour goûter les pures délices de l'abandon et de l'instinct, pour faire retour à la nature et nous y acheminer, médiatrice toute puissante, par les sentiments qu'elle nous suggère. Or, par une malice des choses, elle s'est portée de tout son élan, semble-t-il, vers les joies superficielles de la vie sociale ; elle a souscrit à ses artifices mortels ; elle tend à perdre ce naturel et cette irréflexion qui font son charme. Créée pour nous suggérer l'oubli bienfaisant d'un ordre de conventions qui pèse si lourdement sur nous, elle en vient à nous le rappeler de toutes les manières et, sous le nom de galanterie, de société, de monde, elle nous présente le travestissement des vertus essentielles dont elle avait la garde. Si elle ne sort au plus vite de l'abîme où l'esprit social l'a précipitée, alors que son commerce était justement pour nous en délivrer, sa détresse morale dépassera infiniment celle de l'homme. Les joies qu'elle élude — maternité, spontanéité de l'amour, conservation et glorification de la vie dont elle a le dépôt, — se tourneront contre elle, comme un remords permanent, faisant éclater les misères de sa condition, avec tant de dons gaspillés et de promesses mal tenues. Il faudra donc qu'elle se résigne, parmi ces agitations et ces divertissements, à sentir incessamment gémir et soupirer son cœur.

C'est ce gémissement ineffable de la femme abusée sur sa destinée que Rousseau perçoit et recueille. Il prétend l'éclairer sur sa vraie nature et l'instruire de ce que celle-ci réclame obstinément. Pour avoir aimé la femme faible, abandonnée, toute d'instinct, il a compris que sa place était loin de la réflexion et des crises aiguës qu'elle suscite, près de la nature qui console et séduit, elle aussi, tout en versant le calme au cœur apaisé. C'est encore pour l'avoir aimée dans ses attributs essentiels qu'il lui rappelle avec tant d'insistances *ses erreurs sur elle*. Penché sur l'abîme mouvant de son cœur, il y projette la lumière ; il en fait surgir, avec une clarté soudaine, d'imprévues perfections. Ainsi son sens divinatoire de la femme ne s'en tient pas, comme plus tard chez Michelet, à légitimer une crise ou à entretenir une maladie. Il s'applique plutôt à donner une forme à tant de promesses et de possibilités éparses en les appelant à une vocation supérieure et en leur imprimant une énergique progression vers les sommets de la vie. Joignez à cela que la sensibilité féminine, restituée dans sa gravité essentielle, restera toujours aux yeux de Rousseau comme une forme médiatrice entre ce que la volonté de l'homme renferme de dur et d'artificiel, et ce que la nature comporte de charme et de pureté; que cette sensibilité est toujours en état de dénouer les difficultés pratiques par le seul emploi de la bonté, de la pitié et de la force de séduction, vous comprendrez du même coup comment la pratique des femmes, le commerce avec leur esprit — dont la forme s'accommode si bien à celle de son intelligence — devait être pour Rousseau fécond en révélations. C'était tout un aspect de la vie, l'aspect primitif, d'adorable abandon, de séduisante jeunesse, qui lui était ainsi révélé. Sans les femmes, il ne l'aurait point vu, ou il ne l'aurait vu que plus tard. Elles le lui ont suggéré, d'abord en elles sans doute, mais surtout en lui. Ce côté inconnu de sa sensibilité eût été écrasé par les acquisitions de l'intelligence, si la voix magique de l'amour ne l'eût avivé, mis en un relief singulier. Et, ainsi, les femmes n'eussent-elles contribué qu'à dégager la sensibilité de Rousseau, que l'on comprendrait suffisamment ce rôle de médiatrices qu'il leur prête et qu'on approuverait l'affection, faite de tendre intérêt et de reconnaissance émue, qu'il a pour

elles. Dans le génie et dans la vie de Rousseau, l'amour ne fut pas un ornement; il fut essentiel; il fut constitutif. Rousseau lui dut la révélation d'une force qui s'ignorait. Sans lui, cette partie « sauvage » de l'âme, mélange de tristesse et d'ardeur — fébrile, inquiète, tourmentée — ne se fût point produite, et le monde de la sensibilité qu'elle recélait ne se fût point épanoui avec son charme lyrique. « Éternellement en joie pour un moment d'épreuve sur la terre », s'écriait Pascal. Rousseau, épris lui aussi d'éternité, prolongera ce moment éphémère et cordial où l'amour féminin l'a rendu à la nature au-dessus de laquelle il avait voulu s'élever. « Souvenir immortel d'innocence et de jouissance », dira-t-il à son tour. Les deux grands penseurs ont donc éprouvé, chacun à sa manière, de sincères attachements. Ils ont compris que l'immortalité a sa source dans le cœur, qu'elle est une intensité qui se survit. Ils ont construit leur idéal, leur rêve, leur paradis en méditant sur les affections de leur sensibilité. La vie éternelle n'est pour eux que cette méditation qui s'approfondit et se prolonge.

De là, grâce à ce mélange de vision et de sentiment, le renouvellement des thèmes de la sensibilité dont l'art de Rousseau nous donne l'exemple. De là encore, ce qu'un tel art a parfois d'inquiétant. On ne peut guère se défendre d'un charme mêlé de malaise à voir ainsi le cœur mis à nu et les conflits passionnels les plus redoutables irrités et résolus. La vérité est que toute étude profonde de la passion, toute révélation sincère de la sensibilité paraîtra facilement immorale. On ne saurait exprimer la volupté, même intime, même mêlée de tristesse et voilée de mélancolie, sans surprendre et faire souffrir. Un art de la sensibilité sera forcément désavoué par la raison. Plus il sera douloureux et profond, plus celle-ci appréhendera l'éblouissement et le vertige. C'est pourtant à ce trouble secret que Rousseau était fatalement conduit en faisant de son âme un sujet de fiction, et en projetant sur les créatures de son imagination la flamme qui le consumait. Il signale lui-même sa méthode d'aimer et de créer tout ensemble quand, parlant de la *Julie*, brûlante du feu intérieur, il l'appelle « cette image si tendre, dont il est le Pygmalion[1] ».

1. *Lettre à M. du Belloy*, 1770, t. XVIII, p. 322.

Or, ce rêve de Pygmalion, admirablement rendu par une scène lyrique où se révèle en partie le secret de Rousseau, n'est-ce pas celui qu'il a poursuivi, en allant d'amour en amour et leur demandant presque toujours l'impossible? Il a voulu animer des âmes, c'est-à-dire les façonner à son image, exaltées et délirantes.

Mais, pendant qu'il s'essaiera de la sorte à leur communiquer sa marque — toute cette fragilité et toute cette ardeur —, on voit se former en lui ce qu'on pourrait nommer le poème ou le mythe de son cœur. Tant qu'il souffre, ou désespère, tant qu'il aime, en un mot, il est trop engagé dans la réalité des sentiments pour les revivre en pensée. Mais il faut le voir à l'œuvre quand, la vivacité de ces émotions tombée, il se prend à rêver ou à méditer sur elles. Alors il revit à rebours, pour ainsi dire, leur propre histoire, et rien de plus brillant que leurs feux, rien de plus hardi que leurs élancements, rien de plus séduisant que leur objet qu'il pare à l'envi des langueurs et de reflets changeants de ses songes. Alors, encore, en un dédoublement singulier, il se voit, comme une personne étrangère dont il pénétrerait l'âme, abandonné et dédaigné. Son cœur, devenu soudain lucide, se raconte à lui-même ses péripéties lointaines, proclamant tout le prix qu'il valait et le peu qu'il a été estimé. Livré en pâture à son rêve qui multiplie les pointes pour le déchirer, il se lamente sur ses faiblesses et médite sur son infinité. Sainte folie que celle de Rousseau vieillissant! Ce cœur qui converse avec lui-même, détaché de tout, en une simplicité héroïque, nous apparaît comme une force infinie d'aimer et de désirer, faisant encore entendre une harmonieuse plainte. C'est le délire sacré du roi Lear. Ce cœur qui se raconte, ce cœur, si ardent et si faible, qui se repaît maintenant de songes, se comporte désormais, pour l'imagination hallucinée de Rousseau, comme un véritable mythe. Chacune des personnes qu'il a aimées en réalité, mais qu'il aime mieux maintenant, par le recul du souvenir, la voilà qui reprend vie et couleur dans ce mouvement général d'amour. Elle retrouve aussitôt son rang dans l'échelle des affections spirituelles qu'on pouvait croire mortes. De ces cendres ranimées elle sort, rajeunie et immortelle, prête à accroître la richesse du concert intérieur formé

par tant d'amitiés réunies. Et chacune raconte la même histoire et nous parle de la même légende : il y eut un cœur simple et tendre, dont nul ne s'avisa, qui ne fut pas estimé à son prix et qui aima sans retour ; il se tendit et fut un jour brisé, pour avoir voulu communiquer à ces fantômes la vie étrange qui le consumait.

Si telle est au fond l'œuvre romanesque de Rousseau, on conçoit tout ce qu'il dut au commerce des femmes. Cette œuvre, d'essence lyrique, leur est redevable de son inspiration. Qu'on voie dans ce lyrisme éperdu quelque chose de pareil à la tragique composition de Bar-le-Duc où un mort au tombeau lève au-dessus de sa tête son cœur qui ne veut pas mourir. Rousseau nous fait songer à ce geste héroïque et désespéré. Lui aussi, il élève son cœur au-dessus de ses misères innombrables, non pour en faire un objet d'ostentation, mais pour le sauver de l'oubli. Et c'est l'amour, l'amour seul qui lui donne, en même temps que l'élan nécessaire à vaincre la mort, la force d'y échapper et de battre infatigablement.

ALBERT BAZAILLAS

LE JOURNAL MODERNE[1]

Les chefs des divers services ont la charge de rassembler les articles qu'ils ont commandés et de les transmettre au secrétaire de la rédaction.

Le poste de secrétaire a une importance qui varie extrêmement d'un journal à l'autre. Dans telle feuille, qui n'a pas de rédacteur en chef, le secrétaire est maître absolu. Dans telle autre, il est seulement, sous les ordres d'un rédacteur en chef, l'intermédiaire entre les rédacteurs et les ouvriers de la composition. Il remet à ceux-ci la « copie » de ceux-là, au fur et à mesure qu'elle lui parvient, et il surveille la « mise en pages ».

On sait en quoi consiste cette opération. Les cadres de fer qui représentent les pages du journal étant alignés sur la table de l'atelier — qu'on appelle marbre par tradition — il s'agit de les remplir avec les paquets de lignes de plomb. Le secrétaire de rédaction indique l'ordre dans lequel les articles doivent être placés, et, aussi, il imagine les titres les plus pittoresques, ceux qui attireront le plus aisément l'attention du lecteur. Nous avons déjà indiqué la transformation qui s'est opérée dans l'aspect extérieur des journaux. Elle a singulièrement alourdi la tâche du secrétaire de rédaction. Jadis,

1. Voir la *Revue* du 1er janvier 1914.

lorsqu'un mari tuait sa femme, le rédacteur écrivait simplement en tête de son article : Drame conjugal, et chacun tenait ce titre pour excellent. Aujourd'hui, le secrétaire de rédaction écrira ceci : Veux-tu me suivre ? — Non, dit-elle. — Et il la tue !... Ces trois phrases, il les étage habilement, et les imprime avec les caractères les plus apparents. Voilà un titre moderne. Mais dans la colonne voisine, il s'agit de placer le tragique récit d'une noyade. Il y a quinze ans, on eût intitulé le récit : Tragique noyade, tout bonnement. Maintenant le secrétaire de rédaction fait composer d'abord en lettres capitales : « Une auto tombe dans un canal. » Il fait placer un petit filet, et puis, au-dessous, en lettres italiques : — Le prêtre qui la conduisait est sauvé — ainsi que sa mère. Un autre filet, et enfin, en lettres grasses : — Mais sa sœur et les trois enfants — de celle-ci se sont noyés.

Il ne suffit pas d'imaginer ces titres qui dispensent de lire l'article. Il faut encore les imaginer d'ensemble, de manière à tirer un effet d'harmonie de leur juxtaposition. Aussi le secrétaire de rédaction combine généralement sa mise en pages avant même d'avoir reçu les articles. S'il attendait la fin de la soirée, le temps lui manquerait pour l'invention, et aussi pour la réalisation matérielle. Donc, il calcule à l'avance la disposition de la page, et assigne une place aux clichés photographiques et aux articles.

Généralement, le secrétaire de rédaction reçoit beaucoup plus de copie que n'en peut contenir le journal. Au *Matin*, par exemple, il laisse quotidiennement sur le marbre la matière d'une page environ. Il s'agit donc de choisir parmi les articles, et de sacrifier les moins importants. Il s'agit aussi de réduire les dimensions des articles que l'on insère. En hâte, le secrétaire coupe ici dix, ici trente, ici cinquante lignes, opération qui indispose extrêmement le rédacteur. Parfois un article d'une colonne est transformé en une nouvelle en trois lignes. Parfois il est définitivement et complètement rejeté. Il ne « passera » jamais.

Le rédacteur en chef, dans les journaux d'informations, ce n'est guère qu'un surveillant général. Il a très rarement l'occasion d'écrire, à moins qu'il n'entreprenne un reportage. En effet, l'une des principales conséquences de l'extension des

journaux a été la suppression de la politique personnelle. Le rédacteur en chef sera donc excellent, s'il sait utiliser les rédacteurs suivant leurs capacités respectives, et s'il a beaucoup d'idées ingénieuses. Son rôle est d'inspirer et de coordonner les efforts. Et on l'a justement comparé au rôle du chef d'orchestre.

Les appointements du rédacteur en chef sont assez élevés. *Le Matin* a deux rédacteurs en chef. Chacun d'eux n'exerce ses fonctions que pendant quinze jours par mois, et gagne une quarantaine de mille francs. Ce sont, je crois, les plus forts appointements des journalistes parisiens.

Les simples rédacteurs gagnent, suivant les journaux où ils travaillent et suivant leurs facultés personnelles, de 150 francs à 600 ou 700 francs par mois. Cependant il est juste de dire que, dans les grands journaux, aucun rédacteur ne reçoit moins de 250 francs. Les « faits-diversiers » eux-mêmes peuvent assez aisément obtenir 350 et même 400 francs par mois; les chefs de service, le secrétaire de rédaction et quelques rédacteurs appréciés, peuvent atteindre mille francs et plus. Je ne parle ici que des grands journaux prospères. Dans les autres, le rédacteur qui gagne 400 ou 500 francs doit s'estimer spécialement favorisé.

C'est une opinion commune, que les journalistes jouissent de mille privilèges. En réalité, il n'est pas vrai qu'ils puissent à leur gré voyager gratuitement en première classe et s'asseoir dans tous les théâtres sans payer. Le journaliste ordinaire reçoit un permis par an, pour partir en vacances. Il va quelquefois au théâtre, lorsque, le succès diminuant, les directeurs consentent à donner des places de faveur. Mais n'oublions pas que le journaliste travaille généralement la nuit. Il ne lui est pas facile d'aller au spectacle.

Il est vrai que quelques journalistes — généralement politiques — ont une situation personnelle, qui leur assure de grands avantages. Mais leur espèce va diminuant. De plus en plus le journaliste tend à devenir le rouage minime d'une grande machine. Toute l'influence remonte à celui qui fait fonctionner le rouage, c'est-à-dire au directeur. Récemment une dizaine de reporters accompagnèrent en province un ministre. Celui-ci, le voyage terminé, ne les remercia pas

personnellement, mais les chargea de remercier en son nom leurs directeurs. Il montra ainsi qu'il possède une exacte connaissance des conditions de la presse. Aucun de ceux qui l'accompagnaient n'eût pu venir de son propre mouvement, et faire insérer aucune ligne sans l'assentiment de ses chefs. Ils étaient donc, proprement, les délégués des directeurs, et, pour tout dire, des employés aux nouvelles. La personnalité des rédacteurs est aujourd'hui entièrement absorbée par l'entreprise. Presque partout la signature est prohibée. Et certains directeurs ne se contentent pas de cette mesure. Ils vont jusqu'à interdire à leurs rédacteurs aucun travail intellectuel qui ne soit pas destiné au journal même. Défense d'écrire un article dans une revue. Défense de publier un ouvrage. Défense de faire jouer une pièce de théâtre. Défense même de donner une conférence.

Ces interdictions montrent le parti-pris de maintenir le rédacteur dans une obscurité totale, et d'accaparer toute sa production cérébrale. Il est juste de dire que les directeurs qui imposent ces obligations ont aussi augmenté les appointements. Si bien que leur conception américaine se réduit à ceci : louer le cerveau d'un homme pour une somme déterminée. Ils ne songent pas à faire acte d'arbitraire. Ils veulent simplement réaliser une opération commerciale. Ils estiment que si le rédacteur s'intéresse à des travaux personnels, il frustre le journal d'une part de zèle, d'imagination et d'effort. En conséquence, ils les lui défendent, contre indemnité. D'autre part, si le rédacteur a le droit de signer ses articles, une partie du succès ira vers lui, et le journal en sera dépouillé. Donc, ils suppriment la signature.

Or, je vois très bien ce que perdent les rédacteurs à l'application de ces théories, mais je n'aperçois nullement ce qu'y gagne le journal. D'abord, il est naturel qu'un rédacteur donne moins de soins à une production anonyme qu'à celle sur laquelle on pourra le juger. D'où il suit que la valeur générale des articles baisse dans les journaux sans signature. Et, quoi qu'on puisse penser de l'importance de la littérature, une forme moins soignée n'est pas un élément de séduction. En outre, il n'est nullement dangereux qu'un rédacteur prenne la part de succès qui lui revient légitimement. Si un jour il passe dans

un autre journal, il n'emmènera avec lui aucun lecteur. Ce fait est prouvé par d'innombrables exemples. Un rédacteur, quelle que soit sa notoriété, ne peut déplacer la clientèle.

Au surplus, des quatre journaux à très grand tirage un seul concède libéralement à ses rédacteurs le droit de signer. Et sa fortune excite pourtant l'envie des concurrents.

*
* *

Voilà les nouvelles rassemblées par les rédacteurs des trois services, et par les correspondants de France et de l'étranger. Les chefs de service les ont lues avec attention et ont tâché qu'elles conservent une tournure impersonnelle et impartiale. Ce souci explique l'abus que l'on fait de la plus inélégante forme de journalisme : l'interview. Aucun lecteur ne peut être choqué par une interview ; ou, plus exactement, s'il est choqué, il n'en rendra pas l'interviewer responsable. Dans une affaire scandaleuse, ou simplement délicate, l'interview rend les plus grands services. Elle permet au journaliste de tout raconter sans se compromettre.

Donc, le secrétaire de rédaction entasse toute cette matière sur le marbre. Il y ajoute d'abord un article de tête. L'article de tête est bien déchu de son ancienne importance. Les journaux l'ont écourté considérablement, et ils saisissent toutes les occasions de le remplacer par un article de reportage. Très souvent aussi, l'article de tête est un article d'appréciation fourni sur une question générale par un personnage compétent ou responsable. C'est une interview spontanée et signée. Par exemple, le conseiller municipal rapporteur du budget expose l'embarras des finances. Le directeur de la sûreté générale examine quelles réformes il faut introduire dans la police. Un astronome de l'Observatoire étudie la comète qui va frôler la terre, etc...

Le secrétaire de rédaction place cet article de tête et puis tous les articles, munis de titres séduisants ou éclatants, par ordre d'importance. Comme ils sont très nombreux, ils doivent être fort courts. Et voici l'un des inconvénients majeurs du journal moderne. Il contient les nouvelles du monde entier,

mais condensées et comprimées de telle sorte qu'en un quart d'heure on les a lues toutes, et d'autant plus aisément que les titres les résument de la façon la plus claire. Sans doute les hommes d'affaires, les financiers, une minorité très occupée se réjouit de cette commodité. Mais il reste une énorme clientèle que composent les employés, les ouvriers, les petits rentiers oisifs, les commerçants qui ont mille loisirs dans la journée. Pour tous ces gens, un journal ne doit pas être seulement un répertoire bien classé que l'on parcourt en un clin d'œil, mais bien un volume qu'on ouvre le matin, qu'on regarde en déjeûnant, et qu'on retrouvera le soir, après le dîner. Ils ne donnent pas leur faveur au journal le mieux fait, mais à celui qui les distrait et les occupe le plus longtemps. Il a bien fallu s'en apercevoir et voilà qu'aux nouvelles du monde entier, on ajoute deux et parfois trois feuilletons, un ou deux contes. Ce n'est pas tout. *Le Journal* consacre, chaque semaine, une page à la médecine et à l'hygiène, une page à la littérature et aux arts, une page à l'humour, une page à la mode, une page à la politique, une page au théâtre. Et il y a même une page pour le cinématographe. Ainsi les nouvelles se doublent d'une encyclopédie. Et nous avons des journaux complets, qui ont pris le fait-divers aux journaux populaires, le conte aux journaux littéraires, le sport et la mode aux journaux spéciaux et rivalisent même à l'occasion avec les journaux humoristiques.

Pour assurer ces services sans cesse grandissants, nous avons dit que *le Matin* a 150 rédacteurs et *le Petit Parisien* 75. Mais considérez que *le Matin* a en outre 550 employés et 200 ouvriers; *le Petit Parisien*, 400 employés et 370 ouvriers. Et vous penserez que la rédaction n'est pas le service le plus important d'un quotidien. Lorsque les rédacteurs s'en vont, à deux ou trois heures du matin, il faut encore imprimer le journal, l'expédier et le vendre,

Les grands journaux ont tous leur imprimerie particulière. Ils y ont installé, pour la plupart depuis dix ans, les linotypes, qui sont des machines à composer. Au lieu de choisir les caractères dans un casier, et de les ranger l'un à côté de l'autre, les « compositeurs » d'aujourd'hui frappent les touches d'un clavier analogue à celui des machines à écrire. C'est toute leur besogne. La linotype, automatiquement, fabrique les

lignes de caractères. Le système est d'ailleurs facile à comprendre dans son principe. L'ouvrier, appuyant sur les touches, détermine l'assemblage de « matrices » portant en creux l'empreinte des caractères. Lorsque ces matrices sont assez nombreuses pour former une ligne, une coulée de plomb fondu les recouvre, et reçoit l'empreinte en relief. On a ainsi une ligne soudée, en plomb neuf, qui retournera à la fonte après avoir servi.

Les grands journaux disposent généralement de 14 ou 16 linotypes, dont chacune doit fournir au moins 110 lignes à l'heure. Ce chiffre est celui qui est imposé aux ouvriers. Or, le typographe qui compose à la main, doit produire seulement 40 lignes. D'où il suit que la linotype travaille environ trois fois plus vite que le typographe. Ceci est très important pour les journaux d'information, qui envoient jusqu'à la dernière minute des nouvelles à l'imprimerie.

Nous avons dit plus haut comment les paquets de matière imprimée sont placés dans des cadres en fer, qu'on appelle « formes ». A l'aide d'écrous, on serre les lignes de telle manière qu'elles ne puissent bouger. Puis on conduit les « formes » à la clicherie. Là il s'agit d'obtenir, dans le plus bref délai possible, une empreinte cylindrique, en plomb, qu'on puisse placer sur les rouleaux des grandes rotatives. Nous n'avons pas besoin d'expliquer en détail les manœuvres nécessaires, qui sont décrites dans tous les ouvrages spéciaux. Qu'il suffise de savoir qu'on prend une première empreinte sur carton. Cette empreinte s'appelle « le flan ». On sèche le flan, on le durcit, sans lui enlever sa flexibilité et on en prend un moulage de plomb, cylindrique. Cette dernière opération qui était jusqu'en ces dernières années faite à la main, est maintenant accomplie par une machine, l'*autoplate*. Il ne s'écoule pas plus de dix minutes, dans un grand journal pourvu du matériel moderne, entre le moment où la « forme » plate quitte la composition et celui où le cliché cylindrique est achevé, et prêt à être monté sur la machine rotative.

On fabrique aujourd'hui des rotatives qui ont les dimensions d'une petite maison de campagne, et coûtent d'ailleurs beaucoup plus cher. *Le Matin* en possède huit, dont chacune revient à 450 000 francs, tant pour le prix d'achat, que pour

le transport, les droits de douane, et les frais d'installation. Ces machines devraient fournir, théoriquement, cent mille exemplaires à l'heure. Pratiquement elles n'en fournissent guère que 75 000. Elles sont quadruples, c'est-à-dire qu'elles produisent quatre exemplaires à la fois — collés, pliés, et comptés par paquets. Ce sont, en somme, des groupes de machines assemblées. Celles du *Petit Parisien* sont octuples, et produisent de 100 000 à 120 000 exemplaires à l'heure.

De cette énorme masse de papier, des employés s'emparent, et la transportent dans les locaux du « départ ». Là, une centaine de personnes seront occupées pendant plusieurs heures.

Il y a les plieuses qui sont chargées de préparer les exemplaires des abonnés. En une minute, leurs doigts habiles plient cinq numéros. Et puis d'autres employés mettent les bandes, qui sont naturellement préparées, et même timbrées à l'avance. Examinez une bande quelconque. Vous verrez, imprimées dans un angle, des lettres et des chiffres dont vous ignorez le sens. Ce sont des indications postales. Les employés des postes n'ont qu'à y jeter un coup d'œil pour connaître la direction qu'ils doivent donner à l'exemplaire.

Mais le service des abonnés n'est pas extrêmement compliqué. Le journal, mis sous bande, est envoyé aux abonnés de Paris par des porteurs et aux abonnés des départements par la poste. Il suffit de veiller à ce que les porteurs et la poste le reçoivent en temps utile.

L'organisation de la vente au numéro est beaucoup plus délicate. Chaque journal a en province et dans la banlieue des dépositaires. A Paris, il a les marchandes des kiosques et les libraires en boutique. Il s'agit de remettre à ces intermédiaires le nombre d'exemplaires dont ils ont besoin, aussi exactement que possible. Le chef de la vente entretient donc avec les dépositaires une correspondance constante, et dont on jugera l'importance lorsqu'on saura que *le Petit Parisien* a en France 25 000 dépositaires centraux, qui fournissent à leur tour les sous-dépositaires et les revendeurs.

Chaque dépositaire, donc, demande les exemplaires qu'il croit pouvoir vendre. Il faut éviter autant que possible, les invendus, qu'on appelle communément les « bouillons ». En effet, non seulement c'est une dépense inutile que de fabriquer

et d'envoyer des exemplaires qui resteront dans les boutiques, mais encore il faut payer les frais de retour à raison de 10 francs les cent kilogs.

Que l'on veuille bien se rappeler les termes du problème que nous a énoncé un directeur du journal : « Soixante tonnes de marchandise... expédiées à vingt mille personnes. Il s'agit de les vendre dans la journée parce qu'alors la marchandise vaudra 75 francs les 100 kilogs et que le lendemain elle ne vaudra plus que 6 fr. 75 ». Ce sont les bouillons que l'on vend 6 fr. 75 aux marchands de papier. Malgré tous les efforts, il est mathématiquement impossible de régler la vente de telle sorte que tout bouillon soit supprimé. Dans un journal administré avec indolence, le nombre des bouillons peut atteindre 30 p. 100. Dans les journaux très surveillés, on le réduit à 17, 15 et même 13 p. 100.

Les dépositaires doivent recevoir une certaine quantité d'exemplaires. Et ils doivent le recevoir dans le plus bref délai. Ceux de banlieue doivent être servis d'abord, car les employés et les ouvriers qui viennent travailler à Paris, sont très matinaux. On envoie donc les paquets de banlieue par des voitures, qui partent vers deux heures et demie ou trois heures du matin. Les conducteurs connaissent la tournée qu'ils doivent faire, et prennent des arrangements avec les marchands pour les déranger le moins possible. Rien n'est plus pittoresque que la lecture d'un carnet de route d'un livreur. On y lit des indications comme celles-ci : « au 40, frapper trois coups, et mettre le paquet chez le boulanger »; « au 25, tirer la sonnette du fruitier et prendre la clef sous le banc. » Ici, la gigantesque administration d'un journal semble se réduire à un petit commerce de campagne.

Les exemplaires de Paris et de banlieue étant livrés directement par le journal aux dépositaires, il faut encore s'occuper des exemplaires de province. Ceux-là, c'est le chemin de fer qui les transporte. Les administrateurs des journaux ont étudié les heures des trains, et ils savent à quelle heure les numéros doivent être rendus en gare. Des voitures automobiles attendent devant la porte du journal. Les employés apportent les paquets ficelés qui doivent partir dans la direction de Lyon, et sont munis de toutes leurs étiquettes.

Une voiture part pour la gare de Lyon. Si elle arrive trop tard, voilà le départ manqué, catastrophe extrêmement redoutée des journaux. En effet, le lecteur qui ne trouve pas le journal à l'heure dite chez le marchand est capable, dans son désappointement, d'en acheter un autre. Et, en général, les lecteurs se fatiguent de tout journal qu'ils ne sont pas assurés de recevoir avec exactitude. Aussi la question du départ est un grand et durable sujet de querelle entre la rédaction et l'administration : celle-ci se plaignant sans cesse qu'on lui a remis les formes trop tard, et la rédaction se disculpant avec obstination.

Suivant la distance, les administrateurs font expédier les paquets par colis postaux ou par grande vitesse. Le colis postal a un prix toujours semblable pour un poids égal, tandis que le paquet ordinaire coûte plus ou moins cher suivant le nombre de kilogs et le nombre de kilomètres. Il faut donc calculer pour chaque localité les prix de transport, et choisir le mode le plus avantageux.

Peu de journaux organisent et surveillent eux-mêmes tous ces transports. C'est, pour le plus grand nombre, la maison Hachette qui assume toute cette charge, moyennant un abonnement progressif.

En un an, et pour un tirage moyen de 1 500 000 exemplaires, *le Petit Parisien* a dépensé en transports et expéditions 2 756 400 francs. Et il faut observer que ce journal ne paraît guère que deux fois la semaine sur huit pages. Cette énorme somme s'est répartie ainsi :

Colis postaux, paquets en grande vitesse, ou poste.	2 285 000 francs.
Automobiles pour Paris et la banlieue.	191 300 —
Voitures Paris, banlieue et convoyage.	280 100 —

Tant d'argent pour une feuille de quelques grammes, pour une feuille d'un sou! Le budget d'un journal offre, à tous ses chapitres, cette surprenante disproportion entre le prix de l'unité et les frais totaux. Aucune autre denrée ne se vend dans de pires conditions, parce qu'aucune autre denrée n'est contrainte à un si grand éparpillement.

Il a fallu, pour que les journaux eussent la possibilité de prendre l'extension prodigieuse qu'ils ont prise depuis dix ans, que les tarifs postaux fussent abaissés, ici d'un centime,

et là d'un demi-centime. Aujourd'hui, jusqu'à 50 grammes, c'est-à-dire pour six pages, un journal paye un centime de transport pour la Seine et la Seine-et-Oise, et deux centimes pour les autres départements. De 50 à 75 grammes, c'est-à-dire pour huit pages, un centime et demi, et trois centimes.

Mais c'est là le prix d'un exemplaire envoyé à part : prix d'abonnement par conséquent. Et les abonnés ne constituent plus aujourd'hui, dans les grands journaux à un sou, qu'une faible partie de la clientèle. La vente au numéro s'est généralisée. Les journaux d'ailleurs ont fait tous leurs efforts pour l'étendre, en allant solliciter l'acheteur dans les plus faibles bourgades.

Quel est donc le prix de transport des journaux en paquets, par colis postaux ou grande vitesse? On ne peut donner un chiffre qui convienne à tous les journaux. En effet, par colis postal, le transport de trois kilogs coûte 0 fr. 60, soit vingt centimes par kilog; le transport de cinq kilogs, 0 fr. 80, soit seize centimes par kilog; le transport de dix kilogs, 1 fr. 25, soit douze centimes et demi. Tel grand journal très achalandé pourra envoyer beaucoup de colis postaux de dix kilogs, et bénéficier ainsi du tarif à douze centimes et demi, pendant qu'un journal de petite clientèle utilisera surtout les colis de trois kilogs, et paiera ainsi un prix proportionnel très supérieur.

Nous avons dit les frais énormes du *Petit Parisien* : 2 756 400 francs. Mais *le Petit Parisien* transporte 1 500 000 exemplaires. Le prix de transport d'un exemplaire pendant 365 jours est donc de 1 fr. 84 environ, c'est-à-dire d'un demi-centime par jour. C'est peu. Mais il nous faut répéter que *le Petit Parisien* est généralement à six pages. *Le Journal*, qui est souvent à dix, parfois à douze, et rarement à huit, a forcément des frais de transport beaucoup plus élevés que son concurrent, et au moins double. Les journaux moyens, comptons-le hardiment, ont au moins un centime de transport par exemplaire, pour six pages, et un centime et demi ou deux centimes pour huit pages.

Alors, si nous examinons la situation d'un journal à huit pages, nous la trouvons singulièrement obérée par les frais de transport. Sur les cinq centimes qu'ils reçoivent de l'acheteur,

les dépositaires n'en transmettent au journal que trois et demi. Le reste est leur salaire. Donc, il n'y a pas de journaux à un sou pour les directeurs. Il n'y a que des journaux à trois centimes et demi.

Retirons un centime et demi pour les frais de transports. Il restera deux centimes.

Deux centimes pour tout payer, les rédacteurs, les télégrammes, les machines, les employés, les ouvriers, le loyer, et *le papier!* Le papier coûte communément au *Journal* et au *Matin* 28 francs les cent kilogs. Ce chiffre est même trop faible pour *le Matin*. Acceptons-le néanmoins. Un numéro du *Matin* pesant 55 grammes, il y a environ 1 800 numéros dans un rouleau de cent kilogs. Et chacun de ces numéros absorbe par conséquent un centime et demi de papier. Il ne nous reste plus qu'un demi-centime. Or, nous ne comptons pas l'encre. Et l'encre coûte cependant un franc le kilogramme. *Le Matin* emploie chaque jour, dit-il dans ses prospectus, une quantité d'encre dont le poids est égal à celui de treize hommes, soit, je pense, 910 kilogs environ. *Le Petit Parisien* en use, m'a-t-on déclaré, 1 500 kilogs. Pour 1 500 000 exemplaires, cela fait 1 500 francs, et pour un exemplaire, un millime. Un millime c'est beaucoup, sur les cinq qui nous restent.

Avec les quatre derniers millimes il faudra donc subvenir à l'entretien de cette formidable usine, et entretenir neuf cents personnes. Il faudra payer l'amortissement des machines, les frais de toutes sortes, le loyer. On n'y parviendra pas. Examinons *le Matin* et *le Petit Parisien*. Au *Matin*, le mouvement de fonds a été, pendant l'exercice 1912, de trente millions, dont 13 750 000 francs de dépenses et 16 250 000 de recettes. Or, divisons le chiffre de dépenses par le nombre des exemplaires tirés, que nous supposerons avoir été, quotidiennement, d'un million (ce chiffre est d'ailleurs trop fort pour l'exercice 1912. Mais notre calcul n'en est que plus valable). Nous arrivons à cette constatation qu'un numéro du *Matin* est revenu au *Matin* à 0 fr. 0376. Or *le Matin* l'a vendu 0 fr. 035. Donc *le Matin* a perdu par exemplaire 0 fr. 0026, c'est-à-dire le quart d'un centime. Pour un million d'exemplaires, il a donc perdu 2 500 francs par jour. Encore avons-nous compté comme s'il avait vendu tous les exemplaires tirés.

Mais les bouillons ont atteint au moins 15 p. 100. Pareillement, pour *le Petit Parisien*, les bénéfices nets se sont élevés à 3 342 264 francs. Et cependant la publicité a fourni, en chiffres bruts, plus de six millions, et en chiffres nets, quatre millions et demi environ. Si les bénéfices ne sont que de 3 342 264 francs, c'est qu'on a dû prendre sur la publicité une certaine somme, et que le journal n'a pu vivre sur sa seule vente. Et cependant *le Petit Parisien* est, de tous les journaux, le plus favorisé. Il fabrique son papier lui-même, dans son usine de Nanterre, et en cède à d'autres journaux. Il réalise par là une économie considérable. En outre, il a fondé d'autres publications, comme *Nos Loisirs*, *Le Miroir*, *l'Agriculture Nouvelle*, assez prospères pour exiger une imprimerie spéciale, établie à Clichy et qui comprend huit grandes rotatives en couleurs et six machines à retiration. *Le Petit Parisien* devient donc le centre d'une affaire très étendue, et l'on ne peut juger d'après lui des conditions générales de la presse.

Les journaux comblent le déficit par la publicité. Mais la publicité ne leur vient en abondance que s'ils ont un assez fort tirage. *L'Humanité* tire à 65 000 exemplaires, dont 45 000 sont vendus en province. Elle a fait un grand effort pour plaire au public, et, comme les journaux bourgeois, publie un conte, deux feuilletons, ne néglige pas l'art des titres, et cède au goût des faits-divers. Or, avec 65 000 exemplaires de tirage normal, *l'Humanité* ne peut vivre. Et, le 11 novembre dernier, M. Jaurès lui-même soumettait la difficulté aux lecteurs :

> A Paris, la vente au numéro, moins productive que l'abonnement, est cependant productive encore. En province, les 45 000 exemplaires vendus au numéro *ne rapportent rien et c'est à peine s'ils ne coûtent pas.*
>
> Il dépend de ces 45 000 acheteurs de province de devenir subitement, pour le journal, en s'abonnant, une force financière et une ressource.

En effet, *l'Humanité* n'ayant que six pages, et pesant moins de cinquante grammes, ne coûtera que deux centimes de frais d'envoi à chaque abonné. Et le journal mettra la main sur le centime et demi que garde jusqu'ici le dépositaire, c'est-à-dire sur 675 francs par jour, somme considérable dans un budget restreint.

Il y a onze ans, M. Ernest Vaughan déclarait déjà :

« Pas un journal à un sou ne peut vivre de sa seule vente »[1].

Et il mit *l'Aurore* à deux sous, sans aucun succès d'ailleurs.

L'Aurore à un sou, qui ne pouvait vivre, n'avait que quatre pages. Maintenant que le moindre journal en a six, la situation a empiré. Comment, néanmoins, tant de journaux peuvent-ils subsister, continuer à vivre, payer le marchand de papier? C'est ce que je ne comprends pas.

*
* *

Cette publicité, qui est la base du journal, et la condition de son existence, comment arrive-t-elle au journal? De trois manières, ou par les agences spéciales, ou par les courtiers, ou enfin, directement, par les commerçants et les industriels désireux de faire connaître leurs produits.

Les agences spéciales recherchent des clients et tâchent d'obtenir d'eux un budget de publicité qu'elles répartissent elles-mêmes entre divers journaux. Elles retiennent, pour leur part, dix, quinze ou vingt pour cent de la somme, suivant la nature de la publicité et l'importance du journal. Tel petit journal, trop heureux d'obtenir une demi-page d'annonces, ne fera aucune difficulté pour abandonner une commission considérable. Ainsi peut-on expliquer que des publications de tirage restreint aient une publicité assez étendue.

Les agences ont encore un autre procédé, qui est d'affermer la publicité entière d'un journal. C'est ainsi que *le Matin* vient de céder la sienne à une société pour une somme annuelle de cinq millions.

Récemment encore, les courtiers indépendants pouvaient lutter contre les agences. Je veux dire que malgré ces puissantes organisations, un courtier s'attachait des clients qui faisaient leur publicité par son unique intermédiaire. On a vu ainsi des courtiers gagner quarante mille, soixante mille et même cent mille francs par an. Aujourd'hui, ces situations se sont

1. *Souvenirs sans regrets*. Paris, 1902, p. 301.

presque toutes effondrées. En effet, les agences se sont avisées de remettre à leurs clients une partie de la commission qu'elles touchaient. Le courtier a dû suivre l'exemple, sous peine d'être abandonné. Et, au lieu de toucher quinze ou vingt pour cent sur une affaire, il ne touche plus que cinq, et souvent moins.

Enfin, certains commerçants commencent à s'occuper de leur publicité eux-mêmes, sans intermédiaire. Ils savent se rendre compte de la valeur de propagande de tel journal. Rien n'est d'ailleurs plus aisé. Il leur suffit d'ajouter à l'annonce de leur produit un numéro que, par un stratagème quelconque, ils contraignent le client à répéter en faisant la commande. Par exemple, ils mettront : Demandez le catalogue n° 20. Le catalogue n° 20 n'existe pas. Mais s'il arrive mille lettres réclamant le catalogue n° 20, le commerçant saura que la publicité insérée dans tel journal a porté sur mille personnes. Ces moyens de contrôle s'appellent des « clefs ». Ils varient suivant l'ingéniosité du client.

Toutefois les clefs ne servent de rien lorsqu'il s'agit de faire acheter une boîte de pastilles contre la toux, ou une tablette de chocolat. On ne peut alors mesurer si les clients ont été envoyés par tel journal ou tel autre. Et on fait de la publicité dans tous les journaux importants.

Mais, au regard de la publicité, qu'est-ce qu'un journal important? Ce n'est pas toujours celui qui a le plus fort tirage. Ainsi la plus grande masse de publicité est assemblée par *le Journal*, et non par *le Petit Parisien*. Pourquoi? A cause de la nature de la clientèle de ces deux journaux. *Le Petit Parisien* s'adresse aux humbles presque uniquement. *Le Journal*, qui est également populaire, est lu aussi dans les classes moyennes et dans la classe riche. On y peut faire utilement de la publicité pour des articles de luxe et de demi-luxe. C'est pour la même raison que les journaux à deux et trois sous, lus exclusivement par des gens aisés, ont une publicité très lucrative, et que les journaux socialistes n'en peuvent avoir. *Le Figaro*, qui ne tire pas à cent mille exemplaires, a reçu deux millions et demi de publicité en 1912, pendant que des journaux qui « tirent » dix fois plus sont heureux d'en avoir moins du double. Et regardez l'énorme publicité de *l'Illustration* à un franc l'exemplaire!

Il y a deux sortes de publicité : la publicité classée et la publicité non-classée. La première se distingue de l'autre par son évidence. Ainsi une annonce appartient à la publicité classée. Mais l'écho qui nous informe que le Président de la République, visitant le salon de l'automobile, s'est longuement arrêté devant le stand de la maison X... appartient à la publicité non-classée. Celle-ci, en somme, est la publicité que le journal semble prendre à son compte. Elle est naturellement plus coûteuse. Car on ne saurait compter les lecteurs qui ne savent pas faire la différence entre un article sincère et un article de réclame payée. Un marchand de meubles m'a raconté l'autre jour, avec ébahissement, qu'ayant fait insérer contre bonnes espèces quinze lignes de réclame dans un grand journal, il vit le lendemain arriver un client, qui lui acheta pour deux mille francs de meubles. Après quoi il fit le tour des magasins, admira l'installation, et conclut : « Ah ! je ne suis plus surpris que les journaux aient parlé de votre maison ! » Ce client naïf s'imaginait sans doute qu'un journaliste était passé devant le magasin, et s'était dit : « Voilà une magnifique maison ; je vais écrire un article sur ses splendeurs ». Il suffit d'un fait de ce genre pour comprendre l'influence de la publicité, influence qui effare souvent les gens cultivés et leur apparaît comme un inexplicable phénomène.

Quelques journaux ont essayé d'indiquer clairement à leurs lecteurs les articles de publicité et les articles désintéressés. Tout article payé était suivi de la mention : *Communiqué*. L'un de ces journaux, le plus important, a renoncé à peu près complètement à cette méthode. Au lieu de placer le mot dénonciateur après chaque entrefilet, il l'a mis seulement dans le titre général. Ses échos sont intitulés : « Indiscrétions et communiqués » et contiennent pêle-mêle des informations ordinaires et des notes soldées. Toutefois il met un triple filet en haut des colonnes qui contiennent de la publicité, et un filet double en haut de celles qui n'en contiennent pas : précaution qui reste inaperçue de la plupart des lecteurs. Depuis qu'il a adouci la rigueur des indications, sa publicité a monté de quatre cent mille francs en une année. Comment résister à un tel appât ?

Le prix des annonces et des réclames varie suivant leur lon-

gueur, et la page où elles sont insérées. La ligne qui coûte six francs dans la huitième page coûtera trente francs dans la deuxième et quarante francs dans la première. Ces prix ne s'appliquent qu'aux grands journaux. Pour le reste, chaque journal a son tarif qu'il remet à qui le demande. Il est donc inutile que nous donnions de plus amples indications, désobligeantes pour les journaux pauvres.

Dès 1839, Sainte-Beuve protestait contre les méfaits de la publicité : « Maintenant, disait-il, quand on lit dans un grand journal l'éloge d'un livre, et quand le nom du critique n'offre pas une garantie absolue, on n'est jamais très sûr que le libraire ou même l'auteur (si par grand hasard l'auteur est riche) n'y trempe pas un peu ». Cette remarque peut s'étendre, aujourd'hui à la majeure partie des rubriques d'un journal. Et, parmi ces rubriques, il faut considérer surtout le Bulletin financier. Dans les petits journaux, dont l'existence est un problème, c'est le Bulletin financier qui fournit la plus grande part du revenu. Il est généralement affermé à un spécialiste, qui s'en sert de son mieux. Dans les grands journaux, le « rédacteur financier » est tout à fait indépendant de la rédaction. Il appartient proprement — et ceci définit clairement son rôle — à l'administration.

***

La publicité domine aujourd'hui tout le commerce. Mais n'avons-nous pas dit que les journaux sont des entreprises commerciales? Il en résulte qu'ils sont eux-mêmes tributaires de la publicité, et que, pour en vendre, ils doivent d'abord en acheter.

Les journaux soucieux de prospérer font donc placarder des affiches. On en trouve jusque dans les bourgades les plus reculées. L'un se flatte d'être le premier informé. L'autre, de renseigner sur tout. Tel autre se contente d'annoncer le nombre de ses lecteurs ou de vanter son tirage. Publicité simple, et certainement très utile. Il y en a une autre. C'est celle du feuilleton.

Il est difficile de comprendre comment, à notre époque de

librairie à bon marché, un lecteur peut se décider à payer un sou pour deux cent cinquante lignes de roman. Le fait est, pourtant, que l'annonce d'un nouveau feuilleton, dû à un auteur sympathique, amène des clients à un journal. Ce feuilleton reste le grand moyen de séduire de nouveaux lecteurs. Et même lorsqu'un journal organise de grands concours et promet plusieurs centaines de milliers de francs de prix, il a soin de faire coïncider ces concours avec le lancement d'un feuilleton.

Aussi ce lancement est-il une opération extrêmement coûteuse. Il n'est pas rare qu'un journal dépense cent mille et parfois deux cent mille francs en affiches et en distribution de prospectus. Dès lors, il importe peu de donner au feuilletonniste lui-même une somme très élevée. Les feuilletonnistes sont généralement payés à la ligne. Les meilleurs obtiennent assez aisément un franc de la ligne. Le prix peut descendre jusqu'à dix et même cinq centimes. Un grand roman feuilleton mesurant trente mille lignes environ, il se trouve que tel écrivain populaire a un revenu considérable, souvent refusé au talent.

Mais il est contraint au succès. Les journaux surveillent avec un soin très précis le goût des lecteurs. Les inspecteurs de la vente, parcourant la France pour visiter les dépositaires et stimuler leur zèle, s'informent si le feuilleton en cours est bien accueilli de la clientèle. Des réponses diverses qu'ils reçoivent, ils composent un rapport sur lequel l'administration du journal juge le mérite du feuilletonniste.

Ces mêmes inspecteurs s'occupent d'ailleurs de toutes les fluctuations de la vente et tâchent d'en établir les causes. La vente a baissé de cent exemplaires à Marseille. Pourquoi? C'est qu'un journal concurrent a envoyé une équipe de camelots, qui ont vendu pendant plusieurs jours à grand fracas leurs exemplaires et ont donné, en outre, gratuitement, de petites primes. Il n'est pas rare, en effet, lorsqu'on achète en province un journal, de recevoir en même temps deux journaux illustrés et trois cartes postales pour un sou.

Apprenant cela, l'inspecteur de la vente recrute aussitôt une équipe de crieurs et à son tour distribue des primes. C'est une lutte constante, d'un bout de la France à l'autre, entre les

employés de chaque journal. De plus en plus, les inspecteurs de la vente deviendront d'importants rouages de l'administration. A la manière des bons représentants de commerce, ils peuvent déterminer une grande augmentation des affaires.

Il y a d'autres moyens encore que le feuilleton et les affiches pour attirer des lecteurs. Concours et loteries réussissent toujours à faire monter le tirage. Mais ces lecteurs cupides ne sont pas fidèles. Le journal le sait fort bien. Il espère seulement retenir, sur cette masse de clients temporaires, quelques clients durables. Un concours à cinq cent mille francs de prix fit l'année dernière monter de trois cent mille, pendant un mois, le chiffre ordinaire du tirage. Le concours fini, il ne resta guère, de ces trois cent mille, que vingt mille acheteurs. L'administrateur estima qu'il n'avait pas perdu son argent.

Lorsque M. Charles Humbert, aujourd'hui sénateur de la Meuse, était secrétaire général d'un grand journal du matin, il avait pour principe que l'on peut épargner ces frais considérables et déterminer une augmentation constante du tirage par un système beaucoup plus simple, et entièrement gratuit. C'est d'amener dans la clientèle d'un journal, non tel ou tel acheteur isolé, mais un groupement social ou professionnel, en bloc. Ainsi, les mutualistes ; ainsi, les voyageurs de commerce. Il ne faut que mettre à leur disposition, chaque jour, une partie assez étendue du journal. Il est manifeste que cette doctrine conduirait à l'augmentation du nombre de pages. Elle est, à mon avis, très efficace. Le journal qui a accompli, en ces dernières années, les progrès les plus surprenants, *le Journal*, consacre, nous l'avons dit, une fois par semaine, une page entière à telle ou telle branche de l'activité humaine. C'est une formule très voisine de celle que nous indiquons. Elle doit conduire au journal véritablement universel.

Mais quelle entreprise considérable que de fonder aujourd'hui un journal ! Emile de Girardin donna à la *Presse* un capital de huit cent mille francs. Qui croirait, au XXe siècle, pouvoir se contenter de cette somme, serait vite détrompé. On estime généralement que cinq millions sont nécessaires au lancement et à l'établissement d'un grand journal à six pages, qui ne réalisera aucun bénéfice avant deux ans au moins. Ce n'est qu'à force d'argent qu'on pourra le faire lire, et par conséquent

obtenir la publicité nourricière. Les fondateurs d'un journal nouveau trouveraient aujourd'hui en face d'eux les grandes entreprises que nous avons décrites, et qui ont possession d'état. Il sera difficile maintenant de rassembler cinq cent mille lecteurs sans les enlever à un concurrent. En ces dix dernières années, au contraire, on créait une clientèle de toutes pièces.

Si l'on peut se hasarder à faire des pronostics sur l'avenir de la presse, il semble que le journal exclusivement populaire a connu sa plus brillante période. Des concurrents lui ont pris ses faits-divers et son feuilleton dramatique, ils lui ont pris aussi sa répugnance pour les discussions et les théories. Ils y ont ajouté plus de variété, plus d'élégance. On les voit monter sans cesse. Les journaux populaires, à leur tour, devront prendre les qualités des autres, et perdre leur caractère propre. Déjà ils publient un conte chaque jour. Déjà ils font des efforts, timides, mais apparents, pour élargir leur formule. Beaucoup de petits faits, et de grands feuilletons de faubourg, ce n'est plus de quoi satisfaire la clientèle populaire, mieux instruite, et d'esprit plus ouvert. Les femmes s'en contenteraient sans doute. Les hommes, transformés par le syndicalisme, les réunions et les conférences, demandent à leur journal une distraction différente. Ou je me trompe fort, ou les journaux populaires devront subir, d'ici à quelques années, une transformation, et évoluer vers la formule du *Matin* et du *Journal*.

Il faut reconnaître qu'en ces dix dernières années, les journaux parisiens ont accru considérablement leur importance. Nous ne disons pas leur influence qui, tout au contraire, a diminué. Pas une de ces formidables entreprises n'osera tenter une campagne qui puisse léser les intérêts d'un groupe. Un journal, et le plus hardi, essaya, voici peu de temps encore, de mener la lutte contre l'alcoolisme, et d'obtenir l'interdiction de l'absinthe. Tous les médecins, tous les sociologues, l'élite du pays encourageaient son effort. On sait ce qui arriva, et que le journal dut céder, s'humilier, verser une indemnité à la Fédération des marchands de vins. Pourquoi? parce que cette Fédération avait envoyé à tous ses adhérents une circulaire où elle les invitait à boycotter le journal gênant, et qui est, écrivait-elle, *une marchandise, comme l'ab-*

sinthe. En six mois, le journal perdit cent mille lecteurs. On pense bien qu'il ne s'obstina pas davantage à dénoncer le péril alcoolique.

« Une marchandise, comme l'absinthe... » Voilà la raison pour laquelle il est impossible à un journal d'entamer désormais des campagnes. Une maison de commerce ne mène pas de polémiques. Cette vérité a été généralement reconnue par toutes les feuilles soucieuses d'un développement illimité. Celles qui défendent une opinion ou qui servent un parti se condamnent à restreindre leur clientèle — partant leur publicité et leurs bénéfices.

Un grand magasin de nouvelles, voilà ce qu'est le journal que nous a légué M. de Girardin. Celui-ci, un peu tard, ayant regardé son œuvre, l'avait maudite. En 1857, abandonnant *la Presse*, il écrivait « que le journalisme n'est pas une puissance, mais une profession, que le journal n'a plus de raison d'être en France, qu'en somme c'est un détestable instrument, et qu'il doit céder la place au livre ». Simple boutade, puisque M. de Girardin reprit sa place dans la presse et la garda jusqu'à sa mort. Mais qui pourra nier que cet écœurement d'une heure n'eut un motif durable et grave? Après vingt-deux ans, Émile de Girardin comprenait les raisons d'Armand Carrel.

LOUIS LATZARUS

LA MARINE ITALIENNE

ET

LE DODÉCANÈSE

Il y a un an et demi, ici même [1], M. Jean Leune résumait de la manière suivante la situation du Dodécanèse, c'est-à-dire des douze petites îles dites « Sporades orientales », ou « Sporades privilégiées », sur lesquelles les Italiens ont mis la main, en même temps que sur la grande île de Rhodes, siège du vilayet de l'Archipel : « Ce sont ces îles dont le sort futur est indéterminé et dont les habitants sont aujourd'hui fort inquiets. L'occupation italienne a eu pour eux le caractère d'une libération dont ils se demandent quelle sera la durée, car, depuis 1908, le gouvernement jeune turc avait systématiquement méconnu leurs privilèges séculaires.... »

Et à la fin de son étude, après avoir donné le texte des résolution votées, le 17 juin 1912, à Patmos, par les délégués du Dodécanèse, l'auteur concluait ainsi : « Telles sont — réunion à la Grèce, ou, du moins, autonomie complète des douze îles fédérées — les aspirations des insulaires. Le sort des îles dépend de la diplomatie européenne qui, certainement, ne laissera pas l'Italie régler seule le conflit actuel avec la Turquie. »

Nous ne savons trop ce que fera la diplomatie européenne, dont la clairvoyance et surtout la décision n'ont peut-être pas été toujours dignes d'éloges dans cette longue crise balkanique ;

1. *Revue de Paris* du 1er août 1912. « Les îles de la mer Egée. »

mais nous voyons fort bien que, depuis un an environ, l'inquiétude des Grecs du Dodécanèse et des Rhodiens a changé d'objet. L'occupation italienne ne leur apparaît plus, il s'en faut, avec le caractère d'une libération et s'ils redoutent moins le danger du retour sous le joug turc, le péril de l'annexion pure et simple au royaume d'Italie — peut-être avec quelque déguisement, comme pour Chypre — leur apparaît très clairement.

Déjà, après l'accueil défavorable, brusqué même, dit-on, que leurs réclamations reçurent des autorités italiennes, leurs doléances se sont fait entendre chez certaines puissances; et il devient manifeste qu'en se dérobant à l'exécution des stipulations expresses du traité de Lausanne, alors que les quelques officiers turcs dont elle dénonce la présence en Tripolitaine agissent à leurs risques et périls, en dehors de toute attache du gouvernement ottoman, l'Italie laisse voir son intention de se maintenir dans les îles égéennes.

Or il y a là, au double point de vue militaire et maritime — je mets à part le côté économique, pour attachant qu'il soit — un fait qui, s'il devenait définitif, prendrait une très sérieuse importance et dont il est temps d'étudier les répercussions possibles sur les intérêts des puissances européennes, de celles surtout qui bordent la Méditerranée.

C'est cette étude que je vais faire, dans un esprit, d'ailleurs, de parfaite impartialité vis-à-vis de nos voisins du sud-est. Les Italiens ont, en effet, dans ces derniers temps, fait preuve d'une grande susceptibilité dans les commentaires que leur inspiraient nos appréciations de leur politique extérieure. Il se peut que certains organes de la presse française — et non, certes, des plus marquants — aient mis quelque malignité à constater que l'impérialisme italien se montre depuis deux ans bien agressif et peu respectueux chez autrui des droits ethniques dont il sait, à l'occasion, revendiquer si hautement le bénéfice. Mais, prise dans son ensemble, l'opinion n'est, chez nous, aucunement hostile à l'expansion de la jeune et ambitieuse nation dont la naissance fut saluée il y a près d'une demi-siècle, par de si sympathiques applaudissements. Non, elle n'est pas hostile; elle est, en réalité indifférente, trop indifférente même et insouciante des consé-

quences de cette expansion, ce qui est d'ailleurs tout à fait conforme à notre tempérament national, dont la prévoyance n'est pas précisément le trait essentiel.

Quelques esprits, cependant, ou mieux avertis de l'exacte portée des visées italiennes dans le Levant et en Asie Mineure, ou plus conscients de ce qui, dans la poursuite de ces desseins, pourrait, sans que nos voisins eux-mêmes s'en rendissent suffisamment compte, devenir dommageable à la situation que la France a toujours occupée dans ces pays, commencent à se demander s'il n'est pas nécessaire de préciser en quelle mesure l'occupation des Sporades orientales et de Rhodes, l'occupation peut être aussi, et dans un avenir peu éloigné, des presqu'îles doriennes et du magnifique port de Marmarice, romprait en faveur des Italiens l'équilibre que toutes les puissances méditerranéennes doivent s'efforcer de maintenir, dans l'intérêt de la paix européenne.

Est-ce là de quoi froisser l'amour-propre des publicistes et surtout celui du personnel dirigeant de la péninsule? Je ne le pense pas.

*
* *

Établissons la position géographique et la valeur stratégique, du Dodécanèse, de l'île de Rhodes et des péninsules doriennes.

Les Sporades orientales, au nombre de douze environ (d'où le nom de « Dodécanèse » donné à ce groupe, à ce chapelet, plutôt), sont les petites îles comprises [1] entre Nikaria qui, au nord, prolongeant Samos, barre une partie du canal des Cyclades, et Rhodes qui, la dernière, au sud-est des îles égéennes, dirige sa pointe nord, celle où a été bâtie la ville elle-même, vers les promontoires aigus du sud-ouest de l'Anatolie.

Par leur position même ces petites îles surveillent, bloquent, commandent la côte asiatique et les débouchés des fertiles

1. Les principales sont : Patmos, Lero, Kalimno, Kos, Piscopi, Symi. — Il faut y ajouter Kastelorizo, l'ancienne Mégiste, qui gît fort loin des autres, à plus de 60 milles à l'est de Rhodes, presque collée à la côte de la Lycie,

vallées du Mendéré (Méandre), de l'Iassus, du Kaddin et du Giova. Très montagneuses, très découpées, pour la plupart, elles offrent aux petits bâtiments de bons abris contre tous les vents, des caches sûres, des coins propices aux embuscades — telles Piscopi, Symi, Limiona, et aux grandes unités, quelquefois, de belles rades ouvertes mais relativement sûres, celle de Kos, par exemple. Peu de ressources à la vérité : quelques vivres frais; des fruits, surtout; un peu d'eau et pas toujours. Les habitants, 100 000 en tout, presque tous Grecs, sont, à la fois, marins au cabotage, pêcheurs (pêcheurs d'éponges, le plus souvent) et agriculteurs, quand il reste un peu de terre sur leurs rochers. Rudes et souples, d'ailleurs, endurants et sobres, très attachés à leurs îles, bien qu'ils émigrent volontiers, mais momentanément; très patriotes aussi, étant bien entendu qu'il s'agit de la patrie hellénique et non de l'ottomane, comme le voudraient les Jeunes Turcs; enfin, étroitement unis dans la religion nationale, la grecque schismatique, qu'ils pratiquent avec une conviction fervente.

On trouve partout, dans les îles, de bons pilotes du sud de l'Archipel, dont le secours, dans le dédale des longues péninsules, des îles, des rochers, des bas-fonds, serait appréciable, au moins de nuit. Très utiles aussi, en cas d'avaries des œuvres vives, les secours des excellents plongeurs et scaphandriers que forme la pêche des éponges.

Trois îles, rattachées administrativement aux Sporades orientales et jouissant des mêmes privilèges d'autonomie, s'écartent sensiblement du chapelet des neuf autres, élevant leurs sommets roux et pelés à l'ouest de la ligne médiane du canal des Cyclades. Ce sont : vis-à-vis de Kos, Stampalie (Astypaléa), qui a de bons ports sur ses deux revers; plus au sud, Scarpanto (Karpathos), très longue et très haute, dont la pointe nord gît à 25 milles de la pointe sud de Rhodes; et tout à côté, mais vers la Crète, la petite île de Kasso, qui, comme Scarpanto, n'a que de hautes falaises et des rades foraines.

Avec Rhodes, la Crète et Cérigo, Scarpanto et Kasso forment les anneaux émergeant de la chaîne incurvée qui relie la Morée à l'Anatolie en fermant au sud le bassin de la mer Égée.

Arrivons au joyau de l'écrin, à la grande et belle île de Rhodes, si célèbre dans l'antiquité et qui plus tard, sous la domination des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, joua, jusqu'au terrible siège de 1522, un si grand rôle dans la défense de la terre chrétienne contre les Turcs.

C'est un bloc massif et haut, fort différent des petites Sporades, peu articulé, dépourvu de ports naturels, présentant en gros la forme d'un losange orienté sud-ouest — nord-est, long de 78 kilomètres sur 32; un petit département français, en somme, mais qui jouit du plus beau ciel et d'un admirable climat, toujours égal, tempéré en été par des brises régulières du nord.

Aisés, intelligents, courbés pourtant et un peu rampants sous le joug capricieux, mais toujours méprisant des Turcs, les 70 000 habitants de Rhodes[1] ont parfaitement su mettre en valeur — céréales, vins, huiles, fruits, élevage d'excellents mulets — les terres arables que fertilisent, sur la coulée en pente douce des monts Attayaro, Saint-Elme et Koumoul, d'assez abondants ruisseaux d'eaux vives, pittoresquement bordés de lauriers-roses et de myrtes.

Aussi la prospérité de l'île est-elle grande et le port de Rhodes, à l'extrême pointe nord-est, en face de l'Asie, est-il l'un des plus fréquentés de l'Archipel, bien que l'incurie musulmane l'ait laissé envaser. En dehors du « Liman » (port du sud) et du « Tershanet » (port de l'arsenal, un peu au nord-ouest du premier), au large des deux anciens môles que terminent les belles tours carrées et moyenâgeuses de Saint-Elme et de San-Angelo, il y a un assez sûr mouillage pour les grands bâtiments, par 20-30 mètres de fond de sable et de coquilles. Là, évidemment, une jetée serait nécessaire pour permettre les ravitaillements en dépit des vents d'est et de nord-est. Mais il faudrait, à tant faire, la pousser jusqu'aux fonds de 35 à 40 mètres, et alors, combien elle serait coûteuse!

Plusieurs compagnies de paquebots — française, autrichienne, grecque, ottomane, italienne enfin, aujourd'hui — font à Rhodes des escales régulières. Nous y avons une poste

1. 20 000 Grecs; 4 000 ou 5 000 Turcs; 3 000 Juifs environ.

française et des câbles télégraphiques relient la ville, d'abord à l'Anatolie, par un point d'atterrissage voisin de la baie de Marmarice, dont je parlerai tout à l'heure, ensuite à Scarpanto et, de là, par la Crète, à la Grèce, à l'Europe et à l'Égypte.

Je note, pour mémoire, que Rhodes possède un stock de charbon anglais qui ne dépassait pas 150 tonnes à la fin de 1910. Mais cet approvisionnement insignifiant a dû grossir depuis l'occupation italienne.

*
* *

La question des communications de Rhodes avec l'Asie, l'Europe, l'Afrique — puisqu'aussi bien cette île privilégiée est comme un point de soudure entre les trois continents de l'ancien monde — nous conduit à l'examen des « propriétés stratégiques » de la nouvelle conquête italienne.

Posons une pointe de compas sur le port de Rhodes et décrivons avec l'autre un cercle de 360 milles marins (666 kilomètres environ). Au nord de l'île nous allons rencontrer la Chalcidique et l'entrée de la baie de Salonique, puis Kavala, que Grecs et Bulgares se disputèrent. Un peu plus loin, nous laissons en dedans de notre cercle, mais pas de beaucoup, les Dardanelles. A l'est, nous tombons à une vingtaine de milles d'Alexandrette, nœud de l'Anatolie, de la province d'Alep et de la Syrie, enfin de la haute Mésopotamie. Au sud-est, après avoir laissé Beyrouth à moins de 25 milles, nous tangentons Port-Saïd et Alexandrie. Au sud-ouest, voici Marsa Tobrouck de Cyrénaïque, le beau port africain dont les Italiens comptent tirer grand parti, en paix et en guerre. A l'ouest, enfin, laissant un peu derrière nous le canal de Cérigo et le cap Matapan, nous débouchons dans la mer Ionienne et tombons à peu près juste sur la baie de Navarin.

Diminuons-nous notre ouverture de compas jusqu'à 220 milles?... Nous allons rencontrer le Pirée, ou au moins son promontoire du Laurium, Smyrne, l'opulent emporium, la pointe ouest de Chypre et l'importante baie de la Sude, en Crète. L'augmentons-nous, cette ouverture de compas,

jusqu'à 700 milles? Nous voilà presque aux atterrages de Tripoli, en tout cas exactement à Malte et à peu près — en deci, ou en deçà — à Messine, Tarente, Brindisi, Dulcigno. Et si même nous franchissons les Dardanelles et le Bosphore, nous sommes aux bouches du Danube, presqu'à Odessa, d'un côté, à Sébastopol, de l'autre.

Reconnaissons-le, le choix des Italiens est habile. Ce fut celui de Soliman le Magnifique, du grand maître Foulques, du calife Moawiah, de Démétrius Poliorcète, de tous ceux enfin qui voulurent dominer à la fois l'Archipel, la Grèce et la Thrace, l'Ionie, Chypre, la Syrie et l'Égypte, le monde antique, en somme, et toujours, et de plus en plus, le coin élu de la terre que la Providence destine à servir de centre à l'ancien continent.

Mais si le choix est habile, en ce qui touche d'éventuelles opérations militaires, on peut se demander si la constitution d'une nouvelle base italienne dans la Méditerranée orientale n'aura pas pour résultat, dans un avenir prochain, de déplacer sensiblement vers l'est ce que j'appellerai le point d'application moyen de la puissance maritime du royaume. Cette conséquence eût été inévitable, il y a un siècle, alors qu'une distance de 650 milles marins — celle de Rhodes à Tarente — ne pouvait être franchie qu'en plusieurs jours, si l'on avait bon vent, qu'en plusieurs semaines, si le vent était contraire et, donc, qu'une force navale lancée si loin et d'ailleurs dépourvue du moyen de communication instantanée dont nous disposons aujourd'hui, ne pouvait plus, de longtemps, faire sentir son action dans le bassin occidental de la Méditerranée, ni même couvrir opportunément les côtes méridionales de l'Italie.

Dans le temps présent, il n'en va plus tout à fait de même, avec la télégraphie sans fil et la vapeur. Les nouveaux « Dreadnoughts » italiens se préoccuperont fort peu des éléments et leurs 28 000 ou 30 000 tonnes[1] leur permettront de

1. C'est bien, aux dernières nouvelles, 30 000 tonnes que pèseront les quatre derniers venus des *douze Dreadnoughts* que l'Italie veut avoir en 1917, dans trois ans. Ces cuirassés énormes, qui dépassent de beaucoup les nôtres les plus récents et même ceux que nous nous proposons de

refouler toutes les vagues d'une mer fermée comme la Méditerranée; ils donneront d'ailleurs aisément 20 nœuds en route et ils emporteront dans leurs soutes de quoi faire au moins deux fois, à cette vitesse — par conséquent en trente-deux ou trente-trois heures — la distance de 650 milles qui sépare, comme je viens de le dire, Rhodes de Tarente. Leur intervention, en cas de besoin urgent, dans les eaux italiennes peut donc être légitimement escomptée dans des délais très brefs; et il résulte de ce fait une atténuation sensible de l'inconvénient que l'on peut trouver, dans les circonstances politiques actuelles, à l'extension très marquée vers l'est et le sud-est du « champ stratégique » où la force navale italienne compte se mouvoir, en bénéficiant de ses nouveaux points d'appui.

Malheureusement pour nos voisins, il y a autre chose : il y a Malte et Bizerte, Malte qui n'est qu'à 320 milles de Tarente et à 150 du détroit de Messine, Bizerte qui est beaucoup plus près que Rhodes de ces deux mêmes points. En cas de complications européennes, une escadre anglaise ou une escadre française, partant de l'une ou de l'autre de ces deux bases, serait en mesure d'intercepter la flotte italienne revenant du Levant, de la forcer au combat, ou, au moins, de la rejeter au delà du canal d'Otrante, dans le giron du sympathique allié de l'Adriatique. Et, cela fait, une opération sur les côtes de la mer Tyrrhénienne deviendrait parfaitement possible.

Nul doute que les états-majors italiens, fins stratégistes et enclins — un peu trop peut-être — à donner une grande importance aux « positions », n'aient été frappés du caractère relativement précaire que pourrait donner à leurs combinaisons cet enchevêtrement des zones d'influence de leurs bases navales et de celles des points d'appui de leurs adversaires éventuels.

Ils ont, à la vérité, la ressource de compter sur la neutralité anglaise, d'autant plus précieuse que Malte est plus gênante que Bizerte et que l'escadre britannique de la Méditerranée

construire, fileront de 24 à 26 nœuds et seront armés de huit canons de 381 millimètres sans parler des pièces moyennes et légères. Les Italiens recommencent à « voir grand », comme du temps du *Duilio* et de l'*Italia*. J'ajoute qu'il est question pour eux de l'achat de deux cuirassés tout neufs sur un des grands chantiers européens. Tout cela est fort préoccupant.

leur apparaît comme aussi redoutable, au moins, que la nôtre. Bien mieux, ils se reposent sur la convention par laquelle l'Angleterre, il y a quelque dix ou douze ans, garantissait à l'Italie l'intégrité de son littoral. Mais pour que cette garantie garde sa valeur, pour que « joue » effectivement l'accord de 1902, il faut que la politique anglaise ne se sente pas lésée dans ses intérêts actuels ou dans ses visées prochaines par la politique italienne.

Or, au moment où j'écris ces lignes, des incidents significatifs se produisent : d'une part, Sir Edward Grey insiste pour que le Dodécanèse revienne à son régime normal d'autonomie administrative[1] sous la domination ottomane; de l'autre, MM. Giolitti et di San Giuliano proclament que l'Italie ne veut décidément plus d'une attitude de renoncement (et cette fanfare éclatante surprend un peu, car, depuis deux ans, nos voisins ont déjà beaucoup acquis et fort peu rendu); ils demandent, d'ailleurs, si l'on en croit certains de leurs journaux, qu'après l'évacuation du Dodécanèse par leurs troupes, les îles conservent des « autorités » et une gendarmerie italiennes (et c'est le maintien pur et simple de l'occupation); enfin ils revendiquent la concession d'avantages économiques dans le vilayet d'Aïdin et en particulier dans la région d'Adalia, toute voisine des ports de Marmarice et de Karagatch, ainsi que des péninsules doriennes (et c'est l'amorce du partage de l'Anatolie).

Des prétentions aussi étendues s'accorderont-elles aisément avec le souci de ne point porter le dernier coup à l'ancien équilibre des forces dans le Levant, souci qui inspire toujours les actes du Gouvernement anglais, même quand ce Gouvernement est aux mains du parti radical? Cela semble bien douteux.

Et de tout ce qui précède il résulte que l'on peut se demander si, en portant sa main aussi loin vers l'est, l'Italie a suffisamment pris garde au coup de revers qui pourrait lui couper le bras près de l'épaule.

1. On a parlé à ce propos d'une autonomie dans le genre de celle que les traités concédaient à l'île de Samos. Mais, justement, les Samiens ont eu fort à se plaindre, dans ces derniers temps, de la manière dont les « Jeunes Turcs » comprenaient cette autonomie.

*
* *

Mais supposons que l'habile diplomatie du jeune royaume ait pris ses sûretés, supposons que tout succède à ses désirs et que — avec troupe ou « gendarmerie », ce qui est tout un — les Italiens puissent se maintenir dans le Dodécanèse et surtout à Rhodes. Comment aménageront-ils leurs conquête pour la faire servir au mieux des intérêts des opérations de leur flotte, en cas de nouveau conflit avec la Turquie, ou seulement en cas de complication mettant en jeu, comme vient de le faire la guerre balkanique, l'existence de l'Empire Ottoman?...

Il faut le constater tout de suite : il n'y a nulle part, dans les îles qui nous occupent, de rade qui convienne parfaitement pour le rôle de point d'appui, de refuge, de ravitaillement d'une force navale importante, comptant un certain nombre de grandes unités de combat modernes.

Sans doute il y a de bons ports dans les Sporades orientales. J'en ai cité quelques-uns. Mais, justement, ce ne sont que des ports, n'offrant que des plans d'eau restreints, tandis qu'il faut à une armée navale de larges espaces, où elle puisse avoir ses coudées franches pour venir mouiller rapidement et d'où elle puisse gagner promptement aussi la haute mer sans être astreinte à un long défilé d'unités de grande dimension se suivant à la queue leu-leu. A cet égard la rade foraine de Kos, où la tenue des ancres sur le fond est satisfaisante, présenterait des avantages. Mais la défense n'en peut être organisée sérieusement et les ravitaillements y seraient à peu près impossibles avec l'*Imbat,* le vent frais du nord à l'est qui règne si souvent dans ces parages, en été surtout.

A Rhodes, mêmes difficultés, Là encore, point d'abris pour les grands bâtiments, mais seulement un mouillage qui n'est d'ailleurs pas excellent; point de défenses naturelles et tout à faire comme ouvrages de fortifications modernes. Les Turcs ne songèrent jamais à établir une batterie au Lazaret et une autre sur l'épi de roches noires qui s'étend au sud-est du môle San-Angelo. Celle qui s'implante à la racine du môle de la tour Saint-Elme n'est ni organisée, ni armée sérieusement. Le seul

avantage que l'on trouverait actuellement à tenir le mouillage de Rhodes avec une force navale considérable serait de pouvoir distribuer les bâtiments légers dans les deux ports de l'arsenal et du Liman. Encore ce dernier est-il bien ouvert à l'Imbat et les deux sont-ils déjà bien envasés. Il faudrait les draguer sans retard. Quant aux grandes unités, pour enclore un plan d'eau susceptible de les abriter, il serait nécessaire de prolonger à l'est et à l'est-sud-est, sur une longueur d'un demi-mille (900 à 1 000 m.), l'épi du Lazaret par une jetée affleurant le niveau moyen des eaux, comme celle de Spezia. Mais cet ouvrage atteindrait des fonds de plus de 40 mètres et coûterait des sommes énormes.

Ainsi il s'en faut bien que Rhodes, admirable position stratégique, c'est entendu, réponde aujourd'hui et puisse même répondre plus tard — à moins qu'on y dépense des dizaines et des dizaines de millions — à l'idée que l'on se fait d'une base navale organisée, ou seulement d'une rade défendue, d'un point d'appui. Et c'est quand on suppute les difficultés que rencontreraient là les Italiens que l'on se convainc des péchés d'envie que leur doit faire commettre le merveilleux port de Marmarice, qui se creuse dans la terre ferme, à 22 milles marins (40 km.) à peine au nord de la ville de Rhodes et où la nature a accumulé les propriétés défensives, les garanties de sécurité, enfin les avantages tactiques de toute sorte, à côté des avantages stratégiques, qui sont évidemment les mêmes que ceux de Rhodes.

Quelques mots de description sur ce port, bien connu de ceux qui ont fréquenté le Levant et qui, autrefois, était le mouillage préféré, la rade d'instruction et de réparation de la division célèbre de l'amiral Lalande.

Le port de Marmarice est le fond d'un golfe qui, avec une ouverture de 5 milles sur la haute mer, s'enfonce jusqu'à 7 milles et demi — 14 kilomètres, environ — dans le pédoncule des presqu'îles Doriennes dont j'ai parlé déjà. Mais ce golfe est partagé en deux parties inégales par une haute presqu'île, *Nimada,* et par une petite île appelée *île du Passage.* C'est derrière cette presqu'île et cet îlot que s'étend le bassin parfaitement fermé qui porte particulièrement la dénomination de port de Marmarice. Ce bassin a une superficie utilisable pour

le mouillage des bâtiments de plus de 13 kilomètres carrés. Les fonds, de bonne tenue, varient de 36 mètres à 12, jusqu'à quelques centaines de mètres du rivage. Il y a donc ancrage pour toutes les catégories de navires de combat.

Au fond de la baie, la bourgade de Marmar ou Marmarice (l'ancienne ville de Phyacus) fournit assez aisément des vivres frais. Il ne faudrait pourtant pas compter sur un ravitaillement complet pour une force navale importante pendant plusieurs jours. Pour l'eau douce, il existe diverses sources et quelques ruisseaux qui descendent des montagnes de la double péninsule. Il y aurait, en cas d'occupation permanente de la baie, de quoi alimenter de vastes réservoirs. Pas de charbon, naturellement, ce port n'étant pas un point de relâche de paquebots, mais l'organisation d'un vaste parc n'offrirait aucune difficulté. On l'installerait avec avantage sur la petite *île Longue* qui s'étend à peu de distance de la côte nord de la presqu'île Nimada et qui serait aisément accostable par les grands bâtiments, moyennant quelques travaux peu importants, sa rive sud étant accore.

Les abords du port de Marmarice se prêtent parfaitement à sa défense et à celle de son vaste et précieux vestibule, la baie qui s'étend au sud-est de Nimada. Il suffirait, en principe, de trois ouvrages armés de canons de 280 ou de 305 millimètres, l'un sur la pointe Irtik (Nimada), les deux autres sur les promontoires terminaux du vestibule, Chatal et Paridion, d'où les feux des grosses pièces se croiseraient à très bonne portée, moins de 5 000 mètres. Derrière la pointe Paridion, une petite baie, excellent mouillage, complètement masqué aux vues du large, se creuse à souhait pour servir de poste de repos aux relèves des éclaireurs et grand'gardes. Les Turcs nomment cette baie *Koumlubek* et l'ancienne Ionie y connaissait le petit port de Samus, dont on voit encore les ruines.

Le port de Marmarice n'a qu'une seule issue (coupée en deux par l'*Ile du Passage*) sur son vestibule, mais cette porte a un demi-mille de largeur utilisable. Il serait donc facile d'y faire passer deux grandes unités de front, trois même, à la rigueur. D'ailleurs la presqu'île de Nimada n'est rattachée au continent que par une langue de terre, un tout petit isthme de galets dont la largeur ne dépasse pas 75 mètres et où l'on

creuserait à peu de frais une passe suffisante pour une seule unité. Ces considérations sont intéressantes pour qui sait combien il est important pour une escadre d'éviter les longs défilés et de se former rapidement en ordre de bataille. Ici, au demeurant, les dimensions du vestibule défendu par les trois ouvrages dont je viens de parler, procureraient toutes les garanties désirables.

Y aurait-il cependant à craindre l'*embouteillage* par surprise? Je ne le pense pas, d'abord à cause de la largeur du goulet d'Adassi[1], ensuite et surtout parce que les fonds y atteignent 40 mètres et qu'il serait vain, dans ces conditions, d'y couler des carcasses de bâtiments comme on le fit à Santiago et à Port-Arthur, où les fonds étaient beaucoup moindres. Quant aux mines sous marines, évidemment on peut toujours réussir à en mouiller quelques-unes dans une passe, même bien surveillée; mais, dès le jour venu, les dragueurs de mines de l'adversaire se mettront à l'œuvre et déblaieront tout. Miner le goulet d'un port où une escadre s'abrite ne peut être une opération efficace que si l'accès des lignes de mines que l'on vient de mouiller reste interdit aux dragueurs du parti opposé. Il ne pourrait en être ainsi dans le cas qui nous occupe puisque nous supposons défendu le vestibule spacieux dans lequel débouche la passe qu'il s'agirait de miner.

Reste la question de la défense du port de Marmarice du côté de la terre. C'est sous le bombardement des pièces de siège des Japonais qu'ont succombé finalement les unités principales de la flotte russe de Port-Arthur. Il importe donc d'éloigner le plus possible et le plus longtemps possible du mouillage des vaisseaux la grosse artillerie de l'adversaire. Bien que la topographie de la base des deux péninsules doriennes ne soit peut-être pas connue dans ses moindres détails, on peut affirmer que la disposition générale de cette région accidentée est favorable à une puissante organisation défensive dont le pivot pourrait être au mont *Altin Sevresi*, dont l'altitude atteint 460 mètres et qui se dresse à 10 kilomètres environ au nord-ouest de la bourgade de Marmar. Une ligne d'ouvrages occupant les sommets qui s'égrènent de

1. Adassi est le nom d'une pointe de l'île du Passage qui s'avance assez loin dans le goulet et sur laquelle il existe un petit feu de direction.

l'Altin Sevresi à la baie de Karagateh, voisine du port de Marmarice, n'aurait que 14 kilomètres d'étendue et couvrirait parfaitement le mouillage. Ce système de défense, dirigé surtout contre une armée venant de l'Anatolie, serait complété par des travaux de fortification semi-permanente, amorcés au moins sur des points bien étudiés, et par la mise en jeu d'un corps d'occupation de 20 mille hommes environ, troupes mobiles comprises.

Très fertile, mais médiocrement peuplée, la double péninsule dorienne et son large pédoncule offriraient à l'émigration italienne un champ déjà sérieux d'activité, avec les plus légitimes espoirs de prospérité agricole. Dès maintenant « l'hinterland » de Marmarice fournit des laines, du blé et du maïs, du miel, de la térébenthine et quantité de beaux bois de pins que l'on brûle le plus souvent sur place, faute de routes et de moyens d'exportation.

En résumé, Rhodes, les presqu'îles doriennes[1] et le port Marmarice[2] forment, au triple point de vue géographique, stratégique et économique, un « bloc » fort désirable et bien fait pour tenter l'avide ambition que nous révèlent en ce moment les occupants du Dodécanèse. Il n'est d'ailleurs pas douteux qu'ils fissent bon marché des roches stériles des Sporades orientales, s'il pouvait être question de les échanger contre le précieux joyau dont je viens de parler. Soyons assurés qu'il en sera question, en effet, dans quelques années, dans le cas où la faiblesse des uns et la complicité des autres laisseraient se perpétuer l'occupation italienne, même sous la forme la plus atténuée.

*
* *

La faiblesse des uns, la complicité des autres, viens-je de dire et l'on m'entend bien... Mais à aucun égard il ne siérait

1. Il convient de comprendre dans le bloc en question la petite île de Symi, enserrée dans la tenaille que forment les deux presqu'îles.

2. Je ne parle pas, pour éviter les longueurs, des deux autres ports de la région, celui de Karagatch et celui d'Ekinjik, dans la baie Kenghazi. Un peu plus à l'est s'ouvre le beau golfe de Makry, avec plusieurs ports favorables à un établissement. Mais, en fait, Marmarice reste le plus avantageux de tous.

d'admettre ici que l'Angleterre, la Russie et la France pussent se prêter — fût-ce seulement par leur inertie — à une main mise si grosse de conséquences pour leurs intérêts économiques immédiats (car on sent bien quel développement prendrait, grâce à une position aussi privilégiée, le commerce italien dans le Levant); pour l'équilibre politique, d'autant plus menacé, là-bas, que le jeune royaume n'hésite plus à se présenter, nous le savons, comme la puissance catholique par excellence; enfin pour le sort futur de l'Anatolie, sur lequel toute discussion doit être en ce moment et longtemps encore réservée.

Peut-on même croire que l'un, au moins, des « alliés » de l'Italie, l'Autriche, se verrait d'un bon œil prévenue de si loin dans la fructueuse exploitation de ce qui reste encore du riche domaine de « l'homme malade »? — Certes, non! Mais ce n'est pas tout : il y a les Balkaniques, les Bulgares, qui réclameront bientôt, fixés à Dédéagatch, leur part d'influence dans la mer Égée; il y a surtout la Grèce, la plus profondément lésée dans cette affaire, car enfin il s'agit de terres grecques, les unes, les Sporades et Rhodes, à peu près exclusivement habitées par des Grecs, les autres, les terres de l'ancienne Ionie, où il reste, avec les innombrables et magnifiques vestiges d'un passé si brillant, un fonds de populations de souche et de langue helléniques. Et il s'agit aussi pour ce grand peuple d'autrefois, qui renaît décidément et dont l'héroïque persévérance vient d'être si dignement récompensée, il s'agit de ne rien perdre de la force d'expansion — de récupération, plutôt — que lui donnent ses dernières victoires. On entendra donc s'écrier à Athènes, à Salonique, à Smyrne : « Point d'Italie d'Asie! N'est-ce pas assez qu'il y ait maintenant une Italie d'Afrique, qui absorbe la Cyrénaïque, une terre grecque, justement? N'est-ce pas assez que la zone d'influence que Rome s'attribue sur l'Albanie méridionale comprenne, là encore, des populations grecques? Faudra-t-il donc qu'après tant de sang répandu pour desserrer le cruel étau ottoman, nous nous voyions de nouveau comprimés dans l'étau latin, bien plus redoutable?... »

Tout cela est fort juste, si juste que les Italiens eux-mêmes le reconnaîtraient, j'en suis convaincu, n'était que leur classe

dirigeante — à la suite de la dynastie — subit en ce moment un des plus violents accès d'impérialisme qui se puisse concilier avec la prudence avertie et le bon sens souple, pratique, de cette race si bien douée.

Continuons donc, pour le moment, mais pour le moment seulement, à admettre que le cabinet de Rome poursuivra ses ambitieux projets et examinons comment les diverses puissances intéressées — et nous ne considérons que la Grèce, la France, l'Angleterre et l'Autriche — pourraient parer soit au danger positif et immédiat, soit aux inconvénients postérieurs qui résulteraient du succès des desseins avoués ou secrets de la Consulta.

Danger positif et immédiat pour ce qui est de la Grèce. Si jamais on a pu parler d'*encerclement*, le mot s'applique bien exactement à ce pays qui, je le disais tout à l'heure, aura les Italiens à ses portes de quatre côtés : « Grande Grèce » et Sicile ; Albanie-Épire (car où sont les limites précises des deux régions?) Dodécanèse, Rhodes, péninsules doriennes ; enfin Cyrénaïque et Tripolitaine. Encore ne parlé-je point de l'Égypte, anglaise heureusement, où la colonie grecque semble subir en ce moment, de la part de la colonie italienne, une sorte de persécution.

Mais comment la Grèce — à supposer qu'elle fût réduite à ses seules forces — pourrait-elle résister à une agression d'un adversaire que sa stratégie politique, sa « stratégie du temps de paix », révèle déjà si entreprenant. Comment pourrait-elle obtenir le respect de ses droits et ceux des groupes ethniques qui se rattachent à elle, le respect aussi de sa légitime influence dans le bassin de la mer Égée et de ses plus pressants intérêts économiques?

D'une seule manière, évidemment : par un développement judicieux et approprié de sa marine, en même temps que par un choix heureux de positions fortifiées qui puissent mettre en complète valeur une force navale à laquelle ses modestes finances ne permettront jamais d'égaler par le nombre et par la puissance individuelle des unités, la formidable flotte de « Dreadnoughts » que se constitue en ce moment l'Italie.

Qu'elle ne cède pas, surtout, aux raisonnements intéressés

de ceux qui essaient de lui persuader d'acheter quelques-uns de ces géants encombrants et coûteux. Le stérile honneur d'être vaincue en bataille rangée par une flotte qui, quoi qu'elle fasse, sera toujours plus nombreuse que la sienne et de se prêter bénévolement à l'application du célèbre principe « qu'il faut, avant tout, s'attaquer à la force active principale de l'adversaire », cet honneur, dis-je, ne vaut pas, assurément, les centaines de millions qu'on lui demandera pour une seule division de ces funestes mastodontes.

Qu'elle réfléchisse au contraire que la mer où elle agira et que connaissent si bien ses excellents marins, est plus qu'aucune autre favorable aux méthodes de guerre de surprises, d'embuscades, d'actions partielles et répétées, de coups de main aventureux; qu'il y a aujourd'hui des armes — torpille automobile et mine sous-marine — qui s'y adaptent admirablement et que l'efficace mise en jeu de ces engins peut être assurée par des types de bâtiments nouveaux[1] qui présentent des garanties autrement sérieuses que les faibles torpilleurs ou les minuscules sous-marins d'autrefois.

Qu'elle se rappelle enfin les exploits des brigantins et des brûlots des Canaris et des Miaoulis contre les pesants vaisseaux turcs. Malgré l'énorme différence des moyens d'action, c'est toujours la même chose, au fond; et si l'on prétend qu'il n'y a pas, à proprement parler, de bon système de guerre du faible contre le fort, toutes les armes, tous les engins finissant par profiter à ce dernier, je dirai que c'est à condition que le plus fort par le nombre et par la richesse le soit aussi par l'audace, par la persévérance, par la ruse patiente, par l'abnégation absolue, par l'intégral dévouement à une cause sacrée. Les Grecs défendant l'existence de leur pays, ou, au moins, sa prospérité en même temps que l'indépendance de leurs frères de race, se laisseraient-ils, à cet égard, égaler par leurs adversaires qui, eux, ne combattraient que pour la satisfaction d'ambitieuses visées? — Mais à ces bâtiments nouveaux comme

1. Je fais allusion ici surtout aux grands torpilleurs cuirassés très rapides dont les plans généraux ont été proposés et discutés de divers côtés. — J'ajoute que de grandes flottilles de torpilleurs et sous-marins ordinaires peuvent avantageusement êtres éclairées et convoyées par des croiseurs de haut bord à grande vitesse.

aux flottilles de torpilleurs et de sous-marins, il faut des points d'appui, de ravitaillement et de refuge rapprochées le plus possible de la base navale de l'ennemi éventuel. Le Pirée est trop loin (260 milles marins, 502 km., ce qui fait plus d'une nuit de marche). Syra, plus rapprochée de Rhodes de 75 ou 80 milles, serait déjà préférable. Mais c'est un port de commerce très fréquenté et, outre qu'une installation militaire n'y serait pas désirable, le secret d'opérations de guerre ne s'y obtiendrait pas aisément. Sur cette même route du Pirée à Rhodes — ou à peu près — deux points favorables à l'organisation d'un « relai stratégique » attirent l'attention. Ce sont le port de Naussa, dans l'île de Paros et celui de Kakokératon, dans l'île d'Amorgo. Ce dernier, le plus rapproché de Rhodes (130 milles marins, 241 km.), semble présenter les plus grands avantages de sécurité[1], d'étendue, de facilité de manœuvre. La petite et haute île de Nikiteria, qui forme ce havre en s'étendant le long de la côte nord-ouest d'Amorgo, en assurerait la défense à peu de frais.

Partant de ce point, qui est exactement au centre des Sporades (Sporades occidentales ou Cyclades, Sporades orientales ou Dodécanèse) et à égale distance de toutes les positions intéressantes du bassin sud de la mer Égée, des flottilles de torpilleurs et de grands sous-marins offensifs, bien renseignées sur les mouvements de l'ennemi par des éclaireurs rapides munis de la T. S. F. et, au besoin, des nouveaux engins de la navigation aérienne, se porteraient en quelques heures de nuit — 6 ou 7, pas plus — soit à Rhodes et à Marmarice, soit à Kos, soit dans le canal Doro ou au cap Sounion, la pointe de l'Attique, soit encore dans les canaux de Cérigo, sur la ligne d'opérations Rhodes-Tarente, soit enfin sur la côte nord de la Crète et à la Sude. Et un peu avant le jour, moment toujours favorable, l'attaque de la force navale ennemie pourrait avoir lieu...

Voilà pour la Grèce... Et je n'ai pas besoin de dire combien j'abrège mes considérations sur un sujet aussi étendu, aussi complexe.

1. Il y a, au milieu de la baie, un petit pâté rocheux, mais au-dessus duquel il reste 9 mètres d'eau. Il n'y a donc pas lieu de s'en préoccuper et il serait d'ailleurs facile d'en faire sauter le sommet.

Voyons maintenant ce que devraient faire les autres puissances méditerranéennes que nous avons citées plus haut.

L'Autriche, d'abord. Je l'ai dit, il ne paraît pas possible qu'elle se résigne à laisser prendre à l'Italie une telle avance sans demander — disons plutôt sans exiger — des compensations. C'est assez sans doute pour le « Ballplatz » d'avoir vu s'évanouir le rêve de Salonique et de n'être même pas assuré de tirer parti de l'imbroglio albanais. La monarchie dualiste reviendra à des visées analogues à celles qu'on lui connut, il y a quelques années, lorsqu'elle sondait les cours européennes pour être autorisée à occuper la baie de la Sude. Faute de celle-ci, définitivement acquise à la Grèce, sur quel point de la mer Égée ou de ses abords les diplomates et les marins autrichiens jetteront-ils leur dévolu?

Il serait difficile de le dire, mais on peut affirmer que, dans l'hypothèse que nous admettons en ce moment comme base de raisonnement, l'Autriche-Hongrie émettra en temps voulu des prétentions fermes et précises sur un point où elle puisse constituer une base d'opérations à une force navale qui, elle aussi, grandit très vite, sinon aussi vite que l'italienne.

Quant à l'Angleterre, personne ne supposera qu'elle ne sache pas prendre ses sûretés en temps utile, dans cette affaire. Elle a déjà Malte, Alexandrie et l'île de Chypre, qui « encadrent » bellement le champ stratégique italien. Si cela ne lui semble pas suffisant — et il se peut qu'il en soit ainsi, car elle n'a dans Chypre aucun établissement maritime[1], aucun « victualling yard »; or Chypre est la seule des trois possessions en question qui commande vraiment Rhodes et Marmarice; il est probable qu'elle signera avec la Grèce une convention maritime qui lui permettra d'utiliser, pour son « Mediterranean squadron », les ports grecs et leurs approvisionnements en combustibles, matières grasses, eau douce, vivres frais. Cela lui sera d'autant plus facile que c'est une mission anglaise qui réorganise, perfectionne et pourvoira

1. Les côtes de l'île, très peu articulées, ne se prêtent pas à une création de ce genre. Cependant le gouvernement anglais a fait creuser l'ancien port vénitien de Famagouste, autrefois florissant. Les navires légers pourraient l'utiliser, mais en assez petit nombre. Toutes les rades de l'île sont foraines.

peut-être de grosses unités de combat empruntées aux chantiers britanniques la petite marine hellénique.

Et j'ajoute que si, dans un avenir plus ou moins rapproché, les conservateurs revenaient au pouvoir, il ne faudrait pas trop s'étonner, dans le cas de complications causées par l'entêtement des Italiens à garder Rhodes, d'une brusque main-mise de la flotte anglaise et des trois ou quatre mille hommes toujours prêts à marcher, à Malte, sur le port de Marmarice et ses abords. Ce serait, au point de vue anglais, une élégante solution de la question.

En ce qui nous concerne, une entente étroite avec la Grèce semble, pour nous aussi, tout indiquée par l'orientation de notre politique générale aussi bien que par les précédents. Pour ne parler, comme je m'en fais une obligation, que du côté maritime de l'affaire, nous pourrions demander, par exemple, à nos amis l'autorisation, non pas, certes, d'occuper Milo et son admirable port, même provisoirement, car il y a de légitimes susceptibilités qu'il faut toujours ménager, mais celle d'y établir, sur corps morts mouillés « ad hoc », les pontons nécessaires pour procurer à nos bâtiments légers, sinon à nos grosses unités, et à nos flottilles de torpilleurs ou de sous-marins, les secours, les ravitaillements, les réapprovisionnements toujours indispensables, au bout de peu de temps de mer, à ces catégories de navires de combat.

Seulement il faudrait obtenir de la Grèce la création, d'ailleurs facile, d'une défense fixe, permanente, de ce point intéressant. La convention conclue à ce sujet prévoirait évidemment notre coopération financière à la création dont il s'agit.

Milo n'est qu'à 200 milles marins de Rhodes, tandis que Bizerte en est à 900. Cela suffit à marquer l'intérêt du relai. Cette île se présente d'ailleurs au débouché des canaux de Cérigo pour qui vient d'Europe. C'est la clef de la porte de l'Archipel, une position de premier ordre.

Et la Turquie? — Il faut confesser qu'elle a bien, ici, voix au chapitre ; malheureusement, pour faire respecter cette voix, elle aurait absolument besoin de ce qui lui a presque toujours été le plus difficile à réaliser : une bonne organisation maritime, faute de quoi elle ne saurait s'opposer efficacement à des entreprises visant les îles qui lui restent, ou même des pres-

qu'îles aussi peu rattachées à la côte ferme que le sont les péninsules doriennes. Or on n'a point de marine sans bonnes finances, sans industrie nationale, sans une politique d'ordre et de paix publique à l'intérieur, d'honnêteté, de fermeté, de fixité de vues à l'extérieur. Et c'est à la décadence particulière de cet organisme, entre tous délicat, que se mesure — on en a fait souvent la remarque — la décadence générale des forces d'un État.

La Turquie est donc, pour le moment du moins, hors de cause et ce n'est pas l'achat d'un ou de plusieurs « Dreadnoughts » qui ont, à peine construits sur les chantiers où on les débite par tranches, cessé de plaire à quelques puissances sud-américaines qui donnera au chancelant empire cet ensemble complexe de facultés éminentes, — politiques, économiques, militaires, — qui constitue la *puissance navale*.

Ainsi nous sommes conduits à prévoir, à la suite de l'inquiétante initiative italienne dans le Levant, une sorte de « Drang nach Osten » maritime des puissances Méditerranéennes, qui se traduira par la revendication plus ou moins déguisée, plus ou moins patiente et habile de bases navales, de points d'appui et de relais pour les escadres et les flottilles. Une certaine école de stratégistes maritimes fait fi de ces avantages et sourit de ces préoccupations. C'est à tort. Assurément il ne faut pas encourager la tendance à l'exclusive adoption du système de guerre — dont le moindre inconvénient serait d'être peu décisif — qu'elle qualifie ironiquement de « guerre de positions ». Il n'en est pas moins vrai que les bâtiments modernes, fort différents en cela des anciens navires à voiles, ont constamment besoin de s'appuyer sur la terre, d'une part à cause de la délicatesse de leurs engins, dont on ne peut bien juger que dans les fatigantes opérations de la guerre — les Italiens le savent, quoique à vrai dire ils n'aient pas soutenu une véritable guerre maritime contre la Turquie, — de l'autre, à cause de la nécessité des fréquents ravitaillements.

Ce que je dis là s'applique aux grandes unités, en particulier à celles que meuvent les nouveaux appareils à turbine, indiscrets consommateurs de combustible, mais surtout aux petits bâtiments qui, en campagne, resteront dans la dépendance étroite, soit des relais de lignes de communications, soit

des trains — « services à l'arrière » — de transports ravitailleurs[1]. Or, comme ces petites unités se révèlent de plus en plus indispensables, à mesure que grandit le rôle des armes sous-marines, aussi bien que celui des engins aériens de découverte, la conséquence s'impose de rechercher, sur les lignes d'opérations que la stratégie politique signale aux états-majors, les points utilisables comme bases secondaires.

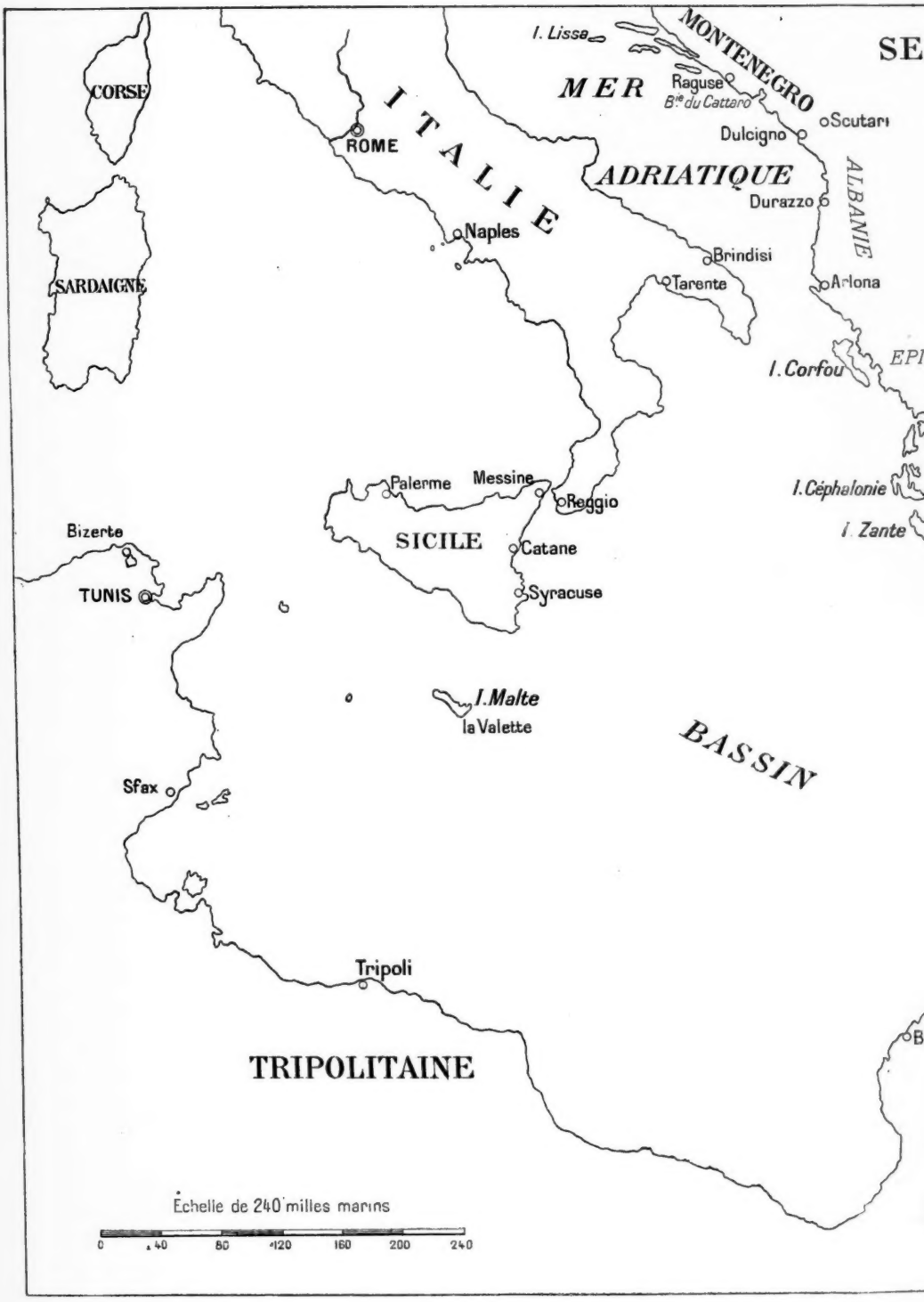
Quoi qu'il en soit et pour conclure, il convient que je répète ici que je n'ai établi mes observations et tiré mes déductions qu'en adoptant l'hypothèse que les Italiens s'obstineraient à poursuivre la politique agressive et inquiète qu'ils inaugurèrent il y a trois ans, en déclarant inopinément la guerre à l'Empire ottoman. Cette hypothèse est gratuite. Tous les vrais amis de l'Italie — elle en compte encore beaucoup en France — espèrent fermement qu'elle y renoncera, qu'elle ne se séparera pas de l'ensemble des puissances européennes, qui n'ont en ce moment qu'une préoccupation, celle d'en finir avec les complications orientales, qu'elle évacuera donc sans conditions et sans arrière-pensée le Dodécanèse, Rhodes comprise, et qu'elle se contentera pour le moment de « digérer » ses conquêtes africaines, où elle trouve un très vaste champ, et très suffisant, à une activité dont personne ne conteste la haute valeur par le progrès de la civilisation. Cette conduite sage et avisée ne serait d'ailleurs pas exclusive de la recherche parfaitement légitime de satisfactions de l'ordre purement économique dans les grandes affaires auxquelles va donner lieu la mise en valeur de l'Asie Mineure.

Pour ne se point appuyer inopportunément sur une attitude dont le caractère, qu'on le veuille ou non, apparaît menaçant pour les intérêts de tous, les demandes du gouvernement italien n'en auraient que plus de chances d'être accueillies avec faveur.

★ ★ ★

1. Certaines marines, l'américaine notamment, et aussi l'anglaise, usent de ces procédés. Mais les navires en question ont besoin, eux aussi, dans l'intervalle des ravitaillements, de se refaire, de se reposer, *de se mettre à l'abri* (car il ne peut être question d'en alourdir les escadres). Il leur faut donc encore des points de refuge.

L'administrateur-gérant : H. CASSARD.


CORSE
SARDAIGNE
ITALIE
ROME
Naples
I. Lissa
MER
ADRIATIQUE
MONTENEGRO
Raguse
B^te du Cattaro
Dulcigno
Scutari
Durazzo
ALBANIE
Brindisi
Tarente
Arlona
I. Corfou
EPI
I. Céphalonie
I. Zante
Palerme
Messine
Reggio
SICILE
Catane
Syracuse
Bizerte
TUNIS
I. Malte
la Valette
BASSIN
Sfax
Tripoli
TRIPOLITAINE
Échelle de 240 milles marins
0
40
80
120
160
200
240

SERBIE
BULGARIE
Bourgas
Scutari
ALBANIE
Andrinople
THRACE
CONSTANTINOPLE
BOSPHORE
Scutari
MACÉDOINE
Kavala
Dédéagatch
MER DE MARMARA
Salonique
I. Thasos
CHALCIDIQUE
Mt Athos
DARDANELLES
Arlona
Lemnos
MER ÉGÉE
EPIRE
Volo
I. Mitylène
ANATOLIE
GRÈCE
Smyrne
Eubée
I. Chio
Céphalonie
ATHÈNES
Canal Doro
Patras
Corinthe
Laurium
I. Nikaria
I. Zante
Le Pirée
MORÉE
Syra
Dodécanèse
Péninsule Dorienne
Adalia
Paros
Pt Kakokeraton
Amorgo
Kos
Pt Makry
Symi
Rhodes
Cap Matapan
Cérigo
I. Rhodes
la Sude
la Canée
I. de Crète
ORIENTAL DE LA MÉDITERRANÉE
Marmarice
Port Karagatch
Port de Marmarice
I. du Passage
Mimada
Pte Irtik
Adassi
C. Chatal
Câble de Rhodes
Baie d'Asarjik
Pte Paridion
C. Marmarice
PORT MARMARICE
milles marins
0 1 2 3
Adana
Mersina
Alexandrette
I. de Chypre
Famagouste
Limasol
Tripoli
Beyrouth
St Jean-d'Acre
Kaïpha
SYRIE
Jérusalem
Mer Morte
Benghazi
Marsa Tobrouk
Alexandrie
Port-Saïd
CYRÉNAÏQUE
Bouches du Nil
Canal de Suez
EGYPTE

AUGUSTE LALANCE

FRANCE ET ALLEMAGNE

La *Revue de Paris* publie aujourd'hui les souvenirs d'une existence à servir d'exemple : naissance dans une famille vivant de son travail — à la houillère de Ronchamp en Haute-Saône — ; le père Franc-Comtois, ingénieur sorti de l'École des mineurs de Saint-Étienne, la mère Alsacienne, nièce d'André Kœchlin ; une éducation morale et religieuse à la maison, intellectuelle et religieuse dans deux bons petits collèges ; l'apprentissage de la mécanique chez l'oncle Kœchlin, des voyages pour le service de la maison, et l'honneur de la représenter à l'Exposition universelle en 1855 ; la fortune cherchée en Angleterre, l'an d'après ; l'entreprise d'une société intermédiaire entre les constructeurs anglais et leurs clients, et des voyages par toute l'Europe ; un séjour de neuf années en Russie ; la rentrée à Mulhouse en 1868 ; le mariage « de grande inclination » et la fondation de la maison Schæffer-Lalance — si bien qu'il semble que ce soit l'installation pour la vie ; — mais la guerre, ses douleurs et ses ruines ; le marché de France fermé et la nécessité de s'accommoder au marché d'Allemagne ; après que l'effort a réussi, la colère des vainqueurs provoquée par un acte de patriotisme ; le refuge à Paris : et encore l'inlassable travail ; enfin, quand la quatre-vingtième année a sonné, le retour au lancer, à Mulhouse ; le deuil

gardé des malheurs de la patrie française et de la patrie alsacienne, mais l'espoir, envers et contre tout, d'une libération de l'Alsace par la justice et dans la paix; la vieillesse occupée à des œuvres magnifiques de bienfaisance : *l'Union home*, qui loge aujourd'hui cent ménages ouvriers dont les petits loyers sont employés à des constructions nouvelles, et *le Sanatorium* contre la tuberculose — cinquante lits aujourd'hui, cent cinquante plus tard, — ce *Sanatorium Lalance*, qui perpétuera, dans les siècles d'Alsace, le nom du noble ménage Lalance.

L'exemple donné par cette vie, c'est, malgré des accidents énormes et terribles, l'unité par la persévérance dans le travail et par la fidélité à deux sentiments très beaux, l'amour de la patrie et l'amour de l'humanité.

*
* *

Au moment où M. Lalance naquit en 1830, naissait la grande industrie. Enfant, il vit circuler le premier « convoi » sur la ligne de Thann à Mulhouse, et même il manqua d'y être broyé, par l'erreur d'un ingénieur qui croyait que l'on pouvait construire une voie ferrée comme une route ordinaire. A vingt ans, Lalance introduit à Augsbourg des machines de filature de laine, encore inconnues dans cette ville. L'an d'après, à un industriel de Vienne en Dauphiné, qui empruntait à une rivière une force transmise par d'énormes roues hydrauliques, il apporte une turbine; la petitesse et l'ambition de ce bibelot font sourire le fabricant et son personnel; mais la vaillante petite se met à travailler : « Arrêtez! Arrêtez, » crient des voix effarées; les machines tournaient si vite que tout faillit casser... Et la petite turbine remplaça les grandes roues hydrauliques. En 1854, installation à Dusseldorf de la première filature de laine peignée qu'on ait vue en Prusse. L'an d'après, à l'Exposition universelle, le jeune mécanicien manœuvrait une machine à imprimer des étoffes en bleu d'outre-mer; près de lui, bruissaient d'autres machines alors merveilleuses; il entendit les propos des gens émerveillés en effet : « Qu'est-ce que c'est que ça? » demande un gentilhomme campagnard, un sexagénaire vêtu à la mode du temps passé. — « Une machine à

boucher les bouteilles. » — Et ça? — Une machine à coudre. » Et le noble rural souriant : « Je vais sans doute trouver une machine à faire les enfants à la mécanique »; puis, se grattant l'oreille : « C'est égal, j'aime mieux l'ancien système! »

Les années d'après, ce sont les voyages pour le placement des machines anglaises en France; à Gand, Bruxelles et Liége; à Berlin et Danzig; à Vienne en Autriche et dans le Banat aux frontières de Turquie; dans le royaume lombard-vénitien, où les premiers chemins de fer s'établissent, à Venise, qui a commandé un pont roulant pour décharger les locomotives arrivées par bateaux et une voie pour les amener à la gare. En Russie le travail fut énorme sur la ligne de Saint-Pétersbourg à Vilna, avec prolongements de Vilna à Varsovie et de Vilna à la frontière prussienne. D'intéressants intermèdes, amusaient Lalance; à Vilna, la seconde capitale de la Pologne, qui s'éclairait encore à l'huile, il alluma le gaz.

C'est ainsi qu'il promenait allègrement à travers l'Europe la baguette magique par les vertus de laquelle l'Europe et le monde seront transformés au point qu'ils deviendront méconnaissables, un jour qui n'est peut-être pas très très loin. La jeunesse de Lalance s'épanouit devant l'aurore de l'ère nouvelle.

*
* *

Très jolis sont les récits de ses voyages dans les diligences — avec le relai au petit jour pour le café au lait, — ou bien en traîneau, sur la neige russe, à travers les forêts scintillantes de givre, sous l'escorte de loups aboyants dont les yeux brillaient au clair de la lune. Des anecdotes sont troussées lestement. — A Kœnigsberg, un commis-voyageur français explique à des Allemands ébahis la supériorité de notre langue sur la leur, puisque, si nous disons *Oui*, ou *Non*, tout le monde comprend ce que nous voulons dire, au lieu que personne ne sait ce que signifient *Ya* et *Nein*; et les bons Allemands ne sont pas éloignés de le croire : « Notre langue, disent-ils, est bien difficile ». — A Augsbourg, Lalance reçoit la visite d'un officier qui vient l'inviter à une chasse de la part du prince Louis de Bavière. Il s'étonne; l'officier lui explique que Son

Altesse aime beaucoup la langue française; Elle regrette de n'avoir que trop rarement l'occasion de la parler; sachant qu'un Français se trouve à Augsbourg, Elle désire le voir, et, plusieurs dimanches de suite, un break vint chercher le Français à l'hôtel des *Drei Mohren*. Son Altesse conduisait; Elle faisait asseoir Lalance à côté d'elle et lui demandait de lui raconter des histoires drôles : « N'ayez pas peur de me choquer, disait-Elle ». — Le tout jeune prince Georges de Danemark, roi de Grèce frais émoulu, faisait ses visites de remerciement. Il voyageait dans le train impérial; comme il s'ennuyait dans le wagon-salon, il passa dans le wagon de service, où Lalance se trouvait en compagnie des ingénieurs. Le roi leur montrant une belle pipe qu'il avait achetée la veille, leur demanda du tabac, et resta plus de deux heures à écouter « des histoires plus ou moins grivoises ».

D'autres anecdotes, innocemment, sont des traits de mœurs.

Un jour Lalance entre au bureau de poste, à Augsbourg, afin d'y prendre un billet pour la diligence d'Ulm. Un employé lui crie : « *Ziehen sie die mütze ab*, Retirez votre casquette ». Or, le voyageur avait les mains embarrassées de bagages. Survient un domestique d'une maison où il avait été reçu; ce domestique portait une livrée superbe; il présente humblement une lettre à Lalance, qu'il appelle : « *Euer Gnaden*, Votre Grâce ». L'employé bondit de son siège, s'empresse vers le voyageur, et, s'inclinant demande : « *Wo will Euer Gnaden hin?* Où veut aller votre Grâce? »

Des paysans russes, se déshabillent, se roulent nus dans la neige, se frottent, et les voilà bien propres, et ils reprennent leurs vêtements habités par la vermine. — A Pétersbourg, le ministre chargé des travaux publics était un honnête homme; aussi le représentant d'une maison américaine chargé de traiter avec lui d'une grosse affaire, n'osait-il pas lui parler pourboire; mais il se présentait au cabinet ministériel, un jour de très beau temps, portant sous le bras un parapluie. Le ministre s'exclamait : « Un parapluie par un aussi beau temps! » — « Je parie dix mille roubles avec Votre Excellence qu'il pleuvra avant une heure. » — « Je tiens le pari. » Et bien entendu il ne pleuvait pas.

De courtes moralités accompagnent ces récits, malicieuses

et souriantes d'ordinaire, quelquefois très graves : « Je vis devant le palais des Doges les canons autrichiens braqués sur la place Saint-Marc. Ils étaient chargés et un artilleur était à côté, tenant une mèche à la main. C'était lugubre et on avait l'impression d'un pays civilisé opprimé par des sauvages. »

*
* *

De ces anecdotes, deux doivent être mises à part.

Un jour en 1854, à Dusseldorf, Auguste Lalance entra en conversation avec des officiers prussiens. Ils lui dirent leur rêve de trois guerres : guerre contre l'Autriche d'abord, pour la mettre hors d'Allemagne; guerre contre la France, pour lui faire accepter l'unité allemande; guerre contre la Russie pour la refouler vers l'Asie; et ces trois guerres seraient victorieuses, et l'Allemagne, entre les débris de ces vaincus, règnerait sur le monde. *Deutschland über alles.*

Un soir en 1857, à Mayence, il trouva dans l'hôtel où il descendit, des officiers prussiens groupés autour d'une carte étalée; c'était le grand État-Major de Berlin. Ils étaient partagés en deux groupes : l'un représentait une armée française marchant sur Mayence, et l'autre, une armée prussienne marchant de Mayence sur Metz. Chaque soir, au retour d'excursions sur le terrain, ces officiers se réunissaient; ils exposaient leurs opinions et les discutaient; un général, assis au bout de la table, les écoutait et prenait des notes. « Comment s'appelle ce général demanda Lalance? » — « Moltke. »

Sans doute, il ne s'émut pas trop de la prophétie entendue à Dusseldorf, ni de la marche vers Metz marquée sur la carte de l'État-major prussien à Mayence. Il était occupé aux travaux de la paix, passionné pour les merveilles de l'industrie, humain, pacifique. Sans doute aussi, fier de son sang français, il ne craignait pas la guerre pour la France.

La guerre vint. Mulhouse, occupé par l'ennemi, écouta pendant les nuits le canon tonner lugubrement autour de Belfort. Et la paix de Francfort livra l'Alsace à l'Allemagne.

Que faire? S'insurger dans une guérilla? Impossible, évidemment... Mais Lalance fut de ceux qui protestèrent,

d'abord par une propagande secrète où de grands risques étaient courus, ensuite, quand vinrent les élections au *Reichstag*, par une propagande publique. Il provoqua des candidatures. Un jour, il fallut, d'un samedi à un jeudi, en trouver et organiser une dans l'arrondissement de Schlestadt. Lalance court à Schlestadt. Renseignements pris, il juge que, si M. Lang accepte la candidature, il sera élu; mais M. Lang est en chasse, sur la route du Rhin, on ne sait pas au juste où... Vite! en voiture. Des coups de feu, sur la gauche, révèlent la présence de chasseurs; Lalance les rejoint; ils font cercle autour de lui; M. Lang ne se fait pas prier une minute... Vite! retour à Schlestadt et rédaction de la profession de foi; pour l'imprimer, des ouvriers sacrifient leur dimanche; le lundi des femmes portent les affiches dans les villages; le jeudi, M. Lang est élu à une grosse majorité. Lui-même, en 1887, M. Lalance, brigue le mandat de Mulhouse: les Allemands lui opposent trois candidats bien choisis; dix-sept mille voix sur vingt mille l'acclament; Mulhouse crie : « Vive la France! » Les gendarmes se fâchent : « Qu'est-ce qui vous prend? disent les Mulhousiens, nous crions : Vive Lalance! »

Il ne siégea pas longtemps au Reichstag. Quelques jours avant son élection, il s'était chargé d'une mission grave à Paris; les députés d'Alsace à Berlin l'avaient averti, de source certaine, que Bismarck préparait une agression contre la France, afin, disait-il, de prévenir une attaque du général Boulanger, alors ministre de la Guerre. Lalance alla porter cette nouvelle à Paris; il y vit les chefs des partis politiques. Peu après, le cabinet Goblet, où siégeait le général, fut renversé. Bismarck ne pardonna pas à Lalance son intervention en cette affaire; la Société industrielle de Mulhouse fut menacée de dissolution, si elle le gardait pour vice-président, et la maison Schæffer-Lalance de la ruine, s'il en gardait la gérance. Lalance donna une double démission. Puis il soigna ses nerfs malades; seulement dix-huit mois après, à Paris, il retrouva le sommeil et la santé.

*
* *

Cependant, et ici se marquent l'originalité de M. Lalance et le haut caractère de son patriotisme, sa protestation contre l'Allemagne ne s'inspire d'aucune haine; elle n'appelle pas la revanche par les armes.

Il sait la valeur des génies de France et d'Allemagne, et quels bienfaits leur accord prodiguerait à l'humanité.

Une nouvelle guerre? Mais qui pourrait compter les larmes et les gouttes de sang? Et le vaincu, quel qu'il fût, préparerait une revanche et ce serait tout l'avenir grevé d'une menace formidable.

Peut-être, un reste d'humanité, mais surtout l'incertitude de l'issue, la prudence, la peur, retiendront la fureur des belliqueux dans les deux pays, et le conflit sera évité; mais France et Allemagne demeureront inquiètes, méfiantes, l'une surveillant l'autre, guettant ses mouvements, les moindres, toutes les deux s'épuisant par l'effort en vue de la guerre possible.

L'un et l'autre adversaire demeureront flanqués de leurs deux seconds; l'un et l'autre continueront de dépendre de leurs alliés et amis, gênés dans leurs allures, *limités dans leur souveraineté*. Et l'Europe, toujours divisée en deux camps, dépensera en œuvres de guerre une grande part de son énergie.

Elle croit donc qu'elle est seule au monde, l'Europe? Parce qu'elle eut dans l'antiquité Athènes et Rome, parce que, depuis les temps modernes, le reste du globe lui demeura longtemps inconnu, indifférent ou subordonné, elle s'imagine qu'elle est à tout jamais investie du privilège de conduire l'histoire? Oublie-t-elle qu'elle a découvert l'Amérique et qu'une grande puissance s'y est élevée, que d'autres s'y annoncent, et que ce continent s'appelle fièrement le « Nouveau-Monde »? N'a-t-elle pas entendu dire qu'une grande force est organisée à l'Orient de l'Asie et qu'elle a fait ses preuves? N'est-elle pas inquiétée par l'avenir mystérieux de la Chine? Ne sait-elle pas, l'Europe, que les trente siècles d'histoire qu'elle a derrière elle sont un très court espace de temps auprès de l'indéfinie longueur des siècles de l'avenir?

Cependant, un jour, en légende d'un dessin, où, près de l'Allemagne casquée, se tient la République Française coquettement coiffée de son bonnet phrygien, quelqu'un, l'Empereur Guillaume, a écrit cette légende : « Peuples d'Europe, unissez-vous pour défendre vos biens »... Mais les peuples d'Europe n'ont pas entendu cet appel, et lui-même, l'Empereur Guillaume, consentirait-il à discuter les conditions d'un acceptable pacte d'union?

L'union des peuples de l'Europe, c'est le grand rêve d'Auguste Lalance. Il l'a exprimée, prêchée à toute occasion depuis la guerre; il la prêche encore dans ses souvenirs, qu'il termine par une invocation à la mémoire de Gambetta : « Ne vous inquiétez pas, vous nous reviendrez par la paix » lui dit un jour Gambetta. Gambetta rêva aussi de réconcilier l'Allemagne et la France par le rachat de l'Alsace. « Nous la rachéterions très cher », assure M. Lalance.

Oh oui! très cher.

Mais, si jamais plus beau rêve ne fut opposé à une réalité plus laide, jamais non plus rêve ne sembla plus chimérique.

Entre Allemagne et France, la conversation directe est impossible. Chacune a ses raisons que l'autre ne veut entendre. La France n'admet pas la sinistre conception bismarkienne — l'Alsace « glacis » de l'Empire, sacrifiée au besoin d'entretenir la cohésion allemande par la crainte de la revendication française —; elle n'admet pas l'argument de l'ethnographie; ni que la force suffise à créer un droit sur des âmes. Et les Allemands ne comprendront jamais, jamais, jamais, que nous sommes attachés à l'Alsace-Lorraine par un devoir d'honneur; les injures et les coups qu'elle reçoit, nous les recevons; nous souffrons en elle, comme on souffre dans un membre amputé. Lorsque, ces jours derniers, un colonel, a parlé, devant un tribunal, d' « extirper » les sentiments de l'Alsace; lorsqu'il a déclaré, ce colonel, qu'il aurait eu plaisir à voir le sang couler dans les rues de Saverne; lorsque la justice militaire l'a absous, en considérant qu'il n'a eu que de bonnes intentions; en ce moment où ce von Reuter et ce von Fœrstner sont célébrés comme des héros nationaux, où des voix allemandes, même des voix officielles, appellent l'Alsace un pays « ennemi » et la menacent d'un renouveau de tourment, nous

sommes torturés, nous la France, par le remords d'avoir laissé tomber l'Alsace entre ces mains maladroites et brutales.

Une conversation entre Allemagne et France finirait très mal.

Entre Allemagne et France, personne n'interviendra en pacificateur, car nos alliés et ceux de l'Allemagne ont besoin que nous nous haïssions, Allemagne et France. Ils savent que, par l'Allemagne et la France unies, le monde serait gouverné.

Mais alors, alors, il faut désespérer?

Personne ne sait...

Il est vrai, l'expérience défend que l'on espère en une victoire de la raison et de l'humanité seules; mais l'absurde et l'inhumain finiront par paraître gênants et onéreux, au point qu'on ne les puisse plus porter. Les intérêts se plaindront; alors, peut-être les oreilles des sourds d'aujourd'hui percevront la voix de la raison et de l'humanité. C'est pourquoi il faut la faire entendre inlassablement.

Si non, quelque jour, dans l'amoncellement sans cesse grossi des matières inflammables, le feu prendra; les nations se heurteront les unes contre les autres; quelques-unes seront brisées par le choc; et, sans doute, la Révolution, partout préparée, balayera d'un geste vengeur et juste empereurs et rois, et leurs serviteurs, et cette société qui aura laissé conduire les peuples à de pareilles catastrophes.

Quoi qu'il doive arriver, laissons en notre ciel d'orage, où le tonnerre attend son heure et la croit proche, laissons planer le rêve où Auguste Lalance, après une vie laborieuse et noble, trouve la sérénité de sa vieillesse, le rêve d'une réconciliation de la France et de l'Allemagne.

ERNEST LAVISSE

MES SOUVENIRS

— 1830-1914 —

Plusieurs amis m'ont engagé à écrire un résumé de ma vie, pensant qu'il pouvait être intéressant de faire connaître certains faits et certaines idées. J'entreprends donc la tâche de raconter ma propre histoire, mais je le fais sans aucune vanité, heureux si un seul lecteur peut trouver dans mon récit d'utiles conseils.

Je suis né le 1er septembre 1830 à la houillère de Ronchamp (Haute-Saône), sur le territoire de Champagney, où se trouvaient alors les puits en exploitation et les maisons du personnel. Mon père, né en 1802 à Montbéliard (Doubs), était entré à l'École des mineurs de Saint-Étienne la première année de son ouverture vers 1820. Il était le fils aîné d'une veuve sans aucune fortune. Arrivé à Saint-Étienne, il trouva un camarade pauvre comme lui et loua avec lui une petite chambre à deux lits. Ce camarade est devenu le célèbre chimiste Boussingault. J'ai eu l'occasion de le voir à Paris, et il m'a raconté les privations de mon père et les siennes.

Une fois ses études finies, mon père, après avoir visité toutes les mines de la Loire, fut engagé par la Compagnie des Mines de Ronchamp et y resta comme directeur technique jusqu'à sa mort, survenue en 1842. Le directeur commercial était M. Sandherr.

La Société des Mines était composée de propriétaires de parts, la plupart Alsaciens. Celui d'entre eux qui avait le plus

d'influence était M. André Kœchlin qui, dix ans auparavant, venait de créer les ateliers qui s'appellent aujourd'hui la Société alsacienne de Constructions mécaniques, à Mulhouse.

Trouvant que l'ingénieur de la mine remplissait parfaitement ses fonctions et désirant le conserver, il s'arrangea pour lui faire épouser sa nièce Mélanie, fille de son frère Jacques. Le mariage eut lieu en 1829, et je naquis l'année suivante.

***

Mon père, qui avait accueilli avec joie la Révolution de Juillet, proposa de m'appeler Louis-Philippe; mais ma mère fit observer que ce nom serait peut-être une gêne pour moi si le roi cessait de plaire, et on m'inscrivit sous le nom d'Auguste, qui était celui de mon père.

Mes premières années se passèrent à la houillère. J'ai le souvenir précis de deux incidents : un jour, j'avais trois ans, mon père m'avait emmené à Belfort pour voir son ami le commandant de place. Il se promenait avec lui à l'endroit où l'on a placé plus tard le Lion de Bartholdi, c'est-à-dire sur une esplanade dominant la ville, et le long de laquelle étaient rangés des trophées de vieux canons. Ces canons m'intéressaient beaucoup, et, après les avoir regardés en dehors, je voulus les voir en dedans. Je m'engageai donc dans le plus gros. J'arrivai facilement jusqu'au fond, mais, ne parvenant plus à en sortir, je me mis à crier de toutes mes forces. Ces messieurs n'entendirent rien, mais ne me voyant plus, ils me cherchèrent et eurent l'idée de visiter l'intérieur des canons. Je fus retiré noir comme un nègre et je jurai bien que je n'entrerais plus jamais dans un canon.

Le second incident eût pu être beaucoup plus grave. A une vingtaine de mètres de notre maison et sur une petite place où je jouais avec mes petits amis, se trouvait un ancien puits de mine tellement grisouteux qu'on ne pouvait plus l'exploiter. Mon père l'avait fait entourer d'une baraque en planches dont la porte était toujours fermée à clef.

Un jour, sortant de notre maison, je vois la porte ouverte et, naturellement, je veux voir l'intérieur de la baraque.

J'entre donc et vois un grand trou noir de cinq à six mètres d'ouverture, sur lequel était jetée une étroite planche. Non moins naturellement, je m'engage sur la planche qui plie et je trouve délicieux de me balancer pour la première fois de ma vie. A ce moment mon père sort de la maison et, à son tour, voit la porte de la baraque ouverte. Il ne comprend pas pourquoi et va se rendre compte. Il aperçoit son fils sur le trou noir plein de grisou. On peut concevoir son angoisse. De peur de m'effrayer, il ne dit rien et se cache derrière la porte, retenant son souffle. Comme font tous les enfants, j'en eus vite assez; je me retournai sur ma planche et sortis; mais, à peine dehors, je reçus la plus belle fessée qu'un fils ait jamais reçue d'une main de père; je la sens encore. Tout l'amour paternel, toute la crainte, toute l'angoisse, éprouvés, firent explosion sur le bas de mon dos.

Mon troisième souvenir de cette époque lointaine se rapporte à une grande épidémie de choléra qui sévit en France vers 1834. Mon père avait lu que la fumée arrêtait le choléra. Il y a dans les mines de charbon des houilles de basse qualité qui ne valent pas les frais de transport. Mon père fit allumer un de ces tas, qui brûla lentement en répandant une fumée noire dans tous les environs. Est-ce cette fumée ou est-ce autre chose? Il est certain que, dans tous les environs de la mine, il n'y eut pas un seul cas de choléra.

En 1839, mes parents jugèrent qu'il était impossible de me donner à la houillère une instruction suffisante et décidèrent de me mettre dans la pension Dautheville, à Guebwiller. Je devais y entrer les premiers jours de septembre.

D'autre part, nous apprîmes que l'ouverture du chemin de fer de Mulhouse à Thann devait avoir lieu le 1er septembre. Mon père me dit : « Puisque c'est ta fête ce jour-là, nous irons en voiture jusqu'à Cernay et, de là, nous prendrons le train jusqu'à Mulhouse. » Nous arrivâmes à l'heure voulue, et après avoir mis notre cabriolet à l'auberge, nous allâmes sur le quai. Il s'y trouvait déjà beaucoup de voyageurs voulant rentrer à Mulhouse. Nous vîmes bientôt arriver notre train, et le cœur nous battait à tous petits et grands. Mais au lieu de s'arrêter, il continua sa course et disparut derrière le pont de la route Paris-Colmar. Ceux qui attendaient sur le quai n'y compre-

naient rien, et il se passa un bon moment avant que le mécanicien eût pu arrêter son train et revenir nous prendre.

Nous voyions de loin les dernières voitures s'approcher, lorsqu'une masse bruyante venant de Thann passa devant nous avec une vitesse folle et alla écraser les dernières voitures, dont nous vîmes les morceaux projetés jusque sur le haut du pont. Le chef de gare eut beau nous dire : « On va atteler d'autres wagons », mon père avait eu tant d'émotion qu'il préféra reprendre notre voiture pour aller à Mulhouse. J'ai connu plus tard la cause de cet accident[1]. L'ingénieur chargé de la construction de la ligne Mulhouse-Thann était M. Bazaine, ingénieur des Ponts et Chaussées et le frère du futur maréchal. Il avait opéré comme il est prescrit d'opérer sur les routes ordinaires, c'est-à-dire que, dans les gares, il avait donné la même pente qu'en pleine voie, et, depuis Thann jusqu'à Mulhouse, il avait adopté une pente ininterrompue. Dans les essais avec une locomotive seule ou avec une locomotive et un wagon, le mécanicien pouvait facilement arrêter aux gares. Mais le jour de l'inauguration, on avait à remorquer un fort train et le mécanicien fut impuissant à arrêter à la gare de Cernay. C'est ce qui nous sauva, car à la gare de Thann, qui elle aussi était en pente, une locomotive partit toute seule et, sa vitesse s'accélérant de plus en plus, elle brisa les derniers wagons du train d'inauguration dans lesquels nous aurions dû être.

Cette erreur de construction obligea de reprendre les voies des gares pour les rendre horizontales, et par conséquent de baisser la voie en amont et de l'élever en aval. Cela coûta du temps et de l'argent, mais on apprit ainsi qu'un chemin de fer ne doit pas être construit comme une route. J'eus l'occasion de voir souvent M. Bazaine, qui était très lié avec mon oncle, Valentin Meyer. Un jour, je rencontrai chez lui son frère, alors capitaine : Il fut très aimable avec moi et me demanda si j'avais une vocation. Comme je répondais que je n'en avais pas, il me dit : « Savez-vous quoi, mon ami, faites-vous militaire ; vous viendrez dans mon régiment et je vous pousserai. » J'ai souvent pensé à ce que j'aurais pu devenir si j'avais suivi ce conseil.

1. L'altitude de Thann est supérieure de 100 mètres à celle de Mulhouse.

*
* *

Quelques jours après cette inauguration, j'entrai à la pension Dautheville, à Guebwiller. Il y avait des externes, Adolphe et Jules Schlumberger, J.-J. Bourcart, Camille Weber, Jean Kœchlin, les Fries, les deux Stockhausen, et des internes, presque tous de Mulhouse : Albert Tachard, Henri Bock, Léon et Oscar Kœchlin, Gustave Dollfus, Philippe Marozeau, de Wesserling, Alphonse Noirot, de Vesoul, etc.

M. Dautheville était de Privas ; il avait fait des études pour être pasteur, mais il les avait interrompues pour s'occuper de l'instruction de la jeunesse. Son influence sur nous était extraordinaire. Pendant les leçons, nous devions croiser les bras derrière le dos, ce qui est très bon pour la respiration. Nous écoutions si bien, que nous ouvrions la bouche toute grande sans nous en douter. Tout ce que M. Dautheville nous a enseigné, nous le savons encore, tandis qu'on peut dire que de ce que nous apprîmes depuis, au lycée ou au collège, beaucoup a été oublié.

Le jeudi et le dimanche étaient consacrés aux grandes promenades. Nous étions divisés en trois sections, les botanistes, les entomologistes et les géologues. Le long du chemin, chacun cherchait à augmenter sa collection, et lorsque l'un de nous trouvait une plante, un insecte ou une pierre, qui lui paraissait avoir de l'intérêt, il le signalait à M. Dautheville, qui nous faisait une petite conférence. Ces promenades étaient excellentes pour la santé et je n'ai pas souvenir qu'un camarade soit tombé malade à la suite des pluies ou des neiges que nous affrontions le plus souvent sans parapluies.

Nous faisions aussi beaucoup d'exercices physiques, gymnastique, natation, exercices et marches militaires ; le maître de ces sports, nommé Vuillaume, était un ancien sergent de la garde impériale, qui avait fait les campagnes de Napoléon. L'un de nous (Henri Bock d'abord, moi ensuite) battait le tambour et nous traversions les rues de Guebwiller comme de vrais soldats.

M. Dautheville composait de petites pièces, se rapportant à un sujet dont on venait de s'occuper, et nous les faisait jouer

chaque mois devant un auditoire de parents. J'ai représenté une fois Jésus-Christ ressuscitant le fils de la veuve de Naïn, et une autre fois le pasteur Oberlin, du Ban-de-la-Roche, d'abord insulté par ses paroissiens, puis leur répliquant si bien qu'ils finirent par l'acclamer. Il paraît que je me suis assez bien tiré de mes deux rôles; toujours est-il que je passai pour avoir la vocation du pastorat et que je crus moi-même que c'était ma voie. Ma mère, qui était très pieuse, accepta avec joie cette idée et déjà on me demandait où je ferais mes études théologiques. Mais, en septembre 1842, mon père vint à mourir, laissant à ma mère le soin d'élever trois fils, de douze, neuf et trois ans. On n'était pas, alors, payé comme aujourd'hui. En dehors du logement et du chauffage, mon père ne touchait que 3 000 francs par an, de sorte qu'au moment de sa mort il n'avait pu économiser que 20 000 francs. C'est tout ce que ma pauvre mère recueillit pour vivre et pour élever trois fils. Elle fut aidée par ses sœurs ; mais elle voulut gagner elle-même le plus qu'elle pourrait et elle prit la direction d'une salle d'asile de Mulhouse. Mes frères et moi, nous n'eûmes jamais d'habits faits pour nous; nous finissions ceux de cousins qui avaient grandi.

Il va de soi que je dus abandonner le projet d'être pasteur, en raison de la longueur des études et du peu de rétribution de ces fonctions. On décida que je ferais de la chimie industrielle, et MM. Dollfus Mieg et Cie promirent de m'admettre dans leur usine.

En 1843, à Pâques, je quittai la pension Dautheville pour le collège de Mulhouse, où je restai jusqu'en août 1846. J'allais entrer dans les ateliers Dollfus Mieg, lorsque dînant chez son oncle André Kœchlin, celui-ci dit à ma mère : « J'ai parlé ce matin, au bureau, de ton fils Auguste, et, j'ai proposé à ces messieurs de le prendre chez nous; mais on m'a répondu qu'il voulait devenir chimiste. » En rentrant, ma mère me raconta ce propos et je lui répondis : « La construction des machines me plairait beaucoup plus que la chimie. » Et, deux jours après, j'étais dans les ateliers de construction André Kœchlin et Cie, qui s'appellent aujourd'hui Société alsacienne de Constructions mécaniques.

D'abord, je passai six mois à la fonderie en travaillant tout comme un ouvrier mouleur; ensuite je travaillai à la menui-

serie, au tour, à l'étau, à la forge. Je restai ainsi trois ans à me familiariser avec les différents ateliers dont l'ensemble constitue la construction mécanique. Pendant ce temps, je prenais, le soir, des leçons de mathématiques supérieures, de sorte qu'au bout de ces trois ans, je pus entrer dans les bureaux de dessin et y travailler utilement. Puis on me chargea de diriger la construction de machines simples de filature et de tissage et, en peu de temps, je fus bien au courant.

Alors se produisit un petit incident qui a eu une grande influence sur ma vie, une influence très heureuse.

Un dimanche, j'étais allé à Thann et je me trouvai seul dans un compartiment avec un monsieur que je connaissais de vue, M. Hartmann Licbach, industriel à Thann. Il me parla, m'interrogea sur ce que je faisais, sur mes projets d'avenir, et me dit : « Jeune homme, rappelez-vous bien ce que je vais vous dire : si, un jour, vous faites de l'industrie pour votre compte, cherchez à livrer un produit supérieur comme qualité à ce que feront vos concurrents. Cherchez cela avec toute votre persévérance et sans vous occuper de ce que votre produit vous coûtera. Lorsqu'il sera admis sans conteste que votre produit est meilleur que celui de vos concurrents, alors, *mais alors seulement*, vous ferez votre prix de revient et vous chercherez à réduire le coût *sans diminuer la qualité*. »

M. Hartmann me parlait avec tant de conviction, que cela me frappa et que je conservai dans ma mémoire ce conseil, tout en étant bien certain que jamais je n'aurais à l'appliquer, car il ne me paraissait pas probable que je serais jamais patron.

Lors de la proclamation de la République, en 1848, il se produisit dans l'industrie une forte crise; on diminua les heures de travail, de sorte qu'avec mon collègue Charles Bohn, je pus, tous les matins de six à huit heures, et tous les soirs de cinq à sept, travailler pour mon compte et augmenter mon bagage en mécanique.

***

En 1850, je fus pour la première fois envoyé au loin. Il s'agissait de monter et de mettre en marche, à Augsbourg, des

machines de filature de laine, d'un nouveau système que nous construisions.

Le voyage était alors plus compliqué qu'aujourd'hui. J'allai en chemin de fer jusqu'à Carlsruhe. Là, j'entrai, le soir, dans un omnibus conduisant à Stuttgart et qui mettait, je crois, de quinze à vingt heures pour le trajet. Il y avait dans cette voiture une horrible odeur de fromage, ce qui m'engagea à risquer mon premier mot de bon allemand : *Es schmeckt nicht gut hier*. (Cela ne sent pas bon ici.) J'entendis aussitôt, à l'autre bout de l'omnibus une voix que me disait en français : « Monsieur, vous êtes Alsacien. » Je fis mon possible pour arriver à me placer à côté de ce brave monsieur, qui voulait bien me parler français, et j'y réussis. Il y avait tant de cahots qu'il n'était pas possible de dormir, aussi passâmes-nous toute la nuit à causer. Mon compagnon était extrêmement intéressant; il me parlait de Victor Hugo, de Lamartine comme d'amis avec lesquels il avait de fréquents rapports, et j'étais très désireux de savoir qui il était. Au petit jour, il y eut un relai pour le café au lait. Tout le monde descendit, et mon voisin et moi nous demandâmes une chambre pour faire notre toilette. A cette époque, on voyageait toujours avec un carton à chapeau contenant les objets de toilette les plus utiles; sur nos étuis, il y avait notre carte. Arrivé dans notre chambre, je m'approchai du colis de mon compagnon pour lire son nom, et je m'écriai : « Comment, vous êtes M. Gustave Schwab! » Lorsque j'étudiais le grec au collège, je m'étais procuré une traduction allemande des auteurs grecs par Gustave Schwab et elle me facilitait beaucoup mes traductions, car, au lieu de traduire du grec, je traduisais de l'allemand. Je connaissais donc Gustave Schwab comme on connaît Noël et Chapsal, Meissas et Michelot, etc.

En même temps que j'avais cherché à voir le nom de mon compagnon, il avait regardé ma carte et il me dit : « Comment, vous vous appelez Lalance! » Il me reconta alors qu'il avait fait ses études avec un de mes oncles, frère de mon père, et très connu à Stuttgart, le général Lalance, ancien officier de l'Empire, qui, ayant épousé une Wurtembergeoise, n'avait pas voulu, en 1815, rentrer en France. C'était un cousin de

mon grand-père. M. Schwab m'engagea beaucoup à aller le voir à mon retour d'Augsbourg.

Je le quittai à Stuttgart pour prendre le chemin de fer jusqu'à Ulm, et là je trouvai une vieille diligence qui me conduisit à Augsbourg où je descendis aux *Drei Mohren*, le principal et le plus ancien hôtel de la ville. Du temps de Charles-Quint, c'était la demeure du célèbre financier Fugger, qui avait prêté une grosse somme à l'empereur.

Un jour, à ce qu'on rapporte, Fugger apprit que Charles-Quint, qui ne pouvait le rembourser, avait décidé de le faire assassiner et qu'il était en route pour arriver à Augsbourg. C'était en hiver. Préférant la vie à son argent, Fugger réunit un certain nombre de cavaliers et alla au-devant de l'empereur. Il se jeta aux pieds de Charles-Quint et lui demanda comme une grande faveur de descendre chez lui à son arrivée à Augsbourg. L'empereur accepta. On le fit entrer dans une grande et belle chambre avec une haute cheminée, mais sans feu. Charles-Quint se plaignit du froid; alors Fugger lui dit : « Je vais réchauffer Votre Majesté. » Et il alluma le feu avec les quittances de l'empereur. C'est ainsi qu'il sauva sa vie.

Ce banquier Fugger a doté Augsbourg d'un quartier complet, entouré de murs et de ponts-levis qu'on lève la nuit et qui renferme plusieurs centaines de logements où la ville loge des malheureux. Il est très intéressant à visiter. Dans cette même chambre historique, il s'est passé un autre événement que beaucoup ignorent. Lorsque Marie-Antoinette dut épouser le Dauphin qui fut plus tard Louis XVI, il fut convenu qu'une ambassade la conduirait à Augsbourg où elle serait remise officiellement à des représentants de Louis XV. Le palais de Fugger était devenu un hôtel et c'est dans la chambre où logea Charles-Quint que se fit la cérémonie. Devant les prêtres et les hommes de loi, on célébra un mariage par procuration, après lequel Marie-Antoinette entra dans le lit toute habillée. Le gentilhomme représentant le Dauphin mit sa jambe dans le même lit et des notaires rédigèrent un acte déclarant que le mariage avait été consommé. A partir de cet instant, Marie-Antoinette était princesse française. Avant de partir pour Paris, elle adressa ses remerciements à l'hôtelier et lui demanda

quel plaisir elle pourrait lui faire. L'hôtelier demanda le droit de mettre sur sa façade les trois fleurs de lys, symbole de la royauté en France. Elles y étaient encore en 1860 et peut-être y sont-elles encore aujourd'hui.

J'étais depuis quelques jours dans cet hôtel, quand j'y reçus la visite d'un capitaine de chevau-légers bavarois qui, dans un très bon français, me dit : « Je suis chargé par le prince Louis de vous inviter à aller à la chasse avec lui dimanhe prochain. » Voyant mon étonnement, il ajouta : « Le prince aime beaucoup la langue française, mais il a très peu d'occasions de la parler et, ayant appris qu'un Français était arrivé, il a manifesté le désir de le voir. » Je m'empressai d'accepter, et plusieurs dimanches de suite un break s'arrêta devant l'hôtel. L'intérieur était occupé par cinq ou six officiers, et j'étais assis sur le siège à côté du prince qui conduisait et qui, très gentiment, me pria de lui raconter des histoires drôles sans crainte de le choquer.

Ce prince Louis était le frère de l'impératrice d'Autriche, épouse, qui devait si tragiquement mourir, de l'Empereur actuel, François-Joseph. Les temps sont bien changés, et les princes n'accueillent plus ainsi les voyageurs étrangers.

J'ai eu l'occasion, plusieurs fois depuis lors, de descendre à l'hôtel des Trois-Maures et, quand elle était libre, j'ai toujours occupé la chambre de Charles-Quint et de Marie-Antoinette.

Lorsque me travaux furent terminés, je quittai Augsbourg pour rentrer à Mulhouse. J'entrai dans le bureau de poste pour prendre mon billet d'omnibus pour Ulm, car le chemin de fer n'était pas encore achevé. Je tenais à la main mes petits colis et j'avais une casquette sur la tête. Un employé en uniforme, du plus loin qu'il m'aperçut, me cria : « *Ziehen Sie die Mütze ab.* » (Otez votre casquette.) Je lui répondis : « Attendez donc que j'aie pu déposer mes bagages », et je continuai à me diriger vers le bureau. Cet homme se mit en colère et me cria que je ne partirais pas. Je commençais à me demander si je ne serais pas obligé, pour avoir mon billet, de présenter des excuses à ce malotru, mais, en attendant, je conservais ma casquette sur la tête. A ce moment la porte s'ouvrit et un beau domestique en livrée entra, s'avança

humblement vers moi et me remit une lettre en m'appelant *Euer Gnaden* (Votre Grâce). L'effet sur l'employé fut foudroyant. Il s'avança humblement vers moi et me dit : *Wo will Euer Gnaden hin?* (Où veut aller votre Grâce?) Je répondis en enfonçant encore plus ma casquette : *Nach Ulm, schnell!* (A Ulm, vite!) Et je fus servi avec force courbettes.

Je crois bien que cette servilité devant les grands, jointe à la dureté pour les humbles n'existe plus au même degré en Allemagne; mais à cette époque, c'était révoltant.

*
* *

L'année suivante, je fus envoyé à Tenay, au bord du Rhône, non loin de Bellegarde, pour y monter et mettre en marche les mêmes machines de filature de laine. J'allai en diligence jusque près de Tenay en passant par Bourg-en-Bresse, où nous dinâmes. J'eus le temps d'aller rapidement visiter la ville, admirer ses églises et les chapeaux des jolies Bressanes. Je traversais un marché aux fruits, quand je vis arriver un gentilhomme de l'autre siècle, avec la culotte courte, l'habit à la française et une queue, tout cela râpé. Il s'approcha de l'étalage, flaira plusieurs melons et, en trouvant un à son gré, il demanda le prix. « Deux sous. — Mais vous savez bien, madame, je ne puis payer qu'un sou. — Je regrette, monsieur, mais je ne puis donner ce melon-là pour un sou. » Le monsieur partit en soupirant, et je m'empressai de donner deux sous et d'emporter le melon que je mangeai dans la diligence, avec mes compagnons de route. Tous déclarèrent qu'ils n'avaient jamais mangé un si bon melon. Les prix ont changé depuis lors.

Pendant mon séjour à Tenay qui dura trois mois, j'avais entendu parler d'un établissement très curieux situé non loin de là. MM. Bonnet, grands fabricants de soieries, avaient installé un moulinage et un retordage d'un type nouveau. Ils achetaient dans le Midi ou en Italie les cocons, et ils s'étaient aperçus que, dans la transformation en écheveaux, il se produisait un déchet important. En effet, la soie grège coûte très cher, et la plus petite quantité dérobée chaque jour

par les ouvrières représente, à la fin de l'année, une perte importante. Il est pratiquement impossible d'empêcher ces vols, quand les ouvrières rentrent tous les soirs chez elles. MM. Bonnet eurent eu une idée géniale. Ils construisirent dans la campagne des ateliers de dévidage, moulinage et retordage, une grande maison d'habitation, de charmants jardins, le tout entouré de hauts murs et avec une entrée barricadée et bien gardée. M. Bonnet père était un homme très pieux, en relations avec les curés du midi de la France et ceux-ci lui envoyaient de jolies filles de quinze ans. En entrant dans l'usine elles signaient un contrat, approuvé par leurs parents, par lequel elles s'engageaient à rester *six ans* dans l'établissement sans en sortir une seule fois et sans être payées. Elles étaient pendant ce temps logées, nourries, habillées et soignées en cas de maladie. Après six ans, c'est-à-dire à leur majorité, elles touchaient une somme qui, je crois me le rappeler, est de 6 000 francs; elles rentraient chez elles et elles trouvaient un mari.

M. Bonnet m'a affirmé qu'il était très content de cette combinaison, parce qu'elle rend le vol impossible.

*
* *

Lorsque j'eus terminé mon travail à Tenay, je fus envoyé à Vienne, en Dauphiné, pour monter et mettre en marche une turbine hydraulique.

Lyon était la première grande ville que je voyais; elle excita en moi une grande admiration, et le parcours en bateau à vapeur de Lyon à Vienne m'enchanta. Vienne est joliment située au bord du Rhône et monte le long d'un vallon. Chez les coiffeurs, c'étaient de jolies jeunes filles qui rasaient la clientèle; aussi, les jeunes gens comme moi allaient-ils se faire raser tous les jours, et quelquefois deux fois.

Vienne avait une industrie spéciale. Elle travaillait des laines de basse qualité ou de vieux vêtements, en drap ou en laine peignée, qui étaient déchiquetés, cardés, filés et tissés pour permettre d'en faire de nouveaux habits. Il y avait de nombreux établissements, petits ou moyens, tous échelonnés le

long de la rivière, dont le cours est très rapide. Jusqu'alors, la force était transmise par de grandes roues hydrauliques de dix mètres de diamètre et plus. Un des fabricants, M. Contamin, avait commandé une turbine pour remplacer sa roue qui avait vieilli. Je m'acquittai de mon mieux de la mission qui consistait à surveiller le travail des maçons et à mettre en place les pièces de ma turbine. Or, les ouvriers, les contremaîtres, le directeur, comparant la grandeur de la vieille roue hydraulique à la petite roue de la turbine, se disaient : « Jamais cette petite machine ne pourra faire tourner toute la fabrique. » Et cette idée se répandait. Les voisins venaient voir et chuchotaient. Moi-même j'eus quelques doutes. Mais lorsque tout fut en place, je fis entrer l'eau en petite quantité et fis tourner ma turbine, tout lentement. Je priai le directeur de mettre en marche les machines l'une après l'autre et, chaque fois qu'une nouvelle machine vint s'ajouter aux précédentes, j'ouvris un peu plus mon robinet d'eau. A un moment donné on m'avertit que toutes les machines marchaient, mais beaucoup trop lentement. On ajoutait : « Votre turbine est trop petite, nous ne pourrons la garder. » Je m'assurai qu'à ce moment je n'employais même pas la moitié de l'eau disponible et j'ouvris mon robinet tout grand, ce qui donna à la turbine près du double de sa vitesse normale. Cela fit un bruit épouvantable dans les salles de machines. J'entendais des voix qui criaient : « Arrêtez, arrêtez, tout va casser ! » Le directeur se précipita vers moi en me criant de loin : « Je vous fais mes excuses, mais je vous en supplie, arrêtez, car tout va casser. » Le père Contamin, qu'on était allé chercher, me dit : « Vous m'avez fait pour plusieurs milliers de francs de dégâts, mais cela m'est égal, car je vois qu'avec votre turbine je vais pouvoir doubler mon usine. »

Depuis lors, il est probable que toutes les vieilles roues hydrauliques ont été remplacées par des turbines.

*
* *

Je passai les années 1852 et 1853 dans les ateliers de Mulhouse ou dans les environs, pour des montages. En 1854,

je fus envoyé à Dusseldorf pour aider M. Emile Hubner à installer la première filature de laine peignée existant en Prusse. Je me rappelle ce séjour avec plaisir.

Dusseldorf était alors une ville d'artistes, extrêmement agréable à habiter et n'avait pas de fabriques. Les habitants avaient conservé le meilleur souvenir de la domination française, et les Français étaient accueillis à bras ouverts. Je fus introduit aussi dans un cercle de jeunes officiers prussiens qui prétendaient connaître les projets de l'état-major de Berlin.

Chacun sait qu'à cette époque l'Allemagne était divisée en nombreux États indépendants, n'ayant d'autre lien entre eux que la Confédération, et que tous les patriotes aspiraient à l'unité. Ces officiers de Dusseldof ont affirmé devant moi (en 1854) que le gouvernement de Berlin était décidé à avoir trois guerres qu'il trouvait nécessaires pour faire l'unité de l'Allemagne : la première guerre contre l'Autriche pour la rejeter hors de la Confédération germanique ; la seconde pour battre la France, l'ennemie héréditaire, et donner aux vainqueurs un prestige qui leur assurerait la domination sur toute l'Allemagne ; enfin, la troisième écraserait la Russie et la rejetterait en Asie. En 1866 et en 1870 j'ai pensé souvent à ces propos qu'en 1854 je prenais pour de simples fanfaronnades.

Une autre fois, je me trouvai encore avec des officiers, et cette rencontre m'a laissé comme la première un souvenir ineffaçable, ce fut à Mayence en 1857. Dans un hôtel où je descendis, je trouvai, le soir, la salle à manger remplie d'officiers qui avaient étalé des cartes sur la grande table et prenaient tour à tour la parole, je m'installai dans un coin pour dîner et demandai au garçon quels étaient ces officiers et ce qu'ils faisaient. Il me répondit : « C'est le grand état-major de Berlin. La moitié des officiers représente une armée française partie de Metz pour attaquer Mayence et l'autre moitié une armée allemande partant de Mayence pour prendre Metz. Tous les matins, chacun va occuper les positions où il se trouvait la veille et manœuvre toute la journée. Le soir tous rentrent et chacun explique ce qu'il a fait, pendant qu'un général, placé au bout de la table prend des notes devant servir à l'avancement des officiers. »

Je demandai au garçon si c'était la première fois qu'on

faisait ces manœuvres. Il me répondit : « On les fait tous les ans et toujours sur le même thème. — Et comment s'appelle le général? — Moltke. » C'était la première fois que j'entendais ce nom; ce ne fut pas, hélas! la dernière...

Dusseldorf a beaucoup grandi depuis lors. Notre filature de laine avait été construite à un kilomètre au delà de la barrière. Elle s'est trouvée plus tard au centre de la ville, et le prix du terrain s'est tellement accru que les propriétaires ont trouvé de leur intérêt de la démolir pour la reconstruire quelques kilomètres plus loin.

En janvier 1855, je rentrai à Mulhouse, mais je dus partir peu après pour Paris; on y préparait la première exposition universelle où la maison André Kœchlin avait décidé d'exposer largement. On me nomma représentant de la Maison pendant toute l'Exposition. J'avais trois ou quatre mécaniciens sous mes ordres, et, une fois l'Exposition ouverte, je devais y passer mes journées.

J'eus entre autres une machine à imprimer les étoffes avec un moteur indépendant et, une fois par semaine, j'imprimais quelques pièces avec du bleu d'outremer que me préparait une fabrique de Puteaux. Lorsque la reine Victoria vint à Paris pour voir l'Exposition, le général Poncelet, qui avait la direction supérieure de la galerie des machines, vint me dire que le prince Albert allait la visiter dans une heure et il me pria de faire marcher devant lui ma machine à imprimer. Je lui répondis : « Mais, mon général, ce n'est pas le jour où j'imprime et je n'ai pas le temps de faire venir ma couleur de Puteaux. » Il me quitta en me disant : « Arrangez-vous comme vous voudrez; je désire vivement que votre machine marche. Sachez vous débrouiller, sapristi! » Que faire? J'appelai mes hommes et leur fis coudre l'une à l'autre et enrouler les pièces imprimées qui étaient là et je les passai dans ma machine, bien entendu sans couleur. Au moment où le prince Albert arriva, d'un mouvement brusque je fis partir ma machine à une vitesse folle. Le prince Albert s'arrêta et dit devant moi : « Jamais en Angleterre je n'ai vu marcher si vite une machine à imprimer les étoffes. » Et il restait à regarder, et je voyais mon rouleau diminuer, et il allait sortir du calicot blanc, lorsque le prince salua et partit. Je pus arrêter ma machine avant la cata-

strophe; quelques heures après le général vint me féliciter en me disant que le prince Albert avait parlé de notre machine comme d'une des choses qui l'avaient le plus intéressé.

Un jour, j'avais mis mes habits de travail. La machine imprimait, cette fois, avec de la vraie couleur et, parmi les personnes qui regardaient, je vis tout à coup l'impératrice Eugénie. Je m'avançai vers elle et lui proposai d'entrer dans notre enclos. Elle accepta, écouta avec intérêt mes explications et eut beaucoup de plaisir à voir l'étoffe entrer blanche dans la machine et sortir coloriée. L'impératrice était alors dans tout l'éclat de sa beauté et je cherchai à prolonger l'entretien le plus possible. En partant, comme elle avait compris qu'elle ne pouvait pas me donner la pièce, elle me dit très gentiment : « Monsieur, j'ai été très intéressée par vos explications; si jamais vous avez quelque chose à demander à l'Empereur, veuillez vous adresser à moi et j'appuierai votre requête. »

Il y avait toutes sortes de gens parmi les visiteurs de l'Exposition. Je vis un jour passer un gentilhomme campagnard qui devait bien avoir soixante ans et dont le costume était du pur dix-huitième siècle. Il était stupéfait de tout ce qu'il voyait et souvent il parlait tout seul. Je le suivis et écoutai ses questions et ses observations. « Qu'est-ce que c'est que cette machine, Monsieur? — C'est une machine à boucher les bouteilles. » Et son étonnement allait en croissant. Il y avait à cette exposition les premières machines à coudre, et des jeunes filles les faisaient marcher, ce qui intéressait beaucoup le public. L'étonnement de mon provincial fut à son comble lorsque la demoiselle lui dit qu'elle cousait à la machine. Il ne put s'empêcher de s'écrier : « Comment, vous cousez à la mécanique. Je viens de voir boucher les bouteilles à la machine. Je vais sans doute trouver une machine à faire les enfants à la mécanique. » Puis, se grattant l'oreille, il ajouta : « C'est égal, j'aime mieux l'ancien système! » On comprendra sans peine son succès auprès des gens qui l'entouraient et l'embarras de la petite couturière.

Un jour, j'étais à mon bureau au milieu de mes machines, quand un monsieur se présenta en me disant : « Je suis le ministre des Finances du Portugal. Nous avons jusqu'ici, pour nos chemins de fer, commandé nos machines en Angleterre

et nous avons été très mal servis. Cette locomotive est-elle à vous et pouvez-vous me faire des offres? »

Je fus très ému; je voyais des millions pour ma maison et un grand honneur pour moi. Après avoir raconté à mon visiteur tout ce que je pensais pouvoir être utile pour lui donner confiance, je le conduisis chez mon oncle André Kœchlin, auquel j'expliquai qui il était et ce qu'il demandait. A ma grande déception, mon oncle ouvrit un carnet, énuméra les locomotives en ouvrage et déclara que la maison avait plus de commandes qu'elle n'en pouvait exécuter. Je fus désolé, et les patrons de Mulhouse, que je prévins, regrettèrent vivement de n'avoir pas pu entrer en relations avec un pays dans lequel ils n'avaient jamais fait aucune affaire.

Il y avait dans cette galerie beaucoup de machines anglaises exposées par les plus célèbres constructeurs, et notamment pour la filature; elles étaient très supérieures à ce que nous faisions alors. Comme plusieurs représentants anglais ne savaient pas le français et que je savais l'anglais, ils venaient à mon bureau, me demandant des traductions. Ils m'engageaient beaucoup à aller en Angleterre, en m'affirmant que j'y trouverais une situation bien supérieure à celle que j'occupais. D'autre part, quand je rentrai à Mulhouse après un an d'absence, mes affaires étaient en d'autres mains, et je me trouvai pendant plusieurs jours sans aucun travail. Je donnai ma démission et, malgré tout ce que mes patrons me dirent, je partis pour Manchester, persuadé que j'allais y trouver une belle situation. Je fus déçu; les personnes auxquelles j'avais rendu des services à Paris firent semblant de ne pas me reconnaître, et j'eus beau me démener, il me fut impossible de trouver la plus modeste situation chez les constructeurs.

A cette époque, les fabricants de machines anglaises exigeaient le paiement total de leurs fournitures avant le départ d'Angleterre des machines vendues sur le continent. Il s'était donc créé des intermédiaires garantissant aux constructeurs le paiement de leurs fournitures et faisant crédit aux destinataires jusqu'à bonne réception. Ces intermédiaires connaissaient très peu les machines. Je pensai donc qu'une semblable entreprise, appuyée sur un bureau technique très au courant, pourrait très facilement lutter contre ces commissionnaires

ignorants, et je m'entendis avec MM. Léo et Jamestel, l'un Allemand, l'autre Français, qui avaient deux maisons, l'une à Manchester et l'autre à Paris, et faisaient l'exportation des aciers anglais. Nous installâmes à Manchester, *Brazenose street*, un bureau de dessin très complet, et, après m'être procuré les dessins des machines les plus parfaites ainsi que les prix demandés par les constructeurs, je partis pour le continent.

Au moment de partir, je trouvai dans les rues de Manchester un de ces horribles brouillards avec des pluies de suie noire dans des rues où, à midi, tous les becs de gaz sont allumés. J'aperçus tout à coup dans mon mouchoir quelques gouttes de sang et je me demandais si je n'étais pas poitrinaire. Je réfléchis à cette situation pendant mon voyage et, voulant connaître la vérité, je me décidai à contracter une forte assurance sur la vie. Arrivé à Paris, j'allai au *Gresham* et demandai à souscrire une police de cent mille francs en cas de mort. On m'adressa au Dr Gros, de Wesserling, médecin de la Compagnie, avec un bulletin sur lequel était écrit *maximum*. Il m'examina à fond, me fit déshabiller entièrement et regarda, on peut dire à la loupe, toutes les parties de mon corps; puis il remplit la feuille d'examen de *très bien, parfait*. Ma première pensée fut de ne pas souscrire ma police, mais je me dis que, dans mes voyages, je pourrais être tué par accident et que, dans ce cas cent mille francs seraient bien utiles à ma mère et à mes frères. Je signai donc ma police en m'engageant à payer *deux mille six cents francs* par an. Voilà cinquante-sept ans que cela dure; j'ai payé baeucoup plus que ce que recevront mes héritiers, mais je ne regrette pas ce que j'ai fait, et je recommande à tous les jeunes sans fortune d'en faire autant.

Mon arrangement avec MM. Léo et Jamestel stipulait que les frais de voyage seraient à ma charge et que je toucherais la moitié des bénéfices que nous réaliserions. Je parcourus l'Alsace et une partie du reste de la France sans obtenir une seule commande. Ce fut pour moi une période de grandes privations et de grands soucis. A Gand, en Belgique j'enlevai ma première commande, une toute petite machine-outil. Je calculai que ma part de bénéfices serait de cinq francs, et, rentré à l'hôtel, je demandai pour mon dîner une bouteille de champagne de cinq francs, que je bus tout seul. J'ai toujours eu de la peine

à comprendre le mobile qui me faisait faire cette dépense, car c'est la seule fois de ma vie que je me suis offert du vin fin pour moi tout seul. Mais la mauvaise chance était vaincue. Les commandes vinrent à Bruxelles, à Liége, puis à Berlin et à Vienne.

En quittant Berlin, j'allai à Danzig pour voir les constructeurs de navires et descendis dans un hôtel.

A peine dans ma chambre, on frappa à ma porte; un homme âgé entra, et, dans le français le plus pur, se mit à mon service. Je l'interrogeai et il me raconta son histoire. En 1813, il était sous-officier à Vitoria, en Espagne, dans un régiment de cavalerie qui faisait partie du corps d'armée du général Rapp : il fut chargé d'aller porter le rapport au général qui était alors gouverneur de Danzig. Il ne s'arrêta pas en route. Au relais, deux hommes le soulevaient avec sa selle et le mettaient sur un autre cheval. Arrivé à Danzig, il apprit que Rapp était à Moscou. Comme il devait remettre son rap- en mains propres, il partit immédiatement pour Moscou, où il arriva au moment où Napoléon avait décidé la retraite. Le général Rapp, après l'avoir remercié, lui dit : « Mon garçon, vous avez fait un tour de force et montré que vous êtes un parfait cavalier. Vous allez repartir de suite pour Danzig porter mes ordres. » Et il partit sans avoir passé une heure dans un lit ou même sur une chaise. Il portait l'ordre à la garnison de s'apprêter à défendre la ville. Peu après Rapp arriva lui-même, au moment où l'armée prussienne assiégeait Danzig. Dans une sortie, ce brave sous-officier fut blessé et, lors de l'évacuation, il était encore à l'hôpital, où une jeune fille le soignait avec grand dévouement. Il l'épousa et en eut quatre fils.

Voilà un exemple des tours de force que Napoléon obtenait de ses soldats.

A Vienne, où une société française, dirigée par M. Maniel, inspecteur général des Ponts et Chaussées, détenait la concession des principales lignes de chemin de fer, j'eus entre autres choses à fournir et à mettre en service tout l'atelier de réparations du chemin de fer du Banat, sur la frontière de Turquie.

On me prévint que le vin, là-bas, était presque pour rien et qu'il fallait, pour le montage, choisir un ouvrier très sobre. Je recommandai donc d'envoyer un « teatottler » (buveur de

thé) et l'installai là-bas. Six mois après, l'hiver était venu, le montage était terminé et je donnai rendez-vous à Vienne à mon monteur. Quand j'arrivai à la Direction, on me dit : « Votre ouvrier est depuis hier à la maison des fous. Il est arrivé à l'hôtel et a demandé une chambre bien chauffée, puis tout à coup il est devenu furieux et a battu les garçons, de sorte que la police est arrivée avec un médecin qui a déclaré l'homme fou. » J'eus beaucoup de peine à faire relâcher ce malheureux. Il m'expliqua que, pendant son voyage, il avait beaucoup souffert du froid, n'ayant que des habits de toile comme les portent les ouvriers anglais et que, pour se réchauffer, il prenait de l'alcool à chaque buffet. Une fois arrivé à Vienne dans une chambre chaude, il se produisit naturellement un transport au cerveau qui passa pour de la folie. Ayant besoin d'un bon ouvrier à Vienne, je voulus garder cet homme, mais il en avait assez du pays et partit par le premier train.

A Vérone je trouvai une autre société française qui construisait les chemins de fer lombardo-vénitiens. J'y obtins de belles commandes de machines, — entre autres, un pont roulant pour décharger, à Venise, les locomotives qui arrivaient par bateau, et une voie pour les amener à la gare. Je passai donc quelque temps à Venise et vis, devant le palais des Doges, les canons autrichiens braqués sur la place Saint-Marc. Ils étaient chargés et un artilleur était à côté tenant une mèche allumée à la main. C'était lugubre et on avait l'impression d'un pays civilisé opprimé par des sauvages.

***

Vers la fin de 1857, la grande Société des Chemins de fer russes, créée avec des capitaux français et dirigée par des ingénieurs français, nous commanda quarante locomotives à livrer à Saint-Pétersbourg sur la voie du chemin de fer et payables après un parcours de quelques centaines de kilomètres. C'était une grosse entreprise et il fut convenu que j'irais habiter Saint-Pétersbourg. J'y allai au mois de mars 1858 avec mon associé Jametel, qui y resta quelque temps pour m'installer. Jusqu'à Kœnigsberg, nous avions le chemin de fer,

mais là il fallait prendre la diligence ou la poste. Ayant quelques heures devant nous, nous allâmes dîner dans un hôtel. A peine entrés, nous entendons pérorer un commis voyageur français et nous nous trouvons, à table, placés vis-à-vis de lui. Ce commis voyageur était assis entre deux Allemands, dont un professeur sachant assez bien le français. Après s'être vanté de tout, le commis en arriva à dire : « Elle est stupide, votre langue allemande. Quand, en français, on veut affirmer, on dit *oui*; lorsqu'on veut nier, on dit *non*, et tout le monde comprend; tandis que lorsqu'on entend vos mots *ya* et *nein*, personne ne sait lequel est l'affirmation et lequel la négation. » C'était idiot; mais le professeur, subjugué par l'assurance de cet imbécile, répondit : « C'est vrai, nous avons une langue difficile à comprendre. » Et, ce qui est plus fort, il le croyait.

Jusqu'à Pétersbourg, nous mîmes trois jours et trois nuits par la malle-poste. Nous étions dans un compartiment de deux places avec bouillotte chauffée. Il faisait très froid, et, pour voir quelque chose, il fallait gratter le givre des fenêtres. Un matin, nous traversions un village, quand je vis une dizaine de personnes, hommes, femmes et enfants, se rouler tout nus dans la neige. Il y avait au moins dix degrés au-dessous de zéro. Ce n'est qu'à Pétersbourg que je pus avoir l'explication de ce fait étrange. Les Russes de la classe du peuple se lavent très peu, mais ils se baignent beaucoup. Dans les campagnes où il n'y a pas de bain public, une fois par semaine on chauffe à blanc le poêle d'une des chambres et toute la famille s'y déshabille. Lorsque la sueur ruisselle le long du corps, on va à la fontaine faire couler de l'eau froide sur la peau. En hiver on se roule dans la neige. Puis on rentre dans la chambre, on ouvre la fenêtre et on se rhabille. On est bien nettoyé mais, comme on remet les habits qu'on vient de quitter, on retrouve ses puces et ses poux.

A Saint-Pétersbourg, j'eus, dès mon arrivée, une mauvaise impression, Ma pelisse me fut volée dans l'antichambre de la pension où j'étais descendu. Ayant vu qu'il y avait à côté un bureau de police, j'y allai faire ma déclaration. Le lendemain, on me convoqua à ce bureau. On me montra une fourrure malpropre, sans aucune valeur et on me demanda si c'était la

mienne. Je dus écrire dans un registre qu'on m'avait fait voir une fourrure. Tout cela me prit une heure. Et cette comédie recommença tous les jours jusqu'au moment où je donnai dix roubles au commissaire pour qu'il me laissât tranquille.

Pétersbourg est une ville intéressante, il y a de beaux quartiers; la Néva est un fleuve majestueux et, sur sa rive droite, il y a des promenades à perte de vue le long de la mer. C'est le lieu de promenade des gens aisés, particulièrement en été. Nous y allions quelquefois et y retrouvions les jeunes attachés de l'ambassade de France.

Un soir, je m'y promenais avec le fils du duc de Montebello, ambassadeur de France, quand nous rencontrâmes Bismarck, alors ambassadeur de Prusse. Il nous arrêta et dit à mon compagnon : « J'ai terminé, ce matin, une affaire bien curieuse. Il y a quelques mois, un ouvrier allemand passait sur une route de Russie, son sac sur le dos. Il croisa un convoi de prisonniers allant en Sibérie. On traversait un petit bois, lorsqu'un de ces hommes parvint à sortir de la chaîne et s'élança dans la forêt. Les soldats se mirent à ses trousses. L'ouvrier s'arrêta pour voir la chasse, mais le prisonnier parvint à s'échapper et les soldats revinrent sans lui. D'après la loi russe, lorsque des gardiens laissent échapper un prisonnier, l'un d'eux doit prendre sa place à la chaîne. Comme aucun des soldats n'était disposé à se dévouer, ils eurent l'idée de prendre l'Allemand. Ils l'enchaînèrent malgré lui, et en route pour la Sibérie! Arrivé là-bas, cet homme m'écrivit pour me raconter tout cela. Je fis immédiatement des démarches et il est arrivé ce matin à l'ambassade. Je lui proposai de lui trouver une place, mais il ne voulut pas rester un jour de plus en Russie; je viens donc de le renvoyer en Allemagne par un bateau qui quitte Cronstadt ce soir. »

En écoutant cette curieuse histoire, j'étais loin de penser que l'homme qui la racontait jouerait, quelques années après, un rôle si funeste pour les Alsaciens.

A Saint-Pétersbourg, il y a sur la place principale, en face de la Néva, un magnifique monument équestre représentant Pierre le Grand. On raconte que la grande Catherine, qui avait commandé ce beau groupe, fut embarrassée lorsqu'on lui demanda quelle inscription elle voulait y mettre. Elle s'adressa

aux ministres, aux savants, aux poètes, mais tout ce qu'on lui présenta lui parut indigne de Pierre le Grand et d'elle-même. Le temps passait, on désirait inaugurer le monument, et on ne trouvait rien, lorsque quelqu'un proposa de s'adresser à un pauvre diable qu'on disait très intelligent. On lui promit une jolie somme s'il trouvait une inscription digne des deux souverains qui avaient fait la Russie, et on lui donna un acompte. Quand on revint trois jours après, on trouva l'homme ivre-mort, et, sur sa table, le papier avec ces mots seuls :

Petro primo Catharina secunda,

qu'il était chargé d'amplifier. Le reste de la page était blanc. On apporta le papier à l'impératrice qui dit : « Mais c'est tout ce qu'il faut! cela dit tout. » Et cette inscription produit un grand effet.

Le Palais d'hiver est sur cette même place. C'est un bâtiment très vaste. Je l'ai visité un jour avec un employé du palais qui en connaissait tous les recoins. Il me fit voir que le trône de l'Empereur est en sapin non raboté, mais recouvert, bien entendu, de velours, de coussins et de soie. Il me montra, aussi dans la salle du Trône, les glands en or des rideaux. On n'y voyait plus que la rangée extérieure des franges; tout l'intérieur avait été arraché par les personnages admis à la cour.

J'obtins quantité de travaux sur la grande ligne de Saint-Pétersbourg à Vilna avec les deux prolongements de Vilna à Varsovie et de Vilna à la frontière prussienne, et je fus obligé très souvent de parcourir ces tronçons dans de petits traîneaux ou de petites charrettes découvertes, sans ressorts. C'était très primitif; mais je garde précieusement le souvenir de grandes forêts traversées la nuit en traîneau sur la neige, et du givre qui étincelait aux branches des arbres, et des aboiements des loups trottant sous bois à peu de distance de la route. On s'habitue à tout et nous avions du plaisir à voir quelquefois les yeux des loups brillant au clair de lune.

On avait commencé les travaux de pose de la voie depuis Saint-Pétersbourg et on se proposait d'avancer vers les deux

terminus, quand, un beau jour, l'empereur Alexandre II, voulant être agréable aux Polonais, fit dire à la Direction de la Compagnie qu'il désirait voir ouvrir une section partant de Varsovie, et cela dans le délai le plus court possible. Le désir d'un tsar est un ordre, et la Direction se demanda comment on pourrait donner rapidement satisfaction à l'Empereur. Il fallait renoncer aux cahiers des charges, aux concours, aux adjudications. On me témoigna une confiance qui me fit grand plaisir. Le directeur général, M. Collignon, inspecteur général des Ponts et Chaussées, me fit venir et me dit : « Vous allez partir; vous visiterez les constructeurs des différents pays d'Europe et vous discuterez avec eux les prix de six locomotives et de trois cents wagons à ballast livrables dans trois mois à Varsovie, sur rails. Nous vous rembourserons ce que vous aurez payé, plus 5 p. 100 pour votre bénéfice. » J'acceptai, bien entendu, et partis le jour même. Je m'arrêtai à Berlin, à Mulhouse, à Paris, à Seraing; partout on me demanda des délais beaucoup trop longs. Je parvins à placer mes commandes en Angleterre, et, trois mois après, on invita les autorités de Varsovie et l'élite de la population à monter dans un train allant à cinquante kilomètres de Varsovie, dans la direction de Saint-Pétersbourg. Les wagons à ballast avaient été ornés et fleuris, on y avait mis des banquettes; mais ils n'avaient pas de ressorts, et comme la voie n'était pas ballastée, on y sentait des secousses épouvantables. Néanmoins, tout le monde fut enchanté de cette promenade et l'empereur fit féliciter la Société d'avoir réalisé son désir.

Un jour, je ne me rappelle plus en quelle année, un jeune officier de marine, le prince Georges de Danemark, fut nommé roi de Grèce; il se présenta aux trois puissances protectrices de son futur pays. Après avoir été à Londres et à Paris, il arriva à Saint-Pétersbourg.

Quelques jours après, le tsar mit le train impérial à sa disposition jusqu'à la frontière. C'était un des premiers trains à couloir; en plus des salons et des chambres à coucher, un wagon de service était réservé aux ingénieurs. J'y avais pris place et nous étions là cinq ou six jeunes Français, causant, fumant et riant, quand la porte s'ouvrit et nous vîmes entrer le jeune roi. Il nous pria de nous rasseoir et de ne pas nous

inquiéter de lui. Il nous dit : « Hier, j'ai vu à Saint-Pétersbourg, dans un étalage, une magnifique pipe avec un long tuyau et je l'ai achetée, mais je n'ai pas de tabac et je viens vous en demander. » Nous lui en donnâmes et sur sa demande, nous lui racontâmes des histoires plus ou moins grivoises. Il passa ainsi avec nous deux heures de grande gaieté, fumant sa belle pipe et écoutant nos propos. Puis, tout à coup, il nous dit : « Je suis si bien chez vous, Messieurs, que j'oubliais tout à fait mon titre officiel, les généraux et les fonctionnaires qui m'attendent. Au revoir, Messieurs, j'ai passé avec vous de charmants moments. »

C'est ce même roi de Grèce qui a été assassiné, il y a un an, à Salonique.

Une dizaine d'années avant le commencement des travaux de la Grande Société, on avait construit la ligne de Saint-Pétersbourg à Moscou. L'empereur Nicolas, ayant pris une carte de la Russie, avait tracé une ligne absolument droite allant de Saint-Pétersbourg à Moscou et avait dit au ministre : « Voilà le tracé que j'adopte. » On exécuta la ligne suivant cet ordre impérial, et probablement, dans le monde entier, c'est la seule voie ferrée pour laquelle on ne s'est pas préoccupé des agglomérations qu'il serait utile de desservir sur le parcours. Lorsque la ligne fut terminée, on traita avec une Société américaine, la maison Wynans, pour la traction des trains à tant par kilomètre, et c'était un prix très élevé. Les Wynans devaient fournir et entretenir les locomotives. Les pots-de-vin fonctionnaient naturellement sur une grande échelle. Cependant, à l'époque où j'étais en Russie, le ministre passait pour être très honnête, et le représentant des Wynans avait trouvé le moyen suivant pour être bien vu de lui. Il choisissait un jour de très beau temps et entrait chez le ministre un parapluie sous le bras. Le ministre lui disait : « Comment pouvez-vous porter un parapluie par un aussi beau temps? — Je vous parie dix mille roubles qu'il pleuvra avant une heure. — Je tiens le pari. » Bien entendu il ne pleuvait pas, et le pari était payé. Mais il n'y avait pas *corruption de fonctionnaire*.

En 1865, les travaux que notre maison avait entrepris en Russie étaient achevés, et il ne s'en présentait pas d'autres. Je

demandai la concession du gaz à Vilna, car cette vieille ville, une des capitales de la Pologne, était encore éclairée à l'huile.

En Russie, tout se fait au nom de l'empereur. Je reçus donc un jour un oukase de Sa Majesté, me donnant la concession. On se mit à l'œuvre. Nous faisions du gaz au bois, parce que dans le pays le bois coûtait moins cher que la houille. Tout alla bien. Cependant, un jour, alors que plusieurs tranchées étaient ouvertes pour la pose des conduites, un orage épouvantable remplit nos tranchées et les transforma en rivière. Un pharmacien, qui avait eu de l'eau dans son sous-sol, eut l'idée de m'exploiter et, au lieu de solliciter de moi directement une indemnité raisonnable, il s'adressa au tribunal et lui demanda de me condamner à *trente mille roubles* de dédommagement. En Russie, alors, et peut-être encore aujourd'hui, toute la procédure est écrite ; on communique à l'accusé la demande du plaignant ; il présente par écrit sa défense ; puis le plaignant revient à la charge et il se fait généralement plusieurs échanges de mémoires avant que le tribunal se décide à juger. Si l'accusé est étranger, le tribunal lui demande ordinairement une caution. Je consultai deux avocats et ils furent d'avis que, sans doute, le tribunal me demanderait de déposer les trente mille roubles et que, vraisemblablement, je ne les reverrais plus jamais. J'eus alors une idée qui fut blâmée par mes conseils et qui parut un blasphème à mes employés. Je répondis par écrit au tribunal que, par oukase de S. M. l'Empereur, j'avais obtenu la concession du gaz à Vilna et m'étais engagé à poser à mes frais dans les rues les tuyaux nécessaires pour distribuer le gaz aux abonnés ; que, pour poser des tuyaux, il faut faire des tranchées ; que si donc le pharmacien a subi un dommage par suite de l'établissement de ces tranchées, je l'engage à s'adresser à S. M. l'Empereur. Je n'entendis plus parler de rien.

En étudiant tous les détails de cette usine, je me rappelai les conseils de M. Hartmann Liebach, de rechercher la perfection sans m'occuper du prix de revient, et j'arrivai, dans la pose de mes conduites, à n'avoir aucune fuite, tandis que dans certaines villes, il y a des fuites allant jusqu'à 30 p. 100.

Outre l'usine à gaz, j'avais édifié à Vilna un petit atelier de construction avec fonderie et forge, qui m'était utile pour me

procurer des pièces de mécanique qu'il aurait été trop long de faire venir d'Angleterre. Entre autres travaux, je construisis un clocher en fer pour une vieille église russe.

En 1867, je vis entrer un jour dans mon bureau un général russe en grand uniforme. En Russie, les généraux s'occupent d'une foule de questions, même non militaires. Il me dit : « Vous savez sans doute que les Lieux Saints, à Jérusalem, sont sous la protection de la France pour les catholiques romains, et de la Russie pour les Grecs. Or, la coupole du Saint-Sépulcre menace ruine. Elle a été construite en briques au moyen âge, mais aujourd'hui il semble préférable de faire une coupole métallique.

« Les deux gouvernements ont conféré sur cette question et chacun a désiré être chargé de la construction à frais communs. Les Russes ont été les plus tenaces et c'est moi qui suis chargé de placer en Russie la commande de ce travail. J'ai vu tous les grands constructeurs russes ; aucun ne peut ou ne veut se charger du travail, et comme j'ai su que vous avez fait des travaux semblables, je viens vous offrir la commande. » Cela m'amusa bien de voir que le résultat d'une compétition entre les catholiques romains et les orthodoxes aboutissait à un protestant.

Je demandai des détails. Jusqu'à Moscou, on pouvait expédier les pièces par chemin de fer en passant par Saint-Pétersbourg. De Moscou à Odessa, il n'y avait pas encore de chemin de fer et il fallait employer un roulage sur de mauvaises routes. A Odessa, un bateau conduisait à Beyrouth. Là il faudrait transporter à dos de chameau jusqu'à Jérusalem. Bref, il fallait au moins deux ans pour exécuter cette commande. Or, le climat de la Russie m'éprouvait à la longue, et j'avais un fort mal du pays. Je refusai donc. Le général était désolé. Il insista de son mieux, promettant de ne pas marchander sur les prix et me garantissant en plus toutes les décorations d'Europe. Rien n'y fit ; j'étais fatigué et décidé à rentrer le plus tôt possible en France. J'ai su depuis que le général n'avait trouvé personne en Russie pour se charger de ce travail difficile et que c'est un constructeur de Levallois-Perret, près Paris, qui a exécuté la commande.

A mesure que la ligne de Saint-Pétersbourg à la frontière

était ouverte sur une plus grande longueur, naturellement la durée des transports diminuait. Un jour, nous voyons à la devanture d'un grand magasin de denrées alimentaires : *Arrivage d'huîtres*, et nous entrons. On nous en ouvre deux qui sentaient encore un peu trop fort pour notre goût. Pendant que nous cherchions autre chose à acheter, nous vîmes entrer deux Russes à longue lévite ayant l'apparence de riches marchands. Ils avaient vu comme nous l'avis et demandaient à goûter les huîtres. Après les avoir avalées, ils dirent : « Elles ne sont pas encore à point, nous reviendrons. » Evidemment, il manquait quatre à cinq jours à ces huîtres pour avoir le fumet auquel ces gourmets russes étaient habitués.

Autre anecdote. Je me trouvais un jour seul, avec un monsieur très bien mis, dans un compartiment de chemin de fer. Le monsieur, qui avait vu mon journal français, me dit : « Je suis le prince..., membre du Conseil de l'Empire. A qui ai-je l'honneur de parler? » Je répondis : « Je regrette, Monsieur, de ne pouvoir vous répondre, car je voyage incognito. » C'était une petite phrase que j'avais inventée pour m'amuser. Je causai avec le prince de divers sujets. Je me rappelle qu'il me dit : « Puisque vous êtes en Russie depuis plusieurs années, dites-moi donc ce que vous pensez de notre peuple. » Je répondis : « Les gens du peuple ont de grandes qualités, mais ils ont deux grands défauts : l'ivrognerie et le vol. » Le prince me dit : « L'ivrognerie, je vous la concède, mais quant au vol, il n'y en a pas plus que dans les autres pays. — Cependant, comment appelez-vous les fonctionnaires qui se font payer? — Cela, c'est de la prévarication, ce n'est pas du vol. — Vous vous servez là d'un mot français que je n'ai jamais entendu. Pour nous, tout cela, c'est du vol. »

*
* *

Au printemps de 1868, je quittai définitivement la Russie pour me fixer à Mulhouse, et le 9 juillet de la même année, j'eus le bonheur de faire un mariage de grande inclination.

Je cherchai une affaire industrielle dans laquelle je pourrais utiliser mes connaissances en mécanique, mais ce fut long à trouver. En attendant, je m'occupai, avec M. Émile Kœchlin,

ancien maire, MM. Mansbendel et le Dr Kestner, de la création du Jardin zoologique. M. Jules Siegfried fit, la même année don à la Société industrielle d'une somme de cent mille francs pour construire un cercle populaire sur le modèle de ceux d'Angleterre et d'Allemagne. La Société industrielle désigna un Comité pour exécuter ce projet, et ce comité me nomma son président, de sorte que j'eus à étudier la question à fond et à diriger les travaux de construction.

Au commencement de 1870, ma mère, étant allée dîner chez son oncle Fritz Kœchlin, celui-ci raconta qu'il avait chassé, ce jour-là, avec M. Henri Hæffely, de Pfastatt, grand fabricant, et que celui-ci lui avait dit qu'il aimerait bien trouver un associé. Ma bonne mère, qui déjà avait contribué à faciliter les débuts de ma carrière, vint le lendemain matin nous voir et répéta les propos qu'elle avait entendus. Immédiatement je pris une voiture et allai à Pfastatt. Je dis à M. Hæffely : « Vous avez fait connaître hier à mon oncle que vous cherchiez un associé. Me voilà. » Il me répondit : « Mais vous n'êtes pas chimiste ! » J'ajoutai : « Je dois en convenir ; mais il y a M. Gustave Schæffer qui vient de quitter la maison Dollfus-Mieg pour vivre de ses rentes et qui est encore trop actif pour ne plus travailler. » M. Hæffely accepta très volontiers cette combinaison et m'autorisa à en parler à M. Schæffer, qui accepta lui aussi ; et nous décidâmes de créer une société avec trois gérants, M. Schæffer s'occupant surtout de la fabrication et moi de la mécanique et de la partie commerciale. Quant à M. Hæffely, il resterait gérant sa vie durant et s'occuperait de ce qu'il voudrait. Ces arrangements furent très vite décidés et il fut convenu que la nouvelle Société fonctionnerait à partir du 1er juillet 1870. Or, la guerre fut déclarée le 15 juillet et l'Alsace fut envahie.

Nous vécumes six mois sinistres, voyant, chaque jour, passer de nouvelles troupes ou revenir des blessés qu'il fallait soigner ; nous entendions, la nuit, le canon tonner autour de Belfort.

AUGUSTE LALANCE

(La fin prochainement.)

LE PETIT PIERRE[1]

V

NAVARIN

J'avais connu de tous temps madame Laroque qui, dans notre maison, habitait avec sa fille un petit appartement au fond de la cour. C'était une vieille dame normande, veuve d'un capitaine de la garde impériale. Elle n'avait plus de dents et ses lèvres molles rentraient sous ses gencives; mais ses joues étaient rondes et empourprées comme les pommes de son pays. N'ayant aucune idée de l'instabilité de la nature et de l'écoulement des choses, je la croyais contemporaine des premiers âges du monde et en possession d'une impérissable vieillesse. On voyait de la chambre de ma mère la fenêtre encadrée de capucines, au bord de laquelle le perroquet de madame Laroque se dandinait sur son perchoir en chantant des couplets grivois et patriotiques. Il avait été apporté des Grandes Indes en 1827 et avait reçu le nom de Navarin, en mémoire de la victoire navale remportée sur les Turcs par les flottes de la France et de l'Angleterre, et dont on apporta la nouvelle à Paris le jour même de son arrivée. Mais on assure que Navarin n'était déjà plus jeune lors de sa venue en Europe. Aux petits soins pour lui, madame Laroque le met-

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 janvier.

tait tous les matins à la fenêtre, afin que le vieillard pût jouir du spectacle animé de la cour. Je ne sais en vérité quel plaisir cet américain goûtait à voir Auguste laver la voiture de M. Bellaguet et le père Dusuel arracher l'herbe qui croissait entre les pavés. Dans le fait, il ne semblait guère attristé de son long exil. Sans prétendre deviner sa pensée, on eût dit qu'il se réjouissait de sa force ; et c'était assurément un animal étrangement robuste. Quand de ses petites mains grises il empoignait un morceau de bois, il avait bientôt fait de le briser avec son bec.

J'ai toujours aimé les bêtes ; mais alors elles m'inspiraient de la vénération et une sorte de terreur religieuse. Je leur devinais une intelligence plus sûre que la mienne et un sentiment plus profond de la nature. Le caniche Zerbin me paraissait comprendre bien des choses qui m'échappaient et je prêtais à notre bel Angora, Sultan Mahmoud, qui connaissait le langage des oiseaux, un génie mystérieux et le don de pénétrer l'avenir. M'ayant une fois mené au musée du Louvre, ma mère me montra dans les salles Égyptiennes des animaux domestiques enveloppés de bandelettes et enduits d'aromates.

— Les Égyptiens, — me dit-elle, — les adoraient comme des divinités et, quand ils mouraient, les embaumaient soigneusement.

Je ne sais ce que les anciens Égyptiens pensaient des ibis et des chats ; je ne sais si, comme on le veut aujourd'hui, les animaux furent les premiers dieux des hommes, mais j'étais bien près d'attribuer à Sultan Mahmoud et au caniche Zerbin une puissance surnaturelle. Ce qui surtout me les rendait merveilleux, c'est qu'ils m'apparaissaient dans mon sommeil et conversaient avec moi. Une nuit, je vis en rêve Zerbin gratter la terre de ses pattes et déterrer un oignon de jacinthe :

— C'est ainsi, — me dit-il, — que sont les petits enfants dans la terre avant leur naissance, et ils éclosent comme des fleurs.

On le voit : j'aimais les animaux, j'admirais leur sagesse et les interrogeais assez anxieusement durant le jour pour qu'il vinssent, dans la nuit, m'enseigner la philosophie naturelle. Les oiseaux n'étaient point exceptés de mon amitié ni de ma

vénération; j'aurais chéri Navarin comme un père, j'aurais comblé ce vieux Sachem de respects et d'égards, je me serais fait son disciple docile, s'il l'eût permis. Mais il ne me permettait pas même de le contempler. A mon approche, il se balançait impatiemment sur son perchoir, hérissait les plumes de son cou, me dévisageait avec des yeux de feu, ouvrait un bec menaçant et montrait une langue noire, grosse comme un haricot. J'aurais voulu connaître la cause de cette inimitié. Madame Laroque en attribuait l'origine à ce que jadis, enfant sans connaissance et ne pouvant encore marcher, je me faisais porter près de lui, approchais mes petits doigts de sa tête pour toucher ses yeux, qui brillaient comme des rubis, et poussais des cris déchirants du regret de ne pouvoir les prendre. Elle l'aimait et lui cherchait des excuses. Mais pouvait-on croire à une rancune si profonde et si tenace?

Enfin, quelle qu'en fut la cause, l'inimitié de Navarin me semblait injuste et cruelle. Désireux de rentrer en grâce auprès de cette puissance terrible, je pensai que des présents pourraient l'apaiser et que du sucre lui serait une offrande agréable. Malgré la défense de ma mère, j'ouvris le buffet de la salle à manger et choisis le plus gros et le plus beau morceau de sucre qui se trouvât dans le sucrier. Car il faut dire qu'en ce temps là, on ne cassait pas le sucre à la mécanique; les ménagères l'achetaient en pain et, chez nous, la vieille Mélanie, armée d'un marteau et d'un vieux couteau ébréché et sans manche, brisait le pain en fragments inégaux, non sans faire jaillir d'innombrables éclats, comme les géologues détachent de la roche des échantillons minéralogiques. Il convient d'ajouter que le sucre coûtait alors très cher. D'une âme bienveillante et tenant mon présent caché dans la poche de mon tablier, je me rendis chez madame Laroque et trouvai Navarin à sa fenêtre. Il écossait nonchalemment de son bec des grains de chènevis et voilait ses yeux ronds d'une paupière blanche comme une taie, qu'il repliait soudain. Tels nos grenadiers, après les adieux de Fontainebleau recouvraient de la cocarde des Bourbons leur cocarde tricolore, qu'ils découvraient de nouveau, au retour de l'Empereur. Jugeant l'occasion favorable, je présentai le sucre au vieux Sachem, mais il ne reçut pas mon offrande. Il me regarda longtemps de profil dans le

silence et l'immobilité, puis soudain fondit sur mon doigt et le mordit. Le sang coula.

Madame Laroque m'a dit plusieurs fois qu'en voyant mon sang, je poussai des cris affreux, versai des larmes abondantes et demandai si j'en mourrais. Je n'ai jamais voulu l'en croire; il se peut pourtant qu'il y ait quelque chose de vrai dans ses paroles. Elle me rassura et me mit une poupée au doigt.

Je sortis indigné, le cœur gros de colère et de haine. A compter de ce jour, ce fut entre Navarin et moi la guerre sans merci. A chaque rencontre je l'insultais et le provoquais, et il se mettait en fureur : c'est une satisfaction qu'il ne me refusait jamais. Tantôt je lui chatouillais le cou avec une paille, tantôt je lui jetais des boulettes de pain, et il ouvrait un large bec et proférait d'une voix rauque des menaces inintelligibles. Madame Laroque, tricotant à sa coutume un lé de jupon de laine, m'observait par dessus ses bésicles et, me disait, en me menaçant de son aiguille de bois :

— Pierre, laisse cet animal tranquille. Tu sais ce qu'il t'est déjà arrivé avec lui. Crois-m'en : il t'arrivera pis, si tu continues.

Je négligeais ses sages avertissements, et j'eus lieu de m'en repentir. Un jour que je ravageais sa mangeoire et en dissipais indignement les grains de maïs, le vieux Sachem sauta sur moi, embarrassa ses mains dans ma chevelure et de ses ongles aigus me laboura la tête. Si l'aigle ravissant effraya l'enfant Ganymède en le prenant amoureusement dans ses serres de velours, qu'on juge de l'effroi que je ressentis, quand Navarin me tenailla de ses doigts de fer. Je poussai des cris qui retentirent jusque sur les berges de la Seine. Madame Laroque, quittant son éternel tricot, détacha l'américain de sa proie et le ramena sur son épaule au perchoir. Là, le cou gonflé d'orgueil et les dépouilles de ma chevelure attachées à ses griffes, il me jeta, de son œil flamboyant un regard de triomphe. Ma defaite était complète, mon humiliation profonde.

A peu de temps de là, m'étant introduit dans la cuisine où sans cesse mille charmes m'attiraient, j'y trouvai la vieille Mélanie qui hachait avec un couteau du persil sur une planche. Je fis diverses questions touchant cette herbe dont l'acre

parfum me chatouillait les narines. Mélanie me répondait abondamment; elle m'apprit que le persil était employé dans les ragoûts et servait d'assaisonnement aux viandes grillées, et m'enseigna enfin qu'il était pour les perroquets un poison mortel. A cette nouvelle je saisis de cette herbe odorante un brin que le couteau avait épargné et l'emportai dans le cabinet des roses où je méditai seul et en silence. Je tenais dans mes mains la mort de Navarin.

Après une longue délibération avec moi-même, je sortis de l'appartement et me rendis chez madame Laroque. Là montrant à Navarin l'herbe vénéneuse :

— Regarde : C'est du persil, — lui dis-je. — Si je mêlais ces petites feuilles vertes et frisées à ton chènevis, tu mourrais et je serais vengé. Mais je veux me venger autrement. Je me vengerai en te laissant la vie.

Je dis et jetai par la fenêtre l'herbe funeste.

Depuis lors je cessai de tourmenter Navarin. Je ne voulais pas gâter ma clémence. Nous devînmes amis.

VI

RAPPART, MITOUFLE, DUNOIS, BLANCHE DE CASTILLE ET JEANNOT

En ce temps-là, quand je restais au lit sans dormir pour quelque indisposition ou seulement pour m'être réveillé plus tôt que de coutume, j'étais regardé par une figure grise et morne, par un visage vaste et sans forme, par un fantôme enfin plus redoutable que la douleur et la crainte, l'Ennui. Et non pas un ennui tel que les ennuis chantés par les poètes, ces ennuis colorés de haine et d'amour et beaux et fiers; non, mais l'invariable ennui, le profond ennui, le brouillard intérieur, le néant devenu sensible. Pour conjurer la visite du spectre, j'appelais ma mère et Mélanie; hélas! elles ne venaient point ou ne restaient qu'un moment près de moi, et me disaient, comme l'abeille au petit garçon de madame Desbordes-Valmore :

— Nous avons à travailler.

Et ma mère ajoutait :

— Mon enfant, pour te distraire, repasse ta table de multiplication.

C'était une extrémité à laquelle je ne pouvais me résoudre. Je préférais imaginer un voyage autour du monde et des aventures extraordinaires. Je faisais naufrage et j'abordais à la nage un rivage peuplé de tigres et de lions. C'eût été suffisant pour me garantir de l'ennui. Par malheur, les images que j'évoquais étaient si pâles qu'elles ne me cachaient ni le papier de ma chambre ni le visage de brume que je redoutais. Avec le temps, je trouvai mieux et je parvins à me procurer, dans ma couchette, un divertissement agréable, spirituel, très goûté par tous les peuples policés : Je me donnai la comédie. Mon théâtre, ai-je besoin de le dire, ne fut pas porté d'un coup à la perfection. La tragédie grecque sortit du chariot de Thespis. Je chantonnai en marquant la mesure d'un mouvement de ma main : tel fut l'origine de mon odéon. Il naissait humblement. Une rougeole volante me retint à propos au lit pour le perfectionner. J'avais cinq acteurs ou plutôt cinq caractères comme ceux de la comédie italienne. C'étaient les cinq doigts de ma main droite. Chacun avait son nom comme sa physionomie. Et, ainsi que les masques du théâtre italien auxquels je ne saurais trop les comparer, mes personnages gardaient leur nom dans les rôles qu'ils tenaient, à moins toutefois que la pièce les obligeât à en changer, ce qui arrivait, par exemple, dans les drames historiques. Mais ils conservaient invariablement leur caractère propre. A cet égard, sans les flatter, ils ne se sont jamais démentis.

Le pouce s'appelait Rappart. Pourquoi? Je n'en sais rien. N'espérons pas tout éclaircir. On ne peut donner des raisons de tout. Rappart court, large, trapu, d'une force prodigieuse, était un individu sans éducation, violent, querelleur, ivrogne, un vrai Caliban. Forgeron, commissionnaire, déménageur, brigand, soldat, selon le rôle qu'il remplissait, il ne commettait que violences et cruautés. Au besoin, il tenait le rôle des animaux féroces, celui du loup dans le *Petit Chaperon rouge*, et de l'ours dans une comédie assez belle où l'on voyait une jeune bergère surprendre un ours blanc endormi, lui passer un

anneau dans le nez et le mener captif et dansant au palais du roi, qui l'épouse aussitôt.

L'index, qui se nommait Mitoufle, offrait avec Rappart un contraste frappant, au moral comme au physique. Mitoufle n'était ni le plus grand ni le plus beau de la troupe; il semblait même un peu altéré et déformé par quelque métier manuel, qu'il avait exercé trop jeune. Mais pour la vivacité des mouvements et l'esprit de répartie, c'était mon meilleur acteur. D'un naturel généreux, son premier mouvement le portait à défendre les opprimés. Sa bravoure allait jusqu'à la témérité et le dramaturge lui donnait des occasions fréquentes de l'exercer. Il n'y avait pas son pareil, dans un incendie, pour arracher un enfant des flammes et le rapporter à sa mère. Son seul défaut était une vivacité excessive; mais on le lui pardonnait, ou plutôt on l'aimait mieux ainsi.

Achille déplairait moins bouillant et moins prompt.

Le médius, droit, élégant, d'une taille haute et superbe, renfermait sous ces heureux dehors une âme chevaleresque. Issu des plus illustres aïeux, il se nommait Dunois. Et, pour le coup, je crains bien de savoir pourquoi, et ne puis guère douter que ma chère maman en fût la cause. Ma chère maman chantait comme le rossignol, parce qu'elle avait le cœur gai. Elle chantait souvent :

Partant pour la Syrie
Le jeune et beau Dunois
Alla prier Marie
De bénir ses exploits.

Et elle chantait aussi : *Reposez-vous, bons chevaliers*. Et elle chantait encore : *En soupirant j'ai vu naître l'aurore*. Ma chère maman raffolait des romances de la reine Hortense, qui étaient charmantes, en ce temps-là.

Excusez mes lenteurs : c'est tout un art que j'expose. A l'annulaire qui n'avait point d'anneau, s'identifiait une dame d'une grande beauté, nommée Blanche de Castille. C'était peut-être un pseudonyme. Étant la seule femme de la troupe, elle jouait les mères, les épouses, les amantes. Vertueuse et persécutée, le jeune et beau Dunois la sauvait maintes fois des plus grands périls avec le concours empressé et désintéressé

de Mitoufle. Elle épousait souvent Dunois, rarement Mitoufle. Un caractère encore et j'en aurai fini avec ma troupe. Jeannot, le petit doigt, était un jeune garçon plein d'innocence dont, à l'occasion, on faisait une fillette, comme, par exemple, lorsqu'on jouait le *Petit Chaperon rouge*. Et je crois qu'en devenant fille il lui venait de l'esprit.

Les pièces faites pour les interprètes que je viens d'énumérer se rapprochaient de la *commedia del arte* en ce sens que j'en composais le canevas et que mes acteurs improvisaient le dialogue en se conformant à leur caractère et à leur situation. Toutefois il s'en fallait de beaucoup qu'elles ressemblassent aux farces italiennes et à ces pièces du théâtre de la foire qui mettent aux prises Arlequin, Colombine et le docteur pour de vils intérêts et des passions basses. Mes ouvrages, plus nobles, appartenaient au genre héroïque, et c'est en effet celui qui convient le mieux aux êtres innocents et simples. J'étais lyrique et pathétique, tragique et très tragique, tragikotatos. Quand les passions s'élevaient à des hauteurs où la parole manquait, on chantait. Il y avait aussi dans ces drames des scènes comiques. Je travaillais à mon insu dans le système de Shakespeare; il m'aurait été beaucoup plus difficile de travailler dans celui de Racine. Je n'avais pas, comme M. de Lamartine, la bouffonnerie en horreur. Loin de là! Mais mon comique était très simple et il ne s'y mêlait pas d'ironie. Les mêmes situations revenaient souvent dans mon théâtre. Je n'avais pas le courage de me le reprocher : elles étaient si touchantes! Princesses captives, délivrées par un vaillant chevalier, enfants volés et rendus à leur mère, tels étaient mes sujets de prédilection.

Cependant je courais d'autres carrières. Je composais des drames d'amour où je semais de grandes beautés. Mais ces pièces manquaient d'action et surtout de dénouement; ces défauts tenaient à la pureté de mon âme qui, concevant que l'amour est à lui-même tout son objet et tout son contentement, ne lui faisait désirer aucune satisfaction. C'était beau, mais monotone.

Je traitais aussi les sujets militaires et ne craignais point d'aborder l'épopée napoléonienne, que je recueillais sur les lèvres des survivants de la grande époque, si nombreux autour

de mon berceau. Dunois faisait Napoléon; Blanche de Castille, Joséphine (je ne connaissais pas Marie-Louise); Mitoufle, un grenadier; Jeannot, un fifre; Rappart faisait les Anglais, les Prussiens, les Autrichiens et les Russes, l'Ennemi. Et avec eux, je trouvais le moyen de remporter les victoires d'Austerlitz, d'Iéna, de Friedland, de Wagram, d'entrer à Vienne et à Berlin. D'ordinaire on ne jouait pas deux fois la même pièce. J'en avais toujours une toute prête. Pour la fécondité, j'étais un Calderon.

L'on pense bien que, grâce aux jeux de ce théâtre où j'étais à la fois directeur, auteur, troupe et spectateur, je ne m'ennuyais plus au lit. J'y restais au contraire le plus longtemps possible et feignais des maladies pour ne pas me lever. Ma chère maman, qui ne me reconnaissait plus, me demandait d'où venait cette paresse nouvelle. Faute de connaître mon art et mesurer mon génie, elle appelait paresse ce qui était action et mouvement.

Ce théâtre ayant atteint son apogée vers ma sixième année entra tout aussitôt dans une rapide décadence, dont il importe d'exposer les causes.

Sur mes six ans, donc, pendant je ne sais quelle crise très bénigne de croissance, retenu plusieurs jours au lit et ayant près de moi, sur une petite table, une boîte de couleurs et quelques rubans, je résolus d'employer les moyens qui se trouvaient à ma portée, à embellir mon théâtre et à le porter à un état inouï de perfection. Je me mis aussitôt à l'œuvre et exécutai ardemment mes conceptions fièvreuses. Je n'avais jamais remarqué que mes acteurs n'avaient pas plus de visage qu'un œuf; m'en apercevant soudain, je leur fis des yeux, un nez, une bouche. Et voyant qu'ils étaient nus, je les habillai de soie et d'or. Il m'apparut alors qu'il fallait les coiffer, et je leur fis des chapeaux ou des bonnets de formes diverses, mais généralement pointus. Je ne m'arrêtai pas dans ces recherches de l'effet pittoresque : je construisis une scène, je peignis des décors, je fabriquai des accessoires. Et, tout ému, je montai une pièce qui s'appelait les *Barons du Saint-Sépulcre* et devait réunir l'orient et l'occident en une action formidable. Hélas! je ne pus pas même achever la première scène. L'inspiration s'était glacée ; la vie et le mouvement, tout avait disparu. Plus de passion, plus de vie. Mon théâtre, tant qu'il était sans arti-

fice, se revêtait de toutes les couleurs et de toutes les formes de l'illusion. Quand le luxe apparut, l'illusion se dissipa. Les muses s'envolèrent. Elles ne revinrent plus. Quel enseignement! Il faut laisser à l'art sa noble nudité. La richesse des costumes et l'éclat des décors étouffent le drame qui ne veut pour parure que la grandeur de l'action et la vérité des caractères.

VII

24 FÉVRIER

Je n'avais pas encore accompli mes quatre ans : un matin, ma mère me souleva de mon lit, et mon cher papa, qui avait revêtu son uniforme de garde national, m'embrassa tendrement. Il avait un coq d'or et un pompon rouge à son shako. On battait le rappel sur le quai; le galop des chevaux retentissait sur le pavé, par moments passaient des chants et des clameurs farouches et l'on entendait au loin le crépitement de la fusillade. Mon père sortit. Ma mère s'approcha de la fenêtre, souleva le rideau de mousseline et sanglota. C'était la révolution.

Les journées de Février m'ont laissé peu de souvenirs. On ne m'a pas fait sortir une seule fois pendant le combat des rues. Nos fenêtres donnaient sur la cour, et les événements qui s'accomplissaient au dehors étaient pour moi infiniment mystérieux. Tous les locataires de la maison fraternisaient. Madame Caumon, la très belle femme du libraire-éditeur, mademoiselle Mathilde, la fille déjà vieille de madame Laroque, mademoiselle Cécile, la couturière, la très élégante madame Petitpas, madame Moser, qu'on ne fréquentait pas en temps ordinaire, se réunissaient l'après-midi chez ma mère, où elles faisaient de la charpie pour les blessés dont le nombre augmentait de minute en minute. L'usage alors suivi dans tous les hôpitaux était d'appliquer sur les plaies des filaments de toile, et personne ne doutait de l'excellence de ce procédé avant la révolution médicale qui a proscrit les pansements humides. Ces dames apportaient chacune son paquet de linge; elles s'asseyaient dans la salle à manger autour de la table

ronde, et là, déchiraient la toile par bandes étroites, puis l'effilaient. On admire, quand on y songe, que ces ménagères eussent tant de vieux linge. Madame Petitpas lut sur un morceau de drap de lit qu'elle avait apporté le chiffre de son aïeule maternelle et la date de 1745. Maman travaillait avec ses invitées. Nous participions, le jeune Octave Caumon et moi, à cette œuvre charitable, sous la surveillance de la vieille Mélanie, qui, de ses doigts rudes, effilait le chiffon à quelque distance de la table, par déférence. Pour ma part, je m'acquittais de ma tâche avec zèle et mon orgueil grandissait à chaque fil que je tirais. Mais quand je vis que le tas d'Octave Caumon était plus gros que le mien, j'en souffris dans mon amour-propre et ma satisfaction de préparer le soulagement des blessés en fut beaucoup diminuée.

De temps en temps des personnes de notre intimité, M. Debas, surnommé Simon de Nantua, et M. Caumon l'éditeur, venaient nous apporter des nouvelles.

M. Caumon était habillé en garde national; mais il s'en fallait qu'il portât l'uniforme avec autant d'élégance que mon cher papa. Mon papa avait le teint pâle et la taille fine. M. Caumon, le visage bourgeonné, étalait trois mentons sur le devant de sa tunique qui, ne pouvant pas se boutonner, s'ouvrait inglorieusement sur le ventre.

— La situation est terrible — nous dit-il — Paris en feu, ses rues hérissées de sept cents barricades, le peuple assiège le château que le maréchal Bugeaud défend avec quatre mille hommes et six pièces de canon.

Ces nouvelles furent accueillies par de grands mouvements de terreur et de pitié. La vieille Mélanie, à l'écart, faisait des signes de croix et remuait les lèvres en silence.

Ma mère fit servir du vin de madère et des gâteaux secs (En ce temps là, on ne buvait guère de thé et les dames craignaient moins le vin qu'à présent). Un doigt de vin de madère anima les regards, fit sourire les lèvres. Ce n'était plus les mêmes visages; ce n'était plus les mêmes âmes.

Pendant le goûter, M. Clérot, l'encadreur du quai Malaquais, se présenta devant nous. C'était un très gros homme, bien plus gros que M. Caumon, et que sa blouse blanche faisait paraître encore plus rond. Il salua la compagnie et demanda

le secours du docteur Nozière pour les blessés du Palais-Royal, qui manquaient de tout. Ma mère lui répondit que le docteur Nozière était à l'hôpital de la Charité. M. Clérot nous fit un tableau horrible de ce qu'il avait vu aux abords des Tuileries. Ça et là des morts, des blessés, des chevaux qui se soulevaient, une jambe brisée, le ventre ouvert, et retombaient, et cependant les curieux emplissant les cafés et une troupe de gamins s'amusant d'un chien qui hurlait près d'un cadavre. Il conta que, assiégé par une profonde colonne d'insurgés avec armes et munitions, le poste du Château-d'Eau, sur la place du Palais-Royal, était enveloppé de flammes quand ses défenseurs mirent bas les armes.

Et M. Clérot poursuivit à peu près en ces termes :

— Après la reddition du poste, des hommes de bonne volonté furent requis pour éteindre l'incendie; je me trouvai du nombre; on se procura des seaux et nous fîmes la chaîne. J'étais placé à cinquante pas environ du brasier, entre un respectable citoyen d'un certain âge, et un gamin qui portait en sautoir la giberne d'un soldat. Les seaux faisaient la navette. Et je disais : « Attention, citoyens! attention! » Je ne me sentais pas bien ; le vent rabattait sur nous la flamme et la fumée; j'avais les pieds gelés, et par moments il me coulait le long de la jambe un froid mortel, dont je cherchais la cause, que je ne pouvais trouver, et j'allais jusqu'à me demander si je n'avais pas reçu sans m'en apercevoir une blessure dans le combat et si je ne perdais pas tout mon sang. Et, tout en faisant la chaîne je me disais : « Ce que j'éprouve n'est pas naturel », et je tournais l'œil devant, derrière, à droite et à gauche pour me rendre compte de ce qui m'arrivait. Mais voilà-t-il pas que tout à coup je vois mon voisin de gauche, le gamin, occupé à vider dans la poche de ma blouse le seau que je venais de lui passer... Mesdames, le polisson reçut sur la joue une giroflée à cinq feuilles qu'il pourra montrer à son amoureuse.

« C'est pourquoi, — conclut M. Clérot —, si c'était un effet de votre bonté, madame Nozière, je me chaufferais bien volontiers un moment à votre poêle. Ce morveux m'a glacé jusqu'aux os. Une jeunesse pareille, qui a perdu à ce point le respect, cela fait frémir! »

Et le gros homme ayant tiré de sa poche un mètre, un diamant à tailler le verre et un journal réduit en pâte, la retourna dégouttante. Il souleva sa blouse, et bientôt ses vêtements commencèrent à fumer à la chaleur du poêle.

Ma mère lui versa un verre d'eau-de-vie, qu'il but à la santé de la compagnie, car il avait de l'usage.

J'étais ravi de ce que j'entendais, et je vis fort bien madame Caumon cacher un fou rire.

A ce moment M. Debas, surnommé Simon de Nantua, parut avec une buffleterie sur sa redingote et un fusil à la main. Il empruntait aux événements une énorme importance et c'est d'un accent solennel, qu'il annonça à madame Nozière que le docteur, retenu à l'hôpital, ne reviendrait pas dîner. Il nous rapporta ce qu'il avait vu ou connu et s'étendit de préférence sur les faits auxquels il avait participé : Six gardes municipaux poursuivis par les insurgés et qu'il avait cachés dans une cave de la rue de Beaune; un piqueur du Roi, que son habit rouge désignait aux fureurs du peuple et qu'il avait revêtu d'un bourgeron emprunté au marchand de vin du coin de la rue de Verneuil. Il nous apprit que Firmin, le valet de chambre de M. Bellaguet venait d'être tué sur le quai d'une balle perdue. Et, comme nous sommes particulièrement touchés de ce qui se passe près de nous, la nouvelle de cette mort fut reçue avec un profond émoi.

Je me rappelle aussi que quelques instants plus tard, à nuit close, étant avec ma chère maman chez madame Caumon, je vis par la fenêtre de l'entresol, qui donnait sur le quai, une voiture très haute et largement évasée sortir tout en feu du guichet du Louvre. Une troupe d'hommes la traîna sur le pont des Saint-Pères entre les deux statues assises, et avant d'avoir atteint le milieu du pont, la fit basculer. Elle rebondit deux fois sur ses ressorts, puis, emportant la balustrade de fonte, tomba dans la Seine. Et ce spectacle, auquel succédèrent soudain les ténèbres profondes, me parut splendide et mystérieux.

Voilà mes souvenirs du 24 février 1848 tels qu'ils se sont imprimés dans mes faibles esprits, et tels que ma mère me les a maintes fois rafraîchis; les voilà dans leur candide indigence. J'ai pris grand soin de ne les point orner, de ne les point enrichir.

VIII

M. MORIN

M. Morin avait la face pleine et de grosses lèvres dont les coins retroussés rejoignaient des favoris poivre et sel. Ses yeux, son nez, sa bouche, tout son visage largement ouvert, respiraient la franchise. Simple dans sa mise et d'une exacte propreté, il sentait le savon de Marseille. M. Morin était entre deux âges et si, comme l'homme de la fable, il était entre deux femmes qui voulaient l'assortir à leur âge, c'était assurément madame Morin, son épouse, qui lui arrachait les poils noirs, car elle paraissait plus vieille que lui. Elle avait aussi de plus belles manières et beaucoup d'élégance pour son état. Mais je ne l'aimais pas parce qu'elle était triste.

Concierge d'une maison voisine de celle que j'habitais et qui appartenait à M. Bellaguet, madame Morin tenait la loge avec mélancolie et distinction; ses traits pâles et flétris auraient convenu à une illustre infortune et maman disait qu'elle ressemblait à la reine Marie-Amélie. M. Morin relevait bien aussi de la conciergerie et tirait le cordon quand il en était requis. Mais il s'en acquittait comme de la moindre de ses fonctions. Deux emplois importants l'occupaient davantage, celui d'homme de confiance de M. Bellaguet, et celui d'huissier de la Chambre des députés. Mon père le tenait dans une telle estime qu'il me laissait en sa compagnie des matinées entières. M. Morin était un homme considéré. Tout le monde dans le quartier le connaissait et il appartenait à l'histoire pour avoir porté dans ses bras le comte de Paris, le 24 février 1848.

On sait que, après l'abdication de Louis-Philippe en faveur de son petit-fils et la fuite de la famille royale, la duchesse d'Orléans, quittant le palais envahi, se rendit, avec ses deux enfants en bas-âge, le comte de Paris et le duc de Chartres, et suivie de quelques familiers, à la Chambre des députés où elle se fit annoncer comme mère du nouveau roi et régente du royaume. Un groupe de républicains entra tumultueusement dans la salle en même temps qu'elle. Debout au pied de la

tribune et tenant ses deux enfants par la main, elle attendait que l'assemblée consacrât ses pouvoirs. Les applaudissements qui avaient accueilli son entrée s'apaisèrent vite. La majorité n'était pas favorable à une régence. Le président Sauzet enjoignit aux personnes étrangères à la Chambre de se retirer. La princesse quitta lentement l'hémicycle; mais, soit ambition, soit amour maternel, résolue à soutenir, au milieu des périls, les droits de son fils, elle refusa de sortir, monta par les degrés du centre au sommet de l'amphithéâtre, et là, dépliant un papier, elle essaya de parler. Cette femme, petite et si pâle dans ses longs voiles de veuve, pouvait surprendre les cœurs. Elle n'avait rien pour dominer les masses humaines. On ne l'entendit pas, on la voyait à peine au milieu des groupes tumultueux, pressés autour d'elle. Tout à coup une rumeur formidable qui gronde au dehors, s'enfle, approche; par les portes, défoncées à coup de crosse, hommes du peuple, étudiants, gardes nationaux s'engouffrent dans l'hémicycle en criant :

— Plus de Bourbons! plus de roi! La république!

Des coups de feu partent dans les couloirs. Et à travers les cris et les détonations l'oreille épouvantée perçoit un bruit lointain, sourd, faible encore, et plus terrible, les vagues d'un océan humain qui battent les murs du palais. Bientôt, un nouveau flot d'hommes fait irruption, dégorge cette fois par la tribune publique et submerge l'assemblée. Des bandes, armées de piques, de coutelas et de pistolets, poussent des cris de mort. Lamartine est à la tribune, soupçonné (bien faussement) de parler en faveur de la régence; les canons des fusils et la pointe ensanglantée des sabres se tournent vers lui. Les députés épouvantés se précipitent vers les issues. La duchesse d'Orléans est emportée avec ses enfants par l'avalanche des fuyards, poussée vers la petite porte qui s'ouvre à gauche du bureau et jetée dans l'étroit couloir où, foulée, étouffée entre les députés qui se sauvent et le peuple qui accourt, écrasée contre la muraille, séparée de ses enfants, elle tombe à demi-évanouie au pied de l'escalier. L'huissier Morin qui se trouve alors dans le couloir entend les cris d'un enfant et voit le petit comte de Paris renversé, piétiné. Il l'enlève dans ses bras, l'emporte à travers les salons et les

vestibules et le passe par une fenêtre basse, ouverte sur le jardin, à un officier d'ordonnance qui cherchait ses princes. Cependant la duchesse, réfugiée dans un salon de la Présidence, appelait à grands cris ses enfants. On lui remet le comte de Paris et on l'avertit que le duc de Chartres était en sûreté, déguisé en fille sous les combles du palais.

Tel était le récit de M. Morin. Il le faisait souvent et le terminait par cette réflexion :

— La duchesse d'Orléans montra en cette circonstance un courage inoui et une force de résistance dont peu d'hommes eussent été capables. Si elle avait eu un pied six pouces de plus, son fils était roi. Mais elle était trop petite. On ne la voyait pas dans cette foule.

ANATOLE FRANCE

(La suite à un prochain numéro.)

AU MUSÉE DES ARTS DÉCORATIFS[1]

HIROSHIGÉ

La vie de Hiroshigé, on l'imagine le long des routes japonaises : à pied ou en palanquin, il flâne, comme les voyageurs de ses estampes, et, le soir venu, il peint de souvenir ses émotions du jour. Vers 1830, il accompagne l'envoyé du Shôgun de Yedo vers le divin Empereur de Kyôto : au retour, il publie la *Tôkaidô fukei sogwa*, les *53 scènes du Tôkaidô*, « route orientale de la mer » entre les deux capitales. Viennent ensuite les *69 scènes du Kisokaïdô*, la route de la montagne entre Yedo et Kyôto, puis les *Scènes fameuses de 60 et quelques provinces* (*Rokou sou meisho*). Vers 1842, il voyage seul dans les mon-

1. Sixième et dernière exposition d'Estampes japonaises, consacrée à Toyokuni, Hiroshigé, Kunisada, Kuniyoshi, Keisai Yeisen (1er moitié du XIXe siècle). En 1909, exposition des Primitifs (fin du XVIIe siècle-milieu du XVIIIe siècle). En 1910, exposition de Harunobu, Koriusaï et Shunsho (seconde moitié du XVIIIe siècle). Cf. *Revue de Paris*, 15 février 1910. En 1911, exposition de Kiyonaga, Sharaku et Buncho (dernier tiers du XVIIIe siècle). Cf. *Revue de Paris*, 1er février 1911. En 1912, exposition d'Outamaro (fin du XVIIIe siècle-début du XIX siècle). Cf. *Revue de Paris*, 15 avril 1912. En 1913, exposition de Hokusai (fin du XVIIIe siècle, première moitié du XIXe siècle). Cf. *Revue de Paris*, 15 février 1913. — Il faut remercier le Musée des Arts Décoratifs et l'organisateur de ces six expositions, M. R. Kœchlin, de nous avoir présenté avec goût et méthode quelque deux mille estampes. Les études, rendues possibles par de tels ensembles réunis pour la première fois, pourront être poursuivies grâce à six catalogues qui formeront un précieux *Corpus* de l'Estampe japonaise.

Hiroshigé Utagawa naît en 1796. Son nom est Motonaga ; mais on l'appelle

tagnes de la province Kaï, à l'ouest de Yedo; en 1852, il gagne, à l'est, par monts et par grèves, les provinces de Kagusa et d'Awa, toujours en quête de sites. En 1854, il repart avec les inspecteurs des rivières du Tôkaïdô; à partir de 1856, paraissent les épreuves du *Yedo meisho hiakkei*, 100 vues de Yedo et les *Fuji sanjû rokkei*, 36 vues du Fuji, et l'on peut citer encore parmi ses plus belles séries, le *Kinko hiakkei* (environs de Yedo), *Omi kuni* (vues du Lac Biwa, en la province d'Omi), *Toto meisho* (un groupe de sites célèbres), *Chokoku meisho hiakkei* (100 paysages de diverses contrées), *Honchô meisho* (sites de mon pays) et un second *Tôkaidô*... En 1858, à soixante-deux ans, il est enlevé par une épidémie. Dans sa poésie d'adieu, mourir, pour lui, c'est un nouveau voyage : « Je pars vers les paysages de la Terre Sainte de l'Ouest, abandonnant mon pinceau sur la route de l'Est. »

La mode de son temps est aux paysages, par réaction contre les excès de la vie urbaine au début du siècle; la cour du Shogun a diminué ses dépenses; des lois somptuaires ont été imposées aux daïmyos, et à toutes les classes. Alors les Japonais se sont tournés vers la nature, comme en notre XVIIIe siècle les contemporains de Rousseau et de Bernardin de Saint-Pierre. Les guides illustrés abondent. De 1823 à 1830, Hokusaï a publié ses *36 vues du Fuji*, ses *Cascades*, ses *Ponts*; en 1830, les *Images des Poètes*, et au temps où Hiroshigé commence ses *53 scènes du Tôkaïdô*, le « vieillard fou de dessin » donne ses *100 vues du Fuji* (1834) et enfin ses *100 poésies* (1839);

Tokutarô, Jûyemon ou Jûbei, puis Tokubei. Son premier nom d'artiste est Ichiryûsai ou Ryûsai. A dix ans, il dessine une procession d'envoyés coréens dans les rues de Yedo. Quelques années plus tard, dit-on, il étudie le style de l'école Kano, la grande école classique de paysage, à l'imitation de la Chine. En 1811, à quinze ans, après avoir essayé d'entrer chez Toyokuni, le peintre en renom des acteurs et des belles, il prend comme maître Toyohiro, illustrateur d'Histoires de vengeance et paysagiste dans le goût d'Itchô Hanabusa. Les deux dernières syllabes du nom du maître, deviennent les deux premières du nom du disciple. Hiroshigé cumule les fonctions d'officier subalterne de police à Yedo et d'illustrateur de romans. Sa grande réputation de paysagiste date de son voyage sur le Tokaïdo vers 1830. Avec le goût des voyages, les traits caractéristiques de sa biographie sont l'étude qu'il fit du style de l'école Kano et son goût pour la poésie. Il eut de nombreux disciples, dont deux prirent son nom. Cf. *Masterpieces selected from the Ukiyo-ye School* by Schiichi Tajima, vol. IV, Tôkyô, 1908.

mais en 1839, Hokusaï a soixante-dix-neuf ans, Hiroshigé, quarante-trois. Le paysagiste de l'École populaire, c'est lui[1].

Sur ses estampes, le Japon sort du Yoshiwara, le quartier d'amour, et s'aère. C'est une nouveauté, car l'Estampe depuis Moronobu, à la fin du XVIIe siècle, jusqu'à Toyokuni, contemporain de Hiroshigé, a été un art urbain. Massanobu, Harunobu, Kiyonaga, Outamaro, les Torii et Sharaku, peignent les belles ou les acteurs. Les acteurs sont représentés en un décor rudimentaire où le paysage n'apparaît pas. Les belles sont le plus souvent des courtisanes. Du promenoir qui, frêle comme un rayon d'étagère, court le long de leur cage de bois et de papier, ces princesses cloîtrées contemplent parfois les bambous grêles et le ruisseau tortueux entre des pierrailles, d'un minuscule jardin, ou bien, en promenade galante, s'accoudent au balcon d'une maison de thé pour saluer d'un geste de surprise les cerisiers en fleurs, ou d'un geste las la lune d'automne sur un havre. Les belles et les beautés de Yedo, tel est alors tout le répertoire de l'estampe. Les sites que la poésie et la peinture classiques ont célébrés depuis le VIIIe siècle, ce fut Nara et Kyôto, les anciennes capitales, le lac Biwa, les montagnes du Yamato, là-bas, à l'ouest. Mais, depuis l'avènement, au XVIIe siècle, des Shoguns Tokugawa, c'est vers Yedo, leur capitale, qu'affluent les provinciaux de l'Empire, daïmyos qui viennent rendre hommage à leur maître; samuraïs que des querelles d'amour-propre ou d'amour, des vengeances trop promptes, ou de simples crimes ont contraints de quitter leurs maîtres; *rônin*, *otokodate*, chevaliers errants et redresseurs de torts, qui ont intérêt à plonger pendant quelque temps dans les fonds d'une grande ville; campagnards en veine de s'ébahir devant les splendeurs partout prônées de la ville neuve et de ses environs, bref tout le Japon, romanesque, aventurier, batailleur et curieux afflue à Yedo, et dans une paix où le contrôle des autorités vous oblige à user votre vie à des riens,

1. Avant Hokusaï et Hiroshigé, on trouve, dans l'Oukiyo-yé, de beaux paysages : chez Outamaro, par exemple le torrent dans *Kiogetsu-bo* (1787) (Amour fou de la lune); la neige du *Ghin sekai* (1790) (Nature argentée); les pins et les cerisiers des Poésies sur les Fleurs, *Fughen-zo* (1770); chez Kitao Keisai Masayoshi (1767-1724); chez Toyohiro. Dans tous ces paysages, comme dans les paysages de Hokusaï et de Hiroshigé, l'influence de l'École Kano est évidente.

défile insouciant dans les théâtres et au Yoshiwara. Pourquoi sortir de Yedo puisque tout le Japon s'y donne rendez-vous? Même au temps de Hiroshigé, cette tradition urbaine persiste dans l'art populaire. Voyez Toyokuni dont l'œuvre est la somme de toutes les recherches de l'École : ses têtes d'acteurs et ses scènes de théâtre rappellent Shunsho et Sharaku, et c'est aux œuvres de Kiyonaga et d'Outamaro que ressemblent ses grands triptyques où, parées et précieuses, les courtisanes s'harmonisent avec les lignes tourmentées et les couleurs papillotantes[1] des torrents, des nuées et des arbres.

Pourtant, le reflux du Japon vers les paysages ne provoque ni dans sa vie, ni dans son art une révolution radicale, comme c'en fut une pour notre XVIIIe siècle finissant que l'invention de la nature. Gagner la campagne, pour les contemporains de Hiroshigé c'est s'égayer loin des ordonnances et des espions du Shôgun; c'est, pour le noble que déprime l'étiquette de la morale confucianiste et le code d'honneur du *Bushidô*, se redresser comme le ferait un arbre déformé par l'art d'un jardinier, et qu'on transplanterait en plein champ; c'est pour le boutiquier s'évader de son éventaire; c'est une manière de retraite pour ces gens de toutes classes qui à quarante ans se retirent des affaires, deviennent inkyo, afin d'avoir du bon temps durant les années qui leur restent à vivre. Au reste, la tradition de reprendre la route est ancienne chez ce peuple qui s'est toujours contenté d'abris provisoires en bois et en papier, posés sur quatre grosses pierres sans fondations, chez ce peuple de « visuels » accoutumés de vivre en plein paysage. Même à la ville, — même à Yedo qui alors dépassait déjà le million d'habitants, — ils ne sont jamais éloignés de la campagne; ils ne sont pas murés dans de la pierre; leurs maisons basses ouvrent à la dérobée sur un jardin secret, parfois sur la rivière, sur la baie, sur la plaine où se dresse le Fuji, le volcan sacré. Pour gagner les champs, ils n'ont pas à franchir des fortifications; point de banlieues souillées, ni de zones pelées; Yedo est un gros village plein d'arbres où, même après un demi-siècle d'américanisation, les gens savent encore flâner.

1. Dans le premier tiers du XIXe siècle, le goût est aux estampes brillantes, tirées avec une cinquantaine de blocs, relevées d'or et d'argent. Ce goût de décadence reparaîtra au début de la seconde moitié du siècle. Les estampes de Hiroshigé sont d'une palette beaucoup plus sobre.

Et, au temps de Hiroshigé, les belles tout comme les beautés de Yedo rassemblent en elles les grâces des paysages. Voyez les héroïnes de Moronobu, de Harunobu, de Kiyonaga, d'Outamaro : on dirait que ces captives du Yoshiwara, recrutées dans les diverses provinces, ont gardé dans leurs mouvements, dans les plis et les décors de leurs kimonos une image nostalgique des fleurs, des eaux courantes qu'elles aimèrent dans leur petite enfance : le paysage envahit leurs draperies dont les longs profils jaillissent, se courbent, comme de sveltes jets d'eau; les plis de leurs voiles, à terre, bouillonnent, puis s'étalent en grandes ondes; leurs écharpes glissent de leurs ceintures entre leurs jambes avec les gonflements, les étrécissements et les bonds d'un torrent; leur jeunesse en fleur a l'épanouissement d'un lys, la flexibilité d'un saule, les hanchements d'un pin; leurs kimonos sont semés de fleurs, de rivières, d'oiseaux, et leur humeur gaie ou mélancolique s'associe au torrent qui s'écoule, au prunier qui parfume la nuit et aux feux d'artifice qui l'illuminent.

Quand, au bout des rues de Yedo, les citadins trouvent les routes, Tôkaïdô, Kisokaïdô, ils s'y sentent immédiatement de plain-pied. Ils quittent les 100 vues de Yedo pour les 53 scènes du Tokaïdo, les 69 scènes du Kisokaïdô, les 36 vues du Fuji... Voyez-les, sur les estampes de Hiroshigé, ils ne vont pas à l'aventure : sur les grands chemins, les villages qu'embroche la route, les auberges, les tourne-brides aux têtes de ponts et aux gués marquent des étapes. Et puis il est rare qu'on chemine isolé; pêle-mêle on croise des rônins, des pèlerins, des porteurs de *cago*, des piétons, des conducteurs de chevaux de bâts, des cortèges de daïmyos escortés d'hommes d'armes, et de porteurs de gonfalons de poil, devant quoi tous les passants, respectueusement, s'accroupissent comme des grenouilles. Aux relais, parmi les palanquins, les ballots déchargés, les chevaux, les buffles et les hommes qui renouvellent leurs sandales de paille, c'est, entre coltineurs, passeurs et palefreniers, un brouhaha de rires, de disputes et de rixes, un reniflement d'affamés dans des bols de riz. Et ce sont les passages de rivières [1], différents selon les classes sociales : le daïmyo

1. Noter la fréquence des passages de rivières dans les 53 scènes du Tôkaïdô. Cf. les nº 4, 16, 43, 104, 127, 146...

sur une petite plate-forme portée par des coolies nus, et des files de nageurs le flanquant pour l'empêcher de dériver, tandis que les manants entassés pêle-mêle avec leurs ballots débarquent et rembarquent chaque fois qu'un javeau de sable émerge du lit énorme du torrent.

A tous les détours de la route, de modestes villages peureusement se massent, au ras de terre, à demi-enfoncés dans les rizières, au pied des collines d'où les surplombent châteaux forts que signalent leurs donjons surmontés de dauphins d'or, temples enfouis dans les arbres qu'annoncent de monumentales allées incisées en pleine verdure, serties de lanternes de pierre, jalonnées de *torii* et que terminent des escaliers dont la montée droite souligne la lente et solennelle progression vers les sanctuaires forestiers[1]. On s'arrête aux endroits célèbres; on écoute les exploits des héros et des saints, on soulève chaque pierre pour déterrer un souvenir. En venant de Yedo, la ville populaire, on s'arrête à Enoshima[2], l'île sacrée qui flotte verte sur sa grande baie comme une feuille de lotus sur un étang; on va voir les plongeurs qui ramènent des coquillages près de la caverne fameuse où Benten, la déesse bouddhique du bonheur, dompta le dragon; on contemple sous ses trente-six aspects, le Fuji, cerné de marais, de lacs, de rapides et de champs de laves, qui tressent autour de sa divine forme géométrique une auréole de sauvagerie, de silence et de recueillement; et c'est, après bien des jours, la descente sur le Japon des légendes, sur le lac Biwa[3] et sur Kyôto, la chère capitale que tous les errants du vieux Japon classique se plaignent d'avoir quittée, la ville *in Kyo*, entrée dans la retraite, avec ses grands temples déserts et son Mikado impuissant. On s'arrête au temple de Kiyomizu, juché à flanc de colline forestière, sur de hauts pilotis, et dont le vallon sourit au printemps sous la neige des fleurs de cerisiers, Kyôto, terme désiré du voyage pendant toutes les étapes du Tôkaïdo, Kyôto « si belle vers le soir », où, l'été, il fait si bon gagner par de minuscules ponts de bambous les tables installées sur les parties desséchées du

1. *Passim*, par exemple, nos 76 (série du *Kinko hakkei*), 35, 42.

2. Voir la triptyque no 214 représentant des processions de femmes gagnant Enoshima.

3. Cf. les 8 vues d'Omi.

lit de la rivière, et là, en s'éventant sous les lanternes qui tremblotent et les musiques qui nasillent, contempler les montagnes qui gravement se voilent d'ombre [1]. Voyager ainsi au long des routes, pour les contemporains de Hiroshigé, qui, après tant de générations, passent à leur tour entre les lignes des cryptomérias et des rocs, c'est errer à travers l'histoire de leur pays qui est comme traversée par ces chaussées et par ces escaliers de pierre. Partout des stations qui parlent de batailles, de coups de main, de héros, depuis Yoshitsune [2] le preux du XIIe siècle, et son fidèle Benkei, jusqu'aux 47 Rônins qui, naguère encore, surent venger leur maître [3]...

Entre les étapes où ils trouveront bon gîte et le reste, entre les sites catalogués où leur curiosité d'histoire et de légende leur fait oublier leurs fatigues, observez comme dans les estampes de Hiroshigé le paysage fait mine de s'intéresser aux errants que la solitude et l'effort pourraient décourager : les vieux pins leur font cortège; courbés dans le même sens par le vent marin, ils montent les côtes l'échine courbée, le nez vers le sol, comme une longue file de pèlerins las, et les golfes et les baies sont peuplés d'innombrables voiles carrées qui, au large, escortent, comme les pins, la route orientale de la mer. Pleut-il? Les errants sous leurs parapluies ou leurs manteaux sont environnés de pins à têtes rondes, grandes ombrelles ouvertes contre l'averse, et de lanternes de pierre coiffées d'une capuche; le soir venu, à l'automne, les bandes d'oies sauvages viennent au-devant des voyageurs [4], et dans les passes des montagnes que les coltineurs gravissent en haletant, les contreforts, eux aussi, gonflent leurs muscles. Touchante sympathie des familiers de la grande route, arbres, voiles, oiseaux, terrains, avec les nomades qu'ils encouragent.

Loin de la ville, les fanatiques de théâtre peuvent trouver

1. Cf., dans la série des *Kyôto meisho*, n° 45, le vallon et le temple de Kiyomizu au temps des cerisiers, et le n° 54, la fête sur la rivière.

2. La série consacrée à Yoshitsune se compose de douze estampes; le n° 166 représente Yoshitsune enfant, mettant en déroute plusieurs assaillants sur l'escalier d'un temple à Kyôto.

3. De la série des Rônins, cf. 5, des Rônins errant, 144, la rencontre de la troupe sur un pont, et 145, l'attaque de la maison.

4. Cf. n° 162 (*Les 100 vues de Yedo*). Cf. n° 77 (Tôkaïdô) où des nuages décrivent dans le ciel une arabesque semblable à celle des oies sauvages.

dans les paysages un rien de théâtral : il y a du matamore dans certain rocher qui se dresse en renâclant face aux lames, en avant du village chétif qu'il protège avec ostentation[1]; les pentes convulsées des montagnes volcaniques, les pins crispés et tordus, les ponts à l'arc très bombé rappellent les acteurs grinçant, la face contractée, le diaphragme dilaté; les toits des temples, les cornes des *torii*, les proues des jonques sont recourbés comme des sabres, retroussés comme des armures et des casques, et les montagnes se carrent sur les plaines avec l'air avantageux de seigneurs de théâtre engoncés dans les cassures raides de leurs robes à plis. Et loin de la ville aussi, les amoureux des belles retrouvent leur élégance dans les paysages[2] : en place de leurs ceintures bondissantes, des cascades se nouent et se dénouent; en place des lignes de leurs kimonos dressés ou étalés, les courbes des montagnes et des baies; en place de leurs écharpes jetées nonchalamment sur leurs épaules, des routes à travers la campagne; et les courbes des vagues rappellent les rebroussements de leurs draperies; et des voiles roses de cerisiers, des brocards d'érables s'agraffent aux pentes des collines, et partout épars sur ces paysages traversés par les averses ou pâmés sous la lune, voici la sauvagerie et les nerfs des belles, et leur air rêveur.

Et puis c'est un pays amusant par sa variété. Après avoir côtoyé la mer au gré des lacets mal tendus de la route, on se hausse jusqu'à une étroite passe pleine d'ombre, d'où l'on découvre l'éblouissement d'une baie; puis la vieille chaussée coupe droit entre des rizières et des marais pour unir les têtes des centaines de rades qui découpent un grand golfe intérieur. Ce n'est pas la plaine pendant des jours, des montagnes à en être surmené, de la mer à en être énervé, c'est un peu de plaine, un pan de montagne, un coin de golfe; c'est un paysage amphibie, d'eau sinuant au milieu de terres marécageuses[3]; d'îles et de promontoires semés sur la mer; d'arbres

1. Cf. n° 79 (*53 vues du Tôkaïdô*).

2. Cf. n° 192. Au 1er plan, de grandes fleurs d'iris; dans le lointain de toutes petites femmes. C'est un renversement des proportions qu'avaient les belles et les fleurs chez les peintres des *bigin*.

3. Cf. l'estampe n° 74 de la série *Kinko hiakkei* : sur le ciel où fleurit un grand nuage, se dresse un bouquet d'arbres. Des hautes herbes du marais environnant surgissent des piétons, des voiles, des oiseaux....

penchés sur l'écume des vagues. Rocs, verdures, eaux vives et eaux mortes sont si bien rassemblés que, n'étaient les proportions du paysage, nos citadins pourraient se croire dans un de leurs jardins où toute la nature tient dans quelques pieds carrés, et où, sur un fond immuable de cryptomérias, de pins, de cèdres, de bambous toujours verts, il fait si bon savourer la grâce fuyante des saisons et des heures.

Doux accueil de cette terre japonaise sur les estampes de Hiroshigé : on y trouve toujours des premiers plans pour poser son regard, pour appuyer sa vue. Point de grande houle accourant du large; mais des golfes clos par des chaînons d'îles, où des lames courtes murmurent sur le sable ; des mers intérieures, véritables labyrinthes de promontoires et de caps encadrant des fonds de forêts ou de mer : on oublie qu'elles ouvrent sur le Pacifique, on se croit sur le lac d'un jardin bien clos. Point de grandes terres que l'on découvre à l'infini; mais de petites vallées cerclées de montagnes, dont les forêts sur les premières pentes s'apprivoisent en rizières. Quand le riz est mûr dans ces vallées et que les montagnes se détachent toutes brunes sur l'or des crépuscules ou les clairs de lune argentés, les errants peuvent encore se croire à l'intérieur de maisons aux nattes blondes, aux cloisons de papier décorées de montagnes sur fonds d'or ou d'argent. Point de grand ciel vide où le regard risque de se perdre; mais un ciel meublé d'arbres, de nuées, d'oiseaux, doré par les lueurs du couchant, ou frémissant de lune. Encore n'est-ce pas la lumière inondant l'espace libre, infini : le Japonais ne s'abandonne à son émotion que si, au premier plan, quelque chose de limité, de fini, le rassure; voyez sur les estampes : le soleil est sur le point de disparaître derrière l'horizon; la lune glisse derrière les fines branches d'un saule, les aiguilles serrées d'un pin, l'ouate légère d'un nuage, le vol oblique des oies sauvages[1].

Inlassable obligeance de ce pays tout en tournants, à fournir des cadres aux lointains : rochers tourmentés, pins tordus, découpant entre leurs masses rougeâtres, entre leurs paquets d'aiguilles noires, des coins de mer et de ciel. Étonnante sûreté

1. Pour les passages de nuages, d'arbres, d'oiseaux devant la lune, cf. nos 70, 80, 107, 110, 149, 150. Sur l'estampe no 235, c'est le cartouche, où est indiqué le nom de la série, qui écorne le disque.

de Hiroshigé dans sa manière de couper un paysage : et ce n'est pas assez que la nature crée et sans cesse renouvelle cette exquise fantaisie : que n'invente-t-il comme premiers plans! une énorme lanterne à la porte d'un temple; une carcasse de tortue géante pendant à une fenêtre; un chat installé devant une croisée; les énormes bras et jambes poilus d'un passeur [1]; les poteaux d'une estacade... Il regarde la nature comme par une lucarne ouverte et vite refermée... Et nos bons Japonais ont beau avoir quitté leur ville, leur maison pour les grands chemins, grâce à la bienveillance du paysage qui se prête à leur manie, ils continuent d'encadrer la nature dans l'ellipse d'un œil-de-bœuf.

Sur ces estampes que de jolis détails qui indiquent que le paysage et l'homme se comprennent à demi-mot, qu'ils frémissent d'aise à tout moment de sentir entre eux de mystérieuses affinités! Rocs, montagnes, côtes, vallées, arbres et vagues, tous ces éléments disparates s'accordent à miracle dans les mille groupements passagers qu'ils esquissent. Hiroshigé jette-t-il tout le paysage en l'air, en s'amusant à le contempler de bas en haut? ou au contraire, le jette-t-il à terre en le regardant de haut en bas? le paysage retombe toujours juste, sans se disloquer tant ses articulations sont fines et robustes, et la moindre des esquisses est toujours exquise d'arrangement. S'amuse-t-il à dévêtir le paysage de ses voiles accoutumés pour le surprendre quand il s'offre tout gauche à la lumière neuve du matin [2], pour agrafer sur un sombre pourpoint de pins une gaze de cerisiers en fleurs, un brocard d'érables; pour le couvrir soudainement d'un blanc de neige, ou d'une grise souquenille effilochée d'averse, ou pour l'envelopper doucement d'un linceul bleu de nuit, argent de lune, or de couchant? La moindre des estampes est toujours une merveille d'harmonie [3].

1. Cf. *passim*, en particulier les *100 vues de Yedo*, nos 212, 213, 177.

2. Cf. la série de petits paysages, no 108, et, dans les passages de rivières, (*53 scènes* du Tôkaidô) la gaieté des matinées brumeuses où les voix sonnent claires sur les lits des torrents.

3. Hiroshigé a souvent traité le même sujet sur des fonds différents : un aigle se détachant sur un soleil rouge, le même aigle sur un ciel de neige (nos 217 et 239). Deux éventails représentent la même branche, — en fleurs, sur fond doré, — un peu fanée, sur fond pâle, légèrement argenté (nos 10 et 18).

Vallées closes, golfes clos, au fond, bien au fond une vie blottie de visuels tenant aux courbes de leurs baies, aux profils de leurs montagnes, de nomades repassant les étapes de leur histoire, au hasard de la route qu'ils reprennent périodiquement, — tel était le vieux Japon, dont Hiroshigé a été le premier peintre véridique. La douce intimité de la terre et des hommes dans ces îles en marge du monde, encore fermées au monde, elle rayonne de son œuvre... Le bon peuple de ses estampes quelle fut sa stupeur quand les diables étrangers vinrent briser la coquille où il vivait enroulé!

***

Toutefois dans ces paysages si humains par leurs gentillesses à l'adresse des errants, et par la souplesse de leurs premiers plans à varier selon la position de celui qui les observe, l'humilité de taille et de prétention des petits hommes surprend.

Déjà, chez Hokusaï, on s'étonne d'une semblable disproportion et puis ses magots dans ses paysages lyriques déroutent. C'est fini de l'exquis équilibre, de la parfaite harmonie, des subtils dialogues entre les belles et le paysage chez Harunobu et Outamaro : les figures de leurs héroïnes se dressaient au premier plan de l'estampe ; le paysage n'était qu'un décor de fond, et il y avait tout juste assez de décor pour commenter l'humeur des frêles beautés, et qu'elles n'en fussent jamais accablées. Alors, c'était entre les figures et le paysage toutes sortes de jolies concessions réciproques ; les herbes, les fleurs, les arbres, les torrents prenaient des grâces de femmes ; et les femmes gardaient, malgré leur air de « princesses élevées au fond des palais » un air libre et sauvage. Chez Hokusaï, le petit personnage, saisi de respect devant la nature, résume encore par son attitude le sentiment qu'inspire le paysage, mais c'est le paysage qui a la parole. Et l'on se demande ce que viennent faire campagnards ou boutiquiers dans cette solitude de volcans-fantômes, de rochers musclés, de ponts vertigineux, de torrents fous, de cascades étourdissantes et de nuages inquiets ? Un paysage de Hokusaï, c'est la peinture d'une émotion poétique consacrée par la tradition, un commentaire du recueil

classique *Hyakun-inn-ishu*, *Outa* des Cent Poètes; mais aux héros de jadis, empereurs, sages ou guerriers à qui la tradition attribue la gloire d'avoir exprimé poétiquement telle émotion mélancolique, se substituent des bonshommes de Yedo en des gestes analogues. Représente-t-il la cascade Mouma Araïnotaki, où, selon la légende, le héros Yoshitsuné lava son cheval? Hokusaï, par allusion, place au bas de son estampe un petit cheval que son cavalier lave. Illustre-t-il une poésie du VIIIe siècle? « Triste est l'automne, au bramement du cerf, qui gratte du pied et disperse les feuilles d'érables, dans la montagne », Hokusaï figure des paysannes, la fourche sur l'épaule se tournant vers la crête d'une colline où se détache la silhouette d'un cerf entre des érables rouges. Un tel paysage, c'est un site du Japon d'aujourd'hui, arrangé à la mesure et à l'humeur de poésies datant de dix ou onze siècles et présenté pour son divertissement et son édification à un bonhomme du XIXe siècle qui se reprend d'amour pour la pleine campagne. Sites et personnages ne se relient guère, car il s'en faut parfois d'un millénaire qu'ils ne soient contemporains; mais un contemplateur est indispensable dans un paysage à programme poétique.

Sans doute les *36 vues du Fuji* par Hokusaï n'ont pas le même archaïsme que ses *10 Poètes* ou ses *100 Poésies* : le Fuji est vraiment le citoyen le plus populaire de Yedo; goguenard, plaisant, il joue à ses concitoyens de bons tours; tout de même comme, soudain, il reprend son quant à soi, sait marquer les distances, et s'isole, tout à la contemplation de son essence! Et ce ne sont autour de lui que gestes de surprise et d'adoration!... Par la précision et la familiarité des paysages qu'il peint, Hiroshigé est plus près de l'Hokusaï des *36 vues de Fuji* que de l'Hokusaï des *10 Poètes*. Ses paysages ne commentent pas telle poésie précise; ce sont des *meisho*, des sites célèbres groupés selon des chiffres fatidiques, dans un certain ordre topographique. Et ses personnages sont tout à leur lourde tâche journalière : bateliers, coltineurs, conducteurs de chevaux ou de buffles, porteurs de *cago*, hommes d'armes... Les bonshommes d'Hokusaï venus en pèlerins dans la campagne s'arrêtaient à tout moment pour la contempler, et le paysage leur disait sa légende, leur prêchait sa morale. A peine peut-on compter une

demi-douzaine d'exceptions où les voyageurs des estampes de Hiroshigé ont l'air de prêter une attention expresse aux sites qu'ils traversent : un pauvre passeur qui mène une barque chargée de campagnards, avant de se recourber sur sa gaffe lève les yeux vers la lune que raye le vol d'un petit oiseau [1]; en bateau sur une rivière, une nuit où des équipes de pêcheurs tirent leurs filets, un tout petit homme lève le bras vers l'astre solitaire [2]; sur la pente du vallon de Kiyomizu, à Kyôto, un flâneur, assis sous un auvent, contemple la grande vague des fleurs de cerisiers qui déferle du fond du ravin à l'assaut de la sombre montagne forestière et du temple [3]... Un paysage de tous les jours dont les dehors sont assez bienveillants aux humains, mais où s'aplatissent au ras de terre de chétives maisons, où passent de minuscules errants...

C'est que le paysage japonais, naguère encore si docile à se plier à l'humeur des belles, si gentil dans ses taquineries quand un coup de vent relevait les plis du kimono, dérangeait l'équilibre des coiffures, arrachait aux pauvrettes leurs billets doux, ce paysage si joueur et si sociable dans les vues du Fuji d'Hokusaï, et qui sait encore, à l'occasion, si bien vous envelopper de sa douce intimité chez Hiroshigé, le voilà qui bronche, se fâche à tout propos, élève la voix et redevient sauvage. Les pauvres errants qui ne faisaient que passer, il hâte encore leur passage. Comptez les averses dans l'œuvre de Hiroshigé, toutes les averses : le coup de vent préliminaire, le drapeau qui claque autour de son mât, l'oiseau qui vole inquiet, les premières gouttes épaisses, puis la pluie en « ficelles » droites, obliques, entre-croisées, la pluie bien installée dans le vent et qui détrempe les lointains, fait virer l'eau de la rivière au vert olive; la pluie d'été, les nuées d'encre qui crèvent et, derrière une gaze grise, forêts et personnages prenant figures d'ombres, tandis que le vert de l'herbe au premier plan s'aiguise; et sous le grain dont on suit la course folle sur l'eau qu'il décolore; sous les rafales qui transforment les cimes ployées des arbres en gouttières de cathédrales, — partout affolés sous ces flèches qui rageu-

1. Cf. n° 80.
2. N° 70 (*Kinko hiakkei*).
3. N° 45 (*Kyôto meisho*).

sement les criblent, des errants vire-voltent, déguerpissent, ridicules sous les abris improvisés de leurs manteaux, de leurs ombrelles[1]. Ou bien encore, c'est la tempête qui courbe toute la campagne, saules, grandes herbes, dans le sens opposé à la direction que le pauvre batelier s'efforce de suivre[2]...

Et le paysage, chez Hiroshigé, a d'autres manières moins brusques, moins bruyantes, mais également efficaces de nettoyer la campagne des hommes qui la hantent : la nuit grise dont l'ombre est pleine d'embûches; la nuit bleue de lune dont la pâle clarté sème partout des ombres mouvantes; la nuit redoutable qui brusquement envahit la campagne, enveloppe de son mystère les pauvres errants loin du gîte, transforme en guerriers les hautes herbes, en fantômes les arbres; la nuit favorable aux feux follets et aux assemblées de renards[3]... Et la tombée silencieuse, mais tenace de la neige, le léger flottement des flocons se résolvant en épaisseur calme, par quoi tous les bruits, tous les mouvements sont suspendus, et qui pare d'une splendeur muette l'univers enseveli sous sa corvée de neige[4].

Au-dessus d'une grande plaine blanche, dans une estampe de Hiroshigé, vole un énorme oiseau de proie, tenant sous ses grandes ailes déployées tout le paysage qu'il regarde de ses yeux cruels[5]... Il y a, dans la plupart des estampes, de la férocité dans le paysage qui fausse compagnie aux pauvres petits hommes, et qui sort ses griffes. Elle a de terribles réveils cette nature fougueuse de volcans, de rivières aux lits très larges, de rafales, de cascades, de torrents, qui nous donne la sensation directe, franche, brutale même des éléments : l'eau tiédie et alourdie par l'orage d'été; l'eau glacée, bleue ou verte, qui sinue entre des rives neigeuses; l'eau terreuse et morte des marais, l'eau vive et crêpée de la rivière, l'eau sauvage du torrent au printemps, et le glissement vertigineux des rapides, la chute échevelée des cascades, les volutes

1. *Passim*, cf. nos 188, 216, 233... (*100 vues de Yedo*), no 130 (*53 vues du Tôkaidô*) *et* 89, 96, etc.

2. Cf. no 150 (*Kisokaïdo*).

3. Cf. no 236 (*100 vues de Yedo*).

4. Cf. l'effort de l'errant dans la neige, nos 42, 68 (*Kinko hiakkei*).

5. Cf. no 226 (*Yedo hiakkei*).

de la vague, le tourbillonnement du flot dans un détroit[1], et chaque eau a son odeur de boue, de sel ou de fleurs; chacune a son fracas, son murmure; chacune a son atmosphère, buée ou brume impalpables, lourd nuage noir qui s'éparpille en averses, nuage fleur qui s'épanouit de l'horizon au zénith; nuages onduleux, rougis par les derniers rayons. Et l'on prête au vent partout sensible dans ces paysages, la forme de l'arbre qu'il déforme, la couleur de l'eau qu'il décolore...

Au reste, même quand il n'est pas métamorphosé par la neige, la nuit, le vent ou la pluie, le paysage, chez Hiroshigé, au delà de ses premiers plans par quoi il tient aux hommes et à la vie de tous les jours, sait échapper par ses lointains, au tran-tran de la route. C'est une terre habitée, mais les maisons serrées les unes contre les autres, gîtées dans les herbes ou derrière des rocs, au pied des châteaux forts, des temples et des montagnes, on dirait qu'elles veulent qu'on les oublie[2]. C'est une terre cultivée, mais on n'y voit guère de champs et point de travailleurs; le long des routes, au fil de l'eau, rien que des errants... Rappelez-vous les héroïnes de Harunobu, d'Outamaro : elles avaient une profession, mais jamais elles ne paraissaient s'y asservir; la plus précise de leurs occupations était nimbée de rêverie; leurs dehors étaient simples, leur vie exceptionnelle. Comme détachées du monde, les sens avidement tendus vers une réalité invisible, elles rêvaient devant des lointains où passaient des oiseaux, des voiles, des clairs de lune... Le paysage chez Hiroshigé tend aussi vers des lointains où passent des clairs de lune, des voiles, des oiseaux... Et voyez, sur les estampes, comme ce Japon qui, depuis des millénaires nourrit un peuple, paraît léger de toute servitude, riche en loisirs et amateur de solitude! Les énormes premiers plans sont pittoresques, intimes, rassurants, mais comme ils font fuir les lointains! Étrange et décevant paysage, à la fois ramassé et fugace, se reliant si familièrement à l'œil de chacun de ses observateurs, et qui pourtant lui échappe... Paysages à l'image des belles, toujours

1. Cf. n° 234, le triptyque représentant le détroit de Naruto.

2. Noter aussi la fréquence de barques au mouillage, pressées les unes contre les autres.

promptes à s'évader de la réalité quotidienne vers de subtiles images...

Le vrai sujet de l'estampe, il faut le chercher dans les lointains que repoussent les masses imposantes et les valeurs sombres des premiers plans. Sommes-nous au bord d'un golfe? Un rocher se dresse; le rivage est liséré d'un ton bleu bien tenu, puis l'eau s'étale sans couleur jusqu'à l'horizon qui, généralement, est serti d'une vive teinte rose; puis, nouveau dégradé du ciel jusqu'au zénith teinté d'un bleu aussi foncé que le liséré du rivage. Entre ces lignes et ces taches du rivage, de l'horizon et du zénith, des écarts béants : du vide, de l'infini; le ciel, la mer. Et le procédé est analogue pour repousser le plus loin possible dans le ciel une cime fantôme : d'abord une montagne forestière dont on distingue nettement les arbres et les rocs, puis d'autres masses d'arbres déjà schématisés par la distance; au delà, de nouvelles montagnes, aux formes plus simples, aux teintes qui petit à petit se dégradent, enfin surgit le pic blanc de neige ou gris de soir, impalpable sur le ciel. Entre le bas de l'estampe haut en couleurs, et cette dernière cime au profil si légèrement cerné de blanc ou de sépia, une zone de nuées détache du sol les montagnes, — la même zone de nuées qui sur les golfes isole les voiles de la mer. Bateaux sans coques, montagnes sans base, posent légers sur les brumes, et comme déliés de toute pesanteur s'essorent dans le ciel, au-dessus de l'atmosphère ouatée.

Quel art exquis pour passer, des premiers plans à l'horizon, — généralement placé assez haut dans la page, — par un subtil arrangement de lignes et par une dégradation de valeurs! Que d' « effets » de contre-jour dans cette œuvre! que de saules, que de pins, que de temples juchés sur des collines forestières, que de montagnes, que d'oiseaux se profilant en silhouette sombre sur le ciel clair!

Netteté et franchise des premiers plans dessinés avec des formes, des volumes plutôt exagérés, et fortement colorés à l'aide de taches juxtaposées sans bavure, et, par contraste, légèreté de l'atmosphère, tendresses des rayons roses qui meurent à l'horizon, des nuages qui une dernière fois se colorent, de la clarté lunaire ruisselant en ondes molles, — c'est dans l'harmonie de tels contrastes qu'est sensible l'ac-

cent de poète de Hiroshigé, et aussi dans son art d'encadrer l'éphémère! Par delà le monde réel et pesant d'arbres et de forêts noires, de gros rochers bruns, entre lesquels sinuent des torrents, défilent des errants, au delà du goulet étroit des premiers plans, qui nous invite au voyage, s'étale un golfe qui fuit jusque vers un grand ciel où fleurissent des voiles, des nuages, où crèvent des averses, passent des troupes d'oies sauvages, — ou bien au-dessus de notre monde, séparées encore par du vide, apparaissent d'étranges montagnes, les unes de couleur insolite, bleue, rouge ou jaune, et à arêtes vives, à curieux plans de clivage comme des cristaux, les autres, vrais fantômes en leur pourpoint de velours noir, ou en leur linceul blanc[1]. Que nous voilà loin de la topographie avec ce Japon de nulle part!

Les *8 vues d'Omi*, c'est, si l'on veut, un guide illustré des Beautés du lac Biwa, près de Kyôto; mais regardez les estampes et leurs titres : *la Lune d'automne vue d'Ishiyama*[2]; *le Coucher de soleil à Seta*[3]. Voilà bien Ishiyama-dera « le temple de la montagne de pierre », accroché aux blocs noirs, et voilà le pont de Seta prenant son élan à deux fois, en deux arches qui se rejoignent sur un petit îlot, pour franchir la Setagawa; mais que sont ces détails précis dans l'ensemble des deux estampes, dont le vrai sujet, comme l'indiquent leurs titres, est la sérénité du crépuscule et de la nuit, lueur argentée de la lune, éclat doré du soleil, inondant l'espace au-dessus des eaux et des montagnes brumeuses : que devant cette beauté éphémère de la saison, de l'heure, il paraît éphémère lui aussi le minuscule pont fragile sur lequel passent des hommes gros comme des fourmis! — *Les Barques revenant de Yabase*[4]; *les Oies sauvages s'abattant sur Katata*[5]; *Un Ciel clair avec de la brise à Awasu*[6] : à fleur du lac duveté de brouillard, ombré de légendes, ce ne sont qu'arabesques de voiles et d'ailes. — *La Neige le soir sur Hirayama*[7] : un ciel de neige pesant sur une énorme montagne blanche qui, elle, écrase ses contreforts dont tous les muscles saillent sous la neige, enfin, tout au bas de l'estampe, un lac, de grandes herbes, un village, trois

1. Cf. les montagnes dans les *8 vues d'Omi* et aussi les estampes nos 7, 146 et 127.

2. No 1. — 3. No 13. — 4. No 2. — 5. No 16 et 22. — 6. No 8. — 7. No 6.

errants et leur buffle mi-ensevelis. — *La Pluie nocturne à Karasaki*[1] : il est là solitaire depuis des siècles le vieux pin, le plus célèbre de ce pays de vieux arbres; il plie sur ses étais de bambous et allonge vers le sol où il s'affaisse, ses longues branches inquiètes et tâtonnantes comme des bras d'aveugles. On lui a mis des jambes de bois, glissé des coussins de pierre, on a plâtré ses plaies béantes; on a posé à son sommet un petit toit pour le garantir de la pluie. Il a reçu tant d'averses, et voilà qu'un nouvel orage, dont on suit l'approche sur l'eau qu'il décolore, va l'assaillir!... *La Cloche du soir à Miidera*[2], la cloche volée par le fidèle serviteur de Yoshitsuné, Benkei, et qui a gardé des blessures de sa chute le long des pentes du Hiéi-zan. Sur l'estampe, on voit la montagne forestière, à peine le temple, point du tout la cloche, et pourtant c'est bien l'heure où, au crépuscule, ses grandes ondes de bronze vont se mêler aux grandes ondes d'or du coucher de soleil à Seta, alors que les barques regagnent leurs havres, les oiseaux leurs remises...

Ces huit beautés du lac Biwa, beauté d'une saison, d'une heure, beauté d'un coup de lumière, d'un passage de voiles, d'oiseaux, de sons de cloches, voilà des siècles que poètes et peintres les célèbrent. Traditionnelles au Japon, elles viennent de Chine, où poètes et peintres les avaient déjà découvertes dans la vallée du Yang-tsé. Pieusement transmis de génération en génération, ces souvenirs d'émotions fugitives éprouvées, jadis, très loin de la province japonaise d'Omi, ont fini par prêter un caractère durable à ce qu'a d'éphémère pourtant chacune de ces huit beautés. Ce sont ces nuances d'émotions consacrées que viennent chercher encore aujourd'hui tous les visiteurs du lac; ce sont elles qui sont les vrais sujets des huit estampes de Hiroshigé, et les huit thèmes poétiques auxquels elles sont associées ce sont les principaux thèmes de l'œuvre entière de Hiroshigé. Ses estampes ne commentent pas de poésies précises, comme le plus souvent le paysage des Hokusaï, mais à les prendre, sans plus, pour d'aimables illustrations d'un guide pittoresque du Japon, à ne pas chercher le traditionnel sentiment poétique qui les inspire, à ne pas leur prêter d'intention symbolique, l'erreur serait la même

1. N° 21. — 2. N° 24 et 25.

que de penser qu'on peut entendre notre art du XIIIe siècle sans se soucier d'allégories, ou de préfigurations.

Au temps de Hiroshigé, depuis deux siècles, la mode dans toutes les classes de la société est aux *hakkai*, brèves poésies de dix-sept syllabes [1], imprimées, par milliers, réimprimées, apprises par cœur, citées, copiées. Nobles, paysans, boutiquiers, que ce soit dans des jardins réservés à la méditation ou dans la banlieue populaire de Yedo, se mêlent d'en composer, et de suspendre le papier sur quoi elles sont peintes aux fleurs qu'elles glorifient. Ces dix-sept syllabes esquissent en trois coups de brosse de petits paysages. L' « effet » de nature qu'elles décrivent est éphémère ; l'expression qui essaye de le fixer reste fragmentaire, comme s'il était impossible de le maintenir longtemps dans le champ visuel ; c'est un éclair dans le vide. Cette forme de poésie dont la brièveté et la subtilité prêtaient au jeu, fut associée, au XVIIIe siècle, par un poète de génie Basho à un enseignement moral. Adepte de la secte bouddhique Zen, le crâne rasé, portant les sandales et le chapeau des pèlerins, à travers le Japon, il se met en quête des sites fameux de la poésie, de la légende, de l'histoire, non pas tant pour s'instruire que pour s'améliorer. Il cherche l' « illumination », au sens bouddhique, par la contemplation passionnée des montagnes, des rivières, des forêts, des cascades. Il entre en communion avec l'univers afin de s'édifier sur sa propre destinée. Il reprend la tradition de vie errante et de méditation solitaire, en pleine nature, des grands apôtres bouddhiques, qui de Chine apportèrent au Japon les diverses interprétations de la nouvelle doctrine, — tel ce prêtre Nichiren, fondateur, au XIIIe siècle, de la secte bouddhique Hokka et qu'une belle estampe de Kuniyoshi représente seul dans un paysage de neige.

Les voyages solitaires de Hiroshigé par les grèves et les montagnes ; son portrait par Toyokuni, où il est représenté sous les dehors d'un *inkyo*, crâne rasé, chapelet en mains ; sa poésie d'adieux à la vie, où il annonce qu'il « part vers les paysages de la terre sainte de l'Ouest », voilà qui rappelle

1. Cf. pour l'histoire des *hakkaï*, et la traduction des plus célèbres, l'admirable article de B. H. Chamberlain : *Bashô and the Japanese Epigram*. — *Transactions of the Asiatic Society of Japan*, september 1902.

Basho et ses disciples, — moines bouddhiques, docteurs, marchands, samuraïs, daïmyos, — retirés du monde, devenus *inkyo*; et le portrait du Japon qu'ils nous ont laissé dans leurs vers ressemble au portrait qu'en donnent les estampes : le pays est calme et sûr; quelle délivrance, loin du luxe et de l'étiquette de la ville, de mener le long des routes une libre vie dont les grands événements sont une averse, un cri d'oiseaux!

Il n'est pas un détail d'atmosphère dans les estampes de Hiroshigé qui n'ait été noté et décrit par des *hakkaï* : la « tourmente de neige, au souffle de laquelle les oiseaux commencent à crier par mers et collines »; une rafale au large « qui brise le vol tournoyant des mouettes »; « une averse au printemps, où une ombrelle et un vêtement de pluie se promènent en causant ». Et puis, après les bouleversements de la neige et de l'averse, la transformation de ce monde d'illusion par la calme clarté de la lune : « pendant les pluies de juin, comme à la dérobée, la lune brille à travers les pins »; « la lune sous la pluie, et, partout égale, une faible irradiation »; ou encore « la clarté de la lune, alors que des nuages de loin en loin reposent les yeux ». Et ce sont au printemps les fleurs des vergers prises pour des nuages; des papillons pris pour des fleurs tombées qui retourneraient sur leurs branches; en hiver, les flocons de neige pris pour des fleurs d'un printemps qui brillerait au delà des nuages... Sensations rapides qui excitent en nous un mouvement de surprise, mais si fugaces que notre étonnement s'achève en rêverie; images qui se transforment les unes dans les autres, comme si elles étaient entrevues dans un demi-sommeil : devant ce merveilleux défilé d'apparences, une ivresse nous saisit et la tentation de suivre le rythme de la nature qui s'écoule. Au reste, ces averses qui crèvent au-dessus des errants en quête d'un abri; ces tourbillons de feuilles sous la brise; ces cerisiers qui ne gardent pas trois jours leurs fleurs, n'est-ce pas autant de symboles de notre destinée? Les images qui si légères flottent sur les lointains des estampes de Hiroshigé, ce sont les images mêmes des poésies composées à l'article de leur mort par des générations de poètes... Et l'émerveillement devant les beautés éphémères se nuance de mélancolie : l'heure s'enfuit; les teintes passent; « tout en vient à ressembler aux tiges d'un éventail quand

souffle le vent d'automne »; mais à quoi bon se révolter? « Elles fleurissent et je les contemple; puis ces fleurs se fanent, puis... »; la nature indifférente poursuit son cours: « Le rêve que j'ai rêvé s'est évanoui; l'iris garde ses couleurs pourtant... » Alors, la sagesse est, en toute simplicité, de revenir au paysage, de l'observer avec recueillement, à loisir, pour que sa splendeur, sa sagesse nous pénètrent au profond de l'âme. Devant les fleurs, les beautés fardées de la ville ne sont plus de mise, non plus que les symboles de la force; les fleurs disent : « Nous haïssons les gens qui viennent nous contempler en sortant du théâtre. » Et tel qui vient de se griser à les regarder s'écrie : « Les fleurs m'ont enivré : je déteste les chanteuses sur le chemin de retour » ou : « Pas d'amis, oh! pas de rencontres d'amis tandis que je regarde les fleurs », ou encore : « Un sabre, à quoi bon? quand on vient voir les fleurs ». Car les fleurs vous invitent à la crânerie : le convolvulus remplit pleinement sa destinée qui est de se faner le soir du jour où il a fleuri; le camélia tombe d'un coup, sans agonie[1], et rien dans le cri de la cigale ne laisse soupçonner sa mort hâtive.

Si telle est la signification poétique et morale de ce mouvement de retour vers la nature dont l'œuvre de Hiroshigé est l'expression plastique, on comprend les dehors que prend dans ses estampes le paysage le plus familier. Il s'ouvre de plain-pied au peuple que depuis des siècles il a civilisé, mais il le domine et l'édifie. S'il se débarrasse par moments des bonnes gens qui le hantent, ce n'est pas tant férocité que désir de se préparer à être envahi tout entier par un éclat de lumière, ou un son de cloche. Les errants minuscules, ils ne sont là, au même titre que les barques ou les oiseaux que pour agrandir, par leur maigre fluidité, l'impression de solitude. Et les sites rocheux, les montagnes escarpées, les défilés étroits qu'unissent des passerelles vertigineuses[2], les routes de montagnes en corniche au-dessus de vallées ombreuses[3] sont des paysages

1. Noter dans les deux salles consacrées à Hiroshigé, les nombreuses estampes représentant des fleurs et des oiseaux. Le genre *Kwacho* (fleurs et oiseaux) est honoré dans l'art chinois depuis les Song.

2. Cf. nos 181, 182, 190, 208, 224.

3. Cf. no 147 (*Kisokaïdo*) et no 5 (série des *Rônins*),

choisis, parce que, en marge du monde, ils sont solitaires et que « les montagnes résonnantes, comme disait Hokusaï dans la préface de la *Mangwa*, les torrents mugissants, les arbres qui frémissent et les plantes... sont pleins de force vitale ». Au surplus ces silhouettes solides de roches suggèrent le vide autour d'elles. Le vide, l'espace, voilà la principale recherche de Hiroshigé, et qui explique sa prédilection pour les effets de crépuscule, de nuit, de neige[1], de brume, suggestifs d'étendue et de silence. Solitaire et vide, le paysage alors est parfaitement préparé à enchâsser l'éphémère, parfaitement assoupli au rythme de la nature. Il est à l'image du sage parfaitement accordé avec la réalité, selon la tradition extrême-orientale, ce paysage qui vit dans la retraite, replié sur soi, le cœur vidé de passions, environné de silence et de mystère, les sens tendus vers les pulsations impalpables de l'univers. C'est en lui que s'est concentrée l'essence subtile de la sagesse extrême-orientale, en lui, tel que l'ont décrit les sages taoïstes et bouddhiques, tel que l'ont peint les artistes chinois de la dynastie Tang puis Song, les Wang Weï, les Wu Tao Tzu, les Pan K'ouan, imités par les maîtres japonais de l'école Kano... Et sans doute entre la noblesse du paysage classique, de ses vastes espaces, noyés sous des brouillards immobiles, que suggèrent des « coups de pinceaux doux et pleins d'intentions secrètes », de ces espaces aux formes à peine indiquées, à l'aspect monochrome, et qui ne peuvent être localisés, — entre un tel paysage empreint de sagesse, et le paysage haut en couleurs, animé de vie populaire, emprunté aux sites les plus connus du Japon, il y a la différence d'un ascète régulier à un séculier qui pense de loin au salut. Mais comment croire que, chez un peuple où la tradition est si forte, le paysage qui traditionnellement a toujours été associé aux idées de retraite et de méditation, a pu perdre soudain, un beau jour, toute signification philosophique? C'est à tort que l'on insiste sur les différences et jamais sur les ressemblances entre le paysage des estampes et le paysage des Kakémonos classiques. « Nous devons noter comme signi-

1. Noter la fréquence de la neige autour des lieux de méditation, les temples, nos 36, 50, 132. Cf. l'admirable golfe sous la neige, no 222, qui pourrait illustrer la *Genèse*, et aussi le no 136 (*Toto Meisho*).

ficatif, dit un récent critique[1], un changement total dans l'attitude (de Hokusaï et de Hiroshigé) sur celle des peintres du paysage classique. Les maîtres de l'époque Ashikaga et plus tard de l'École Kano peignirent le paysage à la manière des Chinois, dans un esprit de communion avec la vie dans la nature, comme un moyen d'exprimer une humeur ou une émotion. Le paysage de l'Oukiyo-ye a ses racines comme notre paysage anglais, dans la topographie. Les maîtres classiques ne se souciaient pas d'une place déterminée : c'étaient les traits universels de la terre et de l'air qui les émouvaient et ils préféraient représenter un site imaginaire de la Chine à ceux de leur terre natale. »

Assurément les estampes de Hiroshigé, groupées en séries : *53 vues du Tokaïdo*, *100 vues de Yedo*, sont des guides, mais à l'usage non pas de gens qui gagnent la campagne pour s'y délasser en y menant joyeuse vie[2], mais à l'usage de contemplateurs du monde éphémère pour s'y édifier. La communion avec la nature, la recherche du paysage état d'âme, l'intérêt porté aux éléments et aux grands phénomènes de l'atmosphère, mais c'est tout Hiroshigé, et ce n'est pas une infériorité que de réussir à nimber de rêve un site de la banlieue de Yedo, de préférence à un site imaginaire de Chine.

Le paysage chez Hiroshigé, c'est avec un procédé nouveau, l'estampe en couleurs, et pour un public spécial, le bon peuple de Yedo, une reprise de la vieille tradition chère à la sagesse extrême-orientale de retour à la nature. Car c'est à l'émerveillement devant un paysage choisi qu'a toujours conduit l'effort idéaliste de la pensée en Chine et au Japon. Ce monde n'est qu'une goutte de rosée qui instantanément s'évapore.... Le mieux est de gagner la campagne où la rosée tombe goutte à goutte pour y laver toute trace de ce monde frivole. Déjà, à l'imitation du Maître, six siècles avant notre ère, c'est le parti des disciples du Bouddha : « Quand devant moi, quand derrière moi, mon regard n'aperçoit plus personne, certes, il est doux de demeurer seul en la forêt. Allons! je veux m'en aller

1. Laurence Binyon, *Painting in the Far East*.

2. Hormis un triptyque de joyeux drilles fêtant le printemps sous les cerisiers (n° 200), et l'estampe de la fête d'été sur la rivière à Kyôto, les œuvres de Hiroshigé sont rares qui représentent des divertissements.

dans la solitude, dans la forêt que loue le Bouddha : c'est là qu'il fait bon être pour le moine solitaire qui aspire à la perfection. Seul, sûr de mon but, en hâte je veux entrer dans la forêt charmante, délices de pieux lutteurs, séjour des ardents éléphants. Dans la forêt Sîta, la fleurie, dans une fraîche grotte de la montagne, je veux baigner mon corps et je veux marcher seul. Seul, sans compagnon, en la forêt vaste et charmante, quand aurai-je atteint mon but? Quand serai-je libre de péchés[1]? » Et c'est aussi le parti célébré par les poètes Tang rompus à la tradition taoïste et bouddhique de la relativité et de l'écoulement de toutes les apparences, et par les peintres chinois, tel ce Pan K'ouan, un des plus illustres paysagistes de l'époque des Song, dont les commentateurs nous ont laissé ce portrait : « Vivant au milieu des montagnes et des forêts, il passait parfois un jour entier assis sur un roc escarpé et regardait tout autour de lui pour jouir des beautés du paysage ; par des nuits neigeuses, même, quand la lune brillait, il allait et venait, regardant fixement, afin de favoriser l'inspiration. »

Sans doute avec Hiroshigé et son public nous sommes loin de cette philosophie hautaine, de cette retraite rigoureuse, de ces songeries abstraites, comme nous sommes loin, avec ses *meisho* aux premiers plans familiers et colorés, des paysages des grands maîtres, mais ses paysages, ce sont tout de même des « images du monde éphémère », comme disait Moronobu de ses héroïnes, un étrange monde d'illusions et d'allusions à mi-chemin entre des sites localisés et des paysages classiques. Le vieux Japon, si ferme sur les traditions qui lui venaient de Chine, sut toujours les adapter à sa taille, à son humeur. L'art du Japon a subi l'influence de la secte bouddhique Zen, adoucissement du bouddhisme primitif, concession au sens commun : point d'ascétisme farouche, un élégant détachement mental ; tout est vanité, mais la contemplation de la nature nous est un moyen d'élever notre esprit et notre cœur. Méditer dans un jardin composé dans le style des paysages philosophiques, ou se promener dans des sites choisis du Japon, que transfigurent les saisons et les heures, c'est profiter de sa retraite d'*inkyo*, occuper les loisirs qu'impose une paix

1. Cité par Oldenberg, *le Bouddha*, trad. de A. Foucher, p. 310.

tyrannique, s'affranchir des corvées d'une stricte hiérachie confucéenne, c'est prendre contact avec les légendes, l'histoire et la philosophie de la race... Les sages Chinois qui gagnaient les paysages *san-sui*, tout en rocs et en torrents, eux aussi fuyaient la société solidement organisée selon les maximes de Confucius...

Ainsi l'art populaire de l'estampe, c'est non pas une rupture avec la tradition, c'est l'apprivoisement d'une tradition assez farouche au train de vie populaire. Belles et paysages, bien plutôt que des portraits exacts d'un peuple et d'un pays, furent toujours des images d'une certaine philosophie. Le grand personnage extrême-oriental, c'est la Nature, une force impersonnelle, le flot des apparences, et les paysages aussi bien que les belles savent refléter les plus symboliques de ces apparences. Il a fallu des siècles pour que l'art extrême-oriental de figures et de paysages qui, en son inspiration taoïste et bouddhique, représenta si longtemps une évasion du « monde poudreux », finît par s'intéresser aux formes réputées les plus communes et les plus chétives de ce monde même ; et c'est pourquoi le paysage japonais dut attendre si longtemps son peintre véridique. Encore, chez Hiroshigé, est-il interprété d'accord avec les vieux rêves. Les peintres des belles se sont plu souvent à représenter une figure de la tradition, demi-dieu ou héros, sous les traits d'une jeune fille de son temps ; il en va de même des paysages de Hiroshigé vis-à-vis des paysages héroïques et quasi divinisés des maîtres. Il est d'usage de traiter Hokusaï et Hiroshigé en artistes inférieurs, parce que réalistes, quand on les compare avec les Kiyonaga, les Outamaro ; il est injuste de ne pas reconnaître le même lyrisme traditionnel chez les uns et chez les autres. Et il est injuste de diminuer Hiroshigé devant Hokusaï, parce que ses paysages sont plus proches de nature : Hiroshigé a souvent cet avantage sur Hokusaï d'atteindre à la plus haute émotion lyrique en des paysages familiers et qui sont poétiques sans le secours d'une poésie à commenter. Au reste si ces belles et ces paysages des estampes n'étaient que des portraits fidèles du Japon et des Japonaises de leurs temps, ce ne seraient que des documents géographiques ou ethnographiques, et comment expliquer alors leur pouvoir de surprise et d'émotion ?

Devant les belles estampes de Hiroshigé, laissons leur solitude, leur immensité, leur vide lentement nous envahir, leurs brouillards nous envelopper, leurs grandes lueurs nous illuminer. Il y a, concentré dans la plus modeste de ces images coloriées, un capital énorme de méditation désintéressée sur l'essence du monde, sur la place de l'homme dans la nature et sur sa destinée. Pensons au Bouddha, aux sages taoïstes, aux poètes des Tang, aux grands paysagistes de la Chine et du Japon qui ont si souvent tressailli aux grondements de l'orage, au crépitement de l'averse, aux cris des oies sauvages. Il y a de grands frissons séculaires derrière ces classiques « effets de nature ». Et nous les voilà présentés une dernière fois, en leurs formes les plus accessibles parce qu'ils étaient destinés à l'édification des simples, quelques années à peine avant que se brisât le vieux Japon... C'est la fin, il va s'ouvrir à une nouvelle conception du monde, de l'humaine destinée. Déjà, Hiroshigé nous a emprunté notre perspective géométrique. Grave emprunt et si étranger à un art qui pendant des siècles ne s'était point préoccupé de faire converger un paysage vers un point de fuite, et qui l'avait laissé, discontinu, flotter à la dérive sur une mer de brumes... Toutes les fois que notre sagesse occidentale a pensé que le souverain bien était de suivre la Nature, ce fut une Nature de géomètres, d'astronomes et de tailleurs de marbre. La vie antique qui pour nous est restée, depuis le christianisme, le type de la vie selon la nature, est une vie de déesses de pierre et de héros d'airain processionnant en bas-reliefs, humanité lente à vivre sous le chœur des astres et qui chante l'hymne à Cléanthe : « O Zeus, celui qui se résigne comme il faut à la nécessité voit les choses divines en harmonie avec les mouvements des sphères... » La nature, dans l'œuvre de Hiroshigé, c'est la grâce éphémère d'une fleur, le bruissement d'un insecte, la courbe d'un roseau ou d'une aile passagère, un éclat de soleil dans une averse... Symboles d'une bravoure souriante qui sent bon les bois et l'air marin.

LOUIS AUBERT

LE MIRACLE DE LA RACE

PREMIÈRE PARTIE

I

LA PENSION CÉBERT

Penché en verger de toits et de palmes au bord de la mer australe, Saint-Pierre[1] est une ville qui date du XVIIIe siècle. Il n'a ni Lycée, ni Cour d'appel, ni Chambre d'Agriculture, ni Conseil général, ni secrétariat d'Administration métropolitaine. Comme maints autres quartiers des îles, il diffère de leurs capitales parce qu'il persévère à vivre quiètement de ses seules ressources coloniales et d'un esprit hérité de l'ancien temps. Mais, par l'abondance de ses dépôts de vanille, d'ylang-ylang et de café, par l'arome de ses verdures éclatantes, par l'intarissable fraîcheur de ses eaux qui, des montagnes coulent au long de ses rues en pente, il n'exhale pas le parfum suranné d'une ville morte. Avec ses vastes immeubles de bois à grands perrons de pierre, ses vérandas à colonnades et ses frontons à jalousies dérobés sous de pressants feuillages, ses bosquets de fleurs et de jets d'eau, ses volières, ses viviers ceints de grilles, ses terrasses à balustrade, il apparaît plutôt au vivace soleil des tropiques une ville éternelle comme un jardin qui, à jamais, conservera

1. A l'île la Réunion.

parmi les flores d'Asie et d'Afrique la coquetterie et les richesses de notre XVIIIe siècle émigré aux Insulindes.

Une trentaine de petits garçons de souche européenne, dans des costumes blancs à cravate de couleur, rangés en couples par rang de taille de huit à treize ans, descendaient à l'église de ce pas léger et déjà de vacances qu'ont les écoliers le dimanche. Droite dans sa haute robe noire, madame Cébert marchait derrière son pensionnat.

Madame Cébert était veuve. Sitôt après la mort de son mari, elle s'était d'abord durement attelée à une entreprise de transport pour les sucreries : propriétaire de six charrettes à mules et à bœufs, elle avait, pendant dix ans, dû se lever à quatre heures pour aller cogner à la porte des cabanons où dormaient ses domestiques indiens ou cafres, examiner à l'écurie, fanal en main, les mangeoires, s'assurer à la remise de l'état des essieux, timons et moyeux, appeler encore plusieurs fois ses charretiers qui, pris de cagnardise, l'entendaient mais ne se réveillaient pas. Il n'est point de serviteurs qui usent plus l'énergie de celui qui les dirige que l'africain ou l'asiatique des colonies : indocile par indolence, ses caprices surprennent et bouleversent toute prévoyance; pour avoir raison de ses humeurs sans cause, de ses paresses coquettes, il faut tour à tour le gronder comme un enfant, l'implorer comme un malade, l'amadouer comme un parent, le menacer comme un esclave. Brisée de fatigue avant l'aube, la pauvre veuve se jetait sur son prie-dieu, la tête dans les mains pendant une demi-heure.

Mais à mater sa négraille, madame Cébert avait contracté l'habitude et l'art du commandement. De tempérament elle était d'ailleurs faite pour donner des ordres : quoique née de trois générations de blancs des colonies anémiés par la fièvre, elle jouissait d'une carnation de blonde qui, aux heures d'énergie, s'enflammait d'une montée de sang violente à faire peur. L'ossature du visage carré, décharné au front, aux pommettes et à la mâchoire, accusait l'âpreté d'une ascendance de paysans normands que n'avaient pas adoucie les mollesses de l'existence créole. Toujours en camisole de percale noire, avec

ses cheveux très blancs derrière lesquels transparaissait son crâne rouge, avec ses yeux grondeurs et pointilleux comme ceux d'un juge de paix, elle tenait si peu de la femme que les élèves avaient la plus grande peine à l'évoquer jurant, à genoux, sous un voile de mousseline, l'obéissance entière à un mari. Cependant madame Cébert avait un garçon. Avec les piastres que lui rapportait son charroi, elle s'était flattée de faire donner à cet enfant unique l'instruction du Lycée de la capitale pour que, bachelier, il pût un jour occuper dans les Greffes, l'Enregistrement ou le Trésor, une de ces places qui, aux vieilles colonies, sont recherchées des mères beaucoup plus encore pour leur honorabilité que pour leur rémunération. Mais Édouard Cébert, dit Dadard, qui avait crû en force parmi les bœufs et les mulets, dans la fréquentation des charretiers débraillés, constamment entraîné par eux sur la grand'route, ne put s'assujettir à la discipline scolaire au chef-lieu, comme il ne dépouilla jamais une odeur d'écurie inhérente à sa peau. Madame Cébert qui, en toutes occasions, n'avait manqué de persévérance, renonça brutalement, dès la troisième escapade, à tout l'espoir de sa vie, elle le rappela et le campa à la direction du charroi. Comme le principal du collège de Saint-Pierre mourait à cette époque, par un coup de tête elle monta une école préparant pour le Lycée les enfants blancs du quartier. Et elle l'établit dans la maison dont les dépendances servaient déjà de hangar à ses bêtes.

C'était entre les troncs de manguiers, jamalacks, sapotiers, jackiers, dans le temps plantés bien à distance, que les garçons, entre les classes, prenaient leurs récréations... Peu tapageuses sous la direction d'une femme, elles étaient toujours interrompues par l'entrée ou la sortie d'un véhicule... Assise, un genou croisé sur l'autre, sous la vérandah, madame Cébert cessait alors de guetter les jeux : elle ajustait son lorgnon, inspectait au passage sabots des bêtes, harnais, roues, plaque de patente, observait ses charretiers sans paraître distinguer des nègres et mulâtres son fils Édouard debout, le fouet en main, dans la caisse. Ensuite, elle restait quelques instants les yeux fermés, se frottait les paupières qu'elle avait toujours violacées et, comme pour se décongestionner, se mettait à marcher en gendarme au milieu de ses élèves. Nu-tête, le

front plissé, elle ne regardait personne, s'endurcissant l'âme à l'âpre conscience de son métier par quoi elle s'était elle-même condamnée à faire des fils des autres ce qu'il ne lui avait pas été accordé de réaliser du sien.

Cette contrainte courageuse, dans laquelle se crispait madame Cébert, se trahissait en gestes secs, en regards durs, et donnait à son enseignement une tension de menace : à sentir une maîtresse se châtier soi-même avec rigueur, les élèves vivaient sous l'oppression d'une accablante sévérité, règle stricte des pensionnats créoles où les institutrices doivent réagir contre le laisser aller et la promiscuité au dehors avec les noirs mal élevés. Apprendre sa leçon à la maison avant et après le dîner, pour la réciter le lendemain, monter le matin à la pension en marmonnant le texte tandis qu'on grignote son pain — glacé par l'air froid qui coule des montagnes et la peur qu'il ne se creuse des vides dans la mémoire, se la débiter vite à soi-même à l'instant où l'on devine qu'on va être interrogé, se lever à l'appel avec un cœur qui bat si fort qu'on n'entend plus sa voix, porter la dictée au bureau de madame Cébert pour la correction, tout cela s'accomplissait comme par châtiment. Quand, par hasard, au cours d'un devoir, les élèves s'oubliaient à lever la tête, ils ne se reconnaissaient plus entre eux; les yeux de ceux qui, en cour, riaient à tout bout de champ, étaient anxieux; on avait le cœur étranglé par la certitude de recevoir des taloches. A ces instants les plaisirs des récréations, les bonheurs de la vie de famille, dimanches et vacances, étaient anéantis dans les cœurs : on se trouvait comme des orphelins, abandonnés esprit et corps aux sévices de madame Cébert. Et, humiliés d'être traités comme des enfants d'esclaves, ils subissaient, en se sentant prématurément vieillis, les rigueurs de l'enseignement qui devait faire d'eux des hommes capables par les manières, l'élocution, l'intelligence, de se maintenir toujours au-dessus des races de couleur.

Ah! ces classes plus bruyantes que les récréations! Madame Cébert, assise à sa chaire de bois noir, professait, une règle d'ébène en main : à chaque phrase elle en battait son bureau; de coups redoublés, quand une réponse se laissait attendre. Sa respiration haletait comme si elle allait étouffer sur place;

il faisait chaud à ne plus respirer dans la salle étroite dont le soleil brûlait les vitres. Soudain madame Cébert, en jetant sa chaise par terre, se levait, et, les veines bleues de son cou tendues à rompre, elle se campait derrière l'élève, et coups de poing sur le crâne, coups de règle sur les doigts, lui rabattait la tête sur le cahier jusqu'à ce que ses yeux en larmes vinssent mouiller le papier. En grinçant des dents elle criait : « Vous n'avez pourtant pas la caboche plus dure qu'une tête de nègre? Le premier petit noir des Frères de l'école gratuite ferait ce problème! » Au moins dix fois par jour tonnaient ces orages d'apoplexie après lesquels elle devait aller à la porte respirer; un Indien lui apportait de l'eau fraîche avec laquelle elle se tamponnait cou et front et, quand elle s'était remise à sa chaise, il fallait que tous sanglots s'arrêtassent court.

Ce n'était pas la classe des petits, mais celle des grands qui éclatait le plus en hurlements et trépignements, car on y enseignait la première année de latin. Madame Cébert avait appris de M. Lenain-Fournaise, magistrat, les éléments de cette langue morte et, au bout d'un an, traduisait *César* et le *De viris*. Elle était restée si étonnée d'y être vite parvenue, quoique femme, qu'elle nourrissait la mâle ambition de s'initier seule au grec. Les mères avaient, dans leur ménage, la plus juste admiration pour la force de tête de madame Cébert, et cela n'avait pas peu contribué au succès de son école.

Dans les rangs de la pension Cébert dont les passants admiraient la tenue, il y avait les enfants du Maire, du Président du tribunal et des magistrats, les fils des médecins et des directeurs des Sucreries et Caféeries. Deux siècles d'intimité dans le paradisiaque exil de la colonie prêtaient un air de consanguinité aux visages de ces enfants nés de parents émigrés jadis de Normandie, Provence, Bretagne, Aquitaine et Picardie, à qui le soleil du Tropique laisse leur blondeur jusqu'à quinze ans.

— Deux heures de retenue après la messe au premier que j'entends parler sur les rangs! — cria madame Cébert en ouvrant son parasol de mérinos.

Presque tout le temps, tandis qu'on suivait la rue Nationale sur laquelle descendaient les perrons fleuris des barreaux à

liane aurore, on marchait comme dans un sous-bois au matin. Les abeilles bourdonnaient dans les balais de cire des palmiers en fleurs; à chaque coin de rue on voyait au loin rouler une calèche vers l'église et, par-dessus le sable du bord de la mer, la rade bleue que rayaient des courants blancs.

Au moment où la pension longeait les filaos de la Cure, aussi austères sur l'azur que des cyprès, madame Cébert commanda :

— Halte!

Un milord arrivait à grande vitesse de la campagne par la rue de la Plaine. Aussitôt que le cocher eut aperçu le pensionnat, il serra précipitamment le frein, sauta du siège, et vint parler bas à madame Cébert.

— Alexis Balzamet — appela-t-elle, — sortez des rangs!

— Voilà, Madame!

Un joli petit élève, mince dans un veston trop long, la cravate noire, se présenta. Devant la Directrice il ôta son vaste chapeau de paille : la surprise avait rougi son front, mais les joues restaient pâles et il levait un peu inquiètement vers sa maîtresse de grands yeux de douceur.

— Aujourd'hui vous n'attendrez pas la fin de la messe pour monter chez votre oncle. Partez immédiatement; la voiture est venue vous chercher... Bonjour!

Elle criait aussitôt :

— Allons, les petits de devant, marchons maintenant! Pierre Desrades, remplacez Balzamet, et, derrière, qu'on referme les rangs en bon ordre... Il est tout à fait inutile de retourner la tête!

Dans le ciel où clapaient les ailes des pigeons bayadères, les cloches de la paroisse sonnaient les derniers sons de la messe. C'est ce moment qu'attendait madame Cébert pour faire son entrée dans l'église, afin que les mères, assises, ayant eu le temps d'ouvrir leur éventail, jouissent de la satisfaction de voir défiler les écoliers, au milieu de la grand'nef, pas à pas et sages comme des enfants de France dans leur tenue de société.

II

L'HABITATION

— Chouza, — demanda Alexis, — qu'est-ce qui est donc arrivé là-haut?

Le Cafre ne répondit pas d'abord, les yeux sur ses mules. En vieux cocher de la famille qui voulait prendre des ménagements avec l'enfant, il cherchait...

— La bande de bœufs l'a échappé du parc hier — dit-il d'une voix creuse.

— Ah! et pourquoi?

— Le gardien de bœufs avait bu l'arak.

— Mais le colon commandeur n'était pas là?

— Non, il veillait votre tonton parce que, depuis deux jours, il est en bas avec l'hydropisie. Il ne cause plus, il dort à mort! Vos tantines n'ont pas voulu venir. Les autres m'ont envoyé chercher après vous.

— Pauvre tonton Médéric! — fit Alexis. — Heureusement il n'a jamais été malade — et il s'enfonça dans le coin du grand milord.

Avec l'agréable illusion qu'ont les enfants, en voiture, d'être les possesseurs des terres qu'ils parcourent, il ne regardait rien de cette route que depuis deux ans il montait tous les dimanches matins. Il se laissait baigner dans la fraîcheur endormante qui lui donnait parfois l'impression d'avoir froid dans le cœur, tant l'air vif des montagnes tranchait.

Il venait d'avoir douze ans. Une prédisposition raffinée à la langueur éployait son corps fluet. Les mains traînant sur le coussin, la tête, recherchant aussitôt où s'appuyer, posée sur le drap bleu de la capote, c'était cette inconsciente grâce des gestes qu'inspire l'habituelle solitude aux enfants qui s'y blottissent par câlinerie. Sous le nez, la plus délicate bouche rêvait, juste entr'ouverte sur de petites nacres carrées. Les longs yeux noirs, qu'on sentait aggravés de projets intérieurs, éclairaient sa figure très blanche d'une lueur de désolation distraite; elle poignait d'autant plus que cette expression d'égarement naïf

ne bouleversait pas la suavité du visage. Sous la pâleur de son teint, le sang rose était si timide qu'on devinait, à voir Alexis, qu'il ignorait les gaîtés brusques de l'enfance; c'était une chair orpheline, teintée de veines bleues, une figure abandonnée sur laquelle ni les mains maternelles ni les baisers n'avaient fait fleurir la sève.

De son père, parti de la colonie à la suite de mauvaises affaires, mort à trente ans de la bilieuse hématurite sur la côte de Madagascar où il avait désespérément essayé d'organiser un trafic de bœufs, il ne se formait aucune image. De sa mère, éteinte d'anémie quand il avait cinq ans, il conservait seulement le souvenir d'un jasmin qu'il avait cueilli dans une petite cour pour le lui offrir. La maman — autour de laquelle se groupent pour l'âme d'un enfant les souvenirs qui parfumeront toute la vie — s'étant effacée de bonne heure de son existence, il n'y avait pas de passé dans son esprit comme il n'y avait pas de mère dans son cœur. Il ne se connaissait de parents que ses deux vieilles tantes Balzamet. Elles habitaient la ville, brouillées avec leur frère Médéric qui résidait sur ses terres plantées en café et en géranium. Comme il était son filleul, tonton Médéric avait promis, au lit de mort de sa belle-sœur, de se charger de l'éducation d'Alexis et pourvoyait aux frais de son entretien en tant que pensionnaire chez madame Cébert.

Tonton Médéric avait bon cœur, mais il était bon comme il était sédentaire, par une paralysie de l'esprit qui l'empêchait de faire même un geste pour voir s'il contentait le monde autour de lui. Vieux garçon de cinquante ans, grand et flasque, voûté, avec des yeux traînants, blafards et taciturnes, il vivait dans l'ombre, loin des autres, toujours en savates, affecté de manie casanière comme d'une idée noire. Il ne recherchait la société ni des blancs de la ville, camarades de jeunesse, ni des petits-blancs des hauts qui achetaient son café et son géranium; il ne se trouvait bien qu'allongé dans son fauteuil, goûtant, paupières baissées, comme une douceur d'opium, ce silence épandu sur la campagne créole, où, dans la sombre torpeur qui tombe du ciel sur les plantations, les paons seuls crient pour annoncer le tonnerre et la pluie qui descend des bois.

Le long de la route des Six-Cents où roulait le milord, le soleil étincelait dans les vétivers. Au fond des vergers crépus de bibasiers et de letchys, les vitres des fenêtres, les cases couvertes en fer-blanc ruisselaient encore de la rosée nocturne. La terre mouillée sentait l'héliotrope. Près du tambour d'eau, des jeunes gens rosés, en complet de drap noir, œillets à la boutonnière, causaient avec des nègres, familiers dans la bienveillance de la richesse répartie en le village. Leurs habitations fleuries se succédaient, innombrables, enchâssant les paillottes des gens de couleur sur lesquelles pendaient les régimes mûrissants de leurs bananiers et les grappes de bancouliers centenaires. Sous l'abondance des arbres les Cafres pauvres plaisantaient, assis dehors sur les pilons à riz, parmi leurs poules et chiens, la femme debout au seuil des boucans. Les mamans à poufs et les petites filles en indiennes roses, qui revenaient de la chapelle, regardaient trotter les alezans et souriaient à Alexis. Les grandsjackiers, reliés par des arcs-en-ciel de toiles d'araignée, étaient encore engourdis dans un sommeil gelé ; mais les serins du pays dans les camphriers, les bengalis dans les fataques, les moutardiers dans le lastron, les tourterelles malgaches au fond des roches, chantaient partout. C'était, sur la transparence du ciel liserant la fougère des lointaines forêts et des plaines de mousses, toute une scintillation de bruits au-dessus de la terre. Et, au bout de la route, la montagne qui descendait de la Plaine comme un lourd torrent de granit bleu versait dans des cirques irisés ses cascades de mornes.

Quand l'équipage s'arrêta à la porte de la maison, tous les engagés de l'habitation, malgaches et mozambiques, venus entourer la mort qui leur est occasion de congé et de libations au tambour, accroupis, grognaient sourdement.

Alexis entra dans le salon. Spacieux et bas, il y traînait une odeur de chien. Plusieurs noirs emballaient dans des paniers vaisselle, bouteilles de vin et linge par piles. Chaises, fauteuils, guéridons, tableaux, arrachés des cloisons, gisaient cordés en tas.

Inquiet, il pénétra dans la chambre de son oncle. A peine eut-il tourné le loquet, il le vit, allongé dans les draps, jaune comme un Chinois à la lueur fixe d'une chandelle. Une grande

mulâtresse de trente ans qu'il n'avait jamais rencontrée se dressa devant lui : sur sa blouse rouge ses cheveux étaient délacés, crépus; ses yeux de chatte enfiévrée par l'insomnie, le fixaient, verts.

— Ma foi! vous arrivez à temps! — fit-elle d'une voix sifflante, aussi effrontée que si elle le connaissait depuis longtemps; — Votre tonton vient de passer sec!

Et, pressée, les savates claquant à ses talons, elle disparut dans les pièces voisines. Des armoires s'y ouvraient en grinçant et elle criait :

— Enlevez, enlevez vite, emportez-moi tout ce qui vous tombera sous la main!

Dehors les Cafrines se lamentaient.

Dans la chambre où l'oncle Médéric avait dormi la moitié de sa vie qui, même le jour, n'était guère qu'un sommeil blafard, portes et fenêtres demeuraient fermées comme si c'était la nuit... Sur le lit d'acajou le corps, ventre haut sous la toile blanche comme trois oreillers en tas, reposait, raidi, dans l'odeur sépulcrale de l'acide phénique. Alexis s'approcha, baisa le cadavre au front. Sa bouche éprouva cette congélation de la chair morte qui semble soudain, des lèvres, monter le long des veines et pétrifier dans notre cœur la source chaude du sang; aussitôt, pressé de respirer le grand air, il voulut sortir. On murmura derrière lui.

Deux enfants mulâtres étaient postés là, sur des sièges. Le garçon pouvait avoir son âge, la petite fille huit ans. Leurs yeux rôdaient : immobiles, comme en pénitence, ils étaient lassés à ne plus savoir que regarder dans cette chambre obscure. Le visage endolori, avec les attitudes souffreteuses des jeunes métis riches, ils le considéraient comme quelqu'un qu'ils connaissaient. Décontenancé, Alexis s'assit dans un fauteuil. Alors, la petite fille, en se frottant les yeux, glissa de son tabouret et se mit à marcher sur le parquet... Nu-pieds comme les enfants des domestiques, elle se murmurait quelque chose, comme pour extérioriser par un bruit, si imperceptible fût-il, les idées de terreur enfermées en elle par cette captivité près d'un mort. Elle s'approcha d'Alexis, et mettant la main sur son costume elle dit en lui indiquant mystérieusement le lit :

— Ça c'est mon papa!

Le frère, immobile sur sa chaise, prononça d'une voix chétive :

— Titine, viens ici; maman va te donner une rincée si tu causes fort! Maman n'a pas dit à toi qu'il fallait veiller sans faire tapage le corps de Papa?

Déconcerté, Alexis sortit.

De la maison, un sentier de dahlias entre les goyaviers violets conduisait à l'Argamasse où, comme à l'ordinaire, mûrissait au soleil la pullulante vendange du café récolté. Les grains versés de la veille luisaient en piles pourpres; ceux que les pieds des femmes malgaches avaient fanés fermentaient, lie de vin. L'aigre odeur de marc en montait à la tête. Derrière le magasin du commandeur, élevé sur pilotis à cause des rats, pintades, poules et pigeons picoraient sous le hangar où les noirs tournent les moulins ventilateurs et enfoncent par saccades le calaou dans les rangs de mortiers. C'était le ronflement de ce cabanon qui, dans la semaine, donnait le bruit de la vie à la propriété Balzamet, un des plus anciens établissements de l'île. Quand on n'y travaillait pas, on aurait dit qu'il n'y avait plus un chien dans toute la campagne. Autour de l'aire où les brigades, en sifflant, chargeaient pour la France les balles et ballotins, des touffes de bananiers malgaches appuyaient sur des fourches leurs régimes verts. Devant l'énorme jarre qui conservait l'eau de pluie, barbotaient les canards. Et, tout de suite derrière les remises où nichaient les oies, commençait la forêt de caféiers qui moutonnait sombrement jusqu'aux crêtes.

Cris de paons, aboiements de dogues, coups de fusils que les Malgaches tiraient à la mort, chaque résonnance pénétrait le cœur d'un long frisson. A peine éloigné, Alexis se sentit soudain égaré, étreint par cette lourdeur de la terre créole où il semble que les chaleurs de l'été couvent leurs orages et les pluies de l'hivernage leurs pesantes averses. Pour la mort de tonton Médéric, que cette atmosphère avait rendu depuis longtemps presque muet, il semblait que toute la campagne s'enterrât dans le plus profond silence!

« Alors, ce sont ses bâtards? » pensait-il. Et, tout à la révéla-

tion du secret de famille qui venait de lui donner des cousins de sang mêlé, il oubliait de réfléchir à la perte de son oncle.

A la Butte, il s'assit devant la Vue.

Au-dessous des camphriers sombres, la route, au soleil, lovait un contour large dans la poussière. Puis les champs rectangulaires de café, traversés par les bordures de vacois; les plateaux de manioc rouge, hérissés de boucans cafres; les longues savanes de maïs zébrées par les allées dorées de cocotiers; les mille carreaux de cannes, quadrillés en tout sens comme des nattes de paille, autour des Sucreries jusqu'au Canal de la ville; le Quartier, touffu comme un verger, d'où éclataient les murs blancs de l'Église, de la Mairie, de l'École des Frères et de la Gendarmerie; les potagers malabares, à l'abri derrière les haies de cactus : toute la terre de l'île, choyée par deux siècles de plantation, descendait, vermeille, vers l'océan qui remplissait l'horizon d'un silence bleu. A la Pointe, la Rivière de la Plaine, de ses bras d'argent, enlaçait des plages de sable cendré. Et de la mer bleue, sans bruit de lames, la Montagne bleue, sans brume de ravine, avec le doux élan de ses pitons, sans défaillance, montait vers le firmament sans nuages.

Le calme des choses propageait en Alexis l'impression que tout autour de lui était *trop large* et qu'il ne se reliait à rien de ce qui l'entourait. Dans un vertige de bonté, il donnait son cœur à tout ce qu'il voyait, se transportait en imagination partout où se posaient ses yeux, s'éparpillait en lumière; puis, brusquement, comme par la peur de se fondre dans l'azur, contractant son âme pour se prouver qu'il existait, il se mettait à se réciter ses leçons... Pour apprendre, Alexis, à l'école, avant d'ouvrir un livre, était affolé de découragement par la certitude de ne pas réussir. Plus amèrement qu'à tout autre occasion, il éprouvait jusqu'au fond sa misère d'orphelin; il y avait du deuil sur son esprit. Cependant, à mesure qu'il se pénétrait de sa leçon, sa tristesse s'écoulait, comme on sent son cœur après les sanglots calmer ses pulsations, et son intelligence s'éclaircissait comme les yeux sur le monde après qu'on a pleuré. Sans savoir pourquoi, il avait alors l'illusion d'oublier ce qui désolait le plus son enfance et, dans l'exalta-

tion, il jouissait de soi-même, de l'école, de la vie, jusqu'à siffler, jusqu'à chanter. Dans une renaissance au bonheur qui était le triomphe de sa solitude, il marchait, marchait... Ni tante Zoé, ni tante Zélie ni même tonton Médéric, ne lui témoignaient jamais quelque plaisir de ce qu'il fût le meilleur petit élève; madame Cébert, par économie, ne donnait pas de prix et, par rigueur, n'adressait pas de félicitations : comme son éducation avait été sevrée de caresses, son instruction l'était de récompenses. C'était d'autant plus dur qu'il lui demandait toute la chaleur d'intimité et les encouragements qu'on attend de ses parents, parce que ses livres, son instruction étaient pour lui toute sa famille.

— Alexis! Alexis! — cria-t-on. — Déjeuner est paré!

C'était la voix de la mulâtresse aux yeux verts.

Dans la salle à tapisserie bleue où Alexis prenait ses repas tous les dimanches, seul en face de son oncle, les enfants, déjà assis devant la table, mangeaient avec cette gêne qu'ont les enfants des noirs, esclaves de leurs chaises, à manier la fourchette. Leur maman servit Alexis, impatiente et taciturne comme une cuisinière. Par la porte entr'ouverte, pour ne voir ni cette femme ni les petis métis, Alexis tenait les yeux fixés sur le canapé du salon où l'on avait traîné le corps. La volonté de s'attrister le repliait sur lui-même.

...Tonton Médéric était habillé comme jamais il ne l'avait vu : on lui avait mis sa redingote noire, un pantalon de fantaisie, des bottines vernies. C'était ainsi qu'il avait dû faire toilette pour les enterrements de la famille... Alexis eut soudain envie de fuir! A ce coin de table dont le bois lui glaçait les mains, égaré entre cette femme étrange et ces enfants hébétés, sans personne de sa race près de lui, il s'efforçait de mâcher, mais sa gorge se contractait. Il essayait de regarder par la fenêtre les forêts de palmiers qui, au bord des remparts, de toutes leurs feuilles agitées par le vent de la ravine, avaient l'air de battre des ailes vers les gorges de la Montagne.

Il se leva, se dirigea vers le salon. La flamme de deux bougies éclairait la mâchoire de son oncle en palpitant, si faiblement... si tristement... qu'une grande plainte monta en lui comme du fond de son enfance... Comprenant alors la mort, il pleura dans l'ombre.

Cependant la fillette qui l'avait suivi s'en retourna vers sa mère.

— Ah! il peut bien gueuler! — cria celle-ci, de la salle à manger. — Qu'il verse toutes les larmes de son corps, car il pourra dire qu'il a perdu son ange gardien!

Et elle ajouta avec rancune :

— Je voudrais bien savoir si ses tantines à cette heure vont payer son école!

A ces mots : « payer son école », Alexis se dressa, fermant les yeux, comme frappé dans l'âme. En un effarement funèbre où il ne sut s'il allait crier, courir, se jeter sur un fauteuil, avec un besoin fou de ne plus entendre, de ne plus voir, il s'abattit à genoux devant le canapé, il saisit la main de son oncle, la couvrit de baisers, interrogeant désespérément le visage de ses yeux brillants de larmes, et de son cœur jaillit :

— Tonton Médéric, tonton Médéric! qui? qui paiera mon école?

III

LE SALON DE FAMILLE

Bougie à bougie, les candélabres s'allumèrent dans l'immense glace à cadre d'or. Les housses raides des chaises rangées en ovale, l'émail vert et rose des vases de Chine, portant des gerbes de fleurs éternelles des pampas sur la table vernie du piano-à-queue, s'éclairèrent du feu des flambeaux tremblants en lueurs de prismes aux pendeloques du grand lustre de Venise. La solennité du mobilier massif sculpté dans l'Inde, indérangé depuis des ans, une odeur de vieux bois de santal et d'antiquités, imposait à ce salon la tristesse d'un musée de famille qui, en concentrant les soins pieux des vivants, devait se conserver intact sous leurs yeux pour demeurer après leur trépas tel qu'il avait été avant leur naissance. Un énorme tableau, dressé en face de la glace, y réflétait une dizaine de grands-parents à visage d'albâtre, engoncés dans des costumes de deuil. Par leur présence muette le salon apparaissait, au centre de la maison, comme le tombeau de

la famille : on ne l'illuminait qu'aux jours de cérémonie. Et les chaises, dans le silence chauffé seulement par la flamme des chandelles, avaient l'air de veiller, comme un mort étendu au milieu d'elles, le canapé tendu de dentelle blanche sur lequel avaient été exposés les corps de tous les Balzamet.

Les deux demoiselles Zoé et Zélie, ayant allumé chacune un candélabre, s'assirent en même temps l'une en face de l'autre. Et, tranquillement, en attendant la visite, leurs longues mains blêmes pareillement croisées sur leur casaquin noir, elles se regardèrent l'une dans l'autre comme dans un miroir...

Zoé avait quarante-cinq ans révolus et Zélie avançait vers la quarantaine, mais personne ne pouvait deviner quelle était l'aînée, car le temps, pas plus que la nature, n'avait réussi à distinguer ces deux fausses-jumelles, que l'espace non plus n'avait jamais séparées. Sous la coiffure à rouleaux, tombant en breloques de vieux cheveux derrière les oreilles à dormeuses, le même visage aux joues extraordinairement allongées, les pareils yeux noirs, hagards, ensevelis dans un teint de cire, l'identique voix figée et une égale marche de somnambules. Non seulement la constitution physique de ces deux créatures tardigrades donnait aux gens de la ville, friands de se moquer, l'impression d'une nature dont le mécanisme radotait de vieillesse, non seulement leur figure présentait à la vue des yeux dessinés à l'arrière-mode, un nez à grains de beauté, toute une harmonie d'humanité rococo qu'on croyait à jamais reléguée au fond des caveaux comme les robes malakoff et les palanquins le sont au fond des caves : mais les deux Balzamet ne s'affublaient que de défroques soigneusement surannées. Pour se rendre le dimanche à l'église, où elles allaient séparément entendre la messe afin de n'avoir à payer que l'abonnement d'une place, elles exposaient à la clarté des chaussées des jupes courtes à volants de guipure, des casaquins de jaconas noir brochés, sur les deux pans de la basquine, d'une paire de bouquets de fleurs verts et rouges, des écharpes de moire jaune nouées en papillons sur la taille, et, tenues très haut, bien au-dessus des capotes à colibris, de toutes petites ombrelles gorge de pigeon à manche d'ivoire. Le grand air de dignité distraite avec lequel elles portaient, comme deux mannequins, les vieux costumes défunts de la colonie, exci-

tait dans l'église le rire de la paroisse. Aux sorties d'offices les négrillons de l'école des Frères couraient au-devant d'elles, leur ménageant de coin de rue en coin de rue, en trépignant, un succès de « mardi gras ».

Par miracle, pour elles, le temps de leur adolescence durait toujours. N'ayant jamais été mises en pension où elles auraient pu frayer avec des compagnes de leur âge, elles avaient été élevées *dans* la maison par leur mère qui les tenait assises à droite et à gauche de son fauteuil, car elle faisait trop souvent le mauvais rêve qu'on lui rapportait le cadavre d'une de ses filles noyée dans le grand bassin de la cour. Quand, à sa mort, elles furent obligées de sortir de cet immeuble dont elles ne s'étaient jamais absentées un jour ni une nuit, ce fut pour elles une émotion d'anéantissement aussi effarante qu'à la disparition de leur mère. Dans la nouvelle case, avec une activité maniaque, les deux bigotes du culte de la famille s'appliquèrent à reconstituer un intérieur en tous points semblable ; il y eut au premier « la chambre de maman », « la chambre de papa » avec lits, armoire, table à toilette aux mêmes places, et elles s'habituèrent à l'idée de vivre orphelines quand elles purent circuler en s'y orientant absolument comme dans le sanctuaire de leur berceau. Seulement, par une horreur pour la maladie de peau qui les empêchait de communier avec tout le monde à la sainte table des noirs et des blancs, les deux « ladres » n'ouvraient les portes qu'en y piquant des fourchettes d'une argenterie devenue beaucoup trop nombreuse pour elles deux. Afin de ne point fréquenter chez des modistes, de ne pas sortir, de dissimuler aussi qu'elles étaient riches, elles trouvaient un charme dévotieux à ne revêtir que les robes dans lesquelles leur mère les avait vues et plus tard celles dans lesquelles elles avaient vu leur mère. Elles en étaient ainsi arrivées, aussi scrupuleusement que les froides chenilles se tissent un cocon de soie protectrice, à s'envelopper dans l'illusion d'une continuelle jeunesse. Très riches, mais ignorant les affaires, elles songeaient à leur avenir avec une ferveur inquiète de vierges. Brouillées avec leur frère Médéric parce qu'il était « tombé à la négraille », comme avec leur belle-sœur, la mère d'Alexis, parce que cette femme avait entraîné leur autre frère dans un « mariage d'amour »,

chacune des célibataires assuma la responsabilité de songer à la protection de l'autre. Elles ne vivaient plus que pour se « gâter », comme deux petites sœurs bien unies qui sentaient au-dessus de leurs têtes à boucles la bénédiction de leur maman.

— Tantines, tantines! — cria en entrant Alexis. — Voilà madame Cébert!

C'était le premier élan qu'il avait vers les vieilles filles depuis trois jours qu'il habitait chez elles, tournant vainement autour de leur silence pour savoir ce qu'on allait décider de lui.

— Eh bien! laissez-la venir! — dit Zoé en exprimant leur contrariété de recevoir une étrangère.

En voisine, madame Cébert arrivait nu-tête. Pris de sa fièvre studieuse à revoir sa maîtresse après plusieurs jours d'oisiveté inquiète, Alexis s'assit près d'elle, et il écoutait sa voix prononcer avec une étrange douceur les compliments de condoléance sur la mort de son oncle... quand tante Zoé l'interrompit :

— Madame Cébert, nous serions heureuses d'apprendre ce que vous pensez du fils de notre frère, Alexis.

— Oui, nous serions heureuses, — reprit en écho tante Zélie.

Madame Cébert regarda Zélie, Zoé, et, la gorge étranglée, répondit avec quelque vivacité :

— Mon Dieu, Mesdemoiselles, si vous avez consulté les carnets de notes d'Alexis, vous devez être au courant de son travail. Il est on ne peut plus satisfaisant! Je ne le dis pas pour l'inviter à se reposer sur ses lauriers, bien au contraire, mais pour qu'il s'efforce de faire de plus en plus honneur à mon pensionnat : Alexis est jusqu'ici de beaucoup le meilleur élève de la Division A.

— Parce que le Conseil de famille, — continua tante Zoé en gardant les yeux baissés, — après la mort de monsieur Médéric Balzamet, nous a laissé sur les bras l'éducation de cet enfant... C'est pour nous quelque chose d'aussi inattendu qu'embarrassant. Voilà pourquoi nous avons pensé d'abord à vous interroger. Si notre neveu n'a pas tiré de votre école tout le bienfait qu'on peut attendre...

— Il a déjà douze ans, — ajouta tante Zélie.

Madame Cébert, toujours impatiente et mal préparée par une journée de lutte à pénétrer ce qu'on voulait exactement d'elle, regarda Alexis pour deviner au visage de l'enfant, qu'elle connaissait, les intentions des tantes réputées « phénoménales », qu'elle n'avait jamais approchées. Ses yeux, sans lassitude, fixaient les yeux de sa directrice d'école : sa figure seulement plus pâle avait, de ses paupières aux joues, ce secret tremblement que donne à l'enfant la mélancolie des proches départs... Vite, madame Cébert comprit que, pour ne point avoir l'ennui de le prendre chez elles comme externe, les deux vieilles filles avaient décidé de l'expédier comme pensionnaire au Lycée :

— Je vous demande pardon, Mesdemoiselles, — dit-elle, — mais vous ne vous rappelez peut-être pas qu'Alexis n'a pas encore atteint chez moi sa dernière année et qu'il doit, l'année prochaine seulement, entrer dans ma classe de Latin? Alexis est une nature d'enfant spéciale : il est certains grands pas sur le chemin de l'instruction que, tel que je le sais, impressionnable à l'extrême, il ne pourra faire que guidé par des personnes à qui il se sera attaché dès l'enfance... L'étude du latin en est un. Ah! il y aura encore pour nous, acheva-t-elle, en se tournant vers Alexis, bien des grosses crises de larmes! Mais on fera un jour de bonnes versions et de bons thèmes latins, comme on présente aujourd'hui des devoirs français sans faute!

Alexis s'était levé, incapable de sourire ainsi qu'il aurait voulu à sa maîtresse, et il alla s'asseoir loin, comme si ce qui se disait se débattait trop près de son cœur. A ce moment le crieur de nuit, arrêté au coin de la rue, pour effrayer les voleurs, clama l'heure d'une voix qui se prolongeait... Interdit, Alexis s'adossa à la porte, et vit, les yeux grands ouverts, comme au passage d'un courant d'air, la lumière de toutes les bougies trembler dans le miroir.

— Madame Cébert, — formula Zoé, — nous ne saurions assez vous remercier des soins que vous avez donnés à notre neveu. Mais aujourd'hui que cette mort nous laisse seules à nous occuper des intérêts de la famille, nous nous voyons obligées de songer très sérieusement à l'avenir. L'une et l'autre nous avons longuement réfléchi et malgré tous nos

regrets, nos avons trouvé que le plus raisonnable était de vous reprendre Alexis.

— Bien, — coupa madame Cébert. — Mais où le mettrez-vous? — ajouta-t-elle les yeux troubles d'humiliation.

— Nous ne nous sommes pas encore décidées : à l'École laïque ou à l'École des Frères.

— A l'école... des Frères! — cria madame Cébert.

Elle s'était dressée, toute écarlate, comme quand elle jaillissait de son bureau pour se précipiter sur un élève. Elle chercha où était Alexis et, l'ayant découvert appuyé à une porte, les yeux égarés dans le visage blanc d'angoisse :

— Alexis, — fit-elle avec autorité, — sortez du salon : allez m'attendre dans la cour!

— Mesdemoiselles, — reprit-elle, — la parfaite confiance que j'ai dans l'avenir me fait un devoir d'insister de toutes mes forces auprès de vous, pour que vous ne brisiez pas la vie d'un petit être de cœur et d'intelligence comme Alexis. Vous ne connaissez pas les enfants, mais moi qui en ai élevé pendant dix ans, je vous garantis, je vous fais le serment qu'Alexis méritera au delà de toutes espérances les sacrifices qu'on aura faits pour lui...

Sa gorge s'éraillait.

— C'est une question bien délicate pour des personnes dénuées comme nous de tout conseil, — marmotta Zoé.

— Justement, je vous en supplie, — dit madame Cébert, — cherchons alors ensemble la meilleure façon de préserver l'avenir d'Alexis. Au fond nous n'avons besoin de prendre une décision que pour une année...

— Comment, une année? — reprit Zoé.

— Mais, — déclara madame Cébert, — mon intention a toujours été de préparer Alexis pour les examens qui donnent droit à une bourse au Lycée! Je mets ma main au feu que ce sera un succès pour lui et pour mon école.

— Vous croyez... — fit Zoé, — mais nous, nous n'avons pas le droit que vous prenez d'escompter ainsi l'incertain. Et si Alexis, impressionnable comme vous dites, n'était pas reçu? Il faudrait payer ses classes pendant six ans au Lycée car on serait entraîné ensuite à ne pas arrêter ses études et l'état de nos affaires se trouverait en danger!...

— Mais en quoi? mais comment?... — demanda madame Cébert.

Elle était affolée: son cerveau de plus en plus congestionné ne pouvait comprendre pareilles inquiétudes chez des vieilles qu'elle savait richardes. Brusquement, à un de ces réflexes prompts par lesquels elle réagissait contre la poussée de sang que toute discussion provoquait en elle, elle changea de voix, et, devenue calme :

— Permettez, Mesdemoiselles : il n'est plus question de rien de tout cela. C'est maintenant moi qui vous demande comme un service de me laisser l'éducation d'Alexis : vous n'auriez rien à payer. Je fais de sa carrière une question de volonté et de bonheur personnels. Alexis! — cria-t-elle?

— Laissez, — fit Zélie avec grimace, et pour couvrir sa voix elle conclut : — Nous réfléchirons, Madame.

Zoé regarda sa cadette et, comme si elle la soupçonnait d'être prête à céder par manque d'usage du monde en face de l'étrangère :

— Ma sœur Zélie, — prononça-t-elle. — est plus jeune que moi et ma mère en mourant m'a laissé le soin de veiller sur elle et de la défendre au besoin contre elle-même! — Elle s'arrêta, puis d'une voix pincée : — Quant à accepter votre proposition de prendre Alexis pour rien, il n'y faut pas penser. On n'a jamais fait de charité à notre famille, je ne désire pas qu'on nous en fasse à nous. Précisément, nous ne voulons pas qu'on nous la fasse aujourd'hui, si petite soit-elle, pour qu'on n'ait pas à nous la faire plus grande un jour.

— Cette charité que vous ne voulez pas accepter de moi, vous irez cependant avec complaisance la demander aux Frères, qui sont là pour recueillir les enfants de noirs et les enfants abandonnés?... Écoutez : je ne puis pas vous dire qu'en le mettant chez les Frères, vous tuerez cet enfant délicat, mais il est certain que vous le tuez en ce moment dans son avenir, en lui enlevant le droit d'arriver un jour aux postes de considération qui sont destinés aux enfants blancs...

Elle voulait leur énumérer les différentes situations qu'il pourrait occuper, ayant obtenu au lycée le diplôme de bachelier; mais elle se rendit compte que les deux vieilles séquestrées ignoraient plus encore que des écoliers de dix ans l'organisation

sociale d'une ville. Démontée par cette ignorance encore plus que révoltée, elle leur dit d'une voix de justice qui s'efforçait d'être calme :

— Un jour, en face de vous-même et en face de l'opinion, vous comprendrez que votre neveu sera devenu un déclassé par votre faute, petit comptable chez un boutiquier arabe ou commis de quincaillerie!... En tout cas, je ne laisserai pas la ville croire que c'est moi qui, par avarice, ai mis Alexis à la porte de ma pension!

Les deux sœurs demeurèrent muettes d'irritation. Que cette étrangère, pour les pousser à engager leur destinée, fût venue les menacer chez elles de l'opinion de la ville, à qui elles gardaient secrètement rancune de tous les scandales soulevés par leurs toilettes!... Zoé, la première, dressa la tête :

— Pour mettre fin à cette discussion qui a duré beaucoup trop tard, permettez-moi de vous dire, madame Cébert, que nous trouvons votre insistance déplacée. Vous semblez attacher une importance vraiment très grande à ce que notre neveu n'apprenne pas le latin et n'aille pas au Lycée; vous y attachez même un point d'honneur, mais monsieur Édouard Cébert, votre fils, est-il un déclassé parce qu'on le voit faire claquer son fouet sur sa charrette dans les rues de la ville, et transporter lui-même ses cannes aux Sucreries? Nous ne le pensons pas...

— C'est ça; c'est ça! — gronda rageusement madame Cébert. — J'aurais dû me douter que vous étiez des sorcières aussi sordides que ridicules!

De ses mains tremblantes elle ramassa sa frileuse à ses pieds. Elle la noua autour de son cou à s'étrangler. Elle était sur le seuil de la cour quand elle rencontra Alexis. Pour ne pas voir la figure de l'enfant, elle lui prit la tête et, l'inclinant, la baisa aux cheveux :

— Mon enfant, — souffla-t-elle, — j'ai fait tout ce que j'ai pu; je suis en nage, et je n'ai pas réussi!

Debout, Alexis la regarda s'en aller.

Il était trop bouleversé, comme par un cauchemar, pour avoir la force de croire à rien de réel : et machinalement, il regardait vers les étoiles ainsi qu'ont coutume de faire les enfants en y cherchant toujours celle sous laquelle ils sont nés...

Derrière les vitres, les deux tantes, éteignant une à une les bougies qui avaient trop brûlé, avec satisfaction rendaient à l'ombre le grand salon de famille.

IV

LES CHERS FRÈRES

La récréation du lundi matin, qui durait de sept heures à huit, était de toutes, à l'École des Frères, la plus difficile à surveiller, car les petits noirs, descendus de tous les remparts de la ville, s'y jetaient mordus d'une rage de plaisir et de cris à se retrouver après le dimanche. Les enfants des laveuses de Casa-Bona, qui avaient passé l'après-midi dans les champs à sabouler fruits, oiseaux et gardiens, l'engeance des pêcheurs de la Ravine-Blanche et de Terre-Sainte qui avaient filé en radeaux décrocher sur les récifs les moules et les poulpes, la marmaille des servantes qui, après vêpres, avait boucané les nids de guêpes dans les emplacements, excité des batailles entre les coqs, ravagé sur les quais du Port dans les bateaux de tabac en grimpant aux cordages, couru boire le sang de bœuf à l'Abattoir, déchaînaient un tapage de bazar sous les manguiers et les caoutchoucs. La longue façade de l'École, ancien palais de la Compagnie des Indes bâti par La Bourdonnais, brillait au soleil du matin de cette blancheur, sur le ciel outremer, propre aux églises coloniales. Au fond de la cour, la chapelle éclairait du reflet de ses vitraux jaune safran une haie de bonnets-de-prêtre très verts. Avec des hurlements de guerre qui déchiraient les feuillages, comme s'ils venaient de s'échapper de prison, des escouades de petits noirs en percale bleue à ceinturon de cuir se précipitaient, formés aussitôt en masse par l'instinct frondeur des noirs, « mettaient à la presse » quelques-uns des leurs contre un tronc rugueux, s'écrasaient contre un mur. La blancheur des rabats claquait sur les soutanes des Frères : ils gesticulaient puis disparaissaient, emportés dans le tournoiement des bandes qui, battant la terre de leurs pieds nus, les abasourdissaient dans des rondes braillardes.

Alexis Balzamet était quelque part dans ces bagarres. Il venait de sortir de chez le Directeur : frère Hyacinthe avait lu la « demande d'entrée » écrite par Zoé ; et il l'avait désigné pour la première division, celle de frère Jérémie... Des yeux Alexis cherchait ce maître, mais le brouhaha des jeux l'empêchait rien de voir. Il restait abasourdi, ahuri!... Pour les jeunes blancs les jeux sont des récréations agréables, rappels innocents des combats chevaleresques laissés par des lois de courtoisie; pour les petits noirs ce ne sont plus des exercices de souvenirs, mais des préparations à la bataille!... le plaisir tient dans les péripéties imprévues des corps-à-corps désordonnés où ils n'essaient jamais de discuter pour faire prévaloir une opinion, aussitôt impuissants à parler et se heurtant les fronts comme des bœufs... En passant d'arbre en arbre, s'arrêtant à chaque tronc, Alexis avança jusqu'à la fontaine, où deux petits diables à gros yeux blancs qui avaient bu de l'encre se rinçaient la bouche...

Il était impatient d'entrer en classe, de posséder des livres sur lesquels baisser les yeux. Il se trouvait faible, dompté, comme si les jours de pleurs dans tous les coins de la cour qui avaient suivi la visite de Madame Cébert, et les crises d'angoisse, le soir, dans l'oreiller avaient amorti toute sensibilité. Appuyé contre la bosse d'un manguier qui, martyrisé de coups de canif, saignait une résine rouge, il sentait son cœur refoulé comme si désormais il ne pouvait plus aller au-devant ni des êtres ni des choses, mais qu'il dût laisser tout venir se heurter à lui. Tellement étonné de ne pas souffrir maintenant davantage qu'il croyait à une épreuve, il se répétait qu'il était sûr de ne pas demeurer là, qu'il n'y reviendrait plus l'après-midi même ou le lendemain. L'enfant a le sentiment fondamental de la justice. Puni par un malheur qu'il sait immérité, il se révolte. Mais ayant conscience de sa faiblesse, il ne conçoit pas l'idée du suicide : seulement il rêve la mort causée par quelque violente maladie. Au sortir de chez les Frères, à midi, Alexis espérait qu'il serait frappé d' « un bon coup de soleil » et, immobile, au milieu des jeux et des cris, voyait son enterrement suivi par la pension Cébert, salué à chaque pas, s'avancer dans la Rue Nationale...

— Il faut jouer, cher-renfant, il faut vous fair-re de petits camar-rades.

Frère Jérémie le prenait par le bras et, face rubiconde sur le rabat, les yeux roulant de bienveillance, lui souriait. Frère Jérémie parlait encore en tournant la langue, bien qu'il eût dû perdre tout accent d'Europe depuis le temps qu'il apprenait à prononcer aux petits noirs. Quoiqu'il eût dû aussi se faire de la bile à les mener, il gardait sur son visage, toujours émerillonné du bonheur de vivre, un teint rosé de nouveau débarqué.

Dès qu'ils virent frère Jérémie s'adresser au dernier venu, les bandes d'écoliers accoururent se grouper autour de lui, les uns sautant aux épaules des autres, s'attrappant au gosier, se giflant à coups de chapeau, se cognant du front.

— Cher frère?... Mon cher Frère?... Mon très cher Frère?... A cause qu'il ne vient qu'à cette heure à l'École des Frères? A cause sa famille est tombée d'un coup dans la baptiste-cafre[1]? — A cause il ressemble à un cacatoès enrhumé? — A cause les deux mardis-gras n'ont pas osé venir traverser la cour pour le conduire?

— Voulez-vous vous tair-re? — glapissait Frère Jérémie de ses grosses lèvres pourpres. — Apprenez donc à ne vous occuper que de ce qui vous regarde et à aimer votre prochain comme vous-mêmes!

— Oh! oh! oh! — crièrent ensemble les petits noirs.

— Dis à lui que tout nouveau venu passe ici domestique des plus grands!...

— Il n'a pas besoin de souliers pour venir à l'école des Frères!...

Ils s'apprêtaient à courir les uns après les autres en se « maillant » les pieds pour s'allonger dans la poussière. La cloche sonna avec le bruit de fer des cloches pour engagés.

La salle s'étendait en contrebas. Au-dessus de la tête chauve de frère Jérémie un autel supportait une Vierge-Marie en biscuit. Sur les murs blanchis à la chaux pendaient des cartes de géographie jaunies, et des bonshommes obscènes en papier,

1. Signifie : dernier degré de la misère.

collés au plafond, bougeaient au vent qui glissait des fenêtres. A genoux sur les bancs, les élèves dirent l'*Ave Maria* et *le Pater*. Puis toute la classe, dans un élan de voix ferblantines où tintait la reconnaissance mystique à l'Émancipation d'une race qui se souvient encore de l'esclavage, lança le cantique en l'honneur du bienheureux Lassalle, fondateur de l'Ordre :

Lassalle, Lassalle a triomphé!

A un frappement des grosses mains de frère Jérémie, tout le monde s'assit. Et ce fut aussitôt le bruit enfiévré des couvercles de pupitres soulevés, des plumes, règles, crayons, livres jetés sur la table, des coudes appuyés et des doigts qui claquaient en l'air, en castagnettes, de ceux qui, par peur d'oublier, imploraient de réciter les premiers. Les têtes luisaient, huilées de sueur; cahiers et livres s'étalaient, couverts de papier rose et bleu tendre. L'odeur rance des pommades, dont ils adorent s'oindre les frisons crêpus, montait par-dessus l'odeur âcre de terre mouillée qui s'exhalait de la cour.

Frère Jérémie vint placer Alexis près d'un petit blanc au visage gris de taches coq-d'Inde, puis lui apporta ces « fournitures » dont l'odeur claire, odeur de France, parfum matinal d'école, flatte la coquetterie de l'élève studieux plus que celui des vêtements neufs...

Debout, un à un, les petits noirs débitaient par cœur leur grammaire en regardant le plafond, de crainte de rire aux singeries des voisins : on était aux accords des participes. Ils s'élançaient à toute vitesse, défilant les règles, les mains derrière le dos comme les petits domestiques en commission. C'était une vraie course et les camarades, en leur soufflant des plaisanteries, essayaient de donner des crocs-en-jambe...

Puis la lecture fit la chaîne d'élève à élève : chacun, se prenant la tête à deux mains, s'efforçait d'articuler distinctement la page de madame de Maintenon sur l'éducation, sans zézayer, d'une voix lente, attentive, pénible comme leur marche du dimanche dans les souliers qui « mordent le pied. » Aux tournants des liaisons trop craquantes, avant même que frère Jérémie n'eût le temps de les relever, toute la classe se récriait par un brouhaha de scandale. Frère Jérémie imposait silence, répétait les mots, leur restituait par son gosier de méridional

toute leur sonorité d'Europe, et les langues africaines, à l'envi, recommençaient leurs exercices d'assouplissement...

Puis frère Jérémie descendit au tableau noir. Il écrivit un proverbe sur trois lignes : la première à la ronde, la seconde à la penchée, la troisième en caractères « bâtards ». La classe restait une minute ébahie de découragement devant la perfection de l'écriture fine imprimée à la craie par les doigts rougeauds du maître : « Ah ah ! » Comme un professeur de gymnastique, il se retournait : « Maintenant il ne dépend que de vous d'en faire autant ! » Les petits noirs, avec un coup de tête, attrapaient les plumes, se les enfonçaient dans la bouche pour sucer le bec et, après s'être écartés un peu, manches retroussées, en manière de prendre l'élan et comme s'ils allaient parier à la nage, se couchaient sur l'épaule — et pendant une heure léchaient de l'œil ces pages dont la calligraphie a fait la réputation séculaire de l'École des Frères aux colonies.

Alors frère Jérémie, remonté en chaire, baissait quelques minutes les yeux sur un bréviaire couvert de drap noir comme pour expier dans la contrition de la prière l'orgueil qu'il tirait visiblement de son écriture. Puis, relevant les yeux, et passant du regard la revue des bancs, il faisait classe de propreté :

— Généric, — criait-il en marquant sur un carnet, — ne vous grattez pas la tête ! — Abélard, quand est-ce que vous laisserez vos oreilles tranquilles ? — Ronflot, boutonnez votre chemise. Si elle n'a plus de boutons, il faut dire à votre mère qu'elle vous en mette ! — Crésol, prière de vous moucher le nez et d'étendre naturellement les jambes sous le banc ! Comment deviendrez-vous un jour des employés si vous ne savez pas vous tenir convenablement à une table ?

A inculquer depuis vingt ans, avec la vertu d'un fonctionnaire ecclésiastique, des qualités de tenue et de savoir-vivre aux générations de négrillons parmi lesquels quincailliers, marchands de riz en gros, pharmaciens, débitants de tabac de la ville trouvaient des commis tout dressés, frère Jérémie avait acquis une patience qu'on sentait aussi imposante en lui que le poids de ses bras musclés, de sa nuque d'athlète.

A la première récréation, le petit voisin d'étude d'Alexis lui saisit la main :

— Marche près de moi puisque nous sommes les deux seuls blancs de la classe — dit-il.

Avec une timidité doucereuse il ajouta :

— Mon nom c'est Ange Zéline, mais je suis le garçon unique de monsieur Eugène Kédat, directeur des Eaux et Forêts.

Et, après avoir donné à Alexis le temps de concevoir de la considération pour sa parenté, il ajouta avec une satisfaction louche :

— Moi-même son bâtard !

Les joues chaudes comme d'un soufflet, n'osant regarder à droite ni à gauche, et incapable d'ôter sa main de celle de Zéline, Alexis se laissait guider. Il sentait que tous les endiablés de la cour cancanaient, l'œil sur lui. Il ne voulait point paraître dans sa tristesse « avoir honte », lui, blanc, devant des petits noirs. Avec la méfiance envers eux que les enfants des colonies héritent de l'expérience des ancêtres, il percevait que s'il semblait trop modeste, tous, croyant à un aveu de faiblesse, « en profiteraient ». Ils essaient toujours, quand ils peuvent, de prendre sur les enfants blancs dont ils ne sont pas encore les serviteurs, en insolences et en coups, la revanche de l'obéissance puérile que sont obligés de témoigner à ceux-ci leurs papas et leurs mamans.

Partout, le cernant de plus en plus, des bandes tournaient en rafales, jouant à se jeter à la figure des poignées de gravats et de terre.

— Eh ! bien quoi, tu n'es pas content, espèce de rat-blanc ? — demanda un voltigeur qui, feignant de trébucher, s'était jeté de travers sur Balzamet.

— Je ne vous ai pas adressé la parole ! — répliqua Alexis tandis que, la figure brûlante, il retirait sa main de celle de Zéline.

Les narines sifflantes, le butor cafre vint présenter son museau devant le visage d'Alexis, grimaçant de plaisir à mettre sous les yeux d'un petit blanc délicat sa lippe rosâtre et ses yeux mousseux comme un crachat :

— Ah ! tu ne me parles pas ! — cria-t-il. — Avec ça que tu as de quoi être fier ! ton papa a bourré le feu dans le temps à son magasin pour toucher l'assurance ! Il a été obligé de virer

à Madagascar sans payer ma maman qui lavait son linge sale! Ta maman a crevé de misère !

Avant qu'Alexis n'eût le temps de répondre, un de ces chefs de file qui dominent les cours bondit et, détendant le bras en manière de poussée, il enfonça un coup de poing dans la poitrine de l'agresseur.

— Tu vas boucher au moins ton bec, crabe-l'ordure! — fit-il en se dandinant, tandis que les bandes, se jetant sur celui qui avait chaviré dans la poussière, voulaient à toute force lui faire manger de la terre.

— Eh! bien! tu l'as vu comme j'ai pris ta défense! — dit le grand en passant son bras sur l'épaule d'Alexis et l'entraînant, — qu'est-ce que tu vas me donner pour ma peine?

Alexis avait la gorge nouée. « Je ne reviendrai plus, je ne reviendrai plus, je ne reviendrai plus, se jurait-il. Je chercherai plutôt une place en ville... pour rien! »

Le lendemain, les autres jours, Alexis descendit à l'école comme l'eau du canal, suivant sa pente à travers les détritus, descend à la mer.

Les négrillons couraient de très loin à qui se présenterait en tête à l'école. Mais Alexis, le matin et après déjeûner, fut le premier arrivé dans la grande cour vide.

Ils apportaient des fleurs. Alexis alla en demander à Ramin, le malabare, pour orner l'autel de la classe.

Les matinées encore n'étaient pas trop dures. Frère Jérémie ayant trouvé « très en retard » l'écriture d'Alexis, l'enfant s'engourdissait dans un demi-sommeil à mouler des lettres bien nettes et résignées à ne pas sortir du rang. Mais les après-midi interminables ne passaient pas, lourdes sur le cœur comme du plomb. Plus il bâillait, plus il sentait la paresseuse tristesse emplir son âme. Sous les manguiers opaques de la cour, écrasés par les nuages bas, de grands papillons, cherchant à s'échapper, battaient leurs ailes d'un bleu sombre. Parfois une cétoine argentée venait, telle qu'une boulette, cogner sur la carte de géographie. Comme si la chaleur, après déjeuner, pesait plus fort sur ces rejetons des nègres de Guinée, de

Congo et de Mozambique, la classe s'absorbait dans un sommeil plus dur qu'eux.

Alexis profitait de cette heure pour apprendre à distinguer ses « camarades ». De n'avoir jamais été enfermé seul avec tant de petits noirs, il restait aussi vivement surpris que s'il n'en avait jamais vu. Serrés l'un contre l'autre, en cargaison, et en proie à la torpeur qui les écrasait, ils ressemblaient tous étrangement à des animaux. Sous les chevelures crépues qui bosselaient les fronts fuyants, certains louchaient pour veiller de côté avec des sclérotiques irisées de bœufs. Quelques-uns, pour chasser les moustiques, frottaient plusieurs fois, d'un tic de macaques, leur visage avec leurs longues mains de quadrumanes. D'autres, étirés par la sieste en marge du livre ouvert, reposaient sur une patte allongée des têtes grognonnes de petits cochons, dents dehors. Beaucoup regardaient droit devant eux, plongeant dans le silence, avec des prunelles rondes de cabots-de-fond et de gouramiers. Des petits qui avaient des mines de lézards et de caméléon, langue pendante, d'un revers de main attrapaient les mouches au bord de l'encre...

Frère Jérémie interrompait :

— Leçon de géographie!

Avec une longue gaulette de pêcheur, il appelait sur la carte tous les yeux. De point en point, en partant de la France, il faisait parcourir l'hémisphère nord aux fils de Cafres et de Malabares, réclamant le nom des villes, des fleuves et des montagnes. Les hommes de couleur, à vingt ans, aiment beaucoup s'embarquer au long cours pour voir du pays; mais eux, les petits, restaient comme frappés d'immobilité quand il s'agissait de voyager en esprit trop loin de l'île où ils étaient nés. Ils traversaient bien la France, se hissaient aux Pays-Bas, se traînaient en Autriche-Hongrie, en Allemagne; parvenus à la Suède et à la Norwège, à la Russie, au seuil des contrées glaciales, leur mémoire n'avançait plus. Alors la baguette de frère Jérémie redescendait dans l'hémisphère sud ; les consonnances bizarres de certains mots comme Calcutta, Chandernagor, Yanaon, Karikal les chatouillaient de plaisir; Tanganyika, Oukéroué, Titikaka, qu'ils criaient à pleine bouche, les faisaient pouffer de rire et, en dessous, tandis que l'un d'eux, trépignant de joie,

battait de ses genoux la table comme un tambour cafre, ils se relançaient ces mots ainsi que des surnoms.

— Histoire de France! — coupait frère Jérémie. — Azénor, l'état de la Gaule?

— Les Gaulois, nos ancêtres, — récitait Azénor en se dressant sur une jambe et passant la langue sur ses lèvres en gouttière, — étaient des hommes blonds : ils avaient les yeux bleus...

Toute la classe aimait beaucoup l'histoire des Gaulois parce qu'on y maniait la hache, qu'on bravait le ciel à coups de galets, qu'on grimpait sur les arbres et qu'on brisait le vase de Soissons...

— Table des rois de France! — posait frère Jérémie.

Il désignait au hasard un élève. C'était de celui-là que devait partir à la file la liste des rois de France. Chacun se levait vite pour nommer son roi. Mais parfois l'un, debout, restait muet, en l'air... On entendait mugir les vaches bretonnes dans la cour d'une veuve qui, énergique comme madame Cébert, s'était mise à la tête d'un commerce de lait.

— Voyons... voyons... — aidait frère Jérémie qui déplorait qu'on coupât les dynasties. — Voyons, le fils de Blanche de Castille?

— Garçon de Blance de Castille?... — cherchait le petit noir en se grattant la laine sur le crâne. — Garçon de Blance de Castille?...

A la lueur des menus bouts de chandelle chipés à ses tantes, le soir Alexis comptait et serrait ses bons points, les yeux brûlants dans le visage émacié.

V

SOUS UN TOIT

On lui avait donné une mansarde au grenier. Il n'en sortait que pour les repas. Il la chérissait déjà. La fenêtre à grillage de rotin s'ouvrait en face d'un palmier-colonne qui, comme un geyser vert de palmes retombantes, fusait juste où la crête

de la montagne, au loin, se creusait en gouffre azuré; et l'intérieur de cette petite pièce lui appartenait à lui *seul*. Là il avait pleuré les premiers jours, puis il avait enfoui son chagrin. La solitude, là, devenait sa propriété. Le cœur à sec, il considérait les encoignures, les madriers piqués de carias. On y avait laissé un vieux guéridon en bois de rose où ses livres étaient dressés; il s'immobilisait longuement devant eux. Pour se sentir bien chez lui, il avait été chercher au bord de la mer des cailloux violets qu'il mettait comme presse-papiers sur ses cahiers. Et il posait dans son pot à eau un large lis rouge d'hibiscus. Il s'arrêtait devant lui en énumérant les départements : du fond de la corolle gluante et cramoisie, qui fleurait le sucre, toujours, une fourmi de l'île, comme un grain de pollen noir, se détachait.

Quand il descendait, dans le vestibule de l'escalier, il admirait la bibliothèque : très grande... Dans la vitrine, comme des écrins, luisaient les ors et les cuirs grenat des reliures... de hauts livres, sans doute la plupart illustrés. *Elle était fermée à clef!* Il se sentait prisonnier... Il eût si bien su en ravir *un*, chaque fois, sans qu'on le remarquât, certain d'en prendre le soin le plus caressant. Il se coulait sans tapage, regardait les titres : *Voyage du Jeune Anacharsis*, *les Merveilles de l'Univers*, *Histoire des plantes*, *Un million de faits*, *les Messéniennes*, *Don Quichotte*. Il remontait, mains pendantes, le cœur navré, avide. Et, muni d'un prétexte, il redescendait dans la cour pour passer devant eux, chaque fois ému dans la pénombre par la présence des volumes derrière les vitres... Dehors il était exaspéré !

Nénaine[1] n'était même pas là pour causer avec lui. La seule personne qui le choyât de caresses, avec qui il bavardât en camarade quoiqu'elle eût le double de son âge et il l'aimait presque comme une grande sœur, bien qu'elle fût de couleur. Elle devait arriver bientôt : à la suite d'interminables débats pour se faire employer par les tantes après la mort de l'oncle Médéric chez qui elle servait, elle avait obtenu d'être engagée, parce qu'on la savait prête « à tuer son corps au travail » en acceptant comme salaire 10 francs par mois au lieu de 15...

1. Femme de couleur chargée de s'occuper d'un enfant depuis le bas âge.

A table, les sœurs parlaient très peu, seulement pour se servir entre elles ou s'enquérir s'il avait bien éteint la bougie sitôt après s'être déshabillé, pour l'inviter à ne pas jouer avec le couteau. Elles ne le regardaient pas en face. Elles trahissaient de l'impatience, sans oser rien lui dire, quand il les observait. Il se demandait si elles n'avaient pas de remords : peut-être allaient-elles se rétracter et le renvoyer chez madame Cébert... ? Elles le surveillaient d'en dessous, sans doute pour surprendre ce qu'il pensait d'elles; parfois, tandis qu'il longeait la bibliothèque, il les voyait apparaître, muettes; elles l'épiaient dans l'escalier, il était sûr qu'elles montaient inspecter sa chambre en son absence, et surtout qu'elles rôdaient alentour le soir comme si elles avaient peur qu'il ne se vengeât autant qu'un homme par un « mauvais coup »... en mettant le feu! Du matin à la nuit il sentait peser sur lui un soupçon trop lourd pour son âge.

VI

LE SACRIFICE DE LA MESSE

Le dimanche matin, les élèves arrivant dans la cour d'honneur, Alexis demeura saisi : non, ce n'était pas des petits garçons de la société, mais du moins tous se présentaient pour aller à la messe en costumes soignés. Les mamans, avant de se rendre au bazar, avaient trouvé le temps, à trois heures du matin, de cirer les souliers montants; le pantalon blanc, empesé la veille, tombait droit sur les chaussettes ; des cravates géranium s'amarraient à grosses coques sur les petits vestons de drap noir étriqués aux bras. Les figures même avaient été lavées et fleuraient le savon. Par peur de s'accoster, ils marchaient les bras ballants, à pas comptés, avec des chaussures qui criaient la vantardise... Il n'y avait pas moyen de ne point sentir l'amour-propre de la classe noire, et la coquetterie que la dernière des malheureuses mettait à « faire honneur » aux chers Frères qui, pour tous les tracas de la semaine, méritaient la satisfaction de conduire à l'office une marmaille

bien habillée avec soin... Volonté d'envoyer les enfants dans la maison du bon Dieu presque aussi convenablement vêtus, chaque fois, que le jour de la première communion, élévation à la propreté par la religion... Et louable ambition de montrer aux dames de la ville qu'une négresse, quoique servante chez les autres, sait aussi, en mère de famille, entretenir sa case. Au fond c'est pour plaire aux blancs, au blanc qu'est le bon Dieu, aux blancs que sont les prêtres, les chers Frères, les maîtres, les maîtresses, pour leur prouver qu'ils s'appliquent à copier leur image et leur ressemblance, que les noirs envoient leurs enfants à la messe et à l'école... Alexis, sur les rangs, dans la rue, restait comme flatté par la « bonne tenue » de l'Institution.

Dès le porche, la pension des Frères monte par le clocher pour se répandre dans la tribune. Face au maître-autel rayonnant comme un orgue de cierges, frère Jérémie s'installe, les mains sur l'harmonium. Les élèves qui ont du gosier, par ordre de voix, se groupent autour de lui .Alexis est au bout de la galerie en corniche au-dessus de la nef.

Il entendit tinter les clochettes des équipages. Les dames laissaient traîner leurs robes de soie sur le marbre. Puis, s'avançant juste au centre, rangées par couleur de ceinture, deux à deux, les fines élèves du couvent de Cluny, enfants des familles riches qui les parent, sous leurs bergères grises à velours noir, défilèrent vers le chœur, firent la révérence devant le tabernacle. La pension Lévéquiot, la seconde école de blanches, suivit, avec toutes ses demoiselles en robe de mousseline, ceinture amarante, chapeau maïs, collier de corail, puis la pension Bernadet vouée au blanc et au bleu. Les petites négresses des Sœurs de l'école gratuite avaient, sans qu'on entendît de bruit, comblé le haut des nefs latérales. Le monde entrait; on donnait un nom à toutes les personnes qui arrivaient; chacun venait occuper sa place à son rang comme dans la société. Avec une émotion croissante, Alexis sentait l'église se remplir.

A son heure réglementaire entra la pension Cébert... les grands de la division de latin marchant la tête droite. Le cœur attaché à leurs mouvements, au point qu'il ne le sent plus

battre, toute l'église, autour de sa pension, se voilant en masse tremblante, Alexis suit, compte un à un les élèves, regarde... Égaré dans le déchirant vertige qu'on imagine aux morts s'ils peuvent chercher de l'au-delà leur place parmi les vivants, il sent dans son cœur fasciné se creuser le vide qu'il y a laissé. Comme il voudrait deviner au visage de madame Cébert si elle pense qu'il est là, à guetter!... A peine assis, des camarades tournent la tête et tâchent de l'apercevoir dans les ombres de la tribune... Son cœur jaillit, si douloureusement, qu'Alexis croit pousser un cri dans ce silence angoissant qui précède l'office...

De la sacristie s'avancèrent les chasubles vermeilles.

Alors l'orgue de frère Jérémie, avec un tapage d'or où éclatèrent les voix croisées des petits noirs, tout près d'Alexis, roula au-dessus des nefs son tonnerre de nuages et de soleil. Ce furent de ces minutes où l'enfant, naturellement enclin à voir grand, grandi par le malheur, voit immense. Cette église qu'il croyait connaître dans ses proportions, ses colonnes éblouissantes, son chemin de croix de vitraux pourpres au soleil, ses voûtes bleues d'où oscillaient des navires parmi des lustres, se dressa dans une exaltation immense et intangible. Les candélabres exhaussaient leurs flammes. Comme en un murmure de fumée, vers leur brasier, s'élevait la prière de tous les fidèles massés depuis le confessionnal jusqu'à la sainte-table. Caché derrière la balustrade, présent et comme effacé, Alexis regardait au-dessous de lui toutes les familles du quartier réunies là ainsi que depuis longtemps, et tel que pour un Jugement dernier, et éperdument, son esprit montait...

Brusquement l'orgue se tut. Alexis baissa les yeux sur son missel : il aimait à y considérer l'image qui montre Jésus debout et souriant parmi les docteurs qu'il confond par sa science... Mais il le ferma. Alors les évolutions des prêtres devant l'autel, le sussurrement des oremus, les intermittences des lumières à travers les brumes de l'encensoir, la caresse du vent dehors dans les filaos, les mouvements tranquilles de l'assistance, peu à peu tout lui adoucit la sensation qu'il n'était plus rien.... Il serra en soi l'étrange délice de se dire que personne, dans toute l'église, ne savait ce qu'il avait souffert depuis qu'il était « tombé »... Puis, pour s'oublier, il s'appliqua à

s'attrister aux Évangiles, atteignant par le malheur à comprendre la misère de Celui qui, tombé aux avatars de la vie terrestre, comme un déclassé, à travers les affronts des hommes, cria mystérieusement : « O mon père, pourquoi m'avez-vous abandonné ?... »

Mais quand l'orgue recommença de tonner, quand le prêtre fit étinceler l'ostensoir au-dessus de l'assistance, tandis que les cloches s'ébranlaient de haut, à ce moment de bénédiction où les hommes agenouillés, courbant la tête, concentrent tout le fluide de leur âme pour attirer sur eux, comme des éclairs, la grâce de Dieu qui gronde dans les airs, le front entre ses bras tremblants, l'enfant supplia dans son cœur :

« Mon Dieu! mon Dieu! qu'ai-je fait pour devenir un déclassé?... Faites, ô mon Dieu, que je sois un jour quelque chose!... »

MARIUS-ARY LEBLOND

(A suivre.)

STENDHAL

SA PERSONNE

I

Il est, dans l'histoire littéraire, des personnages qui déroutent les procédés ordinaires de la critique et qu'on se sent envie de traiter comme des héros de roman. Stendhal appartient à cette famille d'esprits rebelles et singuliers, pour lesquels le goût prend un caractère tout personnel, et qui ont tour à tour souffert ou profité d'une sorte de partialité inévitable. On concevrait, à la rigueur, qu'un homme de système l'omît dans un tableau général de notre littérature, et l'on conçoit mieux encore que ses admirateurs tiennent son œuvre pour l'un des cas les plus importants et les plus représentatifs de la pensée moderne. Comme tous les artistes entièrement sincères, et qui n'ont jamais été prisonniers d'une école, d'une manière, ni même d'un succès, il est mobile, versatile, contradictoire. Comme tous les écrivains qui ont tiré leur nature de leur propre vie, il s'est à la fois beaucoup livré et beaucoup celé, si bien que, dans son œuvre, on a peine à discerner ce qui est confession abandonnée ou travestissement volontaire. C'est donc en vain qu'on prétendrait lui appliquer une méthode rigoureuse et uniforme, prendre sur lui des mesures strictes. Déterminer la vérité du caractère est

difficile ; le réduire à l'unité ou même à la simplicité serait probablement impossible. Il faut procéder à la manière des romanciers, et, pour faire saillir le personnage, l'engager dans des épreuves ou dans des péripéties réitérées. Ce n'est qu'à travers des états successifs qu'on peut songer à reconstituer son vrai visage ; c'est par tâtonnements qu'on peut atteindre les points centraux de sa sensibilité, ceux qui ont commandé son œuvre et sa vie.

Dans une recherche ainsi conduite, on est tenu d'accepter d'avance le risque auquel Stendhal lui-même s'est exposé, tantôt de se répéter et tantôt de se contredire. On doit aussi s'attendre à ne dégager que des résultats incertains et discutables, la vérité d'un caractère de roman n'étant, au mieux, que probabilité et vraisemblance. Une circonstance particulière à Stendhal vient, d'ailleurs, aggraver la tâche : c'est qu'il faut chercher son être authentique sous des travestissements volontaires auxquels beaucoup se sont dupés, et qu'ainsi la plupart des documents critiques, spécialement les documents contemporains, sont un embarras plutôt qu'un secours. « Pour juger au net de cet esprit assez compliqué, — dit Sainte-Beuve à la fin du *Lundi* qu'il lui consacre, — j'en reviendrai toujours à ceux qui l'ont connu dans ses bonnes années et à ses origines, à ce qu'en diront M. Mérimée, M. Ampère, à ce que m'en dirait Jacquemont s'il vivait, ceux en un mot qui l'ont beaucoup vu et goûté sous sa forme première. » Ces quelques lignes font apparaître le malentendu initial qui a dérobé Stendhal à l'intelligence de tant de bons juges. C'est vers 1821 ou 1822, aux approches de la quarantaine, revenant d'un séjour de sept ans en Italie, que Stendhal a rencontré Victor Jacquemont chez l'idéologue Destutt de Tracy ; J.-J. Ampère, chez le critique d'art Delécluze, l'auteur des *Souvenirs* sur David ; Prosper Mérimée chez le publiciste Lingay qui fabriquait des articles et des discours pour le compte du ministre Villèle. En revenir à ce que disaient de lui les amis de l'âge mûrissant, placer vers les quarante ans « ses bonnes années, ses origines, sa forme première », c'est admettre que le Stendhal de ce temps-là est le réel, l'authentique, celui dont ses romans, publiés tous à des dates postérieures, seraient venus retracer ensuite les impressions ou les

expériences. Mais, au contraire, le Stendhal de 1821, dans ce qu'il avait d'apparent et de visible, est un personnage composé, factice, en garde contre le monde, retranché derrière une armature artificielle de défense et qui ne déposait sa contrainte que la chambre close et la plume en main. Entre l'écrivain de *le Rouge et le Noir* ou de *la Chartreuse*, et l'homme qu'ont aperçu les contemporains, il n'existe donc, en réalité, nul rapport, ou du moins, nulle ressemblance. Ni Jacquemont, ni J.-J. Ampère, ni même Mérimée n'ont connu le vrai Stendhal.

Le vrai Stendhal, c'est celui de l'éveil à la vie, des premières ambitions, des premières émotions, des premières souffrances; c'est celui que nous ne connaîtrions par personne, si nous ne le connaissions par lui-même. Les notes que Stendhal griffonnait, en 1803, à vingt ans, dans sa petite chambre de Paris, les lettres qu'à la même époque il adressait à sa sœur Pauline, demeurée, elle, à Grenoble, dans la maison paternelle, se relient directement, sans transition, à *le Rouge et le Noir* et à *la Chartreuse* ou, pour mieux dire, *le Rouge et le Noir* et *la Chartreuse*, écrits l'un à quarante-sept ans, l'autre à cinquante-six, n'en sont que le développement réfléchi et la mise en œuvre romanesque. Les traits les plus frappants de la sensibilité de Stendhal comme de son originalité littéraire — et l'une se confond avec l'autre puisque son œuvre entière, à tout prendre, n'est qu'une autobiographie franche ou détournée — sont la précocité et la permanence. Quand on relit la *Correspondance*, il arrive à chaque instant, sous le choc d'une pensée ou d'une formule, qu'on remonte à la date de la lettre, puis qu'on recherche dans sa mémoire la date de naissance (1783), pour s'écrier avec stupeur : « C'est un jeune homme de vingt ans qui s'exprime ainsi! ». Il n'y a peut-être pas d'exemple, au même âge, d'une formation aussi complète, aussi dense, d'une conscience de soi-même aussi claire, d'une personnalité si spéciale et si soigneusement préservée.

Ce caractère original s'est conservé chez lui intact sous les manières d'emprunt et les attitudes volontaires. Il est demeuré, si l'on peut dire, la part souterraine et fraîche de sa vie intime pour jaillir et s'épancher librement dans son œuvre écrite. Chronologiquement, ses livres sont d'un homme mûr; psycho-

logiquement, ils sont d'un jeune homme, en ce sens qu'ils sont gouvernés par les premières idées et alimentés par les premières impressions. Peut-être, à première vue, pourrait-on justifier par là que son influence se soit exercée surtout sur des jeunes gens, ou tout au moins sur des hommes qui l'avaient aimé dès leur jeunesse. Les âges différents de la vie ne se comprennent plus entre eux. Il est des œuvres qui s'accordent parfaitement avec une phase précise de l'évolution personnelle, mais qui ne correspondent qu'à celle-là, et dont il ne faut aborder la connaissance ni trop tôt, ni trop tard. La conséquence certaine, en tous cas, c'est que, pour comprendre exactement Stendhal, il faut se placer, non pas au moment où ses livres furent écrits, mais au moment où se sont formées les impressions dont il a composé ses livres. La société de la Restauration, où tant de critiques s'obstinent à le situer, ne fut pour lui qu'un milieu étranger, inerte, auquel d'ailleurs il ne se mêla qu'à peine, et qu'il jugea toujours en homme de parti. Le Grenoble de son éducation, et surtout le Paris de ses débuts dans le monde, c'est-à-dire le Paris du Consulat et des premières années de l'Empire, voilà quels furent les milieux favorables, les terrains de culture de sa sensibilité. C'est alors que se produisirent les actions ou les réactions fécondes, et que s'amassa la matière sur laquelle il ne cessa plus de subsister. Pourquoi cette matière ne s'est-elle pas renouvelée? Nous tenterons de le justifier plus précisément, le moment venu; mais on peut sans doute, dès maintenant, pressentir la cause de ce phénomène proprement stendhalien. Elle tient à ce que la vie de Stendhal fut toujours mobile, errante, à fleur de sol, à ce qu'on ne le voit jamais fixé dans une carrière stable, dans une société définie, ou même dans une résidence durable. Passager, oisif ou fantaisiste, éternel déraciné, il se trouva non seulement livré, mais réduit à ses impressions de jeunesse, parce qu'aucune construction cohérente n'était venue les surmonter et les comprimer. Les fondations du caractère sont profondes, spacieuses, mais elles n'ont jamais été recouvertes. L'édifice s'en est tenu là.

Réaliser dans l'âge d'homme les rêves de la jeunesse, c'est ainsi qu'un poète a défini le bonheur. Ces rêves, chez Stendhal, avec tout ce qu'ils comportaient de déceptions et d'aspirations

interrompues, se sont prolongés la vie entière sans se réaliser jamais. Sa vie intime est une jeunesse continuée, qu'il a exprimée ou plutôt confessée dans son œuvre avec une clairvoyance à peine accrue par l'expérience et par l'âge. M. Paul Bourget l'a fort bien dit : « Depuis sa dix-huitième année, il n'a rien acquis, sinon plus d'ampleur de ses tendances premières. » Il n'a rien acquis, et, surtout, fait plus rare et plus significatif, il n'a rien perdu.

***

L'adolescent qui devait, une vingtaine d'années plus tard, choisir le pseudonyme littéraire de Stendhal, débarqua à Paris un matin de novembre 1799, quelques jours après le 18 brumaire. Il comptait près de dix-sept ans, étant né le 23 janvier 1783, à Grenoble, d'où il arrivait tout droit par la voiture publique.

Quelle avait été son enfance, nous le savons par le fragment d'autobiographie qu'il rédigea vers 1835, à Rome, sous le titre de *la Vie d'Henri Brulard*. La sincérité en est si crûment évidente qu'on perdrait sa peine à l'affirmer à nouveau contre les critiques qui l'ont suspectée. Stendhal ne possède que deux formes de mémoire, la mémoire affective et la mémoire visuelle. Il retrouve, après trente ans écoulés, le plein contenu d'une émotion, ou plutôt, il la revit sous le moindre appel, l'éprouve à nouveau dans toute son intensité, dans toute sa saveur spécifique. De même qu'il rééprouve, il revoit : ses manuscrits sont encombrés de plans marginaux montrant, en regard des scènes qu'il relate, la place respective des personnages et jusqu'à la disposition des meubles. D'une circonstance qui devait pourtant marquer dans sa vie, sa première arrivée à Milan, il conservera seulement ce souvenir : au coin de quelle rue il rencontra son cousin Martial Daru. En revanche, il ne garde le souvenir des faits ni dans leur contexture ni dans leur succession, c'est-à-dire qu'il n'a la mémoire ni des événements ni des dates. On peut donc jouer sans risque à le prendre en faute, à le mettre en contradiction soit avec lui-même, soit avec les documents positifs tirés de l'appareil

historique et l'on peut conclure, si l'on veut, que les renseignements de fait fournis par Stendhal sont dénués, pour l'historien, de toute valeur certaine. Mais quand il s'agit de ce qu'il éprouva, de ce qui a pu l'émouvoir ou le blesser, son témoignage est valable, et il faudrait s'y fier aveuglément, même si nous n'avions pas le reste de son œuvre pour en contrôler l'exactitude. Quand il nous dit que son enfance fut dénuée, contrainte, ingrate jusqu'à la souffrance, c'est qu'elle le fut.

Né quelques années plus tôt, il eût été sans doute un enfant heureux. Le médecin Gagnon, son grand-père maternel et le chef réel de la famille, paraît un vieillard spirituel, poli, tendre de cœur et charmant de façons. Grenoble était ville de Parlement; noblesse locale et gens de robe y formaient une société cultivée où les Gagnon-Beyle tenaient leur rang. Mais tout se trouva gâté pour le petit Henri Beyle par la crise publique et par une catastrophe privée. La Révolution, à Grenoble comme ailleurs, suspendit ou brouilla la vie de société. L'émigration dépeupla les salons; de la contrariété des opinions et de la peur naquirent les dissensions intimes et la haine. D'autre part, Henri Beyle avait six ans quand il perdit sa mère, qu'il adorait. Du coup, les relations avec le dehors, déjà compromises par la difficulté des temps, s'interrompirent de façon à peu près complète. L'enfant grandit dans une maison en deuil, habitée de visages sévères, sous la tutelle d'un vieillard tendre, mais las et qui ne se releva jamais de son chagrin, doublement orphelin puisqu'il n'aimait pas son père. Entre Chérubin Beyle et sa jeune belle-sœur Séraphie Gagnon se nouait bientôt une intimité suspecte, ou que, du moins, l'enfant imagina telle. Il prit en aversion cette tante Séraphie, despotique et bigote, qui tenait la place de sa mère et en exerçait aigrement l'autorité. Avait-il vu clair dans l'intrigue familiale? Était-il vraiment, entre son père veuf et sa tante, le témoin incommode, l'obstacle à un remariage? Nous l'ignorerons toujours et peu importe. Il suffit qu'il se le soit imaginé.

Puis vinrent les tourments de l'éducation avec ce « maître tout noir », cet abbé Raillane dont il nous a laissé un portrait peut-être injuste, mais assurément véridique à ses yeux. Seul dans une chambre étroite, éclairée par un jour de souf-

france, l'enfant déchiffre Virgile à grand'peine; il subit avec une sorte de révolte les leçons du tyran borné qui ne répondait jamais à une question directe, et, en dépit du grand-père Gagnon, lui enseignait l'astronomie de Ptolémée. Les serins favoris de l'abbé Raillane empestent la chambre. Sur la terrasse, au coin des caisses d'oranges, il mange en silence le pain sec de son goûter. Opprimé, il est devenu haineux, sournois, un peu fripon, l'esclavage créant tous les sentiments serviles; tandis que ses incartades d'enfant, exploitées par la tante Séraphie, deviennent les signes évidents d'une nature perverse, lui se juge persécuté. Il est l'enfant rêveur et triste que l'on croit sauvage. Entre sa famille et lui, nulle communauté, d'abord parce qu'il se contracte hostilement sur lui-même, et puis parce que, chez ces bourgeois retirés du monde, claquemurés dans leur deuil, tous les sentiments mesquins se sont développés et aigris. On ne s'occupe que de l'argent, dont l'idée obsède et qu'on affecte cependant de mépriser. On ne reçoit personne à la table de famille, exception faite pour quelques prêtres insermentés. Stendhal n'a pas le souvenir d'une invitation faite ou agréée, et quand il ira voir ses cousins Daru, lors de son arrivée à Paris, ce sera « exactement la première visite qu'il faisait de sa vie ». L'unique distraction, plus odieuse que le travail, consiste dans les promenades en tiers avec son père et Séraphie. Surtout, il n'a pas de camarade. « Tout mon malheur peut se résumer en deux mots; on ne m'a jamais permis de jouer avec un enfant de mon âge. » Il ne faut pas sourire de ces petites blessures. En relisant *Henri Brulard* on en vient presque à envier pour Stendhal l'enfance d'un Michelet, déchirée sans doute par de vraies misères, mais à laquelle n'a pas manqué l'aliment du cœur.

Chez les enfants, le bonheur développe une sorte de placidité béate, ralentit ou même assoupit la faculté de réaction contre le dehors. La souffrance, au contraire, rend précoce, éveille la curiosité et l'indépendance du jugement, favorise les réactions ou les révoltes contre le milieu, avive la sensibilité qui, chez Stendhal, était déjà, de naissance, spécialement aiguë et impressionnable. Sensibilité à besoins exigeants, tout à la fois psychique et physique, que tout ébranle et qui prend

presque aussitôt la forme de l'attendrissement. Beyle enfant est attendri jusqu'aux larmes et jusqu'aux battements de cœur par le son des cloches, par la « douce couleur orangée » qui dessine le contour des montagnes au crépuscule, par un regard de son oncle Romain Gagnon, lequel n'est pourtant qu'un fat de province, « léger et parfaitement aimable ». Il refoule ces attendrissements par pudeur jalouse, mais il s'y complaît parce qu'ils soulagent sa nature vraie, qu'ils animent sa solitude, et peut-être aussi parce qu'ils s'opposent en un fort contraste à la sécheresse guindée des siens. Cette émotivité désordonnée devait persister en lui toute sa vie, mais de plus en plus dissimulée par la pudeur, la prudence et l'habitude de l'incompréhension. Elle échappa toujours à « ceux qui l'ont connu » comme dit Sainte-Beuve, et qui ne perçurent en lui qu'une affectation cynique de sécheresse et d'ironie. Dans *Henri Brulard*, après avoir relaté une des secousses vives de son adolescence, il ajoute : « Le cœur me bat encore en écrivant ceci, trente-six ans après. Je quitte mon papier, j'erre dans ma chambre, et je reviens écrire ». Le souvenir l'étouffe comme faisait l'émotion même, « change dans un instant toutes ses bases de jugement », et s'il conserve des faits une mémoire si peu distincte, c'est précisément que l'intensité de la sensation a tout absorbé.

Un peu d'entraînement corporel, de ce qu'on appelle aujourd'hui « culture physique » aurait pu faire contre-poids à cette sensibilité anormale. Mais sauf la marche, à supposer qu'on puisse qualifier de ce mot sportif la traînerie pesante des « sorties », on n'accoutuma l'enfant à nul exercice. Pas d'équitation, et c'est en gagnant l'armée que ce futur officier de cavalerie devait se jucher pour la première fois sur un cheval. Tante Séraphie retarda tant qu'elle put l'initiation au sport traditionnel des provinces : la chasse ; encore ne fut-ce jamais que de la promenade avec un fusil, et non la chasse véritable « où l'on trouve la faim, la pluie, l'excès de la fatigue ». Éducation molle de cloître et de serre chaude tout ensemble, qui devait faire de lui une sensitive, comme sa vie le prouve, et une « poule mouillée », comme lui-même le dit. Le développement exclusif de l'appareil sensible avait pour toujours rompu l'équilibre. Il avait alors et conserva les nerfs

délicats, la peau sensible d'une femme. Il contracta et ne perdit plus l'habitude de la rêverie, le goût de la vie intérieure ou plutôt de l'entretien solitaire, et cette attitude devant la vie, à la fois avide et inerte, que donne l'attente indéterminée du bonheur. Une émotivité déréglée rend susceptible; la sensibilité précoce rend vain, l'enfant qui s'observe et se suffit se croyant par là-même un personnage. Ainsi se développa la susceptibilité extrême dont Stendhal souffrit toute sa vie, et qui se trouva compliquée et souvent faussée par une extrême vanité. Quand il entra vers treize ou quatorze ans à l'École centrale de Grenoble, ce qui représentait son premier contact effectif avec le monde, on constate que sa manière insociable, inassimilable au milieu, ne procède pas seulement de l'habitude de défense et de l'excès de nervosité, mais d'une certaine présomption méprisante. Il se sentit perdu parmi ses camarades d'école, autant que Julien Sorel parmi ses compagnons de séminaire. Ces quelques années de vie scolaire qui auraient dû le modifier s'il les eût abordées dans l'état habituel, le laissèrent parfaitement intact. Nul de ses condisciples ni de ses maîtres n'entra en lui ou ne le fit sortir de lui-même. Telle était sa destinée, que la vie le maintînt ou le refoulât toujours sur son premier terrain d'émotion et de pensée.

D'abord solitaire, puis isolé au milieu de compagnons étrangers, toujours sans liens avec sa famille, il lui advint l'histoire ordinaire : il se rejeta de tout son cœur sur les livres. Éternelle consolation des enfants sans joie! La lecture fut pour lui, comme pour beaucoup d'autres, le loisir et le travail, la conscience de soi-même et l'amitié. Mais ce n'est jamais impunément qu'on fait à travers les livres, et par eux seuls, l'apprentissage de la vie. La première conséquence fut l'éveil prématuré de la curiosité amoureuse. A quatorze ans, il s'éprit, et passionnément à l'en croire, d'une jeune actrice nommée mademoiselle Kably, qui jouait la comédie et chantait l'opéra-comique au théâtre de Grenoble. Il ne lui parla jamais, et se sauva comme un fou un jour que, se promenant sous les marronniers du jardin de ville, et « pensant à elle, comme toujours » il l'aperçut à l'autre bout de l'allée. C'est que, chez lui, l'avidité amoureuse, formée ou forcée

par la lecture, alimentée par la rêverie, dépendait de l'imagination seule. Son idée de l'amour, toute fictive, ne pouvait s'étendre librement que dans le domaine de la fiction; par le contact de la réalité, par la substitution de la personne vivante à l'être imaginé, cette illusion sentimentale devait fatalement se trouver ou contrariée ou déçue. Il était ainsi destiné, par son éducation même, à n'éprouver que des amours de tête ou plutôt, ce dernier terme étant pris ordinairement dans un autre sens, que des passions de tête, et la même influence éducative qui déterminait son idée de l'amour, fixait dans un sens analogue sa conception du monde et de la fortune. Sur les données des romanciers et des poètes, les seuls qui fussent à sa portée, il construisait complaisamment des destinées imaginaires. Du monde où il allait bientôt pénétrer, il attendait « la joie pure de Shakespeare dans ses comédies, l'amabilité qui règne à la cour du duc exilé dans la forêt des Ardennes ».

Stendhal a prétendu qu'il n'avait été préservé, dans cette éducation, que par le goût de la volupté et par ce qu'il nomme « l'espagnolisme ». Dans *Henri Brulard*, un personnage — sa grand'tante maternelle, Élisabeth Gagnon — a pour mission spéciale de représenter « les grands sentiments espagnols », c'est-à-dire le dégoût de ce qui est bas ou commun, le mépris de l'argent ou des affaires, la générosité, la notion de l'honneur, telle qu'on la trouve dans *le Cid*. Mais il est parfaitement inutile d'imaginer que ce penchant noble procédât, par hérédité ou par influence, de la tante Élisabeth. Le danger des éducations heureuses est que l'enfant recueille sans contrôle les opinions et les habitudes de son milieu; par un effet symétrique, les enfances contrariées développent comme un besoin d'universelle contradiction. Ce que Stendhal appelle son espagnolisme ne fut que la réaction brutale d'une personnalité fortifiée par la solitude et la contrainte contre les idées du milieu familial. En toute matière, à tous égards, il prit aveuglément le contre-pied de Chérubin Beyle et de tante Séraphie, il se plaça délibérément aux antipodes de leur façon de penser, de leurs façons d'agir. Il avait probablement, de naissance, le goût de la générosité et le sentiment de l'honneur; cette tendance innée se fortifia du fait que Chérubin Beyle était mes-

quin et tenait chichement sa parole. Les Beyle étaient des bourgeois; leurs soucis, leurs jugements, leurs habitudes sentaient la bourgeoisie : il n'en fallut pas davantage pour qu'il contractât l'horreur de « tout ce qui est bas et plat dans le genre bourgeois ». Les Beyle avaient le souci tenace de l'argent et du bien; Stendhal, bien qu'apte aux affaires, tint dès lors, et sa vie durant, pour une bassesse tout acte où peut se traduire la préoccupation d'un intérêt. Son père était dévot et sa tante Séraphie bigote; ses premiers maîtres, et le dur Railiane entre autres, portaient la soutane; il devint donc irréligieux, avec la haine et l'obsession du jésuite, avec la conviction désormais enracinée que la religion n'est qu'un moyen de gouvernement fondé sur l'intérêt des prêtres et la crédulité des hommes. De même on le sent aristocrate de tempérament, ainsi que lui-même s'en est clairement rendu compte; et pourtant, vivant entre des parents royalistes, il affecta tout aussitôt des sentiments de révolutionnaire et de patriote. Enfin, se sentant ou se croyant environné de sentiments faux, d'intrigues captieuses, il contracta la haine de l'expression ambiguë ou du raisonnement tortueux; il acquit ou fortifia en lui le besoin de tout ce qui est droit, certain, incontestable, et, sans le moindre don naturel, il se jeta dans les mathématiques où, du moins, l'hypocrisie n'est pas possible.

Pour composer une image plus distincte du jeune Stendhal tel qu'il arriva de sa province en brumaire an VIII, tentons de rassembler tous ces traits épars. Au physique, des yeux étincelants, une grosse tête lourde et crépue sur un corps malingre. Ce garçon de dix-sept ans avait l'apparence et la fragilité d'une fillette de quatorze. Au moral, « l'expérience d'un enfant de neuf ans et l'orgueil du diable ». Il n'a imaginé le monde qu'à travers les romans et il est incapable de s'adapter au monde réel, à la fois par manque d'usage et par défaut de clairvoyance, car le jugement ne peut se former sans cette « éducation des autres » à laquelle ses parents l'ont soustrait. Il est à la fois confiant et méfiant à l'excès : confiant par nature, par illusion romanesque, par besoin d'expansion, d'admiration, d'adoration; méfiant par politique, par nécessité de défense, par habitude de chercher l'arrière-pensée intéressée. Les hommes méfiants par système sont générale-

ment les plus exposés à l'erreur. Mais quelle source infinie d'écoles et de déceptions quand la méfiance se complique d'abandons juvéniles et se combine avec une totale inexpérience! Plus on calcule, plus l'on se trompe, et c'est l'histoire de Julien Sorel au séminaire. Par-dessus tout, une grande opinion et une constante préoccupation de soi-même, nées l'une et l'autre de la vie contractée et solitaire, un appétit de bonheur qui n'était qu'un immense besoin de détente, de l'enthousiasme, une aspiration candide vers les tâches nobles, le dégoût du mensonge, de la platitude et de la courtisanerie, et cette sensibilité maladive qui se blesse au sang de ce qui ne fait qu'effleurer les autres.

C'était de quoi beaucoup souffrir.

*
* *

Pourquoi venait-il à Paris et comment les Beyle avaient-ils consenti à ce voyage? Le prétexte fut apparemment la nécessité de subir sur place l'examen de l'École Polytechnique. La vérité est qu'il arrivait à Paris dans cet état d'ambition, ou, pour mieux dire, d'aspiration indéterminée, qui devait être celui de tant de héros romantiques. Il allait enfin connaître l'amour. Paris était plein de jeunes Kably qu'il oserait approcher cette fois et qui reconnaîtraient la beauté de son âme. Paris était la ville de l'aventure. Une femme dont la voiture verserait près de lui ou qu'il tirerait de quelque péril partagerait la passion sans bornes qu'elle lui aurait inspirée. Il mêlait en lui la curiosité effrénée de Chérubin, l'enthousiasme lyrique de Saint-Preux, l'application calculée de Valmont, car il avait lu les *Liaisons*, écrites à Grenoble à ce qu'on assure, et d'après des originaux qu'on lui avait désignés du doigt. Personne encore ne l'avait connu, mais il allait livrer son secret. Il méritait d'être aimé, il méritait de plaire, il méritait la gloire. Il serait bienvenu, fêté, au milieu d'une société qui « respirerait la joie pure de Shakespeare dans ses comédies » et qui subirait aussitôt le charme de son esprit. Cette préoccupation du monde et de l'effet qu'il comptait y produire était si vive, qu'elle lui faisait oublier parfois jusqu'à

son désir d'amour. Dans ce monde illusoire et ravissant, il ne suffisait pas qu'on le recherchât comme un comparse aimable. Il y voulait tenir un rôle plus important, celui du personnage célèbre, dont le nom seul cause un émoi. Comment un adolescent dont la lecture fut l'unique passion n'aurait-il pas rêvé d'écrire? Faire des livres à Paris, avec cent louis de rentes a toujours été sa notion du bonheur suprême. Il avait déjà composé des vers. Il possédait déjà, « sur le beau littéraire », les idées qu'il conserva toujours. Pour tout dire, il se croyait du génie sans pouvoir encore décider si c'était pour le roman ou pour le théâtre, pour le métier de Molière ou pour le métier de Rousseau.

Au lieu de cette ville enchantée, il trouva des rues boueuses, cernées dans un horizon bas et qui le désola tout aussitôt par sa platitude. L'absence de montagnes fut sa première déception. Son compagnon de voyage l'avait déposé dans un hôtel garni de la rue de Bourgogne. Il le quitta par économie et prit une chambre sur le quinconce de Invalides. Il y traîna une existence d'étudiant gêné et mal nourri. Les quelques dauphinois qui avaient été reçus, l'année d'avant, au concours de l'École polytechnique le tiraient parfois de son gîte pour le promener dans Paris. Mais la ville lui semblait mesquine; les arbres taillés des jardins publics lui faisaient horreur; les cloches même, à quoi il était si vivement sensible, le blessaient par un son criard. Il croisait, dans leurs voitures rapides, des inconnus qui ne s'apercevaient pas qu'il existât. Il n'oublia jamais « le profond ennui des dimanches ». Nulle aventure de femme n'était venue visiter sa vie. Bien loin de là, il lui fallait subir les récits de ses camarades dauphinois, affreux pour une âme romanesque, leurs débauches vénales ou leurs bonnes fortunes de hasard. Quelques semaines après son arrivée, la déception, la nostalgie, et les mauvais dîners qu'il mangeait seul dans « sa chambre économique » provoquaient une crise d'estomac. Un ex-chirurgien militaire, établi dans le quartier, le soigna fort mal. « Il me donna des médecines noires que je prenais seul et abandonné dans ma chambre qui n'avait qu'une fenêtre de sept à huit pieds d'élévation, comme une prison. Là, je me vois tristement assis à côté d'un poêle de fer, ma tisane posée par terre ». Enfin, son cousin

Noël Daru prit pitié, lui conduisit le fameux médecin Portal, et l'emmena loger dans son hôtel de la rue de Lille.

Dès son arrivée, il avait rendu ses devoirs aux Daru qui, sans nul doute, avaient représenté pour lui « le monde », mais sa déception de mondain n'avait pas été moins dure que ses mécomptes d'amant. Il avait fait deux découvertes également pesantes : l'une que la maison Daru était ennuyeuse, l'autre que son agrément et son mérite y passaient cruellement inaperçus. M. Daru, le père, était un bourgeois rigide et digne qui traitait son hôte en gamin paresseux. Le fils aîné, Pierre Daru, celui qui devait devenir le comte Daru et l'intendant général de la grande armée, était un bourreau de travail, d'un naturel fort rébarbatif et qu'absorbaient ses fonctions au ministère de la Guerre. Le fils cadet, Martial, avait un caractère affectueux et facile, mais sa liaison avec Stendhal ne commença qu'un ou deux ans plus tard, et, de toutes façons, cet élégant d'ancien régime ne pouvait être « le cœur ami » qui lui manquait. Les femmes de la maison, c'est-à-dire madame Daru la mère et ses filles mariées — Pierre Daru étant encore célibataire — ne lui montraient qu'une bienveillance sèche et cérémonieuse. Aussi se tenait-il coi dans le salon et, du dîner entier, n'ouvrait pas la bouche. Il se sentait « inférieur et gauche en tout » dans une société qu'il jugeait « triste et maussade ». Était-ce là Paris? N'y avait-il pas de société plus aimable et où un être comme lui fût compté? Enfin, pour achever, M. Daru le père, l'avertit un jour, d'un ton sévère, que son fils le conduirait travailler aux bureaux de la Guerre. Ne pouvant tolérer davantage l'oisiveté bougonne du jeune provincial, les Daru, d'autorité, avaient fait de l'amoureux prédestiné un bureaucrate et du poète de génie un gratte-papier. On connaît l'anecdote qu'il a reproduite dans *le Rouge et le Noir*. A la première lettre que Pierre Daru lui dicta, il écrivit *cella*, avec deux *l*, au lieu de *cela*. « C'était donc là ce littérateur, ce brillant humaniste qui avait remporté tous les prix à Grenoble! » L'humiliation et la déchéance ne pouvaient guère aller plus loin.

Ajoutons cependant une désillusion bien mesquine, mais qui dut mettre sa part d'amertume dans ce cœur de dix-sept ans. Une fois aux bureaux de la Guerre, il aurait pu, par le

crédit des Daru, entrer comme adjoint dans le cadre des Inspecteurs aux Revues, et, dans ce cas, il eût porté l'uniforme, un charmant uniforme rouge avec le chapeau brodé. Mais la place lui échappa, tandis qu'un jeune homme de son âge, Edmond Cardon, servi par les intrigues d'une mère habile, était nommé sur la recommandation des Daru et de Joséphine. Stendhal n'était pas envieux, mais il dut regretter l'uniforme. Il se consola trois mois plus tard, quand il en revêtit un autre, moins coquet. En mai 1800, il passa les Alpes pour aller rejoindre l'armée de Réserve. Il arriva à Milan au lendemain de Marengo. Il fut soldat, d'abord maréchal des logis, puis sous-lieutenant de dragons. Ce passage dans la vie militaire est fort important pour la critique en ce sens que Stendhal romancier devait en tirer plus tard une matière abondante. M. Arthur Chuquet a demontré, par exemple, que le Waterloo de *la Chartreuse de Parme* fut composé avec les souvenirs de la campagne de décembre 1800 sur le Mincio. Mais on se méprendrait gravement en exagérant la part du soldat dans la formation de l'homme et du personnage. Tout compte fait, on pourrait retrancher ces dix-huit mois de campagne sans que rien s'obscurcît, ni dans l'œuvre, ni dans le caractère. Sans doute, Julien Sorel a rêvé la gloire militaire; sans doute Stendhal lui-même parle des beaux régiments de dragons qu'il voyait passer, enfant, et qu'il suivait d'un œil d'envie. Cependant, il ne fut jamais un soldat; à aucun moment, il ne donna ou n'emprunta rien de lui-même à la vie militaire. Qu'on relise ses lettres à sa sœur Pauline durant son séjour en Italie; il n'y est question que de paysages qu'il décrit ou de lectures qu'il conseille. Son *Journal*, à la même date, est d'une sécheresse particulière : il parle de sa santé, des opéras italiens et de ses progrès sur la clarinette, mais jamais un mot ne sent le soldat. Il est certain que le métier lui déplut. Stendhal était naturellement brave, cent incidents de sa vie en témoignent, mais d'une bravoure froide, sans élan, sans tapage, et il eut toujours l'horreur de certaines formes brutales et spéciales du courage guerrier. D'autre part, s'il avait de la bravoure, sa sensibilité et sa susceptibilité physique étaient extrêmes; les fatigues, ou, pour mieux dire, l'inconfort de la vie de soldat dut le

rebuter autant que certains contacts, et sa santé s'en accommodait mal. Le souvenir de la garnison de Bagnolo, près de Brescia, où l'on manquait absolument de tout, et même de *polenta*, pesa sans doute sur sa décision quand il se détermina à quitter le service. Pourquoi l'eût-il quitté d'ailleurs s'il y avait eu en lui l'âme d'un soldat, ou s'il avait été mordu, comme tant d'autres, par l'ambition de devenir un jour maréchal d'Empire? A dix-sept ans, il était sous-lieutenant de dragons; à dix-huit, aide de camp du général en chef qui l'avait pris en amitié. Ces débuts faciles, la protection des Daru, ouvraient des perspectives illimitées. Mais la vérité est qu'un seul genre de vie le tentait : celle de l'homme aimé dans une société prévenante; un seul genre de succès, ceux de l'écrivain. Aussi, dès la fin de 1801, était-il résolu à donner sa démission. Il s'ennuyait, se portait mal, et ne songeait qu'à trouver des sujets de pièces dans ses lectures. Les Beyle le rappelèrent à Grenoble. Il y passa trois mois assez gaîment, semble-t-il, puis Paris à nouveau l'attira.

Le fait important n'est donc pas que Stendhal ait porté l'uniforme de dragon dix-huit mois durant, c'est qu'il ait passé ces dix-huit mois en Italie. Après sa première déception parisienne, peut-être eût-il docilement accepté sa vie de bureau, ou fût-il retourné sagement dans sa province, sans ce bain fortifiant qui rafraîchit ses inclinations essentielles. L'Italie lui en avait fourni, en quelque sorte, la vérification par l'exemple. Il rapportait cette triple conviction, fondée cette fois sur le fait et non plus sur l'illusion des lectures, que la beauté est réalisable, que l'amour romanesque existe, que le plaisir dans la société est possible. Il ne semble pas qu'il eût beaucoup regardé les tableaux du Brera; plus tard seulement, il devint un amateur de peinture. Mais il avait vu les lacs, les montagnes de Bergame; il avait fréquenté la Scala. Le lac de Côme ou le lac Majeur, avec leurs molles collines voluptueuses et leurs graves arrière-plans, les opéras italiens et les ballets à grand spectacle l'avaient enchanté du premier coup comme la réalisation concrète, tangible de ses rêves. Son cousin Martial et l'ordonnateur Joinville l'avaient introduit à Milan dans un monde libre et charmant, où l'on ne se souciait que du bien-être, où l'on ne redoutait que le *cant*, l'ennui.

crédit des Daru, entrer comme adjoint dans le cadre des Inspecteurs aux Revues, et, dans ce cas, il eût porté l'uniforme, un charmant uniforme rouge avec le chapeau brodé. Mais la place lui échappa, tandis qu'un jeune homme de son âge, Edmond Cardon, servi par les intrigues d'une mère habile, était nommé sur la recommandation des Daru et de Joséphine. Stendhal n'était pas envieux, mais il dut regretter l'uniforme. Il se consola trois mois plus tard, quand il en revêtit un autre, moins coquet. En mai 1800, il passa les Alpes pour aller rejoindre l'armée de Réserve. Il arriva à Milan au lendemain de Marengo. Il fut soldat, d'abord maréchal des logis, puis sous-lieutenant de dragons. Ce passage dans la vie militaire est fort important pour la critique en ce sens que Stendhal romancier devait en tirer plus tard une matière abondante. M. Arthur Chuquet a demontré, par exemple, que le Waterloo de *la Chartreuse de Parme* fut composé avec les souvenirs de la campagne de décembre 1800 sur le Mincio. Mais on se méprendrait gravement en exagérant la part du soldat dans la formation de l'homme et du personnage. Tout compte fait, on pourrait retrancher ces dix-huit mois de campagne sans que rien s'obscurcît, ni dans l'œuvre, ni dans le caractère. Sans doute, Julien Sorel a rêvé la gloire militaire; sans doute Stendhal lui-même parle des beaux régiments de dragons qu'il voyait passer, enfant, et qu'il suivait d'un œil d'envie. Cependant, il ne fut jamais un soldat; à aucun moment, il ne donna ou n'emprunta rien de lui-même à la vie militaire. Qu'on relise ses lettres à sa sœur Pauline durant son séjour en Italie; il n'y est question que de paysages qu'il décrit ou de lectures qu'il conseille. Son *Journal*, à la même date, est d'une sécheresse particulière : il parle de sa santé, des opéras italiens et de ses progrès sur la clarinette, mais jamais un mot ne sent le soldat. Il est certain que le métier lui déplut. Stendhal était naturellement brave, cent incidents de sa vie en témoignent, mais d'une bravoure froide, sans élan, sans tapage, et il eut toujours l'horreur de certaines formes brutales et spéciales du courage guerrier. D'autre part, s'il avait de la bravoure, sa sensibilité et sa susceptibilité physique étaient extrêmes; les fatigues, ou, pour mieux dire, l'inconfort de la vie de soldat dut le

rebuter autant que certains contacts, et sa santé s'en accommodait mal. Le souvenir de la garnison de Bagnolo, près de Brescia, où l'on manquait absolument de tout, et même de *polenta*, pesa sans doute sur sa décision quand il se détermina à quitter le service. Pourquoi l'eût-il quitté d'ailleurs s'il y avait eu en lui l'âme d'un soldat, ou s'il avait été mordu, comme tant d'autres, par l'ambition de devenir un jour maréchal d'Empire? A dix-sept ans, il était sous-lieutenant de dragons; à dix-huit, aide de camp du général en chef qui l'avait pris en amitié. Ces débuts faciles, la protection des Daru, ouvraient des perspectives illimitées. Mais la vérité est qu'un seul genre de vie le tentait : celle de l'homme aimé dans une société prévenante; un seul genre de succès, ceux de l'écrivain. Aussi, dès la fin de 1801, était-il résolu à donner sa démission. Il s'ennuyait, se portait mal, et ne songeait qu'à trouver des sujets de pièces dans ses lectures. Les Beyle le rappelèrent à Grenoble. Il y passa trois mois assez gaîment, semble-t-il, puis Paris à nouveau l'attira.

Le fait important n'est donc pas que Stendhal ait porté l'uniforme de dragon dix-huit mois durant, c'est qu'il ait passé ces dix-huit mois en Italie. Après sa première déception parisienne, peut-être eût-il docilement accepté sa vie de bureau, ou fût-il retourné sagement dans sa province, sans ce bain fortifiant qui rafraîchit ses inclinations essentielles. L'Italie lui en avait fourni, en quelque sorte, la vérification par l'exemple. Il rapportait cette triple conviction, fondée cette fois sur le fait et non plus sur l'illusion des lectures, que la beauté est réalisable, que l'amour romanesque existe, que le plaisir dans la société est possible. Il ne semble pas qu'il eût beaucoup regardé les tableaux du Brera; plus tard seulement, il devint un amateur de peinture. Mais il avait vu les lacs, les montagnes de Bergame; il avait fréquenté la Scala. Le lac de Côme ou le lac Majeur, avec leurs molles collines voluptueuses et leurs graves arrière-plans, les opéras italiens et les ballets à grand spectacle l'avaient enchanté du premier coup comme la réalisation concrète, tangible de ses rêves. Son cousin Martial et l'ordonnateur Joinville l'avaient introduit à Milan dans un monde libre et charmant, où l'on ne se souciait que du bien-être, où l'on ne redoutait que le *cant*, l'ennui.

Dans les premières pages de *la Chartreuse*, lui-même a retracé le tableau de la société milanaise après l'arrivée libératrice des Français et ce vertige d'un peuple fou de joie. L'insouciance française et l'ardeur italienne, la gaîté désinvolte et la volupté sérieuse s'étaient mêlées par une sorte de mariage d'amour. Enfin Stendhal lui-même avait aimé. Il s'était épris d'une madame Angela Pietragrua, exemplaire parfait de cette beauté lombarde dont le souvenir ne le quitta plus, facile sans doute, mais sincère et passionnée dans sa facilité. Moins heureux en cela que Martial Daru ou que Joinville, il avait aimé sans récompense. Du moins avait-il reconnu qu'Angela était capable d'inspirer l'amour et de le comprendre. Il ne lui avait manqué, pour réussir, que l'expérience, ou encore un état plus brillant qui fixât sur lui les yeux. Ainsi, l'épreuve italienne qui l'avait, sans nul doute, formé et dégrossi, qui avait mué l'adolescent en jeune homme, avait en même temps ravivé tous les appétits, toutes les exigences de son cœur. A ses chimères une fois trompées, l'Italie avait fait entrevoir comme une matérialisation possible. Cette crise de croissance avait laissé intact l'équilibre premier du caractère et n'avait fait que consolider, avec les autres forces de son être, sa capacité d'attente et d'émotion.

*
* *

Il ne siérait pas de pousser les choses au tragique. Sans doute, il n'est pas le premier jeune homme qui soit venu de sa province chercher à Paris le plaisir ou le succès. Considéré du dehors, son cas est le même que celui de Diderot, de Marmontel ou de cent autres, et le XVIIIe siècle abonde en débuts de carrière qui pourraient sembler pareils au sien. Mais un Marmontel, ou même un Diderot, en dépit de sa magnifique dignité, sont des conquérants soumis d'avance aux lois du monde qu'ils vont conquérir. Bourgeois de province introduits dans la société parisienne, ils s'adaptent à ses usages et s'y tiennent à leur rang. Rousseau lui-même — et ce trait blessa toujours Stendhal — se sent flatté quand le duc et pair dont il est l'hôte reconduit jusqu'au bout du jardin l'ami qui était

venu lui rendre visite. Depuis lors, les tempéraments individuels et la société elle-même s'étaient modifiés par l'effet du plus puissant cataclysme de l'histoire. Le flot révolutionnaire était passé. Toutes les conditions se trouvaient, en théorie, nivelées, tous les espoirs semblaient permis parce que toutes les barrières semblaient abattues, et de grands exemples montraient qu'il n'était plus de mesure à la récompense du mérite personnel. Les jeunes gens de la génération de Stendhal trouvaient dans leur héritage des fiertés indisciplinées, des ambitions plus exigeantes, puisqu'elles se liaient au sentiment d'un droit, une susceptibilité plus irritable, puisqu'elle puisait son origine et sa justification permanente dans le dogme nouveau de l'égalité. Ils ne se bornaient pas à revendiquer une place dans le monde, mais leur place, leur place égale, ou même leur place privilégiée, puisque toute hiérarchie devait résulter du mérite et qu'ils avaient conscience de valoir davantage. Avec cette génération commence, en réalité, le grand vol aventurier, le grand départ des héros de proie, des ambitieux dévorants dont Balzac chantera les triomphes cyniques ou les chutes misérables. Et du choc de ces énergies effrénées contre une société qui se refait, naîtront en retour les grandes ondes qui se propagent durant le siècle presque entier, les grandes crises du droit collectif et de la conscience individuelle, l'inquiétude morale, le doute religieux, la révolte sentimentale.

Chez Stendhal, la sensibilité seule est ambitieuse, et cette ambition trop spéciale, trop localisée, devait fatalement se heurter au plus mesquin, mais au plus malaisément surmontable des obstacles, c'est-à-dire aux habitudes et aux conventions du monde, à une certaine notion purement mondaine, ou même, suivant lui, purement française, du mérite et de l'agrément. Dans le Paris révolutionnaire, cette habitude mondaine avait momentanément disparu avec les autres vestiges de l'ancien ordre social. Alors, l'individu humain apparaissait à nu. De grandes occupations avaient interrompu les petits jugements, et c'est un des motifs, sans nul doute, pour lesquels Stendhal demeure si obstinément jacobin. « Comme il n'y avait pas de société, dira-t-il au début de sa *Vie de Napoléon*, les succès dans la société, chose si principale dans

le caractère de notre nation, n'existaient pas ». Mais pendant ces premières années du Consulat, qu'il faut tenir à bien des égards pour la Restauration véritable, la reconstitution déjà ébauchée au milieu des folies du Directoire venait de se dessiner avec une netteté croissante. Le mouvement passionné de retour vers les idées anciennes, que Chateaubriand a si fortement marqué dans les *Mémoires d'outre-Tombe*, conduisait aux salons comme aux églises une société rassurée. De toutes parts, on voyait émerger comme de petits îlots d'Ancien Régime. La maison Daru, maison de grands bourgeois alliés à des nobles et à des soldats, est le type de ces salons isolés qui allaient bientôt s'englober dans la Cour Impériale. Ces salons étaient fort ouverts, comme il était naturel après la crise où tous les états et toutes les catégories avaient été si cruellement brassés. Ils engageaient par une facilité d'accueil qui tenait à l'absence de délimitation précise et de hiérarchie. Mais, pour le jeune aspirant sensible qui n'attendait pas seulement d'être admis, qui exigeait gauchement d'être choisi, compris, reconnu, cette facilité même contenait le plus décevant des pièges. Quand on n'a pas entrepris un de ces métiers actifs où le succès s'impose par des signes évidents, tels que les armes, la politique et les affaires ; quand on ne domine pas par sa fortune ou par son nom ; quand aucun signe extérieur ne dénonce en vous le génie ; quand on ne possède pas ce don de flatterie méthodique et d'avancement servile qui exploite la société comme un commerce et gravit la hiérarchie des salons comme on franchit les étapes d'une carrière, on n'est jamais autre chose dans le monde qu'un comparse indifférent, accueilli par négligence et toléré par politesse. Or, Stendhal n'avait ni grade, ni fortune, ni nom ; il était ombrageux et susceptible.

Bien que ces petites sociétés encore hésitantes n'eussent pas recouvré le naturel parfait des salons du XVIIIe siècle, il est probable que, durant son second séjour à Paris, Stendhal s'ennuya moins. La maison Daru était devenue plus avenante depuis que Pierre, le grand Daru, avait épousé la jeune femme qui est désignée dans les œuvres autobiographiques sous les noms « d'Alexandrine Petit » ou de « la comtesse Palfy » et qui exerça sur la vie de Stendhal une influence

difficile à définir, mais assurément puissante. Depuis la campagne d'Italie, Martial le traite à la fois en protecteur et en camarade. Il fréquente chez les hauts fonctionnaires du régime, chez madame Cardon, une sorte de madame Campan, chez les Rebuffet, riches négociants alliés aux Daru et qui partageaient leur hôtel de la rue de Lille. Il entrevoit madame de Staël et pénètre dans le salon le plus élégant du moment, celui de madame Récamier. De concert avec Martial, il suit le cours de l'acteur Dugazon. Au Théâtre Français, il devient le spectateur assidu du parterre et s'insinue peu à peu parmi les comédiens. Il approche Talma, se lie avec mademoiselle Duchesnois qui l'invite à sa maison de campagne. Nous sommes loin de la solitude du premier temps, des soirées désolées du quinconce des Invalides; c'est une vie diverse, animée, qui aurait pu contenter un esprit plus expérimenté et un cœur plus sage. Mais Stendhal a vingt ans, et cet appétit orgueilleux du bonheur qui ne comporte pas la sagesse. On l'accueille, mais le connaît-on? Tient-il dans le monde la figure qu'il mérite? Pour les Daru, est-il mieux qu'un parent pauvre; pour les étrangers est-il autre chose qu'un provincial importun, gauche dans ses manières et silencieux par vanité? Quelle épreuve pour une susceptibilité que toutes les circonstances de la vie ont aggravée, qui s'alarme de toutes les comparaisons et se blesse de presque tous les contacts!

Il ne s'était pas installé chez les Daru; il avait loué, vis-à-vis la colonnade du Louvre, un logement qu'il quitta bientôt pour une chambre d'hôtel garni. Il lisait, prenait des notes sur ses lectures, étudiait l'anglais avec le bon père Jeky. Il s'accommodait de cette vie studieuse du jeune homme de lettres sous sa mansarde, bien qu'elle demeurât solitaire et qu'il n'eût pas trouvé d'ami de son âge et de sa condition. Sous l'influence des comédiens qu'il fréquente, ses rêves d'avenir ont pris une allure plus précise. Il sera poète de théâtre, le poète comique dont la France attend la venue depuis Molière et Regnard. Il a entrepris une grande comédie en cinq actes, *Letellier*, ou *les Deux hommes* dont il n'abandonnera le projet que fort avant dans sa vie et dont nous ne possédons pourtant que quelques fragments déplorables. Quand il aura terminé son *Letellier*, point de doute qu'il se trouve du coup célèbre et riche. D'avance,

il se trace sa ligne de conduite. « Lorsque je débuterai dans la carrière poétique, me tenir aux filles de l'Opéra pour écarter absolument ce vernis d'infériorité que, depuis Racine et Boileau, cet art donne vis-à-vis le grand monde... Le matin dans un travail fructueux, le soir dans le plus grand monde ». A d'autres moments, le personnage de l'écrivain amateur lui paraît plus séduisant que celui de l'homme de lettres professionnel. L'amateur doit être riche; aussi, dès la mort de son père, doublera-t-il, par des placements heureux le bien qui peut lui revenir, et « il sera, dans le monde, Beyle, épicurien, riche banquier et s'amusant à faire des vers! » Voilà les chimères dont se nourrit une imagination de vingt ans, formée par les romans et la méditation solitaire, voilà comment elle organise et projette devant soi des vies illusoires, et l'on voit assez quelle place essentielle y tient « le monde ». On rêve ainsi, dans sa chambre silencieuse, au-dessus du livre qu'ont quitté les yeux. Mais en descendant de son logis, on descend aussi de son rêve. Le jeune homme chimérique se sent enclos soudain dans une réalité précise et hostile. Il s'aperçoit qu'il est vêtu à la mode de l'an passé ou qu'il n'a que vingt-six sous dans sa poche.

L'histoire de Stendhal à Paris durant ce second séjour est tout justement celle d'un long ennui d'argent. Aux Invalides et chez les Daru, il menait une vie d'étudiant étroite et peu dispendieuse, et d'ailleurs, le grand-père Gagnon et l'oncle Romain l'avaient lesté de leurs économies avant qu'il prît le coche. Cette fois, il a franchi le cercle de famille pour pénétrer dans « le monde ». Il a besoin tout à la fois de livres et d'habits; les leçons de Dugazon coûtent cher. Les deux cents francs par mois qu'avait promis Chérubin Beyle ne suffisent pas à la dépense, et, d'ailleurs, ne sont jamais payés exactement. Il faut compter, s'endetter, éviter les créanciers intempestifs, demander un jour une avance à Pierre Daru, un autre jour emprunter trois francs à un camarade. Le pire dommage de ces humiliations est que, peu à peu, on s'y accoutume. « Je ne suis presque plus humilié d'un petit emprunt comme celui-là, qui, il y a un an, m'aurait fait mourir ». Un soir qu'on voulait le retenir à dîner chez les Daru, en même temps que madame Rebuffet et sa fille, il refusa, crainte d'avoir à recon-

duire « ces dames », et n'ayant pas de quoi payer le fiacre. Quand Chérubin diffère trop longtemps l'envoi de la pension, la gêne touche à une sorte de misère. Stendhal tombe malade d'une fièvre lente pour avoir couru les pieds dans l'eau, faute de bottes, et, pour avoir souffert du froid, faute de bois. On se doute qu'il n'a pas cessé de rêver aux femmes, et depuis son arrivée à Paris, toute une suite d'aventures amoureuses se sont ébauchées dans son imagination. Il a fait la cour à la fille d'un banquier et à sa femme, il a cru s'éprendre d'Adèle Rebuffet, qui n'était qu'une gamine perverse et pratique, mais qui s'appuyait sur son épaule en cachette et lui donnait de ses cheveux. Il a revu Victorine Mounier, un *flirt* de Grenoble ; il a connu chez Dugazon une jeune femme du nom de Mélanie Louason, qui étudiait le théâtre après avoir débuté par la galanterie — ambition fréquente en tous temps — et qui, celle-là, devait tenir un rôle important dans sa vie. Pour beaucoup de raisons, il s'était senti timide et maladroit auprès d'elle. Mais il consolait son amour propre en rattachant sa timidité à sa seule pénurie. Avec un habit et de l'argent, se disait-il, j'aurais eu cette femme. Il souffrait particulièrement d'être mal vêtu, lui qui devait conserver toute sa vie une coquetterie de jeune homme, et ne pas se blaser sur la joie de sortir avec un habit neuf.

Dans le monde, en dehors même de toute intention amoureuse, la conscience de sa gêne continue à le paralyser. Il ne se sent jamais à l'aise en passant la porte de l'hôtel Daru, cet hôtel du faubourg Saint-Germain, « à la façade si plate, bâti vers le temps de la mort de Voltaire », où il s'est plu à loger le marquis de la Môle. Il prévoit trop bien, dès qu'il aura pénétré dans le salon, quelle suite de menus supplices le guette. L'accent dauphinois dont il n'a pu se débarrasser fait sourire, son aspect déplaît ; ses gestes et son maintien sont gauches ; il ne sait rompre un mutisme gênant que pour s'exprimer avec une ardeur impétueuse qui détone. Mieux vaut encore se taire, et peut-être une âme d'élite, une âme sœur de la sienne, discernera-t-elle ce qu'il vaut au feu silencieux de son regard. Martial Daru, si doucement sûr de lui, si tranquillement à l'aise où qu'il se trouve, l'éblouit comme le jeune Norbert éblouira Julien Sorel. Cette aisance supérieure de Martial, qui laisse

percer le dédain, devrait le blesser, mais il lui pardonne tout. Martial le mène parfois chez Clotilde, première danseuse à l'Opéra. « Quelquefois, — quels beaux jours pour moi! — je me trouvais dans sa loge, et devant moi, quatrième, elle s'habillait et se déshabillait. Quel moment pour un provincial »! Imaginez d'ici sa mine ébaubie, et probablement ridicule, puisqu'à Paris il est toujours ridicule de s'étonner. Qu'il s'agisse d'une loge d'artiste ou d'un salon, il ne rencontre jamais le mot à dire, le compliment facile, le propos coulant qui fait avancer l'entretien. Il ne sait pas obéir au rythme de la conversation : si par aventure, une idée heureuse lui passe dans l'esprit, sa timidité lui fait manquer le moment juste, et il ne trouve le courage de parler que trois minutes trop tard. En revanche, sitôt sorti, sitôt libéré de la contrainte qui paralysait sa verve, toute une bouffée de mots fins et de réparties opportunes lui monte d'un coup à la tête. Pour des amours propres faits comme le sien, il n'est pas de déception plus poignante que ces saillies à contre-temps ou cet esprit de l'escalier. Il passe pour un sot par excès de tension vers ce qu'il veut dire : il déplaît par un souci constant de plaire. Il est glacé par l'antipathie qu'il inspire; il est occupé à l'excès et comme obstrué par la sympathie qu'il éprouve. Un Parisien, né dans le monde, a contracté dès son enfance l'usage d'un certain babil, l'habitude des riens agréables et du badinage indifférent. Son goût à lui n'irait spontanément qu'aux sentiments forts ou aux conversations importantes, semblables à celles qu'il entretient avec lui-même, et sa nature est trop raide, trop susceptible pour s'adapter d'emblée à ce ton nouveau. La cause profonde de ce malaise, et lui-même ne s'y est jamais mépris, gît dans son ombrageuse et souffrante vanité. L'agrément mondain a pour principe le naturel, mais l'on n'est jamais naturel lorsque l'on est préoccupé de soi-même. Or, le jeune Stendhal vit dans l'obsession continuelle que tous les yeux sont braqués sur lui. L'usage de la vie ne lui a pas encore enseigné que les autres hommes, tout comme lui, se croient chacun le centre de l'univers et que l'indifférence est la denrée du monde la mieux partagée. Il souffre de ne pas tenir assez de place dans l'estime ou dans l'amitié du prochain, mais croit occuper à lui seul toute son attention ou sa moquerie. Sa sensibilité per-

sécutée souffre de tous les regards et de tous les sourires. Sa gêne s'accroît à mesure qu'elle s'imagine être remarquée, et il ne lui reste plus alors qu'à rentrer chez lui, déçu et vaincu une fois de plus, et à écrire sur son cahier intime : « Je sens bien que ma manière naturelle ne saurait leur plaire, et que, cependant, je suis jaloux de leur plaire. Malheureuse vanité qui fait qu'en voulant plaire, je plaise moins »... ou encore : « Je sais depuis longtemps que je suis trop sensible, que la vie que je mène a mille aspérités qui me déchirent ; la fortune ne m'est pas nécessaire de la même manière qu'à un autre, et elle me l'est davantage, à cause de mon excessive délicatesse, de cette délicatesse que l'inflexion d'un mot, un geste inaperçu, met au comble du bonheur ou du désespoir. »

***

Suivant les circonstance et l'humeur, cette humiliation renouvelée détermine deux effets contraires : la dépréciation pessimiste de soi-même, ou le mépris misanthropique de l'humanité. Certains soirs, en méditant sur son échec de la journée, on se dit : Je ne vaux rien, et ils ont raison. Ils ont raison de m'éluder comme un être sans agrément et sans importance. C'est alors l'état que Stendhal devait prêter plus tard à Julien Sorel et définir, par une formule si frappante, le phénomène d'*imagination renversée*. L'imagination, nourrie par la lecture et le rêve, projette d'abord vers l'avenir une vie d'amour, de succès, de sympathies partagées ; puis, devant la résistance du réel, comme le faisceau lumineux qui s'est heurté à un obstacle, elle se retourne de tout son élan contre elle-même. On cherche la cause de ses déceptions et on la trouve dans ses propres tares, que l'imagination grossit et développe comme elle étendait tout à l'heure notre chance de félicité. On se déprécie à mesure qu'on s'examine. On s'abjure soi-même en quelque sorte. On maudit ce par quoi l'on est différent et déplaisant, c'est-à-dire ce par quoi l'on est original. Quand par exemple, on n'a pas la souplesse d'acquérir « cet esprit gai avec légèreté » ou même « les défauts contraires à la lourdeur provinciale », on s'atteste par là même un être dénué de tout

mérite, que le monde rejette avec équité. L'erreur de l'imagination est alors qu'elle s'exerce à son propre désavantage. « Je suis au total un être bien plat, bien vulgaire, bien ennuyeux pour les autres, se disait Julien Sorel avec une pleine conviction... C'est qu'il avait maintenant pour implacable ennemie cette imagination puissante, autrefois sans cesse employée à lui peindre dans l'avenir des succès si brillants ». Stendhal ajoute que cette erreur est d'un homme supérieur; sans doute, mais l'état qu'elle crée est le pire, puisqu'il manque alors la grande consolation de l'orgueil.

A d'autres moments, l'orgueil prédomine. Au lieu de garder la faute pour soi-même, on la rejette sur le monde avec une autorité belliqueuse. On se dit : Je suis tel que doit être un homme, et c'est le monde qui ne vaut rien. Tant pis pour lui s'il me méconnaît et me rejette! Ses usages, tout comme les façons de Chérubin Beyle et de tante Séraphie, ne sont qu'un jeu de manigances hypocrites où se perdent la vérité des êtres et la franchise des rapports. Ces agréments de salon, dont on paraît faire tant d'état, dissimulent la servilité de l'esprit, la mesquinerie des intérêts, la faiblesse des caractères. La facilité des mœurs et cette poursuite illusoire du plaisir masquent l'incapacité de sentir et l'inaptitude aux passions vraies. Stendhal, si l'on peut dire, rentre ici dans les cadres connus de son caractère d'adolescent : le dégoût de l'hypocrisie, l' « espagnolisme », l'intensité relative des émotions servant à classer les hommes, et l'émotivité la plus forte conférant la noblesse véritable. Il convient qu'entre le monde et lui l'humeur est incompatible, mais ce n'est plus qu'il manque de mérite, c'est qu'une société énervée, qui ne sait même plus, comme les sociétés d'Ancien Régime, atteindre à la perfection dans le futile, est hors d'état de reconnaître un mérite singulier comme le sien. Au surplus, quiconque copie son esprit d'après la mode et répète pour plaire ce qui a déjà plu, avoue l'humilité courtisane de son âme. Dire un mot de pur agrément est une bassesse. Les poètes qui ont plié leur génie aux usages d'une cour, à des conventions quelconques de politesse, sont des courtisans. Flatter la mode est aussi haïssable que flatter le pouvoir. De là les formules connues : « Je méprise Racine » ou « le plat Gœthe ». Dans sa rancune

contre les plaisants de société qui, dans les salons de Paris, et avant que lui-même eût de l'esprit, lui avaient volé le succès, Stendhal déclare même que le goût de l'anecdote, du mot pour rire, de la raillerie pour rien, est une petitesse purement française. Ainsi, des tempéraments comme le sien restent forcément dépaysés au milieu de cette « nation de vaudevillistes » où, sans cœur ni caractère, on peut se tailler des réputations d'esprit.

Avec le moindre usage de Stendhal, on retrouve ici les thèmes dont son œuvre entière est la longue variation. Cette fois l'amour-propre est sauf : mais, en les décorant à son avantage, on ne détruit pas les raisons qu'on a de souffrir. Reste à préserver la sensibilité, qui demeure aussi dangereusement exposée, ou, si on l'éprouve incurable, à l'épancher, et c'est le mobile essentiel qui fera de Stendhal un écrivain. Reste surtout à la dissimuler, car en laissant apercevoir qu'on a souffert, on reconnaîtrait par là même la victoire du monde. Les vaincus doivent cacher leurs blessures. Livrer ses émotions ou trahir ses peines, c'est « avouer soi inférieur » comme dit, dans son joli patois nègre, le petit prince Korasoff. Il faut se faire un visage impassible et à mille lieues de la sensation présente. Toute la politique de protection et de dissimulation que Stendhal ébauchait jadis dans sa lutte contre les maîtres et les parents va resservir dans sa défense contre le monde. L'un après l'autre, nous aurons donc vu fortifier par l'épreuve les éléments du caractère primitif : orgueil exalté, défiance de soi-même avivée, recours contre l'ennemi du dehors à une stratégie méthodique, et cependant vision de la vie toujours chimérique, variée vers un excès ou vers l'autre par les jeux alternés de l'imagination.

Ainsi se passèrent, comme a dit M. Paul Bourget, « ces neuf années de vie parisienne, de cette vie qu'il aperçoit avec cette âme singulière qui avait soif et faim de tous les raffinements de la société la plus délicate et à qui toutes les conditions de cette société faisaient horreur ». Cette dernière expression n'est peut-être qu'approchée. Les conditions de la vie parisienne ne lui inspiraient nulle horreur théorique. Jamais, au grand jamais, dans son œuvre, on ne perçoit le ton du réquisitoire ou de la revendication sociale. S'il eût été en situation

d'en profiter mieux, cette vie ne lui eût même pas déplu, et bien au contraire. Mais il n'y trouva qu'un accueil indifférent et parcimonieux dont il ne pouvait se satisfaire. Son avidité de jouissance, comprimée et surexcitée par l'éducation, ne commença même pas d'être contentée et son grief véritable est d'être resté, si l'on peut dire, sur sa faim et sur sa soif. On ne lui avait pas fait sa place. Il n'avait pas trouvé le bien-être, le confort du cœur, en donnant à ces termes le sens complexe qu'ils contenaient pour un homme tel que lui : être aimé, recherché, plaire aux femmes, paraître beau, élégant, avoir autant d'argent que les autres et plus d'esprit, porter un nom qui, pour une raison quelconque, éveillât un petit frisson autour de son passage. Tout son malheur est d'être venu à Paris trop jeune, trop ardent, trop amoureux de l'amour, trop confiant dans l'évidence de son mérite, puis, avec ses vices de prononciation, ses vêtements mal coupés et sa timidité présomptueuse, d'avoir fait l'effet d'un provincial balourd, mal vêtu ou endimanché. S'il avait débuté comme Martial Daru ou comme son ami Édouard Mounier, nanti d'argent et d'un état flatteur, installé d'emblée et de niveau dans le monde, il aurait pu souffrir encore, mais il n'aurait rien imputé de sa souffrance à la société. Ses souvenirs les plus cruels resteront d'être entré gauchement dans un café ou d'avoir porté une mauvaise redingote, de s'être donné en spectacle ridicule à des témoins malicieux. La vie mondaine n'a pas choqué chez lui une conviction, un système moral : elle l'a blessé dans son amour-propre sensible. Elle a soumis à une perpétuelle alarme sa susceptibilité, sa peur d'être jugé, moqué. Elle a poussé jusqu'à un excès incurable sa préoccupation naturelle, ce sentiment de contrainte orgueilleuse et souffrante qui, plus tard, avec la maîtrise virile, deviendra mépris, ironie et cynisme. Elle a refoulé dans le for intérieur ses accès d'effusion attendrie; c'est ainsi qu'elle a fixé l'homme, ou plutôt confirmé l'enfant dans l'homme, et préparé l'écrivain.

*
* *

Il est vrai d'une vérité générale que le caractère se forme vite et varie peu. L'homme demeure essentiellement ce

que l'a fait sa jeunesse. Mais pourtant, dans le cas normal, on voit la sensibilité s'ordonner et se limiter sous l'effet des nécessités de l'action. Entre trente et quarante ans, il vient un âge pratique où les natures les plus ombrageuses comme les plus nonchalantes se tournent vers les occupations réglées de la vie. L'ambition, le métier, la famille deviennent les soucis communs autour desquels les tendances individuelles se disposent. L'habitude des mêmes devoirs, des mêmes contacts, des mêmes lieux compose comme un terrain artificiel où même le déraciné prend racine. Par la comparaison avec des intérêts plus pesants, ou simplement par l'effet de la régularité des actes, la sensibilité se discipline, assagit ses excès, réprime ses écarts. Pour les témoins d'une jeunesse généreuse, ce spectacle de la maturité modérée n'est pas toujours exempt de mélancolie. L'homme eût-il, par chance, préservé intacts son désintéressement ou sa faculté d'enthousiasme, il perd du moins sa promptitude à l'émotion et au chagrin, dépouille peu à peu cette fleur de souffrance qui est le charme périlleux des jeunes âmes. Stendhal, au contraire, a conservé jusqu'à sa mort cette sorte de virginité sensible. L'expérience lui a enseigné à s'en cacher; elle ne l'a jamais flétrie.

Il existe pourtant une phase de la vie de Stendhal où il parut s'accommoder sans ennui à un ensemble de conditions matérielles et qui, par là même, présente un caractère unique d'organisation et de fixité. Il s'agit de la période qui s'étend entre 1809 et 1812, celle d'ailleurs sur laquelle nous possédons le moins de renseignements, sans doute parce que Stendhal s'y sentit à peu près heureux, et que le bonheur ne se confesse pas. Durant ces deux ou trois ans, il est enfin le jeune homme à la mode. La bourse de son père s'est ouverte largement; il signe « M. de Beyle » et veut se faire constituer un majorat. Il entretient une petite chanteuse de l'Opéra-Bouffe et soupe avec elle, chaque soir, d'une perdrix et d'une bouteille de vin de champagne. Son tour est venu d'éblouir par son air parisien les provinciaux de passage, et spécialement son beau-frère Périer-Lagrange, le mari de sa sœur Pauline. Mais surtout, ce qui est l'essentiel, il remplit une fonction définie et vit dans une société précisément déterminée. Auditeur de première classe au Conseil d'État, et inspecteur du Mobilier de la

Couronne, il a place et rang dans la Cour Impériale. Une affection dont le caractère précis reste à établir — car les indications du *Journal* se contredisent et les autres papiers posthumes ne sont pas probants — l'attache à la comtesse Daru, la femme de Pierre. Ainsi, à tous égards, métier, état mondain, occupations sentimentales, sa vie semble fixée, organisée, et si cette situation s'était prolongée, sans doute la virilisation, la calcification du caractère ne se fût-elle pas fait attendre. Mais aussitôt après, la vie nomade recommence : campagne de Russie, où il montra un si tranquille courage, campagne de Saxe, mission à Grenoble pour organiser la défense du Dauphiné envahi par les Alliés. Puis, avec l'Empire, disparaît pour lui toute possibilité de vie active. Il part pour l'Italie et il y passe presque toute la trentaine, coupant son séjour de courts voyages à Grenoble, en Angleterre ou à Paris. A l'âge critique où, dans les vies les plus longtemps différées, s'installent les devoirs fixes et les pensées utiles, il mène à Rome ou à Milan une existence vagabonde de voyageur ou de cicerone.

Milan fut sa résidence préférée, parce qu'il aimait la musique, qu'il aima Métilde Dembowska et que la société de Milan le mit parfaitement à l'aise. Les Italiens lui parurent, et sont en effet, moins attentifs que les Français à la manière d'être extérieure, et d'ailleurs, en pays étranger, on ne se soucie pas de paraître ou non à la mode puisque l'on est un étranger. Il s'abandonna donc à son naturel et plut par là même à une société qui prise le naturel au-dessus des dons de l'esprit. Pour la première fois, ce que l'on pourrait nommer la sensibilité de l'accueil fut chez lui pleinement satisfait; pour la première fois, il eut conscience d'avoir conquis cette opinion de surface qu'il redoutait, méprisait et guettait à la fois. Cependant, il ne put se faire aimer de Métilde. La susceptibilité est sauve, mais le cœur n'est pas occupé, l'esprit reste en désarroi et on sent que, par une suite d'essais tâtonnants, il tâche à garnir le vide inconsistant de sa vie. Le besoin d'un métier devient parfois si pressant qu'il songe à s'établir banquier à Bologne. Ajoutons surtout, que, tout Milanais qu'il se prétendît, Paris lui manquait et que, s'il pouvait être heureux à Milan, c'est à Paris seulement qu'il pouvait être célèbre.

Il y revient en 1821, à trente-huit ans, un peu malgré lui, car il se trouvait au plus fort de sa passion pour Métilde ; il y reste jusqu'à la fin de la Restauration. Mais il n'a fait que déplacer sa nostalgie : à Milan, il rêvait la notoriété parisienne ; à Paris, il regrette Métilde et la facilité milanaise. A quatre reprises, il repassera les Alpes, sans préjudice des courses à Grenoble et d'un nouveau voyage en Angleterre. Ses habitudes à Paris, telles qu'il les a décrites dans les *Souvenirs d'égotisme* avec un charme si simple, sont celles d'un vieux garçon solitaire, et quelque peu maniaque, qui mange son petit revenu et ne sait trop comment tuer le temps. Il loge rue de Richelieu, à l'hôtel de Bruxelles, tenu par un certain M. Petit, le plus joli et le plus poli des Français. A dix heures et demie, il déjeune au café, puis accompagne jusqu'à la Préfecture de Police son ami Adolphe de Mareste. Il revient par le Louvre et les Tuileries, entre au Musée, s'attarde à feuilleter Shakespeare sous les arbres, plutôt que de regagner sa chambre vide dont l'intérieur est affreux pour lui. A cinq heures, le dîner à l'hôtel de Bruxelles, en compagnie de Mareste, de deux ou trois camarades quotidiens. Après le dîner, la traînerie du désœuvré : le café, la promenade sur le boulevard de Gand, rempli de poussière en été. Deux ou trois fois la semaine, la soirée passée chez les Tracy, chez Delécluze, chez les Cuvier, chez madame Ancelot, chez madame Pasta, où l'on jouait le pharaon, chez le cordial Lingay où l'on buvait de la bière fraîche. Quelques semaines après après son arrivée, il avait rencontré Martial, aimable à son ordinaire. Mais il n'était pas retourné chez les Daru, soit négligence, comme il le dit, soit rancune, soit crainte d'évoquer une image chère, la comtesse étant morte depuis six ans. Cette période de sa vie est celle où il écrit et publie le plus : six ouvrages en neuf ans. Sa réputation d'homme d'esprit commence à germer dans quelques cercles, mais son mode de vie n'en est nullement affecté et ne sent à aucun moment l'homme de lettres professionnel. Point d'heures réglées, pas de table de travail où l'on s'installe. Ses livres, pour une bonne part, sont faits de notes griffonnées à la diable, n'importe comment, sur n'importe quoi, et tout juste classées au moment de les donner à la copie. Pour le surplus, ils sont écrits d'abondance, sur un

canevas improvisé, aussi librement que lorsqu'on note pour soi seul, au soir venu, les événements de la journée, la plume ayant peine à suivre le flot des émotions et des souvenirs.

En 1830, nouveau changement à vue. Comme beaucoup d'anciens agents de l'Empire, il rentre au service sous Louis-Philippe. Le comte Molé l'admet dans la carrière consulaire. Nommé à Trieste, puis l'année suivante à Civita-Vecchia, aux portes de Rome, il redevient le fonctionnaire mécontent que ses supérieurs offusquent, qui querelle ses subordonnés, que la tâche quotidienne et la résidence ennuient. Dès que le comte Molé est aux affaires, il court à Paris. Des amis romains, et surtout les princes Caetani, mettent quelque agrément dans cette existence fastidieuse. Mais sa santé s'est altérée; il souffre de la goutte, peut-être encore d'une autre maladie, et c'est pour raisons de santé, cette fois, qu'il demande un dernier congé. Quatre mois après son retour, comme il songeait enfin à se fixer, à s'installer dans une vie d'écrivain, une attaque d'apoplexie le frappe rue Neuve-des-Petits-Champs, qui est aujourd'hui rue des Capucines. Il meurt la nuit suivante, nuit du 22 au 23 mars 1842, dans sa chambre d'hôtel où on l'avait transporté sans connaissance.

*
* *

Ainsi une vie vagabonde au point qu'il a fallu des travaux spéciaux pour établir ses itinéraires; jamais de tâche continue ni celle à quoi le devoir contraint, ni celle que l'on s'impose à soi-même; jamais de métier fixe et accepté, pas même celui d'homme de lettres, bien qu'il ait passé peu de jours sans écrire et que son seul goût durable, « avec Saint-Simon et les épinards », ait été de vivre à Paris dans un quatrième étage, écrivant un drame ou un livre. Qu'on se représente ici le sens réel que les mots contiennent : depuis son premier départ de Grenoble, à Paris ou en Italie, il n'a jamais eu « un chez lui ». Il n'a jamais possédé que des habits, des papiers et quelques livres, ce qu'on peut entasser dans deux coffres et promener à travers le monde avec soi. La maison qui vous attend, les meubles confidents où l'on se retrouve, les objets dont la

permanence amicale assure la vie et l'empêche de se recommencer à neuf chaque jour, tous ces appuis, tous ces repères lui ont manqué. Étranger dans sa maison natale, il est resté partout passager. Il a vécu aux camps, dans des résidences étrangères, dans des logements garnis ou dans des chambres d'hôtel meublé, et il est mort comme il avait vécu, chez les autres.

Il n'a pas eu de ménage, il n'a pas eu d'enfant; on peut presque dire qu'il n'a pas eu de maîtresse. Ses amours durables ont toujours été des amours malheureux qui ont occupé son imagination mais non sa vie. Dira-t-on qu'il portait en lui-même la cause unique de cet isolement, qu'il était incapable des affections de foyer, de tout ce qui implique la familiarité et la constance? Non point; son penchant naturel allait à l'intimité. Qu'on relise l'adorable chapitre des *Souvenirs d'égotisme*, l'histoire des petites Anglaises dans leur mince cottage de briques qu'on eût enfoncé d'un coup de poing. La douceur de ces petites prostituées, leur modestie ménagère inspire aussitôt à Stendhal comme une amitié d'enfance; le sentiment du *home* l'a gagné; de tout son séjour à Londres, le voilà malheureux, toute idée d'amour mise à part, quand il ne peut passer sa soirée dans cette maison. L'exemple de sa sœur Pauline est plus frappant encore. Leur tendresse s'était formée de bonne heure, par la résistance commune aux persécutions de Séraphie, mais de Stendhal, non de Pauline, vient l'effort continu pour l'entretenir. De Paris, de Marseille, d'Allemagne, il écrit trois lettres pour une. Il est vrai que Pauline joue pour lui le rôle de confident de tragédie, parce que le soliloque fatigue et que le journal intime ne suffit pas; pourtant, dans ses lettres, il interroge et conseille au moins autant qu'il se confie. Il voudrait diriger Pauline, la former; il émet cent fois le vœu, évidemment sincère, de la marier à Paris et de passer sa vie auprès d'elle. Mais Pauline épouse un lourd bourgeois de Grenoble. Il cesse peu à peu d'écrire des lettres qu'elle ne sera plus seule à lire; l'intimité dans le présent n'est plus possible, les rêves d'avenir sont rompus.

De ses parents du sang, il n'avait aimé que Pauline; donc, après le mariage de Pauline, c'est-à-dire dès 1808, il est sans famille. Jusqu'à sa mort, il est sans amis. Sur ce point encore

on jugerait mal en imputant à sa seule humeur toute la faute. Il était fidèle; il n'a pas cessé de cultiver ses camarade d'enfance : Barral, Romain Colomb ou Louis Crozet. Sans nul doute, il aima ses amis plus réellement qu'il ne fut aimé d'eux. Nous possédons à cet égard des preuves irrécusables, le fameux *H. B.* de Mérimée qui est un monument d'incompréhension, et la notice nécrologique de Colomb, qui n'est guère moins surprenante. Comment l'amitié vraie se méprendrait-elle à ce point? Ils n'ont pas atteint ce cœur qui se cachait mais qui aurait trouvé tant de douceur à être forcé dans sa retraite. Aucun n'a percé jusqu'à ce « filet de sensibilité souffrante », comme a dit si bien M. Paul Bourget, que pourtant des yeux vraiment amis auraient vu, de loin en loin, affleurer à la surface? Ils s'en sont tenus à cette camaraderie familière et inconsciemment malveillante des hommes que réunissent seulement les habitudes quotidiennes. Quand Stendhal sortait avec un habit neuf, ils auraient donné un louis, de bon cœur, pour qu'on jetât dessus un verre d'eau sale. Stendhal s'est senti seul au milieu d'eux; il ne leur a confié ni ses souvenirs ni ses rêves, ni même ses idées, n'ayant jamais su leur faire partager ses sujets de conversation favoris. Dans le monde, quelques relations flatteuses, mais pas un salon dont il soit le centre, pas une maison où il se sente nécessaire, des sociétés fortuites qui se forment, puis se disloquent en laissant seulement dans la mémoire « l'amertume des sympathies interrompues ». Sans doute, le grand séjour en Italie l'a reposé, détendu. Il a pris l'habitude de n'être plus jugé; la confiance en soi recouvrée, il a pu commencer d'avoir de l'esprit. On trouve qu'il parle bien depuis qu'il prend la parole sans savoir comment il finira sa phrase. Mais le pli de la sensibilité est pris vis-à-vis du monde. D'ailleurs, les occupations mondaines tiennent peu de place dans ses journées, et le succès mondain est un de ces biens qu'on envie plus qu'on ne les goûte. Comment la vie de société suppléerait-elle à cette oisiveté solitaire? Elle n'est jamais autre chose qu'un divertissement, un intérêt accessoire pour qui puise ailleurs son aliment véritable. Dès qu'elle prétend être davantage, elle n'est plus rien.

Pour imaginer Stendhal sous l'aspect juste, il faut se

replacer obstinément à ce point de vue. Il faut se rappeler cette vie éternellement vagabonde qu'il a, en partie, voulue, cette solitude ininterrompue qu'il n'a pas voulue et dont il a pâti, cette instabilité universelle qu'aucun lien, quel qu'il fût, n'a jamais attaché à rien. Sociable par essence et presque à l'excès, il n'a jamais fait corps avec aucun système social. La solitude dans un cloître aurait pu le modifier par l'étude et la réflexion. Le mouvement de la vie l'a agité en le maintenant intact. Rien ne l'a distrait de ses émotions, de ses convictions originelles. La vie a pu les recouvrir, elle ne les a ni atténuées, ni redressées. Il a constamment vécu vis-à-vis de lui-même avec ses premiers besoins et sur ses premières ressources. Ainsi s'explique ce qui est le trait caractéristique de l'écrivain, c'est-à-dire cette étonnante préservation des forces vives de la sensibilité. Toujours soustraites à l'action des disciplines, des habitudes, des devoirs, elles ont gardé jusqu'au bout leur direction et leur intensité initiales. Stendhal aimait les comparaisons familières. Disons qu'il était resté, après cinquante ans, un vieux jeune homme comme on voit, au quartier des Ecoles, de vieux étudiants. Ils ont vu partir depuis longtemps leurs camarades, ceux qui furent un instant jeunes avec eux. Avec mépris ou avec envie, selon les soirs, ils songent que ceux-là possèdent chacun son métier, sa famille, sa tâche d'homme et que les souvenirs d'autrefois, si quelque hasard les évoquait, leur paraîtraient aussi lointains que les récits d'un étranger. Pour eux, ces souvenirs sont la réalité même puisqu'ils n'ont jamais installé leur vie, qu'ils ont conservé leur langage ou leur visage de vingt ans. Leur existence rêveuse ou machinale fait du présent un passé qui se prolonge. Mais, l'une après l'autre, ils voient passer près d'eux les générations fraîches, et, séparés de leurs compagnons d'âge par la raison, ils se sentent tout proches des nouveaux venus par la jeunesse.

LÉON BLUM

(La fin prochainement.)

CHATEAUBRIAND

À L'AMBASSADE DE LONDRES

« Trente et un ans après m'être embarqué simple sous-lieutenant. pour l'Amérique, je m'embarquais pour Londres avec un passeport conçu en ces termes : Laissez passer, disait ce passeport, laissez passer sa seigneurie le vicomte de Chateaubriand, pair de France, ambassadeur du roi près Sa Majesté Britannique. » Tel est le début du VIe livre des *Mémoires d'Outre-Tombe*. Dans une langue magnifiquement colorée et poétique, Chateaubriand décrit sa réception à Douvres, son voyage, son arrivée à Londres : « J'aborde l'hôtel de l'Ambassade, Portland place. Le chargé d'affaires, M. le comte Georges de Caraman, les secrétaires d'ambassade, M. le vicomte de Marcellus, M. le baron E. de Cazes, M. de Bourqueney, les attachés de l'ambassade m'accueillent avec une noble politesse. » Puis il rappelle les tristesses et les misères de la vie d'émigré qu'il avait menée vingt ans auparavant dans cette même ville où il revenait au comble des grandeurs. L'annonce de sa nomination avait produit une profonde sensation dans le personnel de l'ambassade. L'idée de servir sous les ordres d'un tel chef, d'approcher celui que tout le monde s'accordait à déclarer un génie, enflammait les esprits de tous ses collaborateurs. Parmi eux, le troisième secrétaire, M. de Bourqueney, fut particulièrement heureux de cette occasion unique de vivre dans l'intimité de l'homme qui avait facilité son entrée dans la carrière diplomatique et dont il admirait le caractère et l'incomparable talent. Ambassadeur, secrétaires et attachés vivaient alors complètement en famille. Appartenant tous au même milieu, se connaissant avant d'être réunis sous le même toit, ils vivaient en commun à l'hôtel de l'ambassade dans une intimité réelle. Partager

aussi complètement la vie du maître était une très grande joie pour M. de Bourqueney. Il mit à profit cette situation pour prendre des notes journalières sur ce qui se passait à l'ambassade, à partir du jour où M. de Chateaubriand prit possession de son poste jusqu'au moment où le jeune secrétaire fut envoyé en courrier à Paris. Ces notes, toutes familières, commencent le 5 avril 1822 et se terminent le 12 juillet de la même année. Celui qui les écrivait était alors un jeune homme de vingt-trois ans, promis au plus bel avenir diplomatique [1]; ses qualités éminentes l'avaient déjà mis à Londres en une place que sa jeunesse rendait encore plus enviable. M. de Bourqueney recueille avec respect, avec vénération même, les propos qui tombent de la bouche de l'ambassadeur. Il admire du fond du cœur l'homme et son œuvre, et c'est avec un regret très sincère qu'il déplore de ne retrouver que par éclairs l'auteur d'*Atala*; mais il note chacun de ces éclairs avec justesse et avec le plus grand accent de vérité. Il nous fait pénétrer dans la vie quotidienne de l'ambassade, nous montre Chateaubriand s'entretenant familièrement avec ses collaborateurs, abordant avec eux les sujets les plus divers et mêlant parfois à sa conversation de terribles boutades. Je publie ces notes telles qu'elles ont été écrites, au jour le jour, sans y rien changer et en supprimant seulement certains passages d'un intérêt purement personnel.

Vendredi 5 avril 1822. — Deus, ecce Deus... M. de Chateaubriand est arrivé ce soir à cinq heures et demie avec ses deux secrétaires particuliers, MM. Bertin [2] et Pilorge [3]. Son ambassade l'a reçu à sa descente de voiture et l'a accompagné jusqu'au salon, où l'on a attendu l'heure du dîner; le soir, il a développé dans la conversation les idées les plus justes sur la traite des noirs, dont il repousse le trafic comme homme, mais dont, comme Français, il n'aime pas à voir la prohibition imposée par l'Angleterre à la France, à la suite d'un traité signé lorsque les canons étrangers étaient braqués contre le Louvre.

Il a annoncé la confiance la plus entière dans l'inutilité des efforts tentés par les conspirateurs sur divers points de la France; il a regardé ces complots comme *les coups de leur rage*

1. M. de Bourqueney fut longtemps ambassadeur de France à Constantinople, puis à Vienne et plénipotentiaire au Congrès de Paris.

2. Armand Bertin, fils de Bertin aîné, directeur du *Journal des Débats* dont il devint lui-même le directeur en 1841.

3. Le « fidèle Hyacinthe », comme l'appelait Chateaubriand.

expirante[1]. Le nouveau ministère[2], né d'un orage, a selon lui triomphé des obstacles personnels; son existence morale est assurée. M. de Ch... a comblé de marques de bienveillance et d'intérêt toutes les personnes de son ambassade.

Samedi 6 avril. — M. de Ch... après le déjeuner m'a proposé une promenade dans le jardin de Kensington. En retraversant les rues où il avait demeuré pendant son émigration, il était tout à ses souvenirs; ils n'ont pas peu contribué à lui faire accepter l'ambassade de Londres. Comme il jouit de la nature! Il m'a annoncé son intention de se promener chaque jour à Kensington. « Vous avez personnellement souffert de mon prédécesseur[3], m'a-t-il dit, j'ai beaucoup à réparer. » M. de Ch... a peu causé dans la soirée; il s'est retiré de bonne heure.

Dimanche 7 avril. — L'ambassade s'est rendue en corps à la chapelle. M. de Ch... entend la messe avec onction. De retour à l'hôtel[4], nous avons eu, M. le duc de Coigny, M. de Ch... et moi, une conversation sur la situation politique de la France. M. de Ch... regrette qu'on n'ait point occupé Turin avec le drapeau blanc; loin de craindre une invasion de l'Espagne, il croit que le drapeau tricolore sera dépopularisé en France le jour où des étrangers l'y apporteront. Il désirerait la publicité des séances de la Chambre des Pairs et la faculté d'être nommé député à trente ans. Nous avions un grand dîner pour la solennité de Pâques et le soir une réunion chez le ministre d'Espagne[5]. C'était l'anniversaire de la naissance de sa fille.

Lundi 8 avril. — L'ambassadeur, après le déjeuner, a été faire différentes courses pour sa voiture de cérémonie. Il parle de prendre une loge à l'Opéra; il était triste à table. Il est resté le soir avec un agent secret.

E. Decazes[6] était au dîner du Lord-maire, qui a lieu tous les

1. Le début de l'année 1822 fut marqué par des complots militaires dont le plus célèbre, la conspiration du général Bertoo, amena l'exécution des fameux quatre sergents de la Rochelle.

2. Le ministère Villèle avait succédé le 15 décembre 1821 au ministère du duc de Richelieu.

3. Le duc Decazes.

4. L'hôtel de l'Ambassade de France était alors Hertford house, Portland Place.

5. Le chevalier d'Onis.

6. Élie Decazes, troisième secrétaire à Londres depuis 1818.

lundis de Pâques. Marcellus et moi nous avons fait de la musique toute la soirée.

Mardi 9 avril. — Auguste Decazes[1] est parti ce matin pour Cheltenham, où il se rend pour apprendre l'anglais. C'était notre jour de courrier. La première dépêche porte, comme tout ce qui sort de la plume de M. de Ch..., l'empreinte d'un admirable talent. Nous avons dîné à l'hôtel. Le soir, M. de Chateaubriand était fort gai; il a ri plusieurs fois comme un enfant. G. de Caraman est rentré à minuit, venant de faire ses adieux à la petite dame qui part demain pour Bruxelles; il était très affecté, nous avons causé fort tard.

Mercredi 10 avril. — M. de Chateaubriand est allé à North Cray chez le marquis de Londonderry[2] pour lui remettre la copie de ses lettres de créance.

Le soir, M. Pilorge m'a donné des détails curieux sur la vie littéraire de M. de Chateaubriand. Les quatre premiers volumes de son histoire de France[3] sont finis; il retouche souvent son *Moïse*[4]; il dicte quelquefois des tirades de vers et les enfouit dans son portefeuille.

Il n'a pas même avec lui un seul exemplaire de ses ouvrages; il lit fort peu. M. Pilorge m'a répété que les vers de l'épître d'Alletz[5] lui avaient fait un véritable plaisir. De tous ses

1. Attaché à Londres depuis 1820.

2. Robert Stewart marquis de Londonderry, plus connu sous le nom de vicomte Castlereagh, était secrétaire d'État pour les Affaires étrangères. North Cray Place était sa maison de campagne dans le comté de Kent.

3. Il parurent en 1831 sous le titre : *Études ou discours historiques sur la chute de l'Empire romain, la naissance et les progrès du christianisme et l'invasion des Barbares, suivis d'une analyse raisonnée de l'histoire de France*. Paris, Lefèvre, 1831, 4 vol. in-8°.

4. La tragédie de *Moïse* a été corrigée pendant vingt ans par Chateaubriand. Elle fut sur le point d'être jouée au Théâtre-Français. Le comité après lecture, la reçut à l'unanimité en 1828; le baron Taylor s'occupa des décors et des costumes. Halévy se chargea d'écrire la musique des chœurs, que le personnel de l'Opéra devait chanter; mais on fit entendre à Chateaubriand que la mode n'était plus aux pièces classiques et religieuses, et que le poète pouvait nuire chez lui à l'homme politique. La représentation n'eut pas lieu. Le théâtre de l'Odéon a donné une représentation de cette tragédie le 23 mai dernier. Le public l'a accueillie avec respect, mais sans enthousiasme. Cette pièce a paru dans le tome XII des *Œuvres Complètes*, chez Lefèvre, en 1831.

5. Alletz (Pierre-Édouard), littérateur français, est l'auteur d'une épître intitulée : *A Chateaubriand, sur le génie poétique de ses ouvrages*. Il la publia en 1826. C'est sans doute de cette œuvre qu'il s'agit.

ouvrages, celui auquel il attache le plus de prix est la collection de ses mémoires[1] destinés à voir le jour après sa mort. Que cela doit être beau!

J'ai été le soir à Almacks[2]. La fille de la duchesse de Richmond était charmante.

Jeudi 11 avril. — J'ai lu une partie de la matinée. M. de Chateaubriand s'est retiré dans son cabinet après le dîner pour y commencer la dépêche de demain. Nous avons été, Marcellus et moi, à *Covent Garden* où l'on donnait *Rob Roy* et *Fair Star*. Les décorations sont admirables. On ne peut s'imaginer la multitude de filles publiques qui assiègent les corridors du théâtre, presque nues; elles attaquent tous les promeneurs, et (pour un shilling) montent au dernier rang des loges et s'y livrent aux plus horribles scandales. Quel spectacle! et l'on dit ici qu'il prouve la moralité!

Vendredi 12 avril. — Nous avons écrit toute la journée. M. de Chateaubriand est toujours rassurant sur les dispositions de notre armée. Des sous-officiers peuvent crier *Vive la Charte* dans une garnison, mais des grenadiers crient *Vive le Roi* sur un champ de bataille. Ce sont ses propres mots[3].

Samedi 13 avril. — M. de Chateaubriand m'a dit ce matin qu'il avait à peine lu un journal depuis huit ans. C'est une chose bien étonnante avec une existence politique comme la sienne; il rit des injures des folliculaires. Il a presque encore la passion des voyages; lorsqu'on lui apporte un journal anglais, ses yeux se fixent d'abord sur les bâtiments prêts à mettre à la voile, et lorsque leur destination est Bombay, Mexico ou Calcutta, il s'écrie : « Comme ils sont heureux! » Je suis resté seul le soir avec M. de Chateaubriand et un de ces messieurs. Il s'est promené deux heures à grands pas comme un homme qui compose et s'arrêtant tous les quarts d'heure

1. Le livre VI des *Mémoires d'Outre-Tombe* a été écrit à Londres, d'avril à septembre 1822.

2. Suite de salons où la société aristocratique de Londres a donné des bals très élégants de 1765 à 1840.

3. Chateaubriand répéta textuellement cette phrase à lord Londonderry à la première entrevue qu'il eut avec ce ministre. Il rapporte ce propos dans sa dépêche n° 4 au ministre des Affaires étrangères, datée du 12 avril. Voir *Mémoires d'Outre-Tombe*, éd. Biré, t. IV, p. 236.

pour frapper dans ses mains — il était sans doute content de ses pensées — cela n'a rien d'étonnant.

Dimanche 14 avril. — Nous avons été le matin à la messe; en sortant de l'église, j'ai fait une visite chez les demoiselles Elliot; la cadette à qui je demandais son opinion sur la personne de M. de Chateaubriand m'a répondu : « *He looks pretty well for a genius* ». Elles partent dans quinze jours pour Cheltenham. Nous avions quelques Français à dîner. M. de Chateaubriand a complètement battu M. Seguier[1] dans la conversation sur les affaires de France. J'ai passé deux heures chez Mrs. Turner! Que cette femme est belle!! J'ai terminé ma soirée chez la comtesse de Glengall. Lady Fitz-Roy[2] était jolie comme tous les amours; on a fait beaucoup enrager le duc de Coigny sur sa passion chevaleresque pour mademoiselle Hamilton; il se défend avec esprit.

Lundi 15 avril. — M. de Ch... dînait chez le prince Esterhazy[3]; j'ai profité de son absence pour aller voir *Macbeth*. Young a joué dans la perfection. La scène du poignard et celle du banquet ont été rendues admirablement. La rentrée de Macbeth après l'assassinat de Duncan est une des plus belles choses qu'il y ait au théâtre : *I have done the deed*[4].

Mardi 16 avril. — M. de Ch... a reçu dans la nuit un courrier qui lui apporte une dépêche relative aux affaires d'Orient; tout annonce la guerre. L'opinion de M. de Ch... est que l'on négociera sur le Danube. Nous avions à dîner M. de Vignet[5] et le docteur Standart. Quelles vicissitudes politiques! E. Decazes et le rédacteur du *New Times* à la même table! La conversation est tombée sur l'Italie. M. de Ch... ne parle qu'avec respect de Rome, de ses prés d'herbes jaunes où des ruines s'élèvent comme des arbres, et d'où l'on aperçoit des cavales buvant dans l'eau du Tibre, de ce contraste avec les rues populeuses de la ville où l'on rentre pour assister à la

1. Consul général de France à Londres depuis 1815.

2. Frances-Anne Stewart, fille aînée de Robert, premier marquis de Londonderry, mariée le 10 mars 1799 à lord Charles Fitz-Roy, deuxième fils du duc de Grafton.

3. Ambassadeur d'Autriche à Londres.

4. *Macbeth*, acte II, scène II.

5. Le baron de Vignet, secrétaire de la légation de Sardaigne à Londres.

bénédiction d'*un vieux prêtre vêtu de blanc*, de son gouvernement doux et paternel, de sa cour composée de cardinaux, etc., etc... Son langage était plein d'images et de vie. « Qu'est-ce qui peut, disait-il, remplacer un climat où l'on est *vêtu par le soleil.* »

M. de Vignet nous a cité une lettre peu connue de Machiavel qui, pendant sa proscription, se rendait souvent dans un cabaret d'un des faubourgs de Florence, théâtre de sa grandeur, et y jouait avec les chaudronniers, les boulangers et les portefaix. Il termine ainsi le tableau de ses misères . « Je voulais voir, à force de bassesse, si je ne ferais pas rougir la fortune de m'avoir dégradé à ce point. » Pensée sublime!

Mercredi 17 avril. — C'était le jour du bal d'Almacks. Il y avait une réunion brillante des plus jolies femmes de Londres, miss Canning, lady Louisa Lennox, lady Witton, lady Louisa Thynne, miss Stuart, etc., etc... Je m'y suis beaucoup amusé.

Vendredi 19 avril. — Nous avons été le matin à la Cour. M. de Ch... a été reçu en audience particulière. Le roi[1] l'a accueilli avec beaucoup de grâce. M. de Caraman a pris congé.

Dimanche 21 avril. — Il y avait à dîner Rothschild et Gallifet. Le dernier est venu à Londres avec ces vieilles idées de séduction française, qui ne sont plus de mise aujourd'hui. Il avait l'air étonné que nous n'eussions pas déjà désuni plus de vingt ménages à Londres. M. de Châteaubriand a été très remarquable en traitant dans la conversation de l'influence politique des banquiers d'aujourd'hui. Nous avions une réunion chez l'ambassadeur de Russie[2]. C'était le début de M. de Ch... dans le monde; tous les yeux étaient fixés sur lui. Le prince de Lobkowitz meurt d'amour pour Lady Fitz-Roy; il m'a confié son martyre; elle se moque de lui.

Lundi 22 avril. — M. de Ch... a travaillé toute la soirée; je ne suis pas sorti.

Mardi 23 avril. — Il y avait *Drawing Room* à la Cour. Nous nous y sommes rendus en pompe. La réception était des plus brillantes. Les yeux étaient éblouis de ce luxe de teints qu'on ne trouve qu'en Angleterre. J'étais le chevalier galant de lady

1. Georges IV.
2. Christophe Andreievitch, comte, puis prince de Lieven.

Louisa Thynne qui était admirablement belle. Miss Canning a fait une profonde impression sur M. de Chateaubriand. Il y avait un dîner chez lord Londonderry, et, ensuite, loge à l'Opéra où l'on donnait la première représentation de *Moïse*. Paul débutait et Albert prenait congé. Comme c'était le jour anniversaire de la naissance du roi[1], on a chanté le *God save the king*. Le moment où les femmes se lèvent dans toute la salle est d'un bien grand effet; on se sent ému, même pour un souverain étranger.

Mercredi 24 avril. — Nous avons été à Almacks. Je crois que M. de Chateaubriand a jeté le mouchoir, et c'est à Mrs. Arbuthnot[2], soupçonnée d'une liaison intime avec le duc de Wellington.

Jeudi 25 avril. — M. de Ch... a plusieurs fois ramené la conversation sur Mrs. Arbuthnot. Il dînait en ville. M. Pilorge m'a donné sur madame de Ch... des détails qui ne font pas désirer son arrivée. M. de Ch... supporte néanmoins avec une patience admirable les travers de son caractère acariâtre; mais il redouterait son voyage à Londres. Billing est parti en courrier pour Paris.

Vendredi 26 avril. — Un magnifique bal chez la princesse Esterhazy. La comtesse de Lieven[3] s'est approchée de M. de Ch... pour lui dire qu'elle attendait la femme la plus spirituelle d'Angleterre (lady Granville[4]). « C'est ce que je redoute le plus » lui a répondu M. de Chateaubriand. Madame de Lieven lui a dit un mot affreux de Mrs. Arbuthnot.

Samedi 27 avril. — Nous avions une grande soirée chez la marquise de Londonderry. J'y ai causé presque tout le temps avec lady Louisa Lennox. Elle m'a demandé *Atala*; c'est à qui relira les ouvrages de M. de Ch... Si c'est pour *faire* leur

1. M. de Bourqueney se trompe; ce n'était pas l'anniversaire de la naissance du roi, mais la fête de Saint Georges, son patron.

2. Femme de Charles Arbuthnot, ancien ambassadeur à Constantinople et à ce moment député et secrétaire du trésor. Charles Arbuthnot était connu pour son intimité avec Wellington, intimité qui dura jusqu'à la mort de M. Arbuthnot en 1850.

3. Dorothée de Benkendorff, comtesse, puis princesse de Lieven, femme de l'ambassadeur de Russie à Londres : c'était une des reines de la société.

4. Harriet Élizabeth Cavendish, femme du vicomte Granville, ancien ambassadeur à Saint-Pétersbourg, alors pair et ministre.

conversation avec lui, ils se trompent bien dans leur calcul; il est le seul qui les ait oubliés.

Dimanche 28 avril. — Nous avons été le soir chez madame de Lieven; ce sont toujours les mêmes plaisirs, ils laissent un grand vide.

Lundi 29 avril. — J'ai porté *Atala* à la fille de la duchesse de Richmond [1], je la crois faite pour le lire.

M. de Ch... a fait sa promenade de Kensington avec M. de Vignet. Il parlait de La Fontaine avec un enthousiasme inexprimable; il le sait par cœur. Nous avons eu le soir d'excellente musique chez la comtesse de San Antonio, M. de Ch... était au fond de la cité chez un vieil émigré!

Mardi 30 avril. — J'ai été le soir au Parlement où M. Canning devait faire sa motion sur la réhabilitation des pairs catholiques à la Chambre haute. J'y accompagnais M. de Chateaubriand [2]; j'ai été vivement ému de l'éloquence de M. Canning et de celle de son adversaire M. Peel. Cette séance rappelait les plus beaux jours du Parlement. Il était bien curieux d'entendre M. de Ch... rappelant une partie des arguments des deux orateurs, y en ajouter d'autres dont il se fût servi lui-même. « Dans plusieurs endroits de leurs discours, m'a-t-il dit, j'ai attendu un mouvement d'éloquence, mais ils passaient outre. » Il n'en rend pas moins justice à leur talent; mais on conçoit facilement qu'il devine une beauté oratoire qui échappe à d'autres. La motion a passé. C'était ma première visite au Parlement, c'est là qu'il faut voir l'Angleterre; on n'apprend pas à la juger dans les salons. Nous avons été dîner tous deux à la taverne. M. de Ch... était ravi de sa soirée; il aime à quitter son rôle d'ambassadeur; cela lui rappelle son émigration, et tout ce qui est souvenir a du charme pour lui.

Jeudi 2 mai. — Nous avions plusieurs Français à dîner. M. de Chateaubriand a ri comme un enfant pendant toute la soirée. Quelle bonhomie!

Vendredi 3 mai. — J'ai reçu une lettre d'Alletz qui m'an-

1. Lady Louisa Lennox.

2. Voyez le récit de Chateaubriand. *Mémoires d'Outre-Tombe*, éd. Biré, t. IV, p. 242.

nonce Vigny[1] sans en paraître bien épris; je l'attends avec impatience. M. de Caraman est parti ce matin avec M. de Chabot; c'est un bien aimable collègue de moins. Je ne lui crois pas les affections vives, et j'ai peur qu'il ne laisse plus de regrets qu'il n'en emporte.

M. de Marcellus, le député, nous est arrivé le soir[2]; il me rappelle en tout M. de Rivière, mon grand-père; même instruction, même bonhomie, même douceur de religion : c'est un de ces hommes qu'on aime en un quart d'heure. Nous avons été le soir au grand *rout* de la princesse Esterhazy. Lady Glengall a entretenu M. de Chateaubriand des bavardages de la comtesse de Lieven. En revenant tous deux de compagnie, M. de Chateaubriand m'a parlé de ces petites intrigues : « Elle se trompe, me disait-il de madame de Lieven, elle m'attaque où je saurais n'être pas vulnérable, je ne suis pas un homme de salons ou de bals; on ne peut me donner un ridicule de boudoir. C'est mon existence politique ou littéraire qu'il faut attaquer; je ne suis sensible que là ».

Samedi 4 mai. — M. de Chateaubriand nous a dit aujourd'hui que s'il eût été garçon, il aurait accompagné le capitaine qui commande l'expédition du Pôle[3]; toujours quelque chose d'aventurier et de gigantesque dans ses pensées, lorsqu'il s'y livre. Quand il jette les yeux sur une carte géographique, il place le doigt sur le point le plus au nord ou le plus au sud et s'écrie : « Je voudrais être là ». Nous avons été le soir chez la marquise de Londonderry.

Dimanche 5 mai. — Nous avions le soir un *rout* chez l'ambassadrice de Russie; je m'y suis ennuyé.

Mardi 7 mai. — Nous sommes restés en famille. M. de Chateaubriand a peu causé. M. de Marcellus a une conversation des plus instructives. Il adore Lamartine; il ne rend pas justice à Voltaire. C'est une chose bien remarquable que M. de Chateaubriand ne parle jamais littérature. Il semble que la

1. C'est-à-dire le volume que Vigny venait de faire paraître sous le titre de *Poèmes*.

2. Louis-Marie-Auguste Demartin du Tirac, comte de Marcellus, député de la Gironde. Il était père du diplomate, alors secrétaire de l'ambassade de Londres.

3. L'expédition du capitaine Franklin au Pôle arctique venait de rentrer en Angleterre.

conversation lui déplaît quand on la dirige de ce côté. M. de Marcellus, qui aime de passion la poésie pastorale, a glissé un mot sur les bergers. « Je ne les conçois qu'en Arabie, à cheval et une lame à la main », s'est écrié M. de Chateaubriand. Le pauvre M. de Marcellus était abasourdi.

Jeudi 9 mai. — Nous avons été, M. de Marcellus[1] et moi, à Richmond. Nous avons remonté la Tamise jusqu'à l'habitation de Pope. C'est un coup d'œil délicieux; on y rêve les Champs Élyséens,

Devenere locos lætos et amœna virета[2];

il n'y manquait que Didon. M. de Marcellus a improvisé deux jolis vers pour placer sur la grotte de Pope[3] :

O decus Anglorum, salve divine poeta.
Gallia te, mater vatum, vatem invidet Anglis.

Nous avons visité Kew qui n'a rien de royal. Au retour, l'un de nous disait que cela rappelait le petit Trianon : « Quelle différence! a répondu M. de Chateaubriand, n'est-il pas sous la protection du grand château de Versailles? » Il a eu un mot remarquable lorsque M. de Marcellus lui a rappelé cette femme qui avait fait monter en collier un morceau de sa plume : « Eh bien, j'écrirais les plus belles choses du monde que les

1. Le député.

2. *Énéide*, VI, 638.

3. Pope avait fait construire une grotte en rocailles dans son jardin de Twickenham. Elle n'existe plus aujourd'hui. M. de Marcellus écrivit à M. de Bourqueney la charmante lettre suivante, à son retour à Paris :

« Vous êtes trop bon, Monsieur, d'attacher quelque prix à l'offre que je vous ai faite de mes rapsodies sur l'Angleterre. Vous y aviez des droits, puisque vous les avez vues naître; c'est dans les lieux mêmes que j'ai voulu dépeindre qu'elles sont tombées de ma plume. Leur date n'est point menteuse et ce n'est point à Paris, où elles étaient avant moi, que j'ai chanté Twickenham. Allez-y quelquefois, Monsieur, revoyez la charmante retraite de Pope, en pensant aux moments agréables que j'y ai passés avec vous. Je l'aimerai plus encore si elle me rappelle à votre souvenir. Lisez au bord de la Tamise l'aimable poète qui l'a si bien chantée. On ne la chante plus aujourd'hui. — σὺν ἀυτῷ καί τὸ μέλος τέθνηκε...

Je félicite mon fils de la douce société de ses collaborateurs. Je vous exhorte cependant à ne pas rendre cette société monotone par trop d'accord, et à n'être pas toujours de l'avis de M. Bertin. *Pares et respondere parati.* Veuillez me rappeler à son souvenir et à celui de vos autres collègues, et croyez, Monsieur, aux sentiments affectueux et distingués que je vous ai voués.

LE COMTE DE MARCELLUS

Paris, le 11 juillet 1822. »

ladies de Londres ne s'en apercevraient pas[1] ! » Je ne sais pas encore s'il déteste la louange, ou s'il l'aime à l'excès. Madame Lafond est arrivée avec son mari; les attentions de M. de Chateaubriand ressemblent à plus que de l'amitié.

Dimanche 12 mai. — La journée n'a rien offert de remarquable. Nous l'avons terminée par le *rout* de la comtesse de Liéven. M. de Chateaubriand est déjà fatigué de cette vie agitée; j'étais chargé de ses excuses.

Mardi 14 mai. — Nous avions madame Lafond à dîner. Je crois décidément que... Elle a de bien beaux yeux noirs.

Samedi 18 mai. — M. de Chateaubriand n'aime pas les chevaux; il leur trouve une physionomie bête : « L'âne, a-t-il dit, n'a cessé d'être pratique qu'à une époque peu reculée » et il nous en a fait un brillant éloge. La conversation est tombée sur les voyages : « Je n'ai jamais voyagé que pour me distraire, nous a dit M. de Chateaubriand, on me croit curieux, empressé de connaître des objets nouveaux, on se trompe. Je me suis ennuyé dès mon enfance et toute mon existence a été une suite d'ennuis, je n'ai jamais aimé la même chose un quart d'heure de suite. Je n'ai même jamais fait le bien par plaisir; la vertu n'est chez moi qu'un raisonnement. D'autres ont connu le bonheur d'écrire une belle page; c'est un plaisir que je n'ai jamais goûté. » C'est toujours *René*.

Dimanche 19 mai. — Madame Lafond est venue faire de la musique; le mari était au piano avec nous. M. de Chateaubriand est descendu avec elle, et, une demi-heure après, son valet de chambre est venu dire : « Monsieur Lafond peut descendre ». J'ai appris la mort du duc de Richelieu chez madame de Lieven[2].

Lundi 20 mai. — A propos de ce goût qu'on trouve ici si généralement pour les chevaux, les courses et les chasses, M. de Chateaubriand appela les Anglais un peuple de cochers.

Samedi 25 mai. — Grande soirée chez la comtesse de Moltke[3] pour la princesse de Danemark.

1. « Il n'y a pas un sot dans les trois royaumes qui ne préfère l'ambassadeur de Louis XVIII à l'auteur du *Génie du Christianisme*. » *Mémoires d'Outre-Tombe*, éd. Biré, t. I, p. 320.

2. Le duc de Richelieu mourut le 17 mai.

3. Femme du comte C. G. de Moltke, ministre de Danemark à Londres.

Dimanche 26 mai. — Nous avions le duc d'York[1] à dîner. Le repas était magnifique.

Lundi 27 mai. — M. de Chateaubriand en veut jusqu'à sa gloire littéraire. Il ne la regarde que comme un obstacle longtemps opposé à sa carrière politique. Au reste, cette conversation commencée par une attaque contre l'incertitude des réputations littéraires s'est terminée par un éloge des lettres.

Mardi 28 mai. — Nous avions à dîner les Vernet, madame Catalani[2], mademoiselle Leverd, Lafond et sa femme. C'était une soirée charmante et une réunion *introuvable* à Londres.

Jeudi 30 mai. — Le roi donnait un bal à l'Opéra. Nous y étions en grande tenue.

Dimanche 2 juin. — Nous avons été le matin à Richmond. Il y a des nuages entre Marcellus et M. de Chateaubriand. Ce soir on parlait à l'ambassadeur d'avoir une bibliothèque. « Ne prononcez pas le mot de livres, a-t-il dit, je les ai en horreur. »

Mardi 4 juin. — M. de Ch... continue a être mal disposé pour Marcellus; je crois que Pilorge, dont ce dernier a mortifié l'amour-propre, anime M. de Ch... dont il a toute la confiance et qui ne peut se passer de sa société.

Mercredi 5 juin. — Nous avons été le soir à Almacks. Il y a eu une petite scène entre Marcellus et M. de Chateaubriand; je le crois profondément aigri.

Jeudi 6 juin. — Nous nous sommes ennuyés toute la journée à faire des invitations pour notre bal qui est fixé au 24 juin. Le soir, j'ai été au concert et à Covent Garden, où j'ai voulu donner à M. de Boissy une exhibition de la moralité anglaise.

Vendredi 7 juin. — J'ai écrit toute la matinée. M. de Chateaubriand est revenu à 2 heures de Windsor Lodge où il avait été invité à passer la journée d'hier avec le roi. Il a été ravi de son accueil; il était charmant en nous racontant l'embarras qu'il avait éprouvé à sa descente de voiture : visage de bois dans le cottage royal; personne pour lui indiquer la tenue d'étiquette; un domestique l'avait introduit dans une chambre où il était resté tête à tête avec un pot à l'eau et

1. Frédéric, duc d'York et d'Albany, frère cadet de Georges IV.

2. Angélique Catalani, célèbre cantatrice italienne (1782-1849).

une serviette, jusqu'à l'heure du dîner où l'on était enfin venu l'avertir que le roi l'attendait. Ils étaient une quinzaine à table : lady Conyngham[1], sa fille, la princesse Esterhazy, lady Bathurst, lady Gwydir[2], etc. Il est resté ce soir avec Bertin et moi. Nous avons causé politique toute la soirée. Comme il est sage dans ses opinions et entraînant dans sa manière de les développer!

Il ne croit pas à M. Decazes l'énergie politique qui pourrait le rendre encore redoutable; il nous le peignait à la tête de ses soixante pairs, du vieux Sénat, des maréchaux en disgrâce, offrant encore à son parti l'espoir d'un retour d'affection royale. « Alors, ajoutait-il, ce serait une puissance, mais le courage n'y est pas, et il n'a pas tranché sa couleur; c'est un homme fini. Si M. de Talleyrand m'en avait cru, a-t-il ajouté, il serait aujourd'hui à la tête de nos affaires; il fallait se rallier à nous dans l'infortune; il n'a pas su se faire royaliste dans le malheur; il est tombé. » La partie civile de la Chambre des pairs est ce que M. de Ch... y regarde aujourd'hui comme le plus mauvais. « Il y a, dit-il, toujours quelque chose de noble dans l'épée; on ne rougit pas d'une fortune militaire. » Il désire réellement la publicité des séances.

Samedi 8 juin. — J'ai travaillé une partie de la matinée; nous avons dîné en famille. M. de Chateaubriand a causé politique toute la soirée; on s'est retiré de bonne heure; j'étais trop fatigué pour aller chez la marquise de Londonderry.

Dimanche 9 juin. — Nous avons été le soir chez la marquise de Salisbury et chez lady Flint, où il y avait d'excellente musique. Madame Lafond fait tous ses efforts pour afficher M. de Chateaubriand.

Mercredi 12 juin. — Almacks. Nous avions été le matin à la cour.

Jeudi 13 juin. — Le *Drawing room* était fort beau. Le roi a très mal reçu M. le duc de Guiche. Nous avons été le soir chez la comtesse de Glengall.

1. La marquise de Conyngham était la favorite de Georges IV. Son influence était toute-puissante sur l'esprit de ce prince auquel elle survécut très longtemps, étant morte le 10 octobre 1861.

2. « Les ladies les plus à la mode me plaisaient peu; il y en avait une charmante cependant, lady Gwydir : elle ressemblait par le ton et les manières à une française. » *Mémoires d'Outre-Tombe*, éd. Biré, IV, p. 288.

Samedi 15 juin. — Je ne suis pas sorti. M. de Chateaubriand était gai comme un enfant.

Lundi 17 juin. — Nous avons fait une partie charmante chez lady Mary, sœur du duc de Leinster. Il y avait deux cents personnes d'engagées à son déjeuner dans une maison de campagne admirable sur les bords ravissants de la Tamise. Colinet[1] et sa bande joyeuse ont mis toute cette foule en mouvement dans le parc. On a dansé jusqu'à dix heures du soir.

Mardi 18 juin. — J'ai été le soir à l'Opéra. Madame Lafond y était!

Vendredi 21 juin. — J'ai été le soir à une grande assemblée chez la marquise de Camden où je n'ai pas quitté lady L. Lennox; la duchesse de Richmond m'appelle son favori.

Samedi 22 juin. — Il y a du froid entre Marcellus et moi; tout en ayant l'air de ne viser à aucun succès de société, il en est peut-être au fond plus jaloux qu'aucun de nous; peu communicatif du reste et toujours plus près de la dissimulation que de la confiance, il repousse l'amitié. M. de Ch... est toujours plein de bonhomie dans son intérieur, mais réellement, on n'y retrouve que par éclairs l'auteur d'*Atala*. Son silence peut s'expliquer par ses pensées; son imagination se trouve peut-être en mauvaise compagnie avec nous. J'ai bien peur que nous ne connaissions pas son *Moïse*!

Lundi 24 juin. — C'était le jour de notre grand bal donné à la princesse de Danemark. Il a réussi à merveille. La fête était superbe. M. de Ch... a mieux fait les honneurs que je ne l'espérais.

Jeudi 27 juin. — J'ai été à un déjeuner chez M. Greenwood à Brompton Park. Il y avait quatre cents personnes à table sous des tentes. On a dansé ensuite. Je n'ai pas quitté la duchesse de Wellington, je la trouve charmante. Est-il possible que son mari la néglige autant! Wellington *fashionable*! C'est un ridicule dont rien n'approche.

Vendredi 28 juin. — J'ai été le soir à un excellent concert chez la duchesse de Wellington. En me ramenant, M. de Chateaubriand m'a parlé des ridicules dont se couvrait à plaisir

1. Chef d'orchestre des bals d'Almacks.

Wellington qui se fait *mirliflor* dans la société ! « Cela ne pouvait arriver qu'ici, m'a-t-il ajouté, partout ailleurs un flot d'idées sérieuses l'eût replacé où il aurait toujours dû se maintenir. Si une guerre ne vient pas le tirer de cette malheureuse situation, il *mourra à la mode*. J'aime tant la gloire que cela me crève le cœur : aujourd'hui le portrait de Bonaparte jure dans ses salons. Il fallait un vieux château donné par la nation au vainqueur de Waterloo[1] et dans de grands vestibules la statue de Napoléon enchaîné, etc., mais cette sorcière russe (madame de Lieven) l'a ensorcelé. » Il m'a dit aussi quelques mots sur la nullité des femmes de la haute société et a terminé ce petit tableau par cette phrase : « Si je suis jamais quelque chose dans l'État, je leur enverrai pour ambassadeur une bête ! ! ! ou un beau garçon de Tortoni[2]. »

Jeudi 4 juillet. — M. de Ch... a eu ce soir une conversation des plus remarquables. « Toutes mes illusions politiques sont finies, a-t-il dit, je ne suis plus sensible qu'à l'admiration. La belle poésie me fait verser des larmes ; elles coulent rarement chez moi de sensibilité, toujours d'admiration ; il y a des pièces fugitives de Voltaire dont la perfection me fait pleurer. Je n'ai jamais pu lire les soixante premiers vers d'*Athalie* sans me sentir suffoquer : il y a là une espèce de grandeur qui vous abîme ! La péroraison de l'éloge de Condé m'a toujours produit le même effet. Il semble que Bossuet ait rassemblé tous les mots les plus harmonieux de la langue pour faire expirer sa voix dans ce morceau ; c'est le chant du cygne. Quel siècle, a-t-il ajouté, Bossuet en chaire et Turenne sous le sarcophage ! Faisons donc parler aujourd'hui un de nos évêques sur les cendres d'un général Hoche ! Ah ! nous sommes des *gredins* ! Rousseau a quelque chose d'âpre qui retient les larmes ; ce sont toujours les misères du cœur humain. Il écrit aussi cependant avec son âme ; rien n'est beau comme la lettre de la nouvelle Héloïse, *Mourons*, etc., c'est son chef-d'œuvre. Avec Montesquieu, Voltaire, Rousseau

1. Chateaubriand se rappelait probablement le don fait à Marlborough, par le Parlement anglais, du château de Blenheim en souvenir de la bataille de ce nom.

2. Moins d'un an après cette conversation, Chateaubriand, devenu ministre, nomma, le 1er juin 1823, le prince de Polignac ambassadeur à Londres.

et Buffon, on fait un siècle que l'on peut opposer à tout. *La grandeur et la décadence des Romains* vaut à lui seul tous les publicistes et les historiens anglais. Que notre littérature est supérieure ! Milton [1] toutefois est souvent sublime, il a ce je ne sais quoi qui fait pleurer d'admiration. » M. de Ch... nous a cité des strophes de cantiques ignorés, d'une poésie admirable : « Eh bien, nous disait-il, c'est un vieux prêtre, un pauvre curé qui les a composés ; il est bien oublié, bien mort ; il n'a pas su qu'il était sublime. » L'un de ces cantiques commence de la manière la plus dramatique : c'est un mort qui soulève sa tombe, arrête le voyageur et lui dit :

Je me piquais aussi de force et de courage
La mort ne m'a laissé que les os... seulement.

Il nous a fait admirer l'effet de ce *seulement*. Plusieurs choses le frappent, même dans les pratiques journalières de notre religion. Le *Sursum corda* lui semble admirable, et la réponse des fidèles : *Habemus ad dominum* est selon lui d'une simplicité sublime.

M. de Ch... a la plus haute opinion de M. de Fontanes ; il le regarde comme le dernier anneau de la grande chaîne ; en lui finissent toutes les traditions du grand siècle ; c'est le dernier *homme de lettres*, — et LUI ! !

J'ai été le soir chez lady Ravensworth ; le bal est fade après la conversation du génie.

Vendredi 5 juillet. — M. de Ch... nous a dit ce matin en descendant : « Il y avait six mois que je n'avais causé, en voilà pour six mois encore. » J'espère bien que nous ferons mentir sa prédiction.

Samedi 6 juillet. — Madame de Noailles, madame de Guiche [2], lady Jersey, la duchesse de Richmond et sa fille ont dîné avec nous ; c'était fort amusant.

Lundi 8 juillet. — Le bal de M. de Ch... était charmant ; nous avons dansé jusqu'au soleil.

Vendredi 12 juillet. — Le prince de la Trémoïlle a dîné avec nous. Molière est le *génie* qu'admire le plus M. de Chateau-

1. On doit à Chateaubriand une traduction du *Paradis perdu*, de Milton.

2. La belle et gracieuse duchesse de Guiche, née Ida d'Orsay était la sœur du comte d'Orsay, le plus parfait des dandys.

briand. Il condamne l'empressement des jeunes littérateurs du jour à publier leurs premiers vers ou leur première prose. « On ne lit plus, dit-il, dès qu'on commence à écrire. Le siècle, ajoute-t-il, est peu porté à la poésie, il n'y a plus selon lui qu'une seule branche de littérature à exploiter : c'est l'*histoire*. Dans les siècles de révolution, on ne lit plus que des faits; les choses sont fades après les hommes. Nous n'avons pas d'histoire de France. Outre les nombreux mensonges dont abondent celles que nous possédons, aucune n'a animé, ni vêtu, ni fait parler nos personnages selon leur physionomie, leur costume ou leur langage; on se contente à la fin d'un siècle de vous donner un précis des usages; c'est un peintre qui, ayant dessiné les figures de son tableau, mettrait du noir, du roux et du bleu dans les coins de sa toile et vous dirait : voilà les couleurs de mes personnages. »

Le journal de M. de Bourqueney s'arrête là sur la petite note suivante : « Parti en courrier pour Paris. » Quand il revint, M. de Chateaubriand se préparait à aller représenter la France au Congrès de Vérone. Le jeune diplomate n'eut pas l'occasion de reprendre son journal. Il avait demandé à son ambassadeur la faveur de le suivre en Italie. Celui-ci lui promit formellement de l'emmener. Une fois à Paris, en butte à des sollicitations nouvelles et impérieuses, Chateaubriand ne tint pas ses engagements de Londres. M. de Bourqueney dut pousser la bonhomie jusqu'à se croire indispensable à Portland Place. Cela ne fut pas sans lui causer un vif désappointement, mais dont il ne garda nullement rancune à Chateaubriand, car, comme il l'écrivait à la princesse de la Trémoïlle, confidente de ses ambitions, il ne se dissimulait pas l'influence de certains salons sur la mémoire. Le jeune secrétaire dut se contenter d'être à Londres le bras droit de Marcellus, chargé d'affaires pendant l'absence de l'ambassadeur, au lieu de continuer à prendre des notes sur le grand homme évoluant dans le milieu si curieux de souverains et de ministres réunis à Vérone. Et c'est grand dommage.

ANDRÉ ARTONNE

TOLSTOÏ[1]

(SOUVENIRS D'UN DE SES FILS)

XXIII

MON PÈRE MALADE EN CRIMÉE. — COMMENT IL ENVISAGEAIT LA MORT. — UNE MALADIE DE MA MÈRE

En automne 1901, quand mon père eut une mauvaise fièvre tenace, les médecins lui conseillèrent d'aller passer l'hiver en Crimée.

La comtesse Pânine lui offrit très aimablement sa villa « Gâspra », tout près de Koreïze, et mon père y passa tout l'hiver.

Bientôt après son arrivée à Gâspra, il prit froid et subit, l'une après l'autre, deux graves maladies, une fièvre typhoïde et une fluxion de poitrine.

Un moment, son état fut critique. Les médecins étaient presque certains qu'il ne guérirait pas.

Bien qu'il eût une température très élevée, il ne perdit pas un instant conscience. Presque chaque jour, il dictait des réflexions et se préparait à la mort en pleine lucidité.

Toute notre famille était réunie auprès de lui, et chacun de nous le soignait à son tour.

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 décembre 1913 et des 1er et 15 janvier 1914.

Je me souviens avec émotion des quelques nuits que j'ai passées auprès de lui, assis sur le balcon, surveillant sa respiration et prêtant l'oreille au moindre bruit dans la chambre.

Mon principal rôle fut, comme étant le plus fort de nous tous, de soulever mon père et de le tenir dans mes bras pendant qu'on changeait ses draps.

Il fallait le tenir comme un enfant. Une fois, à force de tension, mes muscles se mirent à trembler. Il me regarda avec étonnement et demanda :

— Suis-je vraiment si lourd que ça? Quelle plaisanterie!

Je me rappelai alors le jour de mon enfance où, m'ayant exténué dans une promenade à cheval à travers les taillis, il me demanda :

— Tu n'es pas fatigué?

Une autre fois, pendant la même maladie, il voulut que je descendisse, en le portant dans mes bras, un escalier tournant en pierre.

— Prends-moi comme on porte les enfants, et marche.

Il n'avait pas la moindre crainte que je pusse tomber et le faire tuer.

J'eus de la peine à le persuader de se faire descendre dans un fauteuil, par trois personnes.

Pendant sa maladie, il parla beaucoup de la mort et s'y prépara fermement en pleine lucidité.

Quand il se sentit faiblir, il voulut adresser ses adieux à tout le monde. Il nous fit venir auprès de lui l'un après l'autre, et adressa à chacun de nous quelques paroles dernières.

Il était si faible qu'il ne parlait qu'à voix très basse, et, après avoir fait ses adieux à l'un de nous, il restait quelque temps à se reposer et à rassembler ses forces.

Quand vint mon tour, il me dit à peu près ceci :

— Tu es encore jeune, plein de force et agité par les passions; aussi tu n'as pas encore eu le temps de réfléchir aux questions principales de la vie. Mais ce temps viendra, j'en suis certain. Sache donc que tu trouveras la vérité dans les préceptes de l'Évangile. Si je meurs en paix, c'est uniquement parce que j'ai compris ces préceptes et ai foi en eux. Dieu veuille que tu les comprennes au plus vite. Adieu.

Je baisai sa main et sortis doucement de la chambre. Arrivé à la porte, je me réfugiai dans une tour de pierre abandonnée, et, là, dans l'obscurité, je me mis à sangloter comme un enfant.

Quand je regardai où j'étais, je m'aperçus que quelqu'un était également assis sur l'escalier et pleurait comme moi.

C'est ainsi que j'ai fait mes adieux à mon père neuf ans avant sa mort. Ce souvenir m'est précieux, parce que je sais que si j'avais pu le voir à Astâpovo, à son dernier moment, il n'aurait rien pu me dire de plus.

*
* *

Mon père vécut des heures infiniment pénibles pendant la maladie de Maman en 1906.

Prévenus qu'elle allait mal, tous ses enfants se réunirent à Iâssnaïa Poliâna. Elle était alitée depuis quelques jours et souffrait horriblement de maux dans le ventre.

Le professeur V. S. Snéguiriôv, que l'on avait fait venir de Moscou, constata une tumeur interne et proposa de l'opérer.

Pour plus de sûreté dans son diagnostic, il demanda de faire venir de Pétersbourg en consultation le professeur Phénomênov. Mais la maladie de ma mère progressa si rapidement, qu'au matin de la troisième journée Snéguiriôv nous réveilla tous pour nous annoncer qu'il avait décidé de ne pas attendre l'arrivée de son confrère, parce que, si on ne pratiquait pas l'opération tout de suite, la malade mourrait.

Il alla répéter ces paroles à mon père qui n'avait aucune foi dans l'opération. Il croyait que Maman mourrait et se préparait à sa fin en priant. Il voyait approcher la grande et solennelle minute de la mort où il faut se soumettre à la volonté de Dieu et que toute intervention des médecins ne peut que troubler.

Quand le médecin lui demanda catégoriquement s'il consentait à l'opération, il répondit que c'était à ma mère et à ses enfants de décider, que lui ne disait rien, ni pour ni contre.

Au moment de l'opération, il partit pour Tchétyje et là, tout seul, il pria.

— Si l'opération réussit, vous ferez sonner deux fois la cloche, sinon, alors... Non, ne sonnez pas du tout! je reviendrai quand je voudrai — dit-il, changeant d'idée et se dirigeant à pas lents vers la forêt.

Une demi-heure plus tard, quand l'opération fut terminée, ma sœur Mâcha et moi, nous courûmes le chercher.

Il vint à notre rencontre pâle et effaré.

L'apercevant à la lisière du bois, nous criâmes : « Tout va bien, tout va bien! »

— C'est bien, — dit-il d'une voix étranglée par l'émotion, — retournez à la maison, je vais revenir dans un instant.

Et il s'en retourna dans le bois.

Quand Maman revint à elle, il entra dans sa chambre et en ressortit, écrasé et bouleversé.

— Mon Dieu, quelle horreur! — gémit-il avec plus de force qu'avant l'opération; — on ne peut pas laisser les gens mourir en paix! Une pauvre femme, le ventre ouvert, est attachée sur son lit, sans oreiller... Quelle torture!

XXIV

LA MORT DE MÂCHA. — JOURNAL INTIME. SYNCOPES. — AFFAIBLISSEMENT

Arrivant à la dernière période de la vie de mon père, je veux rappeler que je ne parle de ce temps-là que d'après les impressions que j'ai recueillies dans mes visites régulières à Iâssnaïa Poliâna [1].

1. Pour rendre plus facilement intelligibles les événements évoqués par le comte Élie Tolstoï, rappelons brièvement les faits dont il sera question. Tolstoï eut en Crimée, en 1901, la maladie dont il est parlé dans le chapitre précédent; mais il s'en remit très bien et vécut ensuite près de dix années. C'est dans un état de santé satisfaisant qu'il quitta furtivement sa demeure en octobre 1910 (calendrier russe), pour réaliser son grand rêve de retraite. Il se rendit alors auprès de sa sœur, religieuse au couvent de Châmardino, dans l'intention de s'installer auprès d'elle. Mais sa fille Sâcha l'ayant rejoint, craignant que sa retraite ne fut bientôt découverte, il décida de partir pour

Je ne possède malheureusement pas les riches documents sténographiques dont disposaient pour leurs mémoires Goûssév et Boulgâkov, ni surtout ceux que possède le docteur Douchâne Pétrôvitch Makovîtski, qui, à ce que j'ai ouï dire, prépare un travail extrêmement consciencieux et plein d'intérêt.

En automne 1906, ma sœur Mâcha mourut d'une fluxion de poitrine. Il est singulier qu'elle ait quitté la vie de façon aussi peu remarquée qu'elle avait vécu. C'est probablement le sort de tous ceux qui sont purs de cœur. Sa mort ne frappa personne particulièrement.

Je me rappelle qu'en recevant le télégramme qui m'annonçait sa fin, je n'en fus pas étonné. Il me parut que cela ne pouvait pas être autrement.

Mâcha avait épousé notre cousin le prince Obolènski et habitait une petite propriété, Pirogôvo, à trente-cinq verstes de chez nous. Mais elle passait la moitié de sa vie à Iâssnaïa avec son mari.

Elle était faible de santé et souvent malade.

Quand j'arrivai à Iâssnaia le lendemain de sa mort, je sentis l'état d'esprit élevé et religieusement attendri de ma famille. Et je compris, pour la première fois peut-être, la grandeur et la beauté de la mort.

Je sentis nettement que, morte, Mâcha ne s'était pas éloignée de nous. Tout au contraire, elle s'était à jamais rapprochée et fondue en nous comme cela n'aurait pas été possible de son vivant.

Je remarquai la même sensation chez mon père. Il errait silencieux, malheureux, et faisait tous ses efforts pour surmonter sa douleur. Mais je ne lui entendis pas proférer la moindre plainte. Il n'avait que des paroles mélancoliques et douces.

Quand on leva le cercueil pour le porter à l'église, il mit son manteau et sortit pour le suivre. Près des piliers du bout

le Caucase. Tombé malade au cours de ces déplacements successifs en plein hiver, son état s'aggrava tellement dans le train qu'il avait pris, qu'il dut interrompre son voyage. Descendu à la petite station d'Astâpovo, il fut recueilli par le chef de gare qui l'installa dans une des chambres de son logement; c'est là qu'il mourut au bout de quelques jours.

de la « perspective », il nous arrêta, fit ses derniers adieux à la défunte et s'en retourna à la maison. Je le regardai s'éloigner. Il marchait sur la neige fondante, de son allure de vieil homme, à petits pas précipités, la pointe des pieds tournée en dehors. Il ne regarda pas une seule fois en arrière.

Ma sœur Mâcha eut une notable influence sur la vie de mon père et celle de toute notre famille.

Que de fois, dans ces dernières années, on s'en est souvenu en disant avec tristesse : « Si Mâcha était avec nous... Si Mâcha n'était pas morte ! »

Pour expliquer les relations de mon père et de Mâcha, il faut reprendre les choses d'assez loin.

Papa avait dans le caractère une particularité qui lui vint peut-être de ce qu'il grandit sans mère, ou qui lui était naturelle, au premier abord, et qui paraissait étrange. Il était complètement incapable d'un mouvement de tendresse démonstrative. Je dis « tendresse », ce qui ne veut pas dire « cordialité ». Cordial, mon père l'était infiniment.

Ce qu'il écrivit à propos de la mort de son frère Nicolas est caractéristique à ce sujet. Dans sa lettre à son frère Serge, mon père raconte comment il lui aida à se déshabiller :

« Il se soumit et devint tout autre... Il disait du bien de tout le monde et me dit : « Je te remercie, mon ami ». Tu comprends ce que ce mot valait, étant donné nos relations. »

Ainsi, dans la bouche des frères Tolstoï, le mot « mon ami » était une expression de tendresse : sur les lèvres d'un frère mourant, il impressionnait fortement mon père.

De toute ma vie, je n'ai reçu de lui aucune caresse. Il n'aimait pas à embrasser ses enfants et ne le faisait que par devoir, en leur disant bonjour.

Il est compréhensible, dès lors, qu'on ne pouvait pas non plus lui témoigner son affection. Il ne me serait, par exemple, jamais venu à l'idée de m'approcher simplement de lui pour l'embrasser ou pour lui caresser la main. Ce qui m'en détournait était, peut-être, pour une part aussi, que je le regardais de bas en haut. Sa force morale, sa grandeur, m'empêchaient de voir en lui un simple homme, souvent malheureux,

fatigué, un pauvre vieillard qui avait besoin de repos et de tendresse.

Cette tendresse, Mâcha seule savait la lui donner. Elle s'approchait de son père, lui caressait la main, lui disait quelque bonne parole, et on voyait quel plaisir cela lui faisait, quel bonheur il en avait, et il lui rendait sa caresse. Avec elle, il devenait véritablement tout autre.

Pourquoi donc Mâcha osait-elle seule agir ainsi, tandis que personne n'osait l'imiter? Chez nous, cela paraissait peu naturel; chez elle, c'était simple et cordial. Ce n'est pas à dire que ses autres enfants aimassent mon père moins que Mâcha. Mais chez aucun l'amour n'avait tant de chaleur que chez elle.

Ainsi la mort de Mâcha priva mon père de l'unique source de caresse qui, avec l'âge, lui était de plus en plus nécessaire.

L'autre grande force de ma sœur était l'extrême délicatesse de sa conscience impressionnable.

Ce trait de son caractère avait pour mon père plus de prix encore que l'autre. Elle savait arranger toute sorte de malentendus. Elle savait prendre la défense de ceux que l'on accusait à tort ou à raison. Mâcha savait apaiser tout et tous.

Quand j'appris que mon père avait quitté sa maison le 28 octobre, la première idée qui me vint fut : « Ah! si Mâcha vivait!... »

*
* *

La dernière année de sa vie, la santé de mon père déclinait à vue d'œil. Plusieurs fois, il eut, sans cause apparente, des évanouissements. Le lendemain il s'en remettait, mais, pour un temps, il perdait entièrement la mémoire.

Apercevant dans la salle les enfants de mon frère André, qui habitait alors Iâssnaïa, il demandait étonné : « A qui sont ces enfants? »

A ma femme il lui arriva de dire :

— Tu ne vas pas te fâcher? je sais que je t'aime beaucoup, mais j'ai oublié qui tu es.

Enfin, après un de ces évanouissements, entrant dans le salon et ayant regardé autour de lui avec étonnement, il demanda :

— Mon frère Mìtia n'est pas là?

Ce frère était mort depuis cinquante ans.

Pendant une de ces syncopes, mon frère Serge, en déshabillant Papa, trouva un petit carnet.

Il le serra chez lui et, le lendemain, le descendit à mon père en lui disant qu'il ne l'avait pas lu.

— Oh! toi tu aurais pu le faire, — dit mon père, en reprenant son carnet.

Ce petit journal, dans lequel mon père inscrivait ses pensées les plus intimes et ses prières, il le gardait pour lui seul et ne le montrait jamais à personne.

J'ai vu ce petit livre après sa mort; il est impossible de le lire sans pleurer. Malgré l'intérêt énorme de ces notes avant la mort, je n'en parlerai pas. Il me serait pénible de dire ce que mon père n'écrivait que pour « lui seul ».

Le fait qu'il tenait ce journal est déjà assez éloquent. Il l'appelait : « *Mon véritable Journal.* »

Les autres, dans lesquels il notait ses idées abstraites, impersonnelles, et les observations de sa vie, il ne les cachait pas; ils traînaient sur son bureau.

V. G. Tchértkov, qui venait de temps à autre de Téliàtniki, en bourrait ses énormes poches et repartait. Mon père avait donc besoin d'un endroit inviolable où personne ne pût faire irruption, et, ce qu'il avait de « personnel », il le cachait dans la tige de sa botte.

*
* *

Je vins à Iàssnaïa pour la dernière fois avant la mort de mon père, au commencement de l'automne.

Il me reçut cordialement comme d'habitude.

Quand un de ses fils venait le voir, il en était heureux et nous accueillait toujours avec quelque bonne parole.

Il me disait ou qu'il m'avait vu récemment en songe, ou qu'il était sûr que je devais venir parce que tous les autres

étaient déjà venus. En un mot, mon arrivée paraissait toujours très opportune.

J'étais accoutumé en partie aux malaises de mon père. Pourtant, à cette visite, il me parut plus faible que d'ordinaire.

Ce n'était pas une faiblesse physique, mais plutôt une certaine concentration, et un éloignement du monde extérieur qui lui était devenu comme étranger.

Je gardai de cette entrevue un très triste souvenir.

Mon père évitait toute conversation, comme si j'avais quelque tort envers lui. Je fus frappé en même temps de l'affaiblissement de sa mémoire. J'avais, depuis environ cinq ans, un emploi dans une banque pour les paysans et mon père le savait très bien, puisqu'il se servit, pour un de ses récits, d'un fait réel que je lui contai. Pourtant, cette fois, il ne se souvenait de rien et me demanda où je servais, à quoi j'employais mon temps. En général, il était au reste distrait et comme absent.

Il est singulier de noter que son affaiblissement de mémoire ne se marquait qu'en ce qui touchait les personnes et les faits. Dans ses travaux littéraires cela ne se révélait pas. Tout ce qu'il écrivit jusqu'au dernier jour garde la marque de la logique et de la force qui lui étaient propres.

Il se peut qu'il oubliât les futilités de la vie parce qu'il était plongé dans son œuvre abstraite.

*
* *

En octobre, ma femme, après une visite à Iâssnaïa, me racontait à son retour qu'il s'y passait quelque chose d'étrange :

— Maman, — dit-elle, — est nerveuse et a des crises; Papa est silencieux et abattu.

J'étais pris par mon service; mais je décidai de saisir la première journée libre pour aller voir mes parents. J'arrivai à Iâssnaia quand mon père n'était plus.

Je me trouvais à Moscou le 28 octobre 1910, quand mon frère Serge me téléphona, le soir, qu'il venait de recevoir de Iâssnaïa Poliâna un télégramme inquiétant, exigeant son départ immédiat.

Nous partîmes tous deux à minuit et arrivâmes le lendemain matin à Kozlôvka-Zâssiéka.

Le cocher André nous apprit que notre père était parti la veille par le train, et que personne ne savait où il se trouvait. On ne savait même pas quelle direction il avait prise, parce qu'à six heures du matin deux trains partent en même temps vers le Nord et vers le Sud.

Cette nouvelle fut pour moi tout à fait inattendue et, en même temps, une étrange coïncidence m'effraya, qui semblera d'abord insignifiante. Mon père avait quitté Iâssnaïa Poliâna le 28. Ce chiffre fatal reparaissait dans toutes les circonstances graves de sa vie. Il venait donc de se passer quelque chose de décisif : Mon père ne reviendrait plus!

Liov Nikolâevitch n'avait aucune superstition, se mettait à table quand on était treize, se moquait de beaucoup de préjugés; mais il faisait attention au nombre 28. Il le tenait pour sien et même il l'aimait.

Il naquit le 28 mai de l'année 1828; son premier livre, *Enfance et Adolescence*, parut un 28; son premier fils naquit le 28 juin; un de ses fils se maria en premières noces un 28; enfin il partait de sa maison le 28...

Arrivés à Iâssnaïa, nous trouvâmes ma sœur Alexandra et mes frères André et Michel. Notre mère vint à nous éperdue, sanglotante.

Toute la journée, nous nous rassemblâmes par petits groupes dans les chambres devenues désertes, écoutant le récit de ce qui s'était passé. On faisait des suppositions; où pouvait être notre père; reviendrait-il? On discutait ce qu'il y avait à faire.

Notre premier devoir était de nous occuper de notre mère dont l'état donnait de grandes inquiétudes. Le médecin neurologue, appelé de Toûla, nous conseilla de ne pas la laisser seule et de mettre auprès d'elle une sœur de charité.

Nous décidâmes que deux d'entre nous resteraient à Iâssnaïa. Pendant ce temps ma sœur Sâcha (Alexandra) faisait ses préparatifs pour rejoindre mon père, mais elle nous cachait soigneusement le but et l'heure de son départ.

Dans la soirée nous écrivîmes à mon père et remîmes nos lettres à ma sœur. Nous lui recommandâmes de dire à Papa

d'être sans crainte au sujet de notre mère, dont nous nous chargions, et de prendre soin de lui-même.

Dans la nuit même, je retournai chez moi à Kaloûga. Personne ne m'avait dit où était mon père, mais j'étais tellement sûr qu'il était à Châmardino, auprès de sa sœur Marie, que je me rendis le lendemain chez le gouverneur de Kaloûga afin de lui demander de prendre des mesures pour que la police de Kozélsk ne lui fît pas de difficultés, car il était parti sans passeport. Châmardino n'est qu'à cinquante verstes de Kaloûga ; j'avais à ce moment-là ma troïka ; ma femme me conseilla instamment de faire atteler et de partir. Je ne le fis pas cependant, dans la crainte de faire fuir mon père plus loin. Il lui eût peut-être été désagréable que l'on sût où il se trouvait.

J'appris plus tard que je m'étais rendu de Jâssiéka à Kaloûga dans le même wagon que ma sœur Sâcha. Si j'avais suivi le conseil de ma femme, j'aurais pu arriver à Châmardino en même temps qu'elle ou même plus tôt ; elle prit en effet la voie la plus longue et moi la voie directe. Je regrette maintenant de n'avoir pas fait ce que me disait ma femme.

Deux jours plus tard, je reçus une dépêche disant que mon père était alité à la gare d'Astâpovo. Je partis aussitôt.

J'y trouvai presque toute notre famille, arrivée de Iâssnaïa par train spécial et installée dans un wagon de première classe remisé sur une voie de garage. Mon père était couché chez le chef de gare. Près de lui se tenaient en permanence les médecins, mes sœurs Tatiâna et Sâcha, Serge et quelques personnes qui les aidaient.

Il m'est dur de me souvenir que j'ai dû renoncer à voir mon père une dernière fois. Quand j'arrivai il était déjà si faible qu'il parlait à peine et était presque toujours dans une demi-inconscience.

Je n'entrai pas dans sa chambre à Astâpovo à peu près pour la même raison que je n'étais pas allé à Châmardino ; mon père, en me voyant, eût compris que chacun savait où il était. Il m'était pénible de lui enlever, au moment de la mort, l'illusion qui avait rempli sa constante pensée : disparaître.

C'est pour la même raison que mes autres frères André et Michel, ne vinrent pas auprès de lui. Liov (Léon) était en ce moment à Paris et n'arriva qu'après la mort de son père.

La grave question qui se posait à nous durant toute la maladie de Liov Nicolâévitch n'est pas encore résolue dans mon esprit, je l'avoue. C'est de savoir si ma mère devait être amenée auprès de lui.

Du premier jour au dernier, nous retournâmes tous cette question, sous toutes ses faces. Et cependant, le résultat fut que ma mère n'entra dans la chambre du moribond que quand il était déjà à l'agonie et pouvait à peine la voir.

Beaucoup de personnes croient que ceux qui entouraient mon père ne laissèrent pas ma mère entrer auprès de lui; c'est inexact.

Tandis que Serge se trouvait près de lui, mon père lui dicta un télégramme pour ma mère. Il la priait de ne pas venir parce qu'il se trouvait si faible que leur entrevue pourrait lui être fatale. Serge apporta ce télégramme dans notre wagon et le remit à ma mère. Comment aurait-elle pu, après cela, se rendre auprès de mon père?

Une autre fois, ma sœur Tatîana parlant avec Liov Nicolâevitch amena la conversation sur sa mère. Mon père s'émut extrêmement, et, tandis que Tânia l'apaisait, il lui dit que c'était là, pour l'instant, la chose principale. Tânia lui demanda alors s'il voulait voir maman. Il se tut.

Il y avait à cet instant-là, près de lui, six médecins dont cinq étaient ses vieux amis. Leur avis unanime, comme, médecins et comme amis, fut que toute émotion était un danger pour Liov Nicolâévitch et pourrait le tuer. Tant qu'il y avait espoir de le sauver, Sòphia Andrêiévna ne devait venir près de lui que s'il le demandait. Si dure que nous parût cette décision, il était impossible de l'enfreindre. C'était clair pour nous tous. Ma mère en souffrait énormément; mais qu'y faire?

Chaque heure, et même plus souvent, jour et nuit, quelqu'un de nous se rendait du wagon à la maisonnette de la gare, frappait au vasistas de la chambre de garde et revenait avec des nouvelles.

Combien de fois, donnant le bras à ma mère, l'ai-je amenée au vasistas, ai-je attendu avec elle longtemps, près de la fenêtre, vivant les lourdes minutes de son torturant chagrin!

En me ressouvenant, il me semble parfois que nous avons commis une faute. Peut-être fallait-il dès les premiers jours

de la maladie de mon père, lui dire que maman était à Astâpovo.

Peut-être cela lui eût-il ènlevé l'illusion qu'il avait vraiment quitté sa vie ancienne et disparu, mais peut-être cela eût-il été mieux ainsi.

C'eût été mieux parce que c'était la vérité que, me paraît-il maintenant, nous n'avions pas le droit de cacher à un mourant.

Peut-être ne demanda-t-il pas à ma mère de venir à Astâpovo par pitié, craignant de l'émouvoir. Peut-être même croyait-il qu'elle était malade et dans l'impossibilité de venir?

Il est difficile de décider ce qu'il eût fallu faire en cet étrange situation; une seule chose est hors de doute : c'est qu'il a été fait ce qui semblait le mieux pour mon père.

Que ma mère se soit soumise sans protestation aux exigences des médecins, ce fut un immense sacrifice dont il ne nous appartient pas à nous de faire valoir le prix.

XXV

MA TANTE MÂRIA TOLSTOÏ

L'unique sœur de mon père, Mâria Nicolâiévna, était d'un an et demi plus jeune que lui. Sa mère mourut en lui donnant le jour. Je me souviens que dans mon enfance entendant dire que tante Mâcha fût la cause de la mort de sa mère je ne pouvais pas comprendre ce qu'elle avait fait. Je n'osais questionner personne à ce sujet, mais, au fond de l'âme, je conçus pour elle un mauvais sentiment que je ne pouvais pas surmonter bien qu'elle fût ma marraine.

Je n'ai connu ma tante que veuve. Elle avait trois enfants, un fils, Nicôlenka, et deux filles, Vâria et Lîzanka.

Son bien de Pokrovskoié, se trouvait à quelques verstes de Spâsskoié-Loutovînovo, le bien de Tourguênév. Mâria Nicolâiévna y rencontra Ivan Serguêiévitch et, avec ses deux frères Nicolas et Léon, elle fit partie du très intéressant groupe d'hommes de lettres et de chasseurs, tous voisins, dont A.-A. Fett parle dans ses *Souvenirs* avec tant de verve.

On prétend que Tourguénév fût amoureux de Mâria Nicolâiévna, et que même il l'a dépeinte dans son *Faust*. Ce fut un hommage chevaleresque rendu à sa pureté et à son naturel.

Jusqu'à la fin de sa vie, ma tante conserva d'Ivan Serguéiévitch un souvenir sans ombres, plein de poésie.

Mâria Nicolâiévna ne fut pas heureuse en mariage. Un peu avant la mort de son mari, les époux se séparèrent et ma tante alla habiter Pirogôvo, district de Krapîvna, où elle avait, à trois verstes de la propriété de mon oncle Serge, une petite ferme et une maison. Elle y vécut presque sans interruption jusqu'à 1889 où elle fit la connaissance du père Ambroise, le prieur du couvent d'Optino. Il venait de fonder le monastère de femmes de Châmardino dans lequel elle entra. C'est là qu'elle mourut au printemps de 1912, âgée de quatre-vingt-deux ans, un an et demi après mon père.

Par le fond de son caractère, tante Mâcha ressemblait à Papa. Elle avait le même esprit original et vif, la même impressionnabilité et une mémoire prodigieuse. Ils avaient surtout une même sévérité pour eux-mêmes qui ne leur permettait aucune concession, aucun compromis dans une perpétuelle soif de la vérité.

Lui, qui repoussait toutes les cérémonies religieuses, et elle, la religieuse austère, étaient unis, si étrange que cela puisse sembler, dans une même recherche passionnée de Dieu qu'ils aimaient également, mais qu'ils priaient chacun à sa façon.

A un certain moment, quand mon père se détourna complètement de l'orthodoxie, tandis que sa sœur rêvait d'entrer au couvent, il y eut entre eux d'orageuses discussions sur des questions de principes.

Tous deux alors firent preuve d'une grande intolérance. Parfois même ils se brouillèrent.

Une fois, ma tante étant novice dit à mon père qu'elle voulait demander au père Ambroise la permission d'acheter une obligation à lots. Mon père répondit que cela ne convenait pas à une nonne, et qu'il ne fallait pas poser de semblables questions à un moine. Ma tante, froissée, quitta la chambre.

Plus tard, quand Mâria Nicolâiévna fut religieuse, ces discussions devinrent plus rares. Dans les dernières années de la vie de ma tante et de mon père je n'en ai plus entendu.

Plus ils vieillissaient, plus ils avaient de tendresse l'un pour l'autre et d'égards pour leurs convictions réciproques.

Je me souviens d'un épisode touchant que je veux raconter, non comme une anecdote, mais comme un fait de la vie qui dépeint à merveille le frère et la sœur.

Une fois qu'elle était venue à Iâssnaïa Poliâna, tante Mâcha s'installa dans la pièce qui servit de chambre à coucher à mon père les dernières années de sa vie. La chambre, à cette époque, était inoccupée. C'était l'automne; de grosses mouches s'étaient posées dans tous les angles de la pièce. Tante Mâcha se souvint que dans le coin droit se trouvait autrefois une planchette garnie d'icones. Étant myope, elle prit le tas de mouches pour une icone et fit chaque jour sa prière devant. Mais, un soir, entrant dans sa chambre elle ne trouva pas la tache noire qu'elle croyait être une image. Elle appela sa femme de chambre Andôtia, et lui demanda ce qu'elle avait fait de l'icone.

— Mâria Nicolâiévna — répondit la femme de chambre, — il n'y avait pas d'icones; toutes ont été portées dans la chambre de la comtesse. Il n'y avait que des mouches que j'ai enlevées aujourd'hui.

Ma tante raconta devant moi le fait à mon père, qui, très sincèrement, fut ému comme elle et la consola de son mieux : elle n'avait pas fait de péché en priant Dieu trois jours devant des mouches, puisqu'elle ne s'en doutait pas.

Mon père se rendit il y a quelques années pour la première fois à Châmardino pour voir sa sœur. Elle lui raconta combien les nonnes étaient strictes dans leurs vœux d'obéissance; aucune n'osait faire un pas ou entreprendre quoi que ce fût, même la plus petite chose, sans demander conseil au père Ambroise et recevoir sa bénédiction.

Mon père, indigné de ce que les religieuses ne pussent pas vivre de leur seule raison, dit, en plaisantant un peu :

— Vous êtes donc six cents sottes qui vivez de la raison d'autrui. Il n'y a qu'une personne intelligente parmi vous, c'est votre mère supérieure.

En ce temps-là, la supérieure était une vieille femme aveugle, mère Euphrosîne, qui avait beaucoup plu à mon père par sa cordialité et son bon sens.

Tante Mâcha se souvint du mot de son frère, et, à sa visite suivante à Iâssnaïa, elle lui apporta un petit coussin fait en tapisserie avec cette inscription : « *De l'une de six cents sottes de Châmardino* ».

Mon père avait entièrement oublié sa plaisanterie et, lorsque tante Mâcha la lui rappela, il en eut honte et dit : « J'ai eu tort de dire cela; j'étais le sot, et vous êtes toutes intelligentes. »

Papa aima toujours beaucoup Mâria Nicolâiévna et suivit attentivement les mouvements de son cœur. La vieillesse arrivant, leur amitié se transforma en une tendresse profonde dont les dernières lettres qu'il lui écrivit sont imprégnées.

Il signe une de ces lettres en 1909 :

« Ton frère Liov : plus il devient vieux, plus il t'aime. »

Une autre lettre, en réponse à celle où elle lui parle de Douchâne Makovîtski, finit par ces mots :

« Ta lettre m'a touché presque aux larmes, tant elle est pleine d'amour et de vrai sentiment religieux. »

On comprendra qu'ayant résolu de quitter pour toujours Iâssnaïa Poliâna et d'abandonner la vie du monde pour passer dans la solitude et la paix ses derniers jours, mon père ne pouvait pas ne point aller chez sa sœur, qui, seule, était à même de comprendre l'état qu'il traversait, de pleurer avec lui et de l'apaiser un peu.

Ma tante décrivit ainsi sa dernière entrevue avec son frère, dans une lettre adressée à ma mère, le 22 avril 1911 :

« J'ai été très heureuse, ma chère Sônia, de recevoir ta lettre. Je pensais qu'après avoir éprouvé un si grand malheur tu ne te souvenais plus de moi, ce qui m'attristait beaucoup. Outre qu'il est extrêmement pénible de perdre un homme si cher, je crois que tu dois être très malheureuse. Tu me demandes ce que je dois conclure de tout ce qui est arrivé. Comment puis-je savoir ce qui est vrai ou faux dans les récits que me font diverses personnes, proches de vous? Mais il me semble qu'il n'y a pas, comme on dit, de fumée sans feu, et que, vraisemblablement, il y a là-dessous quelque chose de mauvais. Quand Liôvotchka vint me voir, il était d'abord très accablé, et, en me racontant que tu étais allée te jeter dans l'étang, il sanglotait. Je ne pus pas le voir pleurer sans

pleurer aussi; mais, il ne me dit rien contre toi. Il m'annonça seulement qu'il était venu ici pour y rester longtemps, qu'il voulait louer une isba chez un moujik et y vivre. Il me semble qu'il cherchait à être seul. La vie de Iâssnaïa Poliâna l'opprimait (il me le disait la dernière fois que je fus chez vous), ainsi que toute votre installation, contraire à ses convictions. Il voulait simplement s'organiser à sa guise et vivre dans la solitude, sans être dérangé par personne. C'est ce que j'ai compris à ses paroles. Avant l'arrivée de Sâcha[1], il n'avait aucune intention de s'en aller où que ce fût. Il voulait seulement aller à Optino pour causer *immanquablement* avec le prieur.

» Mais, le jour suivant, Sâcha, par son arrivée, bouleversa tous ses plans. En me quittant pour aller se coucher à l'hôtellerie, il ne songeait pas à partir et il me dit : « Au revoir, à demain ». Quels ne furent pas mon étonnement et ma douleur quand, à cinq heures du matin (il faisait encore nuit), on me réveilla et on me dit qu'il allait partir! Je me levai aussitôt, je fis avancer une voiture et me rendis à l'hôtellerie. Mais il n'y était plus. Ainsi je ne l'ai plus revu.

» Je ne sais ce qui s'est passé entre vous. Il y a beaucoup de la faute de ***, mais il a fallu qu'il se passât quelque chose d'exceptionnel, autrement Liov Nicolâévitch, à son âge, ne se serait pas décidé à partir ainsi tout d'un coup, de nuit, par un si mauvais temps, et à quitter à la hâte Iâssnaïa Poliâna.

» Je comprends que tu souffres beaucoup, chère Sônia, mais pourtant ne t'accuse pas : tout est arrivé évidemment par la volonté de Dieu. Les jours de L. N. étaient comptés, et le Seigneur a voulu lui envoyer sa dernière épreuve par la personne qui le touchait de plus près et lui était la plus chère.

» Voilà, Sônia, la conclusion que j'ai pu tirer de cet événement stupéfiant et affreux. L. N. fut un homme extraordinaire et sa mort le fut aussi. J'espère qu'en raison de son amour pour le Christ, et du travail qu'il fit sur lui-même pour vivre selon l'Évangile, Dieu miséricordieux ne le repoussera pas.

» Chère Sônia, tu ne m'en voudras pas; je t'ai écrit ce que je pense et ce que je sens. Je ne puis avoir de malice envers

1. La fille cadette du comte.

toi; tu m'es chère et proche malgré tout. Je t'aimerai toujours quoi qu'il arrive. Mon cher Liôvotchka t'aimait tant!

» Je ne sais si je serai en état d'aller prier sur sa tombe cet été. Depuis sa mort, je suis devenue si faible que je ne vais absolument nulle part, sauf à l'église où je me fais conduire, ce qui est ma seule joie. Viens faire tes dévotions chez nous : ouvre ton âme à notre prieur; il comprendra et t'apaisera. Dieu pardonne tout et couvre tout de son amour; jette-toi à ses pieds en pleurant, tu verras que la paix entrera dans ton âme. Sache que tout ne fut que l'œuvre de Satan. Adieu, porte-toi bien et sois calme.

» Ta sœur qui t'aime.

» MÂCHENKA »

« P.-S. — J'habite avec une religieuse que je ne vois pour ainsi dire jamais. Elle est presque toujours à l'office. Où habites-tu maintenant, Sônia, et quels sont tes plans d'avenir? Où veux-tu t'installer et où faut-il t'adresser les lettres? Chacun de tes fils est venu me voir, Liov et Mâcha exceptés. J'ai été très heureuse de leur visite. Il est triste que je ne puisse plus les revoir. Sophia, la femme d'Ilioûcha, est venue aussi. Elle a été très gentille pour moi. »

Cette lettre est imprégnée de tant de cordialité et d'un sentiment religieux si sincère, qu'on voudrait terminer par elle ces souvenirs. On ne peut souhaiter une compréhension plus juste des derniers événements de la vie de mon père.

*
* *

J'eus la consolation de voir ma tante Mâcha quelques jours après l'enterrement de mon père.

Assise dans sa petite cellule, si sympathique, elle me fit le récit qu'elle avait déjà tant et tant répété de l'arrivée de son frère auprès d'elle :

« Il était assis sur le fauteuil où tu te trouves en ce moment. Et comme il a pleuré!... Quand Sâcha arriva avec son amie, toutes deux se mirent à étudier la carte de Russie

et à établir un itinéraire pour le Caucase. Liôvotchka était soucieux. Sâcha essaya de l'encourager :

» — Ne crains rien, Papa ; tout ira bien.

» — Ah, femmes, femmes que vous êtes ! — répondit-il amèrement ; — que pourra-t-il y avoir de bien ?

» J'avais espoir qu'il demeurerait ici, — disait tristement ma tante ; — il y aurait été très bien. C'est ce qu'il aurait voulu, puisqu'il avait loué une isba dans le village. Quand il me quitta pour rentrer à l'hôtellerie où il était descendu, il me parut un peu calmé.

» Il plaisanta même en me disant adieu parce qu'il se trompait de porte. Jamais je n'aurais pu m'attendre à ce qu'il partît cette nuit même. »

Tante Mâcha fut soumise à une dure épreuve quand le père Iôssiph, le prieur du couvent, lui défendit de prier pour son frère excommunié. Son âme simple ne pouvait se faire à la dure intolérance de l'Église, et, pendant un temps, elle fut sincèrement révoltée.

Un autre prêtre qu'elle alla consulter sur le même point lui fit la même réponse.

Mâria Nicolâiévna n'osait pas désobéir à ses pères spirituels, mais elle sentait bien qu'elle ne pouvait pas se soumettre à leur défense. Elle priait malgré tout pour son frère, sinon avec des paroles, du moins par le cœur.

On ne sait à quoi eût pu aboutir le partage de son âme, si son confesseur, comprenant son tourment moral, ne lui eût enfin permis de prier pour son frère ; mais ce n'était que dans la solitude de sa cellule, pour ne pas scandaliser son prochain.

XXVI

LE TESTAMENT DE MON PÈRE

Bien que mon père eût renoncé de longue date à ses droits sur toutes ses œuvres écrites après 1883, qu'il eût distribué toute sa fortune aux membres de sa famille et que, en fait, il ne possédât aucun bien, pourtant il ne pouvait pas

se dissimuler que sa manière de vivre était loin de répondre à ses idées. Constamment cette pensée le tourmentait, le rongeait.

Il suffit de lire attentivement certaines de ses œuvres, parues après sa mort, pour comprendre que l'idée de quitter sa maison et celle d'un changement radical dans son existence lui étaient venues depuis bien longtemps et le sollicitaient sans cesse. C'était un rêve chéri, mais qu'il ne se sentait pas en droit de réaliser. « On peut vivre une vie raisonnable et heureuse dans toutes les conditions possibles », se disait-il. Et il luttait contre la tentation du départ, sacrifiant son âme pour le bien d'autrui.

J'ai lu dans les souvenirs de Goûssév que mon père, causant avec le paysan Goussariôv qui s'était décidé à quitter sa maison en raison de ses convictions religieuses, lui dit :

« Ma vie est cent mille fois plus répugnante que la vôtre, et pourtant je ne puis la quitter. »

Je ne saurais dire le nombre des lettres d'insulte et de surprise indignée que mon père recevait d'une foule de gens qui lui reprochaient son incohérence, son luxe et même d'avoir torturé ses paysans.

On se figurera l'effet que ces lettres produisaient sur lui.

Il disait que c'était bien, qu'il y avait motif à l'invectiver, et il appelait ces insultes « un bain pour l'âme » ; mais, dans son for intérieur, il en souffrait. Il portait sa croix, et, dans ce renoncement de soi-même était sa force, que beaucoup ne voulaient et ne pouvaient pas comprendre.

En dépit des idées de tous ceux qui l'entouraient, lui seul savait que cette croix lui venait, non des hommes, mais de Dieu. Tant qu'il fut fort, il aima son faix et ne voulut le partager avec qui que ce fût. Il lui eût été si facile pourtant de s'en décharger sur les faibles épaules de sa femme ou celles de sa famille ! Il suffisait d'un mot, d'un signe...

De même que, trente années auparavant, quand mon père fut hanté par l'idée de suicide, il combattait maintenant une tentation plus forte encore, celle de quitter son foyer.

Quelques jours avant son départ de Iâssnaïa, il alla chez Mâria Alexândrovna Schmidt et lui confessa qu'il voulait partir.

La bonne vieille femme, saisie d'horreur, lui dit :

— Mon Dieu, est-il possible, Liov Nicolâévitch, que votre esprit soit devenu si faible?

Quand, le 28 octobre 1910, j'appris que mon père avait quitté Iâssnaïa, la même idée me vint.

Je lui en parlai dans la lettre que je lui envoyai à Châmardino par ma sœur Sâcha.

Je n'étais pas alors au courant de certains faits qui, dans la suite, m'expliquèrent beaucoup de choses.

Depuis la mort de mon père, j'ai beaucoup réfléchi à ce qui avait pu le pousser à son dernier acte. Quelle force le fit plier dans une lutte qui durait depuis tant d'années et dans laquelle il fut toujours si ferme? Qu'était la dernière goutte, le grain de sable, qui firent pencher le plateau de la balance et poussèrent mon père à chercher une vie nouvelle au bord même de la tombe?

Se pourrait-il qu'il s'en fût allé parce que sa femme, avec laquelle il vivait depuis quarante-huit ans, était tombée malade d'hystérie et offrait quelques signes d'anomalie, habituels en ce genre de crise?

Pourrait-on croire cela de lui, si altruiste et qui connaissait si bien l'âme humaine?...

Ou peut-être voulut-il, à l'âge de quatre-vingt-trois ans, faible et fourbu, réaliser un idéal de vie errante à la façon des pèlerins?

Mais alors pourquoi emmena-t-il avec lui ma sœur Mâcha et le docteur Makovîtski?

Il ne pouvait pas ignorer, qu'accompagné par eux, il serait aussi bien pourvu de tout le nécessaire qu'à Iâssnaïa Poliâna. Croire le contraire eût été s'abuser consciemment.

*
* *

Connaissant mon père, je sentais que la question de son départ n'était pas aussi simple qu'elle le paraissait.

Je suis demeuré longtemps devant cette énigme, jusqu'à ce que son testament m'en ait fourni la clef.

Je me rappelle qu'après la mort de N. S. Léskov, notre

père nous lut les dispositions prises par cet écrivain pour avoir un enterrement de dernière classe, sans discours, etc. C'est alors que mon père eut l'idée de faire un testament.

Il en écrivit un premier dans son *Journal*, le 27 mars 1895. Ce testament a été inséré en entier dans l'*Annuaire Tolstoï* de 1912. Je n'en citerai que quelques extraits.

Les deux premiers paragraphes concernent son inhumation et l'annonce de sa mort. Le troisième est consacré à l'édition de ses papiers posthumes, et le quatrième, sur lequel je veux surtout m'arrêter, contient la prière adressée à ses héritiers d'abandonner au public le droit d'imprimer ses œuvres, autrement dit de renoncer à ses droits d'auteur.

« Je ne fais que *prier*, je ne l'ordonne pas. Agir ainsi serait bien ; ce serait bien aussi pour vous, mais si vous ne le faites pas, ce sera votre affaire ; cela prouvera que vous n'êtes pas encore prêts à cela. Le fait que l'on vendait mes écrits, ces dix dernières années, fut pour moi la chose la plus pénible de toute mon existence. »

Ce testament, copié en trois exemplaires, fut remis à ma sœur Mâcha, à mon frère Serge et à Tchértkov.

Je ne l'avais jamais lu avant la mort de mon père, et je n'avais jamais questionné personne à son sujet.

Je connaissais la façon de voir de mon père sur la propriété littéraire : son testament ne m'apprenait donc rien de nouveau. Je savais aussi que mon père n'avait pas donné à ce testament une forme juridique, ce qui m'était agréable, car je voyais là une preuve de sa confiance envers sa famille.

Inutile d'ajouter que je n'ai pas douté un instant que la volonté de mon père eût été exécutée. Ma sœur Mâcha fut du même avis quand j'en parlai une fois avec elle.

En 1909, mon père étant en visite chez M. Tchértkov fit, à Krêkchina, son premier testament régulier, contresigné par trois témoins.

Comment fut écrit ce testament, je ne le sais pas et n'en parlerai pas.

On constata plus tard que ce testament n'était pas encore entièrement régulier au point de vue légal. En octobre 1909 il fallut en faire un nouveau.

M. Strâkhov (ce n'est pas le critique célèbre) raconte très

bien, dans la *Petersbourgskaia Gazeta* du 6 novembre 1911, comment ce testament fut fait.

M. Strâkhov quitta Moscou dans la nuit. Ma mère, dont la présence à Iâssnaïa Poliâna n'était pas du tout désirable en pareille circonstance, devait, à son idée, se trouver encore à Moscou.

A la première consultation entre V. G. Tchertkov et le procureur N. K. Mouraviov, il apparut certain qu'en raison de l'âge avancé de Liov Nicolâévitch, il était urgent d'assurer ses dernières volontés par un acte juridique mieux établi que celui qui existait.

Strâkhov apporta un projet de testament et le soumit à mon père.

« Ayant lu l'acte jusqu'au bout, il (Liov Nicolâévitch) écrivit tout de suite au bas qu'il consentait à tout ce qu'il contenait. Puis, ayant réfléchi, il dit :

» — Toute cette affaire m'est très pénible et il ne faut rien de cela. A quoi bon sauvegarder la propagation de mes idées par toute sorte de moyens? D'ailleurs, une parole qui exprime la vérité et qui est dite par un homme qui la croit fermement, ne peut se perdre entièrement. Toutes ces précautions extérieures ne viennent que de notre manque de confiance dans ce que nous exprimons. »

Ayant dit cela, Liov Nicolâévitch quitta la chambre.

Alors M. Strâkhov se mit à réfléchir sur ce qu'il avait à faire : s'en aller sans testament ou répondre quelque chose.

Ayant résolu de répondre, il tâcha de démontrer à mon père combien il serait pénible à ses amis d'entendre dire, après sa mort, que, malgré ses convictions, il n'avait rien fait pour les réaliser et qu'il avait aidé, par là même, sa famille à conserver la propriété de ses écrits.

Liov Nicolâévitch promit d'y réfléchir et sortit à nouveau.

Au dîner, Sophia Andrêiévna (la comtesse Tolstoï) paraissait loin de soupçonner ce qui se passait. Pourtant, pendant une absence de Liov Nicolâévitch, elle demanda à M. Strâkhov pourquoi il était venu. Comme il avait d'autres affaires, outre celle dont il est question, M. Strâkhov lui parla, « le cœur léger », d'une affaire et d'une autre, se taisant seulement sur la principale.

M. Strâkhov raconte ensuite son second voyage à Iâssnaïa quand il y vint pour signer, en qualité de témoin, ce même testament. Quand il arriva à Iâssnaïa, la comtesse n'était pas encore sortie de sa chambre.

« Je respirai plus librement, dit-il. L'affaire faite, prenant congé de Sôphia Andrêiévna, je la regardai fixement. Son visage reflétait un calme parfait et une complète indifférence pour les personnes qui partaient. Je ne pus donc pas douter un instant qu'elle ignorât ce qui venait de se faire. Je partis avec l'agréable conviction de m'être soigneusement acquitté d'une affaire qui devait avoir, sans nul doute, des conséquences historiques. Un tout petit point seulement m'agitait : c'étaient les reproches de ma conscience, en raison de l'allure un peu conspiratrice de nos actes. Et je sentais en moi comme la piqûre d'un ver rongeur. »

Le texte de ce second testament ne suffisant pas encore aux « amis et conseillers » de mon père, ils lui en firent faire un autre en juin 1910, et, cette fois, ce fut définitif. Ce dernier testament fut écrit par mon père dans la forêt de Limônovo, à trois verstes de la propriété de M. S. Tchertkov.

Telle est l'affligeante histoire de cet acte qui devait avoir des « conséquences historiques ».

« Comme toute cette affaire m'est pénible... Et puis elle est inutile ! » avait dit mon père en signant le document qu'on avait soumis. Voilà son opinion véritable sur ce testament et il ne l'a jamais modifiée.

Est-il besoin de le prouver ?

Il me semble qu'il suffit de connaître tant soit peu les convictions de mon père pour ne pas avoir de doute.

Liov Nicolâévitch Tolstoï pouvait-il demander le secours de la loi ?

Pouvait-il cacher cet acte à sa femme et à ses enfants ?

Si un étranger comme M. Strâkhov a senti en lui « un ver rongeur », un remords de conscience en raison de l'allure conspiratrice de ses actes, que devait donc ressentir Liov Nicolâévitch lui-même ?

Il s'était mis en effet dans une situation sans issue.

Raconter tout à sa femme, impossible ; c'eût été offenser ses amis. Déchirer le testament, c'était pis encore ; ses amis

souffraient à cause de ses convictions, les uns moralement et certains même matériellement (les exilés). Mon père se croyait obligé envers eux.

Ajoutez à cela ses évanouissements, sa perte progressive de la mémoire, la conception nette de la mort qui approche et l'énervement de sa femme qui croissait toujours puisqu'elle sentait instinctivement, en son cœur, l'éloignement peu naturel de son mari et ne se l'expliquait pas.

Si elle venait demander ce qu'il lui cachait, faudrait-il lui dire toute la vérité ou ne rien dire ?

Que faire dans cette impossible situation ?

Le rêve, si longtemps choyé, de quitter Iâssnaïa Poliâna se présenta comme l'unique issue.

Mon père ne quitta pas son foyer pour réaliser son rêve (il n'a pas dit un mot de cela) ; il ne partit que pour pallier sa faute.

— Je suis trop vieux et trop faible pour commencer une nouvelle vie, — dit-il quelques jours avant son départ à mon frère Serge.

Accablé, malade physiquement et moralement, il partit sans but précis, sans s'être fixé une direction.

Il partit uniquement pour fuir et se reposer de toutes les tortures morales qu'il ne pouvait plus supporter.

« Fuir, fuir », répétait-il dans son dernier délire, couché sur son lit de mort à Ostâpovo.

— Papa a-t-il réfléchi que Maman pourrait ne pas survivre à sa fuite ? — demandai-je à Sâcha le 29 novembre, au moment où elle allait le rejoindre au couvent de Châmardino.

— Oui, — me répondit-elle, — il a envisagé cela, mais il a résolu de partir malgré tout, puisque, selon lui, il ne peut pas y avoir de situation plus affreuse que celle qu'il s'est créée en ce moment.

Je me rends bien compte que l'explication que je donne du départ de mon père est loin d'épuiser la question. La vie est compliquée à l'infini et toute explication d'un acte humain ne peut être qu'imparfaite. Il est aussi des circonstances dont on ne veut pas encore parler pour ne pas faire souffrir inutilement les personnes vivantes.

On veut croire que dans tout ce qui s'est passé il y a plus d'accusés que de coupables.

Si ceux qui entouraient mon père, les dernières années de sa vie, s'étaient mieux rendu compte de ce qu'ils faisaient, peut-être tout aurait-il tourné différemment.

***

Les années passeront. Avec le temps, l'enveloppe protectrice des parasites et des mimétistes qui ont bâti leur nid auprès du grand nom tombera. Beaucoup de choses seront alors effacées; d'autres s'aplaniront.

Le testament de mon père lui-même sera oublié; il le tenait pour « une mesure inutile et extérieure ». Alors les préceptes d'amour et de vérité auxquels il croyait profondément apparaîtront dans tout leur éclat, et, comme il le disait lui-même, « ils ne peuvent pas se perdre entièrement ».

Je veux, en terminant, donner l'impression d'un de mes parents qui, après la mort de mon père, a pu lire les passages de son journal et de celui de ma mère, écrits pendant l'automne qui précéda le départ de Liov Nicolâévitch :

« Quel affreux malentendu! S'aimer tous deux jusqu'à en souffrir, se tourmenter sans cesse l'un au sujet de l'autre, et une fin si horrible! Il y a là une fatalité. »

COMTE ÉLIE TOLSTOÏ

(Traduction de Mme LIMONT-SAINT-JEAN et de DENIS ROCHE.)

L'EFFORT BULGARE

Si « l'âme d'autrui est une forêt obscure », combien plus impénétrable est pour un peuple l'âme d'un autre peuple ! Nul pays n'a plus que la Bulgarie pâti de cette ignorance où nous confinent, à l'égard de l'étranger, notre indifférence distraite ou nos enquêtes précipitées. Une destinée bizarre a voulu que depuis de longs siècles elle ne se soit signalée à l'attention de l'Europe que par ses convulsions et ses gourmades. Semblable à ces étalons peu maniables, dont la vigueur bourrue se refuse moins à l'effort qu'à la bride et aux caresses, elle n'a jamais pratiqué l'art d'enjôler l'opinion et de faire aimer ses succès. Aussi, quand ses victoires d'hier vinrent bouleverser le laborieux équilibre de l'Orient, une sourde maussaderie refroidissait déjà les applaudissements qui saluèrent ses triomphes inattendus, et les prompts revers qui les ont suivis n'ont semblé à quelques esprits critiques, que les justes représailles de la fortune un instant surprise.

Aujourd'hui, si elle sort de la lutte agrandie en étendue, ses fautes semblent lui avoir ôté plus de crédit moral que n'auraient dû lui en assurer trente ans d'un passé intact et d'un austère labeur. Elle a un effort à faire pour reconquérir sa place dans l'estime de l'Europe. Cet effort, en est-elle capable ? C'est pour répondre à cette question que l'on essayera, en se dégageant des contingences transitoires, de consigner ici les résultats de dix années d'observation attentive, poursuivie

sur place par un témoin impartial pouvant parler sans haine et sans crainte.

I

Si l'on jette les yeux sur une carte de la péninsule balkanique, on voit se dessiner, entre le cours inférieur du Danube et la Méditerranée, trois bandes longitudinales courant parallèlement de l'est à l'ouest, l'une au nord entre le fleuve et la chaîne des Balkans proprement dite, l'autre entre cette chaîne et celle du Rhodope, la troisième entre les monts Rhodope et la mer Egée. La première zone comprend les plateaux crétacés légèrement ondulés, couverts d'un humus fertile, qui formaient, dans le traité de Berlin, la principauté bulgare. La seconde continue la grande dépression centrale par où s'avance le chemin de fer de Paris à Constantinople. C'est la plus arrosée, la plus fertile, la plus fréquentée par les voyageurs européens, qui la traversent pour gagner le Bosphore. C'est aussi la moins pittoresque, et ses larges plateaux, souvent dénudés, surtout aux environs de Sofia, n'ont rien pour captiver le regard ou piquer la curiosité. C'est le territoire baptisé « Roumélie orientale » que le traité de Berlin avait érigé en province autonome sous la souveraineté ottomane et qui, en 1885, s'annexa à la Principauté. Enfin, la troisième zone, plus accidentée, surtout dans sa partie occidentale, comprend la Macédoine et la Thrace, peuplées en grande majorité de Bulgares, que le même traité avait rendues à la Turquie et qui viennent de lui être reprises par les armes. Là s'ouvrent les ports de Salonique, de Kavala, de Dédéagatch, débouchés nécessaires de l'empire des Tzars sur la Méditerranée, disputés pendant des siècles entre Bulgares et Byzantins, tantôt repris, tantôt perdus, toujours convoités.

Ces trois régions réunies représentent une superficie à peu près égale au tiers de la France et soumise au même climat. Un sol généreux, arrosé par des pluies abondantes, couvert de neige pendant plusieurs semaines d'hiver, fécondé par les fortes chaleurs de l'été, donne les mêmes productions que le centre de l'Europe, comme céréales, fruits et légumes. Le maïs y pousse en abondance, ainsi que le tabac. Malgré les dévasta-

tions des troupeaux, il subsiste sur les sommets des montagnes assez de forêts de hêtres dans le Nord et de sapins dans le Sud, pour répondre aux besoins de la construction et du chauffage. Les cours d'eau n'y sont ni très nombreux, ni très puissants; mais un régime de pluie assez régulière met le pays à l'abri des sécheresses prolongées. La faune ne s'y différencie de la nôtre que par la présence des buffles, qui partagent avec les bœufs le travail de la terre et des charrois. Les plus hautes montagnes ne dépassent pas l'altitude de 2 900 mètres; elles offrent des croupes arrondies aisément accessibles et des défilés que leur faible élévation et leur encaissement prononcé rendent faciles à franchir, en temps de paix et à garder en temps de guerre. Le Danube, seul navigable parmi tous les cours d'eau qui arrosent la région, constitue pour le Nord une voie de communication naturelle vers l'orient et l'occident; la mer Noire et, dorénavant, la Méditerranée forment pour l'Est et le Sud de précieuses voies d'accès, tandis que seules les routes de terre relient la bande centrale avec l'Ouest de l'Europe.

Il serait inique de juger la Bulgarie pittoresque d'après le tableau qui se déroule sous les yeux du voyageur la traversant en chemin de fer pour se rendre à Constantinople. La grande voie ferrée internationale parcourt précisément la partie la plus déshéritée du pays. Si on s'en éloigne, pour s'enfoncer dans les gorges qu'elle évite avec soin, il ne manque ni de coins ombreux, ni de cascades, ni de ces bois touffus, où, sur la foi des Bædeker de son temps, Virgile souhaitait de trouver un refuge, quand il s'écriait :

O qui me gelidis in vallibus Hemi
Sistatet ingenti ramorum protegat umbra!

Mais, dans son ensemble, cette partie de la péninsule, avec son relief médiocre, ses interminables plateaux, sa végétation rare, est loin d'offrir la beauté des lignes et les riants aspects chers au touriste.

Tel est le cadre dans lequel se sont déroulées, depuis la chute de l'empire romain, les destinées tourmentées du peuple dont les traités de Bucarest et de Constantinople viennent de fixer définitivement l'assiette territoriale. Ce n'est pas ici le

lieu de retracer les péripéties de son histoire [1]. On en ignore trop les pages glorieuses, on en connaît assez la catastrophe qui précède de cinquante ans la chute de l'empire byzantin. La Bulgarie, enclavée de toutes parts dans d'autres provinces turques, se trouva plus étroitement emmuraillée que les suppliciés du moyen âge enfermés vivants dans la tombe. Le miracle de sa résurrection est un des phénomènes les plus curieux des temps modernes.

Qu'on s'imagine nos paysans du temps de Jeanne d'Arc, après des centaines d'années de léthargie, se réveillant en plein XIXe siècle à la voix de quelques chroniqueurs qui leur parlent de saint Louis et de Charlemagne et rouvrant les yeux devant un monde dont ils ignorent tout, l'histoire, les sciences, les découvertes, jetés brusquement dans la lutte pour la vie et s'y lançant avec une énergie intrépide et farouche. On se fera une idée des premières heures de l'autonomie bulgare entre 1872 et 1880.

Tout était à faire. Le régime turc n'avait rien fondé, rien organisé. Il fallait créer de toutes pièces tout l'outillage national. Comment on y parvint, à travers quels tâtonnements, quelles expériences et quelles secousses, la Bulgarie, sortie mutilée et endettée des mains des plénipotentiaires de Berlin, réussit à se donner toutes les institutions d'un peuple moderne et à triompher des dangers qui entouraient son berceau, par quel effort, en trente ans, elle a regagné l'avance de cinq siècles qu'avaient sur elle les États de l'Occident, c'est ce que M. Siméon Radef a raconté dans un beau livre [2]. Mais il serait fastidieux pour des lecteurs français de suivre pas à pas cette évolution, si rapide qu'elle ait été. Il faut, pour remplir le programme limité de cette étude, nous contenter d'en décrire la dernière phase et de constater les résultats acquis.

II

Trois races principales sans aucune parenté entre elles semblent s'être superposées sur le sol occupé aujourd'hui par

1. Voir l'*Histoire du peuple bulgare*. Paris, Chaix, 1909.
2. *Stroïtélité na Bulgaria* (Les fondateurs de la Bulgarie). Sofia, 1910.

la Bulgarie. Les Thraces y vécurent à l'état de tribus indépendantes, jusqu'au jour où Alexandre les soumit où plutôt les refoula dans ces montagnes au fond desquelles les Ménades jadis avaient déchiré le corps d'Orphée et fait rouler sa tête dans les flots de la Maritza. « La nation des Thraces, disait Hérodote, est la plus grande parmi les hommes après les Indiens. Si elle était gouvernée par un seul, ou n'avait qu'une seule pensée, elle serait invincible et de beaucoup la plus puissante. » Après avoir fourni des recrues à la phalange macédonienne, ils pourvurent le cirque de gladiateurs. C'est eux qui peuplaient la Mœsie, quand elle fut réduite en province romaine sous Auguste. Quelques ethnologues prétendent reconnaître leurs descendants parmi les paysans (chopes) des environs de Sofia.

L'invasion slave se répandit plutôt comme une couche d'alluvion que comme un torrent dévastateur. Sa colonisation était achevée quand la horde bulgare parut à son tour au VIIe siècle et vint s'implanter dans ce pays à la manière des Normands en Angleterre. De l'amalgame de ces trois races s'est formé le peuple qui, durant tout le moyen âge, à travers des vicissitudes sans nombre et des révolutions tragiques, a occupé l'est de la péninsule, du Danube à la mer Égée.

Mais l'énumération de ces trois origines ethniques donnerait une faible idée de la bigarrure qu'offre aujourd'hui la population du royaume de Bulgarie, soit que les relations du voisinage y aient amené de lentes infiltrations, soit que, par un procédé usité chez les Byzantins et les Turcs, des peuplades entières y aient été jetées de vive force, dans un but de pacification, pour remplacer des tribus et des groupes rebelles transplantés ailleurs.

On ne s'étonnera pas, par exemple, de voir l'élément grec fortement représenté dans un pays où, durant de longues périodes, les empereurs de Byzance ont été les maîtres et ont envoyé des colonies de fonctionnaires et de gendarmes. Ceux qu'on rencontre dans les villes de l'intérieur, commerçants, artisans, vignerons, ou sur le littoral, pêcheurs et saulniers, sont probablement les descendants des sujets de Jean Zimiscès ou de Basile II. Quant à ceux qui pullulent dans les ports de la Macédoine, ils tirent leur origine de colonies grecques plus

anciennes. On en rencontre des groupes importants à Bourgas, à Anchialo et Mesembria, villes helléniques qui servaient de lieu de déportation à l'ancienne cour de Byzance, à Varna, l'ancien Odessos ionique, à Haskovo, à Philippopoli, à Stanimaka, où ils sont vignerons et marchands de vins. Leurs voisins bulgares les stigmatisent du nom de Langueri (du néo-grec λαγγερας, méchant petit vin). Ces Grecs sont une race vive, aimable, intelligente et d'un type plus fin que les Bulgares. Les femmes surtout sont plus sveltes et plus jolies. L'annexion de la Roumélie orientale, où ils étaient le plus nombreux, a eu pour résultat d'introduire, parmi les fonctionnaires et la société, beaucoup de Bulgares hellénisés, qui y ont apporté leurs qualités de souplesse et de prompte assimilation. On choquerait sans doute le patriotisme intransigeant de tel ministre ou de tel diplomate, si on leur avouait qu'on voit éclater chez eux les caractères qui les rattachent, sans conteste, aux descendants d'Ulysse et de Gorgias.

Si les Grecs sont répandus en grand nombre dans le sud, c'est au nord, dans le voisinage du Danube qu'il faut chercher les Roumains. Ils sont en majorité à Vidin et peuplent exclusivement certains villages entre Vidin et Silistrie. Leur immigration remonte au XVIIIe siècle, quand les paysans de la Moldavie passaient le fleuve pour échapper à la tyrannie de leurs boyards, préférant le despotisme réglé des pachas, aux exactions capricieuses de leurs propres seigneurs.

C'est aussi à la nationalité roumaine qu'il faut rattacher ces bergers nomades, les Koutzo-Valaques, qui, à chaque saison, transmigrent de la montagne à la plaine, par groupes de soixante à cent personnes, hommes, femmes et enfants, poussant devant eux des troupeaux de moutons ou de chevaux, se nourrissant de fromage et de lait, vivant du produit de la tonte et de la vente du beurre. Rien de plus réjouissant que de rencontrer leurs caravanes égaillant le long des routes leurs turbans bleus et leurs houppelandes de laine blanche. On trouve parmi les hommes quelques beaux types, d'une énergie sauvage. Mais les femmes, usées de bonne heure par les rudes travaux de la vie rustique, sont généralement laides et d'aspect misérable. Quelques-unes de ces bandes, après de longs séjours dans les montagnes de la Thessalie, se sont grécisées;

on les appelle les Karakatchanes. D'autres se bulgarisent peu à peu. C'est sur leur présence en Macédoine, au nombre de quelques milliers, que le gouvernement roumain prétend fonder ses revendications au sujet des annexions bulgares.

Il existe quelques groupes d'Albanais, tendant à disparaître, d'Arméniens fixés dans les villes, comme artisans, mécaniciens, changeurs, barbiers, voituriers, quelques-uns même négociants et banquiers. Un élément plus important est fourni par les Tsiganes, cette singulière peuplade originaire de l'Inde, parlant un idiome spécial, rattachée à l'Islam, mais en réalité ne pratiquant aucune religion. Les uns sont sédentaires, habitant surtout les grandes villes, notamment Sofia où ils ont leur quartier particulier. Ils sont portefaix, forgerons, scieurs de bois, fripiers, balayeurs, étameurs. Leurs visages basanés, leurs turbans rouges, leurs haillons aux couleurs éclatantes, frappent le regard dès qu'on débarque. Les femmes droites, bien cambrées dans leurs larges pantalons flottants serrés à la cheville et relevés sur des pieds nus, ont des extrémités fines, une démarche élastique, et vous plantent effrontément dans les yeux leurs prunelles animées d'un feu sombre. Si, au sortir de la ville, vous entendez une grande rumeur s'élever de la cour d'une ferme ou d'un cabaret, approchez : vous assisterez à une fête tsigane. Les hommes jouent du gaïda, ou sifflent des mélodies criardes sur leur flûte, ou encore font vibrer les cordes de leur tsigoulka, tandis que les femmes, une fleur à l'oreille, frappent infatigablement leurs tambourins garnis de clochettes. Mais on n'a jamais signalé parmi eux de virtuoses comparables à ceux que nous envoie la Hongrie. Ils sont insouciants, légers, craintifs, paresseux et d'une immoralité notoire. D'autres, en petit nombre, vivent à l'état nomade, exerçant les métiers de forgerons, de bûcherons, de montreurs d'ours et leurs tentes de laine noire se dressent rarement deux soirs de suite au même endroit.

Il faut faire une place à part aux Juifs espagnols répandus dans quelques villes et surtout à Sofia, où ils ont leur rabbin, leur synagogue, leur communauté très puissante. Des israélites venus de Palestine ont existé de tout temps en Bulgarie. On voit, au XIVe siècle, un tzar bulgare épouser une juive et susciter ainsi une révolte de ses boyards. Mais c'est à la fin

du XVe siècle qu'eut lieu la grande immigration, quand l'Inquisition chassa d'Espagne huit cent mille juifs. Bien accueillis par les sultans, ils trouvèrent asile à Constantinople et à Salonique, d'où ils passèrent en Bulgarie. Ils ne sont pas seulement boutiquiers et changeurs, mais artisans, verriers, ferblantiers, électriciens et comptables. Rien dans leur costume ne les distingue des autres citadins. Leur langue est un idiome castillan mêlé de mots turcs, hébreux et arabes. Presque tous parlent en même temps le bulgare et le français.

En dépit de l'émigration, les Turcs, anciens maîtres du pays, y occupent encore la place numériquement la plus importante après les Bulgares. On les trouve en masse compacte le long du Danube et dans la Roumélie orientale. Il est même des localités où tout le monde parle turc, tandis que les Turcs ne savent pas un mot de bulgare. L'ancienne bourgeoisie des beys a presque disparu ou s'est abîmée dans une oisiveté corrompue; mais le paysan ou le montagnard osmanli est sobre, laborieux, hospitalier, honnête, discipliné et plus exact à payer ses impôts que le Bulgare. Il fournit d'excellents gendarmes. Il est très attaché à sa religion et, sauf l'interdiction du vin, en observe fidèlement toutes les prescriptions. Monogame de fait, il oblige sa femme à se voiler; et rien n'est plus curieux, quand on traverse en voiture les campagnes du Deli-Orman, que de voir les femmes occupées aux champs se couvrir précipitamment le visage, de leur iachmak, tout en dévisageant hardiment le voyageur, de leurs yeux restés libres. La bonne entente est meilleure qu'on ne pourrait le croire entre les nouveaux et les anciens maîtres. L'État reconnaît et protège la nationalité de ces derniers. Ils ont leurs mosquées, leurs écoles, leurs représentants dans les mairies, dans les conseils départementaux et au Sobranié, où le cabinet, quelle que soit sa couleur, peut toujours compter sur leurs voix. Cultivateurs à la campagne, ils sont, dans les villes, adonnés à l'industrie de la sellerie et ne connaissent pas de rivaux comme cochers. Quelques-uns sont des bergers nomades, qui s'appellent eux-mêmes Iourouks (vagabonds) et parlent un idiome distinct de celui des Turcs sédentaires.

La Bulgarie offre, comme on le voit, une carte ethnographique richement échantillonnée. Il va de soi qu'avec le temps,

ces différents éléments tendent à disparaître et à s'absorber dans la masse plus dense des Bulgares de nationalité qui détiennent la langue officielle, les écoles et l'administration. Cependant chaque race conserve encore sa physionomie propre et se distingue par des particularités de costume ou de mœurs. Il s'ensuit que le Bulgare, sans sortir de chez lui, peut se rendre compte des diversités de l'espèce humaine; et cela ne contribue pas peu à lui ouvrir l'esprit et à lui enseigner la tolérance.

On peut se rendre compte des pertes absolues ou relatives subies par les races dissidentes, en parcourant le tableau suivant emprunté aux statistiques officielles :

	1887	P. 100	1905	P. 100
Bulgares	2 326 250	73,75	3 210 502	79,50
Grecs	58 326	1,85	69 820	1,73
Juifs	23 541	0,75	36 446	0,90
Turcs	607 331	19,25	514 658	12,75
Tsiganes	50 291	1,59	67 396	1,67
Roumains et autres	80 657	2,56	125 137	3,10
Divers	7 977		17 416	
Totaux	3 154 375	99,75	4 035 575	
Auxquels il faut ajouter			17 000 émigrants	
en Amérique, soit ensemble			4 052 575	

Ainsi l'effectif des Bulgares s'est accru en vingt ans de près d'un tiers, tandis que celui des Turcs diminuait d'un sixième et que celui des Grecs n'augmentait que d'un cinquième. Le prochain recensement accusera même une forte diminution de ces derniers, qui à la suite des troubles d'Anchialo ont déjà quitté le royaume en grand nombre et qui fuiront désormais devant les colères réveillées par la guerre gréco-bulgare. Si, au lieu de la race, on recherche la sujétion des habitants, on constate que sur les 4 052 575 regnicoles il n'y a que 53 038 sujets étrangers.

III

Lorsque, en parcourant le pays, on passe de la ville à la campagne, il semble au premier abord qu'on a affaire à deux

peuples superposés, les citadins et les paysans, tant on croit constater de dissemblances entre eux. Mais, après un examen un peu prolongé, on ne tarde pas à s'apercevoir que si les manières de vivre diffèrent, les façons de sentir et de raisonner, de concevoir la vie et le monde sont les mêmes, et que, sous la diversité des costumes, des habitudes et des occupations, se retrouvent l'identité des caractères et l'unité de la race.

Lorsque, au bout d'une plaine monotone ou au penchant d'un coteau dénudé, vous voyez verdoyer un bouquet d'arbres isolé dans la solitude morne des champs sans ombre, c'est que vous approchez d'un village bulgare. Il ramasse au versant d'une colline ses maisons trapues, couvertes de chaume ou de tuiles moussues, à distance des routes fréquentées, vieille habitude contractée au temps des Turcs, pour éviter le logement des troupes. Il se serre autour d'une église modeste et d'un cabaret sans enseigne. Aucun luxe de voirie. Les ruelles caillouteuses dévalent comme elles peuvent, en zig-zag, à travers les clayonnages qui enclosent chaque domaine. Le soleil, les chiens et les vautours sont seuls chargés du service du balayage, avec les cochons qui flânent en liberté sur le pas de leurs portes. Autour d'une cour plantée d'arbres fruitiers, où picorent les poules, sont groupés le four, l'étable, le pressoir, la meule de foin, le tas de bois, et la maison d'habitation, rez-de-chaussée en torchis avec sa porte mal jointe et ses fenêtres étroites. Des chapelets de piments rouges et des guirlandes dorées d'épis de maïs, suspendus le long des murs, jettent leur note gaie et rivalisent d'éclat avec les tabliers bariolés et les chemises de grosse toile blanche, qui sèchent sur des cordes tendues entre les saules. Souvent au portail rustique s'accroche un crâne de buffle ou de cheval destiné à servir d'épouvantail aux oiseaux pillards et aux mauvais esprits.

A l'intérieur de la maison, c'est d'ordinaire une pièce unique, en terre battue, qui sert à la fois de cuisine, de salle à manger et de chambre à coucher. Quelques billots de bois et une table constituent tout le mobilier. Une marmite de cuivre chante éternellement dans l'âtre. Aux murs pendent les ustensiles de ménage et les instruments de culture. Dans un coin sont roulés les tapis de laine rude, aux tons violents, qu'on

dépliera le soir pour s'y étendre tout habillé. A l'un des angles juche une icone peinte sur bois devant laquelle brûle parfois une veilleuse ; à côté une chromolithographie du tzar Alexandre II ou du tzar Ferdinand représentent la seule concession faite à la fantaisie artistique. Il ne faut voir dans cette nudité ni un signe de misère ni une marque de grossièreté, mais la preuve d'une frugalité décidée à restreindre ses besoins et à se contenter d'un minimum de confort. Le même villageois qui n'a, dans sa chaumière, ni un siège où se prélasser, ni un lit où dormir à la chaleur des draps, arborera, aux jours de fête, des chemises brodées de perles et des vêtements ornés de passe-poils, tandis que sa fille tressera dans ses cheveux des colliers de sequins formant toute une dot. Mais surtout il aura, lors de la vente de sa récolte, déposé à la Banque agricole le magot avec lequel il compte, un jour ou l'autre, arrondir son champ ou rebâtir sa grange. L'économie est pour lui une jouissance au-dessus de toutes les autres.

Pour en comprendre les âpres délices, il faut se rappeler que, sous le régime turc, cette économie était souvent déçue, l'aga ou le fisc se trouvant toujours là à propos pour razzier le paysan enrichi. Aujourd'hui c'est en toute sécurité qu'il peut thésauriser et, si modeste que soit son bas de laine, il éprouve une joie intense à le remplir. Aussi son régime est-il des plus sobres : de grands poivrons verts, du pain noir additionné d'ail, de fromage de brebis et de lard, quelques tranches de pastèques, quelques épis de maïs forment tout son menu arrosé d'eau claire. Le dimanche seulement il va boire au cabaret du vin doux, en commentant les nouvelles et, s'il en sort un peu titubant, c'est à bon compte qu'il s'est procuré une ébriété de bon aloi bien vite dissipée. En réalité son seul luxe est le tabac, dont la consommation annuelle s'élève à deux millions de kilogrammes pour une population totale de quatre millions d'individus.

Grâce à cette sobriété, le paysan bulgare est sain de corps, endurant aux privations de toutes sortes. Si son alimentation médiocre le rend incapable de soutenir le même effort musculaire que l'anglo-saxon, l'habitude des longues courses, pour gagner la ville et le marché, derrière ses buffles qu'il aiguil-

lonne, en fait un marcheur infatigable et un soldat très résistant aux étapes.

Une autre conséquence de la simplicité de la vie c'est que les ménages ne redoutent pas le grand nombre d'enfants. Chaque naissance en amenant un commensal de plus à un festin fort réduit, promet aussi un ouvrier de plus pour la terre, des bras pour le labour et la moisson. Il n'est pas rare de rencontrer des familles de dix ou douze enfants. Sur 700 000 ménages, on en compte 435 000 au-dessus de cinq personnes. Quelques-unes de ces familles vivaient autrefois groupées sous l'autorité d'un chef commun, qui distribuait à chacun sa part de travail et de salaire, représentait l'association dans les contrats et dirigeait l'exploitation de la propriété indivise. Mais ces sortes de communautés, que consacrait la coutume turque, ont aujourd'hui presque complètement disparu, et la loi démocratique de la division des héritages est dans toute sa vigueur.

L'idée d'une association de travailleurs n'en domine pas moins toute la vie familiale. Les fils mariés continuent souvent de cultiver avec leurs frères l'héritage paternel. On les marie très jeunes pour attirer dans le giron de la famille une bru qui devient une ouvrière de plus.

Le mariage n'est ainsi que l'une des opérations nécessaires pour mener à bien l'exploitation rurale. Il se traite comme une affaire, par des intermédiaires, et ne se conclut qu'après l'échange de cadeaux où la famille de la fiancée reçoit l'équivalent de ce qu'elle abandonne en sacrifiant des bras utiles. Quelquefois, pour se dispenser des cadeaux, on a recours à un enlèvement qui n'est qu'un simulacre. Après accord préalable, la jeune fille s'échappe un soir de la maison paternelle et va frapper à la porte de l'élu ou plutôt des parents de celui-ci. En entrant elle se précipite vers l'âtre et attise le feu en signe d'obéissance et pour indiquer qu'elle vient demander protection. Elle baise les mains des maîtres de la maison et ceux-ci l'invitent à demeurer. La noce se célèbre peu après, sans éclat; et la famille délaissée ne tarde pas à accepter le fait accompli. Le rapt d'une jeune fille sans son consentement serait au contraire sévèrement puni. D'ailleurs les unions illégitimes ne sont pas tolérées et les divorces sont rares.

La préoccupation dominante de toute la vie domestique étant

le rendement le plus avantageux du domaine, la situation de la femme au foyer s'en trouve grandie et meilleure que dans le reste de l'Orient. C'est la collaboratrice nécessaire et considérée. A elle appartient le soin de la maison, de la nourriture, du vêtement; à ses filles l'entretien des bêtes, le jardinage, la moisson, tandis que l'homme se réserve le labour, les courses à la ville, les ventes au marché. Elle est ainsi souveraine dans son département, qui est le ménage, et se montre fière d'y régner, sans en sortir. En cas de veuvage ou en l'absence du mari occupé à travailler au loin, c'est elle qui prend la direction de la propriété et elle s'en acquitte généralement à son honneur.

On comprend que les ruses de l'amour n'ont guère prise sur cette solide maritorne grossièrement équarrie, dont aucune excitation cérébrale ne réveille les sens endormis par la fatigue et la routine. Les adultères sont peu fréquents et font scandale. Jadis on livrait les coupables au feu. Dans certains villages, on leur appliquait, il y a peu de temps encore, un châtiment burlesque emprunté à notre moyen âge. La femme était promenée sur un âne, à califourchon et à rebours, tenant entre ses mains la queue de l'animal, que son complice houspillait à coups de fouet.

Les plaisirs du village répondent par leur simplicité à la sévérité des mœurs. En dehors des veillées communes, en petit comité, où l'on écoute les récits des anciens tout en écossant le maïs, le principal divertissement, aux jours de dimanche et de fête, est la danse du Horo, sorte de farandole, où les danseurs se tenant par la main se balancent d'une jambe sur l'autre en formant un cercle, qui tantôt s'allonge, tantôt se morcelle, puis rejoint ses tronçons, sans jamais tournoyer par couples. On se réunit pour le danser sur une prairie où les couleurs voyantes des vêtements de fête jettent une note accusée dans la transparence lumineuse de l'air, ou bien en hiver sur la neige durcie qui couvre la place de l'église; et pendant des journées entières la guirlande humaine s'enroule et se déroule sans se lasser, au son de la gaïda (cornemuse) répétant son air monotone. Le voyageur qui, passant le matin, a vu s'ébranler les premières chaînes du Horo, s'étonne, en rentrant le soir, de les retrouver suivant la même cadence paresseuse, sans donner un signe de fatigue ou d'ennui.

Les chansons populaires, qui accompagnent la moisson ou qu'on psalmodie en rentrant du travail, comme celles qu'entonnent les soldats en marche, sont empreintes du même caractère de tristesse et de monotonie. Les modernes ne se distinguent que par leur insignifiance. Les folk-loristes en ont recueilli de la bouche des vieillards un grand nombre datant du régime turc, où sont célébrés surtout les exploits des Heidouks, ces brigands du maquis en révolte contre le gendarme musulman, auxquels l'imagination populaire se plaît à prêter des âmes de héros et des muscles d'athlètes.

C'est du fond slave de la race qu'elles sont sorties, comme les superstitions et les légendes relatives aux animaux, aigles, serpents, renards, aux lutins et surtout aux fées. Celles-ci jouaient, il y a peu de temps encore, un grand rôle dans la vie des campagnes. C'est elles qui protègent les sources, guérissent les malades qui ont le courage d'aller se coucher à certains jours dans la forêt, ou bien, quand elles sont de méchante humeur, noient ou déplacent les gués. Elles ont leur rendez-vous sur les sommets des montagnes, ou dans des clairières gazonnées, dont la faux de l'herbager respecte l'enceinte, au moment de la fenaison. La Bulgarie, comme l'Angleterre et comme la France, a ainsi ses cercles de fées. L'un d'eux a fourni sa dénomination à l'une des crêtes qui déterminaient la ligne frontière entre la Serbie et la Bulgarie, d'après le traité de Berlin. Les graves plénipotentiaires, en écrivant le nom de Vilo-Kolo (cercle des fées), se doutaient-ils qu'ils consacraient une vieille tradition païenne?

Rien n'est omis de ce qui peut assurer une bonne récolte et protéger le bétail. S'agit-il d'obtenir la pluie? Un jeune garçon tout nu se couvre le corps d'un épais feuillage et s'en va, ainsi transformé en arbre vivant, chanter dans les cours de ferme. La ménagère attentive qui veut voir prospérer la moisson, se tient sur le pas de sa porte et ne manque pas d'arroser copieusement le visiteur. Tient-on aux bienfaits du soleil? De grands feux, comme nos feux de la Saint-Jean, sont allumés à l'entrée du village, la veille du carême, et les habitants rivalisent de hardiesse à enjamber le brasier. Mieux on a piétiné les braises ardentes, plus la moisson sera belle. Le métayer qui veut sauver son troupeau des épizooties et du loup, doit, à un certain jour

de l'année, faire sortir bœufs et chevaux. Tout le personnel fait alors le tour de la maison, au clair de lune, en encensant les animaux, en faisant résonner chaînes et chaudrons et en criant : « Sauvez-vous des serpents » ! Ne voit-on pas encore aujourd'hui nos paysans d'Auvergne, avec qui ceux de Bulgarie ont de si frappants rapports, amener, le jour de la Saint-Roch, tous les bœufs de la paroisse autour de l'église, afin de recevoir la bénédiction du curé, qui s'avance sous le portail, revêtu de son étole et goupillon en main, pour asperger le troupeau ?

Toutes ces superstitions (est-il besoin de le dire ?) vont s'effaçant, et leurs vestiges mêmes disparaissent avec les vieilles générations. Les nouvelles, grâce au service militaire obligatoire, ont passé par la caserne, par l'école régimentaire, vécu dans les villes, voyagé en chemin de fer, et laissé en route leurs crédulités poétiques et leur mythologie désuète. La plupart savent lire et écrire. La proportion des illettrés va en diminuant rapidement. Elle était en 1900 de 39 p. 100 chez les hommes de vingt-cinq ans et de 88 p. 100 chez les femmes du même âge. Ces chiffres tombent en 1905 à 31,4 et 75,15.

Le villageois se tient au courant des affaires publiques et s'intéresse surtout au maniement des deniers de l'État. Il apporte à cet examen son jugement froid et ses instincts utilitaires. Un jour le délégué des porteurs des emprunts bulgares s'assoit avec un de ses amis à une table rustique, où se trouvaient quelques cultivateurs réunis pour traiter la vente de leurs betteraves. Espérant éblouir ces gens naïfs, l'ami dit en montrant son compagnon : « Voilà l'homme qui a prêté trois cents millions à la Bulgarie. — Oui, répond un des assistants, mais il en exige un bon intérêt et de grosses garanties, tandis que la Länder Bank ne nous demandait pas de gages. » On peut juger, par cette repartie, de l'âpreté avec laquelle le paysan discute ses propres marchés. Toutes ses pensées sont concentrées vers le gain. Si l'on croise en chemin deux hommes causant entre eux, les bribes de discours que l'on saisit se rapportent neuf fois sur dix à des chiffres, à des prix d'achat ou de vente.

IV

La ville bulgare ne ressemble ni aux images brillantes que se forge d'avance le voyageur en quête de pittoresque oriental, ni au modèle ennuyeusement correct et dépourvu de tout style qu'offre la moderne capitale. Tantôt elle affecte l'aspect d'un grand village où les maisons, serrées les unes contre les autres, s'alignent directement le long d'une rue unique, avec leurs rez-de-chaussée formant boutique, fermés par des auvents et leur unique étage en encorbellement. Tantôt les rues ne sont bordées que de clôtures, murs ou palissades, derrière lesquels, au milieu d'un jardinet, se cache l'habitation isolée; souvent ces deux types sont juxtaposés dans deux quartiers différents d'une même ville, dominés par les minarets de plus en plus rares des mosquées, les coupoles des églises et celles des bains. La maison construite soit en pans de bois et pisé, soit en briques recouvertes de stuc, n'abrite qu'une seule famille et n'a qu'un rez-de-chaussée sur cave, ou tout au plus un étage. Ce n'est qu'à Sofia que l'on a essayé récemment de construire, pour les administrations et le commerce, des immeubles à trois ou quatre étages. Mais tout Bulgare qui se respecte tient à vivre seul, dans une demeure indépendante et autant que possible lui appartenant. A peine a-t-il réuni quelques économies, il les emploie à se bâtir un pavillon, sauf à l'hypothéquer et à le mettre en location, si ses ressources ne lui permettent pas de l'habiter. Chacun s'attachant à introduire, dans l'architecture de son home, sa fantaisie personnelle, qui par une terrasse, qui par un bow-window, une tourelle ou une loggia, il en résulte une variété de lignes plus amusante pour l'œil que satisfaisante pour le goût.

Peu de villes en province ont des rues pavées. On se contente d'un empierrement primitif souvent déchaussé par la pluie ou la sécheresse, sur lequel les voitures roulent avec fracas au milieu de cruelles secousses. La poussière et la boue s'y accumulent suivant les saisons, à moins que la neige durcie, que nul ne songe à enlever, ne les transforme en glissoires. L'éclairage au gaz est inconnu. C'est le quinquet de pétrole qui jette de loin en loin sa lueur douteuse, partout

où l'électricité n'a pas encore été installée. Sofia même ne connaît que depuis peu d'années les bienfaits du pavage et de la lumière électrique. Il y a douze ans, les habitants de la capitale étaient obligés, par les nuits sans lune, de se munir de lanternes, pour ne pas tomber dans les fondrières. Aujourd'hui toutes les rues avoisinant le palais sont dallées et pourvues de trottoirs, et, comme la circulation est peu intense, il est difficile de trouver une ville plus propre et, il faut le dire, en même temps moins pittoresque. Les cités neuves ou fraîchement rebâties, comme Plevna, Varna, Stara-Zagora, offrent le même caractère de banalité. Pour trouver quelque impression d'Orient, il faut visiter Vidin, la vieille forteresse turque enfermée dans ses remparts au bord du Danube, Philippopoli édifiée sur ses quatre collines et surtout Tirnovo, l'antique capitale des Tzars bulgares, bâtie en amphithéâtre sur les méandres de la Yantra, qu'un terrible tremblement de terre vient hélas ! de bouleverser de fond en comble. Mais, ici comme partout, ce qui charme l'œil du voyageur touche peu l'habitant, et les municipalités ne songent qu'à « haussmanniser » le plus vite possible leurs vieilles cités incommodes et embourbées.

Dans toutes les villes il y a une rue marchande où les boutiques sans devanture, fermées le soir au moyen de volets manœuvrés du dehors, exhibent pendant le jour au regard du passant l'entassement de leurs marchandises et le travail de leurs artisans. Là circulent, en criant leur denrée, les vendeurs de vouza (boisson faite avec du millet fermenté) ou les débitants de yaourt portant sur leurs épaules, aux deux bouts d'un fléau, des plateaux chargés de bols remplis du précieux lait caillé.

Les manifestations de la vie extérieure sont plus rares et plus discrètes encore chez le citadin que chez le villageois. Les jours de chômage que prodigue le calendrier orthodoxe ne sont pas des jours de liesse populaire. C'est en restant chez lui que le Grajdanine les célèbre. Son seul divertissement consiste à arpenter en famille le boulevard qui sert de rendez-vous aux promeneurs, en poussant quelquefois jusque dans le parc qui lui fait suite. Là les femmes exhibent des toilettes de plus en plus recherchées d'année en année et des chapeaux à

la mode parisienne de l'antépénultième saison. C'est le seul déploiement de luxe que l'on puisse relever. Il ne laisse pas que d'être inquiétant pour l'équilibre budgétaire du petit employé, dont la femme et la fille sont si pompeusement parées. Il faudra se rattraper sur la frugalité du repas qui suivra cette promenade.

Très peu de Bulgares seraient assez riches pour mener grand train et ceux qui le peuvent ne se soucient pas de le faire par crainte des envieux. Les fortunes sont modestes et tout étalage somptuaire passerait pour une sotte ostentation. Le sens de l'économie est d'ailleurs si développé que nul ne peut se résigner aux dépenses inutiles que comporte la vie large. C'est un domestique en cravate blanche qui vous recevra chez telle femme de ministre cossu le jour de sa réception officielle ; mais si vous vous présentez un autre jour la porte vous sera ouverte, après une longue attente, par une servante surprise au milieu de quelque nettoyage et achevant de s'essuyer les mains.

Essayons de pénétrer dans la maison bulgare. Nous y aurons quelque peine, car elle ne s'ouvre volontiers ni aux étrangers, ni même aux concitoyens. Chacun vit retiré chez soi. Les divisions politiques établissent des compartiments étanches entre les familles et dominent les relations privées. La peur du ridicule engendre vis-à-vis de l'occidental une contrainte invincible. Seules les femmes de quelques hauts fonctionnaires entr'ouvrent la porte de leur salon garni de meubles viennois et encombré de photographies. Là l'antique coutume du Zladko fait place à la moderne tasse de thé. Mais il est rare que l'entretien compassé réussisse à s'élever au-dessus des plus stériles banalités. On craint de se livrer de part et d'autre. L'habitude de recevoir des hommes est toute nouvelle. Les mœurs orientales qui s'étaient implantées au temps des Turcs, ont laissé une empreinte qui n'est pas encore effacée. Il en résulte un singulier contraste : très hospitalier de nature, le Bulgare se mettra en quatre pour le bien-être de l'hôte une fois admis ; mais son instinct héréditaire de sauvagerie interdira l'accès de son home à l'indifférent qui passe. La vie de salon n'existe pas. En revanche tout est prétexte à organiser, dans les locaux du club militaire, soit un bal public payant, soit un

concert, où personne n'est l'hôte de personne. Les associations charitables donnent chacune le leur; et, quand leur tour est passé, ce sont les officiers du club qui invitent leurs amis à venir danser des valses et des quadrilles au son de la musique régimentaire. Chaque danseuse, sous peine de se compromettre, n'a le droit de faire qu'une fois le tour de la salle, au bras du même cavalier. A un signal donné, la musique s'interrompt pendant trois quarts d'heure et tout le monde se rend au buffet pour boire de la bière et des sirops et manger des sardines et du jambon. Puis on remonte dans la salle. Le quadrille ou les lanciers s'organisent, c'est-à-dire que chaque couple se procure des tabourets où il s'assoiera pendant que les autres exécuteront la figure. Sur une dernière valse l'assemblée se termine et tout le monde part en même temps.

Ces réunions au programme invariable sont très recherchées des jeunes filles, à qui elles offrent une rare occasion de plaisir et de demi-liberté. Leur existence est par ailleurs assez sévère. A part quelques visites entre amies, elles n'ont à leur portée aucune distraction. Elles ignorent les cours, les conférences, les sports. Quand leur instruction est finie, soit au lycée, soit dans les pensionnats étrangers, elles rentrent à la maison, s'y livrent aux travaux de ménage, à la lecture, à l'étude des langues étrangères où elles excellent et s'ennuient conciencieusement en attendant l'heure du mariage, qui marquera pour elles de nouveaux devoirs encore plus étroits.

Le caractère dominant de la famille citadine c'est de mener une vie très resserrée. Tantôt elle y est poussée par le désir de thésauriser et les économies faites sur la table, le mobilier, la domesticité se traduisent en bons placements. Tantôt et plus souvent encore c'est une véritable gêne qui pèse sur le ménage du fonctionnaire mal rétribué, du petit commerçant inquiet de ses échéances, du rentier qui voit avec effroi le prix de la vie augmenter, car le Bulgare, à l'inverse des autres peuples slaves, est atteint à un degré aigu de la maladie de la prévoyance, qui empoisonne ses jours. La soif de parvenir le tient nuit et jour à la gorge. Pour gagner un peu plus, il change volontiers de carrière et sacrifie ses goûts et ses aises à une perspective d'avancement immédiat ou lointain.

Il est une seule nature de dépenses sur laquelle il ne lésine

pas, c'est l'éducation des enfants. Ceux-ci sont traités avec une douceur qu'explique leur soumission. Quand l'âge des études est arrivé, les parents ne reculent devant aucun sacrifice pour leur donner une instruction aussi complète que possible et leur mettre ainsi entre les mains un levier, le plus puissant de tous dans une démocratie naissante, où les premières places ont été enlevées d'assaut par les étudiants revenus des universités russes, allemandes ou françaises, et où les capacités mènent à tout. C'est encore à l'étranger qu'il faut demander une culture intensive. Les gens les plus modestes se saignent pour envoyer leurs fils et même leurs filles étudier la médecine à Vienne ou à Montpellier, le droit à Paris, à Aix ou à Genève, les sciences à Berlin, le chant à Dresde et jusqu'à la danse à Saint-Pétersbourg. Quelquefois les parents sont obligés de s'endetter pour permettre à leurs enfants d'achever leurs études, si bien que ceux-ci entrent dans la vie grevés d'un passif dont ils tiennent à honneur de s'acquitter.

L'argent ainsi avancé n'est pas prodigué en pure perte. Il est bien rare que les jeunes gens ne tirent pas de leur passage dans nos écoles tout le profit compatible avec leur intelligence assimilatrice et ne réussissent pas, une fois rentrés chez eux, à se pousser dans les professions libérales, ou dans les fonctions publiques. La catégorie des jeunes oisifs ne compte guère de recrues, et le monde des viveurs n'existe pas. Il succomberait sous la réprobation publique. Un âpre désir d'accroître son capital intellectuel travaille chaque membre de cette bourgeoisie diplômée, qui, dans la langue des journaux et des clubs, s'appelle à bon droit : « intelligenzia ». On les voit accourir dès que s'ouvre un cours, une conférence où ils pourront glaner quelques connaissances. Livrés à eux-mêmes dans le silence morne de leur maison, devant les rayons peu garnis de leur bibliothèque, ils s'acharnent à poursuivre quelque étude qui leur assurera une supériorité dans telle ou telle branche et dévorent des traités d'économie politique et sociale, ou se bourrent la mémoire de renseignements statistiques et de faits précis qu'ils sauront utiliser à l'occasion. Car les spéculations désintéressées de l'esprit ne sont pas le fait de ces autodidactes positifs, on les sent constamment tendus vers un but, livrés à un effort, orientés vers une fin.

Comme les prosélytes aiment leur Dieu, les Bulgares aiment leur pays et croient à sa destinée. Exempts de tout mysticisme religieux, étrangers aux enthousiasmes artistiques, leur besoin de ferveur et de foi se reporte sur cette patrie à peine ressuscitée qu'ils sentent appelée à une croissance illimitée.

V

Après avoir considéré l'ouvrier, jetons un rapide coup d'œil sur l'outillage. On l'a répété cent fois, on ne saurait trop le redire, l'agriculture fournit à la Bulgarie la presque totalité de ses ressources. « Labourage et pâturage sont les deux mamelles nourricières. » Toute la vie nationale est subordonnée à l'abondance de la récolte. Si elle venait à manquer complètement, ce serait la ruine universelle. C'est pour cette raison qu'au cours de l'histoire on voit à plusieurs reprises les armées victorieuses des Tzars, parvenues jusqu'aux murs de Byzance, rétrograder brusquement, en plein triomphe, ramenées au bercail par l'obligation inéluctable d'ensemencer les terres ou de rentrer la moisson. Tous les trésors du Porphyrogénète n'auraient pu compenser la perte occasionnée par la mise en jachère du pays, ni conjurer la famine. C'est par suite de cette nécessité qu'au mois de février les plénipotentiaires turcs à Londres se flattaient de lasser la patience de leurs adversaires obligés d'abandonner le siège d'Andrinople pour courir à leurs champs. Ils avaient compté cette fois sans la vaillance des paysannes bulgares. Ce fut un spectacle inoubliable que celui de ces femmes et de ces vieillards poussant tant bien que mal leur charrue primitive, tandis que les enfants aiguillonnaient les bœufs et que quelques infirmes jetaient le grain dans les sillons incertains.

Sauf quelques grands domaines dans la Dobroudja, désormais devenue roumaine, la propriété est extrêmement morcelée; la plupart des cultivateurs possèdent 1 ou 2 hectares et l'on devine avec quelle âpreté ils s'y attachent. L'étendue totale des terres cultivées était en 1897 de 2 445 000 hectares; elle en embrasse aujourd'hui 3 619 000, sur lesquels 2 219 000 sont consacrés à la culture des céréales, blé, orge,

avoine, riz, maïs, dont la production, variable suivant les années, s'élève, dans les cas favorables, à 25 millions de quintaux. Par suite de l'émiettement du sol et de la routine, jointe à l'absence de capitaux, le mode de culture est encore très primitif. La richesse de la terre dispense de la fumer. Elle reste en jachère une année sur quatre. Le labourage se fait au moyen d'un simple araire qui égratigne la terre sans la creuser. La faux est réservée pour la fenaison. C'est avec des faucilles que l'on coupe le blé en armant d'une sorte de gant de bois la main gauche chargée de saisir et de coucher la gerbe. Le dépiquetage se fait sur une aire ronde de terre battue, avec des chevaux qui piétinent les gerbes, ou un traîneau muni de silex taillé, sur lequel femmes et enfants prennent plaisir à s'asseoir pour se faire remorquer par les bœufs, spectacle charmant que l'on ne peut oublier après l'avoir vu.

Le maïs se récolte plus tard et après quelques semaines de séchage il est écossé à la main. Les autres cultures occupent respectivement les étendues suivantes :

Plantes oléifères et industrielles : colza, sésame, tabac, houblon, coton, lin, chanvre, betterave	16 802	hectares.
Haricots et pommes de terre	55 000	—
Légumes, courges	8 715	—
Plantes fourragères.	505 545	—
Vergers	7 176	—
Vignes.	88 670	—
Rosiers	7 258	—

Parmi les cultures secondaires, il faut faire une place spéciale à celle des roses, qui donne à la Bulgarie un revenu annuel de 4 à 5 millions de francs. Tous les voyageurs ont décrit à l'envi la cueillette matinale des roses dans la vallée de Kazanlick, leur distillation dans les alambics très primitifs, où viennent se déverser les hottes pleines de pétales odorants. L'essence de rose se vend mille francs le litre. Elle s'importe partout. Nos parfumeurs de Grasse en absorbent la plus grande partie ; les exportateurs bulgares en expédient dans toute l'Europe et jusqu'en Amérique.

L'élevage a fourni en 1908 à l'importation des animaux de

l'espèce bovine pour 1 150 000 francs; des moutons, agneaux et brebis pour 3 836 000 francs; des oiseaux de basse-cour pour 432 000 francs.

Quand, par exception, le propriétaire ne cultive pas lui-même sa terre, le mode de tenure le plus employé est le métayage. Le colon prend le plus souvent à sa charge les semences, et le produit de la récolte se partage à raison d'un tiers pour le propriétaire et de deux tiers pour le métayer; ou bien celui-ci rachète à forfait, moyennant un prix variant de un tiers à deux boisseaux de blé par ouvrat (919 mètres carrés), le droit de disposer de tous les produits du champ.

Le travailleur rural (rataï) reçoit, suivant les services qu'on peut attendre de son âge, un salaire variable payé partie en argent, partie en nature, quelquefois par la disposition d'un lopin de terre dont le produit lui appartient en propre; il a sa chaumière à lui et n'est pas obligé de partager la table du propriétaire. Aux environs de Stara-Zagora, par exemple, un rataï reçoit annuellement de 75 à 125 francs (44 ocques), soit 55 kilogrammes de grain, plus les semences nécessaires pour ensemencer la réserve (paraspor) de deux ou trois ouvrats qui lui appartient, partie en maïs, partie en froment ou en orge. Outre cela il a droit à une provision de sel et à une paire de mocassins. Il cultive son paraspor avec les outils du maître. Pour en déterminer l'étendue, on convient quelquefois que le rataï travaillera pendant deux jours pour lui-même sur la terre du patron et ce qu'il aura convenablement achevé sera sa part. Ces conventions varient à l'infini, mais toutes revêtent un caractère commun, celui d'un contrat librement consenti entre égaux, établissant des rapports de patron à employé et non de maître à domestique. Les engagements se font à la Saint-Georges, au printemps ou à la Saint-Dimitri en automne.

Les gouvernants qui se sont succédé au pouvoir ont toujours compris de quelle importance est pour le pays la prospérité de l'agriculture. Ils n'ont rien négligé pour la développer et donner en même temps satisfaction à la masse rurale qui se confond avec la masse électorale. Chaque fois qu'il s'est agi d'exiger des contribuables de nouveaux sacrifices, en présence des charges croissantes des budgets, c'est à l'impôt indirect qu'on a demandé les ressources indispensables, tandis que l'impôt

foncier restait indéfiniment stable. Des immunités sont accordées pendant douze ans à celui qui défriche un terrain pour le transformer en vigne ou en prairie artificielle. Encore le recouvrement des rôles n'est-il poursuivi qu'avec beaucoup de ménagements pour le débiteur obéré. Des encouragements de toute sorte sont prodigués aux usines qui s'établissent pour le traitement des produits agricoles ; des écoles d'agriculture, des conférences ambulantes répandent les connaissances nécessaires, enseignent l'utilité des engrais ; des pépinières fournissent des plants d'arbres. Dans chaque régiment sont organisés des cours pratiques où les jeunes soldats acquièrent des notions techniques qu'ils propageront à leur retour au village.

Le crédit mis à la portée du paysan lui permet d'améliorer son outillage et d'étendre son domaine. La banque agricole se charge d'acheter pour lui et de lui fournir à bon compte les charrues perfectionnées, les moissonneuses, les batteuses dont l'emploi commence à se répandre. En même temps que le rendement moyen augmente, l'aire des terres cultivées s'élargit et cette extension est une assurance contre le danger des mauvaises récoltes qui ne frappe d'ordinaire qu'une région limitée. Il faut ajouter que la Bulgarie n'a pas à craindre la surproduction, car elle n'exporte que des denrées d'un écoulement certain, le pain, la viande et les œufs.

Ni la grande ni la petite industrie ne sont encore ou ne paraissent appelées à devenir une des grandes forces de la Bulgarie. A la première il a manqué jusqu'ici non seulement des capitaux qu'elle pourrait trouver en faisant un large et sincère appel à la finance étrangère, mais encore le charbon, les minerais et la main-d'œuvre. La seconde est, en dépit de droits de douane exorbitants, durement concurrencée par la production extérieure.

Il existe, il est vrai, des gisements de houille en pleine exploitation, à Pernik, non loin de Sofia. D'autres ont été reconnus et explorés sur le versant nord du Balkan ; leurs produits, immobilisés jusqu'à présent par l'absence des moyens de transport, vont se répandre bientôt grâce à la création d'une ligne de chemin de fer récemment ouverte. Mais le prix de la tonne reste encore élevé et peu proportionné à la qualité. La Bulgarie importe pour plus de quatre millions de combustibles. Quant

à la houille blanche, il ne faut pas compter, pour la fournir, sur les torrents capricieux des Balkans, presque toujours à sec. L'Isker endigué à grands frais ne suffit pas à donner régulièrement l'énergie électrique à la ville de Sofia. Il faut y suppléer par des dynamos mues à la vapeur.

La main-d'œuvre est rare. Sans parler des ouvriers spéciaux, ajusteurs, mécaniciens, etc., qu'il faut demander à l'étranger, le paysan ne quitte pas volontiers le travail de la terre qui le nourrit au prix d'un effort intermittent, pour s'asservir au labeur inexorable de l'usine. Si des industries de saison, comme la sucrerie et la distillerie, peuvent attirer ou retenir pendant quelques mois les ouvriers du voisinage, c'est à la condition de leur rendre la liberté quand les semailles ou la moisson les réclament, mais les usines à feu continu ont peine à se recruter. Les salaires élevés ne sont un attrait que s'ils viennent s'ajouter au gain rustique, pour le villageois occupé sur place. Ils ne peuvent compenser l'augmentation du coût de la vie pour ce même rural transplanté hors de ses pénates.

Malgré ces obstacles, quelques industries ont réussi à s'établir. La ville de Gabrovo a d'importantes filatures et des tissages de laine et de passementerie, qui fournissent de drap non seulement l'armée bulgare, mais une partie de l'armée turque. Sofia a sa fabrique de sucre; Philippopoli et Roustchouk vont avoir les leurs. Il existe des distilleries, des tanneries, une fabrique très prospère de tuyaux en ciment, des brasseries. Varna s'enorgueillit de ses minoteries, Kotel et Samokof de leurs tapis. Rien n'est oublié pour encourager le développement de ces industries locales, qui occupent 16 783 ouvriers, dont 2 712 femmes, avec une production globale de 50 millions de francs, dont 11 millions sont exportés à l'étranger. La loi assure l'entrée en franchise des matières premières et des machines, l'exemption des impôts pendant quinze ans. Dans toutes les adjudications, les produits indigènes sont préférés, à prix égal ou même supérieur, aux produits étrangers. Ce que la loi ne peut fournir aux entreprises, ce sont les ressources. Les capitaux indigènes sont trop rares et trop timides pour s'y porter. A l'étranger seulement on pourrait demander les fonds nécessaires, mais l'étranger n'est disposé à envoyer argent et ingénieurs et à affronter des risques qu'à la condition de se

réserver la direction technique et financière des entreprises et de retirer de ses placements un bénéfice sérieux. Beaucoup de Bulgares le comprennent et l'admettent ; un nombre encore trop grand s'indignent à la pensée que d'autres viennent s'enrichir chez eux, sans songer que leur pays s'enrichit davantage ; et de cette disposition d'esprit naissent des tracasseries de détail et des abus de formalisme administratif propres à décourager les plus patients.

Les petits métiers étaient, sous le régime ottoman, exercés principalement par les Turcs, tandis que les Bulgares s'adonnaient au travail agricole. Le grand exode des Turcs à la suite de l'affranchissement a porté un coup fatal à la petite industrie, qui s'est vue en même temps menacée par l'introduction en masse des articles à bon marché de la fabrication européenne. Beaucoup d'ateliers se sont fermés, et si l'on trouve facilement à acheter dans les magasins les objets de mobilier, d'horlogerie, de chapellerie, etc., c'est à grand peine que l'on découvre un ouvrier capable de réparer convenablement un fauteuil ou une montre. Ici encore le législateur est intervenu énergiquement pour réconforter le moribond. Il a édicté un tarif douanier d'un protectionnisme outré, espérant que le besoin créerait l'organe et qu'en mettant le consommateur dans l'impossibilité de s'adresser au dehors on susciterait des armées de menuisiers, d'ébénistes, de tapissiers, de selliers, de mécaniciens, etc. En attendant que ce système ait donné les résultats présumés, le public subit un pénible interrègne.

La sollicitude du gouvernement pour les travailleurs s'est également manifestée par des lois sur l'organisation des syndicats, sur la protection du travail des femmes et des enfants dans les usines et jusque dans les ateliers de famille. En vue d'élever le niveau technique de l'ouvrier, non seulement on a créé des écoles manuelles d'apprentissage, mais on a restauré nos anciennes jurandes, en décidant que nul ne peut exercer un métier sans être pourvu d'un certificat du syndic de la corporation attestant sa capacité. Enfin les associations ouvrières jouissent de facilités spéciales pour se faire ouvrir des crédits à la Banque Nationale et sont admises à concourir pour les adjudications de l'État ou des communes. L'industrie a ses

cadres; il ne reste plus qu'à les remplir. Ici encore l'essor est entravé par le manque des modestes capitaux indispensables. Le petit patron à qui l'on commande une table ou un lit est obligé de vous demander une avance pour en acheter le bois.

Tout le commerce de la Bulgarie se résume dans l'exportation de ses produits agricoles et l'importation d'objets manufacturés ou de matières premières nécessaires à l'industrie. De 1887 à 1908, il a passé de 110 millions à 250 millions. Jadis il était entre les mains des Ragusains, qui avaient obtenu du gouvernement turc le privilège de pénétrer en Bulgarie pour leur négoce; aujourd'hui de grandes maisons d'exportation ont leurs représentants à Varna et à Bourgas, chargés de leurs achats de céréales; de nombreux voyageurs de commerce, parmi lesquels on compte trop peu de Français, viennent faire leurs offres aux petits négociants des villes. Mais la Bulgarie ne peut acheter que dans la limite de ses ventes; sa capacité d'importation dépend rigoureusement de l'abondance de sa récolte. Ne possédant pas de réserves elle est obligée, dès que l'inclémence des saisons vient à diminuer ses recettes, de restreindre ses dépenses et la lecture des statistiques montre avec quelle docilité chacun s'y résigne.

Le commerce extérieur se faisait jusqu'ici par le Danube et la mer Noire. Les ports de la mer Égée vont lui ouvrir de nouvelles routes. La création de deux grands ports à Bourgas et à Varna lui permet de transporter facilement par la voie de mer les marchandises pondéreuses. Un réseau de chemins de fer comprenant 1 700 kilomètres en exploitation et 300 en construction suffit à les acheminer rapidement jusqu'aux quais d'embarquement.

Un réseau de bonnes routes devrait être le complément du système des voies ferrées. Celui que possède la Bulgarie est loin de répondre, soit par son étendue, soit par son état, aux besoins de la circulation. Comme dans d'autres pays neufs, il a fallu brûler les étapes et tracer les grandes voies commerciales avant de créer leurs affluents.

Le service postal embrasse un réseau de 23 500 kilomètres. Celui des télégraphes comporte une longueur de lignes de 16 282 kilomètres.

Comment ne pas donner une place à l'armée, dans ce recen-

sement des forces bulgares? L'Europe qui vient de la voir à l'œuvre est renseignée sur sa valeur. Elle a été de tout temps l'objet de prédilection des pouvoirs publics, d'accord avec le sentiment national pour la porter au plus haut degré de perfection accessible ; chacun sentant clairement qu'elle était l'instrument nécessaire non seulement de la sécurité à l'égard des voisins, mais des revendications à exercer pour se rouvrir le chemin de la mer Égée, sans l'accès de laquelle la Bulgarie est enclavée. L'éloge du soldat bulgare n'est plus à faire. On connaissait sa discipline, son endurance, son patriotisme froid. Les derniers événements ont montré son courage devant le feu, son insensibilité devant la souffrance, son intrépidité devant la mort. Paysan armé, c'est son bien qu'il défend ; s'il quitte son champ, c'est pour le préserver du pillage. Il y met le même acharnement qu'à lui arracher son pain. Plutôt batailleur que belliqueux, ce ne sont pas les beaux faits d'armes qui hantent son imagination, mais les résultats solides. La guerre est pour lui une affaire patriotique dont une préparation sérieuse diminuera les risques et grossira les profits. Si, dans la lutte fratricide qui a marqué la seconde phase de la guerre, il s'est produit des actes de cruauté à jamais déplorables, il ne faut pas en exagérer le nombre jusqu'ici mal contrôlé. Il ne faut pas non plus oublier l'exaspération engendrée par des jalousies séculaires de race et de religion, ni faire retomber sur toute une armée la flétrissure méritée par des bandes d'irréguliers n'obéissant qu'à leurs instincts sauvages. La mobilisation du mois d'octobre 1912 avait présenté un spectacle inoubliable. Sans un instant d'hésitation, sans un murmure, sans un cri de forfanterie, sac au dos, le bâton à la main, tous ceux de la montagne et tous ceux de la plaine, citadins au complet gris et paysans engoncés dans leur peau de mouton, ont quitté à la première heure les chaumières et les boutiques que beaucoup ne devaient plus revoir, pour venir tranquillement prendre leur place dans les régiments prêts à partir, et s'entasser dans les trains qui les menaient vers l'inconnu. La démobilisation de cette armée ramenée dans ses foyers quand elle se croyait encore sûre de vaincre s'est accomplie sans un cri de colère, sans une velléité de révolte. Chacun est venu reprendre silencieusement sa place et son travail.

L'armée nationale comprend trente-six régiments d'infanterie formant neuf divisions qui, en cas de mobilisation, deviennent autant de corps d'armée ; neuf régiments d'artillerie desservent chacun neuf batteries de six pièces ; à ajouter une brigade de six batteries d'artillerie de montagne et deux brigades de cavalerie. L'effectif sur le pied de paix est de 50 000 soldats ou sous-officiers et 3 123 officiers. Sur le pied de guerre l'effectif de l'armée active est de 190 000 hommes. En cas de mobilisation générale de toutes les classes de la réserve et de l'armée territoriale, c'est-à-dire de tous les hommes valides de vingt à quarante-cinq ans, il atteint 320 000 hommes. L'infanterie est pourvue de fusils manlicher à tir rapide. Les canons sont fournis par le Creusot. Les troupes sont entraînées par de fréquentes manœuvres. Pendant l'été elles campent sous la tente. Les services de l'arrière sont assez mal pourvus. Les transports se font au moyen de chariots à bœufs. En fait d'ambulances, il a fallu tout improviser lors de la récente campagne.

Les officiers, bien tenus, bien payés, ont fière mine dans leur tenue élégante et sobre. Ils forment l'élite incontestée de la nation. Tous ont passé par l'École Militaire où ils ont reçu une instruction solide. Beaucoup l'ont complétée en Russie ou à Saint-Cyr. Aucun ne se croit dispensé de la perfectionner encore dans la garnison qui lui est échue.

GEORGES BOUSQUET

(La fin prochainement.)

CORRESPONDANCE

Paris, le 4 janvier 1914.

Monsieur le Directeur,

Dans l'article sur le Centenaire de Louis Veuillot, M. de Narfon dit que j'ai « purement et simplement » qualifié « légende » la fameuse assertion relative à la manière dont Louis Veuillot concevait la pratique de la liberté : « Quand je suis le plus faible, je vous demande la liberté..., mais quand je suis le plus fort, je vous l'ôte..., etc. »

En effet, dans mon livre sur Louis Veuillot, j'ai parlé de légende à ce sujet ; mais je ne me suis pas contenté de régler ainsi la question « purement et simplement ». J'y ai consacré deux chapitres, qui contiennent des textes, soit de Louis Veuillot, soit de Montalembert ; et j'ai indiqué en détail l'historique de la *légende*.

Vous trouverez, j'en suis persuadé, assez naturel que je désire ne point passer pour avoir, en quelque sorte, écarté par un mot le débat que j'ai, au contraire, abordé directement.

Je vous prie donc de vouloir bien insérer cette rectification, limitée à un point de fait.

Veuillez, Monsieur le Directeur, agréer, avec mes remerciements à l'avance, l'expression de mes sentiments très distingués.

EUGÈNE TAVERNIER

Suivant l'usage, nous avons communiqué cette lettre à M. de Narfon qui nous adresse la réponse suivante :

Paris, le 14 janvier 1914.

Monsieur le Directeur,

C'est plutôt une addition qu'une rectification que demande M. Tavernier, car lorsque j'ai écrit que mon très distingué confrère avait traité purement et simplement de légende l'attribution de la phrase litigieuse à Louis Veuillot, il me semblait que les deux adverbes purement et simplement se référaient en quelque sorte d'eux-mêmes plutôt au substantif qu'au verbe.

Mettons cependant que je me serais mieux exprimé en disant : « M. Tavernier a traité de légende pure et simple..., etc. »

Et j'ajoute bien volontiers que telle a été pour lui la conclusion d'une étude très sérieuse de la question.

Si je n'y ai pas insisté dans mon article, c'est que l'étude de M. Tavernier n'est réellement probante (à mon avis) que sur le point que je n'ai pas contesté, celui-ci : Louis Veuillot n'a pas écrit la phrase dont il s'agit. Elle ne prouve pas, elle ne peut pas prouver qu'il ne l'a pas prononcée. Les témoignages sur lesquels je me suis appuyé pour établir qu'il l'a prononcé réellement, sont d'ailleurs étrangers à la discussion, fort intéressante au surplus, de M. Tavernier.

Veuillez, Monsieur le Directeur, agréer l'expression de mes sentiments très distingués.

JULIEN DE NARFON

L'administrateur-gérant : H. CASSARD.

LE MIRACLE DE LA RACE[1]

DEUXIÈME PARTIE

VII

AU BAZAR

Si les blancs ont l'air de recevoir les noirs à l'église les dimanches matin, c'est au bazar qu'ils semblent après la messe rendre visite aux négresses. Assises sur de petits tabourets, avec des sourires, des voix câlines, des invocations de la main, elles leur présentent le travail de leurs semaines en légumes frais, en fruits ruisselants, en camélias et en œillets mouillés. Au-dessus des corbeilles débordantes, de vieux ermites des vergers balancent vers les acheteurs des grappes de mangues orangées, des éventails de figues malgaches, des thyrses de bibasses vermeilles; et des grands paniers adossés comme des bouquets, dans l'écroulement des feuillages, roulent jusque sur le bitume les innombrables letchys rosés dont éclate la pulpe bleue.

M. de Lenin-Fournaise, président du tribunal, M. Eugène Kédat, chef du service des eaux et forêts. M. Edmond Vertère, notaire, M. José Jouvence des Croiselles, chef du service des rhums, faisaient ensemble leur tour de bazar. D'un chapeau large, ils saluaient les mères de famille en noir, essoufflées par leur sortie, et les jeunes filles qui se rattrapaient entre commères du silence de la messe. Toujours

1. Voir la *Revue* du 1er février.

moqueuses, elles folâtraient par bandes, avec des rires cachés sous les grandes capelines de paille et le bruit des bracelets sous la mousseline des manches.

En se promenant, M. de Lenin-Fournaise, guettait la forme des jeunes marchandes accroupies devant les carreaux de verdure et il leur demandait le prix de leurs aubergines, de leurs anones afin qu'en se dressant pour les présenter elles cambrassent dans leurs pagnes leurs corps toujours souples à se mouler.

Le long mijotement des voix chaudes s'élevait sous le bazar couvert, assaisonnées des odeurs de gingembre, de beignets de banane et de café noir...

— Mes amis! — dit M. Lenin-Fournaise, — ce petit Balzamet-là, qui vient de vous honorer par trois fois d'un coup de chapeau, ressemble-t-il à sa mère!

— Un faux air... — précisa M. Vertère. — Mon vieux, si tu courais un peu moins derrière les jeunes négresses et t'occupais un peu plus de ce qui se passe chez les gens de ta classe, tu saurais que les deux guenons viennent, par avarice, de jeter cet enfant chez les Frères!

Il ajouta en notaire :

— Cet empaillé de Médéric est mort sans testament, alors qu'il m'avait toujours juré devoir léguer la moitié de sa fortune à ses bâtards et l'autre à son neveu Alexis qui reste le seul nom de la famille.

— Gros magot? — demanda M. Lenin-Fournaise, en le fixant.

— Cent mille francs net que viennent d'empocher les vieilles, on peut dire d'enterrer!... Car, comme presque toutes les familles créoles, elles n'ont pas le courage de placer leurs fonds. Il dort plus d'argent ici en dépôt que dans la plupart des provinces de France, mais on a peur!... Aussi le pays crève : on ne fait ni le chemin de fer des hauts, ni les usines centrales, ni les exploitations industrielles les plus sûres; les ouvriers vivotent de poisson; les jeunes gens qui débutent ne trouvent à emprunter qu'à neuf pour cent, taux légal, quand ce n'est pas...

— Mais alors, crête-de-coq! — s'écria M. de Jouvence des Croiselles, battant ses bottes de sa canne en croc-de-chien,

— ce petit Balzamet doit avoir au moins un tiers, la part de son père?...

— Ouate!... — dit M. Vertère. — Son père, qui détenait vraiment le génie des mauvaises affaires, avait emprunté à la vieille maman Balzamet, lors de son mariage et au moment de son départ pour Tamatave, des sommes — on ne sait au juste combien! — contre lesquelles il a signé une reconnaissance globale de cinquante mille francs. Pour qui a connu la bonne femme, sûrement il n'en a pas touché plus de trente! J'espérais que les deux antiquités, en venant régler chez moi l'autre jour, auraient annulé la reconnaissance, et j'avais tout préparé comme si elles me l'avaient fait entendre à leur visite précédente : elles ont reculé comme devant un voleur! Le pauvre gamin attrape juste treize mille et quelques francs avec lesquels déjà elles pouvaient le mettre interne au lycée jusqu'à dix-huit ans, mais, à ce qu'elles ont déclaré, elles veulent qu'il lui reste à ses vingt et un ans une petite somme... pour être sûres de n'avoir rien à lui prêter alors. — Et il conclut de l'injustice du sort échu à l'enfant : — C'est une affaire de première instance qui devrait relever de ton tribunal, Lenin!...

— Pas possible? — fit M. de Lenin-Fournaise, caressant d'une bouffée de fumée son visage ras. — Tu trouves que nous n'avons pas assez, dans un pays où les Malabares, les Cafres et les Malgaches sont empilés les uns sur les autres, de les empêcher de s'assassiner?... Dans les affaires des blancs entre eux, le rôle de la justice c'est de leur répéter ce qu'ils ne savent pas assez dans ce pays : *Aide-toi le ciel t'aidera*. Et, au reste, pourquoi moi plutôt que toi, Vertère?

— Tu sais bien que j'ai à entretenir au Lycée mes cinq neveux qui portent mon nom.

— Et toi, Jouvence? le sort d'un fils de famille sans tuteur ne tente pas ton noble cœur?

Tous, comme Ponce Pilate, s'en lavaient les mains. Cependant M. Vertère, sans sourire, regardait longuement l'enfant.

— Crête-de-coq! j'en fais mon affaire! — lança M. de Jouvence des Croiselles. Et relevant le chef, après avoir médité, il se reprit à dandiner sous l'œil des jeunes filles à qui, par ostentation, il faisait la cour, bien que s'en sachant raillé.

M. Jouvence des Croiselles, veuf, était, en face des deux vieilles Balzamet, un personnage du quartier insolent de ridicule. L'habitude de commander aux noirs et de s'en laisser admirer a formé aux colonies une lignée de « Vantards » qui depuis l'émancipation le « font à la pose » même devant les blancs. Leur infatuation s'exalte d'abord généralement à la prétention de tout savoir, quasi en naissant, comme par un privilège inné de la race blanche. « Je n'ignore de rien! » devise du blason de Jouvence, est le mot authentique, la profession de foi qui vient naturellement à la bouche du bon créole « créolasse ». « La science, disait Jouvence, est un article de Paris dont un créole n'a pas besoin pour savoir sa valeur! » Des sentences, claquantes comme des oriflammes, par toute l'île devenues célèbres, pavoisaient la carrière de M. Jouvence des Croiselles. Entré au lycée avec l'assurance de ses parents qu'il allait de sa précocité émerveiller ses maîtres : « Pardi! — expliquait-il, — mes professeurs me collent en queue parce qu'ils sont jaloux de ma mémoire!... » Retoqué du baccalauréat de rhétorique : « Flagrant déni de justice!... J'ai remis des compositions si bonnes qu'on a cru que je les avais copiées sur des modèles! » Le vrai était que dans les dissertations sur Corneille, sur Racine, il citait des mots et des anecdoctes de Robespierre et de Marat. L'histoire de France lui avait tourné la tête. Il eût voulu *jouer son rôle* moins sur les champs de bataille que dans les « joûtes oratoires ». Son épopée, ce n'était pas les campagnes de Napoléon, mais les séances de la Révolution française. Il lui semblait que d'une réplique, beaucoup plus cinglante que les « de l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace », comme d'une gifle, il eût pu faire, plus énergiquement, changer, lui, la face de l'Histoire : « Oh! si j'étais venu au monde du temps de la Révolution, la postérité aurait eu de mes nouvelles ! » Incapable de se contenter du grade d'inspecteur de Guildives, il avait offert, « afin de ne pas se crétiniser fonctionnaire », des *leçons pour rien* aux demoiselles du pensionnat Lévéquiot. Il faisait sa classe, d'abondance, avec autorité, hurlant : « Michelet prétend que la Révolution a été un cyclone! Michelet a menti : il n'y a pas de cyclone en France! » Jusqu'à quelle apoplexie de ridicule peut aboutir,

dans l'infatuation de l'ignorance princièrement entretenue, la vantardise créole... pour le mesurer, il suffisait de regarder M. Jouvence des Croiselles, le visage enflammé, parader par les rues, dans une doctorale jaquette allongée en queue de morue, toujours cravaté de blanc comme pour une conférence.

La vantardise, comme l'excitation d'un sang trop vif, avait développé chez lui une danse de Saint-Guy de l'élégance qui le faisait se pavaner dans la vie avec des manières de salon de l'ancien temps. Il saluait à la marquise, et projetait en gigotant ses longues jambes de don Quichotte, la voix en trompette comme son nez. Si les demoiselles Balzamet étaient d'une race à sang gelé et chair blafarde, Jouvence des Croiselles descendait d'une famille à teint de feu et à sang de volcan! D'aïeul en petit-fils on y était né pourpre, la circulation brûlant à la peau comme après des générations de coups de soleil, l'esprit bouillant de rage comme après des générations de coups de colère, contre la chaleur, les moustiques et les nègres... A cause de sa tête écarlate hérissée haut sur cou pelé, de son allure de matamore, de ses attaques de fureur continuelle et de son juron « Crête-de-coq! », devenu un vrai tic de bouche, les gens de couleur l'avaient surnommé « Coq-Bataille ». Il ne pouvait de jour et de nuit sortir de sa maison sans se l'entendre proférer à tue-tête! Aussi, toujours poursuivant ou poursuivi, marchait-il en coup de vent, courant après la compagnie d'un fonctionnaire plus respecté que lui de la populace. Chez lui, il n'avait pas le droit de respirer avec tranquillité : des rafales de galets s'abattaient sur son toit et dans ses arbres fruitiers!

— Jeune homme! Jeune homme? — lança-t-il.

Mais Alexis n'entendit pas. Après le sacrifice de la messe l'enfant s'était raisonné : « Je n'irai plus dans *le monde*, j'y ai renoncé. » Mais aussitôt repris par la tentation de courir la chance, il voulait, avant de disparaître complètement, se montrer encore à ceux qui avaient connu son père et sa mère, pour voir si personne n'aurait pitié de lui. « Ah! lequel aura l'idée d'entrer dans ma vie et de me sauver? » Descendu au bazar avec sa croix d'honneur, il ne regardait que M. de Lenin-Fournaise, espérant que le président de

tribunal l'appellerait et lui proposerait de lui enseigner le latin comme il l'avait appris à madame Cébert.

— Voyons, Balzamet, petit fanfaron! — répéta Jouvence.

Alexis vint ôter son chapeau noir devant ces messieurs arrêtés en demi cercle.

— Mon jeune ami! — clama Jouvence en s'époussetant la barbiche d'une main rapide, — je file en tournée, mais dans trois semaines, jour pour jour, venez me trouver chez moi. Je vous préparerai aux examens de bourse, je ferai campagne, j'ai le bras long, j'emporterai le vote des conseillers généraux. Votre cause est désormais dans mes mains. Puisque le sort ne m'a pas donné d'héritier, à vous de savoir ménager ma protection!

Alexis s'élança hors du bazar.

Il erra sur la route Nationale.

Il éprouvait de la reconnaissance pour M. des Croiselles et en même temps il avait peur de cet homme ridicule. Ah! pourquoi, à défaut de M. Lénin, n'était-ce pas M. Vertère qui l'avait pris sous sa protection?

M. Vertère passait aussi bien en ville pour un peu « toqué » mais, lui, parce qu'il vivait toujours enfermé avec ses livres, qu'il achetait les vieux papiers de famille, et qu'il étiquetait tout ce qu'il trouvait dans ses promenades. Il recevait de France des télescopes, microscopes et baromètres perfectionnés. Savant, il aimait à raconter et il faisait alors pour un enfant attentif des frais de conversation dont il ne se donnait pas la peine pour les dames. Ses yeux brûlants sous les paupières bouffies exerçaient un prestige mystérieux... Il était grave toujours. On disait que jusqu'à trente ans il avait « *cassé* une noce de diable » avec un camarade de lycée, complice de farces cruelles, faisant pleurer les Malabares, poursuivi à coups de couteau par des Chinois; puis soudain ils s'étaient brouillés à mort; un duel terrible : quand il s'était vu devant son ami intime qui voulait le tuer, une conversion étrange l'avait ébranlé. Devenu très doux, il choyait sa femme que ses frasques avaient vieillie, il s'intéressait aux Cafres pauvres, il accourait le premier aux incendies et aux naufrages. Son frère enlevé dans son comptoir à

Tuléar et supplicié par les Malgaches, il avait adopté ses cinq neveux.

« Et ils ne sont pas intelligents, pensait Alexis ; au lycée on les appelle « petits fronts » ; tout l'argent qu'il dépense ne servira à rien, il ne peut pas ne pas le savoir ! Pourquoi lui, qui est un savant, ne m'adopte-t-il pas, moi qui ai toujours été le premier?... Mais je n'aurai jamais de chance ! »

VIII

LE FOND DE COUR

Tous les immeubles créoles, enfoncés sous les arbres, sont taciturnes. Aucun n'était aussi morose que celui des Balzamet. A l'intérieur de ce vaste local dont chaque chambre meublée était quotidiennement époussetée, pas un bruit. Zoé et Zélie s'y mouvaient avec des gestes si assouplis par les manies, qu'on ne savait jamais dans quelle pièce elles rôdaient. Le matin, quand Alexis sortait de sa mansarde pour aller en classe, le peu de tapage qu'il provoquait, suffisait à les alarmer : blêmes, les paupières battant sur leurs yeux hantés, elles surgissaient, chacune en même temps, par des portes opposées, serrant le plumeau dans leurs mains à mitaines. Muettes, elles demeuraient si impressionnantes dans leurs blouses d'alpaga verdi qu'en passant l'enfant recevait au cœur l'interdiction de leur adresser la parole, par la peur qu'il sentait chez elles de l'entendre leur demander autre chose que le gîte et le couvert.

Alexis parti, elles entraient dans sa chambre, remettaient en place les chaises, le bougeoir, tiraient la lustrine sur le portemanteau, s'empressant toutes deux, en silence, pour rendre à la pièce l'aspect qu'elles lui avaient toujours connu ; elles s'enlevaient des yeux toute trace de la présence de cet enfant, ne pouvant le laisser prendre une place dans leur existence parce qu'il ne faisait point partie de la maison au temps de leur jeune âge où elles avaient établi dans leur tête, pour la vie, le compte complet de la famille. Les narines toujours en l'air à flairer l'odeur du pétrole, elles ne cessaient d'appréhender l'incendie que quand elles l'avaient mis dehors.

A telle obsession chez les deux gardiennes de cette maison, il comprit qu'il y avait été accepté sous condition d'y demeurer le moins possible. Les domestiques n'avaient le droit d'y pénétrer qu'en alléguant un motif de nécessité indiscutable, et en marchant sur des patins de chiffon. Alexis passa jeudis et dimanches dans la cour.

Les demoiselles Balzamet n'y venaient jamais de peur d'user sur le gravois leurs vieilles bottines de satin. Elle était très vaste, comme celles dont s'entourèrent les demeures créoles bâties à l'âge d'or des caféeries. Les fortunes permettaient alors qu'on habitât en ville des maisons à proportions de châteaux au milieu de vergers. De la salle à manger, deux perrons à jardinières de bégonias descendaient sur une terrasse de bitume où des papayers étendaient leurs feuilles en éventail au dessus de canapés maçonnés. Deux escaliers en bois, s'incurvant autour des lauriers rouges déchiquetés en dentelles par les chenilles, conduisaient au bas de l'emplacement. Dans un bassin où flottaient des fleurs d'hibiscus, un jet d'eau, obéissant à la force mystérieuse d'une vieille canalisation enfouie dans les soubassements, radotait en cachette sur les safrans-marrons. Des sentiers d'orangines violettes s'obscurcissaient à travers les sapotiers et les frangipaniers, contournaient des bustes en marbre de Diane et de Cérès sur socles de lave, et, après les baobabs dont les fruits énormes pendaient en poids de pendule, après les hauts ouatiers portant des gousses de coton blanches comme des oiseaux, se perdaient sous des tonnelles de liane-aurore et de liane d'argent. Comme la succession des escaliers, suivant la pente de la ville, établissait les différences de niveau entre les maîtres et les domestiques logés dans les cabanons, le feuillage des arbres fruitiers dérobait la vue du blanc à la vue des noirs. A la disposition architecturale des terrasses qui permettait la répartition musicale des eaux en cascades, à la conformation bocagère des masses d'arbres, à l'aménagement des kiosques et des statues, on distinguait l'amoureux souci du XVIIIe siècle colonial de recomposer autour de la case, dans la luxuriance de la flore tropicale, des illusions nostalgiques de jardins de France...

*
* *

De tonnelle en tonnelle, Alexis lisait les livres dans lesquels il apprenait à la pension Cébert.

Il aimait beaucoup la géographie. En faisant rêver les enfants sur les pays « qu'ils sont appelés à voir un jour », elle leur tient au cœur et à l'imagination; développant aux fraîches teintes des cartes l'univers sous leurs yeux, elle développe aussi leur avenir en belles couleurs. Des petits Français nés dans une île perdue au sud du globe, nulle science n'est plus chérie. Seule, par les noms chantants des villes, des fleuves, des montagnes, elle leur fait apprendre la France « par cœur » comme une poésie formée de la réunion des mots les plus fins du monde. Les histoires, à part les Croisades, ne le touchaient guère, à cause des siècles de batailles interminables dont ne se conçoit pas très bien la raison et du nombre de dates à se rappeler. De toutes il préférait celle qui, sans tenir compte de la chronologie ni de la distinction des continents, recueillait en une sorte de musée universel — qu'Alexis en esprit plaçait dans une île — les *Hommes illustres* de l'Europe et l'Amérique, ceux dont on finissait par connaître la forme de figure d'après les images des biographies. Alexis se passionnait surtout pour les plus jeunes années de ces grands hommes. Par le besoin de se composer une société d'enfants modèles qu'avait aggravé sa condition d'orphelin, il avait groupé dans son esprit tous les « enfants célèbres » qui, pour lui, représentaient chacun l'histoire des peuples. Il y avait Abel tué par Caïn, Joseph vendu par ses frères, Isaac que Jacob allait immoler, David qui de la fronde lapida le géant Goliath, Cyrus enfant, le petit Spartiate au renard, Romulus et Rémus, les Gracques et leur mère, saint Louis enfant et le fils de Jean le Bon. Mais celui qu'il préférait à tous, « qu'il aimait d'amour tendre » de même qu'une petite fille pourrait aimer Jeanne d'Arc, c'était Télémaque. Il l'admirait comme un ami idéal, séduit jusqu'à le voir, jusqu'à l'imiter, par les gestes, les bonnes manières que laissent deviner la douceur, la patience, la souplesse de son langage. Il était heureux, comme d'une

victoire personnelle, jusqu'à sourire d'aise, de la grâce que ce pur enfant de notre XVIIe siècle promène intacte, inaltérable, d'île en île, de cités en peuples barbares, de naufrages en captivités...

Pour son plaisir il lisait et relisait les *Choix* d'auteurs. Passionné d'orthographe, d'analyse grammaticale, feuilletant le dictionnaire comme un album, il aimait le mot pour lui-même au point qu'il se parlait à lui tout seul pour parler français, plus curieux de s'expliquer en la relisant le charme d'une phrase que de connaître la fin d'une histoire. Il n'admettait pas la nonchalance des créoles qui se laissent aller à patoiser par la sotte peur de poser pour l'Européen. Certaines alliances de mots qu'il n'entendait jamais autour de lui le ravissaient dans sa solitude comme dans un émerveillement de clarté : par une *belle matinée de printemps*, à *mi-côte* le *château flanqué de son donjon*, le *serpentement* du *cours d'eau* sous la *saulaie* et dans la *prairie émaillée de fleurs*; il se sentait grisé confusément par la musique de ces mots lointains unis depuis des âges par ceux qui vivaient avant lui dans la France qu'il ne connaissait pas... Son âme frémissait alors d'éblouissement comme s'il y était entré d'un coup trop de lumière; il laissait le livre ouvert sur le banc, s'en allait marcher sous les manguiers, cherchant le ciel entre les feuillages bosselés de grappes, revenait au livre prendre comme un bain *dans les saisons* : certain coucher de soleil où l'on sonnait du cor lui montrait l'*automne*; le *Petit Savoyard*, l'*hiver* et les *frimas*; les *Alouettes et le maître d'un champ*, l'*été* dans *les blés*... André Theuriet le *printemps* dans les *clairières*.

Cependant les visions les plus précises qu'illuminait au fond de lui le mot de France n'étaient pas des images apprises dans des livres, mais bien comme des paysages de souvenir irisés au mystère d'une enfance rêveuse. *L'Hiver*... : tout brille blanc; les chaumières sont closes, les arbres noirs; on ne sait pas où nichent les oiseaux et les fleurs; le soleil reste endormi comme on dit que les marmottes tombent en léthargie. *Le Printemps*... : fauvettes, rouges-gorges et rossignols qui volent partout dans les bocages, les ramilles et l'azur, et des fleurs dans les champs; tout le monde sait que c'est le printemps; il y a beaucoup plus d'enfants que de grandes personnes sous

les charmilles... Mais comme c'est loin!... trop loin même pour qu'on puisse y rêver longtemps sans perdre conscience!...

***

Là, dans le fond de cour, Alexis lisait et récitait l'après-midi entière. Il aimait mieux ne plus revoir ses anciens camarades de pension, pour ne pas les envier et ne point perdre courage. Sous les arbres il se sentait couvert, caché dans une pénombre âcre et lourde qui, pesant sur son cœur, l'empêchait au moins de se soulever en chagrins inconsolables... Mais il avait envie de parler de son sort avec quelqu'un...

Sur une feuille de papier, au dos de son atlas, il écrivit :

Bien chère madame Cébert,

Vous devez croire que je ne pense plus à vous : vous m'avez souvent puni pour distraction, mais vous n'auriez pas raison de penser que je suis de ceux qui oublient. Toute cette semaine, j'ai voulu vous écrire, mais chaque fois que je prenais la plume j'avais peur moi-même de devenir trop chagrin. Le loisir ne me manquait pas, je vous assure. Ce n'est pas de la faute des Chers Frères, mais je perds mon temps chez eux, et comme on dit, je bêtifie sur place. Frère Jérémie me fait réciter le matin huit lignes et, quand c'est fini, il ne me reste plus, en classe, qu'à apprendre huit autres lignes bien comptées que je récite l'après-midi. Je suis donc forcé d'être paresseux, ce qui fait que je trouve la semaine très longue.

Cependant j'aime cent fois mieux la classe que les récréations et je vous dirai pourquoi : lorsque, dans l'étude, j'entends les élèves autour de moi réciter leurs leçons de façon à remporter des bons points, je puis, en essayant de ne pas les voir, oublier qu'ils sont tous de méchants petits noirs et des enfants de domestiques; je ne puis même qu'approuver le sentiment d'amour-propre qui les pousse à vouloir s'élever au-dessus de leur condition, et j'oublie que la misère m'a fait tomber au dernier rang de la société. Mais quand la cloche a sonné, rien ne les retient plus, ils disent de gros mots sur eux et sur leur maman; ils se font cracher le sang pour un oui ou un non; on n'est jamais sûr de ne pas recevoir un mauvais coup qui défigure. Ils aiment beaucoup jouer avec les vieux boutons d'habits qu'ils mettent dans leur bouche et se vendent les uns aux autres pour s'acheter

crayon, plumes, papier, et c'est là qu'on s'aperçoit à quel point les petits noirs sont vraiment nés voleurs! Quelquefois j'en vois, qui arrivent en classe, ayant réussi à enlever sur leur parcours dans les boutiques de Chinois des bonbons de coco, de petites glaces, des boîtes de cirage et des paquets de cordons de soulier...

Qu'est-ce que vous auriez fait, chère madame Cébert, si au lieu d'obéir à mes tantes j'étais revenu chez vous en laissant croire que j'allais chez les Frères?... Vous apprenez bien aux enfants, chère madame Cébert : on sent de jour en jour, quand on vous obéit, qu'on profite! Vous pouvez dire de ma part à mes camarades qui ne profitent pas de leur école qu'ils ont grandement tort et que je voudrais bien échanger avec eux : ils ne savent pas, comme moi, apprécier ce qu'ils ont, parce que leurs père et mère sont encore vivants.

Je n'aime pas le contact des petits noirs, ils puent l'huile de pistache et de coco mais je ne les méprise pas parce que ce sont des enfants comme moi, après tout, et j'ai bien réfléchi : je n'ai pas honte d'aller à l'école des Frères, mais je suis chagrin parce qu'en me donnant seulement une instruction élémentaire, on me force à me rabaisser. Eux, en venant à l'école, montent, tandis que moi je redescends! Et à mesure que je grandirai, cela ne fera qu'empirer. Mais je relirai tous les livres de votre école. Je vais vendre chez le Chinois toutes les vieilles bouteilles du godon et avec l'argent j'achèterai les livres des cours supérieurs. Si je m'aide, quelqu'un peut-être un jour me tendra la main. Oh! madame Cébert, pardon de vous envoyer à lire ma confession d'enfant : pour me rassurer je me dis que vous n'avez plus à corriger mes narrations. Cela me fait beaucoup de bien de lier correspondance avec vous parce qu'en vous écrivant j'entends ce que vous répondez et j'ai la bonne impression que vous vous occupez encore de moi.

Celui qui n'est plus votre petit élève, mais qui vous sera toujours reconnaissant.

ALEXIS BALZAMET,
élève des Frères.

— Holà petit monstre! vous travaillez en cachette de moi!

— Ah! nénaine[1] Aglaë! — dit Alexis en fermant son atlas.

— Oui, c'est Nénaine! — cria la jeune mulâtresse en venant, devant lui, sourire de ses grandes prunelles, noires de malice dans son visage couleur d'ananas.

Elle savait que, quoique fille d'une négresse, elle était jolie,

1. Nénaine : bonne d'enfant.

et elle aimait à agiter devant les gens, en bavardant, sa figure ovale comme celle d'une Blanche.

— Regardez-moi ça! — ajouta-t-elle de sa voix qui chantait toujours pour les emplacements voisins. — Ça n'arrête pas de travailler!... Vous croyez que le cœur de votre nénaine sera au bal quand vous aurez gagné la maladie à moudre votre tête sur les livres?... N'oubliez pas que j'ai juré au lit de mort de votre maman de veiller sur vous comme sur mon propre garçon!

Et jetant un coup d'œil sur l'atlas d'Alexis :

— Ça doit être bon tout de même, — demanda-t-elle, — de pouvoir écrire à son contentement?...

Le grand chagrin d'Aglaé était de n'avoir pu suivre l'école gratuite des sœurs. Recueillie dès le bas âge par la mère d'Alexis, elle avait commencé dès dix ans à répondre par ses services — elle faisait chambres, cuisine, commissions, lavage, repassage — aux bons soins, presque maternels, de « Petite madame Balzamet ». Se sachant un arrière-grand-père européen, fière d'avoir partagé la misère d'une blanche veuve, elle se serait crue, dans la joie de ses vingt ans, presque une demoiselle de la société si elle avait su manier la plume.

— Voilà ce que j'ai apporté pour ma marmaille! — cria-t-elle encore plus haut, comme en de pressantes crises de tendresse. — Voilà un peu de manioc au sirop! Mange à cette heure devant moi! Votre nénaine nage dans la joie quand elle peut vous apporter une douceur! Laisse vos deux chipèques[1] de tantines lécher toutes seules leurs friandises!...

— Nénaine, — déclara Alexis, — vous verrez comme moi aussi je saurai être bon pour vous!... Quand je serai grand, si j'arrive à quelque chose de propre, vous habiterez dans ma case et c'est vous qui surveillerez le train du ménage!...

— Ah! s'il plaît à Dieu! — lança Aglaé de sa voix argentine qui, même aux exclamations de mélancolie, était toujours alerte. Elle gardait les yeux tournés vers le ciel qui brillait partout, comme des papillons bleus, à travers les feuillages noirs des jamalacks; puis elle s'éloigna vers la salle à manger, chantonnant :

Tu m'as dit de croire à ton amour!

1. Sorte de mante religieuse.

d'une voix plaintive qu'elle savait affaiblir à mesure qu'elle approchait de la maison des deux vieilles filles...

« Tiens, se dit Alexis, Nénaine a l'air triste et cependant elle a piqué en passant une fleur de grenade dans ses cheveux!... »

VIII

LA VENTE

La pendule venait de compter sept heures comme, une à une, sept petites pièces d'or sur le marbre de la console. Zoé et Zélie s'exaspéraient qu'Alexis ne fût pas encore descendu!... Comme il s'était laissé déchirer le canotier par un chenapan de l'école, il avait osé leur en réclamer un neuf... Elles lui avaient déniché un casque en alpaga gris qui avait coiffé Médéric enfant. Seulement, comme il était un peu défraîchi, elles avaient eu l'attention de le teindre à l'encre noire. Le visage enflammé, sans les remercier, il l'avait saisi et grimpé quatre à quatre dans sa chambre!... Un quart d'heure après elles l'y entendaient encore rager, donner des coups de poing sur la cloison!

Enfant mal élevé et colère! D'ailleurs dans la famille tous les hommes étaient emportés! A travers les histoires contées par leur mère, ils apparaissaient constamment furieux contre les noirs, prêts à les battre, les tuant parfois de coups de pied au ventre, irrités par la chaleur et par les versatilités de la nature tropicale qui, coup sur coup, détruit les récoltes. Quand leur père vivait, la maison retentissait de scènes qui éclataient comme des orages, puis son visage redevenait aimable, il les appelait avec tendresse, leur faisait manger devant lui des assiettées de confitures, et il regardait la campagne en sifflant. Leur mère disait plus tard que ses cheveux en avaient blanchi...

En camisole de dentelle crème, la tresse de nuit sur le dos et deux cordons bleus sur les hanches, tante Zoé s'avança dans le vestibule et, prudemment, pour voir si personne dans la rue ne passait, écarta les rideaux... Éviter le regard des curieux sur leur chair de vierges était une des plus fixes préoccupations des deux célibataires : elles disaient n'avoir jamais

voulu voyager pour ne pas coucher dans des draps qui auraient pu toucher le corps d'un homme. Et tante Zoé, comme chaque matin, alla faire l'inspection de la façade.

Sous les touffes violettes de « vieux garçons », le long de la grille, le soleil brillait sur quelque chose de blanc. C'était un paquet. Le papier déficelé, Zoé distingua deux verres de toilette, bleu et rose, une brosse à dents et une boîte de poudre à toilette... Des marchandises recelées, déposées là par quelqu'un qui n'avait pu venir les reprendre?... Ou un signal entre voleurs qui s'indiquaient pour le soir suivant la maison Balzamet?... C'était précisément une de ces semaines où les vols, sautant par-dessus les murs, se suivaient de cour en cour.

— Alexis! — commanda froidement Zoé en l'entendant descendre, quatre à quatre, l'escalier, au risque de faire tomber le lustre. — Rendez-moi, je vous prie, le service d'aller ramasser immédiatement ces bien drôles d'objets et de les jeter ostensiblement au milieu de la rue!...

— Pas le temps! Ce matin, la vente! Gardez pour vous ces vieilleries!

Interdite, Zoé pinça ses lèvres; et par l'habitude de penser à voix basse l'une pour l'autre :

— Cet enfant, — prononça-t-elle, — devient aussi insolent que la valetaille.

Un jeune mulâtre rejoignit Alexis au reverbère et l'entraîna par le bras.

— A force de frayer avec la basse-cour des domestiques, à qui il doit raconter tout ce qui se passe dans la maison, ce vaurien sera cause qu'un jour les voleurs feront une descente dans la case et nous laisseront sur la paille... s'ils ne commettent pas un crime sur nos personnes!...

*
* *

Dès les premiers jours, Alexis avait entendu les élèves des Frères diviser le temps scolaire en « avant, après la vente ». Frère Jérémie, quand il menaçait, déclarait : « Je vous donne rendez-vous à la vente! »

Le jeudi tout le monde avait remis aux Frères ses bons

points et le samedi de la fête était arrivé. Pas de leçon ni de devoir! On était entré sans bruit dans la classe. Sur une longue table, comme sur un comptoir de magasin, s'alignaient des objets étiquetés. Le crâne chauve luisant ainsi qu'un pamplemousse rose sous la reverbération blanche du mur, le Frère Supérieur présidait au silence qu'imposait d'un coup le regard de ses yeux gris d'acier. Frère Jérémie debout, avec un sourire à surprise, appelait chaque élève et lui remettait ce que lui avait valu la monnaie de ses « exemptions ». Des enfants de charbonniers à Casabona revenaient, les yeux baissés sur la vitre bombée des médaillons où leur souriait de compassion la plus belle des blanches, le visage de la Vierge modelée dans le plâtre. Avec l'air de donner la communion à la sainte table, frère Jérémie distribuait à mesure des portraits de Léon XIII sous cadre de cuivre, du bienheureux La Salle sur tranches de peluche, des statuettes en biscuit de Saint-Vincent-de-Paul, des tableaux-bénitiers.

Cette propagande par l'image poursuit dans le logis et dans l'imagination idolâtres du noir l'action moralisatrice des cérémonies et des sermons de l'Église. Elle meuble de saintetés durables la case où le garçon écrit ses devoirs sur un coin de la table à repasser, orne ces oratoires que la maman drape de dentelles comme le lit et que les petites filles fleurissent d'œillets éclos dans des marmites cassées. Premier de l'an du catholicisme colonial, la vente enrichit la paillotte des serviteurs de ces objets que les maisons de blancs se lèguent de génération en génération comme des souvenirs de famille. Peut-être à cause de ces étrennes qui embellissent leur alcôve, les Frères comptent parmi les négresses autant de bigotes que les prêtres. Réservant à ceux-ci les chagrins distingués de l'âme, elles vont confier aux chers Frères comme à des vétérinaires de la vie terrestre les embarras du ménage.

Dehors, à la porte de l'Institution, les mamans étaient venues attendre le résultat de la loterie, toutes bavardant, excitées de leurs souvenirs d'école et chacune prête par gaîté à se contenter de « son lot ».

Chez les Frères, où les blancs de la ville *ne le voyaient pas*, en classe ou en cour, Alexis se sentait tranquille. Dans la rue,

par pudeur devant la société, il souffrait, il marchait vite, il s'esquivait...

— Préférences et injustices! — siffla-t-on derrière lui.

Alexis se retourna : — il avait remporté son crucifix et vit Ange Zéline, le bâtard, qui grimaçait gris, n'ayant gagné qu'une image d'enfant Jésus dans la Crèche. Alexis cracha.

A peine s'était-il avancé, un galet sonna sur son casque, puis vite un autre. Il fit face. Trois, quatre petits noirs se dressaient à côté de Zéline, ameutés par lui, posant sur le trottoir leurs livres ficelés pour mieux le lapider. D'autres accouraient, serrant du ceinturon leurs pantalons toujours prêts à tomber, les feutres fripés sur le front. Se balançant dans leurs costumes rapiécés de carrés sombres, à grands cris ils insultèrent son chapeau.

— Carapace de tortue... coco de Seychelles! bidon-cabinet!...

Dédaigneusement, il leur tourna le dos.

— La cloche! allons sonner la cloche!

Aussitôt une tape s'abattit sur sa nuque, deux, trois, sans qu'il pût faire volte-face : ils voulaient lui enfoncer le casque jusqu'au cou pour l'aveugler. Son cœur claquait à rompre. Des coups de poing dans le dos, des ruades.., ils n'osèrent pas le giffler... Il n'eut que le temps de s'appliquer au mur : les galets à nouveau retentirent sur sa tête qu'il inclina pour n'en point recevoir sur les dents. Des mottes de terre s'y écrasèrent.

— Cacatois blanc, cacatois!

— Je porte mon nom! — commanda-t-il de toute sa force, — je ne veux pas de surnom!

— Ah! ti tires ton français! A cause ti tires pas aussi ton soulier? Tu vas voir comme nous allons faire manger à toi la boue.

— Des nègres sales... des nègres sales! — jetait sourdement Alexis.

Il bouillonnait, se raidissait pour se tenir droit sous les projectiles... Il n'y avait pas deux ans, le collège et l'école des frères, pour laver de vieilles querelles de classes, ensanglantaient les coins des rues de vraies batailles où de jeunes blancs, afin d'échapper aux morsures, devaient se cacher jusque dans la boue, sous les ponceaux!... Il percevait qu'il allait

tomber en convulsion comme dans son enfance, quand il se sentit délivré par un monsieur. Il put soulever son casque : toute la racaille s'enfuyait.

Alors les pleurs ruisselèrent sur ses joues salies de poussière.

Le monsieur s'en allait, chassant devant lui, avec son parapluie, les dernières bandes.

Ils lançaient de loin : « Cacatois!... » Plus que tout, le sobriquet l'humiliait ! Il avait une peur atroce du surnom, qui diminue et déconsidère pour la vie, du ridicule. L'enfant ne veut pas qu'on rie de lui : il a l'instinct qu'il doit essayer d'être admiré plutôt que bouffonné. Il entend qu'on le respecte parce qu'il a besoin de n'avoir que confiance en lui-même, pour s'élever ! Cette susceptibilité de l'adolescent, c'est déjà le point d'honneur de la race.

Son cœur battait à coups précipités; mais, quand il arriva près de la maison des Balzamet, il recouvra la force de courir.

Au galop, il franchit le barreau, la vérandah et dans le corridor s'arrêta devant ses tantes qui arrivaient au bruit.

Il prit son casque cabossé et terreux, de toute sa violence le jeta contre la glace...

— Voilà ! — jura-t-il, — pour vous apprendre à ne pas me faire respecter par les noirs !...

Elles mordirent leurs bouches.

— Je sais bien, après tout, que tonton Médéric a laissé de l'argent pour moi !...

— Qui vous a insinué cela ?

— Ça ne vous regarde pas !...

— C'est votre Nénaine..? — siffla froidement Zélie : — elle sera chassée!...

— C'est toute la ville! C'est les petits noirs! Et madame Cébert dit à qui veut entendre que vous aurez des comptes à me rendre plus tard!...

Il ne voulut pas venir à table. — Dans son lit, il grelottait de fièvre. Puis l'envie de boire froid le tortura jusqu'au délire :

— Je vous demande pardon! — criait-il à travers la cloison, — mais donnez-moi au moins un siphon d'eau de Seltz à sucer !

Il redemandait, suppliait!... Les tantes avaient expressé-

ment défendu à Nénaine de bouger : immobile, de ses yeux humides, elle implorait Zoé et Zélie qui, à plus lentes gorgées que de coutume, avalaient leur café. A la fin elle n'y put tenir, courut à la pharmacie, et, entrée sans tapage dans la chambre d'Alexis, posa le siphon entre ses mains brûlantes : il était tout embué, il sortait de la glacière !

*
* *

Pour assister au départ d'un trois-mâts russe, Alexis descendait au port.

— Oh là ! petit garçon ! vous passez bien fier à cette heure ?

Ramin, le Malabare, qui lui faisait matin et soir un salam gentil quand il allait en classe, sifflait, posté sur son perron. Le paliacate pourpre autour de la tête, les yeux vifs comme l'argent dans son visage bronzé, il frottait au tripoli une tiare qui prenait au soleil l'éclat du cuivre.

Dans un pavillon d'un vieux jaune gingembre, juste en face du Tribunal, Ramin tenait salon de coiffure; un grand tamarinier saupoudrait de folioles vertes son toit qu'un cocotier, aux soubresauts du vent, balayait de ses palmes...

— Viens ! — dit Ramin, — que je coupe un peu votre tignasse qui est grande comme des cheveux de Yang.

— Par économie, — répondit Alexis, — elles ne me donnent de l'argent pour ça que tous les trois mois !... Et elles ont essayé d'abord de me faire elles-mêmes des chemins de rat dans la tête !... Je vais vous payer un jour, Ramin !

— Ah non alors ! petit monsieur Alexis, c'est pour mon plaisir et mon honneur !

Alexis s'assit dans le fauteuil. Et déjà Ramin, agitant avec pétulance ses ciseaux, les faisait sonner pour la rue comme les oiseaux chantent, afin d'exprimer à tout le monde sa joie fringante de vivre.

Fils d'un simple engagé des Sucreries, Ramin n'avait pu encore s'habituer à l'idée que lui-même taillait les cheveux du curé, du président du tribunal. Par ses façons de passer la main sur le crâne de ces gros blancs pour prêter forme à leur coiffure, avec le don d'ensorcellement des doigts indiens, il

savait leur faire sentir en même temps, comme un magique fluide, son attachement et sa vantardise. La certitude qu'il laissait les messieurs enchantés de lui, lui étourdissait la tête de reconnaissance au point qu'il vivait devant sa glace, en chantant, sifflant, riant à tous, emporté du désir de plaire toujours davantage, comme ces Hindous qui, en dansant devant leur dieu, ne savent plus s'arrêter.

— Vous savez, — dit Ramin, — à cause vos tantines sont vilaines pour vous?... Parce qu'elles ne peuvent pas croire que, joli comme ça, vous êtes de leur famille... Depuis tout à l'heure, je ne cause pas, je regarde votre figure.

Le visage d'Alexis se réflétait dans la glace avec cette fixité mélancolique que l'on met à deviner son avenir d'homme sur ses traits d'enfant... Ses grands-parents étaient d'Arles; mais la carnation européenne tempère moelleusement sa richesse aux colonies. Un sang moins pourpré que celui des méridionaux rosissait les joues d'Alexis dont la blancheur chatoyait de lueurs d'ambre... Toute la chaleur et l'enthousiasme qui éclatent des prunelles provençales, des lèvres vives, et s'enivrent à fleur de chair, s'étaient comme lentement résorbées sous un charme de pudeur qui, chez l'enfant, annonçait déjà l'expérience de la sensibilité... Sur ces physionomies de jeunes Français d'outre-mer qui rappellent avec plus de tendresse languissante le type de la race telle qu'elle se conserve dans la première patrie, il s'accomplit dans la distinction une étrange et rare beauté d'exil.

— Ramin, — demanda Alexis pour dissiper le silence, — est-il vrai que votre femme Çarana n'est pas à vous et que vous l'avez volée à un Malabar des Casernes? Vous n'avez pas peur de la vengeance?

Ramin suspendit un instant le bruit de ses ciseaux. Il se savait d'une race dolente mais que la protection de la justice française rend fanfaronne.

— Bah! Ramin bécote la veine! — déclara-t-il. — Il serra de plaisir son écharpe écarlate autour de sa taille, et, regardant Alexis de ses prunelles aimantées : — Sans manquer! c'est votre gentille Nénaine qui vous a raconté ça... Est-ce qu'elle parle souvent de moi?

— Oh! Nénaine est un moulin ; elle parle de tout le monde!

Il sourit comme s'il comprenait qu'Alexis se refusait à servir ses amours. Puis, pour s'expliquer :

— A vrai dire, — reprit-il, — Çarana n'a jamais rempli mon cœur. J'étais faible : cette grosse femme-là me chatouillait tout le temps de compliments : je l'ai laissée descendre dans ma case ; son mari là-haut la rinçait de coups !... Mais Çarana commence à prendre trop de place dans le lit, et elle boit comme une dame-jeanne !... Qui sait, bientôt peut-être elle retournera à son premier mari et alors, oh ! là seigneur, Ramin passe libre comme un cabri !...

Il venait de pomponner de poudre à la rose le visage d'Alexis.

C'était fini.

Cependant Ramin reprit vite, avec sa façon mielleuse d'improviser des litanies sur ce qu'il aimait :

— Elle est jolie, cette Nénaine-là !

« Elle cause avec les yeux !...

« Il aura de la chance celui qui va la mener dans sa case !

« Moi, j'ai parié dans mon cœur d'épouser Nénaine. Sinon Ramin coupe son cou avec un rasoir !...

Mais, leste, il avait sauté dans la chambre à côté. Il revint. Il avait endossé un de ces lourds costumes de parade sous lesquels les Indiens figurent aux cérémonies du Temple.

— Oh ! là ! préviens votre Nénaine que c'est Ramin qui cette année danse devant le Bon Dieu ! — Et il commença de tourner.

Du diadème incrusté d'or qui pétillait sur sa tête, de grandes tresses de laque rouge bétel retombaient avec un bruit de chapelet en bois sur ses reins glissants. Il s'était mis à chantonner. Ses mains, palpitant à travers les pendeloques, les faisaient sonner comme des crotales. Brusquement, battant le parquet de ses pieds nus, il s'arrêta. Tout son vêtement de mica autour de lui s'arrondit en cloche. Il plia en l'air un genou, ouvrit comme un livre sa main gauche au-dessus de son diadème, et, le coude aigu, debout dans la pose d'une statue de pagode, il rit de son collier de dents claires, dans la glace, au petit blanc qui souriait à son bonheur d'Indien.

IX

LE FRÈRE DIRECTEUR

Huit jours après la vente, en pleine classe de calcul, le vieux balayeur de la cour entra et, de sa langue râpeuse de perroquet, dit :

— Directeur i'appelle Balzamet.

Interloqué, Alexis se leva : une de ses tantes venait peut-être de mourir subitement!

— Entrez!

La cellule du directeur, pareille à une sacristie, était blanchie au lait de chaux. Au-dessus du bureau, dans un tableau, saint François de Xavier imposait la main sur une tête crêpue... Frère Hyacinthe leva le visage et, d'une voix ferme de confesseur :

— Prenez place là, mon enfant.

Habitué au visage renfrogné des petits Cafres, où les yeux glissent toujours sous le regard, il demeura frappé par la fixité et la pâleur d'Alexis, dont les lèvres tremblaient.

— Mon cher enfant, — reprit-il en chargeant sa voix de douceur, — il ne faut pas que vous croyiez d'abord que je vous ai mandé ici pour vous formuler des reproches : vous n'en avez point mérité par votre travail et votre conduite excellente... Seulement le hasard a fait que j'ai eu entre les mains cette lettre à votre ancienne institutrice; le camarade qui l'a dérobée sera d'abord sévèrement puni pour vol et délation...

— Je n'ai pas envoyé de lettre! — dit Alexis.

— Ne niez pas, mon enfant — fit frère Hyacinthe.

— Parole d'honneur, frère Directeur, je n'ai jamais eu l'intention de l'envoyer. Mes tantes ne me questionnent jamais sur mes études : j'avais besoin, parce que je m'ennuyais, d'en parler à quelqu'un pour faire semblant...

Il regardait en face frère Hyacinthe mais l'idée qu'on pouvait le juger menteur et qu'il allait maintenant être renvoyé de l'école troublait ses yeux.

— Hé! ne vous alarmez point! cher enfant, — répéta frère Hyacinthe. — Je vous ai fait appeler dans l'intention de vous

entretenir doucement et dans l'espoir qu'un jour viendrait peut-être où vous auriez, à me confier tout ce que vous pensez, le plaisir que vous preniez à vous adresser — en esprit — à votre institutrice...

— Cher frère, j'écrivais aussi parce que j'avais envie de faire un devoir français !

— Laissons cela, mon cher enfant ; et, si vous le voulez bien, nous commencerons dès aujourd'hui à nous ouvrir l'un à l'autre... J'ai cru discerner que ce qui vous désespère le plus dans l'épreuve qui vous a frappé, c'était que vous vous sentiez ici borné dans vos désirs et je puis dire dans vos droits de vous instruire et de vous développer... Sans doute d'autres institutions étaient mieux appelées que la nôtre à faire fleurir votre intelligence, mais je ne saurais assez vous mettre en garde, mon enfant, contre cette erreur de croire qu'on n'apprend qu'à l'école et que dans certaines écoles : on apprend partout, toujours, à tout âge : le tout est de le vouloir, c'est-à-dire de ne point désespérer. N'écoutez point ceux qui, avec l'air de vous plaindre, ne feront que vous décourager. L'espérance est une des trois grandes vertus ! Ne cessez point d'avoir confiance en nous comme nous avons confiance en vous : vous êtes moins perdu au milieu de nous que vous ou d'autres pouvez le craindre !... N'avez-vous pas le droit de penser qu'un moment viendra où je serai trop heureux de consacrer à vous diriger selon vos aptitudes spéciales les heures de loisir que me laisse la conduite de notre établissement ?...

Dans l'impatience de la reconnaissance, Alexis s'était levé.

— Nous avons encore à nous parler, — poursuivit frère Hyacinthe en souriant. — Je ne suis pas seulement le directeur des élèves qui, en ce moment, sont sur nos bancs, je reste l'ami et le conseiller de tous ceux que j'ai pu aider à s'établir. Grande serait la liste des hommes qui, occupant des situations plus qu'honorables en Indo-Chine, à Madagascar, en Nouvelle-Calédonie, en France même, veulent bien demeurer en relations avec moi. Et ici !... je ne finirais pas de vous nommer tous les fonctionnaires formés par notre école. Croyez que nous ne ferions que la moitié de notre devoir si nous abandonnions à quinze ans ceux que nous avons émancipés par l'instruction. Les sujets qui sortent de nos classes ne sont jamais des déclas-

sés, car nous avons à cœur de les placer nous-mêmes dans la vie sociale...

Le cœur d'Alexis s'était calmé à mesure que son esprit suivait comme un sermon le raisonnement du directeur. Il lui sembla que l'école des Frères, sous ses manguiers et ses cocotiers, au bord de la mer coloniale, était belle comme un monastère où les maîtres, avec un cœur simple, instruisaient en pensant à la France. Dans le silence tiède de l'établissement, blanc au soleil, s'entendait, tel qu'un vagissement lointain, le marmonnement de la dernière classe qui épelait l'alphabet.

— Je ne veux pas avoir l'air, mon cher enfant, — reprit le frère Directeur, — de ne pas m'être avisé de la cause la plus vive de votre chagrin : vous souffrez du contact de ces enfants de couleur ! Vous souffrez, non point tant dans le présent, que par l'appréhension de vous laisser peu à peu dégrader pour l'avenir... Est-ce bien cela?

— Oui, j'ai peur... — dit Alexis, souriant avec confusion.

— Ayez plus de confiance en votre race, — dit frère Hyacinthe : — elle est plus résistante que vous ne croyez. Ah ! si vous étiez un petit Français qui, récemment débarqué d'Europe, venait s'égarer au milieu de nos élèves, peut-être risqueriez-vous de compromettre à leur contact vos qualités natives !... Mais vous êtes d'une souche d'émigrés qui, établie depuis deux siècles sous ce climat, a déjà déployé une force considérable pour se conserver sans altération au milieu d'une population arriérée — qu'elle était obligée d'approcher et d'éduquer grossement dans son propre intérêt. Loin de moi la pensée de médire en quelque manière des institutions qui ne s'ouvrent rigoureusement qu'aux rejetons de la classe supérieure : mais ne pourrait-on craindre qu'en laissant de bonne heure les petits blancs croire que la seule couleur de la peau leur constitue des titres à une instruction privilégiée, on ne transmette à l'avenir les préjugés regrettables du passé? Sachez, Balzamet, que j'ai vu dans ma carrière des enfants de toutes conditions : ma conclusion est que *les noirs sont loin d'être ceux à qui Dieu a départi le moins d'intelligence*. Je vous dirai même que bien des petits garçons de nos campagnes, en France, ne sont pas plus doués qu'eux : ils sont en tout cas

beaucoup moins désireux de s'élever par l'enseignement... Mais dans vos pays, quoi qu'on fasse et quoi qu'on dise, on a conservé sur la classe noire, même après l'émancipation, les sentiments avec lesquels on la rabaissait au temps de l'esclavage. Ce déplorable aveuglement rend plus difficile notre œuvre qui est de la préparer à prendre une conscience chrétienne, sans violence, humblement, de son égalité naturelle avec les blancs... Et cette œuvre, c'est l'esprit de la religion et l'esprit de la France la plus pure, la plus généreuse qui nous la dicte...

» Pour en revenir à vous, mon cher enfant, vous souffrez parce que vous croyez être le premier fils de bonne famille que le sort contraint trop tôt à se confondre parmi les noirs...

Frère Directeur se déplaça parce que le soleil à travers les vitres lui brûlait le front :

— Hélas non! — reprit-il — vous n'êtes pas le premier ni hélas! ne serez point le dernier. La misère, qui dans cette île est seule à avoir raison des prétentions des anciens temps, ne fait que croître, et nombre d'enfants blancs se verront comme vous obligés de grandir au milieu des noirs!... C'est alors, mon ami, que l'école des Frères deviendra vraiment l'école où les descendants d'Européens, d'Asiatiques et d'Africains seront *frères*. Alors aussi, si Dieu le permet, il se formera dans le pays une race des blancs les meilleurs puisqu'ils auront été obligés de bonne heure d'être des exemples aux autres!... Sachez être, vous, Balzamet, un des premiers de ceux-là!

Et frère Hyacinthe, selon le geste de confirmation qui apprend l'humilité chrétienne, congédia Alexis d'une légère tape à la joue.

*
* *

Porté aux enthousiasmes de la joie la plus pure pourvu qu'on lui parlât d'avenir, tel était le caractère d'Alexis qu'il ne songea plus à ses chagrins récents... ni à se demander lequel de ses camarades avait dérobé dans son atlas la lettre qu'il y avait laissée. Une force de sa race est de ne point entretenir

l'esprit de vengeance : chez lui c'était même la plus paresseuse négligence à rechercher de qui à l'entour venaient ses contrariétés et ses peines. Le rêve de l'avenir, ce génie de l'enfance, dilate dans l'âme tant de poésie brillante et nébuleuse qu'un peu de cette brume de lumière déborde sur le présent et le voile. Il semble vraiment que la nature s'ingénie ainsi à ne pas laisser de place à la rancune, qui ferait stagner la mémoire dans le révolu, et causerait des regrès, à l'âge où tout s'organise vers l'avenir. Plus que l'enfant des vieilles races esclaves endormies dans le passé, Chinois, Arabes ou noirs, l'enfant blanc est doué de cette générosité de la croissance.

Après l'entretien de frère Hyacinthe, il sembla à Alexis que maintenant seulement il entrait effectivement chez les Frères. Il mit de l'application à tous les *devoirs*, de l'accent dans sa voix, marcha dans la cour au lieu de s'isoler et voulut sentir, présente à ses côtés ainsi qu'un ange-gardien, sa volonté.

Mais, plus il tendait de la sorte à s'adapter, plus se développait en lui un merveilleux don de *distraction*. Dans les récréations, en classe, à la chapelle, Alexis passait son temps à *imaginer* : il ne croyait pas que ce qu'il se plaisait à conjecturer se réaliserait, mais il sentait que ces fictions inventées par sa propre bonté pour lui-même, ces romans d'aventures heureuses, produisaient en lui une atmosphère de justice et d'espoir où il prenait la force d'accomplir à l'abri sa croissance intellectuelle et physique, qu'elles le maintenaient dans un état de grâce moral salutaire à sa vie. Chez tout enfant déchu comme Hamlet, égaré dans une grossière humanité, et qui se pose le *être ou ne pas être* de sa race, s'épanouit un vrai génie d'évocation préservatrice.

Alexis est à regarder au mur la carte de la France verte et dessinée comme une grande feuille de vigne avec les nervures rouges des fleuves : *Quelqu'un entre : monsieur le Maire, qui vient, à l'improviste, visiter l'école. Frère Jérémie, affolé, cherche qui pourra lui faire le discours. Il n'y a qu'Alexis. Alexis est devant le Maire, il parle : le Maire sourit, un peu inquiet du succès de ce discours improvisé par un si jeune garçon. Mais, à mesure, son visage, moins moqueur, se montre plus attentif : c'est qu'Alexis s'exprime comme dans Télémaque, en phrases d'un français limpide où coule toute sa pensée. Au moment*

où il doit parler de l'école des frères la voix d'Alexis tremble; mais il l'affermit pour prononcer l'éloge de frère Hyacinthe, pour adresser le compliment à la Mairesse. Monsieur le Maire l'embrasse; frère Jérémie avec ses gros yeux n'a pas l'air de comprendre. Puis Alexis accompagne le Maire jusqu'au barreau et là, loin des petits noirs, le Maire lui promet de faire voter pour lui une bourse au lycée par son Conseil municipal...

Mais à de tels dénouements en triomphes de ces pièces intérieures où Alexis se donnait le beau rôle, aucune palpitation d'espoir fiévreux! Cette faculté de rêve chez lui se régularisait en une force vitale qui prenait la pulsation calme de la santé. De ces rêveries Alexis jouissait, quiètement, purement, comme le matin, quand il venait à l'école, de la profondeur du ciel au soleil, de la mer dorée derrière les filaos, du chuchotement des jets d'eaux dans les parterres de roses. C'était, en accord absolu avec la beauté transparente du monde, l'art naïf de se rendre heureux à l'unisson de la nature, par cette conscience, lucide et active, de l'enfant, que l'enfance doit, en dépit de tout, monter se baigner dans de la félicité comme les palmiers dans le ciel bleu...

X

NÉNAINE

L'office était une petite pièce sombre où, sur du gravier et des coquilles de plage sentant encore le limon, reposaient de vieux buffets cirés rouges. Le déjeuner fini, Nénaine, avant d'aller manger, y essuyait toute la vaisselle. Tante Zoé, sur une chaise, soupirant des yeux, crispant la bouche, martyrisée d'émotion comme si son cœur, à chaque heurt d'assiettes, allait se fêler, surveillait ses mouvements brusques. La dernière soucoupe ramassée, elle respirait de soulagement et montait à l'étage rejoindre Zélie.

Nénaine prenait son assiettée de riz jauni de sauce, sans viande; elle descendait, les yeux en l'air, les marches des perrons et allait dire son *benedicite* sur le banc, près du bassin.

Quand elle travaillait dans la maison, elle était « espionnée » au point de ne goûter l'existence que dehors, et elle s'y donnait l'illusion, avec allégresse, que la cour lui appartenait. Là elle pouvait penser à sa guise, c'est-à-dire parler.

Pour Nénaine, le bavardage était la prière perpétuelle par laquelle elle exprimait à l'univers sa reconnaissance d'exister. Elle causait, causait, pour se sentir vivre, et on la trouvait si heureuse de poser des questions auxquelles elle ne demandait pas de réponse, si ravie de lancer sa voix faite pour le ciel bleu, qu'on finissait par comprendre sa joie et la rechercher comme du bonheur!... L'amour de la société, cette force, cette coquetterie de sa race, charmait continuellement son cœur. Elle criait soudain comme l'on chante : « Ce soir grand bal des pères de famille! c'est moi qui cours après-dîner peigner jolie mademoiselle Gélot. Sa chevelure traîne comme la comète! » Quand elle cessait de parler, elle baissait la tête comme à écouter couler un robinet : ses yeux grenat sous les paupières paresseuses scintillaient d'une malice de commérage, puis elle poussait un soupir : « Monsieur Alexis, arrive donc, viens blaguer!... Travail sans langage c'est cari sans piment! Dans cette case on ne peut pas plus causer que dans un tombeau! » Elle prenait l'air de songer et brusquement, d'une voix fanfaronne : « Ah! mon garçon, on peut dire que votre maman et moi nous avons tâté ensemble de la misère et de la morue du Chinois! »

Le jeudi après-midi elle repassait. Il fallait que de deux à cinq heures, Alexis apprît ses leçons assis en face d'elle. Pour qu'elle ne le troublât point, il faisait exprès de ne pas la regarder, de l'oublier. Brusquement Nénaine criait comme à un sourd : « Dégourdis vos jambes!... C'est bon pour les vieux de vivre les pieds repliés comme un crabe! Cours un peu au barreau voir quel est le jeune homme qui siffle au poteau fanal, et, en revenant, ramasse le linge qui sèche au soleil sur la corde. » Alexis le lui rapportait, ployant sur son bras. « A la bonheur! voilà un enfant qui donne de la satisfaction à sa Nénaine... Ah! elle ne regrette pas d'avoir veillé sur vous de toutes ses forces quand vous aviez la coqueluche! Seigneur! où elle est, à cette heure, pauvre madame Alexis pour voir comme son fils a grandi?... »

Malgache par sa grand'mère, selon le génie funèbre de cette race, Nénaine savait, en rappelant des morts, en les invoquant à tout instant, prolonger l'illusion de leur présence dans la vie quotidienne.

— Ce n'est pas tout, Nénaine, de grandir : il faut être sûr de devenir quelque chose de propre et je ne sais pas du tout comment je tournerai... Dites-moi un peu quel métier d'après vous je ferai quand je serai grand?...

Nénaine appliqua contre sa joue, comme pour écouter, le carreau brûlant :

— Mais je ne suis pas une somnambule tireuse de cartes, mon enfant! Et il ne faut pas être plus pressé que le violon pour la contredanse!... Quand on aime bien sa Nénaine, on a l'avenir tout vert devant soi!..

De Nénaine Alexis faisait les quatre volontés : à la maison elle était seule à lui parler de son avenir comme elle était seule à caresser son cœur en l'entretenant de la beauté de sa mère.

— Nénaine, vous avez connu maman quand madame Olivette vous envoyait vendre en ville des paires de pantoufles... Je sais. A ce moment-là, malgré la misère et les privations, maman était-elle encore jolie?

— Si l'était jolie! — entonna Nénaine, les yeux étincelants d'une fierté de sœur. — Votre maman-là avait une figure qui reste comme une fleur jusque dans le cercueil. Après la mort de votre pauvre papa, combien de blancs ont essayé de l'attraper en mariage! Mais ça glissait sur elle comme la rosée sur les feuilles : elle avait donné son cœur une bonne fois pour toutes... Il n'y avait pas comme votre maman pour chanter au piano : eh bien! du jour où votre papa a quitté la terre de Bourbon pour aller à Madagascar, le piano a été vissé à clef. Ah! pauvre madame Alexis... elle peut dire qu'elle a avalé du chagrin!... mais aussi elle était trop jalouse : Seigneur! quand Monsieur essayait à table, rien que pour la chatouiller, de parler de femmes, la contrariété fendait sa figure. Votre papa aussi, avec sa belle barbe, était terrible pour les affaires de femme!... N'allez pas tenir de lui au moins, il y aurait trop d'yeux qui couleraient!...

Alexis, interdit, ne comprenait pas que son père eût pu

faire souffrir sa mère qui était belle... et bonne... même quand il la savait malade!...

— Écoutez-moi Alexis : votre papa n'était pas méchant, mais il n'avait vraiment pas de l'amour-propre : il trompait votre maman avec des négresses!... Quelquefois, elle patientait jusqu'au matin sans fermer l'œil : elle était faible à force d'avoir pleuré; elle ne disait pas un mot de reproche quand il entrait, mais elle maigrissait comme une braise en brûlant dans son orgueil. Votre papa alors faisait semblant de plaisanter et puis il boudait pendant quatre repas : votre maman avait encore plus de tourment!...

Alexis, pendant deux jours, se mit à fuir Nénaine. Il cherchait à ne rien s'expliquer, préservé par son ignorance entière des réalités de l'amour, mais il demeurait humilié, dans une révolution de toute son âme, de devoir mépriser son père, — qu'il n'avait même pas connu, qu'il ne lui avait jamais été donné d'aimer... Et il reportait, avec volonté, sa pensée sur frère Hyacinthe.

Ses yeux montaient le long d'un vieux pied de jamalack, qui répandait à la hauteur des lucarnes des grappes de fruits rouges tout crêpus de poils noirs. Et son cœur serré se rouvrit bleu au firmament... caressé, au-dessus de la vie, de nuées blanches comme des comètes...

*
* *

Depuis un mois, Nénaine avait perdu l'appétit et comme, élevée chez des blancs, son estomac était aussi délicat que celui d'une demoiselle, ni achards, ni rougailles ne parvenaient à l'exciter.

Ce jour-là, ayant dépêché son repas, elle s'était retirée dans sa chambre de cabanon. Lèvres amères, mais les yeux fixes et rieurs :

— Mon estomac est blasé, — déclara-t-elle,... — mais pas mon cœur!

Elle s'essuya la bouche.

— Mon enfant, Nénaine a quelque chose sur la con-

science qu'elle veut vous raconter parce qu'elle vous aime sur la terre plus que père et mère!

Elle baissa les paupières et alla fermer la porte. Mais, comme si elle ne s'entendait plus, elle parla d'une voix aussi haute :

— Le cœur de Nénaine est content parce qu'elle a trouvé depuis quelque temps un amoureux qui veut se marier avec elle : Vous ne demandez pas qui?... C'est Charlie, qui tourne le meuble à l'atelier de monsieur Liessaint! Depuis quatre semaines, tous les lundis, je dénichais derrière le barreau ou bien un peigne en corail, ou un flacon d'essence de patchouly. Ma tête faisait tic tac pour deviner de qui ça venait... Il y a un tas de jeunes gens en ville, à commencer par ce petit tortillard de Ramin, qui estiment que votre Nénaine est taillée pour eux sur mesure!... Mais Ramin n'est pas assez civilisé. Il suit la religion des Malabares. Il vient bien à la messe de quatre heures pour me faire accroire, il veut m'offrir des bijoux de son pays, mais tout ça ne becque pas sur mon cœur... L'autre jour, en allant au bazar grand matin, Charlie, lui, à un coin de rue m'a servi sa déclaration d'amour à brûle-pourpoint. Mon cœur s'est serré, j'ai ri parce que j'étais contente de savoir à la fin qui était mon intrigant... et depuis ce jour nous sommes quasiment fiancés!

Elle se tut, son cœur se souleva, puis elle cria :

— Ah! madame Alexis on peut dire que la vie arrange de drôles de choses ici-bas! Voilà pas votre petite Aglaé qui va entrer en ménage tout comme les autres!

— Mais, Nénaine, je ne pense pas que vous allez vous marier du jour au lendemain?

— Oh! non alors! — dit-elle, adoucissant sa voix comme pour consoler. — Nous avons encore d'heureux mois à passer ensemble! Et puis, qui sait? Ce temps des fiançailles est peut-être tellement le meilleur que je ne crains pas de le traîner! Le proverbe dit : « L'amour des bengalis, Massillon, passe aussi vite que la rosée! »

Elle s'était rapprochée de sa commode d'acajou à poignées de verre bleu, elle en tira un encrier.

— Voilà, — fit-elle, d'une bouche flatteuse, — c'est pour que l'enfant de sa Nénaine écrive en son lieu et place une lettre à Charlie!

— Pourquoi une lettre puisque vous pouvez le voir matin et soir?

— Ça ne fait rien... Il n'y a pas de fiançailles sans correspondance d'amour.

— Ah! mon Dieu, Nénaine, vous voulez jouer à la blanche...

— Allons, fais pas le méchant, écris : ça portera bonheur à mon mariage. Et vous-même serez parrain de notre premier enfant!

Alexis était au bout de la console, elle plaça sous sa main une feuille de papier ornée de myosotis et, debout en face d'un petit miroir, se mit à dévisager son image comme pour mieux retrouver les idées et les formules qu'elle avait préparées intérieurement. Elle dictait : « Dis à lui comme ça » au début de chaque phrase et baissait son menton... Puis elle s'arrêta net :

— Lis un peu pour voir!

. . . . . .

— Mais, enfant Jésus, — cria-t-elle, — ça n'est pas du tout ce que je vous avais prié de mettre par la plume. — Elle demeurait navrée et comme apeurée, ne reconnaissant plus la gaieté zézayante de son cœur dans le calme du Français. — Monsieur Alexis, en amour il n'y a pas besoin de parler comme au tribunal! Cause en créole, je vous en supplie!...

— Non, quand on prend la peine d'écrire, on ne doit parler que comme en France! Le curé et le maire ne vous marieront pas en créole, mais en bel et bon français.

— Peut-être. Mais si Charlie allait croire que j'ai copié dans un livre parce que mon cœur était vide!

Alexis ne disait rien : il ne lui semblait pas que les noirs pussent se chérir avec délicatesse... Intrigué, il souriait à Nénaine qui, perplexe, le regardait.

Nénaine était de l'espèce des mulâtresses dorées : sur son front bombé, des accroche-cœur d'ébène bouclaient comme les anneaux qui dansaient toujours à ses oreilles. Elle fixait des yeux noirs exaltés qui, sur ses pommettes orangées, mettaient la chaleur des bals. Et à tout instant, de ses mains cuivrées elle touchait la petite broche en vermeil qui brillait à son cou...

*
* *

Les dimanches après vêpres il fallait courir avec Nénaine à Casabona.

C'était, derrière le lavoir, le quartier où les colons du XVIIIe siècle avaient groupé, à l'écart de la ville, les familles des noirs. Comme les blanchisseuses y résidaient, les vavanguiers, les touffes d'aloès bleus, les treilles de cotonniers, les grosses roches, même le dimanche, étaient habillés des pièces de linge qui séchaient au soleil. Nénaine entrait partout jeter le bonjour : moustiquaires et lits vernis, parquet ciré, toutes les cases avaient par leur propreté l'air d'être la cousine l'une de l'autre. Partout Nénaine proclamait son mariage et faisait cueillette des compliments. Pour se rendre plus chère la joie de ses fiançailles, elle écoutait avec compassion les conseils doux-amers que donnent aux amoureuses les vieilles zélatrices de confréries, puis, sur de grands éclats de rire qui l'annonçaient au voisinage, prenait congé.

Arrivée chez sa tante Javotte, une grosse Mozambique, toujours à coudre des tapis-mendiants, elle saisissait la main d'Alexis :

— J'amène avec moi mon petit garçon pour qu'il soit reçu ici comme le fils de la maison. Un enfant de blanc dans la case de la misère, c'est soleil après la pluie!.

Dès lors elle ne trouvait plaisir à parler d'elle qu'en mêlant Alexis à son bonheur. Pour qu'il lui sourît devant ses parents et ses amies, elle s'ingéniait à le flatter de félicitations sur ses places de premier à l'Ecole des Frères et, pour être sûre qu'il ne s'ennuyât pas trop dans son milieu à elle, elle mendiait aux siens des douceurs : grains de jack rôtis sous la cendre, graines de jacot en caramel, manioc au piment. Puis, par-dessus le mur de l'enclos, elle appelait ses cousins.

Ils arrivaient de partout, les genoux grillés de poussière, dans des pantalons de percale déchirés par les ronces, traînant de basses charrettes faites de caisses de vermouth, flûtant dans des calumets de papaye, portant en bandouilière, ainsi que des tambours, de vieux bassins en fer-blanc sur lesquels ils

battaient la retraite. Nénaine les embrassait un à un sur le front puis les poussait vers Alexis.

— Allons, il faut être polis et tendre gentiment la main au petit prince qui est venu jouer avec vous... !

Le chapeau enfoncé sur sa tête, Alexis ne bougeait!... Comment Nénaine qui maintenant, afin de ne pas compromettre son mariage avec Charlie, ne regardait plus dans la rue ni à droite ni à gauche, de peur d'être interpellée, ne voyait-elle pas qu'elle faisait tout ce qu'il fallait pour compromettre son avenir à lui en le traînant dans la basse classe? Il relevait le front :

— Vous oubliez trop, Nénaine, que je n'aime pas à jouer et qu'ils sont malpropres : je suis un enfant de blancs...

— Non! Vous êtes l'enfant de votre Nénaine! — criait-elle, riant de sa résistance. — Et puis après, est-ce que les maîtres ne doivent pas, les premiers, donner au prochain le bon exemple! — Et, comme une folle, elle chantait : « Vive Sarda Garriga[1], le Père des noirs! »

Il fallait jouer. On jouait en bande à qui traînerait l'autre le plus loin dans les gaines des feuilles de palmier : à râcler les galets sur la route elles devenaient brûlantes; des chiens sales comme des gonis courraient après les enfants dont ils lacéraient la chemise; quand on était rendu de chaleur, on s'asseyait sur des roches, dans les champs; le silence du ciel bas pesait sur le chant triste des bengalis; on épluchait avec ses dents des nœuds de cannes : toutes les bouches en sifflant suçaient l'eau de sucre. Mais Nénaine réapparaissait : elle saisissait le mouchoir d'Alexis, essuyait sa figure « chaude comme un fer à repasser » et l'entraînait :

— Pour aller où encore?

— Ne ravagez donc pas votre Nénaine le seul jour de repos que Dieu donne!

Ils pénétraient dans une petite cour où toutes les pierres, sous des hibiscus à calices incarnats, avaient été bleuies par l'eau de savon. A la porte de la case, de jeunes tégors fignolaient la cigarette, montrant les bagues d'or de leurs mains aux demoiselles qui, assises à l'intérieur, agitaient leurs mou-

1. Commissaire général de la République envoyé en 1848 pour appliquer la loi d'émancipation.

choirs roses devant leurs joues transpirantes. Toutes, frisant son nom sur leurs lèvres comme un bruit de baisers, appelèrent Alexis. Alexis, les yeux baissés, restait dehors. Elles riaient de sa honte : « Viens un peu faire à moi la cour, donc ! »

Alors Nénaine alla le prendre par le bras et le conduisit devant un jeune mulâtre : coiffé à la capoule, il avait les yeux tannés comme ceux des chiens et des épaules brutales... Pas de souliers, mais une lourde chaîne de montre en argent reliait les pans de son gilet déboutonné.

— Voilà Charlie ! regardez celui qui a souqué le cœur de votre Nénaine !

Sa tête tourna de bonheur quand elle vit son fiancé, ouvrant son porte-monnaie, offrir une pièce à l'enfant blanc qu'elle chérissait. Mais Alexis refusa, refusa aussi une cigarette. Elle cherchait tout autour d'elle, et de sa voix perçante :

— Fanchette ! — cria-t-elle.

Une petite fille de l'école gratuite qui, à treize ans, portait déjà des dormeuses d'or et des pantalons haut brodés, sauta d'une chaise et se cambra, refaisant de ses doigts les plis de sa robe empesée.

— Vous êtes du même âge et de la même grandeur ! — lança Nénaine. — Il faudra danser l'un avec l'autre ! Quand la marmaille danse, les parents sont à la noce ! Maman Génie, envoyez-nous un peu sur l'acordéon la *Polka des Bébés !*

Échappant, rouge de colère, des mains de Charlie, Alexis s'était précipité sur la route et, mordant sa lèvre, regardait obstinément du côté de la Montagne...

A l'Angélus, par des chemins dérobés sous les cactus et les tamariniers du Fond Condé, comme si elle avait conscience d'avoir mal fait, Nénaine rentrait avec Alexis. Ils passaient en silence dans des ruelles à voûtes d'arbres où se plaignaient les moustiques du crépuscule : de toutes petites maisons lépreuses à rideaux propres vivotaient, leurs lucarnes cachées dans le feuillage fongueux des manguiers : par les barreaux que les chiens errants avaient entr'ouverts, on voyait des grand'mères mulâtresses qui, en camisole blanche, somnolaient, assises sous la varangue. Au-dessus de ce Bout-de-Quartier où les comptables de magasins, les commis de

bureaux, les clercs d'avoués et de notaires, tous les employés de couleur qui gagnaient leur pain en ville, réléguaient leur famille, l'air du soir sentait la poussière et la résignation. A l'idée que, vivant toute la semaine avec les petits noirs des Frères, il n'aurait pas dû encore passer le dimanche au milieu des gens de Casabona, Alexis se révoltait, mais avec une curiosité avide et comme douloureuse, il regardait au fond de toutes ces pauvres cours humiliées dont les fleurs de lianes seules, par-dessus le mur, venaient se montrer à la rue.

Derrière un barreau une voix héla :

— Aglaé, ma fille, arrive un peu dire au moins bonsoir au monde !

— Courons vite, — fit Nénaine — donner un salam à madame Olivette.

Le visage blème comme l'ivoire sous les bandeaux luisants, madame Olivette taillait toujours une étoffe, assise entre ses trois filles, parmi les géraniums de son parterre. Comme dans certains emplacements des colonies toutes les demoiselles périssent de la fièvre, tous les hommes dans cette famille étaient morts : le père, maigre employé de la commune, d'un catarrhe; les deux garçons avant de dépasser vingt ans et le seul gendre noyé aux îles Comores. Afin de vivre, madame Olivette cousait des costumes pour messieurs (noirs comme blancs) dans les coupons que la jeune veuve allait, une fois la semaine, marchander à crédit chez les Arabes. Tout le monde en ville admirait leur courage. Mais l'ennui, c'était que dans cette case où il n'y avait pas d'homme, chacune voulait vous embrasser au moins deux fois!...

— Quelle pitié! — disait Nénaine en sortant. — Voilà mademoiselle Hortense qui ne peut plus donner de leçons de piano parce qu'elle est devenue sourde à l'émeri avec la quinine! C'est la misère plus bas que terre! Ah! si un jour Dieu m'envoie la fortune!...

Comme les Olivette, bien des familles blanches s'étaient retirées de la ville pour enterrer leur pauvreté au milieu des gens de couleur, en se rapprochant de plus en plus du cimetière. Et on ne savait comment ni depuis quel temps tout ce monde bien élevé, qui vous souriait avec des figures de salon, se flétrissait sans une plainte dans des immeubles qui, eux

aussi, tombaient en ruines... La nuit, innocente et lilas obscurcissait le sous-bois des vergers où les oiseaux de la Vierge, avant de s'endormir, sans bruit, se poursuivaient comme des papillons. Pâle de poussière, et toute droite, la route Nationale se perdait au loin avec le cahotement d'une charrette à bœufs chargée d'acacia.

Comme Alexis avait hâte qu'on fût en ville!

Dès les premiers emplacements du quartier distingué, son cœur battait d'une mystérieuse reconnaissance! Il regardait, il regardait : les fanaux de cuivre, les lanternes de Chine, les globes de verres coloriés sous les plafonds blancs, vernissaient de rayons le marbre des longues vérandahs à colonnes; les belles dames des maisons reposaient dans des fauteuils bas; bras dessus bras dessous, les cheveux nattés ainsi que pour dormir, les jeunes filles jasaient comme les jets d'eau sur les allées de gravois mouillés; et sur les perrons les enfants riaient fort en jouant avec les chiens, livres et cahiers ouverts sur des tabourets. A mesure que derrière les grilles, à droite et à gauche de la rue, se succédaient les immeubles où le président du tribunal, le notaire, le procureur de la République, le syndic des émigrants, le médecin maire attendaient la clochette du dîner en fumant le cigare dans leurs fauteuils, Alexis frémissait d'aise. Il entendait les conversations vives qu'il supposait traiter de choses élevées, — et comprenait avec une sorte d'ivresse anxieuse que le rêve de sa vie était d'atteindre un jour à une de ces fonctions intellectuelles de sa race. Mais... une fois rentré dans le grand emplacement de ses tantes, il se retrouvait faible pour résister, lui, *tout seul*, à descendre de plus en plus parmi les noirs....

— Oh! Nénaine! Nénaine! vous, qui êtes seule à m'aimer, vous causerez ma perdition!...

Ainsi que les grelets sous les roches, mille remords tremblaient dans son cœur et c'était dans le soir, jusqu'à la détresse que donne l'intuition de l'injustice, le sentiment que de sa conduite d'enfant dépendrait la dignité de sa vie entière.

XI

LA LEÇON DE LATIN

Autant les parterres des maisons sur la rue, par la variété aimable de leurs fleurs, invitaient à entrer, autant le jardin de M. Jouvence des Croiselles, d'une verdure extravagante et ombrageuse, écartait le passant. Des lataniers acérés qui servaient de bordure, une liane à larges feuilles noires déchiquetées comme des chauves-souris, se précipitait pour aller vagabonder sur deux flamboyants abracadabrants qui s'entrenouaient devant les fenêtres toujours closes. Là-dessous, de tortueux sentiers de sagoutiers, opposant leurs lames aiguës comme des sagaies, s'égaraient sur des pelouses de mousse habitée de bégonias-tortue, de fougères arborescentes et d'arbres-à-chandelles. Toutes ces espèces sauvages qui ne croissent que dans la brume pour les oiseaux des hauts, M. Jouvence s'entêtait d'amour-propre à les acclimater en ville autour de lui. Grand chasseur de plantes grimpantes et d'épiphytes secrètes, il courait la forêt la pioche au dos. De ces végétaux qu'il arrosait lui-même en bougonnant, matin et soir, ce célibataire comme Robinson s'était fait un fouillis de feuillages hypocondriaques derrière lequel il aimait à vivre caché, solitaire, comme au fond de sa propre imagination. Une liane qui serpentait autour des piliers de la galerie formait hamacs de colonne en colonne. Et sur le marbre à carreaux blancs et noirs, tout un mobilier de bois tortueux que M. Jouvence avait fabriqué de ses mains — chaises, table, fauteuils, chasse-pots — s'élevait sur des pattes enchevêtrées comme des racines tordues, car M. Jouvence nourrissait une folle passion pour tout ce qui est liane.

M. Jouvence rebroussa son toupet jaune, darda un coup d'œil sur le jeune Balzamet assis à la table devant un dictionnaire, fit crisser de l'ongle sa barbiche et apostrophant l'air de son bras :

— Jeune homme, jeta-t-il de sa voix solennelle qu'il écou-

tait tinter sous sa vérandah, — jeune homme, vous voici, si je puis dire, sous le péristyle du latin! Le temple est vaste; dès le seuil je vous préviens : *Rari nantes in littore vasto!* Traduction : beaucoup d'appelés, peu d'élus!... Tout, mon ami, a dit Esope, est affaire de langue. C'est pure vérité en ce qui concerne l'idiome de Cicéron qui, seul, peut être considéré comme le sésame des carrières libérales!... Car, le français, sachez-le, n'est pas autre chose que du latin, le français c'est le *bâtard* du Latin! Prenez le Quicherat, voyez *Gallia*. C'est le nom que la France portait au temps des Gaulois! Ah! les Gaulois!... saluez Monsieur!... car aujourd'hui il n'y a plus de Gaulois en France!... Si la France était encore la patrie des Gaulois, savez-vous où vous seriez maintenant?... Dans un établissement supérieur où vous feriez vos humanités!... Oui! Au lieu de dépenser des millions pour payer des écoles aux portées des noirs ingrats, la France ne devrait-elle pas travailler pour la France, en donnant le lycée gratuit à tous les enfants des vaillants Gaulois qui n'ont pas eu peur de doubler le cap des Tempêtes... Avant que de commencer quoi que ce soit, il faut que nous soyions d'accord au sujet de la France. Monsieur, qu'est-ce que la France?

Les paupières baissées dans la fierté d'imposer à un enfant, après avoir pincé entre le pouce et l'index le bout de son nez révolté, il cracha de côté comme un Malabare, et, faisant voler d'un revers de main son veston de rabane rouge :

— La France! La France! — déclama-t-il. — Ah! prenez garde jeune homme!... A ceux qui sont, comme moi, amoureux fous de leur histoire, je donne ce conseil : Ne vous dérangez pas pour aller voir de près la Seine et le théâtre de nos rêves!... Déception des déceptions!... Restez chez vous... Nous autres créoles, nous sommes des poètes en diable. Au seul mot de France, nous voyons, dès le plus bas âge, *monts et merveilles*! D'abord, Monsieur, il n'y a pas de monts en France, j'ai voyagé de Marseille à Paris ce n'était qu'une prairie d'herbes pour les bœufs où des rivières coulent à plat comme nos canaux de sucreries. Et quant aux merveilles... j'ai mis mon lorgnon, j'ai braqué ma lunette d'approche : bernique. Monsieur!

A Paris M. Jouvence gardait une sauvage rancune : on racontait en ville qu'il s'en était sauvé au bout d'un mois, n'y pouvant risquer un pas sans s'y perdre, aimant mieux rester fermé dans sa chambre que de « demander son chemin comme une marmaille ». Mais que ne lui prêtait-on pas?

— Cependant, Paris, monsieur Jouvence?...

De ses doigts maigres M. Jouvence gifla l'air :

— Paris!... Oui, *Lutetia*, *Lutetiæ* dans le dictionnaire! Paris, Monsieur, n'a pas fait ma conquête! Tous ces messieurs de la Chambre, gros bonnets de Ministère, et marquises de la bourse plate, c'était à qui m'entreprenait pour me faire admirer tout, les yeux grands ouverts. Moi qui vous parle, un de mes amis, qui est questeur, m'a introduit chez une princesse : eh bien! c'était une simple femme, comme madame Verthère, habillée en noir! On m'a mené aussi devant la colonnade du Louvre. J'ai dit : « Je préfère mon allée de palmiers-colonnes; on peut y faire une salle verte de douze cents couverts...! » Ils perdaient, un à un, leur latin avec moi. Quant à la Seine... ça a beau s'être appelé *Sequana*, première déclinaison...

— Oui, — dit Alexis, — sur *rosa*, la rose, *mensa*, la table...

M. Jouvence s'arrêta court. Il décrocha son lorgnon de son nez, et les sourcils froncés sur ses yeux fixes, veinés de sang :

— Ah! ça, Monsieur! — détacha-t-il d'une voix sèche. — Venez donc prendre ma place et faites-moi la classe!...

Il gronda, puis, tournant le bras en moulinet :

— Que ces messieurs les Européens, — cria-t-il, — se gardent bien de venir encore nous prendre pour des sauvages!... Ici, au moins, les cochers, les garde-police et les vidangeurs ont tous des peaux de nègres. Allez voir là-bas : tous ces emplois dégradants sont occupés par des blancs. Tenez : j'ai vu un jour en pleine avenue de l'Opéra, par un froid de dix degrés au-dessous de zéro, une mère de famille comme il faut et deux demoiselles pareilles à nos meilleures filles de la société attelées à une petite charrette chargée de fer-blanc et de détritus... Mesdames, leur ai-je dit, à l'île de Bourbon un noir même ne traîne pas une charrette! Venez donc vous employer comme servantes dans ma demeure et vous pourrez alors vous payer des négresses pour vous servir! Et cela je

l'aurais dit aussi au président de la République : *Rei publicæ*, Monsieur, mot composé, génitif : *Rei publicæ*!...

Il toussa, râcla sa gorge et, se penchant en dehors de la vérandah :

— Ichambe! — commanda-t-il.

Un jeune Cafre aux sourcils crépus, serrant une écharpe rouge à ses reins roulants, se présenta.

— Enfant de chien! — dit Jouvence, — grimpe de suite au pied-de-coco, casse cocos jaunes et vide de l'eau!

Et, par manière de se sentir bien chez soi, il lui allongea un coup de pied.

Souple, le domestique déroba sa taille et grimaça d'une lippe rosâtre.

Soudain, du bout de la galerie, M. Jouvence, se retournant, bondit vers Alexis.

— Quoi?... Quoi?... Vous souriez, — hurla-t-il à perdre souffle. — C'est vous, vous qui apprenez à ma valetaille à me manquer de respect?

— Mais... mais... — La tête d'Alexis tournait comme une toupie. Il dit, de confusion : — Mais vous êtes toqué, monsieur Jouvence!...

L'index braqué vers la grille, la rage aux mâchoires, extraordinairement surélevé sur ses jarrets de gentilhomme, M. Jouvence montrait la rue :

— Sortez, Monsieur! Disparaissez *illico* du soleil de ma vérandah! J'ai prétendu vous protéger, mais je ne veux plus vous revoir! Rentrez dans la poussière avec les petits noirs des Frères!

Que le geste de secours venu de la société se bornât à être le geste d'un fou, Alexis en demeurait stupéfait...

Cependant, comme pour calmer son sang, l'inspecteur des Guildives ajouta avec une lente pompe :

L'air reprend la fumée et la terre la cendre.
Le noir reprend le blanc!...

XII

LES MALABARES

Tête haute, Alexis s'était éloigné en faisant crier le gravier sous les âcres feuillages. Les palpitations de son cœur étourdissaient son esprit. Depuis, aussi obscurément qu'un Malgache, il souffrait de porter sur soi un mauvais sort. De sa malchance il avait honte. Honte comme d'une sournoise et fatale maladie de famille : ainsi qu'à chacune de ses déconvenues, immédiatement, il rejetait la faute sur ses deux vieilles maniaques de tantes que toute la ville, depuis trente ans, accusait d'attirer la guigne et qui le regardaient grandir d'un mauvais œil...

Il s'en suivit des semaines de découragement maussade où Alexis ne parla pas même à Nénaine. Puis, un samedi soir, tandis qu'il revenait de se baigner à la mer, ce fut pour lui-même, comme une secousse, la surprise d'avoir accepté du premier coup, avec joie, la proposition que lui fit Ramin de l'amener au temple Malabare...

Le sonneur criait neuf heures, Ramin, sans chapeau, balançait la tête en regardant parmi les étoiles : les anneaux d'argent de ses chevilles tintaient sur les galets. Des chauves-souris, en cliquetant, se croisaient sous les poivriers des trottoirs. Parfois une cantine indienne projetait de sa porte une natte de lumière sur la rue. Debout devant son comptoir, Sami, le boutiquier, qui voulait que son garçon fût un jour interprète au tribunal, la règle en main, surveillait Petit Sami : sur un tabouret le jeune Tamby qui, né dans le pays, ne savait que le créole, nasillait en pleurant sa leçon d'hindoustani. Des souffles de brise sèche promenaient de la poussière dans la nuit.

— Et voilà votre Nénaine qui va donner l'anneau de fiançailles? — prononça Ramin.

— Oui, — dit Alexis. — Espérons qu'ils feront bon ménage...

Ramin sifflota entre ses dents, puis, comme s'il se fût parlé

à lui-même : « Aglaé-là, oui, ça c'est une femme pour la vie! Jour et nuit le cœur pense à elle... » Nénaine avait l'estime de toutes les blanches du quartier comme lui de tous les messieurs! Puis — l'Indien danse à travers les métiers — avec Aglaé, réputée si économe, il eût abandonné son salon de coiffure, installé un grand magasin d'épices, fait monter sa race... Alexis se taisant, il regarda en l'air comme pour aspirer quelque souvenir de bal.

Au bout de la rue, par-dessus la mer bouillonnante, une lune de cuivre paraissait se fondre de chaleur en nuées rougeâtres qui se figeaient ensuite longuement comme de la soudure dans le grand ciel vide. Des vitres, comme des miroirs, brillaient aux lucarnes des tristes maisonnettes endormies sous des manguiers. Dans le clair de lune passaient soudain des odeurs de morue grillée. Puis, au coin, devant une petite boutique close, il perla dans la solitude un pianotement de fines notes de guitare... si pointues qu'elles chatouillaient le cœur comme du bout de l'ongle. Ramin et Alexis coururent regarder par les trous de la serrure.

Deux Chinois, les jambes repliées, étaient là, assis sur le comptoir. Le visage plus jaune et plus maigre que le jour au lumignon de pétrole, l'un jouait d'un instrument invisible, l'autre descendait sa main sur sa tresse comme s'il disait le chapelet; tous deux, les prunelles figées sous les paupières gonflées d'opium, regardaient fixe dans le vide, en extase...

— Ah! — dit Ramin avec un drôle de rire de pitié, — les compères y rêvent qu'ils retournent en Chine!

Ils continuèrent de marcher dans le macadam.

— Les Chinois et surtout les Arabes, — reprit Ramin, — c'est tout de même des voleurs de grand chemin : ça ne vise qu'à rafler l'argent dans l'île pour le charrier dans leur patrie. Les Malabares, eux, restent jardiniers dans la terre de Bourbon. Les Malabares, c'est une qualité de monde tendre que l'amour pique comme scorpion...

— Et vous Ramin, mettons qu'on vous donne à choisir entre un voyage en France et un voyage dans l'Inde?...

Ramin prit plaisir à réfléchir.

— Moi d'abord, je suis né dans le pays!... Quand j'avais votre âge et que je vivais rien qu'avec les Malabares de sucre-

ries à ramasser la bagasse, ça m'aurait tenté le cœur de voir Madras; mais, maintenant que j'ai passé coiffeur des blancs, je reste content dans mon jardin; mais s'il faut lever mon doigt, je dis : la France!

Il frétilla des reins, puis — comme s'il eût conscience d'avoir flatté Alexis :

— Holà petit frère! — dit-il soudain, — grand service que Ramin vous demande en grâce : n'écrivez plus de lettre à ce vilain Cafre de Charlie pour votre jolie Nénaine!... Dites-lui de ne pas engager son sort!... Quand je pense que c'est pour un flandrin pareil que cette jeune fille-là prend la peine d'avoir un amour à la fleur d'oranger sur le cœur!... Charlie c'est une espèce de mulâtre-chenille qui sans rien faire va manger petit à petit l'argent de son travail...

— Mais ce n'est pas avec vous que Nénaine pourra se marier, Ramin : vous avez déjà une femme!...

Tout gai d'avoir été vite compris, Ramin agita les épaules.

— Bah! Çarana-là c'est quasiment ma sœur : mariage de cette qualité ne compte pas même devant la loi malabare... Ah! si Nénaine consent, il n'y a plus de Malabare qui tienne : Ramin court chercher le baptême à l'église : vous-même parrain!... Je dis le *Notre-Père* à genoux devant Aglaé et puis roule la calèche-mariage!... Que diable!... Depuis qu'un gentil Indien pur-sang comme Ramin ne vaut pas un mulâtre à nez de patate comme Charlie, un bâtard de Cafre et de Malgache!... Qu'est-ce que vous répondez-vous, à cette heure!...

Encore Nénaine!... A l'école, dans la rue, devant les boutiques, il y avait toujours quelqu'un pour lui parler de Nénaine, quand ce n'était pas pour lui donner des commissions, comme s'il devenait de plus en plus le frère de sa servante!... Mais à quoi cela servirait-il de se mettre en colère? Ramin vous distrayait à ce point, quand on sortait avec lui, qu'il faisait bon ne plus penser à rien...

— Je parlerai en votre faveur, Ramin, seulement ouvrez l'œil sur vous! C'est très bien de me dire ça à moi, mais n'allez parler à personne de ce que vous m'avez raconté sur Charlie : il a juré de faire éclater votre nez d'un coup de poing...

— Il est jaloux de ma figure! — dit Ramin. — Mais la chance veille au-dessus de mon chemin. Jusqu'ici j'ai récolté

dans le quartier tout ce que je pouvais désirer!... Il ne me reste plus qu'à passer l'alliance à cette jolie jeune fille élevée dans la maison des Blancs! *Bague d'argent dans le doigt, mouchoir de cent sous dans le cou!*

Alexis le sentait comme aimanté. Ramin marchait vite; il regardait sa vie imaginaire scintiller devant lui telle qu'une grand'route sur laquelle il avait envie de s'élancer en dansant ainsi qu'au-devant d'un char de Pongol, et son cœur chatouillé d'espoir bourdonnait comme une peau de tambour. Soudain, lorsqu'il n'y eut plus de maisons sur le chemin, il fit volte-face :

— Et vous savez, Alexis! Votre Nénaine n'est pas si ensorcelée que ça de son fiancé! L'autre soir, à neuf heures, je l'ai entendue qui causait dans le fond de cour de Péché-Mortel avec M. Fournaise, le président du tribunal. Ce blanc-là, par mic-mac lui demandait de ne pas se marier et de s'établir pour lui. Ses oreilles étaient rouge carotte, sa voix sifflait. Il lui a proposé un mobilier tout neuf en bois de rose fait chez M. Liessaint : le grand lit, la commode, une armoire à glace!... Elle, elle écoutait de travers, elle éclatait de rire.

— Mais qui vous a dit que c'était Nénaine? — s'écria Alexis.

— Hé! cette jeune fille-là, — déclara Ramin en portant la main à son cœur, — je la reconnaîtrais partout rien qu'à sa voix de chanteuse légère!...

Il s'arrêta, et sur un ton de douce moquerie :

— Voilà l'église des Malabares! — fit-il en faisant entrer Alexis.

Des cocotiers à longues palmes balancées en rang comme des bayadères par l'alizé, balayaient en cadence la lumière de la lune au-devant du temple pâle comme du marbre. Aux branches des frangipaniers sans feuilles, des paons blancs, endormis, laissaient pendre leurs queues ainsi que des écharpes de mousseline. Et par derrière le fronton où des peintures bleues de dragons s'entrelaçaient en des reflets d'arbres, la lune passait comme sur les cordes d'une harpe entre les racines mordorées d'un multipliant.

— Espère ici, sans tapage! — Et Ramin disparut.

Assis sur une pierre froide, Alexis se sentit loin, dans un calme de rêve. Il se rappela que son père avait voyagé dans

l'Inde avant son mariage, afin d'aller chercher des cadeaux pour sa femme... Puis il écouta. Comme on était près du rivage, le pétillement des lames sur le corail du récif moussait en perles de cristal et il sentait glisser aussi sous le clair de lune un raz de marée de brise qui, régulièrement, écumait à la cime des feuillages et soufflait vers les hauteurs, où les pitons de la terre créole élevaient comme des trombes dans une brume irisée. Les yeux d'Alexis montaient aux crêtes puis redescendaient vers la mer; son cœur se gonfla de mystère et de fraîcheur à compter au loin les toits nacrés des maisons qui luisaient à la lune au-dessus des vergers et quelque chose de doux le forçait à se répéter en confidence : « C'est ici que je suis né... je suis... né! »

Aussitôt il pensa à Nénaine. Ni M. Fournaise ni Ramin ne pouvaient se vanter de la connaître mieux que lui!... Nénaine n'était pas si folle!... Si elle ramassait dans une tirelire l'argent qu'elle gagnait depuis l'âge de douze ans, si elle taillait elle-même ses robes et ne mettait de souliers que pour aller à la messe, c'était pour un but : se marier!... devenir mieux qu'une servante, avoir sa case à elle!... Comme si un blanc, président de tribunal, ne devrait pas chercher beaucoup mieux à faire, quand il est instruit, qu'à tracasser une jeune servante raisonnable!.. Par exemple! que pourrait bien répondre Nénaine, elle qui jurait l'aimer plus que son fiancé, si M. Fournaise, pour l'attirer, allait lui proposer de donner des leçons de latin à lui, Alexis?...

Sur le pavé du temple, sonore soudain comme une piscine vide, des sandales claquèrent ainsi que battoirs. Douze Indiens, en psalmodiant du nez, se mirent à tourner dans un cliquetis de bijoux. Alexis ne reconnaissait ni le visage ni la voix de Ramin... C'étaient tous des cuisiniers, boutiquiers, gardiens de cour; mais il ne pouvait s'empêcher d'être traversé d'admiration, comme s'il était transporté ailleurs, pour ces domestiques qui revêtaient certaines nuits le costume des divinités de leur pays afin de trouver, ensemble, l'illusion de danser avec magnificence dans l'Inde...

Ils chantèrent. Le cantique à anneaux d'argent, ainsi qu'une chaîne, serpentait à leurs pieds, s'enroulait à leurs reins. Ils précipitèrent leurs jambes, leurs bras, comme s'ils tentaient

de s'en délivrer un à un. Un à un, puis tous en accord ils bondirent avec des cris sacrés. Alors surgit de l'ombre un grand prêtre, pareil de visage à un serpent à lunettes. D'une baguette il rompit le sort : le collier de leurs rondes se décrocha ; tous, ruisselants de sueur, coururent dehors et, immobiles, sans parler, ils laissèrent la lumière couler sur le mica de leurs tiares et de leurs cuirasses d'écailles, comme s'ils prenaient un bain de clair de lune...

XIII

RAVAGEUR

Pendant longtemps, en pleine classe, Alexis s'arrêtait de travailler et, les yeux sur la carte, pensait :

« Comme un élève de mon âge en France doit être plus avancé que moi!... Chez madame Cébert maintenant on est arrivé très loin dans l'Histoire des peuples de l'Orient... »

Mais il n'était plus du tout affecté par de telles préoccupations. Il ne souffrait que d'un malaise : il avait conscience qu'il « se dissipait »... *de plus en plus!* De ne pouvoir depuis plusieurs semaines se tenir sage dans le fond de cour, dimanche et jeudi après midi, le tracassait même la nuit... Dès la veille il luttait lui-même, souhaitant la pluie. Mais le ciel tout le jour demeurait bleu autant que la mer. Il essayait de se duper en réapprenant à haute voix les leçons qu'il savait déjà par cœur. Il explorait un à un les cabanons de la maison Balzamet : il y avait des palanquins dont les souris avaient grignoté les portraits peints ;... d'énormes lustres de salon voilés de toiles d'araignées ;... et, dans un coin, couvert d'algues de suie, dormait comme au fond de l'Océan, le tonneau dans lequel avait été rapporté à prix d'or, conservé dans l'eau de mer, le cadavre d'un arrière-grand-oncle mort enfant devant le cap de Bonne-Espérance... Puis il grimpait dans les branches greffer les manguiers. Il se raisonnait, parlant seul : « Fais absolument comme si tu avais à apprendre des leçons et à écrire des devoirs de latin, ne bouge pas de ta case! » Mais une fièvre de vagabonder au grand soleil, en marchant devant

soi sans savoir ce qu'on va rencontrer, le rongeait d'impatience. Il s'avançait jusqu'au barreau... Là, comme si c'était son corps en croissance et non l'esprit qui rêvait, il *se voyait* courant, dégringolant, criant, sautant des murs...

Alors, après être descendu dire à Nénaine qu'il allait regarder Charlie travailler au tour chez M. Liessaint, il s'échappait. D'un trait, tête basse, il fuyait jusqu'au bout du quartier. Là il levait les yeux : les oiseaux à vendre qui vocalisaient ensemble dans les volières sous les badamiers cuivrés, les longues chaloupes noires de goudron échouées comme des baleines sous les jujubiers, à droite le froufroutement des cannes jusqu'à la montagne violette, à gauche le bourdonnement de la mer... son âme s'envolait en vacances! Sonnaillaient, une derrière l'autre, conduites par des Indiens endormis, des charrettes vides qui partaient au fourrage : Alexis grimpait dans la dernière, entamait la causette avec le conducteur. Quand l'Indien arrêtait ses mules pour couper les mimosées avec son sabre, Alexis sautait de roche en herbes et se perdait dans les champs. Il y cassait sur son genou des cannes à sucre... Soudain, hurlant, surgissait le dolman rouge d'un vieux gardien : « Au voleur!... Au voleur!... » et, brandissant une matraque, il la lançait comme une flèche. A travers carreaux d'embrevades, de patates, de tabacs, Alexis détalait; les fataques et les pagodes graphinaient ses mollets, des rafales de bengalis et de becs-roses s'effaraient sous ses yeux. Sans se retourner, comme un petit Cafre il longeait les enclos où, épars dans le chiendent jaune, ruminaient les noirs zébus de Madagascar. En sueur, il s'arrêtait, rôdait dans des boucans abandonnés, brisait des dames-jeannes. Il avait aussi envie de mettre le feu aux herbes.

Enfin il découvrait la mer! Riant d'aise, il respirait : la brise sentait le corail qui séchait en meules blanches entre les radeaux de chocas. Mais il y avait encore du monde!... Un géant, cheveux au vent, errait sur le sable mauve que noircissait l'empreinte de ses pieds nus. Il causait seul comme un fou... Alexis rentrait sous les filaos : « On dirait que j'ai déjà vu cela quelque part!... Ah! oui, dans *Télémaque*.... le solitaire... Philoctète!... »

C'était un vieux soldat de France, père Gerbin, qui, après

avoir servi comme cuisinier chez les Frères, avait fui les blancs pour ne vivre plus qu'au milieu des noirs. Tout le jour il pêchait le requin avec des chiens morts ou cherchait dans les grottes du littoral les trésors que les Anglais, du temps de l'Empire, ont enfouis en l'île sans être jamais revenus les déterrer... De loin Alexis le suivait, guettait ses gestes... comme si là, sous ses yeux, le père Gerbin allait dénicher des richesses. A intervalles réguliers, un grand jet d'écumes, pareil à la colonne d'une baleine, jaillissait au-dessus d'un très long promontoire de granit. Cependant le soleil, plongeant sur l'horizon, comme la coque d'une galère rouge, ainsi qu'avec des rames d'or battait une à une les vagues verdissantes, puis sombrait sous un vent léger... qui se levait dans les filaos...

Alors, à toutes jambes, Alexis courait rattraper sur la route Nationale une charrette attardée et rentrait au quartier, couché en l'air dans le fourrage.

XIV

LE JARDIN MALABARE

Entre des bancs de nuages pareils à des récifs de coraux, le ciel chaud dormait, pers comme la mer l'après-midi. Sous le silence aigri du verger des Balzamet, des rats, venus dans l'île en la cale des voiliers, se pourchassaient sur les branches et, pendus aux grappes, suçaient la joue des mangues mûres. Le long des haies d'orangines où éclosaient tous les papillons de la cour, des ailes jaunes et noires hantaient l'air alourdi par les exhalaisons du débit de tabac. Sous les pieds de goyave, la grosse tortue de terre, conservée dans la famille depuis quarante ans, car on ne devait la tuer que pour le mariage de Zoé ou de Zélie, s'était arrêtée de cheminer, et, tête rentrée sous carapace, restait là, semblable à une roche à marée basse.

Sur les atlas, rêve Alexis assis sous la varangue, un trait rouge indique en les soulignant les pays qui appartiennent à la France. « L'île Bourbon appartient à la France. Moi aussi

j'appartiens à la France ». A ce mot que le cœur entend avec un frémissement, la tête se dresse pour regarder en face, à l'horizon marin; c'est toutes les fois comme, quand au jour de la première communion, on s'est dit : « Je porte Dieu en moi! » Mais pourquoi l'île Bourbon dépend-elle de la France? On lui avait fait des lectures sur la découverte de l'Amérique par les Espagnols, mais rien sur la prise de possession de son île par les Français... Qui les premiers devant Bourbon avaient crié « *Terre! Terre!* »? Il imaginait aussi difficilement les premiers Français dans l'île où il vivait que les premiers hommes dans le paradis terrestre. Il ne savait rien, sinon que son pays, comme par une parenté séculaire, se rattachait à la métropole par-dessus l'espace. Alors l'esprit de la France, par delà les mers, était descendu sur cette île, un peu comme il faut admettre que l'esprit de Dieu est descendu du ciel en langue de feu sur les apôtres?... Dans quel dessein la France, plutôt que l'Angleterre, avait-elle commencé un jour à occuper cette aiguade déserte aux antipodes? Avait-elle acheté l'île à un navigateur comme un propriétaire décide d'acquérir une « habitation » pour y cultiver le café ou la canne?... Pourquoi des familles avaient-elles quitté la Bretagne et la Normandie pour venir y vivre à jamais?... Comme ses yeux sur les nuages de l'horizon, la réflexion se heurtait là à un mystère. Et lui, né dans cette île de parents qui avaient anciennement vécu en France, avait-il été dénommé Français comme on l'avait baptisé chrétien? Mais l'église, elle, apprenait à tous, noirs comme blancs, par les sermons, à l'instruction, pourquoi et comment on était chrétien. Personne n'enseigne aux enfants de la colonie pourquoi ils sont Français ni comment ils doivent l'être... C'est une chose miraculeuse pour un enfant mais il doit venir un jour où l'on s'explique la force par laquelle, par delà un espace de contrées et de mers, une race, détachée de sa patrie, se prolonge et fructifie avec la plus vive conscience d'elle-même... Ainsi, montre l'histoire naturelle, un volcan en activité au centre d'un continent projette par des racines sous-marines et fait éclater au loin un cratère : celui-ci déverse, pour en former une île nouvelle, tous les éléments géologiques du pays d'où il provient et sur lesquels fleuriront, sous des brises inconnues, les semences de la terre originelle...

Alexis aimait à voir les fonctionnaires sortir de leur bureau parce qu'il réfléchissait aux « relations » que doivent entretenir les services maritimes avec l'administration d'Europe. Quand des magasins annonçaient de fraîches cargaisons, il rêvait aux correspondances séculaires que les négociants échangent avec les grandes maisons de Bordeaux et de Nantes... Debout, adossé à la grille, il regardait tous les soirs, à la fin du travail, la voie Nationale qui s'éclairait, droite, durement macadamisée par les noirs de la Geôle ; sa mémoire prenait plaisir à passer par toutes les rues qui, se coupant en rectangles égaux, quadrillent régulièrement la ville sur le modèle de Lorient... Ce qu'il dessinait pour son agrément au revers des cahiers, c'était le plan du quartier avec la position des principaux bâtiments : l'animation commerciale — magasins, dépôts, comptoirs — développée le long du port, l'organisation administrative encadrant la mairie et les pensionnats rayonnant autour de l'église. Toujours, au bout de ses méditations curieuses, comme l'œil découvre la mer au fond des rues, il croyait percevoir une raison lointaine, une autorité prévoyante qui, dans le passé, avait disposé le cadre d'une grande cité là où jadis, comme aujourd'hui encore à la Ravine-Blanche et à Manapany, les navigateurs devaient chasser sous des lataniers et des benjoins...

Peu à peu, le vent de mer s'était levé. Les martins s'égosillaient contre le vent qui dégrenait leur nid de paille. On entendait chanter Nénaine dans la salle à repasser :

Dimanche beau matin, zène fille, nous virerons au bazar.
Vous allez mettre votre petite robe, zène fille, avec vos souliers!
Moi, je vais mettre mon caleçon, zène fille, avec mon chapeau;
Vous allez passer par la porte, zène fille, moi je passerai par la fenêtre.
Nous irons dans la cariole, zène fille, ou bien dans la calèche.
Patate avec manioc, zène fille, nous irons manger!

Pour ramasser le linge qui s'envolait, Nénaine sortit du cabanon. Elle aperçut Alexis.

— Écoutez un peu ici! — cria-t-elle. — Vous allez rendre à votre Nénaine bien-aimée un grand service : vous monterez porter le devant-de-chemise en dentelle, que j'ai fini cette nuit, au jardin de Ramin. Sans manquer, Çarana qui aime faire sa belle coquette va acheter...

— Mais vous êtes trop raide, vous là! — dit Alexis les mains dans les poches, — vous savez que Ramin se démène comme un diable pour vous enlever en mariage et vous voulez que sa femme achète de votre travail...

Le front de Nénaine se rida : Il n'y a pas de ceci et de cela! — pesta-t-elle. Çarana achètera parce qu'il n'y a pas beaucoup de grosses Malabares à qui un petit blanc fait l'honneur de proposer de la broderie!... Et, adoucissant la voix : — Ne soyez pas mauvais cœur! Votre Nénaine a absolument besoin d'argent : la saint Charlie sur l'almanach tombe le samedi qui vient. Un mari c'est une fine mouche : on ne le colle qu'avec du miel. Je veux lui donner un cadeau qui compte parce qu'on n'est fiancé qu'une fois dans l'existence...

Sifflant à la brise pour dissiper l'ennui d'être envoyé en pareille commission, Alexis monta la rue des Moulins.

— *Bon Bœuf, bon Bœuf nouveau!*

Un taureau de Madagascar, blanc et feu, descendait en balançant dans la poussière un collier de lauriers rouges. Il s'arrêtait pour beugler, mais la bande de noirs trépignait dans un tapage d'accordéon, le poussant vers l'abattoir.

Alexis sauta le muret de liane-velours, fut dans le jardin de Ramin.

Il aimait à s'y rendre souvent pour le plaisir que goûtent les enfants à voir pousser des plantes soignées. Mères de famille et demoiselles aussi venaient le visiter car les Indiens séduisent l'amitié des blancs par cette tendre poésie du jardinage qui les fait entourer de potagers gais comme des parterres la ville où leurs enfants seront plus tard gros commerçants.

Sur le sol couleur de bétel, des bosquets de piments rouges comme géraniums, des allées d'aubergines et de tabacs en fleurs, dans une odeur d'épices humides, conduisaient à travers les planches de radis, de tomates et de choux de Chine. Un dolman garance qui datait de la descente des Anglais dans l'île en 1810, tendait parmi le thym et les petits oignons des bras d'épouvantail. Sous les feuilles larges où éclosaient de vastes corolles de safran, les citrouilles, entre les maïs et les ricins, couvaient leurs fruits verts comme des pastèques. Dans les emplacements voisins, au dessus de ce jardin en contre-bas, la brise fracassait les tamariniers, les gousses des bois noirs crépitaient

comme des castagnettes; mais pas un souffle n'agitait les hampes de pampas ni les palmes de bananiers qui bordaient la paillotte où Ramin habitait avec Çarana...

Devant la mare, il n'y avait que l'arrosoir.

— Çarana? Où êtes-vous passée? — cria Alexis.

Un cabri bégaya derrière la case : il avança. Sous la tonnelle : personne! un grand panier de cresson mouillé, et à côté, un vase de cuivre. Alexis mit le pied sur le seuil :

— Çarana?

Une terreur folle fascine son cœur : un Malabare, les cheveux dans le dos, à califourchon sur le ventre de Çarana rétablie dans sa blouse rouge, tourne vers lui des yeux brûlants de rhum, comme pour bondir!... Mais, ainsi que s'il ne voyait rien, il lève son sabre; et comme s'il s'étranglait lui-même à mesure, avec des « rah... rah... » tête baissée il hache, hache le cou de Çarana... A terre il y avait comme du sang de poule.

... Alexis se retrouve dans la ruelle des Sœurs, transporté il ne sait comment, sans chapeau.

— A l'assassin! A l'assassin!

Mais il ne s'entend pas, comme s'il hurlait en dedans.... Au coin de la rue Nationale, devant la boutique du Chinois, enfin sa voix déchire sa poitrine :

— A l'assassin! Femme de Ramin!... Là-haut jardin!

Les pieds nus des journaliers noirs ronflent dans la poussière en montant. Lui, en descendant, croit courir dans du mou....

La porte de la remise était ouverte : il entre dans la salle à repasser :

— Oh! oh Nénaine!

Jetant son fer, Aglaé se précipite sur lui comme s'il était en feu. Elle sent trembler les bras de l'enfant qui frotte son visage entre ses jambes, contre son tablier.

— Montre la figure! — crie-t-elle. Il la cache. — Ah! Dieu du ciel! — hurle Nénaine. — Grand pardon madame Alexis! Par ma faute l'enfant est devenu aveugle!...

— Non! non! — dit Alexis.

De force, Nénaine le prend dans ses bras, le transporte au milieu de la cour, près du bassin. Là elle s'empare de son visage et, les prunelles avides, regarde l'enfant blanc jusqu'au fond des yeux.

— Merci Seigneur! — prie-t-elle.

Dans la rue, des hommes, des blouses de négresses, des blancs courent comme à l'incendie. Nénaine hésite, puis se précipite aux nouvelles.

Seul, Alexis escalade les trois perrons. Il ne sent toujours plus ses jambes. Seulement le besoin animal de se terrer dans du noir, de ne plus voir *rouge*!... Dans l'ombre de l'escalier, quelqu'un lui barre le passage. Tante Zoé! Droite, et balbutiante, elle serre sur son corsage le coffret à bijoux.

— Non! non tantine! Pas de feu nulle part!

Maintenant à l'air frais de la galerie sa tête tourne, tourne...

Voûtée, Zélie écoute à la porte du corridor.

— Chut! chut! — implore-t-elle de ses mains en mitaine.

Une voix de femme expliquait dans la rue :

— Qu'est-ce que j'avais toujours dit?... Ramin avait volé Çarana au camp des Malabares. Le mari est revenu et a coupé le cou de Çarana : Que voulez-vous? toujours les hommes qui boivent, les femmes qui trinquent! — C'était Nénaine qui, debout au milieu de la chaussée, l'annonçait à tout passant.

Les deux sœurs se regardèrent sans dire mot, avec un âpre plaisir à se reconnaître saines et sauves l'une l'autre. Puis, l'aînée, comme si elle allait avoir une faiblesse, posa la main sur l'épaule de Zélie. Alors un accès de rage froide redressa leur cœur... contre cet enfant qui venait encore d'alarmer leur existence! Elle cherchèrent où il avait passé et de leurs mains tourmentées poussèrent la porte de sa chambre.

Abattu sur son lit, Alexis avait enfoui sa face dans l'oreiller et, secouant sa tête avec une frénésie révoltée, sanglotait comme un enfant perdu...

— Nos prédictions se réalisent une à une! — prononça Zoé, en mordant ses mots. — A force de courir avec les noirs, vous finirez un jour sur les bancs du tribunal!... Vous serez la honte de notre famille!

MARIUS-ARY LEBLOND

(A suivre.)

PROJETS DE DÉSARMEMENT

FRANCO-PRUSSIEN EN 1870

Dans les premiers jours de janvier 1870, le Gouvernement anglais apprit que Bismarck avait l'intention de créer un Empire de l'Allemagne du Nord et que le roi de Prusse pensait à devenir empereur. Il est probable que le Gouvernement français reçut à la même date la même information et c'est sans doute ce qui l'amena à renouveler alors la tentative, restée sans résultat en octobre 1868, pour obtenir du Gouvernement anglais qu'il se fît auprès du Gouvernement prussien l'avocat du désarmement.

Lord Clarendon, alors secrétaire d'État, était, en raison de ses excellentes relations avec le roi de Prusse et Bismarck, l'intermédiaire désigné pour cette négociation, et sur la demande que lui en fit, en janvier, l'ambassadeur de France à Londres, M. de la Valette, il accepta de s'en charger.

Le 26 janvier, il écrit à Lord Lyons[1] : « J'ai eu aujourd'hui une longue conversation avec la Valette au sujet du désarmement. C'est pour moi un thème déjà ancien, mais que j'ai toujours eu à cœur, en dépit des difficultés sérieuses qu'il rencontre du fait de l'obstination du roi de Prusse. Il ne pro-

1. Les documents cités dans cet article sont extraits du livre que Lord Newton, ancien secrétaire de l'Ambassade d'Angleterre à Paris, vient de publier, chez M. Edward Arnold à Londres, sous le titre *Lord Lyons, A record of British Diplomacy*. Ces documents faisaient partie de la correspondance privée de Lord Lyons, ancien ambassadeur d'Angleterre à Paris. Nous remercions l'auteur et l'éditeur de nous avoir autorisé à les faire connaître au public français.

jette pas la guerre, il ne la désire pas, — loin de là, — mais son armée est son idole et il ne veut pas la briser. Il n'en est pas de même du prince héritier avec qui j'ai, l'an dernier, longuement discuté ce sujet. Nos relations avec la Prusse sont très amicales et nous sommes peut-être aussi bien placés qu'aucune autre puissance pour essayer d'accrocher le grelot. Le comte Daru peut être assuré que je ferai tout mon possible pour répondre à ses désirs, mais je suis certain qu'il reconnaîtra que du tact et des ménagements sont nécessaires. J'ai parlé cet été avec Gortchakoff d'un désarmement de la Prusse, il a abondé dans mon sens, tout en déclarant que la Russie ne prendrait aucune initiative. »

Le 30 janvier, M. Émile Ollivier rend visite à Lord Lyons qui, le jour même, écrit à Lord Clarendon :

« Je viens d'avoir la visite d'Émile Ollivier et nous nous sommes entretenus confidentiellement de plusieurs sujets. Sa préoccupation principale est le désarmement. Il m'a dit combien il désirerait que l'Angleterre pesât de toute son influence sur la Prusse. Il m'a expliqué l'idée du ministère français en cette affaire. Il dépend, m'a-t-il dit, de la nombreuse population agricole dans sa résistance contre le socialisme et la révolution. Il est donc urgent qu'il fasse quelque chose pour cette population. Pour se la concilier, il faut ou bien réduire les impôts ou diminuer le contingent. Diminuer les impôts est difficile et quand on parle de réduire l'armée, l'Empereur et le parti militaire répondent aux ministres qu'il serait peu sûr de diminuer les forces de la France tant que la Prusse conservera les siennes sur leur pied actuel; que la première conséquence d'une telle mesure serait une agression de la Prusse contre l'Allemagne méridionale qui provoquerait la guerre. Mais si la Prusse consentait au désarmement simultané, tout serait pour le mieux, pensait-il, et il y aurait là une grande garantie de paix...

» ... J'expliquai à M. Ollivier les difficultés et le côté délicat de la question, les idées un peu spéciales du roi de Prusse et lui dis qu'à mon avis il y avait peu de chance d'obtenir de Sa Majesté une réduction de son armée. Je lui dis, que vous apporteriez tous vos soins à ne pas compromettre le Gouvernement français par aucune de vos démarches. J'ajoutai qu'il

était évident que la seule chance de succès était de tâter le Gouvernement prussien d'une façon strictement confidentielle et que toute démarche diplomatique formelle de notre part serait mal prise et considérée comme une prétention d'intervenir dans les affaires intérieures de Prusse et exposerait la France et nous-mêmes à une rebuffade.

» M. Ollivier me dit qu'il vous était extrêmement reconnaissant et qu'il était, lui aussi, convaincu que la démarche devait être faite d'une façon très prudente et confidentielle. Il attache une importance toute particulière à ce que la France ne soit pas exposée même à un semblant d'offense. Il alla jusqu'à me dire qu'il ne pouvait me cacher que dans les circonstances actuelles une rebuffade publique de la part de la Prusse serait fatale. « Un échec, me dit-il, c'est la guerre. » Pour des ministres ayant des comptes à rendre au Parlement et au pays, il était moins facile que pour le Gouvernement précédent de tolérer une atteinte à l'amour-propre national. Leur souci principal était la paix, mais ils étaient obligés de montrer de la fermeté, sous peine d'être débordés à l'intérieur par la révolution et le socialisme.

» M. Ollivier ajouta... que le jour viendrait fatalement où la France serait contrainte de faire publiquement à la Prusse une proposition de désarmement : il était impossible pour le Gouvernement français d'assumer aux yeux de la France et du monde entier une part de responsabilité dans les armements exagérés et les dépenses actuelles. Il serait obligé de montrer au public français et du même coup au public allemand à qui en incombait réellement la responsabilité. Le mieux serait de préparer confidentiellement une action simultanée et d'éviter ainsi d'avoir à réclamer des louanges pour l'un des gouvernements et à jeter un blâme sur l'autre.

» Si cela n'était pas possible, le second moyen, moins bon sans doute, serait de préparer la Prusse à accueillir favorablement une proposition faite par la France, et les démarches confidentielles que vous avez en vue seraient, d'après lui, des plus propres à produire au moins ce résultat... »

Fidèle à sa promesse Lord Clarendon engagea les pourparlers avec la plus grande discrétion, et, en dehors de Lord Augustus Loftus, alors ambassadeur d'Angleterre à Berlin,

qui fut chargé de présenter confidentiellement à Bismarck le mémorandum rédigé par Lord Clarendon, il n'y eut que la reine et Gladstone qui en eurent connaissance.

Le 3 février, Lord Clarendon écrit à Lord Lyons : « La reine sera prête à écrire au roi de Prusse aussitôt qu'une telle intervention de sa part me paraîtra utile. Assurez Daru que je n'ai rien fait, qui puisse, en quoi que ce soit, compromettre le Gouvernement français. »

Voici les points principaux du mémorandum rédigé par Lord Clarendon, et adressé à Lord Loftus, avec mission de le lire à Bismarck. Après quelques phrases où il s'attache à justifier sa démarche par l'intérêt qu'il porte à la prospérité et à la grandeur de l'Allemagne, et où il se défend de vouloir intervenir dans ses affaires intérieures, Lord Clarendon écrit : « Mais c'est dans l'intérêt général de l'Europe, de la paix et de l'humanité que je désire appeler l'attention du comte Bismarck sur les énormes armées permanentes qui créent actuellement en Europe ce déplorable état de choses qui n'est ni la paix, ni la guerre, mais qui détruit toute confiance et amène les gens presqu'à désirer la guerre avec toutes ses horreurs afin d'arriver à quelque certitude de paix ; — un état de choses qui enlève à l'industrie des millions de bras, pèse lourdement sur les peuples, pour leur malheur, et les irrite contre ceux qui les gouvernent. Bref, c'est un état de choses qu'aucun homme sensé ne peut contempler sans tristesse et sans inquiétude, car il témoigne d'un système cruel, peu en harmonie avec la civilisation de notre temps, et gros de dangers. Modifier ce système serait une œuvre glorieuse et telle que la Prusse, mieux que toute autre puissance, peut l'entreprendre. Elle n'y gagnerait pas seulement la reconnaissance de l'Europe, mais donnerait une preuve éclatante de sa moralité et de sa force. Ce serait le plus beau couronnement aux succès de ses armes. »

Lord Clarendon faisait ensuite une rapide allusion aux difficultés de l'entreprise, à l'affection du roi de Prusse pour son armée, au chagrin qu'il éprouverait à la voir diminuer, puis il ajoutait : « La puissante armée permanente de la France attirera naturellement tout d'abord l'attention du roi, mais la France n'a jamais été plus pacifique qu'aujourd'hui, sous un gouvernement responsable qui ne peut faire la guerre pour

une « Idée », parce qu'il représente une nation résolument pacifique tant qu'elle n'a pas une juste cause de guerre, et parce que l'empereur partage ses sentiments. Je sais que le Gouvernement actuel de la France cherchera sa popularité et sa force dans une politique de paix et d'économie, et cela, malgré la fortune considérable et sans cesse grandissante du pays, malgré l'indifférence proverbiale avec laquelle il se soumet aux impôts. Il n'y aurait donc, j'en suis certain, aucune opposition de la part du Gouvernement français à un désarmement *pari passu* avec la Prusse. Toutefois, pour des raisons bien compréhensibles, il se pourrait qu'aucun des deux gouvernements ne voulût prendre l'initiative d'une telle proposition; mais, si j'y étais autorisé, je ne doute pas que la Reine ne me permît de sonder le terrain à Paris, d'une manière tout à fait confidentielle qui ne compromettrait nullement l'un ou l'autre des gouvernements, quel que fût le résultat de la suggestion. »

Lord Lyons, avec la connaissance remarquable qu'il avait acquise déjà à cette époque des gens et des choses de France, se rendit bien compte que si Lord Clarendon ne réussissait pas, personne d'autre ne pourrait réussir, mais il n'avait que peu de confiance dans le résultat d'une tentative qu'il regrettait, prévoyant l'irritation du Gourvenement français en cas d'insuccès. Le refus de la Prusse ne pourrait être considéré que comme une menace et pousserait la France à recourir de suite aux armes, plutôt que d'attendre indéfiniment dans un état de paix armée que le gouvernement ne se sentait pas assez fort pour imposer au pays.

Le 5 février, Lord A. Loftus, dans une longue lettre adressée à Lord Clarendon, donne raison aux prévisions pessimistes de Lord Lyons. Bismarck, auquel il avait lu le mémorandum de Lord Clarendon, lui avait demandé quelle garantie le Gouvernement anglais serait disposé à donner au maintien de la paix, si lui, Bismarck, amenait son souverain à consentir à la réduction de l'armée. Il avait ensuite signalé à Lord Loftus combien il était difficile avec un voisin comme la France, à gouvernement instable, de savoir de quoi le lendemain serait fait. En Russie, l'hostilité du tsaréwitch pour tout ce qui était allemand lui inspirait de non moins graves inquié-

tudes et il craignait de voir les relations amicales existant entre la Prusse et la Russie changer à la mort du tsar Alexandre. Quant à soumettre au roi de Prusse la proposition de Lord Clarendon, Bismarck déclarait ne pouvoir y songer, convaincu d'avance, disait-il, que le seul résultat d'une pareille démarche, serait d'irriter Sa Majesté et de l'indisposer contre l'Angleterre.

Lord Clarendon communiqua la correspondance de Lord Loftus à Lord Lyons et le chargea d'en faire connaître le sens général au comte Daru, mais sans entrer dans les détails, avant l'arrivée de la réponse de Bismarck qui apporterait peut-être des précisions.

Le 11 février, Lord Lyons rend compte à Lord Clarendon de la visite qu'il a rendue la veille au comte Daru. Celui-ci, déjà avisé par son ambassadeur à Londres, M. de la Valette, de l'accueil fait par Bismarck aux ouvertures de Lord Clarendon, n'en persévérait pas moins dans son dessein de réduire les armements : « Je suis résolu, dit-il, à désarmer, soit que la Prusse en fasse autant, soit qu'elle s'y refuse. Je suis même décidé à demander de suite à l'empereur d'approuver une réduction considérable de l'armée française. Je ne puis la proposer aussi considérable que je l'aurais demandée si j'avais reçu des avis plus favorables sur les intentions de la Prusse. Tout ce que je puis proposer, est de réduire le contingent annuel de 10 000 hommes. Comme notre service est de neuf années, cela réduira éventuellement l'effectif de 90 000 hommes, réduction absolue et réelle. J'offrirai ainsi à l'Europe un témoignage de nos intentions pacifiques, et à la Prusse un bon exemple. Je ne doute pas de donner ainsi une autorité considérable au parti qui réclame, en Allemagne, la réduction des charges militaires et d'avoir de mon côté l'opinion publique de l'Europe entière. Je fournirai aussi à Lord Clarendon un puissant argument, si comme je l'espère sincèrement, il continue d'agir sur la Prusse. Veuillez lui exprimer tous mes remerciements pour ce qu'il a déjà fait et lui dire combien j'espère qu'il ne se laissera pas décourager par ce premier refus de la Prusse. »

Le 19 février, Lord Clarendon à qui le comte Bernstorff, ambassadeur de Prusse à la cour de Saint-James avait, le 17, remis la réponse de Bismarck, la communique à Lord Lyons.

« *Le comte Bismarck, au comte Bernstorff,*

» Berlin, 9 février 1870.

» Lord Augustus Loftus m'a lu une lettre qui lui a été personnellement adressée le 2 courant par Lord Clarendon; son propos est de discuter avec moi d'une manière strictement personnelle et confidentielle un plan de désarmement partiel des puissances continentales. Après quelques phrases à mon endroit, où il exprime une amitié que je partage cordialement, l'homme d'État anglais insiste sur les charges pénibles qui résultent pour les nations d'Europe de leurs armements exagérés. A son avis, la Prusse ajouterait beaucoup à son crédit et se montrerait bien digne de sa grande réputation guerrière, si elle coopérait à une tentative d'allégement de ces charges; il croit que le Roi notre Auguste Maître, si sincèrement attaché qu'il soit à son armée, ne reculerait pas devant une telle mesure, à la condition toutefois d'être convaincu de sa justice; il considère que le moment actuel est particulièrement favorable à une telle suggestion, en raison des dispositions pacifiques de toutes les puissances et particulièrement de l'empereur Napoléon et de son présent gouvernement et il se dit prêt, pourvu qu'il puisse compter sur notre appui amical, à pressentir l'empereur et son gouvernement en vue d'ouvrir éventuellement des négociations sur ce sujet.

» L'ambassadeur d'Angleterre a sans doute envoyé un rapport sur les réponses verbales que j'ai faites à cette communication. Désireux toutefois de reconnaître comme il convient à la confiance que me témoigne Lord Clarendon, je crois devoir vous écrire d'une façon également confidentielle et par conséquent de la manière la plus franche. Lord Clarendon ne peut douter, comme le montrent clairement du reste les observations préliminaires de sa lettre, que je ne rende pleine justice à ses intentions et à ses sentiments amicaux à l'égard de la Prusse et de la Confédération de l'Allemagne du Nord.

» Je suis convaincu qu'il n'existe aucun État, aucun homme d'État européen qui ne désire voir renforcé le sentiment de confiance et la paix maintenue, et de plus, qu'aucun gouvernement allemand ne désirerait imposer au pays le maintien

d'une armée qui fût hors de proportion avec les exigences impérieuses de sa sécurité.

» Au cas où l'on nous demanderait officiellement si la réduction de nos forces militaires est compatible avec le sûr maintien de notre indépendance, nous ne refuserions pas de participer à toute délibération qui pourrait avoir lieu sur ce sujet, et nous examinerions avec soin la question de savoir si les grandes puissances militaires voisines sont dans la disposition et dans la capacité de nous donner des garanties telles, qu'elles puissent compenser pour l'Allemagne la diminution de la sécurité qu'elle a due jusqu'ici à ses armées. Lord Clarendon rend pleine justice à Sa Majesté le Roi quand il conclut qu'aucune considération ou aucun sentiment d'ordre purement personnel ne l'empêcherait d'adopter une mesure dès qu'il l'aurait reconnue juste et convenable; mais il comprendra bien vite que tout disposés que nous soyons à engager un échange d'idées sur cet important sujet d'une façon strictement confidentielle, nous devons nous réserver le droit d'examiner soigneusement les positions respectives des parties les plus directement en cause et de juger si les concessions que l'on attendrait de nous seraient dans une juste proportion avec celles que les autres nations pourraient faire.

» Notre position géographique est entièrement différente de celle de toute autre puissance du continent et ne peut naturellement être comparée à la position insulaire de la Grande-Bretagne. Nous sommes entourés de tous côtés par des voisins dont la force militaire est telle qu'elle constitue un élément important dans toutes les combinaisons politiques. Chacune des trois autres grandes puissances continentales au contraire, sur l'une au moins de ses frontières, n'a pas à craindre d'attaque sérieuse et la France par sa situation, sur trois côtés se trouve pratiquement à l'abri du danger. Ces trois puissances ont dans ces dernières années augmenté considérablement leurs forces militaires et cela dans une proportion supérieure à la nôtre. L'Autriche et la France ont refondu complètement leurs systèmes militaires de façon à pouvoir nous attaquer à tout moment avec des forces accrues. L'Autriche, la France, la Russie ont chacune une armée qui sur le pied de paix est supérieure en nombre à la nôtre. Au surplus, notre système militaire est,

pour ainsi dire, tellement transparent que tout accroissement de nos forces peut immédiatement être apprécié; l'importance de toute augmentation ou de toute réduction de nos forces militaires peut donc être calculée de façon exacte. Les systèmes militaires des autres nations sont différents. Même dans le cas de réduction nominale, ils rendent possible le maintien ou le renouvellement de toutes leurs forces; ils rendent possible une augmentation matérielle de forces sans attirer l'attention ou en tous cas sans qu'il soit possible de rien prouver. Chez nous, au contraire, tout le système militaire qui, par sa nature même est chose publique, le devient plus encore en raison de la nature de nos institutions.

» Dans ces conditions, et dans le cas d'une discussion immédiate sur des mesures d'une telle importance, nous devons nous demander comment on pourra nous garantir que notre position vis-à-vis des autres puissances ne se trouvera pas pratiquement modifiée dans un sens défavorable, du fait de notre adhésion à un système qui, quelque juste et impartial qu'il pût paraître dans son application, assurerait néanmoins un traitement inégal aux parties en cause.

» Tout affaiblissement de la puissance de la Prusse, toute perturbation dans l'équilibre européen ne peuvent guère être profitables à l'Angleterre. La préparation des grandes puissances en vue de la guerre crée sans doute un état d'inquiétude, comme le déclare justement Lord Clarendon, il faut avouer néanmoins qu'elle peut être considérée comme une garantie efficace que toute attaque ou toute tentative de modification des droits existants se heurterait à une résistance ferme et effective.

» J'estime que l'année écoulée en a apporté des preuves nouvelles et Lord Clarendon, avec sa connaissance intime des événements de cette période, est mieux placé que quiconque pour juger de la vérité de ma remarque.

» Le maintien de la paix n'a pas été dû seulement aux dispositions pacifiques des gouvernants, car la puissance et l'état de préparation des États voisins ont beaucoup contribué à guider l'opinion et à dicter les résolutions prises. Les tendances d'une nation peuvent être essentiellement pacifiques, elles peuvent être fondées sur une juste compréhension de ses

intérêts, mais elles n'en sont pas moins sujettes à un changement brusque par suite d'un incident imprévu ou d'une agitation factice. Dans de telles circonstances, ni le plus puissant monarque, ni le ministre le plus influent ne pourrait prévoir ni garantir la durée d'inclinations pacifiques.

» Je suis persuadé que lorsque vous soumettrez ces remarques à l'examen de Lord Clarendon, il ne verra pas en elles un refus d'entrer dans les vues qu'il a présentées d'une façon si heureuse et si éloquente, mais plutôt l'expression de la très sérieuse responsabilité incombant à un ministre chargé de donner son avis à son souverain dans une affaire dont les conséquences peuvent être aussi graves.

» Je ne puis naturellement faire aucune objection à ce que vous lisiez cette lettre à Lord Clarendon, mais je vous demande de ne la lui communiquer que d'une façon strictement confidentielle, et en lui gardant le caractère privé que Lord Clarendon, avec le plus grand tact et à mon entière satisfaction, a bien voulu donner à cette affaire. »

Le comte Daru fut informé, le 22 février, par Lord Lyons de la réponse de Bismarck. Il ne voulut pas la considérer comme une fin de non-recevoir absolue et insista de nouveau auprès de l'ambassadeur d'Angleterre pour obtenir une nouvelle intervention de Lord Clarendon aussitôt que l'occasion s'en présenterait.

Le 12 mars, Lord Clarendon dans une lettre à Lord Lyons écrit : « Je crois comme vous que la Prusse ne déclarera jamais qu'elle ne complétera pas l'unité de l'Allemagne, parce qu'elle la considère comme inévitable. Rien, comme le roi me l'a dit lui-même, ne peut empêcher la gravitation des faibles vers les forts, mais il ne considère pas que cela puisse se réaliser de son temps, peut-être même pas durant la vie de son fils.

» La France, si elle ne s'est pas assagie d'ici là, considérera probablement cette unification de l'Allemagne comme un *casus belli*, mais je ne crois pas que cela puisse rien changer en ce qui la concerne, puisque dès maintenant toute la force militaire de l'Allemagne du Sud est à la disposition de la Confédération, et en voulant empêcher par la force la Bavière, le Wurtemberg et le grand-duché de Bade, de s'unir au Nord le jour où ils y

verraient leur intérêt, la France formerait contre elle un bloc de l'Allemagne entière.

» J'ai de nouveau tâté le terrain auprès de Bismarck au sujet des armements, mais je ne crois pas à une meilleure réussite que la première fois. Le roi de Prusse a dit, il y a quelque temps, au duc d'Oldenburg qui le pressait sur ce sujet, qu'il désarmerait si les autres puissances en faisaient autant, ce qui prouve qu'il n'est pas aussi intraitable que Bismarck voudrait nous le faire croire. »

La démarche à laquelle fait allusion Lord Clarendon avait été tentée par lui le 9 mars. Dans une lettre adressée à cette date à Lord Loftus il s'attache à réfuter les arguments de Bismarck et justifie les siens par les dispositions pacifiques dont témoigne l'empereur Napoléon III et ses ministres. « C'est, dit-il, en considérant sans parti pris le cours normal des événements qu'à mon sens, la question d'un désarmement partiel devrait être réglée, et en France (le seul pays dont nous avons à nous occuper), que voyons-nous? Une nation résolument pacifique, un gouvernement dépendant de l'appui populaire et par suite également pacifique; un ministre responsable déclarant que la France n'interviendra pas dans les affaires de ses voisins et le souverain consentant volontiers à la réduction d'un dixième de la conscription annuelle, sans même demander à l'Allemagne une réduction analogue et montrant ainsi sa confiance en la déclaration du roi...

» ... J'ai de bonnes raisons pour croire que la réduction dans les effectifs de l'armée française aurait été plus considérable encore si le Gouvernement avait pu espérer que l'exemple serait suivi en Prusse. Ces raisons seront du reste rendues publiques tôt ou tard et c'est sur la Prusse que retombera alors la responsabilité non pas seulement de maintenir une si grande force militaire, mais d'obliger les autres pays à en faire autant contre leur gré. »

La lettre de Lord Clarendon parvint à Berlin le 11 mars; le 12 Lord Loftus rend compte à son chef de l'entrevue qu'il vient d'avoir avec le ministre prussien. Après avoir écouté attentivement la lecture de la lettre de Lord Clarendon, Bismarck s'est borné à faire deux observations : la première sur le chiffre des contingents que la France devait maintenir en

Algérie : Lord Clarendon l'avait évalué à 60 000 hommes, Bismarck savait qu'il ne dépassait pas 40 000 hommes; la seconde, sur le fait que le gouvernement constitutionnel en France n'avait que trois mois d'existence et qu'on ne pouvait par conséquent considérer sa stabilité comme assurée. Il a ensuite signalé à Lord Loftus la possibilité d'une alliance entre la France et l'Autriche et cité un mot du prince de Schwarzenberg, qui aurait déclaré « que les trois empires, France, Autriche et Russie, devraient s'unir contre les hérétiques en Europe ».

« Je demandai accidentellement au comte Bismarck, écrit Lord Loftus, quel fondement avaient les bruits mis plusieurs fois en circulation au sujet des tentatives faites par le général Fleury, en vue d'une alliance franco-russe. Le comte Bismarck me dit que le général Fleury avait, à son arrivée, agi sans instructions et qu'il n'attribuait pas d'importance à ces bruits. » Sur la demande de Lord Loftus, Bismarck promit de faire traduire les deux lettres de Lord Clarendon relatives au désarmement et de les soumettre au roi.

Cette promesse laissait subsister un espoir et Lord Clarendon, en communiquant à Lord Lyons la lettre de Lord Loftus, lui disait avoir confiance en la décision du roi de Prusse.

Le comte Daru est informé le 17 mars par Lord Lyons de l'état des pourparlers et l'ambassadeur d'Angleterre, en rendant compte à son ministre de la conversation qu'il vient d'avoir avec le ministre français, le représente comme tout plein encore de confiance dans le succès final des négociations. Cet optimisme ne devait pas être justifié et quelques jours plus tard Lord Loftus écrit à Lord Clarendon une lettre où rendant compte de l'entretien qu'il vient d'avoir avec Bismarck, il démontre la futilité de toute nouvelle tentative en vue d'amener le désarmement partiel de la Prusse. « Bismarck, après lui avoir déclaré que la lettre de Lord Clarendon avait été traduite et soumise au roi, lui avait dit que Sa Majesté n'avait pas fait bon accueil à la proposition qu'elle contenait. Il n'y avait que deux moyens de réduire l'armée allemande : l'un consistant à modifier la législation actuelle et par suite tout l'ensemble du système militaire, l'autre réduisant la durée du service à deux

ans et demi. Le premier moyen était considéré comme impraticable; quant au second, le roi avait résisté au Parlement sur cette même question depuis cinq ans et déclarait préférer abandonner son trône plutôt que de céder. De plus, le roi considérait la proposition comme faite en faveur de la France et de sa politique et sans égard à la sécurité de la Prusse. Pour emprunter à Bismarck sa propre expression « c'était l'acte d'un ami plutôt tiède ».

En résumé, tout ce que Lord Loftus put obtenir fut une vague promesse que la question serait discutée par le Parlement « dans un an ou deux », et qu'on verrait alors ce qu'il importait de faire pour la sécurité du pays.

Ainsi se terminèrent les pourparlers engagés à l'instigation du Gouvernement français, conduits par Lord Clarendon avec le tact et la discrétion qui sont une des caractéristiques de la diplomatie anglaise et dont le récit détaillé, inconnu avant la publication du livre de Lord Newton, nous a semblé intéressant pour les lecteurs français. Il montre en effet, sans qu'on puisse mettre en doute la sincérité des témoignages qu'il renferme, le désir ardent qu'avait le gouvernement de l'Empire, quelques mois, quelques semaines à peine avant la guerre, d'éviter un conflit avec la Prusse. Il montre également combien à ce moment la France, son peuple et son gouvernement apparaissaient aux yeux de ses voisins comme franchement attachés à la paix. Mais il démontre aussi que, comme le rappelait Bismarck, un incident imprévu, une agitation factice, suffisent pour transformer en un instant les dispositions les plus pacifiques. Incident imprévu, agitation factice, voilà ce qui nous était réservé moins de trois mois après les derniers pourparlers que nous venons de rapporter, et cet incident, imprévu par le Gouvernement français, prévu par Bismarck, devait fatalement se produire et, à l'heure fixée par lui, provoquer la guerre.

MAURICE RAOUL-DUVAL

VERS SAINTE-HÉLÈNE[1]

PIÈCE EN UN ACTE

PERSONNAGES

NAPOLÉON Ier. — LUCIEN, frère de l'Empereur. — GÉNÉRAL BEKER. — GÉNÉRAL GOURGAUD. — GÉNÉRAL DE FLAHAUT. — DUC DE BASSANO. — DUC DE ROVIGO. — COMTE LAVALETTE. — COMTE DE MONTHOLON. — COMTE MONGE. — MARCHAND, valet de chambre de l'Empereur. — DEUX CAPITAINES DE LA VIEILLE GARDE. — UN SOUS-OFFICIER DE LA VIEILLE GARDE. — PRINCESSE HORTENSE, fille de l'impératrice Joséphine.

La scène se passe au château de la Malmaison, dans la bibliothèque de l'Empereur, le 29 juin 1815, de 9 heures du matin à 4 heures après midi.

Une porte vitrée et deux fenêtres dans le fond. Une porte à droite et à gauche. Ameublement style empire, fauteuils, tabourets, grandes tables sur lesquelles sont des cartes déployées et un livre ouvert.

1. Cet acte, que l'évocateur de 1814 et de 1815 a laissé inédit, mais copié pour la scène et corrigé de sa main, offre le curieux exemple d'une imagination d'historien recréant sous la forme vivante du dialogue théâtral des événements déjà racontés par lui. Renseigné comme il l'était sur les faits et sur les personnages, voilà comment Henry Houssaye se représentait les dernières heures de Napoléon à la Malmaison. Cela suffit à préciser l'intérêt de cette publication posthume.

SCÈNE I

HORTENSE, MONTHOLON, GOURGAUD

MONTHOLON, *à Gourgaud.*

Vous avez fait brûler le pont de Chatou?

GOURGAUD

Il brûle depuis minuit : on aperçoit encore les colonnes de fumée. J'ai envoyé aussi le long de la Seine vers Argenteuil et Saint-Germain de petites reconnaissances de trois dragons. Il est bon de se bien garder, car les Prussiens approchent. Blücher doit savoir que l'Empereur est à la Malmaison; il a peut-être envoyé des partis de cavalerie pour s'emparer de sa personne. Il a, dit-on, écrit à Wellington que, s'il prenait Napoléon vivant, il le ferait pendre devant ses têtes de colonnes. Dans son jargon piétiste, il se déclare l'instrument de la Providence, qui ne lui a accordé une pareille victoire que pour réaliser les imprescriptibles desseins de Dieu.

HORTENSE

C'est affreux! Mais vous pourriez défendre l'Empereur ici?

GOURGAUD

Sans doute, mais contre une petite troupe; car nous n'avons à notre disposition que cent fantassins du dépôt de la vieille garde et vingt-cinq dragons. On croirait que Fouché n'a envoyé l'Empereur ici sous une aussi faible escorte que pour le faire prendre par les Prussiens!

MONTHOLON

Ce serait Charles XII à Bender.

GOURGAUD

En tout cas, je vous garantis que l'Empereur ne tombera pas vivant entre les mains des Prussiens. Si tout espoir de défense était perdu, je lui tirerais un coup de pistolet à bout portant.

(*On aperçoit l'Empereur derrière la porte vitrée.*)

HORTENSE

Taisez-vous! l'Empereur!

SCÈNE II

LES MÊMES, NAPOLÉON en costume bourgeois entre par la porte vitrée qui donne sur le parc.

NAPOLÉON

Eh bien, Gourgaud, vous avez exécuté mes ordres?

GOURGAUD

Oui, Sire, le pont de Chatou est détruit.

HORTENSE

Mais, Sire, l'ennemi peut passer la Seine au Pecq ou à Argenteuil. Vous n'êtes pas en sûreté ici.

NAPOLÉON, *ironiquement.*

En effet la Malmaison, *la forte position de la Malmaison*, est facile à tourner. Mais qu'ai-je à craindre? Monsieur Fouché n'a-t-il pas déclaré que je suis ici sous la sauvegarde de l'honneur français? Moi, je ne risque rien; mais vous, ma fille, partez, quittez-moi.

HORTENSE

Oh! Sire, je ne quitterai cette demeure, où Votre Majesté me fait la grâce de se dire mon hôte, que lorsque vous même en serez parti.

NAPOLÉON *s'approche d'Hortense, lui prend la main et la lui serre.*

Gourgaud, allez avec Montholon faire le tour du parc et de ses approches. Vous verrez les principaux points à défendre... Ah! Envoyez des vedettes vers la Seine.

GOURGAUD

C'est déjà fait, Sire, mais nous allons reconnaître le parc.

(*Gourgaud et Montholon sortent par le fond.*)

SCÈNE III

NAPOLÉON, HORTENSE

NAPOLÉON

Ne vous alarmez pas tant, ma pauvre Hortense. Tout est affaire d'imagination. Voyez, moi, comme je suis tranquille.

Si vous saviez combien je me plais chez vous! A la Malmaison, j'oublie le présent pour revivre la passé; j'y trouve le calme et le repos. Les souvenirs s'imposent à moi et me reprennent tout entier. Tout ici me reporte à ces belles années du Consulat, où les éclatantes faveurs de la fortune séduite me donnaient la croyance que je l'avais pour toujours asservie. Tout a changé pour moi maintenant, sauf ces murs, ces meubles, ces peintures, ces arbres, cette grande pelouse. Ah! les parties de barres, les fêtes de nuit dans le parc! Et mes vieux camarades : Junot, Bessières, Lannes, Duroc. Les morts! je les envie. Ils sont morts à temps. Ils n'ont pas vu la France envahie, perdue par des niais, vendue par des traîtres... Je n'ai été vraiment heureux qu'ici (*Il va à la fenêtre*). Que ces roses sont belles!... Cette pauvre Joséphine!... Il me semble toujours la voir sortir d'une allée et cueillir une de ces fleurs qu'elle aimait tant... C'était bien la femme la plus remplie de grâce que j'aie jamais vue!... Hier, je me suis fait ouvrir la chambre où elle est morte. J'y suis resté près d'une heure en ne pensant qu'à elle.

HORTENSE

Sire, le prince Lucien.

(*Elle sort.*)

SCÈNE IV

NAPOLÉON, LUCIEN

LUCIEN

Je croyais venir aujourd'hui pour vous faire mes adieux, Sire, mais j'ai appris, dans la soirée d'hier, que vous ne vouliez décidément pas quitter la Malmaison.

NAPOLÉON

Par qui avez-vous appris cela?

LUCIEN

Par les membres du Gouvernement provisoire.

NAPOLÉON, *ironiquement.*

Les Cinq Empereurs!

LUCIEN

Fouché assure que vous tergiversez.

NAPOLÉON

Comment, je tergiverse! Depuis cinq jours que j'ai abdiqué, j'ai fait demander cinq fois au Gouvernement provisoire d'aller à Rochefort m'embarquer à bord des frégates la *Saale* et la *Méduse* qui sont armées. Mais Fouché veut me garder ici comme otage. A mes deux premières demandes il n'a pas même daigné répondre. A la troisième, il m'a fait dire que je devais attendre des sauf-conduits qu'il avait demandés à Wellington... Demander des sauf-conduits pour moi à Wellington!... Fouché sait bien qu'ils ne seront pas accordés. Le traître! il a fait cette démarche pour avertir les Anglais de mon départ projeté. Ceux-ci vont renforcer leurs croisières sur les côtes de France.

LUCIEN

Mais, Sire, je croyais qu'hier le Gouvernement provisoire avait rendu un arrêté vous autorisant à partir immédiatement pour Rochefort.

NAPOLÉON

En effet. Fouché, et surtout Davout, trouvent qu'à la Malmaison je suis trop près de Paris. Ils pensent encore au vieux bras de l'Empereur; ils redoutent de me voir rentrer à l'Élysée porté par mes soldats et mon peuple. La peur, seule, et non la cinquième demande que je lui ai adressée, a dicté l'arrêt du Gouvernement d'hier. D'ailleurs, ce n'était là qu'un piège grossier. J'étais autorisé à m'embarquer, mais les frégates ne devaient néanmoins mettre à la voile qu'après l'arrivée des sauf-conduits. Vous comprenez bien qu'ils n'arriveront jamais. Il est facile de voir ce que veulent Fouché et ses collègues. Ils aimeraient mieux me tenir prisonnier en rade de Rochefort qu'à la Malmaison. Cela serait plus sûr. Mais, prison pour prison, moi, je préfère la Malmaison. J'ai donc répondu par Beker que je renonçais à me rendre à Rochefort parce qu'en y arrivant je serais prisonnier, mon départ restant subordonné à la venue des passeports, qui seront refusés. Je suis déterminé à recevoir mon arrêt ici. J'y resterai en attendant qu'il soit statué sur mon sort par Wellington, à qui le Gouvernement provisoire peut annoncer ma résignation.

LUCIEN

Sire, connaissez-vous l'opinion de Paris?

NAPOLÉON

Laquelle? Celle de la rue ou celle de salons?

LUCIEN

Celle de la rue, la seule qui compte.

NAPOLÉON

La seule qui soit désintéressée.

LUCIEN

Sire, les troupes de l'armée du Nord, qui rentrent depuis hier soir dans Paris, ne veulent pas croire à votre abdication. Les « Vive l'Empereur! » éclatent à la tête des bivouacs, répétés par les mille voix de la population. Le peuple est indigné de tout ce qu'il voit, il est exaspéré contre les riches, qui se réjouissant, dit-il, des malheurs de la patrie, ont fait monter la rente de deux francs à la nouvelle de la défaite de Mont-Saint-Jean, de cinq francs, sur votre abdication, de trois francs, hier, au bruit que l'ennemi est à une marche de Paris. Dans les faubourgs, on est furieux contre la Chambre qui a exigé votre abdication et qui oublie maintenant la défense dans d'oiseuses discussions constitutionnelles; on méprise la commission de gouvernement qui se fait l'esclave de Fouché; on accuse Fouché de connivence avec les royalistes et avec l'étranger. Depuis votre départ pour la Malmaison, les manifestations populaires ont continué. Chaque jour, des bandes de fédérés en uniforme, de charbonniers, de forts de la Halle...

NAPOLÉON, *souriant.*

Ceux que j'appelais mes mousquetaires noirs et gris...

LUCIEN

Des bandes d'ouvriers de tous les corps d'état, dis-je, parcourent chaque jour Paris en chantant *La Marseillaise*, en portant des feuilles vertes comme emblèmes de la liberté et en criant « Vive l'Empereur! Mort aux traîtres! à bas les royalistes! Napoléon ou la mort! » Mardi, toute une foule qui emplissait la place Vendôme, s'est agenouillée devant la

colonne. Trois individus, qui voulaient plaisanter ont été assommés à coups de poing et laissés morts sur place. Hier, des royalistes qui criaient « Vive la paix! » sur le boulevard Saint-Martin, au passage d'un régiment de dragons, ont été sabrés. A Montmartre, un malheureux perruquier, soupçonné de vouloir enclouer un canon, a été attaché à la queue d'un cheval et traîné, la tête sur le pavé, jusqu'au bas de la butte... La bourgeoisie aspire à la paix, mais le peuple ne peut se résigner à l'humiliation d'une défaite sans tentative de revanche. Il dit qu'avec de l'énergie, on sauverait la France, comme en 93. Il sait que vous avez quitté l'Élysée, mais il ne croit pas à votre éloignement. Il est convaincu que vous allez reprendre le commandement des troupes et que tout changera... Sire, je vous en conjure, élevez vos résolutions à la hauteur des circonstances. Pour sauver le pays qui n'espère qu'en vous, n'hésitez pas, s'il le faut, à être le Marius de la France. Les colères grondent, déchaînez l'ouragan. Au lieu d'attendre ici, dans l'humiliation et dans les périls le bon plaisir de M. Fouché, accourez à Paris : dès la barrière, le flot des soldats et du peuple vous portera à l'Élysée; et là, il vous suffira de prononcer un mot, de faire un signe, pour faire évanouir ce fantôme de Gouvernement qui s'appelle la Commission exécutive et pour faire disperser, jeter à la Seine, tous les bavards de la Chambre.

NAPOLÉON, *plaisantant.*

Mais vous oubliez le général Beker, que le Gouvernement provisoire m'a donné comme garde d'honneur et plus encore, comme gardien. Pensez-vous qu'il me laisserait partir pour Paris?

LUCIEN

Est-ce l'heure de plaisanter, Sire? Vous savez bien qu'ici l'autorité du général Beker est purement nominale.

NAPOLÉON

Je le reconnais, je n'aurais qu'un signe à faire et les vieux soldats qui me gardent, arrêteraient Beker et me serviraient d'escorte pour aller où je voudrais. Mais il y a mon abdication.

LUCIEN

Vous avez abdiqué en faveur du prince impérial; la Chambre

a éludé de proclamer Napoléon II : donc, votre abdication est nulle, de toute nullité.

NAPOLÉON

Soit. Mais je n'enfreindrai pas mes engagements : si les autres n'ont pas tenu les leurs, tant pis pour eux. Avant mon abdication, vous m'avez déjà donné le conseil de la résistance, je l'ai repoussé : ce n'est pas pour vous écouter maintenant que j'ai abdiqué.

LUCIEN

Vous ne vous êtes pas si mal trouvé de mes conseils au 18 Brumaire! Le pays nous a approuvés et vous a acclamé. Ils n'en est pas moins vrai que, légalement, nous n'avions pas le droit alors de prendre des mesures salutaires, sans doute, mais qui n'étaient ni plus ni moins qu'une révolution! Quelle différence aujourd'hui! L'ennemi est aux portes de Paris. Jamais dictature, dictature militaire, n'aura été plus légitime!

NAPOLÉON, *doucement.*

En Brumaire, mon cher Lucien, nous n'avions pour nous que le *jus populi suprema lex* et pourtant, quand nous avons demandé un bill d'indemnité, une immense acclamation nous a répondu. Aujourd'hui, j'ai tous les droits possibles contre une Chambre en insurrection, mais ma conscience me défend d'en user. En Brumaire, j'ai dû tirer l'épée pour le bien de la France. Pour le bien de la France, je dois aujourd'hui jeter cette épée loin de moi. J'avais compté sur le patriotisme, sur le bon sens des Chambres. J'aurais pu tout avec elles. Sans elles, je pourrais beaucoup pour moi, mais je ne pourrais rien pour sauver la patrie. Je voulais tout tenter pour la France, je ne veux rien tenter pour moi. Je sais bien que, si je voulais déchaîner le lion populaire, cette nuit, tous les traîtres et tous les factieux auraient cessé d'exister. Mais la vie d'un homme ne vaut pas ce prix là. (*Avec amertume*) Les royalistes m'ont appelé le Néron Corse! (*Éclatant*) Le Néron Corse ne veut pas être un roi de la Jacquerie. Le Néron Corse n'est pas revenu de l'Ile d'Elbe pour que Paris soit inondé de sang.

(*On frappe à la porte.*)

SCÈNE V

LES MÊMES, MARCHAND

MARCHAND

Sire, monsieur le général Beker demande à être reçu par Votre Majesté. Il y a aussi Son Excellence le duc de Bassano, M. le général de Flahaut, M. le comte Lavallette qui arrivent de Paris... et M. le comte Monge qui dit avoir été mandé par Votre Majesté.

NAPOLÉON

Faites entrer le comte Monge. Dites aux autres d'attendre.

(*Marchand et Lucien sortent.*)

SCÈNE VI

NAPOLÉON, MONGE vieux et cassé.

MONGE

Ah! Sire, je n'ai plus la force de supporter la vie... Il me faut fuir ceux qui me disent : « Vous ne souffrirez pas personnellement. » Comme si l'on pouvait penser à soi, au milieu de telles catastrophes!

NAPOLÉON, *tendant la main à Monge.*

Je reconnais votre grand cœur, mon cher Monge. Si je n'avais eu auprès de moi que des hommes de votre caractère, la France ne serait pas à la merci de l'étranger. J'étais rentré à Paris pour imprimer un suprême élan à le nation. Je comptais sur les Chambres, sur tous les pouvoirs publics. Je n'ai trouvé que découragement, faiblesse, défection, trahison. Cette misérable Chambre m'a renversé pour une bataille perdue! Si j'avais été l'homme du choix des Anglais comme je l'étais du choix des Français, j'aurai pu perdre dix bataillons de Mont-Saint-Jean, sans perdre une seule voix dans le Parlement.

MONGE

Sire, la France vous reste fidèle, la France du peuple et de l'armée.

NAPOLÉON

Je le sais, mais je ne suis plus rien. Je suis lié par l'abdica-

tion qu'ils m'ont arrachée. Ces niais! ils s'imaginent que les Alliés n'en veulent qu'à moi. Ce n'est pas à moi que les alliés font la guerre, c'est à la révolution. Il n'ont jamais vu en moi que le représentant, l'homme de la révolution. Je ne suis que le prétexte de la guerre : c'est la France qui en est l'objet... Les députés disent que c'est la nécessité politique qui les a contraints à me déposer. Non ! C'est la peur... Mais je me laisse aller à penser tout haut. Ce n'est pas pour récriminer sur le passé que je vous ai prié de venir me voir, mon cher Monge, vous n'êtes pas un confident de tragédie... Vous voyez ce livre?

MONGE, *regardant un livre ouvert sur la table et lisant.*

« Voyage aux contrées équinoxiales du Nouveau Continent. » Le livre d'Alexandre de Humboldt.

NAPOLÉON, *avec une ironie amère.*

C'est un livre particulièrement intéressant pour un homme qui va aller vivre en Amérique! (*Sérieux*) J'ai réfléchi. Le désœuvrement serait pour moi la pire des tortures. Désormais sans armée et sans empire, je ne vois que les sciences qui puissent s'imposer fortement à mon âme... Mais apprendre ce que les autres ont fait ne saurait me suffire. Je veux me créer une nouvelle carrière, laisser des travaux, des découvertes dignes de moi. Il me faut d'abord un compagnon qui me mette rapidement au courant de l'état actuel des sciences. Ensuite, nous parcourrons ensemble les deux Amériques, depuis le Canada jusqu'au Cap Horn et, dans cet immense voyage, nous étudierons tous les grands phénomènes de la physique du globe.

MONGE, *interrompant avec émotion Napoléon et s'inclinant presque à genoux.*

Sire, je vous ai vu sur le trône et à la tête de vos armées; jamais vous ne m'avez paru si grand, si digne d'admiration, qu'en ce moment où, terrassé par le sort, vous vous relevez pour une vie nouvelle. Sire, votre collaborateur est tout trouvé : c'est moi qui vous accompagnerai.

NAPOLÉON, *relevant Monge et l'embrassant.*

Je vous remercie du fond du cœur, mon cher Monge, mais vous n'avez plus l'âge des voyages lointains. Ce qu'il me faut, c'est un jeune homme.

UOFM

MONGE, *réfléchissant.*

Oui, un nom me vient à l'esprit. Oui, c'est cela. J'ai à l'Institut un très jeune confrère, qui sera heureux, j'en suis suis sûr, d'accompagner Votre Majesté.

NAPOLÉON

Qui?

MONGE

François Arago.

NAPOLÉON

Un grand savant et un bon Français. Partez vite. Ah! entendez-vous avec mon Grand-Maréchal. Qu'il vous ouvre un crédit illimité pour l'achat d'instruments de physique et d'astronomie.

(*Tandis que Monge sort, Marchand introduit par la même porte Beker, puis Lucien, Bassano, Rovigo, et Flahaut.*)

SCÈNE VII

NAPOLÉON, BEKER, LUCIEN, BASSANO, ROVIGO, FLAHAUT

BEKER

Sire, je viens de recevoir un nouvel arrêté de la Commission de gouvernement qui annule l'arrêt prohibitif concernant les sauf-conduits. Les frégates la *Saale* et la *Méduse* mettront à la voile dès que Votre Majesté sera embarquée en rade de Rochefort.

NAPOLÉON

C'est bien. J'ai fait tout ce que la Commission a voulu. Les difficultés qu'elle a soulevées pour me donner la libre disposition des frégates m'ont retardé jusqu'à ce jour. Maintenant, je suis prêt à partir. Faites tout préparer, d'accord avec le Grand Maréchal.

(*Beker s'incline et sort.*)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, moins BEKER

LAVALLETTE

Il est heureux que la Commission de Gouvernement ait

enfin pris cette détermination, car d'après mes nouvelles, Blücher a envoyé cette nuit un parti de cavalerie sur la Malmaison; Votre Majesté n'y est plus en sûreté.

NAPOLÉON

Ah! en effet, les Alliés doivent avoir des prétentions sur ma personne. Il me tarde d'échapper à une pareille catastrophe, dont l'odieux retomberait sur la France. Mais l'ennemi est-il donc si près de Paris? (*On entend le bruit du canon*) Vous avez raison? Voici le canon. (*Écoutant*) C'est dans la direction de Saint-Denis. Déjà à Saint-Denis! Si l'on avait su manœuvrer, l'ennemi devrait être contenu encore sur la rive droite de l'Aisne et sur la rive gauche de l'Oise. Soult! Grouchy! Mais Davout lui-même a donc perdu la tête? Les passages de l'Oise non défendus!

LAVALETTE

Sire, je ne sais si ces dispositions ont été prises ou non. Je ne suis pas dans le secret du ministre de la Guerre, mais je suis renseigné par les courriers de la poste sur la marche des armées. Avant-hier et hier, il y a eu de nombreux combats à Compiègne, Senlis, Soissons, Villers-Cotterets, Nanteuil, Dammartin, entre les différents corps de l'armée du Nord et l'armée de Blücher. Je précise : de l'armée de Blücher, car dans toutes ces rencontres, on n'a pas vu un seul corps anglais. Vivement poussés dans leur retraite, les débris de notre armée ont été contraints de se fractionner et de prendre diverses directions pour gagner Paris.

(A ce moment, on entend au loin des cris de « Vive l'Empereur ».)

NAPOLÉON

Quels sont ces cris? Voyez donc, Gourgaud.

(Gourgaud sort.)

SCÈNE IX

LES MÊMES, moins GOURGAUD

NAPOLÉON, *à Lavalette.*

Mais aujourd'hui, quelles sont les positions?

UofM

LAVALETTE

Les avant-gardes prussiennes occupent Pierrefitte, Gonesse, Le Bourget; les masses s'avancent en deux colonnes par les routes de Senlis et de Soissons.

NAPOLÉON

Et l'armée française?

LAVALETTE

Les débris de la garde à pied et à cheval sont rentrés cette nuit. Ils occupent Villiers et Saint-Ouen. Les corps d'Erlon et Reille se sont établis entre Montmartre et Belleville; Vandamme qui, pour échapper à l'ennemi, a dû faire un long détour par La Ferté-Milon et Lagny avec les 3e et 4e corps et toute la cavalerie, aura ce soir toutes ses troupes concentrées autour de Vincennes.

NAPOLÉON

A combien estimez-vous, approximativement, ce qui est rentré ou va rentrer à Paris?

LAVALETTE

A cinquante ou soixante mille hommes au maximum.

NAPOLÉON

Et la garnison de Paris, proprement dite, les dépôts, l'artillerie, les tirailleurs fédérés, les grenadiers et chasseurs de la garde nationale?

FLAHAUT, *sortant un papier de sa poche et le présentant à Napoléon.*

Sire, voici une copie de la situation générale, communiquée cette nuit au Conseil de défense; je la tiens du général Vallée. Les emplacements y sont indiqués.

(Napoléon prend la pièce et la lit attentivement. A ce moment rentre Gourgaud.)

SCÈNE X

LES MÊMES, GOURGAUD

GOURGAUD

Sire, ces cris étaient des « Vive l'Empereur! » C'est un détachement du 37e de ligne, qui se rend à Saint-Germain

avec des sapeurs du génie pour couper le pont du Pecq. Les soldats ont appris la présence de Votre Majesté à la Malmaison et, en passant, ils ont voulu lui faire entendre leurs acclamations.

NAPOLÉON, *à Lavalette.*

Vous êtes certain qu'il n'y avait pas de troupes anglaises parmi les troupes engagées hier et avant-hier?

LAVALETTE

J'en suis certain. Tous les rapports concordent.

NAPOLÉON

C'est que c'est important, cela. (*Il va à sa table, regarde la carte, y change de place les épingles à grosses têtes rouges et bleues, médite un instant, puis se relève, les yeux brillants*). Non, la France ne peut être soumise par une poignée de Prussiens. (*Il se dirige vers la petite porte du fond et disparaît.*)

SCÈNE XI

LES MÊMES, moins NAPOLÉON

LAVALETTE

Que va-t-il faire?

BASSANO

Sait-on jamais avec l'Empereur? Depuis huit jours il a passé sans cesse de l'énergie au découragement. Un moment, je croyais qu'il allait agir; l'instant d'après, il retombait dans sa torpeur.

LUCIEN

Avec tout cela il n'a rien fait. Il est vrai que, sauf chez vous, mon cher duc, ce n'est pas chez ses ministres qu'il a trouvé des encouragements.

BASSANO

Ah! s'il avait écouté vos avis!

ROVIGO

Je n'assistais pas aux conseils de l'Élysée. Il paraît que Cambacérès et Carnot opinaient pour la résistance.

LUCIEN

Oui et non. Ils ont trop le scrupule de la légalité.

FLAHAUT

C'est la soudaine volte-face du maréchal Davout qui lui a cassé bras et jambes.

LAVALETTE

C'est vrai. Mais il est trop tard, tout est bien fini pour l'Empereur. Et maintenant, il n'a plus qu'à partir au plus vite pour aller s'embarquer à Rochefort.

LUCIEN

Quoi, mon cher comte, vous, un si fidèle serviteur de l'Empereur, un ami si dévoué parler ainsi? Je crois entendre Caulaincourt, ce perpétuel larmoyeur!

BASSANO

Avez-vous remarqué la physionomie de l'Empereur quand il a relevé la tête de dessus ses cartes. Ses yeux brillaient, il paraissait rajeuni, transfiguré. Ce n'était plus le triste captif de la Malmaison, il était redevenu l'Empereur.

SCÈNE XII

LES MÊMES, NAPOLÉON

NAPOLÉON, *rentre brusquement par la porte du fond. Il est en grand uniforme, botté, l'épée au côté, le chapeau sous le bras.*

Gourgaud, priez le général Beker de venir tout de suite.

(*Gourgaud sort, tandis que Napoléon va vers la table et se penche de nouveau sur les cartes. Silence. Puis Beker entre et peut mal réprimer un mouvement de surprise en voyant l'Empereur en uniforme.*)

SCÈNE XIII

LES MÊMES, BEKER

NAPOLÉON

Vous me paraissez surpris, général Beker, de me voir en uniforme. C'est que je renonce temporairement à mes projets de départ... Général Beker, la situation de la France, les vœux des patriotes, les cris des soldats, réclament ma présence pour sauver la patrie. Je vous charge d'aller dire à la Commission de Gouvernement que je demande le commandement, non

comme empereur, mais comme un général dont le nom et la réputation peuvent encore exercer une influence sur le sort de la nation. Je promets, foi de soldat, de citoyen et de Français, de partir pour l'Amérique, afin d'y accomplir ma destinée, le jour même où j'aurai repoussé l'ennemi.

BEKER

Votre Majesté ne croit-elle pas qu'un pareil message serait mieux rempli par un officier de la Maison impériale, que par moi, qui suis membre de la Chambre des Représentants et Commissaire du Gouvernement?

NAPOLÉON

Non! général. C'est précisément à cause de votre mandat de représentant du peuple et de votre titre de Commissaire du Gouvernement que je vous prie de remplir cette mission à l'instant. Vous serez garant de ma parole. Partez! J'ai confiance en votre loyauté. Vous me rendrez service.

BEKER

Sire, je suis fier de ce témoignage d'une confiance aussi haute. Puisque mon dévouement peut encore être utile à Votre Majesté, je n'hésite pas à obéir à vos désirs. Vos paroles ont ranimé dans mon cœur de soldat la fierté et l'espérance. Soyez assuré que je ferai tout au monde pour que ma mission ait le succès désiré par Votre Majesté.

(Beker sort.)

SCÈNE XIV

LES MÊMES, moins BEKER

LUCIEN

Enfin! Sire, je vous reconnais?

NAPOLÉON

Tentateur! Ne croyez pas que je suive vos conseils. Je ne pense plus au trône. Je veux seulement, comme je viens de le dire, mettre une dernière fois mon épée au service de la nation. L'ennemi battu, fidèle à mon serment, j'irai m'embarquer pour l'Amérique, afin d'y accomplir ma destinée.

LUCIEN

Vous croyez à une victoire sous Paris?

NAPOLÉON

J'en suis sûr. A la guerre, la plus petite faute se paie, et Blücher en a commis une grosse en devançant Wellington de deux marches avec une armée que les pertes et les détachements laissés sur les derrières pour masquer les places et garder les lignes de communication ont dû réduire à soixante mille hommes. Il s'est mis à ma merci. Ce soir, je rentrerai à Paris, je verrai les troupes, je donnerai mes ordres. Demain, j'aurai exterminé l'armée prussienne entre Gonesse et la boucle de la Seine.

LAVALETTE

Après?

NAPOLÉON

Après? J'aurai vengé Waterloo, ce sera déjà quelque chose.

LAVALETTE

Certainement, Sire, mais nous n'avons pas à faire qu'aux Prussiens. Il restera les Anglais, les Autrichiens, les Russes.

NAPOLÉON

Après la destruction de l'armée prussienne Wellington attendra prudemment derrière l'Oise l'entrée en ligne des armées autrichienne et russe. Les Autrichiens ne peuvent arriver dans le rayon de Paris que du dix au douze juillet, les Russes, le quinze. D'ici-là, nous saurons employer le temps. J'ai pris depuis deux mois toutes les mesures militaires dans l'hypothèse de premières batailles perdues. Les places fortes du Nord et de l'Est sont bien armées et approvisionnées, pourvues de bonnes garnisons, commandées par des chefs énergiques. Elles peuvent arrêter trois mois et davantage les efforts de l'ennemi. Le corps de Brune s'appuie sur Toulon; les corps de Suchet et de Lecourbe vont se replier pour manœuvrer autour de Lyon, qui se trouve en bon état de défense. D'après mes ordres, Paris a été couvert sur la rive droite par une ligne de bastions et de courtines et par de fortes redoutes. On commence seulement les ouvrages de la rive gauche mais dix jours suffiront pour les achever. Paris aura ainsi sur tout son périmètre un rempart infranchissable. Il y a quatre cents pièces de position, vingt mille hommes de la

ligne, dix-huit mille tirailleurs fédérés, tous anciens soldats; trente-six mille gardes nationaux. Je porterai cette garnison à plus de cent mille hommes, en appelant à Paris quarante mille gardes-nationaux mobilisés et militaires retraités. Mon armée d'opération, aujourd'hui de soixante mille hommes, sera renforcée avant quinze jours par les vingt mille hommes de l'armée de la Vendée, les vingt-deux mille hommes de l'armée du Rhin et quarante mille hommes des dépôts de Rouen, de Troyes, de Dijon, d'Orléans, de Bourges et de Poitiers. Avec ces cent quarante mille soldats, je manœuvrerai entre l'Oise, la Seine et la Marne; je referai ma campagne de 1814 mais avec cinquante mille combattants de plus et Paris bien fortifié pour point d'appui. Les vides seront facilement comblés. Il y a encore dans les dépôts, ou en route pour rejoindre, deux cent mille conscrits de 1815 et gardes-nationaux mobilisés. Les dépôts épuisés seront remplis avant un mois par les cent mille hommes formant le complément de la levée de 1815 et de la levée des gardes-nationaux mobilisés. Et l'on pourra encore faire de nouveaux appels. La France contient plus d'éléments militaires qu'aucun peuple du monde!... Et on veut capituler!

(Il s'assied dans un fauteuil.)

LAVALETTE

Sire, pardonnez à votre ancien aide de camp d'Égypte d'avoir douté, non de vous, mais des ressources du pays. Vos paroles ont fait la lumière en moi. Avec vous, la France peut encore résister.

LUCIEN

Ce n'est pas de la France que je doute, c'est du Gouvernement. Pouvez-vous croire, Sire, que Fouché et ses complices seront assez simples pour vous rendre le commandement? Mais une victoire sur l'étranger serait le renversement de toutes leurs combinaisons! Si vous êtes vraiment résolu à reparaître à la tête des troupes, rendez-vous sur-le-champ à Paris. N'attendez rien du Gouvernement, prévenez sa décision par votre rapidité d'agir, déjouez ses plans, allez à Paris.

FLAHAUT

C'est le bon parti.

GOURGAUD

Sire, voulez-vous que je commande le peloton de dragons qui suffira à faire votre escorte?

NAPOLÉON, *se remettant debout.*

En vérité, vous oubliez à qui vous parlez! Suis-je Napoléon ou un simple chef de partisans? J'ai dit au général Beker que j'attendrais ici la réponse de la Commission. Je ne veux pas enfreindre mon engagement, même pour le salut de la patrie. J'entends qu'il ne soit plus question de cela. (*Il prend sur la table le livre de Humboldt, s'assied, jette un coup d'œil sur le livre, puis le laisse retomber sur ses genoux. Se parlant à lui-même.*) Ce Fouché! j'aurais dû le faire pendre il y a longtemps!... Et la Chambre! Quelle faute de ne l'avoir pas prorogée quand je suis parti pour l'armée!... La Fayette!... Fouché!... (*Il s'assoupit et le livre qu'il tenait sur ses genoux tombe sur le plancher. Gourgaud ramasse le livre et le place sur la table.*)

GOURGAUD, *à voix basse.*

Voyez!... il s'endort; il n'a plus que des velléités d'agir.

FLAHAUT, *même jeu.*

Il dort! Qu'est-ce que cela prouve? C'est pour prendre de nouvelles forces. C'est un de ses dons : il a dormi pendant la bataille d'Iéna; il a dormi à Wagram.

LUCIEN

Dans la circonstance, il se réveillera toujours assez tôt. J'augure mal de la réponse du Gouvernement.

(*Silence. On entend un bruit de chevaux. Gourgaud s'élance à la porte. Napoléon s'éveille et passe sans transition du sommeil à la vie. Il se lève.*)

SCÈNE XV

LES MÊMES, BEKER

BEKER

Sire, c'est le cœur navré que je viens annoncer à Votre Majesté que je n'ai pas réussi dans ma mission.

NAPOLÉON, *réprimant un mouvement de surprise et très calme.*

Ah!

BEKER

La Commission de Gouvernement tenait séance aux Tuileries. Elle a d'abord accueilli, je ne puis le cacher, la proposition de Votre Majesté avec surprise, presque avec dépit. On vous croyait déjà sur la route de Rochefort. Le duc d'Otrante m'a reproché d'un ton irrité de m'être chargé de cette mission, quand mon devoir était de presser le départ de Votre Majesté. « Répondez à l'Empereur, — m'a-t-il dit — que ses offres ne sauraient être acceptées, car ce serait compromettre les négociations entamées. Il ne nous est permis de rien changer à nos dispositions. L'Empereur doit partir immédiatement pour Rochefort ».

NAPOLÉON

Et les autres : Caulaincourt, Carnot, qu'ont-il dit?

BEKER

Pas un mot. A mon profond étonnement, le Président de la Commission m'a signifié sa décision sans consulter ses collègues, sans même leur demander un signe d'acquiescement. Le visage bouleversé du duc de Vicence et du général Carnot décelait le combat qui se livrait en eux, mais ils n'ont pas prononcé une parole. Le général Carnot, n'en pouvant plus, s'est levé brusquement et a marché à grands pas au fond du salon jusqu'à mon départ. Mais il s'est tu comme les autres. Ils semblaient tous dominés par le duc d'Otrante.

NAPOLÉON

Vous leur avez bien rappelé mes paroles et mon serment?

BEKER

Textuellement, Sire.

NAPOLÉON

Alors, je n'ai plus qu'à partir. Donnez des ordres pour la voiture. Quand ils seront exécutés, vous me ferez prévenir... Ces gens-là ne connaissent pas l'état des esprits. Ils disent qu'ils me livrent pour sauver la France. Demain, en livrant la France, ils prouveront qu'ils n'ont voulu sauver qu'eux-mêmes.

(*Beker suivi de Gourgaud sort. Napoléon se dirige vers la porte qui conduit à sa chambre. Gourgaud rentre alors en scène précipitamment.*)

SCÈNE XVI

LES MÊMES, moins BEKER

GOURGAUD, *revenant.*

Sire, les officiers et sous-officiers du détachement de la vieille garde, ayant appris le prochain départ de Votre Majesté sollicitent l'honneur de lui faire leurs adieux.

NAPOLÉON, *avec impatience.*

Ah! Je ne voulais plus voir personne! Mais dites-leur d'entrer.

SCÈNE XVII

LES MÊMES, CINQ OFFICIERS ET TROIS SOUS-OFFICIERS DE LA GARDE

2e CAPITAINE, *à voix basse.*

Je te répète que c'est à toi de parler. Tu es mon ancien.

1er CAPITAINE, *même jeu.*

Mais, je ne sais que dire, je suis si ému!... (*Il balbutie, d'une voix hachée de sanglots.*) Sire... nous voyons bien que nous n'aurons pas le bonheur de mourir à votre service...

NAPOLÉON

Voilà le cœur de la France. (*Il embrasse le capitaine, se recueille un instant, puis reprend*) Soldats de ma vieille garde, ne pensez plus qu'à la France! Je suivrai vos pas, bien qu'absent. Vous et moi, nous avons été calomniés : des hommes, indignes d'apprécier nos travaux, ont vu dans les marques d'attachement que vous m'avez données un zèle dont j'étais seul l'objet. Que vos victoires futures leur apprennent que c'était la patrie, par dessus tout, que vous serviez en m'obéissant... Sauvez l'honneur des Français! Napoléon vous reconnaîtra aux coups que vous allez porter.

UN VIEUX SERGENT, *chevronné et décoré, à moustache blanche, à un camarade, à voix basse.*

Il nous la fout belle! Puisqu'il n'y a plus d'Empereur, il n'y a plus d'armée!

HENRY HOUSSAYE

MES SOUVENIRS[1]

— 1830-1914 —

II

Après la paix de Francfort, il y eut une courte période transitoire pendant laquelle nous pouvions continuer à desservir les anciens clients de la maison, qui se trouvaient surtout à Paris, à Rouen et à Villefranche. Mais nous dûmes modifier beaucoup notre fabrication en vue du marché allemand qui voulait surtout du bon marché. Pour y arriver, nous dûmes dépenser plusieurs millions en bâtiments et en machines. Nous appliquâmes le conseil de M. Hartmann Liebach, de chercher avant tout à faire mieux que les concurrents allemands sans nous inquiéter de la dépense, et, grâce au respect de ce précieux principe, nous pûmes rapidement conquérir un grand marché en Allemagne.

La fabrique Hæffely étant hors de la ville et loin du chemin de fer, il fallait faire des transports considérables par chevaux, aussi bien pour le charbon des chaudières, les drogues, les tissus écrus arrivant chez nous, que pour les tissus teints ou imprimés allant chez nos clients. On employait constamment vingt chevaux, quelquefois trente.

J'allai un jour voir M. Cœrmann, ingénieur en chef du

1. Voir la *Revue* du 1er février.

chemin de fer, qui avait été racheté à la Compagnie de l'Est par l'État prussien, et je lui rappelai qu'avant la guerre la Compagnie de l'Est avait projeté de construire autour de Mulhouse une ligne de ceinture qui aurait desservi les établissements de la banlieue. Il me dit : « Nous savons cela ; nous apprécions l'intérêt qu'il y aurait à construire cette ligne qui augmenterait nos transports et qui rendrait service à beaucoup d'établissements ; mais nous sommes arrêtés par la crainte d'avoir à payer trop cher pour les terrains nécessaires. Le jury d'expropriation, composé d'Alsaciens, chercherait bien certainement à favoriser les indigènes et l'on nous demanderait des prix ruineux. » Je lui répondis : « Et si je vous donnais gratuitement les terrains nécessaires, que feriez-vous ? » Il me répondit : « Certainement, nous construirions la ligne. »

Nous échangeâmes des lettres, Berlin accepta et, de mon côté, je parvins à acheter tous les terrains à des prix raisonnables. Nous obtînmes sur cette ligne de ceinture, qui passait à côté de nous, une gare et deux trains par jour. Tous les autres riverains nous aidèrent à payer les terrains, de sorte que l'avantage que nous retirâmes fut très supérieur à nos dépenses.

En dehors des affaires, je m'occupai aussi du Cercle mulhousien, qui, après avoir servi d'ambulance pendant la guerre, fut ouvert en 1872 et compta rapidement un grand nombre de membres. On ne payait que six francs par an et on avait pour cela des locaux chauffés et éclairés sans être obligé, comme dans un café, de consommer et, en outre, des journaux et toute une bibliothèque populaire. Au moment de Noël, nous invitions soixante-dix à quatre-vingts vieillards indigents de plus de soixante-dix ans à un banquet, avec concert et divertissements. Des demoiselles de la ville servaient.

Un jour je passais dans les rangs des dîneurs, lorsque l'un d'eux m'arrêta et me dit : « Monsieur, je ne sais pas ce qui se passe au Paradis, mais, certainement, ce n'est pas plus beau qu'ici. » Une autre fois, quand le dîner était à moitié servi, je vis arriver un retardataire, et je lui dis : « Vous êtes bien en retard, mon ami ? » Il me répondit : « Excusez-moi, Monsieur, mais, avant de venir ici, j'ai dû conduire ma femme au cimetière. »

Quand on pense que ce malheureux n'avait, toute l'année,

qu'un seul plaisir, on comprendra que malgré son deuil il n'ait pu y renoncer.

Je crois devoir parler aussi de deux affaires dont j'ai eu à m'occuper pour la Société industrielle de Mulhouse.

Il y a à Mulhouse, depuis longtemps, une école de chimie, qui forme des chimistes pour l'industrie des toiles peintes; elle avait conquis une grande réputation; mais ses locaux, situés dans une partie de l'école professionnelle, étaient très insuffisants. Mes collègues de la Société industrielle me prièrent d'étudier les plans d'une nouvelle école conforme aux progrès modernes. Je partis pour l'Allemagne, la Suisse et Paris, afin de voir ce qui avait été construit de mieux, et je chargeai M. Sauvestre, l'architecte parisien qui a plus tard dessiné la tour Eiffel, de dresser les plans d'une école réunissant tous les avantages de celles que j'avais visitées. En rentrant à Mulhouse, je soumis mon projet au Conseil d'administration de la Société industrielle et il fut adopté, à condition que je trouverais l'argent nécessaire. Ma maison souscrivit une somme importante, d'autres industriels suivirent; on obtint un terrain de la ville et l'on bâtit l'école actuelle, si remarquablement dirigée par M. Nœlting.

Un autre jour, lorsque pour la première fois on parla du téléphone inventé par l'Américain Graham Bell, je reçus d'un ami d'Amérique un appareil complet et je pensai intéresser mes concitoyens en faisant dans la salle de la Bourse une conférence sur ce sujet. J'avais placé des fils allant dans l'appartement de M. Jean Dollfus où j'avais installé plusieurs musiciens. Le public put s'entretenir avec eux, leur demander de jouer certains morceaux, écouter leurs discours ou leur musique. Ce fut un grand succès.

Quelques mois plus tard, on apprit qu'il se créait en Amérique de nombreuses sociétés pour exploiter cette invention, et qu'en Angleterre et à Paris plusieurs sociétés privées s'étaient fondées dans le même but. Les industriels de la banlieue de Mulhouse trouvèrent qu'ils auraient un grand avantage à pouvoir communiquer à tout instant avec leurs correspondants de la ville, et ils me prièrent de prendre l'initiative de la création d'une semblable société.

Il fallait, avant tout, avoir l'autorisation de poser les lignes; j'écrivis à Berlin, au ministre des Postes, qui était un homme d'une haute intelligence et de beaucoup d'initiative. Dans cette lettre, je disais qu'une société était prête à construire et à exploiter un réseau téléphonique dans la banlieue de Mulhouse et qu'elle désirait être autorisée. J'ajoutai, toutefois, dans un post-scriptum, que si le ministre préférait faire cette entreprise au nom de l'État, nous lui apporterions tout notre concours et renoncerions à faire l'entreprise nous-mêmes.

Deux jours après l'envoi de cette lettre, il arriva une dépêche disant : « Le conseiller privé X... arrivera à Mulhouse demain matin à neuf heures. » Je me rendis à la gare et vis descendre du train un haut fonctionnaire qui me dit : « On était à Berlin, au ministère des Postes, divisé en deux camps. Les uns étaient partisans du monopole, les autres préféraient les concessions à des sociétés privées. Le ministre hésitait; mais lorsqu'il lut votre post-scriptum, il nous dit : « Sans arrêter un principe général, nous allons faire cette affaire de Mulhouse à titre d'essai et, si cela va bien, nous conserverons le monopole dans tout le pays. J'ai reçu l'ordre de commencer les travaux aussitôt qu'il y aura cent abonnés inscrits. » Je lui répondis que nous ne demandions pas mieux que de ne pas avoir à nous occuper de la construction, et que le soir même je lui donnerais ma réponse. Je me mis en campagne avec plusieurs collègues de la Société industrielle, et, avant la fin de la journée, j'apportai au conseiller de Berlin une liste de cent abonnés.

On se mit tout de suite au travail; on eut quelque peine à obtenir des propriétaires la pose des supports sur les toits; on rencontra quelques autres difficultés; mais on les surmonta toutes, et le réseau de Mulhouse et environs fut mis en service avant tout autre en Allemagne.

Notre usine de Pfastatt avait le n° 1.

*
* *

Je crois devoir consacrer quelques pages à mon action politique, parce que je suis le dernier survivant des protestataires de la première heure.

Le jour même où arriva à Mulhouse la dépêche annonçant les principales conditions du traité de Francfort, je rencontrai deux de mes amis, Nicolas Kœchlin fils et Émile Delmas, et nous nous demandâmes quel était notre devoir. Nous reconnûmes que nous ne pouvions pas, comme les Espagnols, organiser des guérillas ou faire assassiner les officiers et les fonctionnaires. Mais nous pensâmes qu'il était nécessaire de fonder une société secrète chargée d'éclairer l'opinion et de trouver les fonds nécessaires pour la propagande. Nous réunîmes une vingtaine d'amis : les deux Alfred Kœchlin, le notaire Dujardin, Grosjean, dernier préfet du Haut-Rhin, etc., et nous rédigeâmes un pamphlet appelé : *La ligue d'Alsace*. Nous le fîmes imprimer à Bâle, et les dames de nos familles allaient le chercher et le cachaient sous leurs robes. A l'arrivée à Mulhouse, des femmes du peuple se chargeaient de glisser les numéros sous les portes.

Malgré les recherches de la police personne ne fut arrêté.

Au moment de l'option, presque tous nos amis optèrent parce qu'ils avaient des fils, et allèrent habiter la France. Comme j'étais né hors de l'Alsace, mon option ne fut pas acceptée. D'ailleurs, comme je n'avais pas de fils, je n'avais pas de raison pour partir. Je restai donc et je fus considéré par les autorités comme un Alsacien ; j'eus, par conséquent, le droit de vote, et celui de recevoir un mandat politique. Je parvins à m'adjoindre des collègues parmi ceux qui croyaient de leur devoir de supporter la nationalité allemande.

Lorsque la première élection au Reichstag eut lieu, on était, dans tout le pays annexé, porté pour l'abstention. Nous fîmes campagne pour qu'on votât et, suivant les conseils de Gambetta, nous mîmes en avant les prêtres catholiques qui, ayant l'habitude de prêcher en allemand, pourraient facilement prendre la parole au Reichstag. Nous allâmes à Colmar, à Strasbourg, à Metz, et réussîmes à convaincre les partisans de l'abstention.

A Metz, comme on n'avait pas de candidat, nous proposâmes de faire offrir par un juif la candidature à l'évêque, Mgr. Dupont des Loges. Cela fut accepté, et ce fut M. Edmond Goudchaux qui obtint le consentement de l'évêque.

A Mulhouse, ce fut d'abord mon associé Hæffely, puis,

après sa mort, M. Jean Dollfus, qui furent nommés députés au Reichstag, avec des majorités énormes et sans avoir à faire la moindre campagne électorale.

J'eus aussi plus tard à m'occuper d'autres circonscriptions. Ainsi j'avais appris que le député d'Erstein-Benfeld, M. Zorn de Bulach, s'était rallié à l'Allemagne. Il était soumis à la réélection et n'avait pas de concurrent. J'écrivis à un ami de Strasbourg, Emmanuel Schmutz, le priant de trouver un candidat protestataire, et je m'engageai à payer les frais de l'élection. Il trouva M. le docteur Sieffermann, de Benfeld, qui fut nommé à une grande majorité, et les frais ne dépassèrent pas mille francs. Une autre fois, un avocat de Strasbourg avait été nommé à Schlestadt comme protestataire en battant un avocat allemand de Colmar. L'autorité agit sur l'élu pour l'intimider, et l'on fit si bien qu'il refusa son mandat et qu'un second tour de scrutin fut décidé, avec un délai extrêmement court.

Je vis dans les journaux que le candidat allemand passerait sans concurrent. C'était un samedi. Par télégraphe, je demandai à mon ami Charles Blech, de Sainte-Marie-aux-Mines, de se trouver le lendemain matin à Schlestadt, à l'arrivée du train de Mulhouse. Je l'y rencontrai et lui exposai la nécessité de trouver un candidat protestataire. Nous allâmes ensemble voir M. Spiess, que Blech connaissait, et qui nous dit : « Mais certainement, il nous faut un candidat, et si M. Irénée Lang accepte, il sera nommé. » Nous prîmes une voiture et allâmes tous trois chez M. Lang. On nous dit qu'il était à la chasse sur la route du Rhin, mais sans pouvoir nous dire où. Nous partons immédiatement et finissons par entendre des coups de fusil sur la gauche. Alors nous descendons de voiture et nous nous dirigeons vers un bois où nous tombons sur une ligne de chasseurs. M. Spiess leur expose nos idées et tous se joignent à nous pour obtenir l'assentiment de M. Lang. Aussitôt son consentement acquis, nous rentrâmes à Schlestadt, où nous rédigeâmes une profession de foi. Puis l'imprimeur se mit à la recherche d'ouvriers. Tout fut prêt pour le lendemain matin lundi. Des femmes dévouées allèrent dans les villages distribuer les affiches et le jeudi M. Lang fut nommé avec une immense majorité.

*
* *

J'arrive maintenant au moment le plus grave et le plus pénible de ma vie entière, celui qui m'obligea à recommencer une nouvelle carrière.

Dans les derniers jours de janvier 1887, pendant la période électorale pour les élections au Reichstag, je reçus de M. Winterer, curé de Mulhouse et député d'Altkirch-Thann, un mot me priant d'aller le voir. Je fus très étonné, car je le croyais à Berlin où le Reichstag siégeait encore. Néanmoins, j'allai chez lui, et il me dit : « Nous étions, hier, réunis à Berlin, mes collègues Guerber, Simonis et moi, lorsque nous vîmes entrer chez nous M. Windhorst, ancien premier ministre du roi de Hanovre et président du Centre au Reichstag. Il nous dit : « Je crois de mon devoir de vous prévenir que Bismarck veut à tout prix une nouvelle guerre contre la France. Il a fait un plan pour faire croire à l'opinion allemande que le ministre français de la Guerre, le général Boulanger, prépare une agression contre l'Allemagne, et a, dans ce but, couvert de baraquements les cimes des Vosges. Bismarck ne veut pas attendre l'agression française et, un de ces jours, l'armée allemande passera la frontière. »

Windhorst demandait à ces messieurs de prévenir à Paris. Nos députés considérèrent que leur devoir était de faire ce que Windhorst souhaitait; c'est alors que M. Winterer quitta Berlin pour aller en Alsace, et me demander de porter la nouvelle à Paris.

Jamais dans le cours de ma vie, je n'ai eu une aussi grosse résolution à prendre. Cependant je n'hésitai pas et partis par le premier train. Arrivé là-bas, les amis que je consultai m'engagèrent à communiquer ma nouvelle à trois membres influents du Parlement représentant les différents groupes, la gauche, le centre et la droite. Ces messieurs s'entendirent; une interpellation immédiate aboutit à la chute du ministère Goblet et, par conséquent au départ du général Boulanger[1].

1. Ce n'était pas la première fois que Bismarck avait projeté une agression non justifiée contre la France.

En janvier 1875 je chassais avec mes amis Hofer-Grosjean et Braun dans

Peu de jours après eurent lieu les élections au Reichstag, où j'étais candidat au siège de Mulhouse, par suite du refus de M. Jean Dollfus d'accepter un nouveau mandat. L'autorité fit les plus grands efforts pour me faire échouer. Elle réussit à m'opposer trois candidats : M. Jean Mieg-Kœchlin, maire de Mulhouse, que j'aimais et estimais beaucoup comme homme privé, puis un ouvrier socialiste et un autre ouvrier non socialiste, pensant ainsi rallier tous les ouvriers contre le candidat patron. Il y avait dans notre circonscription vingt et un mille électeurs inscrits : vingt mille votèrent, ce qui est une proportion rarement atteinte. Chacun de mes concurrents eut mille voix et j'en eus *dix-sept mille* pour ma part. Le soir, on criait dans les rues : « Vive la France », et quand la police intervenait on répondait : « J'ai crié : Vive Lalance! »

Dans les quinze circonscriptions de l'Alsace et de la Lorraine, les candidats protestataires furent élus.

Nous partîmes peu après pour Berlin, et je fis la connaissance d'un collègue au Reichstag, qui me dit : « On sait ici que c'est vous qui avez prévenu à Paris et qui avez empêché le coup préparé par Bismarck et que nous blâmions. Méfiez-vous, car Bismarck a dit qu'il se vengerait. »

En effet, il se vengea. On me fit d'abord un procès pour délit de fausse nouvelle, parce que, dans ma profession de foi, en parlant de nos griefs, j'avais dit : « On a supprimé le français dans nos écoles. » J'aurais dû dire « dans les écoles primaires ». J'avais donc trompé sciemment les électeurs. Je subis un interrogatoire du juge d'instruction et je pris deux

une forêt que traverse la ligne ferrée de Strasbourg à Mulhouse. Nous déjeunions à midi dans la maison d'un garde-barrière, sur la route de Richwiller à Wittelsheim, lorsque nous vîmes sur le mur une affiche intitulée : « Marche des trains militaires », indiquant toutes les cinq minutes le passage d'un train militaire allant de Strasbourg à Mulhouse. Mon ami Albert Braun, qui pendant la guerre avait été commandant de chasseurs à pied, interrogea le garde-barrière alsacien et celui-ci lui répondit : « On a mis ce matin cette affiche et on m'a donné l'ordre de me tenir sur la voie dans l'attente d'un signal spécial qui signifiait l'ordre d'arrêter tous les trains de voyageurs et de marchandises pour laisser la voie libre aux trains militaires ». Il est aisé de comprendre l'angoisse que nous ressentîmes.

Le lendemain, on avait enlevé l'affiche et quelques jours après nous apprîmes l'intervention du tsar Alexandre II, qui avait obtenu que Bismarck renonçât à faire à la France « le coup du sanglier », comme on dit en Allemagne.

avocats, un Alsacien et un Allemand. Tous les deux se renseignèrent et m'annoncèrent que j'aurais deux ans de prison. Mais ce n'était pas tout.

J'étais vice-président de la Société industrielle de Mulhouse. Un haut fonctionnaire alla voir le président, Auguste Dollfus, et lui dit que, si je restais vice-président, on supprimerait la Société industrielle. Bien entendu, j'envoyai ma démission. Enfin je fus avisé qu'on retirait à la maison Schæffer-Lalance l'admission temporaire, c'est-à-dire la faculté de recevoir, sans avoir à payer des droits, des tissus écrus étrangers, à charge, après impression, teinture ou apprêt, de les réexporter. C'était pour notre maison la suppression d'une partie très importante de son chiffre d'affaires. Je donnai donc ma démission de gérant. Mais tout cela m'énerva. Je ne pouvais plus fermer l'œil et les médecins m'engagèrent sérieusement à partir et à me soigner. Je partis.

*
* *

Nous prîmes un appartement à Paris, et ce n'est qu'au bout de dix-huit mois que ma santé fut assez rétablie pour que je pusse prendre une occupation.

Je reçus, à ce moment, la visite de M. Charles Weiss, de Mulhouse, qui me proposa pour cent mille francs la propriété des brevets du bec Auer pour la France. Il ajoutait : « C'est une magnifique affaire dont le succès est assuré. » J'étais encore sous le coup de ma longue maladie et je refusai en disant : « Une belle affaire ne m'intéresse pas, chacun peut la diriger et, si je réussis, rien ne prouvera que je suis guéri. »

Peu après, M. Gaspard Ziegler, un des chefs de la Société alsacienne de Constructions, vint me voir et me dit : « Nous désirons beaucoup nous intéresser à l'électricité à Paris. Jusqu'ici, tous ceux qui ont touché à cette industrie ont perdu leur argent, mais nous croyons qu'en se donnant de la peine, on doit réussir. Si donc vous voulez vous occuper de cette industrie à Paris, nous nous y mettrons volontiers avec vous. » Je répondis : « Une mauvaise affaire, j'accepte. »

Ainsi donc, je refusais une superbe affaire, d'un succès certain, et j'acceptais de m'atteler à une affaire nouvelle, difficile, et où tous ceux qui s'en étaient occupés avaient perdu leur argent. Il y avait là une contradiction qui ne peut s'expliquer que par la longue maladie qui avait affecté mon cerveau.

Grâce à l'appui de la Société alsacienne et de la maison Siemens, de Berlin, nous réussîmes assez vite à gagner la confiance de la population et, depuis 1889, la clientèle n'a pas cessé d'augmenter tous les jours, et l'affaire est devenue fort belle.

Il est bon de dire que nous n'avions rien négligé pour arriver à un service parfait. Cette fois encore, le souvenir de M. Hartmann Liebach m'avait dirigé dans la bonne voie. D'autres sociétés parisiennes ont cherché l'économie; elles ont beaucoup moins bien réussi que notre création, le secteur de la place Clichy. Nos abonnés augmentaient tous les jours, et, pour les communications qu'ils avaient à nous faire, ils me demandaient au téléphone, pensant qu'ils seraient mieux servis par le patron que par les employés.

Comme cela me dérangeait beaucoup, j'avais donné pour instruction de dire toujours que j'étais sorti. J'ajoutai toutefois par boutade : « Excepté si c'est le président de la République lui-même qui veut me parler. » Et voilà qu'un jour on vint me dire : « Le président de la République vous demande au téléphone. » Je reconnus la voix de M. Félix Faure, qui me dit : « L'empereur de Russie dînera ce soir à l'Élysée et j'ai une peur bleue d'une extinction qui ferait croire à un attentat. Je vous prie donc instamment de venir vous-même tout visiter. » J'allai donc à l'Élysée avec une équipe de monteurs et l'on me donna un inspecteur pour m'accompagner. Tout fut trouvé parfaitement en ordre.

Dans la matinée, les députés et les sénateurs avaient demandé à être présentés au tsar Nicolas II et on avait décidé qu'ils seraient reçus l'après-midi dans la salle des fêtes, où devait avoir lieu plus tard le banquet. Cette réception traîna en longueur et lorsque les derniers parlementaires partirent, il restait très peu de temps jusqu'à l'heure du banquet. J'avais fini mon inspection et cela m'intéressa de voir ces apprêts. De

nombreux jardiniers apportaient de la terre et faisaient tout autour de la salle une plate-bande dans laquelle on plantait des espaliers en fleurs ou avec leurs fruits. De nombreux domestiques mettaient la table. On avait moins d'une heure pour tout organiser, de sorte qu'il y avait tout un peuple en mouvement. Quand la table fut mise, cela m'amusa de m'asseoir dans le fauteuil de l'empereur pour me rendre compte de l'impression qu'il ressentirait. L'employé de l'Élysée se mit à la place du président, et nous vîmes les derniers apprêts. J'eus l'idée de regarder l'intérieur des verres et je vis qu'ils étaient tous garnis d'une épaisse couche de poussière produite par le travail de tous ces jardiniers. Je me demandai ce que ferait le tsar s'il voyait cette poussière. Pourrait-il nettoyer son verre? Et tous les invités du banquet, que feraient-ils?

A ce moment un huissier cria : « Sa Majesté est servie. » Et nous quittâmes nos places.

*
* *

J'eus l'occasion, pendant les vingt-deux ans que nous passâmes à Paris, de créer, avec le concours de bons amis, trois œuvres philanthropiques qui fonctionnent encore :

1° La crèche de l'Étoile, avenue Mac-Mahon;

2° La Société d'assistance par le travail des VIIIe et XVIIe arrondissements, qui donne de quoi vivre à des malheureux des deux sexes, en les occupant selon leurs moyens et en leur procurant si possible un emploi fixe;

3° Le Dispensaire antituberculeux des VIIIe et XVIIe arrondissements, qui s'occupe surtout des enfants des tuberculeux, les envoie pour quelques mois à la campagne et cherche, par tous les moyens, à les fortifier et à les préserver de la contagion.

Ces deux dernières œuvres ont été reconnues d'utilité publique et elles m'ont nommé leur président d'honneur.

J'ai continué à m'intéresser à la question alsacienne. J'ai fait paraître plusieurs brochures. L'une était intitulée : *L'Alliance franco-allemande, par un Alsacien*. Une autre, *L'Avenir*

des peuples de l'Europe centrale, était la traduction d'une brochure allemande[1] attribuée à un très haut personnage. De plus, je publiai un journal, paraissant une fois par mois, sous le nom de *L'Europe nouvelle*, et qui portait au-dessous du titre les phrases suivantes : « L'union de la France et de l'Allemagne, ce serait le salut de l'Europe, la paix du monde. *Victor Hugo*. — La France est l'alliée naturelle de l'Allemagne. *Ferdinand de Lesseps*. — Vous nous reviendrez par la paix. *Léon Gambetta*. — L'Alsace allemande est un mur. L'Alsace française était un pont. *A. L.* »

Toutes ces publications avaient le même but : montrer que l'Alsace ni la Lorraine n'avaient aucun avenir à attendre tant qu'elles seront allemandes, mais que ces deux provinces redevenues françaises seraient un lien rapprochant la France de l'Allemagne.

La brochure allemande que j'ai traduite en 1890 contient le passage suivant :

On ne connaît pas, dans l'histoire, un second exemple de deux peuples en état de se causer de si grands maux sans que le vainqueur ait pu jamais retirer un réel avantage de sa victoire. Il n'existe pas un second exemple de deux nations dont, pour toutes les nécessités de la vie comme par les besoins de leur politique, les destinées soient aussi intimement liées les unes aux autres que celles de l'Allemagne et de la France. Leur inimitié n'est-elle pas une folie?

Depuis vingt-trois ans que cette brochure a paru à Berlin, la situation est restée la même; elle s'est même aggravée.

Les principaux peuples de l'Europe se sont divisés en deux groupes d'États rivaux. Pendant ce temps, les pays lointains se développent beaucoup. Le Japon a de grandes visées de domination. La Chine se transforme complètement. Les États-Unis étendent leur influence sur les deux Amériques. Si la situation actuelle dure encore longtemps, l'influence de l'Europe, de toute l'Europe, ira en diminuant et sera bientôt annulée tout à fait.

Dans le cas où les deux groupes européens se déclareraient la guerre, les résultats seraient très incertains. En tout cas, il

1. *Die Zukunft der Völker von Mittel-Europa*, Berlin, 1890. Georg Reiner, éditeur.

y aurait des ruines effroyables. Mais même si la paix est maintenue, la perte sera considérable, et les intérêts européens péricliteront dans le monde entier.

La seule raison de cette division de l'Europe, c'est la conquête de l'Alsace-Lorraine par l'Allemagne. Pourquoi cette conquête s'est-elle produite? Pour des raisons que tout le monde connaît mais qu'il est bon de rappeler ici. Nous avons constaté que, depuis 1850 environ, un grand mouvement s'est produit en Allemagne pour créer son unité. La Prusse désirait faire l'unité à son profit, et les promoteurs du mouvement pensaient qu'il faudrait trois guerres pour la créer. Quand Bismarck est arrivé au pouvoir, il trouva ce programme établi et en poursuivit l'exécution. Il attira l'Autriche dans un piège au Schleswig et la battit à Sadowa. Il ne lui demanda pas de céder du territoire ; il se contenta de l'exclure de la Confédération germanique. Mais alors il se produisit dans les États secondaires de l'Allemagne un mouvement de protestation contre la domination prussienne, et Bismarck jugea que la seconde guerre était nécessaire pour cimenter solidement l'unité de l'Allemagne et rendre définitive la suprématie de la Prusse. Il inventa la candidature Hohenzollern au trône d'Espagne; il falsifia la dépêche d'Ems; il fit tout ce qu'il put pour se faire déclarer la guerre, et le Gouvernement français tomba malheureusement dans le piège. Très habilement, Bismarck ne se contenta pas des victoires qui donnaient à l'armée allemande une auréole mondiale ; il exigea la cession des deux provinces françaises les plus rapprochées du Rhin. Ce n'était pas pour augmenter la superficie de l'Allemagne. C'était uniquement pour répandre dans tous les États de l'Allemagne la crainte de la revanche française et pour engager, à cause de cette crainte, tous les Allemands à accepter la domination prussienne.

Ainsi l'annexion des populations françaises avait uniquement pour but de faciliter l'union de tous les Allemands sous la suprématie de la Prusse. Mais ce but est atteint aujourd'hui. Il n'y a plus en Allemagne la moindre velléité d'un *Sonderbund*[1]. Pourquoi donc n'examinerait-on pas s'il y a utilité pour

1. Mouvement séparatiste qui, en 1848, s'est produit dans le grand-duché de Bade.

l'Allemagne à conserver un territoire dont elle n'a aucun besoin et une population dont l'assimilation a fait, depuis quarante-deux ans, si peu de progrès?

Il est absolument évident que l'intérêt bien entendu de l'Allemagne serait de rendre l'Alsace et la Lorraine à la France contre une compensation à trouver. Cela fait, les principaux États de l'Europe penseraient bien vite qu'il est de leur intérêt de se grouper en un faisceau et de poursuivre dans le monde une politique européenne. Beaucoup croient que, dans les dernières années de sa vie, Bismarck envisageait cette solution, et on explique ainsi l'insistance qu'il mit à avoir un entretien secret avec Gambetta.

Quoi qu'il en soit, tous les patriotes allemands, alsaciens et français doivent repousser énergiquement l'idée d'une nouvelle guerre franco-allemande, qui ne serait pas la dernière, car le vaincu, quel qu'il soit, voudrait sa revanche.

Ainsi donc, les deux peuples les plus civilisés de l'Europe, ceux qui, unis, pourraient grouper autour d'eux toute l'action européenne, continueront vraisemblablement à éviter les conflits qui pourraient survenir entre eux, mais il ne pourront pas s'unir pour une action commune dans le but de défendre les intérêts européens.

Mais la question n'existe plus, disent les Allemands; si en 1870, les Alsaciens et les Lorrains étaient de fidèles citoyens français, il ont changé depuis, et beaucoup s'habituent à la domination allemande et deviennent de fidèles sujets allemands. Si l'on croit cela, pourquoi ne pas faire voter? Il est évident que si un vote libre montrait que nos populations désirent rester allemandes, il faudrait bien s'incliner devant leurs sentiments. Mais l'Allemagne ne consentira jamais à cette consultation. Et pourtant, quel bienfait serait la réconciliation de la France et de l'Allemagne!

Il y a cinquante-quatre ans, la Lombardie et la Vénétie appartenaient à l'Autriche, et les gens du peuple, dans toute l'Italie, quand il voulaient s'adresser la pire insulte, s'appelaient : *maledetto Tedesco*, c'est-à-dire *maudit Allemand*. Aujourd'hui, ces deux provinces sont rentrées dans leur patrie et l'Italie est la meilleure alliée de l'Autriche, celle sur laquelle cette dernière peut le plus compter.

Combien l'affaire des Balkans aurait été plus vite réglée si la France et l'Allemagne étaient amies et alliées! Faut-il donc que, lorsque l'amour-propre est engagé, les gens les plus intelligents ne voient pas leur intérêt?

*
* *

Depuis notre retour en Alsace, en 1910, nous nous sommes occupés, ma femme et moi, du développement de deux fondations que nous avions créées en 1901 et 1903.

La première, l'*Union-Home*, a pour but d'améliorer les logements de la classe ouvrière. Nous avons construit plusieurs bâtiments à petits loyers, en cherchant toujours à perfectionner l'installation. Il y a actuellement près de cent logements toujours occupés, et l'exemple donné par nous a produit une grande amélioration dans les nouveaux logements construits par des spéculateurs. Les loyers encaissés par nous viennent augmenter le capital de la fondation et permettent de construire de nouveaux logements.

La seconde fondation, appelée *Sanatorium Lalance*, a pour but de combattre la tuberculose dans la Haute Alsace. Il y aura trois bâtiments de cinquante lits chacun, construits sur notre propriété de Lutterbach-Pfastatt, et on y recevra des enfants et des jeunes gens. Un de ces bâtiments, le pavillon Amédée, est en service depuis près de deux ans et abrite en ce moment cinquante enfants de deux à douze ans.

Nous trouvons, par expérience, que plus le malade est jeune, plus la guérison est rapide. Il n'y a eu jusqu'ici aucun décès parmi les enfants, et tous ceux qui sont sortis étaient ou guéris, ou au moins dans un état très amélioré. Ces derniers sont des enfants que les parents, vu leur bonne mine, ont voulu reprendre à tout prix.

Il y a, en Allemagne, une loi excellente sur les fondations.

Chacun peut affecter tout ou partie de sa succession à une ou plusieurs de ces œuvres appelées fondations (*Stiftungen*). Le fondateur rédige des statuts et les soumet à l'autorité supérieure. Lorsque ces statuts ont été approuvés par l'empereur,

la fondation est définitive et il n'est plus possible de revenir sur les conditions inscrites dans l'acte.

C'est là une mesure excellente et qu'on devrait imiter ailleurs. En France, par exemple, il serait très désirable d'avoir une loi analogue empêchant les captations faites souvent dans les derniers jours de la vie, alors que le malade n'a plus toute son intelligence.

Notre expérience nous a montré qu'il est inutile de choisir la haute montagne pour bâtir un *Sanatorium*. Il suffit d'avoir un emplacement salubre, sans aucune fumée ni poussière, et d'orienter le bâtiment pour que les galeries de cure soient exposées le plus longtemps possible aux rayons du soleil et le moins possible au vent. Il faut, tant que les conditions atmosphériques s'y prêtent, mettre les malades sur la terrasse, et faciliter l'accès de celle-ci par de bons ascenseurs. Il faut dans tout l'établissement une extrême propreté. Tout cela est très réalisable et relativement facile lorsqu'on a un personnel consciencieux.

*
* *

C'est un devoir pour moi d'achever ces souvenirs en donnant une place spéciale à Gambetta, parce qu'il a toujours témoigné aux Alsaciens et aux Lorrains un intérêt tout particulier et parce qu'il était un modèle de patriotisme.

C'est à la fin de 1871 que je le vis pour la première fois.

Il habitait alors un petit entresol très modeste rue Montaigne. Il me reçut cordialement, et, au moment où je prenais congé de lui, il me dit : « *Soyez sans inquiétude, vous nous reviendrez par la paix.* » Cette phrase est restée gravée dans ma mémoire et elle a été mon guide dans les conseils que j'ai eu à donner à mes compatriotes alsaciens.

La seconde fois que je vis Gambetta, ce fut place Saint-Georges, aux obsèques de M. Thiers. Quand il passa à côté de moi, je le saluai, quoique je fusse persuadé qu'il ne me reconnaîtrait pas. Mais, sans hésiter, il me tendit la main et me dit mon nom. Puis il m'engagea à aller, après l'enterrement, le voir au bureau du journal *La République française*, à la Chaussée-d'Antin.

Je ne manquai pas de me rendre à cette invitation et je passai une heure seul avec Gambetta, dont j'admirais de plus en plus la haute intelligence, la mémoire prodigieuse et surtout l'ardent patriotisme. Il me raconta ses entretiens avec M. Thiers, avec lequel il avait un rendez-vous à Paris au moment même où l'illustre homme d'État mourait à Saint-Germain. Il me cita ce joli mot de M. Thiers : « Nous ne nous sommes pas toujours aussi bien entendus que maintenant, je vous ai même appelé « fou furieux ». Il faut m'excuser, car alors vous étiez si jeune, et moi j'étais si vieux ! »

Gambetta me développa ensuite son opinion sur la question d'Alsace et me répéta ce qui était sa certitude, que l'Alsace et la Lorraine redeviendraient françaises. Il lui semblait en effet impossible que la France les oubliât et il était assuré, d'autre part, que les Alsaciens comme les Lorrains resteraient fidèles à leur patrie, quels que fussent les avantages que l'Allemagne pourrait leur offrir. « Si la France, disait-il, déclare un jour la guerre à l'Allemagne et si elle est victorieuse, elle reprendra ses chères provinces. Mais alors tous les Allemands considéreront leur défaite comme une honte nationale et mettront tout en œuvre pour préparer une nouvelle guerre où ils penseront vaincre. Ce ne serait donc jamais fini. Il serait infiniment préférable de conclure entre les deux pays un arrangement pacifique par lequel, en toute liberté, l'Allemagne rendrait sa conquête à la France, en échange de compensations financières, coloniales ou douanières. Ce serait alors une solution honorable pour les deux pays et les deux peuples pourraient se donner la main. Vu leurs aptitudes différentes, leur union cordiale serait un bienfait pour leurs populations. Aujourd'hui divisés, et ils ne peuvent pas être autre chose, ils séparent forcément l'Europe en deux groupes, sinon ennemis, du moins jaloux l'un de l'autre et incapables d'intervenir ensemble auprès des peuples neufs qui se développent au loin et qui seront bientôt, pour la vieille Europe, un danger formidable. Réunies, par contre, l'Allemagne et la France pourront, tout en réduisant beaucoup leurs charges militaires constituer une force telle qu'il ne s'en est jamais produit dans le monde, une force irrésistible. »

Je fus frappé par les raisonnements de Gambetta, et depuis lors j'ai saisi toutes les occasions pour affirmer :

1° Que l'Alsace et la Lorraine ne peuvent pas trouver leur avenir au sein de l'Empire d'Allemagne;

2° Que la France sera disposée à racheter ses chères provinces en les payant très cher;

3° Qu'après cette négociation, tout motif de conflit futur entre la France et l'Allemagne étant écarté, ces deux pays, qui représentent l'élite de la civilisation européenne, pourront poursuivre d'un commun accord la solution d'une foule de questions où elles ont les mêmes intérêts.

Quand je pris congé de Gambetta, il me dit : « Chaque fois que vous viendrez à Paris, venez me voir; j'aurai toujours du plaisir à vous recevoir. » Et en effet, à tous mes voyages à Paris, j'allai lui serrer la main et trouvai toujours le même accueil chaud et cordial et, pour mes compatriotes, des mots encourageants et sympathiques.

Un après-midi, j'étais allé le voir; il était alors président de la Chambre des Députés. L'huissier, qui me connaissait, me fit entrer dans le salon d'attente. J'y trouvai un monsieur âgé qui attendait aussi. Gambetta, venant de Ville-d'Avray, arriva bientôt, nous serra la main et entra dans son cabinet. Le vieux monsieur l'y rejoignit, mais j'entendis la voix de Gambetta lui dire : « Pardon, monsieur le Ministre, mais les Alsaciens passent toujours les premiers. » J'entrai alors, et l'on comprendra sans peine que je ne restai qu'une minute, n'ayant rien de particulier à dire. Le soir même je quittai Paris, et j'achetai le *Temps* à la gare de l'Est. J'y lus : M. Gambetta a été appelé cet après-midi à l'Élysée, où le Président de la République lui a proposé de former un ministère, ce qu'il a accepté. Avant d'aller à l'Élysée, il a eu un entretien avec M. Cazot, ministre de la Justice. Ainsi donc, voilà un homme qui, au moment le plus grave de sa vie, rencontre un gêneur sur son chemin et qui trouve instantanément un mot aimable pour se débarrasser de lui.

Voilà les hommes supérieurs.

La dernière fois que je vis Gambetta, il me raconta qu'il avait reçu plusieurs fois des invitations de Bismarck à lui faire secrètement visite. Les premières fois, craignant d'être

reconnu, il avait refusé l'invitation; mais un jour l'ambassadeur d'Allemagne avait tant insisté, qu'il s'était décidé à partir. Madame Léonie Léon, qui était sa traductrice de la langue allemande, l'accompagnait. Ils passèrent par la Suisse et l'Allemagne du Sud. Arrivés à Leipzig, madame Léon lut dans un journal que Bismarck était très malade à Varzin et ne pouvait voir personne. Ils rentrèrent aussitôt à Paris. A peine étaient-ils arrivés, que l'ambassadeur d'Allemagne se présenta et dit : « Eh bien, vous l'avez vu »? Gambetta répondit : « Non, car il est malade et ne peut recevoir personne. » L'ambassadeur, désolé, avoua que c'était lui qui avait fait mettre cette note dans les journaux pour que Gambetta ne fût dérangé par personne.

Il n'y eut plus d'autre tentative de rapprochement.

On peut se demander ce que Bismarck voulait dire à Gambetta de si important, de si secret, qu'il ne pouvait pas employer d'intermédiaire.

Un jour de premier janvier, nous apprîmes la mort de Gambetta et je partis aussitôt pour Paris afin d'assister aux funérailles. A la présidence de la Chambre, on m'annonça que mon ami Charles Blech et moi, nous avions été désignés pour veiller le corps la dernière nuit. Nous passâmes la nuit auprès du catafalque et des nombreuses couronnes envoyées par des amis fidèles. Vers minuit nous vîmes entrer un monsieur qui nous dit : « Je suis le général de Gallifet; je n'avais pas l'intention de venir ce soir, mais quand j'ai su que les Alsaciens veillaient, je suis venu. » Gallifet avait une profonde vénération pour Gambetta. Il nous donna de nombreux détails des plus intéressants sur ses rapports avec lui, et la nuit se passa à causer du mort et de la place importante qu'il laissait vide. Je me rappelai qu'à la gare de Mulhouse, une dame m'avait dit : « Vous partez pour assister aux obsèques de Gambetta. Vous me rendriez bien heureuse si vous pouviez mettre cette petite boîte sur son cercueil. » J'ouvris la boîte. Elle contenait trois petites fleurs des trois couleurs que nous aimons, entourées d'un petit crêpe noir. Je racontai à Gallifet le désir de cette dame et j'ajoutai : « Mon général, si en rentrant je puis dire à mon amie que c'est vous qui avez posé sa petite boîte, elle sera bien heureuse. » Sans hésiter, il escalada le

catafalque, posa la boîte sur le cercueil, et, descendant, de grosses larmes mouillaient ses yeux.

Le lendemain, en tête du cortège, plusieurs centaines d'Alsaciens et de Lorrains marchaient derrière un char symbolique, que nos compatriotes Charles Risler et Kœchlin-Schwartz, deux des maires de Paris, avaient organisé.

C'était une belle cérémonie. La France pleura ce jour-là son plus grand citoyen. Pensons à Gambetta. Pensons-y toujours. Pourquoi ne pas rechercher la solution amiable qu'il préconisait? Pourquoi ne pas faire du Rhin le fleuve qui réunit les peuples et non pas celui qui les sépare? Pourquoi ne pas dire, comme le haut personnage berlinois :

« Il n'existe pas dans le monde un second exemple de deux nations dont, pour toutes les nécessités de la vie comme pour les besoins de leur politique et de leur vie intellectuelle les destinées soient aussi intimement liées les unes aux autres que celles de l'Allemagne et de la France.

« *Leur inimitié n'est-elle pas une folie?* »

AUGUSTE LALANCE

STENDHAL[1]

SES PERSONNAGES

II

Nous n'avons pas eu dessein de donner une biographie complète de notre personnage. En décrivant à grands traits sa vie vagabonde et interrompue, nous avons volontairement disposé notre récit autour de quelques faits essentiels. Nous avons voulu montrer que rien ne l'avait jamais distrait de lui-même, qu'en lui-même rien de stable ne s'était jamais organisé ni achevé, que sa force d'expansion initiale, son premier appétit du bonheur, sa première capacité de souffrance s'étaient, par le jeu des événements, toujours préservés intacts, qu'en un mot, jusqu'à sa mort, il avait senti battre son cœur de jeune homme. Une maturité précoce de pensée, une précocité de sentiment qui dure et que l'âge ne mûrit pas, tels sont les caractères propres de Stendhal, ceux qui composent l'aspect singulier de sa physionomie. Tirons aussitôt de ces particularités les conséquences immédiates qu'elles comportent. Tout d'abord, l'ensemble d'idées, d'observations, d'attitudes qu'on a désignées sous le nom de Beylisme ne peut représenter et ne représente en effet qu'une mise au point constamment rectifiée, qu'une sorte d'agrandissement théorique de ses impressions d'adolescent. A travers des écarts sans nombre,

1. Voir la *Revue* du 1er février.

car Stendhal est un être de caprice et de primesaut, on en suit la trace continue, et la ligne brisée revient toujours à sa direction primitive. D'autre part, si la philosophie pratique de Stendhal est l'explication ou la correction systématique de ses émotions juvéniles, son œuvre romanesque n'est aussi que la mise en œuvre, à la fois réfléchie et dramatisée, de ses souvenirs. Elle représente comme un journal de jeunesse tenu après coup, sur des événements déjà distants, par un homme demeuré parfaitement identique à lui-même, et ainsi s'explique, au surplus, que, par une rencontre à peu près unique, ses livres joignent la force pleine de la sensation présente à la lucidité du recul.

Les héros de ses romans — la remarque est banale, ou du moins devrait l'être — sont, sans exception aucune, de tout jeunes gens. Julien Sorel ne porte pas vingt ans quand il comparaît devant ses juges. L'histoire de Lamiel s'interrompt avant qu'elle ait cessé d'être une enfant, et celle de Lucien Leuwen avant qu'il soit devenu tout à fait un homme. Octave de Malivert, le principal personnage d'*Armance*, ne compte pas plus de vingt-cinq ans lorsqu'il s'empoisonne. Fabrice del Dongo a le même âge quand il quitte la citadelle de Parme, ce qui est la fin véritable du roman, et vingt-sept ou vingt-huit ans quand il redevient l'amant de Clelia Conti. Passé la jeunesse, — et les derniers chapitres de *la Chartreuse* en sont la preuve — Stendhal ne s'intéresse plus à ses héros. Si le plan du livre l'oblige à les faire vivre, il se débarrasse d'eux au plus court et les dépêche en de brefs épilogues. Les milieux, les pays, les conditions varient; cependant il a toujours écrit le même roman, celui dont il entretenait en lui-même la matière toujours ardente : le roman de la formation, de l'apprentissage, du premier contact avec un monde où l'on se sent différent, le roman de l'émotivité dévoyée ou méconnue et de la virginité sentimentale gardée malgré soi. Sa sensibilité d'écrivain n'étant que sa sensibilité de jeune homme, miraculeusement préservée au delà des temps, il n'a pu et voulu saisir que les chaleurs d'émotion de la jeunesse, ses finesses de souffrance. Entre ses héros règne une communauté plus intime que celle de l'âge et du moment. Sous la diversité des apparences, l'examen le plus rapide révèle un fonds d'âme

commun, des besoins, des penchants et des répugnances identiques. Ses romans ne sont ainsi, dans leurs parties essentielles, qu'une sorte d'autobiographie rétrospective. Il a pris pour personnage unique le jeune homme qu'il avait été, qu'il n'avait pas cessé d'être, et dont son imagination s'est employée à varier les positions ou les travestissements.

« Homme dénué d'invention... » a dit Sainte-Beuve. Le critique s'exprime ainsi dans celui de ses articles où il a jugé Stendhal avec le plus d'impatience et de rigueur, celui où l'on peut trouver par exemple la phrase que voici : « Ayant relu encore assez récemment ou essayé de relire ses romans tant préconisés, romans toujours manqués, malgré de jolies parties, et somme toute, détestables, il m'est impossible d'en passer par l'admiration qu'on professe aujourd'hui, etc... » De telles formules dénotent évidemment de l'humeur, et cette humeur, chez l'homme qui avait écrit *Volupté*, se conçoit sans trop de peine. A condition de s'entendre bien sur les mots, la remarque de Sainte-Beuve est pourtant exacte. Stendhal est dénué d'invention, au sens où Balzac en abonde, c'est-à-dire qu'il n'est pas un inventeur de types, d'actions, de péripéties. Son personnel et son répertoire sont si pauvres qu'il compose à lui seul presque toute la troupe. Bien que le plus habituel chez les romanciers, le mode d'invention qu'on pourrait qualifier de dramatique lui fait complètement défaut. L'erreur de Sainte-Beuve est d'argumenter comme si la faculté d'inventer, c'est-à-dire l'imagination, ne pouvait affecter d'autres formes. L'imagination a pour fondement nécessaire l'observation, et elle consiste essentiellement à développer, à projeter dans le possible les données que procure l'observation du réel. Un fait quelconque, que le vulgaire envisage comme une réalité isolée, autonome, ou comme le point terminal de la série de causes qui le déterminent, devient au contraire, pour l'homme doué de la faculté imaginative, le point de départ d'une infinité de séries possibles. L'imagination voit un commencement où la raison constate un effet; de ce point initial, elle fait rayonner, comme d'un carrefour, une multitude d'avenues divergentes qu'elle embrasse et remonte d'un coup d'œil. Mais ce travail peut s'accomplir sur l'observation intime comme sur l'observation extérieure. Le fait sentimental, comme le fait matériel,

peut féconder l'imagination, lui faire concevoir des directions, des aventures, des découvertes. C'est en ce sens que Stendhal découvre ; il possède au plus haut point la faculté d'invention qui part de l'examen personnel et que met en jeu la vie intérieure. Comme tous les hommes qui ont vécu penchés sur eux-mêmes et que rien n'a distraits de cette contemplation, il emploie son imagination à développer en tous sens les virtualités de son propre caractère. Il se soumet sans cesse à de nouvelles épreuves, à de nouvelles extensions. Il emprunte aux faits dont le hasard le rend témoin ou qu'une lecture lui fournit, les éléments de biographies imaginaires. Il se transpose dans d'autres conditions ou dans d'autres temps ; il se transposera même — et c'est la singularité du roman de *Lamiel* — dans un autre sexe. Il compose les circonstances où une nature comme la sienne se fût sentie le plus durement opprimée, les conditions où elle se fût développée le mieux à l'aise. C'est sa propre sensibilité qu'il fait rayonner en tous sens ; il s'invente incessamment lui-même.

*
* *

Pour le surplus, reconnaissons avec Sainte-Beuve que sa capacité d'invention est à peu près nulle. Les éléments dramatiques de ses romans sont choisis comme au hasard, en se fiant à la seule justesse de l'instinct, et combinés au petit bonheur avec les données de l'expérience personnelle. Faut-il rappeler, par exemple, les origines de *la Chartreuse*? Dans l'été de 1832, à Palerme, Stendhal met la main sur un manuscrit du XVIe siècle « moitié en patois napolitain, moitié en mauvais italien ». Ce manuscrit contient une suite de chroniques scandaleuses sur la famille Farnèse et particulièrement l'histoire de Vannozza Farnèse. Cette histoire l'enchante, car tout le séduit chez les Italiens de la première Renaissance, le mélange de raffinement et de fureur, la brutalité primesautière des passions, le goût du risque, un amour farouche de l'art, tout ce qui est à l'antipode des mérites de salon et de l'agrément parisien. D'autre part, Stendhal professe un goût déterminé pour l'histoire, non pour l'histoire officielle qui flatte, trompe et ment, étant rédigée sur l'ordre des gouverne-

ments par des courtisans à gages, mais pour l'histoire secrète, l'histoire des mémoires, des lettres, des documents de première main qui livrent involontairement la réalité des faits, comme un sursaut instinctif livre la réalité d'un caractère. Duclos et Saint-Simon, les mémoires authentiques ou apocryphes sur le XVIIIe siècle, les chroniques de la Renaissance, imprimées ou manuscrites, font une de ses lectures habituelles; il y guette, il y trouve de la vérité à l'état brut, de la pure substance de vie, et c'est l'histoire, bien plutôt que l'expérience quotidienne, qui sert d'aliment ou d'épreuve à sa science personnelle du cœur humain. Les aventures de Vannozza Farnèse font sur lui une impression telle qu'il en expédie un long récit à son ami Romain Colomb dans une lettre du 27 août 1832. Qu'on reprenne cette lettre, on croira lire une analyse fidèle de *la Chartreuse*.

L'histoire se passe à Rome vers 1450. Vannozza Farnèse, qui fut la femme la plus fantasque et la plus séduisante du temps, avait inspiré une ardente passion au cardinal Roderic Lenzuoli, neveu du pape Calixte III et vice-chancelier de l'Eglise. Roderic régnait sur l'esprit du pape; Vannozza régnait sur Rome. Mais la favorite, dans ses splendeurs, n'oublia pas sa famille. Elle avait un frère, Pierre-Louis Farnèse, et ce frère avait un fils du nom d'Alexandre. Vannozza fit élever dans sa maison ce jeune neveu, qui lui ressemblait par l'esprit et par la grâce voluptueuse. Les folles gâteries de Vannozza, la toute-puissance de Roderic tournèrent la tête au bel Alexandre qui se crut tout permis et étourdit Rome de ses aventures. Un jour, tandis qu'il surveillait des fouilles près de Tivoli, il vit passer dans un carrosse une femme dont la figure lui plut. Le carrosse est attaqué, la femme enlevée, les ouvriers employés aux fouilles, prennent la fuite. Le sévère Innocent VIII qui avait remplacé Calixte sur le trône pontifical, fait instruire l'affaire, et, malgré les manœuvres de Roderic, le bel Alexandre est arrêté quelques mois plus tard. On l'enferme au château Saint-Ange, dans la prison qui s'élève au-dessus de la première plate-forme. Il est sévèrement gardé et sa vie court le risque le plus sérieux, lorsque Roderic parvient à lui faire passer une corde. « Avec cette corde, Alexandre eut le courage de descendre du haut du château, où était sa

chambre, jusque dans les fossés. La corde avait bien trois cents pieds de long; elle était d'un poids énorme. »

M. Adolphe Paupe, dans une note de *la Correspondance*, fait remarquer que Stendhal a reproduit dans *la Chartreuse* cet épisode de l'évasion. Il a reproduit bien autre chose. Toute l'action dramatique, tout le scénario de *la Chartreuse* est emprunté à l'histoire de la Vannozza. La chronique napolitaine lui procure les péripéties principales du roman; elle lui procure aussi ses personnages essentiels. Vannozza est la comtesse Pietranera; le cardinal Roderic est le comte Mosca; le bel Alexandre est Fabrice del Dongo. Sans doute, sur cette donnée fournie par un hasard de lecture, l'imagination a suivi la direction habituelle. Stendhal a accepté telle quelle l'histoire qui l'avait frappé, sans l'enrichir sensiblement, sans l'étendre. Seulement, il s'y est logé lui-même; il en a fait le cadre d'une biographie chimérique; il a recomposé la vie de Fabrice en fonction de sa propre sensibilité. Il s'est dit : Qu'aurais-je éprouvé, comment aurais-je réagi contre le dehors si j'avais grandi dans une petite cour italienne, neveu d'une favorite charmante et protégé d'un ministre tout-puissant? Aurais-je cédé librement à la facilité des aventures? Aurais-je gardé du malaise et de la mélancolie? Aurais-je aimé?,.. Tandis que son rêve suivait cette voie, une analogie inévitable l'a saisi. Le type des grandes courtisanes de la Renaissance ne s'est pas perdu totalement en Italie. Stendhal avait connu, à Milan, des femmes en qui survivait la liberté du caprice, le sens raffiné du plaisir, et cette franchise de passion, à la fois fantasque et despotique. Par exemple, l'Angela Pietragrua qu'il avait aimée en 1800, et dont il était devenu l'amant en 1811, aurait fait figure aux cours galantes de Rome, de Ferrare ou de Naples. Vannozza Farnèse idolâtrait son neveu, Angela Pietragrua avait un fils qu'elle chérissait. Une lettre à Pauline, du 8 octobre 1813, nous apprend qu'Antonio Pietragrua, alors âgé de quinze ans, et « sergent de son métier », était passé en France, apparemment pour prendre service dans l'armée impériale. Le type de Gina Pietranera, avec son nom à peine déformé, naît ainsi de la confusion d'Angela Pietragrua avec Vannozza Farnèse, et l'on voit apparaître l'origine des premiers chapitres du roman, du passage de Fabrice en France,

de l'épisode de Waterloo. Le contenu sentimental du roman va se former à son tour par un mélange ou plutôt par une sorte de transaction entre la donnée historique et l'aventure personnelle. Puisque Stendhal fut l'amant de la Pietragrua, il y aura de l'amour entre Gina et Fabrice; puisque Alexandre était le neveu, le fils adoptif de Vannozza Farnèse, cet amour, vaguement teinté d'inceste, conservera quelque chose de latent et d'ambigu. Au reste, Angela Pietragrua n'était pas une femme que Stendhal pût pleinement aimer : trop de rouerie persistait dans son esprit et trop de légèreté dans son caprice. A Milan même, il avait connu le digne objet d'un amour véritable, cette Métilde Dembowska, au visage de madone lombarde, à la fois si pure et si passionnée, que toutes ses instances, toutes ses souffrances n'avaient pu fléchir. A la folle Gina va s'opposer ainsi dans le roman une autre figure de femme, plus scrupuleuse, plus grave, sans doute plus amoureuse. Fabrice entre Gina et Clelia Conti, c'est Stendhal entre Angela Pietragrua et Métilde. Et que le rêve prenne ici sa revanche sur la réalité; donnons à Fabrice le bonheur qu'attendit vainement Stendhal; supposons qu'en un instant de péril mortel, Métilde ait pris le courage d'aimer, ou d'avouer son amour...

Voilà le travail d'invention presque achevé. Il obéit toujours à la même loi : départ du passé vers le possible, emploi des données fortuites ou des souvenirs personnels à des constructions rétrospectives d'avenir. La vérité des sentiments est la seule à laquelle puisse prétendre un roman construit par de semblables procédés, et Stendhal en effet, bien qu'il ait eu l'histoire pour tremplin, y sacrifie sans hésiter jusqu'à la vérité historique. Une fois digérée par l'imagination, la chronique napolitaine s'est transformée en un roman personnel, en un roman dont il devient lui-même le personnage central. Or, un personnage comme le sien est inconcevable à quelque degré en dehors du temps où il a réellement vécu, et, du coup, le roman devient un roman moderne. L'histoire de Vannozza, de Roderic et d'Alexandre se transporte, en bloc, dans l'Italie en 1825. Stendhal s'est rendu compte que certaines façons de sentir n'étaient pas encore possibles à la fin du xve siècle, mais il ne se soucie pas un seul instant que certaines façons d'agir

soient devenues impossibles au XIXe. Dans le scenario fourni par le vieux chroniqueur, il ne prend même pas la peine de corriger les détails que le déplacement des temps rend spécialement inadmissibles. Par un sentiment de reconnaissance pour son auteur anonyme, il place l'action à Parme, qui fut le domaine princier des Farnèse; et, comme il a besoin du château Saint-Ange pour l'épisode de l'évasion, il le fait voyager de Rome à Parme. Les licences qu'il prend avec l'histoire sont à peu près de même envergure... Comment s'expliquer que tant de critiques, parmi lesquels les plus pénétrants appréciateurs de Stendhal, aient vu dans *la Chartreuse* un produit de l'observation objective, le livre où il avait déposé sa longue expérience de la vie italienne? Même s'ils ignoraient, comme il semble, l'origine véritable du roman, comment leur est-il échappé qu'ils avaient devant eux des aventures et des tableaux de la Renaissance italienne, transportés arbitrairement dans l'âge moderne pour l'unique vraisemblance du personnage principal? Imagine-t-on qu'une petite cour princière d'Italie, même au temps de Metternich et de la Sainte-Alliance, ait pu ressembler à celle des Ranuce-Ernest? Toute la partie d'intrigue et de cabale est du temps de Machiavel; toute la partie d'action violente est du temps de César Borgia. Le fureteur, l'érudit a fourni la matière, non l'observateur. Vanter *la Chartreuse* comme un tableau fidèle de l'Italie de 1820 serait ménager d'étranges erreurs aux historiens de l'avenir. Un homme de notre temps s'est logé, avec toutes ses dépendances indispensables, dans un récit du XVe siècle, parce que son tour propre d'imagination le portait à cette mascarade sentimentale, parce que sa rêverie solitaire, et concentrée chagrinement sur elle-même, goûtait une sorte de revanche à recommencer la vie sans cesse sur nouveaux frais.

*
* *

Pour chacun des romans de Stendhal, on pourrait tenter une démonstration analogue. Il est indifférent à la pertinence, à la consistance des intrigues, de même qu'il est indifférent à la concordance des milieux. Pourvu qu'il reconstitue, avec

cette justesse prodigieuse et presque offensante, la suite des états mentaux de Fabrice pendant la bataille, peu lui importe d'emprunter ses vieux souvenirs et de placer Waterloo dans une plaine lombarde. Pourvu qu'il s'y puisse situer sous un aspect nouveau, pourvu qu'il y trouve un cadre, un éclairage aux émotions acquises et aux actions possibles, toute aventure lui est bonne: il la prend où il la trouve, sans se donner la peine de l'aménager plus précisément à ses fins. Le roman inachevé dont Romain Colomb et Mérimée publièrent après sa mort un fragment intitulé : *le Chasseur vert*, et que Jean de Mitty édita sous le titre de *Lucien Leuwen*, contient une collection particulièrement riche de notations ou d'imaginations personnelles. Cependant, il paraît infiniment probable que Stendhal a emprunté l'intrigue, les noms, les personnages accessoires et tout ce qui n'est pas lui-même dans le personnage principal, à un roman manuscrit que le hasard avait mis entre ses mains. Une de ses amies et correspondantes parisiennes, madame Jules Gaulthier, plus familièrement dénommée madame Jules, sur qui MM. Chuquet et Cordier ont fourni de suffisants détails, lui avait adressé à Civita-Vecchia, pour lecture et pour avis, un roman provisoirement dénommé *le Lieutenant*. Le 4 mai 1834, Stendhal expédia le jugement demandé, qui était sévère, mais il résulte clairement de sa propre lettre que le *Lucien Leuwen* commencé en cette même année n'est pas autre chose que *le Lieutenant* récrit à sa façon. L'histoire conçue par madame Jules avait agi sur son imagination spéciale. Il s'était pris à imaginer comment se serait passée sa jeunesse, s'il avait eu pour père un riche banquier, placé par sa fortune et son esprit au centre du monde politique. Quant à la source du *Rouge et Noir*, Colomb l'avait déjà signalée dans sa notice nécrologique et Casimir Stryienski l'a mise entièrement au jour, il y a dix ans. Stendhal était amateur de documents judiciaires comme de curiosités historiques, et pour la même raison : la vérité s'y livre toute crue ; le coup de sonde touche l'âme humaine jusqu'en son tréfonds. Une cause célèbre du temps, le procès de l'ouvrier Lafargue, a hanté son esprit avec une persistance dont M. Faguet s'est impatienté. Or, en 1827, il put lire dans la *Gazette des Tribunaux* le compte rendu de débats plus singuliers encore et

d'autant plus frappants pour lui qu'ils s'étaient déroulés dans sa ville natale, devant la cour d'assises de l'Isère et que la victime portait le nom d'un de ses amis.

Il s'agissait d'un crime commis par un séminariste, à l'intérieur d'une église, et pendant la messe. L'inculpé, un jeune homme de vingt-cinq ans, nommé Antoine Berthet, avait tué d'un coup de pistolet, à bout portant, une certaine madame Michoud dont il avait élevé les enfants, après quoi il s'était tiré deux balles dans la bouche, mais sans autre résultat que de se défigurer. L'acte d'accusation retraçait la jeunesse du criminel. Né dans un village de la montagne dauphinoise, le même où s'était passé le crime, fils d'un pauvre maréchal ferrant, Antoine Berthet avait manifesté de bonne heure du goût pour l'étude, et d'ailleurs sa constitution trop débile l'eût empêché de continuer le métier paternel. Les notables du cru prirent de l'intérêt pour lui; « leur charité plus vive qu'éclairée songea à tirer le jeune Berthet du rang modeste où le hasard l'avait placé et à lui faire embrasser l'état d'ecclésiastique... » Instruit d'abord par un vénérable curé, il entra au petit séminaire de Grenoble. Au bout de quatre ans, une maladie grave l'obligea à interrompre ses études et à regagner son village. Son père le reçut fort mal, mais le bon curé le recueillit et parvint à le placer chez M. Michoud, qui lui confia l'éducation de ses enfants. Madame Michoud était « une femme aimable et spirituelle, alors âgée de trente-six ans et d'une réputation intacte ». Antoine Berthet devint son amant, ou du moins il affirma dans sa défense qu'il l'était devenu, et l'examen des faits porte évidemment à le croire. Une servante congédiée dénonça l'intrigue à M. Michoud qui jeta Berthet à la porte. Le jeune homme entra au séminaire de Belley et n'y put rester, fut admis ensuite au grand séminaire de Grenoble d'où les supérieurs le chassèrent encore. Il trouva enfin un emploi de précepteur dans une famille noble, chez un certain M. de Cordon. « Mais après un an, M. de Cordon le congédia pour des raisons imparfaitement connues et qui paraissent se rattacher à une nouvelle intrigue. » Antoine Berthet voulut reprendre ses études sacerdotales, mais toutes les portes demeurèrent closes devant lui. C'est alors qu'ayant acheté à Lyon une paire de pistolets, il s'introduisit dans l'église du

village, un dimanche matin, pendant la messe. Madame Michoud entra, accompagnée de ses deux enfants et de l'amie qui lui avait servi de confidente. Pendant la communion, « lorsque tous les cœurs s'élevaient vers le Dieu présent sur l'autel, lorsque madame Michoud prosternée mêlait peut-être à ses prières le nom de l'ingrat qui s'était fait son ennemi le plus cruel », Antoine Berthet tira.

L'intrigue du *Rouge et Noir* est contenue dans ce compte rendu judiciaire encore plus exactement que le scénario de *la Chartreuse* dans la chronique napolitaine. Madame Michoud, la provinciale aimante et jusqu'alors irréprochable, qui s'éprend du débile précepteur de ses enfants, c'est madame de Rénal. Nous reconnaissons auprès d'elle madame Derville, la fidèle confidente, Élisa, la femme de chambre délatrice. Le vénérable curé Chelan tient son rôle et le charpentier Sorel, père de Julien, n'a fait que changer de profession. L'enfance, l'éducation, le préceptorat, la liaison amoureuse avec la mère de ses élèves, le séminaire, le passage dans une maison noble, le crime final, toute l'histoire de Julien Sorel est là. Il n'est pas jusqu'à son portrait physique qui ne soit emprunté au document, son apparence frêle, sa pâleur « contrastant avec de grands yeux noirs qui portent l'empreinte de la fatigue et de la maladie ». Berthet chez M. de Cordon, c'est Julien Sorel chez M. de la Môle et mademoiselle de Cordon a visiblement inspiré le personnage de Mathilde. Berthet, dans son interrogatoire, avait dû reconnaître, avec beaucoup d'hésitations délicates, qu'il avait inspiré à mademoiselle de Cordon un intérêt de la nature la plus tendre. Berthet avait un visage charmant et la jeune fille vivait seule, entre son père et les enfants dont Berthet se trouvait chargé, dans un vieux château de la montagne. Elle suivit un jour le précepteur dans le bois où il allait rêver à madame Michoud, et les questions qu'elle lui fit ressemblaient beaucoup à des aveux. Jusqu'où l'aventure fut-elle poussée? Berthet l'a tu. Mais en congédiant Berthet, M. de Cordon déclara « que les aveux qu'il avait reçus de sa fille et le soin de son honneur exigeaient que Berthet ne restât pas plus longtemps sous son toit[1] ». En

1. Cette citation, comme les précédentes, est empruntée à des impressions d'audience, rédigées par un juré, qui ont été retrouvées dans les papiers de Stendhal et publiées par M. Stryienski.

poussant jusqu'à leur terme naturel les amours de Julien et de Mathilde, Stendhal n'a fait que remplir un blanc. Il s'est souvenu d'ailleurs, en temps opportun, pour les détails précis que le document Berthet ne fournissait pas, d'une anecdote qu'on lui avait contée en Italie et qu'il avait déjà reproduite dans *Rome, Naples et Florence* ; l'histoire de la jeune Lauretta et de don Nicolas S..., les périlleuses amours nocturnes où l'amant montre tant d'audace intrépide et la jeune fille un si prodigieux sang-froid. Le roman est tout fait ; il ne reste plus qu'à insérer dans le personnage principal la sensibilité même de Stendhal, cette âme de jeunesse toujours présente, et pour qui l'imagination dispose sans cesse de nouveaux logis.

Il est si vrai que le roman est tout fait, que, cette fois encore, Stendhal ne le modifiera plus. Il ne touchera même pas aux épisodes que la transposition du héros devait rendre invraisemblables ou absurdes. Fût-on pénétré pour *le Rouge et le Noir* de l'admiration la plus ardente, il est impossible d'en accepter le dénouement. Quand M. Faguet le juge « bien bizarre, et, en vérité, un peu plus faux qu'il n'est permis », il énonce un jugement auquel les stendhaliens les plus partiaux doivent souscrire, et qu'il a fortifié d'ailleurs par une invincible démonstration. Julien Sorel, installé à Paris chez le marquis de la Môle dont il possède la confiance et les secrets, est devenu l'amant de Mathilde, fille du marquis. Mathilde, enceinte, avoue la vérité à son père. Après un très court moment de colère, le marquis convient que le mariage est inévitable et ne s'inquiète plus que de le faire accepter au monde en dotant Julien d'un grade et d'un faux état civil. Sur ces entrefaites, madame de Rénal chez qui Julien, quelques années auparavant, avait joué le double rôle d'Antoine Berthet, précepteur des enfants, amant de la mère, écrit à M. de la Môle, pour lui révéler cet antécédent. Pourquoi la lettre de madame de Rénal porte-t-elle un coup si rude au sceptique et cynique marquis de la Môle? Pourquoi se résout-il, de ce chef, à rompre brutalement un projet de mariage que tant de motifs majeurs font indispensable? Pourquoi Julien, sitôt mis au fait, au lieu de se précipiter chez le marquis et de lui remontrer sa folie, prend-il la poste pour le village de Franche-Comté où vit madame de Rénal et lui tire-t-il deux

coups de pistolet? Nulle raison concevable, sinon précisément qu'Antoine Berthet avait tiré deux coups de pistolet sur madame Michoud. Mais dans le cas de Berthet, les mobiles du crime s'expliquent. Il était jaloux, madame Michoud ayant pris un autre amant depuis son départ; il avait réellement souffert de persécutions effectives, ou du moins il avait pu rapporter à l'histoire Michoud, colportée par les commères et même par le mari, ses renvois successifs du séminaire, l'incapacité où il se trouvait de gagner son pain. Julien Sorel, au contraire, n'a jamais souffert du fait des Rénal et n'a rien à craindre d'eux; la seule lecture de la lettre délatrice suffit à prouver que madame de Rénal n'en est nullement responsable et l'a écrite sous la dictée de son confesseur. On ne conçoit de sa part ni jalousie, ni désir de vengeance. Pourtant, Stendhal a tant d'indifférence pour ce qui touche l'arrangement dramatique et la vraisemblance extérieure, qu'il a suivi jusqu'au bout, sans prendre la peine de l'adapter ou même de le justifier, le scénario fourni par le document. L'analogie avec *la Chartreuse* est complète sur ce point, et la conséquence à tirer est de même ordre. Il ne faut voir chez Stendhal ni un inventeur de types, ni même — en dépit de la formule fameuse : « Le roman est un miroir qui se promène sur une grande route » — un observateur réaliste des mœurs. *Le Rouge et le Noir* n'est pas plus un tableau de la France de la Restauration que *la Chartreuse* n'est une restitution de l'Italie autrichienne et papaline. Les objections des commentateurs qui, comme Édouard Rod, n'ont voulu voir, dans ces soi-disant tableaux de mœurs, que de vagues et fantaisistes caricatures, s'expliquent ainsi tout naturellement. *Le Rouge et le Noir* est un journal de jeunesse, raccordé chronologiquement, au moyen de retouches superficielles, avec le fait divers qui devait lui servir de cadre. Les scènes provinciales, par exemple, sont fournies par les impressions de Grenoble, à peine rafraîchies ou enrichies, mais disposées autour de quelques idées du moment, telles que l'influence despotique de la Congrégation. Cette idée, en 1830, était à la portée du premier venu, et dans l'emploi qu'en fait Stendhal, on sent l'influence de Béranger ou de Paul-Louis Courier plutôt que la vision ou la vérification personnelle. En fait, quels que fussent ses dons de clair-

voyance et de curiosité, jamais le monde extérieur ne l'attacha par une attention désintéressée ou autonome. L'observation, chez lui, dépendait rigoureusement de l'émotion. Enfermé dans cette sorte de passé actualisé où il dura, il ne retenait des choses que ce qui se rapportait à lui, évoquait son souvenir, excitait son rêve, ce qui lui permettait de repasser ou de recomposer sa vie, et c'est cet infatigable exercice qui nous a valu la partie immortelle du livre, le personnage de Julien Sorel.

*
* *

Savoir dans quelle mesure Stendhal a voulu se peindre en ce personnage est la plus ancienne des controverses stendhaliennes. Lui-même cependant avait tranché d'emblée la question : il déclarait couramment à ses amis parisiens que Julien Sorel n'était autre qu'Henri Beyle. Mais ses amis n'en voulurent rien croire, et ne prirent son aveu que pour une forfanterie cynique ou pour une des mystifications froides dont il abusait volontiers ses familiers. Romain Colomb a toujours nié que *le Rouge et le Noir* eût le caractère d'une autobiographie, sans quoi il eût hésité apparemment à traiter Julien de « mauvais garnement dépravé par des études incomplètes auxquelles l'éducation de famille n'avait nullement préparé son intelligence ». Mérimée, dans une lettre écrite sur sa première impression de lecture, reproche à Stendhal d'avoir choisi un type impossible et qui se contredit à chacune de ses actions. Selon Sainte-Beuve, le personnage n'est pas un vivant, mais un automate ingénieusement construit. Les amis de Stendhal ne l'ont donc pas reconnu et la raison en est simple, c'est qu'ils ne le connaissaient pas. Les critiques de notre temps montrèrent plus de pénétration. Edouard Rod, E.-M. de Vogüé, M. Paul Bourget, guidés par la seule lecture du texte et la seule intelligence de l'écrivain, mais n'étant plus égarés par une fausse idée de l'homme, ont clairement perçu l'accent de la confession personnelle. Ils ont compris qu'à l'exemple de ces peintres qui nous ont laissé leur portrait sous vingt oripeaux différents, Stendhal avait une fois de plus reproduit ses propres traits sous un costume de caractère. Depuis lors

est venue la preuve décisive, c'est-à-dire la publication des papiers posthumes, et pour qui se souvient du *Journal*, de *Henri Brulard*, des *Lettres à Pauline*, le doute n'est plus permis.

Stendhal est entré de plain-pied dans la vie et dans la personne d'Antoine Berthet, sans qu'il eût même à fournir l'effort d'appropriation qu'avait exigé l'histoire des Farnèse. Tous les malheurs du jeune séminariste résultaient évidemment d'une enfance solitaire et contrariée. On devinait que, partout et toujours, il avait été victime de sa finesse physique, de son intolérance sensible, de la susceptibilité de son cœur et de son corps. Dans son village natal, au séminaire, chez les étrangers où l'avait placé sa condition, il avait dû paraître singulier, différent des autres. Incompris de tous, il n'avait pu s'adapter à rien; sa supériorité sur son état, l'antipathie qu'il inspirait l'avaient isolé du monde. Deux femmes cependant avaient deviné la force d'amour que refoulait en lui cet enfant timide, deux femmes, pareilles à celles que Stendhal avait attendues en vain dans son logis d'étudiant pauvre, capables de lire dans un cœur difficile et de faire l'avance de leur amour. Tous ses souvenirs de famille, d'enfance, d'école s'intégraient spontanément dans ce cadre. Il ne restait plus qu'à transporter à Paris Berthet-Sorel, qu'à imposer l'épreuve du monde à ce provincial orgueilleux et dépaysé. Au séminaire il était au-dessus des autres; dans le monde il allait souffrir d'une inégalité contraire, et toujours se sentir déplaisant et déplacé. Pour réunir les deux courbes il suffisait que M. de Cordon, au lieu d'un noble de province, devînt un gentilhomme de cour, et que Julien Sorel, précepteur ou secrétaire, fût introduit sous cette espèce dans la société du faubourg Saint-Germain. Les souvenirs de l'hôtel Daru trouvaient aussitôt leur emploi, et ainsi, en le forçant d'un cran, d'un ton, le *Journal* donne d'avance toute la matière du *Rouge et Noir*. Sorel est un fils de paysan et non pas un fils de bourgeois comme Stendhal; chez les Rénal ou dans la maison de la Môle, il tient l'état d'un salarié, d'un mercenaire, et non pas seulement d'un hôte subalterne et d'un parent pauvre. Pour augmenter les distances, les la Môle s'élèvent eux-mêmes de quelques degrés sociaux au-dessus des Daru. L'intrigue amoureuse avec

Mathilde de la Môle, fournie par le document Berthet, se dispose de telle façon que l'amour-propre de Julien y soit constamment intéressé, son imagination exaltée et « renversée » tour à tour. Voilà Julien condamné, comme jadis Stendhal et dans des conditions plus cruelles encore, aux sautes alternées de l'orgueil et de l'humiliation, aux retours triomphants ou désolés sur sa destinée... Ainsi se construit une biographie quelque peu noircie ou tirée au drame, sous l'attraction du fait divers qui en a suggéré l'idée et du dénouement qui doit l'achever.

Ce qui a fait reculer devant l'évidence de cette vérification, ce sont peut-être les jugements indignés qu'a suscités, un demi-siècle durant, le personnage de Julien Sorel. S'il est vrai que Stendhal se soit peint en Julien Sorel, ne devait-on pas le tenir, sur l'autorité des experts, pour le plus bas scélérat, pour un monstre de dépravation et de cruauté? On vient de lire le jugement de Colomb. Mérimée parle à son tour du « type effrayant » de Julien, des « traits atroces qui font horreur ». Charles Monselet, dans une formule pourtant heureuse à bien des égards, dit : « C'est la mauvaise jeunesse de Rousseau qui recommence. » E.-M. de Vogüé le tient pour « une âme méchante », et Caro pour « le plus infâme petit roué qu'il y ait au monde ». On pourrait multiplier les citations sans la moindre peine ; le difficile est de s'expliquer cette révolte et cette horreur. Mettant à part, comme on le doit, un dénouement factice et postiche, on cherche en vain où est le crime de Julien Sorel, où est sa faute. Pendant le cours entier de son histoire, chez les Rénal, au séminaire, à Paris, il se conduit vis-à-vis des hommes avec une probité rigide, sans une déloyauté, sans une bassesse, sans causer volontairement une souffrance, sans trahir une confiance ou une amitié. On ne relève dans son histoire ni les friponneries de Rousseau, ni même les peccadilles banales de l'adolescence. Sa fidélité à sa parole est exemplaire ; sa délicatesse sur l'argent scrupuleuse. Est-ce sa conduite à l'égard des femmes que l'on incrimine? Sans doute, étant précepteur des jeunes Rénal, il devient l'amant de leur mère. Mais qu'est-ce que la séduction d'une femme mariée et presque mûre par un gamin de seize ans? Cet enfant chaste, sur quelques impressions de lecture et de conver-

sation, vient de concevoir pour la première fois les imaginations « que tout autre jeune homme de son âge aurait eues depuis longtemps ». Un soir, au jardin, tandis que la famille réunie prend le frais sous un grand tilleul, il touche, par le hasard d'un geste, la main de madame de Rénal appuyée au dos d'une chaise. Cette main se retire bien vite, mais une idée a envahi Julien, « l'idée d'un devoir à accomplir, et d'un ridicule ou d'un sentiment d'infériorité à encourir s'y l'on n'y parvenait pas ». L'âme de Julien tient tout entière dans cette phrase et l'on voit que ce n'est pas une âme de méchant ni de roué. S'il attaque madame de Rénal, il ne sera pas mû comme Valmont, par une pensée de triomphe ou de saccage, par le besoin d'attester sa force, de souiller le spectacle offensant d'une vertu, mais par la peur d'être jugé trop innocent ou trop timide. Convaincu que chacun de ses actes attire les regards et défraie les conversations, il imagine un sourire de mépris, le propos de madame de Rénal à une amie : le petit n'a pas osé!... il a compris que son état le lui défendait!... Il ne supporte pas l'idée que l'inexpérience de son âge et sa condition dépendante le placent, vis-à-vis d'une femme, en infériorité sur tel bellâtre du pays. Nous pourrions récrire ici, de Julien, tout ce que nous avons énoncé sur Stendhal lui-même. Stendhal a connu, sans nul doute, ces troubles de l'amour-propre, parfaitement indépendants de l'amour. En face d'Adèle Rebuffet ou de Mélanie Louason, en face de madame Daru, — si l'on s'en rapporte à l'écrit posthume intitulé *Consultation pour Banti*, — il a éprouvé qu'une sorte de sentiment d'honneur imposait l'audace et l'entreprise, que le geste hardi était parfois le geste attendu, qu'à ne pas oser on s'avouait indigne ou subalterne, et, pour ne pas encourir la moquerie qui est le lot des timides, il s'est raidi contre sa timidité. La gêne et l'amour-propre mêlés peuvent inspirer ainsi les témérités les plus folles, et la différence entre Julien et Stendhal est que l'homme s'en est tenu le plus souvent au projet et au remords, tandis que le personnage de roman exécute. Il fait serment le lendemain, pendant que sonnera le dernier coup de dix heures, de reprendre la main de madame de Rénal et il tient parole, mais en se faisant « la plus forte violence » et « après un affreux combat que le devoir livrait à la timidité ». Cette timidité est

telle que, pour la vaincre, il est obligé de se condamner à mort en cas d'échec. Si à dix heures précises il n'a pas exécuté ce qu'il s'était prescrit, il montera dans sa chambre se brûler la cervelle. Quand il a repris la main de madame de Rénal, son âme s'inonde de bonheur, non qu'il aime ou que le vertige du succès le saisisse, mais parce qu'un affreux supplice vient de cesser. Le petit précepteur, bafoué par les paysans et traité de haut par son maître, a risqué sa place et son pain, s'est vaincu lui-même pour ne pas s'exposer à une mine dédaigneuse de femme, pour être compté par le monde. A son âge, conclut Stendhal du fond de son expérience personnelle, « l'idée du monde et de l'effet à y produire l'emporte sur tout ».

La perversité commencerait avec l'abus de cet avantage. Une fois la timidité rompue et l'orgueil sauf, si Julien, sans amour et froidement, s'acharnait à la conquête, il mériterait les anathèmes de Mérimée et de Caro. Mais ici intervient un facteur nouveau : Madame de Rénal aime pour la première fois de sa vie. Elle abandonne sa main glacée, guette Julien de sa fenêtre, défaille quand il quitte la maison, se ranime avec sa présence, et, sur une menace de départ, finit par lui avouer son amour. Quand Julien, après lui avoir annoncé sa venue, frappe à sa chambre à deux heures du matin, il ne trouve pas la porte fermée. Julien a réalisé d'un geste l'amour latent qui finit par le gagner. Est-il bien coupable d'y céder? Faut-il voir dans cet abandon un trait de caractère atroce et la preuve d'une précoce scélératesse?... Les critiques impitoyables ont également oublié, sans doute, que Mathilde de la Môle prend toutes les avances à son compte, force pas à pas la résistance hautaine de Julien, finit par lui faire tenir une déclaration d'amour et par lui assigner un rendez-vous dans sa chambre. Devant ces provocations précises, l'abstention deviendrait le plus cruel aveu d'humilité. Un égal pourrait hésiter et morigéner l'imprudente héroïne. De la part d'un petit secrétaire du marquis, le refus signifierait : Je risque trop ou bien : Je suis indigne de votre choix; comment avez-vous pu lever vos regards sur ma misérable personne?... Dans l'une ou l'autre hypothèse, on encourt le mépris des autres et l'on se dégrade à ses propres yeux. Il ne faut pas juger selon les règles convenues les âmes nobles, les âmes à

l'espagnole, que la vie a trop cruellement refoulées et qui gardent pour richesse unique un grand sentiment d'elles-mêmes. Sans doute — et dans le fond ce trait est celui qui rebute — on ne sent pas chez Julien d'impulsion libre et abandonnée. Il demeure en lui tout à la fois quelque chose de lucide et de sombre; en toute conjoncture, il conserve la tête froide; on est gêné par la persistance de son calme et de sa réflexion. Lorsqu'il escalade l'échelle qui le conduira dans la chambre de Mathilde, on admire son courage; on s'irrite qu'avant de tenter l'aventure, il l'ait gâtée par tant de précautions soupçonneuses. Mais n'oublions pas que Stendhal travaille sur des impressions anciennes, et bien qu'admirablement vivaces, filtrées par le temps, isolées et ordonnées par le recul. La mémoire astreint à une logique rigoureuse ce qui, dans la sensation présente, demeurait confus et tumultueux. Nous cependant, par une habitude séculaire, nous confondons la passion avec le désordre et taxons de froideur ou de sécheresse tout enchaînement de sentiments logiques et réguliers. Julien prévoit et calcule; cette première apparence suffit et nous n'allons pas chercher plus profondément cette ardeur bouillonnante et spontanée qui, pourtant, fait craquer à toute occurrence une mince enveloppe de raison. N'oublions pas surtout que *le Rouge et le Noir* décrit le conflit sentimental d'un jeune homme avec le monde. Julien, gravissant son échelle, ignore s'il ne donne pas dans une ruse de guerre, si ses adversaires naturels, Norbert de la Môle et tous les beaux jeunes gens à moustaches, ne le guettent pas de quelque buisson. L'ennemi épie chacune de ses démarches et lui-même se jugerait perdu, ce qui signifie dupe ou ridicule, s'il n'observait chaque mouvement et n'y répondait par la manœuvre appropriée. Ce n'est pas lui qui a ouvert les hostilités. Comme jadis Stendhal, que demandait-il autre chose, sinon de plaire et d'être aimé? Faisant campagne à son corps défendant, il promène incessamment autour de lui le regard du cavalier en reconnaissance, et ne s'endort que les armes prêtes et à portée de la main.

*
* *

Taine et Émile Zola sont peut-être les premiers qui aient jugé Julien Sorel avec toute la sympathie d'une véritable intelligence. Taine le traite de héros, déclare que sa force de volonté « monte à chaque instant au sublime », que le caractère « montre de grandes actions, des pensées profondes, des sentiments puissants ou délicats [1] ». Zola voit plus profondément encore, car il ne perçoit pas seulement la grandeur du personnage, mais aussi sa tendresse et sa grâce chimérique : « Une noble nature, sensible, délicate... Au fond, le plus noble esprit du monde, désintéressé, tendre, généreux. S'il périt, c'est par excès d'imagination, il est trop poète. » Pourtant l'injurieuse légende qui s'est formée autour du personnage a déjà pris tant de consistance que l'auteur des *Romanciers naturalistes* en subit l'effet, presque malgré lui. Comme les autres, il a dénoncé chez Julien le fanfaron de mensonge et de duplicité, l'hypocrite de sacristie. Il a supposé qu'il mentait tantôt par goût naturel et par une sorte de joie perverse à tromper les hommes, tantôt par intérêt et parce que le mensonge était l'outil nécessaire à sa fortune. Au reste, dans l'opinion courante, ce trait de caractère confirmé par le titre du roman, n'en désignerait-il pas l'objet même? *Le Rouge et le Noir*, cela ne signifie-t-il pas qu'après l'effondrement de l'Empire, le règne ecclésiastique allait succéder au règne militaire et que « les sacristies et les salons remplaçant les champs de bataille, l'hypocrisie allait être l'arme toute-puissante des parvenus »?

Hypocrite, menteur, il semble malaisé de protéger Julien contre ces épithètes dégradantes. Mais pour quoi, contre quoi son hypocrisie s'exerce-t-elle? Enfant, son père le battait et

1. Ce jugement est emprunté à l'étude sur Stendhal publiée en 1864 dans la *Nouvelle Revue de Paris* et reproduite dans les *Essais de critique et d'histoire*. Mais on sait à quel point le système d'idées de Taine fut modifié, après 1871, sous l'influence de la Guerre et surtout de la Commune. Il changea d'avis sur Julien Sorel comme sur beaucoup de sujets plus importants. Il écrivait le 8 juin 1886 à E.-M. de Vogüé : « Sur *Rouge et Noir*, je suis à peu près de votre avis; Julien Sorel est trop odieux; tant pis pour ceux qui prennent ce roman pour le chef-d'œuvre de Beyle... »

jetait d'un revers de main dans le ruisseau le livre qu'il lisait avec trop d'ardeur; ses frères raillaient brutalement sa débilité corporelle. Il a menti pour éviter les coups, les insultes; ou comme il avait l'âme fière, il a dissimulé ses chagrins et ses humiliations. Contraint par son père d'accepter chez autrui une position à demi servile, cette même fierté l'a convaincu qu'il ne devait, contre ses gages, que son travail et son temps, mais qu'il restait seul maître de ses pensées. Au séminaire, entre des camarades envieux et sournois, son hypocrisie est devenue une sorte de politique, bien puérile et bien maladroite, mais toujours dirigée vers le même but : ne livrer à la contrainte extérieure que ce qu'elle a droit d'exiger, l'obéissance apparente, la conformité littérale à la règle; refouler et resserrer jalousement au fond de soi ce qui n'appartient à nulle puissance, la vie intime, la pensée vraie, l'émotion secrète. Comme chez Stendhal, tout s'explique en lui par les conditions premières de l'éducation, par la précocité de la contrainte et de la souffrance. Quand on a durement appris ce qu'une imprudence peut coûter, quand la révolte franche est impossible et n'aboutirait qu'à un asservissement plus brutal, on ne peut cependant choisir qu'entre la résignation et ce qu'on appelle l'hypocrisie, c'est-à-dire la discordance entre la manière d'agir et la manière de sentir. Les actes traduisent l'obéissance imposée, les sentiments traduiront la liberté que revendique, au cœur de lui-même, l'être vaincu, mais non soumis. L'hypocrisie marque ainsi le non acquiescement au dehors, la révolte réservée; elle est la forme de l'indépendance intérieure. C'est encore être hypocrite, si l'on veut, que de cacher un cœur saignant sous un visage impassible, que de s'interdire, comme une humiliation, l'aveu de la blessure, et le stoïcisme, en ce sens, n'est pas autre chose qu'une hypocrisie. Julien, comme Stendhal, est un de ces hommes dont l'amour-propre et la sensibilité sont des proies toutes livrées, que l'ennemi ou même l'indifférent touchent à tout coup, mais qui ont assez de fierté stoïque pour ne pas se reconnaître atteints par l'expression de leur souffrance. Constamment méconnus ou croyant l'être, vivant dans un monde hostile ou qu'ils s'imaginent tel, déçus dans tous leurs appels vers le dehors, ils sont privés de l'épanchement, de la confidence.

Quand par miracle ils se trouvent en présence d'un être droit, incapable d'une pensée mercenaire et dont le cœur, même plus grossier, peut les comprendre, la franchise les soulage comme une délivrance, et Julien connaît parfois cette détente heureuse avec madame de Rénal, avec son ami Fouqué, avec l'honnête abbé Pirard. Vis-à-vis des autres, quelle ressource reste-t-il, sinon de se dérober derrière une personne factice, de protéger par un rempart d'attitudes hypocrites une sensibilité incomprise ou persécutée, aussi prompte à se rétracter qu'à s'offenser?

Odieuse quand elle est un moyen de parvenir et qu'elle traduit la sécheresse du cœur, l'hypocrisie devient presque noble, quand elle est un moyen de se défendre et qu'elle correspond à un excès de susceptibilité et de tendresse. Sans doute, au début du livre, on nous avertit que le fils du charpentier Sorel avait résolu de prendre la soutane pour « faire fortune ». Mais Stendhal précise aussitôt ce que représente pour son héros l'expression « faire fortune ». Elle signifie seulement : quitter Verrières, quitter son père qui le frappe, ses frères qui jalousent sa jolie figure et ses mains blanches, quitter une ville où personne ne sent à l'espagnole, où tout se tranche par l'utilité, par le fait de rendre ou non du revenu; gagner un endroit, quel qu'il fût, où l'on pourrait lire, rêver, jouir d'une émotion forte, puis, à l'horizon, comme récompense suprême, être présenté aux jolies femmes de Paris et attirer leur attention. Julien a conçu « l'idée de génie » que l'état ecclésiastique pourrait lui faire quitter Verrières, de même que les mathématiques devaient tirer Stendhal de Grenoble. Quelques mois plus tard, quand il vit chez madame de Rénal, aimé d'elle, presque amoureux, presque heureux, l'idée du séminaire a disparu avec son objet. Il y entre cependant, mais à son corps défendant, parce que les indiscrétions d'une femme de chambre, le scandale naissant, l'intervention du vieux curé qui l'instruisit, l'obligent à quitter sa maîtresse. Julien Sorel alors se fait prêtre, par déception, par nécessité, nullement par ambition.

Au reste, c'est dans ce mot d'ambition que gît le malentendu véritable. Par une erreur parfaitement concevable, puisque Stendhal en fournissait lui-même tous les éléments,

on a tenu Julien pour le prototype de ce que nous appelons aujourd'hui « l'arriviste », pour le modèle ou le précurseur de ces aventuriers implacables qui sacrifient à leurs froids calculs tont mobile humain. Cette erreur remonte loin : en 1854, Sainte-Beuve signalait déjà, chez Julien, « cette disposition à faire son chemin qui semble désormais l'unique passion sèche de la jeunesse instruite et pauvre ». Taine, à son tour, parle couramment du « jeune ambitieux » et M. Paul Bourget lui-même, qui a vu si clair dans ce livre comme dans l'œuvre entière de Stendhal, qui a si fortement montré, par exemple, « que le point de départ en avait été fourni par Beyle par une continue et dure expérience de la solitude intime » traite pourtant Julien de « bête de proie, allant à la chasse avec les armes de la civilisation ». Voilà précisément ce qui l'a fait haïr, et peut-être aussi ce qui l'a fait aimer, car la sympathie s'égare comme la haine. Quel est pourtant le caractère propre de l'ambition? L'ambitieux n'est pas l'homme qui désire, mais celui qu'aucune satisfaction ne contente, celui qui recule incessamment son objet, celui surtout que ne rebute aucun des moyens dont la possession de l'objet paraît dépendre. A cela se reconnaît l'ambition. Elle ne se mesure pas à la grandeur du but, sans quoi les rêveurs et les poètes seraient les pires ambitieux, mais à la nature de ce but, à la constance de l'effort qui doit y mener, à l'acceptation et à l'emploi de tous les procédés jugés utiles. Julien se borne à désirer : ce que l'on appelle son ambition n'est que l'exigence d'une sensibilité avide, que l'imagination nourrit de mirages enchantés. Il se croit né pour jouir de tout, pour recueillir le suc des êtres, la fleur des choses; il se tient pour le convive de choix qui mérite la meilleure part du festin. Mais que lui offrira le sort, s'il l'exauce? un rang flatteur, la fortune, la puissance? Non pas, des sourires de femmes et les voluptés émouvantes du cœur. Ces voluptés, il est plus apte à les concevoir qu'à les posséder, ayant, dans le fond, plus de chimère et d'envol que d'appétit et de capacité sensuelle. Il les espère, les attend, s'y offre, mais ne s'efforce pas pour les obtenir. Il n'est qu'un enfant sauvage et ramené sur lui-même qui, dans son coin solitaire, sur quelques phrases de livres, a construit le rêve du bonheur.

Ambitieux, Julien eût vendu au Ministère, contre une place,

les secrets du marquis de la Môle ; il eût composé avec les agents de la Congrégation, avec l'abbé Castanède et le grand vicaire de Frilair, au lieu de se compromettre avec ce janséniste d'abbé Pirard et de partager sa disgrâce. L'arrivisme ne connaît pas ces imprudences généreuses. Qu'est-ce qu'un ambitieux qui méconnaît son avantage matériel, qui se rebelle contre les puissants, qui ne suit que son penchant et sa sympathie? Julien se concerte ou dissimule pour se protéger contre le monde, pour arrêter les jugements blessants ou la pitié humiliante; il ne calcule jamais son intérêt. Pour éclairer pleinement le caractère, il suffirait de le comparer soit au dilettante sadique du *Disciple*, soit aux « bêtes de proie » de Balzac. Il est incapable, comme Robert Greslou, d'instituer, par pure et froide curiosité, une expérience inutile sur la chair vivante; il ne se forme pas, comme de Marsay ou de Trailles, comme Rastignac après les leçons de Vautrin, une idée toute matérielle de la fortune, et il répugnerait à l'asseoir sur des cadavres et des ruines. Le Henri Mauperin des Goncourt, avec ses précautions méticuleuses et son air glacé de doctrinaire, lui aurait inspiré le même dégoût. Julien n'a jamais cherché à réussir, au sens ou l'entendaient ces ambitieux authentiques, et il n'était pas armé pour cette réussite-là. A la rigueur, il eût été l'homme d'un coup de force, non d'une manœuvre tenacement suivie. Il était trop indocile, trop rebelle à certaines formes de bassesse, trop intolérant de l'ennui. Nulle considération de fortune ne l'eût fait acquiescer à un propos grossier, à une action vile, ou sourire complaisamment à un sot. Pour suivre une pensée d'amour, ou pour calmer un scrupule d'orgueil, il eût interrompu l'intrigue la plus profitable. Une action toujours calculée et tendue vers l'intérêt, sans un instant de rêve, de rémission, d'oubli du rôle, exige des caractères froids que nulle émotion n'absorbe.

Qu'on se rappelle l'épisode des lettres à Madame de Fervacques. Cette belle dévote pourrait, d'un mot, le faire évêque; cependant, il recopie sans y penser les lettres qu'il lui adresse, possédé qu'il est de son amour pour Mathilde, et c'est miracle s'il n'est pas victime de sa distraction. Il contraint à chaque instant sa volonté et sa force, mais eût-il livré la bataille, on le voit trop sensible, trop complètement

possédé par l'idée du bonheur intime, pour n'être pas d'avance un vaincu. Des sursauts de révolte et de sincérité eussent, au moment décisif, bouleversé son plan de manœuvre. Il est moins différent que ne l'a cru M. Faguet du héros de Sainte-Beuve, et, tout comme l'Amaury de *Volupté*, on le sent teinté d'une certaine langueur « rêveuse, attendrie et énervée ». Il aurait pu changer sans doute, avec le temps, et l'on observe de ces métamorphoses. L'expérience aurait pu le fortifier et l'endurcir, ramener vers les voies communes son énergie occupée par l'épanchement juvénile du sentiment, faire de lui l'homme d'action banal et véritable. Mais le charme éternel de la figure, sa vérité originale, sa poésie, c'est précisément que l'écrivain l'ait saisie au moment où toutes les crédulités, toutes les exigences de la jeunesse subsistent encore, où le mépris des hommes traduit plus d'inexpérience que de cynisme, où le calcul et la politique recouvrent seulement la tendresse friable du cœur, où la méchanceté même est passionnée; au moment où les aspirations nées du premier sentiment de soi-même et du premier contact hostile avec le monde restent encore pénétrées par la naïveté fraîche de la jeunesse, par son ardeur désintéressée, par son enthousiasme devant la grandeur et la beauté.

*
* *

On pourrait appliquer cette analyse, sans rien modifier de ses lignes directrices, à la singulière héroïne du roman de *Lamiel*. Lamiel n'est autre chose que Julien Sorel en jupons. Une enfance méconnue, puis une vie dépendante au milieu de gens du monde qui raillent son patois et ses manières, mais subissent peu à peu son ascendant, telle est, au bref, l'histoire inachevée de Lamiel. L'éducation et l'épreuve ont avivé par la contrainte son énergie naturelle; la contradiction, la réaction contre des milieux mesquins ou sordides ont nourri sa notion castillane de l'honneur; les nécessités de la défense personnelle lui ont enseigné la politique et la manigance. Tous ces traits nous sont devenus familiers et peut-être est-ce dans *Lamiel* que Stendhal, amusé par ce déguisement imprévu, a reproduit le plus fidèlement les souvenirs de sa propre jeunesse. Deux

sentiments dominent Lamiel : la peur d'être méprisée, la conviction que tout acte généreux est interprété faussement et finit par nuire; l'un procédant de l'infériorité de la condition, et des obsessions de l'amour-propre, l'autre de l'incompatibilité constatée avec les êtres ambiants, c'est-à-dire d'une misanthropie précoce qui généralise imprudemment les résultats d'expériences malheureuses. Pour le mépris, Lamiel prend les devants; elle annule préalablement, par une condamnation systématique du monde, les jugements que redoute sa susceptibilité. Pour le surplus, elle applique à son tour la méthode de Julien Sorel et s'étudie à ne livrer à la société que ce qu'elle attend, ce que sa morale convenue est capable de comprendre. On ne fait pas d'objections aux règles du whist; ayant éprouvé à ses dépens le coût de tout acte original ou spontané, Lamiel s'entraîne à jouer docilement les règles du jeu. Elle aussi fait donc l'hypocrite, si l'on doit taxer d'hypocrisie la réserve invincible de sa pensée ou de sa peine. Elle aussi, d'ailleurs, a trop de caprice ou de sincérité pour surveiller bien exactement sa mécanique. Le personnage n'est pas exécuté dans des couleurs aussi fraîches et aussi tendres que celui de Julien; le portrait est à la fois plus romanesque et plus âpre. Chez Lamiel, la nature est impure, maligne; le satanique médecin de campagne qui se plaît à la dépraver ne fait guère que cultiver une tendance originelle. On ne retrouve pas en elle les grands repos de Julien, ses effusions libératrices, ses moments d'admiration pure ou de haine sainte. Cette enfant farouche qu'un bedeau de village a recueillie dans un hospice, que le hasard introduit au château ducal de Miossens et qui, après avoir enlevé le jeune duc, devait, dans le plan de Stendhal, finir en compagnie de voleurs de grandes routes, exhibe les caprices fantasques et les duretés gratuites d'une gitane de Mérimée. Pourtant, le caractère, dans son essence, ne diffère pas de celui de Julien, ce qui revient à dire que la position, vis-à-vis de la société est identique. *Lamiel* esquisse la revanche d'une fille du peuple, d'une enfant trouvée, sur ce monde qui ne sait plus le prix de l'énergie, qui ne goûte que les poupées de salons et les conteurs badins d'anecdotes. Comme dans *le Rouge et le Noir*, cette revanche ne vise ni les honneurs, ni l'argent, ni les satisfactions d'ordre varié que

l'action procure; elle reste, si l'on peut dire, purement sensuelle ou sentimentale. Comme Julien, Lamiel n'est ambitieuse que par l'appétit d'émotions et par le cœur.

Il importait d'autant plus d'éclaircir cette confusion que, des personnages de Stendhal, elle s'est étendue à Stendhal lui-même. Une formule saisissante de M. Barrès a fait fortune : Stendhal professeur d'énergie. « Si les œuvres de Balzac et de Beyle, a-t-il dit plus explicitement dans un article sur *Lucien Leuwen*, sont de si excellents bréviaires où la jeunesse, depuis un quart de siècle, fortifie sa volonté, c'est qu'elles sont pleines de l'énergie que Bonaparte, pendant quatorze années, a dépensé avec le concours de tous les Français, sur le monde... » La comparaison avec Balzac suffirait cependant à marquer la différence des points de vue. Stendhal professe l'énergie, mais l'énergie dans l'émotion, plutôt que dans l'action, et l'action elle-même n'est énergique à son gré que lorsqu'elle traduit, sans espoir de récompense, une émotion pleine ou une passion forte. Le crime de l'ouvrier Lafargue, le coup de couteau d'un transteverin jaloux, l'acte quelconque où l'individu, mû par un sentiment irrésistible, expose gratuitement sa propre vie, contiennent selon lui l'énergie humaine à l'état pur. Un amoureux est plus énergique à ses yeux qu'un soldat, et l'idée qu'il se fait des passions italiennes a plus de part à sa théorie que les souvenirs napoléoniens. Nous voici reportés bien loin de Balzac, de la volonté telle qu'il la conçoit et l'applique, et qui n'est que la volonté d'acquérir ou de dominer. Stendhal ainsi n'enseigne pas l'activité publique, et le profit que l'individu en espère entache à ses yeux jusqu'au bénéfice que le société peut en tirer. Il prêche le bonheur solitaire et qui se suffit à lui-même; il nous enseigne à sentir fortement, à pousser jusqu'à leur terme toutes nos virtualités de passion, à puiser dans la vie tout ce qu'elle contient pour nous d'émotions possibles, à nous aventurer sans peur dans cette région à demi sauvage qui s'étend au delà des sentiments tout faits et des plaisirs de convention. Une femme aimée d'amour, un paysage où l'âme s'exalte, une société où l'amour-propre, c'est-à-dire le sens intime de l'honneur, ne redoute aucune atteinte, voilà tout ce que ses héros souhaitent, et lui-même n'a rien désiré au delà. Une action d'éclat, un nom glorieux n'avaient

pour lui d'autre sens que de ménager l'accueil plus souriant des femmes. Quand il écrit *le Rouge et le Noir,* recombinant sa vie après coup sur les données de l'expérience acquise, comme on refait une partie d'échecs, ou comme on gagne une bataille sur le papier, il prête à Julien encore plus de rêves de grandeur qu'il n'en avait lui-même conçu. Dans cette conception toute sentimentale de l'énergie, gardons-nous de voir l'effet d'une sagesse prudente, et que les leçons de l'expérience auraient lentement conduite à la modestie : un tel idéal de vie est sans doute plus exigeant et plus difficile que celui de l'homme d'action.

Avouons pourtant que parfois, autour de vingt ans, il a cherché le bonheur dans la volonté, au sens balzacien du terme, c'est-à-dire dans l'activité extérieure et dans la gloire ; il a rêvé, par brefs intervalles, la gloire du poète, et même, car les souvenirs de la Révolution étaient proches, la gloire de l'homme public et du tribun. Mais ce qui semble élan d'ambition n'est jamais chez lui, à considérer les choses de plus près, que défaillance passagère. Quand Stendhal se propose l'action comme le but déterminé de sa vie, c'est qu'il est découragé d'aimer ou qu'il veut se consoler de l'amour. Il écrit à son ami Edouard Mounier : « Je vois qu'actuellement il n'y a plus que de grandes choses qui puissent me distraire de cet état affreux... L'amour tel que je l'ai conçu, ne pouvant me rendre heureux, je commence depuis quelque temps, à aimer la gloire... » Il se jugeait propre à l'action, et tout ce que nous savons de sa vie fait présumer qu'il ne se méprenait pas sur cette aptitude, mais, passé les premières incertitudes de la jeunesse, il s'en est détourné volontairement, ou, tout au moins, n'y est retourné qu'à contre-cœur et par nécessité matérielle. A vingt-cinq ans, il avait déjà pris le ton mesuré du philosophe revenu de toutes ces trompeuses vanités. Sa règle de vie est modeste, son idéal casanier : gagner quinze mille francs de rente dans les affaires — et si l'on songe à Balzac, soit dit en passant, c'est devant l'optimisme et la chimère de ses combinaisons d'argent — prendre une maison sur le boulevard, recevoir des femmes élégantes et les grands hommes du moment, c'est-à-dire Talma, Guérin ou Legouvé père. A la rigueur, gagner sa vie en écrivant, vivre content, comme l'a dit un poète, « du bien de la

plume et du livre ». On dirait le sage de La Bruyère, guéri de l'ambition par l'ambition même. Ce qui l'a guéri, c'est la conviction promptement acquise que l'ambition ne pouvait lui procurer d'un seul coup ce qui fait le prix unique de la vie : la pure joie du cœur, l'élan de la volupté contentée. Il lui fallait le coup de foudre du succès, la fortune et la gloire acquises d'emblée par la seule intensité du désir, la chance se donnant comme une amoureuse. Durant la période vive de la Révolution, c'est-à-dire pendant quatre ou cinq ans, on a vu de ces mariages passionnés avec l'action. Déjà, quand apparut Bonaparte, il a fallu revenir aux lentes réussites où le génie et le courage ne suffisaient plus. Puis, à mesure qu'on avançait dans le siècle, tout est devenu plus régulier, plus médiocre, et c'est pourquoi sa répugnance pour les régimes qui ont succédé à l'Empire est allée croissant. Fût-il né quinze ans plus tôt, les grandes occasions se fussent-elles offertes, on ne sait trop s'il était homme à les saisir. Il lui manquait, comme lui-même en est convenu, « l'ambition perçante, celle qui réussit ». C'est, semble-t-il, par manque de promptitude et de hardiesse qu'il a refusé les postes importants qui lui furent offerts, à une ou deux reprises, et dont le souvenir suffisait à le flatter. En tout cas, à l'heure où il entrait dans la vie, on avait déjà passé le moment des fortunes providentielles, de celles qui font atteindre un comble du premier bond. Et quand il faut attendre, travailler sourdement, se plier aux préparations obscures et trop souvent dégradantes, ce n'est plus la joie.

Personne, en son temps, n'aurait pu se soustraire au mirage de l'ambition, mais il ne provoqua chez lui que des obsessions brèves et intermittentes. Mobile et dégoûté comme on le voit, tous les éléments essentiels faisaient défaut : la précision du but, l'appropriation des moyens, le consentement aux démarches nécessaires. Les caractères comme le sien, avidement tournés vers toutes les puissances de la vie, peuvent être tentés par l'action, par cette promesse de bonheur qu'elle contient pour les âmes jeunes. Mais ils exigent d'être transportés tout droit dans les zones supérieures de l'action, en brûlant les états intermédiaires. Être un Saint-Just, être un Bonaparte, être un Pitt, gouverner les hommes à peine sorti du collège, d'accord; mais ne pas faire une cour trop labo-

rieuse à la fortune; ne pas s'astreindre aux petits emplois, aux intrigues suspectes, aux complaisances serviles. On atteint trop tard un succès dont la jouissance est épuisée; ou bien, si l'on entend arriver plus vite, il faut couper par la traverse, emprunter les chemins bornés et boueux. L'ambitieux qui n'a reculé devant aucune bassesse, et qui décroche le trophée de ses mains salies, oublie que l'estime de soi-même est le seul bien dont on ne puisse se passer. « J'ai renoncé à la gloire militaire, écrit Stendhal, parce qu'il faut trop se baisser pour arriver aux premiers postes et que ce n'est que là que les actions sont en vue. » Le grand vicaire de Frilair, du *Rouge et Noir*, a fait sa fortune auprès d'un prélat fort gourmand et fort myope en retirant les arêtes de son poisson, et le même office, auprès d'un membre important de l'Académie des Sciences Morales, conduira tout droit à l'Institut le jeune Ernest Déverloy de *Lucien Leuwen*. Les jeunes doctrinaires parisiens, les Henri Mauperin du temps, s'attachent invinciblement à quelque coterie, sans répugner à aucune forme de la bassesse et de l'ennui, et quand cette coterie monte au pouvoir, toutes les bonnes choses de la société pleuvent sur eux. Il entre du dépit dans cette satire, ou plutôt de la désillusion, mais l'homme qui en a ramassé les traits n'était pas un ambitieux. Les âmes à l'espagnole ne savent pas faire les frais qu'il faut. Belliqueuses et militantes, elles ne combattent pas cependant avec toute arme, et préfèrent se retirer de la lutte quand le prix leur paraît mesquin ou vil. Elles tendent leurs filets trop haut, comme l'a répété cent fois Stendhal dans une formule qu'il prétend avoir empruntée à Thucydide; elles ne visent pas les petits objets et ne se plient pas aux petits moyens.

Le roman posthume publié sous le titre de *Lucien Leuwen* est, avec *le Rouge et le Noir*, le livre où Stendhal épanche le plus librement son dégoût pour les précautions, les intrigues, les bassesses qui, depuis l'avènement de l'Empire, étaient devenues, à son gré, le moyen nécessaire de parvenir. Dans ce livre fort copieux, bien qu'inachevé, on trouve, bien entendu le thème central que Stendhal varie sans cesse, c'est-à-dire la description d'un début dans le monde, l'histoire d'une sensi-

bilité originale, et par conséquent méconnue, les combinaisons préméditées qui servent à neutraliser et à vaincre l'antipathie. On y trouve encore un roman d'amour qui n'est guère qu'une réplique indistincte du *Rouge et Noir*, les deux types principaux de femme rappelant de fort près, bien qu'imparfaitement ébauchés, l'un madame de Rénal, l'autre Mathilde de la Môle. Mais l'intérêt capital du livre est que le héros, d'abord officier, puis secrétaire particulier d'un ministre, refait, à travers la vie active, la double étape de Stendhal. La confession est quelque peu poussée au noir, car le livre est écrit en 1834, et de l'Empire à Louis-Philippe, la chute s'est accentuée sans cesse. La vie militaire est sans risque et sans gloire, la vie politique sans grandeur. Si l'armée fait campagne, c'est contre l'émeute, républicaine ou légitimiste; si un ministre recourt à l'énergie d'un jeune homme, c'est pour une intrigue de police ou pour une combinaison électorale. Le régime « juste milieu » fournit une vue particulièrement mesquine et rétrécie de l'action. Et pourtant Stendhal nous répétera qu'à toute époque les nécessités de l'action furent identiques et tarèrent les hommes de même façon. Sous l'Empire, un officier gagnait sa croix en oubliant de chanter *la Marseillaise*, sous Charles X en faisant sa première communion. Les maréchaux de Napoléon ont rempli leurs poches; Danton a volé; les révolutions comme les royautés légitimes ont versé le sang pour leur salut. On doute déjà qu'à de grands objets communs la pitié, la probité stricte doivent être sacrifiées, et l'on se souvient de quel air Julien Sorel pose la question à Mathilde, au milieu du bal de Retz; mais quand il s'agit d'intérêts personnels et sordides, d'un grade, d'une croix, du pouvoir, un cœur sensible, un esprit honnête et qui tient à sa propre estime peuvent-ils s'attarder dans cette aventure? Au début de son expérience, Lucien Leuwen a prévu le dégoût qui doit l'envahir : « J'ai horreur de la porte sous laquelle il faut passer, il y a sous cette porte trop de fumier. » Pourtant, comme il est jeune, et qu'il voit le bonheur dans l'action, il se raidit contre cette appréhension salutaire. Quand il vêtira son premier uniforme, quand il partira pour sa première mission politique, nous le sentirons tout bouillant de zèle et d'ardeur. Mais l'épreuve confirme bientôt la défiance

qu'il avait surmontée. Le souci de l'avancement, la crainte du pouvoir civil, la position fausse entre des partis et des sociétés hostiles font du régiment un foyer d'intrigue et d'espionnage; la vie de garnison, comme celle de Julien au séminaire, est semée d'embûches hypocrites, qu'il faut déjouer à son tour par une hypocrisie affectée. Au ministère, il faut servir un sot et supporter son emphase vide, en imposer aux inférieurs par un air guindé, apprendre à ses dépens que tout procédé délicat est pris pour de la faiblesse, se faire le complice de complots policiers ou de tripotages d'argent. En mission, il faut colporter des libelles infâmes, destituer de pauvres gens, prêter la main à la manœuvre qui ruinera un honnête homme, supporter l'insulte et le mépris. A ces vilaines besognes, on peut apporter de l'intelligence vraie et du courage, et c'est le cas de Lucien Leuwen. Mais l'intelligence effarouche les sots, qui sont la matière à pétrir : Lucien n'a prise sur eux que par hasard, quand un excès de fatigue ou d'inattention le réduit à la banalité convenable. Le courage offense les maîtres mesquins qu'on voulait servir. Ainsi la déception est double : dans la vie active, les caractères d'une certaine sorte encourent à la fois la honte et l'échec. Ils ne parviennent ni à forcer la délicatesse de leur conscience, ni à se débarrasser de mérites nobles qui se retournent fatalement contre eux. La conclusion se tire d'elle-même : s'abstenir ou renoncer; chercher ailleurs ce qui exalte l'âme, ce qui lui procure le sentiment parfait de son activité intime; comprendre que la seule ambition raisonnable est celle du bonheur.

***

Pour peu que les développements qui précèdent aient rempli leur objet, ils auront permis de reconstituer l'origine des principaux personnages de Stendhal. Ils auront fait sentir que les héros de ses livres furent obtenus par une sorte de réfraction constante de sa personne à travers les données mobiles de l'imagination et du hasard. Ses livres ne sont qu'une suite de biographies à la fois fictives et réelles, une adaptation constamment renouvelée de ses souvenirs à ses rêves. Fidèlement

penché vers sa jeunesse, c'est vers ce passé toujours vivant qu'il dirige sa rêverie, non vers un avenir qu'il attend avec une sorte de déception indifférente et résignée. « Le passé et le présent sont nos moyens, a dit Pascal; le seul avenir est notre fin. Ainsi nous ne vivons jamais, mais nous espérons de vivre. » Il faudrait, pour Stendhal, renverser presque littéralement la formule. Le passé est son seul bien, et il se souvient d'avoir vécu plutôt qu'il ne vit. Mais le passé, autant que l'avenir, peut servir de jouet à nos fantaisies : quand nous construisons les romans du possible, nous pouvons les reporter vers la jeunesse aussi bien que les prolonger vers l'âge mûr, et ce n'est guère nous abuser davantage. Stendhal ne s'est jamais lassé de cet exercice romanesque, parce qu'aucun lien solide ne le liait au présent, et que sa jeunesse préservée demeurait pour lui la seule réalité véritable. Tout lui est bon pour la reconstruire et la revivre. Mais pendant qu'il varie, sous l'impulsion de données fortuites, les milieux, les circonstances ou les temps, il ne se modifie jamais lui-même. L'imagination ne fournit que l'aventure; c'est toujours la mémoire qui fournit le sentiment.

Ayant ainsi confronté le caractère et la vie de Stendhal avec les portraits qu'il nous a laissés de lui-même, il resterait à ramasser dans une construction plus serrée les résultats de cette double épreuve. L'analyse nous a livré, l'un après l'autre, les éléments essentiels de ce qu'on a nommé « le beylisme »; il resterait à les assembler systématiquement, à les formuler avec une apparence de rigueur. Cette étude contribuerait peut-être, et c'est là pour nous son intérêt véritable, à éclairer ce qu'il y a d'étrange, peut-être d'unique, dans la destinée littéraire de Stendhal. Bien rares sont les écrivains à qui la postérité fut plus favorable que les jugements contemporains. Mais Stendhal est peut-être le seul qui, méconnu ou incompris durant sa vie, se soit trouvé en intelligence intime, en parenté étroite avec le sentiment et la pensée d'un autre temps. Depuis vingt-cinq ans, toute une suite de jeunes gens et d'hommes faits ont reconnu en lui, non seulement un devancier plus proche ou un ancêtre plus cher, mais un camarade et quelque chose comme un frère. C'est trop peu de dire que nous l'avons

admiré; notre admiration pour lui fut de celles qu'on partage avec un orgueilleux silence, comme un trésor ou comme un secret. Nous l'avons aimé; son influence est passée dans notre vie, et, par un secret échangé, peut-être avons-nous transporté dans son œuvre un charme qui n'était qu'en nous-mêmes, dans notre jeunesse et dans notre don.

Les historiens de l'avenir rechercheront si cette influence fut pernicieuse ou féconde, si, pour ces groupes d'adeptes que la passion stendhalienne unissait en de petites sociétés secrètes, la lecture infatigable du *Rouge et Noir* et de *la Chartreuse* fut vraiment, comme disait M. Barrès, une leçon d'énergie, ou si l'enseignement qu'en tiraient les fidèles ne tendait pas à l'inverse de l'action. Imagination qui se satisfait d'elle-même, dégoût de tout ce qu'on juge au-dessous de soi, rêverie paresseuse et dépitée du réel, ces éléments stériles ou déprimants entrent assurément, avec beaucoup d'autres, dans le beylisme. La drogue, à tout le moins, était entêtante, et l'avenir jugera, d'après les résultats acquis, s'il faut la tenir pour un tonique ou pour un toxique. Mais ce que nous pouvons déterminer dès à présent, c'est pourquoi elle a attendu si longtemps avant d'opérer, pourquoi, après des effets incomplets et interrompus sur les générations intermédiaires, elle s'est trouvée agir sur nos plus récentes écoles d'écrivains avec une si pleine efficacité, ou, si l'on préfère, avec une si particulière virulence.

Cet homme qui avait passé partout en étranger, pourquoi devait-il acquérir en nous, et spécialement en nous, une famille soudaine? Par quel rapport ou par quel retour trouvait-il enfin son public véritable, un demi-siècle après sa mort? C'est là le mystère que nous tenterons prochainement d'éclaircir ici-même, maintenant que nous avons essayé d'évoquer l'homme.

LÉON BLUM

L'EMPEREUR MÉNÉLIK[1]

Le grand-père de Ménélik, Sala Salassié, douzième roi du Choa, une des sept grandes provinces de l'Abyssinie actuelle, désigna pour lui succéder son second fils, Haïlé Mélékot, à l'exclusion de l'aîné qui s'inclina devant la volonté paternelle. Haïlé Mélékot avait épousé une femme du nom d'Etchégaïro, fort pauvre, mais dont la beauté et l'intelligence l'avaient séduit. Il l'avait, dit-on, remarquée un jour qu'elle demandait la charité aux portes de sa maison.

De cette union naquit, en 1845, le futur Ménélik, qui reçut d'abord le nom de Sala Mariam. On prétend que la gentillesse et l'intelligence précoce de cet enfant ne furent pas étrangères au choix que Sala Salassié fit de Haïlé Mélékot comme successeur. Il aurait, en bénissant son petit-fils à son lit de mort, prononcé ces paroles prophétiques : « Voilà celui qui sera *le roi des rois d'Éthiopie*, qui groupera sous son sceptre tous les peuples de l'empire. »

Haïlé Mélékot régna dix ans. Attaqué par l'empereur Théo-

1. J'ai surtout utilisé mes notes personnelles prises pendant un long séjour en Éthiopie. Pour les événements récents mes renseignements proviennent d'une source privée des plus sûres. Je recommande au lecteur qui rechercherait des renseignements complémentaires les livres de Rohlfs, *l'Abissinia* (Milan, 1885); Willy Hentze, *Am Hofe des Kaisers Menelik von Abyssinien* (Leipzig, 1905); Robert Skinner, *Abyssinia of to. day* (Londres, 1906); Félix Rosen, *Eine deutsche Gesandschaft in Abissinien* (Leipzig, 1907); J.-G. Vanderheyem, *Une expédition avec le Négous Ménélik* (Paris, 1896); Carlo Rosetti, *Storia diplomatica della Etiopia durante il regno di Menelik II* (Turin, 1910).

doros qui convoitait le Choa, il mourut au cours d'une guerre avec son puissant voisin, à la veille d'une bataille décisive pour l'indépendance de son royaume. Ce serait alors, selon quelques auteurs, que Théodoros se serait assuré de la personne de Sala Mariam. Selon d'autres, il aurait, avant cette date exigé de Haïlé Mélékot qu'il lui livrât l'enfant comme otage, pour empêcher le roi du Choa de faire valoir contre lui son origine salomonienne, qui hante et enorgueillit l'imagination des Éthiopiens.

A la cour de Théodoros, le jeune prince, mis en rapport avec des Européens, commença de reconnaître la supériorité de leur civilisation et de leur science. A l'âge de dix-neuf ans environ, il s'échappa de Magdala, sa résidence, grâce à la connivence de la fille même de Théodoros, Baféna [1], que l'empereur lui avait fait épouser.

Rentré dans le Choa, Sala Mariam réunit ses partisans, reconquit la province sur le gouverneur de Théodoros, et se fit proclamer roi. On était en 1863. En 1866, dans une lettre adressée à la reine Victoria pour lui annoncer son avènement, il signait fièrement : « Negousa Neghesti (Roi des Rois) Ménélik [2] ». Cependant, en 1868, la partie sembla perdue pour lui. Lord Napier venait d'abandonner à Kassaï — le futur empereur Johannès — les vieux fusils, les munitions, l'artillerie des milices anglaises, et Kassaï, ainsi armé, ayant une supériorité écrasante sur les autres rois abyssins, pouvait songer à les soumettre à sa domination. Ceux-ci s'avisèrent du danger qui les menaçait; mais tandis que le chef du Lasta prenait les devants et se faisait battre près d'Adoua (14 juillet 1871), Ménélik se bornait à se fortifier dans son royaume de Choa, qu'il ouvrait aux Européens, en particulier aux missionnaires. En 1875, l'entreprenant et savant Werner Munzinger, agissant au nom du khédive, concluait avec lui une alliance offensive et défensive contre Johannès. Mais

1. On l'a quelquefois appelée Baféna 1re, pour la distinguer de la concubine du même nom dont il sera question plus loin.

2. Il disait dans cette lettre : « Après avoir été absent onze années de notre patrie, nous sommes monté sur le trône de nos pères. » Selon que ces onze années partent de son arrivée à la cour de Théodoros pour aller jusqu'en 1863 ou jusqu'en 1866, il aurait eu, au commencement de sa captivité, neuf ou douze ans environ. Le second nombre est le plus probable.

l'aventureux consul, surpris par les Gallas, fut tué dans la défaite qu'il ne tarda guère à essuyer; il n'est pas facile de savoir s'il dut son échec à une hésitation subite ou calculée du roi du Choa.

Au mois de février 1876, les ambitions de Ménélik furent soumises à une épreuve encore plus rude. Lors de la nouvelle expédition anglo-égyptienne, Johannès appelait aux armes l'Abyssinie tout entière. Le roi choan n'osa pas rester entièrement sourd à ce patriotique appel. Il envoya des troupes, des subsistances, de l'argent, mais il s'abstint de se joindre personnellement à l'armée abyssine qui, le 7 mars, écrasait à Goura le fils du khédive, commandant en chef des forces ennemies. Cette victoire décisive changeait subitement la situation politique de l'Éthiopie. Pourtant, cette fois encore, même après avoir vu les autres rebelles reconnaître la suzeraineté de Johannès et les prêtres donner au vainqueur le titre d' « Élu de Dieu », Ménélik eut le courage de ne pas renoncer à ce qu'il regardait comme sa mission certaine : il fut à peu près le seul des grands chefs à ne pas courber le front.

Mais, vers le milieu de l'année 1879, Johannès se mit en marche pour soumettre le Choa et son roi. A peu près sûr de ne pas être détrôné, Ménélik fit savoir à l'empereur qu'il était décidé à se présenter devant lui, selon l'usage du pays, avec une pierre au cou. Malgré la réponse de Johannès, qui déclarait se contenter d'un serment sur les Évangiles et d'un tribut annuel, le roi du Choa parut, devant la cour réunie, ainsi qu'il l'avait annoncé. On dit que Johannès ordonna aussitôt au ras Aloula de détacher la pierre, embrassa Ménélik et le couronna de sa propre couronne. Ainsi fut reconstitué l'antique empire d'Ethiopie, une fois de plus dominé par un seul chef, au couronnement duquel le roi du Choa, solennellement invité, ne manqua pas d'assister.

Tel est le récit qui paraît le plus accrédité. Suivant d'autres auteurs, les choses ne se seraient pas passées d'une manière aussi héroïque. Après s'être allié avec les Gallas pour conquérir le Kaffa et assurer ainsi ses derrières, Ménélik aurait préparé une autre expédition qui aurait été suspendue par d'importantes propositions émanant de Johannès lui-même. Aux termes de l'arrangement alors conclu par les deux rivaux,

Aréa Salassié, le fils de Johannès, épousait la princesse Zaouditou, fille de Ménélik, et ce dernier devenait lui-même le successeur éventuel du négous, à condition de le reconnaître comme son suzerain. Bientôt après, Johannès, au cours d'une expédition contre les Derviches, maîtres de Cassala depuis 1884, fut mortellement blessé, le 10 mars 1889. Rappelant habilement ses droits à la couronne, en qualité de représentant direct de la dynastie salomonienne, Ménélik fut proclamé empereur à Makallé, seize jours après la mort de Johannès (26 mars). Il ne trouva devant lui qu'un compétiteur sérieux, le ras Mangacha, fils naturel de l'empereur défunt. On racontait que ce dernier, peu avant d'expirer, avait murmuré ces mots : « Mangacha, mon fils! », et que c'était là, sans doute, l'expression d'une suprême volonté. Le ras entra en campagne, mais se soumit bientôt, d'abord à Makallé, au mois de mars 1890, puis à Addis-Abeba, en juillet 1894, et reçut du nouveau souverain le gouvernement du Tigré. Le 4 novembre 1889, Ménélik II[1] était sacré et couronné « roi des rois », à Entotto, par l'abouna Matthéos, évêque copte et chef du clergé abyssin.

*
* *

Dès son avènement, Ménélik avait adopté le vieux titre de Negousa Néghesti ou Roi des Rois, qui a remplacé, dans le

1. En abandonnant son nom Sala Mariam et en prenant celui de Ménélik ou Ménilek, le négous avait observé l'ancienne coutume, à laquelle ses prédécesseurs s'étaient toujours conformés. Quant au nom même de Ménélik, on en a donné les explications les plus diverses; mais aucune d'elles n'est entièrement satisfaisante. Les uns veulent que ce soit un équivalent de *Ebna Hakim*, c'est-à-dire « le Fils du Sage » (*Baïna-Lekhem* dans le *Kébra-Nagast*), nom donné au premier Ménélik dans plusieurs versions de la légende de la reine de Saba, et qui serait destiné à rappeler la sagesse de Salomon. Selon les autres, par exemple Ludolf, il devrait se traduire par : « Un autre lui-même » et indiquerait la très grande ressemblance qui existe entre Salomon et Ménélik. D'autres affirment qu'il commémore l'anxiété de Makéda, reine de Saba, revenant dans ses États enceinte des œuvres de Salomon et craignant de son peuple un mauvais accueil; il signifierait alors : « Qu'est-ce qu'il dira (le peuple)? » Enfin, suivant l'interprétation à laquelle se rangeait Ménélik lui-même, on devrait y voir la question posée par les habitants du pays à leur reine lorsqu'elle rentra de son voyage à la cour de Salomon : « Qu'est-ce qu'elle apporte? » — En réalité, d'après les plus récents auteurs, aucune des racines de ce mot n'est explicable par la langue éthiopienne.

protocole de la cour éthiopienne, celui de Hatsé ou Empereur. Le protocole abyssin lui donnait d'ailleurs beaucoup d'autres titres rappelant l'origine juive, plus ou moins authentique, de la dynastie qu'il se flattait de continuer. Il était le « Roi de Sion », le « Roi d'Israël », l' « Élu du Seigneur », le « Protecteur des Chrétiens », et il commençait ses lettres, timbrées d'un lion couronné, par la formule, empruntée à l'Apocalypse de saint Jean : « Il a vaincu, le Lion de la tribu de Juda. » On l'appellait aussi Bahar-Négous, « le Seigneur de la mer », ou Donzo, qui veut dire « Sire », plus souvent encore Jân-Baoua[1], ou simplement Jân. Pour expliquer ce dernier titre, les Abyssins racontent l'anecdote suivante. Le négous Malak-Sagad revenait un jour d'une expédition heureuse, lorsqu'il vit un éléphant foncer sur des paysans et entendit ceux-ci crier : « Jân-Baoua ! » Il leur demanda pourquoi ils poussaient ce cri ; ils répondirent qu'à ce mot magique l'éléphant le plus sauvage avait pitié d'eux et s'éloignait sans leur faire aucun mal. Se tournant alors vers ses courtisans, le négous leur dit en souriant : « Vous ne m'appelerez plus désormais que Jân-Baoua, et j'aurai, moi aussi, pitié de ceux qui me nommeront ainsi[2]. »

Au moment où Ménélik monta enfin sur le trône d'Éthiopie, son éducation politique était faite. Il avait vu se reconstituer lentement l'antique empire et s'élaborer une confédération capable de se transformer en nation véritable. Il avait vu les dangers des convoitises personnelles chez les ras gouverneurs, surtout en face de l'invasion étrangère. Enfin, il avait, à diverses reprises, mesuré ce que pouvait, contre un peuple très primitif encore, la puissance scientifiquement organisée des nations européennes. Les races si différentes de l'Abyssinie, groupées principalement dans les petits royaumes du Godjam, du Tigré, de l'Amhara et du Choa, furent réunies sous son unique autorité, si bien que les Gallas, comprenant les difficultés d'une pareille tâche, dirent de lui qu' « il avait su faire vivre ensemble la chèvre et le léopard ».

Avant même de parvenir à l'empire, il avait, comme roi du

1. Ou Jânhoï, qui signifierait « mon juge ».

2. Tout cela n'est naturellement que légende. M. Joseph Halévy a démontré que Jân est le mot amharique qui signifie « souverain ».

Choa, collaboré à cette œuvre de centralisation. C'est alors qu'il conquit le Kaffa, puis, en 1887, le Harar et les pays Gallas. Devenu empereur, il fit passer sous sa domination l'Amhara, déjà très affaibli, et le Tigré, dont il laissa l'administration au ras Mangacha; quant au nouveau roi du Godjam, Takla Haïmanot, il ne crut pas devoir l'inquiéter, et il n'eut pas à se repentir de cette décision[1].

Bien lui prit de s'être avisé des besoins vitaux de l'Éthiopie. Les expéditions égyptiennes avaient éveillé en Europe de nouvelles convoitises. L'Italie, privée de colonies, jeta les yeux sur l'Abyssinie[2], et le comte Antonelli se mit en rapports avec Ménélik qui, à en croire certains bruits, aurait accepté l'appui du gouvernement italien contre les prétentions au trône du ras Mangacha. Ménélik signa, plus ou moins spontanément, le 2 mai 1889, le fameux traité d'Uccialli (Outchalé), dont l'article 17 portait que le négous *devait*, ou *pouvait*, selon les deux versions qu'en donnaient les interprètes, se servir du gouvernement italien pour traiter toutes affaires avec d'autres gouvernements[3]. S'appuyant sur la première version, la Consulta annonça aux autres Cabinets, le 11 octobre 1889, l'établissement d'un protectorat sur l'Abyssinie, et diverses puissances, auxquelles Ménélik avait notifié son avènement, répondirent que, pour cette notification, le nouveau souverain devait s'adresser à l'Italie. Indigné, l'empereur aussitôt adressa une protestation au roi Humbert, et en juin 1892, il demandait, pour reprendre des relations entièrement amicales avec l'Italie, deux millions de cartouches, la renonciation des Italiens à leur domination sur le Séraé et l'Akélé-Gouzaï, puis, du côté du Tigré, la garantie que les Italiens persuaderaient au ras Mangacha de lui faire de nouveau sa soumission ou tout au moins de rendre visite à la cour d'Addis-Abeba, et enfin l'annulation

1. Takla Haïmanot mourut en 1901, et avec lui disparurent les derniers restes d'autonomie du Godjam.

2. Rappelons que l'Italie, à l'instigation des Anglais, inquiets des progrès du mahdisme, avait occupé Massaoua en 1885, puis s'était étendue vers l'Ouest et avait vu ses progrès arrêtés, le 26 janvier 1887, par la défaite qu'infligea à ses troupes le ras Aloula, près de Dogali.

3. « Le roi des rois d'Éthiopie *itchallouatchal* (*pourra* ou *devra*?) se servir de la diplomatie italienne pour traiter toutes ses affaires avec les puissances européennes. »

du traité d'Uccialli. Le général Baratieri, gouverneur de la Colonie érythréenne[1], conseillait à son gouvernement de ne céder sur aucun point. Mais, peu après, l'Italie accordait les cartouches, faisait des concessions, au moins apparentes, sur les deux conditions qui suivaient, et décidait d'envoyer le docteur Traversi près de Ménélik pour lui offrir la modification des termes de l'article 17, sans en changer sérieusement le fond.

Vers la fin de décembre, un des chefs du Tigré, le ras Aloula, manifestait son mécontentement au ras Mangacha, qu'il trouvait trop dévoué aux Italiens, en se révoltant contre lui. En février 1893, Traversi, qui était enfin arrivé dans la capitale du Choa, commençait ses négociations; il avait la pénible tâche de gagner Ménélik à l'idée du protectorat, tout en ménageant, jusqu'à l'heure où il y réussirait, les susceptibilités des chefs tigréens plus ou moins gagnés à la cause italienne. Le 27 du même mois, après avoir pris livraison des deux millions de cartouches, Ménélik dénonçait solennellement le traité. Il prétendait que la version amharique de l'article 17 portait le mot *pourra* et non le mot *devra*, et il communiqua aux divers États une note où il spécifiait l'étendue et les frontières de ses domaines, note qui était en contradiction avec les limites attribuées par l'Italie à la Colonie érythréenne. Dans ce document, il rappelait que « l'Éthiopie était depuis quatorze siècles une île de Chrétiens dans un océan de Païens ».

En avril 1894, Mangacha se rendait à Addis-Abeba pour faire sa soumission, puis regagnait Makallé, médiocrement satisfait de l'accueil qu'il avait reçu de l'empereur. Celui-ci, au contraire, avait trouvé dans cette démarche une raison nouvelle de rester sourd aux propositions du colonel Piano, qui avait été chargé de poursuivre les négociations du docteur Traversi et qui subit un échec aussi complet que son prédécesseur.

Depuis le mois de décembre 1893, les Italiens avaient été obligés de porter d'un autre côté une partie de leur attention. Les menaces des Derviches avaient nécessité une expédition du général Arimondi, qui avait battu ces partisans du Mahdi à Agordat. La défaite ne les ayant pas découragés, Baratieri dut marcher en personne contre eux, et le 17 juillet 1894, il les

1. La *Colonia Eritrea* avait été constituée par décret royal du 20 décembre 1889.

mettait en déroute à Cassala. Fier de ce succès, le gouverneur de l'Érythrée essaya de le mettre à profit en entretenant le mécontentement de Mangacha et en flattant les ambitions, réelles ou supposées, de Makonnen. C'était là, au moins vis-à-vis de ce dernier, une politique bien fragile; car le ras, effrayé par la convention conclue le 5 mai précédent entre l'Italie et l'Angleterre, et, en outre, beaucoup plus dévoué à Ménélik que ne le supposaient les Italiens, n'était pas homme à se laisser entraîner dans une combinaison aussi aventureuse. Quant à Mangacha, malgré ses déceptions, il était imprudent de croire qu'il irait jusqu'à une trahison ouverte.

Mais quelques petits succès exaspérèrent la mégalomanie de Francesco Crispi. Aussitôt, il engageait Baratieri à occuper le Tigré et l'Agamé. Heureusement, le gouverneur avait appris que, depuis quelque temps déjà, un accord avait été conclu entre Bata Agos, Ménélik et Mangacha. Baratieri, très justement, vit là un sûr indice d'une guerre prochaine avec Ménélik et toutes les forces groupées autour du Choa. Inquiet des conséquences financières de l'extension que menaçaient de prendre les opérations militaires, le gouvernement italien n'eût pas été fâché d'obtenir une paix honorable; mais il ne pouvait guère, sans nuire à son prestige, réduire ses prétentions. Le 9 novembre suivant, la grande nouvelle, depuis longtemps redoutée par Baratieri, lui était télégraphiée de Zeïla : vers le milieu d'octobre, Ménélik, accompagné par Makonnen, était parti avec une nombreuse armée dans la direction du Tigré.

Le 24 novembre 1895, le major Toselli, d'accord avec le général Arimondi, se dirigeait de Makallé vers Amba-Alaghi, poussait imprudemment jusqu'à Atzala et Bélégo, puis rétrogradait sur Amba-Alaghi. Le 7 décembre au matin, attaqué par les ras Olié, Mangacha, Aloula et Makonnen, il était obligé, après quelques heures de combat, d'ordonner la retraite, une retraite désastreuse, où il perdit la vie et où succombèrent deux mille hommes.

Le général Arimondi rallia les survivants et résolut de conserver le fort de Makallé, en y laissant, sous les ordres du major Galliano, une garnison d'environ 1300 hommes, qui diminuait d'autant le gros des troupes. Le 16 décembre, de nou-

velles négociations étaient engagées avec le ras Makonnen, qui ne refusa pas l'entretien, probablement pour gagner du temps. Makallé était alors dans une position critique : 30 000 Abyssins étaient déjà dans les alentours, quand, le 20 décembre, Ménélik, avec des forces au moins égales, arrivait, suivi de Takla Haïmanot, qui était à la tête de 20 000 fusils.

Le 4 janvier 1896, le négous était à Antalo, avec toute l'armée choane. Le 7, sa tente rouge était signalée : une première attaque eut lieu, continuée les jours suivants. Les assiégés de Makallé, entourés depuis quarante jours, souffraient du manque d'eau. La situation était désespérée, lorsque, le 17 janvier, Felter[1] rapporta du camp de Ménélik l'offre de laisser sortir librement la garnison, sans aucune condition, avec armes et bagages, pour rejoindre les troupes italiennes à Adigrat. Au dire de Baratieri, on ne pouvait guère douter qu'en agissant ainsi, Ménélik voulût affirmer son désir d'obtenir la paix : un accord conclu dans de telles conjonctures l'aurait débarrassé du traité d'Uccialli, tout en affermissant solidement, sans plus de risques, sa domination sur toute l'Éthiopie.

Lorsque la garnison sortit de Makallé, Ménélik la fit accompagner par ses propres troupes, alléguant que tel était en pareil cas l'usage abyssin. Cet incident souleva en Italie les protestations les plus violentes. Quelques auteurs prétendent que, sûr de n'être pas attaqué au cours d'une marche de cette nature, Ménélik profita de cette immunité pour faire prendre à son armée des positions formidables sur le flanc de l'armée ennemie. Ce qui est certain, c'est que Baratieri dut ordonner aussitôt un changement de front, du Sud vers l'Ouest, de Makallé vers Adoua, avec Adigrat comme point d'appui. Il est donc fort possible que « l'usage abyssin » ait surtout servi la tactique du négous.

Le soir même du jour où fut signalé le déplacement de l'armée éthiopienne (30 janvier 1896), Baratieri réunit ses généraux et, après avoir tenu conseil, décida d'abandonner le camp d'Eggada-Hamous (Agadamous). Du premier au 7 février, l'armée italienne s'avance, suivant les Abyssins qui avaient encore changé leurs positions et s'étaient reti-

1. L'agent italien qui avait été expulsé de Harar l'année précédente.

rés afin d'amener peu à peu l'ennemi sur le terrain choisi par eux pour la lutte décisive. Dans la nuit du 12 au 13 février, les bandes du ras Sébat[1] et du dedjatch Agos Tafari[2] quittaient le camp italien. Baratieri ne se trompa point sur le sens de cet incident : cette trahison lui parut annoncer une attaque imminente.

Au reste, le 7 janvier, il avait reçu de Crispi un des plus étonnants télégrammes que ce ministre lui eût adressés. Crispi reprochait à Baratieri, dans les termes les plus blessants, ses insuccès; il lui intimait l'ordre de remporter une victoire attendue, disait-il, par le pays et par lui-même. C'était la réponse anticipée du président du Conseil aux propositions de paix — les dernières — que faisait Ménélik le 2 février, en renvoyant les quelques officiers de Makallé gardés comme otages, et qu'il renouvelait, quatre jours plus tard, par l'intermédiaire de Makonnen. Cependant, sur les instances de Baratieri, le 8 février, Crispi autorisait le général à négocier, mais sur des bases que le négous repoussa. Il ne restait plus au commandant en chef qu'à remporter la victoire éclatante qui lui était demandée. Il espérait que les forces éthiopiennes, grâce aux rivalités des chefs, pouvaient encore se désagréger. Crispi était évidemment moins rassuré; car, le 22 février, il faisait signer au roi Humbert un décret qui nommait le général Baldissera commandant des troupes italiennes en Afrique[3]. Baratieri était disgracié avant même d'avoir livré bataille.

Le 27 février au soir, il convoquait les généraux dans sa tente; tous opinèrent pour l'offensive. Dans la nuit du 28 au 29, à la lueur de la lune, l'armée, forte de 17 500 hommes environ, se dirigeait, en trois colonnes, vers la combe d'Adoua. Au point du jour, elle atteignait les cols qui s'ouvraient sur

1. Il avait été délivré par les Italiens de la prison où le tenait depuis longtemps Mangacha.

2. Les Italiens l'avaient mis à la tête de l'Agamé.

3. Ce décret ne parvint à la connaissance de Baratieri que le 5 mars, quatre jours après la défaite; il ne put donc avoir aucune influence, comme on l'a prétendu, sur les décisions du malheureux général. Il l'affirme lui-même avec force dans cette sorte d'apologie (*Souvenirs d'Afrique*) qu'il publia en 1897 et où respirent une honnêteté, une dignité vraiment rares.

les positions de l'armée éthiopienne et qui, contre toute attente, n'étaient point gardés.

Durant cette grave journée du 1er mars 1896, à laquelle on a donné le nom de bataille d'Adoua et qui serait plus justement appelée bataille d'Abba Garima, les fautes succédèrent aux fautes, les malheurs aux malheurs. Une erreur commise, dit-on, dans l'établissement du croquis topographique qui accompagnait l'ordre de marche, ou plutôt, sans doute, la difficulté de bien diriger un mouvement aussi compliqué sur un terrain pénible et mal connu, retarda d'une heure et demie la marche des brigades du centre, éloigna la colonne Albertone du gros de l'armée, entraîna le premier bataillon d'indigènes, qui formait l'avant-garde de cette colonne, jusqu'aux avant-postes abyssins. Ce dernier incident donna l'alarme au camp ennemi, qui bientôt fut tout entier debout.

La brigade Albertone est débordée, mise en complète déroute. Les Abyssins profitent du désarroi pour pénétrer entre la brigade du général Dabormida, qui avait marché en avant, de sa propre initiative, et celle du général Arimondi. La brigade de réserve, qui, à cette heure, eût été si nécessaire, était déjà engagée presque tout entière, à l'insu du commandant en chef. Privé de tous renseignements, réduit à observer dans l'impuissance la fuite et le massacre des siens, Baratieri se trouva, à un certain moment, séparé de son quartier général, seul avec quelques soldats, sans un officier. La retraite fut lamentable : Crispi avait fait perdre à l'Italie, outre la belle situation qu'elle avait acquise en Afrique, 3 généraux, 360 officiers, 6 ou 7 000 soldats, 70 canons et tout le campement ; les Éthiopiens emmenaient environ 7 000 prisonniers. Quant à eux, selon les évaluations italiennes, ils auraient eu 5 000 morts et 10 000 blessés. Malgré ces pertes, assez fortes, mais qui portaient sur une armée d'environ 100 000 hommes [1], leur victoire était complète, et le ministère di Rudinì, qui succéda au ministère Crispi, ne songea

1. Baratieri compte « 65 000 fusils et 10 000 lances ». Les différences d'évaluation tiennent sans doute au très grand nombre d'*impedimenta* humains, porteurs d'armes, esclaves, femmes, enfants même, qui suivent toute armée abyssine.

même pas à la contester. Le traité d'Uccialli n'était plus qu'un souvenir.

*
* *

De cette époque date la véritable reconstitution de l'Éthiopie en un empire indépendant : Ménélik fut décidément « le roi des rois ». En octobre 1897, il obtenait la soumission du Kaffa révolté et l'hommage des Gallas du Sud. Le 18 février 1899, le ras Mangacha, que Makonnen venait de remplacer comme gouverneur du Tigré, se présentait devant le Négous pour obtenir son pardon. En septembre 1900, le ras Olié, frère de l'impératrice Taïtou, était nommé vice-roi du Tigré, sur les instances de Makonnen qui hésitait à prendre la responsabilité d'une répression rendue pourtant nécessaire par des désordres incessants, et, moins timide que son prédécesseur, il pacifiait la province par des mesures énergiques. En février 1901, Takla Haïmanot, roi du Godjam, étant mort, de simples gouverneurs succédèrent à ce personnage assez peu sûr. Enfin, en décembre 1902, un dernier soulèvement du Tigré forçait Ménélik à entreprendre une expédition qui fut longue et difficile, mais dont l'issue n'était pas douteuse.

A ces succès intérieurs correspondaient des succès diplomatiques : traité avec la France, le 20 mars 1897; fixation définitive des frontières du côté de l'Érythrée, au mois d'août de la même année[1]. L'Éthiopie prenait une bonne fois possession d'elle-même. En 1898, elle occupait les territoires de l'Omo jusqu'au lac Rodolphe, qui devenait désormais le point extrême de sa frontière méridionale. La puissance de Ménélik grandissait de jour en jour, tant en Europe qu'en Afrique. La bataille d'Adoua avait attiré l'attention de l'ancien monde, ému et intéressé par la renaissance d'un antique empire. L'Italie fut d'ailleurs une des premières à renouer ses relations avec le négous; elle eut le mérite de comprendre qu'à ce prix seulement elle conserverait une partie des avantages obtenus par elle avant la défaite. D'autres nations, la France, la Russie, l'Autriche, l'Allemagne, les États-Unis d'Amérique, envoyèrent

1. Ce traité fut complété par celui qui fut conclu à Addis-Abeba, le 15 mai 1902, entre l'Angleterre, l'Italie et l'Abyssinie.

des missions, plus ou moins permanentes, à la cour du vainqueur d'Adoua, qui put reprendre, avec plus d'autorité, sa tâche interrompue par la guerre.

La plus importante des entreprises auxquelles Ménélik ait donné, sinon son concours du moins son consentement, est celle des chemins de fer éthiopiens.

Le 9 mars 1894, Ménélik octroyait à MM. Alfred Ilg et Léon Chefneux l'autorisation de construire un chemin de fer destiné à mettre l'Éthiopie en communication directe avec l'établissement maritime français de Djibouti. L'acte de concession fut modifié, le 5 novembre 1896, par une lettre impériale permettant à la Compagnie de ne s'occuper tout d'abord que du premier tronçon allant de Djibouti au pied de la montagne de Harar. Comme compensation, le Négous demandait un engagement formel de continuer les travaux, dès que la portion construite donnerait des bénéfices suffisants, et de relier sans délai Djibouti à Harar par une ligne télégraphique. Le chemin de fer fut inauguré le 1er janvier 1903, lorsque sa construction eut atteint le point indiqué dans la lettre de 1896, c'est-à-dire Diré-Daoua, situé à 310 kilomètres de la tête de ligne française. Pour atteindre Diré-Daoua, la Compagnie avait dû traiter avec des sociétés financières anglaises, leur céder une partie de ses droits, puis, devant la vive émotion soulevée chez nous par cette immixtion étrangère, conclure avec le gouvernement français une première convention, du 6 avril 1902, qui ne produisit pas tous les effets attendus. Puis l'exploitation fut loin de donner des résultats satisfaisants; la Compagnie dut surseoir à la continuation des travaux. Le 8 août 1904, indisposé par ces atermoiements, Ménélik écrivait au ministre de France qu'il désirait que le second tronçon, de Diré-Daoua à Addis-Abeba, fût entrepris le plus tôt possible.

Vingt jours après, le négous concédait à Sir John Lane Harrington, consul général d'Angleterre en Abyssinie, le droit de construire un chemin de fer allant du Somaliland britannique au Nil Bleu, sur la frontière soudanaise, en traversant le territoire éthiopien. C'était là augmenter les difficultés financières et politiques au milieu desquelles se débattait déjà la Compagnie primitive. On ne tarda guère à s'en apercevoir. Dès 1904, appuyé par un groupe français, Lord Chesterfield, président

de la Compagnie anglaise, déclarait que la neutralisation de l'Éthiopie et l'internationalisation du chemin de fer étaient la seule solution possible d'un problème aussi nouveau qu'embarrassant.

Les gouvernements français, italien et anglais engagèrent alors des négociations qui, le 13 décembre 1906, aboutirent à la signature de la convention de Londres. Dans cet instrument, la France, la Grande-Bretagne et l'Italie affirmaient leur désir de maintenir le *statu quo* politique et commercial en Éthiopie, et de voir prolonger le chemin de fer de Diré-Daoua à Addis-Abeba, avec embranchement éventuel sur Harar, soit par la Compagnie du chemin de fer franco-éthiopien, « soit par toute autre Compagnie qui lui serait substituée avec l'agrément du gouvernement français ». Les trois puissances s'interdisaient, en outre, « de construire sans entente préalable aucune ligne pénétrant en territoire abyssin ou devant se raccorder aux lignes abyssines, et de nature à faire concurrence directe à celles qui seront établies sous les auspices de l'une d'elles ». Enfin, le gouvernement français déclarait qu'il s'abstiendrait de toute intervention « en ce qui concerne la concession précédemment accordée (le 9 mars 1894) au delà d'Addis-Abeba », et le gouvernement britannique « se réservait le droit de se servir, le cas échéant, de l'autorisation donnée par l'empereur Ménélik à la date du 28 août 1904 ». L'acte fut, avant d'être signé, communiqué au Négous qui, le 4 décembre, répondit aux ministres des trois puissances que cette convention était subordonnée à son pouvoir souverain et qu'elle ne le liait aucunement. Ménélik ne pouvait guère voir là qu'une sorte d'attentat à ses droits d'empereur éthiopien.

En 1907, malgré les opérations auxquelles elle s'était livrée pour se tirer d'embarras, la Compagnie du chemin de fer tombait en liquidation judiciaire, et il fallait substituer une nouvelle entreprise à celle qui disparaissait. Les susceptibilités de Ménélik, qui s'étaient déjà fait jour en 1902 et en 1904, se réveillèrent, et l'envoyé du gouvernement français, M. Klobukowski, ne les calma qu'en assurant au Négous que, dans toute cette affaire, la France n'était qu'un intermédiaire et qu'aussitôt après la constitution de la nouvelle société, elle s'effacerait, la construction et l'exploitation des chemins de

fer éthiopiens devant avoir et garder un caractère absolument privé. A la suite de cette déclaration, Ménélik consentait, le 30 janvier 1908, à une nouvelle convention dite « convention Vitalien[1] », dont l'article 8 spécifiait que l'intervention du gouvernement français ne pouvait se produire qu'en cas de déficit. En outre, la convention devait prendre fin si, au bout d'un an, les travaux n'étaient pas commencés. Or, par on ne sait quelle malchance, l'accord entre la nouvelle société et le gouvernement français ne fut discuté et ratifié par le Parlement que trois mois après cette échéance.

Néanmoins, à la suite de pressantes négociations, le ras Tessama, plénipotentiaire de l'empereur, déclara que le contrat « restait immuable », et, le 19 novembre, Ménélik donnait quittance d'un certificat de 4 600 actions nominatives de 500 francs entièrement libérées, en remboursement de la somme de 2 300 000 francs à lui due pour les travaux exécutés par ses soins aux abords d'Addis-Abeba, en vue de la future ligne du chemin de fer. Peu après, l'impératrice Taïtou, au lieu et place de Ménélik malade, recevait les délégués de la Compagnie, les ingénieurs et les entrepreneurs français. Il semble donc que rien ne s'opposera plus désormais à l'exécution du projet : la ligne de Djibouti à Addis-Abeba restera, au moins pour une très grande part, une œuvre française.

*
* *

Sous le règne de Ménélik II, l'Abyssinie a fait d'incontestables progrès. Le gouvernement central s'est affermi par la suppression de l'hérédité des charges, qui a réduit la puissance des principaux chefs enfin groupés sous l'autorité reconnue de l'empereur. L'esclavage a été presque entièrement aboli. Les peines, jusque-là si cruelles, ont été adoucies. L'argent monnayé, encore rare en Éthiopie, s'y répand graduellement : en 1903-1904, Ménélik a confié à un ingénieur autrichien, M. Willy Hentze, le soin d'élever une Monnaie où il a fait frapper des pièces à son effigie, mais dont le fonctionnement

1. Le nouveau concessionnaire est un docteur en médecine martiniquais qui a été le précepteur du lidj Tafari, fils du ras Makonnen.

s'est par malheur borné à de simples essais[1]. Les courriers font de plus en plus régulièrement, sans être presque jamais attaqués, le service entre Diré-Daoua, où les lettres arrivent de Djibouti par le chemin de fer, et Addis-Abeba[2]. Le téléphone fonctionne entre ces deux points et porte directement à Ménélik les nouvelles les plus importantes transmises dans le Somaliland par l'agence Reuter et traduites d'anglais en français[3] à Diré-Daoua. En 1904, l'empereur permettait la construction, immédiatement commencée, d'une ligne télégraphique reliant sa capitale à Massaoua, l'ancien chef-lieu de la colonie italienne[4]. L'Abyssinie s'ouvrait ainsi et elle s'ouvrira toujours davantage à la civilisation occidentale.

Ces progrès se sont effectués lentement, mais continuement, avec une prudence, de la part de Ménélik, et une circonspection qui ne lui étaient que trop commandées par les convoitises de l'étranger et les défiances d'un peuple très ignorant encore et extrêmement fier de lui-même. Des malheurs publics, des intrigues domestiques vinrent plus d'une fois interrompre

1. Les quelques pièces en circulation qui portent l'image du Négous ont été frappées à Paris.

2. Selon M. Hentze, voici quel était vers 1904 l'état des postes abyssines. Il y a deux bureaux de poste, l'un à Harar, l'autre à Addis-Abeba. Les dépêches sont transmises de Djibouti, par le chemin de fer, jusqu'à Diré-Daoua; là, un facteur somali prend le sac pour le porter à Harar et fait les 53 kilomètres qui séparent les deux points, en sept, huit ou neuf heures. A Harar, le triage est opéré, et les lettres à destination de la capitale sont enfermées dans un nouveau sac. Un courrier se rend dans l'intérieur tous les dix jours, à dos de mulet, le sac attaché derrière la selle. Armé d'un fusil et quelquefois aussi d'un revolver ou d'un sabre, il franchit les 600 kilomètres en six ou sept jours, par des chemins affreux. Entre Harar et Addis-Abeba, on compte six stations, qui sont reliées entre elles par le téléphone et le télégraphe d'Addis-Abeba à Djibouti, par Harar et Diré-Daoua. Le départ et l'arrivée de chaque courrier sont signalés téléphoniquement aux stations. La poste est une entreprise privée.

3. Puis en amharique, naturellement, lorsqu'elles sont parvenues à Addis-Abeba. Ménélik a fait installer un appareil téléphonique, dont il se sert lui-même, dans sa chambre de repos. Vers 1905, on construisait une ligne téléphonique d'Addis-Abeba au Kaffa.

4. Le télégraphe d'Addis-Abeba avait cessé de fonctionner par suite de la mort de l'employé qui y était préposé; de là cette concession, en faveur de la légation italienne, d'une ligne qui, passant par Ankober et le Tigré, rejoignait Asmara, capitale de l'Erythrée depuis le gouvernement de M. Martini. D'après M. Skinner, cette ligne atteignait Massaoua en 1906. Lorsque son terminus était encore Asmara, un télégramme était transmis d'Addis-Abeba à Vienne en dix-huit heures.

l'œuvre patiente de l'empereur. L'année même de son couronnement (1889), le typhus s'abattait avec violence sur les troupeaux, qui constituent une des plus grandes richesses de l'Abyssinie; en même temps, le choléra et la peste, presque endémiques en ce pays, décimaient les populations; pour comble de malheur, il se produisit une famine qui devint terrible en 1892. Ménélik ouvrit alors ses greniers à ses sujets, et la légende raconte que, pour stimuler par l'exemple son peuple découragé, il alla lui-même piocher et ensemencer la terre. Son autorité grandissante n'était d'ailleurs pas acceptée sans quelques graves velléités de révolte. Il dut plus d'une fois user, selon sa coutume, d'abord de ruse, puis d'énergie, pour mettre fin aux conspirations de puissants personnages.

J'ai eu de fréquentes occasions de voir Ménélik, et comme tous les voyageurs et tous les diplomates auxquels il a donné audience, j'ai été frappé du charme, de la courtoisie et même de la dignité de ses manières. De taille moyenne, de carrure massive, le Négous était un bel homme. Sa démarche, un peu lourde, était mesurée, sans être trop solennelle. Sa mise habituelle était assez simple : un burnous de soie noire, brodé d'or, une chemise de soie de couleur, un pantalon de cotonnade blanche qui laissait voir des chaussettes de soie et des bottines à l'européenne. Il était presque entièrement chauve, et il couvrait sa tête, serrée dans une pièce de mousseline blanche, d'un chapeau de feutre noir à larges bords qu'il quittait rarement, mais qu'il remplaçait, lors de certaines cérémonies, par une haute coiffure en toile d'or. D'un geste qui semblait lui être familier, il passait souvent la main par l'échancrure de son burnous pour se prendre le menton ou se caresser la barbe, clairsemée et grisonnante.

De teint assez foncé, le visage marqué, mais non défiguré, par la petite vérole, le nez droit, les lèvres épaisses et la bouche s'ouvrant facilement dans un bon sourire qui découvrait des dents encore belles, éclatantes de blancheur, sa physionomie était calme, intelligente. La vivacité du regard révélait une curiosité toujours en éveil, un désir insatiable de savoir et d'apprendre. Il parlait avec simplicité et avec aisance, sans trop élever ni abaisser la voix.

Il recevait assis, accoudé sur des coussins de soie rouge,

les jambes repliées sous le corps, car l'étiquette lui défendait de laisser voir ses pieds pendant les audiences, et il paraissait tenir à l'étiquette, ne fût-ce que pour prouver aux Européens qu'il ne leur était pas inférieur sur ce point. Fidèle aux règles de la politesse abyssine, il s'enquérait d'abord longuement de la santé de ses visiteurs, de leur vie, de leurs voyages. S'ils venaient pour la première fois en Éthiopie, il cherchait à se rendre compte de l'impression produite sur eux par son royaume, puis parlait volontiers des choses d'Occident. Il avait acquis de notre continent une connaissance vraiment étonnante chez un monarque africain qui n'était jamais sorti de son pays. Il semblait que, s'il n'avait pas eu à vaincre l'inertie d'un peuple très attaché à ses antiques traditions et réfractaire à toute influence étrangère, il serait peut-être parvenu à introduire plus rapidement en Éthiopie des habitudes et des instruments de progrès. Il a fait ce qu'il a pu, à force de persévérance et d'énergie, guidé par les excellents conseils de M. Alfred Ilg, un ingénieur de Zurich, qui est resté pendant trente ans en Éthiopie.

C'est M. Ilg qui sut intéresser Ménélik à nos découvertes scientifiques, télégraphe, téléphone, chemins de fer, et lui expliquer l'utilité des forces motrices. Il le décida à construire des ponts et même des scieries mécaniques, à améliorer la voirie de la capitale, à faire une route d'Addis-Abeba à Addis-Alem (le « Nouveau-Monde »), la petite station thermale que le Négous avait choisie pour sa résidence d'été. M. Ilg fut longtemps le ministre des Affaires étrangères, le ministre des Travaux publics, et même, dans une certaine mesure, le ministre de l'Intérieur du souverain abyssin. Cet homme infatigable, toujours monté sur une mule merveilleusement caparaçonnée, faisait de continuelles excursions, parfois assez lointaines, pour le service de Ménélik.

La première fois que je me rendis au « guébi » ou palais impérial, M. Lagarde, qui était alors notre ministre à Addis-Abeba, me présenta au négous avec mes compagnons de voyage. Je remerciai le négous de l'aide et des facilités qu'il nous avait données depuis la côte jusqu'à sa capitale, puis je lui annonçai les présents que je lui apportais. Ces cadeaux représentaient les impôts et les droits de douane dont, par une faveur spéciale, les étrangers de marque sont exonérés. C'était un petit canon

Maxim dernier modèle, des carabines, des revolvers[1], des chevaux arabes que j'avais achetés à Aden. En échange, il m'envoya des armes indigènes, un bouclier, une de ces peaux de lion qui, transformées en vêtement militaire, constituent l'une des décorations militaires abyssines, et enfin, comme je lui avais demandé, par curiosité, à assister à un service religieux, il me donna quelques instruments de musique liturgique.

Je devais, dans la suite, souvent revoir Ménélik. Très actif, il se levait avant l'aube, et sa journée était tout entière occupée par de nombreuses audiences. Comme il ne parlait aucune de nos langues, force m'était de me servir d'un interprète. Cependant, comme j'avais fort peu de confiance dans l'intelligence des indigènes, j'allais de préférence au guébi avec M. Ilg, qui possède admirablement l'amharique. A l'époque de mon séjour en Abyssinie, la guerre russo-japonaise battait son plein, et c'était là une des questions qui intéressaient le plus vivement l'empereur éthiopien. Il voulait connaître toutes les nouvelles qui me parvenaient sur cette campagne, sans doute pour vérifier les renseignements qu'il recevait par ailleurs, le ministre russe tâchant de lui cacher les défaites de ses compatriotes.

Les audiences que donnait Ménélik étaient généralement très solennelles : il était alors entouré d'une foule de dignitaires, dont la présence était quelquefois gênante. Je me souciais assez peu d'exposer devant tout ce monde l'organisation de mon voyage, et lorsque j'abordais ce sujet, j'avais coutume de demander au négous de rester seul avec lui. Aussitôt il faisait un geste, prononçait un mot, et la salle se vidait comme par miracle.

Longtemps, l'Impératrice passa pour représenter la tradition nationale dans toute sa rigueur. Taïtou, c'est-à-dire Soleil, surnommée Berhan za Itiopia ou Lumière de l'Éthiopie, a été épousée par Ménélik, civilement et religieusement, au mois d'avril 1883[2]. D'une noble famille tigréenne originaire du

1. Il se mit aussitôt à démonter un des revolvers pour examiner en détail les pièces qui le composaient.

2. Elle avait, dit-on, trente ou trente-deux ans à cette date, ce qui ferait remonter sa naissance à 1853. Mais cette date ne peut guère être admise si, comme on le prétend, le gouverneur du futur Ménélik songea à la lui

Sémien, elle fut contrainte par Théodoros à vivre, comme tous les descendants de la race royale, à la cour de Gondar, puis à Magdala[1], où elle rencontra pour la première fois le futur Ménélik, alors condamné à ce même régime de résidence forcée. Bientôt commença pour elle une vie agitée, remplie d'intrigues, que dominait une ambition résolue. Son triomphe final rend difficile une enquête sérieuse sur son passé. Les Abyssins gardent un silence prudent sur une souveraine dont ils redoutent l'influence; car, selon le mot d'un diplomate italien, « elle est de ces femmes qu'il faut avoir pour amies ». Les Européens eux-mêmes qui, grâce à la haute situation qu'ils ont acquise à la cour, connaissent les principaux épisodes de la carrière de Taïtou, se tiennent, à ce sujet, sur une extrême réserve.

On prétend que, pendant sa captivité à peine déguisée à Gondar et à Magdala, le tuteur de Ménélik conseilla à son pupille d'épouser la princesse Taïtou, mais que le jeune homme lui préféra Baféna, la fille de Théodoros, celle-là même qui lui permit de s'évader de Magdala, et qui, sur l'ordre de son père, dut aussitôt prendre un nouveau mari. De retour dans le Choa, le futur empereur épousa une princesse Galla, dont il eut deux fils, morts aujourd'hui; puis il eut pour maîtresse une homonyme de sa première femme, la belle Baféna.

Taïtou, mariée d'abord à un général de Théodoros, que l'empereur mit aux fers dans les jours qui suivirent la cérémonie, épousa Takla Gorghis; puis, libérée par le divorce, elle convola en troisièmes noces avec Jantéri Oudié, gouverneur de l'Edjou, qui, accusé de conspiration, fut enchaîné par

donner pour femme dès leur commun séjour à la cour de Théodoros; car, même si l'on tient compte des mœurs du pays, elle aurait été bien jeune alors, puisqu'elle aurait eu dix ans à peine. Selon M. Hentze, elle avait soixante-cinq ans en 1905 et serait donc née en 1840. M. Skinner lui donnait, en 1903, quarante-sept ans : c'était beaucoup de galanterie. M. Rosen est plus aimable encore : d'après lui, Taïtou portait, en 1906, non pas les soixante-cinq ans qu'on lui attribuait, mais quarante seulement. Certains voyageurs disent qu'elle est née à Gondar et qu'elle eut pour père Batoul, ancien ras de Gondar (Amhara), ce qui paraît exact.

1. Théodoros quitta Gondar pour Magdala lorsqu'il vit l'imposant château de la première de ces deux villes, le « Gemp », tomber de plus en plus en ruines.

l'empereur Johannès. Cette fois, Taïtou, découragée, se retira au couvent de Debra Méoui (Mahiawi [1]?).

Mais, bientôt fatiguée de la règle monastique, elle alla rejoindre à la cour de Choa un de ses frères, Olié, qui était entré au service de Ménélik. Peu à près, elle épousait le frère de la belle Baféna (Baféna II), Zékagacha, qui se montra jaloux et brutal. Au lieu de se fâcher, Taïtou se fit humble et douce, captiva peu à peu la confiance de cet Othello; puis, quand elle le vit tranquillisé, elle le pria de lui permettre d'aller dans le Godjam pour rendre visite à sa mère. Aussitôt elle partit, non sans emmener, avec l'autorisation de son mari, chevaux, mulets, serviteurs et provisions, et, sans plus s'inquiéter du Godjam, elle se réfugia dans un district des Wollo Gallas, alors gouvernés par son frère Olié [2].

Après la guerre de 1882 entre le Choa et le Godjam, Taïtou se présenta, sous d'honnêtes prétextes, au camp royal où elle fut admirablement reçue; Ménélik, son hôte, se prit pour elle d'un amour passionné. Avec l'aide de quelques prêtres et de quelques moines, elle obtint de Johannès qu'il conseillât au roi du Choa de l'épouser devant l'Église [3]. Follement amoureux, Ménélik promit de suivre le conseil. Bientôt Taïtou quittait avec lui le pays des Wollo Gallas pour regagner le Choa, lorsque survint un incident qui menaça de ruiner tout ce savant édifice. A Sala Dingaï, dans un fief qui lui avait été concédé par son royal amant, vivait la belle Baféna, qui avait fait de grands préparatifs pour recevoir dignement le chef et sa suite. Après avoir établi son camp dans la vallée, Ménélik y laissait Taïtou et allait s'installer chez Baféna. Lorsque Ménélik revint au camp, Taïtou lui signifia qu'une princesse ne pouvait s'accommoder de pareils caprices, qu'elle avait la ferme résolution de

1. Suivant d'autres bruits recueillis par les voyageurs, Taïtou ne se serait pas réfugiée à Debra Méoui, mais aurait été obligée par Johannès à épouser un soldat et à mener quelque temps la vie des femmes du peuple. Cette histoire semble être fort sujette à caution.

2. On a plusieurs fois raconté que Ménélik, épris de Taïtou, avait mis à mort Zékagacha. Cela paraît bien être une vilaine calomnie.

3. D'après le comte Antonelli, le bruit courut alors qu'elle s'était engagée à assurer à Johannès, par tous les moyens possibles, la fidélité de Ménélik et du Choa. Si l'on réfléchit au goût très vif que Taïtou montra ensuite pour les choses de la politique, on peut penser que ce bruit n'était pas sans fondement.

vivre régulièrement, chrétiennement, et que, s'il voulait d'elle, il devait l'épouser religieusement; sinon, qu'il lui laissât la liberté de songer à son salut éternel. Ménélik, les prêtres aidant, renouvela la promesse qu'il avait déjà faite; mais, pris entre ces deux femmes, il donna encore dans un piège que lui tendit Baféna. Celle-ci s'enfuit dans un monastère proche de Debra Berhan. Elle y est bientôt rejointe par son amant, qui force presque les portes du couvent, parvient à y entrer et s'y enferme, pendant trois jours, seul à seul avec elle. Après ce scandale, il la quitte en lui faisant donner sa parole qu'elle le rejoindrait le lendemain à Debra Berhan. Que se passa-t-il alors dans l'esprit de Baféna? On l'ignore; mais, au lieu de tenir sa promesse, elle écrivit à Ménélik pour le supplier de lui permettre de se consacrer à la vie religieuse. Il fallait prendre un parti : le prince, peu convaincu d'une vocation aussi soudaine et aussi étrange, fit épouser à sa concubine un de ses généraux nommé Oubié.

Taïtou sortait triomphante de cette crise amoureuse, et Ménélik, encore simple roi du Choa, l'épousait dans l'église de Médhané Alem. Les Abyssins prétendent que, pour consacrer définitivement cette union, leur futur empereur avait attendu la mort de la fille de Théodoros, sa première femme, à laquelle l'attachait un pieux et reconnaissant souvenir.

Depuis son mariage, l'Impératrice Taïtou avait su acquérir ou plutôt conserver sur Ménélik une influence considérable. Sa « politique » paraît s'être d'abord exercée au profit de sa famille. Son frère, le ras Wolié, est devenu gouverneur de l'Edjou; un de ses neveux, le ras Gougsa, fils de Wolié, administrait l'Amhara; un autre, le dedjatch Guessésé, est chef du Sémien, et un troisième, le dedjatch Berou, commandait, pendant mon séjour en Éthiopie, la province de Bakou, au Nord du lac Rodolphe. Elle avait ainsi formé dans le pays un parti très puissant, très attaché aux idées conservatrices, auxquelles, probablement sous l'influence du clergé, elle est toujours demeurée inébranlablement fidèle.

Avec les années, les prêtres, qui de bonne heure ont joué dans sa vie un rôle important, entrèrent encore plus avant dans sa faveur, et l'on affirme qu'elle avait principalement

fixé son attention sur l'Église abyssine et sur les droits de l'Éthiopie à obtenir, comme les autres grandes communautés chrétiennes, une chapelle spéciale dans l'église du Saint-Sépulcre de Jérusalem. De méchantes langues assurent même qu'en flattant cette dernière prétention, certain prélat copte avait tiré du coffre-fort de Taïtou de belles sommes qui, au lieu d'arriver en Palestine, auraient pris le chemin d'Alexandrie.

Taïtou, dans les années qui ont précédé la maladie de l'empereur, parut renoncer à diriger la politique éthiopienne; mais elle resta pour Ménélik la confidente de toutes les grandes affaires. Son influence était seulement limitée par la défiance qu'elle éprouvait à l'égard des nouveautés importées d'Europe dont elle n'acceptait guère que les bas de soie, les gants, les bottines, les liqueurs et le vin de Champagne. En ces derniers temps, elle a aussi permis à quelques Occidentaux de la photographier; mais ils n'ont pas su lui rendre la beauté dont le comte Antonelli parlait, il y a une vingtaine d'années, avec un réel enthousiasme. Sa physionomie ne laisse pourtant pas d'être intéressante par ce qu'elle révèle d'orgueil calme, de décision tranquille, de distinction et d'intelligence. Taïtou eut besoin de tout cela pour résister aux nombreuses inimitiés que lui avaient suscités ses qualités et aussi les défauts de ces qualités mêmes. L'opinion abyssine a du reste bien changé depuis l'époque où un diplomate italien se demandait ce que deviendrait Taïtou après la mort de Ménélik et concluait : « Si le Roi mourait, elle serait lapidée ». Il est certain qu'aujourd'hui l'Impératrice n'est pas exposée à un pareil danger.

Mais peut-être, à un certain moment, a-t-elle eu quelques sérieuses craintes de ce genre; car elle avait rassemblé toutes ses richesses en dehors du Choa, dans les grottes de la province de Godjam. Avec les années, elle a fait aux idées personnelles de Ménélik de notables concessions; elle a sensiblement modifié sa conduite vis-à-vis des étrangers qu'elle finit par recevoir sans trop de difficultés. Quoi qu'il advienne, le nom de Taïtou restera un grand nom dans l'une des périodes les plus marquantes de l'histoire d'Abyssinie.

L'Impératrice a plusieurs fois suivi l'Empereur en campagne et, pendant la guerre italienne, elle dirigea le corps

dont elle avait le commandement; elle aurait même, à Makallé, marché la première en avant, à la tête de ses troupes, et son artillerie se serait couverte de gloire[1].

Aujourd'hui, elle ne pourrait plus accomplir des prouesses pareilles : depuis plusieurs années, elle a vécu dans le fond du palais, où elle s'est alourdie; elle est devenue à peu près incapable de tout effort physique. Lorsque, très rarement, elle doit faire une promenade ou un voyage, elle monte à mulet, la tête ensevelie dans un voile de mousseline blanche, abritée par le parasol rouge qui est en Abyssinie l'insigne de la souveraineté. Elle est accompagnée d'un nombreux cortège de suivantes, dames d'honneur, domestiques, esclaves. Ces femmes, comme elle montées à califourchon, voilent aussi leurs visages, qui sont de couleur très foncée; on a voulu voir dans ce dernier détail une habile coquetterie de Taïtou, qui a le teint très clair. Elle est toujours vêtue à la mode éthiopienne, qu'elle porte avec élégance, et elle se pare le cou, les poignets, les chevilles, de ces orfèvreries filigranées qui sont à peu près tout ce que savent fabriquer les ouvriers d'art abyssins.

*
* *

La campagne de 1896, terminée par la défaite des troupes italiennes à Adoua, a surtout contribué à attirer l'attention de l'Europe sur les souverains éthiopiens. En dehors d'eux, le public occidental n'a guère retenu que le nom du ras Aloula et celui du ras Makonnen. Mais il ne faudrait pas oublier qu'autour du couple impérial se pressaient de grands chefs et de grands dignitaires.

L'Abyssinie est divisée en trois grandes provinces, le Tigré, l'Amhara et le Choa, autrefois qualifiées de royaumes : d'où le titre de « roi des rois » porté par l'Empereur. Le Tigré, qui, après Aksoum et Adoua, a maintenant pour capitale Makallé, avait à sa tête, lors de l'avènement de Ménélik, le fils naturel du négous Johannès, le ras Mangacha, auquel succédèrent,

1. En novembre 1898, elle accompagnait l'armée de 40 000 hommes que Ménélik et Makonnen conduisaient contre le ras Mangacha.

après son arrestation et son internement, le ras Makonnen, puis le ras Wolié, le dedjazmatch Ghessésé et le fils même du dépossédé, le dedjatch Seïoum. L'Amhara, dont la capitale est Gondar, « la Cité du Sceau », était, jusqu'à ces derniers temps, gouverné par le ras Gougsa, fils du ras Wolié et par conséquent neveu de l'impératrice, qui a eu pour prédécesseur le ras Mangacha Atkim. Enfin le Choa est le royaume personnel de l'empereur, qui est à la fois roi du Choa et de l'Ifat. Les capitales de ces deux derniers pays furent successivement Tégoulet, Ankober, Angolala, Entotto et, en dernier lieu, depuis 1892, Addis-Abeba, « la Nouvelle Fleur ».

Outre ces trois grands royaumes, qui sont sous l'autorité directe du négous et correspondent à de très anciennes divisions de l'Éthiopie, il existe de nombreux petits États ou provinces dont les chefs sont tributaires de l'Empereur et vivent sous sa suzeraineté immédiate. L'administration en est confiée à des personnages importants, dont plusieurs portent le titre de « ras ». C'est ainsi que le ras Mikhaël, gendre de Ménélik et père du jeune Lidj Iassou, est le chef du pays des Wollo Gallas. Le Godjam, autrefois royaume indépendant, forme une province qui est sous les ordres du ras Waldé Gheorghis. Le frère de l'impératrice, le ras Wolié, est à la tête de l'Edjou. Le sultan du Kaffa, qui est actuellement en prison, avait été remplacé par le ras Woldé Gorghis. Ce dernier est fils d'une sœur de Ménélik et, à ce titre, il se vante hautement de descendre d'un des nobles qui accompagnèrent Ménélik Ier, fils de Salomon et de la reine de Saba, lorsqu'il revint de la cour de son père en Éthiopie. Il me racontait que le roi du Kaffa était un homme extrêmement fier, qui ne voulait pas renoncer au moindre de ses privilèges de souverain : ainsi, il refusait de s'alimenter lui-même et se faisait donner sa nourriture par deux serviteurs particulièrement chargés de cet office. Il a dû souffrir d'être privé de son siège royal : M. Ilg m'a rapporté que ce trône, saisi par Ménélik, lui a été donné par le vainqueur, et qu'il fait aujourd'hui partie de la collection abyssine conservée dans sa maison de Zurich. Le ras Tessama Nado, fils du dedjatch Nado, ancien gouverneur de Ménélik, commandait le pays de Limmou et les pays Gallas; il fut rappelé à Addis-Abeba, pour remplir les fonctions

de lieutenant-général de l'Empereur malade. Enfin, on a vu plus haut qu'un neveu de l'Impératrice avait eu le gouvernement du Sémien.

Certaines provinces, conquises par Ménélik lui-même, avaient été données par lui à des dignitaires, soit en toute propriété, soit seulement pour en assurer l'administration. Ainsi le Harar fut concédé par l'empereur au ras Makonnen, qui, à sa mort, en 1906, le laissa à son fils naturel Ilma; mais ce dernier étant mort, son frère, légitime celui-là, Lidj Tafari, âgé d'une quinzaine d'années, avait vu la succession paternelle lui échapper et passer au dedjatch Baltcha, ancien grand chef de l'artillerie, favori de Ménélik, qui l'avait recueilli, émasculé et râlant, sur un champ de bataille; on la lui a rendue depuis.

Les divisions administratives de l'Abyssinie se modifient incessamment, mais non pas, comme on pourrait le croire à première vue, au hasard des caprices impériaux. En agissant de la sorte, Ménélik a su travailler toujours à son grand œuvre : il réunissait, divisait ou subdivisait pour assurer au pouvoir central, c'est-à-dire à lui-même, une autorité de plus en plus directe et de plus en plus réelle.

C'est en 1904 que la santé de Ménélik II commença à être éprouvée par de légères attaques d'apoplexie. Il eut bientôt conscience de la gravité de son état, et on l'entendit souvent se plaindre de ses somnolences et de sa mémoire affaiblie. Craignant que ce malaise ne provînt de quelque accident de jeunesse, il se mit de lui-même à prendre des drogues violentes qui l'épuisaient. Cet homme, vigoureux, naguère si calme, devint nerveux et capricieux. Les affaires s'en ressentirent, et bientôt les principaux personnages de la cour, puis quelques-uns au moins des ministres étrangers accrédités près du souverain, osèrent lui insinuer l'intérêt qu'il y aurait pour l'Éthiopie à ce que, en cas de malheur, le gouvernement passât sans guerre civile aux mains d'un successeur désigné. L'Impératrice Taïtou vit d'un très mauvais œil ces tentatives toujours plus pressantes. Elle s'était habituée à l'idée de transférer la couronne dans sa propre famille, celle des princes d'Edjou. De plus, en chrétienne militante, elle redoutait le choix, que

Ménélik pouvait faire et ferait selon toute apparence, de son petit-fils le Lidj Iassou. Celui-ci, en effet, est le fils du ras Mikhaël et de la fille de Ménélik, l'ouïzéro Choa-Reghed; et Mikhaël, né musulman, l'était resté jusqu'au jour où il avait été baptisé par l'empereur Johannès. Les Éthiopiens de race pure partageaient d'ailleurs les appréhensions de l'Impératrice, en se plaçant, il est vrai, à un point de vue plus désintéressé; à leurs yeux, la désignation du Lidj Iassou aurait rompu la longue lignée des descendants mâles du roi Salomon, les seuls qui eussent droit à régner sur leur pays[1].

On peut croire que, privé de ses successeurs naturels par des deuils successifs dont la multiplicité même avait fait naître des soupçons de crime et de trahison, Ménélik avait plus d'une fois songé à assurer la succession au trône, et que, si sa décision se fit si longtemps attendre, c'est parce qu'il craignait de blesser, avant le temps, des sentiments ou des préjugés dont il connaissait toute la force. Les conseils dont on l'entourait depuis les premiers symptômes de sa maladie le poussèrent cependant, au mois d'octobre 1907, à créer un gouvernement qui l'allégeât d'une grande part des soucis du pouvoir. C'est alors que le Lidj Iassou fut solennellement présenté, comme héritier présomptif, aux autorités et au peuple qui lui prêtèrent le serment de fidélité. Au ras Tessamma, — fils du dedjatch Nado qui lui-même avait été le précepteur et le tuteur de Ménélik — fut confiée la charge de gouverneur du jeune prince. Le pays parut alors avoir recouvré sa tranquillité première.

En août 1908, la maladie de l'Empereur empira si fort que le bruit de sa mort se répandit de toutes parts. Une nouvelle attaque avait paralysé le côté droit et la langue du patient; ses facultés étaient, cette fois, gravement atteintes. Pour rassurer ses sujets, on crut sage de lui faire faire une courte promenade en voiture; mais cet expédient ne trompa personne. Eût-il réussi un moment que l'effet en eût été détruit presque aussitôt, lorsqu'on vit le ras Tessamma prendre en main le

1. En admettant la légende abyssine, le Lidj Iassou ne descendrait en effet de Salomon que par sa mère, fille de Ménélik. En outre, son père Mikhäel, malgré son mariage, est considéré comme un prince galla plutôt que comme un prince éthiopien.

pouvoir et presser les études du Lidj Iassou. Par malheur le ras ne se défia pas assez de Taïtou. Persuadée qu'il manquait de l'énergie nécessaire en une telle crise, celle-ci s'assura la connivence du garde des sceaux, révoqua au nom de Ménélik plusieurs gouverneurs et les remplaça par des partisans éprouvés, mit en accusation les ministres qui pouvaient s'opposer à ses vues, écarta les chefs militaires qui avaient joui de la confiance de son mari. Elle fit tant et si bien que l'on se prit à craindre pour la vie du ras Tessamma et de son pupille. La guerre civile semblait imminente lorsqu'en mars 1910 le gouvernement éthiopien, soutenu par des troupes dévouées, se rendit en corps chez l'abouna Mathéos et le pria d'user de sa haute influence pour décider Taïtou à laisser enfin le régent accomplir en paix son œuvre nationale. Après des hésitations que justifiait le caractère bien connu de l'Impératrice, l'abouna accepta cette difficile mission. Entouré de tout son clergé, il demanda audience à la souveraine; elle refusa tout d'abord de le recevoir, puis négocia pendant plusieurs jours, essayant de lasser le chef de l'Église par des propositions humiliantes pour les ministres au pouvoir. Elle y serait peut-être parvenue si son désintéressement avait été égal à son orgueil, mais la peur de la mort et de la pauvreté l'emporta sur la prudence. Elle eut la malencontreuse idée de mettre sa personne et ses biens sous la protection des représentants des puissances étrangères à Addis-Abeba. De ce moment, elle fut perdue dans l'esprit des Éthiopiens, de ceux même dont elle se croyait le plus sûre. Des rumeurs de haute trahison autorisèrent le gouvernement à lui retirer les provinces que lui avait données Ménélik, à confisquer les armes et les munitions qu'elle avait pris soin d'amasser, à lui faire rendre les fonds qui pouvaient être considérés comme appartenant à l'Empire. Réduite ainsi à la condition de suspecte et de prisonnière d'État, ne conservant de toutes ses charges que celle de garde-malade de Ménélik, elle vit son œuvre ruinée, ses créatures destituées, ses communications avec le dehors entièrement coupées. Après cette exécution, accomplie avec tout le calme et toute la dignité possibles, l'Éthiopie retrouva une fois encore la paix intérieure qu'elle semble apprécier si sérieusement; elle n'était cependant pas au terme de ses inquiétudes.

Instruit par l'expérience, le ras Tessamma gouvernait avec une vigueur nouvelle lorsqu'en avril 1911 il succomba à une attaque d'apoplexie. Le fitaourari (général en chef) des troupes impériales, Abté Gheorghis, lui succéda dans la régence et se trouva presque aussitôt dans une singulière situation : à l'instigation de quelques mécontents, le Lidj Iassou parut méditer, et médita peut-être, un coup d'état contre son nouveau gouverneur. La confiance faiblit, les intrigues recommencèrent. Un des favoris de Ménélik, le ras Abaté, rêva de se créer des droits à la couronne en se mariant avec la fille de son bienfaiteur, l'ouïzéro Zaouditou, qui vivait séparée de son mari le ras Gougsa, neveu de Taïtou, mis à la chaîne à la suite d'une rébellion contre l'autorité impériale. Il avait préparé un assaut contre le « guébi » ; mais Abté Gheorghis, prévenu à temps, mit à néant les espérances de ce présomptueux personnage. Le complot eut du moins l'avantage de dessiller les yeux du prince héritier qui comprit enfin qu'il lui était impossible de monter sur le trône tant que Ménélik n'aurait pas rendu le dernier soupir.

Après un séjour de plusieurs mois chez son père, le Lidj Iassou rentra à Addis-Abeba le 1er février 1913. Il exprima aussitôt le désir qu'il avait déjà manifesté plusieurs fois, de rendre visite à son impérial grand-père, et résolut de l'approcher, fût-ce au prix d'un acte de violence. Il s'était assuré la complicité de la garde de la porte extérieure du « guébi ». Le commandant de la garde du corps ne fut pas aussi accommodant. Le 8 février au soir, pressentant un coup de force, ce dernier chef fit mettre en batterie ses mitrailleuses et ouvrit le feu contre les gardes qui avaient donné leur parole au prince héritier. Il n'y eut que cinq morts et huit blessés, mais une sorte d'émeute s'organisa pendant la nuit; plus de 20 000 hommes s'assemblèrent aux abords du palais, décidés à tout. S'avisant alors de son imprudence, le Lidj Iassou unit ses efforts à ceux de l'abouna pour calmer la foule menaçante; ils y parvinrent sans trop de peine. Le jeune homme ne renonça d'ailleurs pas à son projet ; il pénétra dans la chambre de Ménélik, qui parut le reconnaître, car des larmes roulèrent dans sa barbe blanche. Quelques jours après, le commandant de la garde du corps était arrêté et mis en prison.

Pour éviter toute nouvelle tentative d'émeute, les grands chefs pensèrent à transporter l'Empereur à Ankober ou à Débra-Libanos. Le Lidj Iassou n'adopta pas leur avis et donna l'ordre de laisser le malade dans ses appartements, aux soins de sa femme Taïtou et de sa fille l'ouïzéro Zaouditou. Il s'installait lui-même dans une partie libre du « guébi », convoquant les ministres deux ou trois fois la semaine et présidant la cour supérieure de justice.

La mort de Ménélik II, survenue le 12 décembre dernier, mais prévue dès longtemps, ne mettra vraisemblablement pas dans une situation difficile le successeur désigné par lui. Intelligent et énergique, le Lidj Iassou a su gagner l'affection et la confiance des meilleurs favoris de son grand-père. Son père Mikhaël, ras des Wollo, qui est un homme remarquable, a depuis plusieurs années porté toute son attention sur les événements d'Addis-Abeba, prêt à accourir, au premier danger, avec son armée; et si son attitude reste aussi franche qu'elle l'a été jusqu'ici, le Lidj Iassou sera couronné. Le ras Waldé Gheorghis, cousin et beau-frère de Ménélik, qui est à la tête de l'Amhara et du Godjam, joindrait sans doute, en cas de besoin, ses troupes à celles de Mikhaël. D'autre part, le ras Wolié, frère de Taïtou, qui gouverne l'Edjou et le Tigré, n'osera guère se dresser contre l'héritier du trône. De même, il est fort probable que le dedjatch Tafari, fils du feu ras Makonnen, gouverneur de Harar, et le ras Loul Seghed, qui administre la province des Aroussi, ne songeront pas, malgré leur puissance, à lever le drapeau de la rébellion. Ils savent et tous les Abyssins savent très bien que les convoitises étrangères n'attendent qu'une guerre civile pour s'immiscer dans leurs affaires, et rien n'est mieux fait que cette conviction pour leur inspirer la sagesse nécessaire en d'aussi graves circonstances.

Sans doute il pourrait paraître que, seules, la volonté de l'Empereur, ses victoires sur les ras et sur les Italiens, son autorité indiscutée ont assuré à l'Éthiopie une cohésion que des compétitions, s'élevant à l'occasion d'un nouveau règne, seraient très capables de menacer ou même de détruire. A la réflexion, cette crainte ou cet espoir ne semble pas devoir se réaliser. Habitués à une soumission déjà longue, conscients

des périls où leurs rivalités jetteraient l'Abyssinie, témoins du relèvement politique de leur pays, il est peu à croire que les ras risqueront d'anéantir une unité conquise au prix de tant d'efforts et de sang. Ménélik a si peu douté de ces sentiments qu'il avait désigné officiellement son petit-fils le Lidj Iassou, pour être son légitime successeur[1]; et, malgré tous les bruits qui ont été répandus à ce sujet dans la presse européenne, il est à croire que le choix de l'Empereur sera unanimement ratifié par les grands chefs dès maintenant convoqués à Addis-Abeba. A peu près sûres d'obtenir pacifiquement les avantages commerciaux qu'elles convoitent de ce côté, l'Italie, l'Angleterre et la France laisseront l'Abyssinie se perfectionner tranquillement, graduellement, pour le plus grand bien de l'empire éthiopien, selon le rêve de Ménélik II, mais aussi pour le plus sûr profit de la civilisation[2].

MAURICE DE ROTHSCHILD

1. Le Lidj Iassou, fils du ras Mikhaël, a maintenant dix-sept ans. Il a été élevé non pas à Addis-Abeba, mais à Ankober, c'est-à-dire, suivant la coutume abyssine, loin de la cour. Sa future femme, la princesse Romana Warq (*Grenade d'or*), a une dizaine d'années.

2. C'est l'esprit même de l'accord conclu à Londres, le 13 décembre 1906, entre la France, l'Angleterre et l'Italie. On y lit, à l'article 4 : « Dans le cas où les événements viendraient à troubler le *statu quo* prévu par l'article premier, la France, la Grande-Bretagne et l'Italie feront tous leurs efforts pour maintenir l'intégrité de l'Éthiopie. »

LES ÂGES ET LES RACES

Le psychologue ne peut plus aujourd'hui se borner à décrire ses propres états de conscience ni à étudier la vie intérieure des hommes qui se rapprochent le plus de lui, adultes et européens. Il doit s'intéresser aux différences comme aux ressemblances. La vie psychologique varie selon les âges et selon les races. L'enfant diffère de l'adolescent, qui diffère de l'adulte, qui diffère du vieillard. Le nègre diffère de l'homme blanc, et l'homme blanc diffère de l'homme jaune.

La méthode comparative s'impose ici comme dans toutes les autres sciences qui s'appliquent aux vivants ; elle est, d'ailleurs, plus délicate à employer en psychologie que dans les sciences de la nature. Nous comprenons la vie intérieure des autres hommes dans la mesure où elle ressemble à la nôtre ; or ce sont justement les différences qu'il faudrait saisir. Il faudrait, à la fois, sans cesse rentrer en soi-même et sortir de soi.

Mais il y a dans toutes les consciences suffisamment développées un fond commun d'états analogues. L'adulte européen peut réussir à comprendre l'enfant ou le vieillard, le noir ou le jaune, en supprimant, par l'imagination, ou en affaiblissant, ou bien en amplifiant telle ou telle de ses propres tendances, tel ou tel de ses états d'âme. Les mots, valables pour tous et compréhensibles à tous, peuvent ainsi arriver à exprimer les

diversités psychologiques des âges éloignés de notre âge, des races vivant sous d'autres cieux.

On essaiera ici non seulement de comparer les âges entre eux et les races entre elles, mais de comparer aux âges les races.

***

Comment différencier clairement les uns des autres les âges que distingue le sens commun : enfance, adolescence, maturité, vieillesse?

On pourrait justifier la distinction habituelle, en s'appuyant sur une hypothèse chère aux plus anciens métaphysiciens comme aux plus modernes savants, à Héraclite comme à Lamarck ou à Darwin, l'hypothèse de l'évolution. Tout s'écoule; πάντα ῥεῖ. L'univers évolue. L'individu participe à l'être universel en transmettant la vie à d'autres individus. « La vie apparaît comme un courant qui va d'un germe à un germe par l'intermédiaire d'un organisme développé[1]. » De là l'importance philosophique de la vie sexuelle. C'est par rapport à ce fait capital que peuvent le mieux se différencier les âges. L'absence de vie sexuelle est le trait le plus caractéristique de l'enfance, tandis que l'adolescence est l'introduction à cette vie, la maturité en est le plein développement, la vieillesse en est la destruction progressive.

Comme l'univers lui-même, la conscience de chaque être évolue. Les faits psychologiques se succèdent dans la durée. Le passé revit dans le présent, qui prépare l'avenir. Les sensations et les mouvements actuels, les souvenirs de ce qui fut, les images de ce qui sera ou pourrait être, se mêlent en proportions inégales. L'attitude prise en face du temps qui s'écoule est peut-être la caractéristique par laquelle se différencient le plus profondément les consciences. On pourrait tenter ainsi une définition psychologique des différents âges : l'enfant vit dans le présent; l'adolescent découvre l'avenir; l'adulte vit dans l'avenir; le vieillard vit dans le passé.

Cette formule, très générale, néglige évidemment un grand

1. H. Bergson, *l'Évolution créatrice*, Alcan, 1907, p. 29.

nombre de cas particuliers, plus ou moins exceptionnels; mais elle exprime l'une de ces vérités moyennes, valables pour de grandes masses d'hommes, dont le psychologue doit souvent se contenter. Et il suffit de l'analyser pour y découvrir la plupart des traits caractéristiques des différents âges.

*
* *

L'enfant vit dans le présent[1].

Le présent, transition entre le passé et l'avenir immédiats, se compose, avant tout, de sensations et de mouvements. Mon présent, selon une formule de M. Bergson, est sensori-moteur. Mes sensations traduisent l'influence des objets extérieurs, qui viennent d'agir sur mon corps; elles unissent au passé immédiat le moment actuel. Les mouvements que mon corps exécute pour tenter de modifier à mon profit le milieu extérieur, unissent le moment actuel à l'avenir immédiat. Sensations et mouvements occupent la plus large place dans la conscience de l'enfant, à toutes les phases de son développement, depuis la vie embryonnaire jusqu'à l'adolescence.

Il est probable que l'embryon humain possède déjà une vie psychologique très vague, que l'on a pu comparer à « un sommeil sans rêve ». Ce sommeil est interrompu par des états précis, — que l'on rencontre aussi chez les animaux les plus inférieurs, — mouvements et sensations. L'embryon se meut soit pour dépenser l'énergie accumulée en lui par une abondante nutrition, soit pour se soustraire aux pressions qui le gênent. Il se peut aussi qu'il éprouve des sensations déjà agréables ou pénibles : des sensations musculaires liées à ses mouvements; des sensations organiques selon l'état de son corps, plus ou moins bien nourri, des sensations tactiles (les

1. Sur la psychologie de l'enfance : Preyer, *l'Ame de l'enfant* (traduction française, Alcan). — Bernard Pérez, *les Trois premières années de l'enfant* (Alcan, 5e édition, 1892); et *l'Enfant de trois à sept ans* (Alcan, 3e édition, 1894). — James Mark Baldwin, *le Développement mental chez l'enfant et dans la race* (traduction française, Alcan, 1897). — Alfred Binet, *les Idées modernes sur les enfants* (Flammarion, 1909). — Ed. Claparède, *Psychologie de l'enfant et Pédagogie expérimentale* (Genève, Kündig, 1911).

organes du toucher existent dès le cinquième mois); enfin des sensations de froid ou de chaud.

La conscience du nouveau-né prolonge celle de l'embryon, mais elle est déjà un peu moins rudimentaire. La naissance, l'entrée dans la vie individuelle, s'accompagne d'une souffrance nettement caractérisée. Le nouveau-né pousse, en arrivant au monde, un cri de douleur. On se rappelle la poétique interprétation de Lucrèce : « Dès le moment où il aborde aux plages de la lumière, l'enfant remplit de ses cris plaintifs le lieu où il vient de naître. Douleur bien légitime : il lui faudra traverser une vie durement affligée de maux. » La psychologie moderne essaye d'expliquer ce cri par des considérations plus positives : l'enfant souffre lorsqu'il sent soudain la fraîcheur, la rudesse de l'air ambiant; il souffre des contractions de son petit corps, rendues plus brusques par la faible densité de ce nouveau milieu; la soudaine entrée de l'air dans les cavités respiratoires peut aussi être douloureuse.

Le nouveau-né paraît, au premier abord, continuer la vie de parasite que menait l'embryon. Pourtant la différence est appréciable entre leurs deux modes d'existence. L'enfant, pour se nourrir, a maintenant besoin d'agir par lui-même, si peu que ce soit; il doit respirer de ses propres poumons, téter de ses propres lèvres. Des besoins vont s'éveiller en lui, le pousser à l'action. Il va découvrir ce monde extérieur où il est tenu de se mouvoir. Il va acquérir, par un lent effort, l'expérience indispensable.

L'hérédité facilitera sa tâche, dans une mesure que les psychologues apprécient diversement. Cependant c'est un fait que les enfants des hommes apparaissent, au début de leur vie, moins avantagés que les petits des animaux. L'enfant met beaucoup plus de temps que le tout jeune animal à savoir marcher et coordonner ses mouvements. La période d'enfance s'étend d'autant plus que l'on remonte davantage dans la série animale; elle n'est dans aucune espèce aussi prolongée que dans l'espèce humaine. Mais tandis que l'animal répétera toute sa vie un nombre relativement restreint de gestes identiques, l'enfant, grâce aux hérédités qu'il porte en soi, saura plus intelligemment adapter son action aux circonstances les plus diverses. Il y réussira d'autant mieux que son expérience sera

plus étendue. L'acquisition de l'expérience nécessaire à cette intelligente adaptation, voilà l'utilité de l'enfance. L'enfance, — comme l'écrit l'un des psychologues qui l'ont le mieux comprise, M. Edmond Claparède, — l'enfance est « un bien et non un mal nécessaire ».

Les besoins qui apparaissent les premiers dans la conscience du petit enfant, sont liés aux états présents de son corps : besoin de respirer, de manger et de boire, de dormir, de mouvoir ses membres et de faire fonctionner les organes de ses sens. La satisfaction de ces besoins donne à l'enfant ses premiers plaisirs, la non-satisfaction ses premières douleurs.

C'est à la satisfaction de ses besoins que l'enfant utilise d'abord les données de ses sens. Il perçoit le monde extérieur en groupant les images que lui fournissent le toucher, la vue, l'ouïe, etc. Ce travail se prolonge pendant bien des années. Il arrive à connaître ses mains, qu'il regarde, caresse et suce, puis ses pieds; il découvre peu à peu son propre corps. Il connaît par de telles associations d'images les objets situés autour de lui. Il oppose de plus en plus nettement sa personne au reste du monde.

A côté des sensations, les mouvements jouent un grand rôle dans la vie psychologique de l'enfance, à toutes les phases de cet âge. Les mouvements dits réflexes, c'est-à-dire ceux qui succèdent immédiatement aux sensations, apparaissent peu après la naissance : un doigt mis dans la bouche du nouveau-né détermine des mouvements de succion; l'enfant retire le pied quand on lui touche le talon, ferme la main sur l'objet qu'on applique à la surface de la paume. Puis l'enfant se meut soit pour dépenser l'énergie accumulée en lui par la nutrition, soit sous l'influence de ses désirs, qui s'augmentent avec les années. Il est en état de mouvement continuel; il suce, lèche, mastique, mord, grince des dents, sourit, rit, pleure, bouge la tête, agite les mains et les pieds, marche, saute, court, s'assied, se couche. Il joue : le jeu stimule la croissance de son corps et de son esprit, il le prépare aux exigences de la vie sérieuse : « il faut avoir été jeune pour devenir un bon adulte ». L'enfant joue avec n'importe quoi avant de se consacrer de préférence à tel ou tel jeu, chasse, guerre, poupées. Souvent, il s'entraîne à adopter les attitudes, les gestes, les paroles des adultes.

Besoins, sensations et mouvements occupent la première place dans la conscience de l'enfant, toujours orientée vers l'instant actuel. Les autres groupes de phénomènes psychologiques apparaissent dès l'enfance; mais ils restent au second plan, comme subordonnés aux éléments présents de la vie consciente.

La mémoire fixe de très bonne heure les images du passé. On peut rappeler, entre autres, le fait cité par M. Ribot, d'après Carpenter :

Un homme doué d'un tempérament artistique très marqué (ce point est à noter) alla avec des amis faire une excursion près du château du comte de Sussex, qu'il n'avait aucun souvenir d'avoir visité. En approchant de la grande porte, il eut une impression extrêmement vive de l'avoir déjà vue; il revoyait non seulement cette porte, mais des gens installés sur le haut, et en bas des ânes sous le porche. Cette conviction singulière s'imposant à lui, il s'adressa à sa mère, pour avoir quelques éclaircissements sur ce point. Il apprit d'elle qu'étant âgé de seize mois, il avait été conduit en promenade dans cet endroit; qu'il avait été porté dans un panier sur le dos d'un âne; qu'il avait été laissé en bas avec les ânes et les domestiques, tandis que les plus âgés de la bande s'étaient installés pour manger au-dessus de la porte du château [1].

Très tôt aussi l'enfant prend des habitudes. Mais il utilise les souvenirs et les habitudes pour l'action présente, pour la satisfaction des besoins du moment.

L'imagination, souvent très vive et charmante de l'enfant, s'applique surtout aux objets qui tombent sous ses sens. L'enfant, quand il a pris conscience de sa personnalité, attribue à tous les êtres, à toutes les choses, — à tous les groupes d'images visuelles et tactiles susceptibles de se mouvoir isolément, — des idées, des émotions, des désirs analogues à ceux qu'il sent en lui. L'état d'esprit de l'enfant est comparable à celui de l'homme primitif. La tendance à douer d'une âme les poupées est un fait universel, sans aucune exception, constaté dans tous les pays, dans toutes les races humaines. L'imagination de l'enfant s'applique aussi à ses jeux, c'est-à-dire à des ensembles de mouvements. Le petit garçon se voit

1. Carpenter, *Mental physiology*, p. 431, cité par Ribot, *Maladies de la mémoire* (Alcan, 21e édition, 1909), p. 144.

tour à tour soldat, marin, cocher, brigand; la petite fille, maman, nourrice, marchande, femme du monde. En revanche l'enfant ne pense pas sérieusement à réaliser les projets que son imagination peut lui suggérer. Il a une expérience trop courte du passé pour pouvoir se représenter avec précision le futur. Et il ne se soucie pas d'un avenir quelque peu lointain.

L'enfant mêle ce qu'il se rappelle à ce qu'il imagine et à ce qu'il désire; de là ses mensonges, qui ne témoignent, en principe, d'aucune mauvaise volonté. Il est crédule et suggestible.

L'intelligence de l'enfant est aussi, d'ordinaire, appliquée surtout aux données des sens. Elle se consacre d'abord à la satisfaction des besoins présents. Puis l'enfant cherche à connaître pour le seul plaisir de connaître, sous l'influence d'une vive curiosité. Mais sa compréhension reste superficielle. Selon une formule de M. Binet « l'enfant ressemble beaucoup, comme intelligence, à un imbécile adulte ». Comme l'imbécile, l'enfant perçoit facilement les ressemblances et beaucoup plus difficilement les différences : il cherche d'abord dans les choses ce qui lui est utile, la qualité propre à satisfaire tel ou tel besoin; il s'intéresse moins aux différences, qui sont le superflu de la perception et non le nécessaire. Il généralise trop. On a souvent remarqué à quel point, par exemple, il étend le sens des mots.

Sa vie affective aussi tourne autour de son moi présent. Ses émotions, très vives, sont toutes momentanées : il passe instantanément de la joie à la tristesse, du rire aux larmes, et inversement. La première des émotions nettement caractérisées qu'il éprouve, c'est la peur; elle est liée à certaines sensations tactiles : le nourrisson a peur quand on le lange ou le délange, quand on le plonge dans l'eau, même agréablement tiède, du bain; elle est provoquée ensuite par les bruits violents, plus tard seulement par certaines sensations visuelles. La colère apparaît très tôt, entre deux et trois mois. La sympathie s'adresse d'abord à la mère ou plutôt à la nourrice. Sa première gratitude est la reconnaissance de l'estomac. Il se met en colère si l'on touche au sein de sa nourrice, ou même à son biberon. Il s'attache aussi aux personnes qui ont l'habi-

tude de le porter puis à tous ceux qui lui procurent quelque plaisir, et aux animaux avec lesquels il joue. Sa sympathie peu à peu s'élargit. Mais elle est inhabile à découvrir les souffrances des autres. C'est parce qu'il ne comprend pas assez qu'il est parfois sans pitié.

Enfin sa vie active est dominée par ses désirs momentanés. Il est étourdi et inconstant, il oublie volontiers ce qu'il est en train de faire, ou se dégoûte de ce qu'il fait, ou se laisse emporter par une fantaisie, par un caprice. L'éducation fait pénétrer peu à peu en sa conscience des idées qui s'opposent à ses désirs. L'enfant est amené dès lors à hésiter entre tel ou tel motif; il se demande s'il vaut mieux céder à la tentation ou être puni. La réflexion commence à être appliquée à l'action : c'est le début de la volonté.

La vie psychologique de l'enfant, tout orientée vers le présent, est une et harmonieuse, elle se suffit à elle-même. L'enfant n'est incomplet, comparé à l'adulte, que dans la mesure où l'homme serait incomplet comparé à quelque surhomme. Et cependant l'enfance est un mouvement, un progrès vers un état qui ne sera plus l'enfance.

*
* *

Pendant la période de la puberté[1], les différences de sexe, secondaires dans l'enfance, s'accentuent. Le jeune homme, la jeune fille, même lorsqu'ils ne s'en rendent pas compte, se préparent à l'amour. Ils éprouvent le besoin de sortir d'eux-mêmes; ils rêvent de s'attacher à un autre être, qui satisfera leur désir d'aimer; cet être, ils le cherchent ou ils l'attendent. Ils ne se contentent plus du présent. L'adolescent découvre l'avenir.

L'adolescent est attiré par les sensations de l'amour physique. Il est, plus encore peut-être, séduit par le rêve d'un

1. Sur l'adolescence : Prof. Marro, *l'Évolution psychologique humaine à l'époque pubère*, dans le *Traité international de psychologie pathologique* (Alcan, 1910), t. I, pp. 710-711, et *la Puberté chez l'homme et chez la femme* (traduction française, Schleicher). — Dr Marthe Francillon, *Essai sur la puberté chez la femme* (Alcan, 1905), p. 195. — Mendousse, *l'Ame de l'adolescent* (Alcan, 2e édition 1911). — Paul Gaultier, *l'Adolescence* (*Revue de Paris*, 15 juillet 1912).

amour sentimental. Selon le mot de saint Augustin, il aime à aimer. Il s'éprend parfois de fictions. Au début de l'adolescence, Pierre Loti aime une vision de rêve : « Je l'aimais, je l'aimais tendrement ; dès que je repensais à elle, tout ce qui n'était pas elle me semblait, pour le moment, décoloré et amoindri. C'était bien l'amour, le vrai amour, avec son immense mélancolie et son immense mystère[1] ». Puis le désir d'amour se fixe sur un individu particulier, que souvent l'imagination pare des qualités les plus brillantes, l'idéalisant, le divinisant. Mais, comme dit Schopenhauer, « toute inclination tendre, quelques airs éthérés qu'elle affecte, plonge, en réalité, ses racines dans l'instinct sexuel ; elle n'est pas autre chose que cet instinct spécialisé, individualisé ».

L'adolescent doit chercher l'être qu'il aimera dans la société qui l'entoure. Il s'inquiète de l'opinion des autres beaucoup plus que ne s'en soucie l'enfant. Il a plus d'amour propre, plus de vanité. Il se préoccupe de sa toilette, attache une importance nouvelle aux vêtements, cols et cravates, aux robes, chapeaux, bas et souliers, aux bijoux. Il est sensible au sentiment de l'honneur ; il redoute l'accusation de mensonge, qui ne trouble guère l'enfant ; il acquiert plus de sincérité. Le souci de l'opinion le rend souvent timide. « Vers dix-sept ans, je devins stupide, écrit M. Anatole France. Ma timidité était telle alors que je ne pouvais ni saluer ni m'asseoir en compagnie d'une femme sans que la sueur me mouillât le front[2]. »

Préoccupé d'étonner les autres, le jeune homme devient courageux, parfois agressif. Il aime la lutte corps à corps. Il est épris d'indépendance, veut secouer le joug de sa famille, s'isole parfois dans un monde de rêve. Il se montre souvent généreux jusqu'à la prodigalité. C'est l'âge des sacrifices les plus désintéressés, et aussi celui des excès de tout genre.

Quant à la jeune fille, elle devient coquette. Elle a l'impérieux désir d'être chérie, d'être préférée. Elle semble parfois ne pas attacher d'importance à l'amour, ne pas le souhaiter ; mais sa passivité est apparente, c'est la passivité de l'aimant qui dans son apparente immobilité attire le fer. Souvent

1. Loti, *le Roman d'un enfant* (Calman-Lévy), p. 202.
2. Anatole France, *le Livre de mon Ami* (Calmann-Lévy), p. 172.

d'ailleurs les jeunes filles aiment à se rendre originales, à se faire remarquer. Qu'elles se montrent au bal ou au théâtre, qu'elles jouent, dansent ou chantent, qu'elles étudient ou se dévouent, elles pensent à l'effet qu'elles produiront, et souhaitent d'augmenter leur attrait. La pudeur leur paraît un charme de plus; en rendant difficile la conquête, elle ajoute au prix de la victoire.

Dans l'effervescence sentimentale qui caractérise l'adolescence, d'autres inclinations que l'amour peuvent se trouver accrues : quelquefois les sentiments familiaux, quand l'adolescent se rend compte de tout ce qu'il doit à ses parents; l'affection fraternelle; l'amitié : c'est parfois une diversion au besoin amoureux, ce peut être aussi le moyen d'ajouter aux joies inquiètes de l'amour la douceur de confidences plus sereines. Enfin, le sentiment religieux : l'individu éprouve un sentiment d'imperfection, d'insuffisance, il cherche à sortir de soi, à se donner. L'adolescence peut être une époque d'ardente ferveur mystique.

Cet âge marque un immense progrès non seulement de la vie affective, mais aussi de l'imagination. « A quoi rêvent les jeunes filles? » A l'avenir, — et les jeunes gens aussi. — L'adolescent cherche dans la littérature, dans l'art, les moyens de comprendre son trouble, de se représenter les joies encore ignorées. A force de rêver, il peut devenir mélancolique, sentir vivement le contraste entre ses aspirations et la réalité.

Cette exaltation de l'imagination peut avoir les plus heureuses ou les plus néfastes conséquences. C'est parfois à l'adolescence que brillent les premières lueurs du génie. C'est aussi à cette période de crise qu'apparaissent diverses affections mentales, qualifiées alors d'*hébéphréniques* : neurasthénie, érotomanie, dipsomanie, kleptomanie, confusion mentale, délire religieux. Et les suicides ne sont point rares.

La puberté, c'est une naissance nouvelle.

*
* *

L'adolescent commence à vivre dans l'avenir, l'adulte y vit. L'adulte père ou mère se préoccupe de ses enfants au

moins autant que de lui-même; l'instinct maternel et même paternel le pousse à se soucier du futur plus que du présent et du passé. L'adulte a pris place dans la société, il y travaille, il désire y améliorer sa situation; l'ambition est l'un des traits les plus caractéristiques de cet âge. Les plus désintéressés des adultes sont religieux ou humanitaires : religieux, ils songent à la vie future; humanitaires, ils se dévouent au progrès, rêvent d'une société meilleure.

Il faudrait montrer comment l'adulte, arrivé au plein développement de ses facultés, les met au service de ses ambitions ou de ses rêves; comment il réfléchit avant d'agir et s'élève à la volonté; comment il utilise pour l'action les données de ses sens, les mouvements de ses muscles, les souvenirs accumulés en sa mémoire, les inventions de son imagination créatrice, les conceptions, jugements et raisonnements de son intelligence logique. Mais ce serait écrire toute une psychologie : car sous le nom de psychologie générale, c'est la psychologie de l'adulte qu'on a coutume d'entreprendre.

A l'adulte qui vit dans l'avenir succède le vieillard qui vit dans le passé.

Les sens, chez le vieillard (la vue et l'ouïe surtout), fonctionnent moins bien; les données qu'ils fournissent sont moins nettes; l'habitude a émoussé la plupart des plaisirs qu'ils procuraient auparavant. Les mouvements deviennent moins précis. Le vieillard s'intéresse de moins en moins au présent. Moins actif, peu capable de travail et d'action, il se montre d'ordinaire indifférent à l'avenir. Mais il se plaît à évoquer les heures joyeuses de son enfance et de son adolescence, à rappeler l'activité féconde de son âge mûr.

Une autre raison explique que, pour le vieillard, se déplace l'intérêt de l'existence : sa mémoire s'affaiblit de plus en plus en ce qui concerne les faits récents. Selon la loi formulée par M. Ribot, « le nouveau meurt avant l'ancien ». Certains vieillards redisent l'histoire qu'ils ont récemment racontée, ils ne se rappellent pas le soir ce qu'ils ont fait le matin. Dans un cas de démence sénile, le malade, pendant quatre mois, n'est jamais arrivé à reconnaître le médecin qui venait le visiter

tous les jours. Mais tandis que les faits récents ne laissent plus aucune trace, les souvenirs des âges antérieurs subsistent, et d'autant plus longtemps qu'ils se rapportent à une époque lointaine. Les souvenirs d'enfance disparaissent les derniers. Même à une époque avancée, des aventures, des chants du premier âge reviennent. Les habitudes contractées de longue date persistent longtemps : « beaucoup peuvent encore se lever, s'habiller, prendre leurs repas régulièrement, se coucher, s'occuper à des travaux manuels, jouer aux cartes et à d'autres jeux, quelquefois avec une aptitude remarquable, alors qu'ils n'ont plus ni jugement, ni volonté, ni affections[1] ».

La vie intellectuelle du vieillard s'immobilise. Sa logique est routine. Il comprend de moins en moins bien le présent. Aristote et Horace ont déjà remarqué à quel point il est conservateur.

La vie affective du vieillard se restreint de plus en plus. La dissolution se produit, selon la loi formulée par M. Ribot. dans l'ordre inverse de l'évolution : elle va du supérieur à l'inférieur. Les sentiments impersonnels disparaissent les premiers, puis les diverses formes de la sympathie ; et ce sont les sentiments égoïstes qui subsistent le plus longtemps. Le vieillard commence par se soucier moins qu'auparavant de science et d'art : s'il est hostile à toutes les innovations, c'est, entre autres raisons, parce qu'il n'éprouve plus d'émotions nouvelles et puissantes. Il devient moins généreux, ne s'inquiète plus guère que de sa famille, puis cesse même de penser aux siens. Il se soucie de moins en moins de l'opinion publique, devient moins poli, parfois perd toute pudeur. S'il paraît conserver longtemps quelque sentiment religieux, c'est parce qu'il se préoccupe de son salut et qu'il redoute les châtiments célestes. Les émotions qui persistent le plus longtemps sont liées à la conservation personnelle, la colère et la peur. Le vieillard peut retomber à l'état du petit enfant.

La vieillesse s'accompagne souvent d'états nettement pathologiques. Il résulte d'une statistique d'Esquirol que, plus l'individu avance dans la vie, plus il a de chances de devenir aliéné. La démence sénile exagère les caractères de la vieillesse

1. Ribot, *Maladies de la mémoire*, pp. 91-94.

normale : affaiblissement de la mémoire ; répétition incessante des mêmes idées ; intérêt limité au passé, ou parfois même au bien-être momentané ; en outre, dans certains cas, production de souvenirs faux, hallucinations, surtout de l'ouïe (le malade entend des menaces, des injures) ; idées délirantes (le malade se croit persécuté, volé, ruiné ; il confond la réalité et le rêve) ; irritabilité, anxiété (notamment au cours des insomnies), etc.

Le vieillard, bien que la vie lui apporte peu de joies, est profondément attaché à l'existence. Rousseau, dans l'*Émile*, l'a déjà remarqué : « Nous nous inquiétons plus de notre vie à mesure qu'elle perd de son prix. Les vieillards la regrettent plus que les jeunes gens. » On peut, en visitant des asiles de vieillards, se rendre compte que tous souhaitent vivre encore longtemps. M. Metchnikoff, constatant ce fait, a tenté de l'expliquer par l'hypothèse suivante. Il établit que, normalement, l'homme devrait atteindre l'âge de cent cinquante années ; il pense que le vieillard souffre de mourir avant le temps fixé par la nature ; il suppose que, si le vieillard atteignait à un très grand âge, il sentirait se développer en lui un instinct nouveau, l' « instinct de la mort », la mort s'accompagnerait alors de plaisir ; le mourant éprouverait « une sensation de bien-être physique, de détachement de tout ». La Bible parle de vieillards mourant rassasiés de jours : il est probable que le sentiment exprimé en ces termes n'est autre que l'instinct de la mort naturelle développé chez des vieillards assez bien conservés, âgés de cent quarante à cent quatre-vingts ans. Et le psychologue russe Tokarski a entendu une centenaire lui dire : « Si tu pouvais vivre autant que moi, tu pourrais comprendre qu'il est non seulement possible de ne pas craindre la mort, mais même de la souhaiter, et sentir le besoin de la mort au même titre que l'on sent le besoin de dormir. »

Les indications qui précèdent sur les divers âges de la vie ne s'appliquent — on l'a déjà remarqué — qu'à la moyenne des hommes. Beaucoup échappent plus ou moins à l'application de la loi formulée. Peut-être pourrait-on définir la plus haute valeur humaine en réunissant dans une même conscience la joie insouciante de l'enfant, l'ardeur et l'amabilité

de l'adolescent, l'activité féconde de l'adulte, la fidélité au passé du vieillard. L'homme s'élèverait d'autant plus haut parmi les hommes qu'il unirait dans le présent le plus de souvenirs et le plus d'espérances, qu'il concentrerait le plus de durée dans l'instant qui passe.

*
* *

Les psychologues contemporains ne se bornent pas à comparer les âges; ils comparent aussi les races. Et ils peuvent chercher à rapprocher l'une de l'autre ces deux études.

On peut distinguer des groupes d'hommes, beaucoup plus vastes que les nations, dont tous les membres présentent certains caractères corporels et psychologiques communs; ce sont les grandes races humaines : les blancs, les jaunes, les noirs [1].

On prendra ici le mot de race dans le sens large, laissant de côté la question de savoir s'il y a ou n'y a pas de races au sens plus étroit du mot (races celtique, germanique, etc.). On négligera de même le problème de l'origine des grandes races. On se demandera seulement quelles sont — à côté des différences de caractère individuel, de sexe, d'âge, de nation, de classe — les différences psychologiques tenant au fait que l'homme est un blanc, un jaune, ou un noir.

On pourrait tenter de résoudre ce problème controversé en comparant les races aux âges tels qu'ils viennent d'être étudiés : les races peuvent-elles comme les âges, se différencier par l'attitude prise en face du temps qui s'écoule? On a souvent qualifié d'enfants tous les primitifs, surtout les noirs. On pourrait aussi bien retrouver dans la race blanche certains des traits caractéristiques de l'âge mûr, dans la race jaune

1. M. Topinard distingue : 1° la race blanche leptorhinienne, comprenant les Anglo-Scandinaves, les Finnois occidentaux, les Méditerranéens, les Sémito-Égyptiens, les Lapono-Ligures, les Celto-Slaves; 2° la race jaune mésorhinienne, comprenant les Esquimaux, les Tehuelches, les Polynésiens, les Peaux-Rouges, les Jaunes de l'Asie, les Guaranis ou Américains du Sud, les Péruviens; 3° la race noire platyrhinienne, comprenant les Australiens, les Bochimans, les Mélanésiens, les Nègres, les Tasmaniens, les Négritos. — *Éléments d'anthropologie générale* (1885), p. 502.

certains des traits caractéristiques de la vieillesse. On proposerait alors cette formule : les noirs vivent dans le présent, les blancs dans l'avenir, les jaunes dans le passé.

Qu'une formule aussi générale laisse place à quantité d'exceptions, c'est l'évidence même. Mais elle semble vraie, au moins actuellement, pour la majorité des hommes appartenant à chacune des races. On pourrait la combiner, d'ailleurs, avec la formule appliquée aux âges : l'enfant noir serait comme deux fois enfant, l'adulte blanc deux fois adulte, le vieillard jaune deux fois vieillard.

Le noir a été souvent comparé à un enfant [1]. Un premier point commun, c'est l'importance des besoins physiques. Ce qui préoccupe le noir, avant tout, c'est le désir de manger et de boire, c'est aussi le désir sexuel. Les primitifs d'Océanie et d'Afrique se ravalent souvent au niveau des animaux par l'énergie des appétits nutritifs, et la grossièreté repoussante avec laquelle ils leur donnent satisfaction. L'Australien a été appelé « l'homme des besoins nutritifs. » Manger tout son saoûl, se rassasier jusqu'à l'indigestion est l'idée fixe du nègre ; la béatitude naît du ventre plein. Certains de ces primitifs sont anthropophages : il n'y a pas de leur part méchanceté ni perversité, c'est la guerre considérée au point de vue alimentaire, une extension de la chasse. Les sens, souvent bien développés, sont employés, avant tout, à la satisfaction des besoins physiques.

Puis le noir est d'une mobilité enfantine. Il a pour la danse un amour poussé jusqu'au délire. La danse, accompagnée d'une musique primitive, le passionne : c'est une véritable intoxication par le son et surtout par le mouvement.

Sensations et mouvements occupent presque tout le champ

1. Sur les noirs : H. Spencer, *Principes de sociologie*, traduction française (Alcan, 1903), notamment p. 14, t. I, p. 86, pp. 88, 111, 120-121. — Deniker, *les Races et les Peuples de la terre* (Schleicher, 1900), notamment p. 143. — Letourneau, *la Psychologie ethnique* (Schleicher), notamment pp. 97, 98, 106, 109, 114-116, 122, 128, 138, 140, 154. — Hovelacque, *les Nègres*, p. 421. — Félicien Challaye, *le Congo français* (Alcan, 1909), notamment p. 153, pp. 159-161. — Dr Cureau, *les Sociétés primitives de l'Afrique équatoriale* (Colin, 1912), p. 252.

de ces consciences étroites. Ils n'y laissent que peu de place pour le souvenir du passé et la préoccupation de l'avenir.

Certes, l'habitude joue un grand rôle dans la vie monotone du noir; il tend à répéter identiquement, mécaniquement les actes déjà accomplis. Il se souvient des choses pour agir sur elles, toujours de la même manière. Cette mémoire utilitaire est souvent fort développée chez le primitif; parfois elle est phénoménale, elle tient du prodige. Cependant le noir évoque mal les changeantes images des jours écoulés; ses souvenirs de cet ordre sont vagues et confus; il mêle à ce qu'il se rappelle ce qu'il imagine, et se laisse prendre lui-même à ses propres fictions. Souvent la mesure du temps est imprécise : le primitif ignore son âge.

Se souvenant mal de ce qui a été, le noir se représente mal ce qui sera ou pourrait être. Tous les voyageurs ont signalé l'imprévoyance caractéristique des Australiens et des Africains : les Australiens sont incapables de tout travail persévérant qui ne doit avoir sa récompense que dans l'avenir. Chez les Bochimans, c'est toujours régal ou famine. Le Congolais paraît se dire : Épargner pour un lendemain, à quoi bon? Le noir, fataliste, se satisfait de l'heure qui passe, sans rien demander au futur.

Presque limitée au présent, sa vie psychologique est singulièrement restreinte. Sa vie affective est mobile et superficielle, Ses émotions sont vives, mais peu durables. On observe souvent chez lui une allégresse enfantine, une joie que ne tempère point l'attente de ce qui va arriver. Mais il passe rapidement du rire aux larmes, comme des larmes au rire. — L'intelligence s'applique avant tout aux données des sens. Selon Burton, l'esprit de l'Africain n'échappe point et apparemment ne peut échapper au cercle des sens et ne peut s'occuper d'autre chose que du présent. — La vie active du noir est remplie de réflexes et de désirs plutôt que soumise à une volonté ferme. Sa conduite est, selon les mots de Spencer, explosive et chaotique.

Les noirs reçoivent de leur famille et de leur société une instruction et une éducation beaucoup plus restreintes que celles de la moyenne des blancs et des jaunes. Ils doivent beau-

coup moins à leurs ancêtres. Leur vie sociale, comme leur vie individuelle, s'épanouit dans le présent.

Comparés aux noirs et aux jaunes, les blancs paraissent vivre dans l'avenir.

Quelles tendances les poussent à l'action ? L'ambition qui réclame de futures jouissances, ou souhaite de futurs triomphes ; le sentiment maternel et paternel, suscitant le désir d'un sort meilleur pour les enfants ; la foi religieuse, qui espère une éternelle vie future ; l'enthousiasme humanitaire, qui rêve pour l'espèce humaine un progrès indéfini. Toutes ces forces sentimentales entraînent l'Europe blanche et la blanche Amérique vers une vie toujours plus active, plus rapide, plus intense.

La plupart des peuples de race blanche sont, selon un mot de M. Deniker, des peuples « à progrès rapide » ; leur caractère prédominant est « l'initiative novatrice ».

C'est à améliorer l'avenir que les blancs utilisent l'expérience du passé. Ils se sont habitués à observer exactement les ressemblances des choses, à faire provisoirement abstraction de leurs différences ; ils ont su bien généraliser, ont formulé des lois, créé les sciences. C'est à la magnifique invention des sciences qu'il faut attribuer la puissance exceptionnelle de la civilisation blanche. Formules bien européennes que celle de Bacon : « l'homme peut autant qu'il sait », et celle d'Auguste Comte : « Science d'où prévoyance, prévoyance d'où action. » La science appliquée à l'action, c'est l'origine de toutes les institutions qui font la force économique et militaire des blancs : moyens de transport rapide, hygiène et médecine raisonnées, grand commerce, grande industrie, agriculture industrialisée, armements et explosifs. — La science a modelé aussi la mentalité et la sentimentalité des blancs. Elle leur a imposé le respect de la vérité, le devoir d'être sincères. Elle les conduit à rejeter celles des traditions anciennes qui ne résistent pas au contrôle de la raison.

Ce n'est pas seulement aux relations entre les choses que les blancs, tournés vers l'avenir, ont appliqué leur faculté d'abstraction utile à l'action ; c'est aussi aux relations entre les hommes. Négligeant les différences corporelles, intellectuelles, sentimentales, sociales des hommes tels qu'ils sont, ils ont

conçu l'idée d'égalité humaine. Égaux au point de vue moral, sont pour le stoïcien tous les êtres raisonnables, pour le juif et pour le chrétien tous les enfants de Dieu. Les théories démocratiques ont appliqué l'idée égalitaire à la vie politique des cités et des nations : la loi doit être l'expression de la volonté générale, tous doivent également contribuer à sa formation. D'autres théories européennes, le socialisme, le féminisme, l'internationalisme, tirent de cette antique notion d'égalité des conséquences nouvelles. Le socialisme : tous les hommes doivent également travailler pour tous, tous doivent également prendre leur part aux produits du travail de tous. Le féminisme : la femme doit devenir, à tous les points de vue, l'égale de l'homme. L'internationalisme : tous les peuples doivent jouir d'une égale autonomie dans la société des nations.

La science ne s'est développée ni dans les rudimentaires civilisations de l'Afrique noire, ni dans les complexes civilisations de l'Asie jaune, tant que l'Europe et l'Amérique n'y ont pas exercé d'influence. Les institutions et les théories égalitaires en ont été généralement absentes, du moins jusqu'à l'introduction des idées européennes. L'idéal scientifique et l'idéal égalitaire sont l'originalité essentielle de la race blanche, l'âme de sa civilisation.

Les jaunes que n'a pas modifiés l'influence de l'Europe ou de l'Amérique paraissent vivre dans le passé[1].

Un grand nombre de peuples ont cru à la survivance des esprits des morts. Mais les jaunes ont seuls concentré autour du culte des ancêtres toute leur vie psychologique, morale et sociale.

Selon les plus antiques croyances chinoises, japonaises, annamites, etc., les esprits des morts, qui sont à la fois mânes et dieux, continuent à vivre parmi les vivants. Ils hantent leurs tombeaux, leurs maisons anciennes, les demeures de leurs

1. Sur les jaunes, voir entre autres : Farjenel, *le Peuple chinois* (Chevalier et Rivière, 1904), pp. 1-77, pp. 55-56. — Lafcadio Hearn, *Japan, an interpretation* (New-York, Macmillan, 1904). — Félicien Challaye, *la Morale japonaise*, dans *Morales et Religions* (Alcan, 1909), pp. 275-277. — Père Louvet, *la Cochinchine religieuse* (Challamel, 1885), t. I, pp. 148-149. — Luro, *le Pays d'Annam* (Leroux, 1897), p. 193 et suiv. — Grenard, *le Tibet* (Cohn, 1904), p. 232.

descendants. Ils participent aux joies et aux peines de leurs enfants et petits-enfants; ils surveillent leur conduite. Puissants pour le bien comme pour le mal, ils sont bienveillants si les vivants gardent leur souvenir et leur adressent des offrandes, malveillants si on les oublie et les néglige. Ils récompensent ou ils punissent.

La pensée des ancêtres domine la vie psychologique des jaunes. Apaiser les morts, — écrit un sinologue, — veiller à leurs besoins, a toujours été la préoccupation capitale du Chinois; laisser en peine l'âme de son père et de ses ancêtres est l'impiété la plus grave qu'il puisse commettre.

Avant tout il faut garder le souvenir respectueux et reconnaissant des morts. Le lieu vraiment sacré dans une demeure chinoise, c'est l'autel où sont déposées les tablettes des ancêtres. Le philosophe chinois Tchou-Hi (au XIIe siècle,) écrit dans le Kiâ-Li (*Rituel Domestique*) : « L'homme sage qui construit une maison commence par y édifier un temple d'ancêtres à l'orient de la chambre intérieure; il y fait quatre niches pour y mettre en honneur les tablettes des aïeux ». C'est là que le chef de famille vient solennellement apprendre aux mânes les événements heureux ou malheureux de la vie familiale. Mêmes usages au Japon, chez les Annamites, chez les Tibétains.

La dévotion à la mémoire des ancêtres est le principe de toutes les vertus, dit le moraliste japonais du XVIIIe siècle, Hirata. Il ajoute : l'homme qui accomplira bien ses devoirs envers les morts, on peut être sûr qu'il accomplira bien ses devoirs envers les vivants et d'abord envers les parents. Les parents sont les représentants des ancêtres ; ils sont eux-mêmes des dieux futurs. Les plus jeunes doivent se soumettre aux volontés des plus âgés. La morale chinoise prescrit jusque dans les moindres détails l'attitude, les gestes des enfants en présence des parents : ils ne doivent ni cracher, ni bâiller, ni tousser, ni éternuer; ils doivent les regarder sans les fixer, les gratter respectueusement s'ils ont des démangeaisons, manger leurs restes, etc.

La morale traditionnelle, que les parents enseignent aux enfants, détermine de même avec précision les gestes à accomplir dans toutes les circonstances. Les prescriptions rituelles

impriment leur marque sur tous les actes de la vie du Chinois; elles s'étendent même à des simples mouvements commandés ailleurs par la seule politesse. Non seulement la prière et le sacrifice possèdent leurs rites minutieux, mais même la manière d'entrer et de sortir, de se tenir debout, de porter ses regards sur autrui, de recevoir et de reconduire un hôte, tout cela fait également partie du formulaire rituel, parce que tous les actes de l'homme ont, pour les sages chinois, un rapport étroit avec la religion. Les rites créent les habitudes du corps et de l'esprit. Ainsi chez les jaunes le passé domine les états présents; les souvenirs de l'individu, dirigés par les traditions de la race, président aux mouvements du corps, déterminent la manière d'accueillir les images du monde extérieur.

La religion des ancêtres, inspiratrice d'art, de morale et de moralité, a rendu complexe et singulièrement profonde la vie affective des jaunes. Pour reprendre une comparaison de Lafcadio Hearn, le cœur des Extrême-Orientaux est comme recouvert de douces et précieuses enveloppes de courtoisie, de délicatesse, de patience, de désintéressement. Mais la conviction que l'antiquité a découvert toutes les vérités nécessaires a été nuisible à la vie intellectuelle des jaunes. Leur conservatisme a comme immobilisé leur pensée, ralenti leur activité, jusqu'au jour où le contact de l'Europe les a troublés dans leurs rêveries.

Telles sont, à l'heure actuelle, les principales différences psychologiques des grandes races. Ces différences paraissent devoir s'atténuer graduellement. Les blancs, utilisant leur science, ont multiplié les moyens de transport, qui rapprochent les mondes; ils ont employé leur puissance économique et militaire à répandre partout les produits de leur industrie, à se créer, d'un bout à l'autre de la planète, des colonies. Les contacts entre les races se sont ainsi multipliés. Des modifications se sont produites dans la vie psychologique des noirs et des jaunes. Ceux des noirs qui ont pu, par le libre travail et le libre commerce, améliorer leur condition, ont acquis, au contact des Européens, des qualités nouvelles d'activité, de prévoyance[1]. Le Japon, suivi par la Chine, s'est modernisé :

1. Après avoir constaté le progrès des nègres dans certaines colonies de

s'il a gardé l'essentiel de sa civilisation antique, il a du moins emprunté aux Européens leur science et leur puissance [1]. Peut-être les blancs adopteront-ils quelque jour certaines des qualités qui distinguent les autres races. Ils pourraient emprunter aux noirs le contentement facile, aux jaunes la reconnaissance envers les morts, le respect des vieillards, la politesse souriante.

Les hommes, quelle que soit leur race, devraient tâcher de concentrer en leurs consciences tout ce qu'il y a, dans la Vie Universelle, de raison, de sagesse et de bonté.

FÉLICIEN CHALLAYE

l'Afrique occidentale, M. Émile Vandervelde écrit : « Ce qui a été fait ici peut être fait ailleurs. L'exemple de Sierra Léone prouve tout au moins d'une manière définitive, que la civilisation européenne n'est pas seulement accessible aux blancs, ou aux blancs et aux jaunes : il laisse entrevoir aussi la possibilité d'une colonisation qui associe les Européens et les indigènes, qui soit avantageuse aux uns et aux autres, qui cesse d'être synonyme d'exploitation et d'oppression ». *Les derniers jours de l'État du Congo* (Société Nouvelle, 1909), p. 37.

1. J'ai étudié l'européanisation du Japon dans mon livre *Au Japon et en Extrême-Orient* (Colin, 1905).

L'EFFORT BULGARE[1]

VI

Par quels organes s'opère la mise en mouvement et en valeur des ressources que nous venons d'énumérer? C'est ce que nous apprendra un coup d'œil jeté sur l'organisation administrative.

Le territoire du royaume, avant les annexions macédoniennes et les acquisitions roumaines, s'étendait sur une superficie de 96 345 kilomètres carrés englobés dans une ligne frontière de 2 239 kilomètres. Il est divisé en douze départements répartis entre trois ressorts de cours d'appel et subdivisés en soixante et un arrondissements. A la tête du département, un préfet exerce le pouvoir exécutif au nom de l'État, administre les affaires départementales, conformément aux décisions d'un Conseil général, et exerce la tutelle communale avec le concours de la commission permanente émanée du Conseil général. Le département possède la personnalité juridique. Son Conseil général a de larges attributions, mais, faute de ressources suffisantes, son action ne peut s'étendre. L'ensemble des budgets des douze départements, alimentés par des centimes additionnels, n'atteint pas quatre millions.

C'est la commune, avec son conseil municipal élu au suffrage universel, son maire élu par le conseil, sa gestion

1. Voir la *Revue* du 1er février.

autonome, qui concentre en elle la vie administrative. L'autonomie communale s'est plutôt développée qu'amoindrie sous le régime turc. Les pachas, une fois l'impôt payé, laissaient volontiers ces raïas s'entendre entre eux pour bâtir ou réparer leur église, assainir leurs ruisseaux, tracer leurs chemins. La molécule communale conserva ainsi sa vitalité, sa nationalité et, au lendemain de l'affranchissement, fournit ses plus solides matériaux au nouvel organisme. Le maire a des pouvoirs de police très étendus; il est le délégué de l'autorité centrale, gère les intérêts locaux, surveille les écoles, représente la commune devant les tribunaux et devant les ministres. Le conseil municipal règle par ses délibérations toutes les questions communales. Ses décisions ne peuvent être annulées par le préfet, après avis de la commission permanente, que comme contraires aux lois. Le citoyen bulgare a ainsi la satisfaction d'être maître chez lui. Il en profite souvent pour demeurer dans une inertie qu'explique trop bien l'indigence des budgets; parfois aussi les minorités ont à souffrir de la prépotence sans contrôle des majorités. Mais on n'entend pas s'élever leurs plaintes. Elles se réservent seulement pour les représailles, le jour où le pouvoir leur reviendra.

L'organisation judiciaire est calquée sur la nôtre, depuis les juges de paix, à la base, jusqu'à la Cour de Cassation, au sommet. Les magistrats n'entrent en fonctions qu'après un examen trop facile et n'offrent pas jusqu'à présent toutes les garanties désirables de savoir et de compétence. Il n'existe pas de juridiction administrative. L'État plaide devant l'autorité judiciaire, mais il n'apparaît pas que la sécurité des justiciables en soit sérieusement augmentée.

Nul ne s'étonnera qu'en un pays où le signal de réveil national a été donné par des maîtres d'école, l'instruction publique ait pris un rapide essor.

C'est la Constitution elle-même qui proclame l'enseignement primaire obligatoire et gratuit pour tous les sujets bulgares, mais tandis qu'ailleurs des déclarations de ce genre restent souvent à l'état de lettre morte, on s'est appliqué ici à faire passer le principe dans la réalité. Chaque commune est tenue d'avoir une école publique ou de s'associer avec les villages voisins pour en installer une. C'est aujourd'hui

l'État qui paye les instituteurs, mais c'est à la municipalité qu'incombent la construction et l'entretien du bâtiment. Celui-ci doit être entouré d'un jardin et d'une pépinière, pour les travaux pratiques. La pauvreté des communes et la parcimonie des conseils municipaux n'ont pas toujours permis que le vœu du législateur fût rempli. Beaucoup d'écoles sont installées misérablement dans des locaux destinés à un tout autre usage, magasins, cellules de couvent, cabarets ou greniers, loués faute de mieux. La fréquentation est obligatoire pour tous les enfants des deux sexes âgés de six à douze ans, sous peine d'amendes pouvant aller jusqu'à 40 francs; aussi l'abstention tend-elle à devenir l'exception. La Bulgarie compte 79 villes, 3 849 villages et 1 141 hameaux; sur ce nombre 697 localités seulement sont dépourvues d'écoles. Beaucoup en possèdent plusieurs. Le nombre total s'élève à 4 580, soit une pour 880 habitants, fréquentées par 320 425 élèves, savoir 207 000 garçons et 113 425 filles, soit une moyenne pour chaque école de cent élèves. Le nombre des élèves filles va en croissant plus vite que celui des garçons. Pendant la période de dix ans écoulée de 1895 à 1905, le nombre des garçons est passé de 191 000 à 207 000, en augmentation de 8 p. 100; celui des filles de 63 000 à 113 000, en progrès de 79 p. 100. Malheureusement beaucoup d'enfants quittent l'école en cours d'année, pour vaquer aux travaux de la maison, en dépit des efforts faits par les commissions pour encourager l'assiduité. Aux chiffres qui précèdent, il faudrait ajouter les 42 000 garçons et 34 000 filles fréquentant les écoles privées, turques, grecques, israélites, arméniennes, roumaines et catholiques. En somme, sur cent enfants ayant l'âge scolaire, 67,35 fréquentent l'école, ce qui donne 9,36 écoliers pour cent habitants.

Dans le programme de l'enseignement primaire sont compris les travaux manuels. Parmi ces derniers, une place d'honneur est réservée aux travaux agricoles. Dans des domaines d'une petite étendue, affectés par les communes, l'instituteur enseigne à ses élèves à pratiquer les cultures appropriées au sol dont il dispose, ainsi qu'à en tenir la comptabilité. La Banque agricole lui fait au besoin des avances, pour se procurer les instruments et le bétail nécessaires. Soixante pour

cent des bénéfices de l'exploitation appartiennent à l'instituteur. Ce même maître est encore appelé à faire des cours du soir pour les adultes illettrés.

A l'origine, ces maîtres étaient rétribués par les communes et se considéraient comme indépendants, vis-à-vis du pouvoir central, en tant qu'électeurs et meneurs politiques. Quand la loi, en mettant à la charge du budget les traitements unifiés, en eut fait des fonctionnaires de l'État, ils se montrèrent plus disposés à profiter des avantages de leur nouvelle situation qu'à en accepter les sujétions. Devançant le mouvement syndicaliste que l'on a vu se dessiner ailleurs, ils se formèrent en fédération ayant pour but la défense des droits de ses membres et le développement de l'instruction populaire. La confédération comprend la moitié du corps enseignant; elle a sa caisse, son budget, ses congrès; fonde des bibliothèques, organise des conférences et des cours de vacances, etc.; pensionne les instituteurs injustement révoqués. Elle peut devenir le noyau d'une résistance avec laquelle le gouvernement aurait à compter.

Partout où il existe une école, il y a une commission scolaire chargée de veiller à son bon fonctionnement. Ces comités, aujourd'hui réglementés par la loi et recrutés parmi les conseillers municipaux, sont les héritiers de ceux qui s'étaient formés spontanément, sous le régime turc, pour créer des écoles bulgares, réveiller le sentiment patriotique et grouper toutes les aspirations de la nationalité renaissante. Leur rôle se borne aujourd'hui à encourager la fréquentation scolaire. Après avoir été les facteurs les plus actifs de l'émancipation, ils sont devenus les éducateurs de la nation affranchie. Grâce à leurs efforts, le nombre des illettrés va en diminuant de jour en jour.

L'enseignement secondaire est donné dans des établissements qualifiés de gymnases ou progymnases, suivant qu'ils comportent ou non des classes supérieures, dans des écoles pédagogiques destinées à former des instituteurs ou des institutrices primaires et dans des écoles spéciales, industrielles ou commerciales. On compte 10 gymnases de garçons, 8 de filles et 175 progymnases, plus 5 écoles pédagogiques. Les classes sont suivies par 16 422 jeunes gens et 10 973 jeunes

filles, auxquels il faut ajouter 2 000 élèves des écoles pédagogiques. Les professeurs et maîtresses doivent posséder une instruction supérieure. Leurs appointements varient de 2 160 à 3 900 francs. On compte 1 100 hommes et 213 femmes voués à cet enseignement, plus 111 pédagogues.

Enfin, Sofia possède une université où l'on enseigne l'histoire et la philologie, la physique, les mathématiques et le droit. Les cours, suivis par 796 étudiants ou étudiantes, sont professés par 45 maîtres. Mais l'étudiant bulgare ne se considère comme vraiment hors de page que s'il a réussi à se pourvoir de quelque diplôme des facultés étrangères. Il faudrait mentionner encore l'école de dessin, l'école des sourds-muets, l'institut des aveugles, le musée scolaire, les bibliothèques nationales. En somme, sur un budget de 200 millions, la Bulgarie consacre environ 20 millions à son instruction publique.

Du mécanisme financier nous ne retiendrons que les précautions minutieuses prises pour qu'aucune dépense ne puisse échapper au contrôle de la Cour des Comptes. A l'inverse de ce qui se passe chez nous, et à l'instar du système italien, cette Cour exerce un droit de veto préalable sur la régularité des ordonnancements. Aucun paiement ne peut être opéré sans son visa.

Malgré une dette publique solidement gagée s'élevant à 630 millions et grevant lourdement le budget pour le service des coupons, la situation financière du pays pouvait être, à la veille de la guerre, considérée comme satisfaisante, et ses charges ne dépassaient pas ses moyens. Le contribuable bulgare pouvait, en temps normal, faire face à sa dette de 127 francs par tête. Le colossal effort de la guerre a pour longtemps bouleversé cet équilibre. Un emprunt de cinq à six cents millions sera nécessaire à la Bulgarie pour éteindre son passif, payer ses réquisitions, pensionner ses invalides, mettre en valeur les territoires nouvellement acquis, lesquels, au début, coûteront beaucoup plus qu'ils ne rapporteront. Une longue période de recueillement, d'économie, de désarmement partiel sera aussi nécessaire au vainqueur pour se remettre de son triomphe qu'au vaincu pour panser ses blessures. L'exemple du Japon victorieux et épuisé est là pour conseiller la modestie

et la sagesse. Il faudra recourir à des augmentations d'impôts dont le commerce fera les frais; et l'espoir s'éloigne de voir s'atténuer cette fiscalité tracassière dont souffre déjà trop l'industrie étrangère.

On ne saurait se faire une idée juste de l'état financier de la Bulgarie si l'on n'accorde pas un regard à la Banque Nationale pourvue du privilège exclusif de l'émission des billets fiduciaires. Fondée en 1887, avec un capital de dix millions fourni par le Gouvernement, elle demeure, vis-à-vis de cet actionnaire unique, dans un fâcheux état de dépendance, n'osant pas toujours refuser des ouvertures de compte à des fonctionnaires plus ou moins solvables, encore moins des avances à l'État lui-même, qui, grâce à ce concours, peut grossir indéfiniment sa dette flottante. Elle lui confie donc, sous forme d'avances (irrécouvrables autrement que par voie d'emprunts subséquents à l'étranger) les capitaux qu'elle reçoit à titre de dépôts exigibles à brève échéance. Elle en consacre une autre partie à des prêts hypothécaires remboursables à long terme. De sorte que, tout en alignant des bilans où l'actif dépasse le passif, elle est en permanence à l'état virtuel de cessation de paiements, au cas où tous ses créanciers viendraient lui réclamer leur argent. Cette situation anormale ne se prolonge que grâce à la confiance voulue du public et à une sorte d'aveuglement systématique qui fait partie du chauvinisme bulgare et lui fait le plus grand honneur. Elle ne sera cependant réellement assainie que le jour où les statuts de la Banque Nationale, entièrement refondus, en feront, au lieu d'un compartiment du trésor, une institution indépendante, autonome, ne relevant que de l'assemblée générale de ses actionnaires.

Telle qu'elle est, cette banque rend d'incontestables services, notamment par les prêts consentis aux associations ouvrières, par le crédit mutuel dans lequel elle a été imitée par certaines banques privées. C'est elle qui, grâce à ses nombreuses agences établies dans vingt-cinq villes, exécute pour le compte de l'État tous ses mouvements de recettes et de dépenses et tient sa trésorerie. Ses opérations, qui en 1897 s'élevaient à 1 589 millions, ont atteint en 1907 un total de 3 070 millions.

Plus modeste et non moins utile est le rôle de la Banque agricole destinée en principe à faciliter le crédit rural. Les

caisses agricoles, qu'elle a remplacées, étaient une création originale due au génie de Midhat pacha, le seul gouverneur turc des vilayets du Danube qui se soit préoccupé d'améliorer le sort des sujets chrétiens du sultan et qui devait expier dans l'exil le libéralisme de ses idées. La manière dont il s'y prit révèle un curieux mélange de l'esprit de progrès rapporté d'Occident et des procédés à la turque empruntés à l'Orient. Afin de créer le capital initial, au moyen duquel seraient faits des prêts à l'agriculture, on força les paysans de chaque village à travailler ensemble une certaine étendue de terre communale. Une partie des produits était vendue au profit de la Caisse et formait sa dotation. L'autre, déposée dans le grenier commun, servait de réserve de semences pour les années stériles et, quand le moment était venu de la remplacer, elle était vendue à son tour au compte de la Caisse. Avec les capitaux ainsi formés, la Caisse prêtait soit sur une caution personnelle, soit sur gage, à un taux considéré alors comme modéré de 9 p. 100, pour une durée pouvant aller jusqu'à un an. Grâce à cette institution, le paysan bulgare posséda, au milieu du XIXe siècle, le crédit rural, que le nôtre attend encore, et put échapper aux griffes des usuriers. Plus tard les Caisses agricoles purent étendre leurs opérations, grâce à un emprunt de 30 millions consenti par la Banque de Paris et des Pays-Bas. Aujourd'hui la Banque agricole qui les a remplacées ne se contente pas de faire des prêts sur gage ou sur hypothèque à un taux modéré, elle fournit des instruments aratoires, des injecteurs pour les vignes, des graines; elle facilite la création des haras, la plantation des mûriers, l'introduction de toutes les méthodes nouvelles. Elle a encouragé le mouvement coopératif, en créditant les sociétés de secours mutuel et grâce à son initiative plus de trois cents associations de ce genre ont vu le jour et commencent à prospérer. Ses opérations portent sur 1 569 366 000 francs. Ses bénéfices nets ont atteint le chiffre de 3 332 000 francs, qui sont venus grossir le capital mis au service de sa clientèle. Elle aussi, elle a été amenée à faire des prêts à l'État; mais, comme elle jouit d'une direction autonome, elle ne s'est pas avancée dans cette voie de manière à compromettre son crédit.

L'examen des comptes de dépôts de la Banque Nationale,

de la Banque agricole et des caisses d'épargne permet de constater, sinon l'importance absolue de l'épargne nationale dont les placements variés échappent à toute investigation, du moins son mouvement nettement ascensionnel : de 1894 à 1907 le chiffre des dépôts est passé de 43 à 151 millions. Il était alors de 15,40 par tête d'habitant, il s'élevait hier encore à 39,10. Mais qu'en reste-t-il après la guerre?

Tandis que les particuliers thésaurisent, l'État s'endette, mais il faut se garder de lui en faire aveuglément un reproche. Dans un pays jeune, où tout est à créer, c'est son rôle de hâter la confection de l'outillage national, dût-il pour cela grever les générations futures appelées à en profiter. On ne saurait l'incriminer qu'à raison des dépenses somptuaires ou mal aménagées, Or, la Bulgarie n'a fait de prodigalités qu'à bon escient, et, sauf quelques erreurs de détail, ses fonds ont été utilement employés. Elle s'est enrichie de tout l'argent qu'elle a dépensé.

L'ensemble des administrations publiques, en y comprenant le personnel des chemins de fer, qui relève de l'État, l'armée permanente et la police, occupe environ 380000 personnes, soit un douzième de la population totale, auquel il faut ajouter 25 000 retraités. Tout ce monde attend sa subsistance du budget de l'État. Le royaume n'échappe donc pas à la plaie du fonctionnarisme. On peut même dire qu'elle y sévit avec une virulence particulière. Les gymnases et les universités déversent chaque année une nuée de postulants trop savants pour prendre l'outil, trop novices pour se faire avocats, médecins, ingénieurs, ou trop pauvres pour attendre une clientèle. Ce sont autant de candidats pour tous les postes rétribués par le Trésor. Ils y contractent bientôt les habitudes routinières, l'esprit méticuleux, la nonchalance, qui par tout pays caractérisent le bureaucrate. Trop souvent le temps leur manque pour apprendre leur métier, car à chaque changement politique, le parti nouveau, en arrivant au pouvoir, chasse les créatures du précédent ministère et les remplace par les siennes. La fidélité au parti tient lieu d'aptitudes à ces nouveaux venus qui cherchent moins à se distinguer par leurs mérites professionnels que par leurs services électoraux.

VII

Après la mécanique administrative, examinons le moteur politique.

A s'en tenir aux textes, la Bulgarie est une monarchie constitutionnelle et parlementaire ayant à sa tête un prince héréditaire avec des ministres responsables devant une assemblée unique. Tel est du moins le cadre dans lequel, au lendemain de la guerre libératrice, la jeune nation fut, de par la toute-puissante volonté du tzar Alexandre II, invitée à s'enfermer et à se mouvoir. S'adaptait-il aux besoins et aux aptitudes du peuple affranchi? Ces paysans étaient-ils mûrs pour le suffrage universel? C'est la dernière question que se posait le Gouvernement russe. Il songeait seulement que plus la Bulgarie serait livrée à elle-même, mieux elle s'abandonnerait à lui. En quoi son calcul fut bientôt déjoué.

Il s'est trouvé que cette charte ultra-démocratique répondait aux instincts égalitaires du peuple bulgare et qu'en dépit des interversions de pouvoir auxquelles elle se prête, il s'y est attaché comme au palladium de ses libertés. La popularité de son prince n'est faite que de sa loyauté comme gardien du pacte national.

La constitution était à peine entrée en vigueur qu'on voyait se former des partis politiques. Il serait plus juste de dire des coteries rivales, pour désigner ces groupements réunis autour d'un chef bien plutôt que sur un programme, dans lesquels on s'enrôle non pour défendre un système, mais pour conquérir le pouvoir et s'emparer des places. Les luttes n'en sont que plus ardentes; et des scènes d'une violence inouïe ont accompagné plus d'une fois les élections. Aussi les masses profondes ont-elles une fâcheuse tendance à se désintéresser de ces batailles, où les antagonistes ne pensent qu'à eux-mêmes; et plus de la moitié des électeurs s'abstient, soit par indifférence, soit par peur des coups.

L'aménité du langage parlementaire répond à celle de la polémique électorale. Il est vrai que l'opposition, de son côté, ne ménage pas ses attaques et ne choisit pas ses armes.

L'accusation de corruption est la plus fréquente, parce qu'elle se dispense de preuves et qu'elle est sûre d'impressionner un public jaloux de l'emploi de ses deniers. Elle fait trembler les ministres, qui, de peur d'y prêter le flanc, renoncent à s'engager dans des combinaisons avantageuses pour le pays, mais trop suspectes de l'être aussi pour eux-mêmes. L'animosité politique paralyse ainsi plus de bonnes mesures qu'elle n'en dévoile d'illicites.

Le rôle du chef de l'État, au milieu de ces clans rivaux, est de les annihiler en les opposant les uns aux autres, suivant une méthode qui lui est propre. A l'inverse de nos régimes parlementaires, ce n'est pas l'accident d'une défaite parlementaire qui oblige le monarque à se séparer de ses ministres et à en appeler d'autres, pour répondre à un déplacement de majorité. C'est de son propre mouvement qu'au jour choisi par lui, à l'heure dont son tact seul lui révèle l'opportunité, le roi, très inopinément, sort d'un silence énigmatique, congédie son ministère encore en pleine possession d'une majorité toujours docile (on verra pourquoi), mais déjà atteint de cette usure à laquelle le pouvoir n'échappe nulle part. Un matin on apprend que le cabinet a vécu. Aucun vote du Sobranié n'est là pour dicter le choix de ses successeurs. Ceux-ci ne seront pas toujours désignés parmi ses adversaires les plus militants. Le chef de l'État se décide par des motifs dont il a seul le secret et dont nul n'aura l'occasion de lui demander compte.

En effet, aussitôt nommé, le nouveau ministère congédie l'assemblée et s'occupe de préparer de nouvelles élections. Grâce à l'activité qu'il y met, grâce à l'apathie de la masse électorale, il obtient la quasi-unanimité[1]. Le ministère déchu n'avait pas un adversaire la veille; il n'a plus un partisan le lendemain. Les leaders du parti détrôné sont eux-mêmes le plus souvent éliminés. En possession d'une majorité obéissante

1. Il a fallu la gravité des perturbations récentes et la vivacité des rancunes suscitées par de rudes déceptions, pour modifier ces mœurs électorales. Mais les lois du régime parlementaire sont si peu familières à la Bulgarie que l'on voit le gouvernement battu au scrutin hésiter à quitter le pouvoir dans l'espérance, peut-être fondée, d'endormir ou de disloquer une opposition disparate et mal disciplinée.

et dévouée, soit que son zèle se traduise par une adhésion verbeuse ou par un mutisme de commande, le nouveau cabinet gouverne à sa guise, peuple les services publics de ses amis, défait les lois faites par ses prédécesseurs. Sauf l'armée et la politique étrangère, auxquels le tzar ne laisse pas toucher, le ministère exerce un pouvoir sans contrôle réel. Il peut avoir à subir les diatribes plus ou moins enflammées de quelques adversaires obstinés. Mais ces enfants perdus, ne s'appuyant sur aucune minorité compacte, ne rattachant leur opposition à aucun système fixe de principes, n'ayant ni les moyens ni la patience d'étudier les dossiers pour en saisir le point faible, n'apercevant aucune chance de faire triompher par la persuasion un amendement ou un contre-projet, renoncent à la discussion raisonnée pour se lancer dans l'invective, et ne peuvent influencer un vote acquis d'avance. L'opposition passe ainsi à côté des vraies objections. Le parti gouvernemental se ferait, quant à lui, un cas de conscience de les apercevoir.

Après quatre années environ de cette dictature sans contrepoids, c'est le terme ordinaire des carrières ministérielles; l'équipe fatiguée fait place à une autre, mais non sans payer rançon. Une nouvelle assemblée, recrutée parmi leurs adversaires, fait généralement expier aux ministres sortants la passivité du précédent Sobranié, par une mise en accusation fortement motivée. Une commission d'enquête passe au crible les moindres actes de leur gestion, pour y trouver la preuve d'une irrégularité, d'une violation de la constitution, ou d'un cas de corruption engageant leur responsabilité pécuniaire et pénale. La poursuite n'aboutit pas toujours à une condamnation, mais elle s'efforce de relever des charges assez graves pour discréditer les prévenus, et dure assez longtemps pour les éloigner de la lutte politique et des affaires publiques pendant tout l'archontat de leurs successeurs. Il a fallu la valeur militaire universellement reconnue de l'ancien ministre de la Guerre, pour qu'il fût nommé généralissime, en dépit de l'accusation qui pèse sur lui depuis six ans.

La tactique du roi consiste à laisser les chefs des clans rivaux s'user dans ces luttes stériles, où sa personne n'est pas engagée et d'où son prestige sort chaque fois raffermi, car il

demeure l'arbitre des partis et marque les coups sans les recevoir. Le simulacre de gouvernement représentatif ainsi organisé masque l'exercice du pouvoir personnel, sans l'entraver, car les ministres se montrent plus soucieux de sauver leur portefeuille que de sauvegarder leurs principes, et ne restent fidèles à leur doctrine qu'autant qu'elle n'a pas cessé de plaire à leur maître. Si bien qu'on voit un ministre démocrate placer la couronne royale sur la tête du Prince, et un autre résolument pacifiste et turcophile entreprendre une guerre à mort contre la Turquie. Ne savent-ils pas le sort qui les attend, en cas de désaccord avec le monarque sur le programme qu'il s'est réservé?

Ce programme est aussi limité qu'il est intangible. En matière économique, financière, administrative, culturelle — comme on dit là-bas pour désigner tout le développement intellectuel et scientifique —, le roi laisse libre carrière à ses ministres et leur passe toutes les expériences. Mais ils savent qu'il ne laissera pas attenter à son domaine propre, lequel comprend la défense nationale et les relations extérieures. Leur sort même est subordonné aux revirements de la politique étrangère suivie par le chef de l'État. En beaucoup de pays les crises intérieures déterminent des changements d'orientation dans les alliances; ici ce sont les mouvements de la bascule diplomatique, penchant tantôt vers la Russie, tantôt vers l'Autriche, qui provoquent ces crises; le roi se donne de nouveaux collaborateurs moins pour l'aider dans son œuvre que pour souligner un changement d'attitude et fournir un gage à la puissance avec laquelle il entre en coquetterie.

La stratégie de la Bulgarie consiste en effet à n'avoir pas d'alliance fixe et assujettissante avec les grands états voisins, mais des ententes temporaires limitées à un projet déterminé, de manière à recevoir du plus offrant, sans se livrer au dernier enchérisseur. C'est l'honneur de Stamboulof, le rude pétrisseur d'argile humaine, auquel le pays doit sa structure, d'avoir discerné le parti que le petit état, voué à l'impuissance par le traité de Berlin, devait tirer de sa situation géographique; jouant entre les ambitions slaves et germaniques non le rôle d'un enjeu que l'on s'adjuge, mais celui d'un croupier

que les deux joueurs cherchent à mettre dans leur partie, il doit gagner à chaque coup, et, devant les deux grands rivaux se paralysant l'un l'autre, recueillir les meilleurs morceaux de l'empire ottoman.

Il n'est pas besoin d'insister sur la dextérité, la souplesse, le sang-froid, qu'exige une politique aussi complexe, faite de cajoleries alternatives et de combinaisons provisoires vis-à-vis de l'étranger, d'encouragements intermittents et de rénitence opportune à l'égard des partis intérieurs. Nul n'y était mieux désigné que le prince habile et ferme, tantôt impulsif, tantôt temporisateur, que la bonne fortune de la Bulgarie a placé à sa tête et dont la circonspection ne s'est démentie qu'un seul jour. Il a su, en quelques années, faire de sa patrie d'adoption sortie si chétive et à peine viable des mains de la diplomatie européenne, un facteur important et désormais prépondérant du problème oriental. Formé à la dure école de Stamboulof, dont il subit la dictature brutale pendant neuf longues années d'initiation, c'est lui qui a maté à son tour les hommes d'état; ils le servent sans l'asservir et sont tantôt les instruments, tantôt les déchets de sa politique, sans en être jamais les conducteurs.

Si l'opposition au Parlement est muette ou muselée, par suite du mode d'élection du Sobranié, elle se donne du moins carrière dans la presse, dont aucune entrave légale, censure ou cautionnement, ne restreint la liberté. Mais, là encore, elle est plus violente qu'habile. Les déclamations abondent, les incriminations injurieuses ne manquent pas; mais, émanées d'adversaires systématiques, elles ont peu d'effet sur le public. Le journal n'a pas plus de doctrine définie que le parti politique qui le fait vivre n'a de programme fixe. Le but est de faire la guerre au pouvoir, non parce qu'il est arbitraire ou mal inspiré, mais parce qu'il appartient aux adversaires; de même qu'on le soutient aveuglément si l'on est de ses amis. Tout au plus, de temps en temps, un chef de parti prend-il la plume plutôt pour lancer un manifeste que pour exposer un principe et son article sensationnel ravive l'intérêt de la polémique, sans en changer l'allure.

L'originalité de la presse résulte moins de ce qu'elle dit, que de ce qu'elle ne dit pas. Malgré la liberté illimitée dont elle

jouit, il est des sujets que jusqu'à ces derniers temps elle ne songeait pas à aborder, ceux-là qui, chez nous, remplissent les colonnes et passionnent le plus les lecteurs : les questions sociales, le militarisme, la forme du gouvernement, la dynastie, la famille royale. Une sorte de discipline patriotique dissuade les écrivains de toucher aux supports permanents du régime. Il faut savoir d'autant plus de gré au journalisme bulgare de cette réserve qu'elle contraste davantage avec la violence ordinaire de ses allures.

VIII

Il n'est point de pays où la notion théorique de l'égalité des citoyens reçoive moins le démenti de la réalité. Ailleurs l'égalité est une conquête récente, le prix d'une lutte qui a laissé après elle des rancunes inavouées et des habitudes tenaces. Ici c'est un fait initial accepté de tous, sans amertume des uns, ni gloriole des autres, sans dédains ni rancœurs. S'il a existé, dans les fastes anciens, une aristocratie de boyards et de dignitaires de cour, le souvenir en a été à jamais aboli par cinq siècles de servitude. Le régime turc, en passant, tel qu'un rouleau compresseur, sur les feudataires comme sur les vassaux, a tout nivelé. Il n'a plus subsisté au bout d'un siècle que des raïas, tous également tremblants pour leurs biens et pour leur tête devant l'arbitraire des pachas et la férocité des janissaires. Si parmi eux il y avait des riches et des pauvres, s'il s'était formé une bourgeoisie de fait, celle des Tchorbadjis (mangeurs de soupe) recrutée parmi les marchands, les éleveurs, les cultivateurs aisés, ces individus ne constituaient pas une classe privilégiée, leur seule prérogative consistant à subir les plus fortes réquisitions et les plus lourds impôts. Le jour de l'émancipation venu, riches et pauvres, mangeurs de soupe et mangeurs de pain noir, ne formèrent qu'une démocratie sans échelons.

Il suffit pour s'en rendre compte de pénétrer dans l'antichambre d'un ministre, à l'heure où ses électeurs et ses administrés assiègent la porte de son cabinet. La veste de schayak ou de peau de mouton voisine, sans aucune gêne, avec la

redingote lustrée ou le veston à la mode. Les mocassins de cuir de buffle ne s'étonnent pas de fouler les tapis officiels à côté des bottines vernies ou des souliers de cuir fauve. Les maires de campagne, les instituteurs de village entrent à leur tour chez le ministre et le saluent d'un bonjour familier ou d'un vieux tutoiement. Pourquoi, en effet, seraient-ils intimidés? Ce ministre n'est-il pas l'un d'eux arrivé un peu plus vite, grâce à de bonnes études, là où leurs fils arriveront à leur tour s'ils veulent les envoyer au collège? N'ont-ils pas connu son père aubergiste ou camionneur ou tâcheron, vivant de leur vie, portant leur costume et partageant leurs travaux? Ne voient-ils pas encore sa vieille mère s'asseoir, pour coudre ou tricoter, devant la fenêtre de sa petite maison, la tête couverte de la coiffe de soie noire des veuves de l'ancien régime?

Les oscillations de la bonne et de la mauvaise fortune n'ont pas encore eu le temps de creuser dans cette société des démarcations permanentes. Il n'existe ni gros patrimoines héréditaires, ni grandes propriétés foncières. Le faible développement de l'industrie n'a pas encore engendré une « classe ouvrière » proprement dite, avec sa mentalité hargneuse, son catéchisme social et ses meneurs. Il ne s'est pas créé, non plus, vu le peu de temps écoulé depuis l'indépendance, un patriciat de familles riches groupant une clientèle et préposées au dépôt des traditions nationales. Nous sommes bien en présence d'une démocratie pure où il n'existe d'autres distinctions que celles fondées sur le talent et les services rendus.

Cette démocratie est essentiellement rurale. Elle est constituée par une immense majorité de petits propriétaires ne possédant pas plus de 5 à 6 hectares, généralement beaucoup moins, se livrant à la culture rudimentaire et pratiquant cette frugalité dont Montesquieu fait la condition de stabilité du régime démocratique. Comme il y a encore des terres en friche pouvant être livrées à la charrue et satisfaire au désir inné chez tout Bulgare de posséder un fragment de territoire, on peut dire qu'il n'existe pas aujourd'hui de question agraire.

Cet état de choses ne remonte pas au-delà de l'émancipation. Il a été singulièrement facilité par l'émigration en masse des

Turcs, détenteurs du sol, qui, au lendemain de la guerre de 1878, vendirent en toute hâte leurs terres, pour s'éloigner à jamais du pays où il leur fallait subir la loi du raïa, au lieu de lui infliger la leur. Les grands *tchiflicks* furent achetés par les communautés villageoises et partagés entre leurs habitants, par petites parcelles. En même temps, les latifundia, qui, sous le régime turc, avaient été concédés en jouissance aux *Spahis* et qui redevenaient propriété domaniale, furent morcelés entre ceux qui les avaient cultivés et en avaient pendant dix ans payé la dîme aux anciens usufruitiers. Il suit de là que le paysan bulgare a conquis du même coup les avantages de la possession et la qualité de citoyen et qu'il est doublement attaché à un régime qui ne lui a pas seulement conféré des droits théoriques, mais apporté des jouissances positives, en le faisant passer de l'état de colon à celui de propriétaire.

La famille de ce cultivateur affranchi est organisée, comme au temps où il n'était qu'un colon, sur la base patriarcale. L'autorité du père sur ses enfants est incontestée et s'exerce sans rudesse comme sans résistance. Ceux-ci vivent à la maison et donnent leur travail en échange de leur entretien. Devenus vieux et incapables de conduire les travaux, les parents sont entourés de soins et d'égards par leurs enfants qui exploitent ensemble le bien commun. La femme est souveraine dans la gestion du ménage. Ses fréquentes grossesses ne l'interrompent guère dans une tâche dont elle met tout son orgueil à bien s'acquitter. Les mœurs sont en somme assez sévères. Le nombre des naissances illégitimes ne dépasse pas 4 p. 1 000 de la natalité totale dans les campagnes et 11 p. 1 000 dans les villes. Le mariage subséquent vient presque toujours régulariser ces anticipations.

Les femmes jouissent d'une sage liberté. Elles peuvent aller et venir, sans être exposées dans les rues à des poursuites équivoques. Les jeunes filles se rendent au gymnase ou à l'université sans être acccompagnées. L'administration les emploie non seulement dans l'enseignement, mais dans le service des postes, du télégraphe, du téléphone. Quelques-unes abordent les professions libérales. On n'en a pas encore vu plaider; mais il en est qui exercent l'art dentaire et on en verra bientôt s'adonner à la médecine. Là se bornent quant à présent leurs

ambitions; le féminisme, avec ses revendications bruyantes et ses prétentions politiques, n'a pas encore envahi la Bulgarie.

A considérer la régularité des mœurs dans la ruche bulgare, on est conduit à se demander quel en est le support et si le sentiment religieux est à la base de la moralité. Il va de soi que le catéchisme orthodoxe contient tous les préceptes du décalogue et les consacre par des sanctions d'ordre théologique. Mais les exigences de la religion semblent s'attacher bien plus strictement aux pratiques d'une dévotion formaliste (jeûnes, chômage des fêtes, cérémonies du culte) qu'aux règles mêmes de la conduite. Elle ne fortifie pas dans les âmes la notion du devoir en soi et ne sert pas de tuteur à la conscience. D'autre part, l'esprit positif du Bulgare le tient en garde contre toute tendance mystique et toute conception transcendantale de la vie. Si les esprits forts sont rares, les fanatiques le sont plus encore. Contents d'en être quitte avec Dieu et l'au-delà moyennant quelques observances et quelques génuflexions, la masse ne va chercher dans l'enseignement d'ailleurs fort rudimentaire du pope, ni le mot de l'énigme qu'est le monde, ni un idéal supérieur de vie terrestre. La foi a ses autels dans les églises, non dans les cœurs. Elle ne provoque ni élans ni transports. Elle règne sans gouverner.

C'est dans la simplicité primitive de la vie rurale et citadine unie à une certaine froideur de tempérament, qu'il faut chercher la raison d'être d'une moralité routinière qui est moins le fruit d'un effort conscient que le produit du milieu.

En l'absence de statistiques régulièrement publiées, il est difficile de connaître exactement la criminalité; mais on peut affirmer qu'elle est très faible. Les délits contre la propriété y tiennent plus de place que ceux envers les personnes. Ces derniers ont surtout pour cause la vengeance ou des impulsions passionnelles. Le meurtre commis pour voler est tout à fait exceptionnel. On n'en peut dire autant de l'assassinat politique dont les exemples ne sont pas rares. Quant au brigandage qui sévissait encore au lendemain de l'émancipation, c'était un vestige du temps où l'heidouk, ce Klephte bulgare, se cachait dans les montagnes, en guerre ouverte avec la gendarmerie turque. Il a complètement disparu. Il n'est pas de pays où le

voyageur circule avec plus de sécurité, malgré la dissémination des agents de la force publique.

IX

Le moment est venu de condenser les observations qui précèdent, en nous interrogeant sur la valeur de la race. Ce n'est pas une tâche facile de tracer un portrait du Bulgare. Nous avons déjà expliqué que, parmi les sujets du jeune royaume, se trouvent juxtaposées bien des populations ayant conservé leurs traits distincts. L'élément bulgare, qui va nous occuper à présent, est lui-même formé d'un ancien mélange de deux races principales, Slaves et Finnois; par la suite des temps, sont venues s'y ajouter des infiltrations de sang grec et roumain, sans compter les traces qu'ont laissées les Turcs, coutumiers d'unions passagères, que leur violence ne rendait pas toujours infécondes. Il s'en suit qu'une foule bulgare est loin d'offrir, au premier aspect, ces analogies d'où se dégage le type, comme lorsqu'on parcourt une ville japonaise ou hindoue. Ce n'est qu'à la longue qu'il se forme dans l'œil du spectateur un cliché synthétique.

Au physique, le Bulgare est plutôt petit que grand. Il a les épaules larges, l'ossature puissante, les membres fortement musclés, le teint clair, les cheveux généralement bruns, le poil abondant et dru, les yeux noirs légèrement bridés, le front bas, les pommettes saillantes, la mâchoire forte, les traits accentués. Toute sa personne ramassée pour l'effort donne la sensation de la robustesse et de la solidité plutôt que de l'élégance. Apte à supporter la fatigue, excellent marcheur, montagnard inlassable, il serait le type de l'athlète trapu, si l'habitude des sports avait développé chez lui la souplesse et l'élasticité. Si ces particularités constituent une sorte de beauté virile, il faut s'attendre à ce que, transportées chez l'autre sexe, elles donnent un original qui s'éloigne du canon que nous a transmis la statuaire grecque. Mais l'étude vient ici corriger la nature, et, chez les citadines du moins, il est facile de constater depuis une dizaine d'années une surprenante transformation esthétique due au désir obstiné de se rapprocher, en pratiquant nos modes occidentales, du gabarit sur lequel elles ont été taillées.

Au dehors, le Bulgare semble calme et posé, peu expansif, réservé, ennemi des cris et du bruit. Mais sous ces apparences flegmatiques se cache un tempérament irascible et violent. Il n'a pas le dilettantisme d'esprit des autres peuples slaves. Il est réfléchi et tenace (on l'a trop vu lors des négociations de Londres), d'une ténacité rebelle à toutes les concessions et telle qu'un marché ne pourrait pas se conclure, si un intermédiaire ne venait départager, presque de force, acquéreur et vendeur également obstinés. C'est le spectacle amusant auquel on peut assister, chaque semaine, en passant sur la place où se vendent les bestiaux. Il n'embrasse pas la chimère ; mais quand il a pris corps à corps la réalité, il ne lâche plus prise. « Enterrez un désir bulgare sous une forteresse, dit le proverbe, et il la fera sauter. » A l'inverse du Roumain, il se met lentement en route, mais, une fois parti, il ne s'arrête plus.

Le pur Slave est imaginatif, utopiste, volontiers anarchiste. Il prend l'ombre pour le corps, ses rêveries pour des actes et croit avoir fait utile besogne quand il leur a donné l'essor, dans une conversation d'estaminet ou dans un article de journal. Chez le Bulgare, on retrouve parfois ces velléités, bourgeonnements épars de la sève ancestrale ; mais elles sont vite comprimées par l'esprit utilitaire et pratique dû à l'apport touranien. Le caractère dominant est celui du paysan bourru et madré, du soldat laboureur, rude et profiteur, exempt de sensibilité nerveuse, dur aux autres et à lui-même ; plus avare de son argent que de son sang ou de sa peine, fortement armé pour la lutte, discipliné par besoin de vaincre et par réflexion, plus encore que par instinct.

Empruntons à leur littérature le portrait des Bulgares peints par eux-mêmes, avec une sévérité que nous n'imiterons pas. Le héros national ancien, c'est Krahl Marko ; le type moderne, c'est Baï Ganio. Krahl Marko est un personnage réel du XIVe siècle, dont la légende s'est emparée, pour lui donner toutes les vertus qu'admire le peuple et tous les vices qu'il pardonne. Monté sur son fidèle cheval Char, il accourt partout où une injustice lui est signalée, partout où un rival le défie, où une proie l'attire, et tantôt par la ruse, tantôt par la force, il ne tarde pas à pourfendre ses ennemis. Mais il est féroce avec les vaincus ; il se laisse griser par les janissaires ; et, convaincu

de la trahison de sa femme, il l'enveloppe dans une natte de jonc enduite de poix et la jette au feu. Enfin il est en guerre avec tout le monde, grâce à son humeur provocante et brutale.

Quant à Baï Ganio, sorte de Tartarin balkanique, c'est le rustre vaniteux, vantard, grossier et insupportable, qui parcourt les capitales de l'Europe, en commis-voyageur, les poches remplies de ses flacons d'essence de rose qu'il n'ose confier à personne, jouant des coudes, s'imposant par sa familiarité cynique, bousculant tout le monde sur son chemin, voyant partout des trompeurs et tremblant sans cesse d'être dupé.

Cette méfiance ombrageuse, incorrigible, est peut-être le trait le plus saillant du caractère bulgare. C'est aussi celui qui s'explique le mieux par les données historiques. Chez un peuple qui, pendant tant de siècles, a été courbé sous le joug le plus dur, exposé à toutes les vexations et à toutes les avanies d'un maître étranger, l'individu a nécessairement pris, comme la masse, l'habitude de se croire entouré d'ennemis prêts à le gruger. Cette disposition d'esprit se traduit encore aujourd'hui par une attitude soupçonneuse à l'égard des étrangers et une xénophobie incoercible.

Il faut attribuer à la même cause la gravité un peu morose d'un peuple qui a perdu sa gaîté dans le malheur et ne se déride pas volontiers. Il reste sérieux, abrupt et tendu, jusque dans ses distractions; la joie bruyante est exclue de ses fêtes. Les danses populaires ne sont qu'un balancement monotone, la musique une lamentation plaintive. Les groupes d'étudiants que l'on croise au parc Boris, quand ils ne parlent pas politique, psalmodient, pour se distraire, des mélopées languissantes. Au théâtre, les auteurs les plus drôlatiques interprétés par nos troupes de passage parviennent à grand peine à déclancher un sourire.

L'art, qui vit de foi saine et d'effusion spontanée, n'est jamais parvenu à s'implanter sur ce sol hérissé de rocailles. Les siècles passés ne nous ont pas légué un tableau, une statue, un édifice, où se révèle l'âme de la race. Le culte désintéressé de la beauté, le goût des formes, la recherche de l'expression au moyen des signes n'ont jamais trouvé ni interprètes ni public. L'histoire ne nous a transmis ni le nom d'un mécène, ni celui

d'un maître. La littérature elle-même est d'une désespérante pauvreté. L'ancienne n'est représentée que par des chansons populaires, d'un souffle très court, ou par des légendes d'une niaiserie sans saveur. La moderne ne vit que d'emprunts et de lourds pastiches, écrits dans une langue indigente et raboteuse, réduite à transcrire à chaque instant des mots étrangers sans équivalents dans l'idiome national. Quelques drames à la fois emphatiques et réalistes, sans pointe comique et sans psychologie, revêtent plutôt le caractère d'imitations maladroites que de fruits du terroir.

Quel est donc l'idéal qui fleurit dans le jardin bulgare? C'est la politique. Vers quoi s'orientent les réflexions du calculateur acharné qu'est chaque citoyen? Vers la Bulgarie, vers la Bulgarie plus grande, plus riche, plus prospère, pour laquelle il est prêt à donner son temps, ses forces, sa vie, et même son argent, s'il faut en venir là; vers la Bulgarie, dont seules les destinées le passionnent au point de s'indigner qu'elles n'intéressent pas au même degré le monde entier, et de taxer de pusillanimité ou de défaillance l'impartialité des autres états et le flegme de leur diplomatie.

Il faut nous dépouiller de toutes nos habitudes d'esprit objectives, pour comprendre la place que l'idée de patrie occupe dans un cerveau balkanique. Honni serait le poète qui oserait avouer :

J'aimais froidement ma patrie,
Au temps de sa prospérité;
De son grand renom mérité
J'étais fier sans idolâtrie.

D'abord il n'est pas encore venu, à leur gré, ce temps de prospérité qui permettrait aux cœurs de s'apaiser et au détachement de se produire. Et puis la patrie apparaît au particulier non comme une entité distincte, mais comme un prolongement de sa propre personnalité, une partie intégrante de son état civil, une famille dont les vicissitudes le couvrent de gloire si elles sont brillantes, de confusion si elles sont néfastes. Chacun se sent engagé pour son compte et tout entier, dans les rivalités entre toutes ces jeunes nationalités récemment exhumées de l'histoire. Tandis que les peuples cherchaient

dans les archives leurs titres perdus, il semble que les citoyens découvraient leurs lettres de noblesse. Nulle part l'individu ne s'identifie autant à sa race. Une humiliation nationale est pour lui une disgrâce personnelle; un succès commun chatouille son orgueil. C'est la sève même du pays que chacun sent courir dans ses veines. Les élans, qui soulèvent parfois nos vieilles nations aux heures de crise, font place ici à un état d'effervescence chronique, car la crise de croissance est constamment ouverte pour ces nations adolescentes en voie de formation. Le chauvinisme s'accroche à tout et fait flèche de tout bois; le succès d'un emprunt, la réussite d'une fête officielle, l'heureuse issue d'une négociation, d'une adjudication, exaltent les vanités et font tressaillir les cœurs. (Que dire d'une victoire des armées!) Le Bulgare quête pour son pays l'approbation à propos de tout. Le nouvel arrivant à Sofia est avidement interrogé sur ses impressions. Le ton l'avertit qu'il contristerait personnellement son interlocuteur en ne se déclarant pas émerveillé. Toutes les facultés altruistes du Bulgare se concentrent avec frénésie sur un seul objet. Il embrasse la patrie comme le croyant sa croix. Tel est son mysticisme, à lui.

C'est cette exaltation concentrée qui d'un peuple de laboureurs et d'artisans a fait un peuple de soldats; et, chez des hommes naturellement apathiques et timides, a suscité des héros, aussi intrépides à l'ambulance, devant la scie du chirurgien, qu'au feu, devant la mitraille ennemie. C'est elle qui, après une année de guerre et de deuils cruels, d'espérances triomphantes et de déceptions inouies, a ramené à l'atelier, à la charrue, au comptoir, sans un jour de répit, sans une trève de larmes, sans une plainte, sans un signe de faiblesse, une nation toute entière froidement résolue à se redresser contre un méchant coup du sort.

X

Au moment où la ténacité bulgare allait avoir sa récompense, où le but proposé depuis trente ans à tous les efforts —

la reconstitution de la grande Bulgarie du traité de San Stefano — allait être atteint, l'intransigeance d'une ambition grisée par le succès a tout compromis et les soldats que l'on se préparait à couronner de lauriers sont passés sous les verges de la défaite.

Pour avoir voulu arracher perfidement à ses alliés leur part légitime de butin ottoman, le gouvernement de Sofia s'est vu durement contraint de subir une réduction inattendue de la sienne. Le dommage matériel n'est cependant pas très grand. La Bulgarie conserve une issue vers la Méditerranée, c'est pour elle le point capital. Quant au dommage moral il serait de peu de conséquence s'il se bornait à une blessure d'amour-propre. Mais il est malheureusement à craindre que les amputations du traité de Bucarest n'engendrent à Sofia une sorte d'irrédentisme destiné à dominer toute la politique bulgare et à maintenir l'inquiétude en Europe. Toutefois, il ne faut pas se laisser impressionner par les premières clameurs de revanche poussées au lendemain de la défaite. Qui ne sait chez nous combien d'années de résignation silencieuse peuvent les suivre! Pour le moment la Bulgarie n'a d'autre préoccupation que de procéder à la liquidation de la guerre.

Cette liquidation sera beaucoup moins longue et moins onéreuse qu'on ne serait porté à le penser au premier abord. La Bulgarie a perdu 50 000 hommes et dépensé 600 millions, c'est-à-dire qu'elle a vu doubler sa dette et sa population diminuer de 1 p. 100. Mais grâce aux qualités d'endurance de la race et à la structure économique du pays, la vitalité nationale ne se trouve pas atteinte. C'est la classe rurale qui a payé à la mort le plus large tribut, tandis que l' « intelligenzia » était retenue dans les emplois civils où elle était nécessaire ou dans l'administration de l'armée où elle courait peu de risques. Or, étant donné le système de culture familiale qui prévaut partout, la disparition d'un ouvrier dans un groupe rural peut y jeter le deuil sans le réduire à l'impuissance. Il y a plus; l'absence de 350 000 hommes demeurés hors de leurs foyers pendant toute une année, nourris, habillés, payés aux frais de l'État ou de l'ennemi a été une économie pour les budgets privés, et les travaux ayant pu se faire, grâce aux femmes et aux vieillards, le ménage rural se retrouve après la guerre

moins pauvre qu'avant. Il est vrai qu'il n'a pas vendu sa récolte de 1912, l'exportation n'ayant pu fonctionner et tous les achats du Gouvernement pour la nourriture des troupes ayant consisté en farines à l'étranger; mais le stock de 1912 est resté en grange; il va s'ajouter maintenant à la récolte de 1913 qui est abondante et l'exportation va doubler, apportant l'or d'Europe dans le bas de laine du paysan bulgare. Celui-ci aura relativement très peu souffert d'une guerre qui s'est déroulée hors de ses frontières.

La reprise de l'exportation donnera une vigoureuse impulsion au commerce qui, lui non plus, n'a subi aucun préjudice grave. Beaucoup de détaillants ont profité de la rareté des marchandises pour vendre à bon compte à l'État leurs vieux stocks de vêtements, de conserves, de denrées coloniales, etc. pour alimenter la Thrace où le canon avait jeté bas les barrières douanières, et l'invasion de l'armée roumaine elle-même est venue leur apporter un supplément de clientèle, payant comptant. A cette activité ont participé toutes les industries utilisées par l'intendance militaire, fabriques de tissus, de chaussures, d'uniformes, de linge, d'équipement. On peut évaluer à plus de 20 millions les bénéfices réalisés sur les seules fournitures faites à l'État. Aussi les classes agricoles et commerçantes sont-elles loin d'offrir les apparences de détresse auxquelles on s'attendrait volontiers. Les débiteurs sont si peu gênés pour remplir leurs engagements que beaucoup d'entre eux payent leurs échéances sans profiter des délais du moratorium. A part quelques industries, sucre, ciment, bois, papier, réduites au chômage, mais qui trouveront une compensation partielle dans l'accroissement de leur débit après la reprise, on peut dire que la Bulgarie, quelque paradoxale que soit cette constatation, s'est enrichie pendant la guerre. On s'en rendra compte si l'on veut songer qu'à l'exception de 150 millions de bons du trésor contractés pour payer des dépenses à l'étranger, les 600 millions dépensés par le Gouvernement l'ont été dans le pays même et ont profité aux particuliers.

Il est vrai que les acquisitions de l'État ont été réglées en bons de réquisition jusqu'à concurrence de 400 millions et que la Banque Nationale a augmenté sa circulation fiduciaire

d'environ 160 à 180 millions; qu'ainsi l'accroissement de la fortune privée est suspendu à la solvabilité du trésor et de la Banque. Il s'en suit même pour le moment que les paiements à faire à l'étranger exigeant de l'or et celui-ci étant dans le pays remplacé par du papier, il se produit un agio considérable de 8 à 9 p. 100 sur les billets de la Banque Nationale. Mais cette situation n'est que transitoire ; en effet l'exportation qui va reprendre amènera des quantités d'or en Bulgarie et par suite une amélioration du change. D'autre part l'emprunt que l'État se propose de contracter prochainement lui permettra de rembourser en or les 360 millions de bons de réquisition et les 180 millions dus à la Banque Nationale.

Si bien qu'avant deux années, peut-être, la Bulgarie sera inondée d'or et que les « napoléons » y remplaceront le papier de banque entre toutes les mains. Alors elle aura pansé toutes ses plaies et s'il reste des détresses particulières, des familles ruinées par la perte de leur chef, des mères inconsolables, des estropiés réduits à la mendicité, la nation dans son ensemble aura repris sa marche normale vers un avenir de progrès.

De quel côté va-t-elle diriger ses efforts? Quel nouvel idéal va-t-elle se donner? C'est le secret de demain. Sans prétendre le pénétrer, résumons les conditions dans lesquelles ce nouveau-né parmi les peuples européens aborde la lutte vitale. On sait déjà les avantages que la Bulgarie tire de la richesse de son sol, de la régularité de son climat, de la fécondité de ses femmes, de la frugalité de ses mœurs, des ambitions qui, chez ses habitants, priment tous les désirs et ne sont entravées par aucun.

A ces causes de force, il faut ajouter les causes de faiblesse qui travaillent ses voisins et lui sont épargnées.

Il n'existe pas chez elle d'antagonisme de classes. Parmi ces travailleurs on en compte sans doute qui sont plus favorisés par la fortune, d'autres qui le sont moins, mais tous ont une origine commune; tous, en remontant à une ou tout au plus deux générations, sont issus des mêmes souches, appartiennent à la même couche. Aucun n'est, par sa naissance, appelé à jouir sans rien faire ou condamné à travailler sans espoir de monter plus haut. Si peu à peu tend à se former un modeste patriciat, il est plutôt intellectuel que ploutocratique

et chacun peut nourrir l'espoir d'y accéder. Aussi le socialisme n'est ici qu'un mot vide de sens, sous lequel le parti grossissant qui prétend arborer ce drapeau, cache plutôt un programme révolutionnaire et antidynastique qu'une véritable revendication sociale et groupe des mécontents politiques de toutes origines, bien plutôt que des promoteurs de réformes humanitaires. Le Marxisme pourrait tout au plus trouver des chefs, mais il aurait grand peine à recruter une armée, dans un pays où il n'existe ni grande industrie, ni masses ouvrières et où tout le monde est propriétaire. Donc pas de prolétariat menaçant l'ordre social.

La masse paysanne, laborieuse, sobre, sagement ménagée par les lois, et en somme satisfaite, attend tout de ses bras et du soleil, et se rend compte que les jacqueries ne font pas pousser le blé. Elle est à l'abri de ces savantes exploitations juives qui constituent un danger pour la Roumanie. Le juif n'est ici ni la puissance du jour ni le péril de demain, et si l'usure n'est pas inconnue, elle n'est pas une lèpre dévorante.

Pas de question agraire. Pas de latifundia où le colon s'épuise au profit d'un intendant infidèle et d'un maître toujours absent. De vastes étendues de pâturages communaux dépassent les besoins de l'élevage et pourront être livrées à la culture à mesure que l'accroissement de la population l'exigera.

Pas de paupérisme non plus. Presque tout le monde est pauvre, presque personne n'est indigent.

Ni militarisme, ni antimilitarisme, le service militaire universel est franchement accepté comme une nécessité vitale. L'armée nationale est aimée comme l'instrument du salut et la sauvegarde de la patrie. Elle a ses racines trop directes dans le peuple lui-même pour former une caste.

Dans le domaine de la politique extérieure, toute prophétie serait téméraire. Jusqu'aux derniers événements la Bulgarie apparaissait comme un État décidé à n'avoir que des amis, en les utilisant le mieux possible pour ses fins particulières. En sera-t-il encore de même, quand la ligue balkanique vient de se reformer contre elle pour lui extorquer un traité qu'elle prétend néfaste? S'appuiera-t-elle sur l'ennemi d'hier pour lutter contre ses anciens alliés? Essaiera-t-elle de rentrer dans

l'alliance d'où elle a été expulsée? Toutes questions que l'avenir seul peut résoudre. Pour le moment voici ce que peut constater l'observateur : le rude paysan des Balkans s'est décidé sans hésiter à sortir de son champ pour le défendre, et, l'occasion s'y prêtant, pour l'arrondir; mais il n'a plus qu'un désir, celui d'y rentrer pour le cultiver. On ne l'entraînerait pas aisément dans une politique d'aventures. Il a gardé des champs de bataille une vision trop atroce pour avoir le désir d'y retourner, et s'y sentira encore moins porté quand, l'heure des règlements ayant sonné, il aura constaté qu'il doit payer sa gloire par un accroissement d'impôts. Il ne faut donc pas s'attendre à voir la Bulgarie se classer parmi les peuples militaires. On a quelquefois appelé les Bulgares : « Les Prussiens des Balkans. » Le mot est juste s'il désigne leur âpreté à parvenir. Mais qu'on ne s'y trompe pas, ce n'est pas à coups d'épée, c'est à coups de coude que les cousins de Baï Ganio entendent se faire place dans le monde. Ce n'est donc pas dans des entreprises téméraires que la Bulgarie court le risque de gaspiller ses forces.

Elle ne peut cependant se dispenser de les tenir prêtes, car sa situation géographique ne lui permet pas de se tenir à l'écart du litige toujours pendant entre les forces germaniques et l'élément slave dont elle est un des facteurs les plus actifs. Son écrasement récent a été pour les adversaires du slavisme un succès et elle s'est étonnée que les puissances de la Triple-Entente aient pu y assister les bras croisés. Elle demeure convaincue qu'un jour viendra où ces puissances, mieux éclairées, comprendront qu'elle est leur avant-garde naturelle contre le *Drang nach Osten*. Et si, ce jour-là, elle prête son concours, elle veut être en état de le faire bien payer.

Jeune, ardent, volontaire, tenace et sérieux, le peuple qui après avoir chassé les Turcs de la Péninsule, n'a cédé que devant une coalition triple en nombre, ne renonce à aucune de ses ambitions. Il les ajourne et guette son heure.

C'est seulement contre le danger des convulsions intérieures qu'il doit aujourd'hui se prémunir. La poigne brutale de Stamboulof et la main habile du tzar ont réussi depuis vingt ans à mâter les partis et à contenir les velléités d'insubordination. Mais il ne faut pas méconnaître qu'au fond du Bulgare le

plus réaliste il y a un Slave qui sommeille, et se réveille pour disputer pendant que l'autre travaille. C'est lui qui, au début de l'Indépendance, a donné pendant tout le règne du prince Alexandre, le spectacle déconcertant des querelles intestines suspendant la convalescence d'un pays avide de vivre; c'est lui qui siège dans les meetings, déclame dans les journaux, fomente les grèves, bafoue les ministres étrangers et siffle le roi sur son passage.

Le cas de la Bulgarie serait trop enviable si les frelons n'aspiraient pas à gouverner la ruche. Ils sont gênés aujourd'hui pour en piller tout le miel; une volonté ferme ne leur laisse disputer que les bavures. Mais que cette volonté vienne à faiblir, que les criailleries qui commencent contre le pouvoir personnel trouvent un écho dans les masses profondes, que l'opposition anti-dynastique s'acharne à exploiter une cause d'impopularité, qu'elle rencontre devant elle un prince hésitant, qu'on persuade au peuple que cette constitution à laquelle il est fortement attaché est mise en péril ou en oubli par son propre gardien, — et l'Europe stupéfaite pourrait en se réveillant un jour apprendre que la liste des rois en exil s'est enrichie d'un nom illustre. Faible changement en apparence, car la constitution actuelle consacre en fait une république dont le président prend le titre de roi et transmet sa dignité à ses enfants. Mais en réalité bouleversement profond qui ouvrirait la porte à toutes les compétitions, accélérerait la consommation d'hommes dont on souffre déjà et ne tarderait pas à déchaîner la guerre civile.

L'antiquité nous a légué l'exemple d'une démocratie se dévorant elle-même après Salamine et Platée, malgré le génie de ses hommes d'état, de ses philosophes et de ses artistes, sous l'influence des rhéteurs et des politiciens. L'heureuse fortune qui depuis trente ans n'a pas cessé de présider aux destinées de la Bulgarie, la préservera, il faut l'espérer, de jamais voir Sofia devenir une Athènes sans l'Acropole.

GEORGES BOUSQUET

L'administrateur-gérant : H. CASSARD.

TABLE DU PREMIER VOLUME

Janvier-Février

LIVRAISON DU 1er JANVIER

		Pages
ANATOLE FRANCE	Le Petit Pierre (*1re partie*)	5
Cte ÉLIE TOLSTOÏ	Tolstoï : Souvenirs d'un de ses Fils. — III	16
Dr J.-P. MORAT	Le Centenaire de Claude Bernard	51
JULIEN DE NARFON	Le Centenaire de Louis Veuillot	80
GERHARDT HAUPTMANN	La Fuite de Gabriel Schilling (*Actes III, IV et V*)	101
A. CLAVEAU	Le 24 Mai 1873	132
GASTON RAGEOT	Romans de fin d'année	165
LOUIS LATZARUS	Le Journal moderne. — I	188
CHARLES LOISEAU	La Question monténégrine	211

LIVRAISON DU 15 JANVIER

ANATOLE FRANCE	Le Petit Pierre (*2e partie*)	225
RÉGINALD KANN	Missions militaires en Turquie	236
UN ALSACIEN	Opinion sur les Sentiments de l'Alsace-Lorraine	265
P. ARCHAMBAULT	L'Œuvre philosophique de M. E. Boutroux	276
JOSEPH SCHEWÆBEL	Le Baron de Lüdwig a des scrupules	297
ERNEST GAUBERT	« Parsifal » à Paris	311
Cte ÉLIE TOLSTOÏ	Tolstoï Souvenirs d'un de ses Fils. — IV	327
ALBERT BAZAILLAS	Rousseau et les Femmes	367
LOUIS LATZARUS	Le Journal moderne (*fin*)	406
★ ★ ★	La Marine italienne et le Dodécanèse	427

LIVRAISON DU 1er FÉVRIER

		Pages.
ERNEST LAVISSE	Auguste Lalance. — France et Allemagne	449
AUGUSTE LALANCE	Mes Souvenirs. — I	458
ANATOLE FRANCE	Le Petit Pierre (*3e partie*)	487
LOUIS AUBERT	Au Musée des Arts décoratifs. — Hiroshigé	503
MARIUS-ARY LEBLOND	Le Miracle de la Race (*1re partie*)	529
LÉON BLUM	Stendhal. — I. Sa Personne	564
ANDRÉ ARTONNE	Chateaubriand à l'Ambassade de Londres	598
Cte ÉLIE TOLSTOÏ	Tolstoï : Souvenirs d'un de ses Fils (*fin*)	616
GEORGES BOUSQUET	L'Effort bulgare. — I	642

LIVRAISON DU 15 FÉVRIER

MARIUS-ARY LEBLOND	Le Miracle de la Race (*2e partie*)	673
MAURICE RAOUL-DUVAL	Projets de désarmement franco-prussien en 1870	727
HENRY HOUSSAYE	Vers Sainte-Hélène (*Pièce en un acte*)	710
AUGUSTE LALANCE	Mes Souvenirs (*fin*)	761
LÉON BLUM	Stendhal. — II. Ses Personnages	781
MAURICE DE ROTHSCHILD	L'Empereur Ménélik	815
FÉLICIEN CHALLAYE	Les Ages et les Races	846
GEORGES BOUSQUET	L'Effort bulgare. — II	867

Dup. 2nd
1344
150

21e Année. N° 4. 15 Février 1914.

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS :

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française.

MARCEL PRÉVOST
de l'Académie française.

SOMMAIRE

		Pages.
Marius-Ary Leblond . .	*Le Miracle de la Race* (2e partie).	673
Maurice Raoul-Duval. .	*Projets de désarmement franco-prussien en 1870.*	727
Henry Houssaye. . . .	*Vers Sainte-Hélène* (Pièce en un acte)	740
Auguste Lalance	*Mes Souvenirs* (fin).	761
Léon Blum	*Stendhal.* — II. *Ses Personnages*	781
Maurice de Rothschild.	*L'Empereur Ménélik*	815
Félicien Challaye. . . .	*Les Ages et les Races*	846
Georges Bousquet . . .	*L'Effort bulgare.* — II	867

Copyright 1914, by *Revue de Paris.*

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1914

LIVRES NOUVEAUX

TACITE ET MIRABEAU,

par **Henri Welschinger**.

M. Henri Welschinger a eu la bonne fortune de découvrir une œuvre inédite de Mirabeau, la traduction de la vie d'Agricola de Tacite, précédée d'une préface très originale. On retrouve dans ce dernier écrit les idées politiques qui devaient faire plus tard la popularité de Mirabeau. M. Welschinger s'est plu à rapprocher dans ce volume Mirabeau et Tacite, témoins tous deux de terribles agitations; et pour défendre la réputation de courageuse impartialité de Tacite, il a voulu citer et discuter quelques jugements célèbres portés sur l'historien romain.

LES IDÉES ET LES HOMMES,

par **André Beaunier**.

Une réunion d'articles, dont certains parurent ici même, compose ce volume attachant et persuasif. La critique de M. Beaunier, sensitive et philosophique à la fois, témoigne d'un esprit aussi attentif à la vie des idées qu'à celle des hommes et qui satisfait sa double curiosité en examinant la production littéraire de nos contemporains. Mais elle ne tire pas seulement son prix de la sûreté des jugements qu'elle émet avec une ferme douceur. Brillante, élégante, spirituelle, la tournure de son langage est pour beaucoup dans l'attrait singulier qu'elle exerce.

DANS SES PROCHAINS NUMÉROS

LA REVUE DE PARIS

continuera

LE PETIT PIERRE

PAR

ANATOLE FRANCE

SOIRS D'ÉPOPÉE. EN CHYPRE, EN RHODES,

par le **comte Jean de Kergorlay**.

L'auteur peint avec bonheur le passé et la beauté des deux îles qui furent le théâtre des derniers *gestes* de l'épopée des Croisades. A Chypre, qui fut près de quatre siècles un royaume latin ; à Rhodes que possédèrent deux cents ans les Chevaliers Hospitaliers, il retrouve les preuves de l'activité colonisatrice des seigneurs de France. L'immobilité orientale a conservé tels quels les châteaux forts, les remparts, les maisons, les églises, et nous les retrouvons dans les descriptions de l'auteur et dans les nombreuses photographies qui illustrent cet intéressant volume.

LA VIE QUI PASSE,

par **Fernand Laudet**.

Avec une philosophie aimable, une critique à la fois indulgente et ferme et un sens très sûr de l'actualité intéressante, M. Fernand Laudet a noté, au cours d'une année, ses impressions sur « la vie qui passe ». Le livre fait réfléchir et aussi rêver un peu mélancoliquement à la fuite incessante des choses que le narrateur évoque, non sans un charme délicat.

UN DIPLOMATE AU XVIIIe SIÈCLE LOUIS-AUGUSTIN BLONDEL,

par **M. Paul Fould**.

Type excellent de ces « utilités » qui, dans la diplomatie de notre ancien régime, veillaient constamment aux intérêts de l'État, — servi ou desservi plus brillamment par les « premiers rôles », — Louis-Augustin Blondel fut en divers pays un observateur exact et judicieux, intelligent et spirituel, naturellement habile à noter un trait de caractère ou de mœurs, à conter une importante ou plaisante anecdote. Il méritait de rencontrer enfin, pour son juste renom et pour notre vif plaisir, un amateur d'inédit comme M. Paul Fould, qui nous présente avec discernement, avec sobriété, avec bonne grâce, la fleur de ses mémoires et de sa correspondance. Aux alentours de la grande histoire, comme de certaines grandes chasses, il est de ces terrains où, convié par un hôte sagace, on est assuré non seulement de n'en pas revenir bredouille, mais de passer quelques heures bien amusantes : heureux aujourd'hui le public invité par M. Paul Fould.

COMME TOI
PARFUM ULTRA PERSISTANT
ED. PINAUD. PARIS

Comptoir National d'Escompte de Paris

SOCIÉTÉ ANONYME

Capital : 200.000.000 de Francs, entièrement versés

SITUATION au 31 Décembre 1913

ACTIF :

Caisse et Banque	123.984.870 55
Portefeuille	1.004.360.544 87
Reports	57.412.601 39
Correspondants « Effets à l'Encaissement »	94.277.221 53
Comptes Courants débiteurs	167.494.757 42
Rentes, Obligations et Valeurs diverses	7.510.175 01
Participations financières	5.071.805 70
Avances garanties	200.933.954 49
Comptes débiteurs par Acceptations	175.076.827 93
Agences hors d'Europe	17.574.357 32
Comptes d'Ordre et Divers	42.812.908 41
Immeubles	15.841.544 »
Fr.	1.912.351.568 62

PASSIF :

Capital	200.000.000 »
Réserves	39.345.140 33
Comptes de Chèques et Comptes d'Escompte	694.734.449 38
Comptes Courants créditeurs	668.034.602 45
Bons à Echéance fixe	51.588.010 »
Acceptations	174.849.206 19
Comptes d'Ordre et Divers	83.800.160 27
Fr.	1.912.351.568 62

CRÉDIT LYONNAIS
Siège social à Lyon. — Siège central à Paris
CAPITAL : 250 MILLIONS
Entièrement versés
AGENCE DE BRUXELLES
DÉPOT DE TITRES
LOCATION DE COFFRES-FORTS

Les qualités désinfectantes, microbicides et cicatrisantes qui ont valu au COALTAR SAPONINÉ LE BEUF son admission dans les Hôpitaux de la ville de Paris, le rendent très précieux pour les soins sanitaires du corps, lotions, lavages des pourrissons, soins de la bouche qu'il purifie, des cheveux qu'il débarrasse des pellicules, etc.
Le flacon, 2 fr.; les 6 flacons, 10 fr. Dans les Phies
SE DÉFIER DES CONTREFAÇONS
HYGIÈNE DE LA TOILETTE

CREDIT LYONNAIS

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le **Crédit Lyonnais** met à la disposition du Public des Coffres-forts entiers ou des compartiments de Coffres-forts, pour la garde des **Valeurs, Papiers, Bijoux, Argenterie, Dentelles, Objets d'Art**, etc.

Ces Coffres-forts sont situés dans les sous-sols du CRÉDIT LYONNAIS ; leur construction et leur installation présentent les plus complètes garanties contre les risques d'incendie et de vol.

Chaque locataire reçoit une **Clé spéciale**, dont il n'existe pas de double, et il peut faire varier les combinaisons de la serrure à son gré.

Il peut seul ouvrir le Coffre qu'il a loué.

Tarif de location très réduit, à partir de 5 fr. par mois, suivant les dimensions.

Le **Crédit Lyonnais** accepte aussi en garde **Coffrets, Cassettes, Caisses, Malles** et autres objets.

S'adresser

SIÈGE CENTRAL, 19, boulevard des Italiens ou dans les BUREAUX DE QUARTIER

CHEMINS DE FER
DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

FÊTES DU CARNAVAL

A l'occasion des Fêtes du Carnaval, les coupons de retour des billets d'aller et retour délivrés à partir du 19 février 1914 seront valables jusqu'aux derniers trains de la journée du 25 février, étant entendu que les billets qui auront normalement une validité plus longue conserveront cette validité.

La même mesure s'étend aux billets d'aller et retour collectifs délivrés aux familles d'au moins 4 personnes.

CHEMINS DE FER
DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

Carnaval de Nice

Billets d'aller et retour spéciaux, émis jusqu'au 21 avril 1914.

Paris à Cannes :
1re cl. : 177 fr. 40 — 2e cl. : 127 fr. 75

Paris à Nice :
1re cl. : 182 fr. 60 — 2e cl. : 131 fr. 50

Paris à Monaco-Monte-Carlo :
1re cl. : 185 fr. 45 — 2e cl. : 133 fr. 55

Paris à Menton :
1re cl. : 186 fr. 65 — 2e cl. : 134 fr. 40

Validité : 20 jours à compter du départ (ou du dernier jour de la période d'émission, si le voyage est commencé après cette période), prolongeable deux fois de dix jours moyennant un supplément chaque fois de 10 0/0.

Deux arrêts en cours de route tant à l'aller qu'au retour.

Admission, sans supplément de prix, des voyageurs de 1re classe dans les trains « Côte d'Azur Rapide » et « Extra-Rapide de nuit ». Toutefois, les voyageurs empruntant le « Côte d'Azur Rapide » ne peuvent s'arrêter en cours de route, à l'aller, qu'à partir de Marseille ; aucun arrêt n'est autorisé au retour (côte d'Azur Rapide et Extra-Rapide de nuit).

A. DE LUZE & FILS

88, Quai des Chartrons, 88
BORDEAUX

VINS
t Eaux-de-Vie de Cognac

Pour tous renseignements et prix courants s'adresser directement à la maison

OU A SES REPRESENTANTS

PARIS. — M. J. VAGNAIR, 1, rue du Guet, Sèvres.
LA HAYE. — M. L.-J. VAN DER MANDELE, 27, Hooge Nieuwstraat.
U HAVRE. — M. G. DUSSUEIL fils, 57, quai d'Orléans.
ANVERS. — M. Aug. FIÉVÉ, 80, Place de Meir, 80
BERLIN. — M. C.-A. MÜLLER junior, Nettelbeckstrasse, 24, Berlin W. 62.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, Faubourg Saint-Honoré.*
Téléphone : 516-20.

Vente au Palais, à Paris, le 21 février 1914 à 2 h. 1° : **IMMEUBLES DE RAPPORT à Paris.**
RUE DENOYEZ 14-16 Revenu brut 40.500 f. env.
Mise à prix : 390.000 fr. — 2° **IMMEUBLE** de Rapport à Paris, **R. DES JARDINS-ST-PAUL, 31**
Rev. brut : 4.400 fr. env. Mise à prix : 25.000 fr.
3° **PROPRIÉTÉ** de CAMPAGNE **A MELUN**
45, rue Saint-Liesne ; contenance 17.600 m. environ. Mise à prix : 50.000 fr. S'adresser à Mes Delacourtie et Déglise, avoués ; Hussenot Desenonges, notaire.

Vente au Palais, à Paris, le 4 mars 1914, 2 h. en 2 lots : **QUATRE FERMES, ET TERRES**
Com^es de **FRELINGHIEN, DEULEMONT, HOUPLINES.** Cont^ce 24 hect. 93 ares env. et 21 hect. 60 ares env. Revenu chaque lot 4.000 frs. env. Mises à prix : 135.000 et 134.000 frs. S'adresser à Paris à MMes Hénert, avoué, Mouchet, not., et à Me Desnet, not. à Armentières.

bjets d'Art et d'Ameublement

FAIENCES ITALIENNES
PORCELAINES DE SAXE
ORFÈVRERIE ALLEMANDE — PENDULES
CHAISES A PORTEURS — TRAINEAUX
uble de Salon en tapisserie du temps de Louis XVI
Tapisseries des XVIe et XVIIIe siècles
Ancien Tapis Oriental

ableaux anciens et modernes

Appartenant à Madame X...
VENTE A PARIS
alerie Georges Petit, 8, rue de Sèze
Le Jeudi 5 Mars 1914, à 2 heures

COMMISSAIRE-PRISEUR :
Me **HENRI BAUDOIN**, 10, rue Grange-Batelière

ERTS : MM. **MANNHEIM**, 7, rue Saint-Georges
MM. **J. & G. BERNHEIM** Jeune
Experts près la Cour d'Appel
25, boulevard de la Madeleine, 15, rue Richepanse, et 36, avenue de l'Opéra

EXPOSITIONS :
Particulière, le Mardi 3 Mars 1914
Publique, le Mercredi 4 Mars 1914
de 1 h. 1/2 à 6 heures

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

ALGÉRIE-TUNISIE

Billets de voyages à itinéraires fixes, 1re *et* 2e *classes*, délivrés à la gare de Paris-Lyon, ainsi que dans les principales gares situées sur les itinéraires. Certaines combinaisons de ces voyages permettent de visiter non seulement l'Algérie et la Tunisie, mais encore des parties plus ou moins étendues de l'Italie et de l'Espagne.

Voir la nomenclature complète de ces voyages circulaires dans le Livret-Guide Horaire P.-L.-M. en vente dans les gares, bureaux de ville, bibliothèques : 0 fr. 60; envoi sur demande au Service central de l'Exploitation, 20, boulevard Diderot, à Paris, contre 0 fr. 80 en timbres-poste.

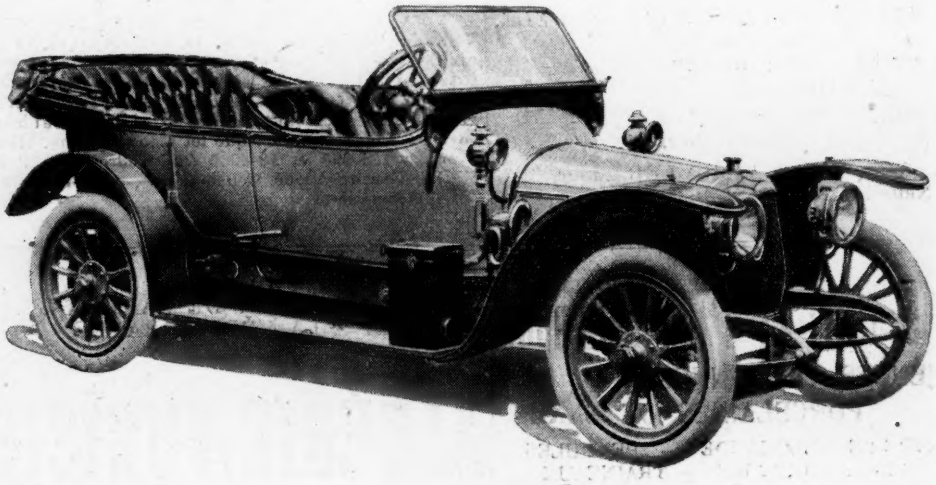
Société Anonyme des Anciens Établissements

PANHARD & LEVASSOR

CAPITAL : 5.000.000 DE FRANCS

19, Avenue d'Ivry - PARIS

SALON D'EXPOSITION : 24, Avenue des Champs-Élysées - PARIS



Voitures automobiles
Camions

Voitures de livraison
Groupes marins

MOTEURS A SOUPAPES
MOTEURS SANS SOUPAPES

Envoi Franco du Catalogue illustré

CHRONIQUE FINANCIÈRE

CONTINUATION DE LA DÉTENTE MONÉTAIRE
TENDANCES PLUS SOUTENUES SPÉCIALEMENT A L'ÉTRANGER

Ainsi que nous l'envisagions il y a quinze jours, la détente monétaire s'est accentuée dans toute l'Europe. Berlin, Londres, Vienne, Bruxelles, Copenhague, ont à nouveau baissé de 1/2 % leur taux d'escompte officiel et, devant ces réductions consécutives, nombreuses sont les personnes qui s'étonnèrent de voir Paris rester insensible aux indications qui lui étaient fournies par les places étrangères.

La raison de cette sorte d'abstention doit être trouvée dans la situation politique intérieure de la France. L'incertitude qui persiste tant à l'égard du budget de 1914 que de l'emprunt projeté et des nouvelles taxes fiscales empêche la Banque de France de faire confiance à l'avenir et restreint l'activité de tous les milieux d'affaires.

Il semble difficile que la Chambre actuelle puisse mener à bien tout le travail qui lui est proposé. Espérer, dès lors, une amélioration immédiate de la situation financière française serait déraisonnable et il faut craindre que les reprises ne puissent être que partielles et sans efficacité réelle. On ne peut néanmoins qu'être bien impressionné par le succès de l'émission des Chemins de fer français ainsi que par l'accueil très favorable fait au dernier emprunt russe.

Si la France n'était pas fermée à la majeure partie des émissions étrangères, on verrait certainement une détente marquée. Il ne faut guère attendre sa venue avant que le printemps et les élections soient passés.

*
* *

FONDS FRANÇAIS

Notre *Rente* s'est assez sensiblement améliorée depuis quinze jours. Les achats des Caisses d'Epargne ont été plus importants. Le Gouvernement vient d'ailleurs de retirer son projet de porter à 3.000 francs le maximum des dépôts libres. D'autre part, le public s'est montré bien impressionné par le fait que le total autorisé pour l'émission des Bons du Trésor avait été ramené de 800 à 600.000.000 francs. On a de nouveau parlé de l'émission d'un emprunt français pour la fin de février. C'est là une nouvelle prématurée car le Parlement n'aura vraisemblablement point le temps de discuter une semblable opération d'ici trois semaines.

Les fonds coloniaux ont encore souffert de la concurrence de la récente émission des obligations de l'*Ouest-Etat*. Signalons à nouveau comme intéressants les différents emprunts marocains qui, prochainement passeront sans doute du groupe étranger au groupe français. L'emprunt de 170 millions que la Chambre discute sera vraisemblablement bientôt voté et émis.

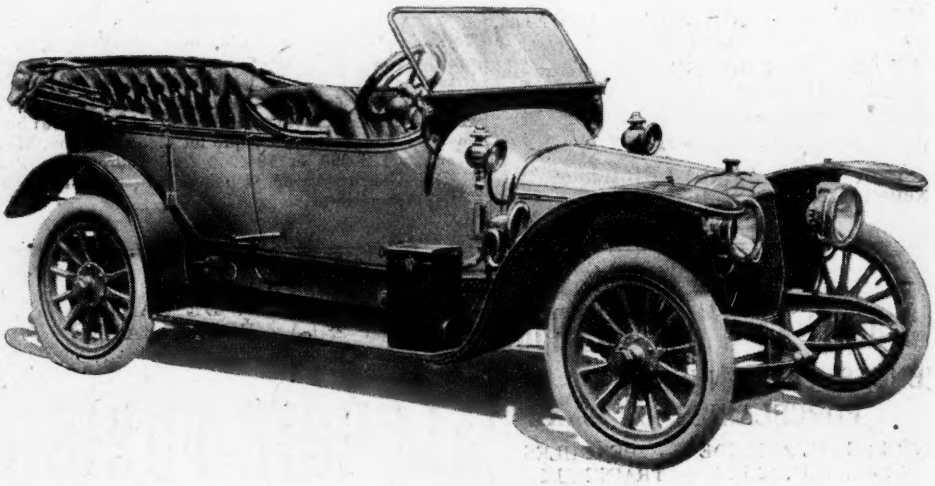
Société Anonyme des Anciens Établissements

PANHARD & LEVASSOR

CAPITAL : 5.000.000 DE FRANCS

19, Avenue d'Ivry - PARIS

SALON D'EXPOSITION : 24, Avenue des Champs-Élysées - PARIS



Voitures automobiles
Camions

Voitures de livraison
Groupes marins

MOTEURS A SOUPAPES
MOTEURS SANS SOUPAPES

Envoi Franco du Catalogue illustré

CHRONIQUE FINANCIÈRE

CONTINUATION DE LA DÉTENTE MONÉTAIRE
TENDANCES PLUS SOUTENUES SPÉCIALEMENT A L'ÉTRANGER

Ainsi que nous l'envisagions il y a quinze jours, la détente monétaire s'est accentuée dans toute l'Europe. Berlin, Londres, Vienne, Bruxelles, Copenhague, ont à nouveau baissé de 1/2 % leur taux d'escompte officiel et, devant ces réductions consécutives, nombreuses sont les personnes qui s'étonnèrent de voir Paris rester insensible aux indications qui lui étaient fournies par les places étrangères.

La raison de cette sorte d'abstention doit être trouvée dans la situation politique intérieure de la France. L'incertitude qui persiste tant à l'égard du budget de 1914 que de l'emprunt projeté et des nouvelles taxes fiscales empêche la Banque de France de faire confiance à l'avenir et restreint l'activité de tous les milieux d'affaires.

Il semble difficile que la Chambre actuelle puisse mener à bien tout le travail qui lui est proposé. Espérer, dès lors, une amélioration immédiate de la situation financière française serait déraisonnable et il faut craindre que les reprises ne puissent être que partielles et sans efficacité réelle. On ne peut néanmoins qu'être bien impressionné par le succès de l'émission des Chemins de fer français ainsi que par l'accueil très favorable fait au dernier emprunt russe.

Si la France n'était pas fermée à la majeure partie des émissions étrangères, on verrait certainement une détente marquée. Il ne faut guère attendre sa venue avant que le printemps et les élections soient passés.

***

FONDS FRANÇAIS

Notre *Rente* s'est assez sensiblement améliorée depuis quinze jours. Les achats des Caisses d'Epargne ont été plus importants. Le Gouvernement vient d'ailleurs de retirer son projet de porter à 3.000 francs le maximum des dépôts libres. D'autre part, le public s'est montré bien impressionné par le fait que le total autorisé pour l'émission des Bons du Trésor avait été ramené de 800 à 600.000.000 francs. On a de nouveau parlé de l'émission d'un emprunt français pour la fin de février. C'est là une nouvelle prématurée car le Parlement n'aura vraisemblablement point le temps de discuter une semblable opération d'ici trois semaines.

Les fonds coloniaux ont encore souffert de la concurrence de la récente émission des obligations de l'*Ouest-Etat*. Signalons à nouveau comme intéressants les différents emprunts marocains qui, prochainement passeront sans doute du groupe étranger au groupe français. L'emprunt de 170 millions que la Chambre discute sera vraisemblablement bientôt voté et émis.

FONDS ÉTRANGERS

La tenue des fonds étrangers s'est à nouveau améliorée. Les esprits paraissent se calmer et l'or, pendant si longtemps maintenu hors de la circulation, sort de ses cachettes aussi bien en France qu'à l'étranger.

La *Belgique*, qui espérait pouvoir placer sur le Marché de Paris l'emprunt dont elle a besoin depuis près de six mois, a été obligée de recourir au Marché de Londres où d'ailleurs le placement de 300.000.000 de 3 % à 77 a rencontré un accueil très favorable. La *Grèce* songerait à émettre 250 millions d'un emprunt 5 % dont 175 millions seraient réservés à la France, sans doute au prix de 93 1/4. La *Russie* a fort heureusement placé son emprunt de 650 millions offert à 478,75. Le *Brésil* aurait, dit-on, réussi à trouver en Europe les 300 millions dont il a besoin. Mais cette nouvelle paraît controuvrée.

Parmi les États qui n'ont point encore abouti, dans leurs négociations, il faut citer l'*Espagne*. L'amélioration de l'agio à 6,20 lui facilitera certainement la conclusion de l'émission qu'elle projette. La *Turquie* cherche toujours à placer le solde de différentes émissions de Bons du Trésor. Il y en aurait, dit-on, pour plus de 100 millions. Le *Mexique* est encore dans une situation difficile et l'on ne voit pas le moment où une solution favorable pourra intervenir. Le change reste très déprécié.

BANQUES

La détente monétaire et les émissions en perspective ont favorablement réagi sur le compartiment de nos banques. Le *Crédit Foncier* porterait son dividende de 35 à 37,50. Le *Crédit Lyonnais*, contrairement à ce qui avait été jusqu'ici annoncé, ne songerait pas à augmenter ses répartitions qui, en dernier lieu, furent de 65 francs. La *Société Marseillaise* va prochainement émettre la première tranche de 5.000.000 d'actions sur l'émission totale dernièrement autorisée, grâce à laquelle le capital serait porté à 100 millions. Le *Crédit Français* reste à des cours avantageux. Le dividende sera maintenu à 5 %. Parmi les participations que le Crédit Français a à l'étranger, il faut signaler spécialement la *Societa Italiana di Credito provinciale* qui va répartir un dividende de 13 lire pour l'exercice 1913 et la *Banque de Crédit Hypothécaire et agricole de l'Etat de São-Paulo* qui va porter son dividende à 6 % contre 5 % précédemment. Rappelons que le Crédit Français s'occupe à l'heure actuelle de l'émission de 20.000 actions de priorité de 250 francs de la *Compagnie de Navigation Sud-Atlantique*, offertes à 262,50. Nous donnons d'ailleurs, d'autre part, quelques indications sur cette opération.

Dans le groupe étranger, les Banques russes se signalent particulièrement. La *Banque Russe pour le Commerce étranger* porterait son dividende à 11,40 contre 10 %. La *Banque du Commerce de Sibérie* songerait à augmenter son capital de 5 millions pour les porter à 25 millions. La *Banque Foncière des Paysans*, dont les obligations seules sont inscrites à Paris, vient d'être autorisée à émettre 100 millions de roubles d'obligations 4 ½.

Comme conséquence de la mauvaise situation politique du Mexique, les Banques mexicaines sont absolument délaissées. Il en est parmi elles qui seront cependant bonnes à surveiller lorsque le calme sera revenu dans le pays.

TRANSPORTS

Les Chemins de fer français ont commencé l'année dans des conditions peu favorables. Les recettes des premières semaines accusent, par rapport à 1913, une diminution totale de 5.760.000 francs. La Compagnie la plus

atteinte est celle du *Midi*. Mais il faut tenir compte de l'interruption du trafic qui fut la conséquence des fortes neiges du mois de janvier.

Les *Chemins de fer espagnols* sont restés soutenus. Les recettes de 1913 ont été bonnes, mais il est peu probable qu'une augmentation de dividende puisse en résulter, car de nombreuses améliorations doivent être faites qui absorberont les plus-values réalisées. La détente du change est cependant évidemment favorable aux différentes compagnies,

Parmi les entreprises étrangères, signalons spécialement les différents titres des *Alpes Bernoises*. Le trafic des voyageurs a donné des résultats intéressants pour le mois de janvier, car le froid a favorisé les amateurs de sports d'hiver. Les obligations 4 %, qui ont baissé par rapport à leur prix d'émission, se sont, en fait, simplement mises au niveau de tous les titres 4 % qui, du fait du renchérissement de l'argent, ont dû fournir un rendement supérieur à celui qui leur était jadis demandé. Les différentes actions et obligations du *Brazil Railway* ont été plus fermes. La société désireuse de concentrer toute son activité sur le Brésil aurait accepté des propositions qui lui ont été faites en vue de la vente des intérêts qu'elle possède dans le chemin de fer *Antofagasta and Bolivia Ry*.

Les Compagnies de navigation ont été spécialement fermes. L'année 1913 s'est révélée de plus en plus heureuse pour ce genre d'entreprises. Les *Chargeurs Français* (Plisson) auraient réalisé des bénéfices de deux millions contre, précédemment, 1.700.000 francs : une augmentation du dividende serait rationnelle. La *Havraise Péninsulaire* ferait une répartition de 35 francs contre 25 francs précédemment. La *Compagnie de Navigation Sud-Atlantique*, réorganisée, émet, ainsi que nous le disons d'autre part, 20.000 actions de priorité 5 % qui, pendant trois années, ont droit à un intérêt intercalaire de 5 % net d'impôts français. Le titre est certainement intéressant comme valeur stable et sérieuse. Les actions *Suez*, sur lesquelles nous avons récemment attiré l'attention, ont progressé assez sensiblement. Depuis le 1er janvier, les recettes se sont élevées à 13.730.000 francs contre, l'an dernier, 13.680.000 francs.

METALLURGIE & MINES

Le ralentissement qui se manifeste au point de vue commercial et industriel a réagi sur le compartiment métallurgique. D'une manière générale, les différentes entreprises françaises ont réalisé des bénéfices intéressants pour 1913, mais la crainte que les carnets de commandes soient moins fournis en 1914 rendra vraisemblablement les Conseils d'administration prudents quant aux répartitions à faire. Les augmentations de dividendes, qui eussent fort bien pu être votées si l'ambiance avait été plus favorable, pourraient, de ce fait, être retardées. Les *Hauts Fourneaux de Caen* viennent de voter définitivement l'augmentation du capital dernièrement décidée. *Aïn-Arko* émettrait prochainement une nouvelle tranche d'actions d'un million 1/2 environ, pour permettre la mise en valeur du gisement d'*Aïn-Barbar*. Le groupe russe est en reprise sensible; on parle cependant d'une dissolution du Prodougol pour l'an prochain. *Czeladz*, qui en Pologne n'aurait point à souffrir de cette éventualité, annonce un dividende de 120 francs contre 110 précédemment. Le *Charbonnage de Petro-Marievka* aurait réalisé, pour le dernier exercice, des bénéfices de 700.000 roubles. La création d'obligations, dont aura à décider l'assemblée convoquée pour le 18 février, ne donnera pas lieu à émission en France, les titres devant simplement être remis en paiement partiel des nouveaux terrains apportés. La *Donetz-Youriewka* projette de son côté d'augmenter son capital de 5.600.000 à 9.000.000 francs.

Parmi les mines diverses, le fait le plus saillant a été la reprise du groupe cuprifère et spécialement du *Rio*. Le métal cuivre est en meilleure tendance

surtout si l'activité industrielle venait à reprendre, il faudrait songer à reconstituer les stocks de bien des usines.

Les Mines du Transvaal ont retrouvé quelque activité dans la quinzaine passée, sans doute du fait de la fin de la grève et des mesures énergiques prises à l'égard des dirigeants de ce mouvement d'allure révolutionnaire. L'échec de la combinaison *Crown-Mines-Robinson* a été généralement bien accueilli. Il est d'ailleurs incontestable que les actionnaires sont, depuis quelques années, beaucoup moins dociles que par le passé.

VALEURS A L'ÉMISSION

COMPAGNIE DE NAVIGATION SUD-ATLANTIQUE

C'est jusqu'au 17 février que les anciens actionnaires de la *Compagnie de Navigation Sud-Atlantique* doivent exercer le droit de préférence qui leur a été accordé à raison de une action nouvelle pour six anciennes dans l'augmentation de capital de 5 millions qui s'effectue actuellement par émission de 20.000 actions de priorité 5 % de 250 francs, offertes à 262 fr. 50.

Indépendamment de ce droit de préférence, toute personne peut souscrire en versant 75 francs immédiatement et le solde de 187 fr. 50 le 14 mars, au plus tard.

Les actions de priorité 5 % actuellement offertes ont droit pour 1914, 1915 et 1916, à un intérêt intercalaire de 5 % net d'impôts français existant au 31 décembre 1913.

L'émission actuelle, qui est consécutive d'une réduction du capital de 15 à 5 millions, doit permettre à la *Sud-Atlantique* d'améliorer sa flotte de paquebots-poste rapides dont deux unités, le *Gallia* et le *Lutetia*, sont déjà en service.

Outre la flotte postale, la Compagnie possède une flotte commerciale qui lui permettra de prendre une large part dans le trafic de la France avec l'Amérique du Sud, trafic qui en 1912 a représenté près d'un milliard de francs.

Le Gouvernement français a accordé à la Compagnie des subventions qui peuvent atteindre 3.747.000 francs l'an. On peut remarquer que cette somme est de beaucoup supérieure à l'intérêt à 5 % des capitaux actuellement engagés dans la société, cet intérêt représentant 1.750.000 francs.

Le Conseil est composé des personnalités suivantes : elles sont toutes de premier ordre :

MM. **J. CHARLES-ROUX**, Président de la Compagnie Générale Transatlantique. *Président.*
A. DE VIAL, Agent général de la Compagnie Générale Transatlantique, à Bordeaux, *Administrateur délégué.*
M. BLOCH, Directeur de la Banque Transatlantique.
H. BOUSQUET, Administrateur de la Banque Française pour le Commerce et l'Industrie.
G.-A. CALVET, Négociant à Bordeaux, Administrateur du Crédit du Sud-Ouest.
G. CHAPON, Administrateur du Crédit du Sud-Ouest, Président des Journaux et Imprimerie de la Gironde.
J. DAL PIAZ, Directeur de la Compagnie Générale Transatlantique.
A. HOMBERG, Directeur général de la Société Générale pour favoriser le développement du commerce et de l'industrie.
J. LOSTE, Vice-Président du Crédit Français.
G. DE PELLERIN DE LA TOUCHE, Administrateur de la Compagnie Générale Transatlantique.
L. PROM, Président du Crédit du Sud-Ouest.

On peut souscrire, dès à présent, aux actions de priorité : à Paris, au *Crédit Français*, 52 et 54, rue de Châteaudun, à la *Banque Française pour le Commerce et l'Industrie*, 9, rue Boudreau, à la *Banque Transatlantique*, 10, rue de Mogador, à la *Société Centrale des Banques de Province*, 20 *bis*, rue Lafayette, et à la *Société Marseillaise*, 4, rue Auber ; à Bordeaux, au *Crédit du Sud-Ouest*, aux guichets des Etablissements de crédit et chez les correspondants de la Société Centrale des Banques de Province.

Crédit Français.

Toutes les communications relatives à la « Chronique Financière » devront être adressées directement au CREDIT FRANÇAIS à Paris, 52, rue de Châteaudun. Il sera répondu dans le plus bref délai à toute demande de renseignements.

Table décennale de la « Revue de Paris »

(1894-1903)

I. TABLE ALPHABÉTIQUE PAR NOMS D'AUTEURS.
II. TABLE ANALYTIQUE PAR MATIÈRES.
III. TABLE GÉOGRAPHIQUE PAR RÉGIONS.

Prix. . . . . 2 fr. 50

Envoi franco contre mandat ou timbres-poste, 85 bis, faubourg Saint-Honoré, Paris

EUGÈNE FIGUIÈRE et Cie, Éditeurs, 7, rue Corneille, Paris (VIe)

Pièces Plaisantes et Déplaisantes, par Bernard Shaw.

::: ***Version française, par Augustin et Henriette Hamon.***

I. - Pièces Déplaisantes : **Non Olet, L'Homme aimé des Femmes, La Profession de Mme Warren.** Vol. in-8°, 474 p., portrait de B. Shaw ; préfaces des traducteurs et de l'auteur. Net. **6 fr. 50.**

II. - Pièces Plaisantes : **Le Héros et le Soldat. L'Homme du Destin, Candida, On ne peut jamais dire.** Vol. in-8°, 620 p., préfaces de l'auteur et des traducteurs. . . . . Net. **6 fr. 50.**

Chacune des pièces ci-dessus est éditée séparément en plaquettes in-16, chaque plaquette. Net. **2 fr. 25.**

Le Molière du XXe Siècle : Bernard Shaw, par Augustin Hamon.

Cours libre de l'Université de Paris. Vol. in-8°, 254 p., 4 portraits de B. Shaw . . . . Net. **3 fr. 50.**

De ces ouvrages, il a été tiré, sur Japon, vingt exemplaires numérotés à la presse, au prix de **30 fr.** pour **PIÈCES PLAISANTES et DÉPLAISANTES** et de **20 fr.** pour **LE MOLIÈRE DU XXe SIÈCLE : BERNARD SHAW.**

PNEU LE GAULOIS

Établissements BERGOUGNAN

USINES A CLERMONT-FERRAND

9, Rue Villaret-de-Joyeuse, PARIS

DÉMÉNAGEMENTS **BEDEL & Cie**
TÉLÉPHONE : 259.24
18, Rue Saint-Augustin, PARIS

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

STATIONS HIVERNALES

(Nice, Cannes, Menton, etc.)

Des trains rapides et de luxe composés de confortables voitures desservent pendant l'hiver les stations du littoral.

Paris-la Côte-d'Azur en 13 heures, par train extra-rapide de nuit ou par le train « Côte-d'Azur rapide » (1re classe). (Voir les indicateurs pour les périodes de mise en marche.)

Billets d'aller et retour collectifs, de 1re, 2e *et* 3e *classes, valables* 33 *jours*, délivrés du 15 octobre au 15 mai, dans toutes les gares P.-L.-M., aux familles d'au moins trois personnes, pour : Cassis, la Ciotat, Saint-Cyr-sur-Mer-la Cadière, Bandol, Ollioules-Sanary, la Seyne-Tamaris-sur-Mer, Toulon, Hyères et toutes les gares situées entre Saint-Raphaël-Valescure, Grasse, Nice et Menton inclusivement. Minimum de parcours simple : 150 kilomètres.

Prix : Les deux premières personnes paient le plein tarif, la 3e personne bénéficie d'une réduction de 50 %, la 4e et chacune des suivantes d'une réduction de 75 %.

Faculté de prolongation de une ou plusieurs périodes de 15 jours, moyennant un supplément de 10 % du prix du billet pour chaque période.

Arrêts facultatifs.

Demander les billets quatre jours à l'avance à la gare de départ.

NOTA. — Il est également délivré, dans les mêmes conditions, des billets d'aller et retour de toutes gares P.-L.-M. aux stations hivernales des chemins de fer du Sud de la France (le Lavandou, Cavalaire, Saint-Tropez, etc.).

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

COURSES DE NICE

Billets d'aller et retour spéciaux émis jusqu'au 21 avril 1914.

Paris à Cannes	1re classe	177 fr. 40	2e classe	127 fr. 75
— à Nice	—	182 fr. 60	—	131 fr. 50
— à Monaco-Monte-Carlo	—	185 fr. 45	—	133 fr. 55
— à Menton	—	186 fr. 65	—	134 fr. 40

Validité : 20 jours à compter du départ (ou du dernier jour de la période d'émission, si le voyage est commencé après cette période), prolongeable deux fois de dix jours moyennant un supplément chaque fois de 10 0/0.

Deux arrêts en cours de route, tant à l'aller qu'au retour.

Admission, sans supplément de prix, des voyageurs de 1re classe dans les trains « Côte d'Azur rapide » et « extra-rapide de nuit ». Toutefois, les voyageurs empruntant le « Côte d'Azur rapide » ne peuvent s'arrêter en cours de route, à l'aller, qu'à partir de Marseille ; aucun arrêt n'est autorisé au retour (Côte d'Azur rapide et extra-rapide de nuit).

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

CARNAVAL DE NICE - TIR AUX PIGEONS DE MONACO

Billets d'aller et retour de 1re et de 2e classes, à prix réduits.

DE PARIS

POUR CANNES, NICE, MONACO, MONTE-CARLO ET MENTON

délivrés jusqu'au 21 avril 1914.

Ces billets sont valables 20 jours (dimanches et fêtes compris) ; leur validité peut être prolongée une ou deux fois de dix jours (dimanches et fêtes compris) moyennant le paiement, pour chaque prolongation, d'un supplément de 10 0/0.

Ils donnent droit à deux arrêts en cours de route, tant à l'aller qu'au retour.

DE PARIS A NICE :

1re classe..... 182 fr. 60 2e classe..... 131 fr. 50.

LIBRAIRIE ARMAND COLIN, 103, Boulevard Saint-Michel, PARIS

Dernières Nouveautés

GASTON RICHARD
Professeur de Science Sociale à l'Université de Bordeaux

LA QUESTION SOCIALE
ET LE
MOUVEMENT PHILOSOPHIQUE
AU XIXe SIÈCLE

In-18 *(Bibliothèque du Mouvement Social Contemporain)*, broché . . . **3 fr. 50.**

PAUL DESCAMPS

LA FORMATION SOCIALE
DE L'ANGLAIS MODERNE
Préface de PAUL DE ROUSIERS

Un volume in-18, broché. . . . . **4** fr.

R. W. EMERSON

AUTOBIOGRAPHIE
d'après son " Journal intime "
I. — (1820-1840)
Traduction, Introduction et Notes
par RÉGIS MICHAUD, professeur à l'Université de Princeton (États-Unis)

Un volume in-18, broché. . . . . *net.* **3 fr. 50.**

PAUL DESJARDINS

IDÉE D'UNE ÉCOLE

Une brochure in-18. . . . . **1** fr.

Demander le Catalogue de la LIBRAIRIE ARMAND COLIN

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

PARIS A LONDRES

Via DIEPPE et NEWHAVEN par la Gare Saint-Lazare

Services rapides tous les jours et toute l'année

(DIMANCHES ET FÊTES COMPRIS)

DÉPARTS DE PARIS-SAINT-LAZARE :
à 10 h. (1re et 2e cl.) via PONTOISE et à 21 h. 20 (1re, 2e et 3e cl.) via ROUEN.
GRANDE ÉCONOMIE

PRIX DES BILLETS

Billets simples valables 7 jours

1re classe	fr.	49 45
2e classe		36 20
3e classe		24 25

Billets d'aller et retour valables un mois

1re classe	fr.	85 15
2e classe		61 15
3e classe		42 »

Ces billets donnent le droit de s'arrêter, sans supplément de prix, à toutes les gares situées sur le parcours, ainsi qu'à Brighton.

EXCURSIONS

BILLETS D'ALLER ET RETOUR VALABLES PENDANT 15 JOURS
DÉLIVRÉS A L'OCCASION DES FÊTES DE PAQUES, DE LA PENTECOTE,
DE LA FÊTE NATIONALE, DE L'ASSOMPTION ET DE NOEL,
DU DERBY D'EPSOM ET DES RÉGATES D'HENLEY

DE PARIS-SAINT-LAZARE A LONDRES ou toute autre gare de la Compagnie de Brighton
1re classe : 52 fr. 05 ; 2e classe : 40 fr. 80 ; 3e classe : 32 fr. 50.

Ces billets sont valables par tous les trains et donnent le droit de s'arrêter, sans supplément de prix, à Rouen (suivant le train utilisé), Dieppe, Newhaven, Lewes ou Brighton.

Pour plus de renseignements, demander le bulletin spécial du Service de Paris à Londres, qui est expédié, franco à domicile, sur demande affranchie adressée au secrétariat des Chemins de fer de l'État (Publicité), 20, rue de Rome, à Paris.

En outre, un petit Guide de Londres, sous couverture artistique, orné de jolies gravures au trait et comportant un plan sommaire de Londres, est mis en vente au prix de 0 fr. 20, dans les bibliothèques des gares du réseau de l'État, ou expédié, franco à domicile, contre l'envoi de cette somme, en timbres-poste, à l'adresse indiquée ci-dessus.

Librairie HACHETTE & Cie, 79, Bd Saint-Germain, PARIS

BIBLIOTHÈQUE DES MEILLEURS ROMANS ÉTRANGERS

FRANK NORRIS

LA PIEUVRE

Traduit de l'anglais par ARNELLE

F. NORRIS se fait ici l'historien de la lutte acharnée des fermiers californiens contre l'emprise de « la pieuvre », les compagnies de chemins de fer qui dévorent un à un leurs champs. Une race neuve, des hommes hardis et farouches, des femmes aux mœurs simples et pures, emplissent d'une vie libre, brutale, mais saine et honnête en sa beauté primitive les pages poignantes de ce livre.

Un volume in-16, broché. . . . . 3 fr. 50

DERNIERS VOLUMES PARUS :

Mme HUMPHRY WARD
DIANE MALLORY

G. HERMANN
LA DETTE DE JETTCHEN GEBERT

GRAZIA DELEDDA
DANS LE DÉSERT

GRAZIA DELEDDA
L'AMOUR ET LA HAINE

Chaque volume in-16, broché. . . . . 3 fr. 50

D. LONGARD DE LONGGARDE
(DOROTHEA GERARD)

POMPES ET VANITÉS

Traduit de l'anglais par Mme HEINECKE

UN ménage brillant où la ruine et le déshonneur s'abattent soudain, par la faute d'un mari trop faible pour résister aux appétits de luxe de sa femme — le dévouement d'une jeune fille charmante qui renonce délibérément aux « pompes et vanités » du monde, pour partager l'infortune de son père : telle est la donnée de ce roman profondément émouvant.

Un volume in-16, broché . . . . . 1 fr.

DERNIERS VOLUMES PARUS :

E. W. HORNUNG
RAFFLES
Cambrioleur pour le bon motif

J. O. CURVOOD
MELISSA

MRS. BELLOC-LOWNDES
JUSQU'AU BOUT

GARVICE
L'AUSTRALIENNE

Chaque volume in-16, broché. . . . . 1 fr.

Librairie HACHETTE & Cie, 79, Bd Saint-Germain, PARIS

A. BOSSERT
Inspecteur général honoraire de l'Instruction publique

ESSAIS DE LITTÉRATURE FRANÇAISE ET ALLEMANDE

Un salon allemand. — Louis Ramond.
Les épigrammes vénitiennes de Gœthe.
Frédéric Godet. — Caroline Günderode.
Edouard Mœrike. — Henriette Feuerbach.
La Comédie autrichienne. — Hugo de Hofmansthal.
Une traduction en vers de Henri Heine.
Auguste Comte et Célestin de Blignières.
Cendrillon.

Un volume in-16, broché ..... 3 fr. 50

A. BOSSERT

L'ENSEIGNEMENT DES LANGUES VIVANTES

LA QUESTION DES LANGUES VIVANTES
LA MÉTHODE DES LANGUES VIVANTES
DE L'EMPLOI DE LA LANGUE MATERNELLE
DANS L'ENSEIGNEMENT DES LANGUES VIVANTES

Une brochure in-16 ..... 1 franc

Librairie HACHETTE & Cie, 79, Bd Saint-Germain, PARIS

A. MÉZIÈRES
de l'Académie Française

ULTIMA VERBA

NUL ouvrage, comme ce volume qui renferme les récents écrits d'Alfred Mézières, ne témoigne autant de l'activité de sa pensée qui ne cesse de s'intéresser aux livres et aux hommes.

Faits et œuvres d'hier ou d'il y a des siècles, généraux, politiques, philosophes, poètes, on trouve tout dans ce livre éclectique qui va de Xénophon à Marcel Prévost en passant par saint François d'Assise et Bismarck, étudie Fontenelle, Rousseau, Gœthe, Chateaubriand, parle de l'intervention de l'Autriche en 1813 et du siège de Strasbourg et prodigue à chaque page l'émotion, l'esprit et l'érudition.

Un volume in-16, broché . . . . . 3 fr. 50

DU MÊME AUTEUR :

SHAKESPEARE, SES ŒUVRES ET SES CRITIQUES | CONTEMPORAINS ET SUCCESSEURS DE SHAKESPEARE
PRÉDÉCESSEURS ET CONTEMPORAINS DE SHAKESPEARE
PAGES D'AUTOMNE

Chaque volume in-16, broché..... 3 fr. 50

JACQUES BARDOUX

CROQUIS D'OUTRE-MANCHE

M. BARDOUX rapporte d'un voyage à travers les comtés du Sud-Ouest une vision de l'Angleterre d'autrefois. Elle éclaire et explique l'Angleterre d'aujourd'hui. Les ruines se relèvent. Les villages se repeuplent. Les cités se réveillent. Les marins qui fondèrent Dartmouth, les marchands qui enrichirent Barnstaple, les évêques qui bâtirent Exeter et Wells, les gentilshommes qui se ruèrent à Bath pour jouer, rire et aimer, ressuscitent. Sous la plume colorée de M. Jacques Bardoux, les rapprochements naissent, les comparaisons surgissent, la lumière jaillit.

Un volume in-16, broché . . . . . 3 fr. 50

DU MÊME AUTEUR :

LA REINE VICTORIA
D'APRÈS SA CORRESPONDANCE
3 vol. avec 30 héliogr., brochés ..... 45 fr.

VICTORIA, EDOUARD VII, GEORGE V
Un volume in-16, broché ..... 3 fr. 50

LA REINE VICTORIA
PAGES CHOISIES DE SA CORRESPONDANCE
Un volume in-8, broché ..... 5 fr.

SILHOUETTES D'OUTRE-MANCHE
Un volume in-16, broché ..... 3 fr. 50

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, rue Auber, Paris

HENRY RABUSSON

Gogo et Cie

Une famille de la Bourgeoisie Contemporaine

ROMAN

Un volume in-18. — Prix . . . . . 3 fr. 50

CÉCILE DE TORMAY

Au Pays des Pierres

Roman traduit du Hongrois

par

Marcelle Tinayre et Jean Guerrier

Un volume in-18. — Prix . . . . . 3 fr. 50

CLAUDE VARÈZE

La Route sans Clochers

ROMAN

Un volume in-18. — Prix. . . . . 3 fr. 50

Œuvres de PAUL DÉROULÈDE

Chants du Soldat. 160e *édition*. Un volume in-32. Prix. . . . . 1 fr. »

Nouveaux Chants du Soldat. 129e *édition*. Un vol. in-32. . . . . 1 fr. »

Marches et Sonneries. 52e *édition*. Un volume in-32. Prix. . . . . 1 fr. »

Refrains Militaires. 18e *édition*. Un volume in-32. Prix. . . . . 1 fr. »

Chants du Paysan. 28e *édition*. Un volume in-32. Prix. . . . . 1 fr. »

IMP. L. POCHY, 52, RUE DU CHATEAU, PARIS — 326-14.

LIVRES NOUVEAUX

LA TAILLE EN NORMANDIE AU TEMPS DE COLBERT,

par **Edm. Esmonin.**

Exemple et modèle d'un travail dont le sujet est circonscrit, et l'intérêt très vaste. Parce que le sujet est circonscrit, il a pu être étudié à fond, ce qui d'ailleurs a dû demander quelque dix ans de travail : nous apprenons exactement en ce livre ce qu'était la taille, comment elle était ordonnée, répartie, perçue, qui la payait et qui en était exempt ; et une lumière très nette éclaire, dans la plus riche province de France, à un des plus grands moments de l'ancienne monarchie, l'état social, l'état économique, et l'action du pouvoir central et de ses agents, grands et petits. Il y a très longtemps qu'un si important travail n'avait été publié sur l'histoire, encore si mal connue, de nos institutions et mœurs françaises dans les temps modernes.

LE NOUVEL APÔTRE,

par **Antoine de Lévis Mirepoix.**

C'est aux instituteurs que M. de Levis Mirepoix dédie son livre, dont le héros est un des leurs. Le « *Nouvel Apôtre* », dont on ne saurait contester la haute portée morale et sociale, manifeste une sympathie véritable pour les efforts et l'ardeur appliquée de ce corps dévoué à l'œuvre délicate et difficile entre toutes : celle de l'enseignement. M. de Lévis Mirepoix, en même temps qu'un conteur très attachant, nous apparaît ici un excellent écrivain d'idées aux larges vues, au style robuste, aux persuasives convictions.

IDÉE D'UNE ÉCOLE,

par **Paul Desjardins.**

Cette brochure est le programme d'une action longuement méditée par un groupe d'hommes de bonne volonté, — programme auquel M. Paul Desjardins a su donner une concision et un accent de propagande. C'est l'exaltation de la culture en tant que distincte de l'instruction, de la culture qui permettra à l'individu de s'humaniser, et c'est l'annonce d'une Ecole d'humanités, où l'enseignement est donné non par des livres, mais au cours de libres entretiens, et qui s'adresse non pas dix années durant à des collégiens, mais pendant quatre ans à des adultes. Noble tentative, à laquelle tout homme de sens doit s'intéresser.

LA DIVINE,

par **Louis Létang.**

M. Louis Létang nous a donné là un roman ample, mouvementé, riche d'intérêt, de personnages et d'épisodes. On y trouvera une action bien conduite, des tableaux de sports amusants, d'une saveur bien moderne, bref tout ce qui peut rendre un livre agréable à un public parisien d'aujourd'hui.

LES FÊTES DU MUSCLE,

par **Georges Rozet.**

Nos lecteurs savent quelle transformation M. Rozet attend, pour notre littérature, de la Renaissance sportive, qui mettra les sensations et les sentiments dus au mouvement, sur le même rang en dignité et en intérêt que les sensations et les sentiments visuels dont a vécu la littérature de nos aînés. Il y a certainement une grande part de vérité dans cette vue ingénieuse, et la meilleure preuve en est dans les études que M. Rozet a consacrées ici-même aux deux Sam, au Camp d'aviation, au Tour de France, aux Jeux olympiques de Stockholm, à Georges Hébert, — études qui sont d'un athlète convaincu et d'un excellent écrivain.

VAINCUE,

par **Raymonde Lordereau.**

C'est une histoire très simple et très vraie, contée avec sobriété, et dont le pathétique n'en est que plus sensible. L'auteur sait donner l'impression de la vie, et décrit par des traits justes et bien choisis les milieux artistiques dans lesquels le roman évolue.

L'ÉVACUATION DE L'ESPAGNE ET L'INVASION DANS LE MIDI (JUIN 1813-AVRIL 1814),

par le **capitaine Vidal de la Blache.**

L'importance des guerres d'Espagne fut considérable puisqu'en le privant de ses meilleures troupes, elles empêchèrent l'Empereur, en 1813, d'écraser la coalition. Le capitaine Vidal de la Blache en étudie la période décisive, jusqu'alors délaissée par les historiens. Le tome I expose l'*Évacuation* ; le tome II, l'*Invasion*, raconte les opérations en France et les résistances locales des paysans des Pyrénées. On retrouve dans cet ouvrage remarquablement documenté, toutes les qualités d'historien du capitaine Vidal de la Blache.

LE MONDE DES AVEUGLES,

par **Pierre Villey.**

D'innombrables travaux ont été publiés sur les aveugles ; mais il y en a peu qui soient accessibles au grand public ; il y en a encore moins qui présentent cet intérêt passionnant d'être écrits par un aveugle. M. Villey, ancien élève de l'École Normale, agrégé de l'Université et érudit remarquable, a voulu combattre de toute son expérience les préjugés dont les aveugles sont victimes ; il montre que la perte d'un sens n'altère pas les facultés intellectuelles et que si les aveugles sont limités dans le domaine de l'activité physique — et beaucoup moins qu'on ne le croit, — leur vie intellectuelle et affective est aussi riche que celle des clairvoyants. On aimera cette belle étude scientifique qui est en même temps une émouvante confession personnelle.

LA REVUE DE PARIS

85bis, faubourg Saint-Honoré

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

PRIX DE LA LIVRAISON : 2 fr. 50

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré (téléphone : Wagram 16.20), dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La première Table Décennale *(1894-1903) est mise en vente au prix de* 2 *fr.* 50 *c.*

PAUL BRODARD, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85bis, Faubourg Saint-Honoré, Paris.